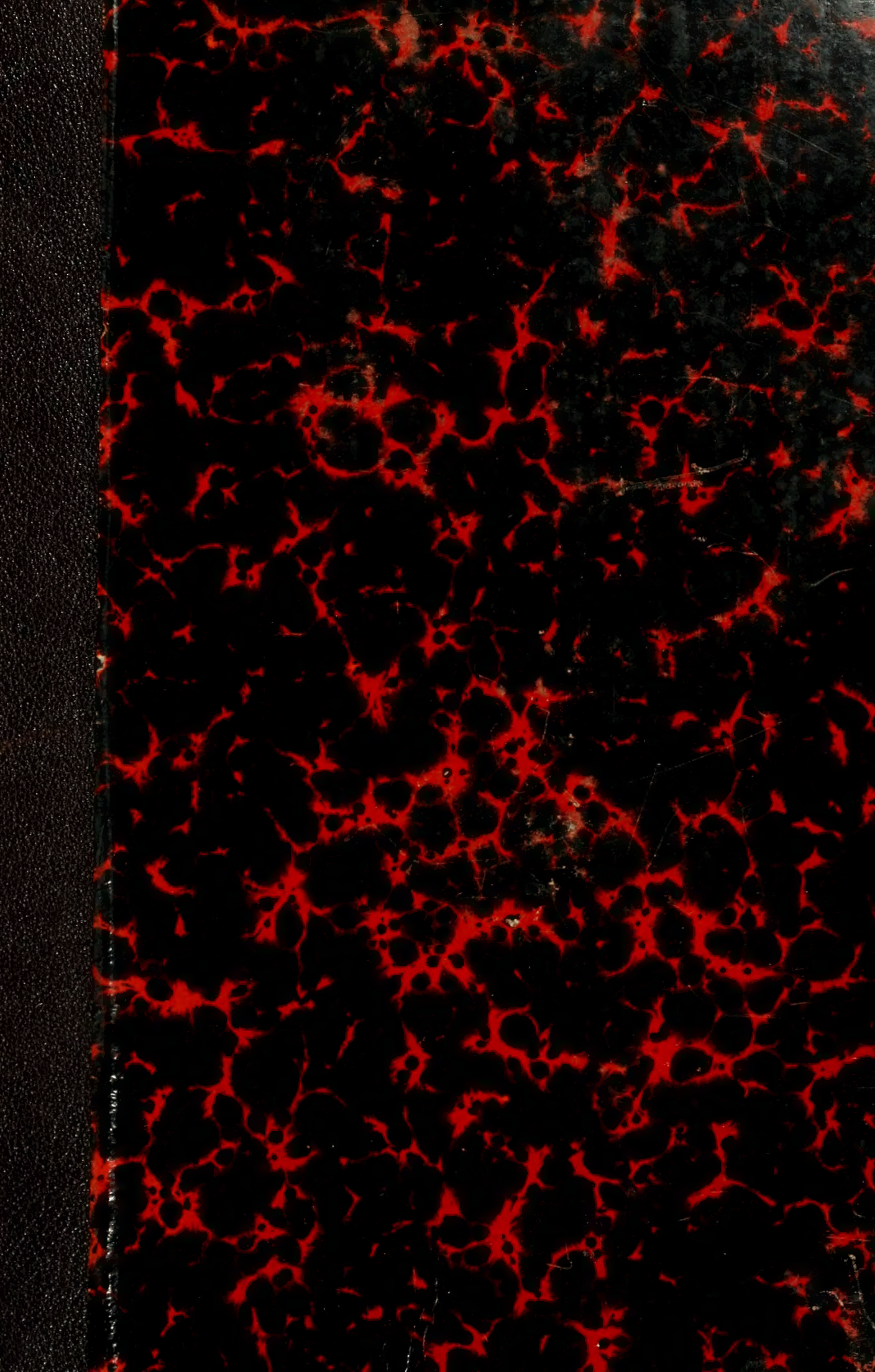
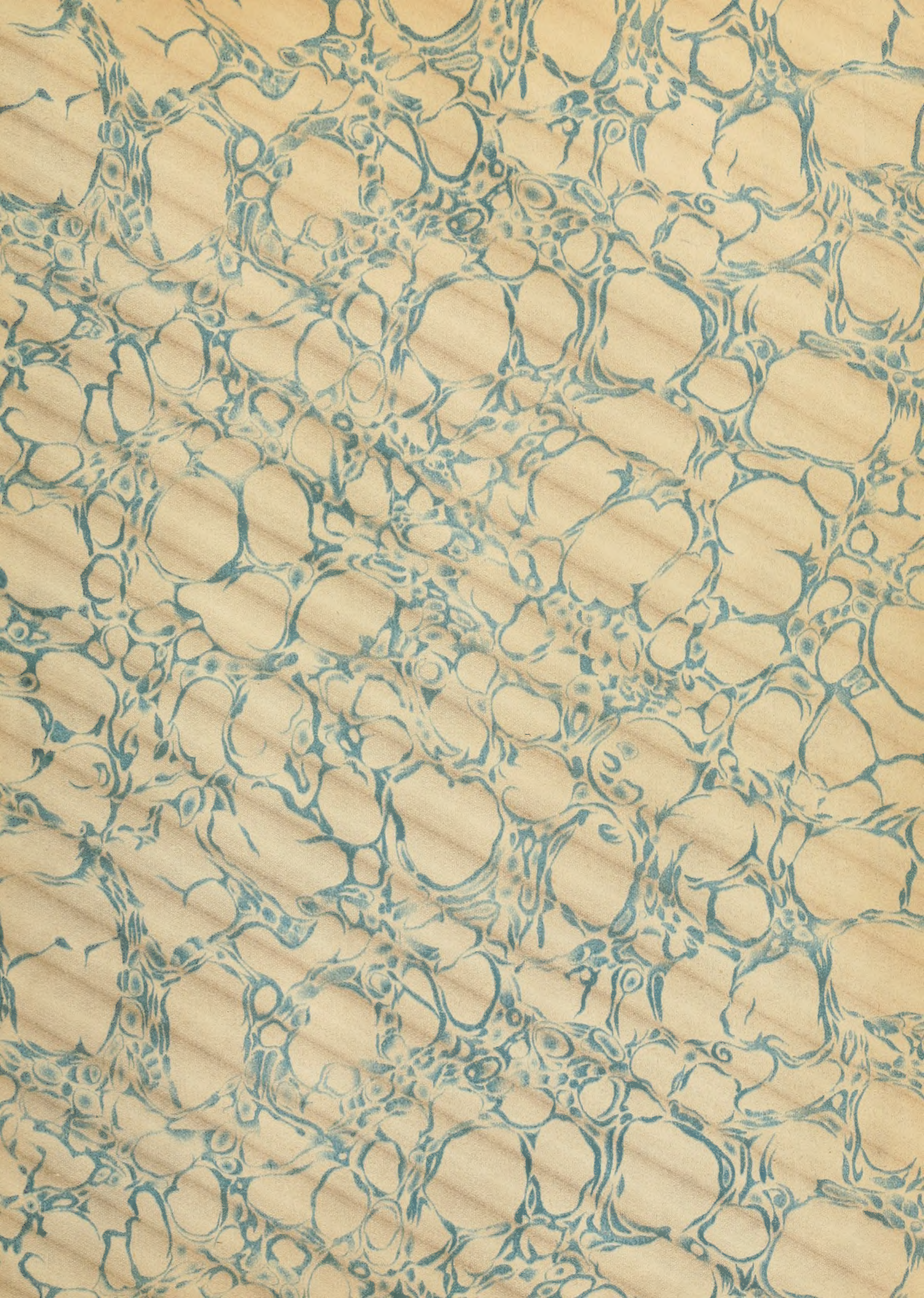






NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE





GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, FRONTISPICE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LE MONDE NOUVEAU — LES ASPECTS DE LA NATURE — LES RESSOURCES AGRICOLES INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES — LA VIE DES HOMMES

PAR ERNEST GRANGER — PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

CET OUVRAGE EST ILLUSTRÉ DE PLUS DE 850 GRAVURES & 160 CARTES



TOME I

LIBRAIRIE HACHETTE
À PARIS & À LONDRES

PRÉFACE

LA *Grande Guerre a brusquement et profondément troublé l'évolution régulière* des sociétés humaines. *Des États, autrefois puissants, ont disparu de la carte ; d'autres perdent de vastes territoires, des millions de sujets ; d'autres encore voient se prolonger chez eux un régime anarchique dont on ne saurait prévoir la fin. Pour ces vaincus il y a éclipse totale ou partielle d'une antique prospérité, réduction momentanée ou durable des forces productrices. Par contre, tandis que les vainqueurs, eux-mêmes durement atteints, souvent, par les péripéties du long combat, cherchent à recueillir des bénéfices tangibles de leur triomphe, on voit, sur les ruines du passé, surgir des nations nouvelles qui, fières de leur liberté reconquise, réclament leur large place au soleil. Ainsi tous les groupements humains se trouvent placés inopinément en face de circonstances pour le moins imprévues. Il leur faut s'en accommoder au mieux de leurs intérêts et bâtir, sur le roc ou sur le sable, les fondements de leur cité future.*

Même en temps normal, *peu d'années suffisent pour transformer en riches cultures telle ou telle région désertique, drainer des marais, défricher des forêts, percer des isthmes et des tunnels. Les terres vierges se peuplent d'émigrants, les voies de transport se multiplient. On voit naître de nouveaux foyers industriels, se dessiner des courants commerciaux inattendus. Enfin la connaissance — fort imparfaite sur bien des points — que nous avons de notre planète, se précise chaque jour un peu plus. Non seulement, des pôles à l'Équateur, on explore les régions les moins accessibles, on escalade les montagnes les plus hautes, on perfectionne, on complète les cartes, mais encore on donne des faits géographiques de nouvelles explications, on élabore des théories plus ingénieuses et qui, fondées sur un nombre plus grand d'observations, serrent de plus près la réalité.*

Donner de ce monde en continuelle transformation une image aussi complète, aussi vivante que possible, tel est le but de la Géographie Universelle.

Les questions géographiques sont de celles qui se posent chaque jour et dont la solution nous concerne tous. *La multiplication des moyens rapides de communication a comme rétréci le domaine terrestre. Tous les hommes se trouvent désormais, et se trouveront de plus en plus, intellectuellement et matériellement, dans une étroite dépendance les uns des autres. Il suffit d'un instant de réflexion pour constater qu'un Français, un Anglais se nourrissent, se vêtent, se servent, en toutes circonstances, d'objets et de denrées venus des quatre coins du monde. Aussi les affaires de l'Égypte et de l'Inde, de l'Argentine ou de la Chine, nous préoccupent au même degré que celles de nos voisins immédiats. Le plus médiocre journal a sa rubrique étrangère. Les périodiques, les revues — surtout dans le domaine industriel et commercial — se remplissent d'articles dans lesquels la géographie tient la plus large place. Une sécheresse anormale dans les districts cotonniers des États-Unis, les prairies australiennes, aux rives de la Plata, a pour un Européen le même intérêt que présentaient, par exemple, au Parisien d'autrefois, les conditions de la récolte en Beauce. Personne ne peut vivre, désormais, dans un splendide*

isolement, sous peine de se voir taxé de coupable et honteuse ignorance, et surtout distancé dans la lutte pour l'existence par un concurrent mieux informé.

La géographie économique est à la base de l'éducation professionnelle de tous les hommes d'affaires, grands et petits.

Industriels et commerçants, pour élargir le cercle de leur action, pour conquérir les marchés mondiaux, ont chaque jour un besoin plus pressant de mieux connaître les pays lointains et proches qu'ils s'efforcent de pénétrer.

Par ailleurs cette science, si éminemment utile, n'est point rébarbative. *S'adressant à la fois à l'imagination et à la raison, elle sait aujourd'hui se faire attirante et persuasive. On ne demande pas seulement au vrai géographe de solides connaissances techniques, le don de l'observation, une curiosité avisée et sans cesse en éveil, toutes les qualités qui font le savant complet, mais on veut aussi qu'il ait une âme sensible au moindre frémissement de la nature. Le nuage qui passe attire d'abord ses regards par la beauté de ses nuances changeantes, ses formes mobiles, sa course lente ou rapide sur l'écran du ciel. Puis il songe à l'origine de ces masses vaporeuses, il calcule la force du vent qui les entraîne ; il évoque l'image des monts qui vont briser leur marche, des neiges, des torrents nourris de leurs gouttelettes aqueuses ou cristallines, des forêts, des prairies, des champs que ces eaux vont féconder, des usines qui puiseront en elles une force peu coûteuse... S'occupe-t-il d'un fleuve? Il le voit à la fois comme un ruban argenté déroulant ses sinuosités parmi la verdure des coteaux, à l'ombre des arbres penchés sur ses ondes, et comme un être vivant ayant sa jeunesse impétueuse, son âge mûr, sa vieillesse apaisée. Il étudie son régime, sonde sa profondeur, calcule le volume de ses eaux aux diverses saisons, cherche la raison de ses crues bienfaisantes ou dévastatrices, montre comment l'homme a su l'accommoder à ses besoins pour l'irrigation, le flottage, la navigation, scrute jusque dans le passé le plus lointain les pulsations de sa vie. Pour le géographe comme pour le poète, il n'est point de paysages insignifiants. La plaine la plus monotone, la plus mince bourgade, la ruine la plus informe parlent à son imagination et à sa pensée. Il les replace dans le cadre plus vaste dont ils font partie, devine leurs secrets, écoute leurs humbles confidences. Ainsi comprise, la Géographie est une science vivante entre toutes qui, dès le collège, sait attirer, passionner même l'attention des enfants et qui, dans l'âge mûr, ne cesse point de s'offrir aux méditations de tout homme cultivé.*

C'est à ce vaste public de lecteurs de tout âge et de toutes catégories, curieux de s'instruire, désireux de mieux faire, que s'adresse cet ouvrage qui résume vingt-cinq années d'observations personnelles, de longs voyages et d'études consacrées sans arrêt à l'analyse des phénomènes d'ordre géographique.

E. G.

NOTA. — Pour les renseignements statistiques industriels ou commerciaux, nous donnons toujours non seulement les chiffres les plus récents (1919 ou 1920), mais aussi les chiffres de la dernière année normale (1912 ou 1913). En 1913, en effet, les statistiques annuelles représentaient les résultats d'une activité économique régulière. D'une année à l'autre les oscillations étaient relativement faibles, la quantité ou le prix des principaux objets d'échange ne variaient que dans des proportions restreintes. Enfin les monnaies — or ou papier — de tous les grands États s'échangeaient au pair. On pouvait tabler sur *la moyenne* des statistiques. On sait comment la Grande Guerre a modifié tout cela : perturbations profondes dans les achats et les ventes, hausse formidable des prix, variations continuelles des changes, etc. Aussi convient-il de considérer les chiffres des statistiques d'après guerre comme éminemment transitoires. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple. Pendant les 10 premiers mois de l'année 1920, la France acheta pour : 41.779.364.000 francs. Pendant les 10 premiers mois de l'année 1921, ce chiffre s'est réduit à 18.060.479.000 francs, soit 23.718.885.000 francs de moins que l'année précédente. Il est devenu impossible de tabler sur des bases aussi incertaines.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES

SITUATION ET CONFIGURATION. On a pu se demander si l'on devait considérer l'Europe comme un continent spécial, distinct des autres, ou comme une simple péninsule asiatique. Ses limites, très nettes au Nord, à l'Ouest, au Sud où des mers la baignent, ne le sont point, en effet, à l'Est : ni les monts Oural — de faible altitude, et très aisément franchissables — ni, à plus forte raison, le fleuve Oural ne forment de barrières naturelles. Les forêts russes continuent directement la "taïga" sibérienne, et les steppes kirghizes ont comme prolongement immédiat les steppes de la Volga. Aussi les Anciens arrêtaient-ils l'Europe au Don et à la mer d'Azov. Aux temps modernes longtemps la Russie demeura, aux yeux des Occidentaux, plus asiatique qu'européenne et, même à la fin du XVIIIe siècle, sur les cartes géographiques, Perm et Astrakhan étaient attribuées à l'Asie.

La question n'a, du reste, qu'une importance purement théorique. Quel que soit le nom qui la désigne, l'Europe a une individualité géographique et surtout historique assez forte pour qu'on la distingue nettement des autres masses continentales ; et puisqu'aucune limite naturelle ne s'impose d'une façon absolue, nous donnons comme frontière orientale au continent européen les anciennes frontières administratives de la Russie d'Europe : au Sud-Est, la dépression du Manytch ; à l'Est, une ligne presque entièrement artificielle zigzaguant de la Caspienne à la mer de Kara.

Ainsi délimitée l'Europe, avec ses 10 000 000 de kilomètres carrés (en chiffres ronds), est, après l'Australie, le plus petit des continents (Asie : 44 000 000 de kilomètres carrés ; Afrique : 30 000 000 de kilomètres carrés ; Amérique du Nord : 23 000 000 de kilomètres carrés ; Amérique du Sud : 18 000 000 de kilomètres carrés). Mais, malgré sa petitesse, nulle autre terre n'a pu jusqu'à nos jours lui être comparable par l'ensemble des avantages naturels qu'elle offrait aux établissement humains. On ne trouve en Europe ni les immenses plateaux désertiques, ni les montagnes infranchissables, ni le climat hostile, ni la rareté des plantes et des animaux domesticables qui, soit en isolant les hommes, soit en leur rendant la vie matérielle particulièrement difficile, arrêtèrent, ailleurs, ou retardèrent les progrès de la civilisation. Un mélange harmonieux de montagnes, de collines doucement ondulées, de larges plaines propices à la vie sédentaire ; des côtes dentelées, articulées comme une œuvre d'art ; une intime pénétration des terres et des mers qui rendent éminemment faciles les rapports entre les groupements humains ; enfin une extrême variété de ressources due à la variété du climat et du relief, à la fertilité des terres cultivables, à la richesse du sous-sol, tout cela explique l'avance que l'Europe sut prendre de bonne heure sur les autres continents. C'est en Asie pourtant, et en Afrique, aux bords de l'Euphrate et du Nil, que, par suite de circonstances spéciales, furent faites les premières et décisives découvertes. Mais ces premiers germes ne devinrent vraiment féconds qu'en prenant racine aux rives européennes.

Sans doute, aujourd'hui, les conquêtes de la science ont brisé en partie les forts liens qui unissaient étroitement l'homme à la terre, et la supériorité que l'Europe dut longtemps à ses avantages géographiques s'atténue

d'une manière sensible. On sait percer les montagnes, franchir avec rapidité les plus vastes espaces, tirer parti des ressources les moins apparentes ou les plus lointaines. Les " zones d'humanité " s'étendent chaque jour, car la distance n'est plus un obstacle. Des terres vierges, longtemps presque inhabitées, voient accourir par millions les immigrants et prennent place parmi les grandes nations du monde : États-Unis, Canada, Argentine, Australie. D'autres, où l'homme ne manquait point, mais où il demeurait dans un état de civilisation inférieure, comme la Chine, le Japon, l'Inde, renaissent à une vie nouvelle et prétendent égaler, voire surpasser à bref délai, les peuples de la " vieille Europe ". Mais cette renaissance universelle est l'œuvre d'Européens, et la place éminente de l'Europe s'affirme par cela même que ses rivaux les plus actifs, ses détracteurs mêmes, ne font rien de grand qu'en appliquant ses méthodes, en perfectionnant ses découvertes, en se mettant à son école.

LE RELIEF. Il y a en Europe des montagnes très vieilles, des montagnes vieilles et des montagnes jeunes.

Les premières datent de l'époque silurienne (milieu de l'ère primaire). On les trouve au Nord de l'Irlande, en Écosse, en Norvège. Elles furent formées par un plissement (le plissement calédonien des géologues) qui s'étendait de l'Amérique du Nord à la Scandinavie à travers un continent, l'Atlantide, aujourd'hui disparu.

Les secondes remontent à l'époque carboniférienne (fin de l'ère primaire). Elles comprennent les hauteurs de l'Irlande méridionale, de la Cornouaille, de notre Bretagne, du Massif Central, de l'Ardenne, des Vosges, de la Forêt-Noire, de l'Allemagne du Sud, de la Bohême, des plateaux espagnols, des Maures-Esterel, et de la Thrace. On désigne le plissement qui leur donna naissance sous le nom de plissement hercynien.

Soumises depuis une époque prodigieusement reculée à une érosion intense, ces montagnes ne sont plus que la racine de ce qu'elles furent jadis. La Cornouaille, la Bretagne eurent des sommets aussi hauts que les Alpes. L'Écosse, la Scandinavie, l'Ardenne, réduites à l'état de " pénéplaines ", ont perdu les deux tiers de leur hauteur primitive. Le Massif Central et les Vosges auraient presque entièrement disparu si, aux temps tertiaires, les plissements alpins ne les avaient redressés en butant contre leur masse résistante. Mais leur ancienneté se traduit encore aux yeux d'une façon saisissante par leurs contours émoussés, leurs sommets arrondis, la largeur de leurs vallées, les longues ondulations de leurs croupes uniformes.

Les roches qui forment leur ossature sont, comme elles, d'origine fort ancienne. Les granits, les schistes, les gneiss, les porphyres, les grès et calcaires d'âge primaire y dominent presque exclusivement. Il faut y joindre les dépôts houillers dont un climat chaud et humide, une végétation puissante favorisèrent la lente formation au fond des lacs qui bordaient les massifs hercyniens (gisements d'Angleterre, du Massif Central, de Belgique, de Westphalie, de Saxe, etc.).

Presque tous les massifs montagneux de l'Europe méridionale sont au contraire de date récente — au moins relativement. Ils doivent tous leur formation au puissant mouvement de contraction qui se fit sentir dans le monde entier aux temps tertiaires après la longue période de repos relatif qui remplit l'époque secondaire. De l'éocène au pliocène apparurent les Pyrénées, la Sierra Nevada, les Alpes, le Jura, les Carpates, les Balkans, l'Apennin, les chaînes dinariques, le Pinde, auxquels il faut joindre, hors d'Europe, l'Atlas, le Caucase, l'Hymalaya, les Rocheuses, les Andes et les montagnes de la Nouvelle-Zélande. Leur jeunesse explique leur altitude considérable, la raideur de leurs pentes, l'étroitesse de leurs vallées, les arêtes vives, les aiguilles, les cornes que l'érosion n'eut point le temps d'arrondir. Les courbes qu'elles décrivent presque toutes (Alpes, Carpates, Apennin, etc.) sont dues à l'obligation où elles se trouvèrent de se modeler comme une matière plastique sur les massifs anciens qui jouaient le rôle de butoirs. Enfin des plissements d'une telle ampleur n'allèrent point sans cassures, failles, effondrements, par lesquels se firent jour avec une activité nouvelle les matières ignées de l'intérieur. De là proviennent, par exemple, les volcans italiens et auvergnats.

Ces montagnes du plissement alpin jouent en Europe un rôle essentiel. Par leurs glaciers, leurs champs de neige, leurs lacs, les abondantes précipitations atmosphériques qu'elles provoquent, elles sont comme le gigantesque château d'eau où s'alimentent fleuves et rivières. Longtemps, il est vrai, elles constituèrent entre les terres méditerranéennes et l'Europe du Nord une barrière difficilement franchissable et les tribus qui, fuyant un agresseur ou passionnées d'indépendance, se réfugièrent dans leurs hautes vallées, restèrent sans rapports avec le reste des hommes. Mais aujourd'hui, sillonnées de routes et de voies ferrées, percées de tunnels, envahies par les usines et les touristes, réserve précieuse de forêts et de pâturages, elles sortent de leur magnifique isolement et jusque sur leurs sommets longtemps inviolés monte comme le frémissement d'une vie nouvelle.

Les plateaux sont rares en Europe, et c'est tant mieux. Un plateau, surtout dans les zones tempérées et subtropicales, se trouve presque toujours soustrait par les montagnes qui le bordent à la bienfaisante influence des vents marins : d'où faiblesse des pluies, brusques et profondes variations des températures, végétation médiocre ou nulle. La plupart des grands déserts du monde (Iran, Mongolie, Colorado, Sahara, Australie intérieure) occupent des plateaux. En Europe, l'Espagne seule offre dans les deux Castilles de vastes espaces tabulaires, élevés de 700 à 1 000 mètres, ceints de montagnes, fort semblables aux plateaux asiatiques ou africains. Aussi les Castilles comptent-elles parmi les régions les moins productives et les moins peuplées du continent. Certaines



LE GLACIER D'ARGENTIÈRE. [illegible] d'Eau. *La vue ci-dessus, prise en Savoie, montre l'Aiguille du Chardonnet et l'extré-* [illegible]



ÉCOSSE : LE LAC ACHRAY. *Aux montagnes jeunes comme les Pyrénées et les Alpes s'opposent les vieux massifs de Scandinavie, d'Armorique, d'Écosse, dûs à des plissements très anciens. Derrière le rempart multiple des moraines anciennes dorment des lacs profonds.* Cl. PHILIPPE HUNT copyright.



LES BORDS DU RHIN A ROLANDSECK. *Le Rhin a toujours tenu dans l'histoire de l'Europe une place de premier rang, soit comme frontière de peuples, soit comme voie de communication. Sa vallée, généralement large, ne se rétrécit qu'au passage du Massif schisteux rhénan, entre Bingen et Bonn.* Cl. STENGEL.



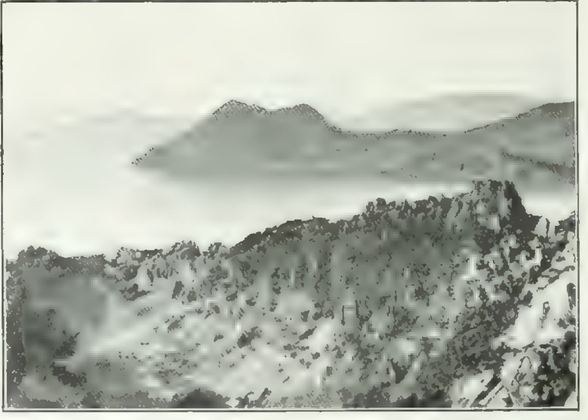
LES BORDS DE LA LOIRE : AMBOISE. *Moins romantique que la vallée du " Rhin héroïque ", la gracieuse suite de " vals ", où la Loire roule ses eaux entre Orléans et Angers, n'est pas moins attrayante, grâce à ses riants coteaux, aux châteaux magnifiques qui l'accompagnent sur chaque rive.* Cl. NEURDEIN.



LA STEPPE RUSSE. *A l'Europe des montagnes et des plateaux s'oppose l'Europe des plaines qui, de la Flandre à l'Oural, déroule ses vastes espaces monotones. Parfois extrêmement fécondes, ces plaines sont ailleurs, soit marécageuses et boisées, soit sablonneuses et vêtues des maigres herbes de la steppe.*



[illegible] *Billaus fut l'objet de* [illegible] *montueux. Au pied le mas-* [illegible] *occupés, ont* [illegible] Cl. FRED. BOISSONNAS.



CORSE : LE GOLFE DE PORTO. *Type de côte méditerranéenne. Dans les " calanques " étroites que bordent des roches rutilantes, murmure la chanson des flots apaisés. Sous la pure lumière d'un ciel sans nuages éclate la symphonie des bleus, des verts sombres, des rouges écarlates, des jaunes ambrés.* Cl. BOULANGER.

parties du Massif Central, l'Ardenne, la Bavière méridionale, enfin quelques régions de la péninsule balkanique complètent la série des plateaux européens.

Si les plateaux sont pour l'homme des pôles répulsifs, les plaines apparaissent au contraire, par l'abondance de leurs ressources agricoles et la facilité qu'elles offrent aux communications, comme des centres attractifs, des zones d'humanité. Or les plaines occupent chez nous de si vastes étendues (les deux tiers de la superficie totale), que, grâce à elles, l'altitude moyenne de l'Europe (330 mètres environ) est la plus faible de tous les continents (Australie : 360 mètres ; Amérique du Sud : 550 mètres ; Amérique du Nord : 600 mètres ; Afrique : 660 mètres ; Asie : 1 010 mètres).

Un simple coup d'œil sur la carte nous montre deux séries de plaines européennes, l'une d'un seul tenant, l'autre morcelée en bassins isolés.

La première commence aux Pyrénées occidentales, se continue par les bassins de Paris et de Londres, la Belgique flamande, la Hollande, l'Allemagne du Nord, le Danemark, la Suède méridionale, et, par delà les plaines polonaises et russes, s'en va rejoindre en Asie l'immense plate-forme sibérienne.

A cette zone de plaines continues s'ajoutent et s'opposent les plaines fermées, nettement circonscrites, du Centre et du Sud : Hongrie, Lombardie, Roumélie, et les petits bassins de Thessalie, d'Apulie, de Campanie, de Toscane, les Huertas espagnoles, l'Andalousie, le Portugal.

Toutes ne furent pas également favorisées par la nature.

Celles du Nord se virent en majeure partie recouvertes, au début des temps quaternaires, par une immense calotte de glace, une " inlandsis " partie des monts Scandinaves. Lorsque la glace fondit, les moraines énormes qu'elle charriait demeurèrent en place. Elles formèrent ainsi sur le socle de roches anciennes une couche plus ou moins épaisse de blocs erratiques, de boues, de graviers généralement très pauvres en principes fertilisants. Sur les argiles grises se multiplièrent les marais, les tourbières, les lacs, tandis que la forêt s'emparait des sables. Telles apparaissent encore la Russie du Nord, la Finlande, le Norrland suédois, les pays qui bordent la Baltique méridionale. L'utilisation fragmentaire de ces plaines infécondes n'a pu se faire qu'à grand'-peine et depuis peu de temps. Elle exige de longs efforts, de grosses dépenses, pour des résultats médiocres.

Au contraire, les plaines du Centre et du Sud, épargnées par les glaciers, se vêtirent généralement non de sables infertiles, mais de riches terreaux d'origines diverses : lœss d'Alsace, de Hongrie, de Roumanie, limons de Beauce et de Hesbaye, " Tchernozom " ou terre noire de la Russie méridionale, alluvions fluviales de Lombardie, laves décomposées de Campanie et de Limagne, etc. Depuis l'apparition de l'homme sur la terre, ces plaines dont le sol, peu favorable à la végétation arbustive, convenait merveilleusement aux céréales, formèrent dans la forêt primitive d'immenses clairières où nos lointains ancêtres se fixèrent de préférence dès qu'ils surent s'improviser agriculteurs. Les migrations successives dont l'Europe fut le théâtre suivirent aussi ces zones attirantes beaucoup plus que les rives marécageuses des fleuves. Par là s'acclimatèrent de bonne heure chez nous plantes comestibles, arbres fruitiers, animaux domesticables. Encore aujourd'hui — et plus que jamais — ce sont les terres nourricières, celles où les villages se touchent, où, sur le damier bariolé des champs, se répète uniforme, de Lisbonne à l'Oural, le " geste auguste du semeur ".

LES CÔTES, LES ILES, LES MERS.

Plaines, plateaux et montagnes aboutissent à la mer ; non pas en lourdes masses aux bords rectilignes comme l'Afrique et l'Australie, mais avec une variété si capricieuse, une fantaisie si habilement nuancée, que le dessin des côtes européennes semble tracé par la main bienveillante d'un Dieu.

L'Europe compte, en effet, 1 kilomètre de côtes pour 260 kilomètres carrés. C'est la plus forte proportion qui soit au monde (Amérique du Nord : 1 kilomètre pour 407 kilomètres carrés ; Amérique du Sud : 1 kilomètre pour 686 kilomètres carrés ; Asie : 1 kilomètre pour 700 kilomètres carrés ; Afrique : 1 kilomètre pour 1041 kilomètres carrés). C'est, aussi, par les avantages climatiques ou commerciaux qu'une si intime pénétration des terres et des mers donne, à notre continent, la meilleure raison de sa supériorité.

La topographie des côtes varie à l'infini, mais leurs différents types peuvent prendre place dans deux catégories : côtes basses, côtes élevées.

Au type des côtes basses, plates, boueuses ou sablonneuses, appartiennent une grande partie des rivages de la Mer Blanche, de la Baltique, de la Mer du Nord, des golfes de Gascogne et du Lion, de la Mer Noire, de la Caspienne, sans compter une notable proportion des côtes italiennes et espagnoles. Là se trouvent ces Marschen, ces Polders, ces Moëres, ces Maremmes, ces Limans, plages indécises souvent malsaines, où alternent la dune changeante et le roseau des marais. Inhospitalières en général, battues de plein fouet par le vent et les vagues, donnant sur des mers sans profondeur et fort pauvres en rades naturelles, ces côtes furent longtemps délaissées par l'homme. Elles le sont encore en maints endroits et leur solitude contraste avec le fourmillement de vie des rivages plus favorisés. (Cf. en France les côtes landaises ou languedociennes en regard

des côtes bretonnes ou provençales.) Mais, tout au moins sur la façade atlantique, cette faiblesse se trouve heureusement et largement compensée par l'abondance des estuaires que remontent les marées. Ces estuaires, débouchés naturels des régions intérieures où mène le ruban argenté des fleuves, répondent aux exigences des grands ports modernes ; par eux le domaine de la mer se prolonge au sein du continent, et d'Arkhangelsk à Lisbonne, par Riga, Danzig, Hambourg, Brême, Londres, Rotterdam, Anvers, Nantes, Bordeaux, etc., ils attirent et cristallisent la vie.

Les côtes élevées apparaissent au contraire et tout naturellement, soit aux lieux où des montagnes, de hautes collines bordent immédiatement le rivage, soit dans les régions où des plateaux de faible élévation sont tranchés à pic par la mer. Les vagues attaquent avec un inégal succès les roches de dureté variable. Ici (au pays de Caux, dans l'Angleterre méridionale, à l'île de Rügen, etc.) de roides falaises calcaires dressent leurs murailles rigides qui s'abattent par pans entiers et qu'interrompent de rares valleuses. Là (en Bretagne, en Provence, en Norvège, en Écosse, sur le pourtour de la péninsule balkanique), la mer creuse ses calanques, ses anses, ses criques dentelées, envahit les fjords et les rias, use, lime, mord, perce la roche dure, l'émiette en galets, en sable fin que les courants du large emportent vers les abîmes, ou déposent au fond des golfes.

Là les abris naturels sont innombrables ; là se trouvent les plus belles rades en eau profonde (Brest, Toulon, fjords de Norvège, etc.) et c'est sur des rivages de cette sorte que naquit, aux temps anciens, la vie maritime. Mais il convient de remarquer que la plupart de ces refuges, qui se prêtaient admirablement aux conditions requises par les petits navires d'autrefois, ne répondent plus aux nécessités de la navigation moderne, soit qu'ils manquent d'ampleur et de profondeur, soit qu'ils bordent un arrière-pays montagneux, pauvre, à population clairsemée, et sans moyen de communications. Le fait est frappant en Egéide, en Dalmatie, en Ligurie, en Provence, en Bretagne. Aux lieux mêmes où les avantages d'une situation continentale privilégiée ont assuré, aux temps contemporains, la persistance et le développement continu d'une activité maritime de vieille date comme à Gênes et à Marseille, la rade primitive ne joue plus qu'un rôle secondaire : c'est le port nouveau, créé de toutes pièces, qui accueille, à l'abri de ses digues puissantes, les navires géants dont nous avons besoin.

Ces côtes ont leur prolongement dans les îles. Grandes ou petites, rochers dénudés ou fertiles terroirs, brûlées de soleil ou noyées dans les brouillards du Nord, elles complètent la riche ciselure des rivages continentaux, elles ajoutent leurs ressources à celles de la terre ferme. Les unes (Iles Britanniques, Corse, Sardaigne, Crète) sont assez vastes et leur isolement est assez grand pour qu'elles aient toujours tenu dans la vie de l'Europe une place à part. Les caractères spéciaux de leur civilisation, de leurs langues ou dialectes, des mœurs de leurs habitants leur donnent ou leur ont donné longtemps une physionomie originale. Ce sont comme des raccourcis de continent. D'autres, telle la série d'îles qui bordent la Norvège et la Dalmatie, eurent surtout pour effet de protéger la côte qui leur fait face contre les assauts de la mer. D'autres enfin (îles Danoises, Sicile, îles de l'Archipel grec) forment les piliers d'un pont naturel qui prolonge le continent et l'unit aux terres voisines.

Les mers qui baignent l'Europe diffèrent fortement entre elles par leur topographie, leur profondeur, leur régime, leur importance économique.

Tout d'abord l'Europe a sur l'Amérique et l'Asie ce très grand avantage de n'ouvrir aucune façade sur des mers tout à fait inutilisables. Grâce au Gulf-Stream, dont l'heureuse influence se fait sentir jusqu'au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, l'Océan Glacial Arctique lui-même est libre de glaces au large de la Laponie. La Mer Blanche, qui échappe à l'action bienfaisante du courant, se trouve prise, il est vrai, huit mois sur douze. Encore demeure-t-elle accessible pendant un tiers de l'année à la navigation.

L'Atlantique et ses annexes (Baltique, Mer du Nord, Manche) ont été formés, aux temps tertiaires, par des séries d'effondrements ou d'affaissements d'une ampleur plus ou moins considérable selon les lieux. Tandis que dans le golfe de Gascogne la sonde atteint 5099 mètres, et 3667 entre l'Islande et le Spitzberg, la Baltique n'a que 150 mètres de profondeur moyenne, la Mer du Nord une centaine, la Manche et la Mer d'Irlande 60, le Pas de Calais 30. Parcouru à la surface par le Gulf-Stream, protégé dans les profondeurs contre l'afflux des eaux glacées par un seuil sous-marin de moins de 100 mètres qui va de l'Écosse à l'Islande et porte les îles Fär-Oer, l'Atlantique est, sur nos côtes, beaucoup plus chaud que la latitude ne semble le comporter. Aussi ne gèle-t-il jamais, même par 72° de latitude Nord, tandis que la côte américaine gèle par 45° de latitude Nord, (cf. la latitude de Bordeaux), et la limite Sud des glaces flottantes, qui dérivent en Amérique jusqu'au cap Hatteras (35° latitude Nord), ne dépasse pas chez nous le 70e degré. Les marées y sont très fortes, fréquentes les brumes, et violentes les tempêtes amenées par les vents d'Ouest. Mais ces mers abondent en poissons de toutes espèces (morues, maquereaux, sardines, harengs) ; de plus elles baignent les côtes des nations les plus actives, les plus commerçantes du monde. Aussi la vie maritime y est intense. Le nombre des passagers, des navires, des pêcheurs qui circulent, par exemple, sur la Manche, est tel que la densité kilométrique de sa population flottante dépasse celle de maints territoires continentaux.

A l'Atlantique, mer ouverte, s'oppose la Méditer-

ranée, type des mers continentales ou mers fermées. Contemporaine des plissements alpins et formée par fractures successives, c'est une zone de dislocation, un des points faibles de l'écorce terrestre, ce qui explique l'activité des phénomènes volcaniques et la fréquence des tremblements de terre dans les pays qui la bordent.

Elle se divise en deux parties bien nettes, séparées par le seuil étroit qui unit la Sicile à l'Atlas tunisien. A l'Ouest, la sonde atteint 3149 mètres près des Baléares et 3730 mètres dans la Mer Tyrrhénienne. A l'Est, la fosse de la Pola, près du cap Matapan, descend à 4404 mètres, celle de Candie à 3347 mètres. La Mer Noire elle-même a des profondeurs de 2000 mètres et plus. Par contre, l'Adriatique et la Mer Egée varient entre 200 et 1500 mètres et la Mer d'Azov est une vaste lagune qui ne dépasse pas 14 mètres de fond.

Soumise à une évaporation intense, et ne recevant qu'une insuffisante quantité d'eau douce (car les pluies y sont rares comme les grands fleuves), la Méditerranée se dessécherait tout entière en moins de quatre cents ans, si l'Atlantique et la Mer Noire ne venaient rétablir l'équilibre en lui envoyant, par le détroit de Gibraltar, le Bosphore et les Dardanelles, les eaux dont elle a besoin. Les marées y sont à peine sensibles sauf en quelques points de l'Adriatique et des Syrtes (0 m. 70 à Trieste, 1 m. 80 à Sfax). La température de l'eau se maintient élevée jusqu'aux plus grandes profondeurs grâce au seuil de Gibraltar qui arrête l'afflux des eaux froides et ne laisse pénétrer que les eaux tièdes de la surface. Aussi la Méditerranée peut elle être considérée comme un immense bassin d'eau chaude qui agit puissamment sur le climat des régions voisines. Beaucoup moins riche que l'Océan en espèces animales (thon, anchois, auxquels s'ajoutent les éponges et le corail), la pêche ne joue qu'un rôle restreint dans la vie des populations riveraines, et, malgré les dentelures de leurs rivages, bien des îles ou des presqu'îles méditerranéennes : la Corse, la Sardaigne, l'Espagne même, sont peuplées d'agriculteurs beaucoup plus que de marins.

Pendant de longs siècles la Méditerranée fut la mer européenne par excellence : "*mare nostrum*", disaient les Latins. Les Crétois, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs la sillonnèrent de leurs légers navires, bâtirent sur ses rives leurs comptoirs et les colonnes de leurs temples. Au Moyen Age, Venise, Gênes, Pise, Amalfi, Marseille, Constantinople n'avaient pas de rivales comme entrepôts commerciaux. Les grandes découvertes des XV[e] et XVI[e] siècles favorisèrent au contraire les ports océaniques, en relations plus naturelles avec l'Amérique, les côtes d'Afrique, l'Extrême-Orient même. Mais cette décadence s'arrêta du jour où le canal de Suez fut creusé, porte ouverte sur un immense horizon. La vie renaquit sur ces eaux d'améthyste et de saphir où les tempêtes sont rares, les brouillards inconnus. Le développement économique des pays d'Orient, de l'Egypte, de l'Afrique Mineure augmente chaque jour l'intensité du trafic et la Méditerranée a largement regagné le rang qu'elle avait perdu.

LES CLIMATS. Grandement favorisée par la nature de son relief, l'étendue de ses côtes, et le régime de ses mers, l'Europe l'est encore par son climat. Sa situation en latitude (du 35° au 71°), l'influence adoucissante des eaux tièdes qui la pénètrent, des vents qui la parcourent, enfin la variété et la modération de son relief lui assurent un climat sain, généralement exempt des extrêmes de chaleur ou de froid, de la sécheresse ou de l'humidité excessives que l'on trouve en d'autres continents.

En tenant compte de la répartition des températures et des précipitations atmosphériques, on peut diviser l'Europe en plusieurs zones climatiques assez nettement tranchées.

1° Toute la bordure occidentale du continent (Portugal, France sauf la région méditerranéenne, Hollande, Iles Britanniques, Nord-Ouest de l'Allemagne, côtes de Norvège) est soumise au régime océanique ou maritime.

L'influence prédominante est celle de la mer, du Gulf-Stream et des vents tièdes de l'Ouest. Tous agissent dans le même sens : ils modèrent la chaleur de l'été et le froid de l'hiver, donnent en toutes saisons, mais surtout en hiver, des pluies abondantes, rendent fréquents les jours de brume et multiplient les brusques variations de la pression atmosphérique, causes des tempêtes.

Stations	Latitude.	Altitude en mètres	Température moyenne			Amplitude	Pluie en millimètre
			de l'année	en Janvier	en Juillet		
Lisbonne	38°43	102	15°6	10°3	21°2	11°6	726
Brest	48°23	65	11°7	6°3	17°9	11°6	824
Valentia (Irlande)	51°54	7	10°6	7°2	15°1	7°9	1 4[illegible]
Norvège. Bergen	60°23	17	7°	— [illegible]	14°4	15°3	1 856
Norvège. Tromsoe	69°39	15	2°4	— 3°9	11	14°9	1 04[illegible]

Brest peut être choisi comme type de ce climat. Il a une moyenne de 6°,3 en janvier et 17°,9 en juillet, soit un écart (il vaut mieux dire une amplitude) de 11°,6. Il y tombe, en cent quatre-vingt-cinq jours, 824 millimètres d'eau répartis d'une façon à peu près égale entre tous les mois de l'année. On n'y compte en moyenne que vingt-sept jours de gelée par an. En revanche, le ciel est rarement dégarni de nuages plus ou moins denses et des brouillards humides embuent trop souvent l'atmosphère.

Au climat océanique s'oppose le climat continental. C'est celui de l'Europe centrale et orientale. Il se caractérise par de fortes variations de température, des hivers longs et froids, des étés courts mais relativement très chauds. Les précipitations atmosphériques (on désigne sous ce nom les diverses formes : pluies, neige, grêle sous lesquelles se produit la condensation de l'humidité contenue dans l'air) sont moins fortes que sur les côtes et diminuent à mesure que l'on avance vers l'Est. En hiver,

la neige couvre le sol pendant des mois, mais c'est en été que tombe le maximum des pluies causées par des orages locaux. Assez atténué au Centre de l'Europe (Autriche, Pologne, plaine du Pô), ce climat devient excessif en Russie comme en témoigne le tableau suivant :

Stations.	Longitude Est de Paris	Température moyenne en Janvier.	Température moyenne en Juillet.	Amplitude.	Pluies en millimètres.
Prague	12°	− 1°2	+ 19°3	20°5	443
Buda-Pest ..	17°	− 1°9	+ 21°4	23°3	611
Kiew.....	28°	− 6°2	+ 19°2	25°4	535
Moscou.....	35°	− 11°	+ 18°6	29°6	534
Samara....	48°	− 13°	+ 23°	36°	400
Orenbourg	53°	− 15°	+ 22°	37°	400

Enfin les côtes méditerranéennes (Espagne orientale, Languedoc et Provence, Italie péninsulaire, Grèce) forment une troisième zone climatique qui diffère fortement des deux autres. Les étés y sont longs, chauds et secs, les hivers tièdes. Peu ou point de neige ; à peine quelques jours de gelée. Les pluies tombent surtout en automne ou à la fin de l'hiver par brusques et violentes averses qu'absorbe promptement un sol desséché. Le nombre des jours pluvieux est très faible (Montpellier, qui reçoit au total la même quantité d'eau que Paris, n'a que cinquante-cinq jours pluvieux et Paris cent soixante-cinq), et les mois d'été en sont à peu près dépourvus. Les vents d'Ouest ne s'y font pas sentir : les différences de pression entre la Méditerranée et les hautes terres voisines engendrent des vents locaux (Mistral, Tramontane, Vents Etésiens, Sirocco, Bora), froids ou chauds, secs ou humides suivant leur direction. L'atmosphère est lumineuse, transparente, la nébulosité très faible, les brouillards d'une extrême rareté. L'hiver est doux, ensoleillé, parfumé et, même l'été, on y respire sans effort un air léger attiédi par la fraîche brise marine.

Stations.	Température moyenne de l'année	Température moyenne en Janvier	Température moyenne en Juillet	Amplitude.	Pluies en millimètres	Saison des pluies.
Barcelone .	16°9	8°9	26°	18°9	570	Oct à janv.
Nice......	15°	7°	24°	17°	600	Oct à mars.
Naples ...	15°9	8°2	24°3	16°1	830	Oct à janv.
Athènes ..	17°3	8°2	27°	18°8	402	Oct à mai.

HYDROGRAPHIE.

Du climat dépend en partie le régime des cours d'eau. Il dépend aussi du relief et de la nature des terrains traversés.

Bien que chaque cours d'eau ait son originalité, son individualité propres, et diffère par quelques traits même de ceux qui lui ressemblent le plus, on peut cependant classer les fleuves européens en plusieurs catégories.

A l'Est, les fleuves russes et polonais naissent tous à très faible hauteur et drainent de vastes étendues de pays. Ils sont alimentés uniquement par la fonte des neiges hivernales et les pluies d'été. Leur pente est insignifiante, leur longueur considérable (Dvina 1 700 kilomètres, Dniestr 1 500 kilomètres, Dniepr 2 150 kilomètres, Don 2 150 kilomètres, Volga 3 395 kilomètres), leur débit fort abondant et assez régulier ; mais ils gèlent pendant les mois d'hiver (la Volga, par exemple, est prise cent jours par an à Astrakhan, cent cinquante-trois jours à Kazan, et cent soixante jours à Kostroma) et cela diminue leur utilité économique qui reste pourtant très grande.

A l'Ouest, les fleuves de type océanique (Scandinavie, Angleterre, Belgique, France occidentale) sont nombreux et courts, de régime généralement régulier car les pluies qui les alimentent tombent égales en toute saison. Navigables lorsqu'ils coulent en plaine (Tamise, Escaut, Seine), ils se terminent souvent par des estuaires que remontent les marées.

Au Centre, les fleuves alpestres (Rhin 1 298 kilomètres, Rhône 812 kilomètres, Pô 631 kilomètres, Danube 2 850 kilomètres) et leurs affluents (Isère, Aar, Tessin, Drave et Save) descendent rapidement des hautes montagnes où ils naissent, puis s'assagissent en plaine. Ils ont, au printemps, comme les fleuves russes, des crues très fortes dues à la fonte des neiges, mais ne connaissent pas les maigres désastreux, et leur débit conserve une belle constance grâce aux neiges éternelles, aux glaciers qui les alimentent, aux lacs qui les régularisent.

Enfin les cours d'eau de type méditerranéen (Jucar, Èbre, Hérault, Var, Arno, torrents de Grèce) se distinguent par leur irrégularité. A l'automne, au printemps, quand s'abattent les averses torrentielles, quand fondent brusquement les neiges, ils emplissent leur lit à pente forte d'une masse tumultueuse d'eau boueuse et dévastatrice. Mais, l'été venu, un mince filet d'eau serpente au milieu des sables et des cailloux roulés ; parfois même ils se dessèchent complètement. Impropres à la navigation, ils peuvent rendre à la culture d'éminents services quand on sait tirer parti de leurs eaux capricieuses par des barrages et des canaux d'irrigation.

Les lacs sont nombreux dans les plaines du Nord et au pied des montagnes. Les uns, aux parois abruptes, aux grandes profondeurs, doivent leur origine aux dislocations, aux effondrements de la croûte terrestre, tels les "lochs" d'Ecosse (Loch Ness : 240 mètres au-dessous du niveau de la mer), les lacs de Janina, d'Ochrida, de Presba dans le Pinde.

D'autres, comme les innombrables nappes d'eau des plaines allemandes, de Pologne, de Finlande, et certains petits lacs alpestres ou vosgiens, sont des lacs de barrage dus à l'accumulation des eaux derrière les moraines frontales des glaciers quaternaires. D'autres enfin (lacs de Genève, de Zurich, des Quatre-Cantons, d'Annecy, etc.), semblent être à la fois des lacs de barrage et des lacs d'effondrement.


OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
Islande
Reykjavik
Hekla
Færr Œer
Shetland
Orcades
Bergen
Trondhjem
Dovre Fjeld
Lofoden
CHRISTIANIA
Skagerrak
Kattegat
Göteborg
Gotland
Öland
Malmo
COPENHAGUE
DANEMARK
GR.DE BRETAGNE ET IRLANDE
Is Hébrides
ÉCOSSE
Glasgow
Aberdeen
Edimbourg
Newcastle
MER DU NORD
IRLANDE
Belfast
Dublin
Liverpool
Leeds
Hull
Manchester
Sheffield
Birmingham
Cork
ANGLETERRE
LONDRES
Bristol
Southampton
Hambourg
Kiel
Rugen
Danzig
Stettin
Brême
BERLIN
PAYS-BAS
AMSTERDAM
Rotterdam
la Haye
Anvers
BELGIQUE
BRUXELLES
Douvres
Calais
Lille
LA MANCHE
Is Normandes
le Havre
Rouen
Brest
PARIS
Reims
Strasbourg
St Nazaire
Nantes
FRANCE
Loire
Bordeaux
G de Gascogne
Lyon
St Etienne
Toulouse
Pyrénées
P.d'Aneto
Marseille
Toulon
Nice
ALLEMAGNE
Dusseldorf
Cologne
Leipzig
Dresde
Francfort
Nuremberg
Stuttgart
Munich
PRAGUE
TCHÉCO-SLOVAQUIE
Breslau
Lodz
POLOGNE
VIENNE
AUTRICHE
Graz
Bâle
BERNE
Zurich
SUISSE
Genève
Mt Blanc
Turin
Milan
Gênes
Venise
Bologne
Florence
Livourne
Trieste
Fiume
Rhône
Pô
HONGRIE
Drave
BELGRADE
YOUGO-SLAVIE
M. ADRIATIQUE
Cettigne
ITALIE
ROME
Naples
Brindisi
Corse
Sardaigne
M. TYRRHÉNIENNE
Is Lipari
Palerme
Messine
Sicile
Catane
Malte (A)
Corfou
Céphalonie
Zante
MER IONIENNE
Cap Finisterre
Porto
PORTUGAL
LISBONNE
Douro
Tage
Guadiana
Guadalquivir
MADRID
Saragosse
Èbre
ESPAGNE
Valence
Barcelone
Séville
Cadiz
Sra Nevada
Malaga
Gibraltar A.
Murcie
Carthagène
Majorque
Minorque
Iviça
Iles Baléares
G. du Lion
MER MÉDITERRANÉE
Tanger
Rabat
Casablanca
Mazagan
FEZ
Oran
ALGER
ALGÉRIE
Constantine
Bizerte
TUNIS
TUNISIE
Kairouan
Sousse
Sfax
Biskra
Colomb Béchar
Stettin
Hammerfest
40°
30°
20°
10°
0°
400
600
800k


MER DE BARENTS
Novaia Zemlia
I. Vaigatch
I. Kolgouev
Mourmansk
MER BLANCHE
Arkhangelsk
SIBÉRIE
Monts Oural
Kotlas
Tobolsk
Omsk
Tomsk
Iekaterinbourg
Petropavlovsk
Perm
PETROGRAD
Lac Onega
Lac Ladoga
HELSINGFORS
Tallinn
ESTHONIE
RIGA
Moscou
Nijni-Novgorod
Kazan
Samara
Orenbourg
Toula
Saratov
Vilna
Kiiev
Kharkov
UKRAINE
Iekaterinoslav
Rostov
Astrakhan
MER D'ARAL
MER CASPIENNE
Khiva
Boukhara
Merv
Askhabad
Krasnovodsk
Kichinev
Odessa
MER D'AZOV
Crimée
Sebastopol
Novorossiisk
Caucase
Elbrouz
Tiflis
Bakou
Batoum
GÉORGIE
Erivan
Ararat
Tabriz
Erzeroum
MER NOIRE
Constantsa
Varna
BUCAREST
ROUMANIE
BULGARIE
SOFIA
Balkans
Andrinople
CONSTANTINOPLE
Angora
Brousse
ANATOLIE
TURQUIE
Konieh
Smyrne
MER EGÉE
ATHÈNES
Samos
Cyclades
Rhodes
Chypre
Crète
Alexandrette
Alep
Homs
Bagdad
Euphrate
Tigre
Astrabad
Mechhed
Herat
Elbourz
TÉHÉRAN
PERSE
Ispahan
Yezd
Lemberg
Amou Daria
Syr Daria
Volga
Don
Dniepr
Oural
Belaia
Kama
Ob
Tornea
FINLANDE



CLIMATS ET PRINCIPALES LIMITES VÉGÉTALES

VÉGÉTATION. La répartition et les associations des espèces végétales dépendent étroitement du climat et, pour une moindre part, de la nature du sol.

A l'extrême Nord, sur les rives de l'Océan Glacial et de la Mer Blanche, où l'hiver dure huit mois, où le sol est constamment gelé au-dessous de 5 à 6 centimètres, les mousses et les lichens maintiennent seuls un peu de vie. C'est l'immensité désolée de la " Toundra " que parcourent les troupeaux de rennes.

Au Sud de la toundra apparaissent les forêts de Scandinavie, de Finlande, de Pologne, de la Russie du Nord. L'hiver est encore trop long et trop rude pour permettre la croissance d'arbres autres que les conifères (pins, sapins, mélèzes) et les bouleaux. Les espèces végétales sont peu nombreuses. Le sous-bois n'existe point : les arbres, de hauteur médiocre, sont séparés les uns des autres par des espaces vides. Monotones, silencieuses et tristes, ces forêts déroulent à perte de vue sur un sol plat leur manteau uniforme de fûts rigides qu'interrompent de rares clairières, le large lit des fleuves, le sombre miroir des lacs.

L'Ouest et le Centre de l'Europe, au climat doux et humide, appartiennent au domaine des forêts d'arbres à feuilles caduques. Les espèces dominantes sont le chêne, le hêtre, l'orme, le frêne, le tilleul, le châtaignier. Attaquées par un défrichement intense et souvent abusif, ces forêts se raréfient sans cesse; parfois (Angleterre, Hollande), elles ont à peu près disparu. Mais, au début des temps historiques, elles s'étendaient du Nord de l'Espagne à la Russie centrale. Les arbres robustes

atteignent souvent une taille considérable. Ils se pressent les uns contre les autres avec une telle vigueur, et le sous-bois couvert de buissons, de ronces, de fougère, de bruyères, de myrtilles, est si épais, que la forêt, aux rares endroits où on ne l'exploite pas régulièrement, apparaît aussi impénétrable que les sylves vierges de l'Equateur. L'hiver, qui la dépouille de ses feuilles, lui donne une grandeur austère et solennelle ; mais, vienne le printemps, elle reprend son éclatante parure et ses majestueux ombrages que perce la lumière, qu'égayent des chants d'oiseaux.

Les rives de la Méditerranée ont leur végétation spéciale d'arbres toujours verts et de plantes odorantes. Là l'hiver est si tiède que la végétation n'y subit point d'arrêt. L'olivier — l'arbre caractéristique de cette zone, l'arbre dont la limite végétale coïncide presque exactement avec les frontières mêmes du climat méditerranéen — le chêne vert, le chêne-kermès, le caroubier, le laurier, l'arbousier se parent en toutes saisons de leurs feuilles petites, luisantes et dures. L'ennemi n'est point le froid, mais la sécheresse des étés. Les plantes se défendent contre l'évaporation par la longueur de leurs racines, l'épaisseur de leur écorce, la petitesse de leurs feuilles souvent cireuses, vernissées, obliques ou parallèles aux rayons solaires. Les plantes bulbeuses, les plantes grasses emmagasinent, dans leurs oignons ou sous l'épiderme coriace de leurs feuilles, les réserves d'eau qui leur sont nécessaires. Point de prairies naturelles aux tendres graminées, mais des bouquets d'herbes rigides et sèches. Point de forêts majestueuses, mais un " maquis " d'arbustes épineux aux vives senteurs : myrtes, lentisques, cystes, genêts, romarins, oliviers sauvages, mimosées, etc., que dominent les troncs élégants des cyprès, des pins d'Alep, des pins parasols. Parfois le maquis lui-même s'appauvrit, s'espace et fait place à la " garrigue " où de rares buissons parsèment la roche nue.

Enfin certaines régions de l'Espagne intérieure, les plaines hongroises et roumaines, et toute la Russie du Sud, appartiennent au domaine de la steppe. L'hiver est trop froid pour convenir à la végétation méditerranéenne et la sécheresse trop grande ou le sol trop meuble pour favoriser la croissance des arbres. Seules les graminées s'accommodent de pareilles conditions. Au printemps, elles poussent avec une étonnante vigueur et leur tapis bariolé, semé de fleurs multicolores, se déploie sans limites, ondulant par grandes masses sous la brise. Mais l'été, l'herbe jaunit, se dessèche, et la steppe apparaît terne, brûlante et nue. Quand le sous-sol est fertile on a pu défricher la steppe : dans l'Alföld hongrois, dans le Tchernozom russe, les champs de maïs, de betterave et de blé remplacent la prairie. Par contre, aux alentours de la Caspienne, si grande est la sécheresse, si forte la salinité du sol que l'herbe disparaît peu à peu et, par lentes gradations, la steppe fait place au désert.

Les hautes montagnes ont des formes spéciales de végétation ou plutôt elles présentent, de la base au sommet, la même succession d'espèces végétales que l'on trouve du Sud au Nord de l'Europe, car l'altitude a des effets climatiques identiques à ceux de la latitude. La température moyenne de l'année diminue d'un degré environ par 150 mètres de montée. Aussi, dans les Alpes maritimes par exemple, voit-on d'abord les arbres à feuilles persistantes : orangers, oliviers, chênes verts, etc., s'étager jusqu'à 500 mètres ; puis viennent les arbres à feuilles caduques : chênes, hêtres, châtaigniers, mêlés aux cultures de céréales, aux prairies dont on fauche l'herbe. Au-dessus de 1 000 mètres commencent les forêts de conifères. Vers 2 000 mètres les arbres s'espacent, se rabougrissent, puis disparaissent, remplacés par des gentianes, des rhododendrons et des graminées courtes, aux fleurs éclatantes. Enfin, vers 2 700 mètres, les mousses et les lichens s'accrochent seuls aux rochers qui percent le tapis des neiges éternelles.

Ainsi, en mettant à part la zone des toundras et des très hautes montagnes, l'Europe ne renferme point de région absolument impropre à la vie humaine. Le climat est tel que les plantes éminemment nourricières croissent à des latitudes plus élevées qu'en tout autre continent. L'orge atteint le 70°, le blé le 65°. Nulle part le riz (Italie du Nord) et le raisin (jusqu'au 50°) ne mûrissent aussi près du pôle. Il n'est point aussi de région où ne soit possible la vie sédentaire, celle qui se montre la plus favorable à l'acquisition d'un certain bien-être indispensable au progrès. Le nomadisme n'est représenté — sous une forme très atténuée et liée, du reste, étroitement à la culture — que par la transhumance. Mais qu'ont de commun les troupeaux et les pasteurs qui, dans les régions méditerranéennes surtout, vont, suivant les saisons, de la plaine à la montagne et des alpages aux vallées, avec les hordes mongoles, les tribus kirghizes, les bergers misérables du Tibet et les " hommes du voile " dans les solitudes désertes du Sahara ?

LES POPULATIONS. Les avantages géographiques de l'Europe expliquent la densité élevée de sa population (46 hab. au kilomètre carré contre 20 en Asie, 5 dans l'Amérique du Nord et l'Afrique, 2 dans l'Amérique du Sud, 0,9 en Australie). Mais cette densité est fort irrégulière, et les 460 000 000 d'Européens s'entassent, suivant les lieux, en masses serrées ou se dispersent en petits groupes sporadiques et clairsemés.

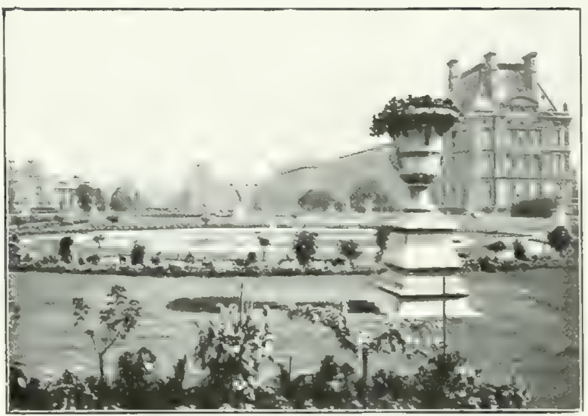
Les toundras, les hautes montagnes n'ont pas même un habitant au kilomètre carré. La zone des forêts boréales, les steppes russes, les plateaux espagnols, les montagnes d'altitude moyenne (Ecosse, Balkans) n'ont aussi généralement qu'un nombre restreint d'habitants. En revanche, les régions industrielles de l'Ouest européen (Belgique, Angleterre, France du Nord, Allemagne occidentale, Bohême), les plaines très fertiles, les



L'AQUEDUC DE CLAUDE ET LA VOIE APPIENNE. *Dans la mélancolique solitude de l'Agro Romano qu'encadre le cercle bleuâtre des monts de la Sabine, ton-dis que la steppe [illegible] qui [illegible] tronçons de brique, se dressent encore les ruines dorées des 13 aqueducs qui amenaient à Rome l'eau pure des collines latines. Tandis que, au bord de la voie illustre construite en 312 avant Jésus-Christ par le censeur Appius Claudius, la longue série des tombeaux patriciens, ombragés çà et là de pins parasols, commémore depuis 2 millénaires les fondateurs de la grandeur romaine.* Cl. ALINARI.



SARAGOSSE. *Tout le passé de l'Espagne se résume dans l'histoire de Saragosse, l'[illegible] ibérique puis colonie romaine (sous le nom de Cæsarea Augusta) et [illegible] riche et puissante cité maure, enfin capitale des rois d'Aragon, et qu'immortalisa le siège de 1809.* Cl. Lévy.



PARIS : LE JARDIN DES TUILERIES ET LE LOUVRE *expriment à eux seuls cette grâce harmonieuse, ce cachet d'élégance et de bon ton, cette noblesse avenante qui valent à Paris une si éclatante renommée et font d'elle la plus séduisante des capitales.* Cl. Neurdein



CORINTHE : LE TEMPLE D'APOLLON. *Le nom seul de Corinthe, cité commerçante, industrielle, colonisatrice, et ces colonnes encore debout, restes d'un temple d'Apollon, symbolisent le rôle que l'Hellade a joué dans l'histoire de la civilisation.* Cl. Fred Boissonnas.



LE FORUM ROMAIN. *Dans la Rome moderne, devenue la capitale d'un État jeune, orgueilleux, plein de vie ardente et surtout occupé de l'avenir, le Forum, ses temples, ses basiliques, ses arcs de triomphe commémorent l'impérissable souvenir des grands ancêtres.* Cl. Brogi.





[illegible] Fontaine en Macédoine

[illegible] musulmans envahirent l'Europe. En moins d'un siècle, ils s'emparèrent de Constantinople et de toute la pé- [illegible] slaves et roumains [illegible] recul qui vient de se terminer par leur expulsion définitive. Mais leurs traces subsisteront longtemps encore dans tous les pays balkaniques, grâce aux maisons à moucharabyès, aux fontaines gracieuses, aux sveltes minarets qui s'érigent très blancs entre les noires frondaisons des cyprès. Cl. Fred Boissonnas et Cl. Granger.

rives des cours d'eau navigables attirent et fixent une population sans cesse accrue.

Par suite des progrès de l'hygiène, de la nourriture meilleure, de la rareté des guerres et des maladies épidémiques, la population de l'Europe avait fait en un siècle, de 1815 à 1914, des progrès très rapides passant de 175 000 000 à 450 000 000 d'hommes. Aussi, malgré l'abondance de ses ressources, et bien que nombre de régions encore insuffisamment exploitées puissent nourrir une population de densité très supérieure à la population actuelle, l'émigration s'était-elle imposée comme une nécessité. L'Amérique tout entière, l'Australie, l'Afrique du Sud et du Nord, la Sibérie sont peuplées d'Européens et, chaque année, l'on voyait plus de 2000000 d'émigrants Italiens, Slaves, Anglo-Saxons, Scandinaves, partir pour les pays neufs où la terre est libre, la vie large, l'avenir plein de promesses.

Ces hommes appartiennent en grande majorité à la race blanche. Seuls, Hongrois, Bulgares, Turcs, Finnois, Samoyèdes et Tatars de Russie représentent les diverses familles de la race jaune, mais, en général, si fortement transformée par les croisements, que le type primitif n'est plus reconnaissable, au moins chez les plus civilisés d'entre eux.

Parmi les blancs eux-mêmes on peut distinguer plusieurs types de races dont les caractères spécifiques sont encore suffisamment nets en dépit des mélanges qui, depuis des millénaires, en ont altéré la pureté première.

Les races de type brun sont surtout concentrées au Sud et au Centre de l'Europe. Ce sont (d'après M. Deniker) :

1° La race ibéro-insulaire (Espagne, Portugal, Corse, Sardaigne, Sicile, Italie du Sud) : taille petite (1 m. 62), tête allongée (dolichocéphalie), yeux très foncés, peau bistrée, nez droit.

2° La race cévenole (Bretagne, Massif Central, Savoie, Piémont, Suisse, Transylvanie, Abruzzes) : taille encore petite (1 m. 63), crâne très rond (brachicéphalie), cheveux noirs ou châtains, yeux bruns, corps trapu.

3° La race littorale ou atlanto-méditerranéenne (Thrace, Latium, golfes de Gênes et du Lion, Catalogne, Valence, Andalousie, Biscaye, Pays Basque) : taille au-dessus de la moyenne (1 m. 64), buste long et jambes courtes ; yeux et cheveux presque noirs.

4° La race adriatique (Pinde, Bosnie, Croatie, Romagne et Vénétie, Nivernais, Anjou, Champagne, Lorraine, Carpates du Nord : grande taille (1 m. 72), tête ronde, face allongée.

Les races de type blond occupent l'Europe du Nord et de l'Est. La Silésie, la Pologne, le Centre et le Nord de la Russie appartiennent au domaine de la race orientale : taille moyenne, tête plutôt ronde, nez camus. La race nordique (haute taille : 1 m. 73, tête allongée, nez droit, cheveux souvent roux ou blonds filasse) peuple la Hollande, l'Allemagne du Nord, l'Est et le Nord de l'Angleterre, les pays Scandinaves.

La répartition des langues parlées en Europe ne coïncide pas exactement avec celle des races. Des peuples de races différentes ont adopté au cours des âges le même idiome et vice-versa.

Les langues indo-européennes sont parlées par la très grande majorité de la population. Elles comprennent :

1° Les langues romanes dérivées du grec et du latin : français, espagnol, italien, roumain, grec moderne, et les divers dialectes ou patois qui s'y rattachent ;

2° Les langues germaniques : allemand, anglais, flamand, hollandais, langues scandinaves ;

3° Les langues slaves : russe, polonais, tchèque, serbe, bulgare, etc.

Les langues ouralo-altaïques importées en Europe par



les peuples de race jaune sont le hongrois, le turc et les différents dialectes finnois.

Il faut mettre à part le celte, qui se rattache peut-être aux langues indo-européennes (dialectes de Bretagne, Irlande, Pays de Galles, Ecosse), le lithuanien, qui conserve encore de grandes affinités avec le sanscrit, et le basque ou euskarien, sans analogie avec aucune langue connue.

Sauf quelques rares fétichistes (Lapons et Samoyèdes) 5000000 à 6000000 de juifs dispersés un peu partout et autant de musulmans (dans les Etats balkaniques), les peuples européens appartiennent aux différents cultes chrétiens. Les catholiques occupent le Sud-Ouest (Espagne, Italie, France, Belgique) et le Centre (Autriche, Hongrie, Bavière, Pologne) avec quelques groupes sporadiques en Irlande, en Suisse, dans l'Allemagne de l'Ouest. Les protestants sont concentrés dans l'Allemagne du Centre et du Nord, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse et dans les pays Scandinaves. Enfin Grecs, Bulgares, Serbes, Roumains et Russes ont adopté le rite orthodoxe.



LE PARTAGE DE L'EUROPE. ⌀⌀ Les vicissitudes de l'histoire ont à maintes reprises, depuis le Moyen Age, modifié la répartition, l'étendue, la situation politique et économique, l'importance relative des Etats européens. Longtemps le caprice des princes décida seul du sort des peuples ; tantôt pour maintenir la division entre gens que tout paraissait devoir réunir : langue, traditions, intérêts (c'était par exemple le cas de l'Italie jusqu'en 1859), tantôt, au contraire, pour grouper de vive force sous une même autorité des hommes très différents les uns des autres et qui, laissés à eux-mêmes, eussent vécu libres ou se fussent unis incontinent à leurs frères libres. Ainsi les Hohenzollern ne s'étaient pas contentés de réaliser à leur profit l'unité allemande, mais ils maintenaient sous le joug plusieurs millions de Danois, de Polonais et de Français. Les Lorraine-Habsbourg, qui régnaient à Vienne et à Buda-Pest, imposaient leur volonté aux Tchèques de Bohême, aux Italiens du Trentin et de Trieste, aux Serbes de Bosnie, aux Roumains de Transylvanie, aux Polonais de Galicie. Les Romanof avaient pour sujets des Finlandais, des Lithuaniens, des Polonais, des Roumains, sans compter les peuples du Caucase. Les sultans de Constantinople, enfin, bien que dépossédés peu à peu de la presque totalité de leurs domaines européens, demeuraient les maîtres despotiques des chrétiens de la Thrace orientale et de l'Asie Mineure. La tendance générale paraissait être de constituer des Etats de plus en plus vastes sans tenir grand compte des nationalités diverses englobées dans le cadre de chaque Etat. Pangermanisme, panslavisme, panislamisme, étaient à l'ordre du jour. On voyait même dans la constitution de ces puissants organismes, assez


ROYAUME UNI
DE
GRDE BRETAGNE
ET
D'IRLANDE
Echelle
0 20 40 60 80 100 150 K.
ILES SHETLAND
Mainland
I. Unst
I. Fetlar
I. Bressay
I. Foula
C. Sumburgh
I. Fair
I. Sanda
I. Stronsa
I. Westra
I. Pomona
ORCADES
DET DE PENTLAND
C. Wrath
Thurso
Wick
I. Lewis
ILES HÉBRIDES
I. Skye
I. Rum
I. Coll
I. Tiree
Mull
I. Islay
OCÉAN ATLANTIQUE
Mts de Ross
Dornoch
Banff
Peterhead
Inverness
Ben Attow 1219
Ben Macdui 1309
Aberdeen
ÉCOSSE
Monts Grampians
Dundee
Firth de Tay
Perth
Kirkcaldy
Firth de Forth
Firth de Lorn
Greenock
Edimbourg
GLASGOW
Berwick
Lanark
Ayr
Mts Cheviot
CANAL DU NORD
Dumfries
Kirkcudbright
Firth de Solway
NEWCASTLE
Blyth
Shields
Sunderland
Hartlepool
Middlesborough
Stockton
Carlisle
Monts du Cumberland 983
Chaîne Pennine
Scarborough
C. Flamborough
MER DU NORD
Ile de Man
Douglas
Barrow
York
LEEDS
Hull
Londonderry
ULSTER
Donegal
Omagh
BELFAST
Sligo
Enniskillen
Armagh
Monaghan
Downpatrick
L. Conn
I. Achill
Dundalk
CONNAUGHT
Longford
IRLANDE
Connemara
Galway
B. de Galway
Dublin
Maryborough
LEINSTER
Mts de Wicklow
Wicklow
Ennis
Carlow
Kilkenny
C. Loop
Limerick
MUNSTER
Tipperary
Tralee
Waterford
Wexford
Mallow
Cork
Youghal
Killarney
Bantry
Queenstown
MER D'IRLANDE
Blackburn
Preston
Bolton
Oldham
MANCHESTER
SHEFFIELD
Grimsby
LIVERPOOL
Birkenhead
I. Anglesey
Holyhead
Chester
Lincoln
NOTTINGHAM
Derby
Snowdon 1086
Mts Cambriens
PAYS DE GALLES
ANGLETERRE
Leicester
Norwich
Great Yarmouth
Lowestoft
Wolverhampton
BIRMINGHAM
Coventry
Huntingdon
Cambridge
Ipswich
CANAL ST GEORGES
Bde de Cardigan
Cardigan
Worcester
Hereford
Stratford
Bedford
Colchester
Harwich
Hertford
Chelmsford
Caermarthen
Gloucester
Oxford
LONDRES
Milford
Pembroke
Merthyr Tydfil
Swansea
Newport
BRISTOL
Reading
Greenwich
Sheerness
Canterbury
Douvres
Cardiff
Bath
Croydon
CANAL DE BRISTOL
I. Lundy
Exmoor
Winchester
Folkestone
SOUTHAMPTON
PORTSMOUTH
Brighton
PAS DE CALAIS
Calais
Boulogne
CORNOUAILLE
Dartmoor
Exeter
Dorchester
Newhaven
I. de Wight
Plymouth
LA MANCHE
Start Point
Land's End
Falmouth
C. Lizard
Dieppe
Is Scilly
Aurigny
ILES NORMANDES
Guernesey
St Pierre
Jersey
St Helier
Cherbourg
Le Havre
Bie de la Seine
FRANCE

forts pour se faire équilibre, assez peu nombreux pour pouvoir s'entendre sans trop de difficulté, l'acheminement naturel vers la création de ces " Etats-Unis d'Europe " dont les " Pacifistes " n'attendaient rien de moins que la disparition définitive des conflits armés.

Toutefois certaines petites nations — soutenues, il est vrai, par quelques grands Etats — avaient déjà fait reconnaître leur droit à l'existence. On vit successivement renaître une Grèce, une Serbie, une Roumanie, une Bulgarie, une Albanie indépendante. Il n'y avait point de raison pour que les autres nationalités encore esclaves ne connussent pas, elles aussi, l'ivresse de la délivrance et les chers soucis de la liberté. La Grande Guerre menée par la France et ses alliés, au nom de la justice et du droit, contre le despotisme, a permis à ces nations de réaliser un rêve, si longuement et vainement caressé qu'il paraissait se confondre avec l'impossible chimère. Aux rives de la Vistule flotte à nouveau l'étendard de la libre Pologne. Tchèques et Slovaques organisent leur jeune République. Les Roumains de Transylvanie et de Bessarabie ont rejoint leurs frères de Moldavie et de Valachie, comme les Croates, les Slovènes, les Bosniaques se sont unis à leurs cousins de Serbie. La mer Egée redevient une mer grecque. A Trente, à Trieste, à Zara, la louve romaine complète sa nichée. En Russie, Finnois, Lettons, Estoniens, Lithuaniens veulent vivre leur libre vie. Enfin, échappant à l'étreinte germanique, les Danois du Schleswig, les Français d'Alsace et de Lorraine ont retrouvé la Patrie qu'ils pleuraient.

Toutes les questions n'ont pu recevoir encore une solution complètement satisfaisante. Le sort réservé au bassin de la Sarre, à Danzig, à Fiume, n'est réglé que provisoirement. Peut-être le partage des Balkans sera-t-il modifié. Surtout on ne sait ce qu'il adviendra de l'immense Russie. Quoi qu'il en soit, il faut espérer qu'après l'effroyable cataclysme déchaîné sur elle par les ambitions germaniques, l'Europe connaîtra une période de calme assez longue pour panser les plaies de la guerre et lutter contre la menaçante concurrence de ses jeunes rivaux : Etats-Unis et Japon surtout, mais aussi Brésil, Indes, Cap, Australie, Canada, Chine, etc. On a pu parler avec juste raison du " déclin de l'Europe " (voir le beau livre écrit sous ce titre par M. A. Demangeon). On a énuméré, chiffres à l'appui, les marchés perdus depuis 1914, les industries, les flottes qui se créent un peu partout en dehors de nous, la restriction de nos ventes, la diminution de notre pouvoir d'achat, les courants commerciaux qui cherchent à nous ignroer, la prodigieuse ascension économique, l'énorme richesse, l'immensité des ressources de tels et tels Etats américains et asiatiques, l'ardeur impatiente avec laquelle les peuples neufs se proposent d'évincer des marchés du monde une Europe que l'on suppose vieillie, fatiguée, entravée dans sa marche par des habitudes routinières, par un attachement instinctif aux méthodes désuètes du passé. Aux Européens de montrer que ce déclin est chose passagère et que, pour ancienne qu'elle soit, leur civilisation est encore capable de s'adapter avec une suffisante souplesse aux modalités infiniment changeantes du progrès humain.

CHAPITRE II

ROYAUME-UNI DE GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE

GÉNÉRALITÉS

A l'Ouest de l'Europe, face à l'Océan, se dressent, sur un socle tabulaire couvert d'une faible épaisseur d'eau, deux grandes îles : l'Irlande et la Grande-Bretagne, l'une de forme plutôt massive, presque carrée, l'autre allongée du Sud au Nord comme une libellule au mince corselet. Avec les archipels, les îlots, les écueils, qui les complètent (îles Anglo-Normandes, Wight, Anglesey, Man, Mull, Hebrides, Orcades, Shetlands), elles couvrent 314000 kilomètres carrés en chiffre rond, soit les trois quarts de la France. 950 kilomètres séparent le cap Land's End à l'extrême Sud-Ouest, du cap Duncansby au Nord-Est, et c'est aussi à peu de chose près la longueur de notre pays. Mais la largeur est faible et des étranglements successifs qui correspondent aux estuaires des fleuves la réduisent à 200, à 150, à 60 kilomètres même du golfe de la Clyde au golfe du Forth.

L'extrême longueur de l'île par rapport à sa largeur

rendit le Nord et le Sud longtemps étrangers l'un à l'autre. Les Romains, maîtres de l'Angleterre méridionale, ne le furent jamais des hautes terres d'Ecosse et se protégèrent contre les invasions des montagnards par le fameux mur des Pictes, œuvre d'Hadrien. On sait d'autre part que, jusqu'au XVIIe siècle, l'Ecosse forma un royaume indépendant longtemps en lutte contre l'Angleterre. L'isolement de l'Irlande, victime de sa situation géographique, rattachée, malgré qu'elle en eût, à sa puissante voisine de l'Est, ne pouvant ni se confondre avec elle ni la fuir, explique de même la nature du peuple irlandais et sa douloureuse histoire.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LE RELIEF. ⌀⌀ Une ligne tracée d'Exeter sur la Manche à Middlesborough sur la Mer du Nord sépare à peu près l'Angleterre en deux régions dissemblables par la nature des terrains, l'altitude et la forme du relief, le genre de vie des populations.

A l'Est, le sol est formé de roches sédimentaires (argiles, calcaires, marnes, d'époques secondaire, tertiaire et quaternaire) disposées en couches concentriques autour de la vallée de la Tamise comme elles le sont en France autour de la vallée moyenne de la Seine. C'est le bassin de Londres, analogue au bassin de Paris dont il est, du reste, le complément. L'altitude moyenne ne dépasse pas une centaine de mètres. Mais les roches les plus résistantes font saillie au-dessus des terrains plus tendres que l'érosion déblaya plus aisément, et le bassin de Londres a ses falaises oolithiques ou crétacées comme le bassin de Paris a les siennes en Champagne et dans l'Ile-de-France. Telles sont à l'Ouest les Cotswold Hills (354 mètres), les hauteurs gréseuses de Lincoln et d'York (454 mètres), les collines calcaires de Marlborough et des Chiltern, — au Sud la double croupe des Downs (290 mètres dans les North Downs) que sépare la " boutonnière " du Weald. Entre les collines se creusent dans l'argile les dépressions et les vallées. Cette variété du relief donne un paysage aimablement nuancé. Les croupes onduleuses couvertes de prairies que dominent des bouquets d'arbres, les vallées riantes, les collines où les maisons blanches, les toits rouges des villages se détachent en points brillants sur l'émeraude des gazons, composent un ensemble gracieux, reposant, qui rappelle les paysages modérés de notre Normandie. Seules les alluvions quaternaires du Suffolk, du Norfolk, et surtout la dépression jadis marécageuse (Fen district) qui entoure les bas-fonds du Wash — les Pays-Bas de l'Angleterre — se déroulent en plaines uniformes dont la fertilité ne peut faire oublier la monotonie.

Au bassin de Londres, aux plaines agricoles de la Vieille joyeuse Angleterre ", s'opposent les hautes terres, les " pays noirs " de l'Ouest et du Nord.

[illegible] (Écosse) et hercynien (chaînes [illegible] Cornouaille) et formées de roches archéennes ou primaires : gneiss, micaschistes, granits, grès rouge, schistes, ardoises, auxquels s'ajoutèrent plus tard d'importantes coulées basaltiques, les montagnes anglaises ont été soumises depuis une époque prodigieusement reculée aux efforts de l'érosion. Rongées par la pluie et les torrents, rabotées par les glaciers quaternaires, elles n'ont plus qu'une hauteur médiocre et des formes émoussées. Ce sont des ruines de montagnes qui ne forment même plus une série continue, mais se divisent en massifs nettement isolés, circonscrits par des dépressions où l'homme s'établit de bonne heure, où la vie circula aisément.

Au Sud-Ouest, la Cornouaille anglaise est fort semblable à son homonyme de Bretagne. Des plateaux granitiques déboisés, couverts de landes et de bruyères, alternent avec des dépressions où se concentrent les cultures. Les menhirs, les dolmens sont innombrables. Le point culminant dépasse à peine 600 mètres.

Les monts Cambriens forment l'ossature du Pays de Galles. Plus élevés en moyenne que les hauteurs de Cornouaille, ils culminent au Snowdon par 1 094 mètres. Sauvages et rudes, leurs vallées creuses, leurs croupes dénudées sont dominées çà et là par d'abrupts pitons de basalte.

Par delà les plantureuses plaines du Chester, s'arrondissent les rangées parallèles des chaînes Pennines (881 mètres au Cross Fell). Leur hauteur moyenne est médiocre, et çà et là des dépressions utilisées par les voies ferrées et les canaux interrompent leur continuité. Elles se relient, au Nord-Ouest, au petit massif volcanique du Cumberland (978 mètres au Scaw Fell) que rendent fort pittoresque ses bois et ses lacs.

Entre Carlisle et Newcastle, la dépression que suivait le mur des Pictes isole les monts anglais des premières hauteurs écossaises : les monts Cheviots (810 mètres) dont la barrière, assez élevée au centre, s'abaisse vers l'Est et livre passage aux routes qui unirent de tout temps l'Angleterre et l'Écosse.

Du golfe de la Clyde aux golfes du Forth et du Tay, les Basses Terres (les Lowlands) composent la partie la plus riche, la plus peuplée, le centre vital du pays écossais. Les Hautes Terres du Nord, au contraire, séparées en deux masses (monts Grampians et monts de Ross) par la profonde déchirure du Canal Calédonien, doivent à leur altitude (Ben Nevis, 1343 mètres), à leur relief prodigieusement accidenté, au climat rude, un aspect

sévère et triste, une aridité, une solitude non dénués de grandeur.

Au large, une poussière d'îles : Shetlands, Orcades, Hébrides, perdues dans les brumes éternelles, sont formées des mêmes roches anciennes et offrent des paysages du même genre. Parfois de puissants dépôts basaltiques les recouvrent de leurs colonnes régulières, et, dans l'île de Staffa, la grotte de Fingal est depuis longtemps célèbre.

L'Irlande, enfin, se rattache directement à l'Angleterre occidentale. Les roches secondaires et tertiaires y font presque complètement défaut. Les schistes, les grès, les granits et les basaltes composent seuls l'ossature de l'île. Mais, tandis que, aux deux extrémités Nord et Sud, les plissements anciens (calédonien au Nord, hercynien au Sud) conservent encore une hauteur assez considérable (monts de Kerry, 1 041 mètres au Carrantuohill, — monts de Wicklow, 926 mètres, — monts de Donegal, — plateau d'Antrim) et doivent à leurs roches amoncelées, à leurs " chaussées des géants ", à leurs beaux lacs, aux torrents qui les ravinent, à la sombre verdure qui les recouvre par endroits, une beauté un peu triste pleine de secrète douceur, le centre de l'île fut si complètement abrasé qu'il ne forme plus aujourd'hui qu'une vaste plaine couverte de tourbières et de marais dont le niveau se maintient au-dessous de 100 mètres.

LES COTES. La topographie des côtes est en rapports directs avec le relief et la nature des roches qui bordent le rivage.

Au Sud, d'Exeter au North-Foreland, les plateaux crayeux des Downs, tranchés à pic par la mer qui ronge incessamment leur base, dressent en face de la Manche leurs hautes falaises de blanc calcaire zébrées de noir par les lits de silex. Rien n'est plus semblable aux côtes françaises de Boulogne, de Dieppe, d'Etretat que les escarpements de Portland Hill, les falaises de Beachy Head, de Folkestone et de Douvres. Les mêmes plages de galets fréquentées en été par la foule des baigneurs londoniens se nichent à leurs pieds, au débouché des valleuses, et, pour que l'analogie soit plus grande encore, aux polders du Marquenterre français correspondent les marécages du Romney-Marsh.

De l'estuaire de la Tamise au cap Flamborough, la côte est plate et basse. Comme en Hollande, les plaines alluviales de l'intérieur se mêlent aux eaux de la Mer du Nord par gradations insensibles ; ce sont les clochers les tours de l'intérieur qui servent de repères aux marins. Autour du golfe du Wash, — sorte de Zuyderzée plus évasé, — des digues protègent les basses terres des Fens, anciens marais tourbeux transformés en champs fertiles par le savant drainage des canaux entre-croisés. Le domaine de la terre ne cesse de s'étendre aux dépens de la mer. Les îles se rattachent à la côte ; des villages, autrefois petits ports, se trouvent aujourd'hui à plusieurs kilomètres du rivage, et peut-être un jour viendra où le Wash tout entier sera desséché.

Du cap Flamborough à Berwick la côte conserve une allure régulière. Mais les roches anciennes apparaissent, l'altitude augmente, et le dessin du rivage prend ce caractère capricieux, tourmenté, qui est le propre des côtes élevées où des roches de dureté variable sont attaquées avec un inégal succès par les marées et les vagues. Déjà sur la face orientale de l'Ecosse se creusent dans les terrains schisteux les firths profonds du Forth, du Tay, de Moray. Mais c'est à l'Occident surtout, sur la face directement exposée aux lames puissantes gonflées par les vents d'Ouest, que les côtes sont le plus extraordinairement fouillées, mordues, déchiquetées, effilochées comme une dentelle hors d'usage. " La mer, disait déjà Tacite, s'introduit et circule entre les montagnes et les collines comme dans son lit naturel. " Seule la Norvège avec ses fjords, ses archipels, ses écueils, ses puissantes falaises, peut en Europe rivaliser avec les firths de Lorn et de la Clyde, les lochs qui les prolongent, les îles qui leur font face, le chaos des rochers, les orgues géantes qui les bordent.

Noyées de pluies, baignées de brouillards, constamment battues par les tempêtes et d'accès fort difficile en tout temps, ces côtes sont inhospitalières entre toutes, et de rares villages de pêcheurs se cachent à l'abri de leurs falaises, dans les replis de leurs vallées. Pourtant îles et côtes furent habitées de longue date. De nombreux mégalithes, des pierres levées, des cairns, des dolmens sont un des traits saillants du paysage dans les Orcades, les Hébrides, et l'îlot granitique de Iona est pour les Gaëls d'Écosse un endroit saint entre tous. On l'appelle l'Eye, " l'Ile " par excellence. Saint Columban y fonda au VIe siècle le plus célèbre monastère de la Grande-Bretagne, et plus de soixante rois d'Écosse ou d'Irlande y dorment leur dernier sommeil.

Au Sud de la presqu'île de Galloway, les côtes du Cumberland, du Lancashire et du Pays de Galles furent relativement protégées par l'écran que forme l'Irlande. Pourtant elles demeurent élevées, rocheuses et dentelées. La baie de Morecambe, l'estuaire de la Mersey, la large baie de Cardigan, que dominent les massifs sombres des monts Cambriens, en sont les accidents les plus notables. Mais déjà la forme même de la baie de Cardigan et sa direction Sud-Ouest-Nord-Est trahissent l'influence prédominante des vents d'Ouest qui, par le Sud de l'Irlande et le canal de Saint-Georges, mènent les vagues à l'assaut. Elles ont creusé dans les schistes l'énorme brèche du canal de Bristol que prolonge l'estuaire de la Severn, qu'indentent les havres profonds de Milford Haven, de Caermarthen, de Swansea. Elles ont détaché de la Cornouaille les îles Scylly, comme elles l'ont fait en France pour Jersey et Guernesey. On calcule qu'en trois siècles elles ont englouti en Cornouaille une surface égale à 588 kilomètres carrés

(cf. la surface de l'île de Man) et les assauts qu'elles livrent au cap Land's End, au cap Lizard n'ont d'égaux que la formidable ruée des flots contre les falaises du Conquet, de Camaret, de la pointe du Raz, comme nos rades bretonnes ont leurs égales dans les baies de Falmouth, de Plymouth et d'Exmouth.

L'Irlande a des côtes du même genre, car la texture géologique des roches est la même et présente une égale alternance de terrains durs ou tendres. C'est aussi la côte occidentale, directement exposée au choc des marées, qui présente l'aspect le plus accidenté, les découpures les plus nombreuses. Là se creusent les larges baies de Donegal, de Westport et de Galway, l'estuaire capricieux du Shannon, les " rias " de Dingle, de Kenmare et de Bantry dont des milliers de touristes viennent admirer chaque été la sauvage grandeur. Au Sud, les baies de Cork, de Waterford ; à l'Est, celles de Wexford, de Dublin, de Belfast sont d'admirables rades naturelles. Au Nord-Est, les nappes volcaniques du comté d'Antrim tombent vers la mer, tantôt par de brusques escarpements calcaires, tantôt par des terrasses superposées que soutiennent les piliers hexagonaux du basalte (Chaussée des Géants).



" L'Océan, disait Michelet, est anglais d'inclination. " L'Angleterre, d'un quart plus petite que la France, a des côtes deux fois plus étendues (7 900 kilomètres environ), et relativement beaucoup plus riches en abris naturels. Aucun point de l'intérieur ne se trouve à plus de 100 kilomètres de la mer. De même qu'en Grèce, les échancrures découpées par les golfes imposant de longs détours à ceux qui voudraient les tourner, la mer, même pour les relations intérieures, apparaît souvent comme la voie la plus directe.

Pourtant l'Angleterre demeura longtemps un pays de terriens. C'est à la fin du XVIe siècle seulement, sous le règne d'Elisabeth, que naquit sa vocation maritime. Mais du jour où, prenant mieux conscience de ses véritables intérêts et du rôle que lui imposait sa situation insulaire, l'Angleterre se lança à la conquête de la mer, elle trouva dans la riche dentelure de ses rivages et l'abondance de ses havres en eaux profondes un des éléments essentiels de sa suprématie.

LE CLIMAT. Le climat de la Grande-Bretagne dépend de sa latitude, de son insularité et de son relief.

Les mers qui l'entourent et la pénètrent, le Gulf-Stream qui la baigne de ses eaux tièdes, les vents d'Ouest qui la balayent lui assurent dans l'ensemble un climat tempéré, une température douce, peu variable, des pluies abondantes et qui tombent en un très grand nombre de jours (237 à Valentia, 158 à Londres). " Il tombe une averse tous les jours de la semaine, dit un proverbe cornouaillais ; mais il en tombe deux le dimanche. " C'est le type des climats océaniques ou maritimes. Les jours de gelée y sont peu nombreux et la neige rare, de peu de durée, sauf sur les hautes montagnes. Mais aux hivers très doux succèdent des étés sans chaleur, éclairés par un soleil pâle. Même aux beaux jours, le ciel est constamment zébré d'averses, " voilé comme d'une gaze délicate par les vapeurs légères qui forment un tissu aérien de minces flocons au-dessus des plaines verdoyantes " (Taine). Les tempêtes, venues de l'Ouest en suivant le lit du Gulf-Stream, s'abattent sur les îles avec une redoutable fréquence. Les vents chargés d'humidité dégagent des brouillards intenses que les Écossais considèrent comme un cinquième élément, ce " fog " sinistre que maudissent les Londoniens, ces brumes impénétrables, causes de tant de naufrages.

Bien qu'assez uniforme dans l'ensemble, le climat anglais présente cependant du Sud au Nord, et surtout de l'Est à l'Ouest, des différences bien nettes et qui ont leur importance.

D'abord, tandis que les îles Scylly, par 50° de latitude Nord, ont une température moyenne annuelle de 11°,5, le Nord de l'Écosse, par 59° de latitude, n'a plus que 7° environ.



ou Pont de la Tour, construit de 1886 à 1894, est le plus remarquable par ses proportions monumentales et sa robuste élégance Cl. VALENTINE.



le vieil établissement celtique qui forma le germe de Londres. Encore aujourd'hui, la

millement énorme qui, le soir, fait place à la solitude et au silence. Un peu en



[illegible] Newcastle est non seulement [illegible] industrielle, mais, avec Cardiff [illegible] charbonniers du monde, grâce [illegible] Tyne. Cl. VALENTINE.



UN COTTAGE ANGLAIS. *Toute l'Angleterre du Sud-Est, la "Vieille joyeuse Angleterre" est couverte de ces cottages élégants et frais.* Cl. VALENTINE.



LES DOCKS DE MANCHESTER. *Grâce à la construction du Ship Canal, la ville reçoit directement les navires de mer, chargés de coton et prend rang parmi les plus grands ports anglais.* Cl. VALENTINE.



LE CAP LAND'S END. *A l'extrême Sud-Ouest de l'Angleterre le cap Land's End ou "Finistère" correspond aux pointes terminales de notre Bretagne, Raz ou Penmarch. Du reste, les granites, les gneiss, les landes, les dolmens de la Cornouaille anglaise ont leur exacte contre-partie dans l'Armorique française.* Cl. VALENTINE.



LES MONTS DU CUMBERLAND. *Les montagnes du Cumberland sont, avec celles de l'Ecosse, la région la plus pittoresque de la Grande-Bretagne. Peu élevées par suite de leur ancienneté, elles n'en présentent pas moins une remarquable variété de paysages.* Cl. PHOTOGLOB.



[illegible] 22 collèges [illegible] magnifiques [illegible]



LLANBERIS ET LE SNOWDON. *Le Pays de Galles a comme point culminant le massif du Snowdon (1 180 mètres) ou "mont neigeux". La neige, cependant, n'y demeure que de novembre à avril. L'ascension s'en fait aisément en partant de Llanberis, jolie station estivale sur les rives du lac Padarn.* Cl. VALENTINE.

De plus, et surtout, les régions occidentales sont à la fois plus tempérées et beaucoup plus arrosées que les régions orientales.

C'est à l'Ouest, en effet, que l'influence modératrice du Gulf-Stream se fait sentir avec le plus de force. C'est à l'Ouest aussi que se dressent les hauteurs les plus considérables qui provoquent la condensation des nuages charriés par les vents. Tandis que Valentia, au Sud-Ouest de l'Irlande, a une moyenne de 7°2 en janvier (cf. la température de Nice !) et de 15°1, en juillet, soit un écart de 7°,9, Londres a 3°,5 en janvier et 17°9 en juillet : écart 14°4. L'hiver est beaucoup plus froid à Londres qu'à Valentia, mais l'été est plus chaud. C'est un climat à tendance plus continentale. De même, tandis que l'Irlande occidentale, la Cornouaille, le Pays de Galles, le Cumberland, l'Ouest de l'Ecosse reçoivent, surtout en hiver, de 1 mètre à 1 m. 50 de pluie (3 m. 54 à Borowdale dans les monts du Cumberland, 3 m. 60 à Glencoë, en Ecosse), Edimbourg n'en reçoit que 79 centimètres et Londres 65.

L'HYDROGRAPHIE. ⌀⌀ La disposition du relief et l'étroitesse de l'Angleterre ne furent point favorables à la formation de vastes bassins fluviaux. Les fleuves y sont nombreux, mais courts. Le plus long d'entre eux, la Tamise, n'a que 344 kilomètres, et le Shannon, qui draine l'Irlande centrale, 264 kilomètres. En revanche, presque tous sont des fleuves de plaines (Ouse, Trent, Tees, Tyne, Clyde, Mersey, Severn, etc.), au cours lent, au régime régulier, grâce à l'égale répartition des précipitations atmosphériques qui les nourrissent. Ils ne connaissent ni les crues dévastatrices, ni les sécheresses, ni les longs jours de gel. Les bateaux circulent aisément sur leurs eaux calmes, au milieu des prairies ombragées de peupliers, et l'on a pu réunir leurs divers bassins par un système très complet de canaux. Enfin tous se terminent par des estuaires que la marée remonte fort loin : jusqu'à 40 kilomètres dans la Tees, à 80 kilomètres dans le Humber, à 125 kilomètres dans la Tamise ! Comme en Bretagne, des cours d'eau médiocres ou insignifiants, qui dégringolent d'abord de cascades en cascades sur les rocs de granit, se transforment, dans leur partie inférieure, en véritables bras de mer. Ainsi le domaine de la navigation maritime " ne se borne pas à la côte proprement dite, il s'accroît de toute l'étendue qu'embrasse à l'intérieur la visite périodique du flot ".

Les lacs sont nombreux en Irlande, au Cumberland, en Écosse. Les nappes d'eau des plaines irlandaises sont de simples étangs tourbeux dus à l'imperméabilité du sol et sans profondeur. Mais les lacs des districts montagneux se logent dans les cavités creusées par les glaciers d'autrefois et limitées encore par leurs moraines. Très profonds parfois, entourés de hauteurs aux parois abruptes où s'effilochent les traînées floconneuses des nuages, beaucoup d'entre eux doivent à leurs forêts, aux nappes de bruyères qui descendent jusqu'à leurs rives, au cadre majestueux ou riant qui les entoure, un charme secret, une rare et pénétrante séduction. Les visiteurs affluent sur les bords des lacs de Derbentwater, de Windermere, d'Ullswater en Cumberland, des " lochs " Lomond et Katrine en Écosse, du lac de Killarney en Irlande, et de grands poètes comme Wordsworth et Coleridge ne se lassèrent point de les chanter.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

LES CULTURES ET L'ÉLEVAGE. ⌀⌀ Le climat humide et doux de l'Angleterre convient aux prairies non moins qu'aux arbres propres aux régions tempérées. En Cornouaille, au Sud-Ouest de l'Irlande, on voit même, avec surprise, croître en pleine terre les lauriers, les yeuses, les fuchsias, les myrtes, plantes plutôt méditerranéennes, mais qui redoutent avant tout les hivers froids et s'accommodent d'une humidité surabondante. Aussi la Grande-Bretagne fut-elle autrefois, comme la Gaule, couverte de vastes forêts coupées de clairières. Sous les sombres ramures des chênes, les Druides célébraient leurs mystères ; plus tard, les proscrits, les " outlaws " saxons y vécurent leur vie aventureuse célébrée par la légende. Ailleurs, les croupes des hautes montagnes se vêtaient de bruyères roses et d'ajoncs aux fleurs dorées, tandis que sur l'argile imperméable des plaines d'Irlande s'accumulaient lentement les couches tremblantes des tourbières.

Tourbières et landes subsistent encore aux mêmes lieux, et leurs surfaces improductives couvrent, en moyenne, 18 pour 100 du sol (12 pour 100 en Angleterre et au Pays de Galles, 22 pour 100 en Écosse, 24 pour 100 en Irlande). Mais la forêt attaquée par le laboureur, le berger, le grand propriétaire, s'est réduite de telle sorte que, malgré des reboisements récents (surtout en Écosse et au Cumberland), elle ne couvre plus que 5 pour 100 du sol en Angleterre et en Écosse, 4 pour 100 au Pays de Galles, 1 pour 100 en Irlande ! Dans certains districts de la verte Érin, l'arbre a si complètement disparu que le paysan se l'imagine comme une grande herbe.

La prairie prend, au contraire, de plus en plus d'extension, et cela aux dépens des terres cultivées. La raison de ce fait est double : elle tient, en effet, à des causes à la fois géographiques et sociales.

Tout d'abord, dans toute l'Irlande et dans la plus grande partie de l'Angleterre, l'excessive humidité et l'absence de chaleurs estivales rendent difficile, aléatoire

et de médiocre rendement la culture de la céréale essentielle : le blé. Sans doute, aussi longtemps que l'Angleterre dut se suffire à elle-même, aussi longtemps que des droits prohibitifs frappèrent les blés étrangers, les Anglais durent s'ingénier à produire dans de très mauvaises conditions, et en violation, pour ainsi dire, des lois naturelles, la quantité de grain qui leur était nécessaire. Mais, du jour où, vers le milieu du siècle dernier, disparurent les taxes douanières, les blés de Russie, de l'Amérique, de l'Inde, affluèrent et à si bas prix que les propriétaires anglais n'eurent plus intérêt à continuer des cultures coûteuses et devenues inutiles. Partout la prairie remplaça le labour. Seuls, les comtés du Sud et de l'Est (Essex, Suffolk, Norfolk), favorisés par leur climat plus sec et plus chaud — au moins en été — conservèrent leurs champs de blé. C'est la Beauce de l'Angleterre ; la culture y atteint une si rare perfection que le rendement moyen dépasse 33 hectolitres par hectare contre 15 en France !

L'orge et l'avoine, céréales plus résistantes et qui s'accommodent de l'humidité, couvrent des surfaces beaucoup plus vastes, surtout au Nord et à l'Ouest. On les utilise pour la nourriture des animaux et celle de l'homme même. La bouillie d'avoine est demeurée jusqu'à nos jours l'aliment national du paysan écossais, comme la "polenta" pour l'Italien de Romagne. Enfin, la pomme de terre est encore la principale — souvent l'unique — culture du pauvre tenancier irlandais.

La répartition de la propriété ne fut pas non plus étrangère à cette raréfaction des cultures. L'Anglais aime la campagne par goût d'abord, mais aussi parce que la possession de la terre confère une sorte de supériorité sociale. Aussi — comme autrefois à Rome — vit-on, à partir du XVIII[e] siècle surtout, se constituer ces "latifundia", ces grands domaines fonciers qui absorbèrent peu à peu les petites propriétés des "Yeomen". Nobles de vieille race, commerçants, industriels enrichis arrondirent à l'envi leurs possessions. On ne compte guère aujourd'hui que 300 000 propriétaires (contre 3 000 000 en France) et 8 000 d'entre eux possèdent à eux seuls la moitié du territoire ! Tel duc écossais a 600 000 hectares d'un seul tenant ! Les paysans appauvris abandonnèrent les campagnes, attirés par les villes industrielles, et les land-lords, n'ayant plus la main-d'œuvre abondante que nécessite la culture, se consacrèrent à l'élevage, du reste beaucoup plus rémunérateur. Les petits villages, les fermes disparurent, le pourcentage des gens vivant de la terre tomba à 21 pour 100 (contre 60 en France). Partout s'étendit le manteau uniforme des gazons, des prairies à l'herbe haute et drue que des haies ou des clôtures de bois divisent en vastes enclos.

Là paissent ces admirables animaux qu'une sélection rigoureuse, des soins minutieux ont su créer, pour ainsi dire, de toutes pièces. L'éleveur anglais, disposant de gros capitaux, habile à découvrir ou prompt à appliquer les méthodes les plus savantes, obtient des résultats qui n'ont point d'égaux dans le reste du monde. Il y consacre tous ses soins ; il y met son orgueil. On sait la renommée des pur sang anglais, des bœufs de Durham, des vaches laitières du Devon et de Cornouaille, des moutons Cheviots, Dishley ou South-Devons, même des porcs, des volailles et des chiens. Chaque race a ses qualités spéciales, et c'est en Angleterre que les éleveurs étrangers se procurent, à très haut prix, les animaux reproducteurs destinés à l'amélioration de leurs propres troupeaux.

L'INDUSTRIE. L'agriculture et l'élevage n'occupent aujourd'hui en Grande-Bretagne — l'Irlande exceptée — qu'une faible proportion des hommes. L'Angleterre est devenue avant tout un pays d'industrie et de commerce, une usine, un comptoir prodigieux. Elle le doit aux ressources du sous-sol, à sa situation géographique, à la nature de ses côtes, à la tenace volonté de ses habitants.

Longtemps l'Angleterre demeura un pays exclusivement agricole. Au Moyen Age, c'est en Flandre, en Italie, en Espagne, en France que se développaient les centres industriels. L'Angleterre se bornait à fournir aux tisseurs de Bruges, d'Ypres, de Gand, les laines de ses moutons. Au XVI[e] siècle, quand les persécutions religieuses de Charles-Quint et de Philippe II contraignirent à l'exil des milliers d'ouvriers hollandais ou flamands, la reine Élisabeth sut les attirer chez elle, et ainsi naquit dans la région de Leeds et de Bradford la plus ancienne des industries anglaises : celle des lainages. Pourtant, jusqu'au XVII[e] siècle, grâce aux efforts de Henri IV et de Colbert, les produits industriels français n'avaient encore point de rivaux chez nos voisins. Mais, au XVIII[e] siècle, l'Angleterre prend conscience de ses véritables intérêts ; elle devient, à partir des traités d'Utrecht, une puissance surtout maritime, commerciale, coloniale. Ses ennemis d'autrefois, l'Espagne, la Hollande, sont réduits à l'impuissance ; la France, mal gouvernée, paralysée par de longues guerres continentales, lui abandonne l'Inde, la Louisiane, le Canada. Sa flotte s'accroît formidablement et, comme roulier des mers, l'Anglais remplace le Hollandais.

Dans le même temps, pour fournir à ses navires le fret nécessaire, l'Angleterre développe son industrie. Elle exploite ses riches mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre. Elle ajoute aux filatures de laine celles de coton. Surtout elle tire parti de ses immenses ressources en charbon de terre. Exploitée depuis le Moyen Age dans la région de Newcastle pour les usages domestiques, la

houille remplaça, de 1740 à 1790, le charbon de bois pour le traitement des minerais de fer. Mais elle ne prit sa valeur véritable qu'à partir de l'invention des machines à vapeur. En 1774, James Watt installait à Birmingham la première pompe à vapeur destinée à épuiser l'eau des mines. En 1789, on employait déjà la vapeur pour mettre en mouvement les métiers à filer et tisser le coton. Enfin, dans les cinquante premières années du XIXe siècle, la création des voies ferrées, des lignes de navigation alla de pair avec le perfectionnement du machinisme. Et l'Angleterre prit dès lors l'avance prodigieuse qui lui assura jusqu'à nos jours la première place parmi les grandes nations industrielles et commerçantes du monde.

L'origine essentielle et la raison d'être de cette supériorité tiennent à l'abondance de la houille, à l'heureuse répartition, à la situation privilégiée des bassins houillers.

L'Angleterre a produit 230 000 000 de tonnes de houille en 1920 (287 000 000 en 1913). Seuls les Etats-Unis la dépassent avec 700 000 000 de tonnes, mais elle vient bien avant l'Allemagne (160 000 000 de tonnes), la France (37 000 000), la Russie (27 000 000) et la Belgique (23 000 000) qui se classent après elle. Les gisements épais, puissants, d'exploitation généralement aisée, se sont formés à la fin des temps primaires sur les flancs des massifs dus aux plissements calédonien et hercynien. Les principaux sont ceux de Glasgow (41 000 000 de tonnes), de Newcastle (52), du Lancashire (23), du Yorkshire (38), du Centre ou des Midlands (42), de Cardiff (52), auxquels s'ajoutent les petits bassins de Bristol et du Cumberland. Leur proximité de la mer ou des rivières navigables facilite l'extraction, le transport, et diminue le prix de revient. De plus les minerais de fer, de cuivre, de plomb, de zinc, d'étain, se mêlent étroitement aux gisements houillers, et si certains d'entre eux, depuis longtemps exploités, n'ont plus qu'une importance médiocre (1 200 tonnes de cuivre, 14 000 tonnes de plomb, 5 000 tonnes d'étain, 7 000 tonnes de zinc), le fer, fort abondant et d'excellente qualité, fournit encore près de 15 000 000 de tonnes par an (France : 22 000 000 de tonnes en 1913). Aussi l'industrie métallurgique est-elle, — malgré la concurrence, chaque jour plus dangereuse, de certains Etats étrangers, — merveilleusement active et prospère. Glasgow, Newcastle, complétés par South-Shields, Gateshead, Sunderland, Middlesborough, Sheffield, Birmingham, Nottingham, Cardiff, Swansea, etc., ne sont que les plus importants des groupements industriels où se fabriquent machines de toutes espèces, navires, rails, outils, chaudronnerie, quincaillerie, armes, plumes métalliques, etc.

Les industries textiles sont plus importantes encore. Le coton vient en tête : 55 000 000 de broches (contre 29 aux Etats-Unis, 10 en Allemagne, 7,4 en France) filent annuellement près de 900 000 tonnes de coton importées des Etats-Unis, de l'Inde, de l'Égypte. Cela représente environ la moitié de la production cotonnière du monde. 1 000 000 d'ouvriers vivent du " Roi Coton " et l'exportation nette de coton manufacturé qui atteignait 125 000 000 de livres sterling en 1913, soit, au pair, plus de 3 milliards de francs, est montée à 400 000 000 de livres sterling en 1920. C'est le Lancashire qui détient le monopole de l'industrie cotonnière. La matière première arrive par Liverpool ou par Manchester, que relie maintenant à la mer un canal accessible aux grands navires, et les usines s'accumulent soit à Manchester même, soit dans les villes qui l'entourent : Preston, Blackburn, Bolton, Oldham, Salford, etc., et qui forment avec elle une unique et gigantesque agglomération. Le Yorkshire, avec Leeds et Bradford, Halifax, Burnley, demeure depuis le XVIe siècle le centre d'élection des industries lainières, et là encore l'Angleterre l'emporte sur ses rivales : 286 000 tonnes de laine brute, dont une faible part est produite par le pays même, le reste importé d'Australie, de l'Argentine, du Cap par le port de Hull, fournissent des étoffes et des fils dont l'exportation seule a passé de 25 000 000 de livres sterling en 1913 à 115 000 000 de livres sterling en 1920.



Le lin se cultive et se tisse en Irlande dans la région

de Belfast, et le jute, importé de l'Inde, est manufacturé à Dundee, en Écosse. Quant à l'industrie de la soie, elle n'a qu'une importance relativement médiocre à Dublin, Londres, Derby, Glasgow et Nottingham.

A ces industries essentielles s'en ajoutent une foule d'autres groupées surtout à proximité des gisements carbonifères qui sont naturellement, en pareille matière, l'élément essentiel d'attraction.

Ainsi, près des sources de la Trent, grâce à la houille et aux qualités d'une argile particulière, tout le district de Stoke upon Trent se consacre aux poteries et à la céramique. Les industries chimiques, sans avoir l'importance qu'elles ont prise en Allemagne, occupent des centaines d'usines dans tous les bassins houillers. Il en est de même des maroquineries, huileries, fabriques de papier, verreries, etc. Enfin les industries alimentaires (distilleries, brasseries, féculeries, etc.) se concentrent surtout à Londres et dans sa banlieue, et complètent la riche série des industries anglaises.

Les produits de la pêche ne sont point non plus à dédaigner. Les mers anglaises, peu profondes, semées de bancs sous-marins, sont particulièrement poissonneuses, et, depuis l'adoption des chalutiers à vapeur, les pêcheurs fréquentent également la Baltique, les mers d'Irlande et de Norvège, même la Mer Blanche, les côtes du Portugal et du Maroc. On estimait la valeur brute du poisson débarqué à 6000000 de livres sterling en 1885, à 15000000 de livres sterling en 1913, à 29000000 de livres sterling en 1920. Mais si l'on tient compte de toutes les industries qui vivent des pêcheries, du prix réel atteint par le poisson frais vendu sur les marchés anglais, et de la valeur des poissons réexportés après avoir subi diverses préparations, la valeur totale des pêcheries britanniques doit atteindre aujourd'hui plus de 50000000 de livres sterling.

La pêche se fait sur toutes les côtes, mais l'industrie se centralise dans quelques grands ports qui sont, par ordre d'importance décroissante : Grimsby, Hull, Londres, Lowestoft, Yarmouth, Fleetwood, Milford, North Shields et Aberdeen, auxquels s'ajoutent, en Écosse, Fraserburgh et Banff, spécialisés dans la pêche du hareng.

LE COMMERCE. Grande nation industrielle, l'Angleterre doit être par cela même une grande nation commerçante. Il lui faut, en effet, exporter les produits de ses manufactures et de ses usines, importer à la fois les matières nécessaires à ses industries, et les produits alimentaires dont elle a besoin. En fait, son commerce n'a cessé de s'accroître malgré la concurrence, chaque jour plus active, des pays étrangers. En 1913, par le chiffre total de ses échanges, 1 400 000 000 de livres sterling soit au pair 35 milliards de francs, l'Angleterre se plaçait largement à la tête de toutes les nations du monde. En 1920, elle devance encore de 600000000 de livres sterling les Etats-Unis, son plus redoutable concurrent.

IMPORTATIONS ANGLAISES

Principaux articles.		Année 1913 Valeur en liv. st.	Année 1920 Valeur en liv. st.
	Graines et farines	85 800 000	231 713 000
Denrées alimentaires.	Viandes	57 400 000	159 800 000
	Beurre, œufs, fromage	33 600 000	68 571 000
	Sucre, thé, vins, produits coloniaux, tabac, fruits	113 600 000	244 000 000
	Divers		63 279 000
	Total	290 400 000	767 363 000
	Coton brut	70 600 000	256 765 000
	Laine brute	34 000 000	93 957 000
	Autres textiles (soie, jute, lin, chanvre)	40 000 000	36 000 000
	Graines oléagineuses	20 400 000	19 225 000
Matières premières pour l'industrie.	Bois	34 000 000	82 165 000
	Pâte à papier	10 000 000	33 278 000
	Minerais	17 400 000	48 000 000
	Caoutchouc	20 000 000	26 800 000
	Pétrole	11 000 000	66 700 000
	Cuirs	10 000 000	32 611 000
	Divers	14 000 000	19 000 000
	Total	281 400 000	711 501 000
	Objets en métal	53 600 000	115 000 000
	Cotonnades, lainages, vêtements	33 000 000	50 200 000
	Soieries	15 000 000	37 000 000
Objets manufacturés.	Objets en cuir	13 000 000	19 500 000
	Produits chimiques	13 000 000	35 000 000
	Huiles et résines	16 000 000	77 700 000
	Papier	8 000 000	30 000 000
	Vehicules	8 000 000	27 000 000
	Divers	33 400 000	64 123 000
		193 000 000	454 823 000
Total general des importations		en 1913 764 800 000 dont 213 000 000 provenant des colonies anglaises.	en 1920 1 936 742 000 dont 560 731 000 provenant des colonies anglaises

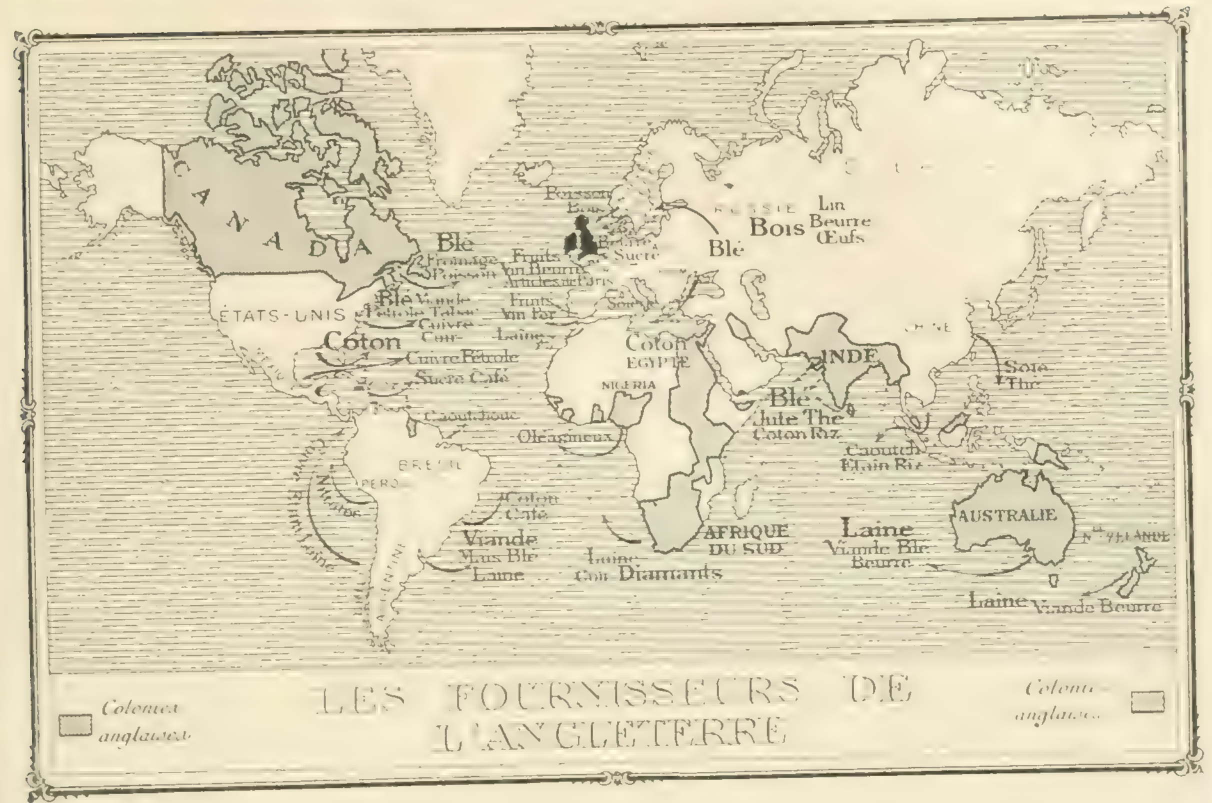
COMMERCE DE TRANSIT

(Réexportation de produits d'origine étrangère.)

Categories.	Année 1913 Valeur en liv. st.	Année 1920 Valeur en liv. st.
Denrées alimentaires	15 600 000	44 000 000
Produits manufacturés	30 400 000	32 000 000
Matières premières pour l'industrie (laine, coton, peaux, caoutchouc, etc.)	63 400 000	142 000 000
Total	109 400 000	218 000 000

Les tableaux ci-joints permettront de se faire une idée assez détaillée du commerce anglais. Nous nous bornerons ici à mettre en valeur quelques faits importants.

1° Les importations consistent surtout en denrées alimentaires et en matières premières pour l'industrie. Malgré le degré de perfection atteint pas l'agriculture et l'élevage, la Grande-Bretagne ne produit pas la



EXPORTATIONS ANGLAISES

(comprenant exclusivement les produits de l'agriculture, de la pêche, de l'élevage, des mines et de l'industrie du Royaume-Uni).

Principaux articles	Année 1913 Valeur en liv. st.	Année 1920 Valeur en liv. st
Denrées alimentaires. Harengs, grains et farines, spiritueux, bière, tabac, confitures etc	32 000 000	50 883 000
Matières premières. Houille et coke	54 000 000	100 000 000
Matières premières. Divers	16 000 000	45 656 000
Total	70 000 000	145 656 000
Cotonnades et fils de coton	127 000 000	400 000 000
Fers et aciers.... ..	54 000 000	129 000 000
Machines et appareils .	37 000 000	111 000 000
Navires...............	11 000 000	26 000 000
Coutellerie, quincaillerie, articles en métaux autres que le fer.............	26 000 000	52 000 000
Lainages	37 000 000	115 000 000
Toiles de lin, chanvre, jute, soierie	15 000 000	50 000 000
Produits chimiques	22 000 000	40 000 000
Cycles, automobiles, voitures..	11 000 000	60 000 000
Divers .	86 400 000	137 732 000
Total .	427 000 000	1 120 732 000
Total général ..	529 000 000 dont 215 000 000 destinés aux possessions britanniques.	1 317 281 000 dont 526 000 000 destinés aux possessions britanniques.

moitié des céréales, de la viande, des produits de ferme qui lui sont nécessaires. Il lui faut importer chaque année une quantité considérable de céréales, viande, volailles, œufs, beurre, fromages, fruits, vins, légumes, sucre, sans compter les produits des régions tropicales (thé, café, épices, etc.).

Les importations de matières premières sont de valeur à peu près égale et consistent soit en textiles (coton, laine, lin, chanvre, jute), soit en minerais (cuivre, fer, étain), soit en graines oléagineuses, en cuirs et peaux, en bois, pétrole, etc. Par contre, les objets manufacturés qui consistent surtout en produits de luxe : soieries, articles de mode, etc., ne représentaient en 1913 que le quart des achats, et considérablement moins en 1920.

A l'exportation, ce sont, au contraire, les produits manufacturés qui tiennent naturellement le premier rang : quatre cinquièmes du total. Les textiles d'abord, puis les objets en métal (machines, outils, fers et aciers, quincaillerie, moteurs, etc.), les produits chimiques, les navires, les vêtements, etc. A cela s'ajoute la houille qui assure aux navires anglais un fret abondant et d'écoulement toujours assuré.

2° La valeur des importations est très supérieure à la valeur des exportations. L'Angleterre achète normalement beaucoup plus qu'elle ne vend. Elle a cela de commun, du reste, avec la plupart des nations européennes. Mais ce déficit est largement compensé d'abord par les revenus de ses capitaux engagés à l'étranger, puis par les bénéfices qu'elle retire du commerce de transit et de

cabotage effectué par ses navires sur toutes les mers du monde ; enfin par l'argent que gagnent ses nationaux fixés aux colonies.

3° Parmi les pays avec lesquels l'Angleterre entretient des relations commerciales, les possessions britanniques se classent au premier rang.

Le quart environ des importations provient des colonies, le tiers des exportations leur est destiné.

En 1920, l'Inde vendit à l'Angleterre pour 134000000 de livres sterling et lui acheta pour 210000000. — L'Australie et la Nouvelle-Zélande lui vendirent pour 159000000 et lui achetèrent pour 95000000. — L'Egypte vendit pour 79000000 et acheta pour 45000000. — Le Canada vendit pour 92000000 et acheta pour 48000000. — L'Afrique du Sud vendit pour 20000000 et acheta pour 50000000, etc.

On saisit ainsi sur le vif quels liens étroits rattachent la métropole à son immense empire colonial (29854000 kilomètres carrés ; 325000000 d'habitants).

De ces colonies, les unes, comme le Canada, le Cap, l'Australie, jouissent d'une autonomie si large qu'elle équivaut à l'indépendance. D'autres sont rattachées directement à la couronne. Mais toutes ont encore, à des degrés divers, besoin de l'Angleterre autant et plus que l'Angleterre a besoin d'elles. Elles donnent au Royaume-Uni les produits alimentaires ou les matières premières nécessaires à ses usines. Mais elles trouvent, dans la métropole, les capitaux indispensables à leur développement économique et les objets manufacturés qu'elles ne produisent point encore. Ainsi la Grande-Bretagne tire de ses capitaux un double profit, d'abord sous forme d'intérêts, en second lieu sous la forme de commandes à ses industriels.

4° Enfin, aux 3272000000 de livres sterling qui représentaient en 1920 la valeur du commerce local du Royaume-Uni (c'est-à-dire les importations destinées uniquement à la consommation locale, et les exportations d'objets provenant exclusivement de l'agriculture, de la pêche, des usines de la Grande-Bretagne) il faut ajouter les 222465800 livres sterling du commerce de transit, c'est-à-dire la réexportation de produits coloniaux et étrangers entreposés dans les ports anglais. Ainsi 70 p. 100 du caoutchouc importé en Angleterre, 60 p. 100 des cuirs et peaux, 35 p. 100 de la laine, 27 p. 100 du lin, du chanvre et du jute, 15 p. 100 des matières oléagineuses, 13 p. 100 du coton sont réexportés. Ce commerce de transit a donc encore une importance considérable.

Pourtant sa valeur relative ne cesse de diminuer. Il représentait, en 1860, un tiers du commerce total : il n'en représentait plus, en 1913, que le douzième, et moins encore en 1920. Cela témoigne des progrès réalisés par les rivaux de l'Angleterre. Le marché anglais faisait la loi en Europe pour la plupart des produits coloniaux asiatiques, américains. Les ports de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie ne recevaient ces produits que par l'intermédiaire des importateurs anglais. Aujourd'hui, Le Havre, Dunkerque, Anvers, Rotterdam, Hambourg, Gênes importent directement des pays d'origine les articles destinés à la consommation continentale, et ne paient plus à l'Angleterre les frais de courtage auxquels elle était habituée.

LES VOIES DE COMMUNICATION. — Pour suffire aux multiples besoins de son industrie et de son commerce l'Angleterre a dû développer d'une façon exceptionnelle les voies de communication, les moyens de transport, le nombre et l'outillage de ses entrepôts.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, les rivières et les canaux ne jouent qu'un rôle assez médiocre. Alors, par exemple, que les voies navigables de la petite Belgique transportaient, en 1905, 52162000 tonnes, le trafic de la navigation intérieure du Royaume-Uni ne s'élevait, la même année, qu'à 39500000 tonnes. Pourtant les rivières sont lentes et de régime régulier, et un réseau bien ramifié de canaux, construits de 1759 à 1830, unit les différents bassins fluviaux.

Mais d'abord les cours d'eau, sauf dans leur partie maritime, sont peu profonds et peu abondants. De plus, les canaux, " construits par l'initiative privée, de pièces et de morceaux, sans plan d'ensemble, à mesure que chacun d'eux apparut comme une bonne affaire ", sont de dimensions très variables et dépendent d'autorités administratives fort diverses.

" Il y a en Angleterre 2 643 kilomètres de voies accessibles aux narrowboats (bateaux étroits) et 2 568 de voies à barges (bateaux larges de 4 mètres). Mais chacune de ces séries de voies ne se présente pas respectivement par de longs tronçons continus : très, souvent des tronçons de l'une interrompent des parties de l'autre des bouts de dimensions différentes se trouvent intercalés les uns parmi les autres. Dans ce système chaotique, il est impossible d'établir des tarifs généraux et d'organiser des transports à longue distance. " (A. Demangeon.)

Enfin, d'une part, les communications par mer sont si faciles qu'elles nuisent au trafic intérieur, et, d'autre part, les compagnies de chemins de fer, qui ont intérêt à éviter une concurrence dangereuse, paralysent autant qu'elles le peuvent le trafic par voie d'eau, soit en devenant propriétaires des canaux, soit par tout autre moyen.

Aussi, si l'on met à part quelques tronçons de canaux qui desservent les régions industrielles et transportent les houilles, les minerais, les matériaux de construction (canaux de Birmingham : 7 546 000 tonnes ; Leeds and Liverpool Canal : 2 467 000 tonnes ; Aire and Calder : 2 810 900 tonnes ; Grand Junction Canal : 1 794 000), le bel ensemble de canaux tracé sur la carte ne doit pas faire illusion. La plupart d'entre eux n'ont qu'un trafic tout à fait insignifiant ou même nul.

En fait, tandis que, dans les pays industriels du Continent, il se fait entre les voies ferrées et les voies d'eau comme un partage équitable, en Grande-Bretagne les chemins de fer sont les maîtres des transports.

Cent vingt compagnies (dont 24 en Irlande et 8 en Ecosse) se partagent les voies ferrées dont la longueur atteint 38 000 kilomètres, soit 12 kilomètres de voies ferrées par 10 000 kilomètres

carrés (seule la Belgique dépasse cette proportion : 24, en France, 9 seulement). De plus, une double ligne de rails est la règle plutôt que l'exception, et souvent on en compte 3 ou 4. Enfin, au lieu de rayonner d'un centre unique, comme la plupart des voies françaises, le réseau anglais est de trame très irrégulière, et la concurrence acharnée que se font entre elles les diverses compagnies a pour conséquence la multiplication des gares, des voies parallèles, et l'abaissement des tarifs. Il est donc naturel que, par le nombre des trains mis en marche chaque jour, par le nombre des voyageurs et la valeur des marchandises que transportent les voies ferrées, l'Angleterre se classe à la tête de toutes les nations européennes.

L'intensité du trafic intérieur a pour corollaire et pour complément la prodigieuse activité du commerce maritime avec l'étranger. La marine marchande britannique atteignait, en 1913, un total de 12 000 000 de tonnes. Réduit à 10 000 000 à la fin de 1918, ce chiffre est remonté à 14 000 000 de tonnes à la fin de 1921. Pourtant cette flotte, si considérable soit-elle, ne suffit point à assurer les relations de l'Angleterre avec l'extérieur. La part que prélève la flotte nationale dans l'ensemble des transactions effectuées par les ports anglais décroît même avec régularité. Ainsi sur les 164 800 000 tonnes qui représentaient le total des entrées et sorties en 1913, les navires britanniques ne comptaient plus que pour 93 128 000 tonnes soit 59 pour 100 contre 64, 9 pour 100 en 1905 et 67,3 pour 100 en 1900. Après les navires anglais se classaient, par ordre d'importance, les Allemands (10 pour 100), les Norvégiens (6,63 pour 100), puis les Danois, les Suédois, les Hollandais, les Français etc. Par contre, il ne faut pas oublier qu'une partie du transit entre certains pays étrangers s'opère par bateaux anglais. Mais, là encore, la Grande-Bretagne se heurte à des rivaux entreprenants et redoutables. Si les Allemands, qui lui disputaient autrefois le commerce de cabotage ou de long-cours dans le Levant et les mers de Chine, sont pour l'instant hors de cause, les Japonais ont développé considérablement leurs relations avec les pays du Pacifique. Les États-Unis, surtout, travaillent à se réserver le monopole du commerce américain (V. Chap. LXIII). De ce fait, tandis que la proportion du commerce extérieur anglais, dans l'ensemble des transactions mondiales, était de 27 pour 100 en 1830, elle s'est abaissée à 24 pour 100 en 1870, 20 pour 100 en 1882, 13 pour 100 en 1900, 9 pour 100 en 1920! C'est encore une belle part : ce n'est plus la part du lion.

Le tableau suivant donne le classement des principaux ports anglais en 1913 (mêmes chiffres à peu près en 1920) :

Londres	[illegible] tonnes
Liverpool	[illegible]
Cardiff	[illegible]
Newcastle, North and South Shields	[illegible]
Southampton	13 [illegible] 000
Hull	9 000 000
Glasgow	7 905 000
Plymouth	7 558 000
Cork	7 454 000
Grimsby	5 254 000
Douvres	4 825 000
Newport	3 996 000
Leith	2 866 000
Manchester, etc.	

Londres vient en tête des ports anglais, surtout pour le commerce d'importation et de transit, malgré son éloignement des régions industrielles et l'infériorité que lui confère sa situation trop continentale, eu égard aux conditions requises par la navigation moderne. Liverpool commande l'estuaire de la Mersey : c'est le port des grands districts industriels du Lancashire. Cardiff est le port des districts houillers du Pays de Galles comme les ports de la Tyne (Newcastle, North and South Shields) le sont des régions houillères du Northumberland. Southampton, bien qu'elle ne soit pas reliée directement avec un grand district industriel, doit son importance à son magnifique havre naturel et à sa position centrale sur la Manche. Hull dessert le West-Riding et le Yorkshire. Bristol, autrefois le premier des ports anglais, n'a plus qu'une importance secondaire, malgré la création de deux avant-ports à Avonmouth et Portishead. Avec Liverpool se groupent Birkenhead et Manchester ; avec Cardiff, Newport et Swansea ; Blyth et Sunderland avec les ports de la Tyne ; avec Hull, Grimsby, Immingham et Coole. Douvres, Folkestone, Newhaven, complètent Southampton et assurent les relations avec la France. En Ecosse, Glasgow et Leith (le port d'Edimbourg) desservent la riche région industrielle des Lowlands. En Irlande, enfin, Dublin et Belfast n'ont qu'un trafic relativement très faible.

Aux ports de commerce s'ajoutent les ports de pêche que nous avons énumérés plus haut et les ports de guerre : Plymouth, Portsmouth, Chatham, etc., points d'attache de la formidable puissance navale anglaise.

LES HABITANTS ET LES VILLES

NOTIONS HISTORIQUES. Lorsque la Grande-Bretagne entre dans l'histoire avec la conquête de César au Ier siècle de notre ère, elle était peuplée tout entière de Celtes apparentés de très près aux Gaulois. C'étaient les Bretons dans les plaines du Sud, les Pictes, les Scotts en Ecosse, les Irlandais, etc. A ces vieilles populations celtiques s'ajoutèrent par la suite des Romains d'abord (en très petit nombre et sans influence profonde), puis des Germains : Angles et Saxons.

Dans la Grande-Ile, ces Angles et ces Saxons furent assez nombreux pour absorber les Bretons ou les refouler dans les montagnes de l'Ouest : Cornouaille et Pays de Galles. Ils assimilèrent aussi

les Danois et les Norvégiens, venus au IXe siècle sur les côtes de l'Écosse, et les quelques Français qui accompagnèrent en 1066 Guillaume le Conquérant. La Bretagne perdit l'usage de sa langue nationale, et jusqu'à son nom, transformé en Terre des Angles ou England. Par contre, la péninsule gauloise d'Armorique, où vinrent se réfugier des milliers de Bretons chassés de leur île par les invasions germaniques, hérita de leur nom et vit se renforcer la masse des populations celtiques que la civilisation romaine avait à peine effleurées. Enfin l'Irlande échappa aux Saxons et demeura, jusqu'à nos jours, le domaine des Celtes. Seules ses côtes reçurent un bon nombre d'émigrants scandinaves, et ses districts du Nord-Est (Ulster) se peuplèrent beaucoup plus tard d'Anglais et d'Écossais qui formèrent une sorte de colonie germanique et protestante en terre celtique et catholique.

L'unité politique complète se fit assez tard. Si les souverains anglais annexèrent le Pays de Galles dès le XIIIe siècle, l'Ecosse demeura jusqu'au XVIIe siècle un royaume pleinement indépendant, constamment en guerre avec ses voisins du Sud, et, par une naturelle conséquence, alliée des Français. En 1603 seulement, l'avènement de la dynastie écossaise des Stuart au trône d'Angleterre fit des deux royaumes un tout. Quant à l'Irlande, les Anglais y parurent en 1172, mais n'occupèrent d'abord qu'une section très restreinte de la côte orientale. En 1542, Henry VIII substitua le titre de roi à celui de seigneur d'Irlande. Dès cette époque, l'antagonisme entre les deux races, avivé par la différence des religions, se traduisit par des révoltes continuelles, sauvagement réprimées. En 1649, Cromwell " entra en Irlande comme Josué chez les Chananéens ", massacrant ou vendant comme esclaves des milliers d'Irlandais, distribuant à ses soldats toutes les terres demeurées vacantes. De là la haine des Irlandais pour les Anglais et la naissance d'une " question d'Irlande " qui, après de multiples péripéties, des conflits sanglants et prolongés, s'est enfin résolue, en décembre 1921, au profit des Irlandais par l'obtention d'une autonomie politique aussi complète que l'est celle du Canada.

ANGLAIS, ÉCOSSAIS, IRLANDAIS. Du mélange des deux éléments : celtique et germanique, est né le peuple anglais auquel son " insularité " a fini par conférer une originalité frappante, des caractères physiques et moraux qui le distinguent fortement de tous les autres peuples européens. Il y a bien un " type anglais " infiniment plus net que le " type " français, allemand ou italien, et si aisément reconnaissable que l'on n'hésite presque jamais à désigner, dans une foule cosmopolite, les fils et les filles d'Albion.

Forme plutôt anguleuse du visage, teinte colorée de la peau (une peau que le grand air et le soleil ne brunissent point mais rougissent comme bœuf saignant), cheveux blonds, yeux bleus, gestes raides, démarche brusque, attitude décidée, long corps musclé et vigoureux, endurci par la pratique constante des sports, tels sont les traits extérieurs les plus frappants des gens d'outre-Manche. Au moral, plutôt froids, taciturnes, même dédaigneux et gourmés, mais capables de brusques explosions d'enthousiasme ; lents à se donner, mais de commerce très sûr ; d'imagination médiocre, de sensibilité très faible, peu artistes, mais pratiques, tenaces, d'une énergie que rien ne rebute, d'une activité méthodique stimulée par une inébranlable confiance en soi. Très orgueilleux, pleins de mépris pour les " races inférieures ", ils tiennent tout ce qui est anglais comme " *the best in the world* ", ce qu'il y a de plus parfait au monde. Les habitudes que le jeune Anglais prend dès l'enfance, il les garde plus jalousement que tout autre peuple ; il les transporte avec lui sous tous les climats et met son point d'honneur à ne pas vivre à Calcutta autrement qu'à York. Peu porté aux grandes vues synthétiques, il s'intéresse aux faits beaucoup plus qu'aux idées, et le peu de connaissances générales des Anglais, leur étroitesse de vue, qui engendre fréquemment l'égoïsme et l'intolérance, leur paresse d'esprit, leur " incuriosité " étonnent les étrangers cultivés. Toutefois le bon sens, l'esprit d'initiative, le goût de l'action, qui sont les qualités maîtresses de l'Anglais, suppléent, dans nombre de cas, aux lacunes de sa préparation intellectuelle. Il s'instruit par la pratique des affaires et le commerce des hommes plus que par les livres. Sa psychologie se trouve fréquemment en défaut, mais il n'hésite pas à reconnaître ses erreurs, à modifier ses plans. Il ne s'obstine pas, au nom des principes, contre l'enseignement des faits. Il voit au contraire avec lucidité ce qu'il peut en tirer et comment il saura les utiliser au mieux de ses intérêts.

L'Écossais diffère quelque peu de l'Anglais même physiquement. Les Gaëls des Highlands sont des Celtes à peu près purs, et, dans les Basses-Terres ou sur les rivages, Danois et Norvégiens se mêlèrent en forte proportion aux Bretons et Anglo-Saxons. Un peu plus grand que l'Anglais, plus maigre, plus " osseux ", parlant anglais avec un accent très spécial, l'Écossais fait preuve dans la lutte pour la vie d'une ténacité, d'une sagacité et d'un sens pratique au moins égaux à ceux de ses voisins. Mais il est plus curieux, plus causeur, et s'accoutume difficilement au silence dédaigneux de l'Anglais. Il s'adonne aussi aux études, même désintéressées, avec un zèle, une passion que ne connaissent guère les écoliers d'Oxford et de Cambridge. Malgré sa sobriété (au moins relative), une économie poussée jusqu'à l'avarice, il trouve difficilement à vivre sur un sol ingrat et émigre proportionnellement beaucoup plus que l'Anglais. Enfin il se distingue par sa ferveur religieuse, son rigorisme, son goût pour les discussions théologiques. Nulle part le repos dominical n'est observé avec plus de respect, nulle part les sectes dissidentes n'éclosent avec plus de facilité



LE LOCH KATRINE. [illegible] saires à sa population.

Cl. Valentine.



[illegible] est le sommet le plus élevé de la Grande-Bretagne. Ses formes émoussées trahissent le long travail de [illegible]. La vue est prise du canal Calédonien, profonde [illegible] qui traverse toute la haute Écosse. Cl. VALENTINE.



BALMORAL. *Magnifique résidence de la famille royale anglaise pendant la "season" d'Écosse.* Cl. VALENTINE.



PONT DU FORTH. *Construit de 1883 à 1890, long de 2 500 mètres, haut de 50, le Forth Bridge où passe la voie ferrée d'Édimbourg à Aberdeen, est un beau spécimen des travaux d'art accomplis par les ingénieurs anglais.* Cl. VALENTINE.



EDIMBOURG. *La capitale de l'Écosse l'emporte incontestablement sur toutes les autres cités de la Grande-Bretagne par sa magnifique situation, le pittoresque des rochers d'Holyrood et du Castle où elle accroche ses vieux quartiers. La vue est prise de la colline de Calton autour de laquelle a grandi la ville nouvelle.* Cl. G. W. W.



GLASGOW : LES QUAIS DE LA CLYDE. *A Édimbourg, cité de l'histoire et du passé, on oppose volontiers Glasgow, la ville moderne, qui dut à ses mines de charbon et de fer, à son fleuve que peuvent remonter les grands navires, une prospérité qu'atteste le chiffre de sa population (plus de 1 000 000 d'habitants).* Cl. VALENTINE.



[illegible]AUSSÉE DES GÉANTS. *Sur la côte Nord de l'Irlande, un vaste plateau [illegible] Antrim, tombe sur la mer, tantôt [illegible] forme de terrasses que forment [illegible]* Cl. PHOTOGLOB.



FERME IRLANDAISE. *L'Irlande ne possède point de richesses minières. Aussi, la majeure partie des Irlandais vit, non d'industrie et de commerce, mais de l'élevage et du travail des champs. La terre appartient à de grands propriétaires pour lesquels travaillent de pauvres fermiers* Cl. VALENTINE.

et ne font preuve d'un prosélytisme aussi ardent.

Quant à l'Irlandais, Celte pur ou Celte mélangé d'Anglo-Saxons et de Scandinaves, s'il constitue moins une race qu'une nation, il a cependant " un ensemble de qualités et d'habitudes qui lui appartiennent en propre et qui le rendent, à certains égards, l'antipode de l'Anglais ". Au physique, souvent brun au teint mat, aux yeux noirs, il est, quand la misère ne l'a point déformé, aussi grand, aussi fort, aussi robuste que l'Anglais et l'Ecossais. Les femmes, de l'aveu même des Anglais, l'emportent sur leurs voisines de la Grande-Ile par une figure plus noble, par la grâce, la souplesse de la démarche, l'élégance et le goût. Au moral on reconnaît aux Irlandais de précieuses qualités : intelligence facile et brillante, compréhension vive, imagination créatrice. Sensibles à toutes les manifestations de l'art et de la beauté, naturellement éloquents, curieux de s'instruire, très fins, très spirituels sous des dehors un peu frustes, ils ignorent l'égoïsme, la froideur dédaigneuse des Anglais, ouvrent largement leurs portes à toutes les infortunes, et conservent pieusement le souvenir des bienfaits. Mais leur amour naturel pour l'art de la parole aboutit fréquemment au bavardage, leur impressionnabilité les rend aussi prompts au découragement qu'aux enthousiasmes. On leur reproche aussi leur esprit de routine, leur paresse, leur apathie qui les rend sans défense contre la mauvaise fortune.

LANGUES ET RELIGIONS. ⊘⊘ La langue que l'Anglais parle est faite d'un mélange de mots d'origine germanique et latine. Elle est simple, précise, très claire, et, si l'orthographe anglaise est absurde, il faut reconnaître que nul autre idiome européen ne possède une grammaire et une syntaxe aussi peu compliquées. C'est par excellence la langue du commerce, ce qui ne l'empêche nullement, sous la plume d'un Shakespeare, d'un Shelley, d'un Dickens, de s'élever sans efforts au plus haut lyrisme comme de traduire les nuances les plus subtiles de "l'humour ". Dans le Royaume-Uni, l'Anglais a supplanté depuis longtemps les dialectes celtiques de telle sorte que les Irlandais eux-mêmes n'emploient point d'autre langue et que ces dialectes, là où ils survivent encore comme dans le Nord-Ouest de l'Ecosse et l'Ouest du Pays de Galles, ne sont guère usités que comme seconde langue et par suite du pieux respect que les gens d'outre-Manche témoignent à tout ce qui vient du passé. D'autre part, hors de l'Angleterre, les colonies britanniques anciennes (Etats-Unis) ou présentes (Afrique du Sud, Australie, Canada, Indes, etc.) sont les foyers naturels d'où se répand de plus en plus la langue des Anglo-Saxons. On compte aujourd'hui sur le globe plus de 200 000 000 d'individus parlant anglais et l'importance de ce chiffre apparait d autant plus grande que ces individus ne sont pas concentrés (comme les Russes par exemple) en un point déterminé, mais se rencontrent sur toute la surface des terres et des mers.

Le catholicisme demeura, jusqu'au XVIe siècle, la religion de tous les habitants du Royaume-Uni. A cette date l'anglicanisme, forme particulière du protestantisme, devint la religion officielle de l'Angleterre, tandis que le presbytérianisme s'installait en Ecosse et que les Irlandais demeuraient soumis à l'obédience de Rome. En 1917, on comptait 2 446 000 catholiques anglo-écossais, 3 247 000 catholiques irlandais. Quelle que soit leur croyance, les Britanniques demeurent fort zélés pour les choses religieuses, soit par conviction véritable, soit par une sorte de snobisme et parce qu'un " gentleman " ne saurait être athée.

Chez les protestants, surtout écossais, de nombreuses sectes se fondent sans cesse et se répandent avec plus ou moins de succès ; nul peuple n'engage de pareilles dépenses, ne fait d'aussi grands efforts pour la construction d'églises et de chapelles, l'entretien des pasteurs, l'impression d'ouvrages de piété, l'envoi, dans tous les pays du monde, de missionnaires, agents religieux, politiques et commerciaux à la fois.

DENSITÉ ET RÉPARTITION DE LA POPULATION. ⊘⊘ La Grande-Bretagne se range parmi les pays du globe où la densité est la plus forte. Elle avait, au recensement de 1911, 45 370 000 habitants (47 000 000 en 1920), soit 144 au kilomètre carré, moins que la Belgique et la Hollande, mais deux fois plus que la France.

Au cours du XIXe siècle la population a quadruplé en Angleterre, passant de 9 000 000 à 36 000 000 (238 au kilomètre carré) ; elle a triplé en Écosse (de 1 600 000 à 4 760 000, soit 60 au kilomètre carré). Seule l'Irlande a vu, depuis 1841, sa population diminuer dans de fortes proportions par suite de la faible quantité des naissances (23 pour 100, comme en France), de la rareté et de l'époque tardive des mariages, par suite surtout de l'émigration, fruit de la misère. On comptait, en 1841, 8 175 000 Irlandais ; on n'en compte plus aujourd'hui que 4 390 000 ! (52 au kilomètre carré). Il y a aux États-Unis quatre fois plus d'Irlandais qu'en Irlande !

La population est très inégalement répartie. Tandis que les terres montagneuses de la Haute-Écosse et du Pays de Galles sont à peu près inhabitées, que les pays agricoles d'Irlande et de la Vieille-Angleterre se maintiennent entre 50 et 80 personnes au kilomètre carré, les régions industrielles de la Basse-Ecosse, des comtés de Lancashire, d'York, de Stafford, de Durham atteignent 200, 300 et même 800 habitants au kilomètre carré. De plus, cette population vouée à l'industrie et au commerce a une tendance de plus en plus marquée à s'en-

tasser dans de vastes agglomérations urbaines. On compte en Grande-Bretagne 44 villes qui dépassent 100 000 habitants et, parmi elles, le seul Londres atteint — si l'on comprend dans ce chiffre les faubourgs du " District de police " — le chiffre colossal de 7 562 000 habitants !

POPULATION DES PRINCIPALES VILLES
DU ROYAUME-UNI

Londres	7 562 000	habitants.
Glasgow	1 072 000	—
Birmingham	900 000	—
Liverpool	804 000	—
Manchester	780 000	—
Sheffield	493 000	—
Leeds	457 000	—
Dublin	400 000	—
Belfast	400 000	—
Bristol	380 000	—
Edimbourg	340 000	—
Bradford	300 000	—
Hull	287 000	—
Newcastle	290 000	—
Nottingham	264 000	—
Stoke on Trent	250 000	—
Salford	233 000	—
Portsmouth	231 000	—
Leicester	247 000	—
Cardiff	186 000	—
Dundee	190 000	—
Aberdeen	170 000	—
Brighton	140 000	—
Southampton	135 000	—
Plymouth	113 000	—
etc.		

Pourtant l'Anglais aime d'un profond amour la campagne et la vie champêtre. Il s'échappe le plus qu'il peut de la cité où l'appellent ses affaires pour vivre dans de riants cottages ombragés de plantes grimpantes, entourés de grands arbres et de beaux jardins. La multiplicité des moyens de communication lui facilite cette vie en partie double qui étend démesurément l'extrême banlieue des villes. Cela, il est vrai, n'arrête point la croissance régulière des centres urbains, et les campagnes, où ne vivent plus que les 19 centièmes de la population totale se vident chaque jour davantage.

LES VILLES. Autrefois, avant le triomphe de la grande industrie, c'est l'Angleterre du Sud et du Sud-Est, l'Angleterre des plaines agricoles et des herbages à moutons, qui l'emportait par le nombre, la grandeur des villes et la densité de la population. Là se trouvent encore les centres historiques de la Grande-Bretagne, riches en beaux monuments, en glorieux souvenirs : Winchester, Salisbury, Canterbury, Oxford, Cambridge, York, etc. Mais ces villes demeurent stationnaires, et dorment au pied de leurs collines et de leurs vieilles cathédrales, dont les tours ogivales dominent un paisible et verdoyant horizon. Seuls les ports de la région historique, de la " vieille joyeuse Angleterre ", ont profité, comme il est naturel, de la transformation de la vie anglaise, Plymouth, Southampton, Portsmouth, Brighton, Hull, Londres surtout, aussi peuplée à lui seul que la Belgique tout entière.

On a dit de Londres qu'il " n'est pas, comme Paris, une personne vivante et qu'on puisse aimer ". C'est, en effet, un agrégat d'agglomérations distinctes, ayant leur physionomie propre et restées longtemps sans cohésion : la cité, centre des affaires, fourmillant de vie pendant le jour, presque inhabitée la nuit — le Londres intérieur où l'on trouve des quartiers aussi disparates que West-End, avec ses beaux hôtels, ses rues somptueuses, et East-End, à la population misérable, abrutie par la misère et l'alcool — le plus grand Londres, enfin, interminable banlieue de maisons de briques et d'ardoises mêlées de cottages. Dans la vie intellectuelle de la nation anglaise Londres ne joue pas, malgré son Université, ses musées, sa presse toute-puissante, un rôle comparable au rôle que Paris joue en France. C'est avant tout une ville d'affaires, le premier port de commerce du monde (après New York), une cité où l'on " fait " de l'argent. Cette intensité de vie donne à Londres sa physionomie spéciale, une beauté sombre et triste comparable aux grands spectacles de la nature. " Lorsque aux heures de l'après-midi la vie bat son plein, il y a dans les pulsations de cet organisme quelque chose de colossal et de régulier qui fait penser aux mouvements de la mer ou de la forêt. " (Vidal de Lablache.)

Tandis que les vieilles villes d'autrefois, les " bourgs " du Moyen Age, demeuraient stationnaires ou déclinaient parfois au point d'être réduites à l'état de hameaux infimes (les " bourgs pourris "), on voyait grandir les cités des régions houillères. En 1695, Manchester avait 6 000 habitants, Leeds 7 000, Liverpool 4 000 ; Sheffield, habitée par quelques forgerons, méritait à peine le titre de bourgade. Birmingham, entourée de landes marécageuses où l'on chassait le renard, comptait 4 000 habitants au plus. Presque toutes les grandes villes actuelles du Northumberland, du Yorkshire, du Cumberland, du Pays de Galles, n'étaient alors que des villages ou même n'existaient point encore. Elles ont poussé tout à coup, à partir de la fin du XVIII[e] siècle. Ce sont des " Villes Champignons " sans passé, sans grâce, uniformes et quelconques, où l'on gagne, sans doute, beaucoup d'argent, mais où l'artiste n'a rien à glaner.

En Écosse, ce sont toujours les basses-terres, les Lowlands, qui renferment, aujourd'hui comme autrefois, la majeure partie de la population (plus de 500 habitants au kilomètre carré). A l'Ouest, la puissante cité industrielle de Glasgow, entourée d'un essaim de villes manufacturières (Greenock, Dumbarton, etc.), ressemble à Birmingham ou à Liverpool. A l'Est, Edimbourg passe au contraire pour la plus pittoresque des cités britanniques, grâce aux rocs de basaltes où se perche le château d'Holyrood, aux beaux parcs, aux collines verdoyantes qui l'entourent. Dundee, Aberdeen, tissent le jute et arment pour la pêche.

Les Highlands, ou hautes-terres, au sol stérile, couvert de maigres pâturages, de tourbières, de bouquets de bois, coupées de " glens ", étroits ravins où miroitent les eaux des lacs, forment un contraste absolu avec les Lowlands. Un petit nombre de propriétaires se partagent ces solitudes, moins peuplées que les plus pauvres de nos régions cévenoles et alpestres. Point de villes, sauf le petit port d'Inverness ; des hameaux formés de huttes rustiques aux murs de pierres

brutes, couvertes de chaumes ; des ruines de forteresses accrochées aux rochers. Mais, pendant l'été et l'automne, des milliers d'Anglais viennent en Ecosse chasser la grouse et le renard, pêcher truites et saumons. La famille royale y possède le splendide palais de Balmoral, et partout s'élèvent hôtels et villas, où l'on se repose des fatigues de la " season " londonienne en menant une existence agreste, débarrassée des soucis du " Cant ".

En Irlande, la population est assez également répartie sur tout l'ensemble du territoire, et, comme elle vit surtout des produits du sol, on y trouve peu de grandes villes. Les plus notables sont les ports de Dublin, par où se fait la majeure partie des transactions avec l'Angleterre, Belfast, qui tisse le lin et construit des navires, Cork, Limerick, Londonderry.

L'ÉMIGRATION. La forte natalité de la Grande-Bretagne explique l'importance et la continuité d'une émigration que facilitent l'institution du majorat et certains traits du caractère anglais : désir de gagner par soi-même une large aisance — confiance en soi — esprit de famille beaucoup moins développé que chez nous — patrie ardemment aimée, certes, mais où le climat rend la vie moins agréable et moins douce, etc.

On compte que, de 1815 à 1910, 21 000 000 d'hommes ont quitté leur pays pour se fixer à l'étranger, dont 13 500 000 aux Etats-Unis, 3 800 000 au Canada, 2 200 000 en Australasie. Chaque année, de 300 000 à 400 000 Anglais, Écossais, Irlandais vont rejoindre leurs aînés aux Etats-Unis, au Canada, en Australie, Nouvelle-Zélande, ou commencent à mettre en valeur les terres vierges de l'Afrique Australe et Orientale, de la Nigéria, même des régions tropicales de l'Inde et de la Birmanie, pourtant peu favorables à l'acclimatation des blancs. Et si l'émigrant se dirige de préférence par grandes masses vers les colonies anciennes ou récentes de la mère-patrie, il sait aussi mettre à profit les ressources



des pays étrangers. En quelque point du globe que l'on se trouve, on rencontre par petits groupes, ou même complètement isolés, des colons, des commerçants, des marins, des industriels, des agriculteurs, des missionnaires, des explorateurs anglais. Cette dissémination de ses enfants n'est pas, pour la Grande-Bretagne, la moindre raison de son influence mondiale, la moindre source de sa prodigieuse fortune.

CONCLUSION

Quels sont pour la Grande-Bretagne les résultats immédiats, quelles seront les conséquences lointaines du nouvel état de choses créé par la Grande Guerre ? En pareille matière, moins encore qu'en tout autre, on aurait mauvaise grâce à trancher du prophète ! Constatons seulement que l'Angleterre est sortie de la guerre dans des conditions singulièrement plus favorables que ses alliés du Continent. Elle a fait, certes, un magnifique, un prodigieux effort, elle a donné sans compter son argent, ses hommes et ses navires. Mais, une fois de plus, son insularité lui assure des avantages hors de pair. Ses usines, ses chantiers, ses mines sont intacts. Sa flotte marchande ou militaire, en dépit des sous-marins allemands, s'est trouvée, dès 1921, aussi forte sinon plus qu'en 1914. La livre sterling n'a point connu la désastreuse dépréciation de la lire, du rouble et du franc. Les liens qui l'unissent à son immense empire colonial se sont fortement consolidés sur les champs de bataille d'Europe et d'Asie. Aussi s'est-elle trouvée prête avant tout autre, d'abord à rétablir chez elle un état de choses normal, puis à poursuivre dans le monde ses projets d'autrefois, enfin à en entreprendre de nouveaux qui lui permettent de récupérer ses débours. Elle n'a pas, comme nous, toujours à sa porte l'ennemi d'hier — et de demain. Pleinement débarrassée du double péril économique et militaire dont les menaçaient les ambitions germaniques, certains Anglais considèrent assez volontiers que tout danger est pour longtemps écarté, et qu'il leur est légitime désormais de profiter des circonstances nouvelles nées de la guerre, au mieux de leurs intérêts propres, sans trop se soucier du

sort de leurs alliés. Toutefois le bon sens et la probité de la masse du peuple le préserveront, il le faut fermement espérer, contre un retour à cette doctrine du "superbe isolement" qui risquait de le conduire tout droit au désastre. L'entente cordiale et féconde qui prépara notre commune victoire répond trop sûrement aux tendances instinctives de nos deux nations, elle repose sur des nécessités trop impérieuses, sur des intérêts généraux trop évidents, sur des principes trop élevés, pour disparaître du fait même de cette victoire.

CHAPITRE III

LA NORVÈGE ET LA SUÈDE

APERÇU GÉNÉRAL

La presqu'île Scandinave est comprise entre l'Océan Glacial au Nord, la Finlande et la Baltique à l'Est ; au Sud, les détroits du Sund, du Kattegat et du Skagerrak qui la séparent du Danemark ; à l'Ouest, la Mer du Nord et l'Atlantique. Sa superficie totale est d'environ 775 000 kilomètres carrés partagés entre le royaume de Suède (450 000) et le royaume de Norvège (325 000).

L'extrême Sud (province suédoise de Scanie) est à la même distance de l'Équateur que la région anglaise de Newcastle. Mais la partie septentrionale s'étend largement au delà du cercle polaire et connaît les longues périodes hivernales de nuit continue, ainsi que les périodes correspondantes de l'été pendant lesquelles le soleil ne disparaît pas de l'horizon. Cette situation géographique, l'ampleur des espaces occupés par des montagnes, de hauts plateaux glacés, la rareté des terres cultivables sont la cause de la faible densité de la population : 2 700 000 habitants, soit 8 au kilomètre carré en Norvège ; 5 847 000 habitants, soit 13 au kilomètre carré en Suède. Cependant, comme il arrive pour la Suisse et la Belgique, on ne saurait juger du rôle joué par les habitants de la péninsule en ne tenant compte que de leur nombre ou de la pauvreté de leur territoire. Les ancêtres des Norvégiens d'aujourd'hui ont, sous le nom de Normands ou Vikings, tenu dans l'histoire la place que l'on sait. Les Suédois furent au XVIIe siècle, sous Gustave-Adolphe et Charles XII, la première puissance militaire de l'Europe, et leurs possessions s'étendirent sur la majeure partie des rivages de la Baltique. Présentement encore, grâce à leurs qualités physiques, morales et intellectuelles, à la valeur de leurs écrivains, à la hardiesse de leurs explorateurs, Norvégiens et Suédois comptent, à des titres divers, parmi les premières nations du monde civilisé.

Bien que depuis l'année 1905 la péninsule soit divisée en deux États indépendants, elle forme un tout géographique dont il convient d'étudier les caractères généraux avant d'examiner la situation particulière de chacun des États.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA PÉNINSULE

LE RELIEF. La péninsule, de formes plutôt massives, tourne le dos à l'Atlantique et s'incline vers le bassin très peu profond de la Baltique.

Tout l'Ouest est couvert d'un puissant système montagneux plissé à l'époque calédonienne, comme les hauteurs d'Irlande et d'Ecosse, puis usé par une longue érosion qui a réduit de plusieurs milliers de mètres la hauteur primitive. Aussi trouve-t-on rarement des montagnes escarpées, des pics dentelés, des pointes, des aiguilles, comme dans les Alpes. Des paysages de ce genre n'apparaissent guère que dans l'extrême Nord où les monts du Lyngenfjord, par exemple, formés de roches volcaniques très dures, ont mieux résisté à l'usure du temps et revêtent l'apparence d'une chaîne alpine. Ailleurs, lorsque l'on a grimpé la raide paroi, haute de 800 à 1 800 mètres, par quoi les monts Scandinaves bordent l'Atlantique d'un mur continu, on voit s'étaler de larges plateaux mamelonnés, coupés de cassures profondes par les fjords et les vallées fluviales, semés de lacs innombrables, de tourbières, de champs de neige et de glaciers. Ce haut pays désolé, privé de végétation et vide d'hommes, vrai "pôle répulsif" de la péninsule, comprend deux groupes de massifs que sépare la dépression du Jämtland dont nous verrons plus loin l'im-


ÉTATS SCANDINAVES
Légende
Altitudes
Profondeurs
200 à 1000
1000 à 2000
2000 à 3000
3000 à 4000
Échelle
0 50 100 200 300 k
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN GLACIAL
MER BLANCHE
GOLFE DE BOTNIE
MER BALTIQUE
GOLFE DE FINLANDE
G. DE RIGA
SKAGERRAK
KATTEGAT
MER DU NORD
FINLANDE
ESTHONIE
LIVONIE
LETTONIE
COURLANDE
LITHUANIE
PRUSSE
ALLEMAGNE
DANEMARK
Jutland
Dovre Fjeld
Ymes Fjeld
2560
Kebnekaisse
Kiruna
Gellivara
Lulea
Haparanda
Tornea
Uleaborg
Kuopio
Nicolaistad
Sundsvall
Trondhjem
Roraas
Bergen
KRISTIANIA
Kongsberg
Stavanger
Kristiansand
Arendal
Frederikshavn
Goteborg
Jonkoping
Kalmar
Öland
Gotland
Helsingborg
Lund
Malmö
COPENHAGUE
Seeland
Fionie
Laaland
Falster
Bornholm
Rügen
Stralsund
Lubeck
KIEL
HAMBOURG
Brême
Bremerhaven
STETTIN
BERLIN
DANZIG
KÖNIGSBERG
Bromberg
Thorn
Memel
Libau
Windau
Mitau
RIGA
Dvinsk
Kovno
Vilna
Grodno
Minsk
Suvalki
Bielostok
Dago
Ösel
Revel
Baltisch Port
Iouriev
Pskov
Lac Peipous
PETROGRAD
Kronstadt
Viborg
LADOGA
HELSINGFORS
Abo
Tavastehus
Tammerfors
Bjorneborg
Åland
Gefle
Falun
Dannemora
Upsala
STOCKHOLM
Lac Malaren
L. Hjelmaren
Norrköping
Lac Wettern
Lac Wener
Kola
Alexandrovsk
Mourmansk
Lac Enare
Hammerfest
C. Nord
Nordkyn
Vesteraalen
Lofoden
Tromsö
Kristiansund
LAPONIE
NORVÈGE
SUÈDE
Petrozavodsk
St Michel

portance économique. Au Sud, les Fjelde couvrent toute la Norvège, entre Trondhjem, Bergen et Christiania. Leur hauteur moyenne varie de 1 500 à 1 900 mètres. Les points culminants : Snehetta (2 294 mètres), Galdhœpig (2 560 mètres) dominent de fort peu le socle qui les supporte et les glaciers immenses, tel le Jostedalsbraë, qui s'étalent à leurs pieds comme un fragment d'inlandsis. Au Nord, les monts Kiœlen ont une épaisseur moindre. Ils sont divisés en compartiments par des cassures transversales et longitudinales. Leurs sommets : Sulitjelma (1 903 mètres), Kebne Kaisse (2 123), ont assez souvent l'aspect de crêtes ruiniformes, d'arêtes minces et déchiquetées. Les glaciers (Swärtis) y couvrent une étendue plus faible que dans les Fjelde, car les précipitations neigeuses y sont beaucoup moins abondantes. Par contre, au lieu de demeurer suspendus au-dessus des fjords, ils descendent dans les vallées et poussent leurs pointes extrêmes jusqu'à quelques mètres de l'Océan.

Tandis que, vers l'Ouest, l'effondrement de l'Atlantique a tranché comme à l'emporte-pièce les hautes terres scandinaves dont le rebord domine immédiatement les flots, le versant oriental s'abaisse par larges terrasses vers les bas-pays suédois. On gagne ainsi, de gradins en gradins, les plaines du Norrland qui, sur une largeur de 200 à 300 kilomètres, bordent les rivages de la Baltique et se continuent au Sud par la dépression lacustre du Swealand ou Suède centrale. C'est un ancien détroit que la mer occupa temporairement au début des temps quaternaires, mais qu'un relèvement du sol a fait émerger depuis lors. L'aspect général de ces plaines est assez varié, grâce à leur subdivision en petits compartiments, en " cuvettes juxtaposées " que séparent des collines de faible altitude.

L'extrémité méridionale de la Suède, enfin, est occupée d'abord par un plateau, le Smäland, couvert de débris morainiques, de tourbières et de petits lacs, puis par les plaines de Scanie et de Bleckingie qui se rattachent étroitement par leur aspect, la nature de leur sol et de leur climat, aux plaines danoises et allemandes.

LES EFFETS DE L'ANCIENNE GLACIATION. Montagnes, plateaux et bas pays sont constitués presque exclusivement de roches cristallines : granits, gneiss, schistes, auxquelles, dans la région des hautes-terres, se mêlent des calcaires cristallins, des grès, des conglomérats d'époque primaire. Des roches ignées de très antique origine : gabbros, diabases, amphibolites apparaissent aussi çà et là le long de la cassure de l'Atlantique.

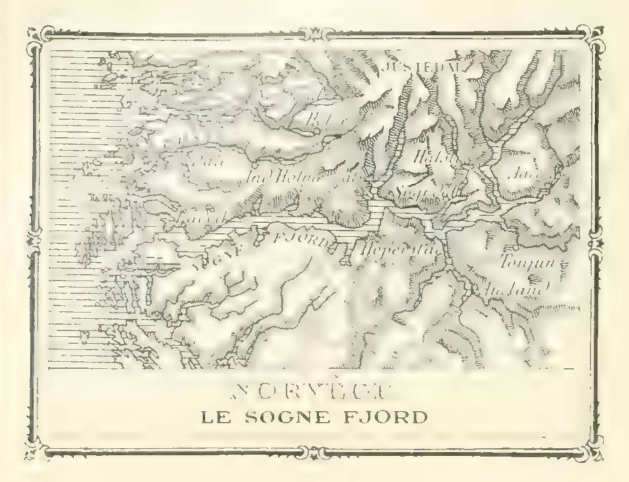
Le [illegible] dont l'une [illegible] gées. Les grands mouvements tectoniques des époques secondaire et tertiaire ne l'ont nullement affecté. C'est un des points les plus solides de notre globe, l'un de ceux qui ont subi, dans leur configuration générale, le moins de modifications. Les mers secondaires et tertiaires n'en recouvrirent qu'une très minime partie, et leurs dépôts fragmentaires n'apparaissent qu'en quelques points de la Suède méridionale. Ces dépôts, pour rares qu'ils soient, ont, du reste, une grande importance économique, car ils donnent des sols beaucoup plus fertiles que les granits et les schistes ; ils attirent et concentrent la population, et constituent, avec les alluvions marines de très récente origine, les grandes régions agricoles de la Péninsule.

Mais si l'architecture générale de la Scandinavie n'a subi que d'insignifiantes modifications depuis le plissement calédonien, l'aspect extérieur du sol, le modelé de sa surface doivent leurs caractères spécifiques aux phénomènes glaciaires qui, contemporains des premiers hommes, prirent dans la Péninsule une étonnante ampleur. Par suite d'un abaissement général de la température et surtout d'une considérable recrudescence des précipitations atmosphériques, la Scandinavie se trouva recouverte d'une carapace de glace épaisse de plusieurs milliers de mètres qui, débordant au delà de la Péninsule, comblant les mers peu profondes qui l'entourent, alla recouvrir l'Ecosse, une partie de l'Angleterre, la Hollande, toute l'Allemagne du Nord, la Finlande, une partie de la Russie. Seuls le Groenland et les terres australes peuvent nous donner une idée de ce que fut ce prodigieux continent de glace, cette " inlandsis " qui charria ses moraines et ses blocs erratiques jusqu'aux rives de la Volga, de l'Elbe et du Rhin.

A plusieurs reprises, des modifications du climat amenèrent soit une fusion partielle des glaces, soit de nouveaux progrès, jusqu'au jour où l'inlandsis scandinave disparut tout entière. Mais partout subsistent les traces vivantes de son passage. Agissant à la façon d'un prodigieux rabot, les glaciers en mouvement nettoyèrent le sol meuble, mirent à nu les roches dures sous-jacentes, en arrondirent, en polirent les contours, les strièrent de rainures profondes. Ils élargirent la base des vallées préexistantes, leur donnèrent cette forme en U caractéristique des thalwegs soumis à leur action. Après leur retrait, leurs moraines frontales et latérales, les traînées de cailloux amoncelés par les eaux de fond, se déposèrent sur le sol rajeuni. Les unes, barrant les vallées, modifièrent la direction des cours d'eau et firent naître ces lacs innombrables qui sont une des parures de la péninsule. D'autres, remaniées par les pluies et les torrents, s'étalèrent dans les bas-fonds. D'autres encore conservèrent leurs formes premières et constituèrent ces étranges digues naturelles, ces remparts rectilignes, les " oesars " hauts de 10 à 30 mètres, larges de 50 à 100 mètres, que l'on voit dans les plaines suédoises s'allonger sur des centaines de kilomètres et qui divisent le sol en une série de petits compartiments fermés.

LES COTES. Il n'est point de rivages au

monde qui, sur une pareille étendue, soient aussi découpés, aussi capricieusement ciselés, déchiquetés, effilochés que les rivages de la Péninsule. Alors que la ligne extérieure des côtes norvégiennes, par exemple, mesure 2800 kilomètres, si l'on ajoute bout à bout les dentelures des fjords et des Grandes-Iles, on obtient une lon-


LE SOGNE FJORD

gueur de plus de 20 000 kilomètres, soit la moitié de la circonférence terrestre.

Lorsque l'effondrement de l'Atlantique Nord entraîna sous les flots une partie de la plate-forme scandinave, les vallées étroites qui descendaient sur le versant occidental furent envahies par les eaux marines. Puis les glaces les occupèrent à leur tour, augmentèrent leur profondeur, enlevèrent les alluvions qui les remplissaient, donnèrent à leur modelé une fraîcheur nouvelle et protégèrent leurs flancs contre l'action érosive des torrents et des pluies. Après la fusion des glaces, la mer pénétra de nouveau dans ces vallées approfondies, rajeunies. Ainsi se formèrent ces fjords célèbres qui, de Christiania au Cap Nord, allongent leurs eaux tranquilles entre les parois à pic des monts qui les surplombent. Le plus long, le Sognefjord, s'enfonce à 180 kilomètres dans l'intérieur des terres, et sa profondeur maxima n'est pas moindre de 1 245 mètres. Les autres : Stavanger fjord, Hardanger fjord, fjord de Trondhjem, Varanger fjord, Ofoten fjord, Alten fjord, etc., plus ou moins ramifiés, plus ou moins larges, offrent tous des caractères semblables : profondeur de la cuvette centrale, seuil sous-marin constitué à l'entrée par le dépôt d'anciennes moraines frontales, prodigieuses falaises d'où giclent les cascades, ceintures de rochers lisses ou de sombres forêts. Ils attirent chaque été un nombre croissant de touristes qui vont de fjords en fjords contempler leur beauté sévère et grandiose, et qui dans les solitudes sauvages du Cap Nord, par 71°, 11 de lat. N., admirent la solennelle grandeur d'un paysage faiblement, mais continuellement éclairé par le rouge " soleil de minuit ".

Cette côte dentelée est bordée d'une ceinture d'îles et d'îlots : le " Skiärgaard " point culminant du socle sous-marin qui prolonge la terre scandinave jusqu'à la brusque apparition des abîmes de l'Atlantique. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les formes, vraie poussière d'îlots, d'écueils, de simples cailloux, dont le nombre total dépasse peut-être 150 000.

Les îles les plus grandes, au Nord, constituent le groupe des Lofoten et des Vesteraalen. Elles se hérissent de monts sauvages aux formes abruptes et fantastiques. D'autres, arrondies et polies par l'action glaciaire, dépassent à peine la surface des flots. Presque complètement dépourvues de végétation, même herbacée, ces îles — au moins les plus vastes — ont cependant une population assez dense de marins et de pêcheurs. Les fameux courants tourbillonnaires — tel le Maelstrœm — qui naissent du jeu des marées dans les chenaux étroits, ne sont pas un danger bien redoutable, et, d'autre part, le Skiärgaard, en brisant les lames poussées par les vents du large, protège le long chenal qui sépare les îles du rivage continental et en fait une voie très sûre pour la navigation.

Les côtes suédoises sont, elles aussi, fort découpées, notamment sur le littoral de la Baltique, entre l'île d'Oeland et le golfe de Botnie, et un cortège d'îlots les accompagne. Mais les fjords suédois, au lieu de s'enfoncer entre les hautes parois d'un puissant massif montagneux, dentellent un rivage aplani, où des plaines, des collines peu élevées, couvertes de prairies et de bois, se mirent dans leurs eaux limpides. " On dirait un immense parc découpé d'énormes pièces d'eau. Sous la claire lumière d'un jour d'été cette forêt inondée laisse la sensation de l'éternel printemps de la Walkyrie. " (Ch. Rabot.)

RIVIÈRES ET LACS. On aurait une idée fort incomplète de la Scandinavie et de la splendeur de ses paysages si l'on n'ajoutait aux fjords, aux rochers sauvages, aux glaciers, aux montagnes désolées qui la couvrent en partie, les innombrables facettes du miroir de ses lacs, l'écume de ses cascades, la chanson de ses torrents. Les lacs se trouvent partout. Ils remplissent toutes les cavités, s'allongent dans chaque vallée, s'accumulent derrière chaque rempart de moraines anciennes. Les plus grands : lacs Vener (6 000 kilomètres carrés), Wetter, Hjälmar et Mälar, dans les plaines de la Suède centrale, forment une voie d'eau presque continue entre le Kattégat et la Baltique. Ceux du Norrland Suédois et de la Norvège s'étagent les uns au-dessous des autres sur les gradins des monts, dorment au cœur des cavités que dominent les escarpements dénudés des hautes terres, ou reflètent dans leurs eaux transparentes les grands sapins, les bouleaux au grêle feuillage des forêts sans fin.

Pas de grands fleuves : les plus longs, le Glommen en Norvège qui traverse le lac Miœsen, le Dal elf, le Ume

elf, le Lule elf, le Torn elf en Suède ne dépassent guère 300 kilomètres. Mais partout des rivières qui, à brève distance les unes des autres, dégringolent sur les pentes. Elles s'apaisent tout à coup en arrivant aux nappes lacustres qui les absorbent au passage : mais elles s'en échappent vite, et, de gradins en gradins, dévalent vers la plaine, franchissant chaque marche de ce gigantesque escalier par des chutes grandioses, des rapides, des cataractes, inépuisables réservoirs de force motrice et merveilleux spectacles offerts par la nature dans le cadre silencieux des bois.

LE CLIMAT. Le climat de la Scandinavie diffère grandement suivant que l'on envisage le littoral occidental ou les régions de l'intérieur :

Stations.	Latitude.	Altitude en mètres.	Températures moyennes			Pluies en centimètres
			Année.	Janvier	Juillet.	
Côtes occidentales.						
Bergen	[illegible]	17	7	[illegible]	14·4	186
Trondhjem	[illegible]	11	4·7	[illegible]	[illegible]	145
Tromsoe	[illegible]	15	[illegible]	[illegible]	[illegible]	104
Régions [illegible].						
Christiania	[illegible]	25	5·5	4·5	[illegible]	58
Upsala	[illegible]	24	4	— 4·7	[illegible]	[illegible]
Göteborg	[illegible]	8	7°1	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Stockholm	[illegible]	44	5°3	— 3°4	[illegible]	44
Falun	[illegible]	116	[illegible]	[illegible]	16°3	42
Haparanda	[illegible]	9	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Karesuando	[illegible]	330	[illegible]	14·7	12°1	35

Les côtes norvégiennes, baignées par le Gulf-Stream et les vents tièdes du Sud-Ouest, ont le climat océanique typique caractérisé par des hivers relativement très doux, même à très haute latitude, des étés peu chauds, de faibles écarts de température, des pluies abondantes tombant en un très grand nombre de jours et surtout en hiver, un ciel presque constamment couvert, des vents violents, de fréquentes tempêtes. Même au Cap Nord la mer ne gèle jamais et la clémence relative de la température apparaît d'autant plus frappante si l'on considère les autres régions du monde sises à semblable distance du pôle : Groenland, îles américaines du Nord couvertes d'un éternel linceul de glace.

Mais ce type de climat est limité au Skiärgaard et à la région des fjords. Dès que l'on s'élève sur les hautes terres, la température moyenne décroît si vite que la limite inférieure des neiges éternelles se rencontre à 1 500 mètres dans le Sud et 800 mètres dans le Nord. De même les terrasses et les plaines de l'intérieur, qui ne subissent plus l'influence des vents ou des courants marins, ont un climat continental très net, caractérisé par des hivers froids et longs (125 jours de gelée dans la Suède centrale), des étés relativement chauds, de grands écarts de température, des précipitations atmosphériques peu abondantes et tombant surtout pendant les mois d'été. A Falun, par exemple, sous la même latitude que Bergen, la moyenne de janvier est de — 6°, 2 au lieu de 0°, 9 ; celle de juillet est de 16°, 3 au lieu de 14°, 4, et les pluies ou les neiges annuelles ne donnent que 44 centimètres d'eau alors que Bergen en reçoit 186. Si les côtes norvégiennes sont toujours libres de glaces même au Cap Nord, le golfe de Botnie, les détroits danois sont parfois entièrement gelés, et des armées ont pu passer à pied sec de la Finlande à Stockholm ou de la Scanie au Jutland.

Il faut enfin tenir compte, naturellement, de l'extension en latitude qui vaut aux régions méridionales de la Suède un climat analogue à celui du Danemark et de l'Allemagne du Nord, tandis que le Norrland et la Laponie connaissent les froids intenses, les hivers interminables de la Russie septentrionale ou du haut Canada (comparez le climat de Göteborg avec le climat d'Haparanda et de Karesuando).

LA VÉGÉTATION. Trois domaines végétaux se partagent la péninsule Scandinave : la toundra, la forêt, la zone des pâturages et des cultures.

La toundra occupe l'extrême Nord de la Laponie. Ses mousses, ses lichens que broutent les rennes, se mêlent de bouleaux nains et de pins rabougris. On peut lui adjoindre toute la zone des hautes terres sises au-dessus de la limite supérieure des arbres (de 450 à 800 mètres suivant la latitude), c'est-à-dire la majeure partie des fjelde de Norvège et des monts Kiölen.

La forêt couvre à peu près la moitié de la superficie totale de la Suède et toutes les régions de Norvège où l'arbre peut vivre. Dans le Sud, quelques essences à feuilles caduques : hêtres, chênes, érables, charmes, apparaissent çà et là, mais ce sont des exceptions. Les conifères : pins et sapins mêlés de bouleaux, constituent la presque totalité des futaies scandinaves Ces futaies sont particulièrement denses dans le Norrland et la Dalécarlie, où elles couvrent près de 90 pour 100 de la surface du sol. C'est une portion de l'immense ceinture forestière boréale qui, à travers la Russie, la Sibérie, l'Alaska et le Canada, encercle toutes les terres de l'hémisphère Nord. Forêts majestueuses, mais mornes et tristes, sans sous-bois, toujours semblables à elles-mêmes ; leurs troncs épais s'élèvent au-dessus d'un tapis de mousses blanchâtres. Des troupeaux d'élans, des hermines, des martres, des renards, des ours, des loups vivent dans leurs solitudes silencieuses que trouble seul le fracas lointain d'une cataracte, le long murmure d'un torrent.

Au sud du Dal elf, dans le Svealand, la Gothie, la Norvège méridionale, la forêt, plus touffue et plus variée, a été en partie défrichée et se coupe de larges clairières occupées par les prairies et les champs. C'est une

zone correspondant à la Russie centrale entre Pétrograd et Moscou. L'orge, l'avoine, le seigle y mûrissent grâce à la température relativement élevée des étés continentaux et de la longueur des jours. On trouve même des champs de seigle jusqu'au fond du golfe de Botnie, sous le 68e degré de lat. N., et l'orge monte plus haut encore puisqu'elle atteint en Laponie le 70e. Comme, à pareille latitude, le soleil demeure pendant deux mois entiers au-dessus de l'horizon, la continuité de la lumière permet une évolution extrêmement rapide de la plante et l'on moissonne trois mois après avoir semé.

Quant au froment, sa limite extrême ne dépasse pas, en Suède, le 63e degré et il ne donne de récoltes régulières et suffisantes que dans les provinces de l'extrême Sud.

LES POPULATIONS DE LA PÉNINSULE

La Scandinavie est habitée :

1° Par des populations de races finno-ongriennes : Lapons et Finnois apparentés aux peuples mongoliques comme les Tatars, les Turcs, les Hongrois ;

2° Par des Scandinaves, de race indo-européenne, et qui constituent un rameau de la famille germanique.

LAPONS ET FINNOIS. ⌀⌀ On compte environ 19 000 Lapons en Norvège et de 7 000 à 8 000 en Suède. Ils habitent les régions de l'extrême Nord : Finmark, Laponie proprement dite, Norrland, où les forêts se mêlent aux tourbières et aux toundras.

Les uns, possesseurs de grands troupeaux de rennes, mènent la vie nomade du pasteur, passant l'hiver dans les régions forestières où le renne trouve aisément le lichen dont il se nourrit, et montant l'été sur les plateaux des monts Kiölen. Les autres chassent les animaux à fourrure, cultivent quelques champs d'orge ou de seigle, ou se livrent à la pêche dans les lacs, les rivières et les fjords. Pasteurs et sédentaires " habitent la *kota*, la tente classique des peuples ouralo-altaïques", formée de quelques perches couvertes de peaux. Ils se nourrissent de viande et de lait de renne, de poissons, et font un large usage du café, " tonique excellent sous les froids polaires ". De petite taille, mais robustes et résistants, ils ne sont plus des primitifs, et, tout en conservant les usages transmis par leurs ancêtres, ils ont adopté la religion luthérienne, savent presque tous lire et écrire leur langue, et tendent à se confondre avec les Scandinaves.

Les Finnois (6 000 à 7 000 en Norvège, 20 000 en Suède), venus de Finlande, ont émigré dans le Nord de la Péninsule entre le XVIe et le XVIIIe siècle. Les plus anciennes colonies établies dans la vallée du Glommen et de la Dalécarlie se sont complètement fondues dans la masse de la population norvégienne et suédoise. Les autres constituent, dans le Norrland et le Finmark, des petits groupes isolés de pasteurs et de bûcherons qui conservent leur langue et l'usage des ustensiles, des constructions en écorces de bouleaux, caractéristiques de leur race.

LES SCANDINAVES. ⌀⌀ Les Scandinaves forment la presque totalité de la population. On compte 2 400 000 Norvégiens et 5 560 000 Suédois qui appartiennent à la même race, parlent des langues très voisines l'une de l'autre, se ressemblent par nombre de traits de caractère, mais diffèrent aussi profondément les uns des autres, ce qui explique leur division en États distincts malgré l'unité géographique du cadre où ils vivent.

Ils constituent, avec les Anglo-Saxons, les Hollandais, les Flamands et les Allemands, l'une des fractions de la grande famille germanique. De très haute taille (1 m. 70 en moyenne en Suède, 1 m. 72 en Norvège), très robustes, fortement charpentés, ils ont presque tous la peau très blanche, les cheveux très blonds, les yeux d'un bleu adouci. Le climat rude, mais salubre, de leur patrie, diminue le taux de la mortalité de telle sorte que la longueur de la vie humaine en Scandinavie dépasse cinquante ans, alors qu'en France elle est de quarante-trois à peine. Sérieux, pondérés, ennemis de la routine, très travailleurs, appliquant avec ponctualité les prescriptions concernant l'hygiène publique, ils ont su, en Suède surtout, supprimer presque radicalement le fléau de l'alcoolisme. Nulle part, sauf au Danemark, l'instruction n'est aussi répandue. On ne compte, autant dire, point d'illettrés, et cela même en Norvège, où la dispersion de la population en fermes isolées, que séparent de grandes distances, obligea à créer des " instituteurs itinérants " qui passent quelques semaines dans chaque ferme, donnent les éléments de l'instruction et laissent aux parents le soin d'achever leur œuvre. Tous sont luthériens, et luthériens pratiquants, très attachés à leur religion qui est la seule officiellement reconnue par l'État, et que tous les fonctionnaires doivent obligatoirement adopter. Enfin les uns et les autres, poussés à la fois par l'esprit d'aventures, le goût des expéditions lointaines, et aussi par la pauvreté de leur sol, n'ont jamais hésité à quitter leurs fjords et leurs forêts pour courir le vaste monde.

C'étaient des Norvégiens, ces Vikings ou Normands, qui, au début du Moyen Age, mirent en coupe réglée la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, créèrent le duché de Normandie, s'installèrent sur les trônes d'Angleterre et de Sicile. Norvégiens encore, les hardis navigateurs qui, entre le VIIIe et le XIIe siècle, parcoururent l'Océan Glacial, découvrirent l'Islande, le Groenland, le Spitzberg, atteignirent l'Amérique quatre cents ans avant Christophe Colomb. A la



rendent en foule. En été, des milliers de touristes, en route pour le Cap Nord, y vont



LE LAC DE LANGELAND ET LES NÉVÉS DE JUSTEDAL. *La route qui établit du Sognefjord au Nordfjord par Vadheim et Nedre contourne ou longe un grand nombre de lacs, de même origine que les fjords dont ils reproduisent la direction générale et les formes dentelées. Ces beaux lacs aux eaux sombres qui dorment au milieu des prairies et des forêts, sont le grand charme de la Norvège. L'horizon est, ici, barré par une puissante muraille rocheuse qui, s'élevant à plus de 2000 mètres, supporte l'immense névé de Justedal, dernier témoin de l'ancienne " inlandsis " qui recouvrit autrefois toute la Scandinavie.* Cl. VALENTINE.



HAMMERFEST. *La latitude de ce petit port de pêche peuplé de 3000 habitants et situé par 78°40, à l'extrême-Nord de la Norvège, en fait la ville la plus septentrionale du monde. Le soleil ne s'y couche pas entre le 13 mai et le 27 juillet, mais il ne se lève pas du 18 novembre au 23 janvier.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



BERGEN. *Fondée au XIIe siècle, l'ancienne Bjorgoin, la " ville des montagnes " acquit une remarquable prospérité du jour où les Hanséates y créèrent, au XVe siècle, un de leurs comptoirs. Elle monopolisa, dès lors, les produits de la pêche sur toute la côte occidentale de la Norvège.* Cl. PHOTOGLOB.



... canal ... pour ... ge des foins, il faut disposer l'herbe ... [illegible] FLAVIENS.



FABRICATION DU CHARBON DE BOIS. *Point de houille en Scandinavie. Par contre, le bois abonde et la fabrication du charbon prend les proportions d'une véritable industrie.* Cl. NILSSON.



GUDBRANDSDAL. *C'est une grande et belle vallée dont les lacs reflètent les sombres parois de la montagne. Elle ouvre un passage commode entre Christiania et le Nordfjord.* Cl. VALENTINE.

[illegible] atteignaient les rives de la Volga, fondaient la principauté de Novgorod, descendaient le Dniepr jusqu'à la mer Noire et se mettaient à la solde des Empereurs de Constantinople. Au XVIIe siècle, aux temps héroïques de Gustave-Adolphe et de Charles XII, les armées suédoises parcoururent victorieusement l'Allemagne entière et firent de la Suède la première puissance militaire de l'Europe.

On retrouve aujourd'hui encore la marque de ce caractère aventureux dans l'abondance des grands explorateurs scandinaves : les Nansen, les Amundsen, les Nordenskiöld, les Sven Hedin ; on la retrouve aussi dans la facilité avec laquelle Suédois et Norvégiens émigrent, et pour toujours. Au XIXe siècle, 500 000 Norvégiens, 1 200 000 Suédois, — proportion formidable si l'on tient compte de la faiblesse de la population, — sont allés se fixer à l'étranger, aux Etats-Unis surtout, dans le Minnesota, l'Illinois, le Wisconsin.

Ils s'emploient dans les mines, les fabriques, les exploitations forestières, et par leur vigueur, leur intelligence, l'ensemble de leurs qualités morales et physiques, leur goût aussi pour la vie libre et solitaire, si précieux dans les pays neufs, ils constituent un des éléments les plus " désirables " du groupe des émigrants européens.

Mais à cette communauté de race, de traditions, de religion, d'habitudes, s'opposent fortement des différences profondes de caractères, de conceptions sociales et politiques. Le peuple suédois, " terrien et monarchique ", aime, comme l'Allemand, la règle, l'ordre, la discipline. Bien qu'en Suède comme dans les autres pays européens les idées libérales et socialistes aient fait de notables progrès, " l'esprit public conserve comme une empreinte d'ancien régime ", les nobles possesseurs de vastes domaines, le haut clergé luthérien ont encore une influence politique et sociale incontestée.

Le Norvégien, au contraire, " marin et démocrate ", est passionné d'indépendance, de liberté individuelle, impatient du joug le plus léger de l'autorité. Alors que la population rurale suédoise se groupe le plus ordinairement en villages, le goût du Norvégien pour l'isolement est tel qu'il ne connaît pas cette forme, pourtant primitive, de l'habitat humain. Sa langue même ignore le mot : village. Cultivateurs, éleveurs, pêcheurs, habitent des fermes ou des maisons isolées, largement séparées les unes des autres. " Le plus souvent, dans les campagnes, il n'y a point de centres administratifs, et les services publics sont disséminés dans l'étendue des communes. Dans une localité se rencontrent l'église et le presbytère, complètement solitaires ; dans une seconde, le représentant de l'administration ; dans une troisième, l'école, etc. " (Ch. Rabot.) Et cette liberté, cette indépendance individuelles, le Norvégien les veut non seulement pour lui, mais pour la collectivité dont il fait partie. Il ne tolérerait pas, comme le Suédois, d'obéir au mot d'ordre d'une caste dirigeante. Les usages gouvernementaux comptent parmi les plus démocratiques qui soient au monde.

Du reste, si le peuple entier tient à prendre une part immédiate et réfléchie à la confection des lois, il n'est besoin d'aucune contrainte pour le décider à les appliquer strictement.

Ces différences de caractères expliquent la scission qui s'est produite en 1905 entre la Suède et la Norvège, unies depuis 1814 en un seul Etat. C'était un " mariage de raison auquel a mis fin un divorce par consentement mutuel ". Les deux pays ont repris leur indépendance et forment maintenant deux royaumes constitutionnels qui ont des formes gouvernementales à peu près semblables, mais avec des tendances démocratiques très accusées en Norvège, des tendances beaucoup plus conservatrices en Suède. Rappelons pour mémoire que la dynastie qui règne présentement en Suède eut comme fondateur le général français Bernadotte.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

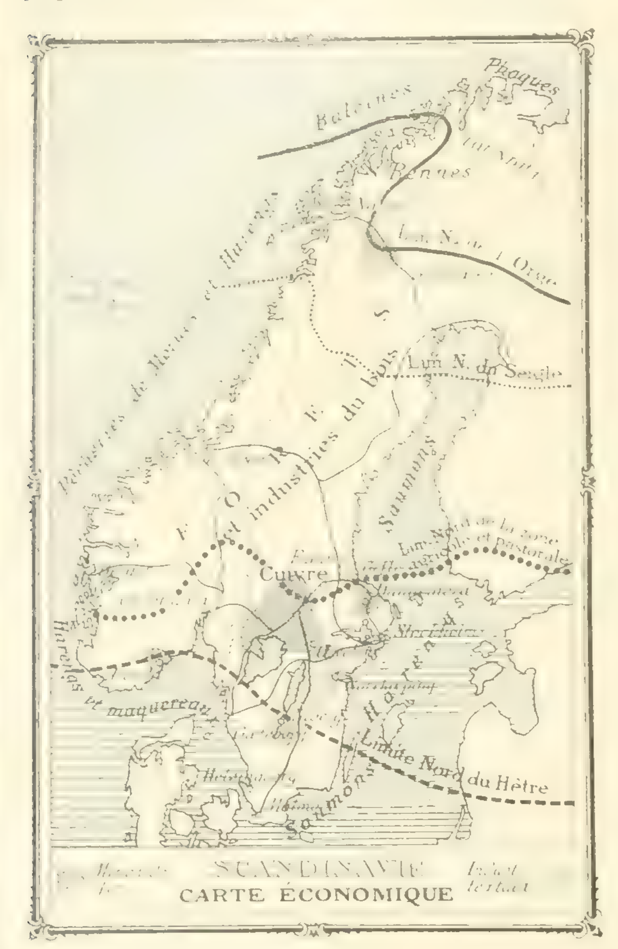
Le Royaume de Norvège

Les 2 400 000 habitants de la Norvège sont répartis d'une façon très inégale. Alors que les monts Kiolen et les Fjelde sont complètement vides d'hommes, la région relativement basse qui entoure Christiania et la zone littorale renferment la quasi-totalité de la population.

AGRICULTURE ET ÉLEVAGE. ❧❧ L'agriculture ne dispose que de 0,8 pour 100 de la superficie totale. Les terres arables les plus étendues et les plus productives se trouvent dans les pays méridionaux autour du fjord de Christiania, le long du Glommen et du lac Miösen. Ailleurs, dans le fond des fjords, dans les parties les plus élargies des vallées, on n'aperçoit que de rares parcelles cultivées, donnant une récolte médiocre et aléatoire. L'orge peut mûrir jusqu'à Tromsoë ; le froment est à peine cultivé. C'est le seigle, l'avoine surtout et la pomme de terre qui s'accommodent le mieux des conditions climatiques : pommes de terre et bouillie d'avoine sont les mets les plus courants du paysan norvégien.

Les prairies occupent 5 pour 100 environ du sol. Les pluies fréquentes, les terrains imperméables leur conviennent et le troupeau bovin compte 1 100 000 têtes, ce qui est beaucoup étant donné le petit nombre des habitants. Beurre, fromage et lait sont du reste consommés en grande quantité dans le pays même. Le reste s'exporte à l'étranger.

La propriété est extrêmement morcelée ; cela tient non seulement aux habitudes démocratiques du pays, mais surtout à la petitesse et à la dispersion des parcelles de terrain utilisables. De plus, le paysan est généralement propriétaire du sol qu'il cultive. On compte 304 000 pro-



SCANDINAVIE
CARTE ÉCONOMIQUE

priétés pour 11 000 kilomètres carrés de terres arables et de prairies, soit 3 hectares en moyenne pour chaque penure. La ferme ou " gaard ", construite en bois, est confortable et propre. Peinte en couleurs vives : jaune, blanc, rouge, elle met la seule note un peu riante sur la palette des verts sombres et des gris monotones.

L'EXPLOITATION DES FORÊTS. L'exploitation des forêts s'ajoute aux profits que le paysan retire de l'agriculture. Les bois, coupés en hiver, sont traînés sur la neige durcie jusqu'aux rives des torrents. Lors de la fonte des neiges et de la débâcle printanière, bûches et troncs d'arbres sont charriés par le courant jusqu'aux scieries du bas-pays et aux ports de la côte. Une partie s'emploie dans le pays même et sert notamment à construire ou réparer la très importante flotte commerciale du royaume. Le reste, transformé en chevrons, douves, planches, en pâte à papier, en cellulose, etc., s'expédie en Angleterre et en France.

MINES ET INDUSTRIES. Si les carrières de granit ont quelque importance et fournissent aux navires un précieux fret de retour, le sous-sol est pauvre en minerai. On exploite des mines d'argent à Kangsberg, des mines de fer et de cuivre à Röraas et au Sulitjelma (valeur totale de la production : 8 500 000 couronnes en 1913, la couronne valant, alors, 1 fr. 39, — 42 000 000 de couronnes en 1917) ; mais la houille, qui permettrait la création des industries métallurgiques, manque totalement. Par contre, la " houille blanche " abonde et l'énergie électrique peut être obtenue à très bon compte. Aussi, depuis une quinzaine d'années surtout, de grandes usines électro-chimiques (celles de Rjukan, de la Svaelgfoss, de Vamma, etc.) se sont-elles établies pour produire, notamment, des nitrates artificiels par la fixation de l'azote atmosphérique.

Les autres établissements industriels de Norvège, ou bien utilisent les bois des forêts (scieries, fabriques de cellulose, de papier, de pâte à papier) ou bien sont en rapport immédiat avec les ressources nées de la mer : conserves de poissons, fabriques d'huile de foie de morue, ateliers de constructions navales, etc.

LA VIE MARITIME. C'est l'exploitation de la mer, en effet, qui est l'industrie nationale des Norvégiens, et cela sous deux formes : pêche, trafic maritime. La pêche se pratique sur toute la côte, depuis le Skagerrack jusqu'au Cap Nord. L'abondance du poisson dans les fjords, les chenaux et au large du Skiärgaard a fixé un bon tiers de la population norvégienne sur les rocs dénudés des îles et sur tous les points du littoral où une mince bande de terre permet d'édifier les maisons des pêcheurs et les sécheries de poisson. D'un bout à l'autre de la Norvège occidentale on ne vit que pour la pêche, par la pêche et les industries qui en dérivent ; et, aux marins de profession, vient s'ajouter, dans la saison particulièrement favorable, un fort contingent de Finnois, de Lapons ou d'agriculteurs norvégiens qui abandonnent temporairement leurs troupeaux ou leurs champs pour s'approvisionner de poissons frais et fumés.

Dans les " villes " maritimes, comme dans les bourgades des îles, dans les humbles maisons isolées au long des plages rocheuses, on ne voit que barques rentrant ou sortant, filets qui sèchent, poissons que l'on décharge et qui s'entassent sur les quais, étals de bois où pendent les morues éventrées. Le bétail même, au moins dans les régions du Nord où le fourrage est très rare, devient ichtyophage : on le nourrit pendant trois mois par an de têtes de morues bouillies avec un peu l'herbe. Partout une odeur nauséabonde de poisson gâté poursuit le visiteur, s'attache à ses vêtements, emplit l'air qu'il respire. Et la pêche ne chôme jamais, car, si la morue qui donne les plus beaux revenus se capture surtout de février à mai (côtes de Lofoten, de Romsdal et de Fin-

marck), le hareng et le maquereau en janvier et au cœur de l'été, en toute saison les sardines, les sprats, les saumons, les raies, les congres, etc., emplissent les filets.

Si considérable est la quantité de poissons capturés par 140 000 pêcheurs, que la Norvège, non seulement suffit aux besoins de ses habitants grands consommateurs de poisson sous toutes ses formes, mais peut vendre annuellement pour plus de 100 000 000 de couronnes de morue, d'huile, de rogue, de harengs, de sprats, etc.

Ayant acquis de très bonne heure l'habitude de la mer, et d'une mer difficile, sur une côte pleine d'écueils, envahie par les brouillards, les Norvégiens sont devenus des marins accomplis. Aussi leur flotte commerciale a-t-elle pris une importance telle que, avec ses 3 600 navires en bois et en fer, jaugeant plus de 1 300 000 tonnes nettes, elle se classait en 1920 au cinquième rang des grandes flottes du monde, ne le cédant qu'à la Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, à la France et au Japon.

Ces navires ne se consacrent évidemment point au transport des seules marchandises d'origine norvégienne ou nécessaires aux Norvégiens. Le plus grand nombre est affrété par les pays étrangers : France, Belgique, Russie, Amérique du Sud. C'est un capital qui jusqu'en 1913 rapportait bon an, mal an, aux armateurs et aux marins du royaume, un revenu net de 95 000 000 à 100 000 000 de couronnes.

LE COMMERCE. Les produits de la pêche, les bois, un peu de minerai et de granit, les nitrates artificiels, tels sont les principaux objets exportés de Norvège. Leur valeur atteignait, en 1913, 381 000 000 de couronnes (781 000 000 de couronnes en 1919). A l'importation, les denrées alimentaires tiennent la tête; puis viennent les produits manufacturés : machines, vêtements, textiles, etc. (552 000 000 de couronnes en 1913 ; 1 580 000 000 de couronnes en 1919). Comme on le voit, les achats dépassent largement les ventes. Mais la balance se rétablit en faveur de la Norvège si l'on tient compte des profits qu'elle retire de la location de ses navires et des sommes considérables que laissent chaque année les touristes. " Les Norvégiens sont parvenus à se faire de très belles rentes avec le soleil de minuit et les fjords. En trente ans ils ont su adapter leur pays rébarbatif aux exigences des voyageurs, et sont arrivés à concurrencer la Suisse. " (Ch. Rabot.)

LES VILLES. La prépondérance de la vie maritime se marque encore par la répartition des centres urbains. Sur 64 localités auxquelles la loi donne le titre de ville, 57 sont placées sur le littoral et vivent de la pêche, du commerce des bois, de l'armement.

De ces 64 agglomérations qui absorbent environ 28 pour 100 de la population totale, 6 seulement méritent vraiment le nom de ville : Christiania avec 260 000 âmes, Bergen avec 90 000, Trondhjem 55 000, Stavanger 44 000, Drammen 25 000 et Christiansand 16 000. Les autres ne sont guère que de gros bourgs, et l'on en compte même 8 qui n'atteignent pas 1 000 habitants.

Christiania, placée au fond d'un long fjord aux bords évasés, est le débouché naturel de la région la plus fertile du royaume, et des vallées : Osterdal, Gudbrandsdal, Hallindal, qui desservent les régions minières et forestières des Fjelde ou livrent passage aux routes menant vers la côte occidentale. C'est la capitale de la Norvège en même temps que son plus grand entrepôt commercial et son port le plus actif.

Autour de Christiania, 14 petits ports : Drammen, Horten, Tönsberg, Laurvick, etc., s'échelonnent sur les rives du Skagerrak, tandis que, à l'intérieur, Kongsvinge, Kongsberg (6 000 habitants), Gjövik, Hamar, Lillehamer, etc., sont les centres agricoles de la région des lacs.

Par Christiansand, à l'extrême Sud, et Stavanger on gagne la grande région maritime des fjords et du Skiärgaard. Sur une côte âpre et nue, bordée de hautes murailles rocheuses, s'échelonnent des ports de pêche que l'énorme rempart des Fjelde isole de l'intérieur. Bergen en est le plus important. Elle fut, au Moyen Age, l'un des grands centres d'échange de la ligue Hanséatique ; aujourd'hui ses 90 000 habitants en font la seconde des villes norvégiennes. Une voie ferrée et deux routes carrossables fort pittoresques l'unissent à Christiania en franchissant les solitudes sauvages des Hauts Plateaux.

Aalesund et Christiansund, placées sur des îles du Skiärgaard, nous conduisent à Trondhjem. La ville est placée sur les rives d'un fjord largement ramifié, bordé — chose rare — de terres fertiles propres à la culture et à l'élevage. De plus, ce fjord correspond à la dépression du Jämtland, qui, entre les hauteurs continues des Fjelde et les monts Kiölen, constitue le seul passage naturel et facile menant des rivages de l'Atlantique à l'intérieur de la Scandinavie. A ces circonstances Trondhjem dut son importance d'autrefois, attestée par sa charmante cathédrale ogivale du XIIIe siècle, par son titre d'ancienne capitale du royaume, — et son rôle économique d'aujourd'hui. Reliée par voie ferrée non seulement avec Christiania mais avec Stockholm, elle dessert une partie de la Suède centrale et sa population atteint 55 000 habitants.

Au Nord de Trondhjem, dans les départements du Norrland, de Tromsöe, et dans la Finlande, si les bourgades de pêcheurs sont encore assez nombreuses, les villes disparaissent. Les agglomérations les plus importantes sont les ports de Tromsoë (7 000 habitants), Narvik (5 000 habitants), ville de bois créée en 1902 pour servir de débouché à la voie ferrée qui traverse la Laponie et dessert les riches gisements de fer de la Suède septentrionale, puis Bodoë, Vardoë et Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde.

Le Royaume de Suède

Bien que les côtes du Royaume de Suède atteignent, avec leurs multiples indentations, plus de 8000 kilomètres, et que la flotte marchande, avec ses 2900 navires jaugeant un million de tonnes, se classe au sixième rang des flottes européennes, le pays tire de la mer des ressources infiniment moindres que sa voisine norvégienne. La valeur totale des produits de la pêche (saumons, harengs, maquereaux du Skagerrak et de la Baltique), ne dépasse pas annuellement 280 000 000 de couronnes.

Par contre, l'agriculture et l'élevage, l'exploitation des bois, les mines et l'industrie ont, en Suède, une tout autre importance qu'en Norvège, grâce, soit à l'étendue beaucoup plus considérable des terres productives et des forêts, soit à la richesse du sous-sol, soit à la facilité plus grande des communications intérieures.

AGRICULTURE, ÉLEVAGE, FORÊTS. La Suède dispose de plus de 50 000 kilomètres carrés de terres arables et de prairies, soit le neuvième de la superficie totale, et 48 pour 100 de la population s'occupe d'agriculture et d'élevage. Les terrains les plus fertiles se trouvent à l'extrême Sud du pays, dans la province de Scanie. Puis vient la dépression lacustre de la Suède centrale, où des dépôts d'alluvions marines récentes et quelques lambeaux de calcaires secondaires donnent un sol beaucoup plus productif que les sables morainiques ou les granits décomposés. Au nord du Dal elf, les cultures deviennent rares, par suite de la rigueur du climat et du petit nombre des habitants ; la forêt, mêlée de tourbières, couvre la presque totalité du sol.

Le froment (5 pour 100 des terres cultivées) ne mûrit régulièrement que dans la Scanie. L'orge, très résistante, est la culture principale du Norrland (12 pour 100). Le seigle (24 pour 100) et l'avoine (48 pour 100) se récoltent principalement dans la Suède centrale. Le pain national du pays est une mince galette de seigle, le " knäckebröd ", et le paysan suédois consomme autant de bouillie d'avoine que le Norvégien. Enfin la pomme de terre se cultive un peu partout, car chaque Suédois en absorbe, en moyenne, 200 kilogrammes par an. La betterave à sucre a pris de l'extension en Scanie.

L'élevage trouve en Suède des conditions plus favorables encore qu'en Norvège, et le troupeau bovin est si nombreux que l'on compte, en certains districts du Sud, 140 bêtes à cornes par 100 habitants. La moyenne est de 50 animaux pour 100 habitants. Aussi la Suède peut exporter une partie de son bétail vers l'Allemagne et l'Angleterre. De plus, des laiteries coopératives se sont créées, à l'exemple du Danemark, et des quantités considérables de beurre se vendent à l'étranger.

L'exploitation des forêts constitue, après l'agriculture et l'élevage, la principale ressource de la Suède. Comme en Norvège, les arbres coupés en hiver sont jetés au printemps dans les torrents qui les charrient jusqu'aux scieries et aux ports de la côte. En 1913, l'exportation du bois sous toutes ses formes rapporta au royaume plus de 360 000 000 de couronnes (831 000 000 de couronnes en 1919). Nul pays au monde n'atteint un pareil chiffre.

MINES ET INDUSTRIES. La Suède possède de très riches gisements de fer. Les plus anciennement exploités se trouvent dans la région des grands lacs : Dannemora, Cerebo, Groengesberg. Mais ce sont les mines de Laponie : à Gellivara, Kirunavara, qui donnent de beaucoup le minerai le plus abondant et le plus apprécié. Malheureusement, la houille manque. Les charbonnages de Scanie ne fournissent annuellement que 430 000 tonnes de combustible de mauvaise qualité.

Autrefois, quand le minerai se traitait au charbon de bois, les fers de Suède avaient une réputation européenne. Aujourd'hui la Suède, en achetant à l'étranger la houille qui lui manque, parvient encore à produire d'appréciables quantités de fonte, de fer et d'acier. Mais il lui est difficile de lutter contre la concurrence des nations productrices de charbon, et elle doit exporter à l'état brut la majeure partie de ses minerais (production totale : 6 000 000 à 7 000 000 de tonnes).

Les mines de cuivre de Falun, exploitées depuis le XIIIe siècle, sont aujourd'hui fort appauvries. Les autres industries extractives : or, argent, plomb, zinc, ne valent pas d'être mentionnées.

Dans le groupe des industries proprement dites, celles qui travaillent le bois : scieries, papeteries, fabriques de pâte à papier, etc., tiennent de beaucoup la première place (valeur de leur production : 900 000 000 de couronnes en 1918). Il faut y ajouter les filatures et tissages de laine, de lin, de coton (à Norrköping, Boras, etc.), les aciéries, coutelleries, fabriques de machines (à Oerebro, Eskiltuna, Malmoë, Göteborg, etc.), les fabriques d'allumettes (Iönköping), les industries électriques et électro-chimiques enfin, que favorisent l'abondance, le bon marché de la " houille blanche " et qui ont devant elles un avenir plein de promesses.

LE COMMERCE ET LES VOIES DE COMMUNICATION. Le commerce intérieur de la Suède dispose d'un ensemble de voies de communications très supérieur à celui de la Norvège. La longueur totale des voies ferrées dépasse 14 000 kilomètres.

Les régions méridionales sont naturellement les mieux desservies : la



[illegible]



UNE FERME SUÉDOISE *est construite, dans le Centre et le Nord, en bois de sapin de couleur sombre, mais que relève la teinte blanche des fenêtres.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



STOCKHOLM. *Située entre l'extrémité orientale du lac Malar et une baie de la Baltique, bâtie sur deux presqu'îles et plusieurs îles couvertes de riantes villas, Stockholm offre, de quelque côté qu'on l'observe, un puissant aspect.* Cl. LINDAHLS.



ÉGLISE DE HATTERDAL. *Intéressant spécimen d'un type de construction antérieur à la Réforme, que l'on trouve dans toute la Scandinavie.* Cl. VALENTINE.



GROUPE DE PAYSANNES EN DALÉCARLIE. *La province de Dalécarlie, au Nord-Ouest de Stockholm, peut être considérée comme le cœur de la Suède. Traversée par les deux branches du Dal Elf, couverte d'un mélange de plaines aux belles prairies et de collines boisées, embellie par des cascades, des lacs nombreux, elle offre en raccourci tous les aspects caractéristiques des paysages suédois. Ses habitants, renommés pour leur esprit d'indépendance et leur bravoure, passent pour représenter le type le plus pur des "Svear" ou Suédois. Leurs femmes demeurent encore, en général, fidèles aux costumes du temps passé.*



... en gradins croissent d'épaisses forêts ...



VISBY : ENCEINTE FORTIFIÉE. *Capitale de l'île de Gotland, Visby s'affilia à la Ligue hanséatique et fut, jusqu'au XV*



TROLLHATTAN. *La plus célèbre des puissantes chutes d'eau que la Suède peut utiliser pour la production de la houille blanche.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.

densité du réseau ferré y atteint 19 kilomètres par 100 kilomètres carrés, proportion plus élevée que celle de l'Allemagne. Des bacs à vapeur ou ferry-boats, partant d'Helsingborg, de Malmoë et de Trellaborg, transportent directement les trains jusqu'aux ports danois de Copenhague et d'Elseneur et jusqu'à l'île allemande de Rügen, permettant ainsi aux voyageurs de se rendre sans changer de wagon à Hambourg ou à Berlin.

La région centrale également bien desservie communique directement avec Christiania et Trondhjem. De plus, le canal de Gothie unit Göteborg à Stockholm par les lacs Vener et Wetter.

Au nord du Dal Elf, une seule voie ferrée court à travers le Norrland, parallèlement à la côte, jusqu'au fond du golfe de Botnie où elle s'unit au réseau de Finlande. Enfin le Translapon, audacieusement jeté par-dessus les monts Kiölen, dessert les riches gisements de fer de Kirunavara et de Gellivara dont les minerais s'exportent, soit par Lulea sur la Baltique, soit par Narvik sur la côte norvégienne de l'Atlantique.

Le commerce extérieur atteignait, en 1913, le total de 1 665 000 000 de couronnes. Il s'est élevé en 1920 jusqu'à 5 701 000 000 de couronnes. La Suède vend surtout du bois sous toutes ses formes : bois brut, pâte à papier, papier, etc. (831 000 000 de couronnes), des minerais et métaux (353 000 000), des animaux vivants, du beurre et du fromage (66 000 000). Elle achète des denrées alimentaires : céréales, café, sucre, de la houille, des matières premières pour ses industries textiles, et des objets fabriqués. L'importance de sa flotte commerciale lui permet de louer, comme la Norvège, une partie de ses navires aux armateurs étrangers. Le profit qu'elle retire de ces affrètements, les sommes d'argent envoyées par ses émigrants comblent le déficit produit par l'excédent de ses achats, 3 395 000 000 de couronnes, sur le chiffre de ses ventes, 2 306 000 000 de couronnes. De plus, la Suède a su, comme la Norvège, attirer chez elle les touristes qui commencent d'être pour le pays une source de profits.

RÉPARTITION DE LA POPULATION. LES VILLES. ⌀⌀ La Suède est peuplée de 5 560 000 habitants, soit 13 au kilomètre carré. L'accroissement de la population est lent, malgré la faible mortalité. Le taux de la natalité, en effet (24,7 pour 1 000 habitants), ne dépasse la moyenne française (19 pour 1 000) que de quelques unités, et l'émigration, du reste en décroissance, enlève chaque année au pays 20 000 à 25 000 de ses enfants (40 000 en moyenne vers 1890).

La Suède possède 97 agglomérations qualifiées légalement du titre de " ville ". Mais 7 seulement renferment plus de 30 000 habitants, et la plupart des autres ne sont que des bourgades. La grande majorité de la population habite des villages et la dispersion en fermes isolées est beaucoup plus rare qu'en Norvège. Les maisons, construites en bois dans les pays forestiers du Norrland et du Svealand, sont peintes en rouge avec des ouvertures blanches. Dans le Sud, prévaut l'usage de la pierre.

La répartition de la population est extrêmement inégale. La Laponie suédoise, les pentes boisées des monts Kiölen sont presque vides d'hommes. Seule l'exploitation des mines de fer amena la création de deux centres urbains, à Gellivara (5 000 habitants) et Kirunavara (7 000 habitants). Dans le Norrland, c'est-à-dire la région qui s'étend au Nord du 62° latitude, l'intérieur ne renferme que quelques bourgades, placées aux rives des torrents, aux débouchés des lacs, et où vivent des Lapons, des Finnois, un petit nombre de Suédois qui s'occupent surtout de l'abatage des bois. Mais la côte, sur une largeur de 30 à 50 kilomètres, est déjà plus peuplée. La présence d'alluvions marines recouvrant les dépôts morainiques permet la culture de l'orge, du seigle, et l'élevage des bêtes à cornes. De plus, tous les fleuves qui dévalent des monts Kiölen charrient les bois flottés.

Aussi, à chaque embouchure se loge une petite ville où l'on apprête et d'où l'on exporte les produits des forêts : Haparanda, célèbre par son observatoire, Lulea (10 000 habitants), d'où partent non seulement des planches et des madriers, mais aussi les minerais de fer de Gellivara ; Unica (6 000 habitants), Hernösand (10 000 habitants), Sundswall (17 000 habitants), etc. Ces régions du Norrland, longtemps ignorées des Suédois eux-mêmes, attirent de plus en plus leur attention. On s'est aperçu que leurs ressources naturelles (minerai, bois, agriculture et élevage), sont beaucoup plus considérables qu'on ne le supposait, et une véritable colonisation intérieure y entraîne peu à peu une partie des émigrants qui se dirigeaient autrefois vers les pays d'outre-mer.

La Suède centrale, ou région des lacs, groupe la majeure partie des habitants du royaume, grâce à la fertilité de son sol (65 pour 100 de la superficie totale est mise en cultures), à la facilité des communications par eau et par terre, à l'exploitation des mines (fer et cuivre), à l'abondance des chutes d'eau qui favorise l'industrie. Stockholm (415 000 habitants), la capitale du royaume, est joliment située au débouché du lac Mälar ; on l'appelle la " Venise de la Baltique ", car ses maisons, ses beaux jardins, se dispersent sur un grand nombre d'îles et les blanches façades de ses palais se mirent dans les eaux calmes. Au Nord de Stockholm, la vieille et paisible cité universitaire d'Upsal (28 000 habitants) est groupée sur une colline que surmonte une belle cathédrale ogivale, construite au XIIIe siècle par un architecte français. C'est la métropole religieuse et intellectuelle du royaume.

Falun (12 000 habitants), connue par ses mines de cuivre, a pour port Gäfle (37 000 habitants), sur la Baltique. A l'intérieur, Norrköping (58 000 habitants) tisse la laine. Oerebro (35 000 habitants) est au centre d'un riche bassin métallifère ; Eskilstuna (30 000 habitants) fabrique de la coutellerie et des outils en acier; Jönköping (27 000 habitants), des allumettes ; Boras (27 000 habitants), des toiles de lin et de coton.

Sur la côte occidentale, Göteborg ou Gothembourg (200 000 habitants), est la seconde ville et le premier port de la Suède, en relations aisées avec l'intérieur et même la Baltique par plusieurs voies ferrées et le canal de Gothie.

Enfin, au sud du plateau tourbeux et presque inhabité du Smäland, la riche province de Scanie, très peuplée, presque entièrement couverte de cultures, et qui contient les seuls gisements houillers du royaume, a comme débouché les ports et cités industrielles de Helsingborg (45 000 habitants), Malmoë (111 000 habitants) et Trelleborg (10 000 habitants), tandis qu'à l'intérieur, Lund (22 000 habitants), qui possède la seconde Université du royaume, dort dans un cadre de verdure.

LES ILES DE GOTHLAND ET OELAND. ⌀ ⌀ A la Suède centrale se rattachent les deux îles de Gothland et d'Oeland. Leur sol, formé de calcaires, est généralement fertile et se prête aussi bien à l'agriculture qu'à l'élevage. Gothland nourrit 55.000 habitants et Oeland 25.000. Gothland eut même, au Moyen Age, une importance commerciale considérable, car elle servait à la Hanse Germanique d'entrepôt pour les marchandises venues de Russie. Sa petite capitale Visby conserve, en souvenir de ce brillant passé, une ceinture de remparts qui est un bon spécimen de l'architecture militaire du XIIIe siècle.

CHAPITRE IV

LE DANEMARK

GÉNÉRALITÉS

Le Royaume de Danemark complète la série des Etats Scandinaves. Il est habité par des populations de même race, de même origine, de même caractère que la Suède et la Norvège.

Parmi les fameux Vikings ou pirates normands qui dévastèrent entre le VIIIe et le Xe siècle les côtes d'Angleterre et de France, les gens du Jutland et des Iles Danoises rivalisaient d'ardeur aventureuse avec leurs compatriotes des fjords norvégiens. Plus tard, les rois danois devenus maîtres de toute la péninsule Scandinave, des Iles Fâroër, de l'Islande, du Groenland, pouvant à leur gré barrer les détroits (Sund, Grand et Petit Belt) qui mènent de la Mer du Nord à la Baltique, jouèrent un rôle prépondérant dans l'Europe boréale. La Suède leur échappa la première dès le XVIe siècle. En 1815, pour punir le Danemark de son attachement inébranlable à la cause de la France napoléonienne, le Congrès de Vienne lui enleva la Norvège. En 1864, la Prusse et l'Autriche lui arrachèrent les duchés de Schleswig, de Holstein, de Lauenbourg que la Prusse conserva pour elle seule après Sadowa. La construction du canal de Kiel annula en partie, au profit exclusif de l'Allemagne, les avantages que le Danemark retirait du trafic des Détroits. Ainsi mutilé, se trouvant par sa position même à la merci d'une Allemagne toute-puissante, le Danemark sut néanmoins faire preuve d'une admirable vitalité qui se traduisit, pendant cinquante ans, par un développement économique proportionnellement supérieur à celui de tout autre Etat européen, par un remarquable accroissement de la population, par l'acquisition d'un bien-être matériel que pourraient lui envier les plus riches parmi les grandes nations.

La victoire de l'Entente, à laquelle il ne put, du reste, collaborer, a récompensé la constance de ses efforts en lui permettant de rentrer en possession de la partie du Schleswig habitée par des Danois.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LE RELIEF DU JUTLAND ET DE L'ARCHIPEL. ⌀⌀ Le Danemark comprend : 1° Une région continentale : la presqu'île du Jutland ou Jylland (l'ancienne péninsule Cimbrique), prolongement septentrional des plaines allemandes du Nord ;

2° Une région insulaire formée de 92 îles dont les plus grandes : Alsen, Fionie, Seeland, Laaland, Falster, Moën, etc., unissent, comme un pont naturel, l'Europe centrale à la presqu'île scandinave. Ces îles sont isolées les unes des autres ou séparées du Continent par des détroits, d'origine très récente, puisque leur création définitive est postérieure à la fusion des masses de glaces qui, venues des hautes terres norvégiennes, recouvrirent le Danemark entier. Les plus importants de ces passages sont le Petit Belt, entre le Jutland et Fionie (650 mètres au point le plus étroit), le Grand Belt, entre Fionie et Seeland (large de 18 à 30 kilomètres), et surtout le Sund, entre Seeland et la Scanie Suédoise (4500 mètres de large au goulet d'Elseneur). Très peu profonds (de 10 à 50 mètres), il leur arrive, pendant les hivers rigoureux, d'être entièrement pris par les glaces, grâce à la faiblesse des marées et à la petite proportion de sel contenue dans les eaux de la Baltique.

Le Danemark est, avec la Hollande, le pays européen dont l'altitude moyenne est la plus faible. Si le niveau de l'Océan s'élevait d'une trentaine de mètres, la moitié du royaume disparaîtrait sous les eaux. Le sous-sol est formé d'assises calcaires rabotées et aplanies par les glaciers scandinaves, mais qui n'apparaissent au jour qu'en quelques points du littoral (falaises de l'île de Moën, par exemple). Partout ailleurs, en effet, les moraines, charriées par les glaciers et laissées en place après leur

fusion, ont recouvert le territoire danois d'une couche de boues, de sables, de blocs erratiques, dont l'épaisseur atteint jusqu'à 175 mètres. Parfois, surtout dans les îles, ces dépôts morainiques, remaniés par les eaux courantes, se sont largement étalés en plaines uniformes. Ailleurs, des moraines plus épaisses, plus considérables, ont mieux résisté à l'érosion. Elles apparaissent aujourd'hui sous la forme de collines arrondies, divisées en petits groupes par les vallées fluviales, et qui constituent les seuls accidents topographiques notables du Danemark. Le Jutland, où ces collines sont particulièrement nombreuses, entre Veile et Viborg, leur doit quelque variété, et même un certain pittoresque, qu'accentuent les petits lacs nichés au creux des cirques, les landes de bruyères, les hêtraies qui couvrent leurs flancs.

A l'Ouest d'Horsens et d'Aarhus, le Ejerbawnehoj, point culminant du Danemark, atteint 174 mètres, et le Himmelbjerg, " le mont du ciel ", 163 mètres. Dans Fionie et Seeland, les collines les plus élevées ne dépassent pas 130 mètres. Elles forment des observatoires naturels d'où la vue embrasse une vaste étendue de plaines mollement ondulées, où les prairies, les champs, les bouquets d'arbres alternent comme dans les contrées de l'Angleterre méridionale. Pas de grands horizons, pas de paysages grandioses, mais " une étonnante variété de sites et de points de vue, bois solitaires ombragés par les larges rameaux des chênes et les branches flottantes des saules, vastes pelouses vertes et fleuries, champs de blé qu'un fermier de la Beauce envierait, forêts de hêtres les plus magnifiques du monde, habitations agricoles avec leurs enclos d'arbres fruitiers, leurs beaux attelages, leurs murailles de briques et leurs fenêtres luisantes, châteaux édifiés par les nobles et les rois, vénérables églises, monuments tumulaires des anciens âges... et, de tous côtés, la mer. " X. Marmier.)

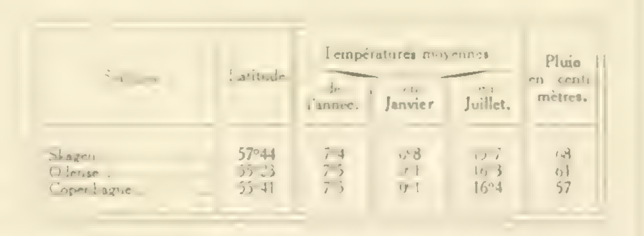
LES RIVAGES. La mer, en effet, est une partie intégrante du Danemark. Elle le pénètre de ses baies innombrables que l'on appelle là-bas des fjords, bien que leurs bas-fonds vaseux ne ressemblent en rien aux puissantes déchirures des falaises norvégiennes. Elle influe fortement sur son climat ; elle modifie sans cesse la forme de ses rivages soit en accumulant les sables des dunes littorales, soit en rongeant sournoisement, en arrachant brutalement, des lambeaux de ce rempart protecteur.

C'est à l'Ouest du Jutland, face à la Mer du Nord, que la lutte entre la terre et l'eau se poursuit avec le plus d'âpreté. Des rangées de dunes, hautes de 30 mètres en moyenne, s'allongent de la rade d'Esbjerg à la pointe de Skagen. Des plantations de joncs et de pins tâchent de fixer les sables mouvants. Derrière elles, comme sur nos côtes landaises, dorment des étangs. Sur 300 kilomètres, pas un port, pas le moindre abri. Les navires fuient ces rivages hostiles, constamment battus par les tempêtes et témoins de tant de naufrages. Parfois, l'Océan rompt le cordon des dunes littorales. Ainsi les îles Frisonnes ne sont que des fragments détachés du Jutland. Ainsi la pointe septentrionale de la presqu'île se trouva, en 1825, transformée en île par l'irruption des eaux marines dans le dedale des étangs intérieurs (le Lim Fjord).

Ailleurs, au contraire, utilisant les fragments détachés du continent, les vagues comblent les golfes, édifient des dunes nouvelles, de longues flèches de sable qui se confondent, de loin, avec les teintes ardoisées des flots.

Sur les rivages du Jutland oriental et dans les îles, protégées par la péninsule même contre les assauts directs des vagues, la mer se fait plus calme, plus accueillante. Les dunes rectilignes disparaissent, avantageusement remplacées par les multiples dentelures de fjords aux rives plates où jusqu'aux racines des grands arbres vient chuchoter la voix de l'océan. Dans certaines îles, comme à Laaland, le sol domine de si peu le niveau de la mer que l'on a dû, à l'exemple des Pays-Bas hollandais, protéger par des digues les côtes méridionales. Par contre, l'île de Moën dresse jusqu'à 135 mètres de hauteur de blanches falaises calcaires striées de lits de galets, découpées en aiguilles, déchirées par des ravins boisés, unique exception des plats rivages danois et, par cela même, grandement célèbres.

LE CLIMAT. Comme il ressort du tableau suivant, le climat du Danemark est de type océanique atténué :



Stations	Latitude	Températures moyennes de l'année.	de Janvier	de Juillet.	Pluie en centimètres.
Skagen	57°44	7°4	0°8	15°7	68
Odense	55°23	7°5	0°1	16°3	61
Copenhague	55°41	7°5	0°1	16°4	57

L'influence de la mer et des vents d'Ouest modère la rigueur de l'hiver, adoucit la température des étés. Sous la même latitude que Moscou, Copenhague a des hivers analogues à ceux de Nancy, des étés semblables à ceux de Londres. Ce type de climat prévaut dans l'ensemble du royaume, mais est surtout accentué sur les rivages occidentaux du Jutland. Vers l'Est, et dans l'intérieur des îles, l'hiver est un peu moins doux et les étés nettement plus chauds. L'absence de hauts reliefs raréfie les précipitations atmosphériques (60 centimètres de pluie en moyenne), mais on compte de cent cinquante à cent

soixante jours pluvieux. Il faut aussi ne pas oublier la fréquence des brumes, la violence des vents qui courbent uniformément vers l'Est les cimes des arbres, les irrégularités enfin d'un climat où les influences océaniques luttent contre les influences continentales. Non seulement à deux ans de distance un hiver très rude, qui gèle pendant deux mois les lacs et les détroits eux-mêmes, peut succéder à un hiver tiède, mais dans le courant d'une même année les oscillations de la température sont aussi brusques que fréquentes.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

ÉLEVAGE ET AGRICULTURE Le Danemark se distingue fort avantageusement de sa voisine la Péninsule Scandinave par le fait que les terrains improductifs : sables des dunes et des collines (surtout dans le Jutland), landes, tourbières, étangs, ne représentent que 19 pour 100 de la superficie totale. Les forêts, très réduites et morcelées en futaies de peu d'étendue, couvrent 4 pour 100 du sol. Tout le reste, soit 77 pour 100, est acquis à la culture sous forme de champs de céréales ou de prairies. C'est là une proportion très élevée et qui suffirait déjà, seule, à nous faire pressentir l'importance agricole du royaume.

Le Danemark est, en effet, essentiellement un pays d'agriculture et d'élevage. La grande industrie, faute de houille, de minerais, de chutes d'eau, est à peu près inexistante. A peine convient-il de mentionner les fours à ciment de Seeland, la porcelaine de Copenhague, la fabrication de la bière et du sucre de betterave nécessaires au pays. La pêche, même, malgré la situation maritime du Danemark, malgré la réputation justifiée des marins danois, n'occupe qu'un petit nombre d'habitants, notamment dans le Jutland, et la valeur totale des pêcheries ne dépasse pas 50 000 000 de couronnes (la couronne valant au pair 1 fr. 39) par an.

Le Danemark tout entier peut être qualifié d'un mot : une ferme modèle, une ferme qui produisait, autrefois, surtout des céréales : blé, orge, avoine, mais qui, depuis la concurrence insoutenable des blés russes et américains, s'est orientée vers l'élevage sous toutes ses formes et y a merveilleusement réussi. Mettant à profit les avantages d'un climat humide et doux, d'un sol sablonneux où les plantes fourragères croissent avec une magnifique vigueur, le paysan a, depuis 1882, diminué de telle sorte la surface des terres ensemencées en céréales que le Danemark achète à l'étranger la majeure partie du blé dont il a besoin. Mais dans le même temps la production du bétail de boucherie, des animaux de basse-cour, du beurre, des œufs augmentait dans une étonnante proportion. En juillet 1920, on comptait en Danemark 2 300 000 bêtes à cornes (surtout vaches laitières), 1 000 000 de porcs, 563 000 chevaux, 504 000 moutons, 15 000 000 de poules, 1 000 000 de canards, 162 000 oies. En 1913, l'exportation des animaux vivants représentait une valeur de 69 000 000 de couronnes, et la vente du beurre, des œufs, du lard, de la viande de porc et de bœuf atteignait 460 000 000 de couronnes (29 000 000 en 1882).

Une semblable prospérité est due, pour la plus grande part, aux qualités du paysan danois : intelligence, esprit d'initiative, ténacité, habileté à varier la production suivant les exigences du marché extérieur. Elle est due aussi à sa culture intellectuelle très supérieure à celle des ruraux d'autres pays. Non seulement on ne trouve plus, en Danemark, un seul illettré, mais la majeure partie des enfants fréquentent les écoles primaires ou les écoles techniques qui leur donnent une instruction théorique et pratique dont l'esprit naturellement sérieux, pondéré, du Danois, tire le meilleur profit. Enfin ce paysan fut le premier en Europe à comprendre les avantages de l'association en fait de produits agricoles. Qu'il s'agisse de la fabrication du beurre, de la récolte et de la vente des œufs, de la préparation des viandes de boucherie, des achats de machines, de matériel de beurrerie, d'engrais, de semences, de la représentation à l'étranger, le cultivateur danois agit rarement seul. Il se groupe en coopératives sagement dirigées qui suppriment les intermédiaires, traitent directement et par grandes quantités avec les acheteurs ou les fabricants étrangers, sont à l'affût de tout perfectionnement utile qu'elles peuvent expérimenter sur-le-champ, empêchent les fraudes, se portent garantes de la qualité des produits et donnent aux clients la certitude de n'acheter que des denrées de choix. Les chiffres cités plus haut prouvent éloquemment la grandeur des résultats obtenus. Du reste, le Danemark a fait école. La Suède et la Norvège ont leurs " fruitières " conçues sur le modèle des beurreries danoises, et même en France, malgré l'esprit particulariste et routinier de nos paysans, on commence — notamment dans les beurreries coopératives de la Charente — à appliquer un système d'où dépend dans une large mesure l'avenir agricole de notre pays.

LE COMMERCE. Le commerce total du Danemark atteignait en 1913 : 1 580 000 000 de couronnes, soit 780 francs environ par tête d'habitant, proportion deux fois plus élevée qu'en France. Les ventes et les achats s'équilibraient. En 1920, ce commerce s'est élevé, d'après les statistiques anglaises, à 4 563 000 000 de couronnes dont 2 974 000 000 pour les achats et 1 589 000 000 seulement pour les ventes.

Les exportations consistent à peu près uniquement en beurre, œufs, lards, viande et animaux vivants. Aux importations, les céréales, la houille, les textiles, les objets fabriqués en métal et en bois, les produits coloniaux se suivent dans cet ordre. L'Angleterre absorbait à elle seule, en 1913, la moitié des produits danois (410 000 000 de couronnes). En 1920, elle en a pris un



LES LANDES DU JUTLAND. *La section orientale de la presqu'île du Jut-* [illegible] *sur de vastes espaces et ne portent que des fourrés de bruyères ou de maigres gra-* [illegible]



PÊCHEURS DE LA CÔTE ORIENTALE DE BORNHOLM. [illegible] *holm n'est qu'un fragment détaché de la Suède. Elle se compose, comme la presqu'île scandinave, de roches anciennes : grès, schistes et granits. Peu fertile, en partie couverte de bois, elle n'a pas les ressources agricoles et pastorales des autres îles danoises.* [illegible] *nombre à la pêche. Ils capturent dans les eaux de la mer Baltique des harengs et des* [illegible]



…FIONIE. *Les îles danoises sont … coupée de bouquets de bois, où … prétaires et dispersé en nombreux … fermes rustiques, mais propres et confortables.*



COPENHAGUE : L'ÉGLISE SAINT-ALBAN *étend l'ombre de son haut clocher sur la vieille citadelle de Frederikshavn.* Cl. W. Trydes.



CHAMBRES FRIGORIFIQUES. *Le Danemark doit sa prospérité économique au développement de l'élevage intensif et aux soins que l'on apporte à la préparation et à l'expédition de ses produits : beurre, œufs, viande.*



BASSIN ET DOUANE D'ESBJERG. *Sur la côte orientale du Jutland, découpée et abritée, les ports sont nombreux. Par contre, les rivages de l'Ouest sablonneux et plats, n'ont qu'une seule rade. Esbjerg, aménagée artificiellement pour l'expédition des produits danois destinés au marché anglais.*



COPENHAGUE. *La capitale danoise a grandi à partir du XII[e] siècle, dans une situation maritime d'exceptionnelle importance, sur le détroit du Sund. Elle commande ainsi le passage de la Mer du Nord à la Baltique. C'est une belle ville avec de larges avenues, de nombreux parcs, des quais animés.* Cl. Rudaux.



… *entre le Groenland … constituée de roches … forment de vastes plateaux … Nord et de l'Est, ces plateaux tombent en pentes roides vers l'océan, et leurs rives s'indentent de fjords analogues aux fjords norvégiens. La seule végétation de ces lieux désolés consiste en chétives bruyères en mousses et lichens. La population vit uniquement sur la côte, dispersée en petits hameaux, et se livre à la pêche de la morue.* Cl. Pierre Piobb.

peu plus du tiers (563000000 de couronnes). Le reste va à l'Allemagne, à la Suède et à la Norvège, aux pays russes, etc.

Le principal fournisseur du Danemark a toujours été l'Allemagne qui lui donne la houille et la majeure partie des objets fabriqués. L'Angleterre vient en second lieu, puis la Suède, les Etats-Unis, la France, etc.

Les rapports commerciaux avec l'étranger sont assurés d'abord par une flotte commerçante comprenant 3638 navires (les 4/5 à vapeur jaugeant 562000 tonneaux). Ce sont là des chiffres relativement très supérieurs à ceux que nous obtenons en France. Aussi le Danemark se charge-t-il, non seulement d'assurer sous son propre pavillon le transport de toutes ses marchandises, mais encore, à l'exemple de la Norvège et de la Suède, peut-il louer aux armateurs étrangers bon nombre de ses navires. Le profit qu'il retire de ses affrètements compense en partie l'infériorité de ses ventes comparées à ses achats.

De plus, son réseau ferré (3 445 kilomètres) complète avantageusement les transports par voie d'eau. De Hambourg et de Berlin, des lignes directes gagnent les îles danoises et la Suède soit par le Jutland, Fredericia et Fionie, soit par Warnemünde (près Rostock) et Falster. Les trains franchissent les détroits sur des ferry-boats, et l'on peut, sans transbordements ennuyeux et coûteux, se rendre de Cologne ou de Munich à Copenhague Stockholm et Christiania.



GÉOGRAPHIE POLITIQUE

DENSITÉ ET RÉPARTITION DE LA POPULATION. D'après le recensement de février 1921, la superficie du Danemark — y compris le territoire du Schleswig — est de 42919 kilomètres carrés, et sa population s'élève à 3268000 habitants, ce qui donne une densité de 76 habitants au kilomètre carré, légèrement supérieure à celle de la France.

L'archipel renferme la majeure partie des Danois (146 habitants au kilomètre carré dans Fionie, 90 dans Seeland). Tout le Jutland occidental au contraire, pays de landes et de tourbières infertiles, ne compte guère en moyenne plus de 30 habitants au kilomètre carré.

L'accroissement décennal (12, 5 pour 100) est plus élevé qu'en Norvège et en Suède. La mortalité, en effet, n'y est pas plus forte, grâce à la salubrité du climat et surtout aux habitudes d'hygiène, et le Danemark est, avec les deux autres Etats scandinaves, le pays d'Europe où l'on vit le plus vieux. Mais le taux de la natalité danoise dépasse largement celui de la grande péninsule voisine, et l'excédent régulier des naissances sur les décès peut permettre au royaume, non seulement d'augmenter normalement chaque année le chiffre de sa population, mais aussi d'envoyer à l'étranger, aux Etats-Unis surtout, 8000 émigrants doués des mêmes qualités et aussi recherchés par les patrons américains que les Norvégiens ou les Suédois.

Comme les autres Scandinaves, le Danois est généralement de taille élevée ; il a la peau très blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds tirant sur le roux. Les 3/5 des gens vivent à la campagne. Ce sont de petits propriétaires paysans, très attachés à leur sol, relativement très instruits, ennemis de la routine, travailleurs tenaces, mais francs et gais, hospitaliers, aimant leurs aises. Les fermes danoises, bâties en briques claires, souvent ombragées de quelques beaux arbres, ont un aspect riant et propre que ne dément point le réel confortable des appartements intérieurs. Du reste, l'influence des coopératives, soucieuses d'éviter les épizooties et d'obtenir des produits de qualité parfaite, a conduit le paysan à prendre de ses étables, de ses animaux, un soin aussi grand que de sa propre maison.

LES VILLES. Sur 76 agglomérations qualifiées légalement de "villes", une seule, Copenhague, mérite le titre de grande. 8 autres comprennent de 20000 à 60000 habitants ; le reste n'est que gros bourgs ou villages. Copenhague, la capitale, compte avec ses faubourgs

610 000 habitants, soit le 1/5 de la population totale. Placée dans l'île de Seeland sur le détroit du Sund qu'elle commandait, elle dut, de bonne heure, à cette situation une importance commerciale que la création d'un port franc a, depuis 1895, considérablement augmentée. C'est le premier port du royaume (3 500 000 tonnes) ; c'est aussi une cité industrielle (brasseries), un centre intellectuel et artistique aux riches musées, aux nombreuses sociétés savantes. La ville, par ailleurs assez banale, est animée et bien vivante. Autour d'elle, une campagne verdoyante, semée de bouquets de bois, de prairies, de petits lacs, lui compose un cadre charmant où s'élèvent châteaux et villas (tel le château de Friedrichsborg, résidence habituelle de la famille royale).

Les autres cités notables de Seeland sont : Elseneur (13 000 habitants), bâtie au point le plus étroit du Sund, en face de la ville suédoise d'Helsingborg. Son vieux château de Krönborg, hérissé de clochetons et de tourelles, évoque le souvenir d'Hamlet, car Shakespeare y plaça le théâtre de son drame ; Roskilde (9 600 habitants) conserve les tombes des anciens rois de Danemark ; Körsör (7 000 habitants) est un port d'embarquement pour Fionie ou Kiel.

Odense (45 000 habitants) est la seule ville importante de Fionie. Au sud de Falster, Gjedser est le lieu de passage de la ligne Copenhague-Berlin par Warnemünde.

Sur la côte orientale du Jutland s'échelonnent, du Nord au Sud, les ports de Frederikshavn, Aalborg (40 000 habitants), à l'entrée du Limfjord, Randers, Aarhus (70 000 habitants), Horsens (25 000 habitants), Fredericia, où les ferry-boats franchissent le Petit Belt, Haderslev et Sonderberg (12 000 habitants), récemment acquis par le Danemark. Sur la côte occidentale, Esbjerg (16 000 habitants), seul mouillage de ces rivages déshérités, a pris en quelques années une considérable importance comme point de départ des navires qui transportent en Angleterre le beurre, les œufs et le lard danois.

Enfin, un peu à l'écart de l'archipel, l'île granitique de Bornholm, relativement très peuplée, et où l'agriculture, l'élevage donnent d'aussi bons résultats qu'à Fionie ou Seeland, a pour capitale la gracieuse petite ville de Rönne.

LES ILES DANOISES DE L'ATLANTIQUE NORD

Le Danemark possédait, avant la guerre, trois petites Antilles : Saint-Thomas, Saint-Jean et Sainte-Croix, le Groenland, l'Islande, l'Archipel des Färöer. Il a vendu aux Etats-Unis, en 1916, ses colonies des Antilles, et l'Islande, en 1918, s'est fait accorder une complète autonomie. Le Groenland, que nous étudierons dans le chapitre consacré aux régions polaires, et les Färöer constituent présentement les seules dépendances immédiates du Royaume danois.

LES ILES FÄRÖER. L'Archipel des Färöer comprend 22 îles placées à 300 kilomètres au Nord de l'Écosse. Formées de basaltes, elles dressent au-dessus de l'Océan leurs puissantes et sombres falaises qui supportent des plateaux hauts de 600 à 800 mètres. Le Gulf-Stream les baigne de ses eaux tièdes et leur vaut un climat exceptionnellement doux : les moyennes de janvier (3°,5) sont d'un degré plus élevé que celles de Paris, mais les étés (11° en moyenne) sont sans chaleur. Il y pleut 279 jours par an ! Constamment enveloppées de brumes, battues par des vents furieux, elles n'en sont pas moins habitées par une population très vigoureuse, intelligente, cultivée, très attachée à ce sol ingrat entre tous. Les Färoyens (18 000 âmes) vivent de la pêche, de la chasse aux oiseaux de mer, de l'élevage du mouton. Le chef-lieu est Thorshavn (2 000 habitants).

L'ISLANDE. L'Islande s'étend du 63°,30 de latitude Nord jusqu'au Cercle Polaire sur une étendue de 100 000 kilomètres carrés environ (le sixième de la France), à 300 kilomètres des côtes orientales du Groenland, à 500 kilomètres au Nord-Ouest des îles Färöer. Elle repose sur un socle sous-marin peu profond que bordent au Nord et au Sud les grandes fosses de l'Océan Boréal et de l'Atlantique, et représente, avec les Färöer, les Shetlands et les Orcades, les seules parties encore émergées de l'ancien pont terrestre qui, aux époques primaire et secondaire, unissait l'Europe à l'Amérique.

L'Islande se présente sous la forme d'un haut plateau dont l'altitude varie, suivant les régions, entre 200 et 800 mètres, et que dominent çà et là des pics isolés atteignant jusqu'à 2 000 mètres. Sur les côtes du Nord et de l'Est, ces plateaux tombent sur l'Océan par des falaises verticales qu'indentent des fjords analogues aux fjords norvégiens. Au Sud, les alluvions de fleuves courts mais puissants, nourris par les glaciers, ont comblé les anciennes dentelures du rivage et ne cessent d'accroître un littoral bas, indécis, fait de sables mouvants et d'argiles tremblantes, inabordable aux navires.

L'île est entièrement constituée : 1° de roches volcaniques anciennes : les basaltes, dont les couches épaisses de 3 000 mètres s'épanchèrent lors de l'effondrement de l'Atlantique Nord ; 2° de roches volcaniques récentes : laves, tufs, cendres dues aux éruptions dont l'Islande n'a point cessé d'être le théâtre.

L'île renferme en effet un nombre considérable de

volcans. L'Hecla, le Katla, l'Orafa Jokull ne sont que les plus connues des bouches éruptives qui, soit à l'air libre, soit sous les glaciers, projettent, dans leurs époques de paroxysme, de formidables masses de matières ignées, ou, par la brusque fusion des glaces, sont la cause de débâcles, d'inondations boueuses d'une étonnante et dangereuse ampleur. La fréquence des tremblements de terre, l'abondance des sources sulfureuses et des geysers sont en rapports directs avec l'intensité du volcanisme.

L'Islande fut recouverte autrefois tout entière par d'énormes masses de glaces analogues à " l'inlandsis " qui s'étend aujourd'hui encore sur le Groenland. Partout apparaissent, sous forme de roches moutonnées et polies, de dépôts morainiques, d'œsars, etc., les traces de cette ancienne glaciation. Malgré la disparition de cette épaisse carapace cristalline, glaciers proprement dits et névés couvrent encore 1/7 de l'île. Un seul d'entre eux, le Vatna-Jökull, s'étend sur 8 000 kilomètres carrés, superficie sensiblement égale à celle de tous les glaciers de l'Europe réunis.

Grâce à l'influence des eaux tièdes du Gulf-Stream, le climat est beaucoup plus doux, au moins sur les côtes, qu'on ne pourrait l'attendre d'une terre sise aussi près du pôle. A l'Ouest et au Sud-Ouest, l'hiver n'est pas plus froid qu'à Hambourg ou Berlin ! Mais les étés, très frais, sont comparables à ceux des toundras qui environnent la Mer Blanche. De plus, les oscillations des courants polaires et des vents ont pour conséquence de rendre le climat très variable. Tandis que la moyenne du mois de mars en 1846 fut de + 4°5 à Stykkisholm, elle descendit à — 10°9 en 1866, soit un écart de plus de 15 degrés. Le printemps est la saison la plus désagréable de l'année. Les tempêtes se succèdent alors avec une fréquence, une violence sans égales. L'hiver, fort long, est rendu plus pénible par la longue durée des nuits que par le froid. En été, " le crépuscule rejoint l'aurore, et les neiges, éclairées par-dessus l'horizon, grâce aux reflets du ciel, resplendissent d'une lumière écarlate : tout semble flamboyer, les montagnes, les plateaux, et la plaine elle-même ". Mais, bien plus souvent, une brume dense pèse sur les terres et les mers ; comme aux Faröer, un jour clair est un accident.

Sous un pareil climat la végétation est naturellement fort pauvre. Pas d'arbres, sauf, en quelques coins des fjords bien abrités et bien exposés, des buissons de bouleaux nains, des sorbiers aux troncs moussus et tordus. Les régions basses se vêtent de landes où croissent des bruyères chétives, quelques graminées, des mousses, des lichens. Au-dessus de 400 mètres d'altitude, la roche est entièrement nue.

Naguère, les Islandais, comme les autres peuples hyperboréens, ne connaissaient d'autre bois que les arbres flottés apportés par les courants du Sud. Ils en trouvaient, du reste, en quantité suffisante pour la fabrication de leurs meubles, la construction et le chauffage de leurs maisons. Présentement, le combustible de leurs tourbières, la houille anglaise, la sapin de Norvège remplacent les bois flottés dans l'économie domestique de la contrée.

C'est au IXe siècle que l'Islande fut découverte et colonisée par les Norvégiens. Au XIVe siècle, le Danemark en prit possession. Elle compte aujourd'hui 95 000 habitants concentrés sur les côtes où ils vivent dans de petits hameaux, des bourgades faites de maisons très frustes construites en galets et en mottes de gazon. La capitale Rejkiavik abrite 16 000 habitants. L'intérieur de l'île est inhabité et en partie inconnu.

La grande ressource des Islandais est la pêche de la morue, de concert avec les marins français, anglais, danois, norvégiens, qu'attire la richesse des bancs de la côte orientale. Ils tirent également quelques profits de l'élevage du mouton, du poney, et cultivent quelques champs de pommes de terre. La vente des poissons, de la laine, des peaux et cuirs leur permet d'acheter en Europe les denrées alimentaires, les vêtements, les outils, etc., dont ils ont besoin.

L'isolement forcé de l'Islandais, les longues claustrations imposées par le climat lui ont donné des caractères très originaux. Vigoureux, robuste, vivant plus longtemps que tout autre Européen (la durée moyenne de la vie serait de 61 ans, contre 43 en France !), il possède une culture générale très étendue, acquise soit à l'école, soit par la lecture au cours des longues soirées d'hiver : il n'y a point d'ignorants en Islande. Tout le monde lit et savoure les "Eddas", les "Sagas", ces chants nationaux des anciens colons scandinaves dont les recueils se sont transmis de générations en générations. Tout le monde parle avec une remarquable pureté une langue qui ne s'est point altérée depuis le Xe siècle. Le nombre des journaux, des revues et des livres qui se publient dans le pays même, indépendamment de tout ce qui arrive de l'étranger, est relativement plus élevé qu'en aucun autre Etat du monde. Enfin, tous les Islandais professent un véritable culte pour la nature et un sentiment de la liberté extraordinairement développé. (D'après O. Nordenskjöld.)

C'est ce besoin d'indépendance qui les a portés à ne plus se contenter des très larges concessions politiques faites en 1874 par le Danemark, et à obtenir en 1918, par un accord amiable, leur complète autonomie. L'Islande est, depuis le 1er décembre 1918, un Etat souverain se gouvernant lui-même et réglant seul sa politique étrangère. Toutefois, elle reconnaît comme roi le roi de Danemark. Danois et Islandais jouissent, dans les deux pays, de droits civiques et politiques égaux, et des commissions mixtes doivent résoudre en commun les questions litigieuses.

CHAPITRE V

L'ALLEMAGNE

GÉNÉRALITÉS

LES ORIGINES DE L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE. ❧❧ Nous nommons Allemagne ou pays des Alamans, et les Allemands appellent Deutschland ou pays des Teutons, une région que d'autres peuples européens désignent plus exactement par le terme de Germanie (Germany, Germania). Alamans et Teutons n'étaient, en effet, avec les Saxons, les Francs, les Thuringiens, etc., que l'une des fractions nombreuses dont l'ensemble constituait le groupe des peuples germains. Établis entre le Rhin et l'Elbe, la Mer du Nord et les Alpes, les Germains eurent de tout temps une tendance naturelle à déborder hors de ces limites. L'Empire romain les attira d'abord par ses richesses, l'heureuse fertilité de ses terres, la séduction du ciel méditerranéen, si différent du rude climat du Nord. Ainsi, cinq siècles après l'échec des Cimbres et des Teutons se produisirent les vastes migrations de peuples germaniques connues sous le nom de Grandes Invasions. Mais ceux des Germains que l'esprit d'aventure et la soif du pillage entraînèrent trop loin de leurs forêts natales se perdirent dans la masse des Latins, des Celtes, des Ibères romanisés. A peine si les noms de Bourgogne (pays des Burgondes), de France, d'Andalousie (pays des Vandales), de Lombardie, d'Angleterre rappellent encore leur souvenir. Ceux d'entre eux qui se fixèrent à proximité du Rhin et du Danube conservèrent au contraire la pureté de leur race, leur langue, leur civilisation particulière : telles furent les tribus germaniques du Rhin inférieur (Flamands et Frisons), de la basse Moselle, des Alpes Centrales et Orientales. Au cours des siècles, certaines de ces tribus entrèrent dans des groupes politiques distincts de la Germanie et contribuèrent à former les nations belge, hollandaise, suisse. Les autres, d'abord unies dans le corps du Saint-Empire, se divisèrent au XIXe siècle en deux Etats distincts : Empire d'Autriche, Confédération Germanique transformée en 1871 en Empire d'Allemagne.

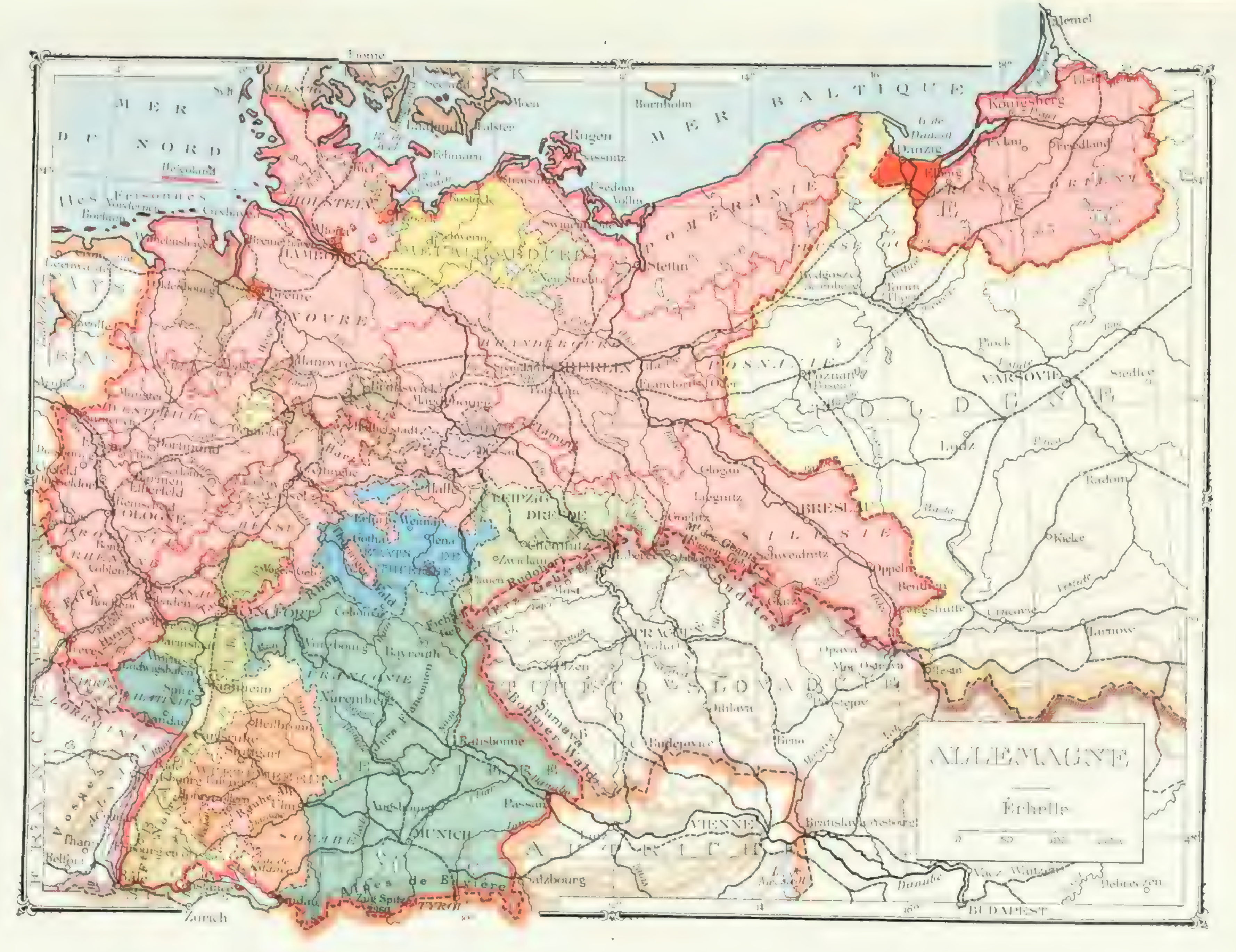
Les Allemands d'Autriche, de concert avec les Hongrois, maintinrent sous le joug les éléments slaves, roumains et italiens qui composaient la masse principale des sujets des Habsbourgs. De leur côté, les Allemands d'Allemagne n'avaient pas cessé, depuis le VIIIe siècle, de travailler à la germanisation des tribus slaves (Vendes, Sorabes, Borusses) établies à l'Est de l'Elbe, et avaient, de ce fait, notablement accru l'étendue du domaine teuton en Brandebourg, Mecklembourg, Poméranie, Prusse et Silésie.

A ce groupe compact de Germains de race pure ou de Slaves complètement germanisés, les annexions brutales des XVIIIe et XIXe siècles ajoutèrent : à l'Est, les Polonais de la Posnanie, de la basse Vistule, de la Haute-Silésie ; au Nord, les Danois du Schleswig ; à l'Ouest, les Français de Lorraine et ces Gallo-Germains qui, sous le nom d'Alsaciens, étaient si Français, sinon par la langue, du moins par leur histoire, leur tempérament et leur volonté.

Cela ne suffisait point encore à l'appétit démesuré du Teuton. Il en était venu, au début du XXe siècle, à considérer comme légitime et nécessaire l'annexion, sous une forme ou sous une autre, de tous les territoires qui, à un moment quelconque de l'histoire, avaient reçu des émigrants germains ou avaient fait partie du Saint-Empire. Le reste de la Lorraine, la Bourgogne, même le Dauphiné et la Provence, sans compter l'Italie du Nord, la Belgique, la Hollande, la Suisse, devaient, dans la pensée des pangermanistes, être unis de gré ou de force au Reich allemand.

La Grande Guerre a remis les choses au point. Tandis que s'effondrait l'Empire hétéroclite des Habsbourgs, l'Empire des Hohenzollern, privé de ses sujets alsaciens-lorrains, danois et polonais, s'est vu réduit aux limites que lui traça non pas la nature, mais l'ethnologie. Il avait, en 1914, une superficie de 540 743 kilomètres carrés (4 000 de plus que la France) et une population de 68 000 000 d'habitants. Il ne couvre plus que 450 000 kilomètres carrés environ et compte 61 000 000 d'habitants. Il n'en demeure pas moins, après la Russie et la France, le plus vaste des États européens.

LE PEUPLE ALLEMAND. — PARTICULARISME ET UNITÉ. — QUALITÉS ET DÉFAUTS. ❧❧ De tous les groupes ethniques européens qui, au cours des siècles, ont fini par consti-


ALLEMAGNE
Échelle
MER BALTIQUE
MER DU NORD
Iles Frisonnes
Helgoland
Memel
Königsberg
Danzig
Elbing
Bornholm
Rugen
Stettin
POMÉRANIE
HOLSTEIN
HAMBOURG
Brême
HANOVRE
Hanovre
Magdebourg
BRANDEBOURG
BERLIN
Poznan
VARSOVIE
Lodz
BRESLAU
SILÉSIE
LEIPZIG
DRESDE
Chemnitz
Erfurt
Weimar
Iena
Thüringer Wald
Bayreuth
FRANCONIE
Nuremberg
Ratisbonne
Passau
Augsbourg
MUNICH
Alpes de Bavière
Salzbourg
Sudètes
Böhmer Wald
Sumava
PRAGUE
Jihlava
Brno
Opava
VIENNE
Bratislava
BUDAPEST
Danube
Stuttgart
Karlsruhe
Heilbronn
Mannheim
Darmstadt
Coblenz
Dortmund
Elberfeld
Belfort
Bâle
Zurich

tuer une grande nation, le groupe tudesque est celui dont l'habitat correspond le moins à ce que l'on est convenu d'appeler une région naturelle.

Il n'y a point là, comme en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Scandinavie, de cadre géographique tout fait pour circonscrire une race, marquer les bornes d'un Etat. Rien de commun, en effet, entre les plaines monotones du Nord et les pays mouvementés du Centre et du Sud. Par la vallée du Danube et les couloirs des Alpes, la Germanie s'incline, au Sud-Est, vers l'Europe Centrale. A l'Ouest et à l'Est, vers la France, la Belgique, la Pologne, nul accident de terrain ne fixe une limite aux peuples tudesques. Au centre même, le mélange de plaines sablonneuses dénudées et de vastes forêts coupées de marécages, l'alternance de massifs boisés et de larges dépressions préparaient autant de cellules relativement isolées où chaque clan pouvait vivre de sa vie propre.

Ce manque d'unité géographique explique, pour une bonne part, l'histoire " des Allemagnes ", comme on disait autrefois chez nous. Chaque fraction du territoire germain eut, jusqu'au XIXe siècle, ses princes ou ses gouvernements particuliers, jouit en somme d'une indépendance complète sous la suzeraineté purement nominale d'un empereur, chef de l'Empire romain germanique. L'unité allemande se fit, non pas comme en France, en Espagne, en Italie, par le simple jeu des lois naturelles et le libre consentement des peuples, mais, suivant le mot de Bismarck, " par le fer et par le feu ". Elle se fit au profit d'un des Etats allemands, la Prusse, malgré la longue opposition des autres.

Toutefois, si l'Allemagne manquait de cohésion, si des habitudes invétérées de particularisme la rendirent longtemps réfractaire à la constitution d'un Empire unique, si l'on peut relever entre Allemands du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, de notables différences dans le type physique, le caractère, les mœurs, la tournure d'esprit, les dialectes (Platt-Deutsch ou bas-allemand du Nord, Hoch-Deutsch ou haut-allemand du Sud), la religion même (protestante dans les plaines septentrionales, catholique dans les vallées et les plateaux méridionaux), il n'en est pas moins vrai que d'autres éléments contre-balançaient efficacement ces causes de division. Par la langue, par les traditions historiques, la communauté des goûts et des aptitudes, Prussiens, Bavarois, Saxons, Hessois, Hanovriens, etc., sont faits pour s'entendre entre eux et former bloc contre tout ce qui n'est pas teuton. Un Brandebourgeois et un Badois diffèrent l'un de l'autre infiniment moins qu'un Provençal d'un Lorrain, un Breton d'un Gascon. Ils peuvent, mutuellement, se prodiguer ces brocards, ces plaisanteries traditionnelles qui sont d'usage entre voisins. Mais il convient de n'attacher qu'une bien petite importance à ces manifestations plus ou moins spirituelles du " Witz ", de l'humour germain. De fait, d'un bout à l'autre du Reich, ils apparaissent avec les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Tout le monde reconnaît leur ardeur au travail, leur énergie patiente, leur patriotisme, leur courage, leur sens de la discipline, le parti qu'ils surent tirer de l'esprit d'association si caractéristique de leur race et qui s'oppose à l'individualisme des Latins. Dans tous les domaines, l'Allemand s'est taillé une large place. On sait le rôle que ses poètes, ses philosophes, ses artistes, ses savants ont joué dans l'histoire de la pensée. On sait mieux encore les prodigieux succès que lui valurent l'ingénieuse ténacité de ses industriels, la hardiesse de ses commerçants, soutenus dans leur œuvre par la collaboration consciente du peuple entier, par l'aide efficace d'un gouvernement dont les sujets oubliaient volontiers le despotisme en considération des services rendus à la nation.



Par contre, on s'accorde, et depuis longtemps, à signaler la lourdeur, la brutalité de l'Allemand, son faux mysticisme, son sentimentalisme bête, sa goinfrerie, son manque total de tact et de goût, la facilité avec laquelle il passe de l'arrogance injurieuse à la platitude nauséabonde, sa tendance naturelle à l'espionnage, à la délation, le peu de créance que l'on doit avoir en ses promesses, son respect aveugle de la force. L'Allemand, disait Georges Herwegh, " aime à servir " ; il a besoin d'un maître et d'une consigne. De son maître il accepte tout (" il semble, écrivait H. Heine, se moquant de la raideur et de la morgue prussiennes, porter toujours en lui le bâton dont on le rossait jadis ") et, pour faire respecter la consigne, il est prêt à tout. Sa très réelle intelligence, obnubilée par son orgueil déme-

suré, ne le met point à l'abri des plus lourdes erreurs, lorsqu'il s'agit pour lui de comprendre la psychologie de ses adversaires, de mesurer leur capacité, de deviner leurs desseins, de déterminer même quels sont, en une circonstance donnée, ses véritables intérêts. S'il a l'esprit géométrique, il manque " d'esprit de finesse ". Aveuglément persuadé de la supériorité de sa race et de sa " Kultur ", se considérant volontiers comme le peuple élu par Dieu pour imposer sa volonté au reste du monde, il ne voit pas ce que le simple bon sens devrait suffire à lui révéler. Toute l'histoire de l'Allemagne contemporaine, cette guerre absurde et criminelle, déclenchée au moment même où, par le simple jeu des lois économiques, le Reich acquérait pacifiquement dans le monde entier une place hors de pair, la façon même dont il se conduit depuis la signature de l'Armistice, la mauvaise foi dont il fait preuve, l'obstination qu'il apporte à ne point reconnaître sa défaite, ses mensonges maladroits, ses violentes protestations contre toute mesure prise à son égard, ses intrigues grossières pour éluder l'expiation légitime et semer la discorde entre ses vainqueurs, illustrent les conséquences de ce défaut capital du Teuton.

Les régions naturelles de l'Allemagne.

Les deux grandes régions naturelles que révèle un simple coup d'œil jeté sur la carte sont : au Nord la plaine, au Sud les plateaux et les massifs montagneux. Toutefois, pour plus de commodité, on peut diviser l'Allemagne du Sud en deux zones suffisamment distinctes que sépare approximativement le cours du Main. Nous aurons ainsi une Allemagne centrale formée de la Hesse, de la Thuringe, de la Saxe, et une Allemagne méridionale comprenant la Bavière et le Wurtemberg. D'autre part, les pays rhénans constituent une quatrième région qui, participant à la fois de la montagne et de la plaine, a cependant ses caractères propres et peut être envisagée séparément. L'histoire des pays allemands confirme la réalité de ces divisions fondées sur des données géographiques.

Les Plaines allemandes du Nord

SABLES. — MARAIS. — LIMONS. ❦❦ De la frontière hollandaise aux limites du nouvel État polonais, l'Allemagne possède une partie considérable de la grande zone de plaines qui commence en Flandre et se termine à l'Oural. Ces plaines s'adossent, par leur bordure méridionale, aux massifs anciens de l'Europe centrale (Eifel, Thuringe, Saxe, Bohême). Elles s'inclinent, au Septentrion, vers les faibles dépressions de la Baltique et de la Mer du Nord. Elles furent, autrefois, recouvertes entièrement par les glaciers scandinaves qui, au moment de leur fusion, y laissèrent les masses d'argile, de sable, de cailloux et les blocs erratiques de leurs moraines gigantesques. Ainsi s'explique la topographie particulière de ces régions déprimées.

Au Nord, où les glaciers séjournèrent plus longuement, la nature revêt l'aspect typique des paysages morainiques : au Mecklembourg, en Poméranie, en Prusse, les croupes lacustres de la Baltique se composent de mamelons sablonneux, dispersés sans ordre, sans orientation définie. Des rivières incertaines zigzaguent entre leurs flancs arrondis que vêtent des bruyères et des forêts de sapins. Des lacs par milliers miroitent au creux des sables.

Au centre, les graviers des moraines furent étalés sur le sol par les puissants cours d'eau de l'époque glaciaire. Ces ancêtres de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe, cent fois plus abondants qu'aujourd'hui, drainaient toute la plaine médiane et s'unissaient entre eux pour aboutir à la Mer du Nord par l'estuaire de l'Elbe. On voit encore, nettement tracés sur le terrain, les talus de leurs vastes vallées où se logent la Wartha, la Netze, la Havel. Ils balayèrent les monticules des moraines les plus anciennes, mais, par contre, entassèrent à leur tour soit de longues traînées de sable, soit des dépôts épais d'argile grasse ou de fertile limon. C'est l'alternance de ces terrains divers, beaucoup plus que les accidents du sol, qui donne à la plaine allemande quelque variété.

Les sables, qu'ils soient d'origine glaciaire ou fluviatile, se distinguent par leur infertilité. Dans la " Geest " (la Gâtine) du Hanovre et de l'Oldenbourg, sur les landes de Lunebourg, entre Elbe et Weser, comme sur les plateaux du Fläming au Sud-Ouest de Berlin, de maigres bruyères coupées de bois de pins, de bouquets de bouleaux, s'étendent à perte de vue sous le ciel triste. Les dépressions argileuses, en retenant l'eau de pluie à la surface du sol, donnent ces marais, ces tourbières (les Moors) qui occupent des surfaces particulièrement étendues aux confins de la Hollande (le Burtanger Moor constitua même une barrière infranchissable à l'abri de laquelle les Germains de Néerlande vécurent isolés de leurs frères orientaux et se créèrent une existence politique indépendante), mais que l'on retrouve un peu partout dans les diverses provinces prussiennes.

Seuls les limons fertiles des vallées se prêtèrent aisément à la culture lorsque des travaux de drainage, poursuivis pendant des siècles, les eurent asséchés.

Si peu productive, en effet, que soit encore la plaine

germanique considérée dans son ensemble, elle apparaît comme une véritable conquête de l'homme sur une nature particulièrement ingrate. Lorsque Tacite nous décrivait la Germanie, il notait avec une sorte d'effroi le contraste qui existait alors entre les riants pays méditerranéens, pleins de lumière et de soleil, et ces terres sauvages, vêtues de forêts immenses, de marais impénétrables, endormies sous la neige et la glace par la rigueur d'un hiver redoutable, et, même en belle saison, ne reflétant dans les eaux de leurs lacs innombrables que les pâles reflets d'un soleil voilé de nuages. Le climat, certes, n'a point changé. Si le centre et l'Ouest, encore soumis à l'influence — d'ailleurs fortement atténuée — de l'Océan, ont des hivers et des étés semblables à ceux de Nancy (Berlin 0°,1 en janvier, 19°,0 en juillet), la Poméranie, la Prusse, la Silésie connaissent les longues froidures des pays continentaux. La moyenne de janvier à Königsberg, pourtant aux rives de la Baltique, n'est que de — 3°,3, et chaque hiver, rivières, étangs, marais se cristallisent plus ou moins complètement pendant trois mois. Mais sous l'énergique et tenace impulsion des moines d'abord, puis des seigneurs, des villes libres, et plus tard des princes de la Maison de Hohenzollern, une œuvre formidable a été accomplie. Les cartes à grande échelle de l'Allemagne du Nord révèlent partout la trace de l'opiniâtre labeur qui défricha les forêts, draina et assécha les marais, colmata les étangs, réduisit le domaine des tourbières, amenda les sables, mit en valeur les dépôts alluviaux des vallées et ces limons particulièrement fertiles, d'origine à la fois éolienne et fluviale qui, sous le nom de " Börde ", s'allongent de Hanovre à Görlitz. Partout le sol apparaît, comme en Néerlande, sillonné de stries parallèles se recoupant avec régularité : ce sont les canaux de drainage limitant les champs cultivés. Frédéric II considérait le dessèchement de l' " Oder Bruch " (vallée moyenne de l'Oder en aval de Kustrin) comme l'une des œuvres maîtresses accomplies sous son règne. Combien d'autres travaux de ce genre furent lentement menés à bien sous l'habile direction d'ingénieurs hollandais spécialisés de longue date dans la conquête des terres amphibies ! Certes, l'œuvre est loin d'être achevée. Si rebelles se montrent en trop d'endroits le sol et le climat que des milliers de kilomètres carrés demeurent encore en friche, livrés aux marais, aux tourbières, aux bois souffreteux, aux landes monotones, et que la plaine allemande est, dans son ensemble, la moins peuplée, la plus pauvre des régions germaniques. La densité moyenne varie de moins de 25 à moins de 50 habitants au kilomètre carré. Seules les vallées au sol plus fécond et que favorise le trafic fluvial ont une densité supérieure mais qui dépasse rarement 75 habitants au kilomètre carré.

Les Rivages de la Baltique et de la Mer du Nord. Les Fleuves.

La plaine se termine sur la Mer du Nord et la Baltique (l'Ost See ou Mer Orientale des Allemands) par des rivages généralement bas, sablonneux, que la nature ne disposait point au développement d'une vie maritime intense. A l'Ouest du Jutland, la côte prolonge et rappelle de tous points le littoral néerlandais. Même lutte continue entre une mer sauvage, constamment battue par les tempêtes, et la terre plate livrée sans défense aux assauts des vagues que le vent du Nord mène à la charge. Même cordon d'îles (îles Frisonnes, Helgoland) rongées chaque année un peu plus par la morsure du flot ; mêmes golfes évasés, sans profondeur, sortes de Zuyderzée de moindre taille (golfes du Dollart, de la Jade, larges estuaires de la Weser et de l'Elbe), mêmes polders fertiles, appelés ici " marschen ", qu'il faut défendre par des digues contre l'envahissement des eaux.

Sur la Baltique, les rivages du Holstein et du Mecklembourg sont mieux articulés. Des golfes étroits, les " Föhrden ", des échancrures aux contours irréguliers, les " Bodden ", les entaillent profondément, et les falaises n'y sont pas rares (les plus célèbres se dressent sur les côtes de l'île de Rügen). Mais à l'Est du golfe de Stettin, que closent les îles d'Usedom et de Wollin, les côtes poméraniennes et prussiennes s'allongent plates,



rectilignes, uniformément bordées de dunes monotones en arrière desquelles stagnent des lagunes. Les " Haff " ou golfes en croissant de lune qui les indentent aux

bouches de la Vistule et du Niémen (Frisches Haff, Kurisches Haff, presque fermés par les étroits cordons sablonneux appelés Nehrungen) n'ont pas davantage de ports naturels. Ce n'est pas sur les rives marines que s'établirent les grands " emporia " de l'Allemagne ancienne ou contemporaine. Königsberg, Danzig (aujourd'hui internationalisée), Stettin, Lübeck, Hambourg, Brême, se développèrent à distance plus ou moins grande de l'Océan sur les estuaires des fleuves que le flot de marée remonte à des heures régulières et qui (Lübeck et Königsberg exceptés) ouvrent vers l'intérieur des communications aisées.

Mais là encore l'homme eut à perfectionner ce que la nature n'avait fait qu'ébaucher. Ces fleuves, Weser, Elbe, Oder, Vistule, et leurs affluents principaux, avaient autrefois des rives incertaines, un cours capricieux, des vallées trop larges où s'épandaient leurs flots de crue, où se perdaient leurs maigres eaux d'été. Il a fallu les assagir et les dompter, leur assurer, dans un lit rétréci par des digues submersibles (les " Buhnen " ou épis), une profondeur constamment suffisante pour les grands chalands d'acier. L'œuvre aujourd'hui est à peu près achevée. De Brême à Cassel, de Hambourg au cœur de la Bohême, de Stettin à la Haute-Silésie, circulent les navires, les marchandises, la richesse, et, dans le sens transversal, les affluents des grands fleuves (Havel, Sprée, Warthe, Netze), les canaux qui les unissent, complètent un des plus utiles réseaux navigables qui soient au monde.

Les Pays et les Grandes Villes de la Plaine

Les peuples qui vivaient au temps de Charlemagne sur ces plaines, le long des côtes et des fleuves, se partageaient entre Germains (Saxons et Frisons) à l'Ouest de l'Elbe et Slaves à l'Est. Les Marches militaires créées par le Grand Empereur pour protéger les frontières orientales de son Empire (Marche des Billungs ou Holstein, Marche du Nord ou de Brandebourg, Marches de Lusace et de Misnie dans la Saxe d'aujourd'hui) furent le point de départ de la germanisation des pays slaves. Elle s'étendit d'abord entre l'Elbe et l'Oder, puis, gagnant vers l'Est, mais avec plus de difficulté, parvint jusqu'à la limite présente de l'État polonais. Au delà de la Vistule, les conquêtes des Chevaliers Teutoniques, sécularisées au XVIe siècle et transformées en duché héréditaire par un Hohenzollern, parvinrent même à constituer un solide noyau allemand : le pays des Borussiens ou Prussiens, enclavé au milieu du domaine slave. On sait quels furent les destins particulièrement brillants de la Marche de Brandebourg. Débordant hors de ses limites primitives, elle parvint sous la direction des Hohenzollern, margraves ou marquis de Brandebourg depuis le XIVe siècle, puis rois de Prusse depuis 1711, à grouper autour d'elle la presque totalité de la plaine allemande avant de réaliser, en 1871, l'unité de l'Empire entier.

BRANDEBOURG. Le rôle joué par le Brandebourg s'explique non seulement par la valeur des princes qui le dirigèrent du XVIIe au XXe siècle, mais aussi par des causes géographiques. Placé au centre même de la plaine, commandant le cours moyen de l'Elbe et de l'Oder, traversé par la Havel et la Sprée navigables, il est l'intermédiaire obligé entre les pays de la Baltique et l'Europe Centrale, entre les régions rhénanes et la Slavie. Certes la " sablière " de l'Allemagne, où les landes alternent avec les marais, est un terroir fort ingrat. Encore aujourd'hui, si l'on exempte le groupe formé par Berlin et sa banlieue, la densité de sa population est fort inférieure à la moyenne de l'Allemagne, et les voyageurs qui se rendent à la capitale n'oublient jamais l'aspect mélancolique, la pauvreté des campagnes qu'il leur faut traverser jusqu'aux abords immédiats de la cité. Mais les grandes voies commerciales y convergent naturellement, et, à partir du jour où les peuples des Allemagnes, prenant conscience de leur unité, se laissèrent conduire par la Maison de Hohenzollern, la capitale brandebourgeoise apparut comme la métropole naturelle et nécessaire de l'Empire.

Berlin, qui n'était encore au XVIIe siècle qu'une pauvre bourgade, dut aux protestants français chassés par la révocation de l'Édit de Nantes les premiers éléments de sa grandeur. Pourtant elle resta, jusqu'au milieu du XIXe siècle, une ville exclusivement prussienne, peuplée surtout de fonctionnaires, et dont le rôle était relativement médiocre en comparaison des antiques capitales de la vieille Allemagne : Dresde, Munich, Francfort, etc. Depuis 1871 Berlin n'est plus seulement une capitale prussienne, mais la capitale du Reich. De toutes parts les hommes y affluèrent, et l'ensemble formé aujourd'hui par la cité proprement dite et ses annexes dépasse 3 000 000 d'habitants.

Le centre, où se croisent l'Avenue Unter den Linden (Sous les Tilleuls) et la Friedrichstrasse, rappelle, par son animation, ses magasins luxueux, les quartiers parisiens de l'Opéra et de la Bourse. A l'Ouest, le Tiergarten fait pendant au bois de Boulogne, tandis que les quartiers de la périphérie : Charlottenburg, Moabit, etc., renferment les usines, les ateliers, la nombreuse population ouvrière. Ville neuve, rapidement construite, Berlin n'a rien du charme des vieilles cités allemandes. Ses maisons modernes, ses bâtiments " colossaux ", presque toujours construits en ciment, stupéfient par leur mauvais goût plus qu'ils n'étonnent par leur grandeur. Mais un flot de vie ardente circule dans ses artères, droites, propres, emplies d'une foule qui se porte vers la conquête de la fortune avec la même force brutale que vers les jouissances matérielles. Berlin est aujourd'hui la première cité industrielle de l'Allemagne, spécialisée dans les produits de luxe qui, sous le nom d'articles berlinois, s'efforcent de lutter contre l' " article de Paris ". Elle est aussi le plus grand centre commercial financier, le port le plus actif. Enfin, son Université, fondée en 1810 seulement, mais qui joua un tel rôle dans la formation de l'unité allemande, ses musées, ses institutions scientifiques, littéraires, artistiques, lui assurent une primauté désormais incontestée sur ses rivales d'autrefois



BERLIN, LA PORTE DE BRANDEBOURG. [illegible] ... est cette Porte de Brandebourg, bâtie à la fin du XVIII[e] siècle entre le Tiergarten et la fameuse avenue Unter den Linden. [illegible]



LA SPREE À BERLIN. [illegible] Berlin. Au temps de la Hanse, la petite ville qu'était alors Berlin lui dut une certaine activité commerciale. Aujourd'hui, approfondie et canalisée, elle voit passer entre [illegible] l'Allemagne. [illegible]



LE PORT DE PILLAU *se trouve sur l'étroit goulet qui met le Frisches Haff en communication avec la Baltique. Il sert d'avant-port à Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale ; mais il entretient aussi des relations directes et fort actives avec les régions lithuaniennes et russes.* Cl. TRENKLER.



LE SPREEWALD *est une ancienne forêt marécageuse, traversée par les bras multiples de la Sprée. Aujourd'hui drainée et cultivée, elle se couvre de prairies, de jardins maraîchers qui alimentent le marché de Berlin. Des populations slaves, les Vendes, y conservèrent jusqu'à nous leur langue et leurs usages.*



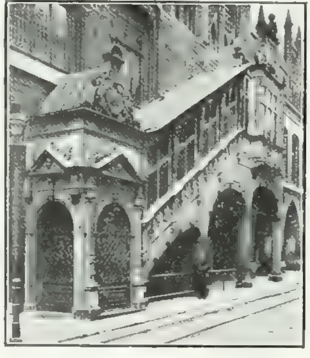
HAMBOURG. *Le premier des ports allemands et l'un des premiers du monde, a grandi sur l'estuaire de l'Elbe, à près de 100 kilomètres de la Mer du Nord, mais au point où convergent toutes les voies de communication fluviales ou terrestres desservant l'Allemagne centrale.* Cl. TRENKLER.



LE CANAL DE KIEL. *Le canal qui coupe, à sa base, la presqu'île du Jutland, unit directement la Baltique à la Mer du Nord et évite aux navires le long détour par les détroits danois. Son importance commerciale se double d'un intérêt stratégique que la Grande Guerre a mis en lumière.* Cl. TRENKLER.



[illegible] *Électeurs choisissaient l'Empereur* [illegible]



LUBECK *fut autrefois la plus puissante des villes hanséatiques. Elle conserve d'intéressants souvenirs de ce passé.*
Cl. Soc. nouv. de phot. Berlin.



BRÊME *tint, comme Lübeck et Hambourg, l'un des premiers rangs parmi les cités de la Hanse. Son Rathaus, ou Hôtel de Ville, est une belle construction du XVe siècle.*
Cl. Soc. nouv. de phot. Berlin.

Potsdam, le " Versailles des Hohenzollern ", joliment placé aux rives des lacs où se perdent les eaux de la Havel ; Spandau, la forteresse qui protège les abords de la capitale, s'unissent à ses faubourgs comme Versailles à Paris.

En dehors de Berlin, plus de villes d'importance, sauf Francfort-sur-Oder (69 000 habitants), qui commande le passage du fleuve. Brandebourg, première capitale de l'Altmark, Prenzlau, Kottbus, Kustrin végètent médiocrement.

OLDENBOURG, HANOVRE, MECKLEMBOURG, POMÉRANIE, PRUSSE. Il faut sortir du Brandebourg et descendre vers la mer pour retrouver à l'estuaire des fleuves les grandes cités commerçantes qui règlent la vie économique du Reich.

Certes, dans les diverses provinces qui s'échelonnent de l'Ems au Niémen : Oldenbourg, Hanovre, Holstein, Mecklembourg, Poméranie, Prusse (cette dernière enclavée dans la République Polonaise et isolée de nouveau, comme elle le fut jadis, du reste de l'Empire), le sol est en général moins fertile encore qu'au centre de la plaine. Le seigle, l'avoine, la pomme de terre poussent avec difficulté sur les petits champs conquis de haute lutte aux dépens des lacs et des tourbières. Des forêts de pins alternent avec les landes et les champs. Les villages, très dispersés à travers les grands domaines des " Junker ", ont assez triste mine. Les seules régions productives sont les grasses prairies des " Marschen " qui bordent les côtes plates de la Mer du Nord et les riantes campagnes découpées en damiers par les haies d'aubépines qui cernent les " föhrden " du Schleswig-Holstein.

Mais ces " föhrden ", ces golfes étroits et bien abrités, formaient avec les estuaires des fleuves les seuls points des rivages germains qui se prêtassent à la vie maritime. Les pêcheurs des îles donnaient aux armateurs des équipages excellents. Aussi, dès le début du Moyen Age, on vit grandir de Emden à Königsberg la série des ports de la Hanse étroitement unis pour défendre leurs intérêts, traitant de puissance à puissance avec les plus grands princes, et qui parvinrent à maintenir dans l'Allemagne anarchique d'autrefois une réelle prospérité économique.

Les conditions présentes du grand commerce mondial réservaient à ces ports des destinées différentes. Ceux qui ne pouvaient compter que sur le trafic maritime ont fait peu de progrès. C'est le cas de Flensbourg, Schleswig, Wismar, Rostock (65 000 habitants), Stralsund, Greisswald, de Lübeck même (116 000 habitants), jadis la plus riche et la plus puissante des villes hanséatiques, aujourd'hui largement distancée par ses rivales. Kiel seule doit son très rapide accroissement (215 000 habitants) à son aménagement en port de guerre et au creusement du fameux canal qui, coupant la péninsule cimbrique, ouvre aux navires une voie directe entre la Mer du Nord et l'Ostsee.

Il n'en fut point de même des ports d'estuaire qui, profitant à la fois du commerce de mer et du transit par voie fluviale, desservant directement quelques-unes des régions les plus productives et les plus peuplées de l'Empire, se sont trouvés prêts à recueillir les fruits de la neuve puissance allemande.

Sur la Baltique, Danzig n'est plus un port allemand. Mais Königsberg (260 000 habitants), bien qu'elle soit avant tout la capitale administrative, intellectuelle et militaire de la Prusse orientale, profite de l'important mouvement de navires qui, par la Vistule, le Niemen et la Pregel, aboutit aux " Frisches " et " Kurisches Haffe ". Stettin (236 000 habitants) n'est pas seulement le port de Berlin : c'est aussi, par l'Oder, le débouché des riches régions industrielles et agricoles de la Silésie.

Sur la Mer du Nord, Hambourg et Brême n'avaient point, jusqu'en 1914, connu d'arrêt dans l'histoire magnifique de leurs progrès. Sises fort loin des rivages marins (Brême est à 80 kilomètres de l'embouchure de la Weser et Hambourg à 100 kilomètres de celle de l'Elbe), mais pourvues d'avant-ports (Cuxhaven, Bremerhaven) où s'arrêtent les géants de leurs flottes puissantes, unies à la Saxe, au Hanovre, à la Westphalie par un réseau très complet de voies ferrées et fluviales, elles occupent, comme Rotterdam, Anvers, Rouen, le Havre ou Chang-Haï, un de ces points privilégiés où la nature traça d'avance la place d'un grand port. Hambourg (1 200 000 habitants avec Altona) se classait en 1913 au premier rang des villes commerçantes de l'Europe (28 000 000 de tonnes) et n'était dépassée, dans le monde, que par New York. Brême (257 000 habitants) la suivait de loin avec 8 000 000 de tonnes.

L'Allemagne Centrale.

LE RELIEF. La plaine allemande s'adosse, dans sa partie méridionale, à l'ensemble complexe de hauteurs, séparées les unes des autres par de larges dépressions, qui prolongent en terre germanique les plateaux des Ardennes. Il y eut là, aux temps primaires, de hautes chaînes de montagnes dues aux plissements dits " hercyniens " et qui subirent le sort des massifs anciens de France et d'Angleterre. Usées par une longue érosion, disloquées par le contre-coup des plissements alpestres, elles se présentent sous la forme de mamelons

peu élevés, généralement boisés, aux pentes douces, où les roches primitives : gneiss, granits, schistes, s'accompagnent par endroits de formations volcaniques contemporaines de nos vieux volcans du Cantal.

Droit au-dessus de la plaine où repose Magdebourg s'érige d'abord le massif du Harz dont le sommet chauve, le Brocken (1141 mètres), fréquemment voilé de nuages, servait de rendez-vous aux sorcières du Walpurgis. En tirant vers l'Ouest, voici le Rhoen âpre et sauvage (950 mètres) et l'énorme cône basaltique du Vogelsberg (972 mètres) que prolongent jusqu'au Main les croupes boisées du Spessart. Puis la forêt de Thuringe (Thüringer Wald) et la forêt de Franconie (Franken Wald) s'allongent, du Nord-Ouest au Sud-Est, à la rencontre du quadrilatère bohémien. Au château de la Wartburg, caché sour la ramure des forêts, les Minnesänger concouraient pour le prix du chant, et Luther sauvé du bûcher écrivit en paix sa traduction de la Bible en langue allemande. " La Thuringe est le pays des fables, une vie mystérieuse plane sur la contrée tout entière ; les rochers, les sources et les grottes, les ruines de châteaux et d'abbayes, les vieux murs, les grands arbres isolés, les nuages, le vent même, tout a sa légende. C'est en Thuringe que l'on entend et que l'on voit la nuit passer les " chasseurs sauvages " fuyant en longues bandes mêlées aux nuées du ciel " (E. Reclus). Le couloir que l'Elbe se creuse à travers les rochers fantastiques de la " Suisse Saxonne ", les pentes orientales des Riesengebirge ou Monts des Géants, n'ont pas un moindre attrait.

Le pittoresque de ces régions mouvementées, pleines de forêts, de ruisseaux aux vives eaux, coupées de vallées où les prairies et les champs fertiles se mêlent aux bouquets de hêtres, contraste de la plus heureuse façon avec la monotonie, la tristesse des landes marécageuses des pays prussiens. Le ciel même s'y fait plus riant. La vie apparaît plus ouverte, plus facile, et le charme de la nature " se traduit chez les habitants par cette espèce de gaieté et d'abandon expansif qu'exprime le mot *Gemütlichkeit*, trait de caractère étranger à l'Allemagne du Nord ".

CULTURES, INDUSTRIE, ROUTES. La transition entre les sables de la plaine septentrionale et les massifs du Centre se fait par les riches limons de la " Börde " couverts de belles cultures où les champs de betteraves alternent avec les champs de blé. La Börde débute aux environs de Hanovre, atteint sa plus grande largeur dans la région de Magdebourg et se prolonge à travers la Saxe par les fertiles alluvions de la Silésie.

Mais les ressources de l'agriculture n'auraient pas suffi à provoquer l'afflux des hommes que l'on remarque en de tels lieux et qui valent au Brunswick, à la Thuringe, à la Saxe, à la Haute-Silésie une densité de population variant de 100 à 400 habitants au kilomètre carré. De très bonne heure l'industrie s'établit sur les pentes du Harz, de la forêt de Thuringe, dans les Monts Métalliques (Erzgebirge) et les Sudètes.

On y trouvait l'argent, le plomb, le fer, le cuivre. Les vieilles cités de Quedlinburg et Gozlar au pied du Harz, celles de Schneeberg et Freiberg, en Saxe, durent à leurs mines une véritable célébrité. Plus tard, leur importance diminua devant la concurrence des minerais étrangers, mais le tissage du lin et du chanvre, l'exploitation des terres à porcelaine maintinrent une activité qui centupla au XIXe siècle avec la mise en valeur des houillères de Saxe et de Silésie, et le prodigieux développement des industries textiles (coton, soie), chimiques (potasses de Stassfurt), alimentaires (distilleries et raffineries de Magdebourg), etc.

D'autre part, les couloirs qui s'ouvrent entre les différents massifs, et qu'empruntent en sens inverse la Kinzig qui se rend au Main, la Fulda et la Werra dont l'union forme la Weser, l'Unstrut qui descend vers la Saale, affluent de l'Elbe, ouvraient des communications faciles entre les pays rhénans et l'Allemagne du Nord, tandis que les brèches des Monts Métalliques et des Sudètes donnaient accès aux pays danubiens. Les marchands suivirent de bonne heure ces voies naturelles, se rendant aux foires de Fulda, de Leipzig, de Breslau. Plus tard, le chemin de fer s'y établit aisément.

LES VILLES. De là le pullulement des hommes, le nombre et l'importance des villes, de vieille illustration ou de récente renommée. A l'Ouest, Hanovre (310 000 habitants) où se croisent les voies Paris-Berlin et Hambourg-Francfort, et Magdebourg (280 000 habitants), centre de l'industrie sucrière, ont distancé Brunswick (143 000 habitants). Hildesheim et Paderborn, sièges d'évêchés créés par Charlemagne, comptèrent parmi les centres les plus influents d'où le christianisme et la civilisation rayonnèrent en Germanie. Elles conservent, comme Halberstadt, Gozlar, Quedlinburg, bon nombre de pittoresques témoignages de leur grandeur passée. Göttingen, célèbre par son Université, Cassel (162 000 habitants), Marbourg jalonnent la route qui mène de Berlin à Coblence, comme Fulda, Eisenach, Gotha, Erfurth (129 000 habitants), Weimar, Mersebourg, Halle (180 000 habitants) s'alignent sur la dépression thuringienne entre Francfort et Leipzig.

Dans le triangle saxon compris entre la forêt de Thuringe et le Massif Bohémien, industrie, agriculture, commerce s'unissent pour favoriser la concentration des hommes. C'est un de ces carrefours naturels où convergent les marchands et les armées, une des terres qui s'enrichirent le plus tôt, mais qui, au cours de l'histoire de l'Europe, burent le plus de sang. Leipzig (604 000 habitants) prit dès le Moyen Age la suprématie qu'elle a conservée jusqu'à nous. Après Berlin et Hambourg, c'est la plus importante place de commerce de l'Allemagne (pelleteries et fourrures, librairie, etc.) et ses foires continuent, comme par le passé, d'être fréquentées par des négociants de tous les pays. Dresde (548 000 habitants), d'origine slave comme Leipzig, a moins d'activité mais plus d'élégance. Elle dut sa fortune

et les magnifiques collections de ses musées à la Maison de Wettin, qui la choisit comme capitale du duché de Saxe, plus tard électorat, royaume enfin par la grâce de Napoléon. Au débouché des vallées qui descendent des Monts Métalliques, Iéna, sur la Saale, rappelle l'anéantissement des armées prussiennes en 1806. Plauen (121 000 habitants), sur l'Elster, Zwickau (74 000 habitants) sur la Mulde, Chemnitz (303 000 habitants) doivent leur très récente mais considérable importance économique aux filatures et tissages de coton et de soie. A l'Est enfin, par Bautzen sur la haute Sprée, on atteint la série des villes industrielles de Silésie : Görliz (85 000 habitants), Liegnitz (66 000), Schweidnitz, Glatz, Neisse qui conduisent soit à Breslau (528 000 habitants), l'active et puissante métropole de la Silésie, soit aux districts du Haut-Oder où la houille a fait naître, en territoire tchèque, allemand et polonais, les multiples usines et fabriques de Königshütte (72 000 habitants), Gleiwitz (69 000), Beuthen (71 000), Ratibor, Troppau, Dombrowa, etc.

L'Allemagne du Sud.

VALLEE DU MAIN. PLATEAUX FRANCONIENS ET BAVAROIS. ✐✐ On peut considérer la vallée du Main comme la limite entre l'Allemagne Centrale et l'Allemagne du Sud. Non pas que cette rivière " coulant d'une allure égale dans un lit régulier " ait jamais servi de frontière naturelle aux populations fixées sur ses rives, mais Franconiens, Bavarois et Souabes ont toujours constitué dans les Allemagnes un groupe à part, et les trois Etats de Bade, Wurtemberg, Bavière, qui se constituèrent au cours des siècles entre Main, Rhin et Alpes, n'ont jamais cessé de prétendre à sauvegarder, au moins théoriquement, leur autonomie. Ce sont eux qui luttèrent avec le plus d'énergie en 1866 contre l'emprise prussienne, et, même après leur défaite, ils conservèrent dans l'Empire allemand une situation spéciale, des tendances, non pas séparatistes mais particularistes, qui s'affirment présentement dans les multiples manifestations de leurs gouvernements et de leurs peuples.

Deux plateaux inclinés du Midi au Septentrion : plateau Franconien au Sud du Main, plateau Bavarois au Sud du Danube, forment le cadre naturel de l'Allemagne méridionale.

Le plateau Franconien s'adosse à la Rauhe Alp, ou Jura Souabe, qui prolonge le Jura Franconien. L'un et l'autre continuent en terre germanique les plissements jurassiques français et suisses. La Rauhe Alp domine immédiatement la vallée supérieure du Danube par de hautes terrasses boisées fort pittoresques, où de nombreuses forteresses féodales, dont les burgs de Hohenzollern et de Hohenstaufen, commandaient les passages qui mènent au Danube ou au Rhin. Il se rattache directement vers l'Ouest aux granits et aux grès de la Forêt Noire (Schwarz Wald), exacte répétition de nos Vosges, auxquelles elle s'unissait autrefois. Le Feldberg (1493 mètres) est le pendant du Ballon de Guebwiller, comme le Feldsee, le Titisee, bien d'autres vasques aux eaux noires dormant à l'ombre des sapins, rappellent par leur origine glaciaire nos lacs vosgiens. Partout des eaux vives, des vallées riantes ou sauvages (Höllenthal), d'admirables forêts que peuplent cerfs et sangliers, des chalets épars au milieu des prairies, et, quand vient le soir, la chanson des clochettes qui tintent au cou des vaches regagnant avec lenteur leurs enclos nocturnes.

Le Jura Franconien est moins élevé et de pénétration plus aisée que la Rauhe Alp. Les vallées de la Wörnitz, de l'Altmühl, du Naab conduisent sans effort du Danube au Main et même à la Bohême du Nord-Ouest par les passes du Fichtelgebirge. De là l'importance ancienne et présente des routes qui, venant de Wurtzbourg, de Nuremberg, d'Eger, convergent vers Ratisbonne. On a même pu sans difficulté unir le réseau navigable du Danube à celui du Main-Rhin par le canal Louis (de la Pegnitz à l'Altmühl).

Le plateau Franconien est généralement suffisamment fertile et bien cultivé. Les champs de céréales alternent avec les prairies, les jardins pleins d'arbres à fruits ; la vigne, même, apparaît sur les pentes ensoleillées du Neckar. C'est une des régions allemandes où la population est le plus fortement attachée au sol et résiste à l'attraction des grandes villes industrielles.

Les plateaux méridionaux (plateau Souabe et plateau Bavarois) remplissent le triangle délimité par le cours du Danube et les Alpes. Les glaciers qui dévalaient autrefois des massifs alpestres les recouvrirent, au moment de leur fusion, d'une nappe épaisse de débris morainiques et l'on y retrouve les traits les plus caractéristiques de cette topographie glaciaire dont les pays baltiques nous donnent tant d'exemples : sol caillouteux, marécageux, peu fertile, dont les mamelons portent des forêts et des landes tandis que les dépressions s'emplissent d'eaux stagnantes. A la base des montagnes, de beaux lacs (Königsee, Chiemsee, Würmsee etc.) donnent quelque pittoresque à ces régions par ailleurs fort monotones, froides, tristes et maigrement peuplées. Le Lech, l'Isar, l'Inn y coulent dans des vallées larges bordées de marais. Le Danube lui-même, avant d'être rectifié, se divisait en bras nombreux, errant irrésolus au milieu des roseaux.

LE WURTEMBERG. ✐✐ [illegible] du XIXe [illegible], l'Allemagne du Sud [illegible] en un très grand nombre d'Etats indépendants : vastes domaines ecclésiastiques relevant des

évêques et abbés de Mayence, Würtzbourg, Bamberg, Fulda, Spire, Ratisbonnne, Augsbourg, etc., seigneuries, principautés, margraviats, duchés de Hohenlohe, Ansbach, Fürstemberg, Bade, Würtemberg, Bavière, etc. Le " Recez " de 1803 et la politique napoléonienne mirent fin à cet état de choses en sécularisant et " médiatisant " les petits domaines au profit des trois maisons de Bade, Bavière et Würtemberg, pourvues par surcroît du titre royal ou grand-ducal. Rois et grands-ducs ont perdu leurs trônes en 1918 comme tous les autres princes germains, mais leurs États subsistent et composent trois individualités nettement distinctes.

Le pays de Bade se rattache à l'ensemble des régions rhénanes, que nous étudierons plus loin.

Le Wurtemberg naquit dans la vallée moyenne du Neckar qui, issu des flancs orientaux de la Forêt Noire, décrit, comme la Moselle, une longue courbe avant de se joindre au Rhin. Une large et fertile vallée aux chauds étés, des communications faciles avec le Rhin, soit par la trouée de Pforzheim, soit par le cours navigable du Neckar, fixèrent de bonne heure les hommes en ces lieux privilégiés. Les Romains y établirent des colonies de vétérans. Au Moyen Age, les comtes de Wurtemberg groupèrent autour de leur château (près de Cannstadt) paysans et bourgeois de la vallée. Aujourd'hui, le bassin du Neckar est une des régions les plus peuplées de l'Allemagne, et sa forte densité (de 100 à 250 habitants au kilomètre carré) contraste fortement avec le petit nombre des habitants épars sur les plateaux voisins. Stuttgart (309 000 habitants avec Cannstadt) en occupe le centre. En amont, Esslingen et Tübingen mènent aux coteaux de la Rauhe Alp, où de riants villages se groupent au pied d'antiques forteresses. En aval, par Ludwigsburg et Heilbronn qu'entourent de beaux vignobles, on gagne le pittoresque défilé où le Neckar s'incurve avant de déboucher à Heidelberg, sur les plaines du Rhin.

LA BAVIÈRE. ØØ C'est au contraire sur la partie la plus plate, la plus laide, la plus déshéritée des plateaux du Sud que les ducs de Bavière, de la maison de Wittelsbach, établirent au XIIIe siècle leur ville capitale : Munich. Ils furent sans doute " séduits par la position centrale qu'occupait en effet Munich avant les annexions qui ont déplacé l'axe politique de la Bavière ".

Longtemps dépassée par Augsbourg (154 000 habitants), ville impériale qui fut, au Moyen Age, la plus opulente cité commerçante de l'Allemagne du Sud, Munich (630 000 habitants) l'emporte de beaucoup aujourd'hui sur son ancienne rivale. On y vient admirer les plus riches musées de l'Empire, et les brasseries célèbres qu'emplit nuit et jour la foule bruyante des buveurs.

A l'extrême Sud-Ouest, Lindau et Friedrichshafen sont les ports allemands du lac de Constance. Hohenlinden, Landshut, Eckmühl rappellent, ainsi qu'Ulm, Elchingen, Nordlingen, Ratisbonne, l'importance historique du plateau bavarois et de la vallée du Danube. De plus, Ulm (56 000 habitants) et surtout Ratisbonne (Regensburg) sont les têtes de ligne de la navigation temporaire ou permanente du grand fleuve, artère maîtresse de l'Europe Centrale.

Dans la Bavière du Nord, Nuremberg (352 000 habitants), tout en conservant l'ensemble si merveilleusement pittoresque de ses remparts, de ses vieilles maisons où peignit Albert Dürer, où chanta Hans Sachs, voit grandir ses faubourgs industriels d'où sortent jouets d'enfants, crayons, bronzes, bimbeloterie, etc. A ses portes, Fürth atteint 68 000 âmes. Sur le Main enfin Bayreuth " paradis des Wagnériens ", Bamberg, Würtzbourg (86 000 habitants) naquirent à chaque coude de la rivière capricieuse qui, Aschaffenbourg franchi, quitte la Bavière pour pénétrer dans la large vallée du Rhin.

Les régions rhénanes.

LE RHIN DANS L'HISTOIRE. ØØ Quand le Rhin abandonne, à quelques kilomètres en aval de Bâle, le territoire suisse, il s'incline brusquement vers le Nord et s'engage dans la vaste dépression ouverte entre Vosges et Forêt Noire, Hardt et Odenwald. A Mayence, il vient butter contre le massif schisteux rhénan, se courbe d'abord devant l'obstacle, puis le franchit par une longue cluse, le " Rhin héroïque ", qui s'ouvre définitivement en amont de Bonn sur les plaines de l'Europe du Nord. Il y sépare le Rheinland ou province prussienne du Rhin, de la Westphalie et, quittant le territoire allemand un peu en aval d'Emmerich, pénètre en Hollande où s'achève sa course.

De tout temps la vallée de ce grand fleuve attira et concentra les hommes.

A l'époque romaine, il servait de frontière à la Gaule contre les barbares de Germanie, et les postes militaires qui surveillaient cette frontière furent l'origine de quelques-unes des cités maîtresses de sa vallée : Colonia Agrippina (Cologne), Confluentes (Coblence), Mogontiacum (Mayence), Argentoratum (Strasbourg). Au Moyen Age, la facilité du trafic fluvial sur le Rhin et ses principaux affluents développa la prospérité économique des villes rhénanes, prospérité que favorisaient par ailleurs un climat ensoleillé, des plaines au sol fertile (Alsace, Palatinat, Westphalie), des collines où le raisin mûrissait à côté du houblon (vins de Moselle et du Rhin). Avec la richesse apparurent des préoccupations artistiques auxquelles nous devons tant de cathédrales, d'hôtels de ville, de belles maisons bourgeoises, orgueil des vieilles cités rhénanes, et cette lignée de grands peintres (école de Cologne par exemple) dont on admire dans les musées germains les œuvres naïves, égales parfois aux chefs-d'œuvre des primitifs italiens par leur grâce touchante, l'exacte précision des détails. Si les régions rhénanes, constant objet de conflits entre la France et l'Allemagne, sans



HEIDELBERG, VUE DU PHILOSOPHENWEG. — *Heidelberg* [illegible]



LE HARZ. *Petit massif boisé très pittoresque, riche [illegible] argent, de plomb et de fer, dont le sommet, le Brocken, domine comme un promontoire les plaines de l'Allemagne centrale.* Cl. Lévy.



CASCADE DE TRIBERG. *La Forêt Noire doit son nom à la masse des sapins et des hêtres au milieu desquels dégringolent les torrents.* Cl. Kurverwaltung.



LA WARTBOURG. *Parmi les lieux historiques ou légendaires dont la Thuringe est remplie, l'un des plus célèbres est le château de la Wartbourg où Tannhauser chanta [illegible] Luther.* Cl. Lévy.



LE HOLLENTHAL OU VAL D'ENFER. *Le val d'Enfer, immortalisé par la retraite de Moreau en 1796, est un étroit passage ouvert à travers le massif de la Forêt Noire et qui fournit un passage direct entre Fribourg et Donaueschingen, le Rhin et le Danube.* Cl. Roepke.



SANKT-BLASIEN. *Ce joli bourg, situé par 750 mètres d'altitude dans un repli de la Forêt Noire, et comme assiégé de tous côtés par la masse sombre des sapins, naquit, ainsi que tant d'autres villes de l'Europe occidentale, autour d'une abbaye bénédictine fondée en 940.* Cl. du Kurhaus.



[illegible] *demeure est une* [illegible]



L'EIBSEE ET LA ZUGSPITZE. *L'Allemagne ne possède qu'une petite partie des Alpes : le versant Nord des chaînes calcaires bavaroises dont le point culminant est la Zugspitze (2 963 m.). A son pied, l'Eibsee est une des nombreuses nappes lacustres d'origine glaciaire qui parsèment la Haute-Bavière.*

cesse parcourues et ravagées par les armées, souffrirent maintes fois atrocement de ces luttes sans merci, elles se relevèrent toujours promptement de leurs ruines, tant étaient grandes leurs ressources, tant leur situation au point de contact de deux races, de deux formes de civilisation, sur un fleuve aisément navigable, leur assurait d'éléments naturels de prospérité.

La naissance de la grande industrie, la découverte des houillères de Westphalie et de la Sarre vinrent prodigieusement accroître, au XIXe siècle, leur capacité de production et, par contre-coup, la masse de leur population. Peuplées de 200 à 300 habitants au kilomètre carré, elles sont aujourd'hui un des " foyers d'humanité", un des pôles attractifs les plus remarquables du monde, et le Rhin qui les unit apparaît comme l'artère colossale qui règle les pulsations de leur vie.

LE REGIME DU FLEUVE. SA NAVIGABILITE. — Jusqu'au port de Kehl, en face de Strasbourg, le Rhin conserve une pente forte et tous les caractères d'un torrent alpestre : cours rapide et changeant, maigres d'hiver correspondant à l'arrêt de la fusion des neiges, longues traînées d'alluvions qui encombrent son lit, diminuent sa profondeur, le morcellent en bras nombreux et modifient sans cesse le tracé de ses rives. Malgré les efforts tentés pour le rendre utilisable à la batellerie de Kehl à Bâle, la navigation n'a et n'aura sans doute longtemps encore, sur cette section, qu'une bien minime importance.

Mais, à partir de Kehl, le fleuve assagi, approfondi, régularisé par des travaux qui se poursuivent depuis de longues années, devient une magnifique voie d'eau accessible sans arrêt (sauf pendant des périodes très courtes qui varient de six jours à Mannheim, à vingt-deux jours à Cologne) d'abord aux grands chalands d'acier, puis même, à partir de Cologne, aux navires de mer. En 1913, 12453 bateaux de plus de 15 tonnes (allemands, hollandais, belges), montés par 35000 hommes d'équipage assuraient le transport des houilles de la Ruhr, des minerais de fer de Suède, d'Espagne et de France, des céréales de Russie, des bois, des matériaux de construction. Le tonnage total des ports rhénans en aval de Strasbourg atteignait 83000000 de tonnes, et l'on vit passer à Coblence 57000 bateaux, à Cologne 70000, à Wesel 84000, à Lobit (frontière hollandaise) 91000. (D'après Emm. de Martonne.)

Par la variété de son trafic et par le nombre des grands États qui sont intéressés à ce trafic (Suisse, France, Allemagne, Belgique, Hollande, Angleterre, Russie, pays Scandinaves, États-Unis, etc.), le Rhin apparaît vraiment comme un fleuve d'importance non pas seulement allemande, comme il le fut jusqu'à la Grande Guerre, mais européenne et même mondiale. La France maîtresse de Strasbourg, c'est-à-dire du point où commence et se termine la grande navigation, occupe sur le fleuve une situation privilégiée dont il ne tient qu'à elle de tirer le plus large profit.

LE PAYS DE BADE. Les plaines badoises font d'abord pendant, sur la rive allemande du fleuve, aux riantes plaines d'Alsace. Des champs de céréales, des houblonnières, des vignobles, des vergers occupent les sols les plus riches. Sur les dépôts de sable croissent des bois de pins. Les villes, désertant les rives incertaines du Rhin inutilisable, grandirent au pied de la Forêt Noire : Fribourg (87000 habitants), charmante capitale du Brisgau, au débouché du Val d'Enfer qu'immortalisa la retraite de Moreau (1796) ; Bade, ville d'eaux et de plaisir universellement connue ; Karlsruhe (135000 habitants), cité de récente création, mais que l'industrie enrichit, et qui de plus commande la trouée de Pforzheim (ligne Paris-Munich-Vienne) ; Heidelberg, allongée près des eaux sombres du Neckar, au pied des coteaux boisés où les bandes d'étudiants se promènent en chantant des lieder de Schumann.

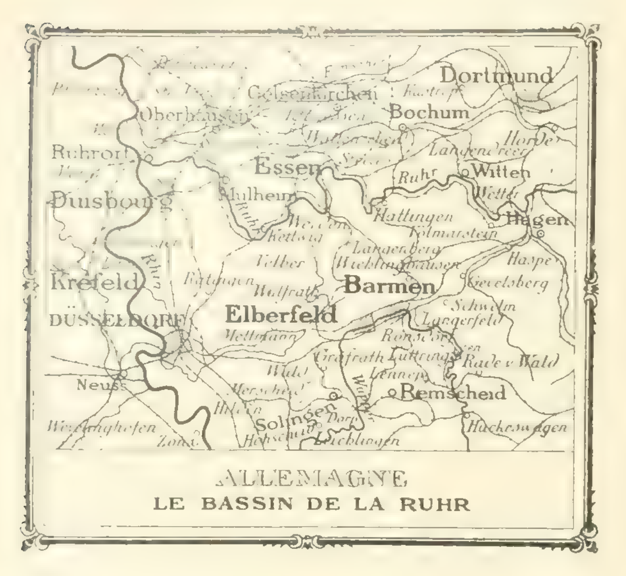
Le pays de Bade s'arrête à Mannheim (229000 habitants), à la fois grand marché rhénan et puissante cité industrielle (industries chimiques surtout). Au delà, sur la rive droite, dans la Hesse électorale, s'élèvent Darmstadt (87000 habitants), puis, sur le cours inférieur du Main, Francfort (433000 habitants), la ville des banques, l'une des premières places commerçantes de l'Europe. Offenbach (75000 habitants), Hanau, Wiesbaden (110000 habitants) ont grandi elles aussi à ce carrefour de routes d'où l'on peut gagner non moins aisément Cologne que Nuremberg, Hambourg et Berlin que Bâle et Strasbourg.

Sur la rive gauche, tandis que les vieilles cités de Worms et de Spire somnolent à l'ombre de leurs cathédrales, entre leurs remparts désuets transformés en jardins fleuris, Ludwigshafen (90000 habitants), en face de Mannheim, prend sa large part du trafic du fleuve, et Mayence (110000 habitants), sur la voie directe de Metz à Berlin, conserve l'importance stratégique qu'elle eut de tout temps.

LE MASSIF SCHISTEUX RHÉNAN. A Bingen, le Rhin s'échappe des plaines palatines et s'enfonce dans le massif schisteux rhénan. Il y coule jusqu'à Bonn, dans une cluse étroite, fort pittoresque grâce aux ruines féodales qui surmontent les collines, aux jolis villages qui allongent leurs maisons riantes entre le fleuve et ses pentes couvertes de vignobles célèbres.

De part et d'autre de la vallée s'étalent des plateaux, hauts de 500 à 800 mètres : Hunsrück et Eifel sur la rive gauche, Taunus et Westerwald sur la rive droite. Ils prolongent l'Ardenne et lui ressemblent par leur âpreté, leur tristesse, leur population clairsemée qui élève moutons et chevaux de petite taille, et cultive de maigres champs d'avoine perdus au milieu des landes, des taillis et des tourbières.

Mais les vallées de la Moselle, de la Sarre, de la Lahn, de la Sieg, profondes, bien abritées, de climat plus doux, ont attiré de bonne heure les hommes. Trêves (53 000 habitants), illustre dès l'époque romaine ; Coblence (56 000 habitants), Wetzlar, Marbourg ne sont que les principales des agglomérations urbaines nées à chaque méandre des



ALLEMAGNE
LE BASSIN DE LA RUHR

rivières capricieuses. De plus, l'exploitation des houillères de la Sarre, qui rendait aisée la mise en œuvre des minerais de fer lorrains, fit naître, de Sarrebrück (105 000 habitants) et Sarrelouis à Kaiserslautern (54 000 habitants), un puissant foyer industriel que la France détient, présentement, en gage, et qui peut-être lui restera.

RHEINLAND ET WESTPHALIE. Toutefois, c'est seulement sur le revers Nord des plateaux, dans le Rheinland et la Westphalie, qu'apparaît le " pays noir " allemand, le royaume de la houille, de l'acier, des industries textiles et chimiques, la colossale fabrique, l'usine sans fin. Tissages et fonderies y naquirent au XVIIe siècle, grâce à la présence simultanée des minerais de fer et de cuivre, du bois fourni par les forêts du Westerwald, des eaux pures que roulaient les ruisseaux. Au XIXe siècle, la découverte de gisements carbonifères extrêmement riches, notamment dans la vallée de la Ruhr, vint donner à ces industries un essor prodigieux. Les antiques cités de la province rhénane, comme Cologne, Aix-la-Chapelle, leur durent une vie nouvelle, et près d'elles surgirent du sol une pléiade de villes, autrefois simples villages, aujourd'hui métropoles du fer et de l'acier : Essen (439 000 habitants), Remscheid, Solingen, Iserlohn, Dortmund (295 000 habitants), Bochum (136 000 habitants), Gelsenkirchen (169 000 habitants) ; de la soie : Crefeld (129 000 habitants) ; de la laine : Aachen (156 000 habitants) ; du coton : Barmen (169 000 habitants), Elberfeld (170 000 habitants), tandis que Cologne (633 000 habitants), Dusseldorf (407 000 habitants), Ruhrort, Duisbourg (244 000 habitants), échelonnées aux rives du grand fleuve, reçoivent et distribuent la masse des matières premières et des denrées alimentaires nécessaires à ce gigantesque organisme, ou procèdent à l'expédition des produits industriels.

Le débouché des régions rhénanes n'est pas, il est vrai, en terre allemande, et les Pays-Bas prélèvent un courtage onéreux sur le trafic du Rhin. Pour remédier à cet inconvénient on élabora, en 1905, un projet de canal central (Mittelland Kanal) qui, partant de Dortmund, devait rejoindre la Weser et l'Elbe. Ainsi la Westphalie serait reliée directement par voie d'eau à l'Allemagne centrale et aux ports allemands de la Mer du Nord ; Brême et Hambourg prendraient, au moins en partie, la place de Rotterdam. Ce projet, longtemps différé, paraît avoir reçu, pendant la guerre, un sérieux commencement d'exécution.

L'ALLEMAGNE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

L'ORGANISATION POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE. Depuis la Révolution intérieure de 1918-1919 consécutive à la défaite des Empires Centraux, l'Allemagne n'est plus un Empire fédéral dirigé par un prince prussien, mais une République, également fédérale (ce que les Anglais nomment Commonwealth), qui conserve toutefois le nom officiel de Reich. Tous les princes régnants ont abdiqué de gré ou de force. Les divers États de la Fédération jouissent d'une autonomie plus large qu'autrefois, mais doivent obligatoirement se donner un gouvernement républicain nommé au suffrage universel.

Le pouvoir exécutif du Reich est confié à un Président, élu pour sept ans par l'ensemble du peuple allemand et assisté de ministres responsables. Le pouvoir législatif appartient à deux chambres : le Reichsrat formé de représentants de chacun des États de la Confédération (55 en tout, dont 22 pour la Prusse, 7 pour la Bavière, 5 pour la Saxe, 3 pour Bade, 3 pour le Wurtemberg, etc.), et le Reichstag, élu pour quatre ans au suffrage universel et direct par tous les Allemands des deux sexes. Tout projet de loi, avant d'être soumis au vote du Reichstag, doit être approuvé par le Reichsrat. Le pouvoir central règle seul les questions diplomatiques, militaires, douanières, dirige les chemins de fer et perçoit des taxes pour les dépenses du Reich.

Tous les privilèges de naissance, de caste, de religion, etc., ont été abolis dans l'ensemble de l'Empire.

On comptait, avant la Grande Guerre, 25 États souverains et une Terre d'Empire : l'Alsace-Lorraine. Le nombre des États souverains se trouve présentement réduit à 18 : l'ancien duché de Cobourg s'est uni à la Bavière, et les petites principautés de Thuringe se sont groupées en un seul Etat. Tous conservent le même territoire qu'ils possédaient avant la guerre, sauf la Prusse, qui perd quelque 6 000 000 d'habitants (Posnanie, Prusse orientale, Schleswig, Silésie, etc.).

Voici la liste des diverses Républiques dont l'ensemble compose le Reich (d'après le recensement du 8 octobre 1919) :

[illegible]	[illegible]	
Bade	2 230 000	—
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
Hesse	1 290 000	—
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
Oldenbourg	517 000	—
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	

L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE, SES CAUSES, SES RÉSULTATS. ✿✿ Jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, l'Allemagne demeura un pays surtout agricole et terrien. Elle exportait des denrées alimentaires et importait des produits fabriqués. La majeure partie de ses habitants s'occupait de culture et d'élevage, se dispersait en nombreuses petites villes ou villages, vivait chichement de pommes de terre, de pain de seigle, de viande de porc. Peu de capitaux, peu d'épargne. Chaque année une foule d'émigrants (jusqu'à 200 000 parfois), chassés par la misère, devaient quitter leur patrie. Faute de colonies, ils se rendaient surtout en Amérique : au Chili (régions de Valdivia, Araucanie), au Brésil (Etats du Sud), aux Etats-Unis (Chicago, Cincinnati, Saint-Paul), puis en moindre quantité au Transvaal, en Australie, dans les divers pays européens. En 1913, on estimait à près de 1 000 000 les Brésiliens de nationalité ou d'origine allemande, à 8 000 000 les Américains du Nord. Il y en avait près de 2 000 000 en Russie, des centaines de mille en France, en Suisse, en Hollande, en Italie.

Cette situation s'est radicalement transformée en quarante ans. A l'Allemagne agricole et terrienne, repliée sur elle-même, où le " Junker " était roi, s'est substituée, surtout à partir de 1895, l'Allemagne industrielle, commerçante et maritime, l'Allemagne riche et prospère, l'Allemagne des entreprises " colossales ", de la " Weltpolitik " et du " Deutschland über Alles ". Le parti agrarien a dû s'incliner devant les exigences des hommes d'affaires, des banquiers, des usiniers, des armateurs, des chefs de grandes firmes commerciales. Une Allemagne nouvelle est née, et elle s'est révélée tout à coup si puissante, douée d'une telle vitalité, d'une telle fièvre d'expansion, d'appétits si démesurés que l'Europe devint trop étroite pour elle et que son domaine parut ne pas admettre d'autre limite que les limites mêmes du monde. Cette évolution s'explique par les raisons suivantes :

1° D'abord l'Allemagne trouvait sur son propre sol les facteurs essentiels de la grande industrie moderne : combustibles, minerais, moyens de transports, main-d'œuvre. En 1913, elle produisait 191 000 000 de tonnes de houille et 87 000 000 de tonnes de lignite (35 000 000 en France, 280 000 000 en Angleterre) dans ses bassins de Westphalie (110 000 000 de tonnes), du Rheinland, de la Sarre, de Saxe, de Haute-Silésie. Cette houille, par suite de la disposition géologique des couches, s'extrayait à meilleur compte que les charbons français ; elle se transportait aisément par les canaux et les rivières navigables.

A la houille s'ajoutaient : le fer (28 000 000 de tonnes valant plus d'un milliard de francs) grâce surtout aux gisements lorrains, le cuivre (947 000 tonnes), le zinc (641 000 tonnes), les sels de potasse (13 000 000 de tonnes), le plomb et l'argent.

Les moyens de transport étaient abondants, peu coûteux. Même dans l'Allemagne du Sud il n'est point d'obstacle qui s'oppose à la construction des voies ferrées. Dans les plaines du Nord on peut les multiplier autant qu'il est nécessaire. Avec ses 63 000 kilomètres de lignes, exploitées presque exclusivement par l'Etat, l'Allemagne possédait un réseau ferré qui, par rapport au chiffre de ses habitants, l'emportait sur toutes les autres nations européennes, la Belgique exceptée. Quant aux voies d'eau (14 000 kilomètres navigables), nous savons déjà, par l'exemple du Rhin, ce que les Allemands doivent à leurs fleuves, à certains de leurs affluents, aux canaux qui les unissent aisément. Il n'est pas jusqu'à la rareté même des ports maritimes qui n'ait contribué à la prospérité économique de l'Allemagne. Au lieu de disperser, comme nous le fîmes en France, sur un grand nombre de havres, des crédits forcément insuffisants, on put les concentrer sur quelques places commerciales que l'on dota avec une sage prodigalité des immenses bassins à flots, des kilomètres de quais spacieux, des entrepôts colossaux, de l'outillage perfectionné qu'exigent les conditions présentes du grand commerce de mer. C'est sur eux que l'on orienta le réseau des voies fluviales. On évita ainsi toute déperdition de force, tout gaspillage onéreux, et les quatre ou cinq grands ports allemands : Hambourg, Brême, Lübeck, Stettin, Danzig rendirent au Reich plus de services que n'eussent pu le faire vingt ports naturels insuffisamment outillés et mal desservis.

Enfin, tandis que de 1870 à 1914 la France passait péniblement de 36 000 000 à 39 600 000 habitants, l'Allemagne, dans le même temps, parvenait presque à doubler le chiffre de sa population (68 000 000 au lieu de 41 000 000. En 1914, le chiffre des naissances l'emportait de 800 000 unités sur le chiffre des décès. Cette heureuse prolificité est une des vertus les plus incontestables de la race germanique. Lorsque naquit la grande industrie, l'Allemagne put suffire aisément aux demandes de main-d'œuvre extraordinairement accrues. Ses fils

n'eurent plus besoin de franchir les mers pour gagner largement leur vie. L'émigration tomba à 20000 ou 25000 unités annuellement et ceux qui partaient n'étaient plus, comme autrefois, contraints à l'exil par la misère, mais, contremaîtres, ouvriers spécialistes, techniciens, ils allaient presque tous appliquer à l'étranger les méthodes allemandes, et, grâce au système " Delbrück ", conservaient leur nationalité.

2° En second lieu, bien loin d'être " handicapée " par le retard de son entrée en lice, l'Allemagne arriva juste à temps pour mettre à profit les progrès réalisés, l'expérience acquise par les autres nations qui l'avaient précédée. Comme ce fut le cas pour le Japon, elle n'a pas eu à inventer, à tâtonner, à multiplier les expériences coûteuses : elle a pu incontinent " faire grand ", se donner l'outillage le plus perfectionné, employer les meilleurs procédés, ceux qui avaient fait leurs preuves hors de chez elle.

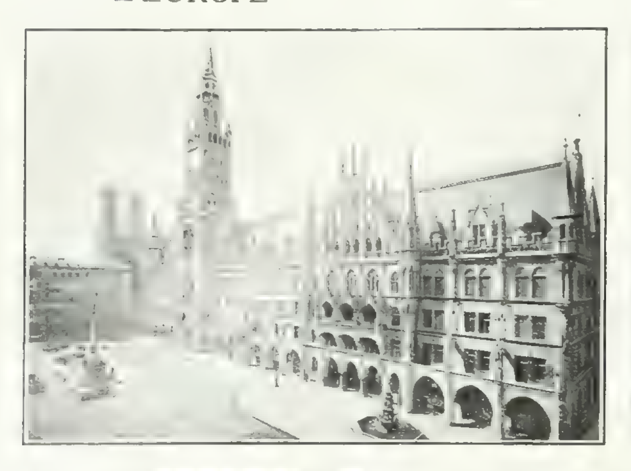
3° De plus, le caractère de l'industrie moderne, qui vise à produire par grandes masses et en séries des articles dénués de qualités artistiques, mais à bon marché, est celui qui convenait le mieux au tempérament de l'Allemand, peu inventif, manquant de goût, mais travailleur, attentif, discipliné, qui toute sa vie, sans se lasser, s'occupera, avec la même application soutenue, de la même besogne mécanique, si fastidieuse soit-elle. Pour que cette besogne produise son maximum d'effet, les patrons allemands ont su réduire chez eux les dangers de la concurrence en utilisant le goût inné de leurs nationaux pour l'association, leurs aptitudes naturelles à l'espionnage, leur habileté de contrefacteurs. Surtout ils ont su mettre la science au service de l'industrie. Tout a été dit sur la participation directe — et rémunératrice — que les savants des universités allemandes prennent aux affaires industrielles, sur la multiplication des laboratoires parfaitement outillés et disposant d'abondantes ressources pécuniaires, sur les centaines d'ingénieurs occupés à des recherches techniques qu'une seule fabrique entretient pendant des années sans profit immédiat, mais avec la certitude de regagner au centuple ses débours grâce aux découvertes de deux ou trois d'entre eux. (Voir les livres de J. Huret et H. Hauser). La conquête économique du monde est apparue au Teuton sous le même angle qu'une conquête militaire. Procédant tantôt par attaque directe en grandes masses, plus souvent par lentes infiltrations, usant habilement du " camouflage " et des mouvements tournants, il préparait ses opérations industrielles et commerciales avec cette méthode savante, cette minutie judicieuse qui limitent, autant qu'il est humainement possible, la part de l'imprévu, puis allait à l'assaut hardiment, sans se soucier des pertes, sachant que la victoire le paierait largement des sacrifices indispensables. L'institution des " cartels ", les ententes qui se créaient entre les chefs des grandes banques, des usines, des compagnies de navigation assuraient l'unité de commandement et de direction. Chaque position conquise servait aussitôt de point de départ pour une attaque nouvelle, soutenue par des réserves habilement ménagées et qui s'engageaient à fond. La reconnaissance du front ennemi était confiée à une véritable armée de spécialistes, voyageurs, techniciens, habiles, entreprenants, qui parlaient les langues étrangères, qu'aucune rebuffade ne décourageait, qui étudiaient le fort et le faible des défenses adverses, et triomphaient de toutes les résistances par leur souplesse, leur patience, leur ténacité. Cette armée trouvait, d'ailleurs, partout comme collaborateurs naturels les Allemands émigrés demeurés les fidèles clients de leur ancienne patrie, toujours prêts à célébrer sa gloire, sa force, la supériorité de ses produits et de sa Kultur.

Ainsi renseignée sur les besoins du marché étranger, pouvant tenir constamment à jour les fiches où s'inscrit et se résume l'état économique du monde, l'industrie allemande ne cherchait pas à imposer aux acheteurs chinois, péruviens, turcs ou... français tel ou tel produit de la métropole ; elle savait s'adapter à leurs goûts, mettre en leurs mains des catalogues admirablement faits, leur épargner toute peine inutile. Elle n'hésitait jamais à modifier son outillage pour répondre à des besoins nouveaux ou imprévus. Elle consentait de larges crédits, acceptait toutes les commandes même insignifiantes, les exécutait avec une rapidité, une ponctualité sans égales. Elle savait se contenter, au moins au début, de bénéfices très médiocres, et admettait même de travailler à perte pour conquérir un marché qui serait, plus tard, profitable.

4° Enfin industriels, commerçants, armateurs trouvaient dans l'État allemand le soutien le plus averti, le plus constant, souvent le plus efficace. Il mettait à leur service le prestige que lui assuraient ses victoires anciennes et sa formidable puissance militaire. Il intervenait sans cesse dans leurs affaires, canalisait leurs efforts, équilibrait leur production, encourageait et soutenait pécuniairement leurs initiatives. Les célèbres voyages de l'Empereur au Maroc et aux Lieux Saints, ses entrevues fréquentes avec les souverains étrangers, les déplacements de sa flotte de guerre, avaient un objet économique non moins que politique. Les alliés, les obligés de l'Allemagne devaient devenir ses clients. Les prêts qui leur étaient faits devaient servir, avant tout, à payer les commandes passées à Krupp, à Thyssen et autres magnats de l'industrie. Les fonctionnaires avaient l'ordre, auquel ils obéissaient avec leur discipline coutumière, de ne jamais tolérer que les intérêts d'un seul Allemand, à l'étranger, fussent lésés ou simplement méconnus. Les agents consulaires, bien recrutés, demeuraient très long-



LE CHATEAU DE GUTENFELS ET LE RHIN. *Après avoir traversé les* [illegible]



MUNICH. L'HOTEL DE VILLE. *La capitale bavaroise, créée par la maison de Wittelsbach, n'est pas seulement l'un des grands centres commerciaux et industriels de l'Allemagne, elle est aussi surtout et justement célèbre par son université, les trésors de ses musées, les représentations de son Opéra.* Cl. Wurthle.



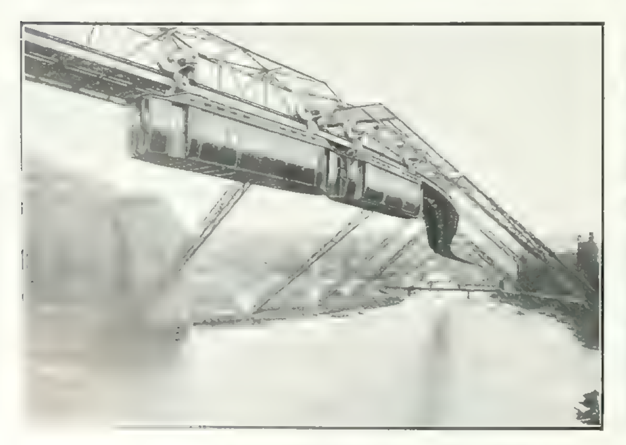
NUREMBERG. *Tout en devenant une importante cité industrielle, la vieille ville de Hans Sachs et d'Albert Dürer a conservé, avec son enceinte des XIVe et XVe siècles, une foule d'édifices publics ou privés dont l'aspect permet une saisissante évocation du passé. C'est la plus séduisante des grandes villes germaniques.* Cl. Mertens.



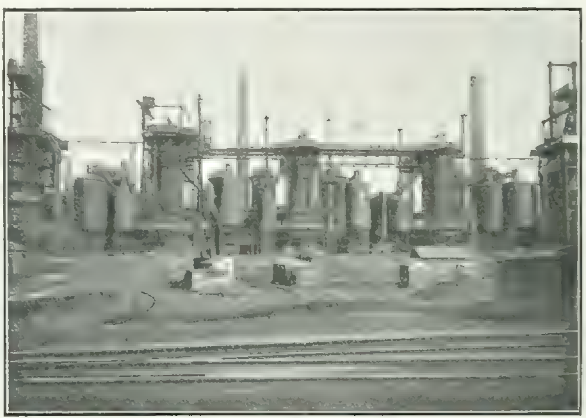
COLOGNE. *Ancienne "Colonie" militaire romaine comme Strasbourg et Coblence, Cologne devint, dès le Moyen Age, la métropole de la riche contrée que traverse le Rhin au sortir du massif schisteux. Le trafic fluvial qui fit sa fortune aux temps de la Hanse, continue d'être la source principale de sa prospérité.* Cl. Steglitz.



KREUZNACH. *Jolie petite ville balnéaire sise aux rives de la Nahe entre Metz et Mayence. Elle fait partie de la série des stations thermales (Wiesbaden, Aix-la-Chapelle, Spa, etc.) échelonnées sur le rebord du massif schisteux rhénan en territoire belge et allemand.* Cl. de la Kur-Direction.



[illegible] ÉLECTRIQUE. *Barmen forme avec Elber-* [illegible] *westphalien. Leurs* [illegible] *fabriques, leurs usines s'étendent sur neuf kilomètres de long dans la* [illegible]



ACIÉRIES A DUISBOURG. *Spécimen de ces puissantes usines qui abondent dans tout le "pays noir", dans toute la région houillère et industrielle de la Rhur, et dont les ports rhénans de Cologne, Dusseldorf, Duisbourg sont les principaux débouchés.* Cl. Rheinische Stahlwerke, Duisburg.



temps au même poste, disposaient d'un budget très supérieur aux crédits misérables que nous donnons aux nôtres, se consacraient exclusivement à leur besogne économique au lieu de trancher du diplomate.

Certes la tutelle administrative, la " véritable domestication " imposées par l'Etat aux particuliers dans le domaine économique comme dans les autres ne peuvent guère se concevoir hors de l'Allemagne et ne conviendraient d'aucune façon aux Anglais et aux Français. Il n'en demeure pas moins que l'étroite union de la finance, de l'industrie et de la politique, apparaît en dernière analyse comme l'un des facteurs primordiaux de la puissance allemande.

Nous avons vu les causes de l'évolution, en voici les résultats.

L'INDUSTRIE. Après les États-Unis, et presque sur le même rang que l'Angleterre, l'Allemagne se classait en 1914 à la tête des grandes nations industrielles. Nul pays d'Europe ne produisait plus de fer (19 309 000 tonnes), plus d'acier (19 000 000 de tonnes), plus de sucre (2 632 000 tonnes), plus d'alcool (4 000 000 d'hectolitres), plus de bière, plus de papier. Elle détenait en quelque sorte le monopole de certaines industries chimiques : matières colorantes, parfums, produits pharmaceutiques, sans compter les goudrons, l'acide sulfurique, l'ammoniaque, le chlore, etc. Pour les fils et tissus de coton, l'Angleterre seule la dépassait. Son industrie lainière était presque l'égale de celle de la France, et les soieries allemandes de Crefeld faisaient une âpre concurrence aux produits de Lyon, Zurich, Milan.

A cela s'ajoutaient les toiles de lin et de chanvre, les articles en cuir, en caoutchouc, en bois, les

engrais minéraux, les porcelaines et faïences de Saxe, les livres, les fourrures, etc.

Voici du reste quelle était en 1913 la valeur des principales industries :

Industries alimentaires....	2 500 000 000	de francs.
— textiles et tinctoriales............	5 000 000 000	—
Combustibles.........	4 000 000 000	—
Industries métallurgiques....................	2 500 000 000	—
— du cuir............................	1 000 000 000	—
— du caoutchouc	690 000 000	—
Engrais minéraux.	660 000 000	—

Certes les produits de l'industrie allemande avaient eu longtemps une assez fâcheuse réputation. Visant au bon marché, pour supplanter les articles similaires des Français et des Anglais, ils méritaient trop souvent le nom de " camelote ". Toutefois il est juste de remarquer qu'en bien des genres, la devise fameuse " Billig und schlecht — mauvais et pas cher " avait cessé d'être exacte. L'Allemagne savait fabriquer des articles d'excellente qualité tout en parvenant à maintenir des prix de vente inférieurs à ceux de ses concurrents. Et les progrès constants de ses ventes en pays européens (objets en fer et en acier, machines et appareils de toute espèce, moteurs, locomotives, automobiles, instruments de précision, etc.) étaient la preuve la plus démonstrative de cette heureuse transformation.

L'AGRICULTURE. L'agriculture elle-même s'était industrialisée. Les campagnes se vidaient en effet au profit des villes. Chaque année un demi-million de paysans quittaient la terre pour l'usine, et la proportion des Allemands vivant d'agriculture était tombée de 50 pour 100 en 1895, à 40 pour 100 en 1914. " Habitués que nous sommes, nous autres Français, à situer dans le paysage agricole la silhouette du laboureur qui enfonce le soc dans la terre, du bouvier qui pique ses bœufs, du faucheur, de la laitière, du vigneron, nous cherchons le paysan par la portière du wagon allemand et nous ne le trouvons pas". (H. Hauser.) Il fallait, pour suffire aux travaux des champs, faire un large appel à la main-d'œuvre étrangère, surtout slave.

Malgré cet exode rural, malgré l'inclémence du climat, le peu de fertilité du sol considéré dans son ensemble, l'Allemand était parvenu à mettre en valeur 94 pour 100 des 54 000 000 d'hectares qui constituaient son domaine en 1914. Et cela grâce à l'application des procédés les plus modernes de culture, à l'emploi intensif des engrais, des machines agricoles, à l'extension des drainages dans les régions marécageuses, à la collaboration des savants et des agriculteurs, aux encouragements de l'État. Certes, l'Allemagne importait, en 1913, pour 3 000 000 000 de francs de denrées alimentaires, au lieu de 1 400 000 000 en 1896. Cependant l'étonnante façon dont elle a pu résister aux effets d'un blocus qui dura cinq années prouve quels progrès elle avait faits, dans ce domaine comme dans les autres.

Voici quels étaient, à la veille de la guerre, les chiffres essentiels concernant l'agriculture et l'élevage du Reich :

Récoltes	Quantité en tonnes métriques.	
Froment .	4 655 000	tonnes.
Seigle	12 222 000	—
Orge.... ...	3 673 000	—
Avoine	9 713 000	—
Pommes de terre...........................	54 121 000	—
Foin	29 000 000	—
Houblon	10 617 000	
Betteraves	9 000 000	—
Vin (hectolitres)...............	10 000 000	—

Cheptel en 1912 : 4 523 000 chevaux, 20 000 000 de bovidés, 5 803 000 moutons et agneaux, 3 410 000 chèvres, 22 000 000 de porcs, 82 000 000 de volailles.

Forêts : 14 000 000 d'hectares ayant donné, en 1913, 20 000 000 de mètres cubes de bois.

En étudiant les régions naturelles de l'Empire, nous avons vu comment se répartissaient les cultures, quelles terres étaient les plus propres au froment, au seigle, à la betterave, à la vigne. Bornons-nous à noter ici quelques données complémentaires.

D'abord la prédominance du seigle et de l'avoine sur le froment. Les deux premiers s'accommodent en effet de terres relativement pauvres et froides qui ne conviennent pas au blé. C'est le cas notamment pour la majeure partie des plaines du Nord, les régions montagneuses, les plateaux bavarois, l'Eifel, etc.

Puis l'importance du houblon (46 pour 100 de la production du monde) et de l'orge, nécessaires à la fabrication de la bière, boisson nationale de l'Allemand.

La récolte des pommes de terre est en moyenne le quadruple de la récolte française. Elle supplée en partie à l'insuffisance des céréales (on sait le rôle qu'elle a joué dans l'alimentation allemande pendant la guerre), et permet l'élevage en grand du porc. De plus, les trois quarts des alcools allemands sont faits avec elle.

La production de la betterave à sucre (Bade, Saxe, Silésie, bassin du Neckar) égalait à elle seule celle de la France et de l'Autriche-Hongrie.

Pour le tabac (Bade, Palatinat, vallée de l'Oder), l'Allemagne arrivait au troisième rang en Europe, après l'Autriche et la Russie.

Le lin et le chanvre étaient en décroissance marquée.

L'élevage du gros bétail disposait des pâturages des Alpes (race bavaroise), des prairies naturelles du Hanovre, du Schleswig-Holstein, des prairies artificielles de Saxe, Silésie, Alsace-Lorraine. Avec ses 20 000 000 de bêtes à cornes l'Allemagne n'était dépassée en Europe que par la Russie (39 000 000). Elle l'emportait largement sur la France (14 000 000), l'Angleterre (11 000 000) et l'Autriche (9 000 000). Les chevaux (de guerre et de trait) provenaient surtout des provinces du Nord : Prusse, Poméranie, Mecklembourg, Brandebourg. L'Allemagne en avait beaucoup moins que la Russie (21 00 000), mais autant que l'Autriche-Hongrie et un peu plus que la France. L'élevage du mouton (terres pauvres du Lunebourg, de Poméranie) déclinait, comme partout en Europe, devant la concurrence des laines de l'Argentine, de l'Australie, etc. (19 000 000 en 1883, 9 000 000 en 1903). Par contre, seuls les États-Unis possèdent un troupeau porcin plus considérable (65 000 000) et l'Allemagne distançait de beaucoup la Russie (12 000 000), la Hongrie (7 000 000), la France (6 000 000).

Les forêts, [illegible] beaucoup plus étendues qu'en France et [illegible]samment exploitées, constituent une très précieuse réserve de bois, de pâte à papier, de térébenthine, etc. Elles couvrent la majeure partie des montagnes du Centre et du Sud (forêts de Thuringe, de Hesse, Forêt Noire) et de vastes espaces dans les plaines sablonneuses du Nord.

3° LE COMMERCE. Le formidable développement des industries allemandes avait eu comme corollaire la rapide croissance des transactions commerciales. De 7 375 000 000 de francs en 1890, elles avaient passé à 26 500 000 000 en 1913.

Aucune statistique [illegible] le tableau [illegible] des transactions allemandes depuis la fin de la Grande Guerre. — Citons, simplement à titre documentaire, les chiffres globaux indiqués par les statistiques anglaises pour le commerce allemand de 1919 (Achats : 1 618 000 000 de livres sterling. — Ventes : 502[illegible]) et des 5 premiers mois de 192[illegible] (Achats : 1 424[illegible] de livres sterling. — Ventes : [illegible])

COMMERCE DE L'ALLEMAGNE
26 500 000 000 de francs
en 1913.

[illegible]
[illegible] de francs

Céréales	[illegible]
Café ..	[illegible]
Œufs	240 000 [illegible]
Beurre	[illegible]
[illegible]	[illegible]
Tabac	[illegible]
Coton brut	734 000 [illegible]
Cuirs et peaux	[illegible]
Laine	[illegible]
Huile de lin	221 000 [illegible]
Soie grège .	180 000 [illegible]
Caoutchouc	[illegible]
Cuivre ...	439 000 [illegible]
Minerai de fer	290 000 [illegible]
Nitrate	200 000 [illegible]
Bois de construction	406 000 [illegible]
Chevaux	130 000 [illegible]

Exportations
[illegible] de francs

[illegible]	[illegible]
Houille et coke....	902 000 000
[illegible]	850 000 000
Produits chimiques	822 000 000
Cotonnades	557 000 000
Papier et livres	420 000 000
Couleurs ...	375 000 000
Produits électro-techniques	362 000 000
Lainages	338 000 000
Sucre...	332 000 000
Objets en cuivre...	165 000 000
Vêtements .	165 000 000
Objets en [illegible]	135 000 000
Soieries	130 000 000
Jouets	125 000 000
etc.	

Acheteur de matières premières nécessaires à l'industrie (51 pour 100 des importations) et de denrées alimentaires (30 pour 100), l'Empire vendait surtout des produits fabriqués (67 pour 100). Les achats dépassaient encore les ventes d'un peu plus d'un milliard de marks, mais cet écart, beaucoup plus considérable quinze ans plus tôt, ne cessait de diminuer, et se trouvait déjà largement compensé par l'intérêt des capitaux allemands placés à l'étranger, les bénéfices du commerce de transit, les gains réalisés hors d'Allemagne par les nationaux allemands.

PRINCIPAUX CLIENTS DE L'ALLEMAGNE

Pays	Importations en 1913.	Exportations en 1913.
Russie	1 751 000 000 de francs	1 100 000 000 de francs
Grande-Bretagne .	1 090 000 000 —	1 770 000 000 —
États-Unis ...	2 138 000 000 —	891 000 000 —
Autriche-Hongrie	1 034 000 000 —	1 380 000 000 —
France . .	730 000 000 —	986 000 000 —
Pays-Bas	416 000 000 —	866 000 000 —
Belgique .	430 000 000 —	688 000 000 —
Suisse	266 000 000 —	670 000 000 —
République Arg.	617 000 000 —	456 000 000 —
Italie	396 000 000 —	366 000 000 —
Indes Anglaises...	676 000 000 —	187 000 000 —
Col. allemandes ..	66 000 000 —	71 900 000 —

Tout contribuait aux succès du commerce allemand : l'accroissement de la population, dont la capacité de travail et la capacité de consommation augmentaient parallèlement ; la puissance d'une flotte de haute mer, passée de 656 000 tonnes en 1890 à plus de 3 000 000 en 1914, le nombre et les qualités des commerçants allemands, l'appui efficace qu'ils trouvaient dans les banques, surtout l'intense production des usines, aboutissant même parfois à la surproduction, et qui exigeait sans cesse, sous peine d'arrêt, de faillites désastreuses, l'ouverture de marchés nouveaux.

De là l'expansion indéfinie du " Deutschtum ", du domaine économique allemand.

" La banque allemande, le commerce allemand, les lignes allemandes de navigation, les services allemands d'information tendaient à enserrer le globe d'un inextricable réseau. La Russie comme le Guatemala, Rotterdam comme Constantinople, devenaient économiquement des colonies allemandes. Partout le commis voyageur allemand apportait le produit allemand qui cessait de plus en plus d'être de la camelote et qui venait, grâce à la modicité des prix d'importation, aux conditions de livraison et de paiement, concurrencer jusque sur leur propre terrain les industries nationales. Et quand cela ne suffisait pas, c'était l'usine allemande (métallurgie, produits chimiques, électricité) qui venait elle-même s'installer en pays étranger, comme en pays conquis. L'industrie italienne, la suisse, l'espagnole devenaient des filiales de l'industrie allemande. Anvers était un port allemand, Zurich et Milan des places allemandes, et la France elle-même assistait, impuissante et résignée, à cette mainmise de l'industrie allemande sur sa Lorraine et sur sa Normandie, bientôt sur ses gisements de l'Ouenza. " (H. Hauser.)

Cette prodigieuse transformation se traduisait aux yeux du voyageur le moins prévenu par le développement du luxe. L'Allemagne n'était plus le pays pauvre, aux salaires mesquins, à l'économie proverbiale. Ouvriers, employés, fonctionnaires, plus largement rétribués qu'en France, dépensaient sans compter. " En vingt ans, les

habitudes allemandes, même dans la moyenne et la petite bourgeoisie, avaient subi une complète métamorphose. Avec l'avidité d'un parvenu, l'Allemand se précipitait vers de nouvelles jouissances comme s'il y avait vu le symbole de son entrée définitive dans le cercle des civilisations plus raffinées de l'Occident ". (H. Hauser.) En 1895, le revenu total des fortunes de l'Empire était évalué à 21 000 000 000 de francs; en 1913, les estimations flottaient entre 40 000 000 000 et 50 000 000 000, et la richesse allemande s'était accrue dans le même laps de temps de 200 000 000 000 à 320 000 000 000.

Elle se traduisait aussi par la croissance extrêmement rapide des grandes agglomérations urbaines. L'Allemagne comptait, en 1914, 44 villes de plus de 100 000 habitants, 43 de 50 000 à 100 000, 137 de 20 000 à 50 000.

Malgré le goût contestable qui présidait souvent à leurs " embellissements ", il faut reconnaître que ces villes étaient en général bien administrées, d'une remarquable propreté, abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire à la vie moderne, et que leurs universités, leurs hôpitaux, leurs laboratoires, tous leurs services publics (voirie, transports, postes, etc.) fonctionnaient avec une régularité, une discipline que certains étrangers pouvaient trouver quelque peu abusives, mais dont les bons résultats n'étaient pas moins patents.

CONCLUSION

Tel était l'état de l'Allemagne en 1914. Il serait hors de propos de rechercher ici avec détails pour quelles raisons l'Allemagne ne s'est pas contentée de " laisser aller les choses " et a voulu brusquer une évolution qui paraissait devoir pacifiquement aboutir à l'hégémonie économique du monde. Ces raisons, nombreuses, ont été suffisamment analysées dans les multiples ouvrages relatifs à la Grande Guerre. La principale est, selon nous, l'insuffisance d'un Empire colonial formé trop tard et composé de terres tropicales ou équatoriales impropres au peuplement européen. Cherchait-elle — au Maroc, en Asie Mineure, en Syrie, en Mésopotamie — d'autres territoires qui lui convinssent mieux, partout l'Allemagne se heurtait à des droits acquis et trouvait la porte barrée. Elle sentait cependant, comme toutes les grandes nations modernes, l'impérieuse nécessité de s'appuyer sur un puissant domaine d'outre-mer. Il le lui fallait pour absorber le trop-plein de sa production industrielle, pour lui assurer les denrées, les matières premières nécessaires à sa vie : coton, sucre, soie, caoutchouc, céréales, etc., pour donner à ses émigrants, à ses hommes d'affaires un vaste champ d'opération libre de toute entrave. Ainsi, pour l'aigle teuton, la tentation devint irrésistible de happer la proie magnifique offerte non seulement par toutes les possessions françaises d'Afrique et d'Asie, mais par l'Inde anglaise, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique des Grands Lacs, etc.

Ajoutons à cela l'attrait d'une colossale indemnité de guerre qui permettrait d'équilibrer une situation financière peu saine ; — le désir de mettre la main sur tout le bassin ferrifère de Lorraine, sur la Belgique et le Pas-de-Calais; — la volonté de ruiner la prépondérance maritime anglaise, de dominer sans conteste l'Orient et la Méditerranée, de se débarrasser de l'obsession russe, etc. Tout cela, une guerre victorieuse devait le donner, et comme la victoire ne faisait de doute pour personne, l'Allemagne tout entière, l'Allemagne des grands industriels, des hommes d'affaires, des banquiers, non moins que l'Allemagne des "Junker", des intellectuels et jusqu'à l'Allemagne ouvrière et paysanne, s'est trouvée unanime pour applaudir, en juillet-août 1914, au geste du kaiser donnant le signal du combat.

Nous savons ce qui est advenu de ce rêve. Vaincue, désarmée, privée de ses navires de guerre, de la majeure partie de sa flotte commerciale, physiquement affaiblie par un blocus de cinq années, amputée de territoires qui comptaient parmi les plus productifs de son Empire, condamnée au paiement d'une indemnité formidable, ayant laissé plus de 2 000 000 de ses fils sur les champs de bataille, l'Allemagne expie justement son crime. Mais il ne faut jamais oublier que la plupart des facteurs auxquels elle dut sa puissance d'autrefois subsistent dans leur intégrité. Ses usines, ses mines sont intactes, ses voies ferrées et fluviales sont prêtes à fonctionner comme par le passé. Surtout l'Allemand conserve ou reprendra, après une éclipse passagère, ses qualités maîtresses et ses méthodes de travail : discipline, patience, application au labeur, association des savants et des hommes d'affaires, concentration des efforts en vue d'un objet commun. Sa prolificité lui permettra de combler rapidement les vides causés par la guerre. Très certainement, dans un déla plus ou moins long, l'Allemagne, reconstituée, occupera de nouveau parmi les grandes nations une place de premier rang. Nous-mêmes, les vainqueurs, sommes intéressés à cette renaissance qui peut seule permettre aux Germains de réparer, dans une certaine mesure, le mal qu'ils nous ont fait. Il nous appartiendra seulement — après avoir exigé avec une juste rigueur le paiement de ce qu'on nous doit — de contrôler avec vigilance leurs faits et gestes de telle sorte que l'Allemagne ne risque jamais de redevenir pour la paix du monde le plus redoutable des dangers.

CHAPITRE VI

LA HOLLANDE

GÉNÉRALITÉS

La Hollande est un des plus petits États de l'Europe (34 186 kilomètres carrés). Elle est aussi celui où les conditions naturelles opposaient le plus d'obstacles aux établissements humains, à la formation et au développement d'une nation. Terre d'alluvions, de sable et de boue, immense delta marécageux, en partie inférieur au niveau des hautes marées, sillonné de rivières aux cours incertains, constamment menacé par les irruptions de la mer, par les crues des fleuves, la Néerlande (le Pays-Bas) est, à la lettre, une conquête de l'homme sur le domaine des eaux. L'eau est encore partout : dans le sous-sol spongieux, à la surface sous forme de canaux, de rivières, de tourbières, de bras de mer, dans l'atmosphère chargée d'humidité, voilée de vapeurs aqueuses, dans le ciel où courent sans cesse les lourds nuages chassés par les vents d'Ouest. Il a fallu une longue suite d'efforts obstinés, d'abord pour fixer, assécher le sol mouvant, le protéger contre les raz de marée, les inondations, la morsure sournoise des eaux souterraines, puis accroître patiemment sa superficie aux dépens des mers. Mais ces efforts n'ont pas été vains. Les gens des Pays-Bas, façonnés par cette lutte opiniâtre, surent acquérir de bonne heure la richesse, la liberté et la puissance. Au XVII[e] siècle, ils n'avaient point de rivaux pour le commerce des mers. Leurs artistes : les Rembrandt, les Ruysdaël, les Hobbema, les Terburg, étaient les premiers du monde. Ils purent même tenir tête, et avec succès, à l'Angleterre d'abord, puis à la France triomphante de Louis XIV. Sans doute cette magnifique prééminence ne s'est pas maintenue, et la Hollande contemporaine a repris le rang plus modeste que sa petitesse lui assigne forcément. Mais, par la densité de sa population (6 831 000 habitants en 1919, soit 198 au kilomètre carré), par l'importance de ses transactions commerciales (7 000 000 000 de florins valant plus de 14 000 000 000 de francs en 1913 ; — 5 115 000 000 de florins en 1920, valant plus de 20 milliards de francs), par la valeur de son empire colonial, par les solides qualités de ses fils, elle tient dans le monde une place singulièrement plus grande que l'exiguité de son territoire ne semblerait le comporter.

De plus, elle est une des rares nations européennes qu'épargna la Grande Guerre. Plus heureuse que sa voisine belge, sa neutralité n'eut pas à être violée. Elle s'enrichit, au lieu de se ruiner, et se trouva prête, dès la cessation des hostilités, à mettre à profit les avantages d'une situation aussi favorisée.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE

LE RELIEF. La Hollande n'est qu'un fragment de l'immense plaine qui court, sans solution de continuité, de la Flandre française à l'Oural. Nul pays européen, sauf le Danemark, n'est aussi plat, aussi dénué de roches solides. Le point culminant des Pays-Bas proprement dits n'atteint que 107 mètres dans les dépôts sablonneux de la Veluwe. Pour trouver une altitude supérieure à 200 mètres, de vraies collines et la roche en place, il faut remonter la Meuse jusqu'au Limbourg hollandais, au pays de Maëstricht qui, géographiquement, fait partie de la Belgique.

Partout ailleurs, on ne trouve que des terres meubles de deux origines différentes. A l'Est et au Sud, dans le pays de Drenthe, la Gueldre, la Campine brabançonne, prédominent, comme dans toute l'Allemagne du Nord, les sables et graviers laissés par les glaciers scandinaves lors de leur plus grande extension. Absorbant les eaux de pluie, ils forment des îlots de terres sèches, mais peu fertiles, vêtues généralement de landes de bruyères et de genêts. Des maisonnettes d'argile, couvertes de grands toits de chaume, abritent une population clairsemée qui cultive le seigle, la pomme de terre, élève des abeilles et des troupeaux de moutons. Entre les ondulations s'étalent des marais, des tourbières aux eaux noires ou violet sombre. La tourbière de Bourtange couvre une partie des provinces de Groningue, Drenthe et Over-Ijssel (plus de 4000 kilomètres carrés, dont un tiers en Allemagne). Elle fut la barrière naturelle isolant les peuplades germaniques des Pays-Bas de leurs sœurs allemandes. Dans le Brabant oriental, les marais de Peel jouèrent un rôle analogue.

A l'Ouest, les trois provinces entières de la Hollande Nord et Sud et de Zélande, une partie de la province d'Utrecht, de la Gueldre (la Betuwe), de la Frise et



HOLLANDE
LA ZONE DES POLDERS

du Groningue, en tout 59 pour 100 environ de la superficie totale, sont exclusivement formées des alluvions charriées par le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Plus de collines, d'ondulations sableuses, mais l'immensité des terres plates, des argiles noires et grises mêlées de débris végétaux. La majeure partie de ces alluvions se trouve à un niveau inférieur au niveau moyen des hautes marées et des fleuves. D'autres, plus basses encore, les polders, étaient d'anciens golfes ou lacs saumâtres que l'on dessécha artificiellement. Il faut les protéger contre le lent envahissement des eaux d'infiltration. De là, la multitude des canaux, des fossés qui découpent le sol en damier, la multitude aussi de ces moulins aux ailes bigarrées, hissés sur une plate-forme de bois, qui actionnent sans relâche les pompes d'épuisement et que l'on retrouve sur tant de paysages des maîtres hollandais. Ces terres asséchées deviennent merveilleusement fécondes. A perte de vue se succèdent les vergers pleins de fruits, les champs de blé, de betteraves, de colza, d'oignons, de navets, qu'égaye, par endroits, le rouge éclatant des tulipes. Ailleurs, et plus souvent, la prairie domine. Derrière le mince rideau des ormes, des saules, des peupliers qui bordent routes et canaux, les troupeaux de vaches à robe blanche et noire passent l'année presque entière en plein air dans l'herbe aussi savoureuse que celle de nos prairies normandes. Le long des digues se groupent les maisonnettes de briques, au toit pointu, éclairées de larges fenêtres munies de petits carreaux, et reluisantes de cette propreté légendaire qui est une des vertus de la race.

LES EAUX. La moitié des terres hollandaises n'est autre chose que le delta commun de trois grands fleuves : Rhin, Meuse, Escaut.

Le Rhin traverse la frontière hollando-allemande un peu en aval d'Emmerich. Il est alors large de 700 mètres et profond de 4 mètres. Il se divise promptement en deux bras et perd jusqu'à son nom. Le bras de droite, appelé d'abord Lek, puis Nouvelle-Meuse, emporte un tiers environ des eaux. Il arrose Arnhem, Rotterdam et débouche dans la Mer du Nord près de Hoek van Holland.] Trois émissaires secondaires s'en détachent : l'Ijssel et la Vecht qui aboutissent au Zuyderzée, le Vieux-Rhin qui, par Utrecht et Leyde, atteint la mer aux écluses de Katwyck.

Le bras gauche écoule les deux tiers des eaux. Sous le nom de Waal, il passe à Nimègue et est rejoint à Gorinchem par la Meuse, qui, entrée en Hollande à Maëstricht, décrit une grande courbe et court parallèlement au Rhin avant de s'unir à lui. La masse des eaux ainsi réunies aboutit à la mer par une série d'embouchures en partie artificielles. Les unes se déversent directement, par Gertruydenberg, dans le bras de mer appelé Hollandsch Diep ; d'autres arrivent au même Hollandsch Diep par le dédale des canaux du Biesboch. Le reste, enfin, contourne le Beijerland et va rejoindre la Nouvelle-Meuse en aval de Rotterdam. En multipliant les canaux de décharge, les Hollandais sont parvenus à conjurer le danger qui résultait de l'accumulation des eaux de crue, des glaces de débâcle, sur un espace insuffisant.

L'Escaut n'appartient à la Hollande que par les deux bras de mer qui constituent son estuaire, et que séparent les îles de Walcheren et de Bévéland. La branche Sud, le Hond, est celle qu'empruntent les navires se rendant à Anvers.

Des digues puissantes accompagnent tous les cours d'eau et protègent les campagnes contre le danger des inondations. Parfois même (à Katwjk, à Muiden, etc.) des écluses règlent la sortie des eaux suivant le jeu alternatif des marées. Dans les régions les plus basses au voisinage des embouchures, le niveau des eaux fluviales resserrées entre ces levées se trouve supérieur aux terres qu'elles traversent, et l'on voit de loin, sous le ciel gris tendre, les voiles des navires dominer les toits des maisons construites en contre-bas des digues.

Une série de canaux de toutes dimensions, d'une

[illegible] le réseau des fleuves. Amsterdam, par exemple, est reliée au Rhin par le canal de Meerwede, à la Mer du Nord par le canal du Helder et surtout le profond canal d'Ijmuiden. Les provinces du Nord : Frise, Groningue, Drenthe ont aussi leur réseau particulier de voies navigables. Près de la moitié du trafic intérieur emprunte la voie d'eau, lente, mais commode et peu coûteuse.

LES COTES. ⊘⊘ "*Deus mare, Batavus littora fecit.*" Dieu fit la mer, le Hollandais se chargea du rivage. Vieille et fière devise, parfaitement exacte. Au début des temps historiques, il semble que les terres hollandaises, protégées par des dunes de sable, occupaient un espace plus vaste qu'aujourd'hui. Les îles Zélandaises, les îles Frisonnes formaient corps avec le continent. A la place du Zuyderzée, un lac saumâtre, le lac Flevo, communiquait avec la mer par un "grau" étroit. Mais, au Moyen Age, par suite peut-être d'un lent affaissement du sol alluvial, la mer fit de considérables progrès. Se ruant à l'assaut des terres, élargissant les "graus", les estuaires, détruisant une partie des dunes, elle fragmenta les côtes Sud et Nord en une série d'îles, transforma le lac Flevo en un vaste golfe marin, creusa les golfes du Dollart et du Lauwerzée. Des villages par dizaines, des centaines de milliers de personnes disparurent en quelques nuits de tempête.

De très bonne heure, les Bataves cherchèrent, en construisant des digues, à limiter le domaine des eaux (le mot "Dam" qui revient si fréquemment dans la terminologie des Pays-Bas signifie "digue"). Mais cette œuvre ne commença d'être réellement efficace qu'à partir de la création, en 1579, du Waterstaat, littéralement Etat de l'Eau, ou Ministère des Eaux. Composé d'ingénieurs spécialistes choisis avec le plus grand soin, le Waterstaat est chargé, d'une part de maintenir ce qui est, et d'autre part de reconquérir peu à peu le terrain perdu.

[illegible] zélandaises, etc.), il augmente leur solidité en les revêtant d'une véritable cuirasse de dalles de granit ; il les protège par des brise-lames, il surveille les dangereuses infiltrations qui pourraient les miner. Ailleurs, il construit de toutes pièces des digues monumentales, telles la levée de Westkapelle dans l'île de Walcheren, les digues du Helder, etc. Il doit parer avec non moins de soin aux périls des inondations fluviales. C'est lui qui a approfondi, régularisé le lit des cours d'eau, qui les a munis de déversoirs artificiels et d'écluses, qui a, par endroits, complètement modifié leur cours naturel, qui les a endigués de telle sorte que leurs crues, leurs débâcles sont devenues inoffensives. Œuvre colossale, si l'on songe à l'ampleur de pareils travaux et à l'impossibilité presque absolue de trouver sur place les matériaux de construction indispensables. C'est la Norvège qui a fourni le granit, le gneiss, les bois. Aussi dit-on proverbialement en Hollande que certaines digues, où l'on travaille depuis trois siècles, eussent moins coûté "si elles avaient été construites toutes en or".

L[illegible] terres cultivables en desséchant les régions lacustres au moyen de pompes actionnées par des moulins ou par la vapeur. Ainsi, de 1840 à 1848, la mer de Haarlem, au Sud-Ouest d'Amsterdam, fut complètement vidée et ses 18000 hectares de grasses terres furent livrées à la charrue. On calcule que, dans les provinces de Hollande, Zélande, Groningue et Frise, plus de 400000 hectares ont été de la sorte repris peu à peu sur les eaux, et un seul coup d'œil jeté sur des cartes à grande échelle, par exemple pour les régions comprises entre La Haye et la pointe du Helder, suffit à le démontrer. La régularité mathématique des parcelles de sol mises en culture, des canaux et fossés qui les bordent, des levées qui les circonscrivent, indiquent immédiatement l'emplacement de ces "mers" d'autrefois transformées en "polders" productifs.

Les succès obtenus ont même permis d'envisager une œuvre d'une envergure singulièrement plus vaste : l'assèchement partiel du Zuyderzée. Lorsque les travaux, déjà en cours d'exécution, seront terminés, quatre polders nouveaux, d'une superficie totale de plus de 2000 kilomètres carrés, s'ajouteront au domaine utilisable des Pays-Bas.

Enfin le Waterstaat a encore dans ses attributions la construction des canaux, des ponts, des écluses, l'aménagement des ports, la mise en valeur des polders par des amendements appropriés, et l'exploitation des tourbières dans les provinces orientales. Le desséchement des tourbières est, pour la Drenthe, la Gueldre, le Brabant, presque aussi importante que la création des polders peut l'être pour les pays de l'Ouest, et, malgré les progrès déjà réalisés, il reste encore beaucoup à faire pour transformer en prairies ou en terres cultivables les vastes espaces couverts d'eaux noires sur lesquels le vent du Nord fait frissonner les sphaignes et les touffes tremblantes des joncs.

LE CLIMAT. ⊘⊘ Comme il apparaît par le tableau suivant, le climat de la Hollande est intermédiaire entre le climat de type purement océanique et le climat continental :



[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Utrecht ..	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	69

Protégée contre l'influence modératrice des vents d'Ouest et du Gulf-Stream par le rempart de l'Angleterre, la Hollande a des écarts assez grands entre les températures d'hiver et d'été. L'hiver est assez froid, surtout dans les provinces du Nord, pour que les mares et les canaux gèlent pendant plusieurs semaines consécutives. C'est, du reste, un des sujets souvent traités par les vieux maîtres hollandais que celui de groupes de femmes

et de jeunes hommes se rendant au marché en glissant sur leurs patins au bec courbe. Les étés sont suffisamment chauds pour permettre partout la culture du blé, des fruits et des fleurs. Il tombe relativement peu d'eau (67 centimètres en moyenne), mais en un très grand nombre de jours. Il " crachine ", comme on dit en Bretagne, deux jours sur trois. De plus, l'abondance des eaux de surface entretient une humidité persistante, des brumes qui traînent sur les campagnes mélancoliques. Enfin, les grands nuages venus du large envahissent trop continûment un ciel bien rarement pur ; et, l'hiver surtout, le vent, soufflant en rafales violentes, ne contribue pas à rendre fort agréable un climat par ailleurs très sain.

La Hollande n'est point triste pourtant. Le spectacle toujours changeant d'un ciel sans limites, les échappées de lumière à travers les vapeurs ouatées qui montent du sol détrempé, l'aspect riant des maisons de briques rouges, un moulin de bois sombre, patiné par le temps, près des saules inclinés sur le calme miroir des eaux, les monuments du passé et l'activité bien réglée du temps présent, les navires qui vont et viennent, les carrioles filant sur les routes soigneusement pavées de briques, çà et là, dans les îles notamment, des costumes pittoresques, et partout un air de robustesse, de santé fleurie, d'aisance solidement assise, de confiance en soi, tout cela compose un ensemble qui, dès l'abord, attire et intéresse, et qui' après un séjour prolongé, finit pas exercer une réelle séduction.

LES HABITANTS. NATIONALITÉ ET CARACTÈRE. ⌀⌀ Le peuple est formé d'un mélange de Celtes et de Germains. Frisons au Nord, Francs et Bataves au Sud, Saxons à l'Est furent les peuplades germaniques qui se fixèrent les premières sur le sol néerlandais et y supplantèrent les anciennes populations celtiques sans toutefois les anéantir. Encore aujourd'hui, les provinces du Sud (Brabant, Limbourg, partie de la Zélande) ont conservé une forte proportion d'individus à cheveux noirs ou châtains, aux yeux bruns. Ailleurs prédominent presque exclusivement les blonds aux yeux bleus. D'autres différences sont encore sensibles entre les usages, les caractères, la forme des habitations, les costumes, les dialectes même des divers groupes ethniques qui se sont, cependant, fortement amalgamés au cours de longs siècles de vie commune sous un même climat.

Le Hollandais est généralement grand, fortement charpenté, flegmatique et d'aspect froid, bien qu'il se plaise aux kermesses bruyantes, aux ripailles plantureuses. C'est un bourgeois dans toute la force du terme, peu porté aux rêveries mystiques, mais ayant les vertus utilitaires qui font les maisons solides. Ingénieur adroit, excellent marin, commerçant perspicace, sachant être tour à tour un individualiste forcené ou le membre discipliné d'une association, il apporte dans tout ce qu'il entreprend un esprit de suite, une volonté lucide, un sens des réalités qui sont des gages certains de succès.

Sa langue, le néerlandais, qui est un des dialectes du bas-allemand, est peu répandue. Aussi la majeure partie des Hollandais qui sortent du commun parlent-ils avec aisance deux ou trois des langues européennes les plus courantes.

En fait de religion, le protestantisme domine : les trois cinquièmes de la nation appartiennent à la religion réformée. Les catholiques (1 800 000) habitent surtout les provinces du Sud. Quelques dizaines de milliers d'israélites d'origine allemande ou portugaise vivent dans les grandes villes et notamment à Amsterdam, où leur richesse, leur habileté commerciale, leur assurent une influence disproportionnée avec leur nombre.

Histoire et gouvernement. — Lorsque les Bataves entrent dans l'histoire, ils font partie de l'Empire romain. C'est Rome qui civilisa leurs peuplades encore barbares, bien qu'elle ait laissé peu de traces de sa domination. Après les Grandes Invasions, leur pays, d'abord compris dans l'Empire franc, puis rattaché à la Lotharingie, fit partie successivement du Saint-Empire germanique, puis des domaines de la maison de Bourgogne. Au XVIe siècle, les Hollandais qui s'étaient enrichis par la pêche, l'industrie des toiles, le commerce des mers et qui avaient pris des habitudes d'autonomie très large, se convertirent en majorité au protestantisme. Atrocement persécutés par Charles-Quint et Philippe II, ils s'insurgèrent en 1579, se constituèrent en République fédérale des Provinces-Unies, et firent par la suite reconnaître leur indépendance par les grands États européens. Le XVIIe siècle vit l'apogée de leur puissance politique, commerciale, coloniale, artistique. Le XVIIIe siècle en vit le déclin. Au XIXe siècle, après avoir été République Batave sous la Révolution française, la Hollande forma un royaume dirigé par le prince Louis, puis fit partie intégrante de l'Empire Français. Une décision du Congrès de Vienne en 1815 créa un Royaume des Pays-Bas comprenant non seulement les anciennes Provinces-Unies, mais aussi la Belgique. La Révolution de 1830 rendit à la Belgique son indépendance.

Depuis lors, la Hollande forme un royaume constitutionnel dont le souverain partage le pouvoir législatif avec les États-Généraux composés de deux Chambres : une Chambre haute analogue au Sénat français et une seconde Chambre dite Chambre des députés, composée de 100 membres élus au suffrage censitaire. Bien que le souverain — qui peut être une souveraine — ait théoriquement des pouvoirs étendus, c'est la bourgeoisie riche et éclairée qui dirige réellement les affaires de la nation.

POPULATIONS, PROVINCES ET VILLES. ⌀⌀ La population totale des Pays-Bas atteignait, en 1919, 6 831 000 habitants, soit 198 au kilomètre carré. De tous les États européens, seule la Belgique a une densité plus forte. Très clairsemée dans les provinces de l'Est, où prédominent les landes, les tourbières, les sables infertiles, la population s'entasse dans les riches territoires de Hollande, de Zélande, du Bétuwe, où la densité dépasse 200 et même 300 habitants au kilomètre carré. Malgré cette forte densité,





[illegible] en forme de gradins est un [illegible] aux travaux auxquels durent, de- [illegible] astreindre les Neerlandais pour protéger leur [illegible] de la mer.



PAYSANNES HOLLANDAISES *demeurées, en Zélande et dans les îles du Zuyderzée, heureusement fidèles à leur charmant costume national.*



MARKEN. *Sous le ciel gris, au ras de la mer apaisée, femmes et filles de pêcheurs, en bonnets blancs et jupes courtes, se hâtent, sur l'étroite chaussée de briques, vers le petit port où se balancent les barques.*



PAYSAGE HOLLANDAIS *si souvent reproduit dans les tableaux des grands maîtres du XVII[e] siècle : canaux drainant les eaux des polders, pont arqué, moulins actionnant les pompes d'épuisement, beaux troupeaux de vaches laitières paissant l'herbe savoureuse des prés-salés.* Cl. Lévy



CHAMP DE JACINTHES PRÈS DE HAARLEM. *Malgré la rareté des jours ensoleillés, les Hollandais ont su mettre à profit l'humidité de leur climat et la fécondité de leurs alluvions pour obtenir de magnifiques champs de fleurs, jacinthes et tulipes surtout, mais aussi orchidées et autres plantes rares.*



AMSTERDAM. *La " Venise du Nord " s'est édifiée sur les rives marécageuses du Zuyderzée. Elle est sillonnée tout entière par un réseau de canaux concentriques qui marquent comme les étapes de sa fortune, due d'abord à la pêche du hareng, puis au* [illegible] Cl. Chusseau-Flaviens



ALKMAAR : MARCHÉ AUX FROMAGES. *Pays d'élevage intensif, atteignant un haut degré de perfection, la Hollande des polders tire de beaux revenus de la vente de ses beurres et de ses fromages ronds, dits " tête de mort ", qui s'exportent dans l'Europe entière.* Cl. Chusseau-Flaviens.

malgré un accroissement régulier annuel de 80 000 âmes dû aux excédents des naissances sur les décès, la Hollande ne fournit qu'un nombre infime d'émigrants (2 000 en moyenne chaque année). Grâce à l'extension régulière des terres cultivables, à la perfection des méthodes d'exploitation rurale, aux profits assurés par les opérations commerciales, l'industrie, etc., le Hollandais trouve chez lui assez d'emplois rémunérateurs pour ne point abandonner une patrie à laquelle, du reste, il est passionnément attaché. De plus, le magnifique domaine colonial que possèdent encore les Pays-Bas dans les Indes orientales (Java, Sumatra, Célèbes, etc.) ne se prête qu'à l'exploitation et non pas au peuplement européen.

La Hollande est présentement divisée en onze provinces gouvernées par des " Commissaires de la Reine ". Les plus riches, les plus peuplées se trouvent à l'Ouest, dans la zone des polders situés au-dessous du niveau des hautes marées.

La Zélande (pays de la mer) comprend, outre une bande continentale au Nord de la Flandre belge, un groupe de six îles : Walcheren, Nord et Sud Beveland, Schouwen, Tholen, Saint-Philipsland, qui forment comme le delta fractionné de l'Escaut. Terre de pêcheurs et de marins hardis, patrie des amiraux Tromp et Ruyter, la Zélande a peu de villes. Middelbourg, la capitale, est sans importance ; Flessingue (30000 habitants), qui rêva d'être le grand débouché de l'Escaut, ne peut lutter contre la concurrence d'Anvers.

La Hollande méridionale est traversée par le cours inférieur de la Meuse et du Rhin. La capitale de la province est La Haye (359 000 habitants), de son vrai nom S'Gravenhage ou la Haie du Comte. Ancien rendez-vous de chasse des comtes de Hollande, La Haye est la résidence de la famille royale et le siège du gouvernement néerlandais ; ville aristocratique, paisible, élégante, aux larges avenues, que complète la station balnéaire de Scheweningen. Leyde (61 000 habitants) mire ses hautes maisons à pignons dans les eaux du Vieux-Rhin. Elle fut, au XVII[e] siècle, fort réputée pour ses draps et ses lainages, pour son Université aussi, l'une des plus anciennes de l'Europe. Les meilleurs peintres hollandais y naquirent ou y vécurent : Lucas de Leyde, Rembrandt, Gerard Dow, Gabriel Metzu, etc. Delft (38 000 habitants), aux célèbres faiences imitées des porcelaines de Chine, Gouda (26 000 habitants), vieille cité un peu morte, contrastent par leur calme avec l'intensité de vie qui afflue à Rotterdam.

Rotterdam (506 000 habitants) doit sa croissance extrêmement rapide et le merveilleux développement de son activité commerciale à la place qu'elle occupe au débouché du Rhin et de la Meuse.

Dans ses bassins profonds de 10 mètres, sur une longueur de 35 kilomètres, elle reçoit les plus grands navires de mer. D'autre part, elle est la tête de ligne de la navigation fluviale qui dessert les régions industrielles de Westphalie, de la Ruhr, de la Sarre, etc. Sans passé, sans intérêt artistique, Rotterdam, comme Manchester ou Liverpool, n'intéresse que par son activité, l'ampleur et le perfectionnement de son outillage maritime, les ponts gigantesques jetés sur la Meuse, la variété des affaires qui s'y traitent, des marchandises qui s'entassent dans ses docks.

Près de Rotterdam, Schiedam (39000 habitants), est une ville industrielle renommée pour ses distilleries. Dordrecht (53 000 habitants), vieille cité célèbre au XVII[e] siècle par l'intensité de sa vie religieuse, fait le commerce des bois de la Forêt Noire et de la Baltique.

La Hollande septentrionale, resserrée entre la Mer du Nord et les côtes découpées du Zuyderzée, n'est qu'un immense polder. Sa capitale, Amsterdam (647 000 habitants), après avoir été au XVI[e] et au XVII[e] siècle la première place commerciale de l'Europe, faillit être ruinée par le Blocus Continental d'abord, puis surtout par l'accroissement du tonnage des navires qui ne pouvaient plus utiliser les eaux très peu profondes du Zuyderzée. Elle para à cette infériorité d'abord en creusant le canal du Helder, puis le large canal d'Ijmuiden qui l'unit directement à la Mer du Nord et qui, accessible aux navires de haute mer, lui a rendu son ancienne prospérité.

Sans avoir l'importance de Rotterdam, à laquelle sa situation au débouché du Rhin assure un avantage indéniable, Amsterdam n'en demeure pas moins, grâce surtout à ses relations avec les colonies de l'Insulinde, le premier marché du monde pour le quinquina et l'étain, l'un des premiers pour le cacao, le sucre, les épices, le café, le tabac, etc. De plus, une florissante industrie s'y est développée. A la taille du diamant, d'antique renommée, et qui emploie à elle seule 30 000 ouvriers, s'ajoutent des ateliers de construction navale, des raffineries de sucre, des distilleries, etc. Enfin Amsterdam, la " Venise du Nord ", bâtie tout entière sur pilotis, doit une réelle originalité à ses nombreux canaux concentriques où glissent des barques lourdes, aux vieilles maisons étroites, à pignons pointus, qui se penchent sur les eaux glauques.

Haarlem (77000 habitants) exporte dans le monde entier les tulipes, les glaïeuls, les jacinthes produits par les jardins de son polder. Zaandam (28 000 habitants), Alkmaar (23 000 habitants) sont des centres de riche agriculture et d'élevage. Les pêcheurs de Volendam, d'Edam, de l'île Marken ont conservé leur pittoresque costume d'autrefois.

Les provinces de Frise et de Groningue élèvent de magnifiques troupeaux de bœufs et de chevaux, exportent leur viande, leur beurre, leur fromage. Leuwarden (42000 habitants), Groningue (89000 habitants) en sont les paisibles capitales.

La Drenthe (chef-lieu : Assen), l'Over-Ijssel (villes principales : Zwolle [35 000 habitants], Kampen, Deventer), ont une partie de leur sol couvert de tour-

bières et de landes qu'elles travaillent obstinément à améliorer.

La province de Gueldre doit son surnom hyperbolique de " Suisse hollandaise " au fait qu'elle possède quelques riantes collines et des bois assez étendus, chose fort rare en Hollande. Sa capitale, Arnhem (71 000 habitants) sur le Lek, la vieille cité de Nimègue (66 000 habitants) sur le Waal, le nouveau centre de Apeldorn (46 000 habitants) sont la résidence favorite des rentiers, des retraités, des commerçants enrichis aux Indes orientales : MMrs. du sucre.

Dans la province d'Utrecht, la capitale est Utrecht (*Trajectum ad Rhenum*), d'origine romaine comme Arnhem, Nimègue et Maëstricht. C'est une pittoresque cité de 138 000 habitants qui fut, en 1579, le berceau des Provinces-Unies et en est restée le grand centre intellectuel.

Le Brabant Hollandais, la plus vaste des provinces, servait de boulevard militaire à la République. Berg op Zoom, Bréda (30 000 habitants), Bois-le-Duc (38 000 habitants), Tilburg (61 000 habitants) jouèrent un rôle fameux dans les guerres d'autrefois. Elles s'occupent plus pacifiquement aujourd'hui de développer des industries de vieille renommée : toiles, métallurgies, brasseries, etc.

Enfin le Limbourg est un morceau de Belgique rattaché aux Pays-Bas, Maëstrischt (41 000 habitants), pittoresquement assise aux rives de la Meuse, près de charmantes collines boisées, en est la capitale.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Nous avons montré précédemment comment s'est constituée la Hollande, par quelle lutte longue et difficile elle est parvenue à arracher aux flots une terre qu'ils envahissaient. Ce combat séculaire contre les forces de la nature a donné aux gens des Pays-Bas des habitudes de labeur obstiné, de volonté tenace, qu'ils ont appliquées à toutes les branches de l'activité économique. Leur domaine est exigu ; le sous-sol ne recèle qu'une très petite quantité de houille (3 400 000 tonnes dans le Limbourg en 1919) et point de minerais ; trente centièmes de la surface se composent de marais, de tourbières, de sables improductifs. Pourtant nul pays au monde n'a su se donner ingénieusement plus de ressources et en tirer un meilleur parti ; nul ne fait, proportionnellement, un commerce plus considérable, nul n'est plus riche, d'une richesse solide, capable non seulement de résister victorieusement à des crises passagères qui, pour tout autre, seraient la cause d'inéluctables catastrophes, mais de les mettre à profit pour s'orienter vers de nouvelles sources de gain.

AGRICULTURE ET ÉLEVAGE. ⌀⌀ Plus du tiers de la population des Pays-Bas s'adonne à l'agriculture et à l'élevage. L'État et les particuliers ont multiplié les écoles spéciales, les tournées de conférences, les cours du soir destinés à répandre l'usage des procédés les plus avantageux. Les ingénieurs du Waterstaat s'occupent eux-mêmes d'amender le sol des polders. L'Etat surveille aussi de très près la qualité des produits destinés à l'exportation et ne donne son estampille officielle qu'aux denrées exemptes de toute critique. Enfin le sens du groupement, très développé aux Pays-Bas, a multiplié les associations agricoles pour le plus grand bien des propriétaires et petits fermiers. Aussi l'agriculture et l'élevage emploient-ils en Hollande des méthodes scientifiques, intensives, qui donnent de surprenants résultats.

Par exemple, ni le sol, ni le climat trop humides ne sont, par nature, très favorables à la culture des céréales. Et, en fait, les Pays-Bas doivent acheter à l'étranger la plus grosse part du blé, de l'orge, du seigle même qu'ils utilisent. Seules, l'avoine et la pomme de terre sont cultivées en quantité suffisante pour la consommation. Mais, sur les terres emblavées, le rendement moyen à l'hectare est supérieur d'un tiers au rendement moyen des terres françaises. De plus, on a su adapter le sol arable à des cultures moins délicates ou plus rémunératrices : la betterave à sucre, l'oignon, la chicorée, le navet. L'horticulture, en très grands progrès, produit en abondance les fruits, les légumes, les fleurs, les graines, les plants de pépinière destinés à l'Angleterre, à l'Allemagne, aux pays du Nord, et ce n'est pas un des résultats les moins étonnants de l'ingéniosité hollandaise, que cette envolée d'admirables fruits, de fleurs somptueuses venant d'une terre que le soleil boude si souvent.

L'élevage et ses produits ne doivent pas moins à la science des agronomes hollandais. Certes, les conditions naturelles se prêtent merveilleusement à l'établissement des prairies et des pâturages qui couvrent 40 pour 100 du sol. Mais les beaux résultats obtenus sont dus, en grande partie, à la perfection des méthodes et au contrôle sévère de l'État. Le troupeau bovin est de beaucoup le plus important. Sélection de races, croisements savants, propreté méticuleuse des étables, soins intelligents, rien n'est négligé pour accroître non seulement le nombre des animaux, mais la qualité de la chair et le rendement en lait. Le bétail sur pied, le beurre, le fromage gras ou maigre, donnent lieu à une exportation

qui se chiffre, chaque année, par des centaines de millions de florins. Les chevaux, de race robuste, excellente pour le gros trait, s'élèvent surtout dans les provinces du Nord et de l'Est. Le nombre des moutons diminue par suite de l'extension des terres cultivées et du bas prix relatif des laines étrangères. Par contre, l'élevage des porcs est en pleine prospérité, et les produits de basse-cour, volailles et œufs, concurrencent sur le marché de Londres les produits similaires venus de France et du Danemark.

LES INDUSTRIES. ⸙⸙ Les Pays-Bas ont eu, dans le passé, une prospérité et une renommée industrielles égales à leur prospérité commerciale. Il suffira de citer les toiles de Frise, les velours d'Utrecht, les faïences de Delft, les lainages, les cuirs, les papiers, les liqueurs, les ateliers de constructions navales, que Pierre le Grand venait visiter comme des modèles, etc. A partir du XVIIIe siècle, la Hollande fut largement distancée par d'autres pays européens qui possédaient ce qu'elle ne possédait point : la houille, les minerais, le bois ; et, de nos jours, il est incontestable que l'industrie joue dans la vie économique des Pays-Bas un rôle de second ordre. Cependant un renouveau d'activité s'est manifesté depuis un demi-siècle. De vieilles industries se maintiennent ou prennent de l'extension : celle des faïences, par exemple, de la maroquinerie, de la taille des diamants, etc. Les tissages de la Twenthe (province d'Over-Ijssel) fabriquent des cotonnades destinées surtout aux indigènes des possessions hollandaises. Tilburg, Utrecht produisent des lainages, des velours, des tapis. Amsterdam, Rotterdam, Dordrecht construisent des navires, des machines agricoles, des pompes pour l'épuisement des eaux. Dans les provinces de l'Est, on emploie la tourbe pour nombre de produits industriels ou agricoles : vêtements, engrais, etc. Les industries alimentaires, enfin, sont multiples et en pleine prospérité : huileries utilisant les graines de lin, de colza, de navette ; raffineries de sucre traitant, soit le sucre de canne venu des colonies, soit le sucre de betterave ; chocolateries (Van Houten), distilleries et fabriques de liqueurs (Lucas Bols, fondée en 1575, Wynand Fockink, en 1679) ; brasseries, surtout dans les provinces du Sud ; fabriques de cigares, de margarine, de sulfate de quinine, de conserves de viande ; féculeries et amidonneries, etc., sont dispersées un peu partout, et le total de leur production se chiffre, chaque année, par des milliards.

LA PÊCHE. ⸙⸙ La pêche fut la première industrie nationale des Hollandais, la première source de leur fortune. On connaît le dicton symbolique, d'après lequel " Amsterdam serait bâti sur des carcasses de harengs ". Des petits ports de Zélande, du Zuyderzée, des îles Frisonnes, partent encore des flottilles de chalutiers à la recherche des bancs de harengs, de soles (Maasluis, Scheveningue, Wlaardingen), d'anchois (île d'Urk), tandis que le saumon se pêche dans les estuaires des fleuves et que les coquillages s'élèvent ou se ré-



coltent surtout à l'embouchure de l'Escaut (ports de Bruinisse, de Yerseke, de Vere).

LE COMMERCE. ⸙⸙ En courant les mers comme pêcheurs, les Hollandais devinrent des marins accomplis et surent mettre à profit leurs qualités nautiques pour se donner de très bonne heure une marine marchande de première importance. Au XVIIe siècle, au moment de leur apogée, ils méritaient, à juste titre, leur surnom de " rouliers des mers ". Non seulement ils se chargeaient du commerce de transit entre pays européens, mais, profitant de la décadence hispano-portugaise, ils acquéraient un magnifique domaine colonial, et les navires de leur Compagnie des Indes assuraient la majeure partie des transports entre les pays tropicaux et l'Europe. La France au temps de Colbert, l'Angleterre

à la même époque, s'affranchirent de leur tutelle et leur enlevèrent une suprématie passagère. Puis, au XIX[e] siècle, le nombre de leurs concurrents s'accrut de tous les grands Etats du monde.

Pourtant, par le chiffre total de son commerce extérieur (7 000 000 000 de florins, soit 14 700 000 000 de francs en 1913), la Hollande se classait, après l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne et la France, au cinquième rang des nations commerçantes de l'Univers ; dépassant largement des pays comme l'Italie, l'Autriche, la Russie, le Japon, qui l'emportent de si considérable façon sur elle par le chiffre de leur population et l'étendue de leur territoire.

Cette étonnante prospérité est due d'abord aux qualités mêmes du Hollandais.

Il passe avec raison, depuis des siècles, pour un commerçant accompli, ayant à la fois de la prudence et de l'initiative, le sens pratique des réalités, la ténacité mais aussi la souplesse, le coup d'œil sûr, le jugement rapide du grand brasseur d'affaires. Le nombre des personnes s'adonnant au commerce n'est pas considérable : un cinquième environ des individus inscrits comme exerçant une profession. Mais la majorité des transactions est faite par de puissantes maisons disposant de gros capitaux. Ces maisons, souvent de fondation fort ancienne, inspirent confiance, jouissent d'un juste crédit, peuvent se risquer hardiment aux nouvelles entreprises, faire face aux crises momentanées. Elles savent aussi se prêter une aide mutuelle et trouvent auprès des banques un intelligent appui.

De plus, la situation européenne des Pays-Bas, au débouché des grandes voies fluviales de la Meuse et du Rhin, fait des Hollandais les intermédiaires obligés entre toute l'Allemagne occidentale, une partie de la Suisse et de la Belgique, d'une part, et leurs clients de l'étranger. Les matières premières (laines, cotons bruts, etc.), destinées aux régions industrielles de la Westphalie, de la Sarre, de l'Alsace, les produits fabriqués provenant de ces riches régions, sont entreposés dans les ports hollandais avant de gagner leur destination définitive. Au transit par voie d'eau s'ajoute le transit par voies ferrées : d'Amsterdam et de Rotterdam, des lignes se dirigent sur la Belgique et l'Allemagne. Elles complètent, pour les denrées de peu de poids et de valeur élevée, le trafic assuré par les grands chalands de la Meuse et du Rhin.

Il ne faut, enfin, oublier ni la multiplicité et la valeur des produits que la Hollande doit à son agriculture, à son élevage, à son industrie, et qui alimentent une partie de son commerce d'exportation, ni l'appoint fourni par les ressources de ses colonies, soixante fois aussi grandes et sept ou huit fois aussi peuplées que la métropole. La valeur des denrées coloniales de toutes sortes (quinquina, cacao, sucre de canne, tabac, riz, café, caoutchouc, coprah, étain, pétrole, etc.), que la Hollande tire de ses possessions de l'Insulinde (Java, Sumatra, Célèbes, partie de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée) et des Indes occi-

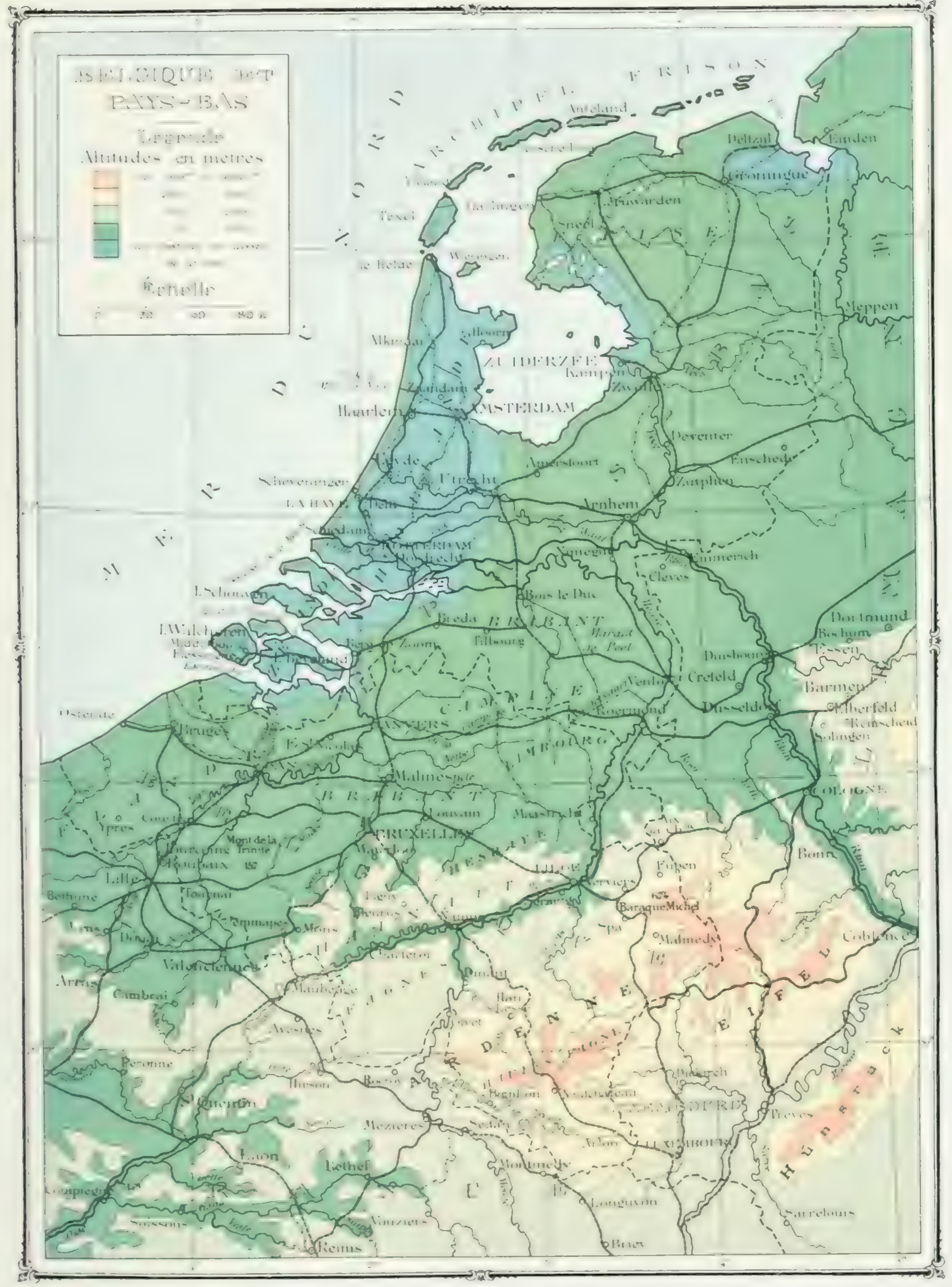
COMMERCE DES PAYS-BAS

Principaux articles	Année 1913 Valeur en florins 1 florin 2 = fr. 09.	Année 1920 Valeur en florins.
Importations		
Fers et aciers	548 000 000	300 000 000
Textiles (bruts et manufacturés)	228 000 000	338 000 000
Céréales et farines	657 000 000	284 000 000
Riz	123 000 000	1 319 000 000
Tabac	16 000 000	87 000 000
Charbon	139 000 000	230 000 000
Bois	137 000 000	187 000 000
Cuivre	168 000 000	33 000 000
Petrole	16 000 000	103 000 000
Graisses et huiles	180 000 000	66 000 000
Café	64 000 000	65 000 000
Sucre	26 000 000	27 000 000
Papier	11 000 000	60 000 000
Engrais	68 000 000	40 000 000
Etain	22 000 000	2 752 000
Peaux et cuirs	54 000 000	46 000 000
etc.		
Exportations		
Céréales et farines	437 000 000	75 267 000
Fers et aciers	329 000 000	50 204 000
Textiles (bruts et manufacturés)	200 000 000	259 409 000
Cuivre	145 000 000	2 796 000
Papier	88 000 000	69 600 000
Sucre	77 000 000	51 000 000
Riz	74 000 000	15 000
Margarine	67 000 000	101 000 000
Huiles et graisses	51 000 000	25 000 000
Beurre et fromage	37 000 000	120 000 000
Café	40 000 000	17 000 000
Tabac	13 000 000	31 760 000
Produits colorants	27 000 000	18 000 000
Peaux et cuirs	56 000 000	25 000 000
etc.		

Au total, les Pays-Bas ont vendu en 1913 pour 3 083 000 000 de florins et ils ont acheté pour 3 918 000 000 de florins. En 1920, nous ne possédons que les chiffres du commerce *spécial*, c'est-à-dire la valeur des importations destinées à la consommation du pays et des exportations de produits du pays, sans faire entrer en ligne de compte le commerce de transit. Ces chiffres sont : aux achats, 3 360 000 000 de florins, aux ventes, 1 748 000 000 de florins.

PRINCIPAUX CLIENTS DES PAYS-BAS

	Année 1913 Valeur en florins.	p. 100	Année 1919 Valeur en florins.	p. 100
Importations venant de : (pour la consommation locale seule).				
Allemagne	1 126 000 000	28,7	833 000 000	30
Iles de la Sonde	528 000 000	13	328 000 000	11
États-Unis	443 000 000	11	24 000 000	0,08
Belgique	352 000 000	9	221 000 000	7
Russie	366 000 000	9	549 000 000	19
Grande-Bretagne	341 000 000	8	592 000 000	20
Inde Anglaise	100 000 000	2,6	42 000 000	0,04
Espagne	99 000 000	2,5	?	
France	33 000 000	0,8	55 000 000	0,05
Exportations allant à :				
Allemagne	1 478 000 000	48	578 000 000	40
Grande-Bretagne	683 000 000	22,2	485 000 000	35
Belgique	340 000 000	11	184 000 000	13
Iles de la Sonde	163 000 000	5,3	163 000 000	12
États-Unis	131 000 000	4	57 000 000	0,6
France	31 000 000	1	47 000 000	0,5


BELGIQUE ET
PAYS-BAS
Légende
Altitudes en mètres
Échelle
ZUIDERZÉE
AMSTERDAM
Haarlem
Utrecht
Rotterdam
Arnhem
Deventer
Zutphen
Amersfoort
Groningue
Leeuwarden
Emden
Meppen
Kampen
Zwolle
Enschede
Emmerich
Clèves
Bois le Duc
Breda
BRABANT
Tilbourg
Dortmund
Bochum
Essen
Duisbourg
Crefeld
Venlo
Roermond
Düsseldorf
Barmen
Elberfeld
Remscheid
Solingen
COLOGNE
Anvers
Malines
Bruges
Ostende
Ypres
Courtrai
Lille
Roubaix
Tourcoing
Tournai
Mons
Valenciennes
Douai
Arras
Cambrai
Louvain
BRUXELLES
Maastricht
LIÈGE
Verviers
Eupen
Malmedy
Spa
Namur
Charleroi
Dinant
Maubeuge
Avesnes
Péronne
St Quentin
Laon
Rethel
Compiègne
Soissons
Reims
Mézières
Sedan
Arlon
LUXEMBOURG
Longuyon
Briey
Trèves
Coblence
Bonn
EIFEL
ARDENNE
Hunsrück
Texel
Den Helder
Alkmaar
Hoorn
Zaandam
Delft
Schiedam
Dordrecht
Flessingue
Middelbourg
Gand
Baraque Michel
Mont de la Trinité

dentales (Guyane hollandaise, Curaçao, Saint-Eustache), s'élevait à plus de 1 000 000 000 de francs en 1913, et, parmi les meilleurs clients des Pays-Bas, les Indes néerlandaises tenaient alors le second rang aux importations, le quatrième aux exportations.

Les trois cinquièmes environ du transit dans les deux sens sont absorbés par Rotterdam, siège du Lloyd hollandais et de la Compagnie des pétroles américains. Amsterdam, siège de la " Nederland ", en relations directes avec l'Insulinde, en absorbe un cinquième. Le reste se partage entre Dordrecht, Flessingue, Terneuzen et les petits ports côtiers.

La marine marchande comprenait, à la fin de 1919, 853 navires à voile ou à vapeur jaugeant 831 000 tonneaux, chiffre relativement élevé et qui permet aux Pays-Bas d'assurer, par leurs propres moyens, le transport d'une bonne partie des produits qu'ils entreposent.

Les tableaux ci-joints permettront de se faire une idée plus détaillée de ce qu'est le commerce extérieur des Pays-Bas.

CHAPITRE VII

LA BELGIQUE ET LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

[illegible] l'étendue de cinq de nos départements moyens. Il ne faut jamais perdre de vue son exiguïté pour apprécier à leur juste valeur la variété de ses caractères géographiques, la densité de sa population, la facilité et la brièveté des voies intérieures de communication, et le degré très élevé de son importance économique. Il faut aussi, pour comprendre son histoire et le rôle qu'elle joua dans l'évolution des peuples européens, avoir sans cesse présente à l'esprit sa situation au point de contact de deux races, de deux civilisations : latine et germanique, sur la route naturelle menant des terres françaises aux rives du Rhin. Ce dualisme de races, de langues, de cultures, cette position intermédiaire entre deux grands foyers d'attraction expliquent tout le passé du peuple belge, sa longue soumission à des maîtres étrangers, la date tardive où il put constituer une nation libre. Ils expliquent aussi que la Belgique fut de tout temps un des champs de bataille de l'Europe. L'histoire de la Grande Guerre, le long martyre que la Belgique souffrit pendant tant de mois, les ruines encore accumulée d'Ypres à Louvain en sont un trop éloquent témoignage.

L'HISTOIRE

Le royaume de Belgique n'est qu'une petite partie de l'ancienne " Gaule Belgique " dont César marquait les limites à la Seine, à la Marne et au Rhin. Les populations celtiques de la Belgique furent romanisées comme celles du reste de la Gaule. Cependant, à la suite des invasions germaines, la civilisation et la langue latines ne se maintinrent que dans la région des hautes plaines fertiles, sèches, et des plateaux boisés qui forment la moitié Sud du pays : Hainaut, Hesbaye, Ardennes. Là passait la grande voie romaine (elle subsiste encore sous le nom de chaussée de Brunehaut) qui, de Bavay, menait à Tongres, Maëstricht et au Rhin ; voie constamment suivie par les armées et les marchands. Le Nord : plaines basses de Flandre, d'Anvers, de Brabant, alors couvert de marais et de forêts, et à peine peuplé, fut aisément germanisé jusqu'aux confins de l'Artois. Ainsi s'explique la division de la Belgique en deux groupements de populations : les Flamands parlant un dialecte germanique très voisin du hollandais, et les Wallons, de langue française. Une ligne tirée de Courtrai à Tongres par Bruxelles et Tirlemont marque la limite des deux groupes.

Rattachée au royaume d'Austrasie, puis à la Lotharingie, la Belgique vit, à partir du XI[e] siècle, se constituer sur son sol, comme dans presque toute l'Europe occidentale, des Etats féodaux : duchés de Flandre, de Hainaut, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Namur, évêché de Liége, etc., les uns vassaux du Saint-Empire, les autres mouvant de la couronne de France. Mais l'autorité des seigneurs fut promptement limitée par les franchises des communes. Les bourgeois des grandes villes, enrichis par l'industrie et par le commerce, arrachèrent à leurs maîtres une autonomie à peu près complète. Ce fut l'âge d'or de la Flandre (XIII[e]-XV[e] siècles), l'époque où les marchands de l'Europe se donnaient rendez-vous à la foire de Bruges, où le luxe des Flamandes arrachait à la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, ce cri de dépit : " Je croyais être seule reine et j'en vois ici plus de six cents ! " où s'élevaient dans chaque cité ces magnifiques monuments : beffrois, hôtels de ville, halles aux draps, églises, abbayes qui attestent la richesse, le goût et l'orgueil des républiques communales ; où les frères Van Eyck, Hans Memling, Quentin Metsys, etc., créaient un art d'une puissante originalité.

A la fin du XV

A la fin du XV[e] siècle, la Belgique fut acquise par la Maison de Bourgogne, puis passa par héritage à la Maison d'Autriche-Espagne. Les villes perdirent leurs anciennes franchises, et le pays belge devint le théâtre favori de longues guerres entre la France et ses adversaires espagnols, autrichiens, anglais même, guerres au cours desquelles nous obtînmes la Flandre méridionale (notre département du Nord). La prospérité économique des cités flamandes se maintint cependant fort grande, et au XVII[e] siècle, les peintres flamands : Van Dyck, Rubens, Téniers, etc., furent les rivaux des grands maîtres hollandais.

Espagnole jusqu'au traité d'Utrecht (1715), puis autrichienne, la Belgique devint française en 1795 et le demeura jusqu'en 1814. A cette date, le sentiment de la nationalité belge, développé par l'influence des idées françaises, était devenu très vif. Les Belges aspiraient à former enfin un Etat indépendant. Le Congrès de Vienne (1815) en décida autrement et unit la Belgique à la Hollande pour constituer un royaume des Pays-Bas destiné à surveiller la France. Cette union forcée, contre quoi protestaient en vain les Belges que tout séparait des Hollandais : langue, religion, intérêts économiques, etc., fut rompue par la Révolution de 1830. Avec l'aide de la France, les Belges chassèrent les garnisons hollandaises, reprirent Anvers en 1832 et formèrent depuis lors un royaume indépendant dont la neutralité fut garantie par le traité de Londres. Sagement gouverné par des princes de la Maison de Saxe-Cobourg, le royaume de Belgique atteignit une étonnante prospérité et devint un des foyers industriels les plus actifs de l'Europe. En 1914, il n'hésita pas à s'opposer par la force à l'odieuse violation de sa neutralité et préféra noblement s'exposer aux bombardements, aux incendies, aux massacres, à la dévastation, au pillage systématique de ses richesses accumulées, plutôt que de se soumettre aux sommations de l'Allemagne. Depuis sa délivrance, la Belgique, agrandie des territoires d'Eupen et de Malmédy, débarrassée des entraves que lui imposaient les règlements concernant l'embouchure de l'Escaut, s'est remise au travail avec une ardeur nouvelle. Les anciennes rivalités entre flamingants et wallons, conservateurs et socialistes, catholiques et libéraux, tendent à s'effacer devant de communes épreuves, et la nation belge est sortie plus forte, plus vivace, d'une crise où elle faillit périr.

LE PAYS

Il y a une Belgique de plaines et une Belgique de plateaux. La première, qui s'étend de la Mer du Nord au sillon de Sambre-et-Meuse, n'est qu'une tranche de l'immense pays plat qui va, sans solution de continuité, de l'Artois à l'Oural. La seconde, la Belgique ardennaise, fait partie des vieux massifs primaires depuis très longtemps émergés et usés par l'érosion, qui, par l'Eifel, le Massif schisteux rhénan, le Taunus, etc., se prolongent jusqu'à la Thuringe et à la Saxe. Comme les limites de l'Etat belge ont été fixées par traités et d'après des considérations exclusivement politiques, aucune barrière naturelle ne sépare la Belgique de ses voisins : France, Hollande, Allemagne. La Flandre, par exemple, se partage de telle sorte entre la France et la Belgique, que certains villages sont à moitié belges et à moitié français. Du côté hollandais et germanique, seuls les poteaux frontières et les postes douaniers indiquent la ligne de démarcation.

La Région Côtière

La Belgique s'ouvre sur la Mer du Nord par une bande littorale longue d'une soixantaine de kilomètres, à peu près rectiligne, et identique à nos côtes de France entre Calais et Nieuport. Un cordon de dunes, dont la largeur moyenne est de 200 à 300 mètres, mais peut atteindre deux kilomètres, protège l'arrière-pays. On les fixe par des plantations d' " oyat ", sorte de graminée rude au toucher ; on les consolide parfois au moyen de digues artificielles. Des écluses règlent l'écoulement des eaux fluviales. Au large, une mer sombre, semée de bancs de sable à fleur d'eau. En arrière, un pays de niveau inférieur au niveau des hautes marées, autrefois vaste marécage, aujourd'hui drainé par des " Watergangs ", asséché par les pompes qu'actionnent des moulins à vent, transformé en " Moëres ", ou polders d'une remarquable fertilité. Les petites maisons basses, uniformes, à grands toits fortement inclinés, s'alignent sous la protection des dunes ou le long des canaux. Au milieu des prairies, des champs de céréales, se disséminent les fermes ombragées de peupliers. Tel est le paysage de Nieuport, de Furnes, de Bruges.

Au Moyen Age, la mer poussait bien plus avant à l'intérieur des terres. Lombartzyde, Damme, Sluis (l'Ecluse), Bruges surtout, furent des ports de grande importance. La lente invasion des sables les ruina. La vie maritime se concentre de nos jours à Ostende (45 000 habitants), non seulement ville de bains fort achalandée, mais port de commerce en relation avec l'Angleterre. Nieuport, Blankenberghe sont, l'été, des plages animées. Bruges (54 000 habitants) n'a plus pour elle que le charme pénétrant de ses monuments d'autrefois ; halles, beffroi, hôtel de ville ; de ses musées, de ses vieilles maisons sculptées penchées sur le miroir glauque des canaux ; de ses rues silencieuses que bordent les hautes murailles des couvents et des béguinages.

Cependant un gros effort a été fait pour redonner à Bruges un peu de vie : un canal profond de 8 mètres relie, depuis 1907, Bruges à Zeebruges, qui lui sert de port maritime, en relations régulières avec l'Angleterre, et qui joua, on le sait, un tel rôle dans la Grande Guerre comme repaire des sous-marins allemands. Il est difficile de prévoir si cette tentative aura un succès réel. Ostende, Anvers surtout, sont de trop redoutables concurrents et il ne paraît pas que la Belgique, étant données les conditions présentes du grand commerce international, ait intérêt à fractionner un transit qui trouve sa limite obligée dans l'exiguité même du territoire.

Les Plaines ; Flandre, Brabant, Hainaut

NATURE DU SOL. En arrière de Furnes et de Bruges le terrain se relève insensiblement vers l'Est. Son altitude, cependant, est si faible qu'il conserve à peu près partout l'aspect d'une plaine aux horizons imprécis, mais d'aspect variable suivant la nature du sous-sol. A l'Ouest, la Flandre, au sol de sable mêlé d'argiles noires et blanches, assez peu fertile par nature mais mise tout entière en culture depuis de longs siècles, alterne les prairies avec les champs de céréales, de betteraves, de graines oléagineuses. De grands arbres : ormeaux, peupliers, chênes, bordent les terrains cultivés, accompagnent le réseau très serré des routes. La population, d'une extrême densité (plus de 300 habitants au kilomètre carré, en certains points), se disperse à travers les campagnes plutôt qu'elle ne se groupe en gros centres urbains. Comme l'eau se trouve partout à faible profondeur, les fermes isolées, les hameaux, les villages aux petites maisons sans étages parsèment la plaine de leurs taches rougeâtres. Dans les districts où l'industrie s'ajoute à l'agriculture, villes et villages sont reliés les uns aux autres par une série presque ininterrompue de maisons ouvrières, d'estaminets. Aussi la Flandre mérite-t-elle plus que jamais ce surnom de " Ville continue " que l'historien italien Guichardin lui donnait déjà au XVIe siècle.

Les plaines de Flandre se prolongent au delà de Gand par le pays de Waës (de Gand à Anvers sur la rive gauche de l'Escaut), jadis marais pestilentiel ou landes infertiles, aujourd'hui le " jardin de la Belgique " grâce à la richesse de ses campagnes transformées par le labeur fécond des générations.

La Campine, qui succède au pays de Waës, couvre une partie des provinces d'Anvers et de Limbourg. Elle se compose de collinettes sablonneuses, hautes de 50 à 60 mètres au maximum, très perméables et d'une naturelle infertilité. Des ajoncs, des genêts, des bois de pins en recouvrent la majeure partie. Cependant là aussi, en fixant les dunes, en ramenant à la surface l'argile enfouie sous le sable, de sérieux progrès ont été réalisés, et les prairies artificielles, les champs de pommes de terre et d'avoine ne cessent de s'étendre aux dépens des landes mélancoliques.

Entre la Flandre et la Campine d'une part, et d'autre part le sillon de Sambre et Meuse, les plaines du Brabant, du Hainaut, de la Hesbaye, forment une région intermédiaire qui rappelle par bien des points nos campagnes du pays chartrain et de la Brie. Une couche de terreau noir très fertile recouvre les calcaires du sous-sol. C'est par excellence le domaine des grandes cultures de céréales et de plantes industrielles. Peu de bois, sauf aux environs de Bruxelles et de Louvain, peu de prairies, excepté dans le Hainaut méridional et le riant Tournaisis. Dans les campagnes largement ondulées où frissonnent les chaumes, des fermes monumentales forment des groupes de bâtiments carrés aux murs épais percés de rares ouvertures entourant une cour intérieure où l'on accède par une porte solide : vraies forteresses qui jouèrent un rôle important dans les guerres d'autrefois. Il suffit de se rappeler les fermes de Papelotte, de la Belle-Alliance, de la Haie-Sainte, si rudement disputées entre Anglais et Français à Waterloo (20 kilomètres Sud-Est de Bruxelles). Ces plaines sèches, riches, de circulation aisée, furent du reste un couloir naturellement suivi par les armées désireuses d'éviter à l'Ouest les marais de Flandre, à l'Est les forêts des Ardennes. De Jemmapes à Liége, par Seneffe, Charleroi, Fleurus, Ligny, Waterloo, Ramillies, Neerwinden, il n'est guère de localité qui n'ait attaché son nom à quelque bataille. La seule plaine de Fleurus en vit quatre (1622, 1690, 1794, 1815).

CLIMAT. Les plaines belges ont un climat nettement maritime, fort semblable à celui de la France du Nord. Les moyennes de température à Ostende et Bruxelles sont les mêmes qu'à Calais et à Paris. L'influence prédominante des vents d'Ouest modère les froidures hivernales et les chaleurs de l'été. On compte, en moyenne, 70 centimètres de pluie répartis en cent quatre-vingts jours. Moins fortes que dans l'aquatique Hollande, la nébulosité, la fréquence des brumes et des brouillards ne laissent pas que de gâter un climat où huit jours de beau temps consécutif sont une grande rareté.

COURS D'EAUX ET CANAUX. La Flandre occidentale a son petit fleuve : l'Yser, dont le nom, presque inconnu avant la Grande Guerre, s'est élevé à la dignité des plus illustres. Il coule entre des rives endiguées, facilement inondables, dans la plaine maritime de Roulers et Nieuport.

Le fleuve belge par excellence est l'Escaut (Schelde, en flamand). Né en France où il arrose Cambrai, Denain, Condé, il entre en Belgique en amont de Tournai, et, grossi de la Lys (Courtrai), d'origine également française, il arrive à Gand. Recueillant par la suite les eaux venues du Hainaut, du Brabant, de la Campine, par tout un éventail de rivières : Dendre, Ruppel, formée de la Senne (Bruxelles), de la Dyle (Malines et Louvain), de la Nèthe, l'Escaut se termine par un large et profond estuaire à l'origine duquel s'est placée Anvers. Type parfait du fleuve de plaine en pays de climat océanique, l'Escaut, fort semblable à quelque large fossé artificiel, décrit avec

lenteur des séries de méandres entre les digues qui accompagnent ses eaux bourbeuses. Son régime régulier ignore les crues dévastatrices et les maigres préjudiciables à la navigation. La marée, qui porte à 15 mètres la profondeur du fleuve devant les quais d'Anvers, se fait sentir jusqu'à Gand, à plus de 100 kilomètres de la haute mer, jusqu'à Malines, et à peu de distance de Bruxelles. Ses affluents, endigués eux aussi, approfondis, canalisés, reliés aux réseaux de la Flandre française et de la Meuse, complètent un système de voies fluviales dont Anvers est le naturel débouché et dont l'importance est d'autant plus grande qu'il dessert un pays de riche industrie, d'agriculture florissante et de population extrêmement dense.



AGRICULTURE ET ÉLEVAGE.

Depuis de longues générations, Brabançons et Flamands surent mener de front les travaux agricoles et les occupations industrielles.

Les régions où la culture était à la fois la plus aisée et la plus rémunératrice furent d'abord mises en valeur : hautes plaines limoneuses du Brabant, du Hainaut, de la Hesbaye. Puis on s'attaqua aux terres pauvres, sablonneuses, des Flandres, aux marais de la zone côtière. Aujourd'hui, sauf quelques landes de la Campine, il n'est pas un pouce du sol qui ne soit utilisé. Les résultats obtenus sont tels qu'on pouvait les attendre d'un peuple patient, méthodique, acharné au labeur, d'esprit ouvert aux méthodes scientifiques. La division de la propriété, l'abondance des engrais chimiques et la facilité de leur transport, un enseignement agricole très perfectionné, le bon marché des machines et de la main-d'œuvre ne contribuent pas peu à rendre intensive une culture dont les rendements comptent parmi les plus élevés de l'Europe.

Les plus belles récoltes de blé s'obtiennent dans les régions sèches du Brabant et de la Hesbaye. C'est aussi le domaine préféré de la betterave sucrière. Les sols sablonneux de la Flandre, de la Campine conviennent mieux au seigle, à l'avoine, à la pomme de terre. Sur les grasses terres des polders, dans le pays de Waës, prospèrent l'orge, les cultures maraîchères et horticoles destinées soit au marché local, soit à l'Angleterre. Le houblon (Poperinghe, Alost, Courtrai), le lin (Tournaisis et rives de la Lys), le chanvre, le tabac, le colza, la chicorée complètent la série des cultures industrielles.

L'élevage, sauf celui du mouton (Hainaut, Campine), est en grand progrès aux dépens même de la production agricole. La concurrence des céréales, des lins, des chanvres venus de l'étranger a conduit nombre de propriétaires belges à resteindre l'étendue de leurs terrains arables pour augmenter leurs prairies naturelles et artificielles. C'est un phénomène du même genre qui s'observe en Angleterre, en Hollande, dans les pays où l'humidité du climat est éminemment favorable à la croissance des graminées. Les vaches laitières flamandes, les chevaux de gros traits flamands et brabançons ont une renommée universelle. Le porc s'élève dans toutes les fermes en même temps que les animaux de basse-cour.

Peu de forêts. On ne peut citer que les bois de pins qui croissent sur les sols pauvres de la Flandre occidentale et de la Campine, les chênes, les hêtres, les tilleuls de la forêt de Soigne, près de Bruxelles, et les boqueteaux du Hainaut au nord de Mons.

INDUSTRIE.

L'usine et la fabrique voisinent avec la ferme. Elles se complètent même par le fait que nombre d'ouvriers sont aussi propriétaires de parcelles cultivables et alternent leurs travaux suivant le jeu des saisons. On connaît la vieille renommée des toiles et des draps de Flandre, des dentelles, des tapisseries et velours de Bruxelles, de Malines, de Bruges ; on sait le rôle que jouèrent dans les communes d'autrefois tisseurs, teinturiers, foulons, etc. Bruges, par exemple, avait au XVe siècle 80 corporations et 3 000 ouvriers employés au seul tra-



BRUXELLES : PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE. [illegible]



DINANT. *La Meuse s'est frayée à travers les Ardennes belges une voie étroite que bordent des versants raides, escarpés, pittoresques. La petite ville de Dinant s'est logée entre les rochers et la rivière, au pied d'une colline que couronne une antique citadelle.* Cl. Lévy.



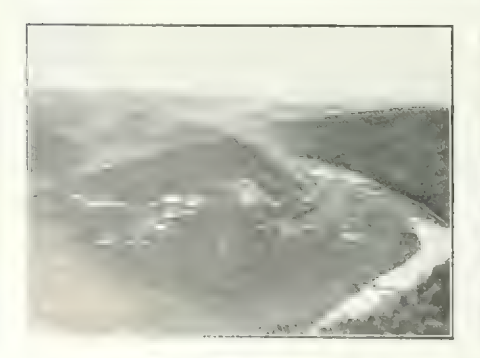
BRUGES *fut, avant Anvers, la métropole commerciale de la Flandre maritime. Une longue déchéance lui valut le surnom de Bruges la Morte. Mais ses maisons anciennes, ses béguinages, ses églises ses monuments civils : halles, hôtel de ville, beffroi, en font la plus exquise des villes belges.* Cl. Lévy.



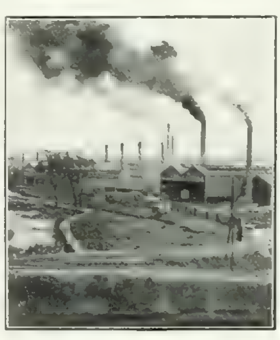
ANVERS. *Anvers doit à l'Escaut d'être devenue l'un des premiers ports du continent Européen et du monde. Le fleuve est large de 300 à 600 mètres, profond de 15 mètres à marée haute, et tout un éventail de canaux, de rivières navigables de voies ferrées converge vers les quais de l'opulente cité.* Cl. Neurdein.



TOURNAI. *L'une des plus anciennes parmi les villes flamandes, l'une de celles, aussi, qui subirent le plus de sièges, Tournai dut de tout temps aux industries de tissage une prospérité qu'atteste, entre autres monuments, cette splendide église romane, du plus pur style français.* Cl. Lévy.



[illegible] Cl. Nels.



MARCHIENNE *fait partie du groupe minier et industriel de Charleroi, dans le " Pays noir " belge.*
C. S[e] Phot. Armée Belge.



COXYDE-SUR-MER. *Les plaines basses de la Flandre maritime sont naturellement protégées contre l'envahissement de la mer par des cordons de dunes en arrière desquelles s'étalent les " Moeres "* Cl. Nels.

vail de la laine. Les industries textiles sont encore aujourd'hui les plus prospères dans toute la plaine flamande. Le charbon, fourni par les bassins belges de Mons, Charleroi et les mines françaises de Valenciennes, Denain, Anzin, est transporté à bon compte par le réseau des cours d'eau navigables et des canaux. Si le travail de la laine a plutôt émigré vers Liége et Verviers, le coton a pris sa place et Gand en est le grand centre. Le lin, le chanvre, le jute se tissent à Tournai, Alost, Saint-Nicolas, Audenarde. La dentelle occupe plus de 50 000 ouvrières dans la région de Bruxelles, Bruges et Malines.

Aux industries textiles s'ajoutent, dans le Hainaut, les industries métallurgiques. La province est, en effet, traversée par la grande bande de terrains carbonifères qui s'étend en bordure des massifs anciens, depuis l'Artois jusqu'à Aix-la-Chapelle. Elle fournit à elle seule les trois cinquièmes des 23 000 000 de tonnes de houille extraites du sol belge en 1920. Mons est le centre du "Borinage", du pays noir, où les hauts échafaudages des puits de mine, les cheminées d'usines dominent les corons uniformes alignés le long des routes. Une véritable fourmilière humaine, répartie en agglomérations qui se touchent toutes, sous un ciel de suie, s'occupe à l'extraction de la houille, à la confection des objets en métal, de la verrerie, des produits chimiques.

Enfin la fabrication du papier, surtout dans la région comprise entre la Seine et la Dyle, le traitement des cuirs et peaux, la brasserie, les industries alimentaires (raffineries notamment) disséminées dans les diverses provinces, les carrières de pierres du Tournaisis, occupent encore un rang fort honorable parmi les diverses sources de la richesse nationale.

LES VILLES. Malgré la densité très grande de la population, on ne trouve pas en Belgique, — comme par exemple dans les régions industrielles de la Westphalie ou de l'Angleterre, — une série de grosses agglomérations urbaines sur un espace restreint.

Dans le Hainaut, Mons, la capitale du Borinage, n'a que 27 000 habitants. Mais une poussière de petites villes ou de gros bourgs industriels lui forment comme une banlieue continue : Jemmapes, Paturages, etc. Tournai, à l'écart du Pays-Noir, ne groupe que 37 000 âmes à l'ombre de son beffroi, le plus ancien de la Belgique, et de sa magnifique cathédrale.

Dans la Flandre occidentale, Courtrai eut, au Moyen Age, 80 000 habitants, Bruges 150 000, Ypres 200 000 ! Courtrai n'a plus que 37 000 habitants occupés surtout au tissage du lin. Nous connaissons le sort de Bruges la Morte, bien déchue de son importance passée. Nous ne savons que trop le tragique destin d'Ypres, déjà réduite avant la guerre à 17 000 habitants seulement, et maintenant écrasée, presque anéantie sous les bombes allemandes, pleurant à jamais la splendeur de ses halles célèbres.

La Flandre Orientale a su conserver beaucoup plus intense une activité non moins ancienne. Gand (167 000 habitants) en est la reine. Au XVe siècle, elle fut peut-être la première cité du monde. C'est encore une des plus grandes villes industrielles de la Belgique, en relations directes avec la mer non seulement par l'Escaut, mais par le canal de Terneuzen, profond de 5 mètres, large de 60, qui lui permet d'échapper à l'entremise d'Anvers. On y tisse le coton et le jute ; ses jardins, ses pépinières lui font une ceinture toute fleurie et de riche profit. Bâtie sur des îlots, au confluent de la Lys et de l'Escaut, elle est coupée de canaux, remplie de beguinages, de vieilles maisons pittoresques au milieu desquelles de larges voies nouvelles, de vastes places ont apporté l'air et la lumière indispensables à la vie moderne. Alost (35 600 habitants), Saint-Nicolas (35 000 habitants), Audenarde (22000 habitants), Termonde participent à la vie industrielle de la région.

Dans la province d'Anvers, Malines (60 000 habitants), ancienne métropole religieuse de la Belgique, Lierre (26 000 habitants), sont éclipsées par la gloire d'Anvers.

Anvers connut dans le passé des périodes d'extrême prospérité suivies de longs déclins. Au XVIe siècle, les Anversois, comme exportateurs, banquiers, manufacturiers, l'emportaient sur tous leurs rivaux européens. Le traité de Westphalie (1648), qui leur ferma les bouches de l'Escaut, les ruina au profit d'Amsterdam. Sous la Révolution et l'Empire, Anvers reprit une activité qui, de nouveau languissante entre 1815 et 1863, ne cessa plus de croître depuis le rachat des droits perçus par la Hollande, et fit d'Anvers (322 000 habitants) non seulement le premier port belge, mais l'un des premiers du monde.

C'est le type même des ports d'estuaires, accessibles aux plus grands navires de mer, et débouchés naturels d'un réseau complet de voies navigables que doublent des voies ferrées et qui desservent des régions très productives et très peuplées. Rotterdam, Hambourg, le Havre occupent des positions similaires. Anvers s'est donné naturellement tout l'outillage nécessaire aux grands "emporia" modernes : bassins, docks, réesrvoirs, entrepôts, etc. Sa clientèle s'étend non seulement à la Belgique, mais à la France du Nord et de l'Est, et jusqu'à la Suisse, tandis que des services réguliers de vapeurs l'unissent à la plupart des grands ports de l'univers. Elle s'est fait une spécialité des cafés du Brésil, des pétroles et des cotons américains, des laines de la Plata, du caoutchouc et de l'ivoire fournis par le Congo. La grande prospérité d'Anvers n'avait point manqué d'exciter les convoitises germaniques, et, avant la Grande Guerre, l'Allemagne y avait acquis une place prépondérante qui ne devait être que le prélude de l'occupation effective. Délivrée de ce danger, Anvers voit s'ouvrir devant elle un avenir magnifique et d'autant plus assuré qu'il a sa raison d'être dans une situation géographique dont rien ne saurait diminuer la valeur.

Au centre même des plaines belges, la province de

Brabant a pour capitale Bruxelles (685 000 habitants) avec la banlieue). Bien que Bruxelles ait pris une part active à toute l'histoire des Communes flamandes, — histoire dont témoigne encore son hôtel de ville au beffroi ajouré et les maisons pittoresques de ses anciennes corporations, — elle était fort distancée par Ypres, Bruges, Anvers, etc., lorsque les ducs de Bourgogne la choisirent comme résidence pour des raisons surtout politiques et stratégiques. Elle se trouve, en effet, au point de croisement des grandes routes qui se dirigent vers la mer, la Hollande, la France et l'Allemagne. De plus, elle est si exactement à la limite des deux langues parlées en Belgique que la ville haute, vers l'Est, est française, tandis que la ville basse, la plus ancienne, est flamande. Très vivante, très animée, très cosmopolite, résidence de la Cour, ayant, comme il sied à toute capitale, d'importants établissements scientifiques, littéraires et artistiques, de riches musées, un conservatoire de musique renommé, etc., elle manque de ces traits saillants qui caractérisent tant d'autres vieilles cités belges et se gravent fortement dans le souvenir.

Louvain (42 000 habitants) n'a plus guère que la moitié de la population qui s'entassait, au Moyen Age, dans son enceinte. Son Université, fondée en 1426, est la plus fréquentée du royaume après celles de Liége et de Bruxelles. Son hôtel de ville, du style ogival fleuri, un des joyaux de la Belgique, échappa, par grande chance, aux incendies allumés en 1914 par les soldats allemands.

Dans le Limbourg belge, chef-lieu Hasselt, et dans les parties des provinces de Liége et de Namur sises sur la rive gauche de la Meuse, les petits centres urbains : Tongres, Neerwinden, Ramillies, servent de marchés aux campagnes fécondes qui les entourent.

LE SILLON DE SAMBRE ET MEUSE. Les plaines belges se terminent au sillon régulier, orienté Sud-Ouest Nord-Est, qui suit la Sambre jusqu'à son confluent, qu'emprunte la Meuse entre Namur et Liége, et que la vallée de la Vesdre prolonge dans la direction du Rhin. C'est une fracture naturelle de l'écorce terrestre que les eaux fluviales ne creusèrent point de toutes pièces, mais se contentèrent d'approfondir et de modeler.

Ce trait si net du relief belge a une importance double. D'abord c'est une voie de communication toute tracée entre la France du Nord et la Westphalie. Le chemin de fer Paris-Cologne-Berlin ne quitte la vallée de l'Oise, près de Guise, que pour suivre fidèlement le val de Sambre et Meuse. Sur la Sambre, unie par canaux à l'Escaut et à l'Oise, glissent les grands chalands chargés de charbon destiné surtout à la région parisienne. La Meuse, profonde de trois à quatre mètres, dessert les riches régions industrielles de Namur, Seraing et Liége, qu'elle met en rapport facile avec Rotterdam.

En second lieu, la zone de terrains carbonifères, que nous vîmes traverser le Hainaut, atteint le sillon de Sambre à Charleroi, suit la Meuse jusqu'au delà de Liége, et se continue par Aix-la-Chapelle jusqu'au fameux bassin allemand de la Ruhr. Des mines de fer et de très importants gisements de zinc (Huy, Seraing, Moresnet) accompagnent les dépôts houillers. Ainsi s'explique le développement industriel d'une zone où la matière première abonde et où les moyens de transport sont aisés.

Charleroi (33 000 habitants), sur la Sambre, est, comme Mons, une ville maussade d'usines, de fabriques, de hauts fourneaux que complètent de nombreuses agglomérations industrielles toutes voisines : Jumet, Marchiennes, Châtelet, Chatelineau, Courcelles, etc.

Namur (33 000 habitants) occupe au confluent de la Meuse et de la Sambre une position stratégique qui lui fit jouer autrefois un rôle militaire fort important. On y fabrique de la verrerie, de la coutellerie. Andenne et Floreffe, ses voisines, ont des papeteries et des verreries.

Au delà de Namur, la Meuse suit un couloir fort encaissé, bordé cependant d'établissements industriels qui se multiplient aux approches du carrefour de routes où Liége naquit.

Une cité d'importance devait nécessairement se former en ces lieux favorisés où l'Ourthe venue des Ardennes, la Vesdre venue des pays rhénans, et la Meuse confluent, où se croisent les routes des Pays-Bas, de France et d'Allemagne, où les terres à blé de la Hesbaye touchent aux prairies du Pays de Herve, aux bois du Condroz, aux gisements métallifères de la Meuse et de la Vesdre. De très ancienne origine, puisqu'elle se vante d'avoir vu naître Charlemagne, Liége prit rang au Moyen Age parmi les Communes les plus industrieuses, les plus batailleuses aussi de la Belgique. Dès le XVe siècle, on y comptait une population nombreuse d'artisans souvent en lutte avec le prince-évêque. C'est aujourd'hui une cité de 170 000 habitants, fort agréable, très vivante, très gaie, entourée de riantes collines semées de maisons de plaisance, tandis que les usines, les fonderies de canons, les manufactures d'armes, etc., remplissent la vallée. Une florissante Université, un Conservatoire de musique maintiennent la vieille réputation intellectuelle et artistique des Liégois.

Seraing (42 000 habitants), le Creusot de la Belgique, fondé en 1907 par John Cockerill, n'est qu'un faubourg de Liége. Dans la vallée de la Vesdre, Chênée et Angleur ont des fonderies de zinc appartenant, comme celles de Moresnet, à la Société dite de la Vieille-Montagne. Verviers (46 000 habitants), ville moderne, concentre la majeure partie des industries lainières de la Belgique. Herstal (Heristal) et Landen, voisines de Liége, furent le berceau de la famille des Carolingiens.

La Haute-Belgique

Au Sud du sillon de Sambre et Meuse, la nature et l'aspect du sol se modifient. Aux terrains tertiaires et quaternaires de la Belgique des plaines, succèdent les grès, les schistes, les calcaires primaires du Massif Ardennais. C'est une " pénéplaine ", c'est-à-dire une région qui fut couverte de hautes montagnes dépendant du plissement hercynien, mais qu'une longue érosion usa, rabota jusqu'à la racine, et réduisit à ne plus être qu'une succession de plateaux dont l'altitude maxima atteint 651 mètres seulement.

Ces plateaux portent d'abord le nom de Fagnes entre la Sambre et la Meuse, de Condroz et Famenne entre la Meuse et la Vesdre, de Pays de Herve au Nord de la Vesdre. Les bois y sont déjà nombreux ; mais une altitude qui ne dépasse guère 200 à 300 mètres, un sol argileux assez fertile, sont encore favorables non seulement aux pâturages, mais même aux cultures de seigle et d'avoine.

L'Ardenne proprement dite, qui compose la majeure partie de la province appelée le Luxembourg belge, est la région la moins productive, la moins peuplée de la Belgique. Une immense forêt (*Ar Dean*, la forêt en langue celtique) la recouvrait autrefois tout entière, terrain de chasse favori de nos premiers rois et lieux propices aux exploits légendaires des paladins. Dans la suite des temps, la forêt se coupa de clairières ; des landes d'ajoncs et de genêts, des taillis souffreteux remplacèrent en maints endroits les majestueuses futaies où les hêtres et les chênes alternaient avec les bouleaux. Sur les dépressions argileuses où stagnent les eaux de pluie, s'étendent des tourbières noirâtres (*Venn* en allemand *Veen* en flamand, *faignes* en français) qui donnent, leur nom à plusieurs des régions ardennaises. Coupant brusquement la morne surface des plateaux, d'étroites vallées où chantent les rivières apportent un élément de gaieté et de vie : la Meuse d'abord, belge depuis Givet, et qui arrose, avant Namur, la pittoresque Dinant, " tout à l'étroit entre les rocs qui la surplombent et la rivière qui l'étreint " ; puis la Semoy, aux méandres innombrables ; la Lesse, que rendirent célèbre les grottes de Han et de Rochefort ; l'Ourthe qui, née entre Neufchâteau et Saint-Hubert, va rejoindre la Meuse sous les murs de Liége. Un climat rude, des hivers longs et froids, d'abondantes chutes de neige et de pluie s'opposent, beaucoup plus que l'altitude, à la mise en valeur du sol et à l'accroissement des populations. Sauf à l'extrême Sud-Est du Luxembourg belge où, dans les pays de Virton et d'Arlon, un climat plus doux, plus ensoleillé permet la culture des céréales riches et des arbres fruitiers, les plateaux ardennais ne portent guère que des champs maigres de seigle et d'avoine, des prairies que tondent les moutons et des chevaux de petite stature mais très robustes.

Les habitants sont peu nombreux (de 30 à 55 au kilomètre carré), mais de race saine, vigoureuse, endurcie par l'âpre climat. Ils vivent dispersés dans des hameaux ou de petites agglomérations rurales dont les plus importantes : Neufchâteau, Bouillon, Rochefort, Saint-Hubert, etc., ne dépassent pas 4000 ou 5 000 habitants.

Spa, au Sud de Verviers, est une ville balnéaire très fréquentée. Chimay, Philippeville et Marienbourg, dans les Fagnes, furent autrefois d'importantes forteresses commandant la route de Paris à Namur par Laon, Hirson et Dinant.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA VIE BELGE

Au dernier recensement (1921), la population totale de la Belgique, y compris les pays récemment annexés, s'élevait à 8 000 000 d'habitants soit 260 au kilomètre carré. C'est la plus forte densité atteinte par un Etat européen. Cette densité s'explique non seulement par la prolificité de la race, mais aussi par les diverses raisons d'ordre géographique ou économique que nous avons analysées dans les pages précédentes :

1° Agriculture savante, intensive, obtenant de forts rendements sur un étroit espace ;

2° Industrie très active, due pour une part à la persistance d'anciennes traditions, et pour une autre part, beaucoup plus importante, à l'abondance de la houille (23 000 000 de tonnes), du fer (2 500 000 tonnes) et du zinc ; à la multiplicité et au bon marché des moyens de transport (8 000 kilomètres de voies ferrées, nombreux canaux et rivières navigables) ;

3° Commerce d'une telle ampleur qu'il atteignait, à la veille de la Grande Guerre, 11 340 000 000 de francs, soit un quart de moins seulement que le commerce de la France et près du double du trafic de l'Italie, pourtant cinq fois plus peuplée.

Dans ce chiffre de plus de 11 000 000 000 de francs, 8 900 000 000 représentaient la valeur du commerce spécial, c'est-à-dire des objets et denrées produits par la seule Belgique ou nécessaires à ses besoins. Les 2 437 000 000 restants se rapportent aux marchandises en transit. Sans occuper, en effet, une place aussi privilégiée que la Hollande pour la concentration et la distribution des articles venant de l'extérieur et destinés aux marchés étrangers, la situation du Royaume belge, entre l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse même, les grandes lignes interna-

tionales qui le traversent, les cours d'eau navigables qui l'unissent à ses voisins, en font un intermédiaire naturel, une sorte de courtier qui prélève un pourcentage appréciable sur les produits qui trouvent intérêt à emprunter son territoire. C'est Anvers, par exemple, qui dessert une partie de la Lorraine, etc.

TABLEAU DU COMMERCE SPECIAL

Importations

En 1913 4 958 000 000 de francs.		En 1920 11 171 467 000 francs.	
Laine	428 000 000	Denrées alimentaires.	2 848 000 000
Blé	402 000 000		
Coton	211 000 000		
Peaux	180 000 000		
Charbon	148 000 000	Matières premières	5 163 000 000
Maïs	139 000 000		
Caoutchouc	134 000 000		
Bois	123 000 000		
Produits chimiques	120 000 000	Produits manufactures.	3 170 000 000
Lin	108 000 000		
Café	86 000 000		
etc.			

Exportations

En 1913 3 951 000 000 de francs		En 1920 8 708 000 000 de francs.	
Lainages	457 000 000	Denrées alimentaires	663 000 000
Fers et aciers	262 000 000		
Toiles et fils de lin	252 000 000		
Matériel de chemin de fer	120 000 000	Matières premières.	3 348 000 000
Zinc	120 000 000		
Caoutchouc ouvré	109 000 000		
Machines	94 000 000		
Charbon	92 000 000	Produits fabriqués.	4 678 000 000
Cotonnades	92 000 000		
Verre et glaces, papier, sucre, etc.			

Comme on le voit, la prospérité de la Belgique est due surtout au magnifique développement de ses industries. Elle achète des produits alimentaires (blé, café, maïs) et des matières premières nécessaires à ses usines (laine, coton, peaux, caoutchouc, lin, etc.). Elle vend presque uniquement des produits fabriqués.

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE ET DE DESTINATION

	En 1913.	En 1920.
Importations venant de :		
France	908 000 000	2 200 000 000
Grande-Bretagne	505 000 000	1 923 000 000
Allemagne	503 000 000	903 000 000
États-Unis	413 000 000	1 941 000 000
Pays-Bas	356 000 000	703 000 000
République Argentine	305 000 000	630 000 000
Russie	272 000 000	?
Roumanie	200 000 000	?
Exportations allant à :		
Allemagne	1 077 000 000	1 281 000 000
France	752 000 000	2 508 000 000
Grande-Bretagne	594 000 000	1 350 000 000
Pays-Bas	367 000 000	1 026 000 000
États-Unis	185 000 000	304 000 000
République Argentine	92 000 000	137 000 000
Russie	63 000 000	?

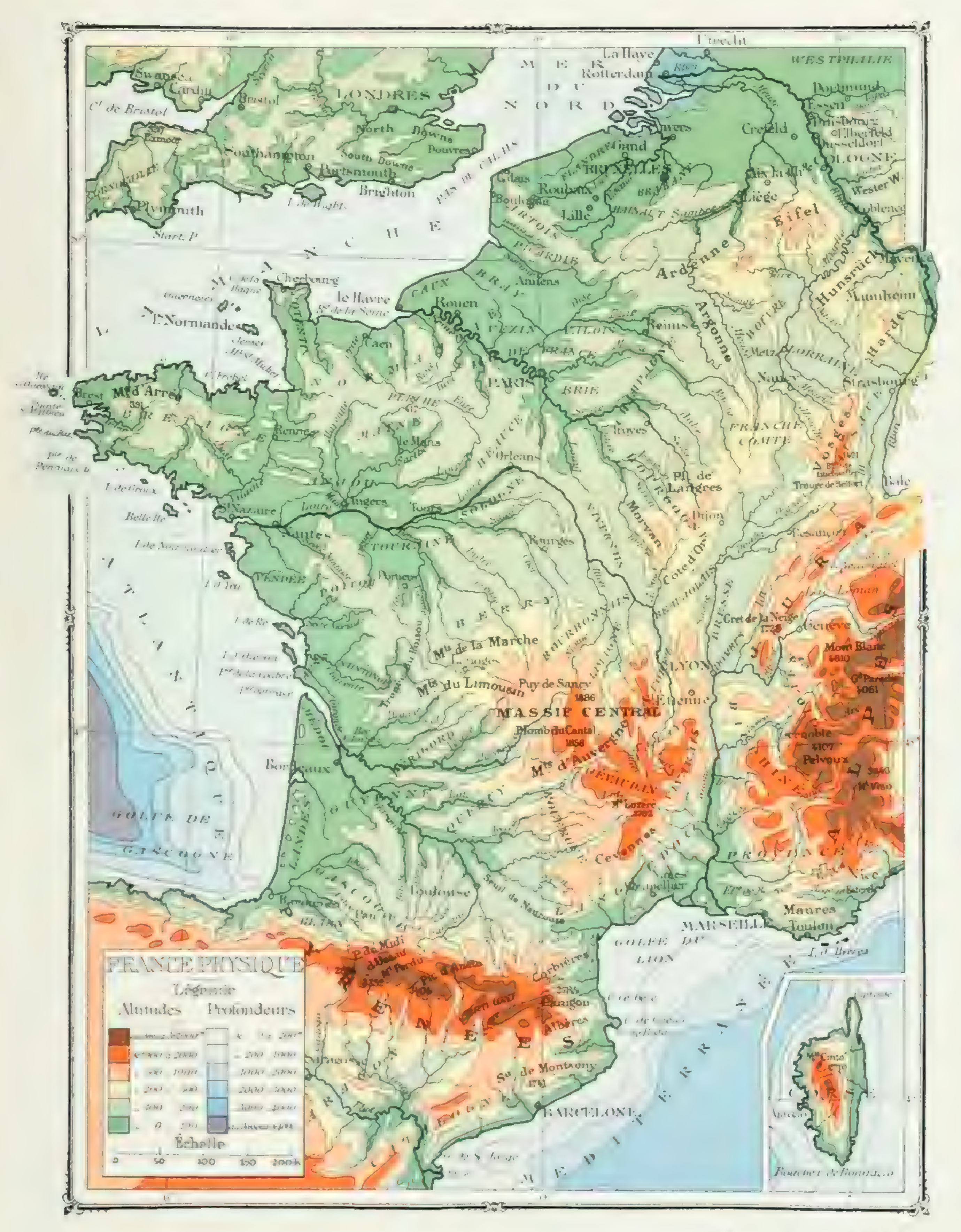
Ce sont naturellement les quatre voisins de la Belgique qui entretiennent avec elle les relations commerciales les plus importantes. Il faut noter cependant le chiffre élevé des importations provenant, avant la guerrre, de l'Argentine, de la Russie et de la Roumanie. Elles fournissaient aux usines et à la population belges la majeure partie des laines, du lin, des céréales, des cuirs qui débarquaient à Anvers.

Le pavillon belge ne prenait qu'une bien faible partie du trafic par voie de mer. En 1913, la Belgique ne possédait, en effet, qu'une centaine de navires marchands jaugeant 180 000 tonneaux. Ce sont des bateaux étrangers : anglais, hollandais, norvégiens, allemands surtout, qui se chargeaient du transport des marchandises et des passagers. Anvers tendait de plus en plus à devenir une sorte de succursale des grands armateurs de Brême et de Hambourg. La Belgique paraît aujourd'hui décidée à mettre à profit l'affaiblissement momentané de la marine de commerce allemande pour se donner la flotte nationale indispensable à sa prospérité économique.

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

La province belge du Luxembourg se complète par le Grand-Duché du même nom. Lorsque, aux siècles passés, les deux territoires se trouvaient réunis, ils formaient un Etat féodal mouvant tantôt de la Couronne de France, tantôt du Saint-Empire Germanique. Si la Maison de Luxembourg ne donna pas à l'Allemagne moins de quatre Empereurs, elle envoya aussi les plus braves de ses fils combattre pour nos rois sur les champs de Bouvines, de Crécy, d'Azincourt. Sous Louis XIV, le hasard des guerres nous rendit maîtres du duché pendant un quart de siècle et Vauban fortifia sa capitale. Bien plus, de 1793 à 1815, le Luxembourg, incorporé au territoire français, devint le département des Forêts, et les conscrits luxembourgeois, mêlés à leurs frères de France, coururent l'Europe sous les plis du drapeau tricolore. En 1815, on attribua le Grand-Duché, comme bien patrimonial, au Roi de Hollánde qui prenait aussi la Belgique. Mais, en 1830, la Belgique devint libre, et, du territoire du Grand-Duché, on fit, en 1839, deux parts : l'une belge, l'autre qui demeura autonome, fut neutralisée et confiée à une branche cadette de la famille de Nassau.

La position géographique du Grand-Duché, aux confins de la Lorraine, de la Belgique et de la Prusse


FRANCE PHYSIQUE
Légende
Altitudes
Profondeurs
Échelle
0
50
100
150
200 k
MER DU NORD
MANCHE
OCÉAN ATLANTIQUE
GOLFE DE GASCOGNE
GOLFE DU LION
MÉDITERRANÉE
LONDRES
Bristol
Southampton
Portsmouth
Brighton
Plymouth
Douvres
North Downs
South Downs
Rotterdam
La Haye
Utrecht
WESTPHALIE
Dortmund
Essen
Crefeld
BRUXELLES
Gand
Liège
Aix la Ch.
Eifel
Ardenne
Argonne
Hunsrück
Hardt
Calais
Boulogne
Lille
Roubaix
ARTOIS
PICARDIE
Amiens
CAUX
BRAY
Rouen
Cherbourg
le Havre
Caen
PARIS
BRIE
Reims
Metz
Nancy
LORRAINE
Strasbourg
Vosges
Bâle
Brest
Mt d'Arrée
391
Rennes
BRETAGNE
Le Mans
PERCHE
BEAUCE
Orléans
Troyes
Pl. de Langres
Dijon
Morvan
Côte d'Or
FRANCHE COMTÉ
Besançon
St Nazaire
Nantes
Angers
Tours
TOURAINE
ANJOU
VENDÉE
POITOU
Poitiers
BERRY
Bourges
NIVERNAIS
BOURBONNAIS
BRESSE
JURA
Crêt de la Neige
1723
Genève
Lac Léman
Mont Blanc
4810
Gd Paradis
4061
Grenoble
4107
Pelvoux
Mts de la Marche
Mts du Limousin
Puy de Sancy
1886
MASSIF CENTRAL
Plomb du Cantal
1858
Mts d'Auvergne
GÉVAUDAN
Mt Lozère
1702
Cévennes
LYON
St Étienne
Bordeaux
PÉRIGORD
QUERCY
GUYENNE
LANDES
MÉDOC
GASCOGNE
Toulouse
Seuil de Naurouze
Montpellier
PROVENCE
MARSEILLE
Toulon
Maures
Nice
Pau
BÉARN
Bayonne
Pic du Midi d'Ossau
Mt Perdu
Pic d'Aneto
3404
PYRÉNÉES
Canigou
2785
Corbières
Albères
Sa de Montseny
1711
BARCELONE
Mt Cinto
Start P.
I. de Wight
Iles Normandes
Jersey
I. de Groix
Belle Ile
I. de Noirmoutier
I. de Ré
I. d'Oléron
Exmoor
Swansea
Cardiff
Cl de Bristol
Trouée de Belfort

rhénane, lui confère une importance stratégique que la Grande Guerre a mise en pleine lumière. L'Allemagne qui, au XIX[e] siècle, avait fait des efforts continus pour annexer, directement ou indirectement, le Luxembourg, viola sa neutralité dès les premiers jours du conflit et l'occupa jusqu'en 1918. Depuis lors, le Grand-Duché est pacifiquement administré par une princesse de Nassau sous le contrôle étroit d'une Chambre des Députés. L'ancienne union douanière avec le Zollverein allemand a été rompue et remplacée par une union économique avec la France. Du reste, les sympathies de la grande majorité des Luxembourgeois nous sont acquises. Bien que la population emploie surtout un dialecte allemand, le français est non seulement la langue des gens les plus cultivés, mais aussi la langue officiellement employée à la Chambre et devant les tribunaux. C'est en France, et surtout à Paris, que se fixent la majorité des Luxembourgeois de toutes conditions qui quittent temporairement leur pays, soit pour exercer une profession quelconque, soit pour parfaire leur éducation.

Le territoire du Grand-Duché ne couvre que 2586 kilomètres carrés; mais il nourrissait, en 1920, 265000 habitants, soit 100 au kilomètre carré, chiffre fort élevé si l'on songe que tout le Nord du pays appelé Oesling ou Eisling (la glacière) n'est qu'une portion de l'Ardenne dont il a les hauts-plateaux de schistes noirs, les vallées très creuses, les sombres taillis, le climat rude, le sol ingrat. Au fond des méandres encaissés scintillent les eaux argentées de rivières rapides : la Sure, l'Our, la Wiltz. Au sommet des rocs, les ruines de forteresses féodales : Brandenbourg, Vianden, Bourscheid, Larochette, Stolzembourg, etc., ajoutent encore au pittoresque d'un paysage que les Français connaissent trop peu, mais que savent depuis longtemps apprécier les touristes d'Allemagne et de Belgique. Le Sud doit une fertilité beaucoup plus grande à son climat plus tiède, plus ensoleillé, et surtout à un sol où, comme en Lorraine, prédominent les calcaires et les marnes. C'est le Gutland, le "Bon Pays". On y cultive le blé, les fruits, la vigne même, et, sur les coteaux mollement ondulés, dans les vallées plus largement ouvertes, villages et fermes se multiplient au milieu des prairies et des labours. Les ressources du sous-sol complètent, par ailleurs, celles que l'on tire de l'agriculture et de l'élevage. Les gisements de fer lorrains se prolongent, en effet, sur le territoire du Grand-Duché. Quatre-vingt-six mines ont donné, en 1913, 7000000 de tonnes de minerai, et les hauts fourneaux du district d'Esch-sur-Alzette livrèrent la même année 2200000 tonnes de lingots de fer et 1200000 tonnes d'acier.

Point d'autre cité digne de ce nom que Luxembourg, la capitale (21000 habitants), autrefois puissante forteresse, aujourd'hui agréable et très pittoresque petite ville, perchée aux rives de l'Alzette. Diekirch, Vianden, Wiltz, Clervaux concentrent les produits de l'Eisling (seigle, pommes de terre, bois, ardoises), comme Echternach, Esch, Dudelange, le font pour ceux du Bon Pays.

CHAPITRE VIII

LA FRANCE

GÉNÉRALITÉS. ⊘⊘ Depuis que la victoire nous a rendu l'Alsace et la portion de Lorraine qui nous fut arrachée en 1870, la France couvre 550 000 kilomètres carrés. Elle est donc aujourd'hui, après la Russie, le plus vaste des États européens. Ses limites naturelles sont très nettement indiquées à l'Ouest, au Sud et à l'Est par la mer, les Pyrénées, les Alpes, le Jura et le Rhin. Mais, au Nord, nulle barrière ne l'isole de la Belgique et de l'Allemagne rhénane. Aussi est-ce là, comme le démontre toute notre histoire, le point faible d'une frontière par ailleurs parfaitement protégée. C'est la porte large ouverte par où déferlèrent tant de fois les hordes barbares se ruant à la curée d'une terre vers laquelle l'amincissement progressif de l'Europe, d'Est en Ouest, les portait naturellement.

La situation à la fois maritime et continentale de la France, la disposition de ses côtes, de son relief, lui assurent un certain nombre d'avantages.

D'abord elle se trouve exactement à mi-distance de l'équateur et du pôle arctique (entre le 42° et le 51°, lat. N.). Les vents marins, les tièdes effluves du Gulf-Stream et de la Méditerranée s'y marient aisément avec la bise sèche qui souffle de l'Est. Cela lui vaut un climat généralement tempéré qui ne connaît ni les froids rigoureux de l'Europe centrale et orientale à pareille latitude, ni l'humidité persistante de l'Angleterre, ni la torride aridité de l'Espagne. Par ailleurs, d'infinies nuances locales donnent à ce climat une variété qui se traduit par l'heureuse diversité de la végétation, des cultures et des formes de vie. La vigne et le houblon, l'olivier et le pommier,

le maïs et le blé, les maquis toujours verts, les sylves à feuilles caduques, les sombres forêts de conifères trouvent à la fois chez nous les conditions climatiques qui leur conviennent le mieux.

En second lieu, grâce à sa double ou même quadruple façade maritime, très suffisamment pourvue de bonnes rades naturelles, la France a toujours pu diriger aisément son activité vers toutes les mers du globe. Par Marseille, " Porte de l'Orient ", elle est, depuis la plus haute antiquité, en relation avec la Grèce, l'Égypte, l'Asie et l'Afrique Mineure, à quoi s'ajoutent aujourd'hui, par delà le canal de Suez et la mer Erythrée, les lointaines et longtemps fabuleuses contrées de l'Extrême-Orient. Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Rouen, le Havre regardent vers l'Amérique, comme Dunkerque vers les pays que baignent les sombres mers du Nord.

La France est en même temps un pays terrien, profondément engagé dans le bloc continental de l'Europe. C'est chez elle que se sont opérés la rencontre, le heurt et parfois le mélange des peuples germaniques et des peuples latins, des hommes grands et blonds et des hommes petits, aux yeux bruns, à la noire chevelure. Pendant toute son histoire elle a pris position dans toutes les grandes questoins, s'est mêlée à tous les mouvements de races et d'idées, à tous les conflits européens. Elle n'est jamais demeurée isolée. C'est d'elle, au contraire, que sont parties les conceptions les plus généreuses, les théories politiques ou sociales les mieux faites pour apporter aux hommes la liberté, l'égalité, la justice.

Si l'on envisage maintenant la structure de notre pays, on voit qu'elle résume, en quelque manière, le relief de l'Europe entière. Au Nord et à l'Ouest, les bas pays de Flandre, du bassin Parisien, du Poitou, de l'Aquitaine, prolongent et terminent les vastes plaines qui s'étalent sur la Russie, la Pologne, l'Allemagne. Les vieux massifs abrasés d'Armorique, d'Auvergne, des Vosges, des Ardennes se relient, d'une part, aux monts de Grande-Bretagne, d'autre part, à la Forêt-Noire, à la Thuringe, au quadrilatère bohémien. Pyrénées, Alpes, Jura font enfin partie de cet immense plissement qui bouleversa l'écorce terrestre au milieu des temps tertiaires et à quoi l'Europe méridionale doit la longue série de ses hautes chaînes : Sierra Nevada, Apennins, Carpates, Pinde, Balkans, etc.

Il y a déjà dans ce seul fait les principaux éléments d'une variété structurale qui est un des caractères essentiels de la France physique. Plaines, collines, montagnes jeunes et vieilles se pénètrent et se complètent harmonieusement, fournissant chacune leur apport distinct aux besoins de l'homme. Partout la vie circule aisément par des couloirs de faible altitude. Le long sillon du Rhône et de la Saône mène du Rhin, de la Moselle et de la Seine à la Méditerranée par les seuils de Bourgogne, de Lorraine et de Langres. Entre Massif central et Armorique la porte du Poitou fait communiquer le bassin Parisien et l'Aquitaine. Au Sud, la trouée du Lauragais ou de Naurouze conduit du Midi toulousain au Midi de Nîmes et de Marseille. Dans les massifs montagneux eux-mêmes, les cultures riches, la population dense s'insinuent jusqu'au pied des cimes les plus hautes par les riantes vallées du Graisivaudan, de la Tarentaise, de la Maurienne, du Forez, de la Limagne, etc. Il n'est pas jusqu'à nos plaines où les caprices de l'érosion, la différence des terrains, les nuances du climat n'introduisent la plus heureuse variété. Rien chez nous qui ressemble aux mornes étendues de l'Allemagne du Nord, de l'immense Russie, des " pusztas " hongroises. Tantôt ce sont des vallées qui, entamant profondément les plates-formes calcaires, y créent de longues oasis de verdure et de fraîcheur : vaux de Loire, rives de la Seine normande, du Clain, des affluents garonnais. Tantôt c'est l'alternance des argiles, des sables, de la craie, des limons qui suffit à faire naître, à même altitude et sous un climat à peu près uniforme, les différences que l'on relève entre Champagne humide et Champagne pouilleuse, Beauce et Hurepoix, Pays de Bray et Pays de Caux, Berry et Sologne, Périgord et Bordelais.

Ainsi, tout en possédant les éléments géographiques nécessaires à la constitution d'une nation bien unifiée : harmonie, équilibre et justes proportions des formes, frontières en grande partie naturelles et fortes, heureuse disposition du relief, communications intérieures faciles, etc., la France trouvait aussi en elle les éléments d'une diversité qui s'est manifestée à toutes les époques de son histoire et se traduit à la fois par la merveilleuse variété de ses ressources et par l'originalité des multiples régions naturelles qui subsistent dans le cadre de la patrie.

Ces régions portent presque toutes des noms très anciens. Au temps de César, les Gaulois se répartissaient déjà, suivant les conditions géographiques du sol et du climat, en une soixantaine de peuplades dont le territoire avait des limites nettement indiquées par la nature : Benarnenses (Béarnais), Arvernes (Auvergnats), Bituriges (Berrichons), Lemovices (Limousins), Remi (Rémois), Carnutes (Chartrains), Vénètes (Vannetais), etc.

Plus tard, l'apport de nouveaux éléments étrangers (Francs, Flamands, Burgondes d'origine germanique, Normands de souche scandinave, Bretons émigrés de Grande-Bretagne) vint superposer aux anciens noms de " pays " gaulois, des termes nouveaux embrassant un vaste territoire : Bourgogne, Normandie, Flandre, Bretagne, France. Puis apparurent le Languedoc (le pays où le mot "oui" se dit "oc" que l'on prononce ô), la Lorraine (Lotharingie ou pays de Lothaire), l'Alsace (pays de l'Ell ou de l'Ill), la Franche-Comté, etc.

Quelle que soit son origine géographique et historique, chacune de ces dénominations correspond à une région, vaste ou de dimensions restreintes, qui a ses caractères spéciaux et qui, au cours des âges, vécut de sa vie propre, petite patrie dans la grande. Encore aujourd'hui, cent trente ans après la création des départements, on ne se dit pas " Gersois " ou " Maine-et-Loirais ", " Dordognais " ou " Puy-de-Dômois ", mais Gascon et Angevin, Périgourdin et Auvergnat. Le " pays ", la province, voilà les vraies cellules de notre organisme complexe.

A ces causes purement géographiques de diversité : relief, sol et climat, se sont ajoutées des raisons ethnographiques. Dans le creuset formé par le cadre naturel des mers et des monts de notre pays sont venues se fondre tour à tour des populations d'origine très variée. Ce furent d'abord les tribus préhistoriques dont nous retrouvons les traces dans les grottes de la Vézère (les Eyzies, le Moustier, la Madeleine), du Mas d'Azil, de Solutré, dans les sables de Saint-Acheul, dans les palafittes, ou habitations sur pilotis, du lac du Bourget. Puis les Ibères, ancêtres directs des Basques ; les Ligures, dont les Niçois seraient les descendants les moins métissés. Après eux, les Celtes, venus de l'Europe centrale vers le Ve siècle avant notre ère, occupèrent toute la région comprise entre Rhin, Alpes et Pyrénées. Ils refoulèrent dans les montagnes (Auvergne, Pyrénées Occidentales) une partie des autochtones et s'unirent étroitement aux autres. Des Phéniciens d'abord (Monaco, Port-Vendres), puis des Grecs (Marseille, Nice, Agde) colonisèrent les rivages méditerranéens. Les Romains, apparus dès le IIe siècle avant Jésus-Christ, inondèrent la Gaule de leurs marchands et de leurs soldats. Au Ve siècle de notre ère accoururent des Germains, Francs, Burgondes, Wisigoths, Flamands. Peu nombreux, ils se fondirent promptement dans la masse des Gaulois romanisés. Que l'on ajoute à cela les Bretons arrivés en Armorique vers le VIe siècle, quelques Arabes ou Sarrasins demeurés en Gaule après la victoire de Charles-Martel (Castelsarrasin, Monts des Maures), les Normands descendus de Scandinavie entre le VIIIe et le Xe siècle, enfin les unions qui se produisirent au cours des siècles entre Français et étrangers — car notre peuple n'a point de préjugés ni de race ni de couleur — et l'on aura une idée à peu près complète des éléments multiples que résume ce seul mot : le peuple Français.

Du reste, quels contrastes entre nous ! Quelles oppositions de caractères, de tempéraments, de types physiques, de langues même ! Il y a d'abord une France du Nord et une France du Midi demeurées longtemps étrangères l'une à l'autre, parlant l'une des dialectes de langue d'oc, l'autre de langue d'oïl. Au Midi, une nature ensoleillée, plus généreuse, donne au teint un coloris plus foncé, aux gestes plus d'exubérance, à la voix plus de chantante sonorité, mais à l'esprit moins de sérieux et de profondeur. Par ailleurs, il n'y a pas un Midi, mais des Midis, et c'est toute une gamme de patois, d'accents, de façons d'être et d'agir que l'on parcourt de Tarbes à Tulle et de Nice à Bordeaux. Au Nord, même dissemblance entre Lorrains et Berrichons, Lyonnais et Picards, Bretons et Francs-Comtois. Dans cette magnifique création qu'est la civilisation française, chacun apporte sa marque propre, son génie particulier.

Mais, depuis Jeanne d'Arc, la diversité ne nuit pas à l'unité. S'il n'y a pas de race française, il y a une nation française qui a appris à vivre, à souffrir, à vaincre en commun. Il y a un génie français fait de l'harmonieuse fusion de toutes les traditions provinciales. C'est cette unité qui fait notre force. C'est à elle que nous dûmes, de fort bonne heure, la place de premier rang que nous n'avons jamais cessé d'occuper dans l'Assemblée des grands peuples.

LES GRANDES RÉGIONS FRANÇAISES

LA RÉGION RHÉNANE

Le Rhin formait, au Nord et au Nord-Est, la limite naturelle de la Gaule. Au cours de notre histoire nous ne cessâmes jamais de revendiquer tout ou partie des régions sises sur la rive gauche du grand fleuve. Nous ne parvînmes qu'un instant, entre 1794 et 1814, à la réalisation complète de ce rêve. Notre récente victoire nous a permis à tout le moins de remettre la main sur les régions vraiment françaises de la Rhénanie, celles qui s'étaient données à nous volontairement et depuis des siècles : l'Alsace et la Lorraine.

LES VOSGES. ❧❧ L'une et l'autre s'appuient sur les Vosges. C'est un très vieux massif né, à l'époque primaire, du plissement hercynien, puis usé, raboté, réduit à l'état de plateau de médiocre altitude, enfin legèrement surélevé aux temps tertiaires, par contre-coup du plissement alpin. A l'Est, il tombe roidement sur la dépression d'Alsace, née de la fracture qui sépara les Vosges de leur sœur jumelle la Forêt-Noire. A l'Ouest, il s'abaisse avec plus de douceur vers les plateaux lorrains. Son altitude est faible (1 424 mètres au Ballon de Guebviller, 1 250 au Ballon d'Alsace, 1 366 au Hohneck, 1013 au Donon) et des passages nombreux unissent les deux ver-

sants : cols de Bussang, de Schirmeck, de la Schlucht, de Saales, de Saverne surtout, le plus bas et le plus anciennement utilisé. Au delà de Saverne, les plateaux de la Haardt (400 à 500 mètres d'altitude moyenne), qui prolongent les Vosges, laissent des routes plus nombreuses encore s'insinuer à travers leurs croupes boisées.

De quelque côté qu'on les aborde, les Vosges étalent l'opulente draperie de leurs forêts sous laquelle les ondulations des montagnes sont enveloppées et comme amorties. Hêtres et sapins croissent avec une vigueur magnifique sur le sol de grès rouge ou de noir granit. Autrefois beaucoup plus vastes, ces forêts servirent de refuge à de très anciennes populations celtiques. Dolmens, abris sous roches, enceintes fortifiées (Mur des Païens à Sainte-Odile) conservent leurs traces et perpétuent leur souvenir. Au Moyen Age, des moines s'établirent les premiers au milieu de leurs solitudes redoutables. Prairies et champs cultivés entourèrent les couvents de Saint-Dié, Remiremont, Munster, etc., et les essarts se multiplièrent sur les pentes des monts, tandis que les " Marcaires" ou bergers alsaciens allaient estiver sur les " chaumes ", c'est-à-dire les alpages des hauts sommets. Puis l'industrie apparut. Abondamment arrosées, les Vosges nourrissent, en effet, de leurs averses et de leurs neiges fondues, des lacs charmants (Noir, Blanc, de Longemer, de Gérardmer) et des rivières aux eaux pures qui dégringolent au milieu des prés et des bois. Il y a là une source précieuse de force motrice qu'utilisent scieries, papeteries, tanneries, tissages et filatures de coton. Par ailleurs, les verreries et cristalleries trouvaient dans les grès vosgiens une matière de rare qualité. Aussi, tout le long de la Haute-Moselle, de la Moselotte, de la Meurthe, de la Plaine, de la Vezouze, de la Sarre, comme aux rives alsaciennes de la Fecht, de la Thur, de la Bruche, bourdonnent les métiers, grincent les scies, flamboient les coulées de verre fondu. Remiremont, Épinal, Baccarat, Cirey, Raon-l'Étape, Schirmeck, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster, Massevaux ne sont sur chaque versant que les centres principaux de ces industries multiples et florissantes qui accumulent au fond des vallées jusqu'à 300 habitants au kilomètre carré et égrènent leurs usines, leurs manufactures, leurs scieries bruissantes de vie à l'ombre des forêts vides, sombres, pleines de silence.

L'ALSACE. Au pied des Vosges, vers l'Orient, repose la plaine d'Alsace.

Le Rhin, les torrents descendus des montagnes voisines, la comblèrent de leurs alluvions, puis y tracèrent leurs lits parallèles. Sur les sables et les graviers s'installèrent des forêts. Ailleurs, aux rives du Rhin, de l'Ill, collecteur principal de la plaine, s'étendirent de vastes zones inondables couvertes de roselières et de prairies (la Ried). Ailleurs encore, un limon analogue au " loess " chinois revêtit de son fertile manteau la portion occidentale de la dépression. Enfin, sur les coteaux calcaires qui, face au soleil, longent le rebord de la montagne, arbres fruitiers, vignes même, trouvèrent, quand on le voulut, un habitat de choix.

Ce mélange heureux de bois, de prairies, de terres faciles à cultiver était bien fait pour attirer les hommes. D'autres conditions également favorables les y fixèrent : le climat d'abord, aux hivers assez froids, aux printemps précoces, aux étés chauds, ensoleillés, aux automnes lumineux, aux pluies deux fois moins copieuses que sur les plateaux et les monts voisins ; climat dont s'accommodent non seulement les céréales nobles, blé et orge, le houblon, la pomme de terre, le tabac, mais le noyer, la vigne, le chataignier même et le maïs qui atteignent là leur extrême limite septentrionale.

De plus, la plaine d'Alsace est une sorte de carrefour où se croisent quelques-unes des routes les plus anciennement fréquentées de l'Europe : celles qui, venant des mers du Nord, gagnent le Midi par la vallée rhénane et celles qui, du bassin Parisien, vont au Danube par la double porte de Saverne-Pforzheim.

Aussi, de très bonne heure, la plaine fut-elle habitée et défrichée par des populations celtiques, les mêmes qui dressèrent les dolmens et les oppida des Hautes-Vosges, les tumuli de la forêt de la Hart. Dès l'époque romaine, des colons germains franchirent le Rhin et se mêlèrent aux Celtes. Ainsi se forma le peuple d'Alsace qui parle sans doute un dialecte allemand, mais qui diffère si profondément des gens d'outre-Rhin, et qui doit à son origine gauloise les traits les plus saillants de son caractère, les meilleures de ses qualités.

Il y a une haute et une basse Alsace. La première s'étend de la frontière suisse à Thann et Guebwiller. Elle laisse plutôt une impression de tristesse avec ses vastes étendues de terres froides, imperméables, parsemées d'étangs, où dominent les prairies marécageuses et la forêt. C'est l'industrie, et non pas les cultures, qui constitue la grande ressource.

Née au XVIIIe siècle dans les vallées vosgiennes à Massevaux, Wesserling, Saint-Amarin, cette industrie déborda bientôt sur la plaine où parvenaient aisément les charbons de la Sarre et de Westphalie. Mulhouse dut aux cotonnades peintes sa renommée universelle et sa très remarquable prospérité. Autour d'elle, d'Altkirch à Guebwiller, partout fabriques et manufactures dressent leurs hautes cheminées. Colmar elle-même, la charmante Colmar, sort d'une longue torpeur et s'adonne à l'industrie avec d'autant plus d'ardeur qu'elle y demeura plus longtemps réfractaire. Il y a là un des foyers de vie intense les plus remarquables de l'Europe, et la découverte, en 1909, de gisements de potasse plus étendus encore que ceux de Stassfürth, augmente largement la valeur économique de ces riches régions.

En Basse-Alsace, l'industrie n'est point absente. Elle contribue même grandement à la prospérité des centres



[illegible] le rude et long hiver [illegible] Mais, dans les clairières des [illegible], et les filatures de coton, les papeteries, les verreries utilisent la force vive des torrents. Cl. Simon.



[illegible]RARDMER. *L'une des charmantes petites nappes lacustres qu'un [illegible] anciennes fit naître au pied des Vosges. Il se complète par les lacs de Retournemer et de Longemer qu'encadrent également les pentes boisées de la [illegible]* Cl. Neurdein.



LES DAMES DE LA MEUSE. *A travers les plateaux schisteux des Ardennes qui barraient sa route, la Meuse s'est frayée, de Mézières à Namur, un chenal étroit. Les méandres nombreux de la rivière s'incurvent entre des versants ravinés, couverts de bois et de taillis de chênes.* Cl. Winling.



METZ : LES THERMES. *Un des vieux quartiers de la très vieille cité messine qui s'était donnée à nous dès le XVIe siècle, et que la victoire vient de nous rendre.*



LE BEFFROI DE BERGUES *rappelle la vie indépendante que surent mener au Moyen Age les riches communes flamandes.* Cl. Boulanger.



STRASBOURG. *Un des coins pittoresques de la " Cité des routes " qui conserve, à l'ombre de sa cathédrale de grès rouge, nombre de vieilles maisons inclinées sur les eaux tranquilles de l'Ill.* Cl. Levy.



[illegible] de la Flandre et de [illegible] grâce au réseau de [illegible] de s'amarrer à faible [illegible] Cl. Beck.



EN BEAUCE : LA MOISSON. *Les limons fertiles qui recouvrent la craie de Beauce portent les plus beaux champs de froment de notre pays. Une culture intensive et fort soignée sait mettre à profit les machines agricoles dont l'emploi est, du reste, facilité par l'horizontalité parfaite de ces vastes plaines.* Cl. Neurdein.

urbains. Toutefois la population, très dense, s'adonne surtout à l'agriculture.

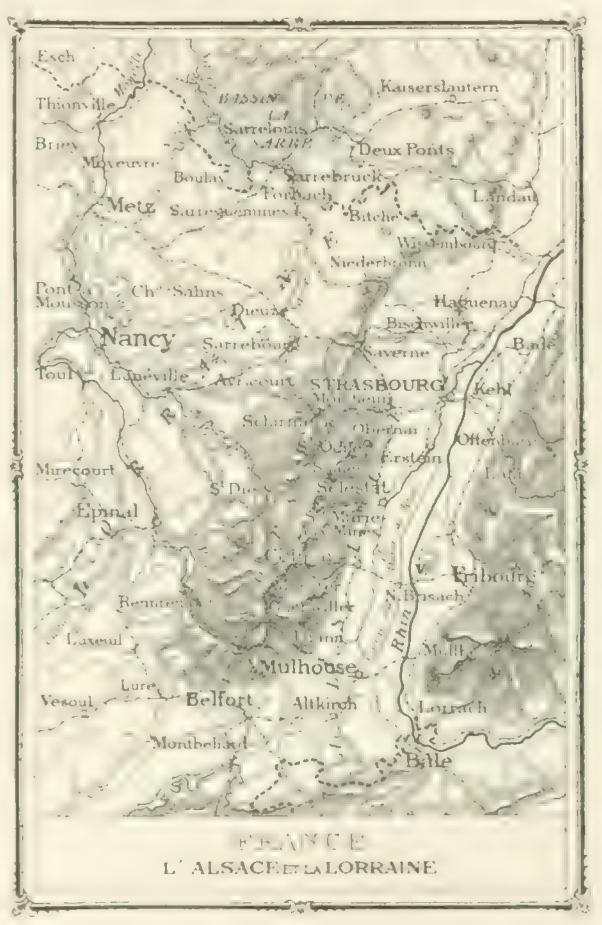
Sur les collines du vignoble ou les fertiles terrasses du loess, des rangées de gros villages alignent, de Sélestat à Haguenau, leurs pittoresques maisons de bois et pisé, avec poutres entre-croisées, balcons sculptés, fenêtres fleuries, grands auvents en saillie, toits pointus où se superposent les lucarnes. Même charme décoratif, même séduisante variété dans nombre de petites villes qui conservent sous la protection de leurs murs vénérables des hôtels de ville, des églises aux précieuses verrières, des quantités de vieux logis sculptés, écussonnés, dont les pignons aigus se profilent en dents de scie. Telles apparaissent Rouffach, patrie du maréchal Lefebvre, Ensisheim, capitale des domaines alsaciens des Habsbourg, Turckheim où Turenne vainquit les Impériaux, Ammmerschwir, Kientzheim, Kaysersberg, Obernai au pied du sanctuaire de Sainte-Odile, etc.

Au-dessus d'elles, dominant la plaine et surveillant les vallées, s'érigent les ruines des forteresses féodales : Haut-Kœnigsbourg, châteaux d'Eguisheim et de Ribeauvillé, Hohlandsberg, Andlau, Rathmanshausen, etc., dont les hautes murailles de grès rouge flamboient sous les rayons du soleil. Enfin au centre de la plaine, au point où la route de Saverne débouche sur l'Ill et le Rhin et où le fleuve, jusqu'alors torrent rapide, s'ouvre à la grande navigation, naquit et grandit Strasbourg. D'origine romaine (Argentoratum), la " Cité des Routes " fut dès le Moyen Age une ville libre et puissante enrichie par le commerce et l'industrie. Elle demeure aujourd'hui, en même temps qu'un grand centre intellectuel, l'une des cités les plus actives de France, et l'une des plus attachantes aussi par le charme de ses vieux quartiers aux ruelles sinueuses s'ouvrant sur les bras de l'Ill, ses hautes maisons dentelées, sa cathédrale en grès rouge des Vosges patiné par les siècles, qui dresse à 142 mètres sa flèche unique, magnifique belvédère d'où la vue plane très loin sur les campagnes vaporeuses.

LA LORRAINE. ⊘⊘ La Lorraine occupe tout l'espace compris entre le Massif vosgien, la Meuse, les plateaux allemands de l'Eifel, et les collines de la " Vôge ". Des bandes concentriques de terrains différents et d'inégale dureté : grès, marnes, calcaires, la partagent en sections du Nord au Sud. De là vient la traditionnelle division du pays : " plateau " à l'Est, " plaine " au Centre, " côtes " à l'Ouest. Mais la Moselle, qui les traverse et les draine, établit entre ces terrains une sorte d'unité que confirme le climat.

On ne trouve point ici le ciel clair, les jours ensoleillés d'Alsace. L'hiver y est long et rude, le printemps tardif, l'automne précoce. Des pluies copieuses s'abattent avec fréquence et de grands nuages gris paraissent rejoindre les brouillards qu'exhale le sol imperméable. Si l'on excepte certains coteaux de la Moselle exposés au Levant, et où les pampres mûrissants mettent comme une caresse, le reste du pays a quelque chose de rude, d'austère, qui se traduit dans la disposition des villages, l'aspect des maisons, le caractère même des gens, tenaces, laborieux et braves, mais froids, têtus, silencieux, et qui semblent ignorer la douceur du sourire.

Le Plateau allonge ses ondulations monotones surmontées çà et là de quelques buttes isolées : côtes de



L'ALSACE ET LA LORRAINE

Virine, d'Essey, de Saint-Avold, etc. Le sol lourd, peu fertile, porte encore de vastes forêts (Haardt en Basse-Lorraine, la Vôge entre Plombières et Vittel). Ailleurs les eaux stagnent en multiples nappes lacustres (étangs de Gondrexange, Fénétrange, etc.). Au centre, dans la Plaine subdivisée en petites régions naturelles : Vermois, Xaintois, Saulnois, Pays Messin, des vallées plus amples, un sol plus varié où se mêlent marnes et calcaires, permettent la multiplicité des cultures : blé, chanvre, houblon, vignes, vergers. Les Côtes enfin bordent Moselle, Meuse et Woëvre de leurs murailles calcaires sommées de forêt. Commandant les routes qui de Metz à Nancy conduisent à Paris par Commercy et Verdun, ce double rempart était destiné par la nature à jouer un rôle militaire qu'illustre toute son histoire. Les donjons de Vaudémont, d'Aspremont, d'Hattonchâtel y précédèrent les forts à coupoles de Vaux et de Douaumont.

Malgré les conditions assez peu favorables en général que lui valaient la rudesse de son climat et la pauvreté moyenne de son terroir, la Lorraine demeura très longtemps occupée uniquement d'agriculture et d'élevage. Seules les salines du Saulnois (vers Dombasles, Marsal, Château-Salins) donnèrent lieu à une exploitation dont l'origine se perd dans les pénombres de la pré-histoire. Fréquemment parcourue et dévastée par les armées, elle avait des villes fortes à l'épreuve des sièges ; Phalsbourg, Bitche, Toul, Metz, Verdun, etc., mais point de grandes cités populeuses, commerçantes et riches.

L'industrie commença par les vallées où l'exemple de l'Alsace eut une influence très heureuse. D'Épinal à Sarreguemines par Baccarat, Saint-Dié, Sarrebourg, Forbach, on vit, à la fin du XVIIIe siècle, naître filatures et tissages, verreries, fabriques de porcelaines, brasseries, papeteries, etc. Au XIXe siècle, ces diverses industries se développèrent grandement grâce à l'apport des houilles de la Sarre. Enfin, et surtout, la découverte autour de Nancy, de Briey, de Longwy, des plus riches gisements de fer connus en Europe vint donner aux industries lorraines un essor prodigieux. Grâce à eux, la France — à qui la victoire a permis de remettre la main sur les mines volées en 1871 — se classe aujourd'hui, aussitôt après les États-Unis, au premier rang des États producteurs de fer, de fonte et d'acier.

Les deux métropoles de la Lorraine sont Metz et Nancy. A Metz, une magnifique cathédrale, illuminée de verrières qui l'enveloppent comme d'une muraille transparente, étend son ombre sur les sombres maisons, les rues étroites et tortueuses qui se pressent entre la Seille et la Moselle. Nancy, infiniment plus vivante, joue le rôle non pas seulement d'un grand centre industriel et commercial, mais aussi d'une cité où les préoccupations intellectuelles et artistiques n'ont pas cessé, depuis le XVIIIe siècle, de tenir une place d'honneur.

ARDENNES FRANÇAISES

La Meuse rectiligne et solitaire forme à l'Ouest la limite naturelle et historique de la Lorraine. C'est son cours qui, au Moyen Age, marquait la frontière même du Royaume de France. Elle arrose Neufchâteau, puis Domrémy, où s'écoula l'enfance de Jeanne la Pucelle, et Vaucouleurs, où l'héroïne s'arma pour aller accomplir son merveilleux destin ! Par Commercy, Saint-Mihiel, les tragiques campagnes de Verdun, où dorment par dizaines de milliers les morts de la Grande Guerre, elle vient se heurter, de Sedan à Mézières-Charleville, contre le sombre rempart des plateaux Ardennais. Le long et large couloir qu'elle dégagea, aidée de ses affluents Chiers et Sormonne, avant de se creuser une voie difficile à travers les schistes des Ardennes, doit à son climat relativement doux et ensoleillé le surnom un peu ambitieux de " Petite Provence ". L'élevage et les cultures y réussissent également. Par contre, l'Ardenne française n'est pas plus riche que l'Ardenne belge. Ce sont les mêmes hauts plateaux, au climat rude, au sol humide, tourbeux, infertile, couvert de taillis coupés de maigres pâturages. La vie se concentre toute dans la vallée, aux rives des méandres pittoresques décrits par la Meuse. Sedan, Charleville, Fumay, Revin, Givet tissent des draps, fondent le fer, fabriquent des machines, exploitent les ardoises violettes. L'illustre Rocroy demeure isolée dans la solitude des hautes terres.

HAINAUT, CAMBRÉSIS, FLANDRE

La rude et pauvre Ardenne domine immédiatement, vers l'Ouest, les plaines fécondes, surpeuplées du Hainaut, du Cambrésis et de la Flandre. Elles déroulent jusqu'à la Mer du Nord leurs grandes étendues monotones que drainent la Sambre, l'Escaut, la Scarpe, la Lys, l'Aa, rivières lentes, paisibles, régulières, navigables jusqu'à leurs sources, aisément unies entre elles par un lacis de canaux. Çà et là, quelques buttes isolées : monts des Cats, montagne de Cassel, demeurent en saillie, témoins de l'ancien niveau qu'atteignaient autrefois ces terres. Sur la côte, derrière les dunes, les Moeres et Wateringues, anciens marais saumâtres transformés en prairies et en champs, rappellent les polders hollandais. La côte, rectiligne, basse, s'ouvrant sur une mer sans profondeur, manque de havres naturels. A grand'peine et à grands frais a-t-on pu y creuser les bassins de Dunkerque.

Sous un ciel trop souvent gris, brumeux, noir de suie, dans une atmosphère de laideur et de tristesse, la Flandre nourrit, depuis le Moyen Age, une population très active, très dense, enrichie par l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Le sol, naturellement fertile, parfaitement travaillé, donne de plantureuses récoltes. Blé, orge, avoine, betteraves à sucre, lin, colza, tabac, chicorée, houblon alternent avec les prairies naturelles où paissent les beaux animaux qui font la renommée de la race flamande L'industrie : draps, toiles, dentelles, velours, valut à la Flandre, dès le XIIIe siècle, une merveilleuse prospérité qui se développa bien plus encore du jour où le coton s'ajouta à la laine et au lin, du jour surtout où l'on exploita les gisements houillers de Valenciennes et de Lens. L'abondance de la main-d'œuvre (fran-

çaise ou belge), des capitaux, la facilité des transports et des communications s'unirent au bon marché du combustible pour grouper, à proximité des puits de mine et des canaux, non seulement filatures et tissages, mais hauts fourneaux, forges, fabriques de machines, aciéries utilisant le fer de Lorraine, verreries et glaceries, sucreries, distilleries, brasseries, etc.

On ne compte qu'une seule très grosse agglomération urbaine : le groupe Lille, Roubaix, Tourcoing. Les autres sont d'importance bien moindre. Citons, dans le Hainaut et le Cambrésis : Maubeuge, Fourmies, Avesnes, Cambrai ; sur la bande houillère : Valenciennes, Anzin, Denain, Douai, Lens, Béthune ; puis, entre Lille et la mer, Armentières, Hazebrouck, Saint-Omer, enfin Calais et Dunkerque, le premier, port de voyageurs, le deuxième, grand entrepôt de toute la région.

Mais la Flandre française, tout comme sa voisine de Belgique, est une " ville continue ". Partout, dans la campagne, les fermes voisinent avec les usines ; les gros bourgs de mineurs et d'ouvriers allongent le long des routes boueuses et des canaux puants leurs petites maisons de briques noires, les " corons ", leurs estaminets trop nombreux. Aussi en 1913, la densité de la population atteignait-elle 330 habitants au kilomètre carré, chiffre comparable aux autres grands foyers industriels de l'Europe : Lancashire anglais, Borinage belge, Westphalie, Saxe, etc.

LE BASSIN PARISIEN

Par le seuil du Vermandois, où Saint-Quentin renaît à la vie, on quitte les plaines flamandes et le versant de la Mer du Nord pour entrer dans le bassin Parisien.

C'est une vaste cuvette qui, dès l'époque primaire, se creusa entre les massifs d'Armorique, de l'Ardenne, des Vosges et de l'Auvergne. Elle se combla peu à peu, aux époques secondaire et tertiaire, de sédiments très variés (calcaires de diverses sortes, marnes, sables, limons lacustres) dont l'alternance explique la subdivision du bassin en bon nombre de régions naturelles. Par endroits, au point de contact des couches superposées, l'érosion fluviale, en entraînant les parties les plus meubles, a dégagé les roches plus résistantes qui se dressent comme des falaises au-dessus des plaines étalées à leur pied. Telle est l'origine des principaux mouvements du sol qui accidentent un relief par ailleurs médiocre, collines d'Artois, de l'Argonne, de la Forêt d'Othe, du Sancerrois : du Perche, puis falaises de l'Ile-de-France, entre Fontainebleau et La Fère.

Le climat, très humide et doux sur les côtes normandes et picardes, devient à l'intérieur un peu plus continental. A Paris, la moyenne de janvier est de 2°7, celle de juillet de 18°8. 50 à 60 centimètres de pluie tombent en cent soixante-cinq jours, en hiver par petites averses très fines, en été par gros orages. Dans la partie Nord-Ouest du bassin la vigne ne peut mûrir ses fruits. Au Sud d'une ligne Nantes-Paris-Mézières, elle donne au contraire en Champagne, en Bourgogne, dans la vallée de la Loire, des produits justement renommés. Çà et là, à Fontainebleau, Chantilly, Rambouillet, etc., sur les plaques de sable que les fleuves d'autrefois étalèrent à la surface des calcaires, des forêts subsistent : chênes, hêtres, charmes, tilleuls, ormes, chataigniers même, témoins de la sylve immense qui, mêlée de marais, couvrait à l'époque gauloise la majeure partie de la cuvette parisienne. Mais, sauf de rares exceptions, tout le reste du sol est mis en cultures, une culture minutieuse et avante où alternent céréales nobles, betteraves, vergers et prairies.

Les rivières convergent toutes vers le centre de la dépression, c'est-à-dire vers Paris. La Loire même, avant le coude d'Orléans, coule parallèlement à l'Yonne, et l'on doit comprendre dans le bassin Parisien les régions qu'elle traverse ou que drainent ses affluents au sortir du Massif Central. Sauf l'Yonne, qui doit ses crues fort brusques aux granits imperméables, aux fortes chutes de pluies du Morvan, la Seine, la Marne, l'Oise ont une pente faible, une alimentation régulière qu'égalise encore la nature généralement perméable des terrains traversés. Ce sont de précieuses voies de transport que des canaux unissent à l'Escaut, à la Sambre, à la Meuse, à la Saône et au bassin de la Loire. Celle-ci, par contre, est le plus fantasque et le moins utile de nos fleuves, tour à tour roulant à pleins bords des flots furieux mal contenus par une double série de digues, ou réduit à une maigre et mince traînée d'eau ruisselant sur le sable blond. Peut-être se décidera-t-on un jour à entreprendre les travaux de correction indispensables pour lui permettre de jouer dans la France centrale le magnifique rôle économique qui devrait être le sien.

ARTOIS, PICARDIE ET LEURS ANNEXES. ❧❧ Entre les plaines flamandes et le pays de Caux, l'Artois et la Picardie étalent leurs plateaux de craie vêtus de fertiles limons. Ce sont surtout des pays de riches cultures : blé, avoine, betterave, lin, etc., et d'élevage, mais l'industrie n'en est point absente grâce à la proximité des bassins houillers. Aussi, sans atteindre la densité du Nord, la population y dépasse largement la moyenne française. Sur la côte, au pied des hautes falaises du Blanc et du Gris-Nez, se creuse la verte dépression du Boulonnais avec Boulogne, grand port de pêche en Islande et de voyageurs pour l'Angleterre. Elle se continue par les Bas-Champs du Marquenterre, sorte de polder des plus fertile (Berck, le Crotoy, Saint-Valéry). En Artois, Arras ruinée par la guerre,

Saint-Pol sont les principaux marchés agricoles. Dans la région picarde : Péronne, Corbie, Amiens à la magnifique cathédrale, Abbeville s'échelonnent aux rives tourbeuses de la Somme. Elles s'adonnent, ainsi que Doullens, Montreuil, Roye et Montdidier (dans le Santerre), à de multiples industries : toiles, velours, cotonnades, draps, sucreries. Aux confins de la Normandie, le pays de Bray (Neufchâtel) transforme en fromages le lait de ses troupeaux. Les villageois du Beauvaisis (capitale Beauvais) conservent, à côté de leurs occupations agricoles, de très anciennes industries familiales : fabriques de boutons, brosses, peignes. Au delà des terres fécondes du Vermandois (Saint-Quentin), l'humide Thiérache (Vervins) vit d'élevage et de vannerie.

LE CENTRE DU BASSIN PARISIEN. ❧❧ Le centre de la cuvette parisienne fut rempli à l'époque tertiaire par des calcaires, des marnes, des sables et des grès. Les calcaires donnent un sol généralement très fertile, surtout quand ils portent une couverture de limons. C'est le cas des riches terres à blé et à betteraves de la Brie (Provins, Coulommiers), du Valois (Senlis, Creil, Villers-Cotteret), du Soissonnais (Soissons, Noyon, Laon, Compiègne), de la Beauce (Pithiviers, Étampes, Chartres), avec leurs grandes fermes monumentales, leurs populations d'agriculteurs instruits, prompts à mettre en pratique les procédés les plus perfectionnés. Sur les marnes et les argiles on entretient de grasses prairies (fromages de Brie). Les sables portent ces forêts magnifiques qui, de Fontainebleau à Chantilly et de Rambouillet à Villers-Cotteret, sont une des plus précieuses parures de la région parisienne. Enfin, si la Beauce, fort plate, fort monotone et très sèche, manque tout à fait de rivières, partout ailleurs les cours d'eau grands ou petits ont creusé des vallées larges dont le fond se couvre d'alluvions qui conviennent aux cultures maraîchères, tandis que sur leurs flancs croissent les bois encore, ou les vergers d'arbres à fruits. Ainsi, au Sud de Paris, l'Essonnes, l'Yvette, l'Orge ont découpé le Hurepoix de ravissantes vallées (Chevreuse, Dourdan, Versailles, etc.). Aux rives de la Marne, de l'Oise, de l'Ourcq, de l'Aisne s'allongent les bourgs prospères, s'égrènent les coquettes villas enfouies sous la verdure. Enfin, au cœur même du bassin, la Seine, aidée de ses affluents, a déblayé une assez vaste étendue de terres que dominent quelques buttes isolées (Mont-Valérien, Montmartre, collines de Montmorency, etc.). C'est à cette région qu'il faut réserver le nom d'Ile-de-France, et c'est là que grandit Paris.

Si Lutèce, la minuscule bourgade gauloise enfermée dans l'étroit espace d'une île de la Seine, eut le merveilleux destin que l'on sait, elle le doit à des causes à la fois géographiques et historiques.

Géographiquement, il était impossible qu'une grande cité ne se développât point en cet ombilic de la cuvette parisienne, au carrefou des routes terrestres et fluviales qui, suivant la pente du sol, y convergent de toute part. Rien ne manquait de ce qui est indispensable à la vie d'une puissante agglomération. On trouvait sur place ou à proximité d'excellente pierre à bâtir (les calcaires des Catacombes), du plâtre, du sable, du bois, des terres propres aux céréales, aux fruits, aux prairies, aux cultures maraîchères, à la vigne (Champagne et Bourgogne). Mais Paris aurait pu ne pas dépasser en importance telle ou telle autre cité dotée d'avantages naturels du même ordre : Lyon, par exemple, ou Toulouse, ou Bordeaux. Ce qui la mit hors de pair ce fut l'arrivée au trône, en 987, du Comte de Paris, Hugues Capet. La capitale capétienne grandit avec la dynastie dont elle symbolisa en quelque sorte la durable puissance. C'est autour d'elle que se fit peu à peu l'unité de la patrie française. C'est chez elle que s'installa à demeure le gouvernement central, qu'accoururent artistes, savants, écrivains, philosophes, que le génie français se synthétisa ; c'est d'elle que partirent tous les mots d'ordre, toutes les idées neuves, tous les grands mouvements dont les effets ne se limitaient pas à la France seule, mais eurent leur répercussion sur le monde tout entier. Ainsi s'explique le rôle que joua Paris dans notre vie d'abord, puis dans sa vie même de l'humanité.

Plus de 4 000 000 d'habitants composent aujourd'hui l'agglomération parisienne qui, débordant bien au delà de la ville proprement dite, s'étend sur tout le département de la Seine. Cette masse, sans cesse accrue ou renouvelée par l'afflux des provinciaux et des étrangers, fait naturellement de Paris le plus grand centre commercial et industriel de la France. C'est de Paris que part le réseau de voies ferrées qui s'étend comme les mailles d'un filet sur la France presque entière. Par la Seine, la Marne, l'Oise, un tel nombre de chalands déversent sur ses quais charbon, vins, bois, matériaux de construction, etc., que de tous nos ports, c'est Paris qui reçoit le tonnage le plus élevé ; — et la réalisation du projet Paris-Port de mer accroîtrait encore ce trafic dans d'étonnantes proportions. Nos industries de luxe, notamment ces fameux articles de Paris qui doivent leur inimitable perfection au goût affiné de l'ouvrier français, s'associent à la production artistique et intellectuelle, à la splendeur des monuments, à la renommée des institutions scientifiques, des théâtres, à l'élégance, à l'esprit, à l'intensité de la vie parisienne pour donner à la capitale cette invincible attraction à laquelle nulle autre cité au monde ne saurait prétendre.

CHAMPAGNE. ❧❧ De la Brie et du Valois on descend sur la Champagne en franchissant la falaise de l'Ile-de-France. Il y a deux Champagnes courbées toutes deux en arc de cercle de l'Aisne à l'Yonne. La première, la plus large, est dite "Pouilleuse" par allusion à son infécondité. La craie, dépourvue de toute couverture de limons, boit comme une éponge l'eau des pluies, et sur ce sol desséché aucune culture n'est possible. Des moutons trouvent à vivre cependant, en broutant l'herbe courte


FRANCE
POLITIQUE
Echelle
0 50 100 150 200 K
ANGLETERRE
Bristol
LONDRES
Southampton
Portsmouth
MER DU NORD
Rotterdam
PAYS-BAS
BELGIQUE
Gand
Anvers
BRUXELLES
Namur
Liège
Cologne
Aix la Chapelle
Coblentz
Mayence
ALLEMAGNE
Luxembourg
SARRE
Sarrebruck
MANCHE
Iles Normandes
Cherbourg
OCÉAN ATLANTIQUE
Quimper
Brest
Morlaix
FINISTÈRE
COTES DU NORD
ILLE ET VILAINE
Rennes
MORBIHAN
Vannes
I. de Groix
Belle Ile
I. de Noirmoutier
I. d'Yeu
I. de Ré
la Rochelle
I. d'Oleron
Dunkerque
Boulogne
Calais
Lille
Arras
NORD
PAS DE CALAIS
SOMME
Amiens
Abbeville
SEINE INFÉR.
Rouen
le Havre
Dieppe
Beauvais
OISE
AISNE
Laon
ARDENNES
Mézières
Sedan
Metz
MOSELLE
MEUSE
Bar le Duc
MEURTHE ET MOSELLE
Nancy
BAS RHIN
Strasbourg
Haguenau
Colmar
HT RHIN
Mulhouse
Belfort
VOSGES
Épinal
Caen
CALVADOS
MANCHE
St Lô
EURE
Évreux
ORNE
Alençon
MAYENNE
Laval
SARTHE
le Mans
PARIS
SEINE ET OISE
Versailles
SEINE ET MARNE
Melun
MARNE
Châlons sur M.
Reims
AUBE
Troyes
HTE MARNE
Chaumont
Langres
HTE SAONE
Vesoul
EURE ET LOIR
Chartres
LOIRET
Orleans
LOIR ET CHER
Blois
YONNE
Auxerre
COTE D'OR
Dijon
Beaune
DOUBS
Besançon
JURA
Lons-le-Saunier
LOIRE INFÉR.
Nantes
MAINE ET LOIRE
Angers
Saumur
INDRE ET LOIRE
Tours
CHER
Bourges
INDRE
Châteauroux
NIÈVRE
Nevers
VENDÉE
DEUX SÈVRES
Niort
VIENNE
Poitiers
ALLIER
Moulins
SAONE ET LOIRE
Mâcon
AIN
Bourg
HTE SAVOIE
Annecy
SAVOIE
Chambéry
SUISSE
BERNE
Genève
CHARENTE INFRE
CHARENTE
Angoulême
HTE VIENNE
Limoges
CREUSE
Guéret
PUY DE DOME
Clermont Fd
LOIRE
St Étienne
RHONE
Lyon
ISÈRE
Grenoble
Vienne
CORRÈZE
Tulle
DORDOGNE
Périgueux
CANTAL
Aurillac
HTE LOIRE
le Puy
ARDÈCHE
Privas
DRÔME
Valence
HTES ALPES
Gap
Briançon
GIRONDE
Bordeaux
LOT ET GARONNE
Agen
LOT
Cahors
LOZÈRE
Mende
AVEYRON
Rodez
LANDES
Mont de Marsan
TARN ET GARONNE
Montauban
GARD
Nîmes
VAUCLUSE
Avignon
BSES ALPES
Digne
ALPES MARITIM.
Nice
GERS
Auch
TARN
Albi
HÉRAULT
Montpellier
BCHES DU RHONE
Marseille
VAR
Draguignan
Toulon
Bayonne
BSES PYRÉNÉES
Pau
HTES PYRÉNÉES
Tarbes
HTE GARONNE
Toulouse
ARIÈGE
Foix
AUDE
Carcassonne
PYRÉNÉES OR.
Perpignan
Golfe du Lion
ANDORRE
ESPAGNE
Saragosse
Barcelone
MER MÉDITERRANÉE
Iles d'Hyères
CORSE
Bastia
Ajaccio
Sartène

et rase. Quelques plantations de pins rompent çà et là l'uniformité des plaines poussiéreuses. La vie se réfugie, soit à l'Ouest, sur les flancs de la falaise où s'éploie le manteau ondoyant des vignobles fameux, soit dans les vallées : Seine, Aube, Marne, Aisne, aux riches alluvions, aux sources nombreuses et fortes. Troyes, ancienne capitale des comtes de Champagne, Reims, une des plus illustres de nos cités françaises, mais si cruellement traitée par l'ennemi, Rethel sur l'Aisne, ont de très anciennes industries (draperies, bonneteries) qui mettent en œuvre la laine des moutons champenois. Epernay, Châlons-sur-Marne, Arcis-sur-Aube sont des centres viticoles ou des marchés régionaux.

L'autre Champagne, dite " Humide ", allonge le mince ruban de ses terres argileuses où stagne l'eau de pluie et que couvrent les prairies, les saulaies, les bois de peupliers entremêlés d'étangs. Par endroits, quelques plaques d'alluvions sèches et particulièrement fertiles se prêtent à la culture des céréales : plaine de Brienne, Perthois avec Vitry-le-François, Val d'Aisne avec Vouziers. Saint-Dizier et Vassy, ont encore quelques forges, derniers témoins d'une industrie métallurgique qui fut, aux temps anciens, la grande ressource du pays.

Entre l'Aisne et son affluent l'Aire, les hautes et sombres collines de l'Argonne terminent, au Nord, la Champagne Humide. Sur leur sol de " gaize " imperméable croissent d'immenses forêts de chênes. Les passages fameux : Islettes, Croix-au-Bois, Grandpré, Chêne Populeux, les " Thermopyles de la France " mènent d'un versant à l'autre. Clermont d'Argonne et Varennes sur l'Aire, Sainte-Menehould, sur l'Aisne, servent de centres de ravitaillement aux bûcherons de la forêt.

Enfin, de la Champagne à la Lorraine, la transition est ménagée par un certain nombre de petites régions naturelles dont l'individualité ne fut jamais assez forte pour constituer une grande province. Tel apparaît d'abord le Barrois (Bar-le-Duc), avec le Blois, l'Ornois, le Pays de Vaux, qui complètent cet ancien duché, promptement partagé entre ses deux puissantes voisines, la Lorraine et la Champagne. Des bois couvrent la majeure partie du sol. Sur les coteaux mûrissent les raisins dont on fait un vin gris fort agréable.

Le Bassigny va de la Marne à la Meuse, de Chaumont à Neufchâteau. Dans ce " bas pays " les prés d'embouche interrompent momentanément de leurs larges et riches clairières le long ruban de forêts qui, venu de l'Argonne, s'éploie à l'aise sur les hauts plateaux calcaires du pays de Langres (forêts de la Chaume, de Châtillon, de Clairvaux, etc.). Un climat humide et froid, une terre pauvre font de ces plateaux, où naissent Marne, Aube et Seine, l'une des régions françaises les moins productives et les moins peuplées.

LES PAYS DE L'YONNE ET LE MORVAN. La Champagne se termine au Sud par le pays d'Othe, dont les bois clairsemés croissent sur des collines où le sable se mêle à la craie. De là on passe à la région que drainent l Yonne et ses affluents : Cure, Serein, Armançon. Moitié bourguignonne, moitié champenoise, cette région s'appuie aux dômes élevés du Morvan (905 mètres au Haut-Folin) qui, par la nature de ses roches cristallines et son histoire géologique, fait partie du Massif Central, mais qui, incliné vers la cuvette parisienne, ne saurait en être détaché. Très boisé, très pittoresque, le Morvan expédie vers Paris ses " margotins " et ses bûches qu'entraînent les eaux rapides des rivières. Il élève, dans des prairies assez maigres, un bétail vigoureux qui descend ensuite aux gras pâturages de l'Auxois (Semur), de l'Avallonnais (Avallon), du Bazois (Clamecy), où on le met en état pour la boucherie. Déjà, sur les coteaux calcaires qui dominent les dépressions marneuses, croissent la vigne et le blé. Ces riches cultures prennent une extension plus grande dans l'Auxerrois (Auxerre, Chablis, Tonnerre, Joigny) et le Sénonais (Sens) que traversent par ailleurs les grandes routes menant de Paris à Dijon et Lyon. Aussi la région fut-elle de bonne heure fort prospère, et les beaux monuments qui font la parure et l'orgueil d'Auxerre, de Sens, de Montréal, de Vézelay, témoignent de cette antique prospérité.

LES PAYS DE LA LOIRE

Tandis que les bois du Gâtinais (Montargis, Pithiviers), mêlés de landes et de champs de céréales, conduisent à la forêt d'Orléans et aux terres fécondes de la Beauce, la Puisaye et le Bazois font déjà partie du Nivernais. Il s'étend entre le Morvan méridional (Château-Chinon) et la Loire qui le sépare du Berry. Les bois y alternent avec les prairies, les vignes (coteaux de Pouilly) et les champs de blé que labourent les triples attelages de grands bœufs blancs. Aux rives de la Loire, Nevers, Fourchambault, Imphy, Decize, etc., s'occupent de céramique et de métallurgie.

Au delà de Cosne, la vallée du fleuve s'élargit. C'est le debut de cette succession de Vaux : de Loire, d'Orléans, de Blois, de Touraine, d'Anjou, justement célèbres par leur fécondité, l'heureuse variété et la qualité de leurs productions agricoles (vins de Vouvray de Bourgueil, d'Anjou ; fruits délicieux, fleurs et pépinières, légumes, céréales, etc.), le charme de leurs paysages modérés, la splendeur des châteaux qui se mirent dans les eaux des rivières ou dont les hautes tou elles pointent au milieu des grands arbres. Longtemps, ces rives de Loire jouèrent dans notre histoire et

notre vie économique un rôle essentiel. Elles perdirent de leur importance du jour où nos rois, cloîtrés à Versailles, cessèrent de fréquenter Chambord et Chenonceaux, Blois et Azay-le-Rideau, du jour aussi où la Loire ne fut plus utilisée comme moyen de transport. Les villes : Orléans, Blois, Amboise, Tours, Saumur, Loches, Chinon, etc., paisibles et accueillantes, délicieusement échelonnées tout au long de ce " Jardin de la France ", attendent, pour sortir d'une longue stagnation, que des travaux d'amélioration aient rendu à la Loire cette "majesté de navires" qu'admirait La Fontaine.

Les cultures riches, les populations denses ne vont point du reste au delà du cadre étroit formé par le Val. Une fois parvenu au sommet des coteaux de craie qui l'enserrent et que percent les grottes des troglodytes, on ne trouve plus guère en Touraine, comme dans le Blaisois et l'Orléanais, que du sable et de l'argile, des terres maigres et des marais.

Au Nord du fleuve, c'est d'abord la pauvre Gâtine tourangelle qui s'étend jusqu'au Bas-Maine et à la riante vallée du Loir (Châteaudun, Vendôme), puis les bois de Marchenoir et d'Orléans. Au Sud, les landes du plateau de Sainte-Maure (camp du Ruchard), la mélancolique Champeigne de Touraine, contrastent avec les ravissants paysages des basses vallée de la Vienne (Chinon), de l'Indre (Loches et Montbazon), du Cher (Chenonceaux). Dans le grand coude de la Loire, la Sologne (La Mothe-Beuvron, Romorantin), longtemps marécageuse, insalubre, presque déserte, se transforme peu à peu grâce au drainage, au chaulage, à l'extension des forêts.

De la Sologne au Massif Central le Berry étale ses étendues monotones de calcaires très secs que traversent les eaux lentes de l'Indre et du Cher. Les routes courent tout droit à travers les campagnes nues partagées en très grands domaines où l'on cultive le blé, où l'on élève le mouton. Quelques carrés de bois isolés rompent seuls la monotonie du paysage. Bourges, Châteauroux, Issoudun, Vierzon, sont les principales agglomérations urbaines de ce plat pays. Au Sud, les sables du Boischaut (La Châtre, Argenton), couverts de landes et de bois coupés par la vallée profonde de la Creuse, apparaissent comme le vestibule des plateaux granitiques de la Marche. A l'Ouest, les étangs, les roselières de la Brenne terminent le Berry.

Aux pays de la Loire compris dans le bassin Parisien se rattachent encore le Maine et l'Anjou. La moitié orientale de ces deux provinces se compose, en effet, de terrains sédimentaires, calcaires et sables d'époques secondaire et tertiaire, tantôt fertiles et se prêtant à la grande culture des céréales, tantôt secs et de médiocre valeur. Ce sont encore les vallées qui constituent les zones d'attraction. Le Mans sur la Sarthe, Nogent-le-Rotrou sur l'Huisne, La Flèche sur le Loir, Angers sur le Maine, (un peu en aval du point où confluent Sarthe, Loir et Mayenne), au milieu de florissantes cultures de vigne, de légumes et de fleurs, concentrent les produits de l'agriculture et de l'élevage.

Le Maine et l'Anjou occidentaux sont déjà inclus dans le bloc de schistes et de granit du Massif Armoricain. Ils en ont le sol imperméable, les sources nombreuses, les noirs ruisseaux, les prairies cerclées de haies épaisses que dominent de petits chênes étêtés. Les principales cités de ces Bocages manceau et angevin, où l'élevage et la culture du lin forment la grande source de revenus, jalonnent les rives de la Mayenne : Château-Gontier, Laval, Mayenne, puis, un peu à l'écart, Segré.

LA NORMANDIE

Avec la Normandie se clôt le cycle des territoires qui se rattachent au bassin Parisien. Encore cela n'est-il exact — comme pour le Maine et l'Anjou — que d'une partie de la province, la plus importante il est vrai. Tout l'Ouest, en effet, n'est qu'un morceau du Massif Armoricain, un Bocage, en tout semblable au Bocage manceau qu'il continue directement. On l'appelle la Basse-Normandie, bien qu'elle contienne la dorsale la plus élevée des pays normands : collines pittoresques de l'Avranchin, forêt d'Ecouves (417 mètres au Mont des Avaloirs), collines du Perche. L'élevage, la grande ressource, est sur ce sol médiocre de moindre profit que dans le reste de la province, et le " Bocain " de Domfront ou du Cotentin fait un peu figure de parent pauvre à côté de son compatriote du Lieuvin ou du pays d'Auge. Avranches, Mortain, Domfront, Vire, Saint-Lô, Coutances, Valognes servent de "foirails" et de marchés. Aux rives de la mer, Granville se perche sur un promontoire de granit tandis que Cherbourg s'est logée dans l'anse que les vagues creusèrent entre les môles résistants de la Hague et de Barfleur.

La Normandie riche commence aux marnes du Bessin, vêtues de prés salés (Bagneux, Isigny). Elle se continue par les "campagnes" de Caen, d'Argentan et d'Alençon, que traverse l'Orne, et qui portent sur leurs calcaires d'opulentes moissons, des champs de betteraves mêlés aux prairies et aux pommeraies. Le pays d'Auge, le Lieuvin, le Roumois fabriquent des fromages et des beurres (Lisieux, Livarot, Camembert, Pont-Lévêque, Bernay). Au Sud-Est, le pays d'Ouche et le Thimerais, plus secs, conservent des forêts étendues (de Conches, d'Évreux), que coupent les champs de blé (Dreux, Évreux, Louviers). Puis, par delà les méandres de la basse Seine, les plateaux limoneux du pays de Caux et du Vexin se

couvrent de magnifiques champs de céréales mêlés de prairies, tandis qu'au pied des hautes et blanches falaises, dans les valleuses étroites, se nichent Dieppe, Fécamp, Étretat.

La Normandie agricole se complète par la Normandie industrielle et commerciale. Aux lainages et draperies de Louviers et d'Elbeuf il faut ajouter d'abord les cotonnades de Rouen et de ses alentours, puis les forges de Laigle, Sourdeval, Tinchebray, enfin les puissants gisements de minerai de fer que l'on exploite dans la région de Caen.

Le commerce de mer, qui prolonge le trafic fluvial de la Seine, a comme points d'attache Le Havre et Rouen, l'une des plus séduisantes de nos villes, en même temps qu'un de nos plus grands ports.

Entre les régions si diverses dont l'ensemble compose la province historique de Normandie, il y a, toutefois, des éléments d'unité. C'est d'abord le climat humide et doux, aux pluies fréquentes, la même absence de vignes, la même verdeur de paysage, la même prédominance du pommier. C'est aussi et surtout la race normande, fille des Vikings. Malgré d'inévitables mélanges avec les Gallo-Romains, le vieux sang des hommes du Nord coule encore à forte dose dans les veines de leurs descendants. Physiquement, ils ont, très souvent, un type spécial. Moralement, ils se distinguent encore nettement des autres Français par l'ensemble de leurs qualités (intelligence subtile, esprit d'entreprise, entente des affaires) et de leurs défauts (duplicité, instincts matériels et grossiers, âpreté au gain, ivrognerie, etc.).

LA BRETAGNE

Les Bocages normand et manceau nous annonçaient déjà l'apparition d'un sol nouveau, cette "terre de granit recouverte de chênes" qui pointe vers l'Océan en large péninsule et où la race celtique, renforcée au VIe siècle par les émigrés bretons, s'est maintenue jusqu'à nous dans sa rude pureté.

La Bretagne commence à la baie du mont Saint-Michel et se termine à l'embouchure de la Loire. Sa structure est simple. Parallèlement à la côte, deux lignes de hauteurs relatives correspondent aux roches les plus dures, aux gneiss, aux granits qu'une longue usure n'est pas encore parvenue à niveler complètement : monts d'Arrée (391 mètres) et du Méné au Nord, Montagne-Noire, Landes de Lanvaux, Sillon de Bretagne au Sud. Entre les deux se creusent dans les schistes plus tendres les bassins de Rennes et de Châteaulin unis par le léger bombement du plateau de Rohan.

Le climat se caractérise par la tiédeur des hivers (7° à Brest), le peu de chaleur des étés (16° à 17°), surtout par l'abondance des jours de pluie (220 à Brest), la violence des vents, l'extrême nébulosité d'un ciel qui ne sait guère sourire.

La côte ou "Ar mor" est la partie la plus vivante de la Bretagne et de beaucoup la plus peuplée. Ciselée, déchiquetée par vagues et marées, elle se hérisse de promontoires aigus, se creuse d'anses multiples, se borde de récifs, d'îles et d'îlots, tandis que les petits ruisseaux de l'intérieur s'achèvent par de larges et profonds estuaires que remonte la marée.

La vie maritime y naquit de très bonne heure d'abord au Sud, dans le pays des Vénètes (Vannetais), puis à l'Ouest et au Nord, où la mer était plus dure, les tempêtes plus violentes, les courants plus redoutables, mais où la nécessité même de triompher de tels obstacles engendra une race de pêcheurs plus hardis, plus aventureux : corsaires de Saint-Malo et de Morlaix, "Islandais et Terre-Neuvas" de Paimpol et Bréhat.

Aux ressources de la pêche, hauturière ou côtière, petite ou grande, qui nourrit aisément des familles nombreuses et entretient d'actives industries (conserves de Concarneau, Nantes, etc.), se joignent d'abord les profits de la culture des primeurs que favorisent à la fois la précocité du printemps, la tiédeur humide du climat et l'emploi d'engrais marins (varechs, tangues, maërl), puis l'exploitation des touristes et baigneurs qui affluent, en belle saison, au fond de toutes les criques bretonnes.

Aussi est-ce sur les rives ou à proximité de la mer que se trouvent la majeure partie des villes. Saint-Malo, Dinard et Dinan sur le "rias" de la Rance, Saint-Brieuc et son avant-port du Légué, Paimpol, Tréguier, Lannion, Morlaix, Saint-Pol de Léon s'alignent aux bords de la Manche, dans les pays de Penthièvre, du Trégorrois, du Léonnois. Brest, Landerneau, Châteaulin, Douarnenez, Audierne font face à l'Océan ; Quimper, Quimperlé, Lorient, Vannes, le Croisic sont les ports de Cornouaille et du Vannetais. A l'extrême Sud, la basse Loire qui, depuis Ancenis, a pénétré dans le Massif Armoricain, se termine par un estuaire où le trafic de mer et diverses industries font la fortune de Nantes et Saint-Nazaire.

La Bretagne intérieure méritait autrefois son nom de Ar Coat (la forêt). Aujourd'hui il ne reste que d'assez médiocres lambeaux (forêt de Paimpont) de la sylve légendaire de Brocéliande. A l'Est, dans le bassin de la Vilaine, la Bretagne française remplaça les forêts par de belles prairies et des champs de céréales. La densité de la population (qui sur les côtes dépasse 150 habitants au kilomètre carré) s'y maintient encore entre 75 et 100. Rennes, Fougères, Vitré, Monfort, Châteaubriant sont les principaux marchés de cette région qui, la première, se mêla directement à la vie de la patrie française, modifia ses mœurs, ses croyances anciennes et perdit l'usage de la langue celtique. Le reste de la péninsule, ou Bretagne bretonnante, se vêt de landes

mêlées de maigres champs de seigle, de pommes de terre et de sarrasin. Pays mélancolique, pauvre, arriéré, où une population de paysans peu nombreux se disperse dans des métairies perdues au bout des chemins creux. Peu de villes, et bien médiocres : Pontivy, Loudéac, Carhaix, etc., et peu de ressources. Mais une floraison de légendes, de traditions naïves, une abondance merveilleuse de chapelles, de calvaires, de lieux de pèlerinages qui succédèrent aux cromlechs et menhirs des temps très anciens. C'est là que survit la vraie race bretonne, attachée à ses croyances, à son costume, à la langue de ses ancêtres, race à la fois mystique et sensuelle, naïve et brutale, capable aussi bien de se perdre en un rêve sans fin que de montrer dans le danger le sang-froid le plus lucide, un courage tranquille poussé jusqu'à l'absolu mépris de la mort.

VENDÉE, POITOU, CHARENTE

Vers l'embouchure de la Loire la vigne apparaît. C'est le début d'une région : Vendée, Poitou, territoire Charentais, qui, tout en demeurant fort arrosée et d'hivers assez doux, a déjà des étés plus chauds, plus ensoleillés. Elle fait transition entre l'humide Bretagne et l'Aquitaine, les pays à cidre et les pays à maïs et à vin.

La Vendée termine, au Sud, le Massif Armoricain. Sur les gneiss et les granits de la Gâtine (285 mètres au Mont Mercure) qui prolonge le Sillon de Bretagne, ne croissent guère que des landes et des fourrés d'ajoncs.

Dans ces lieux tristes et sauvages, en se glissant dans le dédale des chemins fangeux, obscurcis par l'ombre des chênes étêtés, qui mènent aux vieilles métairies cachées et comme accroupies au creux des ravins, on peut évoquer et comprendre la Vendée d'autrefois, la Vendée de Cathelineau et de Stofflet, de Charette et de La Rochejaquelein. Mais les schistes mêlés de granits décomposés, qui s'élèvent au Nord jusqu'à la Loire (Pays des Mauges), à l'Ouest jusqu'aux abords de l'Océan (Bocage vendéen), permettent l'entretien de belles prairies ceintes de haies épaisses. Les cultures même font chaque jour des progrès grâce au chaulage et aux engrais artificiels. Les foires de Cholet, Baupréau, La Roche-sur-Yon, Parthenay, Bressuire, réunissent un bétail qui se classe parmi les plus beaux de notre pays.

Le Bocage se complète par la Plaine (Fontenay-le-Comte, Luçon), bande de calcaires très propres aux céréales, et le Marais, Marais breton, autour de la baie de Bourgneuf, Marais poitevin, entre Niort et la mer, — tous deux vrais polders de récente création, riches en cultures maraîchères et en prés salés.

Le nom de Poitou — auquel la Vendée se rattachait administrativement — doit être réservé pour la dépression ouverte entre les massifs cristallins d'Armorique et d'Auvergne. Il y a là, depuis la fin de l'époque primaire, une fracture, un détroit par quoi communiquaient les mers du Nord et du Sud. Ce détroit, transformé en seuil par les sédiments des époques secondaire et tertiaire, est encore un des traits les plus notables de la structure de notre pays. Il livre passage aux routes menant de Paris à Bordeaux, et les batailles de Vouillé, de Poitiers, montrent quel fut autrefois son rôle militaire.

En dehors de sa fonction comme zone de passage, le Poitou, grâce aux calcaires de son sous-sol, se prête fort bien à la grande culture des céréales. Par ailleurs, les larges vallées du Clain, de la Vienne, de la Haute-Charente se bordent de prairies où l'on engraisse le bétail venu de Vendée et du Limousin. A l'Est Montmorillon, au Centre Poitiers, au Nord Châtellerault et Loudun, au Sud Melle et Civray centralisent les produits de la région.

Aunis, Angoumois, Saintonge, traversés ou limités par les eaux pures, calmes et profondes de la Charente, ont tous les trois un sol de craie, perméable et sec, peu fertile, où la vigne réussit (eaux-de-vie de Cognac). Angoulême, joliment perchée sur un haut escarpement de calcaire dur, Cognac, Saintes, Ruffec, Barbezieux, sont les villes les plus notables de l'intérieur. Sur les côtes, prolongées par les îles de Ré et d'Oléron, envahies par des alluvions de la Garonne, de la Seuldre, de la Charente, on s'occupe surtout d'élevage, de la fabrication du beurre (Marans) et d'ostréiculture (Marennes). Rochefort sur la Charente, La Rochelle doublée de la rade neuve de La Palice, maintiennent quelque activité à une vie maritime qui connut des périodes prospères mais qui végète aujourd'hui faute de moyens de communication avec l'arrière-pays.

LE MASSIF CENTRAL

Angoumois et Poitou touchent, à l'Est, au Massif Central.

C'est un ensemble de hautes terres de même origine (plissement hercynien), de même formation (roches cristallines ou sédiments primaires) que le Massif Armoricain, mais qui, ayant subi le rude contre-coup des plissement alpins, se trouva fortement relevé vers l'Est. Déjà transformée et comme rajeunie par cet exhaussement, l'ancienne " pénéplaine " arverne le fut plus encore par les fractures multiples qui l'accompagnèrent. Les plus apparentes mar-



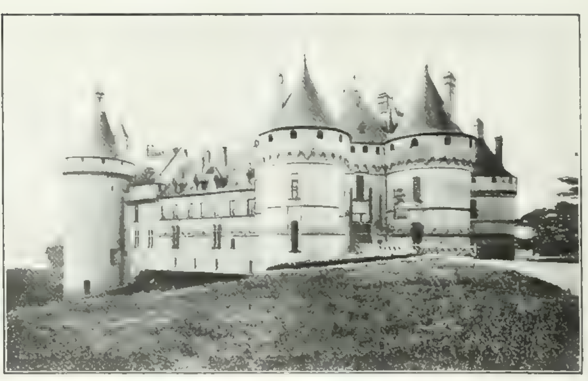
[illegible] d'un obélisque de granit rose, se complete harmonieusement par les frondaisons des Champs-Elysées, des Tuileries, et par les magnifiques perspectives qui s'ouvrent sur [illegible]



[illegible] oppidum" des Parisii. Les Romains l'embellirent, mais les invasions barbares la rui- [illegible] Cité devint la résidence habituelle des rois Capétiens. L'île conserve de cette époque trois [illegible]



L'INDRE À MONTBAZON. *Type de ces " paysages modérés " si nombreux dans le Blaisois, la Touraine, l'Anjou, et, en général, dans tout le bassin parisien où les eaux, les arbres, les maisons de pierre blanche, les châteaux, les ruines de forteresses s'unissent en un séduisant tableau.* Cl. BOULANGER.



LE CHATEAU DE CHAUMONT. *Les derniers Valois vécurent de préférence aux rives charmantes de la Loire et de ses affluents. Pour eux et les plus fastueux de leurs amis, les architectes de la Renaissance élevèrent ces magnifiques demeures qui comptent parmi les chefs-d'œuvre les plus originaux de l'art français.*



LES MENHIRS. *Dressent leurs silhouettes fantastiques dans la solitude des landes bretonnes.*



LA POINTE DU RAZ. *Sur la façade occidentale de la Bretagne, la mer a rongé inégalement schistes, granits, gneiss, calcaires. Aux roches plus tendres correspondent les baies de Brest, Douarnenez, Audierne ; les plus dures, à Saint-Mathieu, à Morgat, au Raz, à Penmarch, demeurent en saillie et leurs sombres falaises semblent braver les assauts de l'Océan.*



LE CALVAIRE DE MELLERAND. *Symbolise les pieuses croyances de la Bretagne mystique*



LE PUY DE DOME. *Les basaltes et les laves, que vomirent autrefois les volcans* [illegible] *en principes fertilisant qui, dans les régions* [illegible] *et porte sur les sommets des prairies d'une* [illegible] Cl. NEURDEIN.



LA VÉZERE AU SAILLANT. *Dans tout l'Ouest du Massif Central : Bourbonnais, Marche, Limousin, de fortes pluies, tombant sur un sol imperméable, nourrissent un éventail de rivières rapides, aux eaux sombres, qui burinent dans la roche dure leurs vallées profondes.* Cl. BOULANGER.

quèrent l'emplacement des cours d'eau (vallées de la Loire, de l'Allier, etc.), et des bassins plus ou moins larges que les hommes peuplèrent les premiers (Velay, Forez, Limagne, etc.). Les autres livrèrent passage à ces puissantes coulées de laves, à ces amoncellements de cendres, de tufs qui coiffèrent le soubassement cristallin soit de " planèzes " basaltiques, soit de hauts volcans (Cantal, Mont-Dore, chaînes du Puy-de-Dôme). Par les failles innombrables jaillirent les sources thermales.

Le Massif Central dut à ces phénomènes une variété que ne connaissent ni l'Armorique ni les Ardennes. Variété géologique et structurale que complètent des nuances très sensibles de climat et qui permet de reconnaître dans cet ensemble, d'apparence confuse, des régions naturelles nettement individualisées.

Vers l'Orient, le Massif Central dresse une muraille fort raide qui surplombe immédiatement le sillon Saône et Rhône. Tout d'abord les monts du Charolais, du Mâconnais, du Beaujolais et du Lyonnais ne dépassent guère en moyenne 700 à 800 mètres. Ils portent sur leurs flancs des vignobles fameux. Leurs sommets aplatis nourrissent des prés où s'engraissent de grands bœufs blancs. Dans les dépressions qui les séparent, l'industrie a pu mettre à profit des gisements houillers et des minerais de fer qui expliquent le très remarquable développement pris par la métallurgie au Creusot, à Montceau-les-Mines, à Saint-Chamond, etc., les tissages de soie à Saint-Etienne, à Tarare, Amplepuis, etc.

Mais la pyramide du mont Pilat (1434 mètres) marque le début d'une zone beaucoup plus élevée : monts du Vivarais avec le Mézenc (1 754 mètres) et le Gerbier-de-Jonc (1 551 mètres) puis Cévennes avec le mont Lozère (1 702 mètres) et l'Aigoual (1 567 mètres), enfin monts de l'Espinouze et Montagne-Noire. Au bas des pentes le climat méditerranéen permet la culture du mûrier, de la vigne, de l'olivier. On exploite la houille à Alais et Graissesac. On s'occupe de diverses industries (papeteries, filatures) à Privas, Aubenas, Annonay, etc. Plus haut, les racines robustes des châtaigniers s'accrochent aux anfractuosités du roc. Plus haut encore, paissent les brebis venues du Languedoc. Des orages formidables s'abattent sur ces sommets exposés à la double action des vents océaniques et méditerranéens. D'où le régime prodigieusement irrégulier et les crues soudaines de l'Ardèche, du Gard, de l'Hérault, de l'Orb, dégringolant au fond de leurs vallées étroites.

Derrière cet ourlet de monts en gradins, le centre du Massif comprend d'abord une série de hauteurs qui remplissent la Mésopotamie forézienne : monts du Velay (1423 mètres), du Forez (1640 mètres), du Livradois, de la Madeleine, couverts de brandes et de bois. Puis, à l'Ouest de l'Allier, après les âpres granits de la Margeride (1492 mètres) et les monts déserts du Gévaudan, la Haute-Auvergne doit au volcanisme l'attrait de ses paysages et la fertilité de son sol. Sur les plateaux de l'Aubrac, du Cézallier, de Saint-Flour, comme sur les pentes de ces anciens cônes démantelés que sont le Cantal (1858 mètres), le Mont-Dore (1886 mètres au Sancy) et les Monts Dôme (1465 mètres au Puy-de-Dôme), des herbages magnifiques coupés de lacs aux eaux sombres nourrissent des troupeaux nombreux (fromages du Cantal). Baigneurs et touristes affluent à Royat, à Saint-Nectaire, à Vic, dans la riante vallée de la Cère, à la Bourboule et au Mont-Dore, tandis que les éleveurs du pays se rassemblent aux foires de Saint-Flour, Aurillac, etc.

La Haute-Auvergne se complète par les bassins du Velay (Le Puy), du Forez (Montbrison et Roanne), de la Limagne surtout (Clermont-Ferrand, Riom, Thiers) que traversent Loire et Allier. Un sol généralement très fertile, sauf en quelques coins du Forez, un climat chaud, l'abondance de l'eau font de ces bassins de véritables oasis où affluent les hommes attirés non seulement par la variété et l'abondance des ressources agricoles (céréales, fruits délicieux, vignes), mais aussi par les profits de l'industrie : coutellerie de Thiers, bassin houiller de Brassac, caoutchouc de Clermont, filatures de Montbrizon, Roanne, etc. Vers le Nord, au confluent de la Loire et de l'Allier, le Bourbonnais (Moulins) étale ses sables et ses marais infertiles qui semblent annoncer déjà la Sologne proche.

Le Sud du Massif est surtout remarquable par les hauts plateaux des Causses, couches épaisses de calcaires jurassiques surélevés, puis découpés comme à l'emporte-pièce par les eaux du Tarn, du Lot et de leurs affluents. Les " cañons " que la Dourbie, la Jonte, le Tarn burinèrent entre les Causses de Larzac, Noir, Méjean et de Sauveterre, les " avens " ou gouffres, les grottes, les pertes de rivières, les lacs souterrains qui abondent en de tels lieux comme en toutes régions de calcaires fissurés, attirent les visiteurs étrangers. Quant aux indigènes, les Caussenards, ils vivent de l'élevage du mouton et de la fabrication du fromage (Roquefort).

A l'Ouest et au Sud des Causses, les plateaux du Rouergue, de l'Escandorgue, de Lacaune, du Sidobre, ont un sol de granit sur lequel on cultive avec difficulté le seigle (d'où le nom de Ségalas donné au plateau du Rouergue) et le châtaignier. Mais partout les vallées profondes et chaudes, aux riches alluvions, contrastent vivement avec l'infécondité et la tristesse des hauts lieux. Là seulement la population atteint une certaine densité et se groupe en petites villes : Mende sur le Lot, Rodez sur l'Aveyron, Florac, Millau sur le Tarn, Mazamet, Castres sur l'Agout, où l'on s'adonne à diverses industries dérivées de l'élevage du mouton (peignages de laine, ganterie, fromageries).

L'Ouest du Massif est aussi une région de plateaux qui rappellent, par bien des traits, les ségalas du Rouergue. Ils s'appuient aux monts d'Auvergne, s'inclinent vers les plaines berrichonnes et charentaises

et portent le nom de Combrailles, de plateaux de Millevaches, de la Marche et de Limousin. Tout un éventail de rivières aux gorges pittoresques (Sioule, Creuse, Vienne, Corrèze, Dronne) descendent de ce château d'eau très arrosé dont le sol de granit imperméable se vêt de brandes, de prairies humides, de bois de châtaigniers.

Dans l'ensemble, la région limousine et marchoise est pauvre, arriérée, peu peuplée. Des métairies très frustes se cachent au fond des bois. Les gens doivent demander un supplément de ressources à l'émigration saisonnière (les ouvriers du bâtiment à Paris comptent un bon nombre de Limousins et de Creusois). Toutefois, de grands progrès ont été réalisés dans les régions plus accessibles du pourtour, à proximité des voies ferrées, des routes, des villes. La majeure partie du Limousin occidental est aujourd'hui couverte de superbes prairies où l'on élève un bétail à robe rousse dont la chair n'a pas de rivale en France. Les champs de blé prennent peu à peu la place du seigle et du sarrasin. Le bassin de Brive, en Bas-Limousin, est une véritable " huerta " riche en légumes et en fruits. L'industrie, enfin, s'est implantée de longue date à Tulle (manufacture d armes), à Commentry et à Montluçon (métallurgie et glaceries), à Aubusson (tapis), à Limoges, la vieille capitale limousine (porcelaines, émaux, fabriques de chaussures).

LE BASSIN D'AQUITAINE

Entre le Massif Central et les Pyrénées s'ouvre le bassin triangulaire d'Aquitaine. Il a sur l'Océan une façade large, mais rectiligne, bordée de hautes dunes, inhospitalière entre toutes. Au Nord, il communique par le seuil du Poitou avec le bassin Parisien. A l'Est, la porte du Lauragais donne accès aux pays méditerranéens.

C'est une région naturelle parfaitement individualisée non seulement par son relief peu élevé, par son climat chaud et humide propre au maïs et au châtaignier comme au blé, à la vigne, aux arbres fruitiers, par son hydrographie qui comprend une artère maîtresse, la Garonne, vers laquelle convergent les eaux venues des Pyrénées et du Massif Central, mais aussi par la race qui l'habite, mélange d'Ibères, de Celtes et de Romains, presque pure de tout alliage germanique, par la langue qu'on y parle, la tournure d'esprit, les qualités et les défauts propres au Gascon. L'Aquitaine s'est, du reste, fondue tard et difficilement dans la nationalité française. Plus précoce que le Nord, elle excita des jalousies et fut, au début du XIIIe siècle, la victime sanglante de la croisade des Albigeois. Plus tard, elle demeura, en partie, possession anglaise jusqu'au milieu du XIVe siècle. Tout cela est oublié depuis bien longtemps. A peine peut-on noter comme trace caractéristique de l'isolement relatif où l'Aquitaine se trouve par rapport au reste de la France ce fait que, seule de toutes les régions françaises, elle possède un réseau ferré qui n'a pas à Paris son point de départ.

Toute l'Aquitaine vit de la culture du sol. L'industrie ne compte à peu près point, si l'on excepte le petit bassin houiller de Carmaux en Albigeois, quelques minoteries dans le Toulousain, l'exploitation des forêts landaises (résine, goudron, térébenthine) et la fabrication du matériel vinicole dans le Bordelais.

Les terres les plus riches occupent le centre du bassin. Ce sont des limons tertiaires et quaternaires, des alluvions déposées par la Garonne et ses affluents. Dans les plaines du Lauragais, du Toulousain, de la Limagne, de l'Agenais, croissent le blé, le maïs, les légumes, le sorgho à balais. Sur les coteaux qui les entourent mûrissent la vigne et les fruits. Près de la mer, les graviers et les calcaires du Bordelais portent les célèbres vignobles du Médoc, de Graves, de Sauternes, etc. Toulouse est la capitale terrienne de ces riches régions dont Bordeaux exporte les produits. Muret, Moissac, Montauban, Agen, Libourne participent à la prospérité que fait naître la savante mise en valeur du sol.

Au Nord-Est et à l'Est, le bassin Aquitain s'entoure de plateaux calcaires qui couvrent le Périgord, le Quercy et l'Albigeois. Ceux du Quercy sont assez élevés (500 à 600 mètres) pour faire figure de vraies causses (de Martel, de Gramat, de Rocamadour). Ils en ont les mêmes surfaces caillouteuses, les gouffres, les " cañons ". Le Périgord et surtout l'Albigeois, plus bas, se prêtent mieux à la culture. Toutefois, là encore ce sont les vallées qui concentrent et fixent les hommes. Les rives de la Dordogne, de l'Isle, de la Dronne, de la Vézère, du Lot, du Célé, avec leurs champs de maïs et de blé, leurs noyers, les vignes de leurs versants, les bois de chênes et de châtaigniers qui les dominent, les riantes bourgades, les innombrables châteaux qui se perchent sur leurs falaises ocreuses, comptent parmi les plus séduisants de nos paysages. Périgueux, Bergerac, Sarlat, Cahors, Figeac tirent d'appréciables profits de la fabrication des conserves et pâtés dont la truffe est l'élément essentiel.

Vers l'Ouest, la région landaise et le pays d'Albret ont vu disparaître en partie les marais fiévreux qui les couvraient. Les plantations de pins ont transformé la physionomie de ces régions qui demeurèrent si longuement inutiles et vides. De riants villages, peuplés de "résiniers " se multiplient entre les troncs saignants des arbres, près des étangs poissonneux de Carcans, Lacanau, Parentis, etc. Toutefois ces plaines se classent encore parmi les moins peuplées de France, et, Arcachon mise à part, n'ont point pu donner naissance à la vie urbaine.

La Chalosse et l'Armagnac terminent au Sud l'Aquitaine. La première, traversée par l'Adour et quelques-uns de ses affluents, cultive le maïs, élève les volailles. C'est un "bon pays " dont Mont-de-Marsan, Dax et Saint-Sever concentrent les produits. L'Armagnac est le cœur

de la Gascogne dont il contient l'ancienne capitale, Auch, et les villes principales : Lombez, Lectoure, Nérac, Condom, Mirande. Ses argiles, mêlées de sables, se prêtent à l'érosion. Aussi Gers, Gimone, Save et Baïse purent-ils s'y tailler aisément de larges vallées, où la vigne (eaux-de-vie d'Armagnac) se mêle aux vergers et aux champs. Mais, entre deux vaux, les croupes pierreuses ne portent guère que les genêts, les ajoncs de la " touya ", ou lande gasconne, qui prend une particulière ampleur à l'extrême-Sud dans les mornes solitudes du plateau de Lannemezan, immense cône de débris morainiques étalés par les torrents.

LES PYRÉNÉES

Du fond des plaines gasconnes on voit partout, barrant l'horizon, la haute muraille des Pyrénées.

Elle s'allonge sur 450 kilomètres environ du golfe de Gascogne au cap Cerbère. Toute sa partie médiane, entre les cols du Somport (Oloron-Jaca) et de Puymorens (Foix-Puygcerda), se maintient en moyenne à plus de 3 000 mètres et est pratiquement infranchissable. Là se dressent les pics les plus élevés : Vignemale (3 298 mètres) mont Perdu (3 392 mètres), pics du Midi d'Ossau et de Bigorre, Balaïtous, Néouvielle, pic d'Aneto, le point culminant de tout le système (3 304 mètres) dans le Massif de la Maladetta, mont Vallier, mont Calm (3 080 mètres). Des neiges éternelles les recouvrent au-dessus de 2 800 mètres, et quelques glaciers suspendus y subsistent, derniers témoins des grandes nappes cristallines qui les coiffèrent autrefois, approfondirent leurs vallées, sculptèrent leurs cirques grandioses (Gavarnie, Marboré), charrièrent jusqu'en Gascogne les moraines énormes faites de leurs débris. Très arrosées, car leur écran barre la route aux vents du Nord-Ouest, elles nourrissent une multitude de torrents, les " gaves ", diamantine parure de la montagne, et conservent, avec des pâturages d'été, des fragments trop clairsemés d'antiques forêts.

Des communautés pastorales s'établirent de bonne heure dans chaque vallée. Certaines d'entre elles se transformèrent en Etats féodaux qui débordèrent hors de la montagne. Telle fut l'origine des comtés de Béarn (Pau, Orthez, Oloron), du Bigorre (Tarbes), de Comminges (Saint-Gaudens), de Foix et Pamiers sur l'Ariège. La petite République d'Andorre demeure comme le témoin de ce passé où le manque de communications aisées cloîtrait les gens dans l'horizon borné de leurs vallées natales.

La nature n'a point aménagé commodément les Hautes-Pyrénées pour faciliter l'habitat humain. Les pentes y sont raides et continues. On n'y trouve pas ces gradins, ces replats étagés à toutes altitudes entre 600 et 2 000 mètres qui, dans les Alpes, permettent la multiplicité des hameaux et des villégiatures estivales. Aussi la montagne pyrénéenne est-elle faiblement peuplée et relativement peu visitée. Touristes et baigneurs n'affluent que dans les basses vallées où jaillissent les sources thermales : Luchon, Argelès, Bagnères, Ax, Salies, Cauterets, etc.

Aux deux extrémités l'altitude décroît et les passages se multiplient : cols de Roncevaux, de Belate, d'Idiazabal à l'Ouest (ces deux derniers en territoire espagnol), cols de la Perche et du Perthus à l'Est empruntés par de bonnes routes carrossables et les voies ferrées qui vont à Madrid et Barcelone. Aussi Basques et Catalans ont-ils pu s'établir sur les deux versants des monts. Les premiers peuplent la Navarre : pêcheurs sur la " Côte d'Argent " de Bayonne à Saint-Sébastien par Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, cultivateurs dans les basses vallées (Mauléon, Saint-Jean-Pied-de-Port), éleveurs et contrebandiers dans la montagne. Les autres se retrouvent dans les deux Cerdagnes, la française et l'espagnole, et pratiquent, aussi bien dans le Roussillon que dans l'Ampurdan, la culture par irrigation. Toute la vallée inférieure de la Têt et du Tech, les plaines de la Salanque aux rives méditerranéennes, apparaissent comme la dernière des " huertas ". Perpignan, Prades, Port-Vendres, Banyuls concentrent et exportent ses vins et ses primeurs. Se détachant nettement sur le bleu du ciel, la magnifique pyramide du Canigou (2 785 mètres) se dresse au-dessus des plaines roussillonnaises, borne colossale du monde pyrénéen.

LANGUEDOC, PROVENCE, CORSE

Avec le Roussillon nous sommes déjà en pleine région de climat méditerranéen. Hivers courts et tièdes, étés longs, très chauds, très secs, pluies rares tombant uniquement de l'automne au printemps, ciel lumineux, vents nettement localisés : mistral, tramontane, sirocco, tels en apparaissent les caractères essentiels. Les torrents irréguliers passent, suivant les saisons, de l'extrême maigreur, voire de la siccité complète, aux débordements furieux. Plus de forêts majestueuses, mais les arbustes de courte taille, les buissons épineux du maquis, parfois même, sur les sols les plus pauvres, les maigres touffes espacées de la garrigue. Peu ou point d'arbres à feuilles caduques, mais des oliviers, des arbousiers, des lentisques, des chênes-lièges, des yeuses, des cystes, des lauriers-roses, des pins d'Alep et des pins parasols, toutes plantes qui gardent durant l'année entière leur parure de feuilles ou d'aiguilles, résineuses, petites, parfumées. Et même, sur les côtes les mieux abritées apparaissent les feuilles métalliques, les boutons argentés et les fruits d'or de l'oranger.

Languedoc, Provence, Corse se partagent nos terres méditerranéennes.

Le Languedoc va des Corbières et du seuil de Naurouze au Bas-Rhône. Il s'appuie sur les flancs des Cévennes par une zone de plateaux calcaires très perméables, très secs, souvent arides, les " garrigues ", que traversent les vallées torrentielles de l'Orb, de l'Hérault, de la Vidourle et du Gard. Seul le Minervois et la région d'Uzès ont des vignes, des champs de blé, de bons pâturages à moutons (vieilles industries lainières à Bédarieux et Lodève) et des plantations de mûriers. Il se termine sur les eaux peu profondes du golfe du Lion par une côte plate, sablonneuse, bordée d'étangs (Leucate, Sijean, Thau, Maguelonne), très peu propice à la navigation et que les hommes évitent. Entre plateaux et rivage les plaines alluviales de la " Coustière " sont entièrement couvertes de vignobles, donnant avec une remarquable abondance un vin de qualité fort ordinaire. C'est la grande — mais aussi l'unique — source de revenus. Les centres urbains s'alignent de Carcassonne à Nîmes par Narbonne, Béziers et Montpellier, toutes cités bâties par les Romains sur les routes d'Espagne et de l'Océan : la Maison-Carrée, les arènes de Nîmes, le pont du Gard, commémorent leur souvenir. Sur la côte Agde, d'origine grecque, n'est plus rien. Cette monopolise le trafic de cette riche et vineuse région.

Le Rhône franchi, nous sommes en Provence. Dans la vallée du grand fleuve, la limite Nord de la Provence coïncide avec celle de l'olivier au défilé de Donzères. Elle débute par les plaines du comtat Venaissin qu'irriguent une série de rivières (Ouvèze, Sorgues, etc.), nées aux pieds du Ventoux (1 912 mètres) et les canaux dérivés de la Durance. Les champs de primeurs s'alignent d'Orange à Cavaillon et Château-Renard entre les haies de cyprès, protection nécessaire contre le souffle glacé du " magistraou " ou mistral. Aux rives du Rhône veillent encore les remparts et le puissant château d'Avignon.

Après Tarascon, Beaucaire et Arles, doublement séduisante par sa beauté propre et le charme légendaire de ses filles aux grands yeux sombres, le Rhône se divise en deux branches qu'enserrent les solitudes sableuses et marécageuses de la Camargue. Le nord commence à être mis en cultures. Mais les " sansouires " qui entourent l'étang de Vaccarès ne peuvent encore nourrir que quelques troupeaux de moutons et de taureaux à demi sauvages. Aigues-Mortes sommeille entre ses hautes murailles. Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, Mireille vint mourir.

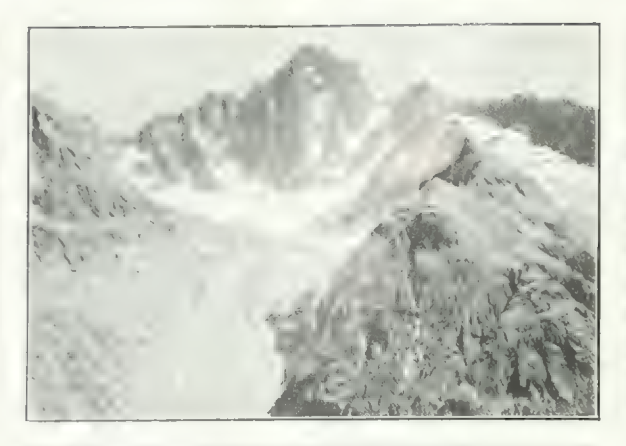
Puis la Crau éploie ses solitudes caillouteuses et fauves que l'olivier, l'amandier, les prairies même commencent à trouer de vertes oasis. A Miramas, les eaux bleues du golfe de Berre luisent entre les collines dorées. C'est le début de la Provence maritime dont la courbe harmonieuse s'arrondit de Martigues à Menton. Point de sables et d'étangs mélancoliques, comme en Languedoc, mais les mille caprices d'une côte que borde la montagne et où la mer découpa des " calanques " étroites, cisela des promontoires et des îles, creusa de sûrs abris entre les blancs calcaires et les rouges porphyres. Côte merveilleusement propice à la vie maritime, comme en témoignent toute son histoire et le rôle que jouent encore chez nous et Marseille et Toulon, et les pêcheurs et marins de tous les petits havres provençaux (Martigues, La Ciotat, Saint-Tropez, etc.). Mais aussi côte pleine de lumière et de soleil, rivages accueillants, délicieux, parfumés, séduisante Riviera, qui attire et retient tous les heureux de ce monde dans les replis de sa ceinture azurée. Hyères, Cavalaire, Saint-Tropez au pied des Maures vêtus de forêts, Saint-Raphaël et Agay sur les confins de l'Esterel, Cannes, Antibes, Grasse, Vence, Nice, Villefranche, Monaco, Menton, telles sont les stations les plus connues de ces lieux qui déroulent jusqu'au fond du golfe de Gênes le ruban de leurs parcs, de leurs champs de fleurs, de leurs petits ports où se balancent les tartanes, tandis que là-haut, sur la montagne qui les surplombe, de très vieux villages fortifiés achèvent de s'écrouler, témoins inquiets d'un passé de brigandages où les pirates barbaresques jouèrent le rôle essentiel.

La Provence maritime se complète par la Provence terrienne, gonflée de plateaux pierreux qui sont de vrais causses, sillonnée de montagnes nues, de formes aussi pures, parfois, que les sommets de l'Hellade, et creusée de vallées larges où croissent le blé, la vigne, l'olivier, le mûrier. Aix, que domine magnifiquement l'éperon de la Sainte-Victoire, Brignoles au pied de la Sainte-Baume, Draguignan dans la conque de l'Argens, Mirabeau, Manosque, Forcalquier, Digne, Sisteron dans le val de la Durance sont les principaux centres urbains d'une région où les gens, d'humeur sociable, répugnent à l'isolement et se groupent volontiers en gros bourgs dont les maisons coiffées de tuiles rousses s'étagent aux pentes des collines.

La Corse n'est qu'un fragment détaché de la Provence. Ses granits et ses porphyres s'unissaient autrefois, avant l'effondrement de la Méditerranée, aux Maures et à l'Esterel, comme à la Sardaigne et à l'Espagne. Couverte d'un chaos de montagnes magnifiques et sauvages, creusées de gorges profondes, qui atteignent 2709 mètres au mont Cinto, elle n'a de plaines — marécageuses, fort insalubres — que sur sa frange orientale. Les côtes de l'Ouest capricieusement découpées par les golfes et calanques de Bonifacio, Ajaccio, Sagone, Porto, etc., ruisselantes de lumière, dominées par des escarpements raides couverts d'un épais maquis, ont une beauté qui ne connaît guère de rivales en Méditerranée. L'intérieur ne présente pas moins



LE MONT SAINT-MICHEL [illegible] C'est le Mont Saint-Michel, à la [illegible] A marée basse [illegible] Cl. Levy.



LA BARRE DES ECRINS (4103 m.) *dresse au cœur du Massif de Pelvoux son [illegible] d'aiguilles déchiquetées dont les murailles abruptes surplombent un vaste névé. Pour atteindre la cime, il faut suivre, au prix de très grandes difficultés, l'arête dentelée qui part de l'angle gauche de la photographie.* Cl. NEURDEIN.



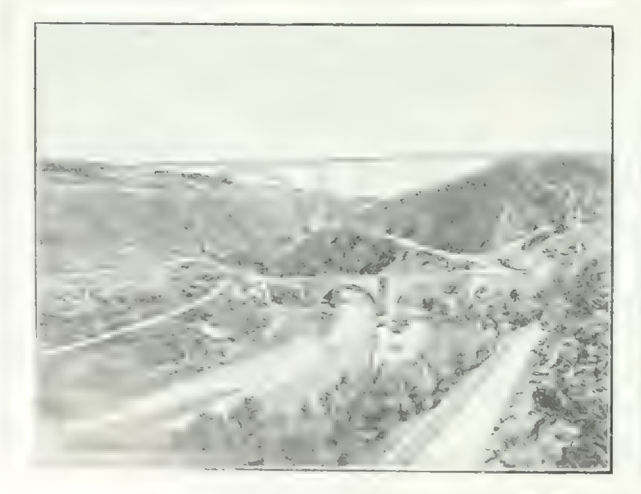
GRENOBLE. "*Type de ville de confluent*", *Grenoble a grandi à la jonction de l'Isère et du Drac. La fertile vallée du Graisivaudan assurait sa subsistance. De nos jours, la multiplication des usines, utilisant la force vive des eaux courantes, a fait de Grenoble un grand centre industriel.* Cl. ROY.



VILLERS-LE-LAC : BASSIN DU DOUBS. *Type de paysage dans les monts du Jura. Des assises régulières de roches calcaires dominent par des parois verticales le val étroit que le Doubs remplit momentanément tout entier. Forêts et prairies couvrent le plateau.* Cl. BOULANGER.



DUINGT ET LE LAC D'ANNECY. *Ce beau lac, aux eaux bleues, serti dans un écrin de roches calcaires, dont les blanches parois se strient de traînées de verdure concentre une partie des eaux du massif des Aravis. Le Fier s'en échappe à Annecy et gagne le Rhône en traversant des gorges en forme de cañon.* Cl. BOULANGER.



[illegible] DE CARABIT, *hardiment jeté sur la vallée de la Truyère, porte [illegible] un contraste instructif [illegible] charretière descend* Cl. NEURDEIN



LE PONT DU GARD. *Construit au Ier siècle de notre ère pour amener à Nîmes les eaux de la source d'Eure, près d'Uzès, ce magnifique aqueduc, patiné par la longue caresse du soleil, est un éloquent témoignage de la science et du goût des architectes gallo-romains.* Cl. NEURDEIN.

de pittoresque par ses vallées étroites bordées de rochers fauves et nus, ses forêts de châtaigniers et de pins (Vizzavona, Aïtone), ses villages aux grandes maisons noires, les mœurs, les traditions de ses habitants, bergers, petits propriétaires ou... fonctionnaires retraités. Faute de moyens de communications, faute surtout d'ardeur au travail, le pays est pauvre, à peine cultivé. Les villes : Ajaccio, Bastia, Calvi, Sartène, Corte n'ont qu'une bien médiocre importance. Les insulaires doivent émigrer en grand nombre sur le continent où ils recherchent de préférence les emplois qui confèrent une certaine autorité, permettent de revêtir un uniforme et assurent une petite retraite. Puis ils reviennent achever leur vie près de la terre chaude et sèche, pleine de plantes odorantes dont le parfum subtil, dilué par les vents, flotte très loin sur la mer caressante.

LES ALPES

De la Méditerranée au lac de Genève les Alpes françaises s'étendent sur plus de 300 kilomètres de longueur. C'est aussi, à peu de chose près, la largeur qui sépare la plaine du Pô du sillon rhodanien.

Les plus hauts sommets se trouvent dans les Massifs du Nord et du Centre-Est : mont Blanc (4 810 mètres), Vanoise (3 860 mètres), Grandes-Rousses (3 505 mètres), Barre des Écrins (4 103 mètres), Pelvoux (3 954 mètres), où prédominent les roches cristallines. Vers le Sud et l'Ouest l'altitude décroît. Les Alpes de Haute-Provence ne dépassent guère en moyenne 2 500 mètres. Les Préalpes, c'est-à-dire la zone de plateaux et de monts calcaires (Chablais, Chartreuse, Vercors, Diois) qui bordent à l'Ouest les massifs centraux, se maintiennent entre 1 000 et 2 000 mètres.

Aux différences d'altitude s'ajoutent les variétés de climat. En Savoie, l'hiver est plus rude, surtout l'humidité beaucoup plus grande. De là l'abondance des neiges, éternelles ou non, l'ampleur des glaciers, la verdeur des prairies, la densité et la vigueur des forêts, la masse des eaux que roulent en toutes saisons les torrents. De là aussi l'élevage des bêtes à cornes, la fabrication des fromages, la multiplication — récente — des usines hydro-électriques, le nombre chaque année croissant des stations estivales ou hivernales, bref une utilisation méthodique et complète de toutes les ressources de la montagne.

En Provence, un ciel plus clair, des étés plus secs ont comme résultat la disparition des glaciers, même des neiges persistantes, la raréfaction des forêts et des alpages, l'irrégularité des torrents, la substitution du mouton aux vaches laitières, une montagne plus pauvre, moins visitée, moins utile, et, qui plus est, dévastée par des siècles de pâture imprévoyante.

Entre Savoie et Provence, le Dauphiné sert de transition. La Chartreuse, l'Oisans sont presque aussi verts que les pays de Savoie. Mais le Dévoluy ne le cède point en aridité aux plus désolés des monts provençaux.

Au cœur des massifs s'insinue tout un réseau de vallées longitudinales ou transversales. Elargies par les glaciers d'autrefois, emplies d'alluvions fluviales et de dépôts lacustres anciens, elles se prêtent aux cultures riches : vignes, noyers, légumes, blé, aussi bien qu'à l'élevage intensif sur des prairies bien irriguées. Ce sont naturellement les grands centres de circulation et de vie, ceux où la population s'accumule, ceux où se constituèrent autrefois des individualités ethniques et politiques telles que la Savoie, le Dauphiné, le Briançonnais, le comté de Nice, commandant les passages alpestres. Elles communiquent, soit entre elles, soit avec leurs sœurs italiennes et suisses, par des cols d'accès assez faciles, où les routes carrossables, parfois doublées d'une voie ferrée, s'établirent aisément.

Ainsi du Chablais (vallée de la Dranse avec Thonon), du Faucigny (vallée de l'Arve avec Chamonix et Bonneville), du Génevois (Annecy et son lac), de la Tarentaise (haute vallée de l'Isère avec Moutiers et Albertville), les cols de Balme, de la Tête-Noire, du Petit Saint-Bernard mènent au Rhône suisse ou à l'italienne vallée d'Aoste. Les gens des Bauges (Chambéry et son lac, Aix-les-Bains), de la Maurienne (vallée de l'Arc avec Saint-Jean), du plantureux Graisivaudan (vallée moyenne de l'Isère avec Grenoble), et de la verdoyante Chartreuse ont, pour se rendre à Turin, la route du mont Cenis et le chemin de fer du Fréjus (Modane-Bardonnèche). S'ils veulent simplement gagner la Durance, la vallée de la Romanche les mène au Lautaret, celle du Drac au col de la Croix-Haute. Enfin, du Briançonnais et de la Haute-Provence, on gagne le versant du Pô par les cols du mont Genèvre, de Larche et de Tende.

Presque toutes les eaux des Alpes françaises s'écoulent au Rhône. A Genève même il reçoit l'Arve, collecteur des glaciers du mont Blanc. Puis il pénètre chez nous, traverse l'extrémité du Jura par une étroite et profonde cluse, se gonfle chemin faisant du Fier, du Guier, etc., dégringole en plein Sud, remonte longuement vers le Nord, puis se courbe vers l'Ouest, se cogne à Lyon contre le Massif Central et, continuant le trajet indiqué par la Saône nonchalante, prend sa course vers la lointaine Méditerranée.

L'Isère, la Drôme, la Durance, quelques affluents cévenols lui jettent des eaux régulières ou intermittentes dont la masse porte son volume à 2 000 mètres cubes d'eau en moyenne sous le pont de Beaucaire. Mais la raideur de sa pente l'empêcha, jusqu'à nos

jours, de rendre aux hommes de réels services. Les gigantesques travaux qui, du barrage de Génissiat à la dernière écluse arlésienne, vont morceler son trajet en une série de biefs à niveau plan, porteront à ce regrettable état de choses un triple remède. Le Rhône deviendra d'abord une voie navigable de premier ordre. De plus, chaque écluse se doublera d'une usine productrice d'électricité. Enfin, des canaux de dérivation permettront à la fois d'amortir la violence des flots de crue et d'irriguer les plaines de Valence, de Montélimar, du Tricastin et du Vaucluse. De magnifiques perspectives s'ouvrent ainsi pour toutes les cités qui s'égrènent au long de sa vallée, et de Marseille à la Suisse, par Lyon, puissante métropole de la soie, un souffle de vie nouvelle s'engouffrera dans ce large couloir, où depuis tant de siècles passe un des plus forts courants économiques du vieux monde.

LE COULOIR DE LA SAÔNE ET LE JURA

Comme région de passage, Saône et Rhône ne font qu'un. Si l'on veut gagner l'Alsace, les plateaux lorrains, la cuvette parisienne, il faut d'abord suivre la large dépression ouverte entre le Jura et les derniers contreforts ou prolongements du Massif Central, puis emprunter la Dheune qui mène à la Loire, l'Ouche et la Vingeanne qui vont à la Seine et à la Marne, la Saône elle-même et le Coney d'où l'on passe à la Moselle par le seuil de Lorraine, le Doubs enfin qui conduit à la plaine rhénane. Une série de canaux (du Centre, de Bourgogne, de Lorraine, du Rhône au Rhin), sans compter les voies ferrées, démontrent la facilité de ces passages.

La partie méridionale du couloir de la Saône fut recouverte par des graviers argileux, d'origine morainique, qui donnent un sol imperméable où stagnent les innombrables étangs des Dombes, pauvre pays maigrement peuplé, malgré d'incontestables progrès.

Puis la Bresse (Bourg, Louhans) étale jusqu'au delà du Doubs ses marnes fécondes, anciennes alluvions déversées par les torrents jurassiens dans un vaste lac. Blé, maïs, betteraves, légumes enrichissent les fermiers bressans qui trouvent une autre source de profits dans l'élevage des porcs et de la volaille. Le Nord de la dépression — calcaires et marnes, coupés de sables venus des Vosges, — est de fertilité beaucoup moins grande. Mais de Chalindrey à Belfort et Montbéliard par Vesoul et Lure, l'industrie (métallurgie, automobiles, tissages, quincaillerie) occupe une bonne part de la population.

Vers l'Ouest, au pied des coteaux de Langres, fleurit le houblon que la vigne remplace quand apparaît la Côte-d'Or. C'est la grande richesse de l'illustre Bourgogne. Les crus fameux se pressent de Dijon à Chagny (Chambertin, Musigny, Clos-Vougeot, Nuits, Beaune, etc.) et se prolongent par le Mâconnais et le Beaujolais (Mercurey, Pouilly, Moulin-à-Vent) jusqu'aux portes de Lyon.

A l'Est, c'est aussi par de fertiles et riants coteaux : le Revermont, le Lomont, que le système montagneux du Jura s'abaisse sur les plaines de Saône. Les vignes (Arbois) s'y mêlent aux champs de maïs, aux prairies logées dans les " reculées ". La population s'y presse et des centres d'échange, des villes fortes, se créèrent de bonne heure au point de contact des hauts et des bas-pays : Beaume-les-Dames et Besançon sur le Doubs, Salins, Arbois, Lons-le-Saulnier dans le " Vignoble ".

Puis, jusqu'aux plaines suisses, s'étagent les plateaux, se succèdent les voûtes et les vals, les combes, les cluses, les crêts dont l'ensemble compose le Jura. Il décrit du Rhône au Rhin une courbe régulière et domine assez fièrement la dépression suisse de Neuchâtel et de l'Aar par une barre rigide, continue, de chaînons successifs, hauts de 1 400 à 1 700 mètres (Crêt d'Eau, Reculet, Crêt de la Neige, Dôle, mont Tendre, etc.). Derrière ces chaînes fortement plissées — surtout au Sud et au Nord — les plateaux de Nozeroy, de Champagnole, d'Ornans, etc., descendent en gradins de 900 à 500 mètres. Les vents d'Ouest apportent au Jura une quantité encore considérable de neiges et de pluies. Le sol, de calcaire très perméable, absorbe cette eau par d'innombrables cavités, les " emposieux ", — analogues aux " igues " caussenardes, aux " dolines " du Karst illyrien — puis la restitue par des sources du type vauclusien aux rivières : Doubs, Loue, Ain, Valserine, qui se glissent de val en val, au fond des cluses étroites. Cette humidité ajoute ses effets à la naturelle fertilité des calcaires. Partout des prairies d'excellente qualité, des forêts de hêtres et de sapins, coupées d'alpages (les prés-bois) couvrent plateaux et montagnes. Le paysage, sévère et mélancolique en général, n'est égayé que par le va-et-vient des troupeaux autour des chalets où l'on fabrique le gruyère et le fromage de Septmoncel. Dans les vals, une population énergique, intelligente, pleine d'initiative, s'occupe de cultures ou de multiples industries (horlogeries, tissages, taille du diamant, tabletteries, etc.) que favorise l'abondance de la " houille blanche ". Grâce aux profits que l'on tire de la laiterie, des forêts, des divers travaux industriels, le Jura est de beaucoup la plus peuplée des montagnes françaises (58 habitants au kilomètre carré). Il ne renferme pas de grandes cités, cela va de soi, mais de nombreux bourgs et d'actives petites villes sises au débouché des cluses : Pontarlier, Morteau, Nantua, et dans le fond des vals bien abrités : Oyonnax, Morez, Saint-Claude, etc.



GÉOGRAPHIE HUMAINE ET ÉCONOMIQUE

LES POPULATIONS. Nous savons comment et de quels éléments bigarrés s'est constituée la nation française (Voir page 101). Nous n'y reviendrons pas. Bornons-nous à ajouter que, si l'on parle encore en France des langues ou des dialectes tels que le provençal, le basque, le breton, le flamand, l'alsacien, hors de France, et sans compter nos colonies, le français est la langue d'une bonne partie des Belges, de tous les Suisses " romands ", de 2 000 000 de Canadiens et même des Italiens fixés dans quelques hautes vallées alpestres (val d'Aoste). De plus, les qualités propres à la langue française en ont fait depuis le Moyen Age une sorte d'idiome international que possèdent plus ou moins complètement le plupart des étrangers

cultivés. Dans les pays du Levant : Grèce, Syrie, Égypte, côtes d'Asie-Mineure, la connaissance du français s'étend même aux classes moyennes et l'on est surpris d'être aussi aisément compris par un Athénien, un Smyrniote, un petit commerçant de Beyrout.

En 1911, la population de notre pays s'élevait à 39500000 habitants, soit 74 au kilomètre carré. La Grande Guerre nous fit une rude saignée de près de 2000000 d'hommes. Le retour à la patrie de l'Alsace et de la Lorraine du Nord compense heureusement cette perte déplorable. Il n'en reste pas moins que, de toutes les grandes nations, la France est celle où les naissances sont le moins nombreuses et où la population s'accroît le plus lentement. Alors que l'Allemagne acquérait en une seule année 700000 à 800 000 âmes, nous avons mis dix ans (1901-1911) pour en gagner 600000, et encore ces 600000 nouveaux " Français " sont-ils pour une bonne part des étrangers naturalisés. Dans beaucoup de nos départements (Normandie, vallée de la Garonne, etc.), le nombre des décès l'emporte constamment sur le nombre des naissances. Il y a là un fait très grave, dont ce n'est pas le lieu de rechercher les causes, mais qui apparaît, à coup sûr, comme le plus redoutable danger qui puisse menacer notre peuple.

Un vieux proverbe germanique disait, en parlant des gens heureux : " Il vit comme le Seigneur Dieu en France ". Cette douceur de vivre explique à la fois l'attrait que notre pays exerce sur les étrangers et la grande peine qu'éprouve un Français s'il lui faut le quitter. Tandis que nous hospitalisons en temps normal 1200000 Italiens, Belges, Espagnols, Suisses, Allemands, Russes, etc., fixés chez nous à demeure, sans compter les centaines de milliers " d'oiseaux de passage " venus en touristes, à peine 15000 des nôtres — et souvent beaucoup moins — vont annuellement chercher fortune en Amérique du Sud (Basques et Béarnais), au Mexique (montagnards de l'Ubaye) et dans nos colonies. Encore la plupart de ces émigrants reviennent-ils vieillir et mourir au pays natal.

La densité la plus forte est atteinte soit dans les pays de grande industrie (Nord, Lyonnais, région parisienne, etc.), soit sur les côtes poissonneuses où abondent les abris naturels (Bretagne, Provence), soit dans les plaines et les vallées de riche agriculture (cuvette parisienne, Alsace, vignobles du Languedoc, vallées du Rhône, de la Loire et de la Garonne, Artois et Picardie, etc.). Ce sont au contraire, et tout naturellement, les massifs montagneux, les landes, les marais, les craies infertiles, qui nourrissent le moins grand nombre d'hommes : Massif Central, Alpes, Sologne, Landes, Champagne pouilleuse, etc.

Malgré l'attrait que la vie urbaine exerce de plus en plus sur les populations rurales, ces dernières composaient encore, en 1913, 58 pour 100 du total (33 pour 100 en Allemagne, 23 pour 100 en Grande-Bretagne). On ne comptait chez nous que cinq villes de plus de 200000 habitants et dix de plus de 100000, alors que l'Angleterre en avait quarante-trois et l'Allemagne quarante-sept.

La guerre a eu comme double résultat d'abord de diminuer très sensiblement le nombre de nos paysans (sur 1500000 tués on compte près de 1000000 de campagnards), puis d'accroître dans des proportions assez sensibles le chiffre des habitants des villes. Toutefois les profits que les ruraux retirent de leurs emblavures, de leurs étables, de leurs jardins, de leurs vignes seraient de nature à les retenir aux champs, d'autant plus que le nombre des paysans propriétaires, déjà fort élevé avant la Grande Guerre, s'accroît chaque jour et très vite.

AGRICULTURE, INDUSTRIE. En étudiant les régions naturelles de la France, nous avons noté au passage la nature de leur activité économique normale. Cela nous dispense d'entrer ici à nouveau dans le détail des choses et nous permet de nous borner à quelques idées générales. Du reste, la longue occupation d'une partie de notre territoire — et la plus riche, la plus productive —, les dévastations systématiques accomplies par l'ennemi, les pertes de vies humaines, la diminution du cheptel, les bouleversements apportés à l'existence habituelle par l'obligation où nous nous trouvâmes d'acheter au dehors infiniment plus que nous ne vendions et, conséquence inéluctable, la diminution du pouvoir d'achat de notre monnaie, tout cela introduit dans les anciennes statistiques agricoles, industrielles, commerciales, de telles modifications, et ces modifications sont elles-mêmes destinées à évoluer si vite, que les chiffres sur lesquels nous pourrions nous appuyer risqueraient, dans un laps de temps fort court, de paraître tout à fait erronés.

Il est probable que la France demeurera toujours un pays d'activité mixte tirant ses ressources à la fois d'occupations agricoles, industrielles et commerciales.

La fécondité naturelle d'un sol que l'on ne cesse point d'améliorer (drainage des marais, irrigation des terres trop sèches du Midi méditerranéen, chaulage des sols siliceux, emploi des machines pour suppléer à la déficience de la main-d'œuvre, etc.), la variété des cultures que permet la diversité des climats, tels sont, avec la multiplicité de la petite propriété, les éléments essentiels de la richesse agricole de notre pays. En temps normal et dans les années de bonne récolte, il produit assez de blé, d'orge, d'avoine, de maïs, de seigle, de pommes de terre pour suffire à ses besoins. Il exporte ses vins et ses eaux-de-vie, le sucre qu'il tire de ses betteraves, une partie des légumes et des fruits que lui





LE CIRQUE DE GAVARNIE. *Le plus célèbre des amphithéâtres naturels que* [illegible] *Ille* [illegible] *dans les massifs pyrénéens. Des plaques de* [illegible] *sur ses assises monumentales; elles nourrissent les cascades qui strient ses parois éclatantes et nues.* Cl. BOULANGER.



BERGERS LANDAIS. *Pour se déplacer aisément sur les marais qui couvraient autrefois la majeure partie des pays landais, les bergers se servaient de hautes échasses. C'est un usage qui s'en va à mesure que des canaux assèchent le sol et que la forêt de pins gagne en étendue.* Cl. NEURDEIN.



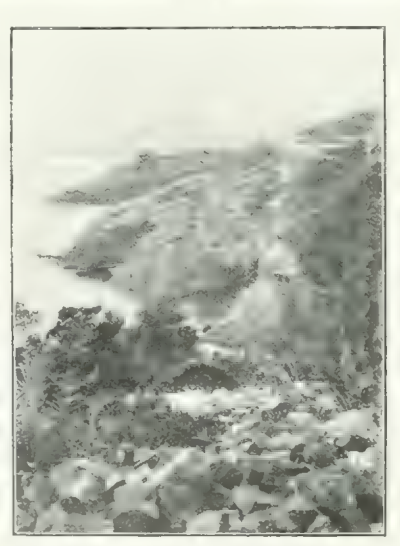
MONACO. *Sur la côte pétrie de lumière, ciselé comme une œuvre d'art, le rocher de Monaco, de défense aisée et flanqué d'un double port, devait attirer les hommes. Il fut peut-être comptoir phénicien, et sûrement colonie marseillaise, avant de devenir au Moyen Age la petite capitale d'une principauté.* Cl. NEURDEIN.



BOCCOGNANO (CORSE). *Sis à 800 mètres d'altitude au-dessus d'Ajaccio, le bourg de Boccognano est entouré et comme assiégé par les hautes ramures des châtaigniers auxquels succèdent, sur les pentes des monts, les lentisques, les arbousiers, les cystes, etc., qui se pressent en un impénétrable maquis.* Cl. S. DAMIANI.



LE CHATEAU DE CRUSSOL. *Ce qui reste* [illegible]



LES CALANQUES DE L'ESTEREL. *Type de côte provençale où, de Marseille à la Napoule, la mer cisela dans la roche dure ces anses étroites que l'on nomme "Calanques".* Cl. BOULANGER.



LES GORGES DU TARN. *Le Tarn et ses affluents : Dourbie, Jonte, Dourdou, ont taillé dans les tables calcaires des Causses de véritables cañons aux parois verticales.* Cl. BOULANGER.

DÉPARTEMENTS FRANÇAIS

AIN : [illegible] ; Nantua, 2 835 ; [illegible].

AISNE : [illegible] ; Château-Thierry, 7 751 ; [illegible] ; Vervins, [illegible] ; Soissons, [illegible].

ALLIER : [illegible] ; Gannat, 4 524 ; [illegible] ; Montluçon, 36 114

ALPES (BASSES-) : [illegible] ; Barcelonnette, [illegible] ; Sisteron, [illegible].

ALPES (HAUTES-) : GAP, 9 859 ; Briançon, 5 013 ; [illegible].

ALPES-MARITIMES : NICE, [illegible] ; Grasse, 16 923 ; Puget-Théniers, 1 252 : *Cannes*, 30 907.

ARDÈCHE : PRIVAS, 6 412 ; Largentière, 1 887 ; Tournon, 5 037.

ARDENNES : [illegible] ; Rethel, [illegible] ; [illegible] ; Sedan, [illegible] ; Vouziers, 3 328.

ARIÈGE : [illegible] ; Pamiers, [illegible] ; Saint-Girons, 5 749.

AUBE : TROYES, 55 215 ; Arcis-sur-Aube, 2 690 ; Bar-sur-Aube, [illegible] ; Bar-sur-Seine, 2 710 ; Nogent-sur-Seine, [illegible].

AUDE : [illegible] ; Castelnaudary, 7 921 ; [illegible] ; Narbonne, [illegible].

AVEYRON : RODEZ 14 201 ; Espalion, 3 492 ; [illegible] ; Saint-Affrique, [illegible] ; Villefranche, 7 423.

BOUCHES-DU-RHÔNE : [illegible] ; Aix, 29 879 ; Arles, 30 994.

CALVADOS : CAEN, 53 743 ; Bayeux, 7 206 ; [illegible] ; Lisieux, [illegible] ; Pont-l'Évêque, [illegible] ; Vire, [illegible].

CANTAL : [illegible] ; Murat, 2 717 ; Saint-Flour, 5 134.

CHARENTE : [illegible] ; Barbezieux, 4 106 ; Cognac, 18 876 ; Confolens, 2 551 ; Ruffec, 3 231.

CHARENTE-INFÉRIEURE : LA R[illegible] ; [illegible] ; Marennes, [illegible] ; Rochefort, [illegible] ; Saintes, [illegible] ; Saint-Jean-d'Angély, 6 541.

CHER : [illegible] ; Saint-Amand-Mont-Rond, [illegible] ; Sancerre, [illegible].

CORRÈZE : [illegible] ; Brive, [illegible] ; Ussel, 5 520.

CORSE : AJACCIO, 22 614 ; Bastia, 33 094 ; Calvi, 2 387 ; Corte, 5 094 ; Sartène, 6 135.

COTE-D'OR : DIJON, 78 578 ; Beaune, 11 661 ; Châtillon-sur-Seine, 4 413 ; Semur-en-Auxois, 3 009

COTES-DU-NORD : [illegible] ; Dinan, 10 161 ; Guingamp 7 923 ; Lannion 6 047 ; [illegible].

CREUSE : [illegible] ; Aubusson, [illegible] ; Bourganeuf, 3 659 ; Boussac, 2 367.

DORDOGNE : [illegible] ; Bergerac [illegible] ; Nontron, 3 059 ; Ribérac, 3 567 ; Sarlat, [illegible]

DOUBS : BESANÇON, 55 652 ; Beaume-les-Dames, [illegible] ; Montbéliard, [illegible] ; Pontarlier, 10 203.

DROME : [illegible] ; Montélimar, [illegible] ; [illegible].

EURE : [illegible] ; Les Andelys, [illegible] ; Bernay, [illegible] ; Pont-Audemer, 5 946.

EURE-ET-LOIR : CHARTRES, 23 349 ; Châteaudun, [illegible] ; Dreux, [illegible] ; Nogent-le-Rotrou, 7 475.

FINISTÈRE : QUIMPER, 18 444 ; Brest, 73 960 ; [illegible] ; Morlaix, [illegible] ; Quimperlé, 8 995

GARD : NIMES, 82 774 ; Alais, 36 455 ; Uzès, 4 098 ; Le Vigan, 4 221.

GARONNE (HAUTE-) : TOULOUSE, 175 434 ; Muret, [illegible] ; Saint-Gaudens, [illegible] ; Villefranche, [illegible].

GERS : AUCH, 11 825 ; Condom, 5 773 ; Lectoure, 3 726 ; Lombez, 1 341 ; Mirande, 2 559.

GIRONDE : BORDEAUX, 267 409 ; Bazas, 4 372 ; Blaye, 4 274 ; Lesparre, [illegible] ; Libourne, 15 083 ; La Réole, 3 644.

HÉRAULT : MONTPELLIER, 81 548 ; Béziers, 56 008 ; Lodève, 6 508 ; Saint-Pons, [illegible] ; *Cette*, 36 503.

ILLE-ET-VILAINE : RENNES, 82 241 ; Fougères, [illegible] ; Montfort, 2 171 ; Redon, [illegible] ; Saint-Malo, 12 390 ; Vitré, 8 154.

INDRE : CHATEAUROUX, 26 566 ; Le Blanc, 5 284 ; La Châtre, 3 951 ; Issoudun, 11 893.

INDRE-ET-LOIRE : TOURS, 75 096 ; Chinon, 5 549 ; Loches, 4 652.

ISÈRE : GRENOBLE, 77 409 ; Saint-Marcellin, 3 312 ; La Tour-du-Pin, 3 959 ; Vienne, [illegible].

JURA : LONS-LE-SAULNIER, 13 152 ; Dôle, 16 208 ; Poligny, 3 576 ; Saint-Claude, 12 631.

LANDES : MONT-DE-MARSAN, 10 836 ; Dax, 11 047 ; Saint-Sever, 3 967.

LOIR-ET-CHER : BLOIS, 23 939 ; Romorantin, 7 754 ; Vendôme, 9 035.

LOIRE : SAINT-ÉTIENNE, 167 967 ; Montbrison, 7 800 ; Roanne, 37 752.

LOIRE (HAUTE-) : LE PUY, 18 488 ; Brioude, 4 754 ; Yssingeaux, 6 861.

LOIRE-INFÉRIEURE : NANTES, 147 079 ; Ancenis, 4 222 ; Chateaubriant, [illegible] ; Paimbœuf, [illegible] ; Saint-Nazaire, [illegible].

LOIRET : ORLÉANS, 69 048 ; Gien, 7 823 ; Montargis, 12 564 ; Pithiviers, 5 726

LOT : [illegible], 11 866 ; Figeac 5 487 ; Gourdon, 4 129.

LOT-ET-GARONNE : AGEN, 23 391 ; Marmande, [illegible] ; Nérac, [illegible] ; Villeneuve-sur-Lot, [illegible].

LOZÈRE : MENDE, [illegible] ; Florac, 1 648 ; Marvejols, [illegible].

MAINE-ET-LOIRE : ANGERS, 87 158 ; Beaugé, 2 868 ; Cholet, 19 542 ; Saumur, 15 956 ; Segré, 4 485.

MANCHE : SAINT-LÔ, 10 661 ; Avranches, 6 597 ; Cherbourg, 38 281 ; Coutances, 6 248 ; Mortain, 1 603 ; Valognes, 4 894.

MARNE : CHALONS-SUR-MARNE, 31 194 ; Épernay, [illegible] ; Reims, [illegible] ; Sainte-Menehould, [illegible] ; Vitry-le-François, [illegible].

MARNE (HAUTE-) : CHAUMONT, 16 210 ; Langres, 9 616 ; Vassy, 3 353.

MAYENNE : LAVAL, 27 464 ; Château-Gontier, 6 097 ; Mayenne, 9 271.

MEURTHE-ET-MOSELLE : NANCY, 113 226 ; Briey, 2 686 ; Lunéville, 24 366 ; Toul, 12 363.

MEUSE : BAR-LE-DUC, 16 261 ; Commercy, 7 352 ; Montmédy, 2 525 ; Verdun-sur-Meuse, 12 788

MORBIHAN : VANNES, 21 402 ; Lorient, 46 314 ; Ploërmel, 5 237 , Pontivy, 9 442.

MOSELLE : METZ-VILLE, 62 311 ; canton de Boulay, [illegible] ; canton de Château-Salins, [illegible] ; canton de Forbach, 42 059 ; canton de Sarrebourg, 21 730 ; canton de Sarreguemines, 32 716 ; canton de Thionville, 23 684.

NIÈVRE : NEVERS, 29 754 ; Château-Chinon, 2 852 ; Clamecy, 4 607 ; Cosne, 7 158.

NORD : LILLE, 202 952 ; Avesnes, 4 980 ; Cambrai, 26 023 ; Douai, 34 803 ; Dunkerque, 34 748 ; Hazebrouck, 14 584 ; Valenciennes, 34 425 ; *Roubaix*, 113 265 ; *Tourcoing*, 78 600.

OISE : BEAUVAIS, 19 270 ; Clermont, 5 488 ; Compiègne, 16 179 ; Senlis, 6 472.

ORNE : [illegible] ; Argentan, [illegible] ; [illegible].

PAS-DE-CALAIS : ARRAS, 24 835 ; Béthune 16 795 ; Boulogne-sur-Mer, 55 336 ; Montreuil-sur-Mer, [illegible] ; Saint-Omer, 19 238 ; Saint-Pol 4 846.

PUY-DE-DOME : CLERMONT-FERRAND 82 577 ; Ambert, 7 091 ; Issoire, 5 600 ; Riom 10 435 ; Thiers, 16 239.

PYRÉNÉES (BASSES-) : PAU, 35 665 ; Bayonne 28 215 ; Mauléon, 4 220 ; Oloron-Sainte-Marie, 8 976 ; Orthez, 5 850.

PYRÉNÉES (HAUTES-) : TARBES, 26 535 ; Argelès 1 632 ; Bagnères-de-Bigorre, [illegible].

PYRÉNÉES-ORIENTALES : PERPIGNAN, 53 742 ; Céret, 4 472 ; Prades, 3 856.

RHIN (BAS-) : STRASBOURG-VILLE, 166 767 ; canton d'Erstein, 14 028 ; canton d'Haguenau, 26 572 ; canton de Molsheim, [illegible] ; canton de Saverne, 17 529 ; canton de Sélestat, 18 570 ; canton de Wissembourg, [illegible]

RHIN (HAUT-) : canton de COLMAR, 43 525 ; canton d'Altkirch, 14 610 ; canton de Guebwiller, [illegible] ; canton de Mulhouse, 121 674 ; canton de Ribeauvillé, 11 384 ; canton de Thann, 15 379.

RHIN (HAUT-) : BELFORT, 39 301.

RHONE : LYON, 561 592 ; Villefranche, 16 588.

SAONE (HAUTE-) : VESOUL, 10 471 ; Gray, 6 631 ; Lure, 6 062.

SAONE-ET-LOIRE : MACON, 18 207 ; Autun, 13 856 ; Chalon-sur-Saône, 31 609 ; Charolles, [illegible] ; Louhans, [illegible] ; *Le Creusot*, 34 505 ; *Montceau-les-Mines*, 24 629.

SARTHE : LE MANS, 71 783 ; La Flèche, 9 522 ; Mamers, 4 380 ; Saint-Calais, 3 414.

SAVOIE : CHAMBÉRY, 20 617 ; Albertville, 5 654 ; Moutiers, 2 339 ; Saint-Jean-de-Maurienne, 3 794.

SAVOIE (HAUTE-) : ANNECY, 15 004 ; Bonneville, 2 084 ; Saint-Julien, 1 313 ; Thonon, 8 042.

SEINE : PARIS, 2 906 472 ; Saint-Denis, 76 358 ; Sceaux, 6 207.

SEINE-INFÉRIEURE : ROUEN, 123 712 ; Dieppe, [illegible] ; Le Havre, [illegible] ; Neufchâtel, 4 013 ; Yvetot, 7 010.

SEINE-ET-MARNE : MELUN, 14 657 ; Coulommiers, 6 129 ; Fontainebleau, 16 070 ; Meaux, 13 541 ; Provins, 7 926.

SEINE-ET-OISE : VERSAILLES, 64 753 ; Corbeil, 10 937 ; Étampes, 9 925 ; Mantes-sur-Seine, 9 329 ; Pontoise, 9 915 ; Rambouillet, 6 223

SÈVRES (DEUX-) : NIORT, 23 559 ; Bressuire, 5 174 ; Melle, [illegible] ; Parthenay, [illegible].

SOMME : AMIENS, 92 780 ; Abbeville, 21 472 ; Doullens, 5 864 ; Montdidier, [illegible] ; Péronne, 3 185.

TARN : ALBI, 26 628 ; Castres, 25 943 ; Gaillac, [illegible] ; Lavaur, 5 443.

TARN-ET-GARONNE : MONTAUBAN, 26 094 ; Castelsarrasin, 6 707 ; Moissac, 7 219.

VAR : DRAGUIGNAN, 9 199 ; Brignoles, 3 916 ; Toulon, 106 331.

VAUCLUSE : AVIGNON, 48 177 ; Apt, 5 662 ; Carpentras, 11 191 ; Orange, 10 766.

VENDÉE : LA ROCHE-SUR-YON, 13 629 ; Fontenay-le-Comte, 8 903 ; Sables-d'Olonne, 13 387.

VIENNE : POITIERS, 37 663 ; Châtellerault 17 600 ; Civray, 2 362 ; Loudun, 4 836 ; Montmorillon, 4 583.

VIENNE (HAUTE-) : LIMOGES, 90 187 ; Bellac, 3 361 ; Rochechouart, 4 092 ; Saint-Yrieix, 7 296.

VOSGES : ÉPINAL, 28 352 ; Mirecourt, 5 436 ; Neufchâteau, 4 026 ; Remiremont, 9 605 ; Saint-Dié, 20 315.

YONNE : AUXERRE, 21 203 ; Avallon, 5 235 ; Joigny, 5 697 ; Sens, 15 311 ; Tonnerre, 4 373.

ALGÉRIE : [illegible] ; Oran, [illegible] ; Constantine, 78 220.

Les chiffres des populations, donnés à la suite des noms des villes sont ceux du recensement de 1921 ; on a mis en italique les noms des villes importantes qui ne sont pas des sous-préfectures.

donnent ses vergers magnifiques et ses champs de primeurs. Il a du houblon pour la bière que boivent les gens du Nord, des pommiers pour le cidre des " océaniques ", et la plus fine huile d'olive des pays méditerranéens. Son troupeau, bien que fortement diminué par la guerre, est encore l'un des plus considérables et l'un des plus beaux qui soient au monde (en 1920 : 13 000 000 de bêtes à cornes, 9 000 000 de moutons, 4 000 000 de porcs, 2 400 000 chevaux, 70 000 000 de volailles) et lui fournit les animaux de labour, de trait et de boucherie, la laine, le cuir, le beurre, le fromage, les œufs, etc., sans compter le miel de ses abeilles et la soie de ses cocons. Il trouve enfin dans ses forêts une partie, malheureusement insuffisante, du bois qui lui est nécessaire, et, de Gravelines à Menton, ses 100 000 pêcheurs capturent sur nos côtes, ou vont chercher aux mers de Terre-Neuve et d'Islande, la presque totalité des poissons, des crustacés et autres " frutti di mare" dont il a besoin.

Ce qui caractérise les produits de notre sol, c'est moins encore leur quantité que leur qualité. La France ne fabrique rien " en série ". Elle s'applique à ne donner que des denrées de choix. Elle l'emporte sans conteste sur toutes les autres régions de climat tempéré par la finesse, la saveur, la perfection de ses vins, de ses fruits, de ses légumes, de ses fromages, des mille " harnois de gueule " spéciaux à chaque province : pâtés, conserves, confits, sucreries, etc. Ses bœufs, ses moutons, ses volailles, ses porcs, donnent une viande qui supporte aisément la comparaison avec les meilleurs produits des fermes anglaises. Et tout cela se condense dans cette chose exquise, sans rivale au monde, création spontanée du terroir, savamment entretenue par les générations de gourmets, œuvre à la fois de science, d'expérience, mais surtout d'intuition : la cuisine française.

Le même caractère de perfection distingue la majeure partie des produits industriels français. Faute de houille et de main-d'œuvre, la France ne peut guère lutter, pour la fabrication en masse d'objets à bon marché, avec des pays tels que l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis. Mais elle se spécialise, et cela depuis fort longtemps, depuis Henri IV et Colbert, dans la fabrication des articles qui exigent de l'initiative individuelle, le sens de la grâce, de l'harmonie, et cette qualité indéfinissable qu'est le goût. Notre ouvrier répugne à n'être qu'un simple manœuvre ; chaque fois qu'il peut, il cherche à faire œuvre d'art et il le prouve par la beauté, le fini, la grande valeur des objets sortis de ses mains : merveilleuses soieries de la région lyonnaise, automobiles, parfums, articles de couture et de mode, dentelles et fourrures, meubles, bijoux, précieuses reliures, bibelots, cuirs travaillés, outils et instruments de précision, etc. Nos filatures de coton, de laine, de lin, au lieu de viser à la production d'articles de grande consommation, se distinguent en général par leur variété, leur originalité : articles de fantaisie, cachemires, nouveautés de luxe, fines batistes, dentelles et broderies de coton, etc. A cela s'ajoutent les industries alimentaires : conserves de poisson, de légumes et de viande, huileries, sucreries, beurreries et fromageries, minoteries, brasseries, vinification, etc., elles aussi productrices de denrées de qualité supérieure. La série se clôt par les industries métallurgiques qui pourraient l'emporter sur toutes leurs rivales au monde si, à la richesse de nos gisements ferrifères de Lorraine et de Normandie correspondait une égale ampleur de nos gisements houillers. Malheureusement, nous ne produisons en temps normal que 35 000 000 de tonnes de houille (chiffre de 1913), alors que cette année-là les Etats-Unis en extrayaient 600 000 000 de tonnes, l'Angleterre 297 000 000, l'Allemagne 191 000 000, plus 80 000 000 de tonnes de lignite. Même si nous devenions définitivement propriétaires des 10 000 000 de tonnes fournies par le bassin de la Sarre, nous serions toujours incapables de traiter nous-mêmes tout notre minerai de fer et devrions en exporter, à l'état brut, la majeure partie.

On pourra, il est vrai, suppléer dans une large mesure à la rareté du charbon par une utilisation intensive de nos torrents et de nos rivières : la houille blanche et la houille verte. De grands progrès ont été faits pendant et depuis la guerre, surtout dans les régions alpestres et pyrénéennes. Ce n'est que le début d'une période où les forces hydro-électriques sont appelées à jouer un rôle de plus en plus étendu dans la reconstitution progressive et le développement régulier des industries françaises.

LE COMMERCE. ∅∅ On ne peut chiffrer le commerce intérieur de la France. Il est incontestablement fort important ; beaucoup plus, par exemple, que ne peut l'être le commerce intérieur de la Grande-Bretagne. Les ressources de la France, singulièrement plus variées que celles de sa voisine, suffisent en effet, en temps normal, à une grande partie de ses besoins. D'où un continuel mouvement d'échanges entre les diverses régions françaises : plaines et montagnes, Nord et Midi, pays industriels et pays agricoles qui se complètent harmonieusement.

Un réseau ferré de plus de 40 000 kilomètres où la vitesse commerciale bat tous les records ; un réseau routier infiniment ramifié et sans rival au monde, rendent aisées les communications même avec les districts les plus reculés de nos hautes montagnes. Quant au réseau fluvial, il ne rend de considérables services que dans les plaines du Nord et du bassin parisien où la Seine, l'Oise, la Meuse, l'Escaut, la Marne, le Rhin et les canaux qui les unissent connaissent une activité comparable aux voies



d'eau de Belgique et d'Allemagne. On sait que ni la Loire, ni la Garonne, ni le Rhône ne sont encore réellement utilisés.

Avec l'extérieur, la France entretenait des relations commerciales qui, en 1913, se chiffraient par plus de 15 000 000 000 de francs, soit 8 421 000 000 aux importations et 6 880 000 000 aux exportations. Le déficit, relativement minime du reste, était largement comblé par la seule valeur des multiples objets de grand prix : bijoux, toilettes, œuvres d'art, etc., que nos hôtes de passage emportaient dans leurs malles en rejoignant leur patrie et qui ne figurent pas dans les statistiques douanières.

La guerre a bouleversé profondément les conditions normales du trafic, soit en nous obligeant à augmenter nos achats et à diminuer nos ventes, soit en haussant le prix des objets parfois dans la proportion de 1 à 10, soit enfin en donnant à notre franc un pouvoir d'achat très inférieur à la livre anglaise, au dollar américain, au florin hollandais, à la peseta espagnole, à la piastre argentine, etc.

Aussi, depuis 1916, le déficit annuel a-t-il atteint des proportions dont témoigne trop éloquemment la situation financière actuelle de notre pays.

Années.	Importations.	Exportations.	Déficit.
	fr.	fr.	fr.
1916	[illegible]	6 214 000 000	14 426 000 000
1917.	27 554 000 000	6 012 000 000	21 542 000 000
1918.	22 306 000 000	4 722 000 000	17 584 000 000
1919.	35 800 000 000	11 879 000 000	23 921 000 000
1920..........	35 404 000 000	22 434 000 000	12 970 000 000

Cette situation tend, heureusement, à s'améliorer considérablement. Déjà, le déficit de 1920 fut inférieur de moitié au déficit de 1919. Pour 1921, les résultats globaux des transactions des 10 premiers mois (les seules que nous possédions à l'heure présente) nous donnent une balance commerciale infiniment plus avantageuse encore, puisque les exportations (17 622 000 000 de francs) ne furent inférieures aux importations (18 060 000 000 de francs) que de 438 000 000 de francs.

Voici les tableaux des importations et exportations en 1913 et en 1920 (d'après les documents statistiques publiés par l'Administration des Douanes) :

IMPORTATIONS

Principales catégories.	Année 1920.	Année 1913.
Matières nécessaires à l'industrie :		
	fr.	fr.
Houille	4 202 000 000	583 000 000
Laines	2 087 000 000	701 000 000
Coton	1 567 000 000	577 000 000
Graines oléagineuses..	1 147 000 000	387 000 000
Huiles minérales....	1 040 000 000	164 000 000
Fonte, fer, acier..	941 000 000	38 000 000
Soie grège ...	811 000 000	361 000 000
Bois	677 000 000	235 000 000
Peaux brutes..	582 000 000	248 000 000
Pâte à papier	280 000 000	67 000 000
Cuivre..........	248 000 000	192 000 000
etc.		
Total .	16 800 000 000	4 945 000 000
Objets fabriqués :		
Machines et mécaniques	2 070 000 000	321 000 000
Produits chimiques....	820 000 000	163 000 000
Outils et ouvrages en métaux...	854 000 000	95 000 000
Voitures de toute sorte	844 000 000	40 000 000
Tissus de laine...............	687 000 000	50 000 000
Fils..	664 000 000	64 000 000
Tissus de coton.............	469 000 000	56 000 000
[illegible]	432 000 000	39 000 000
Poteries, verres, pelleteries, ouvrages [illegible], etc.		
Total	9 998 000 000	1 658 000 000
Produits alimentaires		
[illegible]	3 127 000 000	630 000 000
Sucre................	1 123 000 000	34 000 000
[illegible]	683 000 000	67 000 000
[illegible]	659 000 000	207 000 000
[illegible]	619 000 000	275 000 000
Eaux-de-vie et alcools.	589 000 000	20 000 000
[illegible]	400 000 000	71 000 000
[illegible]	316 000 000	71 000 000
[illegible]	8 018 000 000	1 817 000 000

EXPORTATIONS

Principales catégories.	Année 1920.	Année 1913.
Produits fabriqués :		
	fr.	fr.
Soieries ..	1 819 000 000	385 000 000
Lingerie-vêtements .	1 656 000 000	252 000 000
Cotonnades........	1 261 000 000	385 000 000
Automobiles et voitures........	1 260 000 000	244 000 000
Produits chimiques............	1 119 000 000	211 000 000
Objets en cuir et peau.........	662 000 000	88 000 000
Lainages	618 000 000	220 000 000
Outils et ouvrages en métaux...	548 000 000	137 000 000
Fils	538 000 000	211 000 000[1]
Machines et mécaniques.......	528 000 000	123 000 000
Ouvrages en caoutchouc........	462 000 000	100 000 000
Parfumerie et savons..........	384 000 000	48 000 000
Papier.......................	360 000 000	167 000 000
Pelleteries	331 000 000	86 000 000
Tabletterie, brosserie, armes et poudres, ouvrages de modes, fleurs artificielles, etc.		
Total .	14 252 907 000	3 617 000 000
Matières nécessaires à l'industrie, brutes ou demi-ouvrées :		
Laines ou déchets de laine..	964 000 000	310 000 000
Peaux......	840 000 000	324 000 000
Fonte, fer, acier..............	709 000 000	87 000 000
Minerais	365 000 000	84 000 000
Huiles et dérivés......	385 000 000	104 000 000
Soie et bourres de soie.....	294 000 000	179 000 000
Cuivre......................	187 000 000	64 000 000
etc.		
Total .	4 772 000 000	1 858 000 000
Matières alimentaires :		
Vins.........	531 000 000	203 000 000
Eaux-de-vie et alcools.	264 000 000	42 000 000
Legumes............	200 000 000	80 000 000
Céréales et farines....	173 000 000	10 000 000
Sucre...............	160 000 000	74 000 000
Poissons	133 000 000	33 000 000
Fruits	105 000 000	76 000 000
Lait, beurre, fromage...	102 000 000	84 000 000
Bonbons et confitures.	100 000 000	16 000 000
Conserves pâtes......	83 000 000	14 000 000
etc.		
Total ..	2 211 000 000	838 000 000

LA CLIENTÈLE DE LA FRANCE EN 1920.

Importations venant de :	Valeur.	Pour 100.	Exportations allant à .	Valeur.	Pour 100.
États-Unis	7 061 000 000	21	Belgique	3 913 000 000	17
Angleterre	6 746 000 000	20	Angleterre	3 511 000 000	16
Allemagne	2 658 000 000	7	États-Unis	1 770 000 000	8
Belgique	2 568 000 000	7	Suisse..........	1 441 000 000	6
Républ Argent..	2 052 000 000	6	Allemagne	1 180 000 000	5
Italie	891 000 000	3	Italie	1 061 000 000	4,5
Espagne	849 000 000	2	Espagne	883 000 000	4
Suisse......	802 000 000	2	Républ. Argent..	379 000 000	2
Brésil......	652 000 000	1	Brésil..........	118 000 000	1,5
Autres pays étr.	7 893 000 000	22	Autres pays.....	4 602 000 000	21
Algérie	960 000 000		Algérie	1 928 000 000	
Tunisie	218 000 000		Tunisie	318 000 000	
Maroc	152 000 000		Maroc	493 000 000	
Autres colonies françaises......	1 894 000 000		Autres colonies françaises.....	647 000 000	
Tot. des colonies.	3 225 000 000	9	Tot. des colonies	3 385 000 000	15

LA CLIENTÈLE DE LA FRANCE EN 1913.

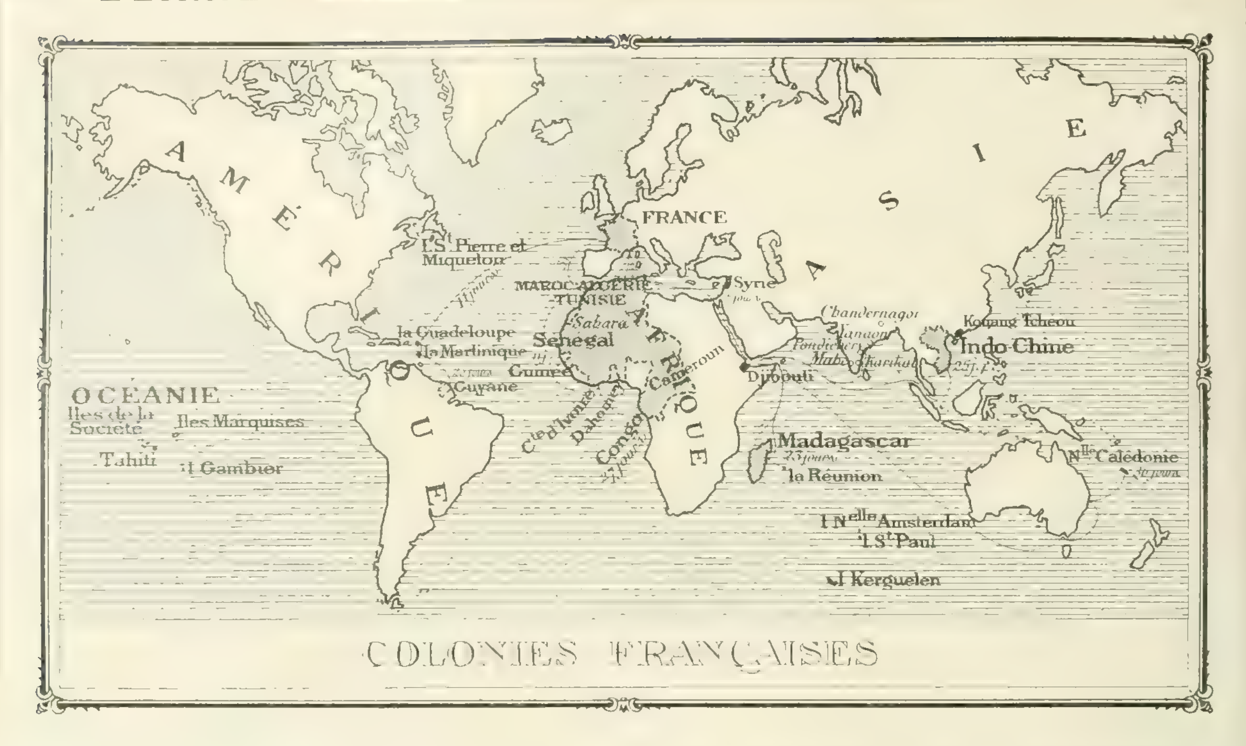
Importations venant de :	Valeur.	Pour 100.	Exportations allant à :	Valeur.	Pour 100.
Gr.-Bretagne ...	1 115 000 000	13,25	Gr.-Bretagne ...	1 454 000 000	21
Allemagne..	1 069 000 000	12,60	Belgique ...	1 108 000 000	16
États-Unis	895 000 000	10,60	Allemagne .	867 000 000	13
Belgique	556 000 000	6,60	Suisse	426 000 000	6
Russie .	458 000 000	5,44	États-Unis.	423 000 000	6
Indes Anglaises..	388 000 000	4,49	Italie	306 000 000	4
Argentine ...	369 000 000	4,44	Argent.,Espagne, etc.		
Colonies françaises...	304 000 000	3,61	Colonies françaises........	284 000 000	4



Nous ne commenterons pas autrement ces tableaux, dont les indications, très significatives, apparaissent clairement. Par ailleurs, les transactions commerciales subissent d'une année à l'autre de telles variations que toutes les observations que nous pourrions faire à propos de notre commerce ou de notre clientèle en 1920 risqueraient de se trouver contredites par les chiffres que nous donneront 1921 ou 1922.

Bornons-nous à ajouter que, en 1913, la flotte marchande chargée d'assurer nos relations avec l'étranger était fort inférieure à sa tâche. Nous nous voyions distancés non seulement par l'Angleterre, mais par l'Allemagne, le Japon, la Norvège, les Etats-Unis. Notre pavillon n'apparaissait que trop rarement sur des rivages où nos concurrents, mieux pourvus de navires, accaparaient peu à peu tout le trafic, et nous devions, pour nos propres besoins, louer à haut prix des bateaux anglais ou scandinaves.

Malgré les pertes subies par notre marine pendant la guerre, nous nous trouvons aujourd'hui en bien meilleure posture. Grâce aux confiscations de bateaux allemands, aux achats, aux constructions nouvelles, nous disposons, en effet, de 4 500 000 tonneaux de



navires, soit 2000000 de plus qu'en 1913. Cela doit nous suffire pour éviter de payer aux étrangers des frets très lourds et nous permettre la conquête de marchés nouveaux.

" La marchandise suit le pavillon. " C'est là un axiome que nos armateurs, nos commerçants, nos industriels, ne devraient jamais perdre de vue.

CONCLUSION

La France européenne se complète harmonieusement par la France coloniale, la France d'Outre-Mer, vingt fois grande comme elle et peuplée de 52000000 d'habitants. Les tableaux précédents nous ont révélé la médiocrité des relations commerciales que nous entretenions en 1913 avec nos colonies (3,61 p. 100 de nos achats, 4 p. 100 de nos ventes !). Mais ils nous ont montré aussi qu'en 1920, il y avait sur ce point une fort notable amélioration, puisque nos colonies nous donnèrent 9 p. 100 des produits importés et absorbèrent 15 p. 100 de nos exportations. *Il faut que cette amélioration persiste et s'accentue.* Si certaines portions de notre merveilleux domaine africain, asiatique, américain sont déjà en plein rendement, d'autres commencent à peine d'être utilisées. Un Français ne doit jamais oublier que la mise en valeur rationnelle de notre empire colonial nous permettrait à elle seule de nous affranchir presque complètement du lourd tribut que nous payons aux nations étrangères productrices de coton, de caoutchouc, de café, de soie, etc. Elle assurerait du même coup un marché étendu aux produits de nos industries. Nous avons toutes les qualités qui distinguent le bon colonial. Nulle autre nation au monde n'aurait pu obtenir en Algérie et au Maroc les résultats que nous y avons atteints, en un laps de temps aussi court. Il ne tient donc qu'à nous de remplir un programme que nos grands coloniaux ont dressé depuis longtemps et auquel tout Français averti doit naturellement se rallier.




ESPAGNE
ET
PORTUGAL
Échelle
0 50 100 150 200 k
Légende
Altitudes
Profondeurs
MER MÉDITERRANÉE
ILES CANARIES
ILES AÇORES
ILES DU CAP VERT
OCÉAN ATLANTIQUE
MADRID
BARCELONE
LISBONNE
ILES BALÉARES
Majorque
Minorque
Sierra Morena
Monts Cantabriques
CASTILLE
ESTRÉMADURE
MURCIE
ATLAS
MAROC
RIFF

CHAPITRE IX

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL

SITUATION

A l'extrémité Sud-Ouest de l'Europe, la péninsule Ibérique étale sa masse trapézoïdale entre l'Atlantique et la Méditerranée. Aussi vaste que la France (avant 1919), la Belgique et la Suisse réunies, elle couvre une superficie de 596 856 kilomètres carrés, en comprenant dans ce chiffre les Baléares, les Canaries espagnoles et les deux archipels des Açores et de Madère qui dépendent administrativement de la République portugaise. Un isthme de 420 kilomètres la rattache au reste du continent, mais les Pyrénées s'y dressent comme une barrière menaçante et si malaisée à franchir, qu'elles semblent rejeter la péninsule hors de l'Europe. Par contre, le détroit qui l'isole du Maroc n'est large que de 15 à 20 kilomètres. Du roc de Gibraltar, on aperçoit à l'œil nu les blanches maisons de Ceuta, et du cap Trafalgar au cap de Palos la côte espagnole court parallèlement à la côte d'Afrique dont 200 kilomètres à peine la séparent. Les affinités naturelles sont donc aussi grandes entre la péninsule et le continent noir qu'avec l'Europe, et l'on a dit depuis longtemps que l'Espagne était plus africaine qu'européenne. Sans attacher à pareille formule plus d'importance qu'il ne convient, il est juste de remarquer que, par ses côtes presque rectilignes qui contrastent fortement avec le dessin des deux autres grandes presqu'îles méditerranéennes, par sa structure, son climat, sa végétation, son histoire enfin, et le sang même qui coule dans les veines d'une partie de ses habitants, la péninsule apparaît bien en Europe comme une individualité nettement distincte, comme une terre de transition, un pont naturel jeté entre deux mondes.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Le Relief

La majeure partie de la péninsule est constituée par un immense plateau, la " Meseta ", haut de 600 à 800 mètres, que bordent, traversent et dominent des montagnes beaucoup plus élevées. C'est le plateau des Castilles divisé en deux compartiments : Vieille-Castille au Nord, Nouvelle-Castille au Sud, par une ligne de sierras auxquelles manque un nom d'ensemble et qui, sous le nom de Sierras da Estrella (1 993 mètres), de Gata (1 735 mètres), de Gredos, de Guadarrama (2 405 mètres), courent des plaines portugaises aux monts Ibériques. Formée d'un socle de roches anciennes où domine le granit, émergée dès les temps primaires, plus tard recouverte en partie de dépôts secondaires et tertiaires (sables, gypses, argiles), fortement relevée enfin aux temps tertiaires (comme notre Massif Central), lors de la surrection des Cordillères pyrénéenne et bétique, cette masse tabulaire est, par son ampleur, son altitude, son aspect sauvage et désolé, ses arides " parameras ", une exception unique en Europe. On ne peut la comparer qu'aux plateaux d'Algérie et d'Asie-Mineure. Elle en a le climat tour à tour torride et glacé, la végétation broussailleuse, les efflorescences salines, les fleuves irréguliers, et les hommes y sont également rares et pauvres.

Au Nord, le bourrelet des monts Cantabriques borde le plateau et le sépare du golfe de Biscaye. Ils s'élèvent à 2 665 mètres aux Peñas de Europa. Assez simple au Centre et tombant à pic sur la mer, la chaîne s'abaisse et s'épanouit à l'Ouest en ramifications nombreuses qui couvrent la Galice, le Portugal du Nord et le pays de Léon. A l'Est, elle se relie aux Pyrénées par l'enchevêtrement confus des montagnes basquaises, âpres et sèches sur leur versant méridional, riantes, bien cultivées et pittoresques sur leur face Nord. Là se trouvent les passages les plus aisés, menant de France au cœur de l'Espagne : cols de Vélate (868 mètres), d'Aspiroz (567 mètres), d'Idiazabal (657 mètres) emprunté par la voie ferrée de Paris-Madrid.

A l'Est, les monts Ibériques (2 349 mètres), la Sierra

de Cuenca (1 800 mètres), centre important de dispersion des eaux, et les croupes arides, les chaînes dénudées de Valence et de Murcie isolent la Meseta de la dépression aragonaise et des côtes méditerranéennes.

Au Sud, la haute muraille de la Sierra Morena, longue de 400 kilomètres, haute de 1 400 à 1 600 mètres, domine la plaine andalouse. Elle se présente sous forme de mamelons bombés, groupés sans ordre apparent à des niveaux presque uniformes, et doit son nom de Montagne Noire aux maquis de genêts, d'arbousiers, de myrtes et de bruyères qui recouvrent ses flancs. La célèbre brèche de Despeña Perros (Précipite-chiens), ouverte à son extrémité orientale, livre passage à la ligne Madrid-Séville. Par là les Maures s'élancèrent à la conquête des Castilles ; à ses pieds, en 1212, le roi Alphonse XII remporta sur eux la victoire décisive de Las Navas de Tolosa. C'est une des portes historiques de l'Espagne.

A l'Ouest, la Meseta n'a pas de limites aussi nettes. Elle s'abaisse vers les plaines portugaises par gradins successifs : terrasses de Tras-os-montes et de Beira, Serra da Estrella, hauteurs de l'Alemtejo et de l'Algarve, qui forment comme les marches d'un gigantesque escalier. Mais, pour être moins apparente, la barrière qui sépare les plaines côtières du plateau intérieur n'en est pas moins malaisée à franchir, et cet isolement naturel du Portugal fut la meilleure raison de sa forte individualité.

Au Sud-Ouest et au Nord-Est de la Meseta s'ouvrent les plaines andalouse et aragonaise : la première largement ouverte sur l'Océan, golfe marin lentement comblé par les sédiments alluviaux ; la deuxième, bassin fermé, ancien lac qui se vida peu à peu par l'étroite coupure où l'Èbre zigzague au fond de sa gorge. Toutes deux sont en étroite corrélation avec la poussée des Cordillères pyrénéenne et bétique, nées aux temps tertiaires comme les autres montagnes de plissement alpin.

Les Pyrénées — qui se rattachent aux Alpes par les hauts fonds du golfe du Lion et les chaînes provençales — s'étendent sur 420 kilomètres environ du cap Cerbère au col de Velate. Des cols les franchissent à leurs deux extrémités : ceux du Perthus, de Puymorens, unissent le Roussillon à la Catalogne. Les cols de Somport, de Roncevaux, de Velate, mènent du Béarn et de la Navarre française à la Navarre espagnole et à l'Aragon.

Mais, du col de Puymorens au Somport, sur 250 kilomètres de longueur, aucune route carrossable ne peut franchir la barrière dentelée des monts. Seuls les contrebandiers, les pasteurs, les tâcherons espagnols utilisent les " ports ", simples sentiers muletiers impraticables six mois de l'année. Là se trouvent en territoire espagnol les plus hauts sommets : pic des Posets (3 367 mètres), mont Perdu (3 352 mètres), pic d'Aneto (3 404 mètres), dans le massif de la Maladetta. Peu de glaciers aujourd'hui et de faible étendue, mais ceux d'autrefois creusèrent de larges cirques : val d'Andore, val d'Aran, identiques par l'origine aux cirques de Gavarnie ou d'Estaubé, mais d'ampleur beaucoup plus considérable. Tandis que sur le versant français la chaîne s'abaisse brusquement vers les plaines d'Aquitaine et du Languedoc, les Pyrénées espagnoles descendent par échelons vers la dépression aragonaise. Des sierras de calcaire et de marne effroyablement dénudées, aux flancs abrupts, rongées par l'érosion éolienne, traversées de " barrancas ", de cañons étroits et sauvages, courent parallèlement à l'arête principale. Au fond des vallées dégringolent les torrents : Aragon, Gallego, Sègre, Llobrégat, Ter, affluents de l'Èbre ou petits fleuves côtiers. Leurs hautes vallées, presque inaccessibles, servirent de refuge aux chrétiens chassés par les Maures. En Catalogne, les roches déchiquetées du Montserrat abritèrent le célèbre couvent du Saint-Graal, et Jaca, sur le haut Aragon, fut la capitale primitive du royaume de ce nom.

Au Sud-Est, enfin, la Cordillère bétique se déploie en arc de cercle, du détroit de Gibraltar à la province de Murcie. Elle se rattache directement au Riff marocain qui lui fait face. Divisée en plusieurs massifs qu'isolent des vallées profondes, elle a ses plus hauts sommets dans la Sierra Nevada, où le Mulhacen atteint 3 481 mètres, dépassant ainsi le point culminant des Pyrénées.

Le puissant effort de plissement auquel la chaîne dut sa naissance se manifeste encore par la fréquence des tremblements de terre et l'abondance des sources thermales. De pénétration fort malaisée par suite de la raideur des pentes, de l'étroitesse et de la profondeur des gorges, les massifs de la Cordillère donnèrent un abri aux dernières populations arabes après la chute du royaume de Grenade, et les Moriscos y conservent dans la région des Alpujarras leur type oriental et leur dialecte spécial, sorte d'arabe corrompu.

Des plaines, il n'en est guère dans la péninsule ; plateaux et montagnes couvrent les neuf dixièmes de la superficie. Seules, les plaines d'Andalousie et du Portugal s'étalent sur d'assez vastes étendues. A l'Est, en dehors du bassin fermé de Saragosse, des petits bassins côtiers isolés les uns des autres, les célèbres " huertas " ou jardins de Malaga, Carthagène, Murcie, Alicante, Valence et Tortose, occupent l'étroite zone alluviale qui sépare de la mer les dernières pentes des monts.

Ainsi se manifestent, dans la structure même de la péninsule, ce morcellement, ce défaut de liaison naturelle entre les diverses régions qui ont si fortement influé sur son histoire et expliquent encore aujourd'hui le manque d'unité, la puissance du régionalisme, la survivance des dialectes locaux, les différences profondes entre les habitants, les jalousies même et les défiances, parfois les haines qui les séparent.

Les Côtes

Les mers enveloppent la péninsule sur les sept huitièmes de son pourtour, et, comme la France, elle a l'avantage de posséder une façade double sur l'Océan et la Méditerranée.

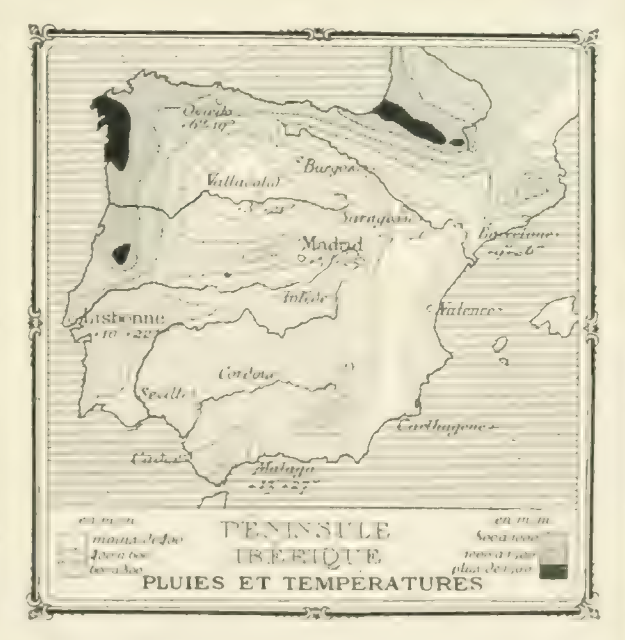
Cela explique l'importance que surent prendre autrefois les marins espagnols et portugais.

Au milieu du Moyen Age, les Catalans rivalisaient d'activité avec les Marseillais, les Génois, les Vénitiens et dressaient les cartes les plus exactes que nous possédions pour ces époques lointaines. Plus tard, les Portugais découvrirent les îles et les côtes de l'Afrique, la route du Cap, l'Inde, les îles de la Sonde, tandis que l'Espagne se réservait l'Amérique. Au XVIe siècle, Lisbonne et Cadix furent les premiers ports du monde. Mais ces années de gloire n'eurent point de lendemain, et la péninsule se laissa promptement dépasser par ses rivales mieux armées pour la lutte.

En dépit de l'apparence, ses 2825 kilomètres de côtes se prêtent assez mal à la vie maritime. Elles ont pourtant, çà et là, de bons ports, des rades abritées et profondes. Au Nord, les côtes du pays basque, des Asturies, de Galice, serrées de près par les montagnes, sont entaillées de golfes étroits, les " rias ", analogues à ceux de la Bretagne française, et qui constituent de précieux abris naturels : rias de Bilbao, de Santander, du Ferrol, de la Corogne, de Vigo. Lisbonne, sur le magnifique estuaire du Tage, Cadix, Algésiras, Carthagène, Barcelone, offrent aux navires de sûrs refuges. Mais, trop souvent, la côte est basse, sablonneuse, bordée de dunes et d'étangs : c'est le cas en Portugal, en Andalousie, dans la province de Murcie. Surtout la bande fertile du littoral est étroite, les communications avec l'intérieur sont rares et difficiles, et cet intérieur même domine de trop haut la mer, il en est séparé par des barrières trop malaisées pour entretenir avec elle des rapports naturels. Exception faite pour le Gallego, l'Asturien et le Catalan, l'habitant de la péninsule est, avant tout, un terrien que des racines trop profondes attachent au sol où il vit pour qu'il lui préfère les vastes horizons des mers.

Climat et Végétation

ZONE DE CLIMAT CONTINENTAL. La structure massive de l'Espagne intérieure, son altitude, la barrière de montagnes qui arrêtent les nuages et la soustraient à l'influence adoucissante des vents marins lui donnent un climat fortement continental qui contraste avec le climat de la périphérie. " Trois mois d'enfer, neuf mois d'hiver ", dit un proverbe castillan souvent cité. Tout le plateau central et le bassin de l'Ebre sont, en effet, soumis à de brusques variations de température journalière et annuelle. Les extrêmes moyens sont, à Madrid, de 39°,6 et — 6°,9 ; à Valladolid, 38°,1 et — 10°,7 ; à Saragosse, 41°,6 et — 7°,4. L'hiver est long et rude, la neige couvre les plateaux pendant des semaines entières, et le terrible vent du Nord, le " norte ", analogue à notre mistral, ajoute encore à la rigueur du froid. Par contre, après quelques agréables semaines de printemps, l'été apparaît tout à coup torride et desséchant. Une lumière intense, aveuglante, est réfractée par les roches nues. Parfois le " solano ", une sorte de sirocco venu d'Afrique, élève brusquement la température de plusieurs degrés, la rend étouffante comme l'haleine d'un four et remplit l'atmosphère d'une sorte de brume poudreuse, la " calina ", qui voile d'une teinte plombée l'azur du ciel. Les précipitations atmosphériques sont naturellement rares et très irrégulièrement réparties. Il tombe, en moyenne, dans l'intérieur de l'Espagne, moins de 400 millimètres d'eau (contre 700 en France), et cette quantité déjà si faible se réduit à 300 à Saragosse, à 275 à Salamanque, à beaucoup moins encore dans le plateau de Murcie où des années se passent



PLUIES ET TEMPÉRATURES

sans une averse. De plus, ces pluies ne se produisent guère, sous forme d'ondées torrentielles et vite écoulées, que pendant quelques semaines d'automne et de printemps. Le reste de l'année, sauf de rares orages, est absolument privé d'eau.

Ce climat, qui rappelle le climat des hauts plateaux algériens, est peu favorable à la vie végétale. Dans quelques régions privilégiées de l'Estremadoure et de l'Algarve, des bouquets clairsemés de chênes verts, de châtaigniers, d'oliviers sauvages, croissent encore sur le sol pierreux. La dépression de Palencia (la Tierra de Campos), qu'arrosent la Pisuerga et le canal de Castille, a de beaux champs de blé et des vignes vigoureuses dont les fruits mûrissent aisément en dépit des hivers froids, grâce aux fortes chaleurs de l'été. Il en est de même du bassin fermé de Saragosse, là du moins où parviennent les eaux fécondantes de l'Èbre par des canaux d'irrigation. Mais partout ailleurs dominent les steppes : "parameras" de Castille, "campos" de la Manche, "las Bardenas et llanos" de Urgel en Aragon. Sur d'immenses espaces ne croissent que des buissons épineux, des chardons, des salicornes, des graminées dures et sèches. Entre leurs touffes espacées apparaît le roc vif. Parfois, au fond des dépressions, scintillent les efflorescences salines comme dans les Sebkkas algériennes.

Tristes et monotones campagnes où l'homme manque comme la verdure et les eaux, où, pendant des lieues et des lieues, se déploient sous le ciel incendié les mêmes solitudes désolées, si belles pourtant dans leur âpreté sauvage et leur saisissante nudité.

CLIMAT OCÉANIQUE. ⊘⊘ Sur les côtes, le climat, la végétation sont tout autres. Le littoral du golfe de Biscaye, de la Galice et du Portugal jusqu'à Lisbonne, baigné par une branche descendante du Gulf-Stream, directement battu par les vents marins, reçoit des pluies abondantes et mieux réparties que partout ailleurs. Cette humidité constante, les brumes même, "bretimas", qui voilent souvent le ciel de la Galice donnent à cette province quelque ressemblance avec notre Bretagne, ressemblance encore accentuée par le dessin capricieux de la côte, les falaises qui la bordent, les plateaux granitiques qui se relèvent vers l'intérieur. De Saint-Sébastien à Porto, l'eau ruisselle sur les pentes rapides des monts Cantabres à travers des prairies luxuriantes, des forêts de chênes, de hêtres, de châtaigniers, les seules que possède la péninsule. L'hiver est doux, l'été tempéré. Précieux avantages qui valent au pays Basque, à la Galice, aux provinces portugaises du Nord, de belles cultures et une forte densité de population.

CLIMAT MÉDITERRANÉEN ET SUB-TROPICAL. ⊘⊘ Le reste de la péninsule, c'est-à-dire le Portugal du Sud, l'Andalousie et les rivages de la Méditerranée, appartiennent au climat du type dit méditerranéen. Les hivers ne connaissent ni la neige ni les jours de gel. La moyenne du mois de janvier est de + 9° à Barcelone, de + 12° à Lagos, de + 13° à Malaga (10 degrés de plus qu'à Paris !). L'été, par contre, est long et chaud, très chaud même, et plus africain qu'européen sur le versant Sud, du cap de la Nao à Lisbonne. Dans le jour, à Séville, à Malaga, à Murcie, on ne sort guère passé 10 heures du matin, et l'on tend au-dessus des rues de larges toiles qui tamisent les rayons du soleil. Parfois le "solano" ou le "levante" souffle et rend plus insupportable une température déjà excessive. Pourtant la brise de mer monte chaque soir et sa caresse ravive les sens.

Malgré la proximité des monts qui condensent les nuages, il pleut fort peu sur les côtes, et seulement d'octobre à mars. D'avril à septembre rien ne ternit la splendeur du ciel. Aussi, partout où n'intervient point l'irrigation, seules croissent les herbes ou les plantes des steppes tropicales : palmiers nains, aloès, agaves, cactus, spartes, auxquelles se mêlent, dans les fonds plus humides ou les pentes abritées, des pins parasols, des cyprès, de grands lauriers-roses et les buissons parfumés du maquis. Mais si l'on prend soin de capter par des barrages les eaux qui descendent en hiver de la montagne, et si l'on distribue ces eaux par des canaux savamment étagés, au débit réglé avec minutie, la campagne déserte se transforme soudain en un immense, un plantureux jardin. Telles sont les "huertas" (*hortus* = jardin) de Catalogne, d'Alicante, de Valence, de Murcie, les "vegas" d'Andalousie, splendides oasis ceintes de roches desséchées, où se pressent arbres et légumes, fleurs et fruits, où se rencontrent, au moins à partir de Valence, les flores mélangées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie tropicale, où l'oranger, les citronniers, les grenadiers, l'olivier mûrissent leurs fruits à côté des bananiers, du cotonnier et de la canne à sucre, où des rizières s'étendent près des vignes et des champs de maïs, où l'on voit même, à Elche, les dattes mûrir dans les palmeraies les plus septentrionales du monde. Verte ceinture, jardins embaumés, fécondité inépuisable qui rendent plus saisissante encore la désolation de l'Espagne intérieure.

Les cours d'eau

Le relief et le climat de la péninsule ne se prêtaient guère à l'établissement d'un réseau hydrographique largement ramifié, au débit important, régulier, et dont l'homme soit en mesure de tirer bon parti. L'altitude considérable du plateau central, où prennent naissance la plupart des fleuves, les chaînes de montagnes qu'ils doivent franchir non loin de leur embouchure, les obligent à se creuser des lits profonds, étroits, coupés de

seuils rocheux, où leurs eaux dégringolent trop rapides pour être utilisables. De plus, la rareté des pluies, l'évaporation forte rendent leur régime particulièrement irrégulier. Réduits à peu de chose, parfois à rien, pendant les longs mois d'été, les pluies d'orages les transforment brusquement en torrents redoutables. Tels apparaissent le Douro (780 kilomètres), le Tage (900), le Guadiana (780), l'Èbre (616) et les petits fleuves côtiers du versant méditerranéen : Guadalaviar, Jucar, Segura.

Le Douro draine la Vieille-Castille, mais doit aux neiges, aux pluies des monts Cantabres le plus clair de ses eaux grâce à ses affluents de droite : Pisuerga et Esla. Le Tage grossi du Hénarès et du Manzanarès, l'égout plutôt que la rivière de Madrid, coule encaissé au fond d'un étroit couloir, baigne Aranjuez, Tolède, Alcantara, et se termine dans les plaines portugaises par l'admirable estuaire où Lisbonne repose.

Le Guadiana vient de ces hautes steppes de la Manche que hantera éternellement la silhouette de Don Quichotte. Il disparaît d'abord sous les fissures du sol et reparaît plus bas en sources bouillonnantes : les yeux du Guadiana. A travers le plateau de l'Estremadoure et la Sierra Morena il se fraie un passage difficile jusqu'au golfe de Cadix. La Segura, le Jucar, le Guadalaviar, les plus pauvres, les plus capricieux de tous, sont cependant précieux, car leurs eaux irriguent les huertas de la côte. Quant à l'Èbre, fleuve de dépression plutôt que de plateau, il doit à ses affluents pyrénéens : Aragon, Gallego, Sègre, les 130 mètres cubes qu'il roule à l'ordinaire. Mais, pas plus que les autres, les bateaux ne l'utilisent : seule l'irrigation met ses eaux à profit.

Au Nord-Ouest, les petits fleuves côtiers qui dévalent des monts Cantabriques : Bidassoa, Nervion, Nalon, Minho (500 kilomètres), n'ont pas pour la navigation une valeur plus grande, car leur pente est fort raide, mais des pluies abondantes les nourrissent en tout temps. Enfin, au Sud-Ouest, le Guadalquivir (600 kilomètres) mérite une place à part et ce nom de grand fleuve : Ouad-al-Kébir, que lui donnèrent les Arabes. D'abord, depuis Andujar, il coule en plaine à travers l'Andalousie. De plus, les neiges de la Cordillère bétique et les violentes averses qui s'abattent sur ses flancs lui envoient, soit directement, soit par l'intermédiaire du Génil, assez d'eau pour lui assurer, même au cœur de l'été, un débit fort raisonnable. Enfin, grâce à la marée qui se fait encore sentir à 120 kilomètres de la côte, les gros navires peuvent le remonter jusqu'à Séville, et c'est là un fait unique dans la géographie de l'Espagne.

" Deux mois de cours, dix mois de vacances ", disent de leurs fleuves les Espagnols qui les comparent plaisamment aux vieux étudiants de Salamanque. Cette formule lapidaire caractérise fort justement les cours d'eau de la péninsule et nous dispense à leur sujet de plus longs commentaires.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

LES POPULATIONS DE LA PÉNINSULE. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Les premiers habitants de la péninsule dont l'histoire nous ait transmis les noms sont les Ibères, puis les Celtes. Dès une époque fort reculée, les Phéniciens, attirés par les richesses minières de l'Espagne méridionale, fondèrent sur les côtes des pays de Tarshish ou de Tartesse des comptoirs importants : Abdèra, Malaca (Malaga), Gadès (Cadix) surtout. Carthage y ajouta Carthagène, et son influence s'étendit même à l'intérieur.

Après les guerres puniques, Rome entreprit la conquête de l'Ibérie. Elle fut lente et difficile, mais ses résultats furent grands. Comme les Gaulois, les Celtibères adoptèrent la langue, les dieux, les mœurs, la civilisation de leurs vainqueurs. Ils eurent des villes riches, bien bâties, des monuments grandioses, un réseau complet de voies militaires; les mines furent activement exploitées; l'agriculture et l'industrie prospérèrent et le christianisme remplaça peu à peu l'idolâtrie. Puis vinrent au Vᵉ siècle les conquérants germains : Suèves, Alains, Vandales (qui donnèrent leur nom : Vandalousie ou Andalousie, à l'ancienne Bétique), Wisigoths surtout, qui se fondirent dans la masse de la population romanisée et constituèrent, du VIᵉ au VIIIᵉ siècle, un vaste royaume goth dont Tolède fut la capitale.

Au VIIIᵉ siècle arrivèrent les Arabes et les Berbères, suivis d'une foule de juifs et de gitanes. Vainqueurs des Wisigoths en 711 à Jérès de la Frontera, ils occupèrent promptement la péninsule presque entière. Leur long séjour en Espagne fut pour elle un bienfait. Non seulement ils élevèrent dans leurs capitales : Tolède, Cordoue, Séville, Grenade, Valence, de splendides monuments, mais ils introduisirent en Espagne, avec des cultures nouvelles : riz, coton, canne à sucre, etc., les savants procédés d'irrigation qui firent la richesse des huertas. Les cuirs de Cordoue, les aciers de Tolède, furent célèbres dans l'Europe entière. Enfin d'actives relations commerciales unirent la péninsule aux pays d'Orient.

Mais, dans les vallées sauvages des Pyrénées et des monts Cantabres, de petites communautés chrétiennes parvinrent à maintenir leur indépendance. Là s'organisèrent les premiers royaumes : Galice, Asturie, Navarre, Aragon, Portugal, puis Léon et Castille, qui, dès le IXᵉ siècle, entreprirent contre les musulmans une lutte sans merci. Cette lutte, la " reconquista ", dura sept siècles. Elle se termina, en 1492, par la prise de Grenade et la chute du dernier royaume musulman.

Dès lors l'Espagne, à peu près unifiée par la fusion en un seul État des diverses royaumes chrétiens (seul le Portugal demeurait indépendant), suivit ses changeantes destinées. D'abord triomphante sous Charles-Quint et Philippe II, maîtresse d'une partie de l'Europe et d'immenses territoires coloniaux, elle connut promptement les défaites et la déchéance que lui imposèrent l'ambition démesurée, le fanatisme étroit de ses princes, la paresse et l'orgueil de ses habitants. Cette décadence, commencée sous le règne même de Philippe II, ne s'est pas arrêtée jusqu'à nos jours.

Il semblerait que la communauté d'origine, de souvenirs, d'habitudes, de passions, et l'isolement même de la péninsule eussent dû créer entre les divers groupes de la population une fusion complète. Il n'en est rien. Le

morcellement géographique, la division du pays en compartiments distincts, en régions naturelles accolées, mais non soudées les unes aux autres, ont maintenu entre ces groupements des différences profondes.

D'abord le Portugal, isolé de l'Espagne par la barrière des monts, eut de bonne heure sa langue propre, ses intérêts spéciaux, et conçut pour sa puissante voisine une jalousie, une antipathie qui dégénérèrent parfois en haine véritable. Mais, même en Espagne, il y a entre Castillans, Aragonais, Galiciens, Catalans, Andalous, plus de dissemblances que de traits communs. Au Nord, les Galiciens ou Gallegos, les Basques et les Catalans sont les plus actifs, les plus travailleurs de la péninsule (cf. Piémontais, Lombards et Vénitiens en Italie). Les Gallegos rappellent nos Auvergnats par leur robustesse, leur sérieux, leur ardeur au travail, leur sens de l'économie. Les Basques, plus vifs, plus gais, se plaisent, comme ceux de chez nous, aux réunions, aux danses, aux prouesses des " pelotaris ", à la vie aventureuse du contrebandier. Le Catalan, peu propre aux spéculations intellectuelles, pas du tout mystique, est un homme d'esprit pratique et positif, acharné à l'effort et au gain. " Il sait faire du pain avec des pierres ", disent de lui ses voisins d'Aragon, froids, sombres, fanatiques, entêtés et paresseux. Les populations méridionales, en Andalousie, à Murcie, au Portugal, fortement mélangées de sang arabe, diffèrent des gens du Nord non seulement par leur type physique, mais par leur caractère. La douceur un peu énervante du climat les incite à jouir de la vie. Comme les lazzaroni de Naples, ils passeraient aisément leurs journées à rire, fumer, chanter, danser, travailler le moins possible. Quant au Castillan, presque aussi taciturne que l'Aragonais, il se considère comme supérieur aux autres et déguise sa paresse native sous le voile d'une hautaine fierté.

Malgré ces différences qui, loin de s'atténuer, se renforcent plutôt et aboutissent parfois, en Catalogne notamment, à des tendances nettement séparatistes, il y a un fonds commun, " une médaille très fortement frappée qu'on peut appeler le caractère espagnol " et qui fait que " ces populations sont encore plus séparées du reste de l'Europe qu'elles ne sont isolées entre elles ". Étroitement attaché à ses coutumes propres, et très fier de lui-même, l'Espagnol demeure indifférent aux choses et aux gens de l'étranger. Il a ses défauts certes : sa vanité, son fanatisme, son goût pour la violence et les spectacles sanglants, trop souvent aussi son ignorance et sa paresse ; mais de rares qualités compensent largement ces tares qu'expliquent et qu'excusent en partie le climat de la péninsule et l'histoire même de l'Espagne. La " reconquista ", cette lutte de sept siècles contre l'Infidèle, habitua les Espagnols à mépriser tout autre métier que celui des armes, tout service autre que celui de Dieu et du Roi. Soldat, fonctionnaire et moine, tel fut l'idéal du hidalgo. Cet idéal, évidemment trop absolu, est encore celui de bon nombre d'Espagnols. Ils lui doivent leur courage tranquille, leur piété profonde, leur dignité, leur générosité et cette noblesse naturelle que l'on trouve chez l'homme du peuple aussi bien que chez le grand seigneur.

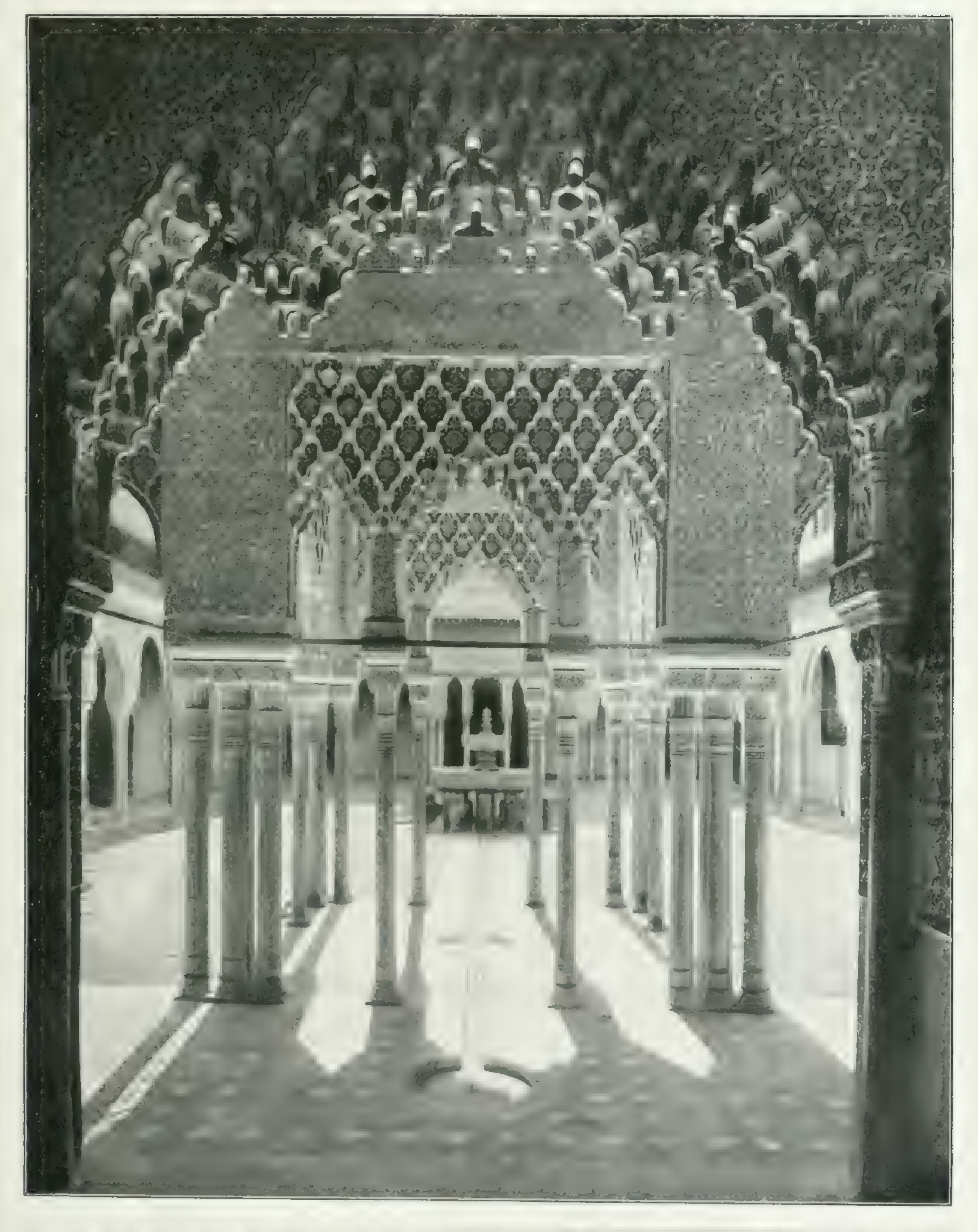
LE ROYAUME D'ESPAGNE

DENSITÉ, ÉMIGRATION, RÉPARTITION DE LA POPULATION. ❧❧ Le royaume d'Espagne, en y comprenant les Canaries, avait, en 1910, 19 611 000 habitants, soit 39 seulement au kilomètre carré (estimation au 31 décembre 1920 : 20800000). Certaines régions sont pourtant fortement peuplées : les Pays Basques, la Galice, quelques districts des Asturies et de Catalogne, les riches huertas de la côte, les Baléares, ont une densité qui varie entre 80 et 150 habitants au kilomètre carré. Par contre, les Castilles, l'Estremadoure, le Léon, l'Aragon, les steppes de Murcie, atteignent à peine 20 habitants en moyenne, et de vastes espaces, les " despoblados ", ont été complètement dépeuplés par le régime néfaste de la grande propriété et les abus de la " Mesta " (V. plus loin).

Malgré la faible densité de la population, l'émigration est très forte. Chaque année, en temps normal, plus de 200000 Espagnols quittent leur pays, et s'il est vrai qu'une partie de ces émigrants — ceux du Pays Basque surtout et de la région méditerranéenne — reviennent plus ou moins enrichis dans la mère-patrie, les autres, beaucoup plus nombreux, se fixent, sans esprit de retour, aux pays étrangers : Antilles, Argentine, Brésil (en augmentation), Algérie (légère diminution). Cet exode est d'autant plus fâcheux qu'il prive l'Espagne, non pas de vagabonds ou d'aventuriers, mais surtout d'agriculteurs : les deux tiers des émigrants sont, en effet, des paysans chassés de leur pays par la misère.

PROVINCES DU NORD. ❧❧ L'Espagne se divise en 15 grandes unités territoriales conformes à la fois à l'histoire et à la géographie de la péninsule.

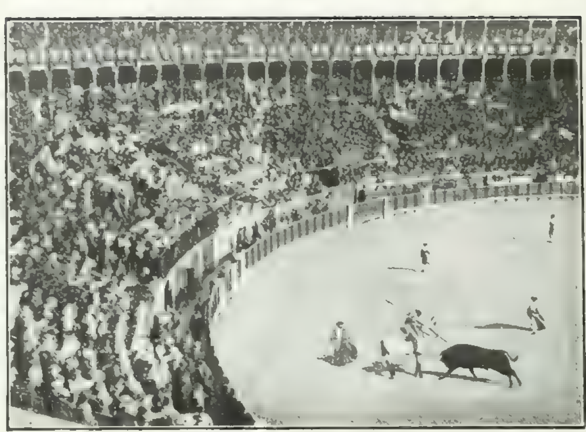
Au Nord, la Galice, les Asturies, une partie de la Vieille-Castille, et les Provinces Basques, que complète la Navarre, bordent le littoral de l'Atlantique. Protégés par les hauteurs des monts Cantabres, ces pays échappèrent à l'invasion arabe ainsi qu'à la civilisation musulmane. Des royaumes chrétiens s'y fondèrent et la



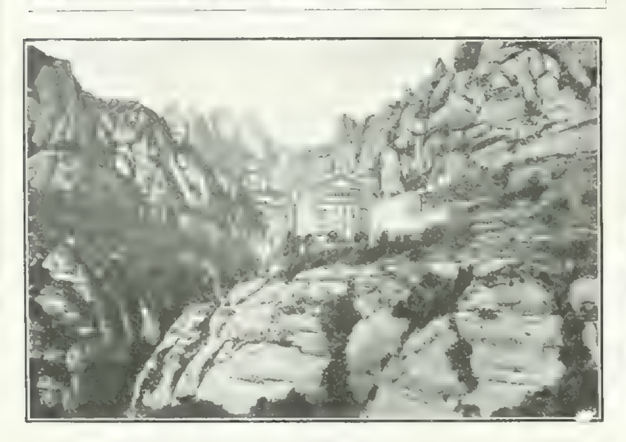
GRENADE. LA COUR DES LIONS AU PALAIS DE L'ALHAMBRA. Arrivés en Espagne au VIIIe siècle, les Arabes y demeurèrent jusqu'au XVe. [illegible] Grenade [illegible] chrétienne. Les Maures donnèrent un [illegible] à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Surtout ils créèrent un art nouveau, d'une inspiration délicate, d'une parfaite élégance, dont témoignent, non seulement leurs grandes œuvres architecturales, mais aussi les armes, les cuirs, les faïences, les cuivres ciselés sortis des ateliers de Tolède, Cordoue, Séville, des îles Baléares, etc. — Cl. Anderson.



GRENADE. *L'ardeur d'un soleil presque tropical et les eaux abondantes dérivées du Genil font de la " Véga " de Grenade, comme des " huertas " de la côte méditerranéenne, un immense et merveilleux jardin où des haies de cactus et de figuiers de Barbarie ceignent les vergers et les bois d'orangers.* Cl. Lévy.



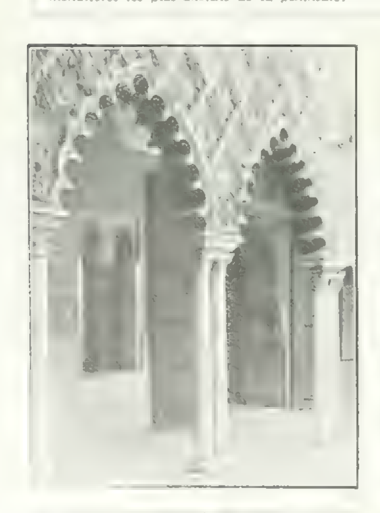
COURSE DE TAUREAUX *Seul de tous les Européens, l'Espagnol raffole de ce sanglant spectacle. L'annonce d'une " corrida de muerte " attire aux arènes une foule enthousiaste, où se mêlent toutes les classes de la société et qui applaudit avec passion aux dangereux exploits de ses " torreros " favoris.*



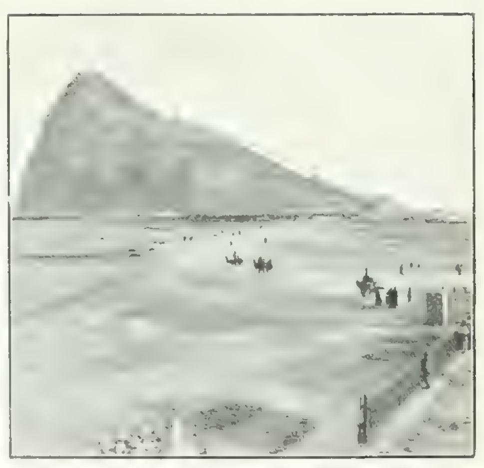
LE MONTSERRAT. *Sur le versant espagnol, les hauts massifs pyrénéens sont flanqués d'une serie de chaines qui descendent en gradins jusqu'à la dépression de l'Ebre. L'un de ces chainons, le Montserrat, dechiqueté par l'érosion, abrite l'un des monastères les plus anciens de la péninsule.* Cl. Lévy.



MADRID : LE PALAIS ROYAL *symbolise le rôle purement administratif et politique que joue dans la péninsule la Cité sans passé, sans industrie, sans commerce, entourée de vastes solitudes, qui devint au XVe siècle, par la seule vertu de sa situation centrale, la capitale de l'Espagne unifiée.* Cl. Lévy.



[illegible]



GIBRALTAR *Ancienne " colonne d'Hercule ", ce rocher fameux domine la baie d'Algésiras et, face au Maroc, commande l'entrée de la Méditerranée. Les Anglais s'en emparèrent en 1709 et la transformèrent en imprenable forteresse.* Cl. Lévy.



CORDOUE : LA MOSQUÉE. *L'un des plus merveilleux édifices dus aux architectes arabes. Cordoue fut, du reste, pendant trois siècles, l'opulente capitale des Califes.* Cl. Lacoste

" reconquista " partit de là. La Galice, les Asturies et le Pays Basque, fort pittoresques, bien arrosés et généralement bien cultivés, sont à la fois de fertiles régions agricoles, des pays d'industrie et de vie maritime active.

Les ports de la Corogne (47 000 habitants), de Vigo, du Ferrol en Galice, se livrent à la pêche côtière et servent d'escales aux paquebots de certaines grandes compagnies européennes. Gijon (55 000 habitants), Santander (72 000), Bilbao (99 000) surtout, doivent à la richesse minière des régions qu'ils desservent des industries prospères et un intense mouvement commercial. Saint-Sébastien (57 000 habitants), Fontarabie, ne sont guère que d'agréables villes de bains. Les cités de l'intérieur ont moins d'importance. La vie se porte en effet de plus en plus vers les côtes. Santiago de Compostela, l'ancienne capitale de la Galice, n'attire plus les pèlerins par milliers comme elle le faisait autrefois. Oviedo (55 000 habitants) perd de l'importance au profit de Gijon. Tolosa, Vitoria (32 000 habitants) se maintiennent grâce à leur situation sur la ligne Paris-Madrid. Pampelune (30 000 habitants), dont la citadelle a subi tant de sièges, commande le débouché des cols pyrénéens depuis le passage des Aldudes jusqu'à celui d'Idiazabal.

LÉON, CASTILLES, ESTREMADOURE. Entre Vitoria et Burgos la voie ferrée grimpe péniblement les pentes des monts Ibériques, s'enfonce dans la gorge sauvage de Pancorbo et, s'élevant à près de 1000 mètres d'altitude, débouche sur les hauteurs solitaires du plateau ou commencèrent à se développer les destinées du peuple espagnol. Le royaume de Léon fut d'abord conquis, puis la Vieille-Castille qui doit son nom aux forteresses innombrables dont on voit çà et là la fière silhouette s'ériger sur le roc nu. En 1085, la chute du royaume de Tolède agrandit le royaume de toute la région comprise entre les sierras de Guadarrama et Morena, et ce fut la Nouvelle-Castille, à laquelle l'Estremadoure servit de marche-frontière contre les royaumes arabes du Sud.

L'empreinte de ce passé héroïque reste visible dans la distribution et l'aspect des villes. Tandis qu'en Galice, au Pays Basque, les gens se dispersent dans des fermes isolées, des hameaux minuscules, en Castille l'insécurité habitua la population à se concentrer en quelques points choisis faciles à fortifier et à défendre. Pas de grandes villes pourtant, Madrid exceptée, mais de nombreuses cités, " ciudades ", fières de leur passé de gloire et de leurs privilèges anciens, ceintes de tours et de murs crénelés, dominées par les clochers de leurs églises innombrables et les hautes murailles de leurs alcazars ou châteaux forts. Cités silencieuses et comme mortes, où des rues étroites et tortueuses serpentent entre des murs de couvent et de maisons nobles aux écussons sculptés, cités où tout respire le passé, véritables reliques d'un autre âge.

Telles sont, dans le royaume de Léon : d'abord Léon, la capitale (25 000 habitants), d'origine romaine, (elle servait de cantonnement à la septième légion) et dont l'église de Saint-Isidore renferme le tombeau des anciens rois chrétiens ; Salamanque (33 000 habitants), célèbre autrefois par son Université, une " des quatre reines de la science " avec Paris, Oxford et Bologne, par ses beaux édifices des XVe et XVIe siècles et par le pont magnifique qu'éleva Trajan ; Zamora la " bien enceinte ", illustrée par les chants du *Romancero* et les assauts multiples qu'elle soutint contre les musulmans.

En Vieille-Castille, Burgos (32 000 habitants), toute remplie des souvenirs du Cid né dans le voisinage, et qui, entre autres monuments de sa grandeur passée, conserve une des plus belles cathédrales ogivales qui existent au monde ; Palencia, la " Pallantia " des Romains ; Valladolid (71 000 habitants), l'ancienne " Belad Oualid ", longtemps capitale de la monarchie espagnole, où naquit Philippe II, où vécut Cervantès, où mourut Christophe Colomb ; Simancas, qui possède les archives générales du royaume ; Penafiel, dominée par un magnifique château ; Soria (1050 mètres d'altitude), près de l'emplacement où s'élevait Numance ; Avila, la patrie de sainte Thérèse, et Ségovie, qui comptent toutes deux parmi les cités les plus pittoresques de l'Espagne grâce à leur situation topographique, leurs enceintes de murs et de tours, leurs églises, leurs maisons anciennes, et le robuste aqueduc romain qui alimente Ségovie.

En Castille-Nouvelle : Siguenza, la " Segontia " celtibère, imposante forteresse qui commandait la route de Saragosse ; Alcala de Henarès, la patrie de Cervantès ; Ciudad-Real (16 000 habitants), capitale de la Manche ; Tolède enfin (20 000 habitants au lieu de 200 000, dit-on, au temps des Maures), juchée sur un roc de granit, bien déchue de son ancienne importance, mais qui s'est conservée à peu près telle qu'elle était au XIIIe siècle avec ses remparts, ses tours, son Alcazar, ses couvents, sa magnifique cathédrale, ses petites rues tortueuses, ses deux ponts hardiment lancés sur le Tage et dont nulle description ne saurait rendre la prodigieuse splendeur.

En Estremadoure : Trujillo ; Badajoz, célèbre par ses deux sièges en 1811 et 1812 ; Plasencia ; Alcantara, la " Norba Cæsarea " des Romains, où le Tage est franchi par un pont de 188 mètres que construisit Trajan ; Caceres (Castra Cœcilia) ; Mérida (Augusta Emerita), riches en ruines romaines de toutes sortes, car l'Estremadoure, aujourd'hui si pauvre, si dépeuplée, était à l'époque romaine une sorte de grande colonie militaire destinée à protéger la Bétique contre les populations mal soumises du Nord-Ouest de la péninsule.

Seule Madrid (652 000 habitants) n'a ni passé, ni souvenirs illustres, ni monuments grandioses. C'est au XVIe siècle seulement que Charles-Quint, et surtout Philippe II, firent d'une villette insignifiante la capitale de la monarchie espagnole.

Placée, comme Tolède, au centre géographique de la péninsule, Madrid avait sur sa rivale, aux yeux des rois absolus, le grand avantage d'être sans traditions, sans esprit local, de ne renfermer ni aristocratie, ni bourgeoisie capables de porter ombrage au pouvoir monarchique. La campagne qui l'entoure est pauvre, aride et nue, et sa rivière, le Manzanarès, n'est qu'un " oued " insignifiant. Mais elle est, depuis trois siècles, la résidence des rois, le siège des administrations, des académies, des grandes Ecoles, des banques ; la plupart des journaux politiques importants s'y publient ; son musée est un des plus riches du monde et l'influence de Madrid sur la littérature, la vie intellectuelle de la péninsule, est incontestable. De plus, le réseau de routes et des voies ferrées y converge de toutes parts, et les industries, surtout de luxe, s'y développent comme dans toutes les capitales.

A quelques lieues de Madrid s'élèvent les résidences royales de l'Escurial — sombre édifice à la fois cloître, palais et tombeau où revit le souvenir de Philippe II —, de la Granja, le "Versailles" des rois d'Espagne, d'Aranjuez, verte oasis au milieu des steppes de Castille.

LE MIDI ESPAGNOL. ⌀⌀ Au Sud de la Sierra Morena et du cap de la Nao apparaissent une autre nature, un autre climat. C'est le Midi espagnol, à la température semi-tropicale, à la flore africaine. Les Arabes y maintinrent pendant des siècles leur domination qui partout a laissé son empreinte ineffaçable. Dans les veines des habitants coule une bonne part de sang oriental ; les noms de leurs fleuves, de leurs montagnes, de leurs villes sont en partie d'origine arabe. Comme en Orient, des maisons aux toits plats s'ouvrent sur une fraîche cour intérieure : le "patio", et ce sont les monuments de l'Islam qui font encore aujourd'hui la gloire et le grand attrait de leurs cités.

Le versant méditerranéen est une sorte de longue "côte d'azur" espagnole, presque aussi belle que la "Riviera" française, par ses admirables jardins, sa riche végétation, les hautes montagnes qui la dominent, les caps, les baies qui l'indentent, la tiédeur presque chaude de ses hivers, l'extrême pureté de son ciel, la splendeur de sa mer azurée. Des villes prospères étagent leurs maisons blanches sur les pentes des collines ; une population industrieuse exploite les richesses des huertas. Telles sont Alicante (57 000 habitants), Elche, Orihuela, Murcie (133 000 habitants), Carthagène (102 000 habitants), excellent port en relations régulières avec Oran (huit heures de traversée), la Union qui exporte du plomb argentifère, Lorca (70000 habitants), Alméria (48 000 habitants), Motril, Malaga, (141 000 habitants) entourées de bananeraies, de champs de cannes à sucre, de vignobles, d'olivettes et de bois d'orangers. A l'extrême-Sud, le rocher anglais de Gibraltar, qui commande le détroit, fait face à Algésiras. A l'intérieur de la Cordillère bétique, des petits bassins fermés, irrigués par les eaux venues des sierras neigeuses, sont transformés en immenses jardins, les "vegas". Là se trouvent Antequera (25 000 habitants), dans le haut Guadalhorce, et Grenade (82 000 habitants), dans la vallée du Genil, célèbre par le charme de son site, la splendeur de son Alhambra, de son Géneralife, de sa cathédrale.

Dans la plaine andalouse se succèdent la pittoresque Jaën (30 000 habitants), ancienne capitale d'un petit royaume arabe ; l'illustre Cordoue (72 000 habitants), dont les Maures avaient fait une des villes du monde les plus savantes et les plus industrieuses à la fois ; Séville " l'enchanteresse " (164 000 habitants), fière de ses monuments anciens : cathédrale que surmonte la Giralda, Alcazar, maison de Pilate, etc., ville de plaisirs, de danses, de "ferias", de courses de taureaux et de processions, mais aussi ville industrielle et port actif. Sur la côte, Jerez (62 000 habitants) exporte son vin excellent (le Xérez des français, le Sherry des Anglais), Cadix (67 000 habitants), l'ancienne Gadès des Phéniciens, longtemps le premier port de l'Espagne, conserve de l'importance grâce à son avantageuse situation, à la sûreté de sa rade, mais la perte des colonies espagnoles lui enleva le plus clair de ses ressources. Huelva (34000 habitants) exporte les minerais du Rio-Tinto. Quant à San-Lucar Barrameda, d'où partit Magellan, Palos où s'embarqua Christophe Colomb, Puerto de Santa-Maria, Moguer, elles eurent leurs époques de gloire, mais ne sont plus rien aujourd'hui.

. . De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

PAYS DE LA COURONNE D'ARAGON. ⌀⌀ Au Nord-Est de l'Espagne, le royaume chrétien d'Aragon se constitua à la même date que le royaume de Castille et s'étendit peu à peu dans la plaine de l'Èbre, puis sur la côte, par l'annexion de la Catalogne en 1162, et la conquête du royaume de Valence en 1237. Il se réunit définitivement à la Castille en 1516, à la mort de Ferdinand le Catholique.

L'Aragon proprement dit se compose des sierras et des plateaux qui prolongent les Pyrénées jusqu'à la vallée de l'Èbre et au bassin de Saragosse. Le haut Aragon est une triste, âpre et rude contrée, très faiblement peuplée, où de misérables bourgades étagent leurs maisons grises au flanc des monts décharnés. Le bassin de Saragosse lui-même est une steppe mal cultivée, sauf dans la partie irriguée par le Canal impérial. La seule ville importante est la sombre Saragosse (124 000 habitants),

illustrée par son héroïque défense contre les troupes françaises (1808 et 1809).

La Catalogne, au contraire, sauf dans la province de Lérida, présente un aspect d'activité, de prospérité bien rare en Espagne. Le cultivateur catalan, que son ardeur au travail rapproche des peuples septentrionaux, a su tirer de ses montagnes et de ses cours d'eau le meilleur profit possible. Sur les terrasses étagées que soutiennent des murs de pierre sèche, il cultive, suivant l'altitude, l'oranger, l'olivier, le châtaignier, la vigne et le blé. Il est également apte aux travaux industriels, et le paysan se transforme aisément en habile ouvrier. Aussi, dans les trois provinces maritimes de Gérone, Barcelone et Tarragone, les villes sont nombreuses et la densité très forte.

A l'intérieur, Gérone, Vich, Olot, Manresa, Sabadella sont des centres agricoles et industriels à la fois. Sur la côte, parmi de nombreux petits ports, Barcelone (618 000 habitants), supplantant l'antique Tarragone, a pris une telle importance qu'elle est aujourd'hui le premier port de commerce et la plus grande ville industrielle de l'Espagne. Tortose enfin, et les villes du royaume de Valence, Vinaroz, Benicarlo, Castellon, Murviedro, Valence (245 000 habitants) sont les débouchés de riches huertas productrices de vins et de fruits.

LES BALÉARES. A l'Aragon se rattache l'archipel des Baléares, longtemps sultanat arabe, puis royaume chrétien incorporé en 1343 à la couronne d'Aragon. Il est formé de deux groupes d'îles : les Pityuses, avec Formentera et Ibiza, et les Baléares proprement dites avec Majorque, Minorque et Cabrera. Couvertes de montagnes pittoresques qui atteignent jusqu'à 1 500 mètres, jouissant d'un charmant climat, ces îles, surtout Majorque et Minorque, ont une population active et dense qui cultive la vigne, l'oranger, l'olivier, les primeurs, l'amandier, et se livre au commerce de mer avec l'Espagne, l'Algérie et la France surtout. Les Mahonnais de Minorque se fixent même en grand nombre dans la province d'Oran, ou tiennent dans nos villes françaises des magasins de produits espagnols. Les ports principaux sont ceux d'Ibiza, de Palma (67 000 habitants) et l'excellente rade de Port-Mahon.

(Notons en passant que l'archipel des Canaries, bien qu'à 1 200 kilomètres de Cadix, est rattaché administrativement au royaume d'Espagne. — Nous l'étudierons au chapitre consacré aux îles africaines.)

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Le bref aperçu que nous avons donné de la géographie physique de l'Espagne, de son histoire et du caractère de ses habitants, explique l'état arriéré où se trouvent son agriculture, son industrie et son commerce.

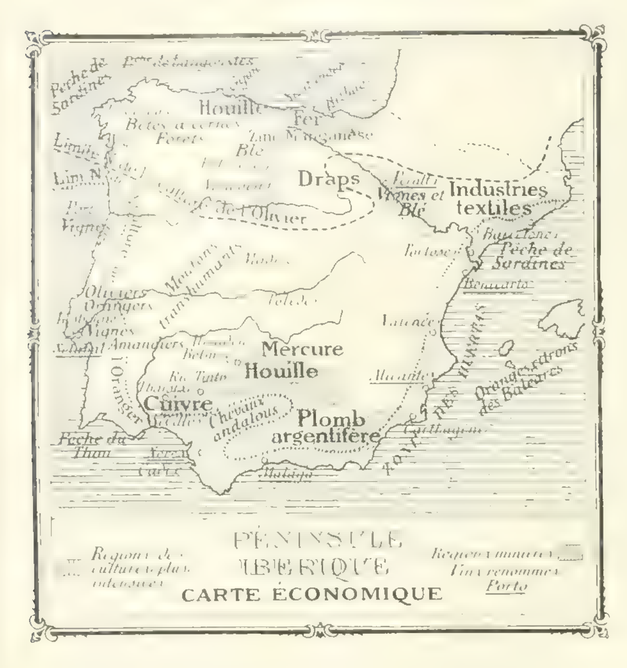
L'extrême sécheresse et l'infertilité naturelle de vastes régions les rendent à peu près inutilisables. La difficulté des communications paralyse en partie l'exploitation des richesses minières ou des produits agricoles. L'apathie de l'Espagnol, sa torpeur spirituelle (" el empatanamiento espiritual "), son mépris atavique pour toute occupation manuelle, son ignorance (près de la moitié de la population est illettrée), le détournent des métiers utiles et multiplient le nombre des mendiants, des vagabonds, des parasites de toute espèce. A ces causes de faiblesse s'ajoutèrent enfin la déplorable politique extérieure ou intérieure de la plupart des rois, les guerres civiles et les " pronunciamientos " du XIXe siècle, les abus d'un fonctionnarisme énorme, d'une bureaucratie absorbante et stérile, les erreurs d'une politique douanière ultra-protectionniste, l'incurie des pouvoirs publics, la mauvaise répartition de l'impôt et le gaspillage des ressources financières au profit exclusif des " caciques ", c'est-à-dire des politiciens de clocher, tout-puissants en matière d'élection. Telles sont, d'après les Espagnols eux-mêmes, les raisons essentielles d'une décadence qui dure depuis trois siècles et réduisit au rang de puissance de second ordre ce noble pays autrefois le premier du monde.

AGRICULTURE. L'agriculture est la principale source de richesse de l'Espagne. Pourtant 5 000 000 de personnes seulement, le quart de la population totale, s'adonnent à l'agriculture, alors qu'en France, par exemple, elle en occupe près de 20 000 000, soit la moitié des habitants. La raison en est que les bonnes terres sont rares. De l'avis des pouvoirs publics, 10 pour 100 seulement du territoire rentrent dans cette catégorie. Ce sont les huertas de la côte et certaines régions bien arrosées des provinces du Nord. 50 pour 100 restent en friche (9 pour 100 en France) ! Le surplus, 40 pour 100, comprend des terrains peu ou moyennement productifs, soit en raison de leur altitude excessive, de leur mauvaise composition, du manque d'eau, soit aussi de la routine et des préjugés étranges des paysans.

Dans la province de Zamora, par exemple, nombre de travaux hydrauliques ont dû être abandonnés devant l'hostilité des gens de la campagne prétendant que " l'irrigation ferait du tort à la généralité des cultures ". En Estremadoure, le canal de Gevora, qui traverse la province de Badajoz, a un débit de 1300 mètres cubes, mais personne ne veut en profiter ! Ces préjugés datent de loin. Au XVIIe siècle, une commission spéciale, nommée pour étudier un plan de canalisation du Tage et du Manzanarès, repoussa ce projet sous le prétexte que " si Dieu avait voulu que ces deux fleuves fussent navigables, il lui aurait suffi d'un *fiat* pour réaliser sa volonté ; ce serait donc attenter aux droits de la Sainte Providence que d'améliorer ce qu'elle a voulu, pour des raisons insondables, laisser imparfait ".

Le problème de l'eau est, comme dans tous les pays aux pluies rares et irrégulières, le plus important de tous. Les neuf dixièmes du territoire appartiennent à la zone sèche où l'irrigation est indispensable. Les Maures avaient

introduit dans la péninsule les méthodes d'utilisation et de répartition de l'eau en usage depuis toujours dans les pays d'Orient. Leur expulsion aux XVe et XVIe siècles fut une cause de ruine pour nombre de régions où l'on cessa d'entretenir barrages, aqueducs et canaux. Seules les



CARTE ÉCONOMIQUE

petites plaines côtières, et certains bassins fermés de la Cordillère bétique, conservèrent leur système d'arrosage. Ce sont aussi les régions les plus productives de l'Espagne. La vigne donne à Alicante, Malaga, Jerez, des vins de choix. L'olivier recouvre les pentes. Les arbres fruitiers: orangers, citronniers, grenadiers, figuiers, amandiers, sont cultivés en grand dans les huertas de Valence, Elche, Orihuela, Murcie, etc. A leur ombre croissent le froment, le maïs, les cultures maraîchères. Le riz et la canne à sucre prennent de l'importance dans la basse Andalousie, à Malaga, à Motril, etc. A l'intérieur, la vigne réussit fort bien dans les campos de Calatrava (vins de Valdepeñas) et en Aragon où elle donne des vins forts en couleur et en alcool consommés comme vins de table ordinaires ou expédiés à l'étranger pour le coupage. Le maïs, le seigle se cultivent surtout dans les régions du Nord (Galice, provinces Basques) où les pluies ne manquent pas. Le blé, enfin, cultivé un peu partout, ne prend une réelle importance que dans les plaines d'Aragon, d'Andalousie, et surtout dans les fertiles " tierras " de Campos en Vieille-Castille. Encore les procédés de culture sont-ils si rudimentaires que la production moyenne à l'hectare atteint à peine 10 hectolitres contre 15 à 20 en France, et, de ce fait, l'Espagne est tributaire de l'étranger pour une part notable de sa consommation.

LES FORÊTS. Les forêts sont rares en Espagne. On n'en trouve plus guère que dans quelques provinces du Nord: Galice, Asturies, Pays Basques, Catalogne, et sur les pentes des sierras. Le chêne vert, le chêne kermès, le chêne-liège surtout sont les essences dominantes, avec le châtaignier et diverses sortes de pins. Ailleurs, les broussailles du maquis, les buissons de cystes, de romarins, de myrtes, de lentisques, de fougères, croissent en touffes espacées. Ailleurs encore, l'arbre a complètement disparu. Au Moyen Age, pourtant, le plateau de Castille était une forêt presque continue où les bêtes sauvages : sangliers, cerfs, ours, erraient plus nombreuses que les hommes. Mais les paysans ont un préjugé, une sorte de haine séculaire contre les arbres dont le feuillage abrite les petits oiseaux mangeurs de grains. De plus, les bergers, pour accroître leurs domaines de pâture, incendiaient méthodiquement, ici comme en Sicile, en Corse, en Grèce, les bois et les maquis. Cette destruction a si bien réussi qu'en maints endroits on marcherait pendant des journées sans apercevoir un seul arbre, et la campagne est réduite à une telle nudité que " l'alouette traversant les Castilles doit emporter son grain ".

L'ÉLEVAGE (chiffres de 1919). La sécheresse du climat et la rareté des bons pâturages ne sont point favorables à l'élevage des bêtes à cornes. Seules les régions bien arrosées qui bordent le golfe de Biscaye nourrissent d'importants troupeaux de bœufs et de vaches (3 396 000 têtes). Les campagnes de Séville et de las Bardenas, en Aragon, ont la spécialité des taureaux pour corridas. Les chevaux peu nombreux (594 000), mais pleins de feu, s'élèvent surtout en Andalousie. Les porcs (4 200 000) sont la grande ressource du paysan dans les chênaies clairsemées de l'Estremadoure et du pays de Léon.

Par contre, les animaux qui s'accommodent d'une maigre nourriture prennent une particulière importance. Les mulets (1 042 000), les ânes (1 016 000) sont précieux dans ces régions où les bonnes routes sont rares, où la majeure partie des transports se fait à dos d'animaux. Les chèvres (3 970 000) et les moutons (19 330 000) surtout, constituent, comme dans les autres pays méditerranéens, la ressource fondamentale.

On sait la renommée des mérinos d'Espagne. Passant l'hiver dans la vallée de l'Èbre, en Andalousie, dans la Manche, la province de Valence et l'Estremadoure, les troupeaux, composés chacun de 10 000 brebis, partaient au printemps sous la conduite d'un mayoral assisté de " rabadanes ". Ils traversaient l'Espagne du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, sur des chemins gazonnés larges de 80 mètres, les " cañadas reales ", unis entre eux par d'innombrables " veredas ", " cordeles ", " descansaderos ", et allaient passer la belle saison dans les monts de Ségovie, d'Avila, de Cuenca, d'Aragon, de la Sierra Nevada, même dans les Cantabres ;



L'ESCURIAL. [illegible] Madrid, dans l'aride solitude des plateaux de Castille, au pied de la Sierra de Guadarrama [illegible] la sombre humeur, le caractère fanatique de ce roi et l'austère grandeur du [illegible]



TOLÈDE. [illegible] sons pittoresques, etc., et, comme pour tant d'autres antiques cités de l'Espagne [illegible]



VIGNERONS D'ESTRAMADOURE. *La vigne,* [illegible] *de Porto, est avec les fruits : oranges, citrons, amandes, olives, etc., la grande ressource du Portugal.* Cl. DE BEAUREGARD.



LES MINES D'ALJUSTREL. *Moins bien pourvu que l'Espagne en richesses minières, le Portugal exploite cependant dans l'Alemtejo quelques productifs gisements de cuivre.* Cl. DE BEAUREGARD.



LA FOIRE DE VILLAFRANCA. *Rendez-vous des "Campinhos" ou paysans d'Estramadoure, dont la plupart, comme nos Corses, ne se déplacent guère qu'à cheval.* Cl. DE BEAUREGARD.



LISBONNE *a grandi à l'estuaire du Tage, sur l'une des plus belles rades qui existent au monde. Elle fut un instant, au XVIe siècle, le port le plus actif de l'Europe, après la fondation de l'Empire colonial portugais. Elle n'a plus qu'une importance assez petite, par suite de la médiocrité économique de la péninsule.* Cl. LÉVY



PÊCHE DU THON EN ALGARVE. *L'Algarve est la plus méridionale des provinces portugaises. On y fait avec succès la pêche de la sardine, de l'anchois, surtout du thon. La vue est prise au moment où les poissons, cernés par la flottille des barques, se débattent au milieu des filets qui les étreignent.* Cl. DE S. M. MANUEL II.



[illegible] DE [illegible]ENA. *L'estuaire du Tage est dominé au Nord-* [illegible] *que pare une magnifique végétation* [illegible] *sur cette "Riviera" portugaise, la plus* [illegible] Cl. LÉVY.



LA TOUR DE BELEM. *Dans la banlieue de Lisbonne, et sur les rives du Tage, attenant à un ancien couvent, la tour de Belem, masse puissante, mais richement ornée, fut construite, à la fin du XVe siècle, près de l'emplacement d'où Vasco de Gama fit voile en 1498 pour les Indes Orientales.* Cl. LÉVY.

[illegible] ayant franchi parfois plus d'un millier de kilomètres.

Cette transhumance n'allait pas sans de grands inconvénients pour la végétation arbustive et les cultures. Avant 1836, la puis- [illegible] munautés religieuses associées) avait même usurpé pour les troupeaux des privilèges tels que toute culture se trouvait, en fait, [illegible] solitude devant eux.

Mais, en 1837, le privilège de la Mesta fut aboli. Le nombre des transhumants diminua si vite qu'il représente à peine aujourd'hui le dixieme du troupeau espagnol. Les voies pastorales envahies par les " labradores " ou cultivateurs disparurent même en bien des points. Cependant les conditions du climat rendent encore la transhumance indispensable à certaines provinces (Avila, Ségovie, Teruel, Salamanque, Léon, Badajoz). Mais, depuis le début du XXe siècle, le transport des troupeaux s'opère surtout par voies ferrées. Moutons, chevaux, mulets et bergers gagnent ainsi très vite, [illegible] renommés des montagnes du Léon, vivent avec leurs bêtes dans des cabanes de pierres sèches, au toit de chaume, couchant sur un lit d'herbes, se nourrissant de lait, de fromage et de pain noir." Le chemin de fer a résolu ce problème, qui parut longtemps insoluble : utiliser les pâturages d'hiver de la steppe, les landes, les llanos, utiliser les pâturages d'été de la montagne sans nuire à la culture [illegible] (A. Fribourg, [illegible], 1910)

MINES ET INDUSTRIES (chiffres de 1919). Si la surface du sol est peu productive, le sous-sol recèle de considérables richesses. Dès l'antiquité, Strabon affirmait qu'en aucun pays du monde on ne pouvait trouver l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb et le fer en aussi grande quantité et de pareille qualité. Les Phéniciens, les Grecs, les Romains exploitèrent ces mines pendant de longs siècles, et l'on traite encore avec profit les énormes amas de scories dont ils ne savaient point extraire tout le métal utilisable. Considérablement ralentie pendant le Moyen Age, cette exploitation ne cessa jamais complètement. Mais c'est de nos jours seulement qu'elle a repris toute son activité. Le fer (5 000 000 de tonnes), très répandu et d'excellente qualité, provient surtout des mines de Biscaye (région de Bilbao), des Asturies (Santander), d'Huelva et d'Almeria. Le cuivre (864 000 tonnes), qui fournit une des plus grosses productions du monde, s'exploite dans la Sierra Morena où les mines de Rio-Tinto et de Tharsis sont les plus célèbres.

Le plomb argentifère (177 000 tonnes) est particulièrement abondant dans la région de Linarès et de Lorca. Almaden (la mine) est la plus riche mine de mercure du monde après celles des États-Unis. Enfin le manganèse, le cobalt, le zinc (103 000 tonnes), l'étain, se trouvent en quantités notables en Galice et dans les provinces basques.

[illegible] largement développées, les industries métallurgiques de tout genre. [illegible] à l'état brut. Sur 5.000 000 de tonnes de minerai de fer l'Espagne n'en transforme guère en fonte, fer ou acier plus d'un demi-million de tonnes dans les usines et les forges de Biscaye et de Catalogne ! C'est que l'Espagne manque de houille. Les 6 000 000 de tonnes produites par les petits bassins d'Oviedo, de Palencia et de Belmez sont tout à fait insuffisantes pour les besoins d'une industrie active, et l'utilisation de la force motrice fournie par des cours d'eau maigres, irréguliers — utilisation à peine commencée du reste — ne peut compenser cette pauvreté. De plus, la rareté des voies de communication est un gros obstacle au transport des matières lourdes et nuit grandement non seulement au développement de l'exploitation minière, mais à l'extension des industries qui en dérivent. Enfin là, comme ailleurs, il faut tenir compte de la mauvaise administration, de l'incurie gouvernementale, de l'indifférence et de l'ignorance des habitants, de la disparition des débouchés coloniaux à la suite de la guerre hispano-américaine et de la rareté ou de la timidité des capitaux espagnols. Ce sont surtout des sociétés étrangères qui exploitent les mines et fondent les usines métallurgiques avec des capitaux étrangers, des ingénieurs, des contremaîtres et même de simples ouvriers également étrangers.

Les autres industries souffrent des mêmes malaises. La plus ancienne et la plus importante est celle du coton (2 700 000 broches), surtout concentrée à Barcelone. Puis viennent les lainages en Catalogne et à Palencia (662 000 broches), l'industrie des conserves, qui se développe sur les côtes poissonneuses du golfe de Biscaye à la Corogne, Vigo, Santander, Irun, etc., les industries électriques, les verreries, les fabriques d'armes, de papier, de chaussures, les tissages de soieries, les fabriques de bouchons, etc., concentrées surtout dans les provinces du Nord ou les grands ports. Mais la plupart des fabriques sont petites, mal outillées, incapables de produire des articles " finis " et dépassant la qualité commune. Si quelques progrès ont été réalisés dans certaines industries (la fabrication des armes, des conserves, la verrerie et l'industrie électrique notamment), c'est encore grâce à l'importation d'un matériel étranger et au concours permanent d'ingénieurs et d'ouvriers étrangers.

LE COMMERCE. Le commerce de l'Espagne, soit intérieur, soit extérieur, est très inférieur à ce qu'il pourrait être et cela pour diverses raisons.

D'abord l'Espagne, même au temps de sa splendeur, ne fut jamais une nation commerçante. " Ses relations avec l'Amérique et l'Océanie furent toujours des relations officielles organisées par une bureaucratie et sur la base de privilèges. " L'Espagnol n'a point, sauf rares exceptions, d'aptitudes mercantiles. Même avec ses anciennes colonies d'Amérique et le peu qui lui reste de ses possessions coloniales, l'Espagne n'entretient que des relations peu importantes. Séparée du Maroc par une distance de 15 à 20 kilomètres, elle n'occupe dans le commerce général de ce pays que le troisième ou le quatrième rang !

A l'intérieur de la péninsule le commerce souffre en

outre de l'insuffisance des moyens de transports et de la cherté excessive des tarifs de chemins de fer.

L'Espagne compte seulement 14 800 kilomètres de voies ferrées, soit 298 kilomètres par 10 000 kilomètres carrés contre 580 en Italie, 762 en Autriche, 874 en France, 1 623 en Belgique, etc. Il y a de vastes contrées, comme la province de Cuenca, où ne pénètre pas le chemin de fer, où les routes existent à peine. Pas de communications directes entre Huelva et Cadix, Malaga et Alméria, Alméria et Carthagène Alicante et Valence, les ports de la Galice et Santander, etc. De plus, les chemins de fer, d'une lenteur et d'une irrégularité proverbiales, maintiennent des tarifs si élevés qu'ils équivalent à la suppression pure et simple des transports à longue distance. Par exemple, à Barcelone, le blé du Danube venu par mer coûte moins cher que le blé de Castille. Pour expédier des oranges de Valence ou de Murcie à Bilbao il est plus économique de les adresser d'abord en Angleterre, d'où on les réexporte ensuite à Bilbao ! Les Espagnols ne peuvent guère consommer les produits agricoles de Valence, de Murcie et de Malaga, à cause des tarifs de chemins de fer qui constituent une barrière plus infranchissable que les tarifs de douane les plus élevés. (D'après A. Marvaud, *L'Espagne au XXe siècle.*)

Enfin l'état arriéré ou embryonnaire de l'agriculture et de l'industrie, le manque de capitaux, la pauvreté générale, ne sont point des facteurs favorables au développement d'actives relations commerciales soit entre nationaux, soit avec l'étranger. L'Espagnol qui produit peu ne peut vendre ou acheter beaucoup.

Aussi n'est-il point étonnant que le chiffre total du commerce extérieur soit encore peu élevé. En 1913, il dépassait à peine 2 500 000 000 de francs, soit 100 francs par habitant (cf. en France 400 francs, en Belgique 1 200 francs), et consiste surtout : à l'importation, en coton brut, machines, charbon, produits chimiques, bois et denrées alimentaires ; à l'exportation, en minerais et métaux, fruits, vins, cotonnades, liège, conserves, huiles, légumes, etc. Ses ports, même les meilleurs et les plus actifs (Bilbao 3 000 000 de tonnes, Barcelone 4 000 000), Cadix, Séville, Gijon, Santander, ne peuvent, faute de moyens de communications rapides et économiques avec l'intérieur, prétendre à un bien grand avenir. Enfin sa marine marchande (830 000 tonnes en 1920) est insuffisante au point que plus des deux tiers des marchandises importées ou exportées le sont par des navires étrangers. Ajoutons que si des progrès réels ont été réalisés depuis une dizaine d'années, notamment dans le commerce des fruits, des vins, des conserves et des minerais, ces progrès sont dus presque exclusivement aux commissionnaires d'autres pays, anglais, allemands ou français.

Depuis la guerre, nous ne possédons encore de chiffres précis que pour l'année 1919. D'après les statistiques anglaises, l'Espagne a acheté, cette année-là, pour 43 375 000 livres sterling de marchandises diverses, et en a vendu pour 52 440 000 livres. En pesetas, ces chiffres peuvent s'exprimer ainsi : 1 000 000 000 d'achat, 1 200 000 000 de ventes. La valeur des transactions n'a donc que peu varié, mais la balance commerciale s'établit en faveur des ventes, ce qui n'était pas le cas en 1913. Parmi les produits exportés en 1919, le vin tenait le premier rang (7 822 000 livres sterling). Puis venaient les autres denrées alimentaires : fruits, huile, poissons, etc. (16 000 000 de livres sterling), les cotonnades (4 832 000 livres sterling), la laine et les lainages (4 269 000 livres sterling), les animaux vivants et les cuirs (3 669 000 livres sterling), les minerais, verres et poteries (3 000 000 de livres sterling), les métaux, manufacturés ou non (3 736 000 livres sterling), etc. Aux importations, les denrées alimentaires (blé, farine, produits coloniaux) venaient en tête (8 582 000 livres sterling). Puis se classaient l'or, en barre ou monnayé (7 362 000 livres sterling), fait significatif et qui montre l'importance des achats onéreux faits à l'Espagne par des nations comme la France ; le coton brut (4 814 000 livres sterling), les machines (4 862 000 livres sterling), les peaux, cuirs et autres produits animaux (3 000 000 de livres sterling), les produits chimiques (3 000 000 de livres sterling), le tabac (1 543 000 livres sterling), etc.

CONCLUSION

L'Espagne est loin d'occuper dans le monde la place qu'elle y pourrait tenir. Son armée compte peu d'hommes, mais beaucoup trop d'officiers. Sa marine de guerre est faible ; ses finances, mal administrées, ont peine à subvenir aux besoins les plus pressants, malgré le poids croissant des impôts et l'augmentation formidable de l'encaisse or de la Banque d'Espagne, passée de 567 000 000 de pesetas en 1914 à plus de 2 000 000 000 en 1918. Il y a beaucoup trop de fonctionnaires, beaucoup trop de " caciques " ou politiciens de clochers, beaucoup trop d'illettrés et de paresseux. Elle manque de moyens de communications, elle laisse trop souvent aux étrangers le soin d'exploiter ses mines, de créer des usines et des maisons de commerce, d'exporter ou d'importer les objets qu'elle produit ou dont elle a besoin. Enfin la perte de ses dernières colonies tropicales : Cuba, Porto-Rico, les Philippines, n'est pas compensée par ses récents essais d'expansion africaine au Rio de Oro et au Maroc. Depuis une quinzaine d'années, pourtant, des efforts sérieux ont été faits pour enrayer une décadence lamentable, et on peut espérer que l'Espagne connaîtra bientôt la vigoureuse renaissance que méritent les rares qualités de ses fils.

" Du haut des Pyrénées se découvre la noble Espagne. C'est la tête de l'Europe. Sa gloire et sa puissance ont subi de nombreuses révolutions. On l'a vue plus d'une fois au bas de la roue de la fortune ; mais jamais l'inconstance du sort, jamais la force ni l'adresse ne sauront abattre ou flétrir les cœurs généreux qu'elle enfante. " (Camoëns, *Les Lusiades*, III).

LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE

Portugal. — Superficie : 89106 kilomètres carrés ; habitants : 5555000.

Nous connaissons déjà les traits essentiels de la géographie physique du Portugal. Ce n'est pas, à proprement parler, une région naturelle au même titre que les Castilles ou l'Andalousie. Au Nord, les âpres montagnes qui couvrent une partie des provinces du Minho, de Tras os Montes, de Beira, sont le rebord occidental de la Meseta espagnole et continuent les sierras de Galice et de Léon. Elles contrastent fortement avec les plaines côtières de l'Estremadoure et de l'Alemtejo, de même que ces plaines n'ont rien de commun avec la province montagneuse de l'Algarve. Il existe aussi des différences sensibles entre le climat océanique des pays septentrionaux, aux pluies abondantes, à la riche verdure, et le climat semi-tropical du Sud.

Les populations même présentent entre elles des dissemblances telles qu'un " type national " portugais n'a pu s'établir. Au Nord, la domination arabe fut trop courte pour prendre racine, et le type celtibère subit peu d'altération. Au Sud, par contre, les croisements furent nombreux et l'habitant de l'Algarve se rapproche beaucoup plus de l'Andalou que du Bragançais.

Pourtant il se créa de bonne heure, sur cette façade océanique de la péninsule, une nationalité nettement distincte des autres. La " reconquista ", partie de la province du Minho et dirigée vers le Sud par des rois, des chevaliers d'origine française, se fit en même temps que la reconquista espagnole et dans le même sens, mais tout à fait en dehors d'elle. L'idiome portugais, détaché vers le XIIIe siècle du tronc commun des dialectes romans, s'éleva peu à peu à la dignité de langue littéraire, créatrice d'œuvres immortelles. Sans cesse menacé par l'ambition des rois d'Espagne, le Portugal dut lutter durement pour maintenir son indépendance, et le souvenir persistant de ces luttes, la crainte vague qu'elles ne recommencent encore, expliquent la défiance, l'antipathie instinctive, la haine même qu'éprouve le Portugais pour son voisin d'Espagne.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

AGRICULTURE. Bien que 46 pour 100 du sol soient considérés comme terrain improductif, le Portugal est essentiellement un pays agricole. On peut le diviser en quatre zones.

La première comprend les régions montagneuses du Nord et du Nord-Est : provinces du Minho, de Tras os Montes et partie de la province de Beira. Le paysage est mouvementé, le climat très variable, la végétation abondante. Le pin, le chêne-liège, l'amandier, le châtaignier, l'yeuse couvrent les pentes. Dans les plaines on cultive le maïs, le seigle.

La deuxième comprend tout le littoral, de Sétubal à Lisbonne. C'est une contrée de petites ondulations, formée de terrains argilo-calcaires, d'aspect calme, au paysage verdoyant, au climat tempéré. C'est aussi la région la mieux cultivée, surtout en vignes (à Porto) et en arbres fruitiers.

La troisième zone est formée par la province de l'Alemtejo et une partie de l'Estremadoure. Région en général plate, monotone, un pays ingrat, des steppes baignées d'une lumière aveuglante, un terrain très sec où l'on cultive surtout l'olivier et le blé.

Enfin la province d'Algarve, très montagneuse, réunit sur un étroit espace une grande variété de terrains et de végétation. Le climat semi-tropical, le sol riche conviennent à toutes les cultures : oliviers, amandiers, châtaigniers, orangers, vignes, maïs la production est faible par suite des procédés arriérés et de la faible densité de la population.

De toutes les cultures la vigne est la plus répandue, et le vin (7500000 hectolitres), qu'il s'agisse du Porto ou de vins de table ordinaires, constitue le principal article des échanges avec l'étranger. Le pays souffre même d'une surproduction que pourrait seule enrayer une meilleure politique douanière ou la limitation obligatoire des vignobles.

Les céréales : seigle et maïs dans le Nord (ce dernier formant la base presque exclusive de l'alimentation des classes pauvres), blé dans le Centre, riz dans les plaines côtières bien irriguées, ne suffisent pas à la consommation du pays. Le rendement moyen à l'hectare est faible (8 à 10 hectolitres pour le blé) et l'irrégularité du climat fait varier du simple au quintuple la production annuelle. Les cultures de fruits, de légumes, de primeurs sont loin d'avoir l'importance qu'elles pourraient prendre. Seul l'olivier donne lieu à une industrie oléicole assez prospère et à un actif commerce d'exportation. Les forêts, sans être bien nombreuses, car le Portugal a souffert, comme tous les pays méditerranéens, d'une déforestation irraisonnée, couvrent cependant des espaces proportionnellement plus vastes qu'en Espagne. De plus, le gouvernement et les particuliers ont entrepris,

depuis quelques années, le reboisement méthodique de certains districts. On exploite surtout le chêne-liège, le pin pour les étais de mines, et le chêne rouvre comme bois de construction. L'élevage enfin, surtout celui des moutons (3000000), des chèvres (936000), des porcs (1 000 000) est une source de profits notables. L'âne et le mulet rendent au Portugal les mêmes services qu'en Espagne. Les bœufs (624000) trouvent dans les provinces du Nord le climat humide, les grasses prairies dont ils ont besoin.

SOUS-SOL ET INDUSTRIES. Il semblerait, d'après certaines recherches récentes, que le sous-sol du Portugal, sans être proportionnellement aussi riche, certes, que celui de l'Espagne, recélât des gisements métallifères étendus, mais le rendement actuel est encore fort peu de chose. Quelques compagnies, la plupart étrangères, exploitent des mines de cuivre, de plomb, de charbon, de fer, d'arsenic, etc., surtout dans l'Algarve et dans les districts de Beira, Aveiro, Evora et Porto. Mais le nombre total des ouvriers employés ne dépasse pas 2000 ! et ce chiffre suffit à indiquer le peu d'importance des exploitations.

Quant à l'industrie, gênée par des règlements douaniers ultra-protectionnistes, elle végète sans plus et est loin de suffire aux besoins locaux. La principale est l'industrie du coton qui occupe 30000 ouvriers environ. Puis viennent les lainages (12 000 ouvriers), les tanneries, la métallurgie, les tabacs, etc. Seule l'industrie des conserves (10000 ouvriers) est vraiment prospère, notamment à Setubal, Espincho, et dans l'Algarve, grâce à l'abondance du poisson sur les côtes portugaises et marocaines.

LE COMMERCE. Le développement de ses côtes, la facilité d'accès de ses ports, sa situation géographique à l'extrémité occidentale de l'Europe, qui en fait le point le plus rapproché de l'Amérique, expliquent la grandeur de l'histoire maritime du Portugal et la place qu'il occupe encore aujourd'hui dans la navigation internationale.

Si l'on ne tient compte que du tonnage total des entrées et sorties dans les différents ports de la République, on constate, en effet, que le Portugal occupe le quatrième rang en Europe, dépassant la Russie, l'Espagne, l'Italie, la Hollande, etc. De 1898 à 1916, l'augmentation fut de 357 pour 100 ! la plus forte du monde après celle du Japon (867 pour 100).

Mais ces chiffres ne doivent pas faire illusion. D'abord, en effet, le pavillon national ne prend qu'une bien petite part à ce mouvement (9 pour 100 seulement) et la marine marchande portugaise est en pleine décadence. Sa flotte est fort peu nombreuse (103 000 tonnes) et les navires qui la composent n'ont qu'un tonnage très faible. De plus, les grands navires étrangers qui font escale à Lisbonne ou Porto ne chargent ou déchargent qn'une quantité insignifiante de marchandises. Ils embarquent surtout des passagers et les derniers paquets de lettres venus par voie ferrée. Comment en pourrait-il être autrement ? Le Portugal est un tout petit pays, faiblement peuplé, sans industrie, qui a peu de produits à vendre et moins encore à acheter. Derrière lui, au lieu d'un hinterland riche, actif, bien desservi, se dresse comme une barrière l'aride Meseta espagnole. Le chiffre élevé du tonnage total n'est donc point le signe d'une activité considérable, et le bref stationnement aux quais des ports ne peut être la source d'importants revenus.

La valeur totale du commerce extérieur qui atteignait, en 1913, 26000000 de livres sterling, s'est élevée en 1919 à 77 000 000 de livres. Le Portugal achète de la morue, du charbon, du caoutchouc, du coton brut, du riz, des produits fabriqués. Il vend surtout du vin (plus de 8000000 de livres en 1919), des peaux brutes, des sardines, du liège, de la laine brute, de l'huile d'olive et des fruits. Il vend, du reste, beaucoup moins qu'il n'achète (8000000 de livres sterling contre 18 en 1913, 25000000 contre 52 en 1919) et ce n'est pas là une des moindres raisons de sa mauvaise situation financière.

Le grand port est Lisbonne, une des rades les plus sûres, les plus belles du monde. Il absorbe à lui seul les deux tiers des importations et le tiers des exportations. C'est plus encore un port de transit qu'un port national. Plus de la moitié des produits qu'il exporte, en effet, sont, ou bien des denrées coloniales : caoutchouc, café, cacao, provenant des colonies et du Brésil, ou bien des articles manufacturés venus d'Europe et réexpédiés en Afrique ou au Brésil. Beaucoup de passagers européens embarquent ou débarquent à Lisbonne pour raccourcir leur voyage en utilisant le plus possible les voies de terre.

Après Lisbonne se classent Porto et Leixoës, grands exportateurs de vins, Setubal, Villa-Réal, Vianna do Castello, Aveiro, etc.

Le meilleur client du Portugal est l'Angleterre. Elle absorbe 40 pour 100 des exportations et 33 pour 100 des importations. Puis viennent le Brésil, et, loin derrière lui, l'Allemagne, l'Espagne, la France, les colonies portugaises.

Enfin le commerce extérieur est gêné par l'insuffisance et la cherté des moyens de communication. Malgré les gros sacrifices faits par l'État depuis une soixantaine d'années, il n'existe encore que 12000 kilomètres de routes, et 2800 kilomètres de voies ferrées (soit 0 km, 66 par 1000 habitants, contre 9 kilomètres en France, 125 en Belgique), presque toutes à une seule voie.

POPULATION ET VILLES. Le Portugal est peuplé de 5500000 habitants, environ, soit une


ITALIE
Échelle
0 50 100 150 200 k
Légende
Altitudes
Profondeurs
BUDAPEST
Szegedin
Subotica
Osiek
Pecs
Zagreb Agram
BELGRADE
Gradisca
Banjaluka
Sarajevo
Mostar
Cettigne
Scutari
Durazzo
Valona
ALBANIE
MILAN
Turin
Gênes
Savone
Spezia
Parme
Crémone
Mantoue
Padoue
Ferrare
Venise
Golfe de Venise
Trieste
Fiume
Pola
Ravenne
Bologne
Ancône
Pise
Livourne
Sienne
TOSCANE
MARCHES
ABRUZZES
ROME
Civita Vecchia
Gaète
NAPLES
Salerne
Potenza
BASILICATE
Foggia
Barletta
Bari
Brindisi
Tarente
Otrante
Golfe de Tarente
Cosenza
Messine
Palerme
Trapani
Marsala
Girgenti
Catane
Syracuse
SICILE
I. Stromboli
Ustica
I. Pantelleria
I. Gozo
I. de Malte
Bastia
Ajaccio
Bonifacio
Sassari
SARDAIGNE
Sebenico
Lissa
Curzola
MER ADRIATIQUE
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
MER MÉDITERRANÉE
TUNISIE
Bizerte
Sousse
Sfax
Gafsa
Gabès
Iles Kerkenah
Golfe de Gabès
I. de Djerba

densité moyenne de 55 habitants au kilomètre carré. Les régions les plus peuplées sont celles du Nord. Une partie de l'Estremadoure et de l'Alemtejo n'ont, par contre, qu'une densité très faible. L'augmentation est lente malgré la fécondité des familles, à cause de l'émigration qui enlève chaque année à la mère-patrie plus de 40 000 de ses enfants. La plupart des émigrants se rendent en Amérique, surtout au Brésil. Très peu se fixent dans les colonies portugaises où ils ne sauraient gagner leur vie.

Il n'existe en Portugal que deux villes de plus de 100 000 habitants. Ce sont Lisbonne (435 000) et Porto (194 000). La première doit sa beauté non pas à ses monuments anciens, car la ville, sauf le célèbre couvent de Belem, fut entièrement détruite par le tremblement de terre et l'incendie en 1755, mais à son climat charmant, à sa merveilleuse situation sur " la mer de paille ", à la riche végétation qui couvre les collines de Cintra, de Cascaès et Torres Vedras. Porto est pittoresquement situé sur les collines qui descendent vers le Douro au débouché des riches vignobles du Paiz de Vinho. Braga (24 000 habitants), le joli petit port de Vianna do Castello, Bragance, qui donna son nom à l'ancienne famille régnante, Guimaraës, Coimbre (20 000 habitants), anciennes capitales des rois de Portugal, Thomar, au couvent fameux, Covilha, où l'on tisse la laine, et Sentarem, au milieu de forêts d'oliviers, sont les plus notoires des cités au Nord du Tage. Au Sud, les villes de l'Alemtejo : Elvas, Beja, Evora, qui eut son époque de gloire et montre encore avec quelque orgueil d'importantes ruines romaines, sont de gros bourgs insignifiants. Le port de Setubal (30 000 habitants) a seul quelque activité. Enfin, sur les pentes pittoresques et au fond des calanques de l'Algarve, une série de petites villes ou de ports de pêche : Tavira, Lagos, Sagrès mirent au soleil leurs maisons blanches qu'ombragent les palmes.

CONCLUSION

Le Portugal souffre des mêmes maux que l'Espagne : instabilité du gouvernement, révolutions nombreuses, mauvaise administration, " caciquisme ", indolence et paresse des habitants, manque d'instruction (60 pour 100 environ des Portugais sont illettrés), pénurie et timidité des capitaux, etc. Il a pu conserver jusqu'à nos jours une part encore fort considérable de son immense empire colonial (Madère, Açores, Iles du Cap-Vert, Guinée, Iles de Sao-Thomé et Sao-Principe, Angola, Mozambique, Goa et Diu dans l'Inde, Macao, Timor, en tout 2 065 375 kilomètres carrés et 8 500 000 habitants). Mais ces possessions sont si mal administrées, et la métropole en tire si peu de profits, qu'à diverses reprises il fut question de les vendre. De plus, il semble que, même dans les classes dirigeantes, se produise une sorte d'indifférence, de fatigue morale, de dégoût pour l'action, de pessimisme aigu, de désespérance même qui aboutit souvent au suicide, et serait de nature à faire naître les craintes les plus graves pour l'avenir de la nation portugaise.

CHAPITRE X

L'ITALIE

GENERALITES. Comme un pont gigantesque jeté entre l'Orient et l'Occident, l'Italie s'allonge de la Mer Ionienne aux Alpes. Des trois péninsules méditerranéennes elle est la moins étendue : 305 000 kilomètres carrés (Espagne 596 856, péninsule Balkanique 450 000 kilomètres carrés), mais la mieux placée, la plus fertile, la plus peuplée, celle pour laquelle les dieux semblent avoir réservé leurs grâces les plus singulières, celle qui tint le premier rang dans l'histoire du monde. Nul pays ne fut plus longuement, plus âprement convoité, et cela se comprend, car il n'en est point d'autre, peut-être, qui exerce sur l'étranger un plus fort attrait et qui, si peu qu'on l'ait connu, inspire un désir plus ardent de ne le point quitter.

L'Italie se divise naturellement en trois régions : continentale, péninsulaire, insulaire.

L'Italie continentale est une vaste plaine fermée au Nord et à l'Ouest par les Alpes, au Sud par l'Apennin, et qui s'ouvre vers l'Est sur l'Adriatique. Ancien golfe marin, surhaussé, puis comblé par les alluvions des cours d'eau descendus des Alpes et de l'Apennin, elle se rattache directement à l'Europe centrale non seulement par sa situation géographique, mais aussi par son climat, le régime de ses cours d'eau, sa végétation, son histoire, le genre de vie que l'on y mène. Elle possède une partie notable des chaînes alpines. Elle a donc sa part de glaciers, de hautes prairies d'été, de torrents abondants nourris par les neiges et les pluies alpestres. Elle a, comme la Suisse, ses beaux lacs aux eaux bleues, ceints de moraines anciennes. Si les étés sont plus chauds qu'à Montpellier, les températures hivernales sont inférieures à celles de Paris, et rien dans la végétation (sauf quelques

exceptions nettement localisées) ne rappelle la flore méditerranéenne. Du reste, habitée primitivement par des populations de race celtique, elle fut longtemps considérée comme distincte de l'Italie proprement dite et porta le nom caractéristique de Gaule Cisalpine. C'est elle que Allemands, Autrichiens, Français se disputèrent le plus âprement. C'est chez elle qu'ils demeurèrent le plus longuement installés. Et c'est elle qui, depuis le " Risorgimento ", favorisée par un contact direct, par des communications sans cesse accrues avec les grands États de l'Europe centrale et occidentale, s'est développée, s'est industrialisée, s'est enrichie avec le plus de promptitude et de succès. Turin, Milan sont les plus européennes, ou plutôt les moins italiennes des grandes villes d'Italie, et le Français venant de Lyon, par exemple, y trouve une atmosphère, une activité, des préoccupations analogues à celles qu'il connaît chez lui. Il n'est point jusqu'à la couleur des cheveux et des yeux (notable proportion de blonds aux yeux bleus), jusqu'à la langue même (usage de l'*u* français ou allemand, de diphtongues nasales dans le dialecte piémontais) qui ne marquent ce caractère européen de l'Italie du Nord.

L'Italie péninsulaire et insulaire est, au contraire, essentiellement méditerranéenne.

L'Apennin forme l'ossature de la presqu'île et de son prolongement naturel, la Sicile.

C'est une chaîne jeune, formée de terrains tertiaire et secondaire, qui se moulèrent sur le rebord oriental d'un ancien continent comme le Pinde balkanique se moula sur l'ancienne Égéide, ou la Sierra Nevada sur le " Horst " castillan. Cet ancien continent, la Tyrrhénide des géologues, est aujourd'hui en grande partie disparu, et a fait place aux fosses profondes de la Mer Tyrrhénienne. Seules, les roches primitives de la Corse, de la Sardaigne, de la pointe orientale de Sicile, du massif de Sila, sont les témoins encore debout de son ancienne extension.

Peu de plaines, et petites comme en Grèce ; partout le moutonnement des collines ou les pentes pittoresques des monts étagés. Grâce à l'étroitesse de la péninsule frappée de toute part par les vents marins, grâce à l'absence de hauts plateaux intérieurs, il y pleut, en moyenne, beaucoup plus que dans les presqu'îles Ibérique ou Balkanique. Mais on y trouve partout le ciel lumineux, l'atmosphère pure, l'absence de brouillards, les tièdes hivers, les longs étés chauds et secs propres au climat méditerranéen. Le régime des eaux courantes (petits fleuves côtiers rapides, très irréguliers, tour à tour presque desséchés ou roulant des flots d'eau trouble, chargée de limons qu'ils déposent à leur embouchure), est analogue au régime de nos rivières provençales, des fleuves grecs, des ouaddys algériens. L'olivier, l'arbre caractéristique des terres méditerranéennes, couvre les plaines et les collines, mêlé à nombre de plantes toujours vertes. Le citronnier, l'oranger mûrissent leurs fruits de Gênes à Syracuse.

Le volcanisme et son corollaire habituel : les tremblements de terre, à peu près absents de l'Italie continentale, jouent, au contraire, le premier rôle dans la péninsule. De la Toscane à la Campanie, des masses de tufs, de laves anciennes, flanquent les bases occidentales de l'Apennin et constituent la majeure partie des plateaux toscans, des plaines et des collines du Latium et de Campanie. Les éruptions du Vésuve, de l'Etna, du Stromboli ne marquent que le stade présent d'une activité volcanique fort ancienne. Les tremblements de terre, habituels aux rives de la Méditerranée, cette fosse profonde, ce point faible de l'écorce terrestre, atteignent, dans l'Italie méridionale et en Sicile, leur maximum de fréquence et d'effets destructifs.

Enfin, si les rapports naturels de l'Italie continentale se sont toujours établis, volontairement ou non, avec les pays de l'Europe centrale, ce sont les régions méditerranéennes qui entretinrent de tout temps les plus étroites relations avec la péninsule et les îles qui l'accompagnent. Dès le VIII[e] siècle avant J.-C., les premiers colons grecs vinrent s'établir sur les rivages de Sicile, de Calabre, de Campanie. Agrigente, Syracuse, Catane, comme Sybaris, Tarente, Naples, Cumes furent, pendant des centaines d'années, les capitales de la " Grande Grèce ". Même au centre de la péninsule, les Étrusques furent en rapports constants avec l'Hellade. Plus tard, les Arabes fondèrent en Sicile des établissements durables, avant que les Aragonais vinssent mettre la main sur le royaume de Naples. Encore aujourd'hui, les communications sont peu commodes entre Italie du Nord et Italie du Sud.

La température, la manière de vivre, les dialectes ont des caractères spéciaux. Tandis que, par exemple, entre Français du Nord et Français du Midi, la pénétration est intime et constante, il est relativement très peu de Piémontais, de Lombards ou de Vénitiens qui connaissent la Calabre, la Sicile, les Pouilles. Quant à la Sardaigne, les Italiens du continent avouent eux-mêmes qu'elle est une sorte de terre vierge, inconnue et trop longtemps délaissée.

Ainsi l'Italie, bien que séparée de l'Europe par de hautes montagnes et paraissant constituer une unité géographique parfaite, se divise cependant en régions naturelles nettement individualisées. A la différence essentielle qui sépare l'Italie continentale de l'Italie péninsulaire, s'ajoutent, en effet, dans le corps même de la péninsule, des divisions locales imposées par la nature. La Toscane, l'Ombrie, les Marches, le Latium, les Pouilles, la Campanie, la Calabre ont chacune leurs caractères particuliers et cette diversité même, aggravée par la difficulté des communications entre Nord et Sud, Est et Ouest, explique ce que fut l'histoire de l'Italie, et pourquoi l'unité politique s'y réalisa si tardivement. Elle justifie du même coup la nécessité où l'on se trouve, si l'on veut avoir une idée exacte et claire de ce que sont vraiment les régions italiennes, de consacrer à chacune d'elles une étude particulière et comme une sorte de monographie.

L'ITALIE CONTINENTALE

LES ALPES. Que l'on arrive de France, de Suisse ou d'Autriche, on ne parvient en Italie qu'en franchissant la barrière des Alpes.

Les massifs alpestres, qui, suivant une convention communément adoptée, se séparent de l'Apennin Ligure au col de Cadibonne, décrivent autour de la plaine Padane un double arc de cercle. Le premier va des Alpes Maritimes au lac de Garde, le second du lac de Garde aux plateaux du Carso.

Dans la première partie, peu d'heures suffisent, la ligne de crêtes franchie, pour gagner la plaine. L'effondrement de la dépression piémontaise et lombarde, en effet, a fait disparaître cette série de massifs et de chaînes, formés en majorité de roches secondaires et tertiaires, qui, en France et en Suisse, s'étalent sur 300 kilomètres de large et constituent les Préalpes. C'est le cœur même du plissement alpin, où dominent les granits, les gneiss et autres roches anciennes, qui surplombe immédiatement la plaine. Aussi l'Italie ne possède-t-elle qu'une faible partie des hauts massifs : le Viso (3 863 mètres), le Grand Paradis (4 061 mètres), les flancs méridionaux du mont Blanc et des Alpes Pennines. A l'Est du lac de Côme, au contraire, les chaînes subalpines, qui flanquent les massifs cristallins centraux, se sont conservées au Sud comme au Nord de l'Ortler, de l'Oezthal, des Tauern. Aux Alpes calcaires de Bavière correspondent les Alpes du Bergamasque (2 911 mètres), l'Adamello (3 561 mètres), les Alpes Dolomitiques du Tyrol, célèbres par leurs formes étranges, leurs pics déchiquetés, les teintes éblouissantes de leurs roches blanches que le soleil couchant illumine de rose tendre, de violet, de rouge pourpre ; les Alpes du Cadore, enfin, et les Alpes Carniques qui, par les Alpes Juliennes, se confondent peu à peu avec les plateaux du Carso et les rides parallèles des monts Dalmates.

Tandis que, à l'Ouest, les vallées alpestres italiennes n'eurent point l'ampleur nécessaire pour donner naissance à des groupements humains indépendants et vivant de leur vie propre, au Centre et à l'Est les larges vallées du Tessin, de l'Adda, de l'Adige virent se constituer des unités ethniques qui ont conservé jusqu'à nos jours leur individualité : canton suisse du Tessin, Valteline, Trentin et Tyrol italien. Ces vallées ont joué dans l'histoire un rôle important. Les races germaniques, latines, slaves même s'y heurtèrent et s'y disputèrent la prééminence. Encore aujourd'hui, si les victoires de la Grande Guerre ont rendu à l'Italie l'entière vallée de l'Adige, si longtemps possédée par la Bavière, puis par l'Autriche, la Suisse conserve le canton du Tessin et pousse sa frontière jusqu'aux abords de Côme, à moins de 10 lieues de Milan.

Cette disposition et ces variations mêmes des limites politiques prouvent que les Alpes, malgré leur largeur, leur altitude, l'ampleur de leurs glaciers, de leurs neiges éternelles, ne constituent pas une barrière fort difficile à franchir. Sur les deux versants, les têtes des vallées opposées se rencontrent à brève distance et communiquent par des cols d'accès assez aisé en tout temps.

Aussi, dès l'époque préhistorique, une circulation régulière s'établit. Peuples migrateurs, commerçants, armées romaines, carthaginoises, germaniques, françaises, autrichiennes, allongèrent leurs colonnes vers les passages, les " Monts ", où les bonnes routes carrossables remplaçaient peu à peu les sentiers muletiers. De nos jours, les progrès de la technique ont permis aux voies ferrées de franchir à leur tour ce rude obstacle. A l'Ouest, par les cols de Tende (1 873 mètres), de Largentière (1 870 mètres), du mont Genèvre (1 864 mètres), du mont Cenis (2 030 mètres), du Petit et du Grand Saint-Bernard (2 157 et 2 472 mètres), par les voies ferrées de Tende et du Fréjus (tunnel dit du mont Cenis, 13 052 mètres), toutes les voies de communications convergent naturellement vers Turin. Au Centre, les routes et les chemins de fer du Simplon (tunnel de 19 531 mètres), du Saint-Gothard (tunnel de 14 943 mètres), les cols du Splugen (2 117 mètres) et de la Maloïa (1 811 mètres), le col et le tunnel du Bernina (2 330 mètres), la route du Stelvio (2 756 mètres, la plus haute route carrossable de l'Europe) mènent à Milan par les vallés du Tessin et de l'Adda. A l'Est, le Brenner (1 362 mètres) est emprunté par la route et la voie ferrée qui, venant d'Innsbrück, dévalent sur Vérone par la vallée de l'Adige, tandis que Venise communique avec Vienne par la route et la voie ferrée du Tarvis (816 mètres), auxquelles se joignent les lignes parties de Trieste et de Fiume par Ljubljana et Graz.

Nous verrons plus loin de quelle importance fut, pour la vie économique de l'Italie, la multiplication de ces grandes artères transalpines.

APENNINS. La bordure méridionale de la plaine Padane est formée par l'Apennin Ligure et l'Apennin Toscan qui, du col de Cadibonne à Rimini sur l'Adriatique, allongent en direction Nord-Ouest-Sud-Est leurs croupes de serpentine, de marne et de calcaire. La pente, brusque sur le versant Sud, est modérée sur le versant Nord, et c'est par une série d'ondulations maigrement boisées que, des crêtes du Penna (1 732 mètres), du Succiso (2 017 mètres), du Mont Cimone (2 165 mètres), on gagne les plaines de Romagne. L'Apennin constitua longtemps une véritable barrière entre la Gaule Cisalpine et l'Italie proprement dite. Les armées d'Annibal le franchirent avec difficulté, et la Voie Emilienne dut le contourner par l'Est. De nos jours encore routes et voies ferrées n'y sont pas nombreuses. Les principales empruntent

les cols de Cadibonne (490 mètres), de la Bocchetta, (775 mètres), du Giovi (470 mètres) qui mènent de Savone et de Gênes à Turin et Milan, le défilé de Pontremoli ou de la Cisa entre Spezia et Parme, le col de la Poretta qui conduit de Florence à Bologne.

LA PLAINE. Longue de plus de 400 kilomètres, large d'une centaine de kilomètres en moyenne, la plaine s'étend du pied des Alpes et de l'Apennin jusqu'à l'Adriatique et aux plateaux du Carso. C'est une sorte d'immense delta analogue aux plaines du Gange ou du Hohang-Ho, de pente insensible, d'une horizontalité presque absolue, où les routes ne rencontrent d'autres obstacles que les rives incertaines des fleuves. Au pied des Alpes, une zone de transition est ménagée, sur certains points, par les moraines des glaciers anciens qui remplissaient les vallées alpestres. Telle est l'origine des collines pierreuses d'Ivrée, au débouché du val d'Aoste, des ondulations de la Brianza près du lac Majeur, de l'amphithéâtre de mamelons qui ceint le lac de Garde et que domine la tour de Solférino. A l'Ouest, les riantes collines du Montferrat, couvertes de vignes, de taillis de châtaigniers, coupées de vallons ombreux, éperon détaché de l'Apennin par la faille profonde du Tanaro, forment une sorte d'île que le Pô contourne sans pouvoir l'entamer. A l'Est, entre Vicence et Padoue, les monts Berici (419 mètres) et Euganei (586 mètres), dont les pittoresques ondulations se détachent en bleu sombre sur le gris argenté des plaines noyées de brume, sont de très anciens volcans qui jaillirent, avant même la naissance des Alpes, sur le bord de l'effondrement Adriatique. Sauf rares exceptions, leurs formes présentes ne décèlent plus guère leur origine. Elle se manifeste cependant par les sources thermales et gazeuses qui jaillissent à leurs pieds. Les jets d'hydrogène (fontaines ardentes), les volcans de boue (" bombi " de Querzola, de Nirano, de Sassuolo), que l'on observe sur les dernières pentes de l'Apennin entre Modène et Faenza, s'expliquent de la même façon.

LE CLIMAT. Le climat de la plaine est nettement continental. La ceinture des Alpes, et surtout de l'Apennin, s'oppose à l'influence adoucissante des vents marins. L'hiver est long et froid. On a constaté des minima absolus de 18° à Alexandrie, de 15 à Turin, de 12 à Milan, et la moyenne de janvier à Turin (0°,2) et Milan (0°,5) est la même que celle de Nancy. Venise, même, aux rives de l'Adriatique, n'a pas une moyenne de janvier supérieure à celle de Paris (2°,7), et le thermomètre peut y marquer 9 et 10 degrés sous zéro. Par contre, les étés y sont brûlants. En juillet, il fait, à Milan, à Vicence, à Bologne, aussi chaud qu'à Palerme (24°,7 à Milan, 25°,5 à Bologne). Et cette chaleur est rendue fort pénible par l'instabilité de la pression, l'état constamment orageux d'une atmosphère chargée d'électricité, surtout l'humidité de l'air qui donne l'impression de vivre dans une serre surchauffée. Il pleut, en effet, abondamment et en toute saison dans la zone alpine et subalpine où la région des lacs, celle du Frioul, reçoivent plus de 1m,50 d'eau (Lugano 1m,57, Udine 1m,55), Milan, Brescia, Vérone, plus de 1 mètre. L'Apennin Ligure et l'Apennin Toscan ne sont pas moins arrosés. La quantité d'eau qui s'abat sur le centre de la plaine n'est pas aussi forte, mais cette diminution est compensée par l'évaporation des rivières, des lacs, des canaux. Aussi ne faut-il point chercher en Lombardie ou en Vénétie les beaux ciels purs, l'atmosphère nette et transparente, les horizons lumineux que l'étranger mal informé s'attend à trouver partout en Italie. Certes les beaux jours ne sont pas rares, soit en été pendant la brève période qui suit une averse d'orage, soit en hiver où le froid est vif mais sec, et, pendant ces beaux jours, la lumière fine, nuancée, caressante, qui inspira tous les peintres de Venise, est d'une émouvante séduction. Pourtant beaucoup plus nombreuses apparaissent les journées grises où la plaine se noie dans une mer de brouillard, où des semaines se passent sans qu'apparaissent dans le lointain la crête des monts.

Seule la mince lisière où se logent les lacs a des conditions climatiques un peu différentes. Protégées contre les vents alpestres par de hautes parois rocheuses, soumises à l'influence adoucissante des eaux, les rives des lacs Majeur, de Côme, de Garde ont des hivers plus doux, des étés moins pénibles que la plaine qui les prolonge. L'olivier, l'amandier, le citronnier même y mûrissent leurs fruits. C'est, pour qui vient du Nord, une sorte de témoin avancé du monde méditerranéen et comme le premier sourire, vite évanoui, d'une nature nouvelle.

LES FLEUVES ET LES LACS. Le Pô draine à l'Adriatique la majeure partie des eaux de l'Italie continentale. Long de 672 kilomètres, il naît au pied du Viso, arrive très vite en plaine et, en décrivant des méandres nombreux comme tous les fleuves de plaine, il s'achemine avec lenteur vers la mer. Sa largeur, qui atteint 900 mètres à Crémone, 1 300 à Guastalla, se réduit plus loin à quelques centaines de mètres. Il roule en moyenne 1 750 mètres cubes d'eau, presque autant que le Rhône à Avignon, moyenne considérable si l'on songe au peu d'étendue de son bassin (70 000 kilomètres carrés). Le fleuve reçoit, en effet, le tribut des pluies, des neiges, des glaciers des Alpes par tout un cortège d'affluents. Le Tanaro grossi de la Stura, le Chisone, la Maira, la Doire Ripaire venant d'Alpes moins hautes et moins froides, n'ont qu'un débit assez restreint. Mais la Doire Baltée, la Sésia sont nourries



LAC DE CÔME. — BELLAGGIO. [illegible] *méridional des Alpes, les lacs italiens (Majeur, de Lugano, de Côme, de Garda), [illegible] dans le [illegible] qui barrent les [illegible] dans leurs eaux calmes et leurs rives ensoleillées verdoyantes, au doux climat, où mûrissent l'olive et le citron, n'ont point cessé, depuis les temps antiques, d'attirer les hommes. Bellaggio est la plus fréquentée des villégiatures qui s'échelonnent aux abords du lac de Côme [illegible]* Cl. [illegible]



PAYSAGE DU TYROL ITALIEN. [illegible] *[illegible] quand elles se [illegible] des teintes [illegible] de l'automne; derrière le rideau des arbres se dissimulent les alpages, ou pâturages d'été; enfin, barrant l'horizon, les parois verticales, les arêtes déchiquetées des Dolomites.* Cl. [illegible]



LE MONT VERMEL. *L'une des deux cimes de la Marmolata, magnifique belvédère des Alpes Dolomitiques, dont le point culminant atteint 3. 344 mètres. L'ancienne frontière austro-italienne suit exactement la crête de ces montagnes qui maintenant appartiennent en entier à l'Italie.*



LA VALLÉE DU PIAVE. *La vue est prise au point où le fleuve se dégage de l'étreinte des monts et débouche sur la plaine Padane. Là se livra le dernier et victorieux assaut mené par les troupes franco-italiennes contre les Austro-Hongrois. (Notez le pont coupé et les villages en ruines.)*



UNE FERME PRÈS DE VICENCE. *Dans les plaines merveilleusement fécondes qu'irriguent le Pô et ses affluents les bâtiments agricoles revêtent souvent un aspect monumental où survit la tradition romaine.* Cl. GRANGER



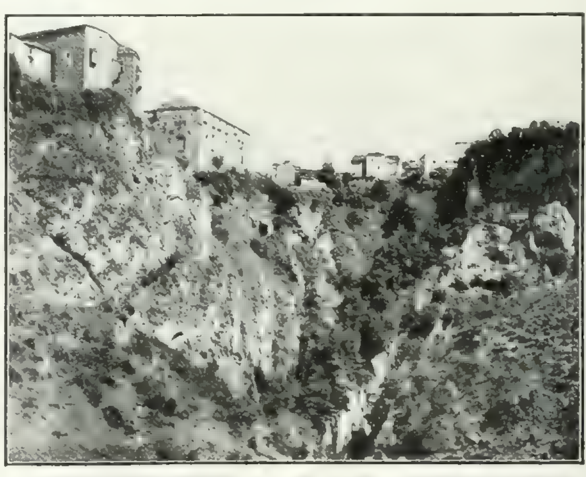
LA VALLÉE DE L'ISONZO *marque à peu près la limite entre la plaine Padane et les plateaux du Carso.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



PAYSAGE DANS LES MONTS BERICI. *Gracieuses collines dominant la plaine de Vicence, les monts Berici s'ornent d'une rare parure de villas, de sanctuaires étincelant au milieu des grands arbres.* Cl. GRANGER.



[illegible] *Fiume, au fond du golfe du* [illegible] *avec l'* [illegible] *d'Italiens et de Slaves.* [illegible] *petite République autonome.*



GOUFFRE DE LA TROIBA. *La victoire a donné à l'Italie la presqu'île d'Istrie et les plateaux du Carso dont les calcaires perméables sont troués comme une écumoire par une multitude de gouffres et de dépressions appelées dolines ou poljés, où se perdent les eaux.* Cl. ALOIS BEER.

par les glaciers du Grand-Paradis, du mont Blanc du mont Rose. Le Tessin, qui concentre les eaux des Alpes Pennines, du Saint-Gothard, de l'Adula, peut se comparer par la masse d'eau qu'il débite aux principaux fleuves de l'Europe occidentale. L'Adda, venu de l'Ortler, est à peine moins puissant. L'Oglio, alimenté par les glaciers de l'Adamello, le Mincio, déversoir du lac de Garde, complètent la série des grands affluents alpestres.

Une partie de ces rivières sont heureusement régularisées par les lacs qu'elles traversent. Cependant, si le Mincio varie peu et " coule d'un flot toujours tranquille et pur sous les noires arcades de Peschiera ", la quantité d'eau qui se déverse parfois dans les lacs de Côme et Majeur est telle que leur niveau peut s'élever de plusieurs mètres et que le débit du Tessin et de l'Adda peut, à leur sortie, varier dans la proportion de 1 à 80 (de 16 mètres cubes à 817 pour l'Adda, de 50 à 4 000 pour le Tessin).

Beaucoup plus irréguliers encore sont les affluents venus de l'Apennin : Trebbia, Taro, Secchia, Panaro, à sec en été, torrents furieux après une pluie d'orage, " tour à tour bénis pour leurs alluvions fertilisantes ou maudits pour leurs crues dévastatrices ".

De là le régime du Pô, l'amplitude considérable de ses variations (de 156 à 5 000 mètres cubes), la masse formidable d'alluvions (46 000 000 de mètres cubes) qu'il entraîne annuellement vers la mer et qui lui servent à pousser toujours plus avant son immense delta. De là les précautions que l'homme a dû prendre depuis la plus haute antiquité pour limiter les inondations, assécher les marécages des terres basses, régulariser l'écoulement des eaux.

Commencée par les Etrusques, continuée pendant toute l'époque romaine, un moment compromise à la suite des invasions barbares, cette œuvre colossale fut reprise au XIIe siècle et ne s'est plus arrêtée depuis lors. Un système complet de digues accompagne le Pô et ses affluents. Elles ont, il est vrai, l'inconvénient d'obliger les cours d'eau à déposer dans leur lit même une partie des alluvions qu'ils ne peuvent plus disperser sur une aire très vaste d'inondation. Le lit s'exhausse peu à peu et son niveau finit par être supérieur à celui des terres environnantes, danger redoutable en cas de rupture. Mais ce danger, du reste prévu et paré dans la mesure du possible par des contre-digues, des canaux d'écoulement, etc., est peu de chose en comparaison des avantages obtenus : conquête à la culture de millions d'hectares, protection assurée aux villes et aux campagnes, constitution d'un réseau navigable, fort peu utilisé jusqu'à nos jours, mais qui va l'être dans un délai assez bref (projet Milan-Venise).

A ces travaux de protection s'en ajoutèrent d'autres destinés à tirer parti de l'action fertilisante des eaux par la construction de canaux et rigoles d'irrigation. Il en existait déjà au temps de Virgile, comme en témoigne ce vers des *Géorgiques* : "*Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt*, — fermez maintenant les rigoles, enfants, les prés ont assez bu ". Mais c'est à partir du XIIe siècle surtout que se multiplièrent les travaux de ce genre. Le Naviglio Grande, du Tessin à Milan, est contemporain de Frédéric Barberousse; le canal de la Martesana, qui relie l'Adda à Milan, le Naviglio Interno furent creusés sous Ludovic le More et François Sforza. Le canal de Milan à Pavie date de la période napoléonienne. Le canal Cavour, achevé en 1863, arrose la Lomellina entre Chivasso sur le Pô et Turbigo sur le Tessin. Une série d'autres artères d'importance moindre, répandent, par une multitude de rigoles, les eaux empruntées aux rivières ou aux canaux principaux. Du Piémont au Frioul, il n'est pas un seul domaine peut-être qui ne possède son large fossé d'irrigation ou d'assèchement ; et l'on voit, tout le long des routes, à l'ombre des haies épaisses de saules et de peupliers, courir les eaux silencieuses.

Le domaine du Pô est complété par celui des fleuves côtiers de Vénétie : Adige, Brenta, Piave, Livenza, Tagliamento, Izonzo. L'Adige, venu de l'Oezthal, draine les eaux de tout le Tyrol méridional. Long de 410 kilomètres, il roule en moyenne 500 mètres cubes d'eau; mais, lors de la fonte des neiges ou après les pluies d'automne, son débit peut atteindre 2 500 mètres cubes à la seconde. Les autres, beaucoup plus courts, dévalent en pente forte des Alpes Dolomitiques, Carniques et Juliennes, où la hauteur des pluies dépasse partout $1^{m},50$ et atteint par endroits $2^{m},50$. Très irréguliers, coulant dans de larges lits semés d'îles, aux rives constamment changeantes, ils entraînent dans leurs crues subites, parfois dévastatrices, une masse énorme d'alluvions qui complètent l'œuvre de colmatage accomplie par le Pô.

LES COTES. Le caractère des fleuves et l'histoire même de la plaine Padane expliquent l'aspect présent des côtes italiennes de l'Adriatique entre Trieste et Rimini. C'est le type de la côte lagunaire en voie d'accroissement constant. Les sables et les boues charriées par les fleuves continuent le comblement lent de l'ancien golfe Adriatique. Ils prennent, sous l'action de la marée assez forte (1 mètre), la forme de dunes allongées, les " lidi ". Derrière les dunes s'étalent des lagunes peu profondes, les " palui " ou " valli ", qui se transforment en marais saumâtres couverts de roseaux, puis s'assèchent, se comblent, et sont enfin conquis par la culture. Depuis l'époque romaine la terre a gagné une bande de sol qui varie de 5 à 20 kilomètres de large. Ravenne Adria se trouvaient alors aux rives mêmes d'une mer dont plusieurs kilomètres les séparent aujourd'hui, et l'on voit encore, fort loin des eaux marines, s'allonger à travers les campagnes les digues naturelles constituées par les dunes d'autrefois.

Les lagunes de Venise-Chioggia, de Commachio, auraient en grande partie disparu si l'on ne s'était de très bonne heure préoccupé de les préserver par des travaux appropriés : maintien de chenaux libres (" gradi ", " porti ") donnant accès aux eaux marines, détournement des rivières comme la Brenta, protection des " lidi " par des palissades ou des murs, etc. Ainsi Venise maintient sa position insulaire et son activité maritime, tandis que Ravenne, par exemple, autrefois construite comme Venise sur pilotis le long de canaux étroits, Ravenne, station navale de l'Empire romain, est aujourd'hui une vieille cité morte séparée de la mer par les solitudes mélancoliques de sa " Pineta ".

RESSOURCES AGRICOLES. Lorsque, au débouché du mont Cenis, du Saint-Gothard, du Stelvio, le voyageur arrive dans les hautes vallées alpestres du versant italien, il est surpris par l'heureux contraste que forment ces vallées avec celles qu'il vient de quitter. Sous un ciel plus riant, un soleil plus chaud, les cultures se sont développées aux dépens des pâturages. Certes, dans la zone supérieure à 1200 ou 1500 mètres, la vie pastorale domine et les villages alpestres du Piémont, du Bergamasque, du Tyrol, du Cadore, éparpillent leurs chalets de bois au milieu des prairies, dans les clairières des forêts de sapins. Mais les champs de céréales, soutenus par des murs de pierres sèches, s'étagent jusqu'à 1500 mètres et la vigne mûrit ses fruits jusqu'à plus de 900 mètres. Tandis que le maïs et le mûrier s'insinuent fort avant dans les vallées ouvertes, le châtaignier garnit les pentes des avant-monts. L'olivier même et l'amandier, auxquels le citronnier s'unit par endroits, apparaissent dans la zone particulièrement favorisée qui s'étend du lac Majeur au lac de Garde. Mais ce n'est là qu'une exception, et les rudes hivers de la plaine limitent étroitement à la région des lacs cette timide apparition d'une végétation proprement méditerranéenne.

Cette plaine apparaît, des dernières collines alpestres, comme un immense et verdoyant damier, semé de fermes, de villages aux campaniles roses, qui se perd au loin dans les brumes bleuâtres de l'horizon et dont le trait caractéristique est constitué par des rangées rectilignes d'arbres peu élevés. Si nombreux sont ces arbres qu'ils donnent de loin au paysage entier l'apparence d'un bois continu. En fait, les forêts, les boqueteaux même ont depuis longtemps disparu d'un sol dont la surface entière est mise en culture. Mais des haies épaisses de peupliers, de saules, de platanes bordent d'un vert rideau toutes les voies de communication et les innombrables rigoles d'irrigation. C'est entre deux murs de verdure, aux rares échappées, que courent les routes, que zigzaguent les chemins, et, ce mur franchi, ce sont encore des rangées innombrables d'arbres étêtés, mûriers et ormeaux, que l'on voit alterner avec régularité, reliés entre eux par les guirlandes des vignes " in filari ". Si fécondes apparaissent ces noires terres alluviales que la mise en jachère n'existe point et que les cultures se succèdent sans arrêt. Bien plus, comme dans les oasis sahariennes, plusieurs récoltes se superposent et mûrissent à la fois ; car, au-dessus du maïs, du blé, des luzernières, la vigne suspend ses grappes elles-mêmes protégées contre la brûlure du soleil par les feuilles du mûrier.

Prairies (en Piémont surtout et dans toutes les régions particulièrement humides), maïs, dont les habitants consomment la farine sous forme d'une sorte de gâteau mal cuit, la " polenta ", blé, vignes (les meilleurs crus : Asti, Barolo, Barbera, se récoltent dans les collines du Montferrat), mûrier pour l'élevage des vers à soie, tels sont les produits principaux de la plaine Padane. Il faut y ajouter le riz, de qualité supérieure, que les facilités d'irrigation et la grande chaleur des étés permettent de cultiver dans toute la basse Lombardie (Pavie), dans une partie du Piémont (Verceil, Novare), et dans les " golènes " du Pô ; le lin (Crémone), le chanvre, très répandu dans le Bolonais, la betterave à sucre, en grand progrès dans les plaines d'Émilie.

RESSOURCES INDUSTRIELLES. L'Italie continentale n'est pas seulement merveilleusement abondante en produits agricoles, elle est aussi le centre des industries les plus florissantes et qui se développent avec le plus de sûreté.

Cette industrie est de date ancienne, du reste. Les dentelles, les glaces de Venise sont célèbres depuis des siècles. Au temps des Visconti, les manufactures de Milan (armes, soies, lainages) acquirent une renommée européenne, et la cité vit s'accumuler une telle quantité de capitaux que le mot de Lombard devint synonyme de banquier et que les pièces d'or frappées à l'effigie du duc de Milan circulèrent dans le monde entier sous le nom de ducats. Pourtant elle manque de matières premières : métaux, combustibles minéraux n'existent pas (si l'on fait exception d'un peu de cuivre à Socco en Lombardie, de mercure et de zinc dans le Frioul) et doivent être tirés du dehors. Mais elle a, dans les masses d'eau qui dégringolent des Alpes, une inépuisable source d'énergie que l'on a su mettre à profit. Parmi les nations du monde qui utilisent avec science la " houille blanche ", l'Italie se classe au premier rang, et c'est au pied des hautes montagnes que l'industrie tend à se localiser. Dès l'origine des vallées on voit courir au flanc des pentes raides les gros tubes d'adduction ; on entend au fond des gorges, sous les toits rouges des fabriques neuves, ronfler les moteurs puissants dont un écheveau compliqué de fils électriques transmet l'énergie à des centaines de kilomètres. Dans les cités d'ancienne renommée comme Bergame, Brescia, Côme, ou de développement récent comme Biella, Schio, manufactures de coton, de laine, de soie surtout se sont multipliées, et c'est encore à l'industrie que les villes capitales du Piémont et de la Lombardie, Turin et Milan, doivent leur rapide extension et leur magnifique prospérité.

LES HABITANTS. Par sa situation, sa richesse, la facilité des communications, la plaine du Pô forme un centre d'attraction naturelle à laquelle n'échappèrent point les populations moins favorisées qui l'entouraient. " Elle était destinée à exciter les convoitises des hommes. Il y furent attirés des points les plus divers, et la convergence des passages alpestres les conduisit comme par la main à ce rendez-vous de peuples. "



Vénètes, Etrusques, Gaulois furent les premiers possesseurs du sol. Plus tard, Rome leur donna sa langue, sa civilisation, et les fondit dans la grande unité latine en installant chez eux non seulement ses fonctionnaires, mais aussi ses colonies de vétérans. Encore aujourd'hui, en Emilie, près de Faenza, dans la région de Padoue (Graticolato Romano), etc., la disposition géométrique des champs d'une même superficie est la survivance de l'ancienne " centurie " attribuée à chaque vétéran. Les Germains arrivèrent à leur tour et, si les premières hordes teutoniques furent anéanties par Marius à Verceil, cinq siècles plus tard, l'Empire affaibli, ne put s'opposer aux invasions des Goths et des Lombards. Pendant tout le Moyen Age la plaine connut encore les chevauchées des reîtres et les dévastations effroyables qui s'ensuivaient. Champ de bataille de l'Europe, elle vit les Français, les Allemands, les Autrichiens, les Espagnols se disputer la possession de ses riches territoires.

Pourtant, au point de vue ethnique, ces passages d'armées ne laissèrent que peu de traces. La civilisation italienne, héritière de celle de Rome, triompha aisément des influences étrangères et absorba les éléments sporadiques établis à demeure sur le sol latin, telles, par exemple, ces colonies de paysans allemands (les Treize et les Sept-Communes), appelées aux XIe et XIIe siècles dans la Marche de Vérone par les patriarches d'Aquilée. Aujourd'hui, si l'on parle encore français ou provençal dans quelques hautes vallées piémontaises, ce n'est que comme seconde langue, et il en sera de même, à bref délai, pour les populations du Haut-Adige, récemment arrachées aux Autrichiens.

GROUPES ETHNIQUES. Piémontais, Lombards, Vénitiens, Romagnols forment les quatre groupes ethniques de la Plaine. Le Tessin marque à peu près la limite orientale du Piémont ; le cours du Mincio et les marais qui l'accompagnent séparent la Lombardie de la Vénétie. Les pays romagnols sont compris dans le triangle formé par le Pô, l'Apennin et l'Adriatique.

Ces quatre groupes diffèrent peu comme type physique. La proportion des hautes tailles, des cheveux blonds et des yeux bleus est cependant un peu plus forte en Vénétie qu'en Piémont et en Lombardie. Mais chaque pays a son dialecte propre, son accent spécial. A l'Ouest, on prononce l'*u* à la française, on use des diphtongues nasales, du son " *eu* " étranger au reste de l'Italie. La dernière syllabe non accentuée disparaît. Nombre de mots, d'expressions, sont presque identiques au provençal.

A l'Est, on supprime, au contraire, les sons nasaux et gutturaux, on adoucit les consonnes, on transforme en *z* ou en *cz* les *h* aspirées, les *c* et les *g* durs. Cela donne cette langue chantante, musicale, dans laquelle les gondoliers de Venise vous décrivent les merveilles des palais du Grand Canal et vous racontent les histoires amoureuses ou héroïques des " Sior Dozé ".

A ces différences d'accent et de dialectes, s'ajoutent certaines différences de mentalité et de caractère.

Le Piémontais est travailleur, mais sans beaucoup d'initiative, a, au moins dans les villes, du goût, du " chic ", une amabilité toute française, mais sous laquelle se dissimule souvent une indifférence certaine pour ce qui ne concerne pas directement ses intérêts. Très têtu, surnommé " bugianen ", il tient fortement à son indépendance et, même à l'étranger, se mêle peu aux Italiens d'autres provinces.

Le Lombard a du goût, bien qu'il aime à faire parade de son luxe et de ses richesses. Mais il a beaucoup de cœur, de générosité, de courtoisie, de sociabilité. C'est aussi un commerçant, un homme d'affaires de premier ordre qui sait prévoir, qui a de l'initiative et n'hésite pas à engager d'importants capitaux dans des entreprises à long terme.

Le Ligure est, en affaires, le rival du Lombard. Très travailleur, très sérieux, âpre au gain, avare même, il a moins de largeur de vue que le Milanais. De plus, il est assez égoïste, très terre à terre, peu sociable, mais sincère.

Le caractère essentiel du Romagnol est la violence et la passion, surtout pour les questions politiques et sociales. Nulle part, en Italie, les grèves, les mouvements populaires ne dégénèrent plus facilement en émeutes sanglantes.

Le Vénitien est, au contraire, un aimable sceptique, un philosophe auquel un long contact avec l'Orient a même souvent infusé une certaine dose de fatalisme. Esprit lucide et clair, comprenant très vite, il est porté à la satire et ne manque point d'un " humour " que traduisent fort justement les comédies de Goldoni.

Mais partout l'étranger est reçu avec une courtoisie, une politesse avenante et gracieuse qui ne sont pas seulement le privilège des classes cultivées, car on les trouve à un égal degré chez le plus pauvre des " contadini ". On se sent en présence d'une civilisation qui, suivant la remarque de Henri Heine, " se distingue des nôtres en ce qu'elle n'est pas issue de la barbarie du Moyen Age, qu'elle se rattache encore au temps des Romains et n'a jamais été complètement éteinte ". Et la race est belle. Blondes ou brunes, les paysannes au teint d'ambre, au visage de madone encapuchonné d'un mouchoir bleu, rouge ou noir, qui s'en vont en chantant par les sentiers pleins d'ombre, ne sont pas moins charmantes dans leur élégante simplicité que les citadines vêtues à la mode de France, ou les filles de pêcheurs vénitiens drapées dans les plis de leurs longs châles de soie.

RÉPARTITION DE LA POPULATION. ⌀⌀ L'Italie du Nord est extrêmement peuplée comme il est naturel dans une région de riches cultures et d'active industrie. Plus de la moitié de la plaine a une densité supérieure à 150 habitants au kilomètre carré (densité moyenne de l'Italie : 113 habitants), et cette densité, qui s'élève à 300 habitants entre Vicence et Venise, atteint 456 habitants dans les provinces de Milan et de Côme.

Au lieu de se concentrer exclusivement dans les



villes et les gros bourgs, comme il est de règle dans l'Italie du Sud, les gens du Nord se dispersent volontiers à travers la campagne. Dans les chiffres fournis par les statistiques officielles pour les habitants de chaque commune, il faut toujours distinguer avec soin la population agglomérée et la population éparse. Il suffit d'errer quelques heures à travers les plaines lombardes ou vénitiennes pour voir la multiplicité des fermes isolées, des villes, des hameaux ou des bourgades dont les quelques maisons se groupent autour d'un haut et mince clocher. La plupart des petites agglomérations de la plaine, formées de hautes maisons de briques, mal bâties et sales, sont fort insignifiantes d'aspect et n'ont ni le charme de nos vieux villages français, ni le pittoresque des très anciens bourgs fortifiés qui abondent dans l'Italie péninsulaire. Mais de belles villas, datant parfois de plusieurs siècles et décorées de fresques par les peintres vénitiens, se cachent au milieu des grands arbres, et les fermes monumentales, où de longs portiques à colonnades abritent le bétail et les récoltes, repro-

duisent encore le type classique de la ferme romaine.

Les grandes agglomérations urbaines de l'Italie continentale n'ont pas recherché les rives du fleuve principal, au moins en aval de Turin. La navigation du Pô fut toujours insignifiante, et la large zone d'inondation, les marais fiévreux qui le bordent, éloignent les hommes plus qu'ils ne les attirent. Seules font exception Crémone et Plaisance, auxquelles on peut ajouter Pavie, sur le bas-Tessin, et Mantoue, près du confluent du Mincio ; cités militaires, têtes de ponts qui eurent autrefois de l'importance et trouvaient un avantage dans la difficulté même de leurs abords.

Par contre, les zones sub-alpines et sub-apennines se prêtent fort bien à l'établissement des villes. Un sol plus résistant, plus sec favorisait la construction des routes. Ainsi l'ancienne Voie Emilienne, qui longe l'Apennin de Rimini à Plaisance, fut jalonnée à intervalles réguliers de postes militaires devenus plus tard des centres urbains : Forli, Faenza, Imola, Bologne, Modène, Reggio, Parme. Au Nord du Pô : Verceil, Novare, Milan, Brescia, Vérone, Vicence, Udine occupent une position similaire. Ce furent aussi les routes naturelles suivies par les armées, désireuses d'éviter les sols marécageux de la vallée centrale, et les noms de Novare, de Lodi, Magenta, Castiglione, Solférino, Custozza, Goito, Arcole en sont un témoignage suffisant.

Les Villes

PIEMONT. Le nom de Piémont désigne proprement la lisière orientale des Alpes. Il s'est étendu peu à peu, pour des raisons politiques, à l'ensemble de la province qui, de la frontière française et suisse, s'élargit jusqu'au Tessin et embrasse toute la région du Montferrat.

On [illegible] comment la Maison française de Savoie, issue de la Maurienne, acquit peu à peu les vallées alpestres des deux versants et comment ces " portiers des Alpes " furent contraints, par la formation de l'unité française, à concentrer toutes leurs ambitions et leur activité sur le versant italien des Alpes. Par de successives acquisitions, les ducs de Savoie, créés en 1714 rois de Sardaigne, agrandirent peu à peu leurs domaines aux dépens de la Lombardie et, devenus au XIXe siècle les champions de l'unité italienne, virent leurs efforts couronnés par la transformation du royaume sarde en royaume d'Italie.

Les premières petites villes que l'on rencontre, en descendant les vallées alpestres, rappellent toutes des passages d'armées, des sièges, d'illustres souvenirs de guerre. Coni, Saluces, Pignerol, Fénestrelles, Suse surveillaient les routes venues des cols de Tende, de l'Argentière, du mont Genèvre, du mont Cenis. Au Nord du massif du Grand-Paradis, la large et pittoresque vallée d'Aoste, semée de châteaux, barrée par le fort de Bard, mène au Grand et au Petit Saint-Bernard.

Au point où les routes venues des Alpes s'unissaient aux rives du Pô, naquit Turin.

Ancienne colonie romaine (Augusta Taurinorum), mais de fort médiocre importance dans l'antiquité et au Moyen Age, Turin ne compta dans l'histoire qu'à dater du jour où les ducs de Savoie y installèrent leur capitale (1484). Elle n'a ni monuments anciens, ni palais, ni églises qui vaillent la peine d'être notés, et ses vastes avenues, ses rues régulières qui se coupent toujours à angle droit, ses belles maisons modernes lui donnent un aspect plus américain qu'italien. Mais son Université est une des premières du royaume. Surtout Turin est devenue une grande cité industrielle (manufactures de soieries, de cotonnades, de lainages, produits métallurgiques, etc.) et sa population, rapidement accrue, a passé de 180 000 habitants en [illegible]

A l'Est de Turin, les pittoresques collines du Montferrat, semées d'une multitude de " cascine ", de châteaux, de villages, portent sur leurs flancs les vignobles célèbres d'Asti, de Barolo, de Barbera, tandis que les prairies et les châtaigniers occupent les parties les plus élevées : les " langhe ".

Au delà du Montferrat, la vallée du Tanaro, où convergent les routes venues de Savone et de Gênes, conduit à Alexandrie (78 000 habitants). L'importance militaire de la région est attestée par les noms de Novi, Ceva, Millesimo, Marengo, Montebello.

Au Nord et à l'Est de Turin, Verceil (31 000 habitants, Novare (46 000 habitants) sont à la fois de grands marchés agricoles et des villes de fabriques. Biella, au pied des Alpes (22 000 habitants), doit sa prospérité récente au développement des industries textiles.

LA LOMBARDIE. La Lombardie, dont le nom rappelle la principale des tribus germaniques qui vinrent se fixer à demeure sur le sol italien, a pour métropole naturelle Milan.

Si Turin se trouve au point de convergence des routes venues des Alpes occidentales, Milan occupe une situation analogue par rapport aux voies qui descendent de Suisse et d'Allemagne par le Tessin et la Valteline. Mais sa prospérité est de date singulièrement plus ancienne.

Fondée par les Gaulois (Mediolanum) trois siècles avant l'ère chrétienne, devenue l'une des premières cités de l'Empire romain, résidence même des empereurs (Maximien, Constance, etc.), elle connut, à partir du XIIe siècle, sous les Visconti et les Sforza, une ère de prospérité qui ne s'est plus arrêtée depuis lors. Elle est moins pauvre que Turin en monuments intéressants. C'est aussi une ville intellectuelle, un centre artistique (pour la musique surtout) de premier ordre. C'est, enfin, la première cité commerciale et industrielle de l'Italie, la rivale de Lyon pour la fabrication des étoffes de soie. Très vivante, très animée, ville de luxe et de plaisir, fort accueillante à l'étranger, elle a vu sa population

croître avec une étonnante rapidité, et ses 670 000 habitants la classent, après Naples, au second rang des grandes agglomérations urbaines du royaume.

Au Nord de Milan, les riantes collines de la Brianza, couvertes de mûriers et de vignes, mènent aux rives enchantées des lacs dont la splendeur pittoresque, le doux climat, ont de tout temps attiré et fixé les hommes. Les riches Romains y possédaient déjà des villas somptueuses. Aujourd'hui, Pallanza, Baveno, les îles Borromées sur le lac Majeur, Cernobbio et Bellagio sur le lac de Côme sont des lieux de villégiature de printemps et d'automne universellement célèbres.

Côme (46 000 habitants), pittoresquement située à la pointe de son lac, Bergame (58 000 habitants) dont la haute ville aux rues étroites bordées de vieilles maisons contraste avec la ville basse toute neuve, Brescia (89 000 habitants) filent et tissent la soie dans de grandes fabriques qui remplacent peu à peu les antiques " filande " disséminées autrefois dans les bourgs. Plus au Nord, la belle, large et fertile Valteline, riche en vignobles, mène, par Sondrio, aux cols du Stelvio et de la Bernina.

Dans la Basse-Lombardie, le pays des rizières, des prairies irriguées (les " marcite "), des champs de maïs, Pavie (40 000 habitants) sur le Tessin, Lodi (27 000 habitants) sur l'Adda, évoquent des souvenirs de bataille ; Crémone (42 000 habitants) gardait un des ponts du Pô, et Mantoue (34 000 habitants), ceinte de remparts, protégée mieux encore par les marais du bas-Mincio, constituait, avec Peschiera, Legnago et Vérone, le fameux quadrilatère commandant les passages entre Lombardie et Vénétie.

LA VÉNÉTIE. Par le lac de Garde, aux rives couvertes d'oliviers, d'amandiers, de vignes, et dont les eaux transparentes reflètent les neiges des monts, par les collines morainiques de Solférino et le cours marécageux du Mincio, on passe de Lombardie en Vénétie. Cette zone excentrique de la plaine italienne qui borde le fond de l'Adriatique eut toujours une individualité propre. Habitée dans l'antiquité par un peuple particulier, les Vénètes, d'origine sans doute illyrienne, elle ne fut pas entamée par les invasions gauloises, et, même après son incorporation dans l'unité romaine, elle conserva sa personnalité.

Cette personnalité s'affirma de magnifique façon, après les invasions barbares et le haut Moyen Age, par l'histoire merveilleuse de Venise (168 000 habitants).

Née dans les îles de sa lagune, sûr refuge contre les violences des hordes germaniques, la ville des doges entra dans l'histoire à partir des Croisades qui lui ouvrirent les portes de l'Orient. Maîtresse des côtes dalmates, d'une partie des îles grecques (Crète, Eubée, etc.) et des ports du Levant, elle étendit ensuite son domaine continental et, poussant même au delà du Mincio, fut maîtresse de Bergame et de Brescia. La politique habile de son gouvernement aristocratique, l'intelligence et la hardiesse de ses commerçants, la finesse de ses diplomates lui assurèrent à la fois la richesse, la puissance et une influence telle que les grands États de l'Europe se disputaient son alliance. Avec la richesse naquirent le goût du luxe et des plaisirs, le sens et le besoin de la beauté. Les palais des patriciens s'élevèrent aux rives du Grand Canal ; la demeure somptueuse des doges grandit sur la Piazzetta à l'ombre de Saint-Marc et, s'inspirant de la tendre lumière moirée qui baigne les lagunes, les Bellini, les Giorgione, les Titien, les Corrège, les Tintoret, les Véronèse, les Tiepolo firent chanter aux murs des églises, aux voûtes des palais, la gloire de Venise, reine de l'Adriatique.

Puis la décadence commença. A la suite des grandes découvertes des XV[e] et XVI[e] siècles, de nouvelles routes commerciales s'ouvraient à travers un monde agrandi. Venise perdait à la fois ses comptoirs du Levant pris par les Turcs, et sa suprématie maritime. L'occupation autrichienne qu'elle dut subir longuement fut pour elle une autre cause de déclin ; et, lorsque l'ouverture du canal de Suez vint offrir aux ports méditerranéens un nouveau champ d'activité, Venise trouva dans Marseille, Gênes, Trieste, des concurrents avec lesquels la lutte était impossible. Elle s'efforce, cependant, de conserver un rang au moins honorable, et la création d'une grande voie navigable qui l'unirait à Milan pourrait singulièrement développer son activité. Mais la vraie richesse de Venise, ce sont les trésors d'art dont elle regorge, ce sont les couchers de soleil sur la lagune, c'est le charme de ses canaux étroits qu'enjambent une multitude de ponts ; la vraie richesse de Venise, c'est sa beauté.

Parmi les autres cités de Vénétie, Vérone (86 000 habitants), Vicence (57 000), Padoue (105 000) tiennent le premier rang. Elles aussi participèrent à la grandeur de Venise, et la multitude de leurs palais, de leurs œuvres d'art, des villas qui les encadrent ou les prolongent sont le vivant témoignage de leurs richesses passées. Beaucoup plus attrayantes que les villes lombardes ou piémontaises, elles se classent au premier rang dans le cortège de ces cités que l'Italie offre avec une magnifique abondance à l'amour de tous les artistes, à l'admiration de tout homme de goût.

Castelfranco, Cittadella, Trévise (43 000 habitants), Udine, Cividale del Friuli sont aussi de vieilles cités fort pittoresques sur les routes qui mènent à Vienne et à Trieste. Au pied de la raide muraille par laquelle on grimpe au plateau d'Asiago, théâtre fameux de tant de combats dans la Grande Guerre, Schio (20 000 habitants) est au contraire une ville neuve où l'on tisse la laine. Par Bellune et le haut Piave, les touristes gagnent le Cadore et Cortina d'Ampezzo, point de départ des excursions dans les Alpes Dolomitiques, tandis que, au Sud de Venise, Rovigo et Adria mènent aux plaines fécondes de l'Émilie.

L'ÉMILIE. La partie de la plaine Padane, qui s'étend entre le Pô, l'Adriatique et l'Apennin, forme la province administrative de l'Émilie, du nom de la Voie Émilienne qui longeait l'Apennin. L'Émilie comprend les

anciens duchés de Parme et de Modène, et la Romagne qui, jusqu'en 1860, fit partie des Etats Pontificaux. Dans la plaine, Ferrare (33 000 habitants) et Ravenne (35 000) n'ont plus que le souvenir de leur illustre passé. Ferrare connut aux XVe et XVIe siècles, sous la domination de la Maison d'Este, des jours brillants. Ravenne fut pendant cent cinquante ans la résidence des Exarques ou vice-rois représentant les empereurs de Constantinople (le nom de Romagne perpétue le souvenir de cette Romanie d'Occident). Elle a conservé de cette époque lointaine une série de monuments byzantins qui font d'elle l'une des cités les plus intéressantes d'Italie. Parme (54 000 habitants), Reggio (23 000 habitants), Modène (27 000 habitants), Faenza (25 000 habitants) où l'on fabrique encore la poterie appelée faïence, Forli (20 000 habitants), Rimini (21 000 habitants) sont toutes placées au pied même de l'Apennin, le long de la voie ferrée Milan-Ancône-Brindisi qui suit exactement le tracé de la Voie Emilienne. Il en est de même de Bologne (189 000 habitants) à laquelle sa situation, au point de croisement des routes Venise-Florence et Milan-Brindisi, a permis de développer considérablement son commerce et ses diverses industries. Bologne est aussi une ville pittoresque, riche en belles églises, en palais, en rues à portiques. C'est enfin le siège d'une Université célèbre et l'une des cités les plus intellectuelles de l'Italie.

LA LIGURIE. On désigne sous le nom de Ligurie (d'après l'ancienne race ligure) la région côtière qui s'étend de la frontière française au golfe de Spezia. Elle forme la transition naturelle entre l'Italie continentale et l'Italie péninsulaire, car si, par sa position au Sud de l'Apennin, par son climat et sa végétation, elle est essentiellement méditerranéenne, ses relations naturelles l'unissent étroitement au Piémont, à la Lombardie, et, par delà les Alpes, à la Suisse et à l'Allemagne du Sud.

La côte, ou Rivière de Gênes, se divise en Rivière du Ponent à l'Ouest et Rivière du Levant à l'Est. Comme notre Riviera française, dont elle est l'immédiat prolongement, elle comprend une mince bande littorale, dominée par les pentes brusques des Alpes et de l'Apennin, et divisée en une série de petits compartiments par l'alternance régulière des anses sableuses, des vallées étroites, des promontoires que percent d'innombrables tunnels. Dans chaque baie, à chaque débouché de vallée, se nichent une bourgade, un petit port, une villette dont les hautes maisons, parfois ceintes de remparts anciens, s'accrochent au rocher. Le climat est celui de notre Côte d'Azur. L'hiver même est plus tiède encore puisque la moyenne de janvier à San Remo (9°4) est de deux degrés supérieure à celle de Nice. Le mistral ne s'y fait point sentir et les pluies, quoique fortes, surtout sur la Rivière du Levant frappée de plein fouet par les vents d'Ouest, tombent par violentes averses en peu de jours (quarante-cinq jours de pluie à San Remo). Sous la caresse du soleil, l'olivier couvre jusqu'à 700 mètres les pentes des montagnes, mêlé aux plantes toujours vertes propres au climat méditerranéen : pins d'Alep, pins parasols, caroubiers, chênes verts, arbousiers, mimosas, myrtes, etc., auxquels s'ajoutent, dans les lieux les mieux exposés, l'oranger et le palmier. Au milieu des jardins étagés, les villas, les hôtels mettent leurs taches lumineuses. On connaît la renommée mondiale de San Remo, Bordighera, Porto-Maurizio, Nervi, Chiavari, Sestri-Levante, Rapallo, Viareggio, fréquentés d'octobre à avril par les hivernants de tous les pays, et l'été par les Italiens amateurs de bains de mer.

De plus, les Ligures furent de tout temps une race de marins aventureux et âpres au gain. Tous les petits havres de la côte ont leur flottille de pêche ou de cabotage et fournissent à la marine marchande du royaume une bonne part de ses meilleurs matelots. Ces aptitudes maritimes ont trouvé leur plus forte expression dans l'histoire de Gênes.

La République Génoise fut, pendant tout le Moyen Age, la rivale souvent heureuse de Venise. Elle eut comme elle ses riches comptoirs du Levant et concentra entre ses mains une partie du commerce des épices. Comme Venise, elle eut aussi son domaine de terre ferme, et, par l'absorption successive de ses voisines : Vintimille, Albenga, Savone, moins favorisées et moins bien placées, elle étendit ses frontières depuis le comté de Nice jusqu'à la Toscane. Elle fut même suzeraine de la Corse et conserva son indépendance jusqu'au début du XIXe siècle. Elle n'est, il est vrai, en rien comparable à Venise dans le domaine de l'art et de la beauté. Certes, sa situation est fort pittoresque. Ses hautes maisons en amphithéâtre qui se pressent au long de ruelles étroites, les palais de ses patriciens, son vieux port plein de soleil, composent un ensemble qui rappelle, sans l'égaler, la vue de Marseille, sa rivale provençale. Mais elle n'eut jamais d'école d'art. Il semble que la race Ligure soit assez peu portée aux spéculations désintéressées et se soucie médiocrement de faire œuvre de beauté. Ainsi s'explique l'étonnante infériorité artistique de toutes les cités qui, de Gênes à Barcelone, bordent la Méditerranée, si on les compare à tant d'autres cités italiennes ou françaises qui n'avaient cependant ni leur richesse, ni les séductions de leur ciel et de leur lumière, ces divins inspirateurs du génie.

Après une éclipse passagère due, comme celle de Venise, au déplacement des grandes routes commerciales, Gênes reprit dans la seconde moitié du XIXe siècle, une importance sans cesse accrue. Elle le dut moins à l'excellence naturelle de son port, qu'il fallut agrandir considérablement et à grands frais, qu'à sa position européenne qui fait d'elle le débouché naturel non seulement de la partie la plus productive de l'Italie, mais aussi d'une partie de l'Europe centrale, depuis le percement des grands tunnels alpestres du mont Cenis, du Saint-Gothard et du Simplon. Siège de grandes lignes de navigation (Cie Florio-Rubattino), en relations régulières avec tout le bassin méditerranéen, l'Amérique du Sud, l'Extrême-Orient, elle devient de plus en plus, comme la plupart des grands ports, un centre industriel. Lorsqu'on vient de France par la ligne de Vintimille on ne traverse, entre Savone et Gênes, qu'une suite ininterrompue d'usines et d'ateliers (à San Pier d'Arena, Sestri, etc.) où l'on tisse le coton, où l'on fabrique des produits

chimiques, où l'on travaille surtout le fer. Aussi Gênes, qui n'avait que 128 000 habitants en 1861, en a maintenant plus de 600 000, et son tonnage passa de 1 156 000 tonnes en 1880 à 14 510 000 en [illegible], classant la ville au huitième rang des ports européens.

Spezia (70 000 habitants), au fond d'une des plus belles et des plus sûres rades méditerranéennes, est, depuis 1869, devenu le premier port militaire du royaume.

TRENTIN ET TYROL ITALIEN

La Grande Guerre a permis à l'Italie de réaliser le rêve des patriotes "irrédentistes" et d'acquérir les terres qui lui manquaient encore pour achever son unité territoriale. Désormais toutes les vallées — sauf celle du Tessin — qui, du faîte des Alpes, s'inclinent vers la plaine Padane et les rivages de l'Adriatique, font partie intégrante du royaume. Le tracé de la frontière, si défavorable jusqu'alors à nos voisins, est heureusement rectifié de telle sorte que, de l'Oezthal à Fiume par le seuil du Brenner, les massifs du Zillerthal et des Defferegen, le passage de Toblach, les Alpes Carniques et Juliennes, les plateaux du Carso enfin, les Italiens se trouvent installés sur les crêtes les plus élevées et les cols principaux qui sont à la fois la clef et le rempart de leur patrie.

La vallée moyenne de l'Adige, avec le cours du Sarca affluent du Pô, forment le Trentin, subdivisé, comme il est d'usage dans les Alpes, en nombreuses petites régions naturelles qui correspondent à chaque vallée : Lagarine, Valsugana, Val di Fiemme, Val di Non, Giudicaria, etc. Longtemps gouverné par des évêques princes du Saint-Empire, puis rattaché directement à l'Autriche qui en fit un simple district de la province du Tyrol, le Trentin couvre environ 6000 kilomètres carrés, et ses 400 000 habitants en chiffres ronds sont entièrement italiens. 13 pour 100 seulement de la population se concentrent dans les villes : Trente la capitale (30 000 habitants), où abondent les souvenirs d'un glorieux passé : cathédrale, palais, tours, château des princes-évêques, etc., Rovereto (10 000 habitants), où Bonaparte défit une armée autrichienne, Levico, Riva (8 000 habitants), sur les rives exquises du lac de Garde, etc. Le reste se disperse dans de nombreux bourgs ou petits villages échelonnés le long des rivières, près des ruines pittoresques d'antiques forteresses.

"Dociles, conservateurs, respectueux du principe d'autorité, élément d'ordre par excellence", les paysans du Trentin cultivent avec soin la vigne surtout (près d'un million d'hectolitres annuellement), puis le mûrier, le blé, le maïs et les arbres fruitiers qui donnent des produits excellents au fond des vals, sur les pentes ensoleillées des monts. Plus haut, on exploite les forêts de châtaigniers, de frênes, de mélèzes, de sapins ; on élève bœufs, moutons, chèvres dans les "malghe" ou alpages que fréquentent aussi les troupeaux transhumans venus des plaines Vicentines. Contrairement à ce qui existe dans le reste de l'Italie, la petite, la très petite propriété est de règle. Dans beaucoup de villages on ne trouve pas un seul paysan qui ne soit propriétaire. Cependant la rareté des espaces cultivables, et surtout les procédés tyranniques de l'administration autrichienne, le peu d'attention qu'elle accordait systématiquement à ses sujets italiens, empêchaient la province de prospérer comme elle aurait dû. La population locale s'accroissait avec une extrême lenteur, et chaque année 20 000 émigrants quittaient, généralement pour toujours, leur petite patrie.

Ces conditions vont se modifier sans doute. Si les cultures ne peuvent guère s'étendre, l'exploitation des mines et carrières (plomb, cuivre, marbre, etc.), trop négligée jusqu'alors, et surtout l'utilisation des forces hydrauliques (44 chevaux hydrauliques par kilomètre carré contre 18 pour le reste de l'Italie) peuvent donner un vif essor aux industries (filatures et tissage de la soie, puis de la laine et du coton, papeterie, travail du bois) encore dans l'enfance, mais auxquelles les beaux résultats obtenus à Schio, Brescia, Biella, etc., promettent un avenir assuré.

Toute la partie supérieure du bassin de l'Adige forme la section méridionale du Tyrol. Elle fut autrefois peuplée, comme le Trentin, de Latins, et les dialectes romans s'y maintinrent jusqu'au milieu du Moyen Age. Encore aujourd'hui on parle surtout italien dans tout le district de Bolzano (Bozen). Seules les hautes vallées de l'Adige (Passeierthal), de l'Etsch (Vintschgau), de l'Eisach ont été germanisées. Par son climat doux, plein de soleil, par ses cultures, l'architecture de ses maisons et de ses églises, etc., ce Tyrol méridional n'est guère moins italien que le Trentin dont il est le prolongement naturel. Aussi malgré les réclamations des quelques groupes de Tyroliens allemands fixés au Sud du Brenner, le Gouvernement italien avait-il toutes les raisons du monde d'annexer des territoires qui, par ailleurs, lui sont absolument indispensables pour assurer la sécurité de sa frontière.

Culture dans les vallées, élevage et exploitation des forêts sur les hauteurs, telles sont les ressources essentielles des Tyroliens, qui tirent également bon parti de la masse de touristes attirés par la splendeur des Alpes Dolomitiques.

Les seules agglomérations urbaines que l'on peut citer sont Bolzano, Brixen et Sterzin sur la grande voie ferrée du Brenner, Bruneck sur la ligne qui mène à la vallée de la Drave par le col de Toblach, Méran à l'entrée du Vintschgau.



[illegible]



SAN REMO [illegible] en amphithéâtre sur les pentes d'une colline, dans un cadre [illegible] boisées, aux pentes couvertes de villas et de parcs. San Remo est la perle de la Riviera du Ponant, qui prolonge notre Côte d'Azur aux rives courbes du golfe de Gênes. Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



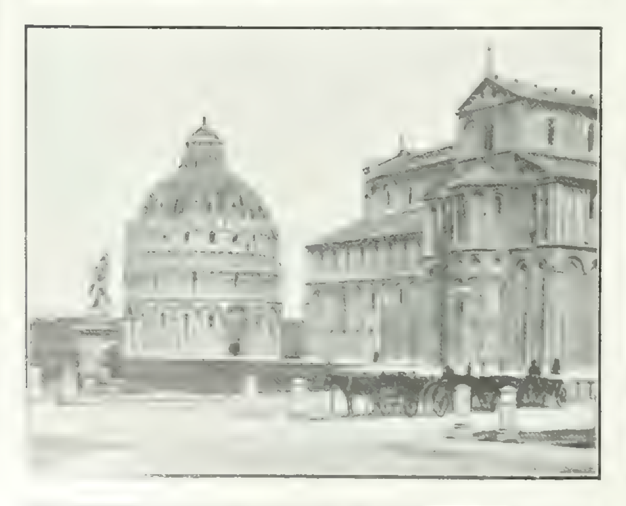
POLA : LE PORT ET LES ARÈNES. *A l'extrême pointe de l'Istrie, Pola fut, jusqu'en 1918, le grand port de guerre de l'Autriche. Ancienne colonie romaine, elle conserve de précieux monuments du passé : temple d'Auguste, Porte Dorée arènes immenses.* Cl. ALOIS BEER.



BERGAME : LE PALAIS VIEUX. *Bergame, comme nombre d'autres cités anciennes, a dû s'accommoder à des conditions économiques nouvelles. La haute ville conserve ses rues étroites et silencieuses et ses monuments du passé. Au bas de la colline, la ville neuve est devenue le centre du commerce.* Cl. BOULANGER.



SAN GIMIGNANO. *Cette étonnante villette de Toscane surnommée la " Pompéi " du Moyen Age, permet d'évoquer le temps où les luttes fratricides entre Guelfes et Gibelins obligeaient chaque famille noble à faire de sa maison une forteresse. Pour 4 000 habitants on compta 60 tours. Il en subsiste 13.* Cl. BOULANGER.



[illegible] LE BAPTISTÈRE. *Pise qui fut, du XI au XIII siècle, [illegible] républiques de la péninsule, fut aussi l'une des premières à se don-[illegible] L'ensemble formé par le Dôme, le Baptistère, la [illegible]* Cl. MAUREL.



PÉROUSE : LE PALAIS PUBLIC. *L'ancienne cité étrusque de Pérouse eut, au Moyen Age, comme toutes les républiques italiennes, une vie fort mouvementée. Centre des écoles d'Ombrie, patrie du Pérugin, elle occupe une place de premier rang dans l'histoire de l'art italien.* Cl. MAUREL.

PROVINCES DE L'ADRIATIQUE : GORIZIA, TRIESTE, ISTRIE, DALMATIE. Si " l'italianité " du Trentin n'a pas besoin d'être démontrée, celle de la vallée de l'Isonzo et des côtes de l'Istrie n'est pas moins certaine. A Gorizia comme à Monfalcone, si durement éprouvés par la guerre, à Trieste comme à Pola, tout est italien : le ciel, la végétation et les hommes.

Au delà du golfe de Quarnero, " che Italia chiude e suoi termini bagna ", la côte et les îles Dalmates, isolées de l'intérieur par de hautes terres difficiles à franchir, sont aussi tout italiennes d'aspect et leurs relations naturelles s'établirent de tout temps avec les rivages italiens qui leur font face. Rome les colonisa (Spalato doit son nom au palatium de Dioclétien). Venise, qui les gouverna pendant huit siècles, y laissa partout sa forte empreinte.

Mais la vague slave qui, à partir du IXe siècle de notre ère, vint déferler sur toute l'Europe du Sud-Est, s'étala jusqu'à l'Adriatique, jusqu'aux plaines du Frioul, limitant ainsi étroitement le domaine des Latins. Si l'on parle italien à Gorizia, à Duino, à Trieste, les plateaux calcaires qui les dominent immédiatement sont uniquement peuplés de Slaves. A partir de Fiume, Slovènes, Croates, Dalmates se sont même établis aux rives de l'Adriatique dans les îles qui le bordent, et les communautés italiennes de Zara, Sebenico, Spalato, etc., ne forment plus que des îlots perdus dans la masse du peuple slave.

De là la grande difficulté que l'on eut, après la Grande Guerre, à faire un partage équitable entre les populations qui se réclamaient de l'Italie et celles qui voulaient être unies au nouveau royaume yougo-slave des Serbes, Croates, Slovènes.

La solution, adoptée après de longs atermoiements, n'a satisfait — et ne pouvait satisfaire — ni les Slaves, qui voient attribuer à l'Italie 400 000 ou 500 000 de leurs frères fixés en Istrie et sur le Carso, ni les Italiens qui, pour des raisons à la fois historiques, géographiques, économiques et stratégiques, auraient tenu à conserver la Dalmatie tout entière.

Les nouvelles acquisitions de l'Italie n'ont point par elles-mêmes une valeur économique bien grande. Si l'on met à part la vallée fertile de l'Isonzo et la mince bande littorale propre à certaines cultures méditerranéennes, telles que la vigne et l'olivier, tout le reste se compose de plateaux calcaires appelés " carso " (*karst* en allemand), secs, déboisés, fort arides, balayés par le souffle glacé de la " bora ", criblés de gouffres, d'entonnoirs innombrables (" foibe " des Italiens, " dolines " des Slovènes), où la roche, partout à nu, ne saurait nourrir les plantes les moins exigeantes. Peu ou point d'eau à la surface, mais, dans les profondeurs des assises calcaires, des rivières souterraines, des lacs obscurs, bref toute la série des phénomènes, appelés du reste carsiques ou karstiques, que l'on observe en tant d'autres pays (Causses, Jura, Grèce, etc.) de même formation géologique. Les petits villages, très dispersés, faciles à confondre de loin avec les rocs qui les surmontent, se logent dans les " foibe " les plus vastes, à l'abri du vent, à proximité des champs minuscules que l'ingéniosité des paysans aménagea au fond des entonnoirs les plus accessibles.

Mais d'abord la possession du Carso donne à l'Italie une excellente frontière stratégique appuyée sur la crête des Alpes Juliennes et le Monte-Nevoso, vraies bornes naturelles de la péninsule, commandant la seule brèche qui mène de Trieste et Fiume vers l'Europe Centrale par le col d'Oberlaibach, le " Nauportus " de Strabon.

De plus si, sur les plateaux du Carso, la population est de petite densité, la vallée de l'Isonzo et les rivages de l'Adriatique nourrissent, au contraire, plus de 100 habitants au kilomètre carré, grâce soit à la fertilité du sol, soit au produit de la pêche et du commerce maritime. C'est en Istrie, en effet, non moins qu'en Dalmatie, que l'Autriche recrutait les meilleurs marins de ses flottes de commerce et de guerre.

Enfin la possession de Trieste et l'activité de la colonie italienne qui vit dans Fiume autonome assurent à l'Italie les débouchés maritimes les plus importants de la Yougo-Slavie, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Tchéco-Slovaquie même. C'est là, en effet, qu'aboutissent les voies ferrées venant de Vienne, de Prague, de Budapest, de Zagreb. (La ligne plus méridionale, qui atteint Raguse par Sarajevo, n'a présentement qu'une minime valeur.)

Trieste (l'ancienne Tergeste), longtemps gênée par la difficulté des communications avec l'intérieur, a fait de très remarquables progrès depuis la construction des voies ferrées. Son double port, profond et très sûr, considérablement agrandi dans les dernières années qui précédèrent la guerre, reçut, en 1913, 12000 navires jaugeant 9 000 000 de tonneaux. Elle occupait alors, après Marseille, Naples et Gênes, le quatrième rang des ports méditerranéens, et ses 247 000 habitants faisaient d'elle la troisième cité de l'Empire autrichien.

Fiume est une création du Royaume hongrois désireux de posséder, en dehors de Trieste, un port qui lui appartint en propre. Elle compte 50 000 habitants environ, dont 20 000 à 25 000 Slaves, et reçut, en 1913, 16 000 navires jaugeant 6 000 000 de tonneaux.

A la pointe Sud de l'Istrie, Pola (60 000 habitants) était le grand port militaire de la double monarchie.

L'Italie possède aussi quelques îles Dalmates et le territoire de Zara. (V. le chapitre consacré à la Yougo-Slavie.)

L'ITALIE CENTRALE

Au delà de Spezia, la route, venant de Gênes, franchit le torrent de la Magra qui limite la Ligurie. A l'Est, au flanc des Alpes Apuanes, contrefort de l'Apennin, des taches d'un blanc éblouissant qui tranchent sur le ton sombre des bois, révèlent les carrières fameuses d'où s'extrait le marbre de Carrare. Puis, peu à peu, les montagnes s'écartent de la mer, et, par l'ancien duché de Massa, la riante Viareggio, on entre dans la plaine de Pise, vestibule de la Toscane.

LA TOSCANE. Avec la Toscane nous pénétrons dans la partie la plus belle, la plus variée, la plus pittoresque de l'Italie, celle que l'on aime du plus profond amour, celle que rêvent ceux-là même qui ne l'ont point connue et qui ne peuvent que se l'imaginer d'après les chants des poètes, les louanges des voyageurs, l'admiration des artistes. C'est l'Italie que Virgile saluait en vers triomphants et qu'il nous montrait " chargée de villes superbes et de monuments du travail humain, avec ses bourgs fortifiés sur les rocs abrupts et ses fleuves baignant d'antiques murailles " ; l'Italie du soleil et de la lumière, de l'olivier et de la vigne, l'Italie où, " comme dans les tableaux qu'elle inspira au Poussin, le paysage se marie avec les édifices, l'œuvre de la nature avec celle des hommes, si bien qu'il est difficile de dire laquelle des deux prête à l'autre plus de grandeur et de charme ". (Vidal de Lablache.)

La Toscane tire son nom des anciens Étrusques, ou Tusci, qui établirent le centre de leur puissance dans la zone de plateaux et de collines comprise entre la mer, les vallées de l'Arno et du Tibre.

On ne sait à peu près rien sur les origines et l'histoire de ce peuple, et les inscriptions qu'il laissa demeurent jusqu'ici indéchiffrables. Mais les traces vivantes du haut degré de civilisation auquel il était parvenu subsistent encore sur tout le sol de la Toscane et confirment les déclarations des historiens romains. D'une part, les Étrusques entretinrent d'étroites relations commerciales avec l'Orient : Phénicie et Hellade. La majeure partie des vases dits étrusques, trouvés dans les nécropoles de Tarquinii, de Vulci, d'Orvieto, etc., sont des vases grecs sortis du Céramique d'Athènes ou des ateliers de Corinthe ; et ce sont sans doute des artistes grecs qui couvrirent les parois des chambres funéraires de figures et d'ornements peints du style le plus élégant. D'autre part, les Étrusques furent très certainement d'habiles agriculteurs et des constructeurs de premier ordre. Ils défrichèrent et assainirent les marais de la côte, multiplièrent les aqueducs, les ponts, transmirent aux Romains, leurs vainqueurs, le goût des édifices colossaux, l'usage de la voûte et de l'arcade inconnu des Grecs. Les murailles qui défendaient leurs cités maîtresses subsistent encore, après trente siècles, à Fiesole, à Volterra, à Corneto, etc., et leurs riches hypogées, semblables aux nécropoles égyptiennes, forment par endroits, à Corneto notamment, de véritables villes funéraires, éloquent témoignage de leur grandeur.

Le cœur de la Toscane est la vallée de l'Arno (280 kilomètres), le fleuve le plus important de la péninsule après le Tibre.

Né dans l'Apennin, l'Arno se dirige d'abord vers le Sud à travers une vallée riante, vêtue de forêts, le vert Casentin, très fréquenté comme villégiature estivale, et qui fut autrefois un centre de vie monastique intense (abbaye des Camaldules, couvent franciscain de la Verna). A Arezzo (16000 habitants), patrie de Pétrarque et de l'Arétin, l'Arno se recourbe vers le Nord, laissant au Sud la dépression du Val de Chiana, ancien lac transformé en marais pestilentiel, qui ne fut colmaté et assaini qu'au XV[e] siècle. Puis, longeant la base des monts de Chianti, dont les flancs sont couverts de vignobles fameux, et ceux du Prato Magno, où l'abbaye bénédictine de Vallombrosa se cache sous les grands chênes, il débouche dans la conque ensoleillée où Florence naquit.

Florence résume et symbolise toute la Toscane et tout le génie toscan, fait de force et de grâce à l'image du pays où il s'est formé.

A l'époque romaine, les routes qui unissaient la Ville Éternelle à la Gaule Cisalpine évitaient l'Apennin toscan : aussi la vieille forteresse étrusque de Fiesole suffisait à veiller sur la vallée de l'Arno. Mais, au Moyen Age, des relations directes s'établirent entre le centre de l'Italie et les pays du Nord par les cols toscans, et, au pied de la colline de Fiesole, grandit la Ville des Fleurs. Devenue, dès le XIII[e] siècle, une république puissante, enrichie par l'industrie de la laine et le commerce de l'argent, elle étendit peu à peu sa domination sur les autres cités toscanes, ses rivales, et, sous la direction éclairée des Médicis, joua un des rôles essentiels dans la vie politique de la péninsule. Dans le même temps, elle donnait le jour ou l'hospitalité à toute une pléiade d'écrivains, de poètes (Dante, Pétrarque, Boccace, etc.) qui fixaient la langue italienne en assurant au dialecte toscan la prééminence sur tous les autres, tandis qu'une admirable série d'artistes de génie, depuis Giotto, Brunellesco et Masaccio jusqu'à Léonard de Vinci et à Michel-Ange, la comblaient de leurs chefs-d'œuvre et servaient de modèles non seulement à l'Italie mais au monde.

Aujourd'hui Florence n'est plus une grande cité industrielle et un grand centre d'échanges. Sa population stable (242000 habitants) s'accroît fort lentement. Mais elle reste un foyer de culture délicate, d'études désintéressées, la ville d'Italie qui parle le plus à l'esprit, et des milliers d'étrangers viennent chaque année visiter ses musées incomparables, ses palais, ses églises, errer sur les collines de Fiesole ou de San Miniato, goûter le charme unique et céder à la prenante séduction d'un des lieux du monde les mieux faits pour le bonheur.

Dans le même bassin de Florence, Prato (20000 habitants), Pistoja (28000 habitants) forment

comme la grande banlieue industrielle de la ville capitale. Puis la vallée de l'Arno se resserre à nouveau avant de déboucher au delà d'Empoli sur la plaine que l'Arno construisit de ses alluvions. Pise (24000 habitants) qui fut aux XIIe et XIIIe siècles une puissante cité maritime, rivale de Gênes et de Florence, se trouve aujourd'hui loin de la mer et somnole entre ses vieilles murailles, mais elle conserve de son glorieux passé l'étonnant ensemble du Baptistère, de la Tour Penchée, du Dôme, du Campo Santo, l'une des merveilles de l'Italie. Au Sud de Pise, Livourne (108000 habitants) est une des rares villes de Toscane qui ne présente aucun intérêt artistique. C'est une cité neuve, en effet, qui a remplacé Pise comme débouché maritime de la Toscane. Très active, elle se classe au quatrième rang parmi les ports italiens. Au Nord, Lucques (79000 habitants) complète la série des cités marquantes de la basse Toscane. Elle sert de point de départ pour la pittoresque région de la Garfagnana, drainée par le Serchio, et où des sources thermales et la beauté des sites attirent en été nombre d'étrangers.

Au Sud de la vallée de l'Arno s'étendent les plateaux toscans. Ils se composent d'un ensemble de collines et de montagnettes arrondies d'une altitude moyenne de 500 à 600 mètres, et dont le sol d'argile grise se ravine aisément sous l'action des eaux. A l'époque des pluies d'automne, les ravins (Cecino, Ombrone, etc.) se transforment en coulées épaisses de boue jaunâtre, et les glissements de terrain sont fréquents. Jadis couvertes de forêts, les montagnes apparaissent aujourd'hui presque nues ou vêtues de broussailles maigres. Mais des olivettes garnissent leurs flancs. De vieilles forteresses, des bourgades aux murs crénelés s'érigent sur les sommets. Çà et là de noirs cyprès fuselés, quelques pins en boule abritent une ferme aux murs bariolés de rose, et tranchent par leurs tons sombres sur le bleu des collines lointaines. On retrouve ainsi à chaque pas, sous la fine lumière d'un ciel limpide, ces paysages maigres, nets, sobres que l'on voit se profiler derrière les madones dans les tableaux des vieux maîtres toscans.

San Gimignano, la ville aux cent tours, qui a conservé presque intact son aspect du XIVe siècle (Massimo d'Azeglio l'appelait : la Pompeï du Moyen Age) ; Sienne (40000 habitants), l'adorable Sienne, qui déploie sur sa triple colline l'amphithéâtre de ses palais, de ses églises, de ses musées si riches en chefs-d'œuvre des Primitifs ; Volterra, l'antique Velathri, ceinte d'un rempart où les murailles florentines se relient aux murailles étrusques sont les cités les plus intéressantes du plateau toscan.

La côte, où se déposent les alluvions charriées par les petits fleuves qui dégringolent du plateau, serait extrêmement fertile et productive si la " malaria " n'y régnait encore en maîtresse. Ces " maremmes " toscanes au sol spongieux, mal drainé, se présentent comme une succession de marais, de bois très épais, de prairies mêlées de roseaux où descendent pendant l'hiver les pâtres de la montagne. On voit, çà et là, leurs huttes de branchages groupées à l'orée des bois, et les buffles aux cornes gigantesques vautrés jusqu'au cou dans la boue des marais. Cependant l'œuvre d'assainissement et de défrichement est commencée avec de bons résultats. De plus, des mines de cuivre et de borax, groupées dans la région de Volterra, sont activement exploitées. Au large, l'Archipel toscan dont l'île d'Elbe, riche en gisements de fer, est la reine, forme un pont naturel entre la Toscane et la Corse (îles de Capraja, Monte-Christo, Pianosa, Ciglio).

L'OMBRIE. ✿✿ Comme la vallée de l'Arno est le cœur de la Toscane, la vallée supérieure et moyenne du Tibre est le cœur de l'Ombrie.

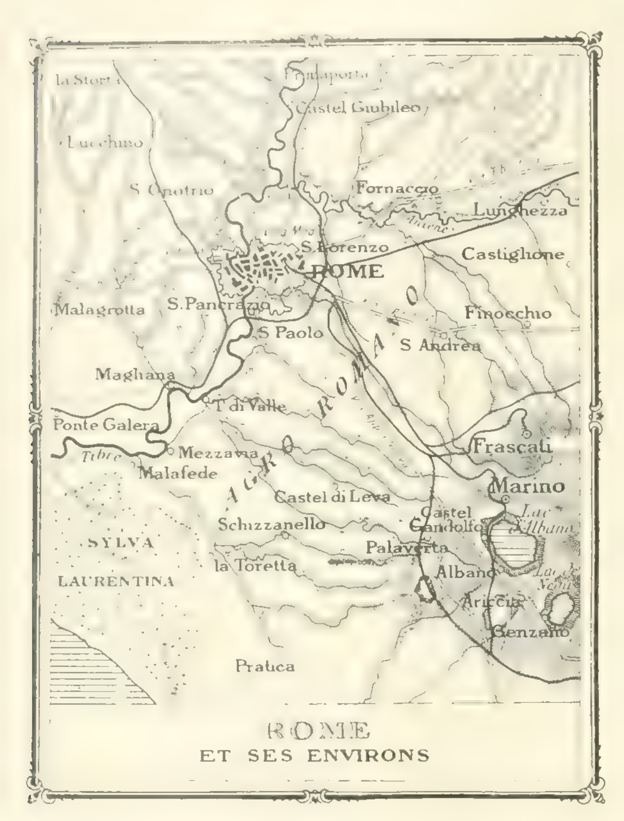
Le Tibre (403 kilomètres), le second fleuve de l'Italie, naît dans l'Apennin Émilien, mais pénètre promptement dans l'Apennin Ombrien par un étroit couloir dominé de monts boisés. Une série de très vieilles villes que signalent, de loin, les tours élancées de leurs palais communaux, ont conservé sans grandes modifications leurs enceintes de murailles, leurs rues étroites, leurs sombres demeures d'autrefois et constituent un ensemble d'un pittoresque rare. Telles sont Borgo-san-Sepolcro, Anghiari, Citta di Castello, Gubbio aux faïences célèbres.

A Pérouse, la vallée s'élargit quelque peu, et l'horizon se déploie avec la même grandeur, sous une lumière aussi séduisante qu'en Toscane, mais avec une douceur plus profonde. Les monts, plus arrosés, ont mieux conservé leur vêture de bois et de prés. Cela donne au paysage moins d'élégante et de nerveuse sobriété, mais un charme plus aimable, plus riant. Il faut avoir erré, au printemps, dans les tendres campagnes ombriennes pour comprendre pleinement la vie d'un François d'Assise, l'œuvre d'un Pérugin. Pérouse (70000 habitants), si riche en souvenirs d'art ; Orvieto (8000 habitants), perchée sur son acropole de tuf volcanique ; Assise, dominée superbement par sa basilique franciscaine, sont les étapes obligées de tout pèlerin d'art en Ombrie. Plus au Sud, Spolète, Terni (20000 habitants) ont pû, grâce à la houille blanche de leurs cascades, développer l'industrie métallurgique, tandis que Foligno et Rieti sont d'importants marchés agricoles où se concentrent l'industrie de leurs bassins, anciens lacs comblés et transformés en fertiles terroirs.

LE LATIUM. ✿✿ Au-dessous d'Orvieto, le Tibre pénètre dans le Latium (Lazio). Sa vallée, resserrée entre les monts de la Sabine à l'Est, les hauteurs

volcaniques du Cimino et du Soracte à l'Ouest, demeure étroite jusqu'au-dessous de Cortese où le fleuve s'incline vers le Sud-Ouest et débouche peu après dans la Campagne Romaine.

La partie Nord du Latium est le prolongement des plateaux toscans. Mêmes paysages tourmentés et char-



ROME
ET SES ENVIRONS

mants, même succession de collines arrondies, de vallées creuses où chantent les rivières. Les terrains d'origine volcanique composent la majeure partie de la région placée entre le Tibre et la mer. Sur les hauts promontoires de tuf aux raides parois se perchent les bourgs, et de belles nappes d'eau : lacs de Bolsena, de Vico, de Bracciano surtout, comblent le fond d'anciens cratères. Peu de villes importantes : seule la vieille cité de Viterbe (18 000 habitants) mérite d'être nommée.

Dans le Sud de la province, les roches volcaniques sont représentées par les monts Albins, dont on voit, de Rome, les sommets bleus se profiler dans le lointain par delà la campagne monotone. Lieux charmants où la fièvre ne monte pas, où, de tout temps, les Romains vinrent chercher la fraîcheur et le repos aux rives des lacs : Nemi, Albano, à l'ombre des grands chênes, en face des plus beaux horizons qui soient au monde. A Albano, Ariccia, Castel-Gandolfo, Frascati, Tivoli, les ruines des villas, des temples antiques, se mêlent aux somptueuses demeures construites par les papes et les hauts personnages qui les entouraient. Dans des jardins de rêve, les roses s'enlacent au tronc colossal des cyprès ; de nobles escaliers conduisent aux arceaux de verdure sombres où luisent dans l'ombre les reflets des statues, et les eaux des cascades bruissent dans leurs vasques solitaires. On plaint, avec Gœthe, les femmes d'Albe contraintes d'abandonner ces beaux lieux pour suivre leurs ravisseurs aux rives marécageuses du Tibre.

Plus au Sud, les monts Lepini (1536 mètres) dominent la vallée du Sacco et vont mourir aux rives de la mer où leurs dernières pentes surplombent le golfe aimable de Terracine. Au Nord du Sacco, une région plus mouvementée, plus sévère, la Ciociara, fut, dans l'antiquité, le domaine des Volsques et des Herniques, ces premiers adversaires de Rome naissante. Ferentino, Alatri possèdent encore leurs enceintes cyclopéennes. Anagni rappelle le drame célèbre où Boniface VIII reçut le soufflet de Colonna. Dans la vallée solitaire de l'Anio, Subiaco fut le berceau de l'ordre de Saint-Benoit. Les gens des montagnes ont conservé très pur le type du Romain classique : le profil régulier, le large front, les grands yeux noirs, la bouche et le menton fortement dessinés, la stature un peu ramassée, trapue, solide ; aussi les "ciociari" fournissent-ils la majeure partie des modèles que se disputent les ateliers de Rome, et dont on voit les groupes pittoresques se masser sur l'escalier de la Place d'Espagne qui monte au Pincio.

Entre les dernières ondulations des plateaux étrusques, au Nord, les monts de la Sabine à l'Est, au Sud les monts Albains, se creuse une dépression que comblèrent en partie des nappes d'un tuf volcanique très compact et difficile à cultiver. Ils forment une sorte de plateau aux larges ondulations, entaillé de ravins aux flancs raides : c'est l'Agro Romano, la Campagne Romaine. Il ne fut jamais fertile, et, aujourd'hui encore, malgré les travaux de défrichement, malgré l'extension des vignes, des champs de blé qui remplacent peu à peu les steppes d'autrefois (notamment le long de la voie ferrée Rome-Naples), l'Agro Romano conserve, sur de vastes espaces, la solitude, la nudité qui font sa grandeur. Les aqueducs ruinés dressent leurs arcades de briques rouges au-dessus des grandes herbes. Le long des voies antiques, les tombeaux des patriciens dorment dans la lumière.

L'été, la chaleur est humide et malsaine, la malaria redoutable ; le silence n'est troublé que par le chant des cigales ou le galop lointain d'une troupe de chevaux à demi sauvages. L'hiver, ces solitudes s'animent quelque peu, car des centaines de milliers de moutons descendent de la montagne sous la garde de bergers taciturnes. Tel est le cadre sévère et grandiose qui entoure la majesté de la Cité.

Elle naquit sur les sept collines, promontoires amincis

du plateau de tuf que le Tibre contourne avant de se diriger vers l'Ouest, vers la mer. Chacun connaît son histoire, sa naissance, ses débuts difficiles, ses conquêtes sans arrêt, les succès prodigieux qui lui valurent l'empire du monde, le rôle qu'elle joua, au Moyen Age et dans les temps modernes, comme métropole de la chrétienté ; enfin la vie nouvelle que lui infusa, depuis le 20 septembre 1870, son élection au rôle de capitale du Royaume italien. Trois villes se superposent ou se juxtaposent dans l'immense espace circonscrit par les remparts d'Aurélien, longs de 25 kilomètres. La Rome antique, dont les monuments encore debout sont particulièrement nombreux au Sud dans la zone solitaire du Forum, du Colisée, du Célius et de l'Aventin que traverse la Via Appia ; la Rome pontificale, au Nord du Capitole et du Forum, dans l'ancien Champ de Mars et le quartier du Vatican ; la Rome moderne enfin, qui se développe sur l'Esquilin et le Viminal près de la gare centrale. A côté des larges avenues nouvelles bordées de magasins élégants, pleines de la foule banale des grandes villes, s'étendent les solitudes exquises où les ruines des amphithéâtres, des temples, des thermes, les arcs de triomphe, les colonnes gisant parmi les herbes folles chantent l'impérissable gloire des ancêtres. Tandis que la place et la coupole de Saint-Pierre, le Château Saint-Ange, les palais, les villas entourées d'admirables jardins, les fontaines monumentales, les églises innombrables rappellent les splendeurs de la Rome papale, la Rome contemporaine ne peut opposer à tant de merveilles que le souci du confort et de l'hygiène, le besoin de lumière et d'air libre dont notre vie ne peut se passer.

Malgré son titre de capitale, malgré l'accroissement de sa population qui, de 220 000 habitants en 1871 a atteint 590 000 en 1916, Rome est dépassée, en Italie même, par Milan et par Naples, et ne paraît point capable de devenir jamais un centre d'attraction comparable aux autres capitales du monde. Elle est trop éloignée du foyer de vie qu'est la plaine du Pô, elle est plus mal desservie par des voies ferrées insuffisantes, sans communication avec la mer. Son ancien port d'Ostie est depuis longtemps comblé par les alluvions du Tibre, et la côte du Latium, bordée de marais (marais pontins), insalubre, presque dépeuplée, n'a d'autre débouché que le mauvais port de Civita-Vecchia. Elle n'a donc rien de ce qui, aujourd'hui, attire et concentre les capitaux, les grandes entreprises industrielles et commerciales.

" Mais, à toutes les critiques, Rome oppose une réponse sans réplique, son nom. Réponse qui en vaut bien une autre pour un peuple, c'est-à-dire pour un être qui ne vit pas seulement d'intérêts matériels, mais d'idéal et de souvenirs."

LES MARCHES ET LES ABRUZZES

A la Toscane, à l'Ombrie et au Latium correspondent, à l'Est, les provinces des Marches et des Abruzzes. Elles s'étendent de l'Apennin à l'Adriatique et sont entièrement couvertes par les plis, les diramations, les contreforts de la longue chaîne péninsulaire. La côte même est privée de ces petites plaines riveraines qui s'ouvrent à l'Ouest sur la mer Tyrrhénienne. Elle s'étend en ligne presque droite, sans havres, sans indentations propices à l'établissement des ports. La bora, ce mistral de l'Adriatique, y fait rage, et seul le port d'Ancône s'y put établir.

Du littoral, des pentes assez régulieres, découpées en chaînons parallèles par l'érosion des petits fleuves côtiers, conduisent à la crête maîtresse qui, sous le nom d'Apennin des Marches et d'Apennin des Abruzzes, prolonge vers le Sud l'Apennin Toscan. Là se dressent les plus hauts sommets de la péninsule : le massif de la Sibille (2 478 mètres), le Gran Sasso (2 914 mètres), le Terminillo, le Velino (2487 mètres). Ces derniers dominent une sorte de haut plateau, la " conca Aquilanea, " qui forme le cœur du pays des Abruzzes : région sauvage et d'accès difficile, généralement déboisée, où de petites villes fortifiées, des bourgs très anciens perchés sur la pointe des rocs somnolent solitaires et tristes. Des pâtres gardent, l'été, leurs troupeaux sur les croupes à l'herbe odorante, et descendent, l'automne venu, vers les plaines littorales. Des bûcherons et des charbonniers exploitent les quelques forêts de sapins qui échappèrent au déboisement.

De l'Ouest à l'Est, les communications sont rares et difficiles. Deux voies ferrées seulement unissent Rome à la côte orientale par Foligno (c'est à peu près l'ancien trajet de la Voie Flaminienne) et Sulmona.

Peu de villes et de médiocre grandeur. Dans la Province des Marches, qui fit jusqu'au XIXe siècle partie des Etats Pontificaux, le port d'Ancône (68 000 habitants) tire son importance de ce qu'il est la seule bonne rade de l'Adriatique entre Brindisi et Venise. Urbino vit naître Raphaël. Macerata, Ascoli, Fermo, Camerino, Pesaro sont des marchés agricoles ou des centres administratifs. Au Nord, la minuscule République de Saint-Marin, enclavée entre les Marches et la Romagne, se conserve comme le souvenir des temps lointains où l'Italie, partagée en une multitude de petits gouvernements, n'était qu'une " expression géographique ".

Dans les Abruzzes, les villes sont moins nombreuses

encore. On peut citer Aquila, au pied du Gran Sasso, Sulmona, qui est un croisement de routes important, Chieti, Avezzano enfin, près de l'ancien lac Fucin, aujourd'hui complètement desséché.

Du reste, malgré l'absence, naturelle en de telles régions, de grands centres urbains, la population atteint, dans les Marches et les Abruzzes, une densité surprenante de 80 à 90 habitants au kilomètre carré. Le climat est rude, pourtant, l'hiver long, neigeux, la culture difficile dans les basses régions, et presque impossible au-dessus de 800 mètres. Mais la race, trempée par le climat, est vigoureuse, endurante, obstinée à l'effort. Elle fournit une part notable de ces émigrants temporaires qui vont faire la moisson, la fenaison, les semailles, les vendanges dans les plaines, ou que l'on retrouve comme terrassiers, hommes de peine à l'étranger, tandis que la femme, les enfants surveillent le troupeau dans les villages de la montagne, cultivent le maigre lopin de terre et reçoivent les subsides fidèlement envoyés par l'exilé.

L'ITALIE MÉRIDIONALE

VUE D'ENSEMBLE. Au Sud du Latium et des Abruzzes commence l'Italie méridionale divisée en quatre provinces : Campanie, Pouilles, Basilicate et Calabre.

L'Apennin s'écarte de l'Adriatique et se rapproche de la mer Tyrrhénienne. Il change aussi de caractère et de forme. Plus de chaînes continues, mais des massifs isolés par des dépressions que les routes peuvent utiliser. Tels, en Campanie, le Matese (2050 mètres), l'ancien pays des Samnites, ces redoutables adversaires de Rome ; le mont Volturino (1836 mètres) en Calabre. De plus, tandis que les roches secondaires (les calcaires et les marnes) se prolongent jusqu'au Pollino et à la dépression du Crati, la Sila et l'Aspromonte sont formés de roches primitives : granits, gneiss, micaschistes qui se rattachaient à l'ancienne Tyrrhénide.

A l'Ouest, les terrains volcaniques composent une partie du sol de la Campanie. Près de Naples, l'étrange région des Champs Phlégréens (Misène, Pouzzoles) n'est qu'une succession de petits cratères, de solfatares, d'émanations gazeuses. Au Sud-Est, le Vésuve est en pleine activité. On connait son histoire depuis le jour fameux de l'an 79 après Jésus-Christ où, s'éveillant tout à coup, après une période de repos dont on ignore la durée, il ensevelit sous les cendres et les laves Herculanum et Pompéï. Depuis lors, nombre de ses éruptions furent désastreuses pour les villes et les villages qui se pressent à ses pieds. Mais les bienfaits du volcanisme sont ici incomparablement plus grands que ses dangers. Le sol, en effet, formé non pas de tufs très compacts comme dans l'Agro Romano, mais de cendres et de laves pulvérulentes faciles à travailler, est d'une extraordinaire fertilité. C'est l'élément essentiel de la richesse, légendaire, des terres campaniennes.

A l'Est de l'Apennin, l'aspect est tout autre. Au pied de la montagne s'étend d'abord la " Tavolière ", vaste plaine dont Foggia occupe le centre. Le sol, assez analogue à celui de la Beauce ou de la Picardie, est couvert d'un terreau noir très fertile, et particulièrement favorable à la culture des céréales. Au Sud de la Tavolière, les Murge ou Murgie se présentent sous forme de plateaux calcaires très secs, coupés de ravins aux parois abruptes. Seul l'olivier, parfois l'amandier et la vigne, parviennent à vivre sur le roc presque nu. De Tarente à Bari, la route circule au milieu d'une immense forêt d'oliviers. D'étranges bâtisses de pierres brutes, en forme de troncs de cône superposés, apparaissent à l'ombre des arbres. Ce sont les demeures des paysans au moment de la récolte des fruits. De loin en loin, au sommet des collines, des villes toutes blanches, aux toits plats, flamboient sous la lumière crue d'un ciel tout oriental.

Orientale, l'Italie du Sud l'est par son climat, son ciel, ses paysages, son histoire, certains traits du caractère de ses habitants. Les hivers de Naples et de Tarente sont plus tièdes que ceux d'Athènes, les étés aussi chauds. L'oranger, absent de l'Italie centrale, reparaît à partir de Gaëte, et ses beaux fruits mûrissent à merveille de Naples à Reggio. On retrouve çà et là, sur les rives exquises de Sorrente, sur les pentes de l'Aspromonte, les traits nets et purs des paysages de l'Hellade. On se rappelle enfin que toute l'Italie du Sud s'appela la Grande Grèce, qu'elle fut hellénisée dès le VIIIe siècle avant notre ère, que Tarente, Métaponte, Sybaris, Crotone, etc. furent puissantes et riches alors que Rome n'était qu'une bourgade. Et il n'est pas jusqu'aux colonies albanaises encore vivantes dans certains villages des Pouilles et de Calabre qui ne témoignent du lien étroit qui unit l'Italie du Sud aux rivages orientaux qui lui font face, par delà l'Adriatique, à moins de 100 kilomètres de Brindisi.

Les habitants sont fort différents, suivant qu'on les étudie dans la plaine ou dans la montagne. Comme l'Abruzzais, le montagnard de la Basilicate, celui de la Calabre est grave, taciturne, robuste, dur au travail, bon soldat. La vie n'est pas aisée pour lui dans ces hautes régions infertiles, sans communications avec le dehors, et dont l'Italie contemporaine s'est trop peu préoccupée. De tout temps attiré par les richesses du bas pays, habitué à sa vie sauvage, fruste, mais indépendante, il s'adonnait volontiers au brigandage et trouvait un abri sûr dans les replis de la Sila, de l'Aspro-

monte, dans les forêts de sapins et de hêtres qui les couvrent jusqu'au sommet. De nos jours, il est à peine besoin de dire que la sécurité est, en Calabre, aussi parfaite qu'en toute autre région de l'Italie. L'émigration fournit, du reste, au montagnard, le moyen d'échapper à l'emprise d'un sol ingrat. Nulle province d'Italie n'envoie aux deux Amériques autant de travailleurs manuels.

L'habitant des plaines, surtout dans l'heureuse Campanie, a la vie singulièrement plus facile, plus riante. Certes, tous les Napolitains ne sont point les " lazzaroni " que d'aucuns s'imaginent. Les beaux jardins, les vignes, les champs plantureux de la Campanie en témoignent, comme aussi le développement des industries et la grande activité commerciale. Cependant, sous ce ciel heureux, où tout abonde, il est doux de se laisser vivre sans trop d'efforts. La gaieté insouciante, une certaine indolence qui n'exclut pas de violentes poussées de passion sauvage, l'amour du chant, de la danse, du jeu, les superstitions enfantines caractérisent encore le Napolitain et, d'une façon générale, tous les Italiens des plaines méridionales. Les " délices " de Capoue, les séductions de la " molle " Sybaris n'étaient-elles point, du reste, aux temps antiques, un sujet à la fois de réprobation et d'envie ?

Enfin, si déjà dans l'Italie centrale on constate que l'Italien répugne à l'isolement, à la dispersion, ce trait de caractère s'accentue étrangement dans l'Italie du Sud. Les fermes isolées, les hameaux, les petits villages deviennent une rareté. Par atavisme, et comme souvenir des temps où l'insécurité était la règle, les gens se groupent dans les " borghi ", gros bourgs ou petites villes. Le paysan lui-même est la plupart du temps un citadin. " Il loge en ville, écrivait Paul-Louis Courier, et laboure la banlieue. " Nombre d'entre eux possèdent un petit champ, une olivette situés à plusieurs dizaines de kilomètres de leur " borgo ". La famille s'y transporte aux temps de la récolte ou des travaux essentiels, avec une charrette, quelques provisions, et couche en plein air ou dans une cabane de pierres sèches, puis, la tâche faite, revient au logis et laisse pour des mois son petit domaine à la garde de Dieu.

CAMPANIE. ✿✿ On entre généralement en Campanie par la route qui, venant de Rome, emprunte la vallée du Sacco, puis celle du Garigliano. Elle passe au pied du mont Cassin, que couronne le célèbre monastère de Saint-Benoît, et débouche, peu avant Capoue, dans la plaine de Caserte (20 000 habitants) où des palais, des parcs majestueux, de larges avenues rappellent le souvenir des Bourbons de Naples, dont Caserte fut le Versailles. Au fond de l'horizon se détache le double cône du Vésuve empanaché de fumée. Vers l'Est, l'Apennin Napolitain est escaladé par la voie qui mène à Bénévent et à l'Apulie. Et la campagne plantureuse, la " Terre du Labour ", merveilleusement cultivée, semée de " borghi " aux blanches maisons, s'étend, comme un immense jardin, jusqu'aux rives du golfe où Naples se mire.

Fille et héritière de la colonie grecque de Cumes, qu'elle supplanta dès l'antiquité, Naples (Neapolis : Ville neuve) a toujours joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Italie du Sud dont elle fut pendant six siècles la capitale politique (1265-1851) et dont elle est encore la grande métropole intellectuelle et commerciale.

Elle doit cette importance à sa position maritime. D'une part, en effet, elle commande la mer Tyrrhénienne et est en relations naturelles et faciles avec toutes les rives de cette mer, à 220 kilomètres de la Sicile, à 240 de la Sardaigne. D'autre part, si les côtes de la Toscane et du Latium, entre Livourne et Gaëte, sont complètement dépourvues de rades naturelles et à peu près désertes, les rivages de la Campanie, de la Calabre, de la Sicile, bien articulés, découpés par des golfes nombreux (Gaëte, Naples, Salerne, Policastro, Santa Eufemia, Palerme, etc.), se prêtent au développement de la navigation. La population riveraine est presque aussi pressée qu'aux bords du golfe Ligure. La pêche (du thon, du corail), le cabotage furent de tout temps très actifs, et les flottilles des marins de Salerne, d'Amalfi allaient, et vont encore, jusqu'aux îles grecques, jusqu'aux côtes africaines. Il y avait là un milieu géographique très favorable à la naissance d'un grand port, et l'ouverture du canal de Suez, l'extension de l'émigration, la mise en valeur des richesses agricoles (fruits, vins), la création ou le perfectionnement de certaines industries (constructions navales à Castellamare, objets dits de Naples, etc.) ont accru encore dans de considérables proportions l'importance commerciale de Naples.

Elle est aujourd'hui le premier port de l'Italie (18 503 000 tonnes en 1920) et la ville la plus peuplée (700 000 habitants), l'une des plus pittoresques aussi, en dépit " d'embellissements " fâcheux, grâce à la beauté de sa rade, de ses îles (Ischia, Capri, Procida), grâce aux fertiles campagnes qui l'entourent et lui fournissent en abondance les vins célèbres (Lacryma-Christi, Capri), les fruits de toute sorte ; grâce à la bruyante exubérance, à la gaieté communicative de ses habitants, qui passent une partie de leur vie en plein air, hors des hautes maisons noires de leurs ruelles grimpantes. Elle occupe, enfin, une place éminente parmi les cités intellectuelles de l'Italie, et son Université est la plus fréquentée du royaume.

Des paysages splendides l'environnent. Que l'on se promène sur les pentes du Pausilippe, semées de villas, sous les oliviers d'Ischia et de Capri, parmi les cratères multiples des Champs Phlégréens, le long de la côte divine où, de Sorrente à Amalfi, les bois d'orangers, les pins parasols s'étagent sur les pentes pleines de soleil ; que l'on aille rêver dans la solitude de Pompéï et sous les colonnades des temples de Paestum, que l'on escalade les parois du Vésuve, d'abord couvertes de champs, de jardins, de vignobles, de villes populeuses (Portici, Resina, Torre del Greco, etc.), puis noires de coulées de laves et de cendres qui fuient sous le pied, ni l'œil, ni l'esprit ne se lassent jamais d'une contemplation toute pleine d'une secrète et tendre volupté.

L'APULIE OU RÉGION DES POUILLES.

De Naples on gagne l'Apulie par deux voies ferrées : celle de Bénévent-Foggia, et celle qui, par Potenza, descend sur Tarente.

La première ne s'élève qu'à 600 mètres d'altitude. Peu de travaux d'art. On ne perd jamais de vue les vignes, les champs de maïs ; des prairies couvrent les pentes arrondies. Bénévent (17 500 habitants), qui commandait le passage, fut au Moyen Age le siège d'une Marche militaire. A Bovino, on entre dans les plaines de la Tavolière, couvertes de céréales, un des greniers à blé de l'Italie. Foggia (50 000 habitants), Cerignola (40 000 habitants) en sont les centres principaux et les grands marchés. Puis la route se rapproche de l'Adriatique. Au Nord, l'éperon du mont Gargano (1 056 mètres) peut être considéré, par la nature de ses roches calcaires, comme un fragment détaché des côtes dalmates. Le golfe de Manfredonia, qu'il protège contre les vents du Nord, a des rives trop marécageuses pour se prêter à la vie maritime. Par contre, à partir de l'Ofanto (près duquel Annibal vainquit les Romains à Cannes en 216 avant Jésus-Christ), une série de ports actifs se succèdent à peu de distance les uns des autres : Barletta (40 500 habitants), Trani (32 000), Bisceglie (31 000), Molfetta (40 000), Bari (109 000), Monopoli (25 000). Les oliviers, les vignes, les figuiers, les amandiers couvrent la campagne. Partout les blanches maisons aux toits en terrasses flamboient au soleil. A l'intérieur, de grosses agglomérations s'alignent au pied des collines des Murgie : Andria (50 000 habitants), Ruvo (25 000), Bitonto (27 000). C'est une des régions les plus peuplées de l'Italie et celle qui produit le plus d'huile et de vin.



NAPLES ET SES ENVIRONS

Au delà de Monopoli, la fertilité est moins grande. Des steppes pierreuses s'étendent autour de Brindisi (22 000 habitants). Mais l'antique Brundusium, la Brindes des Francs, a le meilleur port de la côte, le plus proche de la Grèce et du canal de Suez. Les armées, les fonctionnaires de Rome s'y embarquaient pour les pays d'Orient. Aujourd'hui, elle est la tête de ligne de la Malle des Indes.

La pointe extrême du talon de la "botte" italienne forme le pays d'Otrante, terminé par le cap de Santa-Maria. Les deux rades d'Otrante et de Gallipoli sont sans importance. Mais, à l'intérieur, la région de Lecce est fertile, bien cultivée, riche en olivettes, en vignobles, en jardins fruitiers, et fort peuplée. Tarente (50 000 habitants), située sur une sorte d'isthme entre la mer proprement dite et un double golfe intérieur (Mare Piccolo), possède l'une des meilleures, des plus sûres rades de l'Europe. Elle joua dans la Grande Guerre un rôle de premier ordre comme base des transports destinés à l'Armée d'Orient, mais son importance commerciale est petite.

LA BASILICATE ET LA CALABRE.

Une ligne fort pittoresque conduit de Naples au golfe de Tarente à travers les montagnes et les plateaux de la Basilicate, l'ancienne Lucanie, le " pays des loups " : gorges profondes, pentes abruptes couvertes de broussailles, villages haut perchés dans la solitude d'un pays sauvage. Potenza, sur le Basento, n'a que 12 000 habitants ; elle est cependant la cité la plus populeuse de ce pays de montagnards et de bergers, l'un des plus pauvres, des moins peuplés de l'Italie.

La Calabre, le pays des Bruttiens (le mot veut dire : révoltés), qui fait suite à la Basilicate, est, elle aussi, couverte de montagnes et fort mal pourvue de moyens de communication. Aussi ne la connaît-on guère, même en Italie, et bien rares sont les touristes qui escaladèrent les pentes de la Sila, errèrent sous l'ombrage des chênes, des hêtres, des sapins gigantesques ou contemplèrent la vue prodigieuse que l'on a, des sommets de l'Aspromonte, sur la Sicile, l'Etna, le golfe de Messine, la mer où chantaient les Sirènes.

Pourtant la Calabre a une densité de population qui, au moins dans l'Ouest et au Sud, atteint jusqu'à 150 habitants au kilomètre carré. Les ressources naturelles (forêts, culture des agrumes et de la vigne, pêche, etc.) n'y font point défaut. La race est laborieuse et économe. Mais il faudrait construire des voies ferrées, des routes carrossables pour desservir les gros villages de l'intérieur. Il faudrait surtout assainir et rendre à la culture



LE TIBRE, LE CHÂTEAU SAINT-ANGE, SAINT-PIERRE. *Les eaux [illegible] et [illegible] traversent la Ville Éternelle [illegible] aux temps antiques, [illegible] — en attendant la réalisation du projet Rome-Port de mer — [illegible] que par les [illegible] des peintures. Le château Saint-Ange est l'ancien mausolée d'Hadrien, énorme monument funéraire transformé, au Moyen Âge, en forteresse où les papes durent, maintes fois, se réfugier. Des souterrains l'unissent aux jardins et au Palais du Vatican que l'on devine à droite du dôme de St-Pierre.* Cl. Anderson



[illegible]NCE : LE DÔME



FLORENCE : LE PONTE VECCHIO



FLORENCE : LE PALAIS PITTI

[illegible] repose au fond du val d'Arno qu'entourent les collines [illegible], tandis que la muraille de l'Apennin barre l'horizon. C'est un des lieux du monde les mieux faits pour le bonheur. Que l'on erre sur les quais ensoleillés de l'Arno, sur le vieux pont bordé de boutiques d'orfèvres, sur le fameux viale dei Colli, dans les jardins étagés qu'ombragent les cyprès et les lauriers ; que l'on admire les chefs-d'œuvre de l'architecture florentine églises et palais, les jours s'écoulent sans que l'on y songe, dans une fête perpétuelle pour les yeux et comme une sorte d'enchantement. Cl. Alinari et Brogi.



ROME : PLACE SAINT-PIERRE. *L'Église Saint-Pierre, édifiée sur les plans de Bramante et de Michel-Ange, a comme magnifique vestibule une place immense qu'encadrent les colonnades construites par Le Bernin en 1667. Un obélisque et deux fontaines harmonieuses la décorent sobrement.* Cl. Alinari.



ROME : PLACE DU CAPITOLE. *Le mont Capitolin est la plus célèbre des sept collines sur lesquelles s'élève la Ville Éternelle. Autrefois, dominée par la citadelle et le Grand Temple de Jupiter, elle porte aujourd'hui plusieurs palais encadrant une place que Michel-Ange dessina.* Cl. Maurel.



[illegible] *[illegible] dins du Palatin. Elle embrasse la majeure partie de l'Amphithéâtre colossal, et l'Arc de Triomphe érigé [illegible]* Cl. [illegible]



TIVOLI : VILLA D'ESTE. *Depuis les temps antiques, les collines [illegible] qui entourent l'Agro Romano [illegible] Tivoli, une couronne de villas aux magnifiques jardins.* Cl. Alinari.



ROME : LE FORUM DE TRAJAN *était une agglomération d'édifices somptueux encadrant une place que dominait une colonne de marbre couverte de précieux bas-reliefs.* Cl. Maurel.

les rivages que désole et que vide la malaria. Toute la côte du golfe de Tarente fut, aux temps antiques, parfaitement cultivée et fort peuplée. Tarente, Liris, Sybaris, Métaponte, Crotone étaient les puissantes métropoles de ces riches régions. Mais, à la suite des invasions barbares, les travaux de drainage, les canaux disparurent. Les eaux stagnantes engendrèrent la fièvre. Des roseaux, des maquis épais de myrtes et de lauriers-roses remplacèrent les champs. La population, fuyant à la fois la fièvre et les pirates, se réfugia dans la montagne. On commence aujourd'hui, mais bien lentement, à s'occuper de ces pays déshérités. Des plantations d'eucalyptus apparaissent çà et là. Quelques cultures se développent autour de ce qui fut Métaponte et Sybaris. Peu de choses encore ! Cortone (l'ancienne Crotone, la patrie de l'athlète Milon) n'a que 7 000 habitants et elle est cependant, avec Catanzaro (22 000 habitants), la plus forte agglomération de la Calabre orientale. A l'Ouest, bien que le fond des golfes de Policastro et de Santa Eufemia soit aussi malsain, et que les grandes villes fassent aussi défaut, les villages, les petits ports apparaissent fort nombreux. La vallée du Crati, au fond de laquelle se cache Cosenza (15 000 habitants), parcourue par une voie ferrée, a plus de 150 habitants au kilomètre carré. L'extrême Sud, enfin, de Pizzo (où Murat, devenu roi de Naples, fut fusillé en 1815), à Reggio di Calabria par Palmi et Bagnara, est un jardin continu d'orangers, d'amandiers, de figuiers, mais où, malheureusement, les tremblements de terre sont fréquents. On se souvient du séisme du 28 décembre 1908 qui détruisit complètement Reggio et fit périr, dans la seule Calabre, 40 000 personnes environ.

LA SICILE. ✐✐ Par delà le détroit de Messine (8 kilomètres au point le plus étroit), tout embaumé du parfum des orangers, la Sicile s'allonge vers l'Ouest, vers l'Afrique du Nord, dont la séparent 120 kilomètres seulement d'une mer peu profonde. Sa forme triangulaire lui valut le nom antique de Trinacria (l'île aux trois pointes). Sa superficie est de 25 758 kilomètres carrés (cf. la Belgique 29 455 kilomètres carrés), presque entièrement couverts de montagnes et de plateaux. Au Nord, bordant la mer Tyrrhénienne, les roches cristallines des monts Péloritains (1312 mètres), les calcaires des monts Nebrodie (1846 mètres), Madonie (1975 mètres) et Panormitains prolongent les chaînes Apennines. Au Centre et au Sud, un ensemble confus de petites chaines, de massifs orientés Nord-Sud ou Nord-Ouest-Sud-Est comprennent des calcaires, des marnes et des terrains d'origine volcanique. A l'Est, le puissant massif de l'Etna érige à 3219 mètres son cône régulier, bardé de coulées de lave, percé de cratères adventifs et tout resplendissant de neiges.

La Sicile se trouve à la même latitude que l'Andalousie, le Péloponèse, les côtes méridionales de l'Asie-Mineure. Nulle part, en Italie, les hivers ne sont aussi tièdes. Par contre, l'été n'y est guère plus chaud qu'à Florence ou Bologne et la brise de mer tempère l'ardeur du soleil.

Stations.	Janvier	Juillet	Nombre de jours pluvieux
Climat de Palerme.	+ 11°0	+ 25°4	47
— de Syracuse.	+ 11°1	+ 26°5	43
— de Malte...	+ 13°0	+ 26°2	42

Les étés sont absolument secs ; mais, en automne et au printemps, il pleut suffisamment pour permettre toutes les cultures de la zone méditerranéenne et semi-tropicale. L'oranger, le citronnier, le cotonnier même prospèrent à côté de la vigne et du mûrier comme dans les huertas espagnoles. Ce sont, du reste, de véritables jardins que l'on trouve tout au long des côtes orientales et septentrionales sur les pentes de l'Etna, dans la plaine de Catane, autour de Messine, dans la " Conca d'Oro ", de Palerme, etc. Les fruits (oranges, citrons, figues, amandes, raisins secs, olives), les vins (Marsala, Zucco, Syracuse) forment une part prépondérante des exportations. Il y faut ajouter le blé (déjà, dans l'antiquité, la Sicile était un des pourvoyeurs de la Grèce d'abord, puis de Rome), l'huile, le coton, la soie grège. Enfin, dans un autre ordre d'idées, les soufrières de Sicile (région de Caltanisetta) comptent parmi les plus importantes du monde.

Sa position intermédiaire entre les deux grands bassins de la Méditerranée valut à la Sicile d'être occupée par des représentants de toutes les races qui peuplaient les rives de cette mer.

Aux Sicanes autochtones s'ajoutèrent, dès la plus haute antiquité, les Sicules émigrés d'Italie. Puis vinrent, à partir du VIII[e] siècle, les Grecs qui fondèrent Naxos, Syracuse, Catane, Himera, Géla, Sélinonte, etc., et firent de la Sicile l'un des foyers les plus vivants de la civilisation hellénique. Les Carthaginois s'emparent à leur tour de la majeure partie de l'île. Ils en sont chassés par les Romains et la Sicile se fond dans la grande unité romaine. Lors des invasions barbares, les Goths sont un instant maîtres de l'île. Les Sarrasins leur succèdent en 650, mais doivent, au XI[e] siècle, céder la place aux rois normands. Tour à tour soumise à la domination des empereurs germaniques (sous le règne brillant de Frédéric II), puis de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, la Sicile se débarrassa des Français par le massacre des Vêpres Siciliennes (1282) et se donna aux Espagnols. Depuis cette date, l'île fit partie d'abord de la monarchie espagnole puis fut réunie au royaume de Naples gouverné par une branche de la famille des Bourbons. Au XIX[e] siècle, elle se révolta à maintes reprises, mais sans succès, contre la tyrannie des rois de Naples. Il fallut l'arrivée de Garibaldi (11 mai 1860), la prise de Palerme et de Messine, pour la libérer du joug et l'unir au nouveau Royaume d'Italie.

De la Sicile hellénique, de la place qu'elle tint dans le monde grec, seuls subsistent les légendes de ses dieux

le renom de ses poètes, les enceintes de ses métropoles, les ruines de ses temples, les admirables monnaies, les bas-reliefs, extraits de son sol à Ségeste, Sélinonte, Agrigente, Syracuse, Taormine, etc. Au Moyen Age, le mélange des traditions grecques, arabes, byzantines, normandes, valut à la Sicile un art fort original dont témoignent, entre cent autres, les basiliques de Cefalu et de Monréale, la chapelle Palatine de Palerme, etc. A ces richesses d'art, non moins qu'à la splendeur de son ciel, au charme de ses paysages, la Sicile doit d'être l'une des régions de l'Italie qui méritent le mieux qu'on les connaisse et qui laissent à l'esprit les plus chers souvenirs.

Elle se trouve encore, il est vrai, mal pourvue de voies de communications, et une visite complète des régions intérieures n'est point chose aisée! mais les côtes, riches en ports et pourvues de petites plaines très fertiles, furent de tout temps les parties les plus productives et les plus peuplées. Sur les 4000000 d'habitants qui vivent dans l'île, les trois quarts se pressent sur les rivages, surtout au Nord, de Trapani à Palerme, et à l'Est, de Milazzo à Syracuse. Comme tous les Italiens du Sud, le Sicilien aime peu la dispersion et vit dans les " borghi ", les grosses agglomérations urbaines ou paysannes.

Palerme (l'antique Panorme), la capitale de l'île, a 324000 habitants. Elle repose au fond d'un golfe arrondi que dominent les falaises du mont Pellegrino et qu'entourent les jardins enchantés de la Conca d'Oro. Moins bruyante que Naples, elle est aussi pittoresque et fort riche en œuvres d'art.

A l'extrémité occidentale, Trapani (60000 habitants) est en relations actives avec la Sicile. Marsala (27000 habitants) fabrique un vin connu. Castellamare et Castelvetrano sont les points de départ obligés pour la visite des ruines fameuses de Ségeste et de Sélinonte.

A l'Est de Palerme, une route ravissante longe la côte et, par Termini, Cefalu, Milazzo, conduit à Messine (l'ancienne Zancle : la faucille), le premier port de la Sicile avant le tremblement de terre de 1908 qui rasa complètement la ville et fit périr plus de 80000 personnes. Messine avait alors 150000 habitants. Elle est, aujourd'hui, parvenue à réparer presque complètement les effets désastreux du cataclysme et renaît à une vie nouvelle.

De Messine à Catane, les pentes des monts Péloritains et de l'Etna, couvertes d'oliviers, d'orangers, de palmiers, offrent une série de paysages qui comptent parmi les plus harmonieux de l'Italie. Taormine en est le bijou. Catane (217000 habitants), souvent ravagée par les tremblements de terre et les laves de l'Etna, "offre l'aspect d'une ville rebâtie plusieurs fois et d'une façon provisoire ". Syracuse (44000 habitants), port excellent, n'occupe qu'une bien petite partie de l'emplacement de l'antique cité qui compta, dit-on, plus de 500000 habitants.

Sur la côte Sud, Girgenti (22000 habitants) est bâtie dans un site admirable, près des ruines de l'ancienne Agrigente.

A l'intérieur, enfin, Caltanisetta (43000 habitants) concentre le produit de l'exploitation des mines et carrières de soufre, et une série de grosses agglomérations (Modica, Caltagirone, Alcano, etc.), qui dépassent toutes 45000 habitants, servent de marchés agricoles et de centres administratifs.

LES ILES ANNEXES. A la Sicile se rattachent géographiquement l'Archipel des îles Éoliennes ou Lipari, l'archipel des Egades, Pantellaria, les îles Pelagie et Malte. Sauf Malte, toutes les autres appartiennent politiquement à l'Italie et font administrativement partie des provinces de Messine, Trapani, Girgenti.

L'archipel des Lipari, d'origine volcanique, comprend quatre îles principales : Vulcano, Lipari, Salina, Stromboli, et quelques îlots. Les Grecs y plaçaient la demeure d'Eole, dieu des vents, et les appelaient Hephestiades, du nom d'Héphaistos, le Vulcain de la mythologie romaine, à cause de leur nature volcanique. Des nombreuses bouches éruptives qui hérissent leur sol, seul le Stromboli (936 mètres) est en activité constante, mais sans danger. Les bateaux qui se dirigent, la nuit, vers le détroit de Messine, connaissent bien le point de repère formé par les reflets rougeâtres des laves qui bouillonnent au fond de son cratère. On y exploite de la pierre ponce, du soufre; on y cultive l'olivier, les fruits et la vigne (vins de Malvoisie à Salina).

Les îles Egades (îles des chèvres), à l'Ouest de Trapani, ne sont, comme nos îles bretonnes, que des fragments rocheux, escarpés, détachés de la grande île par l'érosion marine. La violence et l'irrégularité des courants, des marées, l'abondance des récifs et des bancs à fleur d'eau y rendent la navigation fort périlleuse.

Pantellaria, au large de la Sicile, doit encore sa naissance au volcanisme qui fit surgir près d'elle, en 1831 et en 1862, une petite île éphémère, Ferdinandea ou Julia, sommet de volcan sous-marin dont les roches friables furent, au bout de quelques mois, rasées par les flots.

Les îles Pelagie (Lampedusa, Limosa) se composent, au contraire, de roches calcaires. Avec leur vêture de maquis toujours verts, les petites maisons blanches étagées sur leurs pentes, elles évoquent les Cyclades et semblent détachées d'un archipel grec.

L'archipel maltais comprend deux îles : Malte et Cozzo, et un îlot : Comino. Sa situation, au point de jonction de la Sicile et de l'Afrique sur la route des navires qui vont d'un bassin à l'autre de la Méditerranée, avait une importance que comprirent et qu'exploitèrent ses différent maîtres : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Grecs, Arabes de Tunisie, Chevaliers de Saint-Jean (de 1522 à 1798), Français, Anglais enfin. Les multiples fortifications qui se superposent et s'entre-croisent autour du port de la Valette, la capitale, marquent les stades successifs de son histoire guerrière. Cette rade profonde, bien ramifiée, est non seulement une position militaire dont il est superflu de souligner la valeur, c'est aussi un port de transit extrêmement actif (mouvement du port de la Valette en 1913 : 11000000 de tonneaux), où les cargos anglais chargent les céréales venues du Levant.

A l'intérieur, malgré les difficultés dues à l'absence de terre végétale, à la sécheresse du climat, les îles ont été mises en culture par le travail patient des Maltais. C'est une race d'hommes assez spéciale, provenant du mélange de tous les peuples qui coururent les

eaux méditerranéennes, et qui a subi fortement l'empreinte sarrasine. Le dialecte maltais, de fond italien, comprend nombre de mots arabes. Extrêmement dense (426 habitants au kilomètre carré), cette population, malgré un travail acharné, malgré l'appoint de la pêche et du cabotage, ne saurait vivre des seules ressources qu'elle tire de ses îles. Elle s'expatrie donc volontiers en Tunisie, en Algérie, en Egypte. Jardiniers, bouchers, petits commerçants, les Maltais réussissent, grâce à leur ardeur au travail, à leur âpreté au gain.

En hiver toutefois, l'île est fréquentée par de nombreuses familles anglaises qu'attirent un climat sec, tiède, un ciel très pur.

LA SARDAIGNE. La Sardaigne est un peu moins grande que la Sicile (23799 kilomètres carrés). Elle en est séparée, ainsi que de l'Italie, par les abîmes de la mer Tyrrhénienne. Par contre, elle se rattache directement à la Corse, dont l'isole le détroit mince et peu profond de Bonifacio.

Des montagnes recouvrent les neuf dixièmes de sa superficie. A l'Est, une chaine de roches cristallines, orientée Nord-Sud, et dont le Gennargentu (1834 mètres) est le point culminant, borde la côte rectiligne. C'est le prolongement des chaînes corses. Mais, tandis que dans l'île française les pentes les plus raides font face à l'Occident, en Sardaigne, les versants abrupts dévalent vers le Levant, vers l'Italie, à laquelle l'île semble tourner le dos.

A l'Ouest, une série de massifs d'origines diverses (granits, calcaires, trachytes et laves) étaient primitivement des îles distinctes qui furent, dans la suite des âges, unies les unes aux autres, ainsi qu'à la chaîne principale, par un exhaussement du sol, par les alluvions des torrents, surtout par des coulées de roches éruptives. Tel, par exemple, le massif d'Iglesias, au Sud-Ouest, qu'isole la plaine de Campidano, entre les golfes de Cagliari et d'Oristano. Tous les volcans de Sardaigne sont, du reste, depuis longtemps éteints; des villages se nichent dans leurs cratères, et l'île contraste par sa stabilité avec sa voisine sicilienne.

Climat, végétation, régime des eaux sont du type méditerranéen si souvent décrit. Hivers tièdes, étés très chauds et très secs ; pluies d'automne et de printemps ; alternance du frais mistral et du brûlant sirocco ; torrents à sec une partie de l'été. La malaria, entretenue par les marais et les étangs de la côte, désole toutes les terres basses et exerce ses ravages même dans certains districts montagneux. Déjà, aux temps antiques, la Sardaigne était renommée pour son insalubrité, et l'on y expédiait en exil les gens dont on voulait se débarrasser. Des forêts d'érables, de chênes verts, de pins laricio, de hêtres subsistent encore dans les districts reculés. Ailleurs, elles sont remplacées, comme en Corse, par d'épais maquis de lentisques, d'arbousiers, de cystes, d'oliviers sauvages, de hautes bruyères et de palmiers nains.

L'île est faiblement peuplée (870000 habitants en 1913, soit 37 au kilomètre carré). A ce point de vue, elle constitue une exception remarquable parmi les grandes îles européennes qui ont généralement une densité moyenne supérieure aux régions continentales dont elles dépendent. Bien qu'elle ait reçu des colonies étrangères (Phéniciens, Carthaginois, Génois, Espagnols, Berbères même) elle dut à son isolement, à la difficulté de la pénétration à l'intérieur, de conserver une très forte individualité.

Le Sarde est de petite taille, mais robuste et souple, très brun. Il parle un dialecte tout à fait incompréhensible à l'Italien du continent, dialecte très proche du latin, et qui a aussi beaucoup de points communs avec l'espagnol. Il est fidèle aux usages, aux coutumes d'autrefois. Comme tous les Italiens du Sud, il évite l'isolement et vit exclusivement dans ses bourgs. Même les bergers des montagnes groupent leurs huttes en villages informes : les " stazzi ". Pourtant on ne trouve pas en Sardaigne les immenses domaines, les " latifundi ", qui sont un des vices du régime agraire de l'Italie continentale et de la Sicile. Le paysan est propriétaire de son domaine, et le sol est partagé en une quantité de petites parcelles soigneusement clôturées de haies.

Les ressources naturelles de la Sardaigne seraient grandes si elles étaient rationnellement exploitées. Toutes les céréales, tous les fruits de la Méditerranée y réussissent à merveille. Comme la Sicile, la Sardaigne fut un des greniers de Rome. Les côtes sont très poissonneuses. Le sous-sol recèle d'importants gisements de fer et de plomb argentifère, connus et utilisés depuis une haute antiquité. L'élevage du mouton, du cheval, de l'âne, du porc est si facile que dans aucune autre région d'Italie le nombre des animaux domestiques par tête d'habitant n'est proportionnellement aussi élevé.

Mais, si l'on excepte les exploitations minières du Sud, presque rien n'a été fait pour mettre en valeur les ressources de l'île, assainir les plaines, combler les marais, triompher de la routine et de méthodes fort arriérées. Faute de moyens de transport, les produit du sol se consomment en grande partie sur place, à vil prix. La pêche et le cabotage sont aux mains des étrangers, car le Sarde est un terrien qui répugne à la vie maritime, comme, du reste, à l'émigration. Les fruits (oranges surtout), un peu de vin et d'huile, des peaux de moutons forment, avec le plomb et le fer, les principaux articles d'exportation.

La capitale est Cagliari (61000 habitants), sur la côte Sud, ville d'aspect tout oriental, aux jolies maisons blanches garnies de moucharabiès. Elle est en rapports naturels avec Naples et Tunis. Iglesias, au centre des régions métallifères, exporte des minerais de fer et d'argent soit par Cagliari, soit par le petit havre de Porto-Scuro. Oristano est le débouché d'une plaine malsaine, couverte de bois d'orangers. Sassari (44000 habitants)

était la capitale du " Cap Nord " comme Cagliari l'était du " Cap Sud ". A l'intérieur, Tempio, Nuoro, etc., ne sont que de grosses bourgades insignifiantes.

Au Nord-Est, sur une côte dentelée et semée d'îles, s'ouvre le petit port de Terranova, en relation avec Civita-Vecchia, et l'excellente rade formée par les îles de la Maddalena et de Caprera dont l'Italie a fait une base pour sa flotte de guerre.

On ne saurait parler de la Sardaigne sans mentionner une des curiosités de l'île : les " nuraghi ", constructions de forme conique en grosses pierres assemblées sans ciment, que l'on trouve un peu partout, notamment à proximité des régions les plus fertiles. La plupart des nuraghi datent de l'époque paléolithique et néolithique, mais il est probable que l'on en construisit aussi aux temps historiques. On a longtemps discuté sur leur usage. Il semble qu'elles furent, suivant les cas, des tours de guet, des forteresses, ou simplement des maisons d'habitation fort analogues aux constructions du même genre qu'élèvent encore les paysans d'Apulie.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

La description détaillée que nous donnâmes de chaque région de l'Italie nous permet de résumer, maintenant, avec brièveté les traits essentiels de sa vie économique.

Le développement économique de l'Italie date du jour où elle naquit à l'unité. Certes, elle fut dans le passé, du XIIe au XVIe siècle surtout, un centre de civilisation, de commerce, d'industrie qui n'avait point d'égal en Europe. Mais, par la suite, la persistance des divisions politiques, les conflits, ou tout au moins les jalousies qui en résultaient, peut-être aussi une certaine lassitude physique et morale, mirent l'Italie dans un état d'infériorité manifeste à l'égard des grandes puissances ses voisines. Jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'Italie demeura sans armée, sans flotte de guerre, sans colonies, sans industries, sans capitaux, sans moyens de communication aisés, et la majeure partie de sa population paysanne, travaillant sur de grands domaines partagés entre un petit nombre de propriétaires insouciants, vivait dans l'ignorance, dans la routine, trop souvent aussi dans la misère.

Au lendemain du jour où l'unité fut faite, il fallut tout créer à la fois, ou tout au moins tout entreprendre. Les débuts furent difficiles ; il y eut des flottements, des arrêts, une situation financière longtemps pénible ; de graves erreurs politiques furent commises ; l'Italie parut trop souvent aveuglée par une jalousie regrettable, entraînée par une ambition démesurée qui ne cadrait pas avec les moyens encore petits dont elle disposait. De là des alliances contraires à la logique, une politique qui n'entraîna guère que des mécomptes. Cependant, lorsque la Grande Guerre éclata, de très beaux progrès avaient été réalisés. L'industrie avait pris, dans les régions du Nord surtout, un développement considérable ; l'armée, la flotte de guerre étaient capables de faire, sur les champs de bataille, brillante figure. Les terrains mis en culture s'étaient fort étendus et la production à l'hectare avait doublé grâce à de nouvelles méthodes, à la suppression d'anciens droits de pacage ruineux pour le colon, au développement des voies de communication intérieures et de l'exportation. La situation financière s'était notablement améliorée par suite de l'accroissement même des ressources du pays, par suite aussi des arrivages réguliers d'or et d'argent envoyés par les émigrants ou apportés par les étrangers. Enfin le total du commerce extérieur, qui n'était que de 2 000 000 000 en 1871 et de 3 000 000 000 en 1901, avait brusquement passé à 4 700 000 000 en 1908 et à 6 125 000 000 en 1913.

C'est aux progrès réalisés dans une période relativement si courte que l'Italie dut de pouvoir, en 1914-1915, d'abord rejeter une alliance qui lui pesait, puis entrer dans la lutte à côté de ses alliés naturels. Elle y gagna d'abord la conquête des " terres irrédentes ", du Tyrol entier, de Trieste, de l'Istrie, ce qui lui donnait non seulement de nouveaux sujets, un accroissement de population qui se chiffre par millions, mais aussi des frontières naturelles très sûres et le principal débouché maritime de l'Europe centrale. Elle y gagna encore le prestige de la victoire qui l'égala à ses alliés et devait singulièrement faciliter son développement futur. Elle y gagna, enfin, d'échapper à l'emprise germanique qui, là comme en Belgique, en Hollande, en France même, devenait un redoutable danger. Libérée désormais de toute crainte immédiate de péril extérieur, elle a pu, dès le lendemain de la guerre, se remettre au travail avec une ardeur nouvelle. Les bras ne lui manquent pas ; sa natalité, l'une des plus fortes du monde, lui permettra de combler promptement les vides faits par le canon. Elle peut se concentrer sur elle-même mieux qu'elle ne le fit jadis, et s'occuper avec plus de suite et de méthode d'achever la mise en valeur de son propre sol.

AGRICULTURE. L'Italie est avant tout un grand pays agricole et les trois quarts de ses habitants travaillent la terre. Malgré la place occupée par les montagnes et les marais, 40 pour 100 du sol sont mis en culture, et l'on ne compte guère plus de 11 pour 100 de terrains improductifs. Une bonne part du sol cultivé est d'une très grande fertilité naturelle : telles les alluvions de la plaine padane, la Tavolière d'Apulie, les cendres et les laves pulvérulentes de la Campanie et de la Sicile. De plus, même aux lieux moins favorisés par la nature, la

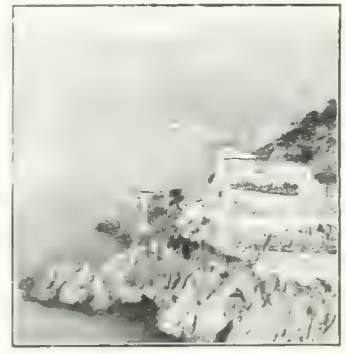


NAPLES. — PANORAMA PRIS DU VOMERO. [illegible]

C'est [illegible] et [illegible] le plus actif de l'Italie. Par la beauté de son ciel et [illegible] qui l'entourent, par les qualités et les défauts mêmes de sa population, [illegible] bruyante, [illegible]lante et passionnée, elle exerce sur tous ceux qui la visitent une immédiate séduction. Cl. E. de Luca.



LA VOIE DES TOMBEAUX A POMPEI. *Aux* [illegible] *ont retrouvé l'ombre amie des cyprès.*



DE SALERNE A AMALFI. *La route sinueuse domine en corniche, le golfe de Naples baigné de lumière, embaumé du parfum des orangers.* Cl. BOULANGER.



PAESTUM. *Dans la plaine solitaire et vide, les hautes colonnes rouges des temples de Paestum rappellent que toute l'Italie du Sud fut colonisée par des Hellènes et s'appela la Grande Grèce.* Cl. FRED BOISSONNAS.



NAPLES : LA ROUTE DU PAUSILIPPE. *La colline du Pausilippe forme comme un trait d'union entre Naples et les régions de Pouzzoles, des Champs Phlégréens, du cap Misène. Villas princières et maisons rustiques s'étagent sur ses flancs, dans un désordre pittoresque et coloré.* Cl. BOULANGER.



AGRIGENTE. *Au sommet de la colline couverte d'oliviers et de buissons toujours verts, les blanches maisons de la moderne Girgenti, héritière de l'antique Akragas, flamboient dans la lumière. C'est un type de paysage fréquent dans toute l'Italie du Sud : Sicile, Calabre, Apulie.* Cl. BOULANGER.



[illegible]



LE CLOITRE DE MONREALE. *Dans la banlieue de Palerme, Monreale conserve de l'époque normande une magnifique cathédrale et un cloître élégant.* Cl. BOULANGER.



PALERME. *Sur la côte Nord de Sicile, Palerme repose au fond d'un golfe arrondi, dans une petite plaine, la " Conca d'Oro ", envahie par les jardins, encadrée par les pentes nues des monts.* Cl. BOULANGER.

chaleur du climat permet des cultures très productives pour peu que l'on sache amener l'eau indispensable. De là, comme en tant d'autres régions méditerranéennes, l'importance qu'a prise l'irrigation en Piémont, en Lombardie, en Vénétie, en Toscane, en Calabre, en Sicile, etc. Inversement, le drainage ou le colmatage des marais aboutit au même résultat, et des centaines de milliers d'hectares ont été conquis de cette façon aux dépens des marais du Pô, de l'ancien lac Fucin, des Maremmes toscanes, du Val de Chiana, etc.

Mais l'une et l'autre tâche sont bien loin d'être terminées et nous avons vu quel champ fécond en résultats s'ouvre aux efforts des agriculteurs et des ingénieurs, spécialement en Italie méridionale et dans les îles. On a dit avec raison que si l'Italie avait consacré à de tels travaux le quart de ce que lui coûtèrent des expéditions coloniales inutiles, elle eût pu mettre en valeur jusqu'à la dernière parcelle utilisable de son sol, supprimer la malaria et retenir chez elle les millions d'émigrants que la misère, le manque de terres arables contraignent à s'exiler.

Céréales (blé, maïs, riz), vin, huile, mûriers, telles sont les productions essentielles.

Le blé, dur ou tendre, se cultive partout, mais en plus grande quantité dans la plaine du Pô, l'Apulie et la Sicile.

La terre d'élection du maïs est la plaine humide et chaude du Pô où la " polenta " est la base de la nourriture du paysan. Il est moins répandu dans le Sud par suite de la sécheresse des étés.

L'orge, l'avoine, le seigle ne prennent quelque importance que dans les districts peu fertiles de la montagne.

Le riz trouve seulement dans les basses régions irriguées de la plaine du Pô les conditions de chaleur et d'humidité qui lui sont indispensables. La récolte, très variable, oscille entre 5 000 000 et 10 000 000 d'hectolitres. Le " risotto " est, en Italie, un mets aussi national que les pâtes ou la polenta.

La vigne mûrit partout ses fruits, du Piémont à la Sicile, et dans d'excellentes conditions. Les Anciens n'appelaient-ils pas déjà l'Italie : Œnotrie ou pays du vin ? La production varie de 30 000 000 à 40 000 000 d'hectolitres, ce qui place l'Italie au second rang, après la France, des pays vinicoles du monde.

Nous avons cité, au cours de cette étude, ses crus les plus connus : Asti et Barolo en Piémont, Chianti en Toscane, Castelli Romani dans le Latium, Lacryma-Christi, Capri en Campanie, Marsala, Zucco, Syracuse en Sicile. Il est regrettable que des procédés de fabrication trop routiniers nuisent à la conservation et à la qualité des vins ordinaires. On trouve rarement en Italie le vigneron spécialiste qui est un des types les plus familiers de nos pays de France. La vigne est, presque partout, associée à d'autres cultures ; les unes et les autres se nuisent réciproquement. Avec plus de soin, plus de méthode, plus de science, l'Italie pourrait égaler la France et même la surpasser aisément comme pays exportateur de vin

L'olivier n'est absent que de la plaine du Pô ; partout ailleurs, jusqu'à 700 mètres d'altitude, son feuillage léger, d'un gris tendre, son tronc tourmenté sont un des éléments les plus caractéristiques des paysages italiens. La Toscane l'emporte par la qualité des fruits, l'Apulie par l'abondance. On consomme sur place la majeure partie de la production d'huile ; le reste s'exporte en France, en Suisse, en Autriche, etc.

Comme elle est un pays de vin, l'Italie est aussi un pays de fruits. Tous réussissent à merveille, et, d'un bout à l'autre de la péninsule, les magnifiques étalages des fruitiers, les bas prix de leurs marchandises, témoignent de cette abondance. On exporte en quantité les agrumes (oranges, citrons, cédrats, mandarines), les figues, les raisins secs et les amandes. La culture de l'oranger a, notamment, pris une extension considérable en Sicile, en Sardaigne, en Campanie et en Apulie.

Le mûrier se cultive spécialement dans la haute Italie. Son rôle dans l'économie générale est fort important, puisque la soie grège et les cocons forment de beaucoup l'élément principal des exportations italiennes (production moyenne de 1910 à 1914 : 40 000 000 de kilogrammes de cocons).

Les autres cultures ont une valeur moindre. Le chanvre dans le Bolonais, le lin en Lombardie, le coton en Sicile passent cependant pour être d'excellente qualité. La betterave à sucre fait des progrès dans l'Italie du Nord.

Le tabac, peu cultivé, est loin de suffire à la consommation locale, fort grande du reste.

ÉLEVAGE ET PRODUITS DE L'ÉLEVAGE. ⌀⌀ On ne trouve de prairies étendues que dans les plaines irriguées de l'Italie du Nord et les régions alpestres. Ce sont les seules ou l'on puisse faire en grand l'élevage du gros bétail, et où la fabrication des fromages (Parmesan, Gorgonzola), du beurre (dans le Milanais) soit développée.

Dans la péninsule et les îles, un climat plus sec ne se prête qu'à l'élevage des moutons et des chèvres. Comme dans tous les pays méditerranéens, la transhumance se pratique depuis la plus haute antiquité. Les bergers des Abruzzes, de la Basilicate, de la Calabre, de la Sardaigne passent l'été dans la montagne et redescendent en automne par de larges pistes herbeuses, les " tratturi " (cf. les " drailles " du Languedoc) dans les plaines littorales.

Le cheval, de petite taille, mais bien fait et robuste, s'élève dans la Campagne Romaine, dans les Pouilles, en Sardaigne. L'Italie en possède un nombre insuffisant pour ses besoins et doit en acheter à l'étranger.



Le mulet, l'âne surtout, rendent de grands services dans les régions montagneuses. Nul pays d'Europe n'emploie plus d'ânes que l'Italie du Sud. On le considère presque comme un membre de la famille et, chez les pauvres gens, il partage la chambre de ses maîtres.

Les animaux de basse-cour, très répandus, permettent une exportation croissante de volailles et [illegible].

LA PECHE. ⌀⌀ L'Italie ne peut être comprise parmi les pays où la pêche joue un rôle vraiment important dans l'économie nationale. Cependant, les eaux de la Mer Tyrrhénienne sont fort poissonneuses. Le thon, la sardine se capturent en quantité sur les côtes de Sicile et de Sardaigne. Les coquillages, " frutti di mare ", les mollusques, les crustacés entrent pour une part appréciable dans le menu des riverains. Au fond de l'Adriatique, les lagunes de Venise, de Comacchio

approvisionnent de poisson de mer les villes de la plaine Padane qui reçoivent d'autre part les truites, les brochets, les anguilles produits par les lacs alpestres.

Enfin, une récolte spéciale, celle du corail, est le monopole des pêcheurs napolitains et siciliens qui exploitent les bancs des côtes tunisiennes.

L'INDUSTRIE. L'Italie n'a pas une seule mine de houille. En fait de métaux, elle ne possède que les gisements de fer de l'île d'Elbe (756 000 tonnes en 1919), du borax, un peu de cuivre en Toscane, du plomb argentifère et du zinc (110 000 tonnes) en Sardaigne. Elle semble donc manquer des conditions nécessaires à la grande industrie ; et au reste, nous l'avons dit, elle est avant tout un pays d'agriculture.

Mais, d'une part, le grand développement de ses côtes lui permet de recevoir par mer, à peu de frais en temps normal, les houilles, les minerais, les cotons, les laines brutes venus de l'étranger. D'autre part, l'abondance des chutes d'eau met à sa disposition des réserves inépuisables de " houille blanche " et — nous l'avons noté surtout dans l'étude de l'Italie continentale — l'Italie se classe au premier rang des pays européens pour l'exploitation de l'eau comme force motrice. Enfin elle trouve très aisément chez elle, et à bon compte, la main-d'œuvre.

Aussi la production industrielle de l'Italie est-elle en voie constante d'augmentation. D'ores et déjà, elle se suffit à elle-même pour les industries textiles (cotonnades, lainages, toiles de lin et de chanvre, soieries) particulièrement actives en Lombardie, Piémont, Vénétie, et peut même expédier à l'étranger une part importante de ses produits fabriqués. Les industries métallurgiques et chimiques, en grand progrès (Turin, Gênes et environs, Terni, Naples), ne peuvent cependant donner encore à l'Italie toutes les machines, tous les objets en métal dont elle a besoin, et elle demeure, pour ces matières, tributaire de l'étranger. Les industries alimentaires, très développées, produisent des pâtes, des huiles, des vins, pour la consommation locale et l'exportation. A cela s'ajoutent les industries d'art, d'origine fort ancienne, surtout en Toscane, à Venise, à Rome, en Campanie : verreries, dentelles, mosaïques, bijoux de corail, bronzes et marbres, porcelaines, majoliques, faïences, albâtres, etc. Ces divers articles sont, du reste, fort souvent de goût et de fabrication médiocres. Ils ne rappellent que de fort loin les chefs-d'œuvre sortis des ateliers italiens du Moyen Age et de la Renaissance, et ne peuvent même pas se comparer aux objets de même genre créés par les ouvriers français.

LE COMMERCE. Le commerce intérieur de l'Italie se fait presque exclusivement par les voies ferrées et les routes carrossables. Le transport par canaux et voies navigables est insignifiant.

La plaine du Pô possède un réseau très complet de chemins de fer et de routes, routes admirables qui peuvent être classées parmi les meilleures de l'Europe et que doublent souvent des tramways ou des lignes à voie étroite.

L'Italie péninsulaire et insulaire est beaucoup moins bien desservie. Peu de voies ferrées, moins encore de bonnes routes. Alors qu'en Lombardie, par exemple, on compte environ 800 mètres de route carrossable par kilomètre carré, la Calabre, la Basilicate, la Sicile en comptent à peine 250 et la Sardaigne 190. Bien qu'une partie du trafic de région à région puisse emprunter la voie de mer, cette insuffisance des moyens de communications terrestres est, nous l'avons vu, l'une des raisons qui s'opposent à la mise en valeur de l'Italie du Sud et la maintiennent en état très net d'infériorité économique.

Le commerce extérieur se partage assez également entre la voie de terre et la voie de mer. La construction des lignes ferrées alpestres a facilité les transactions avec les pays de l'Europe centrale et occidentale qui sont les clients naturels de l'Italie. D'autre part, la péninsule entretient des relations très actives avec les Etats-Unis, l'Angleterre, les régions du Levant, la Russie et l'extrême-Orient. Une flotte marchande de 5 600 navires jaugeant 1 230 000 tonneaux en 1914 lui permettait alors d'assurer sous son propre pavillon le transport des deux tiers des marchandises importées ou exportées.

En décembre 1920, la flotte de commerce italienne comptait 559 navires jaugeant 2 091 000 tonneaux.

COMMERCE DE L'ITALIE

Importations

Catégories	Année 1913. Valeur en lires	Année 1920. Valeur en lires
Blé	406 000 000	2 542 000 000
Charbon	389 000 000	1 111 000 000
Coton brut	324 000 000	1 654 000 000
Machines	145 000 000	621 000 000
Bois	120 000 000	268 000 000
Peaux et cuirs	125 000 000	372 000 000
Cuivre, fer, acier	111 000 000	938 000 000
Soie grège	92 000 000	271 000 000
Laine et lainages	83 000 000	943 000 000
Caoutchouc	58 000 000	161 000 000
Poisson	51 000 000	312 000 000
Café	50 000 000	174 000 000
Tabac	40 000 000	295 000 000
etc.	etc.	etc.
Au total	3 637 000 000	15 850 000 000

Exportations

Catégories.	Année 1913. Valeur en lires.	Année 1920. Valeur en lires.
Soie grège	358 000 000	985 000 000
Soieries	108 000 000	337 000 000
Cotonnades	208 000 000	982 000 000
Fruits et légumes	146 000 000	200 000 000
Vins	101 000 000	228 000 000
Farine et pâtes	75 000 000	25 000 000
Fromage	73 000 000	12 000 000
Chanvre brut	58 000 000	315 000 000
Œufs	48 000 000	2 000 000
Huile d'olive	42 000 000	50 000 000
Soufre	37 000 000	97 000 000
Marbre, albâtre, corail	55 000 000	72 000 000
Chapeaux	45 000 000	161 000 000
Automobiles	31 000 000	307 000 000
etc	etc.	etc.
Au total	2 500 000 000	7 800 000 000

PRINCIPAUX CLIENTS

	Année 1913. Valeur en lires.	Année 1920. Valeur en lires.
Importations venant de		
Allemagne	612 000 000	521 000 000
Grande-Bretagne	591 000 000	2 368 000 000
États-Unis	522 000 000	4 788 000 000
France	283 000 000	1 333 000 000
Autriche-Hongrie	264 000 000	
Russie	237 000 000	
République Argentine	166 000 000	1 676 000 000
Indes Anglaises	166 000 000	744 000 000
Pays Balkaniques	135 000 000	
Suisse	86 000 000	336 000 000
Japon	60 000 000	170 000 000
Exportations allant à :		
Allemagne	343 000 000	380 000 000
États-Unis	267 000 000	655 000 000
Grande-Bretagne	260 000 000	884 000 000
Suisse	249 000 000	898 000 000
France	231 000 000	1 095 000 000
Autriche-Hongrie	221 000 000	443 000 000
République Argentine	185 000 000	419 000 000
Pays Balkaniques	73 000 000	
Indes	62 000 000	160 000 000
Russie	60 000 000	

POPULATION ET ÉMIGRATION.

Depuis les annexions récentes, la population de l'Italie atteint 38 000 000 d'habitants environ, soit 125 habitants au kilomètre carré. Cette population s'accroît rapidement, car l'Italie prend rang parmi les pays les plus prolifiques du monde. Mais elle ne demeure pas tout entière sur le sol natal, et l'émigration est un des phénomènes les plus caractéristiques de la vie économique de la péninsule.

De tout temps, il y a eu, à l'intérieur même de l'Italie, des migrations régulières de populations, et ces migrations continuent au temps présent.

[illegible] immédiat de hautes montagnes et de plaines fertiles, c'est-à-dire de régions fort différentes par le climat et le genre de vie, les rendent faciles et naturelles. Nous avons noté à maintes reprises la transhumance qui entraîne le déplacement annuel des bergers et de leurs troupeaux. Ces déplacements ne sont point les seuls. C'est la montagne encore qui fournit aux grands propriétaires des plaines la main-d'œuvre dont ils ont besoin à des époques déterminées : vendanges, semailles, moissons, entretien des canaux et des fossés. Les " ciociari " des Abruzzes et du Matese vont en Campanie semer le blé et travailler la vigne. Les Calabrais descendent, en hiver, dans les plantations de Sicile. Les Piémontais des régions alpestres s'emploient à la culture délicate du riz de Lombardie. Les Lucquois passent la mer pour semer et moissonner dans les plaines orientales de la Corse, etc.

De telles habitudes ont, évidemment, facilité, non plus des migrations intérieures, mais l'émigration à l'étranger, le jour où l'Italie s'est trouvée dans l'impossibilité de donner du travail et du pain à une population qui s'accroissait plus vite que ne se multipliaient les ressources locales. Chassés par la misère, les Italiens franchirent les Alpes et allèrent offrir leurs bras sur les chantiers de France, de Suisse, d'Autriche, d'Allemagne. Ou bien ils fournirent à l'Algérie, à la Tunisie, à l'Égypte, une main-d'œuvre abondante et fort appréciée, car l'Italien est un rude travailleur, très sobre, et l'un des meilleurs ouvriers du monde pour des travaux tels que les terrassements, la construction des routes et des ponts, les carrières, les mines, etc.

Dans le même temps, l'Amérique s'ouvrait à l'émigration italienne et, par centaines de mille, Abruzzais, Calabrais, gens de Campanie et de Sicile s'embarquèrent pour les États-Unis, le Brésil, l'Argentine, l'Uruguay.

Nombre des Italiens résidant à l'étranger en 1910 : 5 558 000.
Nombre des émigrants en 1913 : 872 000, dont 313 000 en Europe ou dans les pays riverains de la Méditerranée, et 559 000 outre-mer. La Grande Guerre arrêta, naturellement, l'émigration, et provoqua au contraire un nombre considérable de retours. Depuis la paix, les difficultés économiques ont amené la reprise de l'exode. Nous ne possédons encore que les chiffres de 1919 : 243 000 émigrants, dont 100 000 pour l'Amérique.

Cette émigration est soit temporaire, soit définitive. En général, l'Italien du Nord ne passe à l'étranger que les quelques années nécessaires à la constitution d'un petit pécule. L'Italien du Sud, habitant un sol plus ingrat, où triomphe le régime de la grande propriété, part souvent sans esprit de retour, emmenant avec lui sa femme et ses enfants. Il suffit d'une mauvaise récolte, d'un tremblement de terre, d'une crise économique quelconque pour dépeupler des districts entiers.

La Ligurie et la Sardaigne, puis les Pouilles, la Lombardie, le Latium fournissent la plus faible proportion d'émigrants. La Calabre, la Basilicate, les Marches, les Abruzzes, la Vénétie en envoient la plus forte part.

S'il est excellent qu'une nation essaime à l'étranger, et envoie un grand nombre de ses enfants répandre au loin sa culture, sa civilisation, sa langue, fasse connaître la valeur de ses produits industriels, un exode aussi formidable que l'émigration italienne


SUISSE
Echelle
ALLEMAGNE
FRANCE
AUTRICHE
Forêt Noire
JURA
Alpes de Bavière
VORARLBERG
LIECHTENSTEIN
ALPES DES GRISONS
ALPES RHÉTIQUES
Alpes du Bergamasque
Alpes d'Appenzell
Alpes de Glaris
Alpes des Quatre Cantons
ALPES LÉPONTIENNES
OBERLAND
ALPES BERNOISES
ALPES VALAISANES
LAC DE CONSTANCE
LÉMAN
DE SAVOIE
ZURICH
BERNE
BALE
MULHOUSE
GENÈVE
Lucerne
Lausanne
Constance
Schaffhouse
Winterthur
St Gall
Appenzell
Glaris
Zug
Soleure
Neuchâtel
Belfort
Besançon
Pontarlier
Vesoul
Epinal
Fribourg en Brisgau
Colmar
Thann
Feldberg 1495
Rottweil
Villingen
Tuttlingen
Ravensburg
Kempten
Landsberg
Bregenz
Lindau
Friedrichshafen
Landeck
Arlberg 1797
Feldkirch
Scesaplana 2969
Coire
Davos
Tarasp
Albula
St Moritz
Pontresina
Bernina 4052
Maloja 1811
Splugen
Adula 3388
St Gothard 2114
Andermatt
Disentis
Tödi 2623
Rigi 1890
Pilate 2133
Brunnen
Engelberg
Meiringen
Brienz
Thoune
Interlaken
Grindelwald
Finsteraarhorn 4275
Jungfrau 4187
Adelboden
Col du Lotschberg
Brigue
Simplon
Viège
Zermatt
Mt Rose 4638
Mt Cervin 4505
Arolla
Evolène
Sion
Martigny
Gd St Bernard
Mt Blanc 4810
Chamonix
Dent du Midi 3260
Diablerets 3251
Montreux
Vevey
Thonon
Salève 1380
La Dole 1678
Mt Tendre 1680
Col de la Faucille 1323
Suchet 1596
Chasseral 1610
Yverdon
Fribourg
Morat
Porrentruy
Montbéliard
Aarau
Baden
Sempach
Bellinzona
Lugano
Domo
Ossola
Sondrio
Adamello 3557
Ortler 3905
Stelvio
Côme
Lecco

témoigne évidemment d'un état de malaise regrettable et se traduit par une perte sèche pour la mère patrie. Perdus dans l'immensité des pays neufs où ils se rendent, les émigrants définitifs cessent, au bout d'une génération, d'être Italiens pour devenir Américains, Brésiliens, Argentins ou Français.

Ce problème fut déjà, avant la guerre, l'une des grosses préoccupations du gouvernement italien. Ne pouvant arrêter les départs, il s'est efforcé, du moins, de surveiller, de protéger ses nationaux. La société " Dante Alighieri " s'est donnée spécialement pour tâche de maintenir " l'italianisme " des émigrés, par la multiplication des écoles, des journaux italiens, par une propagande patriotique active.

D'autre part, et tout naturellement, l'Italie a rêvé la constitution d'un empire colonial qui serait capable d'absorber une part notable de sa population surabondante. Mais quand elle fut assez forte pour se mettre à la tâche, le partage du monde était déjà fait. Elle dut se rejeter sur des régions telles que les côtes de l'Erythrée et de la Somalie, la Tripolitaine, régions désertiques où tout est à créer, qui ne valent certainement pas les millions dépensés pour les conquérir, et où les émigrants ne sauraient vivre.

La solution, au moins partielle, du problème consiste évidemment dans la mise en valeur des terres encore improductives de la péninsule et dans le développement des industries. L'exemple de l'Allemagne, où le nombre des émigrants se réduisit de 200 000 (moyenne de 1885 à 1895) à 23 000 (moyenne de 1909 à 1913), malgré un accroissement considérable de population, montre à l'Italie victorieuse la route à suivre.

(D'après P.-G. Brenna : l'*Emigrazione italiana nel periodo ante bellico*.)

CHAPITRE XI

LA SUISSE

SITUATION, SUPERFICIE, FRONTIÈRES

La Suisse (en allemand *Schweiz*, en italien *Svizzera*) tire son nom du canton alpestre de Schwytz qui, avec les cantons d'Uri et d'Unterwalden, proclama le premier son indépendance. On l'appelle aussi Helvétie en souvenir des populations celtiques qui l'habitaient au temps de César. Son territoire ne couvre que 41 324 kilomètres carrés. C'est donc un des plus petits États de l'Europe. Malgré son exiguité, le faible nombre de ses habitants (3 861 000 en 1920), elle a su acquérir de très bonne heure, conserver et faire respecter des libertés, des habitudes démocratiques dont elle est justement fière. Elle a su développer savamment les ressources de son sol, créer de florissantes industries, entretenir un commerce particulièrement actif. La splendeur de ses paysages attire chez elle une foule de visiteurs enthousiastes. Enfin, sa situation centrale, aux points de croisements des grandes routes européennes dirigées de l'Ouest à l'Est et du Nord au Sud, à travers les plateaux suisses et par les cols alpestres, accroît singulièrement l'importance de son rôle européen.

Du reste, la Suisse, malgré l'idée erronée que pourrait faire naître un trop rapide coup d'œil jeté sur la carte de l'Europe, n'est pas du tout fermée : c'est plutôt " un pays sans frontières ".

Ses limites, en effet, ne coïncident que de loin en loin avec les barrières dressées par la nature : lignes de crêtes ou larges cours d'eau. C'est le cas, par exemple, pour les Alpes Valaisanes, le massif du Bernina, le Rhin entre Sargans et le lac de Constance ou dans la section de son cours en amont de Bâle. Par contre, dans la région du Tessin, le territoire de la Confédération pousse une pointe avancée jusqu'aux plaines padanes, à quelques lieues de Milan. Dans la vallée de l'Inn, rien ne sépare l'Engadine suisse du Tyrol autrichien. A l'Ouest du lac de Constance, tandis que " la vieille ville impériale de Constance assure à l'Allemagne une tête de pont menaçante vers la Suisse ", tout le canton suisse de Schaffhouse, une partie du canton de Bâle sont situés sur la rive droite du Rhin et forment des enclaves arrondies au milieu de pays allemands. Dans le Jura, une frontière paradoxale zigzague de telle sorte qu'elle laisse à la Suisse tout le pays très français de Porrentruy et la boucle extrême décrite par le Doubs à Saint-Ursanne, mais permet à la France de conserver le pays de Gex. " Enfin, il n'est pas un touriste qui ne connaisse le capricieux dessin de la frontière franco-suisse autour du Léman, surtout autour de Genève. De Saint-Gingolph à Bellegarde, il faut trois fois déplacer les aiguilles de sa montre." (H. Hauser.)

LES GRANDES RÉGIONS NATURELLES

La Suisse est partagée, par la disposition de son relief, son histoire géologique, les traits essentiels du climat et de la vie économique, en trois grandes régions naturelles :

1° La région alpestre qui couvre la majeure partie du territoire au Sud d'une ligne allant de Lausanne à Saint-Gall, par Thoune, Lucerne et Zurich ;

2° Le Jura ;

3° Le Plateau.

Les Régions alpestres

GÉNÉRALITÉS. Sur les 42 000 kilomètres carrés en chiffres ronds que couvrent en Europe les massifs des Alpes, 28 000 environ appartiennent à la Suisse. C'est à peu près les trois quarts de sa superficie totale. La Suisse est donc avant tout un pays alpestre. C'est cela qui a fait sa renommée et l'on ne s'imagine guère la Suisse autrement que sous la forme de monts neigeux d'où descendent glaciers et torrents, de cimes vertigineuses où s'aventurent les hardis grimpeurs, de petits chalets dispersés dans les prairies en forte pente à l'orée des forêts de sapins. Nous verrons cependant que si cette Suisse-là est incontestablement la plus séduisante pour le touriste, le Plateau, avec ses riches cultures, ses grandes villes, ses fabriques, joue un rôle autrement important que les monts dans la vie économique de la Confédération.

Lorsque l'on regarde pour la première fois une carte des régions alpestres, il semble que rien, dans la masse confuse de hautes terres étalées sur 275 kilomètres de longueur et sur une largeur moyenne de 130 à 150 kilomètres, ne permette d'orienter la vision, de distinguer où commence, où finit tel ou tel massif. Un examen plus attentif fait alors discerner, au milieu des monts enchevêtrés, une série de couloirs qu'empruntent les fleuves et les rivières principales : Rhin, Rhône, Tessin, Inn, Aar, Reuss, Limmat, etc., les uns parallèles, les autres perpendiculaires à l'axe des chaînes maîtresses. Ces couloirs, qui se rapprochent les uns des autres par leur partie supérieure, délimitent les massifs principaux. Ils aboutissent fréquemment à des cols qui mènent de l'un à l'autre. Routes et chemins de fer les remontent et peuvent ainsi s'insinuer jusqu'au cœur des districts les plus reculés. Il ne faut jamais perdre de vue, dans l'étude des Alpes, le rôle capital des vallées et des dépressions qui les unissent. Elles frappent moins l'imagination et l'esprit que les neiges, les glaciers, les pics majestueux, mais elles sont les vraies sources de vie, et l'on a pu écrire fort justement que " le massif alpin est plus important par ses hautes vallées et par ses cols que par ses sommets, par ses chemins que par ses obstacles ".

LE SAINT-GOTHARD. Le massif du Saint-Gothard, d'où dévalent le Rhône, la Toce, le Tessin, le Rhin, la Reuss et l'Aar, est le point de jonction des grandes vallées et des grands massifs alpestres. Il est relativement peu élevé (3 000 mètres en moyenne), bien qu'on lui ait attribué longtemps une altitude supérieure à celle du mont Blanc, altitude que l'on jugeait seule compatible avec son rôle de " château d'eau " de l'Europe. En fait, très usé par l'érosion, il fait plutôt figure, vis-à-vis des hautes cimes voisines, de dépression, et c'est même à cela qu'il doit son importance d'autrefois et d'aujourd'hui. On le " découvrit " au XIII[e] siècle. On s'aperçut qu'il était le seul passage alpestre (entre le Léman oriental et Coire) où " il n'y ait qu'un col à franchir pour passer du versant brumeux et froid au pays de la lumière ". Une route le franchit. Aujourd'hui, un tunnel le perce de Göschenen à Airolo, où depuis 1882 passe une des lignes maîtresses de l'Europe : celle qui unit les régions rhénanes à la vallée du Pô et au golfe de Ligurie.

Partons du Saint-Gothard et dirigeons-nous d'abord vers l'Ouest. La vallée du Rhône orientée Nord-Est-Sud-Ouest va nous servir de ligne de démarcation bien nette entre deux des masses montagneuses les plus considérables de la Suisse : Alpes Valaisanes au Sud, Alpes Bernoises ou Oberland Bernois au Nord.

LA VALLÉE DU RHÔNE. Le Rhône coule en Suisse pendant 223 kilomètres. Il tire son origine première du beau glacier de la Furka que contourne une route menant par le Saint-Gothard au Rhin supérieur. Nourri abondamment par les neiges, les glaciers, les torrents qui lui arrivent du Nord et du Sud, il descend rapidement par Brigue, Viège et Sion vers Martigny où, décrivant une courbe brusque vers le Nord-Ouest, il pénètre dans le delta que ses alluvions construisirent aux dépens du lac Léman. Il traverse le lac, s'en échappe à Genève et entre en France presque aussitôt.

Sa vallée, le Valais, fut à l'époque glaciaire, comme tous les grands couloirs alpestres, remplie tout entière par une énorme masse de glaces en mouvement, épaisse de 2 000 mètres et qui, par-dessus les crêtes méridionales du Jura, atteignait la région lyonnaise. D'où la forme en U que donne le profil transversal du thalweg, les moraines latérales qui le jalonnent, les formes moutonnées des " verrous " rocheux qui, à Sion par exemple, barraient la vallée. De là aussi un surcreusement du couloir primitif, surcreusement qui eut pour effet, après la fusion des glaces, de laisser les vallées latérales comme suspendues au-dessus de la vallée maîtresse. On s'en aperçoit lorque, partant du fleuve, on veut gagner les oasis alpestres du Val d'Entremont, du Val d'Hérens, du Val d'Anniviers, etc., par des routes en lacets, à pente très forte, surplombant les gorges inaccessibles où mugissent les cascades. Ce sont là, du reste, phénomènes communs à toutes les montagnes où l'érosion glacière s'exerça pendant une série de périodes fort longues et avec une particulière intensité. Nous les relatons ici pour nous dispenser d'y revenir dans la suite des études consacrées aux pays alpestres.

LES ALPES DU SUD-OUEST. Au Sud du Rhône s'étend un premier groupe de massifs qui comprennent :

1° Le versant Nord-Est du mont Blanc, entre le col

de Balme, qui mène de Chamonix à Martigny, et le col du Grand Saint-Bernard. Le mont Dolent (3 850 mètres) y sert de borne-frontière à la France, à la Suisse et à l'Italie. Les glaciers du Saleinaz, du Trient descendent vers les pittoresques vallées de la Dranse et du Trient ;

2° Les Alpes Valaisanes entre le Grand Saint-Bernard et le Simplon. C'est le massif le plus long, le plus élevé de la Suisse, l'un des plus attrayants par la splendeur de ses cimes, l'étendue de ses glaciers, la vie de ses montagnards, la variété de ses paysages. De nombreux sommets y dépassent 4 000 mètres : le Grand-Combin (4 317 mètres), la Dent Blanche (4 364 mètres), le Weisshorn (4 512 mètres), la pyramide élancée du Cervin ou Matterhorn (4 482 mètres), le mont Rose, dont le pic Dufour (4 638 mètres) égale presque le mont Blanc, le groupe des Mischabels (4 554 mètres), le Fletschhorn (4 405 mètres), etc.

Des vallées ravissantes : val de Bagnes, val d'Hérens, d'Anniviers, de Tourtemagne, de Saint-Nicolas, de Saas, etc., poussent jusqu'au pied des glaciers leurs prairies semées de chalets, leurs forêts de sapins et d'arolles qu'encadre le cirque étincelant des monts.

Evolène, Arolla, Zermatt, Saas-Fee, à différentes altitudes, reçoivent les touristes et servent de point de départ aux grimpeurs que tente l'escalade des cimes, les unes accessibles sans de trop grandes difficultés, les autres, tels le Grand-Combin et le Cervin, extrêmement difficiles et fort dangereuses comme en témoignent trop de catastrophes dues aux vertiges, aux glissements de neige, aux avalanches, aux orages subits. Du Grand Combin au Simplon, les champs de glace se succèdent sans interruption : les plus amples et les plus beaux sont ceux du Cervin, du mont Rose et des Mischabels que l'on admire du fameux observatoire du Gornergrat sis au-dessus de Zermatt, à 3136 mètres, et accessible par voie ferrée.

La hauteur moyenne de la crête centrale ne s'abaisse pas au-dessous de 3 000 à 3 500 mètres. Aussi n'y trouve-t-on pas d'autres passages que des cols de glaciers utilisés par les seuls alpinistes. De là l'importance du Grand Saint-Bernard (2 472 mètres) qui mène de Martigny à la vallée d'Aoste, et du Simplon (2010 mètres) entre Brigue et Domo d'Ossola. Le premier, déjà connu des Celtes, fut très fréquenté par les Romains qui y construisirent une route, un temple et un lieu de refuge. Au Moyen Age, saint Bernard de Menthon y édifia un hospice fameux. Les légions romaines, les hordes de Frédéric Barberousse, les armées républicaines conduites par divers généraux et notamment par Bonaparte (15-21 mai 1800) le franchirent. Aujourd'hui, une bonne route carrossable est utilisée chaque année par 5 000 touristes et voyageurs aisés auxquels s'ajoutent 20 000 ouvriers piémontais allant chercher du travail sur les chantiers de Suisse et de France. Le Simplon, connu lui aussi, et utilisé depuis une époque fort reculée, mais moins fréquenté que le Saint-Bernard, doit son importance présente au tunnel long de près de 20 kilomètres, creusé de 1895 à 1905, et où passe la ligne la plus directe entre le Nord-Ouest de l'Europe et Milan.

3° Le groupe du Monte-Leone entre le Simplon et le Saint-Gothard, et les monts du Tessin qui remplissent l'espace compris entre les vallées du Tessin, de la Toce et du lac Majeur, ont une altitude moyenne beaucoup plus faible que les Alpes Valaisanes (1 800 à 3 000 mètres). Ils se partagent à peu près également entre la Suisse et l'Italie, et leurs hautes vallées : Val d'Antigorio, Maggia, Leventina, contrastent, par leur luminosité, le caractère méridional de leur flore, avec les couloirs qui dévalent sur le flanc Nord des monts.

LES ALPES DU NORD-OUEST. Elles s'étendent du Léman au cours supérieur de la Reuss et au lac des Quatre-Cantons. Elles comprennent trois groupes principaux :

1° Sur la rive gauche du Rhône, le massif de la Dent du Midi (3 260 mètres), qui domine de ses crêtes dentelées la trouée du fleuve à Martigny ;

2° Oberland Bernois. Au delà du Rhône et jusqu'à la vallée supérieure de l'Aar se dressent les Alpes Bernoises ou Oberland Bernois, magnifique pendant des alpes Valaisanes. La Dent de Morcles (2972 mètres), le massif des Diablerets (3251 mètres), le Wildhorn (3268 mètres), et le Wildstrubel (3258 mètres), se maintiennent à des altitudes relativement faibles, et leurs glaciers n'ont qu'une petite étendue. Mais au delà du col de la Gemmi (2302 mètres), emprunté par une route que double depuis 1911 la voie ferrée de Thoune à Louèche par Kandersteg et le tunnel du Loetschberg (14536 mètres de longueur), l'altitude augmente tout à coup. Sans atteindre la hauteur du Cervin ou du mont Rose, les groupes du Breithorn, de l'Aletschorn (4207 mètres), de la Jungfrau (4166 mètres), du Mœnch (4104 mètres), du Schreckhorn (4080 mètres), du Finsteraarhorn (4274 mètres), etc., ne sont pas moins célèbres par la splendeur de leurs dômes, de leurs cornes (*horn* en allemand), de leurs neiges éblouissantes que le soleil couchant revêt de gaze rose, par l'étendue de leurs glaciers qui s'abaissent au Nord jusqu'aux pâturages de Grindelwald et de la Kander, tandis qu'au Sud ils alimentent le Rhône naissant. (Glacier d'Aletsch long de 24 kilomètres, le plus considérable des Alpes).

Vers le Nord, les hauts massifs cristallins de l'Oberland sont flanqués, par delà les cluses étroites de la Sarine et de la Simmen, d'une zone de Préalpes : les Alpes Fribourgeoises qui, formées de marnes, de grès et de schistes argileux, dépourvues de glaciers et de neige persistante, car leurs sommets ne dépassent guère 2000 mètres, constituent comme une zone de transi-

tion entre les régions proprement alpestres et les espaces découverts du Plateau ;

3° Les Alpes des Quatre-Cantons. La vallée supérieure de l'Aar, qui conduit au col de Grimsel (2 165 mètres), sépare l'Oberland du groupe de montagnes qui s'étend jusqu'à la Reuss et au lac des Quatre-Cantons.

Les massifs du Damma (3630 mètres), du Titlis (3239 mètres), l'Uri Rothstock (2930 mètres), encore vêtus de neiges éternelles et de glaciers, en constituent, au Sud, les points culminants. Puis, à mesure que l'on remonte vers le Nord, la hauteur diminue et, dans la région comprise entre le lac de Thoune et la partie médiane du lac des Quatre-Cantons, les Alpes de l'Emmenthal, d'Unterwalden, de Lucerne et de Zug forment un ensemble assez confus de croupes boisées ou gazonnées qui se maintiennent entre 1 500 et 2 000 mètres et représentent, par la nature de leurs roches et le caractère de leur topographie, une zone de Préalpes analogue aux Alpes Fribourgeoises. Le Rigi (1 800 mètres), le Pilate (2 132 mètres), qui se reflètent dans les eaux du plus beau des lacs suisses, sont des observatoires aisément accessibles par voie ferrée et universellement célèbres.

LES ALPES DU NORD-EST. Les Alpes du Nord-Est sont situées entre la Reuss et le lac de Constance. La dépression où se logèrent les lacs de Walen et de Zurich les divise naturellement en deux sections : Alpes de Glaris, Alpes de Saint-Gall.

Les Alpes de Glaris s'allongent parallèlement au cours supérieur du Rhin, comme une haute et large barrière dépourvue de cols et fort malaisée à franchir. Le Tödi (3623 mètres), le Hausstock (3156 mètres), le Ringelspitz (3251 mètres), en sont les points culminants. Elles se complètent, elles aussi, par les Préalpes du Glärnisch (2920 mètres) que traverse l'étroit couloir de la Linth, du Druss, du Weggis, du Rossberg, dont les dernières ondulations expirent aux rives des lacs de Zug et de Zurich.

Enfin, les Alpes de Saint-Gall et d'Appenzell débutent aux bords du lac de Wallen que les Churfisten (2309 mètres) dominent de leurs escarpements abrupts ; elles se continuent vers l'Est et le Nord par le bel observatoire du Sentis (2504 mètres) et descendent par gradins étagés, aisément accessibles, jusqu'à la nappe du lac de Constance.

La dépression où dorment les eaux du Walensee et du lac de Zurich doit une importance particulière à la facilité des communications qu'elle établit entre la région de Zurich-Bâle d'une part, et, d'autre part, la vallée supérieure du Rhin, par le seuil très bas de Sargans. Elle est empruntée par la grande voie transcontinentale qui mène de Paris à Vienne par Bâle, le tunnel de l'Arlberg et le Tyrol autrichien.

LES ALPES DU SUD-EST. La dernière section des Alpes suisses s'étend de la vallée supérieure du Rhin à l'Engadine ou haute vallée de l'Inn et comprend trois groupes de massifs ; Adula, Alpes Grisonnes, Bernina.

Le massif de l'Adula se loge entre les deux vallées où coulent le Rhin antérieur et le Rhin postérieur qui s'unissent à Reichenau. Le Rhin antérieur naît, comme le Rhône, au Saint-Gothard et utilise un couloir exactement symétrique à celui du Rhône, couloir d'abord étroit, coupé de seuils et d'étranglements rocheux, puis qui s'élargit peu à peu, et, au delà de Coire, aboutit à une plaine alluviale construite aux dépens du lac de Constance. Le Rhin postérieur, sorti des glaciers du Rheinwaldhorn, s'échappe par l'étroit et sauvage défilé de la Via Mala. Le massif proprement dit de l'Adula (3398 mètres) est moins étendu, moins élevé, moins compact, percé de plus de brèches que les grands massifs de l'Ouest. Il correspond à une sorte de point faible des Alpes. Aussi des voies de communication relativement nombreuses utilisent les cols de Lukmanier (1917 mètres), de San Bernardino (2063 mètres), du Splügen (2117 mètres) qui mènent de Dissentis et de Coire aux lacs italiens.

Les Alpes Grisonnes (ou Alpes Rétiques) séparent le bassin du Rhin d'un long couloir où coulent en sens inverse l'Inn, qui se rend au Danube, et la Maïra (Val Bregaglia), qui va au lac de Côme. Ce sont de hautes montagnes et dont l'altitude moyenne dépasse 3000 mètres ; points culminants : le pic d'Err (3395 mètres), le pic Linard (3416 mètres), la Silvretta (3248 mètres), etc. Peu de glaciers les recouvrent cependant, et trois cols ouvrent des passages relativement aisés : cols de Septimer (2311 mètres), de Julier (2287 mètres), de l'Albula (2315 mètres), ce dernier percé par un tunnel qu'emprunte la voie ferrée de Saint-Moritz. Le seuil de la Maloja (1811 mètres) conduit sans difficulté de l'Engadine au Val Bregaglia.

Tous ces passages : Lukmanier, San Bernardino, Splügen, Septimer, Julier, Albula sont connus et fréquentés depuis une très haute antiquité. C'étaient les chemins naturels qui menaient des pays germaniques aux plaines italiennes, objet de tant de convoitises. Après les Celtes, qui les utilisèrent les premiers, les Romains y tracèrent des routes, y construisirent des refuges et des ouvrages défensifs. Au Moyen Age, les empereurs germains les franchissaient pour aller se faire couronner à Rome ou mener leurs armées au sac des riches villes, des terroirs féconds pleins de soleil. De nos jours, ces passages ne servent plus guère qu'aux touristes qui vont à Davos, à Samaden, à Saint-Moritz faire des cures d'air et d'altitude. L'axe des transactions commerciales s'est déplacé à la fois vers l'Ouest (voies du Simplon et du Saint-Gothard) et vers l'Est (ligne du Brenner).

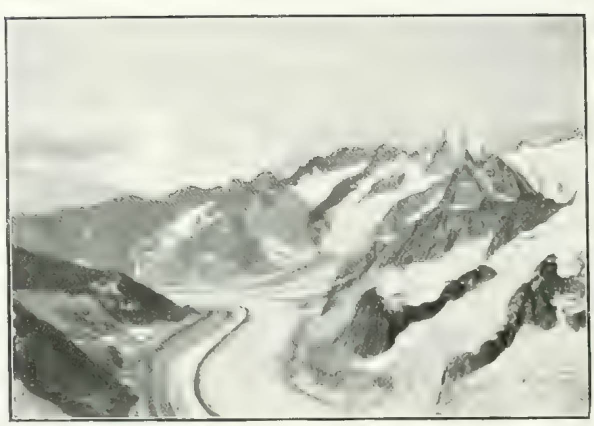
Le groupe du Bernina limite au Sud-Est le territoire suisse, et ses massifs principaux : Monte della Disgrazia (3080 mètres), Bernina (4092 mètres), pic Canciano (3107 mètres), pic Languard (3266 mètres) se partagent entre la Suisse et l'Italie. Le col du Bernina (2330 mètres) conduit de l'Engadine à la Valteline.



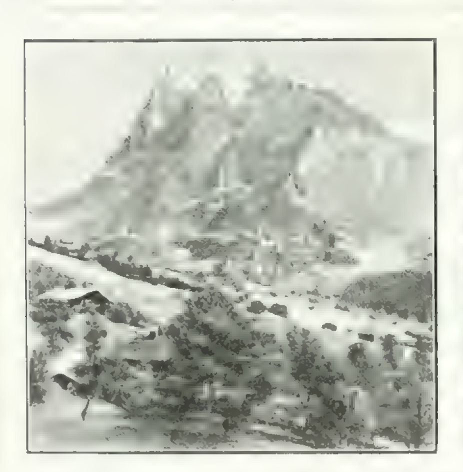
LE CERVIN. *L'étonnante pyramide du Cervin, ou Matterhorn, s'élève d'un jet jusqu'à 4482 mètres, au-dessus des glaciers et des champs de neige qui l'entourent, à partir de 2800 mètres, tout le massif des Alpes Valaisannes. La [illegible] de ses parois semble défier toute escalade et, de fait, l'alpiniste anglais Whymper, avec ses guides, employa 8 campagnes d'été à trouver le seul passage par où l'on puisse — au prix d'incroyables difficultés — atteindre la pointe suprême. Depuis lors, des crampons, des chaînes de fer, facilitent l'ascension qui n'en demeure pas moins l'une des plus malaisées et des plus dangereuses qui se puisse tenter.* Cl. Wehrli.



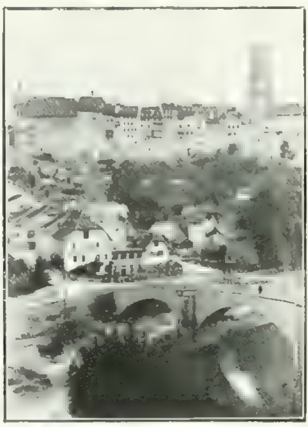
[illegible] La haute vallée de l'Inn, ou Engadine, s'évase en un long et [illegible], à fond plat, semé de lacs, dont l'altitude moyenne atteint 1800 mètres. Elle se prête merveilleusement à l'établissement de sanatoria, de stations d'hiver et d'été, tels que Saint-Moritz. Cl. SOMMER.



LE GLACIER D'ALETSCH, sur le flanc méridional de l'Oberland bernois, est la plus longue (25 kilomètres) des nappes de glace mouvante qui emplissent les hautes vallées alpestres. Noter les nombreuses moraines qui strient de noir la blancheur du glacier. Cl. FRED. BOISSONNAS.



GRINDELWALD. C'est le Chamonix des Alpes Bernoises, point de départ des courses qui, une fois franchie la zone des prairies semées de chalets, mènent à l'escalade des grands massifs. Cl. WEHRLI.



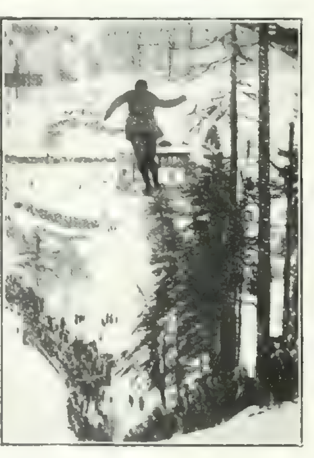
FRIBOURG étage sur les bords de la Sarine ses hautes maisons qui se pressent à l'ombre de la cathédrale. Cl. FRED. BOISSONNAS.



EGGISALP. L'"Alpe" c'est le pâturage de haute montagne, entre 1 400 et 2 000 mètres où les troupeaux passent l'été, de la Saint-Jean à la Saint-Michel. Cl. FRED BOISSONNAS.



[illegible] Cl. WEHRLI.



SPORTS D'HIVER. Courses et sauts en ski, bobsleigh, luge, patinage se pratiquent dans toutes les stations d'hiver. Cl. A. STEINER St-Moritz (Engadine).



LE LAC DE BRIENZ, et son voisin le lac de Thoune ceints de montagnes verdoyantes, régularisent le cours supérieur de l'Aar. Entre les deux s'est nichée la charmante villette d'Interlaken. Cl. WEHRLI.

Les conditions de vie dans les hautes Régions

LE CLIMAT. ⊘⊘ Malgré la facilité de pénétration due à la présence des vallées transversales et longitudinales, la Suisse alpestre constitue un petit monde spécial où les gens ont dû s'adapter à des conditions climatiques peu favorables et ont vécu longtemps isolés du bas-pays. Encore aujourd'hui, les cantons alpestres sont en général les moins peuplés, les moins productifs de la Confédération, ceux aussi où se conservent le plus fidèlement les usages, les costumes, les dialectes d'autrefois. Cependant, la beauté de leurs paysages, la salubrité de leurs hautes vallées exercent une forte attraction sur les oisifs, les touristes, les malades des deux mondes, et fournissent à la gent montagnarde à la fois une source de revenus et un motif puissant pour ne point délaisser des lieux, par ailleurs peu séduisants.

Stations	Altitude.	Températures moyennes de l'année	Températures moyennes en janvier	Températures moyennes en juillet	Pluie en millimètres	Jours de pluie	Moyenne des jours clairs	Moyenne des jours couverts
Basses vallées alpestres du versant Nord.								
Sion	540 m.	9°6	-1°1	19°5	634	89	108	84
Coire	610 m.	8°3	– 1°6	17°5	803	116	87	112
Saint-Gall	703 m.	7°1	– 2°1	16°6	1 341	160	64	155
Basses vallées du versant Sud								
Lugano	275 m.	11°4	1°3	21°5	1 708	120	124	103
Castasegna (val Bregaglia)	700 m.	9°7	0°5	18°9	1 438	116	102	105
Hautes Vallées								
Saint-Beatenberg	1 150 m.	6°0	-2°9	14°6	1 453	163	89	122
Davos	1 560 m.	2°7	7°4	12°2	930	143	97	102
Graechen (Valais)	1 620 m.	4°0	4°3	13°4	528	74	92	114
Bevers (Engadine)	1 712 m.	1°2	9°9	11°8	838	127	89	88
Cols et sommets								
Rigi	1 787 m.	2°0	4°5	[illegible]	1 750	144	83	142
Col de San Bernardino	2 073 m.	0°6	6°9	9°3	2 294	117	84	140
Col du St-Bernard	2 475 m.	—1°7	—8°7	[illegible]	1 278	107	99	115
Sentis	2 500 m.	2°6	8°9	5°[illegible]	2 300	193	68	148

Dans l'ensemble, le climat des régions alpestres est fort naturellement caractérisé par la faiblesse des moyennes annuelles, la rudesse et la longueur de la période hivernale, l'abondance des précipitations atmosphériques sous forme de pluies et de neiges. Mais les différences d'altitude, de latitude, d'exposition y introduisent de grandes variétés.

Verticalement, la température diminue en moyenne de 0°,58 par 100 mètres. Cette diminution est plus accentuée sur les versants Sud (0°,68) que sur les versants Nord (0°, 55). De plus, à mesure que l'on s'élève, l'hiver est plus précoce et plus long. Dans les stations sises aux alentours de 2000 mètres (à Arolla, par exemple, dans le Valais), il neige encore parfois jusqu'au 15 juillet, et la saison d'été ne se prolonge pas au delà du 1er septembre. Dans une même vallée, le versant exposé au Nord (Schattenseite) est plus froid que le versant exposé au Midi (Sonnenseite), et tous les alpinistes savent combien, dans les hauteurs, le contraste est grand entre un coin d'ombre où l'on grelotte et les lieux découverts où l'ardeur cuisante du soleil brûle et tanne la peau. Une vallée large, qui reçoit plus longtemps les rayons solaires, est plus tiède qu'une cluse étroite. Toutefois, par une curieuse inversion des températures, les fonds des vallées protégées contre le vent, et où les couches d'air froid peuvent s'accumuler, ont souvent en hiver des températures beaucoup plus basses que les sommets. Dans l'Engadine, par exemple, Bevers, à 1712 mètres d'altitude, a, en janvier, une moyenne de — 9°,9, alors que le Rigi, par 1 787 mètres, n'a que — 4°,5 et le Sentis (2 500 mètres) — 8°,9. Enfin, à égale altitude, les vallées et les pentes ensoleillées qui descendent vers la plaine du Pô sont plus chaudes que les versants du Nord (comparez, par exemple, les températures de Saint-Gall et de Castasegna).

Même variation dans les précipitations atmosphériques et la nébulosité. Les régions alpestres reçoivent en général de fortes quantités de pluie et de neige car les nuages venus de l'Océan ou de la Méditerranée s'y condensent forcément. Le tableau précédent donne les chiffres des principales stations. Pour qu'il fût complet, il conviendrait d'y joindre l'épaisseur de la couche neigeuse qui joue un tel rôle dans l'économie alpestre comme obstacle aux communications, alimentation des glaciers et des rivières, etc. Mais c'est un élément qu'il est fort difficile d'apprécier. Bornons-nous à noter que la limite inférieure des neiges persistantes varie de 2500 mètres environ dans les Alpes de Saint-Gall à 3 000 mètres dans les Alpes du Valais, et que l'on estime à 12 mètres et davantage l'épaisseur du blanc linceul qui s'étale annuellement sur les hauts sommets exposés aux vents humides.

Les couloirs longitudinaux abrités des vents par l'écran des hautes chaînes reçoivent des quantités de pluie relativement faibles comme en témoignent les chiffres de Sion, de Graechen, de Bevers. Le nombre des jours clairs y est souvent élevé. Sion, par exemple, ne compte annuellement que quatre-vingt-quatre journées où le ciel demeure complètement voilé de nuages ou de brumes, tandis que les jours où l'atmosphère reste tout à fait pure se montent à cent huit, presque autant qu'à Lugano. La sécheresse du climat a même conduit, depuis des siècles, les habitants du Valais à créer tout un système de rigoles d'irrigation, les " bisses ", qui arrosent leurs prés et leurs champs.

Dans l'arrière-automne et en hiver, les hauteurs

au-dessus de 1 000 mètres et certaines vallées favorisées (région des lacs de Brienz, des Quatre-Cantons, Valais) contrastent fortement par leur ciel lumineux, leur air sec, avec le plateau suisse enseveli, pendant des semaines entières, sous un brouillard opaque, épais de 700 à 800 mètres. Cette clarté et cette sécheresse de l'air, très agréables et salubres, et qui rendent aisément supportables des froids très vifs, ont favorisé la création des stations d'hiver, notamment dans les Grisons, à Davos, Samaden, Saint-Moritz. Même en été, tous les amoureux de la haute montagne connaissent le saisissant spectacle que présentent, au lever du soleil, les vallées inférieures emplies d'une " mer de nuages ", tandis que les champs de neige, les glaciers, les aiguilles dentelées étincellent sous la lumière virginale d'un ciel immaculé.

Il faut enfin, pour se faire une idée à peu près complète du climat alpestre, tenir compte des différents phénomènes météorologiques qui le caractérisent non moins fortement que les moyennes de température, de pluie ou de nébulosité. Tels sont les changements subits de température provenant d'une saute de vent, les orages qui éclatent avec une brutalité déconcertante et une incroyable violence, — les tempêtes de neige qui, en quelques heures, rendent pour de longs jours impraticables des passages relativement faciles, — le verglas, l'un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'escalade des parois de rochers, — les vents locaux dont le plus connu est le föhn, vent chaud qui accélère la fonte des neiges, fait multiplier les avalanches, gonfle en peu d'instants les torrents, etc.

CULTURES, FORÊTS, PRAIRIES. Des vallées aux neiges éternelles se succèdent une série de zones végétales qui sont en rapport immédiat avec le climat et règlent les conditions d'existence du montagnard.

Les cultures de céréales occupent les régions basses ou les versants ensoleillés. Le froment ne dépasse guère 700 à 00 mètres, sauf dans la région plus chaude du Tessin où il se mêle à la vigne, au maïs, aux arbres fruitiers. Le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre montent jusqu'à 1 300 mètres en moyenne, ainsi que les châtaigniers et les cerisiers. Parfois même, aux lieux particulièrement favorisés, l'avoine et le seigle parviennent à mûrir jusqu'à 2 000 mètres (versant du Tessin).

Mais ces cultures ne jouent aujourd'hui qu'un rôle effacé dans la vie économique de la montagne. Elles sont pénibles par suite de la raideur des pentes, de petit rapport et de rendement fort aléatoire. Aussi ont-elles considérablement diminué d'étendue depuis que la multiplication des routes permet aux céréales étrangères de monter jusqu'aux districts les plus isolés.

La forêt couvrait autrefois la presque totalité des monts. Elle a reculé, dans des proportions parfois dangereuses, devant l'extension des cultures d'abord, puis, plus récemment, des pâturages. Cependant elle revêt encore une portion appréciable des versants, notamment sur les côtés de l'ombre, exposés au Nord.

Entre 500 et 1 300 mètres environ, les arbres à feuilles caduques : hêtres, chênes, frênes, charmes, ormeaux, tilleuls, châtaigniers sont encore nombreux bien que déjà ils se mélangent aux conifères : épicéa, sapin blanc, mélèze, dans une proportion variable suivant les lieux et l'altitude. A partir de 1 300 mètres, ces derniers composent seuls la forêt alpestre jusqu'à la zone supérieure (1 560 mètres dans le Sentis, 1 900 mètres dans l'Oberland, 2 000 mètres dans le Tessin, 2 200 mètres dans le Valais et l'Engadine) où la rigueur du climat s'oppose à la croissance normale des arbres. L'épicéa ou sapin rouge joue le rôle le plus important ; il s'élève jusqu'à la limite des neiges éternelles et descend jusqu'à la zone inférieure où à lui seul il constitue souvent d'immenses forêts. " De très loin, la forêt d'épicéas se reconnaît à sa teinte sombre qui contraste d'une façon si tranchée avec celle des pâturages. Dans les prairies basses, où l'épicéa croît en pieds isolés, il prend une ampleur magnifique et forme ces superbes " gogants " (Wettertannen, Schirmtannen) sous lesquels le bétail aime à s'abriter. " Le sapin blanc se mélange à l'épicéa sur les versants ombreux à sol de calcaires ou de schistes ardoisés. Le mélèze apparaît aussi rarement en forêts pures et s'unit à l'épicéa et à l'arolle. L'arolle enfin, aux formes trapues, aux puissantes racines, est disséminé sur toute la chaîne des Alpes, mais ne constitue de vraies forêts que dans l'Engadine et le Haut-Valais.

Lorsque la forêt s'arrête, elle fait place d'abord à des formations buissonneuses composées d'arbres rabougris et nains (épicéas vieux de cent années, mais hauts de 1 mètre, aulnes, saules, genévriers), de bruyères, de rhododendrons, etc. Puis apparaissent les " alpes " ou alpages, c'est-à-dire les pâturages élevés formés d'herbes courtes et savoureuses que couvre pendant de longs mois une épaisse couche de neige, et qui, pendant la brève période estivale, se hâtent de donner leurs fleurs éclatantes : gentianes, lis martagon, orchis, anémones, saxifrages, edelweiss, etc. Enfin des mousses, des lichens revêtent les roches jusqu'à la zone où la neige ne fond jamais.

LES HABITANTS. Les alpages des hautes régions et les prairies cultivées des zones inférieures constituent la vraie richesse du montagnard. Il passe des uns aux autres suivant les saisons, et sa vie n'est qu'une suite de migrations dont les dates sont fixées depuis un temps immémorial par le retrait ou l'avance des neiges. L'hiver, il demeure dans les villages des vallées basses ou moyennes. C'est là, entre 800 et 1 500 mètres, qu'il a son chalet le plus confortable, au grand toit, aux multiples petites fenêtres, construit en sapin rouge sur un socle de pierre ; c'est là qu'il édifie ses granges les plus vastes, où il entasse le foin des prairies cultivées et fumées qui entourent le village. Le printemps venu, il conduit ses vaches, fatiguées et amaigries par la longue claustration hivernale, dans la zone moyenne (1 500-1800 mètres), la première libre des neiges, et où des chalets très simples, des " mayens " (habitations du mois de mai) abritent, la nuit, pasteurs et troupeaux. Puis en juin, à la Saint-Jean, tandis qu'une partie de la famille

redescend au village pour couper et engranger le foin du bas-pays, le reste monte à l'alpe, aux pâturages des hautes cimes (2 000 à 2 600 mètres), où jusqu'à la fin de septembre le bétail vit en plein air, tandis que le berger se contente de l'abri sommaire offert par des cabanes frustes dont l'ustensile essentiel est la grande marmite de cuivre rouge où bout le lait. A la Saint-Michel, les troupeaux, aux clochettes tintinnabulantes, douce harmonie des hauts lieux, descendent à la zone intermédiaire où ils passent quelques semaines, broutant le regain et fumant les prairies. Les neiges de novembre les obligent enfin à s'enfermer dans l'étable chaude du village d'en bas où bêtes et gens vivent avec patience les mois glacés pendant lesquels les colonnes de fumée s'échappant des chalets enfouis sous la neige témoignent seules que la vie persiste sous ce linceul immaculé.

Élevage du bétail, fabrication du beurre et du fromage, voilà l'occupation du montagnard, et longtemps il n'en eut point d'autres Quand la montagne ne suffisait plus à le nourrir, il se faisait soldat et s'en allait guerroyer pour le compte du roi de France ou de l'empereur d'Allemagne. Cette source de revenus est aujourd'hui tarie, et le pasteur qui cède à l'esprit d'aventure va tout bonnement exercer quelque métier dans les grandes villes d'Europe ou d'Amérique, puis revient au pays avec un petit capital, se fait construire un beau chalet, achète un troupeau et achève sa vie à l'ombre aimée de sa montagne. Par ailleurs, depuis l'extension du tourisme, les Alpes offrent aux villageois d'autres sources très appréciables de profits. La multiplication des hôtels à toutes altitudes, des centres de villégiatures estivale ou hivernale, le développement de l'alpinisme et des sports propres à la montagne (escalades ou " varappe " en été, ludge, bobsleigh, patinage en hiver) donnent un emploi rémunérateur à la petite armée des guides, garçons et filles d'hôtels, aubergistes, vendeurs de " souvenirs ", etc. Les simples pasteurs eux-mêmes n'y perdent point, car ils approvisionnent les hôtels de lait, de beurre et de fromages, de viande, de miel, et glanent, de façons aussi multiples qu'ingénieuses, une part de la manne dorée que l'étranger sème sur sa route.

Aussi la montagne est-elle relativement très peuplée, — moins que ne pourrait le faire croire le nombre considérable de chalets éparpillés sur tous les versants, mais beaucoup plus qu'on ne l'attendrait de lieux fort âpres, où le sol utilisable est de petite étendue, où la culture se réduit à peu de chose, où l'hiver dure de sept à neuf mois. On calcule, en effet, que sur 3 700 000 habitants, 666 000, soit 1 sur 5, habitent au-dessus de 800 mètres d'altitude. Dans le canton des Grisons, la moitié des gens vivent au-dessus de 1 000 mètres.

Les régions alpestres n'ont pas une seule grande ville. Les agglomérations les plus notables habitées en permanence par les gens du pays sont toutes placées dans les vallées les plus larges où la culture est encore possible. Les villages de la montagne occupent de préférence les versants ensoleillés, les cônes de déjection amoncelés par les torrents, les confluents des vallées, le débouché des cols, les " plans ", terrasses, replats aménagés par la nature au-dessus des gorges. Beaucoup d'entre eux doivent à la multiplicité des hôtels, des pensions, des chalets de plaisance qu'on loue aux étrangers, l'aspect de petits centres urbains, et, en fait, pendant les mois d'été, leur population augmente du simple au centuple et davantage. Mais hôtels et villas se ferment huit à neuf mois sur douze, et la majeure partie des lieux habités en permanence ne comptent guère, en moyenne, que quelques dizaines de familles, à la vérité fort nombreuses.

Dans le Valais, Martigny, Saxon, Sion (6000 habitants), Louèche, Viège, Brigue s'alignent le long du Rhône d'aval en amont, tandis que Orsière, Evolène, Zermatt, Saasfee sont les villages les plus connus des hautes vallées adjacentes. Domo d'Ossola (3 800 habitants), Bellinzona (10 000 habitants), Lugano (14 000 habitants), sur les rives de son lac charmant, sont les petites capitales du Tessin. Le vaste canton des Grisons, qui s'étend du Tödi au Bernina, a pour chef-lieu Coire (14000 habitants), aux rives du Rhin ; Davos (8 000 habitants) dans la haute vallée de la Landwasser, Saint-Moritz, Pontresina, Samaden dans l'Engadine, sont des lieux de villégiature et de cure d'air universellement célèbres. Dans l'Oberland Bernois, Interlaken (6 000 habitants) s'est placée sur l'isthme alluvial qui sépare le lac de Brienz du lac de Thoune. C'est le point de départ des routes et des lignes à voie étroite qui mènent à Lauterbrunnen, à Grindelwald, à Méringen, etc. Autour du lac des Quatre-Cantons, on peut citer Sarnen (4 000 habitants), Altdorf, Flüelen, Schwytz (8 000 habitants), Glaris (5 000 habitants), Einsiedeln, lieu de pèlerinage très fréquenté. Il faut ajouter à cette liste de villettes ou de gros villages tous les centres de villégiature entre lesquels se disperse la foule des étrangers et dont les guides spéciaux vantent à juste titre, en termes d'ailleurs identiques, la salubrité, le confort, le pittoresque surtout, qui est monnaie courante en de tels paysages.

Le Jura Suisse

Des dernières pentes de l'Oberland on aperçoit au loin, barrant l'horizon, par delà la dépression vaporeuse des lacs de Neuchatel et de Bienne, la ligne rigide et grise du Jura. Il s'étend en arc de cercle, du Rhône au Rhin, et contraste fortement avec les Alpes non seulement par son altitude beaucoup plus basse (1723 mètres au point culminant), l'absence de glaciers et de neiges éternelles, mais aussi par la rigidité, l'uniformité de son architecture due au peu de variété des roches qui le composent, la succession monotone de ses plis parallèles, la rareté, l'étroitesse des couloirs (vals, combes ou cluses) qui le pénètrent ou le traversent.

La Suisse possède la majeure partie de la crête maîtresse qui domine, par des pentes raides, la longue dépression où se logèrent les lacs de Genève, de Neuchâtel, de Bienne, et qu'emprunte l'Aar dans son cours inférieur. La Dôle (1678 mètres), le Noirmont (1560 mètres), le mont Tendre (1650 mètres), le mont Suchet (1585 mètres), le mont Chasseron (1611 mètres), le Chasseral (1609 mètres) sont les points culminants. Vers le Nord, l'altitude s'abaisse peu à peu ; le Weissenstein, au-dessus de Soleure, n'a plus que 1398 mètres, le mont Terrible, contre lequel bute le Doubs à Saint-Ursanne, n'en a que 998. Enfin, par le Passwang, le Hauenstein, le Bœtzberg et les Lägern, les dernières collines du Jura suisse s'inclinent aux rives du Rhin qui les sépare de leur prolongement naturel : la Rauhe Alp de Souabe.

Malgré l'altitude relativement basse de ses sommets principaux, le Jura n'en forme pas moins une barrière difficile à franchir. La ligne faîtière, en effet, se maintient, sur 180 kilomètres de longueur, à la hauteur moyenne de 1300 mètres. Et, derrière elle, d'autres crêtes parallèles, des plateaux étendus élargissent considérablement et multiplient les obstacles. Les passages transversaux (cols de la Faucille sur territoire français, de Saint-Cergues, cluse de Joux empruntée par la voie ferrée Paris-Lausanne) sont fort rares. Plus nombreux heureusement apparaissent les vals parallèles aux chaînes : val de l'Orbe avec le lac de Joux, val Travers, val de Délémont, où les voies de communication ont pu trouver place. Ce n'est cependant qu'au prix de travaux d'art considérables et par des pentes fortes, des détours qui allongent la durée des voyages et ralentissent la vitesse des trains, que les voies ferrées, peu nombreuses, franchissent le Jura.

La roche dominante est un calcaire très perméable qui a donné son nom à toute une époque géologique (époque jurassique) où abondent les dépôts de même genre. Tantôt elle s'étend en hauts plateaux mamelonnés, en croupes arrondies, tantôt elle forme, au-dessus des cluses étroites taillées par les rivières, de raides murailles blanches que prolongent vers la base des talus d'éboulis. Une multitude de petites dépressions, des bassins ronds aux fonds marécageux et tourbeux, se creusent sur toute la surface des monts et plateaux. Ce sont des " dolines " analogues à celles que l'on trouve sur tout le " Carso " illyrien. Les eaux de pluie s'y accumulent ou s'en échappent par des fissures souterraines et des goufres, " les emposieux ", puis ressortent au fond des vals sous forme de fontaines " vauclusiennes " à fort débit. Ce sont là des phénomènes communs à toutes les régions de calcaire compact et perméable.

Le climat est, en moyenne, plus rude que ne l'est celui des Alpes à même altitude. Les vallées surtout, où l'inversion de la température se fait particulièrement sentir, ont des moyennes hivernales de — 4° et — 5° et le thermomètre s'abaisse parfois à 30° sous zéro. Les pluies et les neiges tombent abondamment, en particulier sur les versants exposés à l'Ouest, et la limite supérieure des forêts ne dépasse pas 1400 mètres.

Malgré la forte pluviosité, ces hauteurs sont plutôt sèches ; elles n'ont pas ces ruisselets, ces sources qui chantent sur toutes les pentes des Alpes, car le sol calcaire boit, comme une éponge, les eaux versées par les nuages. Les pasteurs doivent construire des citernes pour eux et leurs troupeaux. Les pâturages même sont plus maigres, moins nourrissants que les alpages du Valais ou de l'Oberland.

Les forêts de conifères, sapin blanc et épicéa surtout, couvrent une partie du Jura. Forêts sombres, tristes, presque dépourvues de sous-bois, et que n'égaient ni chant d'oiseau ni le frais murmure d'une source. Le reste est occupé par des prairies mêlées de bouquets d'arbres. Les cultures, dont l'aire est étroitement limitée par la rigueur du climat, n'apparaissent guère qu'au fond des vals élargis où mûrissent le blé, le seigle, la pomme de terre, quelques arbres fruitiers.

Ces vallées basses furent, jusqu'au XIVe siècle, les seuls lieux habités du Jura. Puis les hautes vallées et les plateaux se peuplèrent de pâtres qui les déboisèrent en partie, construisirent leurs chalets au pied des pentes protectrices, groupèrent leurs hameaux au fond des dolines les plus vastes ou aux points de passage les plus fréquentés. Ils menaient, sur ces hauts lieux, une vie pauvre mais très indépendante, comme en témoigne encore le nom de "franches montagnes" donné à la région de Délémont. Au début du XVIIIe siècle, l'introduction de l'industrie horlogère augmenta considérablement les ressources des Jurassiens en leur permettant d'employer utilement les mois du long hiver. Chaque famille forma un petit atelier où l'on fabriquait tel ou tel organe de la montre : ressorts, vis, boîtiers, etc. Des fabricants en gros acquéraient, à la fin de la saison d'hiver, tous les produits de cette industrie familiale. Encore aujourd'hui, au moins dans le Jura septentrional, rares sont les fermes qui n'ont pas un "établi", bien que la création des grandes usines ait porté quelque préjudice à la dissémination des ateliers.

C'est à l'industrie horlogère qu'est dû le développement de deux villes importantes à une altitude où seul le pâturage est possible. Le Locle sis à 948 mètres et La Chaux-de-Fonds à 1000 mètres (ligne de Besançon à Neuchâtel et Bienne). La première a 13 000 habitants, la seconde 42 000 ; villes de fabriques qui ont su cependant "ne pas perdre complètement leur aspect rural, garder leurs mœurs simples et leur renom d'hospitalité." (P. Clerget.) Saint-Imier (8000 habitants) à 795 mètres, Sainte-Croix (6 000 habitants) à 1069 mètres, sont aussi des villettes industrielles qui produisent l'une des montres, l'autre des phonographes, gramophones, boîtes à musique, etc. Les autres petits centres jurassiens, Délémont et Saint-Ursanne dans le Nord, Noiraigue à l'entrée des magnifiques gorges de l'Areuse, Travers,



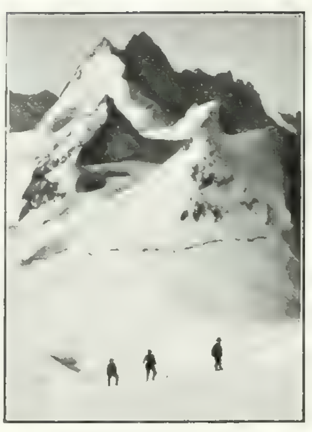
LA CHUTE DU RHIN À SCHAFFHOUSE. — Après [illegible] le lac de Constance où il s'épure et se réchauffe, le Rhin se heurte aux prolongements extrêmes du Jura franco-suisse qui se [illegible] Sud-Ouest [illegible] Nord-Est, [illegible] au Jura souabe en Baar. [illegible] Schaffhouse [illegible] une chute grandiose où la masse des eaux se précipite d'une hauteur de 15 à 20 mètres, sur 100 mètres de large. Cette chute, qu'encadre un [illegible] paysage de bois, de [illegible] de châteaux, n'est pas seulement un spectacle pittoresque qui attire des milliers de touristes, elle fournit encore une force motrice considérable qu'utilisent les grands établissements industriels échelonnés sur la rive droite du fleuve. Cl. Wehrli.



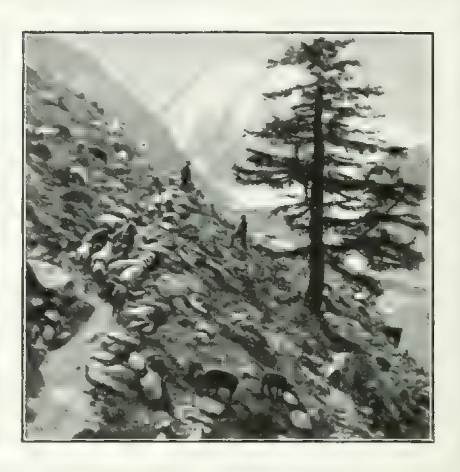
LE LAC DES QUATRE-CANTONS [illegible] [illegible] Lucerne [illegible] Gothard, [illegible] Zug, Uri, Schwyz et Unterwalden s'unirent pour jurer de défendre leurs libertés, et où l'on se plaît à évoquer l'ombre légendaire de Guillaume Tell. Ici [illegible] prise du sommet du [illegible] (1.800 m.). Elle embrasse un immense horizon qui s'étend depuis les massifs géants des Alpes Bernoises jusqu'à la ligne [illegible] du Jura. Cl. Wehrli.



WASSEN. *Le fond des vallées de moyenne altitude et les pentes se couvrent de prairies et de petits champs [illegible]. Au dessus les forêts coupées de clairières s'élèvent jusqu'à 2 000 mètres.* Cl. PHOTOGLOB



VAL D'HERENS. *Dans le grand silence des neiges éternelles, l'alpiniste et ses guides cheminent, en route pour l'escalade des "Bouquetins".* Cl. FRED BOISSONNAS



VAL D'AROLLA. *Vue prise vers 2 200 mètres, à l'extrême limite atteinte par les arbres. Quelques moutons pâturent l'herbe rase. Au fond apparaît la pyramide du mont Collon (3644 m).* Cl. GRANGER.



GENÈVE. *La séduisante capitale de la Suisse romande occupe, à l'extrême pointe du Leman, une position symétrique à celle què tiennent Lucerne et Zurich sur leurs lacs respectifs. C'était un point de passage obligé, et, de tout temps, ponts et bacs unirent les deux rives du Rhône renaissant.* Cl. JULLIEN fr.



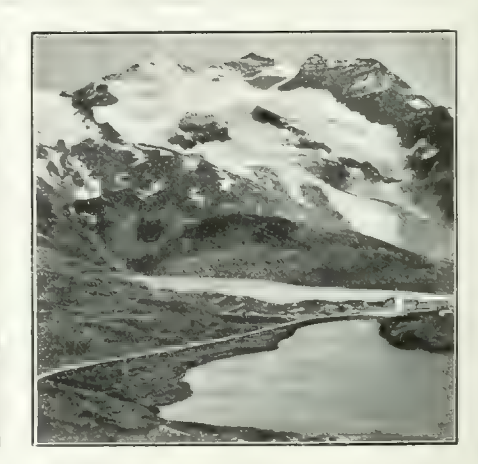
BERNE : LA RUE ZEITGLOCKENTURM, *bordée d'arcades à l'italienne, ornée de fontaines anciennes, dominée par la tour où la Grosse Horloge chante les heures, est l'artère la plus animée de la pittoresque capitale que ceinture étroitement une boucle de l'Aar.* Cl. FRED. BOISSONNAS.



[illegible] *culminants des* [illegible]



SUR LE LEMAN *glissent comme de blanches mouettes les doubles voiles triangulaires des barques de pêche ou de cabotage.*



LE MASSIF DU BERNINA. *Au premier plan, un lac formé par l'accumulation des eaux derrière un barrage de moraines anciennes. Sur la montagne, de vastes névés d'où s'échappent les langues des glaciers.*

Vallorbe, le Pont (1014 mètres) aux rives charmantes du lac de Joux, Saint-Cergues (1046 mètres) sur la route de Moret à Gex, etc., ajoutent aux profits de l'élevage et de l'exploitation des bois ceux que leur apportent les touristes attirés par les promenades faciles sous le dôme des forêts, au fond des cluses sauvages ou dans les prairies ondulées qui s'élèvent en pentes douces jusqu'aux sommets.

Le Plateau Suisse

Entre le Jura et les Alpes, le Plateau est la partie vitale de la Suisse, la région des grands lacs, des cultures, des voies de communication nombreuses et faciles, des industries florissantes, celle aussi où la population est de beaucoup la plus dense, où les villes les plus importantes se sont naturellement développées.

LE RELIEF DU PLATEAU, SES COURS D'EAU ET SES LACS. Le nom de Plateau, souvent remplacé par le terme plus exact de collines suisses (Hügelland), ne doit pas faire illusion sur l'aspect des paysages dont se compose la Suisse centrale. Rien de semblable aux " mesetas " espagnoles, par exemple, ou aux solitudes monotones des Ardennes.

Entre les plissements alpins et jurassiens se creusait une dépression orientée Sud-Ouest-Nord-Est et qui s'inclinait doucement vers le Nord-Est. Cette dépression fut envahie et en grande partie comblée par les débris de toutes sortes que l'érosion fluviale et surtout glaciaire arracha aux Alpes. Partout apparaissent les conglomérats, les argiles, les molasses déposés par les cours d'eau, les moraines, les blocs erratiques laissés en place par les énormes glaciers d'autrefois. Après la fusion des glaces, les torrents travaillèrent activement sur ce sol meuble, y creusèrent des vallées larges, y découpèrent les collines, y burinèrent un modelé capricieux dont l'altitude générale s'abaisse du Sud-Est au Nord-Ouest. La région de Neuchâtel, de Bienne, de Soleure, de Winterthur est comprise entre 400 et 500 mètres. Mais, à mesure que l'on se rapproche des Alpes, la hauteur augmente. Le Jorat, qui domine le Léman, le mont Gibloux, entre la Sarine et la Glane, les collines bernoises de Gurten, du Belpberg, etc., le massif arrondi du Napf, l'Aldis que longent la vallée de la Sihl et le lac de Zurich, le Hörnli, etc., ont leurs points culminants entre 800 et 1 200 mètres. On ne trouve donc à peu près nulle part de plaines ou de plateaux à proprement parler, mais une succession charmante de vallées et de collines couvertes de cultures, de prairies, de bouquets d'arbres, un paysage gracieux, très vivant, très varié, où les lacs mettent leurs taches bleues sur le fond de verdure, où partout courent et chantent les rivières comme heureuses d'échapper à l'étreinte des hauts monts.

Les lacs, d'origine à la fois tectonique et glaciaire, sont une des plus rares parures de la Suisse. Tous occupent les points les plus profonds des vallées barrées par d'anciennes moraines frontales. Au pied du Jura, les nappes d'eau de Neuchâtel, de Bienne, de Morat manquent un peu de pittoresque, mais les rives du Léman, les lacs de Thoune, de Brienz, des Quatre-Cantons, de Walen, de Zurich, etc., sont universellement célèbres. De tous temps ils attirèrent et fixèrent les hommes, comme en témoignent les découvertes de " palafittes ", de nombreux villages lacustres remontant aux époques de la pierre polie. De nos jours encore, la densité kilométrique de la population qui vit sur leurs rives ou dans leur voisinage immédiat dépasse très largement celle des districts plus éloignés. Ils ne se bornent point, du reste, à être pour la Suisse un élément de pittoresque, ils régularisent le débit des cours d'eau qui les traversent, en absorbant le trop-plein de leurs crues, en les nourrissant aux époques de maigre.

Ces cours d'eau aboutissent tous au Rhin par l'Aar, le grand collecteur des lacs et des torrents qu'alimentent les glaciers, les neiges des montagnes, les pluies du plateau. Longue de 485 kilomètres, l'Aar, au sortir de Meiringen, traverse les lacs de Brienz et de Thoune, passe à Interlaken, à Berne, et reçoit d'abord sur la rive gauche, par la Lutschine, la Simme et la Sarine (Fribourg), toutes les eaux de l'Oberland. Puis la Thièle lui apporte le tribut du Jura (lacs de Neuchâtel, Bienne, Morat). Elle longe fidèlement, par Soleure et Aarau, le pied des dernières crêtes jurassiennes, se grossit en chemin de l'Emme (Emmenthal), de la Reuss, née au Gothard et déversoir des lacs de Zug et des Quatre-Cantons, de la Limmat-Linth, qui lui apporte les eaux des lacs de Walen et de Zurich, puis, perçant les collines des Lägern, elle aboutit à Waldshut dans le Rhin, qu'elle dépasse sinon par la longueur, du moins par son débit moyen (508 mètres cubes à la seconde contre 425).

LE CLIMAT DU PLATEAU

Stations	Altitude en mètres.	Températures moyennes.			Pluie en millimètres	Jours de pluie.	Moyenne des jours	
		de l'an.	en Jan.	en Juill			clairs	couverts
Bâle	278	9°5	-0°1	19°1	825	138	55	145
Genève...	405	9°6	0°0	19°3	867	128	60	157
Lucerne .	453	8°5	—1°3	18°3	1 153	160	59	153
Zurich ..	493	8°5	—1°4	18°4	1 139	157	53	148
Berne ..	572	8°1	—2°0	18°0	927	145	49	150

Quant au Rhin (376 kilomètres en Suisse sur 1 320), dont nous connaissons le cours alpestre, il se purifie et se régularise dans le Bodensee ou lac de Constance, dont la Suisse possède la rive occidentale. Puis il se fraie un chemin difficile (chutes de Schaffhouse) à travers les derniers pointements du Jura, reçoit, par la Thur et la Tœss, les eaux venues des Alpes de Saint-Gall et descend avec rapidité vers Bâle où, par un

coude brusque, il pénètre dans les plaines d'Alsace.

Le Plateau suisse a le climat continental atténué de l'Europe centrale. Les moyennes d'hiver et d'été sont comparables à celles de Vienne, de Prague, de Breslau, de Berlin, de Nancy. Les variations locales sont dues soit à l'influence modératrice des lacs (comparez Genève et Berne), soit à l'exposition, soit à la prédominance des vents plus tièdes de l'Ouest ou des " bises " froides qui soufflent du Nord-Est.

Le maximum de pluie tombe pendant les mois d'été, mais nulle saison n'en est exempte. Plus faibles au pied du Jura, la quantité des pluies et le nombre des jours pluvieux augmentent à mesure que l'on se rapproche des Alpes. La proportion des journées claires ne dépasse pas un sixième. Pendant la moitié de l'année environ, le ciel demeure complètement couvert, et, entre Neuchâtel et Constance surtout, des brouillards denses pèsent sur le sol pendant des semaines entières.

Enfin, au printemps, de brusques retours de froid, des chutes intempestives de neige, des orages mêlés de grêle sont toujours à redouter.

VÉGÉTATION ET CULTURE. Le Plateau fut autrefois entièrement couvert de forêts et de tourbières. Cultures et prairies ont creusé peu à peu de larges vides dans le sombre manteau des bois. Néanmoins, il en subsiste assez, notamment sur le flanc des collines, pour donner à toute la Suisse centrale l'aspect d'un vaste parc.

Sur les rives du Léman, et en quelques territoires particulièrement favorisés, mûrit encore le raisin, mais c'est là un fait exceptionnel. Les champs de blé, d'orge, d'avoine, les pommes de terre, les jardins de pommiers, poiriers, cerisiers trouvent au contraire, dans toute la zone inférieure à 700 mètres, les conditions climatiques qui leur conviennent. Ils se mêlent aux prairies qui là encore, comme dans le Jura et les Alpes, sont la vraie richesse du pays et tendent, du reste, à gagner sans cesse du terrain aux dépens des champs cultivés. On connaît la renommée mondiale des pâturages de Gruyère et de l'Emmenthal.

ÉTABLISSEMENTS HUMAINS. Le Plateau suisse, largement ouvert au Sud-Ouest et au Nord-Est, fait partie de ce grand terrain de parcours que les peuples européens ont foulé, depuis les temps les plus reculés, entre la région du Danube et la Porte de Bourgogne. Il fut habité de très bonne heure, comme le prouvent les multiples découvertes d'armes, d'ustensiles, d'habitations se rapportant aux époques de la pierre éclatée ou polie. Les Romains y tracèrent des routes qui, venant de Milan par les cols alpestres, ou de Lyon par le seuil de Genève, aboutissaient au Rhin. Les relais de postes, les péages établis le long de ces routes, les forteresses édifiées pour les défendre furent l'origine d'une partie des cités suisses d'aujourd'hui.

Ces cités s'alignent à la base des monts, au débouché des rivières et des lacs. De très ancienne origine, riches en souvenirs du passé qu'elles conservent avec un soin jaloux, propres, bien tenues, fort accueillantes, elles ont toutes leur originalité et doivent au cadre qui les entoure, à la facilité des promenades, à leur activité intellectuelle ou économique, un attrait qui s'exerce fortement au dehors de la Confédération et attire chez elles un nombre sans cesse croissant de résidents étrangers.

A l'Ouest, Genève (132 500 habitants) et Lausanne (67 000 habitants) sont les métropoles du Léman. Genève s'est bâtie à cheval sur le Léman et le Rhône. La vieille ville, la Genève de Calvin, la " Rome protestante", entasse sur une colline, autour de la cathédrale, ses hautes maisons, ses rues étroites et zigzagantes. La ville neuve développe, sur la rive droite du fleuve, ses quais fleuris, ses jardins, ses larges avenues, ses hôtels, villas, casinos et autres lieux de plaisirs destinés aux étrangers, qui forment un bon tiers de la population. Grand centre de l'horlogerie et de la bijouterie, Genève n'en demeure pas moins une cité intellectuelle et universitaire qui, avec Lausanne et Fribourg, défend la tradition et la culture romandes, c'est-à-dire françaises, contre l'extension des méthodes et de la civilisation allemandes.

Lausanne, bâtie sur trois collines que séparent les ravins du Flon, est une cité calme, reposante, très pittoresque, un grand centre universitaire. Aux rives du lac, Clarens, Montreux, Territet, Chillon, Villeneuve forment une agglomération continue d'hôtels, de villas, de jardins étagés qui se mirent dans les eaux bleues.

Au pied du Jura, Neuchâtel (23000 habitants), Bienne (22 000 habitants), Soleure (10600 habitants), Aarau (10000 habitants) jalonnent le couloir de l'Aar. Bâle (Basel, 132000 habitants) a grandi autour d'un château fort construit par les Romains au point où le Rhin pénètre dans les plaines d'Alsace, où se croisent les routes venues de l'Ouest par la trouée de Belfort et le val de Délémont, du Nord et de l'Est par le Rhin. Cité d'industrie et de commerce, Bâle est avec Genève la plus active et la plus riche des villes suisses. Elle le deviendra d'autant plus que l'amélioration récente de la navigabilité du Rhin prolonge désormais jusqu'à elle — quoique encore malaisément — le trafic fluvial qui s'arrêtait à Kehl et Strasbourg.

Au centre du Plateau, Fribourg (25000 habitants), sur une boucle de la Sarine, et Berne (85 000 habitants), la capitale fédérale, sur une boucle de l'Aar, ont une position analogue et un pittoresque dû, dans l'une et l'autre cité, aux ponts qui enjambent leurs rivières, aux multiples témoins (tours, murailles, églises, maisons, fontaines, etc.) qu'elles gardent de leur passé. Lucerne (40000 habitants) et Zurich (190 000 habitants) étagent leurs maisons sur les rives de leurs lacs aux points d'effluence de la Reuss et de la Limmat. La première,

non moins riche que Berne ou Fribourg en souvenirs d'autrefois, est surtout une ville de plaisance, un centre de villégiature. Zurich est, au contraire, la cité la plus industrielle de la Suisse et la plus peuplée. Ses établissements d'instruction théorique et pratique (Université, Polytechnicum) font de Zurich la vraie capitale de la Suisse allemande. Enfin Saint-Gall (51 000 habitants), Winterthur (25 000 habitants), Hérisau (13 500 habitants), Shaffhouse (18 000 habitants), villes de fabriques, complètent la région industrielle de Zurich.

HISTOIRE ET GOUVERNEMENT. L'Helvétie, d'abord romanisée, puis envahie par des peuples barbares, Alamans et Burgondes, fut rattachée à l'Empire franc de Charlemagne, puis au Saint-Empire Romain germanique. Sagement gouvernée pendant deux siècles par la maison féodale des Zähringen, qui laissa aux communautés suisses de larges libertés, elle passa aux mains de la maison impériale de Habsbourg, lorqu'un seigneur suisse, Rodolphe de Habsbourg, fut élu empereur en 1273. Dès lors, elle se vit menacée de perdre ses franchises, et, en 1291, les gens des Waldstatten, c'est-à-dire des cantons forestiers d'Uri, Schwytz et Unterwalden, signèrent une alliance perpétuelle pour la défense de leurs libertés. Telle est l'origine de la République suisse, origine qui s'entoura plus tard de légendes fameuses symbolisées dans l'histoire de Guillaume Tell. Aux trois Cantons primitifs s'ajoutèrent par la suite d'autres communautés helvétiques d'origines diverses. En 1648, les traités de Westphalie reconnurent solennellement l'indépendance des treize Cantons. Des acquisitions nouvelles ont porté ce nombre à vingt-deux, dont trois (Appenzell, Bâle et Unterwalden) subdivisés en demi-cantons.

Après de longues discussions, voire de guerres, entre les partisans de l'indépendance cantonale absolue et ceux de l'unité, les Suisses se sont mis d'accord en 1848 pour organiser leur pays en une République fédérale dans laquelle chaque canton jouit d'une large autonomie, mais où les affaires d'intérêt commun sont du ressort exclusif du gouvernement central, résidant à Berne. Le pouvoir législatif appartient à deux chambres : le Conseil des Etats, comprenant 44 membres (2 par canton), et le Conseil national, composé de 167 membres élus au suffrage universel direct. Le pouvoir exécutif est exercé par un Conseil fédéral de 7 membres, dont le Président, élu pour un an et non rééligible l'année suivante, porte le titre de Président de la Confédération.

POPULATIONS, LANGUES, RELIGION

D'après le recensement du 1er décembre 1920, la Suisse compte 3 861 000 habitants, soit une densité moyenne de 92 habitants au kilomètre carré. (Le recensement de 1910 avait donné 3 753 000 habitants.) Cette densité, du reste, est extrêmement variable, et les régions de hautes montagnes, qui couvrent la plus grande partie du pays, contrastent par le petit nombre de leurs habitants permanents avec les régions agricoles et industrielles du Plateau et des lacs.

Les familles suisses sont très prolifiques (plus de quatre enfants en moyenne par ménage) ; aussi l'excédent annuel des naissances sur les décès est-il de 30000 à 35000. Depuis 1871, la population totale a plus que doublé. Il est vrai que, sur les 3 753000 habitants recensés en 1910, il fallait compter 565 000 étrangers (412 000 en 1920), chiffre considérable et qui n'est atteint, toutes proportions gardées, dans aucun autre pays d'Europe. Sur ce nombre, les Allemands l'emportent de beaucoup ; ils sont aidés naturellement par la communauté de langue, de culture et les nécessités économiques qui lient étroitement la Suisse à l'Allemagne pour ses approvisionnements en charbon, minerais, coton brut, etc. Les Italiens viennent ensuite, et leur nombre s'accroît si vite qu'il a triplé entre 1900 et 1910. Les Français enfin comptent 55000 à 60000 des leurs, surtout à Genève et en Suisse romande.

Aux étrangers fixés en Suisse s'opposent les Suisses vivant à l'étranger. Le Suisse se déplace aisément, même chez lui (un Suisse sur cinq demeure dans un canton autre que son canton d'origine). Entre 1880 et 1885, on comptait chaque année une dizaine de milliers d'émigrants. Entre 1900 et 1920, la moyenne a baissé de moitié. Cela suffit pour que les colonies suisses des Etats-Unis, de France, d'Allemagne comptent



SUISSE
VOIES FERRÉES ET LANGUES

respectivement 100000, 80000 et 60000 personnes en chiffres ronds, auxquelles s'ajoutent les colonies de la République Argentine (20000), de l'Italie (10 000), etc. Cette émigration ne ressemble en rien à ce qu'elle est en Italie, par exemple, ou dans les pays slaves. Ce n'est pas la misère qui chasse le Suisse de chez lui, et la majeure partie des émigrants appartiennent à la catégorie des ouvriers spécialistes, des contremaîtres, des ingénieurs, des gens d'hôtel qui pourraient vivre aisément chez eux, mais qu'attire à l'étranger l'appât de salaires ou de traitements très élevés.

On parle en Suisse trois langues, officiellement reconnues par l'État : français, allemand, italien, et un dialecte, le romanche.

L'allemand vient en tête, avec 2600000 individus groupés dans tout le Centre, le Nord et le Nord-Est, c'est-à-dire dans les régions qui furent occupées dès le Ve siècle par la tribu germanique des Alamans.

La Suisse française, ou Suisse romande, compte 800000 individus cantonnés à l'Ouest d'une ligne qui passe approximativement par Soleure, Bienne, Fribourg, Gesseney, Sierre et le val d'Anniviers. Ces régions étaient beaucoup plus fortement romanisées que la Suisse orientale, et absorbèrent aisément les éléments burgondes qui s'y installèrent.

L'italien est parlé par 305000 personnes groupées dans le canton du Tessin.

Enfin, dans les Grisons, les Rhètes romanisés avaient aussi adopté la langue latine qui se transforma en un dialecte, le romanche ou rhéto-roman, parlé aujourd'hui par 40 000 personnes.

Au point de vue religieux, le recensement de 1920 indique 2210000 protestants (57 0/0 de la population), 1 586000 catholiques (41 0/0) et 21 000 juifs (2 0/0). Les protestants sont particulièrement nombreux à Genève, dans le canton de Vaud, la vallée de l'Aar, les régions industrielles du Nord-Est ; les cantons montagneux du Valais, du Tessin, d'Unterwalden, Uri, Lucerne, Zug sont au contraire presque exclusivement catholiques. Ailleurs, catholiques et protestants se mélangent étroitement.

Malgré l'autonomie de chaque canton et les variétés de leurs gouvernements locaux, malgré les différences de langue, de religion, d'intérêts économiques, de culture, de penchants, de sympathie, différences particulièrement sensibles entre Suisse romande et Suisse alémanique, il y a cependant une nation et une patrie suisses auxquelles chaque habitant de la Confédération est passionnément attaché et qu'il s'entraîne dès sa jeunesse à défendre par les armes si la neutralité de son pays était violée. Il y a aussi non pas une race, mais un caractère suisse qui se distingue par le bon sens, " un souci profond des questions morales, une habitude de prendre les choses au grand sérieux, un respect de la pudeur allant jusqu'à la pruderie ", l'esprit d'association, le goût des fêtes, des réjouissances, des excursions en commun, des concours de chant, de tir, de gymnastique, etc., surtout par un amour profond de la liberté. " Toute question de liberté touche pour nous à une question d'existence. La nature nous a octroyé ce dangereux privilège de ne pouvoir être que si nous savons être libres. Elle a préparé sur notre sol le plus beau des triomphes de la liberté ou la plus sensible de ses défaites. " (E. Rambert cité par P. Clerget.)

LA VIE ÉCONOMIQUE

AGRICULTURE ET ÉLEVAGE. Tout est subordonné, dans la vie rurale de la Suisse, à deux facteurs essentiels : d'abord la forte proportion des surfaces complètement inutilisables : 28 pour 100 du total, représentant les glaciers, les neiges, les roches et les eaux ; — en second lieu, la prédominance de l'élevage (39 pour 100) sur l'agriculture (13 pour 100), prédominance qui s'explique par les conditions physiques que nous avons analysées plus haut et sur lesquelles nous ne reviendrons pas.

SUISSE — CARTE ÉCONOMIQUE

La zone culturale est limitée au Plateau et aux basses vallées alpestres. Elle produit du froment, du seigle, des pommes de terre, un peu de tabac, du houblon, des betteraves et du vin. Mais tout cela en quantité insuffisante pour les besoins du pays. Les cultures maraîchères et fruitières donnent de meilleurs résultats, notamment dans la vallée du Rhône, entre Martigny et Sion.

En revanche, la zone consacrée à l'élevage s'étend sur la Suisse entière, depuis les alpages des hauts sommets jusqu'aux prairies cultivées, naturelles ou artificielles, des vallées basses et du Plateau. Le troupeau bovin, en progression constante, comptait 2 100 000 têtes environ en 1920, appartenant soit à la race brune de Schwytz, soit aux races tachetées du Simmenthal et de Gruyère. C'est, par rapport au chiffre des habitants, la plus forte proportion des pays européens après le Danemark. L'élevage se fait non pas surtout en vue de produire des animaux de boucherie, mais d'obtenir du lait. On estimait en 1913 le total de la production laitière à 25 000 000 d'hectolitres valant 400 000 000 de francs. Une partie de ce lait est consommée sur place. Une autre est transformée en beurre et fromage ; le reste sert à l'alimentation du bétail ou est utilisé par les fabriques

de lait condensé, de chocolat lacté, de farines lactées, etc.

Au troupeau bovin il faut ajouter les porcs (600 000 environ) qui s'engraissent aisément avec le petit-lait, 340 000 chèvres, 237 000 moutons et 125 000 chevaux.

Les forêts couvrent 21 pour 100 de la superficie totale (en France 16 pour 100). La Suisse occidentale (Jura, Valais) peut exporter du bois en France, mais les régions du Nord en importent d'Allemagne et d'Autriche.

L'INDUSTRIE. Dès le XIV[e] siècle, Zurich tissait la soie et Bâle la laine. Saint-Gall et Berne fabriquaient des toiles de lin. Au temps des guerres religieuses, de nombreux huguenots, surtout français, réfugiés en Suisse, donnèrent à ces industries un essor plus grand ou en créèrent de nouvelles : tissage de coton et horlogerie. Au XVIII[e] siècle, la broderie naquit dans la région de Saint-Gall, puis l'industrie des machines à Zurich et Winterthur. Enfin, au XIX[e] siècle, se fondèrent les industries chimiques et alimentaires. Aujourd'hui, la valeur totale de la production industrielle suisse dépasse largement 1 000 000 000 de francs par an, et laisse bien loin derrière elle la valeur des produits de l'agriculture et de l'élevage.

La Suisse paraissait cependant peu faite pour devenir un pays de riche et grande industrie. Elle n'a pas de houille, pas de minerais, aucun débouché maritime. Toutes les matières premières doivent lui venir de l'étranger par la voie coûteuse des chemins de fer. Mais elle fut aidée par les qualités de ses fils : ténacité, application au travail, esprit d'initiative, etc., par le développement de l'enseignement professionnel et de l'instruction, par sa neutralité même qui lui permet de se consacrer tout entière à des œuvres de paix. De plus, les industries suisses se classent en partie dans la catégorie des industries de luxe, employant une matière première (soie, or, argent, etc.) dont le haut prix peut s'accommoder de frais de transport élevés, ou bien à qui la main-d'œuvre donne une énorme plus-value (broderies de coton par exemple, machines de précision, etc.).

Enfin, l'abondance de la " houille blanche " supplée dans une large mesure au défaut de combustible et l'utilisation des chutes d'eau, déjà très répandue dans le Jura et le Plateau, gagne de plus en plus les vallées alpestres.

Au premier rang se classent les industries textiles concentrées autour de Zurich, Bâle et Saint-Gall. Zurich est, avec Lyon et Milan, l'une des métropoles européennes des tissus de soie. Bâle se spécialise dans la fabrication des rubans et l'utilisation des déchets de soie. Les filés et tissus de coton proviennent aussi de la région de Zurich, mais la broderie est l'apanage presque exclusif des cantons de Saint-Gall, Appenzell et Thurgovie. On estime à 600 000 000 de francs environ la valeur totale de la production annuelle des industries textiles.

L'industrie horlogère (170 000 000 à 200 000 000 de francs) se localise dans la Suisse romande. La Chaux-de-Fonds, Le Locle, Bienne, Neuchâtel, Genève en sont les centres principaux.

L'industrie des machines (150 000 000 de francs) a suivi une marche parallèle aux progrès réalisés dans les domaines de l'hydraulique et de l'électricité. Elle s'est considérablement développée depuis 1895, ainsi que les industries chimiques et électro-chimiques, matières colorantes, médicaments, carbure de calcium, aluminium, etc., à Zurich et à Bâle, puis à Winterthur, Saint-Gall et Genève.

Les industries alimentaires comprennent surtout la fabrication du fromage (Gruyère ou Emmenthal), celle du lait condensé et du chocolat.

Nous avons enfin signalé déjà l'importance de l'industrie hôtelière née du tourisme.

Elle représente un capital de près de 1 000 000 000 de francs et fait vivre 40 000 personnes des deux sexes.

LE COMMERCE. Le commerce de la Suisse avec les pays étrangers atteignait, en 1913, 3 296 215 000 francs dont 1 919 818 000 francs aux importations et 1 376 397 000 francs aux exportations, chiffre considérable si l'on se rappelle le petit nombre des habitants de la Confédération. En 1920, ces chiffres ont atteint respectivement : 4 242 000 000 et 3 277 000 de francs (suisses).

TABLEAU DU COMMERCE SUISSE

Catégories	Année 1913 Valeur en francs (français)	Année 1920 Valeur en francs (suisses)
Importations.		
Céréales	[illegible]	352 000 000
Denrées coloniales	102 000 000	295 000 000
Vins et liqueurs	60 000 000	138 000 000
Fruits, légumes	49 000 000	58 000 000
Soie grège	[illegible]	318 000 000
Coton brut	131 000 000	[illegible]
Substances minérales	125 000 000	573 000 000
[illegible]	103 000 000	201 000 000
[illegible]	[illegible]	?
Exportations.		
Soieries	[illegible]	711 000 000
Cotonnades	[illegible]	695 000 000
Montres	183 000 000	308 000 000
Machines	98 000 000	281 000 000
Fromage, lait	121 000 000	62 000 000

PRINCIPAUX CLIENTS DE LA SUISSE

	Année 1913 Valeur en francs (français).	Année 1920 Valeur en francs (suisses)
[illegible]		
Allemagne	647 000 000	[illegible]
France	376 000 000	603 000 000
[illegible]	192 000 000	325 000 000
[illegible]	122 000 000	71 000 000
[illegible]	116 000 000	465 000 000
[illegible]	117 000 000	864 000 000
[illegible]		
Allemagne	[illegible]	252 000 000
[illegible]	236 000 000	645 000 000
France	161 000 000	521 000 000
[illegible]	[illegible]	283 000 000
Italie	89 000 000	166 000 000

Ce commerce est facilité par l'ampleur du réseau ferré qui dépasse 5 000 kilomètres, densité inégalée en Europe, sauf par la Belgique. La position géographique de la Suisse en fait, en quelque sorte, la " plaque tournante " de l'Europe, car les grandes lignes internationales Ouest-Est et Nord-Sud s'y croisent forcément, depuis l'ouverture des tunnels alpestres (Simplon, Lötschberg, Gothard, Arlberg). Ainsi, non seulement la Suisse est en relations directes et faciles avec ses voisins immédiats, mais elle communique aisément avec les grands ports européens de Gênes, Marseille, Anvers, Rotterdam et Hambourg. Elle peut donc se procurer sans difficulté les produits dont elle a besoin : charbon, minerais, soie grège, coton, céréales, vin, etc., et vendre ses fromages, ses broderies, ses machines, ses tissus de soie, ses laits et chocolats. De plus, elle perçoit des bénéfices appréciables pour le transport des marchandises qui ne font que transiter sur son territoire.

Le réseau ferré suffit donc largement aux besoins de la Confédération et semble avoir atteint à peu près le maximum de son développement. Aussi l'attention se porte-t-elle maintenant surtout sur le problème des voies navigables. Depuis peu d'années, le cours du Rhin a été amélioré entre Kehl et Bâle de telle sorte que, " en 1914, la tonne de céréales ne coûtait que 21 fr. 80 de Rotterdam à Bâle contre 25 fr. 10 de Gênes à Berne ", et l'on espère pouvoir prolonger ce trafic fluvial jusqu'au lac de Constance au moyen d'écluses et de canaux latéraux. C'est la Suisse du Nord et du Nord-Est, la Suisse allemande, par conséquent, qui bénéficiera le plus de ces travaux. La Suisse romande à son tour demande :

1º Que l'on unisse le Rhin au Léman par une voie navigable qui emprunterait le cours de l'Aar, les lacs de Bienne et de Neuchâtel, et l'ancien canal d'Entreroche (aujourd'hui comblé) entre le lac de Neuchâtel et le lac de Genève.

2º Que l'on rende navigable le cours du Rhône entre Genève et Lyon.

Ainsi, " entre les influences venues de la Mer du Nord et celles de la Méditerranée s'établirait un réel et durable équilibre. A Bâle, arrière-port de Rotterdam, correspondrait Genève arrière-port de Marseille. La Suisse s'ouvrirait, dans des conditions toutes nouvelles, les marchés du Levant et de l'Extrême-Orient, même de l'Amérique. Elle acquerrait, pour son approvisionnement en denrées alimentaires et matières premières, une sécurité qu'elle n'a jamais connue. Elle était déjà la plaque tournante de l'Europe, elle en deviendrait la gare d'eau. " (H. Hauser.)

NOTA. Nous avons vu plus haut que, d'ici peu d'années, le Rhône sera navigable entre Genève et Marseille.

CHAPITRE XII

L'AUTRICHE

L'ANCIEN EMPIRE AUSTRO-HONGROIS

L'Europe Centrale comprend une série de régions naturelles qui furent, jusqu'à la Grande Guerre, le domaine de la Maison d'Autriche. Chacune de ces régions : Bohême, Autriche, Yougo-Slavie, Transylvanie, Hongrie, Galicie, etc., forme une unité géographique distincte. Avant de s'agréger, par le hasard des héritages, des traités, des conquêtes, aux possessions primitives des Habsbourg, elles eurent fort longtemps une existence pleinement indépendante. Les peuples qui les habitent diffèrent fortement les uns des autres par leurs races (Allemands, Magyars, Slaves du Nord et du Sud, Roumains, Italiens), leurs langues, leurs religions, leurs traditions, leur vie économique. Que ces peuples, naturellement incapables de constituer une nation, fussent encore au début du XXe siècle groupés en un tout, c'était là une sorte de paradoxe dont on pouvait prévoir avec une quasi-certitude qu'il ne durerait pas. Seuls demeuraient incertains la date et le mode de la rupture d'une association qui, favorable aux deux races dominantes, l'allemande et la hongroise, apparaissait aux autres comme une intolérable sujétion. La Grande Guerre a brisé l'édifice, plus brillant que solide, construit par les Lorraine-Habsbourg. Chaque région géographique est redevenue le cadre d'un État indépendant (Républiques d'Autriche, de Tchéco-Slovaquie, de Hongrie) ou s'est unie volontairement aux pays voisins peuplés d'hommes du même sang (ce fut le cas pour les Italiens du Trentin et de Trieste, les Croates et Slovènes frères des Serbes, les Roumains de Transylvanie, les Polonais de Galicie). Ce morcellement d'un vaste territoire, cette brusque rupture entre gens qui, malgré tout, se trouvaient depuis plusieurs siècles associés dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'apparaissent pas seulement comme un des résultats immédiats les plus considérables du conflit européen, mais soulèvent une foule de problèmes (rapports mutuels entre ces divers États, voies de communication, douanes, débouchés sur les mers, etc.) dont la solution, fort malaisée, est d'importance primordiale pour le développement harmonieux et la paix de l'Europe Centrale.

En 1914, Autriche et Hongrie formaient, depuis 1867, deux États distincts ayant chacun sa langue officielle, son administration, ses lois, sa constitution, son armée, etc. Mais tous deux obéissaient à un même souverain, l'Empereur-Roi, et les affaires communes aux deux États, discutées par les " Délégations ", ressortissaient à trois ministères d'Empire : affaires étrangères, guerre, finances.

L'Empire d'Autriche s'étendait, en arc de cercle, de l'Adriatique à la Russie. Il comprenait 17 provinces, peuplées, au recensement de 1910, de 28 571 000 habitants. Les principales étaient la Dalmatie, l'Istrie, les Pays Alpestres (Trentin, Tyrol, Carniole· Carinthie, Styrie), l'Autriche proprement dite, la Bohême, la Moravie, la Galicie et la Bukovine. D'après les statistiques officielles, de source autrichienne, on y comptait 9 950 000 Allemands, 6 435 000 Tchèques et Slovaques, 5 000 000 de Polonais, 3 500 000 Ruthènes, 2 000 000 de Slovènes, Croates et Serbes, 768 000 Italiens, 275 000 Roumains, 10 000 Hongrois.

Le Royaume de Hongrie, ayant comme centre les vastes plaines du Danube moyen et de la Tisza, poussait une pointe vers l'Adriatique par la Croatie-Slavonie, embrassait au Nord le massif des Tatras, à l'Est les hauts plateaux de Transylvanie. Les recensements hongrois dénombraient en 1900 : 10 000 000 de Hongrois ou Magyars, 3 000 000 de Roumains, 2 000 000 d'Allemands, 2 000 000 de Slovaques, 1 800 000 Croates, 1 100 000 Serbes, 472 000 Ruthènes, 470 000 individus de diverses nationalités (Tziganes, Juifs, etc.), en tout 20 886 000 âmes.

A cela s'ajoutait la Bosnie-Herzégovine, enlevée aux Turcs en 1878, et considérée comme territoire d'Empire, au même titre, par exemple, que l'Alsace-Lorraine dans le Reich allemand. En 1914, elle était peuplée de 1 931 000 habitants, Croates et Serbes.

Cela donnait, au total, 51 390 000 individus répartis sur 676 000 kilomètres carrés, soit une densité moyenne de 76 habitants au kilomètre carré, légèrement supérieure à celle de la France (97 pour l'Autriche, 64 pour la Hongrie, 37 pour la Bosnie-Herzégovine).

L'émigration, très considérable, jetait chaque année hors de l'Empire de 250 000 à 310 000 individus appartenant surtout aux races opprimées : Slaves du Sud et du Nord, Roumains, Italiens. Les quatre cinquièmes des émigrants se rendaient aux Etats-Unis par Fiume, Trieste, Hambourg et Anvers. Le reste se partageait entre l'Argentine et le Canada.

Le commerce extérieur, relativement minime, atteignait, en 1913, 6 500 000 000 de francs, dont 3 500 000 000 aux importations et 3 000 000 000 aux exportations. Il est vrai que, les diverses régions austro-hongroises se complétant les unes par les autres, des échanges très actifs avaient lieu entre elles. La Hongrie, par exemple, vendait à l'Autriche 73 pour 100 de ses produits (céréales, viandes, chevaux, vins, etc.) et lui achetait 71 pour 100 des articles dont elle avait besoin (objets en métal et en bois, cotonnades de Bohême, bière, sucre, etc.).

L'AUTRICHE ALPESTRE

LES ORIGINES DE L'AUTRICHE. Les Alpes Orientales et la vallée supérieure du Danube eurent d'abord, très probablement, des populations appartenant à la grande famille des Celtes. Les Romains y fondèrent les provinces de Norique et de Pannonie que surveillaient des forteresses postées au pied des cols ou échelonnées aux rives du grand fleuve. A partir du Ve siècle, des tribus germaniques venues de Bavière remontèrent les vallées de l'Inn et de la Salzach, puis, par le Brenner, débordèrent sur le Haut-Adige : ce fut l'origine du Tyrol allemand. Au VIIe siècle, des populations slaves s'installèrent dans les vallées de la Mur, de la Save et de la Drave, tandis que des hordes d'origine mongolique : Huns, Avars, Hongrois et Magyars, campaient dans les steppes du Danube Moyen. Pour faire face à ces Barbares, Charlemagne et ses successeurs créèrent, aux frontières de leur Empire, une série de Marches militaires qui allaient du Danube à l'Adriatique : Ostmark ou Marche de l'Est, Marche de Carinthie (plus tard divisée en duchés de Styrie et de Carinthie), Marche de Carniole et d'Istrie. Ainsi, le domaine du germanisme finit par s'étendre sur toutes les Alpes Orientales, mais ne put déborder hors de leurs derniers contreforts. La plaine centrale demeura aux mains des Hongrois, tandis que les larges vallées du Sud et les plateaux du Karst illyrien conservaient leur peuplement slave.

L'Ostmark, devenue l'Oesterreich (Autriche), passa en 1273 aux mains d'un petit seigneur de la Suisse allemande, Rodolphe de Habsbourg. Telle fut l'origine de cette puissante Maison d'Autriche qui, groupant d'abord autour d'elle les pays allemands des Alpes, ajouta par la suite à ses domaines les royaumes de Bohême, de Hongrie, de Croatie, déborda au delà des Carpates par la prise de la Galicie et de la Bukovine, fixa chez elle, jusqu'en 1806, la couronne impériale germanique, puis, après avoir lutté avec acharnement contre les Hohenzollern de Prusse, lia son sort au leur et fut entraînée, en 1918, dans leur chute retentissante.

Le Congrès de Versailles a réduit l'Etat Autrichien aux limites que lui fixent la nature et la répartition des races. Privé de ses annexes slaves et italiennes, il est devenu un État exclusivement allemand et alpestre, sans débouché sur la mer. Son territoire ne couvre plus que 100 000 kilomètres carrés, peuplés de 6 000 000 d'habitants. Il est limité au Nord par le Reich allemand et la République Tchéco-Slovaque, à l'Est par la Hongrie et la Yougo-Slavie, au Sud par l'Italie, à l'Ouest par la Suisse.

Deux régions naturelles se partagent l'Autriche : les Pays Alpestres (Vorarlberg, Tyrol, Carinthie, Salzbourg, Styrie), les pays Danubiens (Haute et Basse-Autriche).

LES PAYS ALPESTRES. L'Autriche Alpestre comprend d'abord, au Centre, une série de massifs et de chaînes formés de roches cristallines qui débutent par l'Oetzthal (3 770 mètres au Wildspitze), se continuent par les Hauts-Tauern (Gross Glockner : 3 797 mètres ; Gross Venediger, etc.), les Bas-Tauern (2 863 mètres, au Hoch Golling), puis se divisent en deux branches dont l'une (Alpes Styriennes) s'incline au Sud-Est vers les plaines de Carniole, tandis que l'autre (Hoch-Schwab,

monts de la Leitha) vient mourir aux rives du Danube dans la banlieue de Vienne. Les granits, les gneiss, les micaschistes qui les composent expliquent leur altitude et leurs formes, identiques à celles des montagnes de la Suisse centrale. Les massifs les plus élevés ont encore de vastes névés, des glaciers majestueux. Les autres ne conservent plus, au cœur de l'été, que des plaques de neige marquetant le sombre support des rocs. Les rivières qui naissent sur leurs flancs ont creusé de l'Ouest à l'Est une série de vallées longitudinales (Inn, Salzach, Enns au Nord, Haut-Adige, Eisak, Drave au Sud) qui communiquent entre elles sans trop de difficulté. Du Nord au Sud, à travers la haute barrière de la zone médiane, le passage est plus malaisé, et le col du Brenner, qui mène de Bavière en Italie par Innsbruck et Trente, fut longtemps la seule voie fréquentée. Aujourd'hui, outre la ligne du Semmering (Venise à Vienne par Klagenfurth), d'assez nombreuses routes carrossables et plusieurs chemins de fer franchissent les Tauern.

Cette zone médiane est flanquée, au Nord et au Sud, de deux glacis formés de roches calcaires. Le glacis méridional : Alpes Dolomitiques et Carniques, monts Karavanken, n'appartient plus à l'Autriche. Elle possède encore, par contre, la majeure partie des Alpes du Vorarlberg et de Bavière entre le lac de Constance et l'Inn, des Alpes de Salzbourg qui dominent à droite et à gauche l'étroite cluse de la Salzach, enfin la totalité des Alpes d'Autriche dont le dernier contrefort, le Wienerwald, domine de ses coteaux boisés la petite conque danubienne où Vienne naquit. On y retrouve soit les arêtes vives, les parois abruptes flanquées d'éboulis blanchâtres, soit les masses tabulaires semées de cailloux (Todtesgebirge ou montagne morte, Steinernesmeer ou mer de pierre) que présentent les Préalpes françaises dans la Grande-Chartreuse, le Vercors et les monts du Diois. Couvertes d'humides prairies, de forêts presque vierges, semées de lacs aux eaux pures, ces montagnes, surtout dans le Salzkammergut, égalent par leur charme rustique les paysages les plus séduisants des Alpes suisses et françaises.

Climat, végétation, hydrographie sont tels qu'on peut les attendre de cette fraction continentale de la zone alpestre.

Même dans les vallées, l'hiver est long et rude. La moyenne de janvier, à Innsbruck, par 574 mètres d'altitude, n'est que de — 3°,4 ; elle descend à — 6°,2 à Klagenfurth (442 mètres d'altitude). Des températures de 20° à 30° sous zéro s'observent fréquemment par temps sec et calme, lorsque les couches d'air glacé s'accumulent dans les bas-fonds. Par contre, les courts étés connaissent des moyennes, relativement élevées, de 18° à 21°. Pluies et neiges tombent en masses copieuses (de 1 m, 50 à 2 mètres sur les flancs exposés aux vents humides). Toutefois, comme il est naturel, les vallées bien protégées reçoivent en général moins de 1 mètre d'eau.

Prairies et forêts couvrent la majeure partie du sol jusqu'à 1 800 mètres d'altitude. Des champs de seigle, d'avoine, de pommes de terre se logent sur les cônes de déjection des torrents, les moraines anciennes, ou s'étagent sur les pentes que le soleil visite sans trop de parcimonie.

Les rivières, appauvries pendant la saison froide où la neige ne fond pas, se réveillent au printemps. Elles emplissent leurs cluses étroites d'un flot tumultueux, blanchâtre, qu'alimentent les cascades et le ruissellement des eaux chantantes courant très vite à travers les prés. La Lech, l'Inn et son affluent la Salzach, l'Enns, la Leitha s'inclinent au Nord vers la Bavière et l'Autriche et glissent au Danube après s'être arrachées par d'héroïques trouées à l'étreinte des Alpes calcaires qui leur barraient la route. La Mur et la Drave descendent à l'Est sur les plaines hongroises.

Comme dans les Alpes de France, de Suisse et d'Italie, ces vallées, larges parfois de plusieurs lieues, formèrent une série de petites individualités géographiques ayant leur nom spécial, leurs coutumes particulières, leur vie économique distincte. Autour d'Innsbruck, dans la belle et fertile dépression de l'Inn Moyen, grandit le comté du Tyrol. Les princes-évêques de Salzbourg eurent comme domaine propre le Salzkammergut et le Pinzgau (haute vallée de la Salzach), tandis que les duchés de Styrie et de Carinthie naissaient aux rives de la Mur et de la Drave supérieure. Partout, les ruines des burgs féodaux semblent encore monter la garde à l'orée de chaque val, et l'histoire nous apprend de quels privilèges jouissaient les communautés de paysans qui menaient au cœur des hauts massifs leur vie rude mais libre.

Ces paysans, de langue allemande et de religion catholique, avaient fini, toutefois, par montrer un attachement profond, un loyalisme absolu à la Maison des Habsbourg. Leurs "chasseurs", adroits et braves, formèrent pendant la Grande Guerre quelques-uns des plus solides régiments de la double monarchie.

La vie des montagnards tyroliens ou styriens, réglée par le milieu géographique, ne diffère point de ce qu'est l'existence d'un Valaisan ou d'un Savoyard. Ils paissent leurs troupeaux de vaches dans les alpages des hauts monts, cultivent leurs petits champs, exploitent les forêts. Beaucoup émigrent temporairement, comme nos Auvergnats ou nos Limousins, et se livrent, en hiver, au commerce du bétail, du fer, des étoffes. D'autres s'emploient dans les mines de sel du Salzkammergut (Hallein, Hallstatt), les mines de fer (2 500 000 tonnes par an) et de plomb de Styrie et de Carinthie (hautes vallées de l'Enns et de la Mur) ou travaillent dans les filatures et les fabriques du Vorarlberg et de Styrie (région de



routes alpestres, son originalité, la splendeur du paysage qui l'entoure, en font une station





LE MASSIF DU TRIGLAV. *La nouvelle Autriche, dans les limites qui lui furent assignées par le traité de 1919, est un État presque exclusivement alpestre, dont les ressources essentielles reposent sur l'exploitation des forêts et des pâturages. Le Triglav, point culminant des Alpes Juliennes, s'élève à 2 864 mètres.* Cl. Leigetporer.



LE DANUBE ENTRE ENGELHARTSZELL ET WESENUFER. *De Passau à Linz, la vallée du Danube autrichien n'est pas moins accidentée et pittoresque que le cours du Rhin entre Bingen et Bonn. Le fleuve court rapide en décrivant de grands méandres au pied de collines escarpées et verdoyantes.* Cl. Lévy.



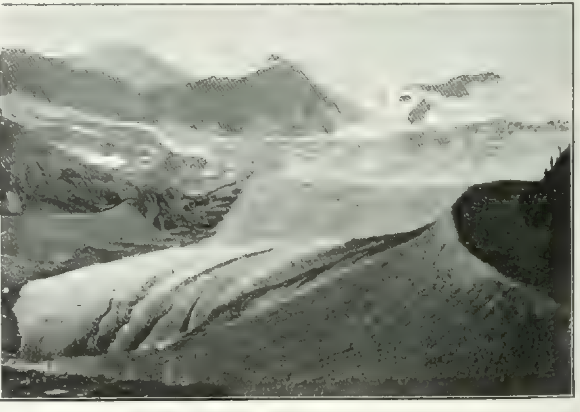
VIENNE : LE KARNTNERRING. *L'une des sections du fameux ensemble de boulevards circulaires, le Ring, qui a pris la place des anciennes fortifications. Ces boulevards forment l'une des parties les plus caractéristiques de la Vienne moderne, trop grande capitale d'un petit État.* Cl. Lévy.



LE KONIGSSEE, *sis à peu de distance de Salzbourg, est le plus charmant des nombreux lacs, d'origine glaciaire surtout, qui dorment dans les vallées du Salzkammergut. Des forêts se mirent dans ses eaux limpides, et des bandes de chamois courent sur les flancs raides du Watzmann.* Cl. Wurthle.



[illegible]PING *est emprunté par la grande route qui de Vienne* [illegible] *un des passages les plus anciennement connus et* [illegible] *En 1797, Bonaparte, marchant sur Vienne, a con-* [illegible] Cl. Lévy.



UN GLACIER DANS LES TAUERN. *Les hauts massifs des Alpes autrichiennes renferment des glaciers qui, pour être moins vastes que ceux des Alpes occidentales, n'en ont pas moins une belle ampleur. Remarquer les deux moraines latérales qui encadrent la masse cristalline.* Cl. Wurthle.

Graz). De plus, la multiplication des routes carrossables, des voies ferrées, a considérablement accru l'importance du tourisme. C'est par centaines de mille que les excursionnistes, surtout allemands, s'abattent en été sur ces lieux où l'on trouve à la fois l'attrait des ascensions périlleuses, la splendeur des paysages grandioses, le charme des villégiatures paisibles. Aussi, l'émigration des montagnards s'est-elle fort réduite depuis qu'ils gagnent largement leur vie comme hôteliers, guides, muletiers, etc.

Les principales agglomérations urbaines s'établirent soit au cœur des vallées les plus larges, soit au débouché de ces vallées sur les plaines du pourtour. Innsbruck (55 000 habitants), le " Pont sur l'Inn ", charmante capitale du Tyrol qu'entoure un amphithéâtre de monts neigeux, et Klagenfurth (30 000 habitants), sur la Drave, chef-lieu de la Carinthie, appartiennent à la première catégorie. Par contre, Salzbourg (40 000 habitants), ancienne colonie romaine comme Innsbruck et Klagenfurth, patrie de Mozart, et l'une des plus séduisantes cités de l'Europe Centrale, naquit à la limite des Alpes et du plateau bavarois, à la sortie de l'étroite cluse où bouillonne la Salzach. Graz (157 000 habitants), capitale de la Styrie, occupe une situation du même ordre, aux rives de la Mur, à l'orée des plaines hongroises. Beaucoup moins ancienne que les précédentes, elle doit ses progrès récents et le chiffre élevé de sa population aux industries de toutes sortes (filatures de coton, métallurgie, etc.) qui se sont développées autour d'elle. Les autres villettes alpestres : Feldkirch et Bregenz dans le Vorarlberg, Landeck dans le Tyrol, Gastein, Ischl, Leoben où Bonaparte, arrivé à 30 lieues de Vienne, signa en 1797 l'armistice qui précéda la paix de Campo-Formio, doivent, elles aussi, une certaine activité soit à leurs fabriques, soit à l'affluence des touristes et des baigneurs, attirés par la beauté du cadre qui les entoure.

L'AUTRICHE DANUBIENNE

Le Danube entre en Autriche au-dessous de Passau et la quitte un peu en amont de Bratislava (Presbourg). Pincé entre les derniers contreforts des Alpes et le rebord méridional du Massif bohémien, il lui faut traverser une série de défilés qui unissent des bassins plats et fertiles : bassin de Linz, de Tulln, de Vienne (Cf. les bassins du Velay et du Forez sur la Loire supérieure). Le fleuve, navigable en toutes saisons depuis Ratisbonne, roule majestueusement des eaux que les crues d'été rendent limoneuses et troubles ; mais, à l'étiage, elles ont cette limpidité azurée qui justifie la double épithète de " Beau Danube bleu ". Par ailleurs, le pittoresque de ses rives, surtout dans la percée de Grein à Kremz, ne le cède point aux attraits, plus vantés cependant, du Rhin héroïque. " Les pentes y sont plus vertes, les coteaux moins uniformes d'aspect, les vallées latérales nombreuses. Par ses constructions diverses, ses châteaux perchés sur les pointes du roc, ses villes aux tours inégales, ses villages à demi cachés dans la verdure, l'homme ajoute à la beauté naturelle des paysages du Danube. " (E. Reclus). Dans les plaines, particulièrement étendues sur la rive droite, le fleuve se divise en bras multiples enserrant des îles verdoyantes, ombragées de peupliers. Toutefois, la zone d'inondation a été fort réduite par la construction de digues puissantes, et les grasses alluvions, autrefois couvertes de roseaux, se transforment de plus en plus en champs cultivés. Ces bassins de Linz, de Tulln, de Vienne constituent désormais les seules terres vraiment productives de l'Etat autrichien. Même sur la rive gauche, dans le Marchfeld ou plaine de la Morava, sables, marais et bruyères ont cédé la place aux cultures, et la mer ondoyante des blés frissonne sur les champs de Wagram.

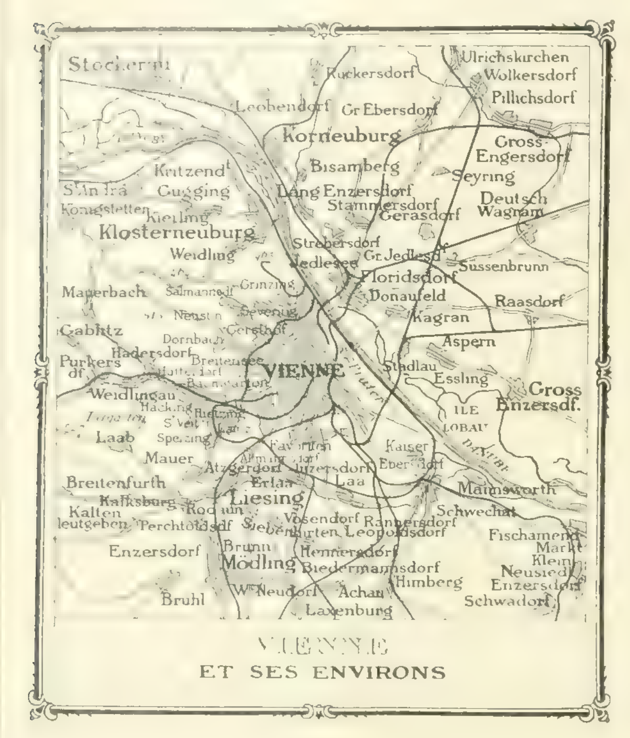
La création par Charlemagne de " l'Ostmark " ou Marche de l'Est, devenue plus tard Oesterreich ou Autriche, marqua, nous l'avons indiqué, le début de la germanisation de cette vallée moyenne du Danube jusqu'alors peuplée de Slaves. Saxons, Franconiens, Bavarois surtout s'avancèrent peu à peu vers l'Est comme entraînés par la pente naturelle du terrain. De riches monastères : Sankt-Florian, Molk, Saint-Pölten, Klosterneuburg, groupant autour d'eux une foule de serfs, contribuèrent puissamment à l'absorption des îlots slaves. Cependant le domaine allemand ne s'étendit pas, au Nord, au delà de Gmund et de Nikolsbourg, où il se heurtait à des groupes compacts de Tchèques, tandis que, à l'Est de Vienne, Hongrois et Slovaques se maintinrent sur les deux rives du fleuve.

Ce mélange de Germains et de Slaves, d'où est issu le peuple autrichien, explique pour une grande part les différences que l'on relève entre un Viennois, par exemple, et un homme de Francfort ou de Hambourg. " Les Allemands du Sud ont le caractère plus souple et plus gai, la démarche plus gracieuse, les traits plus mobiles, la forme du crâne plus ronde que leurs frères de l'Ouest et du Nord. " Ils manifestent des goûts plus délicats, un sens artistique plus délié qui se traduisent, notamment, par l'élégance de leurs produits industriels. L' " article de Vienne " est le seul qui puisse, à certains égards, se comparer à l' " article de Paris ". Tous les Français qui ont résidé à Vienne, après avoir connu les grandes villes allemandes, ont été frappés de l'amabilité souriante, de la bonne humeur, de la cordialité d'une population qui sait, dans ses plaisirs comme dans les occupations ordinaires de la vie, faire preuve d'une tenue, d'une dis-

tinction que l'on est peu accoutumé à rencontrer en territoire germain.

Les deux cités principales de l'Autriche danubienne : Linz et Vienne, sont d'origine romaine.

Linz, l'ancienne Lentia, chef-lieu de la Haute-Autriche, " occupe aux rives du Danube l'endroit précis



VIENNE
ET SES ENVIRONS

où viennent aboutir la route de Salzbourg par la vallée de la Traun et celle de la Bohême par les brèches ouvertes entre le Böhmerwald et le plateau de Moravie ". Elle compte 93 000 habitants.

Vienne (la Vindobona romaine) est placée à l'un des principaux points de croisement de tout le continent européen. Elle commande à la fois les routes qui mènent de l'Occident en Orient par la vallée du Danube, et celles qui unissent l'Allemagne et la Pologne à l'Adriatique par la Porte Morave (entre les Sudètes et les Carpates), les cols alpestres du Semmering et du Tarvis.

Elle joua longtemps le rôle de citadelle de la chrétienté contre les assauts des Turcs (sièges mémorables de 1529 et 1683) avant de devenir l'un des centres de l'Europe civilisée. Par son heureuse situation, près d'un des principaux fleuves navigables de notre continent, au pied des collines boisées du Wienerwald, par l'élégance ou la somptuosité des monuments qui bordent le fameux " Ring ", boulevard circulaire établi à la place des remparts d'autrefois, par la richesse de ses musées et de ses collections particulières, l'intensité et la valeur de sa vie artistique (musicale surtout) ou intellectuelle, le bon goût de ses ouvriers, la nature même des produits qui sortent de ses ateliers (bronzes, meubles de luxe, pianos, maroquinerie, gants, chaussures, etc.), enfin par l'abondance de ses lieux de plaisir, de ses restaurants et cafés célèbres, par l'animation joyeuse de ses rues (Prater, Graben, etc), Vienne est, de toutes les capitales européennes, celle qui rappelle le mieux notre Paris. On y comptait, en 1914, 2 150 000 habitants, parmi lesquels plus de 400 000 Tchèques, 80 000 Hongrois, 100 000 Juifs, et des dizaines de milliers de Slovaques, Polonais, Croates ou autres représentants des races multiples de la double monarchie. Au recensement de 1920, Vienne n'avait plus que 1 842 000 habitants.

En dehors de Vienne et de Linz, on ne peut mentionner que les villes industrielles de Wiener Neustadt (35 000 habitants), Steyer (25 000 habitants), Krems (15 000 habitants) et Saint-Pölten (13 000 habitants).

Au lendemain de la Grande Guerre, le nouvel État Autrichien s'est trouvé dans une situation économique fort précaire. Il ne peut vivre des seules productions agricoles de son sol, aux trois quarts couvert de hautes montagnes. Ses industries, très développées avant 1914, grâce à la richesse des gisements métallifères, ont besoin de houille qui fait presque totalement défaut. Privé de débouchés maritimes, entouré de nations nouvellement émancipées et qui ont assez à faire à s'occuper d'elles-mêmes, il ne parvint à vivre que grâce aux secours généreux de ses vainqueurs. Toutefois, les divers États de l'Europe Centrale ne peuvent se passer les uns des autres. Une union économique librement consentie, fondée sur la communauté des intérêts, vaut mieux qu'une union politique imposée par la force. Alors se dessinera la véritable destinée de l'Autriche allemande, riche en minerais, en chutes d'eau, commandant toutes les routes des Alpes Orientales et la grande voie du Danube. L'industrie doit demeurer la forme principale de son activité. Avec une population trois fois moindre, un sol aussi dépourvu de gisements carbonifères et, par surcroît, complètement privé de minerais, la Suisse est devenue l'un des États les plus prospères de l'Europe. Rien n'empêchera l'Autriche allemande, une fois les mauvais jours passés, de connaître une prospérité du même ordre.

D'après les statistiques publiées en octobre 1921, voici les premiers renseignements précis que nous ayons sur le commerce de l'Autriche nouvelle.

De juin 1919 à juin 1920, l'Autriche importa 4 502 000 tonnes de marchandises diverses et en exporta 977 000. C'est l'Allemagne qui fut naturellement — par suite de la faible valeur du mark et de la facilité des communications — son principal fournisseur : 1 802 000 tonnes (soit 40 p. 100 du total) valant 14 500 000 000 de couronnes. Le Reich fut aussi le plus fort acheteur de marchandises autrichiennes, toutefois dans une proportion bien moindre (190 000 tonnes, soit 20 p. 100, valant environ 7 000 000 000 de couronnes).

L'Autriche demanda à l'étranger 2 200 000 tonnes de charbon (1 613 000 tonnes livrées par l'Allemagne); — 168 000 tonnes de pommes de terre, 43 000 tonnes de produits chimiques, 135 000 tonnes d'objets en métal, machines, instruments; — des vêtements, des cotonnades et lainages, des cuirs bruts, de la soie et des soie-

ries : — plus une quantité considérable de céréales, de viande, de conserves alimentaires, de denrées coloniales, etc., dont le détail ne figure pas dans les statistiques, mais dont l'ensemble atteint 1 600 000 tonnes environ.

Elle vendit presque uniquement du bois (245 000 tonnes), du fer (157 000), et des produits fabriqués : objets en métal, machines, objets en cuir, fourrures, chapeaux, papier, bois travaillés, automobiles, etc.

CHAPITRE XIII

LA TCHÉCO-SLOVAQUIE

Le Nouvel Etat Tchéco-Slovaque comprend les trois anciennes provinces autrichiennes de Bohême, de Moravie et de Silésie, plus une vingtaine de comitats du Nord de la Hongrie peuplés de Slovaques et de Ruthènes. C'est, comme la Suisse, l'Autriche et la Hongrie, un État exclusivement terrien.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LA BOHÊME. ✿✿ Le plateau bohémien forme un quadrilatère régulier que circonscrivent de trois côtés des chaînes de montagnes bien caractérisées. Ce sont : à l'Ouest, le Böhmerwald ou Forêt de Bohême (Sumava en tchèque), dont les croupes magnifiquement boisées de sylves presque vierges séparent la Bohême de la Bavière (mont Arber : 1458 mètres) ; au Nord, l'Erzgebirge ou Rudo Hori, c'est-à-dire monts métallifères (1244 mètres au Keilberg), dont le versant Nord s'incline doucement vers les plaines saxonnes, tandis qu'au Sud leurs pentes brusques dévalent vers la dépression de l'Eger ; à l'Est, le long de la Silésie prussienne, une succession de hauteurs auxquelles les géographes donnent le nom d'ensemble de monts Sudètes (dénomination ignorée des habitants), et où le Schneekoppe dans les Riesengebirge (en tchèque : Krkonose ou monts des Géants) s'élève à 1603 mètres d'altitude.

Ces montagnes, de même origine et de même nature que nos Vosges (plissement hercynien), présentent, en général, des paysages du même ordre : croupes arrondies, larges vallées, rivières aux eaux sombres dégringolant à l'ombre des forêts, hautes prairies où les bergers paissent, l'été, leurs troupeaux de vaches laitières. Elles ne forment nulle part de barrière infranchissable. Des couloirs aisément accessibles (col de Taus, passages du Fichtelgebirge, trouée de l'Elbe, dépression de Glatz, etc.), qu'empruntent routes et voies ferrées, unissent Prague à Ratisbonne, Nuremberg, Leipzig, Dresde et Breslau.

La face méridionale du quadrilatère est occupée par les collines de Moravie. Elles séparent le bassin de l'Elbe du bassin de la Morava, affluent du Danube. Toutefois, elles ne se peuvent comparer aux montagnes précédentes ni par leur altitude (800 mètres au maximum), ni par leur topographie. Ce sont des croupes largement ondulées, cultivées ou boisées jusqu'à leur sommet, et qui n'ont jamais opposé d'obstacle, si faible soit-il, aux communications. Bohême et Moravie se peuplèrent d'hommes de même race et partagèrent presque toujours les mêmes destinées politiques.

L'intérieur de la Bohême est occupé soit par des dépressions mollement ondulées, soit par des terrasses, d'une altitude moyenne de 400 à 500 mètres, inclinées du Sud au Nord, et que les rivières découpèrent en coteaux et promontoires suivant l'inégale dureté des roches. Granits et schistes cristallins prédominent dans la moitié méridionale. Vers Prague et Pilsen apparaissent des grès, des calcaires marneux recouverts de limons du type du loess. La dépression de l'Eger, qui longe le pied de l'Erzgebirge, est un petit bassin d'effondrement autrefois rempli par les eaux, aujourd'hui comblé de riches alluvions. Une poussée de roches éruptives accompagna, comme il est d'usage, cette déchirure de l'écorce terrestre. Tout le Mittelgebirge de part et d'autre de l'Elbe, entre Leitmeritz et Schandau, présente un amoncellement de cônes plus ou moins ébréchés, de " planèzes " basaltiques, de pitons de laves sommés de ruines pittoresques. C'est une sorte d'Auvergne bohémienne à laquelle ne manquent ni les sources thermales (Teplitz, Karlsbad, Sedlitz, Marienbad, Pullna), ni les campagnes fécondes et la forêt des arbres fruitiers poussant, comme en Limagne, sur les basaltes décomposés.

La situation continentale du pays tchèque, plus que son altitude, lui vaut un climat aux contrastes accusés sans avoir rien d'excessif (Prague : — 1° en janvier, + 19°3 en juillet). Les pluies arrêtées par les montagnes du pourtour, qui reçoivent plus de $1^{m},50$ d'eau, ne parviennent qu'en faible quantité au cœur du bassin (Prague : 44 centimètres d'eau).

Elles tombent, il est vrai, surtout en été, c'est-à-dire à l'époque la plus favorable aux cultures. Cependant,

les longues sécheresses sont la calamité la plus redoutée du paysan.

Toutes les eaux du quadrilatère s'écoulent vers la mer du Nord par l'Elbe qui, née sur les pentes occidentales du Schneekoppe, décrit une courbe régulière en demi-cercle et s'échappe des pays tchèques par les gorges grandioses qu'elle creusa dans les grès de l'Erzgebirge. Un peu en amont de Prague, elle reçoit la Vltava ou Moldau qui, par l'ampleur de son bassin et le volume de ses eaux, l'emporte de beaucoup sur elle et constitue l'artère maîtresse de la Bohême. Sa vallée, orientée Nord-Sud, conduit directement de Prague à Linz. L'Eger ou Ohre, autre affluent notable de l'Elbe, ouvre une voie transversale vers les passes du Fichtelgebirge et les pays allemands du Haut-Main.

LA MORAVIE. Entre les pentes méridionales des collines moraves et les premiers chaînons des Carpates se creuse une large dépression où coulent la Morava et ses affluents. Au Nord-Est, cette dépression communique directement avec les bassins supérieurs de l'Oder et de la Vistule par le couloir de la Porte Morave, analogue à ce que sont chez nous la trouée de Belfort ou le seuil du Lauragais. Dès la plus haute antiquité, marchands, peuples migrateurs, armées conquérantes empruntèrent cette voie largement ouverte entre les pays danubiens et les plaines de l'Europe du Nord. Par là s'engouffra le flot des Slaves. Les Russes y subirent en 1805, sur les coteaux d'Austerlitz, une défaite fameuse, et la route qu'ils suivirent est doublée aujourd'hui par la grande ligne internationale Vienne-Varsovie-Pétrograd.

Plaines et collines se partagent le territoire de la province dont le sol, formé surtout de calcaire et d'argile d'époque tertiaire, convient admirablement à la culture des céréales, du houblon, de la betterave à sucre. Le climat, de régime continental avec des hivers assez rudes et de chauds étés, ne diffère de celui de la Bohême que par une légère diminution des pluies (40 centimètres en moyenne).

LA SLOVAQUIE. On désigne sous ce nom les chaînes, les massifs et les plaines peuplés en majorité de Slovaques, compris entre la dépression morave, le Danube, les plaines hongroises et les Carpates.

Petites Carpates, Carpates blanches, Lissahora, Beskides occidentales et orientales forment une première série de plissements qui se raccordent aux Alpes et, du Danube aux sources de la Tisza, décrivent un arc de cercle à peu près régulier. Leur altitude moyenne se maintient entre 800 et 1 200 mètres ; des passages faciles (Vlarapass, cols de Jablunka, de Novy-Targ, de Dukla, d'Uzsok, etc.) unissent leurs versants.

Mais, au Sud de ces plissements, le massif des Tatras dresse à plus de 2 000 mètres (point culminant : le Gerlachfalva, 2 663 mètres) l'amoncellement de ses pics aux parois escarpées, aux arêtes vives, de ses pyramides, de ses crêtes en dents de scie qui lui donnent aussi fière allure que les plus réputées des montagnes alpestres. Une foule de petits lacs, les " yeux de la mer ", emplissent de leurs eaux pures les vasques de granit. Les rivières : Waag, Poprad, Dunajec, Hernad, qui naissent au cœur du massif et entraînent ses eaux vers la Baltique ou la Mer Noire, le divisent en plusieurs groupes : Tatra proprement dite, Nitza Tatra, Grande Tatra, etc., où abondent les sites pittoresques, les paysages grandioses, tandis que les petites plaines intérieures, richement cultivées fourmillent de villages. C'est une des plus attrayantes régions de l'Europe Centrale, un des lieux de villégiature les plus appréciés de la haute société austro-hongroise.

Au Sud-Ouest, les dernières pentes des montagnes sont séparées du Danube par une large plaine qui faisait autrefois partie de la Haute-Hongrie (comitat de Pozsony). Elle est arrosée par le Gran, le Waag, la Nitra et des dérivations du Danube qui enserrent l'île de la Grande Schütt. Par sa monotonie et sa fécondité, elle annonce déjà l'Alföld. Vers l'Est, la frontière capricieuse laisse à la Hongrie les hauteurs du Matra, mais attribue à la Tchéco-Slovaquie le bassin supérieur de la Tisza, zone d'effondrement que dominent les crêtes boisées des Beskides.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

HISTOIRE. Les limons de la Bohême centrale et des plaines moraves, peu favorables à la croissance des arbres mais extrêmement fertiles, formèrent depuis la plus haute antiquité des clairières naturelles où l'homme se fixa. Les gîtes préhistoriques abondent dans le bassin où convergent Elbe, Vltava et Beraun. Ils s'étendent à l'Ouest jusqu'à Pilsen ou Plzen, au Sud jusqu'à Budejovice, "suivant l'axe des voies de commerce vers les pays du sel et du fer dans les Alpes". D'autres ont été découverts en grand nombre dans le bassin d'Olmütz. A ces lointaines populations autochtones succédèrent d'abord des Celtes. Une de leurs tribus, les Boïi, établie aux rives de la Vltava, a laissé son nom au quadrilatère (Boienheim, Böhmen, Bohême). Les Celtes furent chassés ou absorbés par diverses populations germaniques : Quades, Marcomans, Lombards ; puis, à partir du VIe siècle de notre ère, les Germains durent céder la place aux Slaves : Tchèques, Moraves, Slovaques. Tandis que les Slovaques se trouvaient, en majorité, annexés dès le Xe siècle au royaume de Hongrie, les Slaves de Bohême, de Moravie et de la Silésie méridionale constituèrent un royaume indépendant qui, au XVIe siècle, passa aux mains des Habsbourg. Depuis lors, ils ne cessèrent de lutter contre les tentatives de germanisation, brutales ou sournoises, dont leur pays fut



PRAGUE : LA KLEINSEITE ...



LA SCHNEE KOPPE. *Les monts des Géants (Krkonose), qui bordent l'un des côtés du quadrilatère bohémien, atteignent 1 603 mètres à la Schnee Koppe. C'est, en dehors des Cevennes, l'altitude la plus considérable à laquelle parviennent, en Europe, les montagnes dues au plissement hercynien.*



TEMNÉ SMRCINY. *Au milieu des massifs des Tatras hérissés de pics escarpés, aux arêtes vives, aux crêtes en dents de scie, les vasques de granit, approfondies par les glaciers anciens, s'emplissent d'une foule de lacs, petits, mais fort pittoresques, surnommés les " yeux de la mer ".*



MAISONS DE PAYSANS. *Type fort curieux de maisons paysannes. Surplombant le rez-de-chaussée, où s'ouvre largement la porte charretière, de vastes greniers bâtis en planche, couverts d'un toit à double façade en retrait, servent à emmagasiner le fourrage et la provision de bois pour l'hiver.*



BANSKA BYSTRICA. *Sise dans la pittoresque vallée du Hron, au cœur des massifs montagneux et boisés de la Slovaquie, Banska Bystrica est une petite ville industrielle où plusieurs établissements métallurgiques traitent le minerai de fer retiré des gisements voisins.*



TREMCIN *occupe une importante situation stratégique au point où la vallée* [illegible] *dans la plaine danubienne. Aussi* [illegible] *une place forte dont le château — que l'on voit au second plan —* [illegible]



NOVO MESTO. *Type de ville industrielle tchéco-slovaque. Dans un paysage mouvementé et gracieux, qui rappelle les régions françaises du Morvan et de l'Autunois, les bâtiments uniformes, les hautes cheminées des usines occupent la vallée que domine fièrement la masse imposante d'une antique demeure.*

constamment l'objet. Lors de la Guerre de Trente Ans, notamment, l'Empereur Ferdinand II livra la Bohême comme une proie aux mercenaires de Wallenstein. La noblesse tchèque fut décimée; ses biens distribués à des soldats ou à des seigneurs de l'Autriche allemande. Plus tard, par les trois frontières de l'Ouest, du Nord et de l'Est, Bavarois, Saxons, Silésiens s'infiltrèrent sur tout le pourtour du massif et, soutenus par le gouvernement de Vienne, jouèrent jusqu'à nos jours un rôle sans rapport avec leur nombre. Cependant, les Tchèques résistèrent victorieusement à la poussée germanique. Dans la seconde moitié du XIXe siècle surtout, des historiens comme Fr. Palacky, des grammairiens, des ethnographes, des poètes (Hanka, Paul Safarik, etc.) contribuèrent puissamment au réveil du sentiment national et, lorsque éclata la Grande Guerre, Tchèques et Slovaques étaient prêts à faire triompher leurs légitimes désirs d'indépendance. On sait quelle part brillante leurs divisions prirent à la fin des opérations militaires, aux côtés des Alliés, et comment ils en furent récompensés au Congrès de Versailles.

LES POPULATIONS. ❦❦ L'État Tchéco-Slovaque compte environ 13 700 000 habitants répartis sur 140 000 kilomètres carrés. Cela donne une densité moyenne de 97 habitants au kilomètre carré, notablement supérieure à celle de la France.

Les régions les plus peuplées sont les districts agricoles et industriels du quadrilatère bohémien (plus de 130 habitants au kilomètre carré) ; puis, en Moravie, les bassins d'Olomouc (Olmütz) et de Brno ; enfin toute la Silésie dite autrichienne ; en Slovaquie, les plaines qui s'étendent sur la rive gauche du Danube et les vallées qui descendent des Tatras ou des Carpates vers la Tisza.

Les habitants comprennent d'abord des Slaves : Tchèques, Slovaques et Ruthènes (la Ruthénie, c'est-à-dire l'angle extrême oriental de la Tchéco-Slovaquie, entre la crête des Carpates et le cours supérieur de la Tisza, forme une province autonome rattachée à l'État Tchéco-Slovaque), puis des allogènes : Allemands, Hongrois et Juifs.

Les Allemands occupent une partie de la Silésie (districts de Schönberg, Sternberg, etc.) et toutes les régions du quadrilatère bohémien voisines du Böhmerwald, de l'Erzgebirge et des Sudètes.

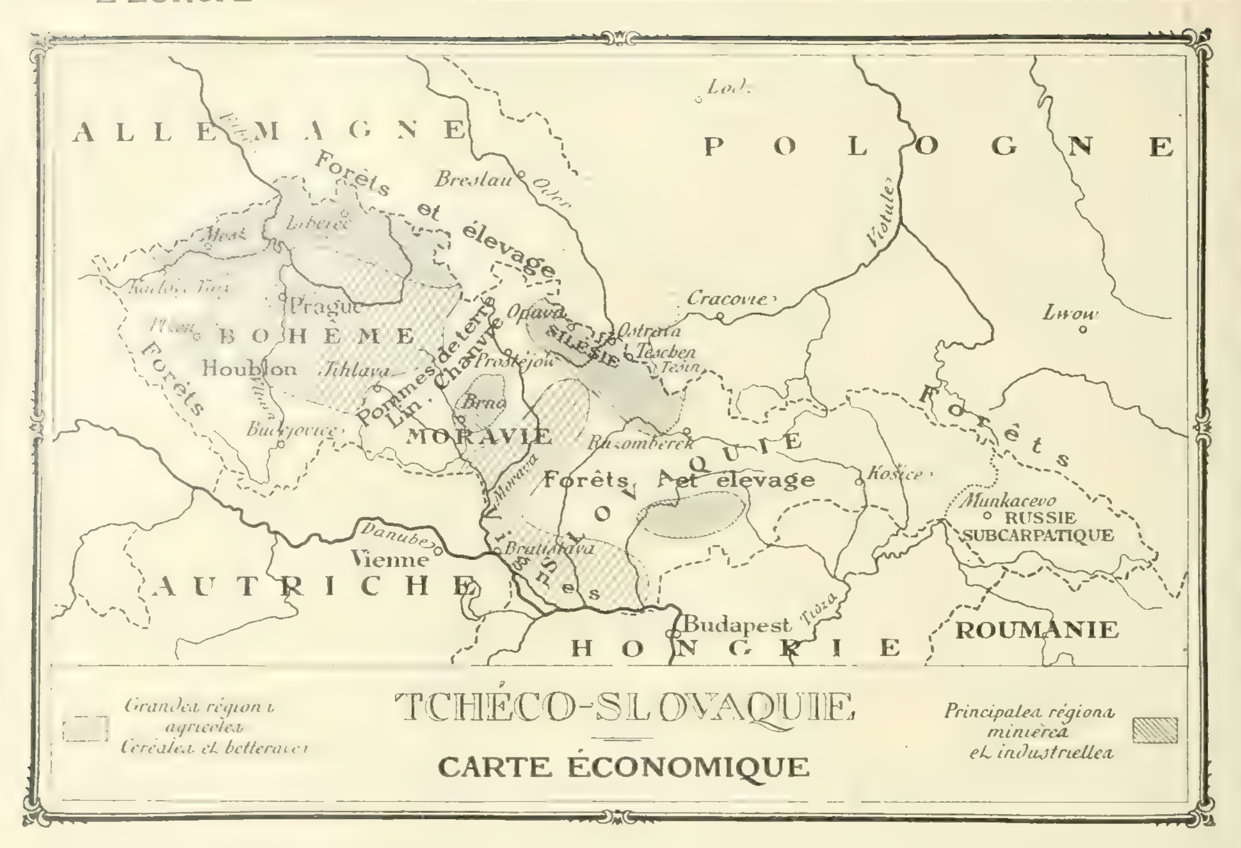
Leur nombre est assez grand pour que, aux élections de 1920, ils aient fait entrer à la Chambre de Prague, 74 des leurs aux côtés de 199 Tchéco-Slovaques et de 8 Magyars. Les négociateurs du Traité de Versailles n'hésitèrent pas, cependant, à les annexer à l'Etat Tchèque, car on ne pouvait concevoir, pour la nouvelle République, d'autre frontière stratégique que la ligne de faîte des monts qui l'entourent. De plus, une bonne moitié de ces " Allemands " ne sont que des Slaves germanisés. Enfin, la Constitution tchéco-slovaque garantit aux minorités nationales toutes les libertés compatibles avec la sécurité de l'Etat. On peut ajouter que Germains et Slaves de Bohême, vivant en commun depuis plusieurs siècles, sont nécessairement unis par des liens économiques qui doivent prévaloir sur la question nationalité. Les propriétaires fonciers, les industriels, les commerçants des deux races, jusqu'alors rivales et ennemies, ont désormais à défendre des intérêts semblables, à organiser leur existence dans un même cadre géographique et sous une direction politique commune. Il est, de ce fait, à prévoir que si quelques intellectuels pangermanistes s'obstinent encore plus ou moins longtemps dans une opposition systématique au nouveau régime, l'immense majorité des Allemands de Bohême ne risquera pas de compromettre, par une obstruction malhabile, le présent et l'avenir d'un pays à la fortune duquel sont liés leurs intérêts les plus immédiats.

Quant aux Magyars de la Slovaquie, ils se trouvent en majorité fixés dans la plaine danubienne entre Bratislava et le coude du grand fleuve. Leur annexion s'explique par l'impérieuse nécessité de donner au nouvel État un large accès à cette artère maîtresse de l'Europe Centrale. Ils forment là un groupe assez compact. Toutefois, la slavisation de leur pays s'effectuera vraisemblablement assez vite et l'on peut tenir pour négligeable l'irrédentisme présent de leurs représentants.

Tchèques et Slovaques diffèrent physiquement de leurs voisins allemands par leurs pommettes plus saillantes, leurs yeux plus enfoncés, les fortes dimensions de leur crâne. Robustes, énergiques, persévérants dans leurs desseins, excellents soldats, industriels et agriculteurs avisés, ils manifestent le goût le plus vif pour l'art musical, les études littéraires et scientifiques. C'est à Prague que se fonda, vers le milieu du XIVe siècle, la première Université de l'Europe Centrale, où l'on vit accourir, dit-on, jusqu'à 30 000 étudiants. Leurs savants, leurs historiens, leurs poètes, leurs publicistes, ont pris une large part au mouvement des idées contemporaines, et l'instruction publique est assez répandue, au moins en Bohême et Silésie, pour que l'on y compte moins d'illettrés qu'en toute autre région de l'ancien Empire austro-hongrois.

Entre Tchèques et Slovaques on ne peut guère noter d'autres différences que celles qui proviennent des conditions géographiques dissemblables où ils ont vécu. Bien qu'il existe, depuis 1850, une langue littéraire slovaque, les dialectes parlés sont si rapprochés que l'on se comprend aisément. Par ailleurs, les Slovaques, enfermés dans leurs montagnes des Tatras, ont mieux conservé que leurs frères de l'Ouest les costumes et les usages d'autrefois. Enfin, la pauvreté de leur pays les contraignait à émigrer en grand nombre. Comme les Tyroliens et les Auvergnats, ils allaient en groupes compacts exercer divers métiers traditionnels (marchands d'étoffe, de fromage, d'objets en bois) dans les villes autrichiennes et allemandes. D'autres ont pris, depuis une vingtaine d'années, le chemin du Nouveau Monde, fuyant à la fois la misère et le joug fort lourd que faisait peser sur eux le gouvernement hongrois. Il est probable que la renaissance politique de la Tchéco-Slovaquie arrêtera cet exode pour le plus grand profit du nouvel Etat.

LES RESSOURCES. ❦❦ La Tchéco-Slovaquie a ce rare avantage de posséder à la fois des ressources agricoles, minières et industrielles qui se complètent harmonieusement. C'est un État moderne tout formé.



TCHÉCO-SLOVAQUIE

CARTE ÉCONOMIQUE

Les terres les plus fécondes se trouvent dans les plaines de Moravie et du Danube, sur les bords de l'Elbe supérieure, dans la vallée de l'Eger, le bassin de Prague et les terrasses basaltiques du Mittelgebirge. Elles conviennent aussi bien aux céréales qu'au houblon (la meilleure espèce de l'Europe continentale provient de Saaz ou Zatec), à la pomme de terre, aux arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers qui forment aujourd'hui l'un des principaux éléments de l'exportation, à la betterave sucrière dont la culture a pris, depuis trente ans, une extension considérable (5 à 7 pour 100 de la surface cultivée).

L'élevage se pratique soit dans les alpages de la Slovaquie et des monts du quadrilatère, soit dans les prairies artificielles du plateau bohémien. Avec ses 4 700 000 bêtes à cornes, ses 1 600 000 moutons, ses 3 000 000 de porcs, ses 800 000 chevaux, le cheptel de la Tchéco-Slovaquie ne le cède en importance relative à aucun des États voisins. Quant aux forêts, elles ont disparu des campagnes agricoles, mais couvrent quatre millions d'hectares (32 pour 100 de la superficie totale du pays) soit dans le Sumava, soit surtout dans les Tatras et les Carpates occidentales.

Mais le sous-sol est plus riche encore. Les charbonnages de Bohême (Pilsen, Kladno, Teplitz) et de Silésie morave (Polnish, Ostrava) fournissaient, en 1913, 13 000 000 de tonnes de houille et 24 000 000 de tonnes de lignite. C'étaient les deux tiers de la production totale de l'Empire austro-hongrois. Le fer (2 000 000 de tonnes) abonde dans la région de Prague, au pied de l'Erzgebirge et sur le pourtour des Tatras. Ni l'étain (Erzgebirge), ni le plomb (Pribram), ni le graphite (Budejovice) ne font défaut.

Aussi, les ressources de l'industrie, que favorisent par ailleurs l'abondance et la valeur de la main-d'œuvre, priment-elles aujourd'hui celles que l'on doit à l'agriculture. Plus de la moitié des habitants — au moins en Bohême proprement dite et en Silésie — s'occupent dans les mines, les ateliers, les usines, ou s'adonnent aux opérations commerciales dont le champ s'agrandit dans la mesure où s'accroît la quantité des objets fabriqués. Aux verreries et cristalleries d'antique et illustre renommée (Forêt de Bohême, Monts des Géants, plateau Morave) s'ajoutent les faïences et les céramiques à Carlsbad (Karlovy Vary), Pilsen, etc., les forges, les hauts fourneaux, les usines de produits chimiques près des mines de houille, les raffineries (la Bohême fournissait, en 1913, 17 pour 100 de la production mondiale du sucre de betterave), les brasseries (Pilsen), les ateliers de préparation pour les cuirs, les filatures de coton, de soie, de jute concentrées dans la région de Reichenberg, les tissages de laine en Moravie, Silésie, etc.

LE COMMERCE ET LES VOIES DE COMMUNICATION. ⌀⌀ Comme l'Autriche et la Suisse, la Tchéco-Slovaquie n'a pas de débouché direct sur la mer. " Elle ne peut atteindre les grands ports ou les pays alliés qu'en passant par le territoire d'Etats dont les circonstances mêmes de sa constitution font, sinon des ennemis, du moins des voisins peu enclins à la sympathie. " (De Martonne.)

Mais, d'abord, cet inconvénient doit forcément s'atténuer par la conclusion d'ententes économiques avec les autres pays de l'Europe Centrale. D'autre part, le Traité de Versailles a prévu l'internationalisation de la navigation sur l'Elbe et l'Oder et l'octroi au Gouvernement Tchéco-Slovaque de quais et d'installations maritimes à Hambourg et Stettin, ce qui assure, en tout état de cause, à la Tchéco-Slovaquie le libre accès aux mers les plus proches. Vers le Sud, la possession de Bratislava (Presbourg) et d'une section du Danube permet de recevoir aisément les produits hongrois, serbes, roumains même (céréales, pétrole, etc.) et d'expédier les produits métallurgiques, les machines, les engrais, les sucres, etc., des usines bohémiennes. Enfin, il est depuis longtemps question d'unir, au moyen de canaux aisés à construire, l'Elbe et l'Oder au Danube par la Morava et la Vltava.

Les relations du Nouvel État avec l'étranger sont donc très suffisamment assurées soit par voie d'eau, soit par voie ferrée. Il n'en est pas encore de même à l'intérieur du territoire, démesurément allongé de l'Est à l'Ouest, et dont les conditions d'échanges se trouvent profondément modifiées par la réunion de la Slovaquie à la Bohême et sa séparation d'avec la Hongrie. Les chemins de fer sont nombreux dans le sens du méridien, mais aucune ligne directe ne mène, par exemple, de Prague à Kosice et Ungwar. Il faudra nécessairement combler cette lacune pour établir les relations indispensables entre les districts industriels surpeuplés de Bohême et de Silésie et les groupements agricoles ou pastoraux de la Slovaquie.

Quant à la nature du trafic que la Tchéco-Slovaquie fait et fera avec les nations étrangères, on la peut comparer assez exactement à celle de la Belgique. Il lui faut acheter d'abord un supplément appréciable de denrées alimentaires pour les populations surabondantes de sa zone industrielle, puis les matières premières : laine, coton, jute, fer de Suède, potasse, graines oléagineuses, cuir brut, etc., nécessaires à ses usines. En échange, elle expédie des fruits et légumes provenant des riches vergers du quadrilatère ; puis des bois et de la houille ; enfin, et surtout, la foule d'articles de toute espèce sortis de ses districts industriels ; sucre (8 000 000 de quintaux en 1913), verres et cristaux (plus de 100 000 000 de francs en 1913), porcelaines, bière (la fameuse bière de Pilsen), papier, produits chimiques, machines agricoles, outils, cotonnades et lainages, etc.

Voici, pour l'année 1919, les chiffres essentiels du commerce tchéco-slovaque.

Les achats atteignirent 6 555 000 000 de couronnes. Les principaux articles importés furent des céréales (1 450 000 000), du coton et des cotonnades (917 000 000), de la laine et des lainages (550 000 000), de la soie grège (123 000 000) et du cuir (229 000 000).

Les ventes, relativement très importantes (5 325 000 000 de couronnes), portèrent surtout sur le sucre (1 571 000 000), les fruits (564 000 000), le bois (614 000 000), le verre (370 000 000), le fer (314 000 000), la bière, le papier, les produits chimiques, les cotonnades, lainages et soieries, etc.

Le plus important acheteur de produits tchéco-slovaques fut l'Autriche (1 535 000 000 de couronnes). Après elle, venaient l'Allemagne (800 000 000), la France (600 000 000), la Pologne (451 000 000), la Norvège (302 000 000), la Hongrie (252 000 000), la Yougo-Slavie (243 000 000), l'Angleterre (238 000 000), l'Italie (211 000 000), etc. — Ses fournisseurs se classaient ainsi :

Etats-Unis (1 862 000 000 de couronnes), Allemagne (789 000 000), Autriche (686 000 000), Italie (683 000 000), Suisse (531 000 000), Angleterre (328 000 000), Belgique (306 000 000), Hollande (263 000 000), France (236 000 000), Yougo-Slavie et Hongrie (168 000 000 chacune), etc.

LES VILLES. ⌀⌀ La capitale, Prague ou Praha (750 000 habitants avec les faubourgs), s'élève sur les rives de la Vltava, exactement au centre du quadrilatère bohémien.

C'est une très ancienne cité, fort pittoresque, et qui, quoique trop modernisée, renferme encore nombre de monuments intéressants : Pont Charles, Cathédrale, Tour aux Poudres, etc. Sur la rive droite, l'ancienne et la nouvelle ville (Stara et Nové Mesto) contiennent les quartiers les plus animés. Sur l'autre bord, la colline de Hradiany porte le Château Royal, les casernes, de vastes monastères, quelques beaux palais. Autour de la ville proprement dite s'étend une vaste banlieue pleine d'usines, de manufactures, de hautes cheminées, car Prague n'est pas seulement le centre administratif, intellectuel, artistique et national du peuple tchèque, c'en est aussi, et de beaucoup, la première cité industrielle. Les charbonnages de Kladno fournissent le combustible nécessaire. D'autre part, la Vltava navigable et le réseau ferré qui unissent directement Prague aux ports allemands favorisent le développement des industries les plus variées.

Au Sud de Prague, Budejovice (Budweiss), avec 50 000 habitants, est le principal entrepôt de la vallée de la Vltava. A l'Ouest, Plzen (Pilsen), qui compte 81 000 habitants, fabrique une bière blonde et forte dont la renommée égale celle des brasseries munichoises. Marienbad, Karlsbad, Teplitz attirent par centaines de mille touristes et baigneurs au pied de l'Erzgebirge. Dans l'angle Nord-Est du quadrilatère, Reichenberg (65 000 habitants), que les Tchèques nomment Liberec, est le centre d'un district industriel très actif, très peuplé (d'Allemands surtout), où l'on tisse le coton.

En Moravie, Brno (Brünn) doit aussi à ses filatures florissantes le chiffre élevé de sa population (200 000 habitants). Ostrava (Ostrau) avec 60 000 habitants, Olomouc (Olmütz) avec 55 000 habitants, Opava (Troppau) (35 000 habitants), Jihlava (Iglau), Teschen, sont encore toutes des cités industrielles où l'on travaille le fer, où l'on tisse la laine et le coton.

La Slovaquie, en grande partie couverte de montagnes, a peu de villes populeuses. La principale, Bratislava (80 000 habitants), appelée Presbourg par les Allemands

et Poszony par les Hongrois, d'illustre et guerrière renommée, mire dans les eaux du Danube l'énorme masse ruinée de son château et les nombreux palais des magnats magyars. Kosice (ou Kassa) (45 000 habitants) Eperies, Ungwar, Munkacz, sur les voies ferrées qui conduisent de Budapest à Cracovie et à Lwow, sont les intermédiaires du commerce entre la plaine hongroise et le versant polono-ruthène des Carpates.

En résumé, avec une surface de 143 000 kilomètres carrés, une population de près de 14 000 000 d'habitants, la Tchéco-Slovaquie est une puissance comparable à la nouvelle Roumanie, à la Yougo-Slavie, à la Pologne reconstituée. Elle a des ressources économiques telles — aussi bien en produits agricoles qu'en objets manufacturés — qu'elle pourrait, à la rigueur, se suffire à elle-même. Toutefois, l'accroissement très rapide de sa population, le développement même de ses industries exigent à la fois, d'une part un supplément de denrées alimentaires et un fort appoint de matières premières, d'autre part une exportation régulière des produits sortis de ses usines. " État national, s'il en fut, par son origine, la Tchéco-Slovaquie semble donc pourtant ne pouvoir vivre que dans un large courant de relations internationales. C'est dans un pareil milieu qu'elle peut acquérir stabilité et cohésion, en devenant une pièce essentielle de l'organisme économique européen. " (E. de Martonne).

CHAPITRE XIV

LA HONGRIE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La Hongrie occupe la majeure partie de la vaste plaine creusée entre les Alpes à l'Ouest, le massif des Tatras, les Carpates et les monts de Transylvanie à l'Est, les plateaux et les chaînons de Croatie-Slavonie-Bosnie au Sud.

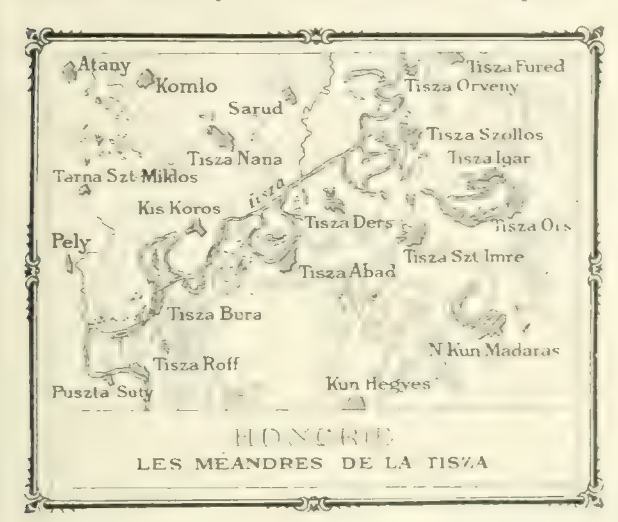
Les plissements qui, aux temps tertiaires, donnèrent naissance aux Alpes, aux Carpates et aux monts d'Illyrie, eurent comme contre-coup l'effondrement du bassin hongrois. Des roches volcaniques fusèrent sur les lèvres de la fracture : elles apparaissent dans les Tatras, les monts Hargita, la pointe Sud des monts Bakony, etc. La dépression fut remplie d'abord par les eaux d'une mer intérieure qui communiquait avec la " Mer Sarmatique " des géologues (Roumanie, Russie méridionale, Mer Noire). Puis cette mer se dessécha et se combla par l'accumulation des matériaux que déposaient les rivières. L'épaisseur de ces alluvions est comprise entre 20 mètres dans les régions septentrionales et 200 mètres à l'embouchure de la Tisza. Leur nature varie suivant les lieux. Tantôt les sables prédominent, tantôt ce sont de fines argiles jaunâtres, non stratifiées, analogues au lœss chinois et probablement d'origine éolienne comme lui. Ailleurs, un terreau noir, semblable au Tchernozom russe, provient à la fois des limons étalés par les rivières après le dessèchement des plaines et de la décomposition sur place des herbes de la steppe.

Le cœur de la Hongrie est l'Alföld, la plaine absolument unie que limitent à l'Est et à l'Ouest les deux lits parallèles du Danube et de la Tisza. " De la terre, de la terre fruste ou cultivée, toujours aplanie, de la terre et du sable parfois, jamais le rocher, jamais, semble-t-il presque, un caillou ; jamais un monticule, un plissement autre que les imperceptibles tumuli, ces boursouflures arrondies sous lesquelles dorment les plus anciens maîtres de la Puszta... Rien à l'horizon, sinon, çà et là, la silhouette sèche du T incliné, formé de deux poutres, qui domine le puits hongrois... Point d'autres arbres que de maigres acacias alignés aux bords des routes. " (René Gonnard.) Là où les pâturages subsistent, témoins chaque jour plus réduits de la steppe primitive, on voit errer, à travers un nuage mouvant de poussière, d'immenses troupeaux de moutons, des bandes de porcs noirs à la toison laineuse, des hordes de bœufs blancs aux immenses cornes aiguës ou de chevaux poursuivis par les " czikos ", ces dignes rivaux des gauchos de la pampa. Mais presque partout le sol est cultivé. Les landes ont été défrichées, les marais desséchés, et l'Alföld apparaît tantôt comme une mer ondoyante de blé, de maïs, de seigle mêlés aux vignes et aux champs de betteraves, tantôt, après les moissons faites, il donne, avec ses chaumes roux, les teintes neutres de ses guérets " une imposante impression de désert, saisissante surtout à l'heure pourpre du soleil couchant ".

A l'Est de la Tisza et à l'Ouest du Danube, l'Alföld conserve sur de vastes espaces sa platitude, sa nudité, sa grandiose monotonie. Toutefois, à mesure que l'on s'approche de la Transylvanie, la ligne d'horizon cesse d'être absolument régulière ; quelques vallonnements la brisent. On distingue au loin de hautes montagnes. On rencontre des bois, des forêts de chênes, de sapins, de charmes. Les cultures laissent un peu plus de place aux landes semées de mares saumâtres. Les rivières, complètement absentes de l'Alföld central, se multiplient.


EUROPE CENTRALE
Echelle
0 50 100 150 200 k
MER NOIRE
MER ADRIATIQUE
MER MÉDITERRANÉE
M DE MARMARA
Alpes de Transylvanie
Alpes Dinariques
Rhodope
Portes de Fer
Negoi 2536
Ortler 3905
980 Semmering
Mts des Métaux
Mts de Bohême
Mts de Galgocz
Sudètes
Tatra
Beskides Occ.
Beskides Or.les
Velebit
Karavanka
Massif Dolomitique
A. de Salzbourg
A. d'Autriche
Alpes de Bavière
TRANSYLVANIE
BOSNIE
BULGARIE
MONTENEGRO
HERZEGOVINE
ALBANIE
BANAT
BUDAPEST
BUCAREST
SOFIA
BELGRADE
VIENNE
Constantinople
Andrinople
Varna
Constantsa
Salonique
Monastir
Durazzo
Scutari
Cettinye
Serajevo
Nich
Philippopoli
Szegedin
Debreczen
Cluj
Oradia Mare
Temesvar
Trieste
Venise
Florence
Bologne
Ancone
ROME
NAPLES
Foggia
Bari
Spalato
Raguse
Castelnuovo
Odessa
Kiev
Radom
Lublin
Kielce
Cracovie
Lwow
Tarnopol
Rovno
Brody
Breslau
Dresde
Oppeln
Olomouc
Brno
Plzen
Linz
Graz
Salzbourg
Passau
Munich
Augsbourg
Nuremberg
Stuttgart
Ratisbonne
Pecs
Osijek
Zagreb
Ljubljana
Fiume
Zara
Craiova
Ploesti
Galatz
Braila
Tultcha
Ismail
Bolgrad
Kichinev
Bender
Akkerman
Jassy
Botosani
Cernauti
Khotin
Roustchouk
Svichtov
Choumla
Sliven
Bourgas
Tirnovo
Pirot
Kostendil
Prizrend
Uskub
Rodosto
Thasos

Au couchant, en bien des points, des collines, extrême prolongement des Alpes, se mêlent à la plaine : tels les monts Bakony (757 mètres au point culminant), allongés du lac Balaton au grand coude du Danube. Les étangs, plus nombreux, s'entourent de peupliers, de saules, de grands roseaux où s'abattent en masses floconneuses les vols d'outardes et d'oies sauvages. Si le lac de Neusiedl, vaste lagune que remplissent les eaux de crue du Danube, est aujourd'hui compris dans le territoire autrichien, le lac Balaton demeure hongrois. C'est le dernier témoin de la mer qui recouvrait autrefois la dépression



HONGRIE
LES MÉANDRES DE LA TISZA

tout entière. Aussi étendu que le lac de Constance, mais très peu profond (25 mètres au maximum), bordé tantôt de rives plates et marécageuses, tantôt de collines vêtues de vignes, il abonde en poissons de chair très fine : sterlets, esturgeons, ombres, saumons, etc., qui s'expédient aux marchés de Vienne et de Budapest.

CLIMAT ET COURS D'EAU. ⌀⌀ Le climat est de type nettement continental. L'hiver, à Budapest, est plus froid qu'à Berlin (— 2°), les étés aussi chauds qu'à Toulouse (+ 21°,4). Toute l'année on voit se produire de brusques écarts entre les températures. A de brûlantes journées en succèdent d'autres presque froides. Les pluies, arrêtées de tous côtés par des écrans montagneux, ne donnent que 50 à 60 centimètres d'eau. Elles tombent surtout en mai et juin par violents orages accompagnés de tempêtes de vent. L'été et l'automne sont secs, condition favorable à la maturation des céréales et du raisin. La faible quantité des pluies et leur inégale répartition annuelle rendent nécessaire, partout où on le peut, l'irrigation artificielle. Elles expliquent aussi l'usage des puits artésiens, extrêmement répandu, notamment dans la région transtiszane.

L'État hongrois n'a plus de bassin hydrographique qui lui appartienne en entier. Les cours parallèles du Danube-Moyen et de la Tisza traversent l'Alföld. L'un et l'autre, faute de pente, décrivent une multitude de méandres, et leur lit majeur s'accompagne d'un réseau de bras morts, de marais, que les crues régulières du printemps, dues à la fonte des neiges, ou les hausses brusques que font naître les orages d'été, unissent en une nappe d'inondation large parfois de plusieurs dizaines de kilomètres. Seule la section du Danube comprise entre Gran et Budapest voit les eaux du fleuve couler dans un chenal relativement étroit que bordent les hautes collines des Bakony. Partout ailleurs les lits de rivières ne sont que de simples fissures du sol où les eaux lentes affleurent le niveau de la plaine.

Pour accroître l'étendue des champs cultivés aux dépens des zones inondées, les riverains du Danube, de la Tisza et de leurs affluents (Szamos, Körös, Maros, etc.) ont été conduits à enserrer les eaux fluviales entre des digues qui ont plusieurs milliers de kilomètres de longueur. Mais ce système ne va pas sans inconvénients car, outre les ruptures fréquentes dues aux crues ordinaires, il arrive, en temps de hausse particulièrement forte, que le Danube, collecteur de toute la plaine hongroise, ne puisse écouler par l'étroit défilé des Portes de Fer la masse formidable des flots accourus. Les eaux refluent alors jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres entre les digues, et leur pression fait éclater le mince rempart prévu pour les contenir. Un phénomène de ce genre amena, en 1879, la destruction de la ville de Szegedin.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE

LE PASSÉ DE LA HONGRIE. ⌀⌀ Vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Alfold tout entier, que les Romains appelaient la Pannonie, n'était qu'une immense steppe, une prairie sans fin, où les herbes, croissant avec vigueur après les pluies de printemps, se desséchaient sous la brûlante ardeur de l'été. Aussi des envahisseurs nomades de race mongole, venus de l'Asie occidentale à travers les steppes russes et les défilés des Carpates, s'y fixèrent-ils à demeure car ils retrouvaient en ces lieux des conditions géographiques semblables à celles de leur lointaine patrie. Les Huns d'abord, puis les Avars, enfin les Hongrois et les Magyars conduits par Arpad, dressèrent leurs tentes de feutre aux rives du Danube, de la Tisza, du lac Balaton. Jusqu'au XI[e] siècle ces hordes mongoliques firent trembler l'Europe sous la menace continue de leurs razzias dévastatrices. On sait le renom que laissèrent dans les souvenirs des hommes de ce temps les exploits d'Attila, et comment les ogres de nos contes de fées tirent leur nom du nom même du peuple hongrois. Mais, à partir du X[e] siècle, les nomades se transformèrent en sédentaires, adoptèrent le catholicisme, fondèrent un royaume puissant. Ils se mêlèrent même de telle sorte aux diverses populations de l'Europe Centrale, Slaves, Germains, etc., que leur type primitif disparut presque entiè-

rement et que, sauf rares exceptions, aucun trait du moderne Magyar ne rappelle l'aspect extérieur du Mongol ou du Finnois. Ils surent maintenir leur nationalité à la fois contre les entreprises des Allemands d'Autriche et contre le joug turc qui pesa lourdement sur eux du XVIe au début du XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, après avoir vainement tenté, en 1848, de se libérer des Habsbourg, ils finirent, en 1867, par conclure avec eux un compromis qui créait un État hongrois autonome. Mais cet État renfermait, à côté de la race dominante, des millions de Slaves et de Roumains ; et si les Magyars tenaient à maintenir leur indépendance à l'égard de l'Autriche, ils ne concevaient point que Slaves ou Roumains, sujets de l'État hongrois, pussent revendiquer un semblable privilège! De là, l'ardeur dont ils firent preuve, de 1914 à 1918, de concert avec l'Autriche allemande contre les Alliés. Vaincus, ils se virent imposer par la force des armes ce qu'ils n'avaient point voulu accorder de leur propre gré : les Roumains de Transylvanie, les Serbes de Croatie, de Slavonie, du Banat, les Slovaques des Tatras, échappèrent enfin à leur joug, et l'État hongrois se réduit aujourd'hui à la portion de territoire que peuplent les seuls Magyars.

LES MAGYARS : QUALITÉS ET DÉFAUTS. Ce territoire, vaste de 91 000 kilomètres carrés et peuplé de 7 840 000 habitants (recensement de 1921), n'a plus d'autres limites naturelles qu'une petite section du cours du Danube au Nord-Ouest, et de la Drave au Sud-Ouest. Partout ailleurs, les frontières, établies uniquement d'après la répartition des nationalités, sont tout à fait artificielles, et seule l'étude détaillée de la carte permet de s'en faire une exacte idée.

En dehors de ces frontières, on compte encore 10 000 Magyars en Autriche, 200 000 ou 300 000 en Tchéco-Slovaquie, un peu plus encore en Roumanie (V. Chap. XIX).

Tout vaincus qu'ils soient, et privés de leurs possessions extérieures, les Magyars n'en paraissent pas moins capables de tenir une place fort honorable dans l'ensemble des États de l'Europe Centrale. Ils ont, en effet, de brillantes qualités personnelles. De plus, les ressources de leur sol fécond non seulement leur assurent aisément la vie matérielle, mais en font les fournisseurs naturels des pays voisins : Bohême, Autriche, Suisse, Allemagne, etc.

On leur reprochait leur orgueil intransigeant, le mépris qu'ils affectaient pour tous ceux : Allemands, Italiens, Russes, etc., qu'ils n'estimaient point appartenir à une " race noble " ; leur mégalomanie, leur goût pour la pompe, le luxe, tout ce qui frappe, ce qui peut retenir l'attention ; leur amour immodéré du jeu, des spéculations hasardeuses qui les livre, magnats ou paysans, à l'usurier juif, cette plaie des régions austro-hongroises. On peut légitimement penser que les leçons de l'adversité corrigeront dans une large mesure ces défauts. Par contre, ils conserveront leur courage légendaire, leur franchise, leur bonne humeur, leur ardent patriotisme, la confiance qu'ils ont dans les vertus et l'avenir de leur race, et, comme ils savent allier à l'enthousiasme chevaleresque une conception fort positive et pratique de l'existence, il est à présumer que, sans s'attarder à de vaines récriminations contre le passé, ils sauront vite s'accommoder, au mieux de leurs intérêts, du nouvel état de choses créé par la Grande Guerre.

LES RESSOURCES. L'agriculture qui, dans l'ancien royaume de Hongrie, était de beaucoup la grande richesse du pays, l'est plus encore aujourd'hui depuis que l'État hongrois a perdu les régions métallifères et industrielles des Tatras et de la Transylvanie.

Les terres jaunes ou noires de l'Alföld, le climat continental, aux printemps mouillés, aux étés chauds et secs, conviennent à merveille à la culture des céréales. Comme le Tchernozom russe, les plaines roumaines, le centre américain, les campagnes argentines, la Hongrie est un des greniers du monde. Le blé vient en tête, puis le maïs (surtout dans les régions méridionales), l'avoine, le seigle, l'orge, le méteil, le millet, avec des rendements moyens égaux à ceux des bonnes terres françaises. A cela s'ajoutent les plantes industrielles et le tabac, puis le mûrier pour l'élevage des vers à soie, le chanvre (région de Szegedin), le lin, le colza, ces deux derniers plutôt en régression. La vigne a fait de tels progrès, depuis qu'on a planté avec plein succès des cépages non plus seulement sur les collines mais dans les sables des plaines, que nulle région du monde ne produit autant de vin, exception faite de la France, de l'Italie et de l'Espagne. " La vigne est l'objet d'un culte en Hongrie. Nul Magyar ne parlera sans une fierté presque pieuse des crus royaux de Tokay, ni sans orgueil des caves Palugyay, de Poszony (aujourd'hui tchéco-slovaque), et le paysan magyar a, pour sa vendange, la même dilection que le vigneron français, cet attachement à la fois vaniteux et attendri que, seul entre les produits de la terre, le vin fait éprouver au cultivateur. " (R. Gonnard.)

Malgré l'extension des labours qui réduisit fortement les prairies naturelles, l'élevage tient une place encore très appréciable dans la vie économique du pays. Les prairies artificielles, en effet, se sont multipliées. De plus, les betteraves fourragères, l'abondance des pailles et des grains d'orge, d'avoine, de maïs permettent un élevage intensif et la multiplication d'animaux de choix que l'on n'obtenait point à un égal degré sur les steppes d'autrefois. Porcs et chevaux occupent de beaucoup le premier rang. Les haras de Hongrie ont une réputation mondiale : ils servaient à la remonte non seulement des régiments de cavalerie de la double monarchie, mais aussi des uhlands et des hussards allemands. Les porcs, de race locale ou anglaise, partout répandus, sont particulièrement nombreux dans les terres qui conviennent au maïs. Peu de chèvres ; relativement peu de moutons.

Quant aux bêtes à cornes, bien qu'on en compte proportionnellement moins qu'en France, elles représentent une part élevée des exportations hongroises.

L'État hongrois avait fait, dans les années qui précédèrent la Grande Guerre, de très remarquables efforts pour accroître le rendement des terres et améliorer la valeur des troupeaux. Des " Académies " et des Ecoles pratiques d'agriculture répandirent largement l'usage des méthodes scientifiques et des machines agricoles. Du reste, la nature même du sol hongrois, sa platitude, la prédominance remarquable de la grande ou très grande propriété, les capitaux dont disposaient les magnats, etc., favorisaient le développement des méthodes modernes. De plus en plus, en Hongrie, on assiste à la transformation du paysan d'autrefois en ouvrier agricole. Par ailleurs, les émigrants revenus des États-Unis — et ils sont nombreux — montrent une tendance naturelle à répandre chez eux les procédés en usage au Nouveau-Monde.

D'autre part, on a cherché à tirer industriellement parti des ressources du sol. La Hongrie n'entendait pas rester nation purement agricole ; elle visait " à réaliser chez elle le type de la nation normale à économie complexe et aux forces productives harmonieusement développées ". L'État donna l'exemple en créant sur ses domaines propres des sucreries, des féculeries, des minoteries, des distilleries, des briqueteries, des chanvreries, des filatures de soie, etc. Les particuliers en firent autant. Toutefois, et malgré les résultats encourageants obtenus même dans les limites présentes du territoire hongrois, il paraît peu probable que ce pays sans combustible, sans minerais, sans houille blanche, ait grand intérêt à entrer délibérément en lutte, sur le terrain industriel, contre ses voisins d'Autriche, de Tchéco-Slovaquie, d'Allemagne, de Pologne, etc. Mieux lui vaudra sans doute se borner à leur fournir les denrées alimentaires qu'il a en surabondance et obtenir en échange les articles manufacturés qui lui font défaut.

RÉPARTITION DE LA POPULATION. Bien que la population de la Hongrie soit en grande majorité rurale et tire sa subsistance du travail des champs, elle ne se disperse point en fermes ou groupes de fermes isolées, mais se concentre en de grosses agglomérations que séparent de vastes étendues de terrains inhabités. Le " village " hongrois renferme, à l'ordinaire, plusieurs milliers d'habitants. Même des " villes " peuplées de 40000, 50000, 80000 âmes, conservent l'aspect rural, et les agriculteurs y prédominent.

Épars dans la plaine, sans qu'aucun accident de terrain ne vienne limiter leur expansion ou les forcer de serrer leurs habitations les unes contre les autres, ces grands villages s'étendent sur des superficies considérables, presque chaque maison étant entourée d'un enclos ; les rues, qui ne sont que la continuation des routes de la puszta, ont une largeur extraordinaire, les places sont immenses, propices à l'installation des marchés, aux grandes foires à bestiaux. Les maisons bâties en briques non cuites n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée. Tout est en largeur, rien en hauteur, sinon les clochers et les dômes orientaux des synagogues qui dominent de très haut et signalent de très loin la ville aplatie à leur pied. A ce type répondent en très grande partie Kecskemet avec ses 60 000 habitants, Szegedin qui en a plus de 100 000, et beaucoup d'autres encore. (R. Gonnard.)

Cependant, sur les grands domaines encore fort nombreux, malgré les lois agraires récemment promulguées en faveur de la petite propriété, des fermes isolées apparaissent : il est vrai que chacune d'elles est aussi vaste, aussi peuplée qu'un village français ordinaire. D'autre part, quand les terres du paysan sont par trop éloignées du village, il construit sur place une " tanya ", habitation fort exiguë où il vient passer quelques semaines durant les périodes de gros travaux.

LES VILLES. La seule ville hongroise qui ne réponde pas à la description donnée plus haut est la capitale Budapest.

Elle tire son origine d'une forteresse romaine bâtie sur les collines qui dominent la rive droite du Danube au point où le fleuve échappe à l'étreinte des monts Bakony pour s'engager dans l'Alföld. Longtemps cette forteresse, à laquelle les Magyars donnèrent plus tard le nom de Buda, constitua, à elle seule, toute la cité. Mais, à partir du jour où les invasions musulmanes ne furent plus à craindre, des faubourgs grandirent sur la rive gauche, dans la vaste plaine où les maisons pouvaient se multiplier aisément. Telle fut l'origine de Pest, aujourd'hui la partie la plus peuplée, la plus vivante, la plus riche de la double ville qu'unissent en un tout les ponts hardis jetés sur le fleuve. Les Magyars ont tenu à faire de leur capitale la rivale de Vienne. Ils y ont multiplié les constructions vastes et magnifiques, les musées, les instituts scientifiques, les collections d'art et d'ethnographie, les bibliothèques, etc., tandis qu'usines et fabriques s'élevaient aux alentours. Budapest est, du reste, incontestablement une ville plaisante et gaie, où abondent les magasins élégants, les cafés luxueux qu'anime l'ensorcelante musique des tziganes. C'est aussi la seule ville pittoresque de la Hongrie, grâce au beau fleuve qui la traverse, aux collines chargées d'arbres et de blanches villas qui se mirent dans ses eaux. C'est enfin une ville d'affaires, de banques, d'opérations commerciales, d'où diverge en éventail un réseau complet de voies ferrées. Elle comptait, en 1914, 880 000 habitants, dont 630 000 Magyars et plus de 200 000 Juifs ! Au recensement de 1921, elle atteignait 1 184 000 habitants. Beaucoup mieux placée que Vienne, elle peut et elle doit, avec Prague, Bucarest, Belgrade, devenir " l'un des centres régulateurs de la vie économique et financière de l'Europe Centrale et orientale ". (L. Eisenmann.)

En dehors de Budapest, on ne peut qu'indiquer, dans l'ordre de leur importance numérique, une série de grands marchés agricoles, semés dans l'Alföld, que rien ne distingue les uns des autres et qui étalent sur une aire démesurée leurs maisonnettes d'argile ceintes d'enclos verdoyants. Tels sont, à l'Ouest du Danube, Szombathely et Györ dans le bassin du Raab, Szekesfejervar

(37 000 habitants) entre le lac Balaton et Budapest, Pecz (50 000 habitants) dans l'angle formé par la Drave et le Danube; entre Danube et Tisza, Kecskemet (66 000 habitants), Czegled (35 000 habitants), Miskolcz (52 000 habitants), au pied des monts Tatras, non loin des collines qui portent les vignobles fameux de Tokay, Szegedin (118 000 habitants), aux rives de la Tisza; enfin, dans la plaine transtiszane, Hod Mezö Vasarhély (62 000 habitants), Debreczen (92 000 habitants), Nyiregyhaza (38 000 habitants), etc.

CHAPITRE XV

LA YOUGO-SLAVIE

OU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES

ORIGINE ET FORMATION DE LA YOUGO-SLAVIE

On appelle Yougo-Slavie l'ensemble des territoires occupés par les Slaves du Sud ou Yougo-Slaves : Slovènes, Croates, Dalmates, Serbes, Monténégrins, séparés des Slaves du Nord par les trois groupes compacts des Allemands d'Autriche, des Magyars et des Roumains. Ces Slaves se sont établis tous ensemble, vers le VIe siècle de l'ère chrétienne, dans les massifs et les plateaux compris entre l'Adriatique, les Alpes orientales, la Drave, le Danube, les Balkans, les pays albanais et grecs. Si, à l'Ouest, ils reculèrent quelque peu devant les colons allemands qui descendaient les vallées supérieures de la Drave et de la Mur, au Nord-Est ils débordèrent au delà du Danube et peuplèrent tout le Sud des plaines hongroises (moitié Ouest du Banat et " Bachka ", c'est-à-dire angle formé par le grand coude méridional du Danube et la Tisza). A l'Est, ils entrèrent en contact avec un autre peuple de langue slave, mais de race mongolique : les Bulgares, établis sur les deux versants des chaines balkaniques. Au Sud, enfin, descendant la vallée du Vardar, ils occupèrent la majeure partie de la Macédoine, tandis que, dans les âpres montagnes albanaises, ils se mêlaient plus ou moins avec les descendants directs des vieilles populations illyriennes.

La nature même des lieux où ils s'établirent : hautes montagnes, plateaux coupés de profondes dépressions fermées, vallées isolées les unes des autres, amena la division des Yougo-Slaves en groupes distincts dont les destinées historiques furent différentes. Les Slovènes de la Carniole, de la basse-Carinthie, de la Styrie, de l'Istrie, annexés dès le Xe siècle au Saint-Empire Romain Germanique, firent partie des possessions immédiates des empereurs franconiens et souabes, puis des domaines héréditaires de la Maison de Habsbourg. Les Croates et Esclavons, établis entre le golfe du Quarnero et la vallée de la Drave, formèrent d'abord un royaume indépendant qui, dès le XIIe siècle, passa aux mains des rois de Hongrie. Les Serbes de Bosnie, d'Herzégovine, de la Serbie proprement dite et de la Macédoine, unis au temps de Douchan le Grand (XIVe siècle) en un royaume puissant, devinrent sujets turcs après le désastre de Kossovo Poljé (le champ des Merles) en 1389. Les Monténégrins, préservés par leurs montagnes impénétrables, parvinrent au contraire à sauvegarder constamment leur indépendance. Quant aux Dalmates de la côte et des îles de l'Adriatique, ils demeurèrent, du XIIIe au XIXe siècle, sujets de la République de Venise, puis, à partir de 1815, furent rattachés à l'Empire d'Autriche.

Le XIXe siècle vit d'abord l'affranchissement des Serbes de la Choumadia et de la Vallée de la Morava. Ils constituèrent, sous la double dynastie des Karageorge et des Obrenovitch, une principauté de Serbie qui se transforma, de 1878 à 1883, en royaume pleinement indépendant. A la même date, les Monténégrins faisaient également reconnaître officiellement par l'Europe une indépendance qu'ils n'avaient, en fait, jamais perdue. Quant aux Serbo-Croates de Bosnie-Herzégovine, le Congrès de Berlin ne les enleva aux Turcs que pour les donner aux Habsbourg.

A la veille de la Grande Guerre, les Yougo-Slaves se trouvaient donc ainsi répartis :

a) Les Serbes du royaume de Serbie, agrandi depuis 1913 de toute la haute-Macédoine (bassin supérieur et moyen du Vardar, région de Monastir, moitié du Sandjak de Novi-Bazar) : 4 615 000 habitants;

b) Les Serbes de la Crna Gora, c'est-à-dire de la Montagne Noire ou Monténégro, d'abord principauté, puis royaume (depuis 1910) : 450 000 habitants;

c) Les Serbo-Croates de Bosnie-Herzégovine : 2 000 000 d'habitants. Leur territoire, d'abord simplement " occupé et administré " par l'État austro-hongrois, avait été, en 1908, annexé définitivement à cet État en qualité de Terre d'Empire;

d) Les Serbo-Croates et Slovènes du royaume de Hongrie (Croatie, Slavonie, Syrmie, Bachka, Banat) : 3 000 000 d'habitants environ;

e) Les Serbo-Croates et Slovènes de l'empire d'Autriche (Dalmatie, Istrie, Carniole, Carinthie, Styrie) : 2 000 000 d'habitants environ.



BERGER HONGROIS ET SON TROUPEAU. *La Hongrie est une immense plaine alluviale dont le sol, fait [illegible] et de limon [illegible], se montre remarquablement fertile. Aussi, presque partout, la steppe primitive, la steppe aux grandes herbes qui [illegible] le pays [illegible] champs de blé,* ***de maïs, de betteraves et aux vignobles. Toutefois, l'élevage intensif complète les ressources tirées de l'agriculture, et, sur les pâturages naturels ou bien dans les guérets,*** *après la moisson, on voit errer d'immenses troupeaux de moutons, des bandes de porcs, de bœufs aux longues cornes ou de chevaux [illegible].* Cl. Erdélyi.



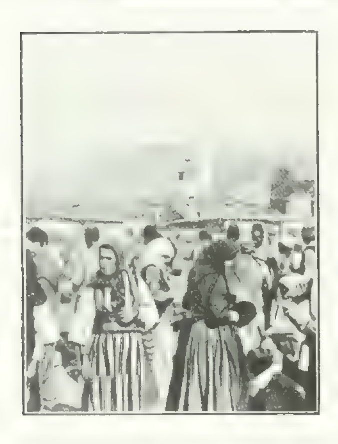
UNE ROULOTTE DE TZIGANES DANS LA PUSZTA. *[illegible] forment, en Hongrie, [illegible] Tziganes [illegible] on ne connaît pas encore exactement l'origine [illegible] l'Inde. Beaucoup d'entre eux [illegible] le costume et la langue. Mais la plupart se distinguent nettement des [illegible] par leur type physique [illegible] leur teint [illegible] le feu sombre de leurs yeux. Ils conservent leurs habitudes nomades et [illegible] la [illegible] des [illegible], musiciens surtout.* Cl. Erdélyi.



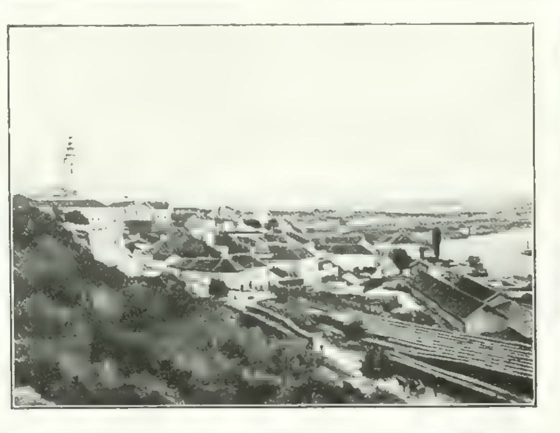
BUDAPEST. *La capitale de la Hongrie est traversée par le Danube, déjà large de 400 mètres, profond de 5 à 6 mètres, et où la navigation est fort active. La rive la plus élevée porte les châteaux, les jardins, les palais de Bude, en face, sur la plaine infinie, s'étalent les quartiers commerçants de Pest.* Cl. Photoglob.



UNE VUE DE L'ALFÖLD. *De la terre fruste ou cultivée, toujours aplanie, jamais le rocher, jamais, semble-t-il presque, un caillou, jamais un monticule, un plissement. Rien à l'horizon, sinon çà et là, la silhouette sèche du T incliné, formé de deux poutres qui domine le puits hongrois.* Cl. Erdelyi.



MONASTIR *ou Bitolj, capitale de la Macédoine serbe, est un centre d'échanges très actifs entre montagnards et gens des plaines.* Cl. Granger.



BELGRADE. *La capitale du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes occupe, au confluent du Danube et de la Save, une très belle situation stratégique et économique. Ses maisons s'étagent en amphithéâtre sur une colline arrondie que couronnent les ruines de la citadelle.* Cl. Photoglob.



FILEUSES A BOUKOVO. *Dans toute la Macédoine, se perpétuent, avec les pittoresques costumes d'autrefois, les coutumes patriarcales.* Cl. Granger.



[illegible] SARAJEVO. *La Bosnie est une région de montagnes [illegible] de nombreuses rivières [illegible] la Miljacka, traverse Sarajevo, [illegible]* Cl. Chusseau-Flaviens.



CATTARO. *Le golfe ramifié qui porte le nom de "bouches de Cattaro" est la rade la plus sûre de l'Adriatique. Tout au fond du dernier bassin, la petite ville de Cattaro se niche au pied de hauts escarpements qu'escaladent par grands lacets route carrossable et chemins muletiers menant aux plateaux monténégrins.* Cl. Laforest.

Quel que fût le nom sous lequel on les désignât et le régime politique auquel elles fussent soumises, ces populations formaient un tout ethnographique incontestable. Elles présentaient, évidemment, des différences facilement explicables de caractère, de mœurs, de dialectes. Les unes (en Slovénie, Dalmatie et Croatie) avaient embrassé la religion catholique et écrivaient en caractères latins. Les autres, converties à l'orthodoxie, utilisaient l'alphabet cyrillique. On trouvait même, en Bosnie, 500 000 à 600 000 Slaves musulmans. Mais ces différences comptaient peu, en comparaison d'autres facteurs qui tous tendaient à unir les Yougo-Slaves en une seule nation : communauté de race, de souvenirs, de souffrances et d'espoirs, fond psychique semblable. Peu à peu, les différences dialectales — d'ailleurs insignifiantes — s'effaçaient et la langue littéraire serbe se parlait de Zagreb à Skoplje. Depuis que la Serbie moravienne, échappant au joug turc, avait su conquérir son indépendance, son exemple avait eu la plus heureuse influence sur tous les autres Yougo-Slaves qui reconnaissaient en elle le pays chargé de la " Mission nationale ", le " Piémont des Balkans ". Malgré les obstacles venus de Vienne et de Budapest, malgré les persécutions sournoises ou violentes, les emprisonnements, les exécutions sommaires, savants, écrivains, artistes, hommes politiques, membres du clergé, élaboraient, en Croatie-Slavonie, un programme d'union, coordonnaient leurs efforts, fondaient des journaux et des revues, des sociétés secrètes, exprimaient, à toute occasion, leur volonté inébranlable de " former avec les Serbes une seule nation ". La Grande Guerre leur a permis de réaliser leur rêve. Le roi de Serbie est, depuis 1918, le roi des Serbes, Croates et Slovènes. " L'unité yougo-slave a été définitivement scellée par les souffrances communes : on ne pourra, désormais, ni la disloquer, ni la détruire. " (J. Cvijic.)

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Les régions naturelles de la Yougo-Slavie

On peut distinguer, dans le territoire du jeune État yougo-slave, quatre régions naturelles : la Montagne (Planina ou Brda de Carniole, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro, Serbie occidentale) ; — la côte de l'Adriatique (Quarnero, Dalmatie, îles Illyriennes) ; — les plaines du Nord (Slavonie, Syrmie, Bachka, Banat) ; — le couloir Morava-Vardar (Serbie centrale et Macédoine serbe).

LA MONTAGNE

La Montagne recouvre la majeure partie de la Yougo-Slavie. C'est elle qui, malgré sa division en massifs isolés ou " Zupa ", confère à l'Etat yougo-slave une véritable unité géographique.

CHAINES ET MASSIFS CENTRAUX. PHÉNOMÈNES CARSIQUES. La Montagne se compose d'une série de plateaux et de chaînes où dominent les calcaires jurassiques perméables, et qui se plissèrent en même temps que les Alpes. Ces montagnes, orientées Nord-Ouest-Sud-Est, parallèlement à la côte Adriatique qu'elles serrent de très près, unissent les Alpes orientales aux chaînes du Pinde. Elles débutent, en Carniole, Istrie et Croatie, par le Karst ou Carso (d'un vieux mot celtique qui signifie pierre, champ pierreux), hauts plateaux étagés en terrasses que dominent les arêtes régulières du Velebit (1 756 mètres) et du Kapela. Leur largeur, réduite à une cinquantaine de kilomètres entre le golfe du Quarnero et le bassin supérieur de la Save, s'accroît considérablement à mesure que l'on s'avance vers le Sud-Est. Les chaînes se multiplient. De l'Adriatique au Danube et au couloir Morava-Vardar, elles sillonnent la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Serbie, entourant des plates-formes élevées, des bassins fermés. Les géographes les désignent sous le nom d'ensemble d'Alpes Dinariques, de chaînes Illyriennes, de monts de Bosnie, de Serbie, etc. Dans le pays, ces noms sont inconnus. Les principaux massifs, isolés par des ravins inaccessibles, ont leur terminologie spéciale : Troglav (1 918 mètres), Vran (2 074 mètres), Maglic (2 387 mètres), en Bosnie-Herzégovine ; Lovcen (1 789 mètres), Durmitor (2 528 mètres), Kom, au Monténégro ; Char (2 519 mètres), Korab (2 050 mètres), en Vieille Serbie, etc.

Ailleurs, les paysans et les bergers emploient simplement le nom générique de Planina ou Brda (prononcer Beurda) : montagnes, ou bien désignent un ensemble montagneux par une appellation significative : Crna Gora (Montagne Noire), Stari Vlah (Vieille Vlachie), Zagora (Outre-Monts), Prokletjé, Bachka, etc.

Le trait le plus caractéristique de toute la région montagneuse dinarique est l'abondance des phénomènes carsiques ou karstiques, que nous eûmes déjà l'occasion de décrire en parlant du Carso italien.

Ils sont, naturellement, particulièrement développés dans les pays formés de calcaires perméables, mais on les retrouve souvent — sous

une forme un peu dissemblable il est vrai — même aux lieux où apparaissent des roches d'une autre nature, par exemple en Bosnie centrale et en Macédoine. Le sol est criblé de dépressions fermées, de cuvettes, d'effondrements analogues comme origine, aux "avens", de nos Causses, aux "emposieux" du Jura. Les plus petites de ces dépressions, appelées "Dolines", ne dépassent guère quelques dizaines de mètres de diamètre; les "Uvalas" atteignent un kilomètre, les "Poljés" s'étendent sur 50, 60 kilomètres de longueur, 10 à 15 kilomètres de largeur (Poljés de Crkvice en Carniole, de Lika en Croatie, de Livno, Duvno, Gacko en Bosnie-Herzégovine, de Niktchich et Cetinjé au Monténégro, de Kosovo, Tetovo en Serbie).

La décomposition chimique des calcaires donne une sorte d'argile rouge (terra rossa) qui recouvre le fond des cuvettes, se mélange de détritus végétaux et se prête à la culture. Parfois, des lacs temporaires ou permanents (lacs de Scutari, d'Ochrida, de Presba) occupent tout ou partie de la dépression.

Les poljés sont, naturellement, les régions les plus peuplées de la montagne, véritables oasis où les hommes se réfugient, car ils y trouvent à la fois de l'eau, une terre féconde, un abri contre les vents terribles qui balaient ces hauts lieux : tels la Bora, qui descend en rafales sur la côte adriatique, la Kosava, spéciale aux vallées de la Choumadia, le vent du Vardar, qui déferle sur les plaines macédoniennes, etc. Partout le climat est rude, l'hiver très long, les neiges abondantes. En été, l'altitude corrige les effets de la latitude qui est celle de l'Italie et de l'Espagne. Toutefois, dans les vallées creuses, les "Uvalas", bordées de rochers nus qui réfractent les rayons solaires et où l'air ne se renouvelle pas, les midis paraissent torrides.

LA ZONE SÈCHE DE L'OUEST OU ZAGORA. ⌀⌀ Dans toute la zone occidentale, les vallées normales manquent presque complètement. Seules, font exception la Narenta ou Neretva en Herzégovine, la Zeta inférieure au Monténégro et le Drin, venu du lac d'Ochrida. Les autres, encaissées dans les calcaires en forme de cañons, se perdent dans les vastes plates-formes karstiques ou n'apparaissent un instant au fond des poljés et des uvalas que pour s'engouffrer dans les "ponors" (gouffres, ce que les Grecs appellent des katavothres). "Les sources sont très rares; celles que l'on trouve sortent souvent des grottes et ont le caractère des sources vauclusiennes. De vastes contrées manquent de fontaines et de cours d'eau. Les hommes et le bétail, surtout pendant l'été, souffrent cruellement de cette absence d'eau fraîche." (J. Cvijic).

Cette zone dénudée, très sèche, presque désertique, porte le nom d'ensemble de Zagora (outre-monts). C'est celle qui borde l'Adriatique de l'Istrie au Monténégro, sur une largeur qui varie de 50 à 100 kilomètres.

Partout, sur les hauts monts, la roche est à nu, sans un buisson, sans un brin d'herbe. Un peu plus bas, des garrigues clairsemées formées de noisetiers, de genévriers rabougris alternent avec des steppes pierreuses que le printemps revêt d'une éphémère parure de graminées, de lavande, de crocus, mais que brûle le dur soleil d'été. Seules les dépressions abritent de maigres champs d'orge, de seigle, de maïs. Là se nichent villages et hameaux. Encore faut-il parer au double danger de la sécheresse, l'été, et de l'inondation au printemps quand les exutoires naturels ne peuvent suffire à l'absorption des masses d'eau que la fonte des neiges et les averses diluviennes jettent en quelques heures au fond des poljés.

FORÊTS, CHAMPS ET VERGERS DE LA ZONE ORIENTALE. ⌀⌀ La zone orientale, celle à laquelle appartiennent la majeure partie de la Croatie, la Bosnie, la Serbie, a conservé d'immenses et superbes forêts d'arbres à feuilles caduques (chênes surtout) et de conifères qui grimpent jusqu'à 1 600 ou 1 700 mètres. Au-dessus, des prairies alpines se peuplent de "katuns", chalets où vont estiver les bergers. C'est la zone verte, celle à laquelle on réserve d'ordinaire le nom de "planina". Les rivières (Una, Vrbas, Bosna, Drina, Ibar) qui dévalent, suivant la pente générale du terrain, vers la Save et la Morava, demeurent profondément encaissées entre les parois abruptes de leurs gorges étroites. Elles décrivent, comme le Doubs, des coudes brusques, s'échappent de val en val par des cluses qui leur donnent un cours extrêmement capricieux. Les routes et les pistes les évitent, en général, et empruntent, de préférence, les arêtes des monts. Cependant, elles ne se perdent plus — ou ne se perdent que très rarement — dans les fissures de la roche. Les montagnes elles-mêmes prennent des profils plus adoucis et leur altitude décroît à mesure que l'on se rapproche des plaines danubiennes et moraviennes. Aux profits de l'élevage, qui sont la grande et presque l'unique ressource des montagnards de la Planina, s'ajoutent de plus en plus ceux que le paysan retire de son champ et de son verger. Dans la "Rachka" (partie centrale de la Vieille Serbie), les grands poljés de Metochia (Prizrend et Diakova), de Kosovo (avec Pristina et Mitrovitza), de Tetovo, se couvrent de céréales, de pommiers, poiriers, châtaigniers. Le Stari Vlah (Novi Bazar, vallées du Lim et de l'Uva), toute la Bosnie centrale et septentrionale présentent le même mélange pittoresque de forêts, de prairies, de champs et de jardins touffus où les maisons disparaissent sous la ramure des pruniers.

LA VIE DANS LA PLANINA. ⌀⌀ Ces montagnes ont joué un rôle primordial dans la vie des Yougo-Slaves. Elles furent leur refuge naturel en cas de danger, leur forteresse, leur centre d'action.

C'est dans la Ràchka, le royaume de Rascie des documents occidentaux, que se trouvaient, au Moyen Age, les capitales du royaume serbe : Ras près de Novi Bazar, Prichtina, Prizrend. C'est dans la Crna Gora que les Serbes "Monténégrins" maintinrent, à travers les siècles, une indépendance chèrement disputée. C'est àl

que l'Autriche recrutait autrefois les soldats : Haydouks, Ouscoques, chargés de défendre ses frontières contre les razzias musulmanes. C'est là que se conservent le plus pieusement les usages, les mœurs, les traditions du passé. La " zadrouga ", ou clan formé, par tous les membres et les clients d'une même famille, y demeure la cellule sociale la plus répandue. Les " pesmés ", chants populaires slaves, célèbrent les exploits des héros, tel Marco Kraliévic qui succombèrent au Moyen Age dans une lutte inégale contre les Turcs.

La vie simple, frugale, passée presque tout entière au grand air, donne une race robuste, solide, non dépourvue de finesse et d'élégance. Les Monténégrins, notamment, ont presque tous cette fierté dans l'attitude et la démarche, cette noblesse naturelle, propres aux races de guerriers et de pasteurs. Laissant aux femmes les rudes travaux domestiques, ils n'admettent, assez volontiers, d'autres besognes que la garde des troupeaux dans la montagne, la chasse et la guerre.

Mais la montagne est pauvre : elle ne peut suffire aux besoins d'une population, même raréfiée et peu exigeante. Aussi, de tout temps, les gens de la Planina eurent une tendance naturelle à descendre vers les plaines fécondes du pourtour. Ce sont eux qui peuplèrent — ou repeuplèrent après les dévastations turques — la Choumadia serbe, le couloir moravien, les rives de la Save et du Danube. Dans le dernier quart du XIXe siècle, ils allèrent même plus loin, et, par milliers, les montagnards de la Zagora, de la Crna Gora, prirent l'habitude d'émigrer en Amérique. Les uns revenaient, avec un petit pécule, finir leurs jours au village natal. Les autres, beaucoup plus nombreux, se fixaient pour toujours dans leur patrie nouvelle. Il est légitime de penser que la constitution du nouvel État yougo-slave et la liberté, désormais assurée, arrêteront, ou du moins restreindront, dans une large mesure, un exode que des motifs économiques n'étaient point seuls à provoquer.

Les agglomérations urbaines sont, naturellement, en de tels lieux, de petite importance. Les montagnards vivent dispersés en villages, aux maisons assez frustes, construites en pierres brutes ou en bois. Dans la Planina boisée et pastorale, ces villages, où chaque maison s'isole largement des autres, s'établirent sur les flancs des vallées et les plates-formes vêtues de prairies. On y pratique l'élevage du bœuf, du porc, de la chèvre et du mouton que l'on échange contre le blé et le maïs des plaines. Dans les poljés du Karst et les grandes cuvettes lacustres du Sud-Est où la culture est possible et fructueuse, les maisons se rapprochent les unes des autres. Les villages prennent une importance plus grande et se transforment même en petites villes, lorsqu'ils marquent les étapes principales des routes, très rares, que suivent les marchands. Ainsi s'explique la croissance de Prizrend (22000 habitants), Diakova, Ipek, dans le poljé de la Metochia, sur la piste menant de la Vieille Serbie à Scutari d'Albanie et à la côte Adriatique ; de Prichtina (18000 habitants), Novi Bazar (13000 habitants) et Mitrovitza (10000 habitants), étapes de la route Ouskoub-Sarajevo ; de Sarajevo (51000 habitants) et Mostar (16000 habitants), sur l'unique voie ferrée qui franchisse les chaînes et les plateaux dinariques par le couloir Narenta-Bosna ; de Ljubljana ou Laibach (60000 habitants), en Carniole, qui commande la cluse de Nauportus ou Oberlaibach, menant de Trieste à la vallée de la Save. Au Monténégro, Cetinjé et Niktchitch ne groupent guère plus de 5000 âmes. Potgoritza atteint 15000 habitants, grâce à la fertilité de la cuvette où dort le lac de Scutari.

LA CÔTE DALMATE OU PRIMORJE

L'effondrement de l'Adriatique coupa, comme à l'emporte-pièce, les montagnes et les plateaux du " bloc continental " dinarique. Cependant, les parties les plus élevées des chaînes externes demeurèrent émergées. Ainsi s'explique le double caractère des rivages dalmates.

D'une part, une série d'îles (Veglia, Cherso, Lussin, Longa, Brazza, Lissa, Lesina, etc.) s'allongent parallèlement à la côte, entre la presqu'île d'Istrie et Raguse. Elles ne sont autre chose que les témoins des arêtes calcaires qui faisaient corps, autrefois, avec les hautes terres de la Yougo-Slavie.

D'autre part, le rivage lui-même est dominé immédiatement — sauf en quelques rares points — par le glacis abrupt des Planinas. Vu de la mer, ce glacis apparaît comme une barrière continue, sans fissures, âpre, revêche et nue, sillonnée presque géométriquement de ravins aux flancs à pic dont les coulées de pierres blanches s'étalent jusqu'aux eaux de l'Adriatique. Là haut, c'est le rude climat de l'Europe Continentale, les longs hivers, la neige pendant cinq mois. Aux rives de la mer, ce sont les tièdes hivers méditerranéens, les longs jours ensoleillés, qu'interrompent soit des averses diluviennes mais courtes, soit le souffle glacé de la Bora. C'est aussi dans les petits coins abrités, sur les terrasses étroites péniblement édifiées, la culture de l'olivier et de la vigne, du grenadier, du mûrier, du figuier et de l'amandier. Deux mondes se rencontrent là, séparés l'un de l'autre par quelques kilomètres à peine, et pourtant si différents, de pénétration réciproque si malaisée, que leurs destinées demeurèrent, jusqu'à nos jours, indépendantes l'une de l'autre.

Jamais le croissant de l'Islam ne s'implanta sur le Primorje adriatique, c'est-à-dire sur les rivages et les îles du Quarnero, de la Dalmatie, de la Crna Gora. En revanche, dès 1203, Venise s'installait à Zara, et, jusqu'à la Révolution, l'histoire de la Dalmatie se confondit avec celle de la Sérénissime République. " Peu de pays

ont, plus que le rivage oriental de l'Adriatique, conservé l'empreinte de Venise. De l'Empire Vénitien, la Dalmatie était la pièce la plus nécessaire et comme la condition indispensable de la domination maritime de la République. Ses rivages offraient des ports admirables, escales ménagées à souhait, relâches précieuses et sûres pour les flottes de la cité de Saint-Marc. Dans sa rude et belliqueuse population, Venise recrutait d'autre part des soldats merveilleux, ces Esclavons dont le souvenir vit encore aujourd'hui dans la ville des lagunes. Et de ces quatre siècles de domination ininterrompue, tout le long du littoral dalmate, on retrouve partout le vivant souvenir. Des citadelles d'abord, que blasonne l'image du lion de Saint-Marc, à Knin, à Klissa, sur les hauteurs de Sebenico, aux approches de Trau, de Budua, d'Antivari ; puis des églises, des palais charmants, des loggias, tout un ensemble de constructions qui font de Zara, de Sebenico, de Trau, de Raguse, de Curzola autant de petites Venises. " (D'après Ch. Diehl.)



YOUGO-SLAVIE
LES BOUCHES DE CATTARO

Cependant, les Slaves venus des Planinas descendirent sur le Primorje, se fixèrent dans les îles, et de bergers se firent marins. Les mille ciselures du rivage, le " rias " de Sebenico, les " bouches " fameuses de Cattaro, offraient de sûrs asiles aux navires marchands, comme aux barques des pêcheurs et des contrebandiers.

Si les relations avec l'arrière-pays eussent été moins malaisées, une intense vie maritime se fût développée au XIXe siècle sur ces rivages étroits. Mais, seules, Trieste et Fiume (Rieka) se trouvaient bien placées pour servir de débouchés à l'Europe Centrale. Et, seules, elles ont grandi, grâce aux voies ferrées qui les unissent à Vienne et Budapest. La ligne, plus récente, qui va de Castelnuovo (à l'entrée des bouches de Cattaro) au Danube par Fort Opus, Mostar et Sarajevo, n'eut jusqu'ici qu'un trafic fort médiocre.

Ni Zengg, ni Zara (36 000 habitants), ni Sebenico (30 000 habitants), ni Spalato (31 000 habitants), ni Dulcigno, ni même Raguse (14 000 habitants), ne communiquent avec la Planina autrement que par des pistes difficiles. Au Monténégro, une ligne à voie étroite, partie d'Antivari, s'arrête à Virpazar sur le lac de Scutari.

Tels quels, ces rivages sont indispensables au développement économique de la Yougo-Slavie, et l'on comprend l'obstination avec laquelle les Yougo-Slaves s'opposèrent aux prétentions italiennes sur la Dalmatie. Les Italiens ne forment de groupes compacts qu'à Trieste, sur les côtes occidentales de l'Istrie, à Fiume et à Zara ; ailleurs, ils ne sont que d'infimes îlots noyés dans la masse des Slaves. Même à Trieste, si la ville est incontestablement italienne pour les deux tiers de sa population, les villages environnants perchés sur les plateaux du Carso sont entièrement slaves. Tout l'intérieur de l'Istrie est slave ; slaves aussi les îles Dalmates, la moitié des habitants de Fiume et tous les villages, sans exception, étagés sur les pentes du Primorje.

On sait comment le litige fut tranché par le traité de Rapallo (12 novembre 1920). L'Italie renonça à ses prétentions historiques sur l'ensemble de la Dalmatie. Elle n'y conserve que le territoire de Zara, les îles de Pelagosa, Lagosta, Lussin et Cherso. Le territoire de Fiume fut déclaré indépendant. En revanche, la Yougo-Slavie abandonna définitivement les 400 000 à 500 000 Croates et Slovènes d'Istrie, de Trieste et du Comté de Goriza.

LES PLAINES DU NORD : CROATIE, SLAVONIE, SYRMIE, BACHKA, BANAT

A la montagne s'oppose la plaine. Elle commence à Zagreb (Agram) et se continue vers l'Est par la large vallée de la Save, les territoires de Slavonie-Syrmie, entre Save et Drave, la Baranja (angle Drave, Danube), la Bachka (du Danube à la Tisza), et la partie occidentale du Banat de Temesvar. Sur les collines (Papuk, Fruska-Gora) qui prolongent en Slavonie-Syrmie les plissements alpins, ou bien sur les dernières pentes des montagnes de Bosnie et du Karst de Carniole, les forêts de chênes croissent avec vigueur, mêlées aux prairies, aux vergers touffus où le prunier est roi. Mais le reste du pays se confond avec l'Alföld hongrois. On y retrouve les horizons monotones, la terre d'alluvions grasses et fécondes, couvertes jusqu'à l'horizon de champs de maïs et de blé. Save, Drave, Danube, Tisza, déroulent leurs méandres innombrables entre des rives plates que les crues de printemps inondent sur de vastes espaces.

A l'Ouest, la Carniole et la Styrie méridionale sont peuplées de Slovènes, en majorité catholiques.

Longtemps demeurés quelque peu à l'écart des autres Yougo-Slaves et fortement germanisés, ils eurent, dès le début du XIXe siècle, leur réveil national et firent cause commune avec leurs frères de Croatie et de Serbie. Mais ils conservèrent les habitudes d'organisation, de discipline, de labeur méthodique empruntées à leurs maîtres allemands. Ils leur doivent une remarquable prospérité économique, le développement des associations agricoles, des entreprises industrielles, la multiplication des écoles. En contact à la fois avec des Italiens, des Allemands d'Autriche et des Magyars, ils forment comme le boulevard occidental de la Yougo-Slavie, et leurs qualités propres, autant que leur position géographique sur les grandes voies ferrées qui mènent à l'Adriatique, les destinent à jouer un rôle de premier ordre dans le nouvel État.

Ljubljana (60 000 habitants) ou Laybach est le centre d'action et la capitale des Slovènes. Celi et Maribor

(Marburg), jalonnent la voie ferrée montant sur Graz et Vienne.

En Slovénie et Syrmie, les Serbo-Croates constituent la presque totalité de la population. Il n'en est pas de même dans les régions sises au delà de la Drave inférieure et du Danube : Baranja, Bachka et Banat, où des groupes compacts d'Allemands, de Magyars, et même de Roumains, se mêlent aux Serbes.

Les habitants, de quelque nationalité qu'ils soient, s'adonnent presque exclusivement à l'agriculture. C'est la région la plus fertile et la plus productive de la Yougo-Slavie. Aussi trouve-t-on, chez ces paysans enrichis, des goûts, des habitudes de vie inconnus aux rudes montagnards de la Planina : ardeur au plaisir, déchaînement de la sensualité, morale féminine fort relâchée. Ils n'en étaient pas moins, sous le régime hongrois, d'ardents patriotes serbes. " Les paysans venaient, comme en pèlerinage, assister aux fêtes nationales de la Serbie pour voir " leur roi " et " leur armée ", malgré les difficultés et les dangers qui les attendaient au retour. " (J. Cvijic.)

En Croatie, Zagreb (80 000 habitants) était, depuis le XII[e] siècle, la résidence du Ban et le grand centre politique de la vie croate.

Lorsque la Croatie-Slavonie eut obtenu du Gouvernement Hongrois une large autonomie, Zagreb, en relations constantes avec les Yougo-Slaves de Carniole, de l'Adriatique et de Serbie, devint comme la capitale de la Yougo-Slavie occidentale. Son Université fondée en 1874, son Académie des sciences et des arts, ses savants, ses poètes, ses prêtres même, travaillèrent avec une magnifique ardeur à lutter contre le régime magyar. Par le chiffre de sa population, elle se classe au troisième rang des principales cités du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, et sa position, au point de croisement des voies ferrées venues de Trieste, Fiume, Budapest et Belgrade, non moins que la fertilité des campagnes qui l'entourent, lui assurent un avenir plein de promesses.

Les autres agglomérations dépassent rarement quelques milliers d'habitants. Kostajnica Sisak, Gradiska, Mitrovitsa, sont les principaux marchés de la vallée de la Save. En Slavonie-Syrmie, Osjek, Djakova, Novi-Sad (40 000), Karlovci furent des lieux d'intense propagande yougo-slave. Novi-Sad, notamment, joua, pour les Serbes de Syrmie-Banat, un rôle analogue à celui de Zagreb pour les Croates et Slovènes.

Dans la Bachka et le Banat, Subotica (le Szabadka hongrois) n'est, malgré ses 90 000 habitants, qu'un immense village où se concentrent les produits de l'agriculture et de l'élevage de ces riches régions.

LE COULOIR MORAVA-VARDAR

HISTOIRE ET PARTAGE. ✿✿ Entre les plissements pindo-dinariques à l'Ouest et les massifs ou les chaînes balkaniques à l'Est (Stara-Planina, Rhodope) se creuse, de Belgrade à Salonique, une dépression orientée Nord-Ouest-Sud-Est, qu'empruntent, en sens inverse, la Morava et le Vardar. Ces deux cours d'eau prennent leur source dans le bassin de Koumanovo, à moins de 200 mètres d'altitude. Aucun seuil ne les sépare. Ils traversent l'un et l'autre une série de cuvettes larges et fertiles, creusées par effondrements au milieu des roches anciennes (schistes, granits, calcaires-marbres), qui remplacent ici les terrains plus récents des plissements dinariques. Ils ouvrent donc une voie toute tracée, de parcours aisé, entre l'Europe Centrale et la Mer Egée. De là, l'importance géographique et historique du couloir Morava-Vardar. Si les pays du Vardar virent naître, dans les temps antiques, le royaume de Macédoine, c'est dans la vallée moravienne que se fixèrent, dès le Moyen Age, les destinées du Royaume serbe.

Il semblerait naturel que cette longue dépression appartînt à un seul Etat. Toutefois, et bien que l'on parle un dialecte slave jusqu'aux portes de Salonique, l'influence grecque se fit toujours fortement sentir dans les régions qui avoisinent la Mer Egée. Aussi, lorsqu'en 1913, Serbes et Grecs eurent, par leurs efforts communs, arraché la Macédoine aux Turcs, on laissa au Royaume hellénique les plaines du bas-Vardar, jusqu'au lac de Doiran et à Guevguéli. Quant aux Bulgares, qui réclamaient, eux aussi, la possession de cette artère maîtresse des Balkans, on sait comment la guerre de 1913, puis la Grande Guerre, les déboutèrent de leurs prétentions.

LA VALLÉE DE LA MORAVA. ✿✿ La vallée de la Morava et les montagnes ou collines qui l'accompagnent forment une unité géographique bien nette. Au centre, les bassins de Vranjé, de Leskovatz, de Nisch, d'Alexinatz mènent à la large plaine deltaïque de Pojarevatz, où la Morava s'unit au Danube.

Le sol alluvial se prête à la culture du blé et du maïs, non moins qu'à celle des arbres fruitiers. Le climat, de type continental atténué, avec des hivers froids et neigeux et de chauds étés, se caractérise d'abord par l'abondance et l'égale répartition des pluies, puis par la longueur de l'automne, qui se prolonge souvent, après une courte période de frimas, jusqu'en décembre. " La douceur un peu molle de l'automne s'harmonise admirablement avec les ondulations de la plate-forme et les grandes lignes de terrain qui vont se perdre au loin à l'horizon. Noyé dans les brumes tièdes et légères, le paysage, d'un bleu foncé, prend alors un aspect plus vague et plus indécis encore. Les formes des objets s'estompent dans une vapeur grisâtre. " (G. Gravier.) En hiver et au printemps, on redoute particulièrement la " kosava ", vent froid et sec, extrêmement violent, qui souffle une ou deux semaines et cause de grands dommages à la végétation.

LA CHOUMADIA. ⌀⌀ A l'Est, la vallée de la Morava est bordée de fort près par les hauteurs dénudées, grises et laides, qui la séparent des plaines danubiennes et du bassin de Sofia (Golubinjé, Stara et Osegovo Planina).

Mais, à l'Ouest, elle se relie lentement aux montagnes de Bosnie par les plateaux et les collines de la Choumadia.

Le mot veut dire " pays de forêts ", et il est vrai que, jusqu'au premier tiers du XIXe siècle, la Choumadia fut une immense chênaie difficilement pénétrable où quelques rares villages s'espaçaient dans les clairières entre les troncs énormes d'arbres plusieurs fois centenaires. Aujourd'hui, presque toute la région est déboisée et défrichée. Les villages se sont multipliés sur les terrasses couvertes d'un humus extrêmement fertile. Blé, seigle, avoine, maïs surtout, y viennent à souhait, mêlés aux vergers plantés de pruniers, aux prairies où l'on élève le plus beau bétail des pays serbes. Chaque ferme a son troupeau de porcs, noirs et râblés, que l'on engraisse avec du maïs et du petit-lait. Avant l'acquisition des riches terres de la Bachka et du Banat, la Choumadia était le grenier de la Serbie. Chaque automne, des caravanes de chevaux en partent, portant aux montagnards les sacs de maïs et de blé. Malgré une densité de population qui atteint, par endroits, plus de 100 au kilomètre carré, l'émigration ne s'y produit pas. Au contraire, les pasteurs des hauts-pays s'y fixent volontiers et deviennent, à leur tour, des colons.

LES VILLES DE LA VIEILLE SERBIE. ⌀⌀ Les neuf dixièmes de la population vivent d'agriculture et d'élevage. Aussi les villes, Belgrade exceptée, n'ont-elles qu'une médiocre importance. Les principaux centres urbains sont Vranjé (11 000 habitants) et Leskovatz (15 000 habitants), sur la haute Morava ; Nich (25 000 habitants), au point de croisement des lignes Belgrade-Salonique et Belgrade-Constantinople par Pirot (11 000 habitants) et Sofia ; Alexinatz et Krouchevatz, près de la jonction des deux Moravas, la serbe et la bulgare ; Kragoujévats (18000 habitants), au cœur de la Choumadia ; Pojarevatz (13000 habitants), dans la plaine de la basse Morava ; Valiévo, Chabats, dans l'angle Drina-Save, etc. Belgrade enfin (Beograd, la cité Blanche), au confluent de la Save et du Danube, sur les dernières pentes des collines de la Choumadia, et en communication aisée avec la vallée de la Morava, occupe une de ces positions exceptionnelles que la nature semblait désigner aux établissements humains. Camp romain (Singidunum), puis forteresse slave et turque, devenue, au XIXe siècle, la capitale du Royaume serbe, elle commande les routes de l'Orient. Elle comptait, en 1918, 120000 habitants.

Le reste de la population se disperse en gros villages, aux maisons de pierres réparties en quartiers (mahalas) isolés par des jardins et des champs. Ces paysans de la Choumadia forment le vrai cœur de la nation serbe. Apres et tenaces au travail, gais et sociables, passionnés de liberté, robustes et merveilleusement braves, ce sont eux les grands artisans de l'indépendance serbe, des victoires de 1912, 1914 et 1918. Ils sont de beaucoup l'élément le plus sympathique d'un peuple dont les citadins et les " bourgeois ", superficiellement européanisés, nous choquent trop souvent par leurs prétentions et leurs façons d'être, qui semblent copiées sur les plus mauvais modèles teutons.

LA MACÉDOINE SERBE. ⌀⌀ Lorsque l'on passe de la Morava au Vardar, l'aspect du pays se modifie peu à peu. Toute la Macédoine serbe est encore couverte de hautes montagnes : Char (2519 mètres), Karadagh, Babouna, Peristeri (2532 mètres), Kajmaktchalan (2525 mètres), qui entourent les vastes dépressions de Skoplje (Ouskoub), de Vélés, de Tetovo, de Prilep-Bitolj (Monastir), ou se reflètent dans les lacs d'Ochrida et de Presba. Mais les influences méditerranéennes pénètrent par la vallée jusqu'aux bassins intérieurs. Elles se traduisent par des étés plus longs et plus chauds, par la diminution des pluies, par certaines cultures comme la vigne, le mûrier, le tabac, le pavot.

A des hivers très froids, neigeux, où le " vent du Vardar " glace jusqu'aux os, succèdent, après un printemps très court, les journées brûlantes de l'été. (Du 15 juin au 15 juillet 1916, — année de chaleur exceptionnelle, il est vrai, — l'auteur de ce livre nota chaque jour, dans la région de Doïran, des températures de + 40° à l'ombre.) Les rares sources, les ruisselets tarissent. Les cours d'eau plus importants, et le Vardar lui-même, se réduisent à de minces filets d'eau. Plus de forêts, mais aux lieux les plus favorisés (pentes orientales du Peristéri, par exemple), des maquis de chênes nains et de noisetiers. Partout ailleurs, le roc effroyablement nu, flamboyant sous l'ardente lumière, ou bien, sur les sommets, de maigres alpages où les bergers aromounes paissent leurs troupeaux de moutons, de mai à octobre.

Les hommes eux-mêmes sont différents. Si les gens de Skoplje et de Vélès sont de vrais Serbes, les Slaves de Prilep, de Bitolj, de Stroumitza, du bas Vardar, n'avaient point, jusqu'à nos jours, le sentiment d'appartenir à une nation bien définie.

A la question : " Es-tu Serbe ? es-tu Bulgare ? es-tu Grec ? ou Albanais ? " ils répondaient : " Je suis Macédonien. " En fait, sous le régime turc qui se perpétua jusqu'en 1913, la notion de patrie se confondait pour eux avec la religion qu'ils professaient. On se disait Turc, c'est-à-dire Musulman, même lorsqu'on provenait de familles de race slave converties à l'Islam. Parmi les chrétiens, les uns appartiennent à l'orthodoxie grecque, d'autres à l'exarchat bulgare, d'autres encore à l'orthodoxie serbe. Il y a des Albanais catholiques, d'autres musulmans, d'autres orthodoxes. Un même village contient à la fois des représentants de toutes les races et de tous les cultes des Balkans. Ainsi s'expliquent



les différences prodigieuses que l'on relève dans les statistiques relatives à la population de la Macédoine, chaque État intéressé grossissant à plaisir le nombre de ses nationaux.

La Macédoine, répartie entre Grecs et Serbes, va connaître, enfin, un régime de stabilité et de paix auquel elle n'était pas habituée. Les bandes d'irréguliers, de "comitadgis", qui, sous couleur de luttes nationales, mettaient les paysans en coupe réglée, ont disparu ou vont disparaître. Les Turcs, qui possédaient la plus grande et la meilleure partie des terres, ont commencé, dès 1913, un exode que la Grande Guerre a momentanément interrompu, mais qui ne s'arrêtera plus. Ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas se soumettre à la loi des chrétiens et connaître à leur tour l'humiliation d'obéir, là où, depuis quatre siècles, ils commandaient en maîtres. Ils vendent "tchifliks" (grands domaines) et troupeaux, les réalisent autant que faire se peut en monnaie d'or et gagnent l'Asie Mineure. C'est la suite naturelle de cette émigration de "mohadjirs" qui commença en Roumanie, en Grèce, en Serbie, dès que ces pays se furent libérés du joug turc.

La disparition des Turcs laisse le champ libre aux chrétiens. Devenus possesseurs du sol, ils vont cesser d'émigrer en masse à destination de l'Amérique, comme ils le faisaient depuis une vingtaine d'années (en 1917, le seul village de Boukovo, près de Monastir, peuplé de 250 familles, avait aux États-Unis 200 de ses habitants mâles !). Si la montagne est condamnée à demeurer improductive, les bassins de Tetovo, de Skoplje, de Prilep, de Bitolj, du Vardar, de Stroumitza, peuvent transformer leurs steppes et leurs marais en champs d'une exceptionnelle fertilité. Il y a là des terres presque vierges qui se prêteront à merveille à la colonisation, du jour où les gouvernements serbe et grec voudront entreprendre sérieusement leur mise en valeur.

Comme dans tous les Balkans, la population de Macédoine, exclusivement agricole et pastorale, vit dispersée en villages qui, pour la plupart, se situent au débouché des vallées latérales donnant sur les dépressions fermées. Les maisons, bâties en pierres et en torchis, comportent, en général, un rez-de-chaussée assez bas et un étage pourvu d'une galerie ou loggia que soutiennent des co-

lonnes de bois. C'est là que la famille passe toute la belle saison. Les femmes tissent sur des métiers grossiers des étoffes rudes et solides ; les hommes fument et se reposent. A l'automne, des guirlandes de maïs et de piments rouges se suspendent aux colonnes et aux balcons.

Chaque bassin a sa ville principale placée aux points de croisement des routes. Sur le Vardar, Skoplje (Ouskoub) commande les passages qui mènent à la fois vers la vallée de la Morava par Koumanovo, la vallée serbe de l'Ibar et la Bosnie par Mitrovitza et Novi Bazar, l'Albanie septentrionale par Tetovo-Prizrend, et le bassin de Sofia par Krakovo-Kustendil. Elle compte 50000 habitants environ. En aval de Skoplje, Vélès (15000 habitants), Négotin, Kavadar, Guevguéli, sont les principales étapes de la voie ferrée qui descend à Salonique. Dans le large bassin que traverse la haute Tcherna, Prilep a perdu de son importance au profit de Bitolj (Monastir), qu'une voie ferrée relie à Salonique. Bitolj a, de plus, l'avantage de communiquer sans trop de difficultés avec la région des lacs et l'Albanie Centrale. Elle fut, dans l'antiquité, une des étapes principales de la Via Egnatia qui conduisait de Dirrachium (Durazzo) à Thessalonique et Constantinople. C'est de là que se distribuent, dans toutes les montagnes de l'Ouest, les produits européens (pétrole, sucre, cotonnades, etc.), là que se concentrent les cuirs, les laines de la Planina. Elle avait, en 1913, 60000 habitants, mais a été en grande partie détruite par les bombardements bulgares entre 1916 et 1918. Enfin Resen (ou Resna), près du lac de Presba, Ohrid (Ochrida, 11000 habitants) et Strouga, aux rives du lac d'Ochrida, Debar ou Dibra (10000 habitants), sur le Drin noir, peuplées en majorité d'Albanais, sont les dernières agglomérations notables de l'Albanie serbe.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE LA YOUGO-SLAVIE

L'État Yougo-Slave est formé par la juxtaposition de territoires très différents les uns des autres et qui ont vécu, jusqu'à nos jours, d'une vie politiquement et économiquement indépendante. Il est donc impossible de préjuger ce que donnera l'union toute récente de ces territoires sous une direction commune.

Le principal effort portera sans doute, d'abord, sur la multiplication des moyens de communication.

Il s'agit d'intensifier les rapports par voies ferrées entre la côte et l'intérieur là où ils existent déjà (lignes de Ljubljana à Trieste, de Zagreb à Fiume, de Subotica à Fort Opus et Cattaro, de Subotica à Salonique par Belgrade, Nich, Skoplje), de les créer là où ils n'existent pas encore, par exemple à travers la Croatie et la Bosnie, ou bien entre la Vieille Serbie et l'Adriatique (ligne depuis longtemps projetée allant de Skoplje à Saint-Jean-de-Medua par Prizrend et Scutari). Il faut aussi joindre, suivant la direction générale du relief, les pays du Nord-Ouest à ceux du Sud-Est. Il n'existe, pour l'instant, qu'une seule grande ligne allant de Ljubljana à Belgrade par la vallée de la Save. Il convient de la doubler par une autre voie parallèle, dont quelques parties sont déjà faites, du reste, et qui desservirait la Planina entre Zagreb et Skoplje par Banyalouka, Sarajevo, Novi Bazar et Mitrovitza. Il faut encore créer le réseau de routes carrossables accessibles aux automobiles, qui pourrait, dans une large mesure, suppléer à la pénurie des voies ferrées, la majeure partie des pays Yougo-Slaves ne connaissent encore que la piste muletière, l'étroit sentier zigzaguant de montagnes en montagnes, de poljés en poljés.

En facilitant la circulation à l'intérieur du bloc continental, et en lui donnant de faciles débouchés sur l'intérieur, on "européanisera" du même coup des régions qui sont demeurées fort arriérées. Certes, le pittoresque y perdra ! Il n'est point, en Europe, de pays qui ait su garder jusqu'à nous avec une telle fidélité les mœurs, les usages, les coutumes, les croyances d'autrefois. Dans la plupart des villages éloignés des rares voies ferrées, on vit aujourd'hui, à peu de choses près, comme on vivait il y a sept ou huit siècles. Chaque village, chaque famille même subvient à tous ses besoins, n'achetant guère, en fait de produits étrangers, qu'un peu de sucre, de café, de pétrole et des armes. Point d'autres meubles que quelques escabeaux en bois grossièrement taillés à coups de hache, quelques plats de terre. On se vêt des étoffes que les femmes tissent sur leur métier primitif et qu'elles savent décorer de broderies charmantes. On dort à même le sol sur des couvertures que l'on replie pendant le jour, et l'on mange le maïs, les piments, les haricots, les courges, produits par les champs et les vergers entourant la maison, en y ajoutant des œufs, du lait, un peu de volaille ou du mouton. Pour tous ceux qui aiment la simplicité des mœurs patriarcales, qui sont sensibles à la beauté des attitudes, de la démarche, au chatoiement des teintes vives brodées en arabesques sur le fond laiteux des laines blanches, un voyage s'impose avant qu'il soit trop tard en ces lieux à la fois si près et si loin de nous. Mais si le pittoresque doit y perdre, le bien-être général et la puissance du nouvel État gagneront grandement, sans nul doute, à la multiplication des échanges entre la montagne et la plaine, à la mise en valeur, avec des méthodes modernes, des riches terrains qui restent encore à coloniser. La population, cruellement éprouvée par la guerre, les maladies épidémiques, et que décimait, en certains districts, une émigration presque maladive, peut et doit trouver sur place des conditions d'existence suffisantes pour la fixer au sol en lui assurant des ressources régulières.

Ces ressources proviennent et proviendront longtemps



UNE RUE DE STROUGA. *La petite ville de Strouga se trouve sur les confins de la Macédoine serbe et de l'Albanie, au point où le Drin noir s'échappe du grand lac d'Ochrida. Comme sa voisine, Ochrida, elle est en relation, d'une part avec le bassin de Monastir, d'autre part avec les régions albanaises de Dibra et d'El Bassan. Aussi a-t-elle une certaine activité grâce aux échanges qui se font entre les montagnards et les gens des plaines. La population, très bigarrée, comprend une forte majorité d'Albanais auxquels se mêlent des Macédoniens slaves, des Valaques, un petit nombre de Turcs et de Grecs.*



RAGUSE *est au Moyen Âge [illegible] République [illegible] tions avec toutes les escales de la Méditerranée et expédiait directement ses marchandises [illegible] Indes. [illegible] de civilisation pour les tribus slaves de l'intérieur. Elle n'a plus, aujourd'hui, qu'une [illegible], mais une voie ferrée l'unit aux pays du Danube, et la création récente du Royaume yougo-slave, dont elle est l'unique débouché maritime, peut lui donner une activité nouvelle.* Cl. Laforest.



GRENIERS A MAIS DANS UN VILLAGE SERBE. *La bouillie et le pain de maïs forment la base de la nourriture dans certaines régions de la Yougo-Slavie. Pour mettre les épis à l'abri de l'humidité et des rongeurs, on les entasse, près de la maison d'habitation, dans des greniers de clayonnage, juchés sur pilotis.*



PAYSAGE MONTÉNÉGRIN. *Cette photographie donne une image saisissante des formes du paysage, non seulement dans la Tcherna Gora, mais dans toute la " zagora ", c'est-à-dire dans les régions de calcaire perméable qui bordent l'Adriatique. Sol criblé de " dolines " ; pas d'eau de surface ; maigre végétation buissonneuse.*



UN MARCHÉ EN SERBIE *Les Serbes sont, en grande majorité, des paysans, éleveurs de porcs et de bêtes à cornes, cultivateurs de blé, de maïs, d'arbres fruitiers, et la plupart de leurs villes ne doivent quelque importance qu'à leurs marchés où s'échangent les produits de la plaine et de la montagne.*



PAYSAGE EN DALMATIE. *La piste caillouteuse zigzague au flanc des montagnes qui plongent sur l'Adriatique. Des pins d'Alep, des chênes verts dominent çà et là, les buissons du maquis, les feuilles larges et pointues des agaves. Un moine, assis sur son âne, regagne sans hâte son couvent niché dans quelque coin plus fertile.*



SCUTARI D'ALBANIE. *La capitale du petit État albanais est admirablement [illegible] un cadre grandiose de montagnes, au pied d'une butte calcaire qui porte les ruines d'une antique citadelle. La plaine qui l'en-[illegible] [illegible] et la plus peuplée de l'Albanie.* Cl. Marubbi.



DURAZZO D'ALBANIE. *Durazzo fut, dans l'antiquité, sous le nom de Dyrrachium, l'un des ports les plus importants de la péninsule balkanique. De là partait la " Via Egnatia " qui se rendait à Salonique et Constantinople. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un fort médiocre mouillage albanais.* Cl. Chusseau-Flaviens.

encore à peu près exclusivement de la culture et de l'élevage. L'industrie métallurgique et textile, qui peut utiliser çà et là un peu de houille ou de lignite (3 500 000 tonnes), de cuivre (40 000 tonnes), de fer, de plomb, de manganèse et, un peu partout, la force motrice des torrents, ne joue, dans tous les pays yougo-slaves, qu'un rôle très médiocre. Seules, les industries agricoles (sucreries brasseries, laiteries coopératives) commencent à prendre, surtout dans les riches plaines du Nord, une réelle importance.

La Yougo-Slavie est donc tributaire de l'étranger pour la majeure partie de ses produits fabriqués. Elle lui livre, en échange, les céréales des plaines pannoniques et de la Choumadia, les prunes de Bosnie et Serbie, les bœufs, les chèvres et les moutons des Planinas, les porcs d'un peu partout, les cuirs et peaux, les laines, les bois de Bosnie et de Carniole, les vins et les poissons de Dalmatie, les tabacs de Macédoine, etc.

Voici quelle était en 1912, dernière année normale, la valeur du trafic pour les trois pays qui avaient leurs statistiques propres :

Serbie. — (Avant l'annexion de la Vieille Serbie et de la Macédoine serbe) : Importations, 107 000 000 de francs (cotonnades 16, machines 6, lainages 1) ; — exportations, 100 000 000 de francs (Prunes 17, céréales 25, peaux brutes 7,5, animaux vivants 7).

Monténégro. — Importations : 7 500 000 francs (sel, pétrole, maïs, sucre, cotonnades) ; — Exportations : 2 500 000 francs (sumac, moutons).

Bosnie-Herzégovine. — Importations : 175 000 000 de francs (cotonnades et lainages, machines, sucre, pétrole, etc.) ; — Exportations : 135 000 000 de francs (bois 35, prunes et marmelades 8,5, animaux vivants 4).

A cela s'ajoute toute la production des régions annexées à la Serbie et au Monténégro en 1913 (Vieille Serbie, Macédoine Serbe, Sandjak de Novi Bazar), plus, naturellement, celle de la Croatie-Slavonie, de la Carniole, de la Dalmatie, de la Syrmie, de la Bachka et du Banat. Or quelques-unes de ces régions comptaient parmi les plus fertiles et les plus riches de l'Empire Austro-Hongrois.

Les seuls renseignements plus récents que nous ayons présentement concernent les importations et les exportations globales en Yougo-Slavie pendant les 9 premiers mois de 1920. Les achats (2 577 000 000 de dinars) portèrent surtout sur les textiles, les machines et les objets de métal, les produits chimiques, etc. Les ventes (716 000 000 de dinars) consistèrent en maïs, blé, avoine, fruits, bois, animaux vivants, etc.

En résumé, avec ses 12 000 000 d'habitants, ses 249 000 kilomètres carrés, la variété de ses ressources, sa large façade maritime, ses populations parfois arriérées, mais robustes, braves, saines de corps et d'esprit, ardemment patriotes, la Yougo-Slavie apparaît comme une des plus heureuses créations dues au triomphe des Alliés et à l'application du principe des nationalités. C'est assurément l'un des jeunes Etats européens auquel l'avenir peut réserver les plus réconfortantes surprises, à la condition qu'il sache régler pacifiquement ses rapports avec ses voisins d'Italie, de Grèce, d'Autriche et de Hongrie, à la condition aussi qu'il évite, à l'intérieur, les querelles épuisantes de partis, les conflits d'influence, les luttes religieuses, qu'il sache, en un mot, parfaire cette union nationale à laquelle il doit la vie.

Nota. ⌀ ⌀ Depuis la mort du roi Nicolas Ier, en mars 1921, le Monténégro, dont la situation demeurait jusqu'alors mal définie, a été définitivement uni à l'Etat Yougo-Slave. Il forme l'une des 9 provinces autonomes, chacune possédant sa diète et ses lois, entre lesquelles se partage le territoire du Royaume. Les autres sont : Serbie, Vieille Serbie, Syrmie, Banat, Bachka, Croatie-Slovénie, Dalmatie, Herzégovine.



CHAPITRE XVI

L'ALBANIE

L'Albanie est la région montagneuse comprise entre l'Adriatique, le Monténégro, la Grèce et la Macédoine. Ses limites naturelles sont indiquées assez nettement au Nord par le puissant massif des Alpes Albanaises, à l'Est par les monts du Char, de Stegovo, et la dépression des lacs (lacs de Presba et d'Ochrida), qui la séparent de la Macédoine. Mais, au Sud, aucune barrière n'isole l'Albanie de l'Épire grecque, et, d'autre part, la race albanaise a essaimé depuis longtemps, en groupements plus ou moins sporadiques, hors de son domaine primitif, se mêlant aux populations slaves ou hellènes ses voisines.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LA RÉGION LITTORALE. ⊘⊘ L'Albanie, qui demeura jusqu'à nos jours une région si fermée, si farouchement hostile aux étrangers et, par cela même, si mal connue, s'ouvre cependant assez largement sur la mer, de Saint-Jean-de-Medua à Santi-Quaranta, par une série de plaines littorales que prolongent à l'intérieur des vallées d'accès facile.

Sauf à l'extrême-Sud (chaîne côtière de la Chimara, entre Valona et Santi-Quaranta), on ne trouve plus, ici, les hautes chaînes, parallèles au rivage et le dominant immédiatement, qui caractérisent les côtes Dalmates et Monténégrines. Les massifs importants n'apparaissent qu'à grande distance de la mer et leurs prolongements occidentaux se présentent obliquement au littoral. Entre leurs pointes extrêmes, d'anciens golfes marins, semés d'îles, ont été comblés par les alluvions des fleuves. Ainsi sont nées la plaine de Zadrina, que traverse la Bojana, déversoir du lac de Scutari, la plaine de Bregoumatia, formée par les apports du Drin et du Mati, la plaine du Skjack ou de Durazzo, et la plaine de Mouzakia due aux argiles, aux sables roulés par le Skoumbi, le Semeni et la Voïousa.

Ces plaines alluviales présentent toutes des caractères semblables. En partie inondées chaque hiver, couvertes tantôt de marais, de lagunes plus ou moins saumâtres, tantôt d'une vraie jungle où tamaris et grands roseaux alternent avec des fourrés de chênes verts, désolées par la malaria, elles éloignent l'homme au lieu de l'attirer. Une faible partie de leur sol, si naturellement fertile pourtant, est cultivée en céréales, lin et tabac. Encore ces cultures n'apparaissent-elles qu'assez loin de la mer, au pied des montagnes, dans les parties les plus sèches et les moins malsaines, aux alentours de Kroja, Tirana, Kavaja, Fieri. L'hiver, quelques tribus de montagnards et des pâtres Valaques viennent y paître leurs troupeaux, puis, le printemps venu, regagnent les hauteurs libres de neiges.

MONTS ET PLATEAUX INTÉRIEURS. ⊘⊘ C'est la montagne qui est le domaine naturel de l'Albanais. Elle commence au Nord par les Alpes Albanaises, formidable barrière qui, de Scutari à Ipek, dresse jusqu'à près de 3000 mètres ses pics déchiquetés, creusés de cirques, de ravins sauvages, vêtus jusqu'à 1 500 mètres de forêts d'érables, de hêtres, de sapins alternant avec les pâturages au-dessus desquels étincellent également l'éclat des neiges hivernales et la blancheur éblouissante des calcaires. Elle se continue, au Sud du Drin Noir, par un ensemble de plateaux et de hauteurs assez mal connus dont l'altitude moyenne varie de 600 à 1 500 mètres. C'est le Massif mirdite dont les calcaires se couvrent encore de forêts presque vierges, au milieu desquelles les serpentines et les diorites ouvrent de larges clairières stériles. L'Albanie méridionale, qui commence à la vallée du Skoumbi, renferme quelques hauts massifs (Tomor, Kamia, Chimara) qui tous dépassent 2000 mètres, mais qu'isolent les uns des autres les vallées assez larges du Skoumbi, du Devoli, de l'Ossoum, de la Voïousa. Vers l'Est, au contact des chaînes plissées où prédominent les roches calcaires, et des granits, des micaschistes du Massif macédonien, se creusent trois cuvettes closes d'une ceinture de monts. L'une, celle de Koritsa, est en partie desséchée et cultivée. Les deux autres renferment les lacs de Presba (300 kilomètres carrés) et d'Ochrida (270 kilomètres carrés). Leurs eaux, très poissonneuses, sont d'une limpidité, d'une transparence exceptionnelles, et la pure lumière d'Orient,

se jouant sur les neiges ou les roches mauves des crêtes qui les entourent, adoucit l'âpreté naturelle d'un cadre sévère et nu. Enfin, aux bords de la longue cluse, souvent inaccessible, où le Drin Noir, issu du lac d'Ochrida, précipite ses eaux, les crêtes du Tablanica (2319 mètres), du Korab (2050 mètres), du Char (2526 mètres) dressent une barrière presque infranchissable entre l'Albanie Centrale et la Haute-Macédoine.

CLIMAT ET VÉGÉTATION. ⊘⊘ D'une manière générale, les plaines littorales, et les vallées ouvertes qui les prolongent quelque peu à l'intérieur, ont le climat et les cultures propres aux régions méditerranéennes. La tiédeur des hivers (moyenne de janvier + 4° à Scutari, + 8° à Durazzo) n'est interrompue que par le souffle glacé de la " Bora " venue des monts neigeux. Les étés sont très chauds et secs. Ces caractères s'accentuent naturellement du Nord au Sud. Ainsi l'oranger et le citronnier ne mûrissent leurs fruits que sur la côte bien abritée qui s'étend au pied de la Chimara. Mais l'olivier, le mûrier, le figuier, la vigne se trouvent partout jusqu'à 600 ou 700 mètres d'altitude dans les bassins de Scutari, Kroja, Tirana, Elbassan, Berat, Argyrocastro, etc., et ce sont les plantes ordinaires du maquis : chênes verts, arbousiers, myrtes, buissons épineux et toujours verts, qui couvrent les collines et les avant-monts.

Les plateaux et les montagnes de l'intérieur (plus de la moitié de l'Albanie est au-dessus de 1000 mètres) ont, au contraire, des hivers rudes pendant lesquels la neige tombe avec abondance. Les pluies, amenées surtout à l'automne et au début du printemps par le sirocco, vent du Sud-Ouest, s'abattent en grosses averses qui donnent un total de plus d'un mètre en moyenne par an. Mais l'été demeure très sec et la chaleur est grande, au moins dans les vallées et les dépressions. De là les fortes oscillations des cours d'eau, tour à tour torrents furieux, profonds et larges, constituant d'infranchissables barrières, ou simples lits de cailloux que l'on passe partout à gué.

Au-dessus de 700 mètres, oliviers et maquis toujours verts disparaissent brusquement et cèdent la place aux ormes, aux platanes, aux chênes, puis aux hêtres et aux sapins. Mais la vraie forêt est rare, et là même où, de loin, apparaissent de grandes taches de verdure sombre, on ne trouve trop souvent en s'aprochant que des taillis souffreteux, des broussailles, des touffes d'herbes dures.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Les Albanais, appelés Arnaoutes par les Turcs, se donnent à eux-mêmes le nom de Skipétars. Leur origine est fort controversée. On tend cependant à les considérer comme les descendants directs des Illyriens. Ce serait donc une des races autochtones les plus anciennes de l'Europe, que la montagne protégea contre les invasions étrangères (Cf. les Basques descendant des Ibères). Le type le plus pur se trouve dans l'Albanie du Nord : haute taille, tête ronde, face large, front carré, nez aquilin. Les bruns forment la majorité, bien que les blonds ne soient pas rares. Dans l'Albanie méridionale, au Sud de la rivière Skoumbi, les croisements avec les étrangers ont altéré la pureté du type originel. Les Albanais se divisent, du reste, eux-mêmes en Guègues ou Albanais septentrionaux, et en Tosques ou Albanais méridionaux. Nous retrouvons ainsi, dans la répartition des populations, cette distinction entre le Nord et le Sud que la description du sol nous fit déjà connaître. Et cette distinction est ancienne, puisque Strabon indiquait déjà la " Via Egnatia ", qui emprunte la vallée du Skoumbi, comme la frontière entre les Illyriens et les Épirotes.

On retrouve en Albanie des formes d'une vie sociale très archaïque qui a depuis longtemps disparu du reste de l'Europe, et que l'on peut comparer à l'organisation des tribus du Rif marocain.

Les Guègues de l'Albanie du Nord, souvent désignés sous le nom de Malisores ou Montagnards, ont conservé jusqu'à nos jours une complète indépendance. Au temps où ils étaient soumis, nominalement, à la domination turque, ils n'ont jamais été astreints au service militaire. Ils se groupent en une cinquantaine de tribus (les Mirdites, Klementi, Hoti, Kastrati, Poulti, Shoshi, Dibra, Mati, etc.), dont les unes comptent plusieurs milliers d'hommes en état de porter les armes, tandis que d'autres sont réduites à quelques groupes de maisons. Chaque tribu comprend un nombre variable de " Bajraks ", ensemble de familles reconnaissant l'autorité d'un conseil de notables appelés Bajraktars (porte-étendards). Dans chaque famille, enfin, l'ancêtre conserve un pouvoir très fort sur tous ses descendants habitant sous le même toit que lui.

L'état de guerre existe presque constamment entre tribus voisines et se manifeste non par des attaques en bandes, mais par des razzias isolées, des guets-apens, des attaques individuelles. A l'intérieur même de la tribu il y a hostilité permanente entre familles et stricte obligation, pour tous les membres de la famille, de " reprendre le sang " sur n'importe quelle personne, les femmes exceptées, de la famille ennemie. Ce devoir de vendetta, de tribu à tribu et de famille à famille, est, en somme, le trait essentiel de la vie sociale albanaise. Ainsi s'explique la proportion très élevée des morts violentes (21 pour 100 chez les Orosi, 24 pour 100 chez les Kasneditì, 32 pour 100 chez les Spatchi, 39 pour 100 chez les Toplana), le caractère sauvage, soupçonneux

de l'Albanais, son ignorance, son mépris du travail manuel, son amour de l'indépendance complète, son individualisme excessifs (1), ses habitudes de brigandage, sa bravoure indéniable. L'Albanais est toujours sur ses gardes. Sa maison est une forteresse : la "Koula" (la tour) aux murs épais percés de meurtrières ou de rares et petites fenêtres ne s'ouvrant qu'au ras du toit. Ces Koulas ne se groupent point en villages, mais sont largement isolées les unes des autres. A la nuit tombante, la maison est soigneusement close et nul ne se hasarde à en sortir. On cite des exemples de familles où, pendant des années, les mâles n'ont pas quitté l'intérieur de leur Koula ! La vendetta est parfois tempérée ou momentanément suspendue par la " Bessa " (sauvegarde). Par exemple, les femmes jouissent toutes du privilège de Bessa et ne sont pas atteintes par la vendetta. De même l'agriculteur qui irrigue sa terre à son tour d'eau. Parfois, le conseil des Bajraktars décrète la Bessa entre deux familles ou deux tribus ennemies. Enfin, suivant un usage que l'on retrouve chez nombre de peuples primitifs, la Bessa est conférée obligatoirement à quiconque a franchi le seuil de son ennemi, car nul n'a le droit de refuser l'hospitalité à qui la demande. La Bessa ne cesse de le protéger que lorsqu'il s'est éloigné à plus d'une portée de fusil.

Le Tosque, ou Albanais du Sud, diffère à maints égards du Guègue. La langue qu'il parle s'éloigne du dialecte guègue autant que le provençal du français. Il est de race moins pure, par suite d'alliances fréquentes avec les Valaques et les Grecs. Plus mou, plus louvoyant, moins fidèle dans ses amitiés, il a atteint un stade de civilisation plus avancé. Sans doute, dans les districts montagneux et éloignés de la côte, les mœurs du Tosque ne diffèrent guère de celles du Guègue. Il a conservé le régime de la tribu et l'habitude de la vendetta. Mais, dans la région qui s'étend d'Elbassan à Argyrocastro, et où dominent les Albanais musulmans, le régime du "clan" remplace le régime de la tribu. La terre appartient à un petit nombre de grands propriétaires, Beys ou Pachas, qui la font cultiver par des métayers à demi-part. Ces métayers sont, non pas des serfs, mais des clients dévoués au maître jusqu'à la mort, et qui, au premier signal, accourent avec leurs fusils vers sa koula. Ces Beys, parfois assez instruits, forment ainsi une véritable aristocratie féodale dont l'autorité s'exerce, même en dehors de leur clientèle, par l'intermédiaire de personnages religieux, "cheicks" ou "hodjas", vénérés dans le pays. En cas de besoin, ils prennent à leur solde des condottieri de métier.

La koula est encore une forme d'habitation fort employée. Les koulas des beys, des riches propriétaires, se transforment même parfois en véritables châteaux forts avec large cour intérieure ceinte de hautes murailles et de tours. Mais, comme la sécurité est beaucoup plus grande, et que la vendetta s'est fort atténuée, la petite maison de pierre à vérandah est la demeure ordinaire du paysan, et, au lieu de se disperser çà et là, ces maisons se groupent en hameaux, en villages paisibles.

Déjà divisés par la langue et les habitudes de vie, les Albanais le sont plus encore par la religion.

Au Nord, les catholiques forment un groupe compact allant des Alpes Albanaises aux environs de Tirana.

C'est la confédération des Mirdites, dont les chefs religieux sont les évêques ou archevêques de Scutari, Durazzo et Oroshi. La religion, tout extérieure, se borne à l'observance rigoureuse des jeûnes et des pèlerinages, mais est demeurée sans influence sur la vie morale. Ils entrent à l'église sans quitter leurs armes et se fusillent à la sortie. Les Mirdites étaient depuis un temps immémorial sous le protectorat moral de la France qui leur avait même fait confirmer, au Congrès de Berlin, leurs privilèges (autonomie intérieure sous le régime turc). Mais l'Autriche sut gagner à sa cause leurs chefs religieux et civils, et ces catholiques Albanais, par une véritable trahison, se rangèrent, dans la dernière guerre, aux côtés de nos ennemis.

La grande majorité des Albanais adopta l'Islam. Mais ils sont divisés en Musulmans d'observance régulière, et Bektaschites (région de Tirana et d'Elbassan). De plus, ils vivent dans des conditions sociales très diverses qui modifient leur mentalité. Les plus fanatiques, ceux du Nord, mêlés aux catholiques, ont conservé le régime de la tribu. Les Bektaschites sont, au contraire, pacifiques et fort tolérants.

Les Orthodoxes, enfin, sont nombreux dans la région de Durazzo, la Chimara, le pays de Koritsa et de Bérat, et, en général, dans l'Albanie du Sud.

Aux purs Albanais il convient d'ajouter quelques éléments hétérogènes, assez peu nombreux du reste : Koutso-Valaques de la région de Koritsa et du Tomor, menant ici, comme dans tous les Balkans, la vie de bergers transhumants ; Grecs commerçants habitant surtout les villes : Delvino, Argyrocastro, Durazzo et Valona, enfin des Tziganes disséminés un peu partout.

SITUATION ÉCONOMIQUE. Aucune statistique ne nous permet de donner une idée exacte des ressources de l'Albanie. Du reste, ces ressources sont fort minimes, comme il est naturel dans un pays couvert presque en entier de montagnes et de hauts plateaux.

L'Albanais est avant tout un pasteur. Chaque famille possède son troupeau de chèvres et de moutons élevés moins pour la viande que pour le lait, qui sert à la fabrication des fromages, pour la laine et la peau. De même, partout où la culture est encore possible, chacun a ses champs de maïs, d'orge, de seigle et de tabac, et son jardin où l'on cultive surtout le haricot, l'ail, l'oignon et

(1) Voici quelques exemples significatifs de ces habitudes d'individualisme : 1° Dans le bataillon albanais d'Essad Pacha, qui combattit à nos côtés en Macédoine, on ne put jamais apprendre aux hommes à marcher par quatre et l'on eut grand'peine à les faire aller par deux. — 2° Les hommes ne mangeaient point ensemble et chacun faisait sa cuisine pour soi dans sa gamelle. — 3° On eut fort à faire pour les persuader de la nécessité de monter leurs tentes par groupes de trois ou de six ; chacun s'en allait avec sa toile de tente et s'installait de son mieux, individuellement.


ALLEMAGNE
PRAGUE
Olomouc
Brno
Bratislava
BUDAPEST
Debreczen
Oradia Mare
Cluj
Szegedin
Subotica
Temisoara
Zagreb
Trieste
Lwow
Lemberg
Tarnopol
Kamenets Podolsk
Odessa
Kichinev
Akkerman
Bolgrad
Sibiu
Brasov
Alpes de Transylvanie
Braila
Ploiesti
BUCAREST
Craiova
Constantsa
Varna
Bourgas
Silven
SOFIA
BELGRADE
Banjaluka
Spalato
Sarajevo
Mostar
Nich
Uskub
Monastir
Salonique
Rhodope
Philippopoli
Andrinople
CONSTANTINOPLE
Scutari
Brousse
MER NOIRE
Bari
Brindisi
Tarente
Golfe de Tarente
Foggia
Salerne
Durazzo
Elbassan
Valona
Otrante
Mt Olympe
Janina
Larissa
Samothrace
Mt Athos
Lemnos
Skyros
Smyrne
Samos
Andros
Patras
Zante
Cephalonie
Leucade
Corfou
MER IONIENNE
Candie
CRÈTE
Karpathos
Rhodes
Santorin
Cerigo
MÉDITERRANÉE
ÉTATS BALKANIQUES
Légende
Altitudes
Profondeurs
Échelle

le piment. Peu de blé ; on fait, avec la farine de maïs, un pain grossier qui est, avec les laitages et les œufs, la nourriture presque unique du montagnard.

Les parties de la région littorale qui ont pu être mises en cultures sont les plus riches et les plus productives. Les arbres fruitiers, la vigne, le mûrier, l'olivier surtout y trouvent les conditions de sol et de climat qui leur conviennent. Le maïs est cultivé sur d'assez vastes surfaces, et, aux moutons, s'ajoutent, en petit nombre du reste, bœufs et buffles nécessaires aux labours et aux charrois. Au total, tout cela est peu de choses et ne donne lieu qu'à un trafic des plus réduit. L'Albanie exporte vers Trieste, Venise, l'Égypte, des laines, des peaux, un peu de bétail, du bois de construction et de chauffage, de l'huile d'olive. Elle reçoit du café, du riz, des armes, des métaux travaillés et des tissus. L'absence de voies ferrées, l'extrême rareté des routes carrossables sont un obstacle majeur au développement des relations de l'Albanie avec l'extérieur, et même au trafic intérieur. Il n'existe pas une seule route unissant le Nord et le Sud du pays. De l'Ouest à l'Est, la seule voie utilisable pour les voitures est celle qui, partant de Santi-Quaranta, parvient à Florina et Monastir par Liaskovic et Koritsa. Quelques tronçons de routes mènent de Durazzo à Tirana, Elbassan et Bérat. Partout ailleurs, de mauvais sentiers muletiers, souvent impraticables en hiver, sont les seuls moyens de communication.

LES VILLES. ⊘⊘ La meilleure rade de la côte est Valona (10 000 habitants), sur une baie profonde et bien abritée. Durazzo (l'ancienne Dyrrachium, point de départ de la "Via Egnatia", l'unique voie romaine traversant d'Est en Ouest la péninsule des Balkans), n'est qu'un mouillage médiocre. Par contre, Santi-Quaranta, au Sud, et Saint-Jean-de-Medua, au Nord, peuvent recevoir les plus grands navires et prendront de l'importance quand les voies ferrées les uniront l'une à la Serbie, l'autre à la Thessalie grecque et à l'Épire, dont elles sont les débouchés naturels.

Dans la région littorale, Scutari (Skodra en albanais), 45 000 habitants, est la plus importante ville d'Albanie. Elle résume, du reste, les caractères du pays tout entier avec sa population bigarrée (26 000 musulmans, 14 000 catholiques, 4 000 orthodoxes, quelques juifs et tziganes), son "Bazar" dominé par la citadelle, ses maisons isolées les unes des autres, ayant chacune leur jardin entouré de hautes murailles, ses rues étroites, tortueuses, bordées de murs sans ouvertures, propices aux embuscades et aux guets-apens.

Alessio (3 000 habitants), près de l'embouchure du Drin, Kroya (6000 habitants), Tirana (17 000 habitants), dans la plaine de Bregoumatia, Kavaja (5 000 habitants), Pekinjé, Fieri dans la Mousakja, Delvino, sur la route de Santi-Quaranta à Janina, sont entourés de belles cultures et de bois d'oliviers.

A l'intérieur, Bérat (15 000 habitants), sur le Lioumi, Elbassan (20 000 habitants), Argyrocastro (6000 habitants), habités surtout par des Albanais musulmans et des Valaques orthodoxes, sont les capitales des Tosques, comme le bourg misérable d'Oroshi est le centre religieux et politique des Mirdites catholiques. Dibra (4000 habitants) sur le Drin, Struga, Ochrida, bien que purement albanaises, appartiennent à la Serbie nouvelle. Koritsa (20 000 habitants) enfin, où à l'élément albanais se mêlent des Macédoniens, des Grecs, des Valaques, est la ville la plus européanisée — oh ! très relativement — d'Albanie, grâce à l'influence exercée par les émigrants, surtout Valaques, revenus d'Amérique.

CHAPITRE XVII

LA GRÈCE

Le Royaume de Grèce est né en 1830 lorsque, avec l'aide de la France, de l'Angleterre et de la Russie, les insurgés Hellènes parvinrent à s'arracher au joug turc qui pesait sur eux depuis quatre siècles. D'abord réduit à la presqu'île de Morée, à la Grèce centrale (Étolie, Phocide, Attique) et aux Cyclades, il obtint successivement les Iles Ioniennes en 1863, la Thessalie en 1883, l'Épire, la Macédoine grecque, la Chalcidique et la Crète en 1913.

Enfin, la Grande Guerre, à laquelle des divisions helléniques prirent une part tardive mais intéressante, permit au peuple grec d'acquérir, avec les Iles Egéennes qui lui manquaient encore (Chios, Lesbos, Lemnos, etc.), la majeure partie de la Thrace, c'est-à-dire le littoral Nord de la Mer Egée et de la Mer de Marmara jusqu'au delà d'Andrinople, jusqu'aux rivages de la Mer Noire et aux portes de Stamboul. Bien plus, Smyrne et une importante portion de l'Anatolie Occidentale échappèrent aux Osmanlis et furent rattachées à l'Hellade. Ainsi a pris fin le régime anormal, intolérable, qui maintenait des millions d'Hellènes sous la domination étrangère. Certes, tous les Grecs ne sont pas encore "rachetés". Ceux de Byzance,

de Rhodes, de Chypre, des rivages Sud et Nord de l'Asie Mineure demeurent hors de la patrie. Mais cette situation qui, au reste, peut se modifier, se trouve en quelque sorte compensée par le fait que les nouveaux territoires attribués au royaume (notamment dans la Thrace méridionale et l'intérieur du vilayet de Smyrne) renferment une minorité sérieuse d'allogènes : Bulgares, Turcs, Juifs, Aromounes, etc. Dans l'ensemble, le nouvel État grec doit comprendre environ 6 000 000 d'Hellènes et 2 000 000 d'allogènes, alors que la Grèce de 1912 comptait 2 600 000 habitants seulement ! et celle de 1914 : 4 820 000.]

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE — TRAITS GÉNÉRAUX

RELIEF. ⌀⌀ Si l'on regarde une carte, même à très petite échelle, des pays Grecs, ou plus exactement des pays Égéens, on est incontinent frappé par la complication du relief sur un étroit espace, le grand nombre de petits bassins, clos de hautes montagnes, les dentelures infinies d'un rivage déchiqueté comme une dentelle, la multitude des îles et des îlots qui prolongent la terre ferme et l'unissent, comme les piliers d'un pont gigantesque, soit à l'Italie par les Iles Ioniennes, soit à l'Asie par les Cyclades. Cette architecture de l'Égéide s'explique par son passé géologique.

Dès l'époque primaire il y eut, sur l'emplacement actuel de la Macédoine, de la Roumélie et de la Mer Égée, un continent (granites, micachistes, gneiss, marbres) sur les flancs duquel, aux temps tertiaires, vinrent se mouler les chaînes plissées des Alpes Albanaises et du Pinde, formées de roches calcaires. Ces plissements furent accompagnés et suivis d'une série d'effondrements qui se prolongèrent jusqu'au début des temps quaternaires. Tandis que les tièdes eaux méditerranéennes envahissaient les fosses les plus profondes, se glissaient entre les murailles des hauts monts, s'insinuaient par mille lézardes dans la moindre anfractuosité des rocs, rejoignaient même les sombres mers du Nord par la double entaille des Dardanelles et du Bosphore, certaines parties de l'ancien continent, épargnées par les bouleversements du sol, demeuraient en saillie. Ainsi naquirent les îles grandes et petites, et les hauts promontoires où tremble parfois la blancheur d'une colonne; et les écueils où tant de navires se brisèrent depuis que Sidoniens et Tyriens commencèrent à fréquenter les mers grecques; et les plaines vastes comme la Thrace et la Thessalie ou larges de quelques centaines de mètres, complètement fermées par une ceinture de montagnes (bassins du lac Copaïs en Phocide, de Janina en Épire, de Tégée et du Stymphale en Arcadie), ou s'ouvrant par une brève façade sur la mer caressante, telles les plaines de Messénie, de Laconie, de l'Attique, etc. Aux bords des fosses marines jaillirent çà et là — même à l'époque historique — des volcans, tels les cônes de Koumi en Eubée et ceux de Santorin, dont les falaises de laves entourent, comme d'un mur prodigieux, l'ancien cratère envahi par la mer. Et pour compléter la ressemblance — si naturelle d'ailleurs — avec les rives de la Mer Tyrrhénienne, les tremblements de terre ne manquent pas plus en Grèce qu'en Sicile ou en Campanie. Il ne se passe point d'année où le sol ne tremble à maintes reprises de façon fort sensible, et si les séismes désastreux sont heureusement rares, ceux de 1893 à Zante, de 1894 en Locride et en Eubée ont laissé dans l'âme des survivants un ineffaçable souvenir.

Ainsi formée de compartiments multiples, la Grèce se prêtait à merveille au particularisme de la cité antique, petite mais libre république qui, du haut de son acropole, embrassait aisément l'étendue de son territoire ; et, comme nombre de ces compartiments s'ouvrent sur la mer, comme le moyen le plus aisé d'aller de l'un à l'autre est de se confier au "sourire innombrable des flots", les Hellènes devinrent très vite et très tôt des marins, des colonisateurs qui, de Chypre à Marseille, de Cyrène à Olbia, couvrirent de leurs comptoirs les côtes méditerranéennes.

CLIMAT ET VÉGÉTATION. ⌀⌀ Les contrastes que l'on observe à brève distance entre plaines et montagnes, l'étonnante variété du relief et de l'exposition se traduisent par de sensibles différences dans le climat et la végétation des diverses régions grecques. Sans doute elles sont en général comprises dans la zone climatique dite méditerranéenne ou subtropicale, dont nous connaissons d'ailleurs les caractères généraux : hivers tièdes, étés longs, chauds et secs, pluies médiocres tombant en peu de jours et presque uniquement de l'automne au début du printemps; végétation spéciale où prédominent les plantes toujours vertes capables de supporter sans mourir les longues sécheresses des étés, etc.

Localités	Latitude.	Altitude	Tempér. moyennes de l'année.	Tempér. moyennes du mois le plus froid.	Tempér. moyennes du mois le plus chaud	Écart.	Pluie en millimètres.	Saison des pluies.
Athènes...... ..	37°58	103 m.	17°3	8°2	27°0	18°8	402	Octobre-Avril.
Syra	37°26	—	18°2	9°4	26°8	17°4	503	—
Corfou...... ..	39°38	—	17°2	9°5	25°7	16°2	1 245	—

Mais cela n'est tout à fait exact que pour les plaines côtières et les îles. Les monts, les hauts bassins fermés de l'intérieur doivent à leur altitude un climat hivernal singulièrement plus froid, une moyenne analogue à celle de l'Europe Centrale. Oranges et mandarines mûrissent mal, même à Athènes, et disparaissent au Nord de l'Attique. L'olivier est absent des plaines thessaliennes ou macédoniennes. En hiver, peu d'heures suffisent pour passer des rivages ensoleillés aux monts couverts de neige. Par contre, pendant les journées accablantes du torride été, quand l'atmosphère des plaines basses vous brûle

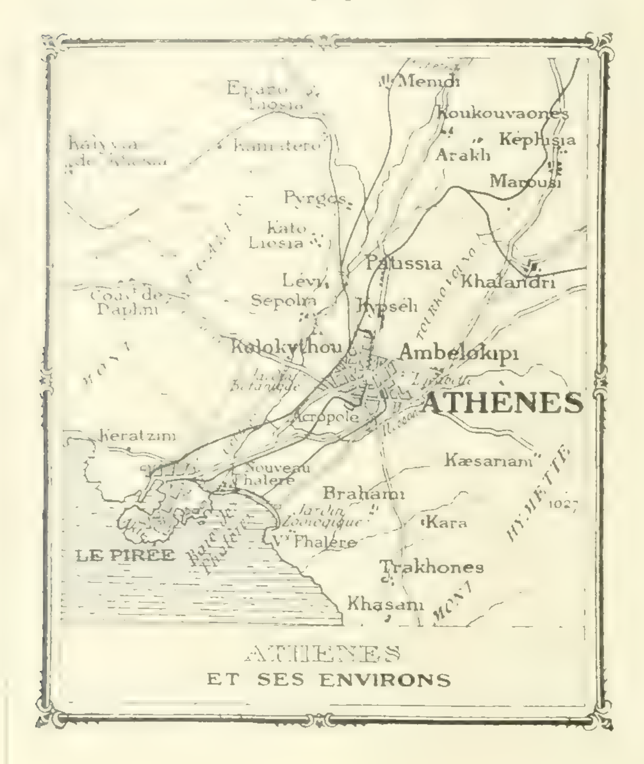


comme un souffle de fournaise, vous trouvez aisément là-haut, dans la montagne, les eaux jaillissantes des fontaines qui murmurent à l'ombre des platanes, et la brise fraîche qui monte de la mer.

Les pluies mêmes ne tombent point partout d'égale façon. Sur les pentes occidentales du Pinde, des Monts d'Étolie, du Lycée Arcadien, dans les Iles Ioniennes aussi, les vents d'Ouest amènent de copieuses averses (1 245 millimètres à Corfou, 1 351 à Argostoli, 1 245 à Karpenisi en Étolie, 997 à Kyparissia d'Arcadie). Elles suffisent à nourrir sans trop de parcimonie l'Achéloüs et l'Alphée, entretiennent les sources, pourvoient aux besoins de pâturages verdoyants et de forêts assez touffues où prédominent, suivant l'altitude, pins d'Alep, chênes, chataigniers, mélèzes ou sapins. L'Est de l'Hellade est singulièrement plus sec. L'Argolide, l'Attique, les Iles Égéennes ne reçoivent guère plus de 40 centimètres d'eau, en soixante ou quatre-vingts jours. L'été, quand les vents étésiens glissent avec douceur sur la mer soyeuse, trois et quatre mois se passent sans qu'un nuage ne vienne voiler l'azur profond du ciel. Aussi les torrent s'épuisent, les bonnes sources deviennent une rareté. Sur les pentes des montagnes, le maquis (Longos) d'arbousiers, de cystes, de lentisques, etc., remplace la forêt. Il doit même céder la place, en bien des lieux, à la maigre végétation des garrigues (Phrygana), dont les buissons parfumés d'asphodèles, de sauges, de lavandes, que butinent les abeilles, s'accrochent au roc dépouillé. Enfin, cette frêle parure est même refusée aux monts les plus déshérités, et, de Cythère à Florina, ils érigent dans la lumière l'absolue nudité de leurs cimes dont rien ne voile la robuste architecture, le dessin tracé par la main d'un dieu.

LE PAYSAGE GREC. ⌀⌀ Le paysage grec

est généralement de dimensions restreintes. On sétonne de voir combien petites étaient les acropoles les plus célèbres, et les rares plaines fertiles si âprement disputées entre cités rivales. On devine qu'il faut réduire dans de fortes proportions les exploits des



ATHÈNES
ET SES ENVIRONS

guerriers chantés par les poètes, racontés avec un tel luxe de détails par les historiens. Mais, dans son cadre étroit, ce paysage est le plus beau du monde. Montagnes, plaines, rochers, îles lointaines, et la mer et le ciel y composent une merveilleuse symphonie de formes harmonieuses, de couleurs riantes, de parfums subtils. Nulle part la lumière n'est plus pure, l'air plus léger. Nulle part on ne se sent entouré de plus de noblesse et nulle part il n'est plus doux de laisser couler les heures dans la seule contemplation des teintes diverses que revêt la nature quand le soleil s'éveille aux premiers frissons de l'aube, ou qu'il "devient roi", comme disent les Hellènes, dans l'éblouissement pourpre du couchant.

Certes, pour goûter pleinement les joies profondes que réserve le pèlerinage de l'Hellade, il n'est point inutile de s'être fait quelque peu " une âme antique " et de connaître avec de suffisants détails le merveilleux passé de ces lieux illustres. Ainsi l'on vivifie les ruines les plus insignifiantes, on donne une âme au moindre rocher, on replace les Nymphes sous le miroir des sources, les Dryades à l'ombre des forêts. On croit deviner encore, au milieu des nuées de l'Olympe, l'auguste assemblée des Immortels, et l'on cherche dans la nuit transparente le croissant argenté qui brille au front d'Artémis. Il n'est pas jusqu'aux Croisés francs du XIII[e] siècle, aux rudes compagnons d'un Geoffroy de Villehardouin, d'un Guillaume de Champlitte, barons d'Achaïe, ducs d'Athènes et de Sparte, dont un Français ne doive être capable de retrouver les traces aux puissantes forteresses campées, de Mistra et Malvoisie à Salonique, sur la crête des rocs. Mais, même en dehors de toute réminiscence classique, la Grèce vaut par elle-même, par la seule eurythmie de ses formes, la variété de ses paysages, la magie de sa lumière. Il faut la voir lentement, amoureusement pourrait-on dire, avec la tendre passion que l'on vouerait à la plus belle des créatures mortelles. Il faut errer à pied ou à mulet à travers ses montagnes, ses maquis où chantent les cigales, ses gorges sèches qu'embaument myrtes et lauriers-roses, il faut coucher dans les " Khani ", chez les paysans hospitaliers, ou, mieux encore, à la belle étoile ; il faut connaitre les heures uniques des levers de soleil sur les plateaux arcadiens, les rivages de l'Eubée, les blanches colonnes du cap Sunion; il faut encore avoir erré d'île en île, comme Ulysse, à bord d'une barque de pêcheurs, et dormi à l'aiguade, sur le sable tiède de la plage, bercé par le murmure assourdi de la mer. Alors on saura ce qu'est l'Hellade, on comprendra les raisons du " Miracle grec " et pourquoi ce pays de si médiocre surface tient une telle place dans l'histoire des hommes.

LES RÉGIONS PRINCIPALES DE L'HELLADE

Iles Ioniennes, Morée ou Péloponèse, Grèce Centrale, Thessalie et Épire, Iles de l'Archipel, Macédoine et Thrace, Smyrne enfin, telles sont aujourd'hui les grandes divisions naturelles des pays grecs.

LES ILES IONIENNES. Les Iles Ioniennes forment, pour le voyageur venu de l'Occident, la première escale et comme une transition heureusement ménagée par la nature entre l'Italie et l'Hellade. C'est par elles que l'antique civilisation grecque se glissa dans la péninsule voisine. En revanche, ce sont elles qui, de tous les pays égéens, demeurèrent le plus longuement possession vénitienne. On retrouve dans la physionomie des Corfiotes la grâce langoureuse, dans leur esprit le goût de l'ironie, la vivacité moqueuse qui caractérisent tant d'habitants de la République Sérénissime, de même que la végétation luxuriante, la verdeur de Corfou et de Zante tiennent plus de la Sicile ou de la Grande Grèce que de la Grèce proprement dite.

Corfou (Kerkyra), l'ancienne Corcyre, allonge en face de l'Épire son corps mince, taillé en faucille, que recouvrent en partie les plus belles olivettes du monde. L'oranger, l'amandier et la vigne mûrissent leurs fruits à l'ombre frêle des grands arbres. Céphalonie et Zante (Zakinthos) en face du golfe de Patras, rivalisent avec Corfou par la fécondité des terres, l'exubérance magnifique de leur flore : " Zante fior di Levante ", disaient les Vénitiens. Leucade et Ithaque complètent avec quelques



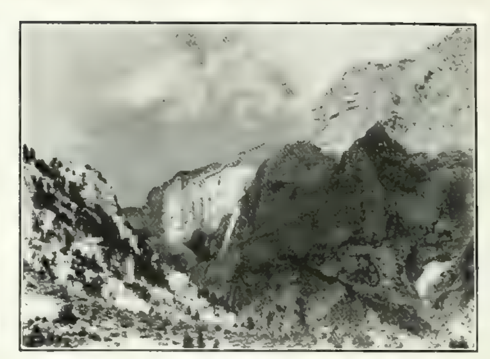
ATHÈNES · L'ACROPOLE. L'Athènes primitive [illegible] cette roche aux flancs abrupts, citadelle dressée par la nature [illegible] attique. Plus tard l'Acropole devint un immense sanctuaire [illegible] grandit tout autour de lui. Sa parfaite [illegible] a résisté aux [illegible] des hommes. *Au premier plan, les oliviers de la " blanche Colone " célébrés par les chœurs de Sophocle, puis le quartier du Céramique et de l'Agora, les ruines ambrées des temples où " les cavaliers de Phidias célèbrent leur fête éternelle ", enfin, fermant l'horizon, la barrière bleuâtre de l'Hymette.* Cl. Fréd. Boissonnas



COUVENT DU MÉGASPILÉON. *Le plus célèbre des monas- [illegible] au roche, comme les alvéoles d'une ruche, aux parois de la montagne, et entouré d'une oasis d'oliviers, de vignes, de petits champs en terrasses.* Cl. FRED. BOISSONNAS.



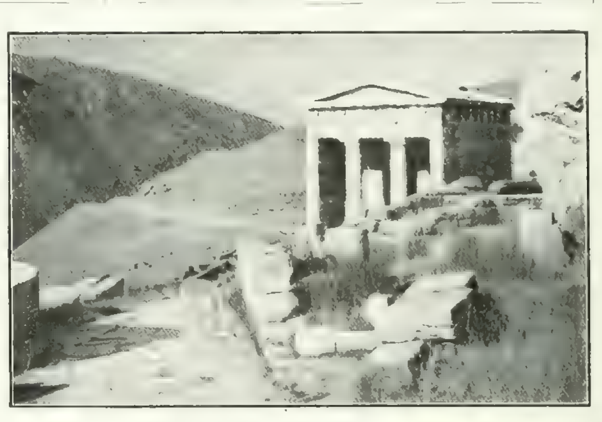
NÉMÉE. *Du temple de Zeus seules subsistent trois colonnes se détachant sur le ciel bleu.* Cl. FRED. BOISSONNAS.



LES GORGES DU STYX. *Au nord du plateau d'Arcadie, ce paysage tourmenté, cette gorge profonde et sombre, où les eaux noires d'un torrent se perdent dans les fissures de la roche, symbolisèrent l'entrée du monde infernal.* Cl. FRED. BOISSONNAS.



LES MÉTÉORES. *A l'angle Nord-Ouest de la plaine Thessalienne, l'érosion isola une série de masses rocheuses, aux formes fantastiques. Sur leurs sommets, les moines du Moyen Age parvinrent à construire des couvents d'accès extrêmement malaisé, lieux merveilleusement choisis pour la retraite et la vie contemplative.* Cl GRANGER.



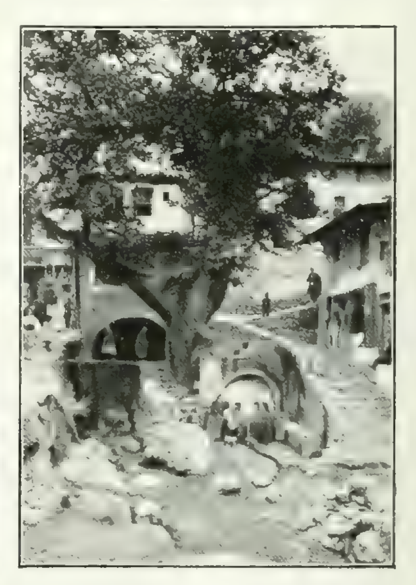
DELPHES : LE TRÉSOR DES ATHÉNIENS. *Aux pieds des hautes parois du Parnasse, près de l'antre sacré où prophétisait la Pythie, les fouilles de l'École française d'Athènes ont mis au jour les ruines grandioses de Delphes : temples, trésors, stade, voie sacrée, statues et bas-reliefs, inscriptions par milliers.* Cl. F. BOISSONNAS.



[illegible]



LA TROUÉE DU VICOS. *L'un des rares et difficiles passages transversaux que les eaux ont taillé à travers les chaînes calcaires du Pinde, entre l'Épire et la Thessalie.* Cl. F. BOISSONNAS.



UN BOURG ÉPIROTE. *Dans la fraîcheur du matin, près de la fontaine qu'ombrage un platane vénérable, "pappas" (prêtres) et paysannes devisent avec calme.* Cl. BOISSONNAS.

îlots (Paxos, Antipaxos) le groupe des Sept Iles, l'Heptanèse des Grecs. Les archéologues y cherchent la trace du palais d'Ulysse, des porcheries du bon Eumée, se querellent sur l'exact emplacement de la fontaine où le héros apparut à Nausicaa. Peuplées de 260 000 habitants, soit 109 au kilomètre carré, densité très supérieure à celle que l'on trouve dans les autres régions du royaume, les Iles Ioniennes ont comme principales cités : Corfou (20 000 habitants), Argostoli (10 000 habitants), sur l'une des rades les plus vastes, les plus sûres de la Méditerranée, chef-lieu de Céphalonie, et Zante (14 000 habitants), dont les blanches maisons s'étagent au pied d'une hautaine forteresse.

LE PÉLOPONÈSE. De l'Heptanèse au Péloponèse la distance est courte, même si l'on se confie à l'un des petits voiliers qui glissent comme une mouette vers Patras ou Corinthe. On voit à l'horizon se profiler les hautes cimes des monts qui couvrent la majeure partie de la presqu'île : l'Erymanthe (2 355 mètres) et le Cyllène (2 374 mètres), le Lycée (1 420 mètres) et le Mont Ithôme, le Taygète (2 409 mètres) et le Parnon, entre lesquels se creusent les golfes d'Arcadie, de Messénie, de Laconie, de Nauplie, et que terminent à l'extrême Sud les hauts promontoires du Malée et de Matapan, en face de Cythère où Aphrodite naquit.

A l'intérieur, les plateaux d'Arcadie se vêtent encore de forêts de chênes où les bergers paissent leurs moutons. Partout un hérissement de montagnes âpres et sauvages, que l'hiver blanchit longuement, où le sol pauvre nourrit des hommes maigres, mais robustes, agiles, dont le type le plus parfait se trouve chez les Maïnotes du Taygète. Par contraste avec les hauts lieux, les plaines côtières, petites mais fertiles, se couvrent de vignobles (les fameux raisins de Corinthe), de champs de blé et de maïs, de mûriers et figuiers, d'oliviers, d'amandiers, à quoi se mêlent, en Messénie, l'orange et le citron. Quelques dolines et poljes, dépressions effondrées au milieu des monts calcaires, se prêtent aussi aux cultures (bassin de Tripolis) ; l'une d'elles enferme les eaux noires du lac Stymphale, encore hantées par l'ombre d'Héraclès.

La ville principale, Patras (37 000 habitants), active et prospère, sans grand pittoresque, exporte vins et raisins. Partout autour d'elle, dans les plaines d'Elide comme aux rives mouvementées du golfe de Corinthe, les ceps vigoureux, taillés assez bas, mais vieux parfois de plus de cent années, poussent sur le sable et le caillou ; le gris argenté des oliviers, le vert sombre des cyprès très nombreux tranchent sur la teinte rougeâtre ou ambrée des collines pierreuses. Vers l'Est, par le Château de Morée et par Aigion, on gagne Corinthe, les ruines de son acropole et son isthme étroit, clé de la Morée, aujourd'hui percé d'un canal. A l'Ouest, négligeant la moderne Pyrgos (13 000 habitants), on va aux bords de l'Alphée contempler ce qui reste d'Olympie et rêver longuement devant la *Victoire* de Pæonios, l'*Hermès* de Praxitèle, l'enceinte sacrée de l'Altis où s'affirmait tous les quatre ans, par la célébration des grands jeux, l'unité de l'hellénisme en face de la barbarie. De là, par Andritséna, Karytèna, les ruines de Phigalie, le temple de Bassae, le mieux conservé des sanctuaires grecs, d'un charme si mélancolique dans la solitude des bois où il repose, on gagne la riante plaine de Messénie (ville principale Kalamata, 15 000 habitants), riche en produits de toutes sortes, le mont Ithôme, les restes de Messène et de Mégalopolis, la rade fameuse de Navarin. Une étroite et sauvage coupure ou " langada " entaille le Taygète en face de Kalamata. Elle conduit à Mistra, étonnante Pompéï byzantine étagée au pied d'un château des Villehardouin, puis à Sparte, autrefois puissante rivale d'Athènes, aujourd'hui médiocre petite ville endormie sur les bords de l'Eurotas, tout parfumés de lauriers-roses. Au Sud-Est, Monemvasia ou Malvoisie n'a plus de vignes, mais conserve de son brillant passé d'intéressantes fortifications vénitiennes. Au Nord, par Tripolis (10 000 habitants), les ruines de Tégée et de Mantinée, on descend sur la plaine sèche de l'Argolide. Là grandirent, aux premiers âges de l'histoire grecque, les puissantes acropoles de Mycènes, de Tyrinthe, d'Argos et le royaume d'Agamemnon. Aujourd'hui, peu de paysages au monde égalent la majesté du cadre fauve, aride et nu au milieu duquel s'érigent les remparts colossaux de l'antique Mycènes. Argos survit dans la petite ville moderne (8 000 habitants) qui remplaça la vieille capitale du " Roi des Rois ". Sur la côte, l'aimable Nauplie sourit au pied du roc Palamède.

LA GRECE CENTRALE. Au delà du golfe et de l'isthme de Corinthe, la Grèce Centrale s'étend jusqu'aux golfes opposés d'Arta et de Lamia. La route longe la côte dentelée du golfe d'Egine rempli d'îles lumineuses, passe à Mégare, à Eleusis, et, par le col de Daphni, atteint le cœur de l'Attique, la petite plaine triangulaire où Athènes naquit. Autour d'elle, l'Hymette, le Parnès et le noble fronton du Pentélique barrent de leurs croupes marmoréennes les trois quarts de l'horizon. Vers le Sud, la plaine s'ouvre sur la mer en face de Salamine par une série de havres naturels, berceau du Pirée. Des oliviers centenaires, quelques vignes croissent comme autrefois sur les argiles de la blanche Colonne que le Céphise et l'Illissos traversent encore mais n'arrosent plus ! Nulle part en Grèce l'atmosphère n'est aussi transparente, la lumière plus nuancée, plus délicate, nul cadre ne

paraît mieux fait pour sertir cet incomparable joyau qu'est le rocher ambré de l'Acropole où l'âme d'Athéna hante encore les colonnades du Parthénon.

Après avoir connu dans l'antiquité la gloire la plus insigne qu'une cité puisse rêver, celle d'être l'École du monde, Athènes, ruinée par les invasions barbares, devint une fort médiocre bourgade où quelques centaines de maisonnettes se pressaient au pied de l'Acropole, et elle demeura telle jusqu'à la fin du régime turc. Mais, outre l'impérissable souvenir de sa gloire passée, elle parvint à garder jusqu'à nous ces magnifiques témoins du génie de ses fils : le Temple d'Athéna Parthénos, l'Erechtheion, le sanctuaire de la Victoire Aptère, les Propylées, le Theseion, les colonnes solitaires et colossales du grand temple de Zeus. Aussi les Grecs devenus libres firent-ils tout naturellement de ce bourg misérable la capitale de leur royaume. Et c'est aujourd'hui une fort agréable ville, bâtie de marbre blanc, un peu trop chaude l'été, un peu trop venteuse en tout temps, mais avenante et d'aimable accueil. La cité nouvelle n'a pu grandir sur l'emplacement exact de l'ancienne. Elle s'est développée plutôt sur l'autre flanc de l'Acropole, vers le Céramique et le rocher du Lycabette, que les maisons pressent chaque année plus étroitement.

Peuplée de 44 000 habitants en 1870, elle en avait 167 000 au recensement de 1907. A la même date, le Pirée, qui complète Athènes, en avait 73 000. (En 1920, Athènes et le Pirée réunis dépassent le chiffre de 300 000 habitants.)

A mesure que s'accroît l'étendue du royaume, l'influence d'Athènes grandit et tend à se hausser au rôle que l'antique cité de Périclès jouait dans la Méditerranée occidentale. C'est la vraie capitale de l'hellénisme au triple point de vue de la politique, de la vie intellectuelle et des affaires industrielles et commerciales. C'est à elle que les " Evergètes ", les Hellènes enrichis à l'étranger, font leurs donations les plus généreuses. C'est elle qui conserve pieusement les plus précieux trésors de l'antiquité. C'est chez elle que demeurent les diplomates étrangers, que s'élèvent les grandes écoles archéologiques. C'est d'elle que les Grecs, soumis à la domination des " Barbares " Bulgares ou Turcs, attendaient leur rédemption. Certes, l'ambition de bien des Hellènes ne s'arrête pas là, et ce ne sont point les nobles frontons du temple d'Athéna qui hantent seuls leurs rêves, mais la lourde coupole de Sainte-Sophie en exil aux rives du Bosphore. L'auront-ils un jour? C'est le secret des dieux.

Au delà du Parnès et des champs broussailleux que domine le tumulus de Marathon se creusent les plaines de Béotie dont le lac Copaïs — aujourd'hui desséché et transformé en fertile terroir planté de cotonniers — occupait une large part. Thèbes, l'illustre patrie d'Épaminondas, y somnole à l'ombre des platanes, non loin de Platées, où la fortune perse, déjà rudement atteinte à Salamine, connut l'irréparable désastre. A Leuctres, les Spartiates, jusqu'alors invincibles, ne purent résister au choc de la phalange thébaine. Les ruines d'Orchomène, celles de Goulas nous ramènent aux temps héroïques de la Grèce primitive. Au Sud, dans les forêts du Cithéron (1411 mètres), retentissaient les hurlements des Bacchantes, tandis qu'un ravin secret de l'Hélicon abritait les chœurs harmonieux des Muses.

Vers l'Est, la grande île d'Eubée, que les Vénitiens appelaient Négrepont, fait corps, pour ainsi dire, avec le continent dont la sépare un canal (canal d'Atalanti et de l'Euripe), réduit à moins de 30 mètres de large en face de Chalcis (10 000 habitants). C'est une des plus pittoresque régions de l'Hellade, où les petites plaines fertiles et bien cultivées (Mantoudi, Achmet-Aga, Koumi) se mêlent heureusement aux monts vêtus de forêts de pins odorants et de maquis. Qu'il est doux au printemps d'errer dans les clairières fleuries de rouges anémones, d'escalader les flancs du Daphni (1900 mètres) et du Saint-Élie, de longer les hautes falaises dentelées, et de rêver, quand vient le soir, en face de la mer souriante, moirée de violet, de rose et d'améthyste, sous les derniers rayons du soleil !

A l'Ouest, les montagnes couvrent la Phocide presque entière, l'Étolie, l'Acarnanie, une partie de la Locride et de la Phtiotide. Elles atteignent 2 459 mètres au Parnasse, 2 512 mètres au Kiona, 2 450 mètres au mont Œta, magnifique piédestal du bûcher d'Héraclès. Point d'autres plaines que le petit bassin de Lamia, arrosé par le Sperchios, et la dépression où l'Acheloüs déposa ses grasses alluvions. Pas de centres urbains autres que Lamia (10 000 habitants) la commerçante, la pittoresque Naupacte ceinte de murailles franques, l'illustre Missolonghi (8 000 habitants), la paisible Agrinion (8 000 habitants). Point de routes carrossables, mais de charmants villages égrènent leurs maisons au bord des chemins ombragés de chênes, de châtaigniers, de noyers. Les torrents bondissent sur les pentes raides des monts, et dans les gorges sauvages de Delphes, près des ruines grandioses mises au jour par les archéologues français de l'École d'Athènes, semble retentir encore, dans le fracas de la foudre, la voix formidable d'un Dieu.

Laissant aux rives de la mer le défilé des Thermopyles, autrefois clé de la Grèce Centrale, aujourd'hui élargi par les alluvions du Sperchios, et franchissant les croupes maigrement boisées du mont Othrys, on pénètre dans la double dépression thessalienne, la plaine la plus vaste du royaume. Elle pourrait aussi, — elle devrait — en être le grenier si ses riches alluvions étaient mises tout entières en culture. Mais une faible partie du sol se couvre de moissons. Le reste, que l'hiver transforme en immenses marais, l'été en steppe fauve et torride, n'est utilisé que par les troupeaux errants des bergers Valaques dont on voit çà et là les huttes de roseaux semblables à des paillotes africaines. Les monts du Pélion et de

l'Ossa isolent la Thessalie de la Mer Égée. Leur sommet est nu, mais sur leurs flancs jaillissent des sources, et des villages délicieux : Portaria, Makrinitza, Kissos, etc., disparaissent sous les branchages touffus des oliviers, des platanes, des arbres fruitiers. L'étroite déchirure de la vallée de Tempé livre passage aux eaux troubles du Pénée, collecteur de la plaine thessalienne. Elle conserve encore les beaux ombrages et la fraîcheur qui, par contraste avec la brûlante nudité des steppes, lui valut d'être si longuement magnifiée par les poètes. Au Sud-Est, Volo (25 000 habitants), l'un des ports les plus actifs du royaume, exporte les grains, les tabacs, les laines. A l'intérieur, Larissa (18 000 habitants) commence à tirer profit de la voie récemment achevée qui l'unit à Salonique. Pharsale n'est plus qu'une villette dont le nom rappelle le désastre des Pompéiens. Karditza (10 000 habitants), Trikala (18 000 habitants), sur la rivière du Léthé, servent de lieux d'échanges aux " Karagounidès ", ou paysans de la plaine, et aux montagnards du Pinde. Elles attendent, pour prendre un nouvel essor, que des voies ferrées remplacent les mauvaises pistes muletières qui les unissent soit à l'Épire, soit à la Macédoine intérieure.

On gagne l'Épire par Kalambaka, si joliment nichée au pied des " Météores ", ces roches fameuses aux parois abruptes que couronnent d'antiques monastères, puis par le col du Zygos (1 400 mètres), la curieuse Metsovo, centre des Koutso-Valaques du Pinde, et les gorges du Haut-Arta. Du sommet de la montagne la vue embrasse tout à coup un lac aux eaux bleues, une ville blanche où pointent les minarets, un cirque continu de hautes collines dénudées. C'est le cœur de l'Épire et sa gracieuse capitale : Yanina (17 000 habitants), héritière de l'antique Dodone, dont les ruines se cachent au fond d'un ravin où croissent avec vigueur des yeuses vénérables. L'Épire est une des plus récentes acquisitions de l'État Grec, et la barrière du Pinde semble la maintenir à l'écart. Mais les Épirotes se distinguent entre tous les Grecs par l'ardeur de leur patriotisme, leur activité, leur intelligence, et, en attendant la future voie ferrée du Zygos, un intéressant courant d'échanges, favorisé par de bonnes routes carrossables, gagne les ports de Santi-Quaranta en face de Corfou, de Prevesa et d'Arta aux bords du golfe de ce nom.

LA MACÉDOINE. Au Nord de la Thessalie, une masse confuse de montagnes assez arides, de gorges étroites où coulent l'Haliacmon ou Vistritza et ses affluents, de dépressions plus ou moins vastes, sans écoulement vers la mer, représentent la moitié occidentale de la Macédoine cédée aux Grecs en 1913. Dans ces hautes terres, au rude climat, se forma aux temps antiques la forte race des compagnons de Philippe et d'Alexandre. C'est de nos jours un pays de bergers, de charbonniers, gens très frustes, vivant de peu dans leurs villages pittoresques où les maisons de pierre brute s'égaient d'une loggia qu'ornent les rouges guirlandes du piment et des épis de maïs. Kastoria, dont les chapelles byzantines se mirent dans les eaux d'un lac arrondi. L'albanaise Koritza (40 000 habitants), Florina (10 000 habitants) dans le bassin de Monastir, Kozani (9 000 habitants) et Servia sur la piste qui mène à Larissa, servent de lieux d'échanges aux gens de races fort mêlées (Grecs, Albanais, Turcs, Valaques, Serbo-Bulgares) qui forment la population hétéroclite de la Macédoine presque entière, justifiant, par leur bigarrure, leur mélange étroit, les prétentions de tous les grands Etats balkaniques, et qui, ne sachant trop eux-mêmes à quel drapeau leur intérêt bien compris leur conseillait de donner la préférence, se qualifiaient avant la Grande Guerre tout simplement de " Macédoniens ".

La partie orientale de la Macédoine grecque comprend la vallée inférieure du Vardar, la presqu'île de Chalcidique, les plaines côtières de Serrès et de Kavala. Au Sud, la splendide pyramide de l'Olympe, qui s'élève d'un jet jusqu'à près de 3 000 mètres d'altitude, étend quand vient le soir sa grande ombre sur le golfe, où les navires glissent sans hâte vers Thessalonique. La ville aux cent minarets étage son fouillis de maisons roses, vertes et blanches sur les flancs d'une colline que couronnent et que ceignent les murs en ruines, les tours lézardées d'une inoffensive forteresse. C'était, avant le désastreux incendie de 1917, une des villes le plus étonnamment pittoresque du Levant. Dans la pénombre de son bazar, ou sur les quais étincelants de lumière, se pressaient, de la Tour Blanche à la Mosquée des Derviches, la foule la plus bigarrée, la plus colorée, la plus amusante qui puisse se voir.

D'autre part, la profondeur et la sûreté de sa rade — quelque peu menacée, il est vrai, par les alluvions du Vardar —, la situation qu'elle occupe au débouché de l'unique voie naturelle unissant l'Europe Centrale à la Mer Égée, la jonction récente de son réseau ferré avec le réseau grec, enfin l'activité et le talent commercial des juifs d'origine espagnole qui composent les huit dixièmes de sa population (plus de 250 000 habitants), sont la garantie assurée de son avenir économique.

Autour de Salonique, c'est, sur des lieues et des lieues, le " bled ", la steppe verte ou jaune suivant la saison, merveilleuse terre à labour quand on le voudra, présentement occupée soit par des roselières immenses, des étangs vaseux, soit par de maigres broussailles, de courtes graminées que paissent l'hiver les moutons des bergers Valaques. Çà et là se dressent les cônes réguliers des " tumuli " antiques. De rares et misérables villages aux murs de boue sèche se confondent avec le sol sur lequel

ils se tapissent. L'hiver, le vent du Vardar glace jusqu'aux os. L'été, c'est une fournaise que des myriades de moustiques rendent plus intolérable encore et dont les méfaits se marquent aujourd'hui aux milliers de tombes où dorment les "impaludés" de la Grande Guerre. Il faut gagner les hauteurs voisines pour trouver à Verria (14 000 habitants), Vodena (9 000 habitants), dans le Krousha Balkan, le Kortatch, etc., de beaux arbres, des eaux vives, un air pur et salubre.

A l'Est du golfe de Salonique, l'étrange Chalcidique allonge comme des pinces de crabe trois minces presqu'îles dont l'une renferme les couvents célèbres du Mont Athos, l'Haghion Oros ou montagne sainte des orthodoxes. Des moines paresseux et ignorants y mènent une vie somnolente dans un des plus beaux paysages de l'Hellade. Enfin, par delà les eaux fangeuses du lac où la Strouma (le Strymon des anciens) s'épure avant de se perdre dans la Mer Égée, Serrès (20 000 habitants), Drama (12 000 habitants), Kavala (23 000 habitants), concentrent et exportent les tabacs les plus parfumés qui existent au monde.

LA THRACE. Au delà de la Macédoine, les Hellènes n'avaient point cessé depuis l'antiquité d'occuper les rivages de la Thrace, c'est-à-dire de toute la région comprise entre les pentes orientales du Rhodope, la Mer Noire et la Mer de Marmara. Leurs colonies poussaient même à l'intérieur, et si leur goût naturel pour le trafic les conduisait plutôt à résider dans les villes, bon nombre d'entre eux, dispersés dans les campagnes, s'occupaient d'agriculture et d'élevage comme les paysans bulgares ou turcs auxquels ils se mêlaient en proportions variables. Qu'ils fussent ou non la majorité, ils représentaient incontestablement l'élément le plus intelligent, le plus cultivé, le plus actif — sinon le plus sympathique — du pays, et furent de ce fait trop souvent en butte aux persécutions systématiques de leurs maîtres. Désormais, la Thrace entière est grecque. La Bulgarie perd tout accès direct à la Mer Égée, et la Turquie, privée jusqu'à Tchataldja du dernier lambeau de territoire qu'elle possédait en Europe, se voit réduite, même à Stamboul, à subir le contrôle de l'étranger.

La majeure partie de la Thrace se compose de plaines largement ondulées, complètement déboisées, traversées par le cours inférieur de la Maritza (l'Hèbre des anciens) et son affluent l'Ergène. Sur les sables et les cailloux croissent les maigres graminées de la steppe. Jusqu'aux portes de Constantinople s'étendent ces solitudes monotones et vides dont de nombreux tumuli rompent seuls l'uniformité. Pourtant les plaines alluviales des cours d'eau, les terrasses de loess du Strandja-Dagh ont une remarquable fertilité naturelle. Partout où de fortes sources permettent l'irrigation, les villages s'entourent de vergers touffus pleins de fruits et de légumes, et qui donnent, au milieu de ces vastes espaces nus, l'impression de véritables oasis. Le blé dur, le maïs, l'avoine croissent à merveille. La vigne a pris une réelle importance autour d'Eregli et de Rodosto. L'olivier, absent des plaines intérieures d'où l'exile la rudesse relative des hivers, couvre une partie de la presqu'île de Gallipoli. Le tabac, surtout dans les districts voisins de la Macédoine (Goumouldjina, Xanthi, Karasou), égale en valeur celui de Kavala. Enfin, à l'élevage du mouton auquel suffisent les steppes les plus sèches, peut s'ajouter l'élevage des bœufs et surtout celui des chevaux qui fit dans l'antiquité le renom des plaines thraces.

La capitale, Andrinople, fut fondée par l'Empereur Hadrien en un point particulièrement bien choisi, au confluent de la Maritza et de ses deux affluents principaux : le Toundja qui vient du Balkan, et l'Arda qui descend du Rhodope. A l'Est, la vallée de l'Ergène mène au Bosphore. La facilité des communications, la fertilité des terres qui l'entourent assurèrent de tout temps à la cité une importance qu'atteste le chiffre de sa population. Elle avait, en 1910, 160 000 habitants, ce qui lui donnait, après Stamboul, le second rang parmi les cités de l'Empire Turc.

A l'embouchure de la Maritza, Dédéagatch, port assez médiocre, mais unique débouché de la Thrace et de la Roumélie bulgare, exporte vins et tabacs. Gallipoli (17 000 habitants) à l'extrême Nord des Dardanelles, Rodosto (42 000 habitants) et Eregli sur les riantes collines qui s'inclinent vers la Mer de Marmara, s'entourent d'olivettes, de vignes, de beaux jardins. Au pied des collines du Strandja-Dagh, qui séparent les plaines de Thrace des rivages de la Mer Noire, de grosses sources très espacées ont fait naître des agglomérations urbaines pittoresquement enfouies sous les ombrages de leurs grands arbres : Kirk-kilissé (15 000 habitants), Tirnovo, Uskup, Bounar-Hissar, etc.

LES ILES ÉGÉENNES. Si la Macédoine et plus encore la Thrace nous éloignaient des contrées proprement grecques et nous rapprochaient du monde "barbare", les îles Égéennes nous ramènent au cœur même de l'hellénisme, aux lieux où se forma la plus ancienne civilisation de l'Hellade, où, sur les flots apaisés, Aphrodite naquit pour la volupté des hommes et des dieux.

Ces îles, en dépit de leur nom : Cyclades, qui signifie cercle, se disposent plutôt en guirlandes qui prolongent et unissent les uns aux autres les pointements extrêmes des deux continents, l'asiatique et l'européen.

Au Nord, Thasos, Samothrace, Lemnos, Imbros et Ténédos s'allongent de la Chalcidique à la Troade. Les Sporades septentrionales rejoignent, par Skyros, la



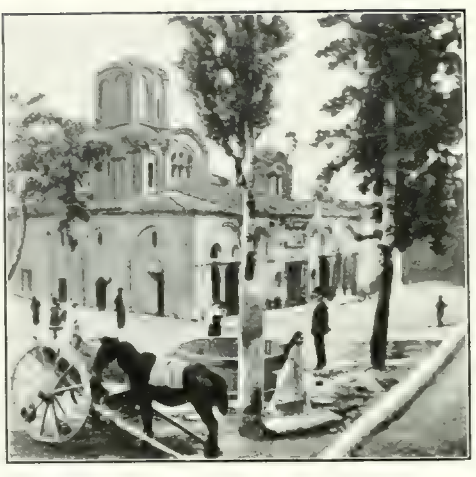
ATHENES. L'INTERIEUR DU PARTHENON. *Le plus parfait des temples dû au merveilleux génie des Hellenes du temps passé. Il était consacré à la protectrice de la cité, Athena Parthenos, et abritait la statue colossale de la Déesse, chef-d'œuvre de Phidias. Transformé en église par les chrétiens du Moyen Age, puis en mosquée par les musulmans, en partie détruit par l'explosion d'un dépot de poudre que firent sauter les bombes du Vénitien Morosini, il se vit encore dépouiller par lord Elgin de ses métopes, des statues de ses frontons, de sa frise presque entière. Ce qui reste cependant est beau, beau " comme un rêve de pierre ".* Cl. FRED BOISSONNAS.



ATHENES: L'ERECHTHEION ET LES PROPYLEES. *La plate-forme [illegible] n'était accessible que du côté Sud. Periclès remplaça les vieilles portes [illegible] de la citadelle primitive par les Propylées (à gauche de la photographie), portique monumental où aboutissait la voie triomphale que suivait la procession des Panathénées. — Outre le Parthénon, l'Acropole supportait un grand nombre de statues, de colonnes votives et plusieurs temples. On voit ici ce qui reste du triple sanctuaire dédié au héros Erechthée; de charmantes colonnes ioniques et la loggia célèbre dont l'architrave repose sur les têtes [illegible] des Caryatides.* Cl. FRED BOISSONNAS.



EDESSA OU VODENA. *De pittoresques maisons à galeries et moucharabyès se penchent sur la rue étroite où court un ruisseau d'eaux vives.* Cl. Fréd. Boissonnas.



SALONIQUE : VIEILLE ÉGLISE BYZANTINE. *Un coin charmant de l'illustre cité qui n'est pas seulement un grand port débouché de la Macédoine et d'une partie de l'Europe centrale, mais une ville du pittoresque le plus rare.* Cl. Granger.



KASTORIA *mire, dans les eaux pures de son lac arrondi, ses blanches maisons étagées en amphithéâtre et la colonne élégante des minarets.* Cl. Fréd. Boissonnas.



SANTI-QUARANTA. *Type de petit havre ou d' " échelle " du Levant, le port de Santi-Quaranta, placé en face de Corfou, sur une côte étroite, rocheuse et nue est le débouché naturel de l'Epire du Nord, de certaines régions albanaises et du bassin de Koritsa.* Cl. Granger



FAMILLE ET HUTTE DE KOUTSO-VALAQUES. *D'origine thraco-roumaine, les Koutso-Valaques ou Aromounes mènent, en Thessalie, dans le Pinde, en Macédoine, en Bulgarie, la vie errante et fruste du pasteur nomade, paissant leurs brebis l'hiver dans les plaines, l'été dans la montagne* Cl Granger.



... EN MACÉDOINE se ... *par le moyen ... un bout i trai-* ... Cl. Granger



TYPE DE MAISON DE PAYSAN *très répandu en Macédoine. Vue prise au village d'Arapli, dans la plaine marécageuse du bas Vardar, à trois lieues de Salonique.* Cl. Granger.



BERGER MACEDONIEN. *L'élevage du mouton est une des ressources essentielles des régions montagneuses, sèches et pauvres, qui bordent la Méditerranée.* Cl. Granger.

riante Lesbos et Chios la parfumée. Au Centre, les Cyclades proprement dites et les Sporades du Sud égrènent leurs centaines d'îles et d'îlots : Andros, Tinos, Paros, Délos, Naxos, Milo, Santorin, Samos, etc., entre l'Eubée et l'Attique d'une part, de l'autre les promontoires de Cnide et d'Halicarnasse. Enfin Cythère, la Crète, Karpathos et Rhodes décrivent un arc régulier entre le cap Malée et l'Anatolie.

La Crète, appelée aussi Candie, prend rang parmi les grandes îles européennes. C'est du reste, incontestablement, la moins bien connue, quoique l'une des plus belles. Mais les routes carrossables y font totalement défaut. C'est à pied ou à mulet qu'il faut parcourir les montagnes chaotiques qui la recouvrent en majeure partie, les hauts plateaux d'Omalo, les massifs boisés du mont Ida (2 485 mètres) où Zeus fut nourri par la chèvre Amalthée et les gorges grandioses où se cachent les villages des Sphakiotes indomptables.

La guerrilla sans merci, accompagnée de dévastations sauvages, que musulmans et chrétiens se firent pendant tout le XIXe siècle avait ruiné une partie des plantations d'arbres à fruits qui sont la richesse et la parure de l'île. Elles reparaissent peu à peu partout où l'eau, toujours rare, permet d'assurer l'irrigation. Les oranges de Crète n'ont point d'égales en Méditerranée ; la vigne donne un vin coloré chargé d'alcool qui rappelle les meilleurs crus de Corse. Toutefois, les champs cultivés n'occupent encore qu'un espace bien restreint, et l'on peut voyager à l'intérieur de l'île, pendant des jours entiers, sans quitter les solitudes des steppes ou des maquis épais.

Étape naturelle entre l'Egypte, la Phénicie et les pays grecs, la Crète fut, dans la plus haute antiquité (XXe-XVe siècles avant J.-C.), le siège d'une brillante et originale civilisation qui rayonna sur toute la Méditerranée orientale. Les fouilles fameuses de Cnossos, Phaistos, Haghia-Triada, etc., ont mis au jour les palais aux chambres multiples, décorées de fresques, où vécurent les contemporains légendaires du roi Minos, d'Ariane et de Thésée. Elle ne joua aucun rôle marquant dans l'histoire grecque et romaine, fut occupée successivement par les Vénitiens, puis par les Turcs, devint libre en 1897 et grecque en 1913. Ses habitants, grands, sveltes, très beaux et très braves, très hospitaliers, comptent parmi les plus sympathiques des Hellènes.

La côte Sud n'a que des havres insignifiants. Au Nord, les ports charmants de la Canée (25 000 habitants), Rethymno (10 000 habitants), Candie (22 000 habitants), entourés de fortifications vénitiennes, étalent au soleil leurs blanches maisonnettes, leurs bazars pittoresques emplis d'une foule multicolore. Mais le meilleur abri se trouve dans la profonde baie de la Sude que dominent, au Nord, la pierreuse presqu'île d'Acrotiri, au Sud les remparts millénaires de l'Acropole d'Aptéra.

Les autres îles Egéennes mériteraient toutes une étude particulière, tant elles sont chargées d'histoire, tant le seul énoncé de leur nom évoque de souvenirs. De Santorin à Mytilène, de Milo à Chios, de Délos et Paros à Samothrace, il faudrait, à bord d'un caïque sentant le goudron et l'orange, errer lentement d'aiguade en aiguade, de " marine en marine ", enivré par le triple enchantement de la mer, du ciel, des grands rochers d'un bleu sombre, d'un blanc éblouissant, d'un rouge de pourpre qui surgissent du sein des eaux. Qu'elles soient nues comme Cythère, Délos, Myconos et bien d'autres, ou qu'elles se vêtent encore, comme Lesbos et Andros, d'olivettes, de pins résineux, de myrtes, de lentisques, de lauriers-roses, elles sont toutes belles, et le cœur le plus sec, l'esprit le plus obtus ne sauraient échapper à leur séduction.

Un peu d'huile, du vin (à Santorin), du " mastic ", de la cire, des poissons séchés, des fruits, voilà ce que donnent les îles. Mais leurs marins comptent parmi les plus adroits, les plus entreprenants des Grecs. Aux temps antiques, Délos, que les fouilles de l'Ecole française ont rendue à la lumière, fut un moment le principal entrepôt commercial de la Méditerranée orientale. De nos jours, Hermoupolis, dans l'île de Syra, connut une prospérité du même ordre, et bien que la concurrence du Pirée, en portant un coup sensible à son trafic, ait réduit sa population de 27 000 habitants en 1870 à 18 000 en 1920, elle n'en demeure pas moins le siège de quelques-unes des plus importantes compagnies de navigation grecques. En face des côtes d'Anatolie, Vathy, Chios et Mytilène (45 000 habitants) sont les aimables capitales des îles de Samos, Chios et Lesbos.

Pour Smyrne, voir le chapitre consacré à l'Asie Mineure.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Les Grecs d'aujourd'hui se considèrent volontiers comme les descendants directs de Miltiade et de Périclès ; ils n'aiment point qu'on mette en doute cette très naturelle prétention. Mais l'histoire implacable démontre que l'Hellade entière fut envahie et longuement occupée à partir du IIIe siècle de notre ère par des Goths, des Hérules, des Vandales, des Avars, des Slaves surtout qui adoptèrent, il est vrai, la langue et la religion des vaincus, mais, en se mêlant étroitement à eux, donnèrent naissance à une race véritablement nouvelle. Les croisés Francs, arrivés au XIIIe siècle après la prise de Constantinople, se partagèrent tout le pays, y construisirent de forts châteaux, et ne laissèrent point, pendant les cent cinquante années que dura leur Empire, d'ajouter à ce peuple slavo-grec une bonne dose de sang occidental. Les Vénitiens, maîtres de l'Eubée, de la Crète, des Iles

Ioniennes, des côtes du Péloponèse, etc., en firent autant. Si les Turcs, établis en Hellade depuis le XIVe siècle, ne se mêlèrent point aux " rayas ", au vil troupeau de leurs sujets chrétiens, des migrations successives de montagnards albanais fixèrent, du XIVe au XVIIIe siècle, dans le Péloponèse et la Grèce Centrale, un si fort contingent de Skipétars qu'encore aujourd'hui leur hellénisation n'est point achevée et que, dans l'Eubée méridionale, en Argolide, en Attique même, les paysans de maints villages emploient couramment le dialecte albanais.

Ainsi les Grecs de nos jours — semblables en cela aux Français, aux Italiens, aux Anglais, aux Espagnols — forment une race composite où se mêlent à doses inégales des éléments d'origines diverses. La variété même des types que l'on rencontre en Hellade — variété aussi grande qu'en tout autre pays de l'Europe Occidentale — suffirait à le démontrer. Toutefois, il paraît incontestable que l'influence de l'élément proprement grec l'emporta sur les autres. La Grèce ne fut pas slavisée ou albanisée : c'est elle qui hellénisa les " barbares " comme elle l'avait fait autrefois des Romains.

Au physique, le Grec est en général brun de poil et de peau avec de beaux yeux noirs bien fendus, un nez droit parfois busqué en bec d'aigle. De taille moyenne mais bien pris, il ne manque ni de robustesse ni d'agilité et résiste fort bien à la fatigue, tout en observant une extrême sobriété.

Les plus beaux types d'Hellènes doivent se chercher dans les îles, en Crète notamment, où la race, demeurée exclusivement pastorale et guerrière, ne s'est point alourdie et vulgarisée dans les travaux agricoles. Presque toujours l'homme, au moins à partir de vingt ou vingt-cinq ans, se conserve infiniment mieux que la femme à laquelle il réserve comme une chose toute naturelle les travaux les plus pénibles.

Comme ses grands ancêtres, le Grec est un orateur né. Il se plaît aux discussions où l'art de la parole sert non seulement à mieux exprimer sa pensée, mais au besoin à la déguiser, et il sait, avec une étonnante aisance, une logique impeccable, accumuler les arguments en faveur d'une cause quelle qu'elle soit. Il est aidé en cela par sa langue.

C'est l'une des plus riches qui soient au monde. Il y a, en effet, une langue parlée et une langue écrite que l'on emploie simultanément. La première, la " romaïque ", dérive directement de la langue commune en usage dans tout le monde grec à l'époque d'Alexandre. Bariolée de mots turcs, italiens, albanais, elle a toute la verdeur, la saveur, le coloris des créations spontanées. La seconde, la " katharévousa ", c'est-à-dire " l'épurée ", sorte de compromis entre le grec de Démosthène et celui du paysan moderne, est une création artificielle due aux professeurs de l'Université d'Athènes. On l'emploie dans les journaux, à la Chambre, dans les discussions entre gens très cultivés — et pour rédiger les enseignes des boutiques. Un étranger, qui sait bien le grec ancien, lit la " katharévousa " presque sans apprentissage, mais s'il veut comprendre parfaitement la romaïque, c'est une autre affaire ! Il y faut plus de temps — et plus de dispositions naturelles — qu'à tout autre dialecte européen.

Quelque peu abâtardis par quatre ou cinq siècles d'esclavage et de misère, les Grecs n'ont encore pu prendre qu'une part insignifiante au mouvement des idées contemporaines, mais il n'est point de raison pour que leurs écrivains, leurs artistes, leurs poètes ne parviennent un jour à tenir une place sinon comparable à celle des contemporains d'Alcibiade, du moins fort honorable. Pour l'instant, leurs qualités natives : vivacité de l'intelligence, compréhension prompte, assimilation aisée, vif désir de s'instruire, n'ont encore fait d'eux que des politiciens diserts, des diplomates consommés, des commerçants, des hommes d'affaires sans rivaux. Le Grec ne semble vraiment chez lui que derrière un comptoir, sur le pont d'un navire, ou au café parlant politique en buvant de grands verres d'eau. Il manie les chiffres avec la même dextérité qu'il conduit un caïque ou fait plier l'adversaire sous le poids de sa faconde. La pauvreté du sol sur lequel il vit, jointe à une naturelle curiosité pour les choses étrangères, au désir vague de l'aventure, le portent à émigrer facilement. Dans la petite Grèce d'avant 1913, on comptait annuellement de 30 000 à 40 000 émigrants pour une population totale de 2 691 000 habitants. Or, de tous ces émigrants, quelle que soit leur origine, il n'en est peut-être pas un seul qui s'adonne à l'agriculture.

D'Odessa à Johannesburg, d'Alexandrie à New York, simple " bakal " (épicier, marchand de vin) ou négociant millionnaire, le Grec trafique. Comme le Chinois, il trouve moyen de réussir là où tout autre échouerait. Ainsi se sont formées ces florissantes colonies helléniques dont les membres, demeurés ardemment patriotes, ont tant fait pour le mieux-être du petit royaume. Suppléant à la pénurie du trésor, ils consacrent souvent une bonne part de leur fortune à l'érection d'un collège, à la construction d'une route ou d'un navire de guerre, à la fondation d'un hôpital, d'un Institut scientifique, etc. Ces " Évergètes " ou bienfaiteurs représentent, par leur largeur d'esprit, l'étendue de leurs connaissances, l'ensemble de leurs qualités intellectuelles, ce qu'il y a de meilleur dans le monde grec.

Les bergers de la montagne, les paysans des vallées, les pêcheurs de la côte sont, eux aussi, fort sympathiques. Il faut avoir vecu au milieu d'eux, avoir dormi sous leur humble toit, partagé leur frugal repas " d'herbes cuites " et de laitage, répondu aux questions multiples qu'ils posent au " Lordos ", au " seigneur étranger ", pour apprécier leur intelligence, leur curiosité d'esprit, leur sens de l'hospitalité, les liens d'affection, de tendresse qui

unissent les membres de la famille. Très démocrates, passionnés de liberté individuelle, les plus pauvres, les plus arriérés d'entre eux font figure d'aristocrates en comparaison de la plupart des paysans du reste de l'Europe. Ils demeurent, en bien des campagnes de la Vieille Grèce, fidèles au costume pittoresque qu'ils empruntèrent aux Albanais : fustanelle blanche, guêtres bleues, " papoutsias " (babouches) aux pompons rouges, cape de bure blanche ou brune. Leur religion est le christianisme orthodoxe ayant pour chef suprême le patriarche de Constantinople. Comme dans tout l'Orient, religion et patrie se confondent ; le Grec est fortement attaché à une forme de croyance qui le distingue à la fois du musulman et des autres chrétiens orientaux. Il observe rigoureusement les prescriptions cultuelles, jeûne autant qu'il le faut (deux cents jours par an), se rend à l'église avec régularité. Cependant il se contente de démonstrations purement extérieures : signes de croix répétés, baisement d'icônes, cierges allumés, gâteaux bénis et partagés en famille, etc. Il ne sait pas prier, et ce n'est pas son clergé régulier ou séculier, ignorant, paresseux, fréquemment ivrogne, qui pourrait lui donner une conception plus élevée, plus mystique, des rapports que l'homme peut entretenir avec la divinité.

L'élément le plus médiocre, en Grèce comme dans les autres États balkaniques, est représenté par le politicien de clocher, le " grand homme " de village, le Grec qui, ayant reçu une certaine instruction, étant même quelque peu sorti de chez lui, n'est plus tout à fait un Oriental et n'est pas encore complètement " européanisé ". Il dissimule sous un verbiage facilement insolent la médiocrité de son esprit, se croit apte à tout, alors qu'il n'est bon qu'à pérorer entre les quatre murs d'un café, se voue corps et âme, non pas même à un parti politique, mais à un homme dont il attend quelque sinécure chichement rétribuée. Le malaise intérieur dont la Grèce a souffert trop longtemps, la mauvaise administration, l'état fort arriéré — pour ne pas dire plus — des voies de communication, de l'agriculture, de l'élevage, sont dus pour une large part à la néfaste influence de ces " trublions ".

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Les quatre cinquièmes du sol grec sont couverts de hautes collines ou de montagnes. Le cinquième restant, qui représente le plat pays, ne se prête toujours pas aisément aux cultures profitables, faute d'irrigation ou de drainage. Ajoutons que les méthodes généralement très arriérées (exception faite pour quelques grands domaines), le manque d'engrais, le très petit nombre de routes carrossables sont autant d'obstacles au développement des champs cultivés et à l'augmentation de leur rendement. Enfin, si dans maintes régions du Péloponèse, de la Grèce Centrale, de la Thrace, le paysan, petit propriétaire, montre une belle ardeur au travail, cultive au flanc des monts le moindre bout de terrain, ailleurs, en Thessalie, en Macédoine (pays de Tchifliks ou grandes propriétés), en Crète, etc., il se ressent encore fortement du déplorable régime turc, et conserve des habitudes de nonchalante paresse fort préjudiciables à la mise en valeur de ces riches régions.

L'AGRICULTURE. C'est cependant l'agriculture qui fait vivre la majorité des Hellènes. Le blé se cultive un peu partout et donne le meilleur rendement en Thessalie, en Eubée, en Achaïe, en Thrace. Avant l'annexion de cette dernière province, la Grèce devait chaque année acheter en Russie et Roumanie pour une trentaine de millions de francs de froment. Elle doit pouvoir aisément aujourd'hui suffire à ses besoins. Le maïs (Thessalie et Macédoine) ne nourrit pas seulement les animaux, mais aussi les hommes, sous forme de galettes mal cuites : la " bobota ". L'orge réussit bien dans le Péloponèse et les îles. Le riz (terrain marécageux de Thessalie, Béotie, Thrace), le seigle, l'avoine, le sorgho, les pommes de terre n'ont qu'une très minime importance.

Après les céréales, ce sont les vignobles, les olivettes, les champs de tabac et les vergers qui tiennent la plus large place. Le beau ciel lumineux, les brûlants étés, le sol sec et caillouteux de l'Hellade conviennent merveilleusement à la croissance des pampres, à la maturité des raisins. L'espèce dite de " Corinthe " est spéciale à la Grèce. On la cultive surtout dans le Péloponèse et c'est sur la vente des raisins secs que reposait en partie toute l'économie du royaume avant les récentes annexions (50 000 000 de francs sur un total de 112 000 000 en 1913). Les autres espèces donnent, pour peu qu'on en prenne la peine, des vins secs ou liquoreux tout à fait exquis (Malvoisie, Santorin, Muscat, Côtes de Parnès, etc.), mais c'est bien l'exception. Faute de soins, de bonnes caves, etc., les vins courants ne valent rien ou bien, fortement mélangés de résine, ne peuvent plaire qu'aux gens du pays.

L'olivier, l'arbre d'Athéna, couvre, en Vieille Grèce seulement, 250 000 hectares, surtout dans les Iles Ioniennes, la Laconie, l'Eubée. Les Hellènes font une très large consommation d'olives vertes et noires, et d'huile. Ils exportent le reste en Italie et en Turquie. Là aussi il y aurait de grands progrès à réaliser pour perfectionner la fabrication de l'huile indigène, beaucoup trop " fruitée " au goût des Occidentaux.

Le tabac réussit partout, mais les espèces cultivées en Vieille Grèce (Karditza, Missolonghi, etc.) sont fort loin de valoir celles de la Macédoine et de la Thrace. On en vendait cependant en 1912 pour une dizaine de millions de francs annuellement. Aujourd'hui que l'Hellade possède Kavala, Drama. Xanthi, etc., c'est-à-dire les " crus " les plus célèbres, ceux avec lesquels

sont fabriquées les meilleures cigarettes turques et égyptiennes, les ressources qu'elle tirera de cette culture doivent être au moins égales à celles que les vignobles lui procurent.

Quant aux vergers, ils donnent d'abord les légumes (fèves, haricots, ails, oignons, piments, épinards, cucurbitacées surtout), que les Grecs consomment en grande quantité soit par sobriété naturelle, soit par pauvreté, soit enfin à cause du nombre considérable de jours de jeûne que compte l'Eglise orthodoxe. Ils donnent aussi quelques fruits, mais peu, faute de soins et de patience, si l'on fait exception des Iles Ioniennes et de la Messénie, d'où figues, oranges, citrons s'exportent vers la Yougo-Slavie et les pays Turcs.

LES FORÊTS ET L'ÉLEVAGE. ⌀⌀ Les forêts, ou ce que l'on qualifie de ce nom, mal exploitées, livrées sans défense aux déprédations des pasteurs et des charbonniers, ne comptent guère parmi les sources de revenu. On en tire cependant, outre le bois de brûle et le charbon, pour quelques millions de drachmes de résine, de vallonée, d'écorce de tannin, etc.

L'élevage revêt encore à peu près uniquement la forme semi-nomade de la transhumance, que facilite le mélange étroit des plaines où les bergers passent l'hiver et des montagnes où ils grimpent en été. Dans le Péloponèse et les îles, les bergers sont de purs Hellènes. Dans le reste du royaume, ils appartiennent presque tous à une race particulière, les Vlaques ou Koutso-Valaques, proches parents des Roumains, spécialisés dans le métier de pasteurs. On compte relativement peu de bêtes à cornes, bœufs ou buffles, peu de chevaux et de porcs. Les ânes, les mulets, fort beaux, rendent les plus précieux services en de tels pays privés de routes carrossables. Moutons et chèvres représentent naturellement, comme dans toutes les autres contrées méditerranéennes, la vraie richesse de l'éleveur. Dans la petite Grèce de 1912, on comptait déjà 4500000 brebis et 3400000 chèvres. Les acquisitions faites depuis cette date ont peut-être doublé ces chiffres.

Parmi les autres ressources du pays, il ne faut oublier ni l'élevage du ver à soie, ni la pêche (notamment la pêche des éponges sur les côtes de Crète et d'Afrique), ni les produits du sous-sol. Les mines du Laurion, exploitées depuis l'antiquité, donnent du plomb, du zinc, un peu d'argent, de la calamine, du minerai de fer d'excellente qualité. D'autres gîtes minéraux (fer, brome, manganèse, soufre), mais d'importance bien moindre et d'une exploitation fort irrégulière, se trouvent en Thessalie, en Eubée, dans les îles.

Les marbres splendides de Paros, du Pentélique, de l'Eubée méridionale s'exportent, en petite quantité, vers l'Amérique.

Malheureusement la houille fait défaut, et les gisements de lignite de l'Eubée (160000 tonnes en 1920) ne peuvent la remplacer. C'est là une des raisons qui expliquent le médiocre développement des industries grecques. En fait, pour la majeure partie des objets fabriqués, la Grèce demeure tributaire de l'étranger, et les usines et manufactures du Pirée — seule ville industrielle du royaume — ne fournissent qu'une minime partie des textiles, des machines, des objets en métal, en bois, en cuir, etc., nécessaires aux besoins, d'ailleurs restreints, de la population.

LE COMMERCE. ⌀⌀ Le commerce intérieur souffre du manque de voies de communication. Point de routes carrossables, mais des pistes muletières. Les lignes ferrées à voie unique, où circulent avec lenteur un petit nombre de trains, ne desservent qu'une portion très restreinte de l'Hellade continentale. Cependant, depuis 1916, la Grèce n'est plus isolée comme elle le fut si longtemps : la jonction est faite entre le réseau grec et les grandes lignes européennes, et l'on va, en un jour, d'Athènes à Salonique par la vallée de Tempé.

Mais le vrai domaine commercial de l'Hellène est la mer. Il excella de tout temps au métier de marin, et, débordant au delà de l'Égéide, son domaine propre, on rencontre aujourd'hui ses navires non seulement dans la Méditerranée entière, mais jusqu'aux rivages lointains des Amériques. Le Pirée, d'abord et surtout, puis Syra, Andros, Argostoli sont les points d'attache des armateurs.

COMMERCE DE LA GRÈCE.

Année 1912. (c'est-à-dire avant les annexions qui ont doublé le territoire grec). Valeur en drachmes. (la drachme étant égale au franc).		Année 1919. — Valeur en drachmes. (la drachme valant 1 fr. 30).	
Importations.			
Ble ..	39 000 000	Produits agricoles...	371 000 000
Tissus...	22 000 000	Fils et tissus...	442 000 000
Charbon .	13 000 000	Minéraux bruts.	157 000 000
Bois ..	8 000 000	Produits chimiques .	122 000 000
Poissons	6 000 000	Poissons........	97 000 000
etc.		Papiers, livres......	41 000 000
		etc.	
Au total........	160 000 000		1 605 000 000
Exportations.			
Raisins secs....	40 000 000	Produits agricoles (surtout raisin)........	456 000 000
Vin...	15 000 000	Peaux, cuirs, laines...	44 000 000
Tabac ..	12 000 000	Minéraux bruts......	38 000 000
Plomb	10 000 000	Huile d'olive........	22 000 000
Zinc	5 000 000	Vins	20 000 000
Figues	5 000 000	etc.	
Olives	5 000 000		
Fer..........	3 000 000		
Soie et cocons	2 000 000		
etc.			
Au total	144 000 000		726 000 000

PRINCIPAUX CLIENTS DE LA GRÈCE EN 1919.

Importations venant de :	drachmes.	Exportations allant à :	drachmes.
États-Unis	445 000 000	Grande-Bretagne	175 000 000
Grande-Bretagne	388 000 000	Pays-Bas.......... .	97 000 000
Italie	142 000 000	États-Unis	80 000 000
France	133 000 000	Turquie	
Egypte	83 000 000	Serbie .	51 000 000
Turquie	72 000 000	France	45 000 000
		Roumanie .	44 000 000

En 1920, la flotte marchande hellénique comptait 1 000 voiliers jaugeant 108 000 tonneaux, et 228 vapeurs jaugeant 190 000 tonneaux. C'est sous pavillon grec que se transportent du Levant en Occident, d'abord les produits de l'Hellade : tabac, vin, soie, peaux brutes, etc., puis une partie des blés de Russie et de Roumanie, des bois de Bosnie-Croatie, des fruits, des laines, des cuirs venus d'Asie Mineure. Peu confortables, mais roulant infatigablement la mer par tous les temps, desservant les plus médiocres " marines " du Levant, fort habilement conduits, ces bateaux rapportent à leurs armateurs des revenus largement supérieurs à ceux des compagnies occidentales. Ils représentent une des sources les plus sûres de la prospérité du Royaume Grec.

CHAPITRE XVIII

LA BULGARIE

Réduite à peu près aux frontières qu'elle avait en 1912, la Bulgarie a comme limites : au Nord le Danube et la Dobroudja roumaine, à l'Ouest l'Etat Yougo-Slave, au Sud la Macédoine et la Thrace grecques appuyées au Massif du Rhodope. A l'Est, elle s'ouvre sur la Mer Noire par une façade longue de 150 kilomètres environ. Cela donne une superficie totale de 102 000 kilomètres carrés (au lieu des 121 000 qu'elle avait atteint à la suite de ses victoires de 1912-1913), peuplée de 5 000 000 d'habitants. Après l'Albanie, la Bulgarie se trouve donc être aujourd'hui le moins étendu et le moins peuplé des Etats balkaniques ; dure expiation des " erreurs " commises depuis 1913 par un gouvernement mégalomane, maladroit et perfide.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Les régions naturelles de la Bulgarie

La chaîne incurvée des Balkans divise la Bulgarie en deux grandes régions naturelles : au Nord, les plateaux et terrasses bulgares qui s'inclinent vers la vallée du Danube ; au Sud, une série de bassins (Sofia, Kazanlik, Samakov, Kustendil, Philippopoli, etc.) effondrés entre des massifs montagneux très anciens (Anti-Balkan, Rila-Dagh, Rhodope, etc.

LE BALKAN

Les Turcs donnent le nom de Balkan à toutes les montagnes de la Péninsule. Les Européens le réservent à la chaîne que les Anciens appelaient l'Hémus. Longue de 660 kilomètres, large en moyenne d'une trentaine de kilomètres, cette chaîne prolonge, sur la rive Sud du Danube, l'arc des Carpates. On la divise communément en trois sections.

Le Balkan occidental va du Danube aux gorges fameuses par lesquelles l'Isker s'échappe du haut-bassin de Sofia. Au début, les hauteurs sont faibles et la vallée du Timok s'y fraye aisément un passage qu'empruntait la voie romaine allant de Nissa (Nisch) à la Dacie transylvaine. Mais immédiatement au Sud du Timok, dans la Stara Planina (montagne de l'Ouest), l'altitude se hausse aux environs de 2 000 mètres (Midjour 2 166 mètres, Kom 2 010 mètres), et les cols ne sont jamais inférieurs à 1 200 mètres.

Dans le Balkan central, ces conditions ne se modifient pas. La hauteur moyenne des sommets demeure sensiblement la même (Youmrouktchal 2 374 mètres), et celle des passages oscille entre 1 100 et 1 600 mètres. Ces passages sont, du reste, fort nombreux et très facilement utilisables. Plus de trente routes carrossables vont d'un versant à l'autre. Une voie ferrée emprunte même aujourd'hui le fameux col de Chipka que franchirent à maintes reprises les armées russes en marche vers Constantinople.

Dans la troisième section, que l'on peut faire commencer au col de Demir Kapou (route Slivno-Tirnovo), le Balkan s'élargit et se divise en chaînons multiples, mais de faible hauteur. Il ne fait plus du tout figure de montagne, et les routes fort nombreuses zigzaguent sans effort au milieu des ondulations boisées, mêlées de plaines assez larges, que draine le Kamtchik. Aussi dut-on, autrefois, protéger sur ce point la Roumélie en complétant le rempart du Balkan central par les places fortes du quadrilatère bulgare : Roustchouk, Silistrie, Choumla, Varna. La chaîne balkanique se termine sur la côte de la Mer Noire par le cap Eminé, où des monastères grecs d'antique origine forment comme l'extrême-pointe d'avant-garde de l'hellénisme.

Bien que le Balkan ait été plissé à la même époque que les Alpes, il ne leur ressemble point et revêt plutôt l'apparence de nos Vosges ou de notre Massif Central. Le versant méridional a, il est vrai, des pentes fortes ; une heure de marche suffit pour descendre de la crête aux vallées supérieures de l'Isker, de la Striéma, de la Toundja èt, vers le Sud, les flancs boisés de la montagne ne manquent pas d'une certaine grandeur imposante. Mais quand on vient du Nord, on s'élève par des pentes si faibles que l'on atteint l'arête terminale sans même que l'on s'en doute. Point de parois verticales, d'amas d'éboulis, de pics et de pointes, de glaciers et de neiges éternelles, mais des dômes à faible courbure, des surfaces lourdement étalées dont d'épaisses forêts de chênes, de hêtres, de sapins, de tilleuls argentés, copieusement nourries par des pluies abondantes, dissimulent et amortissent encore les lentes ondulations. Dans les clairières apparaissent les pauvres chaumières couvertes de terre glaise où gîte le montagnard bulgare. L'été, les bergers Aromounes ou Koutzo-Valaques conduisent leurs troupeaux dans les chaumes ou alpages des hauts sommets.

LES PLATEAUX BULGARES

Sur le versant Nord, les montagnes du Balkan se confondent rapidement avec de grandes terrasses calcaires qui s'inclinent vers le Danube par une pente régulière et douce. Le rebord septentrional de ces terrasses fut recouvert des mêmes limons quaternaires qui forment, sur l'autre rive du Danube, les plaines de Valachie. L'altitude, cependant, est un peu plus considérable et la rive bulgare du Danube, au lieu de s'étaler en marécages couverts de roseaux, se présente en général sous l'aspect de falaises jaunâtres hautes d'une centaine de mètres.

La surface de ces terrasses est extrêmement monotone. Exception faite pour le pays forestier de Deli Orman, elles ne diffèrent en rien des steppes qui couvrent la Dobroudja roumaine et la Russie du Sud. Les rivières : Isker, Vid, Osma ou Osem, Yantra, etc., s'y sont creusé des vallées étroites et si profondes qu'elles gênent les communications beaucoup plus qu'elles ne les favorisent.

Pendant l'hiver, long et rude, la neige tombe abondamment, des vents glacés soufflent librement du Nord et du Nord-Est. L'été, par contre, est relativement très chaud et suffisamment arrosé par des pluies d'orage pour que la culture du maïs soit possible à côté de celles de l'avoine et du blé.

Ces terrasses calcaires, à sol d'ailleurs fertile, et qui sans doute présentèrent toujours de larges espaces déboisés, attirèrent et fixèrent les premières hordes bulgares venues de la Russie du Sud. Tandis que les villages se dispersaient un peu partout profitant des points d'eau assez rares, les agglomérations urbaines se créèrent soit sur les rives ou à proximité immédiate du Danube, grande voie commerciale que bordent de riches terres à blé soit au débouché des vallées, à mi-chemin de la montagne et de la plaine, là où se croisent les routes Nord-Sud et Est-Ouest, où s'échangent les produits du forestier, de l'éleveur et de l'agriculteur, soit enfin dans le Balkan même, à l'entrée des principaux cols.

Au premier groupe appartiennent, de l'Ouest à l'Est, Vidin (17 000 habitants), entourée de mûriers et de vignes, Lom-Palanka (11 000 habitants), Orechovo, Nikopol, Sistov (14 000 habitants), Roustchouk (45 000 habitants), Toutrakan (10 000 habitants), presque toutes d'origine romaine, perchées sur les falaises qui dominent le fleuve en face des cités valaques qui leur correspondent sur l'autre rive. Un peu en arrière, Plevna (23 000 habitants) rappelle le siège fameux de 1877.

Parmi les cités du second groupe, les plus importantes sont Berkovitza, Vratsa (15 000 habitants), Lowretsch ou Lovtcha (10 000 habitants) sur l'Osem, Sevliévo (10 000 habitants), Tirnovo (14 000 habitants), ancienne capitale, ville sainte et puissante forteresse des Bulgares, pittoresquement étagée dans une boucle de la Yantra, Choumla (24 000 habitants), autre ville forte qui commandait la route menant en Roumélie.

Enfin les " villes " du troisième groupe : Etropol, Gabrowo, Elena, etc., ne sont que de gros villages vivant des produits de l'élevage ou s'occupant de petites industries domestiques.

DÉPRESSIONS ET MASSIFS DE MÉSIE-ROUMÉLIE

Au Sud du Balkan s'étend une région fortement disloquée où des bassins effondrés se logent entre les fragments demeurés en saillie d'une " pénéplaine " archéenne, c'est-à-dire d'un très ancien massif formé de roches cristallines dont l'érosion avait eu le temps d'user les aspérités.

L'ANTI-BALKAN ET LA GRANDE VALLÉE LONGITUDINALE. Le rebord septentrional de cette " pénéplaine " apparaît sous la forme d'un dos de pays assez étroit, allongé de l'Ouest à l'Est, en face même du Balkan. Il porte, suivant les lieux, les noms de Karadja Dagh, de Stredna-Gora, de Massif du Vitosch, de Souva Planina, etc. ; les géographes le désignent du terme d'Anti-Balkan. Entre Balkan et Anti-Balkan s'ouvre une grande vallée longitudinale, qui rappelle les grandes vallées alpestres de même orientation. Elle commence en territoire serbe par les hautes vallées du Timok et de la Nichava, se continue en Bulgarie, par les bassins supérieurs de l'Isker, de la Striéma, de la Toundja, et se poursuit depuis la baie de Bourgas jusqu'à la Crimée par la remarquable dépression marine, le long de laquelle on passe brusquement des profondeurs de 70 à 80 mètres



BASSIN DE SOFIA

ET RÉGIONS VOISINES

du golfe d'Odessa, à des fonds de 1 000 à 1 800 mètres. Cette vallée se compose de brèches successives, d'une série d'effondrements qu'accompagnèrent, suivant la norme, d'importantes coulées de roches volcaniques et que jalonnent encore de nombreuses sources chaudes.

Le plus élevé de ces bassins est celui où grandit Sofia. La romaine Serdica, chef-lieu de la province de Mésie, était admirablement placée au centre mathématique de la péninsule, au lieu où se croisent les routes Macédoine-Danube, par les vallées de la Strouma et de l'Isker, et Nissa (Nisch)-Constantinople, par la vallée de la Nichava, le défilé des portes de Trajan, la large et fertile dépression de l'Hèbre (la Maritza). Toutefois elle n'était encore, au milieu du XVᵉ siècle, qu'une insignifiante villette turque, et ne prit une réelle importance que du jour où les Bulgares se libérèrent des Ottomans. C'est aujourd'hui une cité de plus de 100 000 habitants, d'aspect tout à fait moderne, point pittoresque, mais propre et confortable. La croupe majestueuse et nue du Mont-Vitosch (2 281 mètres) lui compose un cadre qui ne manque point de grandeur : partout, du reste, un cercle de montagnes environne la plaine allongée que traverse l'Isker. Elles arrêtent les vents marins et valent à Sofia des hivers aussi rudes que ceux de Königsberg (— 3° moyenne de janvier), des étés où la brûlure du soleil est pénible à supporter.

Par les petits bassins de Zlatista et de Karlovo, on gagne le Toulovsko Polie ou bassin de Kazanlik que draine la Toundja, principal affluent de la Maritza. De la passe de Chipka, une heure suffit pour atteindre cette large vallée, riche en eaux courantes, chauffée par les rayons d'un soleil qui a déjà quelque chose de méditerranéen. Le contraste est frappant entre les tristes solitudes forestières, les misérables chaumières que l'on

laisse derrière soi sur les terrasses du Nord, et les nombreux villages d'aspect riant, bien bâtis, les villes aux minarets élégants qu'entourent des noyers magnifiques, des vignes, des champs de céréales, des roseraies surtout, ces fameux champs de roses qui ont fait la renommée de Maglich et Kazanlik (12 000 habitants). Ce sont des contrastes du même ordre qui s'offrent, dans nos Alpes, entre les versants opposés du Saint-Gothard, du Stelvio, du Brenner.

LE RHODOPE ET LE RILA. ⌀⌀ Vers l'Ouest et le Sud-Ouest, l'Anti-Balkan se relie directement aux massifs : Osogovo, Rila, Rhodope, qui se dressent aux confins de la Roumélie, de la Macédoine, et du couloir Morava-Vardar.

Le Rhodope ou Despoto-Dagh (la montagne des prêtres, ainsi désignée à cause du grand nombre de monastères chrétiens qui s'élevaient sur ses pentes) serait comparable, comme aspect général, au Massif Central. Sur une plate-forme de roches cristallines entaillées par des fractures se dressent, jusqu'à plus de 2 000 mètres, des hauteurs postiches formées de laves et de basaltes. Autrefois réduit à une altitude voisine du niveau de la mer, il se vit, à la fin de l'époque tertiaire, relevé en bloc ; aussi présente-t-il, au Nord comme au Sud, des pentes fort raides qui en rendent l'abord malaisé. Quelques forêts de chênes et de hêtres se maintiennent sur une partie des croupes monotones qui ondulent jusqu'à l'horizon. Mais les déprédations millénaires commises par les bergers insouciants et par leurs troupeaux de chèvres ont dénudé tout le reste. C'est une des régions les plus sauvages, les plus fermées de la péninsule, un des domaines favoris des pasteurs Koutzo-Valaques qui passent l'hiver dans les plaines rouméliotes ou macédoniennes et montent au printemps par les vallées de l'Arda, de la Mesta, du Tchepelare.

Le Rila-Dagh, à la pointe Nord-Ouest du Rhodope, atteint près de 3 000 mètres. De majestueuses forêts de chênes d'abord, puis de tilleuls, de hêtres et de conifères revêtent ses flancs jusqu'à 2 000 mètres environ. Elles font alors place aux prairies alpines où la neige subsiste, dans les dépressions abritées, jusqu'au cœur de l'été. Sur ses pentes septentrionales, striées de vallées creuses, une centaine de petits lacs se cachent sous les chênes ou miroitent au milieu des sables d'origine glaciaire.

Enfin, entre le Rila et les massifs (Osogovo Planina, 2 263 mètres ; Ucha, 1 950 mètres ; Strecha, 1 929 mètres) où court la frontière Serbo-Bulgare, une série de dépressions ont donné naissance aux bassins de Kustendil (15 000 habitants), Dupnitsa (12 000 habitants), Samakov (11 000 habitants), Radomir, Ichtiman, anciens lacs, petites oasis de bonnes terres cultivables que drainent incomplètement l'Isker affluent du Danube, et la Strouma tributaire de la Mer Égée. Là convergent, avant de gagner Sofia, les routes venant d'Ouskoub par Egri Palanka et de Salonique-Sérès par la vallée de la Strouma, l'ancien Strymon des Grecs.

LA ROUMÉLIE. ⌀⌀ Entre Rhodope et Anti-Balkan s'éploie la plus large des dépressions tectoniques de la péninsule. Elle se divise en deux bassins que séparent les dernières terrasses orientales du Rhodope et les hauteurs du Strandja-Dagh. C'est, au Nord, la Roumélie bulgare ; au Sud, la Thrace grecque, que les eaux rapides et changeantes de la Maritza (l'Hèbre des Anciens) unissent l'une à l'autre. Une épaisse couverture de limon noirâtre, analogue au Tchernozom russe, donne à la section rouméliote du bassin de l'Hèbre une très remarquable fécondité. Non seulement le froment, l'orge, le tabac, les légumes de toutes sortes, la vigne, le mûrier y réussissent à merveille, mais, grâce à la température élevée de l'été, les rizières s'étendent sur des milliers d'hectares aux environs de Philippopoli. Le cotonnier même y donne un produit apprécié.

Par ailleurs, la plaine, complètement privée d'arbres, est d'une lassante monotonie. Il faut atteindre le rebord des monts qui l'encadrent pour retrouver, à la sortie de chaque vallée, groupés autour de sources fortes, de beaux villages, des petites villes pittoresques entourées de vignobles, de vergers que dominent les dômes des platanes gigantesques. Tels sont Tatar Pazardjik (20 000 habitants) au débouché des gorges de la Haute Maritza, Stanimaka et Haskovo (15 000 habitants) sur les flancs du Rhodope, Stara Zagora (22 000 habitants), Nova Zagora, Yamboli (16 000 habitants), Slivno (25 000 habitants) au pied de l'Anti-Balkan, etc. Par exception, la cité maîtresse de la Roumélie, Philippopoli ou Plovdiv, fondée par le père d'Alexandre, a grandi aux rives mêmes de la Maritza, mais en un point où des collines de gneiss et de granit percent la mince couverture des limons. C'est, après Sofia, la ville la plus peuplée (60 000 habitants) et le plus grand marché agricole de l'État Bulgare.

Sur la Mer Noire, Bourgas (13 000 habitants) est le débouché naturel des riches plaines rouméliotes. Elle n'a toutefois qu'une rade médiocre, et les marais qui l'entourent la rendent fort insalubre. C'est sur Varna (40 000 habitants), située à 80 kilomètres plus au Nord, que les Bulgares ont concentré tous leurs efforts. Une société française y construisit, avant la Grande Guerre, un bon port en eaux profondes, et la ville neuve, d'aspect entièrement européen, exporte 40 pour 100 des produits bulgares destinés à l'étranger.

Nota. ⌀⌀ Le Traité de Neuilly (novembre 1919) autorise la Bulgarie à utiliser le port grec de Dédéagatch sur la Mer Egée.



NICOPOLIS ET LES BORDS DU DANUBE. [illegible] d'une centaine de mètres [illegible] du Danube, [illegible] une zone plus ou moins [illegible] fleuve. Sur les pentes [illegible] se situent les villes : Vidin, Lom-Palanka, Orechovo, Nicopolis ou Nikopol, Sistovo, etc. Elles expédient, par la voie du Danube, les blés et les maïs récoltés sur les fertiles terres [illegible]



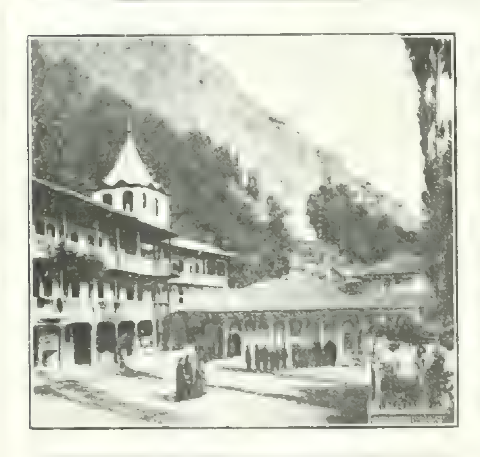
LA CULTURE DES ROSES DANS LA RÉGION DE KAZANLIK. [illegible] du Balkan, s'ouvre une série de [illegible] par les rayons d'un soleil [illegible] la Bulgarie, on descend [illegible] du Nord et les plaines riantes, couvertes de champs de vignes et de céréales, de roseraies surtout, les fameux champs de roses qui ont fait la renommée de Maglich et de Kazan-[illegible]



LA PASSE DE BELOGRATCHIK. *La chaîne des Balkans qui forme l'ossature [illegible] est traversée par un assez grand nombre de routes empruntant des cols faciles qui mènent des plateaux danubiens aux plaines rouméliotes et la dépression de la Maritza.* Cl. Chusseau-Flaviens.



TROUPEAU DE BUFFLES EN BULGARIE. *La vue est prise, au Nord-Est du Balkan, sur les pentes boisées qui descendent par longues ondulations vers les plaines de la Dobroudja. Le buffle, animal d'aspect assez farouche, mais de naturel très doux, est d'emploi courant dans tout l'Orient.*



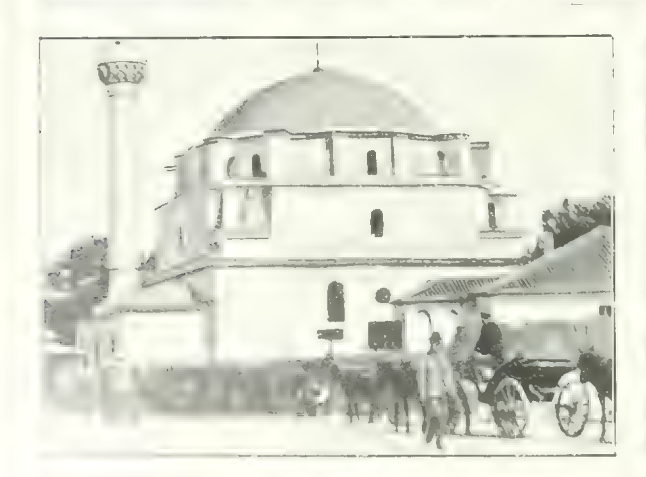
LE MONASTÈRE DE PRÉOBRAJENSKY. *Intéressant spécimen des couvents encore nombreux qui se cachent au fond des vallées du Riladagh et du massif du Rhodope surnommé « le Mont des prêtres ».* Cl. Chusseau-Flaviens.



LES PAYSANNES SOFIOTES *se vêtent d'une longue chemise richement brodée, recouverte d'une épaisse robe brune.*



LA TOUNDJA *rassemble les eaux du Balkan méridional et les porte à la Maritza. Dans son cours supérieur, elle traverse et irrigue les champs de roses de la riante vallée de Kazanlik.*



[illegible] *Bachi, encore [illegible] culte mahométan, rap-[illegible] ancienne colonie militaire romaine, [illegible] de Roumélie.*



BOURGAS : TZIGANES PRÈS D'UNE SOURCE. *Malgré la médiocrité de sa rade, l'insalubrité de son climat et surtout la rude concurrence de sa voisine et rivale Varna, le port de Bourgas a pour l'État bulgare une très grande importance, car il est le débouché le plus naturel des riches plaines rouméliotes.*

GÉOGRAPHIE HUMAINE

HISTORIQUE. ⌀⌀ Les Bulgares arrivèrent dans la péninsule balkanique vers le VIIe siècle de notre ère, après que les Serbes et autres Slaves en eurent occupé la majeure partie. Les Bulgares étaient, à l'origine, de euples de race jaune, proches parents des Huns, des Finnois, des Turcs et Tatars. Ils vécurent longtemps aux rives de la Volga avant de franchir les steppes russo-roumaines, puis le Danube, et de s'établir sur les terrasses du Balkan où les rejoignirent plus tard d'autres nomades asiatiques : les Koumanes et les Petchénègues. Là, ils entrèrent en contact avec les Slaves et se confondirent si bien avec eux qu'on ne saurait aujourd'hui les séparer du groupe Yougo-Slave ou Slave du Sud. Ils parlent une langue fort voisine du serbe et le type mongoloïde ne se retrouve plus chez eux que tout à fait exceptionnellement.

Ils eurent, du IXe au XIIIe siècle, sous les tsars Siméon, Asen et Peter, Johannitsa, etc., une période brillante. On les vit lutter avec avantage contre les empereurs byzantins, conquérir et coloniser les vallées de la Maritza et du Vardar. Ils infligèrent même plus d'une défaite aux Francs de la 4e Croisade, fondateurs de l'Empire latin de Constantinople, et la renommée des " Boulgres " s'étendit jusqu'à l'Occident.

Mais ils durent d'abord s'incliner au XIVe siècle devant la supériorité de leurs voisins serbes, puis, à partir de 1389 (défaite serbe du Champ des Merles), ils passèrent, comme tous les chrétiens des Balkans, sous le joug turc. Ce sont eux qui supportèrent ce joug le plus longtemps. La domination ottomane, fort dure, les avilit de telle sorte qu'ils perdirent tout souvenir de leurs grands ancêtres. Bien différents des Serbes, ils n'avaient aucune fierté guerrière, ne célébraient point les batailles d'autrefois, vivaient dans la terreur et le respect du " Zaptié " ou gendarme. Incapables de conquérir par eux-mêmes la liberté, ils ne durent leur indépendance en 1878 qu'à l'intervention et aux victoires russes.

En revanche, à peine libres, ils ne se contentèrent point des territoires que leur avait attribués le Congrès de Berlin, et leurs ambitions n'envisagèrent rien de moins que la possession de toute la Thrace jusqu'à Constantinople incluse, de toute la Macédoine, d'une partie de la Serbie et de la Roumanie. Ils parvinrent d'abord à occuper la Roumélie orientale ; puis, en 1913, alliés aux Grecs et aux Serbes, s'ouvrirent un débouché sur la Mer Egée. Mais l'attaque perfide qu'ils déclenchèrent dès 1913 contre leurs alliés de la veille, et surtout la politique stupide de leur tsar Ferdinand pendant la Grande Guerre, ont anéanti leurs espoirs. Non seulement les Bulgares doivent renoncer définitivement à réaliser en Macédoine, en Serbie, dans la Dobroudja roumaine, les vastes annexions qu'ils rêvaient, mais ils se sont vus privés en 1919, au profit de l'Hellade, de la portion de Thrace qu'ils avaient acquise en 1913.

DENSITÉ ET RÉPARTITION DE LA POPULATION. ⌀⌀ La population de l'État Bulgare atteint environ 5 000 000 d'habitants, soit une densité moyenne de 49 au kilomètre carré. Les plaines fertiles qui bordent le Danube, certaines parties des terrasses calcaires du Nord, les bassins de Philippopoli, de Kazanlik, de Sofia, ont, comme il est naturel, fixé la majeure partie des habitants. Toutefois, les vicissitudes dont le pays fut l'objet expliquent certaines apparentes anomalies. Par exemple, la densité de la population est plus forte entre 500 et 900 mètres d'altitude qu'entre 200 et 500. Les Turcs en effet, notamment dans tout l'Est de la Roumélie, prirent les terres les meilleures sises dans les plaines et refoulèrent dans la montagne les Bulgares chrétiens. Mais la proclamation de l'indépendance bulgare amena l'émigration d'une quantité considérable de musulmans, soit Turcs, soit Slaves islamisés. Ainsi se vidèrent les fertiles régions de Yamboli, de Bourgas, de Varna, de Choumla qu'une immigration régulière de montagnards ou de Bulgares accourus de l'étranger (Turquie, Macédoine, Roumanie) n'est pas encore parvenue à recoloniser.

LES BULGARES. ⌀⌀ 80 pour 100, environ, de la population, se composent de purs Bulgares. C'est une race de paysans robustes, trapus, de taille au-dessus de la moyenne, à la tête ronde, aux yeux bruns très foncés, aux cheveux châtains. Ils ont de précieuses qualités : ardeur au travail, sobriété, patience, discipline, et se transforment aisément en excellents soldats " très braves, mais sans témérité, sans enthousiasme. On a observé que c'est la seule armée qui ne sache pas de chansons de route. " La longue servitude à laquelle ils furent soumis explique d'autres traits de leur caractère : le manque d'idéal et de sensibilité, la vulgarité et la violence, l'égoïsme, le profit matériel mis au-dessus de tout.

Moins généreux, moins rêveurs, moins fins, moins slaves en un mot que les Serbes, ils réussissent souvent mieux que leurs voisins grâce à leur ténacité, à leur labeur qui ne s'arrête jamais, à leur économie poussée facilement jusqu'à l'avarice. " Doux et accueillants si on les laisse tranquilles, cette douceur tout apparente se change en une rudesse quelquefois terrible si on les trouble dans leur travail. Même dans la classe aisée, j'ai connu à Sofia, à Varna, des hommes instruits, ayant toutes les apparences d'une complète urbanité, qui devenaient très rudes dès que leurs intérêts étaient menacés. " (A. Muzet.)

La presque totalité des Bulgares appartient au christianisme orthodoxe. Longtemps soumis au patriarchat grec, ils parvinrent, en 1870, à se détacher de l'Église hellénique et reconnurent l'autorité suprême d'un exarque autonome résidant à Constantinople. Point fanatiques et assez peu respectueux de leur clergé, en dehors des offices, ils montrent cependant, comme tous les Balkaniques, un très profond attachement à une forme de croyance qui, pour eux, est synonyme de l'idée de patrie. Les seuls Bulgares qui ne soient pas chrétiens portent le nom de Pomaques. Ces Slaves, convertis à l'islamisme au XVIIe siècle, habitent, au nombre d'une vingtaine de mille, les pentes boisées du Rhodope. Un grand nombre

d'entre eux, du reste, chez qui la force de la religion l'emportait sur les instincts de la race, ont suivi les musulmans turcs dans leur exode vers l'Anatolie et se sont éloignés sans retour d'une terre qu'ils ne considéraient plus comme leur patrie véritable.

LES ALLOGÈNES. En dehors des Bulgares on trouve en Bulgarie des Turcs, des Grecs, des Tziganes, des Roumains et quelques autres représentants de peuples divers.

Les Turcs seraient encore au nombre d'un demi-million environ, dans toute la partie orientale de la Bulgarie Nord et Sud. Les Grecs, presque tous adonnés au commerce (70 000 environ), peuplent les ports de la côte (Vasiliko, Sezopol, Anchialos, Bourgas, Varna) et ont d'importantes colonies à Philippopoli, Stanimaka, sur la Basse-Toundja. Les Tziganes, arrivés à la suite des Turcs, en partie sédentaires, comptent une centaine de milliers d'individus (surtout à Kotel, Sliven, Tatar-Pazardjik). 75 000 Roumains ont franchi le Danube pour se fixer dans les districts de Vidin et Kula. Une douzaine de milliers de Zinzares ou Koutzo-Valaques, tous bergers, passent pour descendre en ligne directe des anciennes populations thraces romanisées. Enfin 40 000 juifs, d'origine espagnole comme leurs frères de Salonique, trafiquent dans les villes, surtout à Sofia ; 10 000 Gagauses, de langue turque mais de religion orthodoxe, sont considérés comme les derniers représentants des Koumanes et Petchénègues. Quelques milliers d'Arméniens font aux commerçants grecs, aux usuriers juifs, une concurrence souvent victorieuse.

S'il est facile d'énumérer ainsi les allogènes qui vivent dans les limites de l'Etat Bulgare, il apparaît comme beaucoup plus malaisé d'estimer le nombre des Bulgares qui demeurent hors de ces limites. Les statistiques de Sofia annexaient en effet, sans autre forme de procès, tous les Slaves de Macédoine et bon nombre de Serbes du district de Pirot! De pareilles prétentions, auxquelles la guerre a mis bon ordre, étaient, il est vrai, facilitées par le fait que la plupart des Macédoniens n'étaient ni tout à fait des Serbes, ni tout à fait des Bulgares, et que, d'autre part, c'est par transitions insensibles que l'on passe du Serbe pur de la Choumadia au pur Bulgare de Sofia et Tirnovo. Quoi qu'il en soit, et tout en réduisant dans de considérables proportions les chiffres provenant de source uniquement bulgare (1 800 000 !), il faut reconnaître que d'importants groupements bulgares (peut-être 400 000 à 500 000 individus) se trouvent englobés aujourd'hui dans l'Etat Hellénique. D'autres encore vivent dans la Bessarabie et la Dobroudja roumaine, dans le Banat de Temesvar. On en rencontre même en Amérique, où une émigration relativement forte jetait annuellement 20 000 à 25 000 individus.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Les Bulgares sont avant tout un peuple de paysans cultivateurs, de terriens attachés à la glèbe. L'industrie ne compte pas. Le commerce est pour partie concentré entre les mains des allogènes : Grecs, Arméniens, sociétés étrangères. L'élevage même a pour le Bulgare beaucoup moins d'attrait que pour le Serbe.

Les trois quarts des gens vivent dans des hameaux ou de gros villages, aux maisons de pierre et de bois, que décorent en automne des guirlandes de piments et d'épis de maïs. Maisons fort rustiques, qui tantôt se pressent les unes contre les autres, tantôt s'écartent à portée de la voix et se dispersent au milieu des vergers. Dans les agglomérations plus considérables on relève, malheureusement, un fâcheux parti pris de modernisation à outrance qui tend à faire disparaître le pittoresque des vieux logis à l'orientale et les remplace par des bâtisses inélégantes et quelconques. Même transformation regrettable, quoique plus lente, dans le costume des paysannes qui, aux alentours des villes, commencent à quitter leurs chemises délicatement brodées de teintes vives, leurs doubles tabliers bariolés, leurs " opintze " (sandales) et leurs bas épais tricotés en laines multicolores.

Un changement plus heureux est dû aux efforts du gouvernement pour développer l'instruction. En 1887, on comptait 90 pour 100 d'illettrés ; en 1900, ils n'étaient plus que 77 pour 100, et aujourd'hui, sur 100 recrues, 90 savent lire, proportion singulièrement plus forte que dans les pays voisins (70 en Grèce, 49 en Serbie, 38 en Roumanie).

Grâce à une instruction plus développée, à la multiplication des écoles d'agriculture, des fermes-modèles, à la création d'une Banque agricole prospère, le paysan bulgare commence à secouer une routine séculaire. Il apprend à fumer son champ avec science, à user d'outils et de machines agricoles. Comme la propriété est très morcelée (on partagea en effet entre les paysans chrétiens les " tchifliks " ou grands domaines possédés autrefois par les musulmans), il pallie les inconvénients de ce fait en s'associant et en répartissant les frais d'exploitation et les bénéfices proportionnellement à l'étendue de chaque propriété.

La culture des céréales (2 400 000 hectares) comprend d'abord et surtout le blé, puis le maïs. L'orge, le seigle, l'avoine, le riz ont une importance moindre. 80 000 hectares sont consacrés aux plantes industrielles : tabac, coton, lin et chanvre, betteraves à sucre, à peu près autant aux vignobles. Les vergers et jardins potagers couvrent sensiblement la même superficie. 7000 hectares dans la région de Kazanlik ne portent que des champs de roses. On compte environ 1 000 000 d'hectares de forêts et 2 000 000 ou 3 000 000 d'hectares de pâturages naturels ou prairies artificielles, où s'élèvent 7 000 000 de mou-

tons, 1 400 000 chèvres, 2 200 000 bovins, 500 000 buffles, autant de chevaux et de porcs, 140 000 ânes et mulets.

Les ressources du sous-sol (un peu de fer, de cuivre, de houille) paraissent médiocres, et leur exploitation est insignifiante. Comme industrie, on ne peut mentionner que la fabrication d'essence de roses à Kazanlik et Maglich, quelques sucreries (Sofia, Philippopoli), brasseries, tanneries, tissages de soie (Philippopoli, Choumla, Roustchouk) et de laines (Slivno, Gabrovo, Samakov).

La Bulgarie a fait un gros effort pour se pourvoir de moyens de communication. Depuis 1880 elle a quadruplé le réseau de ses routes carrossables (8 000 kilomètres au lieu de 2 000) et fort amélioré leurs conditions de viabilité. Le réseau ferré dépasse 2 000 kilomètres. Les Balkans sont traversés en deux points, et presque toutes les principales villes du royaume se trouvent reliées les unes aux autres par chemins de fer ou bateaux à vapeur.

Le commerce extérieur de l'État Bulgare atteignait en 1912, dernière année normale, le chiffre de 368 000 000 de francs, dont 156 000 000 pour les exportations et 212 000 000 pour les importations. Il achetait surtout de la houille, du pétrole, des objets fabriqués : cotonnades, machines, wagons, locomotives, produits chimiques, parfumerie, etc., et vendait des céréales (110 000 000, dont 55 000 000 pour le blé, 30 000 000 pour le maïs), des animaux sur pied, des œufs, des cuirs et peaux, de l'essence de rose.

Ses meilleurs fournisseurs étaient l'Autriche-Hongrie (52 000 000), l'Allemagne (33 000 000), la Grande-Bretagne (28 000 000), la France (22 000 000), etc. Les principaux acheteurs de denrées bulgares se classaient ainsi : Belgique (40 000 000), Allemagne (23 000 000), Turquie (20 000 000), Angleterre (19 000 000), Autriche-Hongrie (18 000 000), Grèce (8 000 000), France (7 000 000).

Voici, en livres sterling, d'après le *Statesman's Year-Book* de 1921, quelques chiffres concernant les transactions commerciales de la Bulgarie en 1919.

Les importations ont atteint 38 557 000 livres sterling (au lieu de 9 600 000 livres sterling en 1914), et les exportations 22 000 000 de livres sterling (au lieu de 6 180 000 livres sterling). Le détail des ventes et des achats n'est pas indiqué en chiffres. Mais, comme dans la période d'avant-guerre, ce sont les objets fabriqués qui représentent la plus grosse part des importations, tandis que les céréales, l'essence de rose, le tabac, les produits animaux prennent le premier rang aux exportations.

Parmi les principaux fournisseurs de la Bulgarie d'après guerre, c'est l'Italie qui vient en tête (si, toutefois, le chiffre indiqué par les statistiques anglaises n'est pas erroné?), avec 13 835 000 livres sterling, soit le tiers du total. Puis se classent la Turquie (5 880 000 livres sterling), la Grande-Bretagne (4 200 000 livres sterling), les Etats-Unis (784 000 livres sterling), la France (231 000 livres sterling), etc.

CONCLUSION

La Bulgarie paraît s'être résignée loyalement aux dures conséquences de ses défaites. Le peuple bulgare a trop de bon sens, trop d'esprit pratique pour reprendre sur nouveaux frais la politique mégalomane de l'ex-tsar Ferdinand. D'autre part, le pays peut pourvoir seul à la plupart de ses besoins essentiels, et l'acharnement au travail, les habitudes d'économie du paysan arriveront assez vite à pallier les désastreux résultats économiques d'une guerre qui se prolongea, presque sans interruption, pendant sept années. Il ne faut désormais à la Bulgarie que la paix extérieure et l'ordre intérieur. Elle ne tiendra pas évidemment, dans les Balkans et en Europe, la large place qu'elle rêvait. Elle ne sera qu'un petit pays et un petit peuple. Peut-être sera-ce, pour sa prospérité et le bien-être de ses habitants, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

CHAPITRE XIX

LA ROUMANIE

GÉNÉRALITÉS

En 1914, le Royaume de Roumanie se restreignait au territoire compris entre les Carpates, le Danube, le Prout et la Mer Noire. Il couvrait 145 000 kilomètres carrés, peuplé de 7 500 000 habitants. Mais l'étude d'une carte ethnographique de l'Europe Orientale révélait aussitôt que la nationalité roumaine débordait largement hors de ces limites. La Bessarabie russe, la Bucovine autrichienne, la Transylvanie hongroise contenaient une très forte proportion de Roumains dont le plus cher désir était d'échapper à la domination étrangère et de

s'unir à leurs frères libres. La part brillante que la Roumanie prit à la Grande Guerre, ses souffrances, ses sanglants sacrifices ont permis de réaliser ce rêve. Du Dniestr aux plaines de Hongrie, de la Dobroudja aux sources de la Tisza, l'État Roumain englobe désormais presque la totalité de la nation roumaine. Par l'étendue de son territoire (293 324 kilomètres carrés), par le chiffre de sa population (17 300 000 habitants), il se classe en bon rang parmi les États européens. Un mélange harmonieux de montagnes pastorales couvertes de forêts, riches en ressources minérales, et de plaines au sol merveilleusement fécond, lui assurent un avantage marqué sur la plupart des États secondaires de l'Europe Centrale, trop exclusivement montagneux (Autriche, Yougo-Slavie) ou plats (Hongrie, Pologne). Il ne s'étend pas démesurément en longueur comme la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie, mais se concentre en une masse compacte, arrondie, dont les diverses sections communiquent aisément les unes avec les autres grâce aux nombreux passages des monts, au réseau largement ramifié des vallées fluviales qui, prenant leur origine à faible distance les unes des autres, divergent ensuite vers les plaines hongroises, moldaves, valaques. Les monts Carpates, flanqués des plateaux Transylvains, donnent à l'État une architecture solide, et constituent pour les Roumains comme une puissante forteresse, un refuge où ils pourraient défier les assauts d'un ennemi éventuel. Enfin, précieux privilège qui manque à la Suisse, à la Tchéco-Slovaquie, à la Hongrie, la Roumanie est dotée d'une façade maritime ouverte sur la Mer Noire, entre les frontières bulgare et russe. Cette façade n'est point d'accès difficile, comme le sont les côtes Dalmates, par exemple, pour la Yougo-Slavie. Sur elle, au contraire, débouche, outre le Dniestr, la masse formidable des eaux que le Danube draine à travers toute l'Europe Centrale. Son delta prolonge et augmente chaque année les plaines immenses qui descendent par une pente insensible des collines subcarpatiques. Toutes les grandes voies commerciales l'empruntent ou suivent une direction parallèle à sa vallée. La Roumanie se trouve donc à même non seulement d'écouler aisément et à peu de frais ses céréales et ses pétroles, mais encore de contrôler une bonne partie du trafic destiné aux autres puissances de l'Europe Centrale.

Ainsi apparaissent, au premier coup d'œil jeté sur la carte, les traits les plus caractérisques de ce que l'on pourrait appeler la physionomie géographique du Royaume roumain. C'est un bastion carré de hautes montagnes flanqué d'un large glacis de plaines dont le Danube rassemble les eaux. L'étude plus détaillée des régions naturelles va nous révéler la variété qui se cache sous cette division fort simple du sol roumain.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Les régions naturelles de la Roumanie

LES CARPATES. La chaîne des Carpates décrit à travers la Roumanie un arc double qui partage le territoire en deux sections : l'occidentale avec la Transylvanie et la portion roumaine des plaines hongroises ; l'orientale avec la Moldo-Valachie, la Bucovine, la Bessarabie et la Dobroudja. Il est naturel de commencer l'étude du sol roumain par ce trait saillant du relief, robuste support et château d'eau des régions déprimées qui s'appuient sur ses flancs.

Les Carpates roumains débutent en Bucovine par le massif de la Tcherna Hora (2 306 mètres). Ils se dirigent d'abord vers le Sud-Est et, sur une longueur de 300 kilomètres environ, se présentent sous forme de massifs calcaires de structure fort monotone, dépourvus de toute individualité géographique, isolés les uns des autres par des coupures nombreuses où passent rivières et routes. L'altitude moyenne de ces Carpates moldaves ne dépasse pas 1200 à 1 500 mètres. Puis un coude extrêmement brusque infléchit la chaîne vers l'Ouest. Elle porte alors le nom d'Alpes de Transylvanie ou de Carpates Valaques. L'altitude s'accroît fortement. De vraies barrières aux flancs raides se dressent entre les terrasses de Mounténie au Sud, et les bassins Transylvains au Nord. En même temps, la composition géologique très complexe donne aux formes structurales une variété intéressante. A l'Est, les Massifs du Lotru, du Bucegiu, dont les gigantesques parois dominent la coquette ville de Sinaïa, s'élèvent à 2 528 mètres. Au centre, la chaîne des Fogarash allonge sur 80 kilomètres un véritable mur d'une altitude moyenne de 2 200 mètres. A l'Ouest, le Massif du Paringu atteint 2 529 mètres. Puis la chaîne se recourbe vers le Sud, et la liaison des Carpates avec les Balkans se fait par le massif de schistes cristallins du Vulcan (1 870 mètres) et les monts calcaires de la Cerna (2 229 mètres).

Malgré la raideur et l'élévation de leurs parois, les Carpates Valaques sont traversés par des passages, à la vérité moins nombreux que dans les Carpates Moldaves, mais aussi aisés. Bon nombre de rivières en effet : Buzeu, Oltu, Jiu, Cerna, naissent au Nord des Alpes Transylvaines et, pour gagner le Danube, sont obligées de se creuser à travers la montagne des gorges d'une impres-

sionnante profondeur. La plupart des routes, d'usage fort ancien, utilisent ces coupures naturelles (cols de Prédéal, de la Tour Rouge, du Vulcan, du Thömös, Porta Orientalis), où s'insinuent également quelques voies ferrées.

Les Carpates doivent leur origine aux plissements alpins. Toutefois, jusqu'à 1500 ou 1 800 mètres, leur aspect général rappelle non pas les Alpes ou les Pyrénées, mais bien plutôt les formes trapues, arrondies, des Vosges ou des monts de Bohême. Seules les parties les plus élevées des massifs, notamment dans les monts Paringu, offrent quelque ressemblance avec les crêtes savoisiennes ou pyrénéennes grâce surtout aux cirques glaciaires qui s'y creusent entre des parois abruptes, aux nombreux lacs qui miroitent à travers les masses d'éboulis. Des forêts immenses les recouvrent jusqu'à 1 600 ou 1 700 mètres. Au-dessus, des alpages reçoivent en été les bergers ou " ciobans " et leurs troupeaux de moutons qui ont hiverné dans les plaines danubiennes. Ils donnent, de juin à septembre, un peu de vie à ces montagnes par ailleurs sauvages, tristes, fermées, inhospitalières, mais qui jouèrent un tel rôle dans l'histoire du sol roumain et des sociétés humaines qui s'y fixèrent. C'est aux Carpates cristallins en effet que les torrents arrachèrent ces sables, ces argiles qui composent une bonne part du territoire moldo-valaque. C'est aux neiges, aux pluies, aux sources de la montagne que les rivières puisent assez d'eau pour traverser, malgré les brûlants étés, les plaines desséchées du pourtour, vouées sans elles à la stérilité et à l'abandon. C'est enfin dans les solitudes inviolables de la montagne que la race daco-romaine parvint à conserver la pureté de son sang et de son langage, alors que les barbares de toutes races s'installaient dans les plaines. Et plus tard, ce sont les montagnards roumains des Carpates qui, suivant les vallées, colonisèrent à nouveau les vastes glacis des bas-pays.

LA TRANSYLVANIE. ⌀⌀ L'angle inscrit dans la courbe des Carpates est occupé en entier par un plateau — plus exactement un haut-bassin — très mouvementé où des dépressions, des effondrements comblés par les mers tertiaires se logent entre les massifs de roches cristallines (monts Bihar, 1850 mètres) et volcaniques (monts Hargita, 1758 mètres). Ce haut-bassin est l'Erdély des Magyars, l'Ardealul des Roumains, la Transylvanie des Occidentaux, ainsi nommé des immenses forêts qui couvraient autrefois les montagnes du pourtour. Difficilement abordable par le Sud ou par l'Est, la Transylvanie s'ouvre au contraire largement sur la face occidentale où les larges vallées du Szamos, des deux Koros, de la Maros, du Temes s'inclinent vers la Tisza et le Danube. Par ces vallées s'infiltrèrent au cœur du plateau les éléments Magyars et Allemands que l'on trouve aujourd'hui cantonnés au milieu de la masse des populations roumaines. Par contre, des montagnards roumains descendirent par ces mêmes vallées vers les vastes plaines hongroises et peuplèrent si bien leur bordure orientale que l'on a dû légitimement attribuer au royaume de Roumanie les territoires de Temesvar, d'Arad et de Nagyvarad (Oradia Mare).

Ces territoires de la plaine ne diffèrent en rien, naturellement, de l'Alfôld hongrois dont ils font géographiquement partie. Mêmes étendues plates, monotones, déboisées où l'on cultive blé, maïs, betterave, où paissent en liberté des troupeaux de porcs, de moutons, de chevaux à demi-sauvages. Mêmes fortes agglomérations mi-villageoises, mi-urbaines, peuplées en majorité de paysans roumains, mêlés de Juifs, de Magyars, d'Allemands et de Tziganes : Temisoara (Temesvar) 80 000 habitants, Arad 65 000, Oradia Mare (Nagy Varad) 70 000 habitants, etc.

L'intérieur transylvain est singulièrement plus varié. Montagnes et collines ont conservé en partie leur parure de forêts, leurs beaux alpages que parcourent en été les troupeaux de vaches laitières. De plus, les monts Bihar ou Monts Métallifères transylvains renferment de nombreux gisements d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de sel, exploités depuis une haute antiquité. Enfin, des plaines intérieures, fonds d'anciens lacs comblés par les alluvions, forment des oasis de riches cultures entre les escarpements des monts : tels sont le Gyergye, le Barc Zasag ou plaine de Kronstadt, le Csik, le Haromszèk, la magnifique vallée de Fogaras, le bassin de Sibiu, etc.

Ces ressources abondantes et variées, la facilité relative des communications, l'indépendance même dont la Transylvanie, bien protégée par son rempart de montagnes, a joui pendant des siècles, expliquent l'attrait qu'elle exerça sur les hommes. Aux Daco-Roumains, qui représentaient les aborigènes, se joignirent d'abord, à partir du IX[e] siècle, des groupes de Magyars appelés Szekely ou Szeklers dont les descendants sont encore aujourd'hui cantonnés dans le grand coude des Alpes Transylvaines et des Carpates Moldaves. Puis, dès le XII[e] siècle, des colons allemands, attirés par les rois de Hongrie, vinrent se fixer dans la plaine de l'Aluta, autour de Brasso (Kronstadt) et de Sibiu (Hermannstadt), sur le haut-Szamos, etc. Ces " Saxons ", comme on les appelle là-bas, parvinrent à maintenir pendant six siècles leur nationalité et l'usage de leur langue. Toutefois, bon nombre d'entre eux finirent par se magyariser ou se roumaniser, et l'on n'en compte plus guère que 200 000 environ, auxquels il faut ajouter un nombre égal de " Souabes " de même origine fixés dans le Banat de Temesvar.

La ville capitale transylvaine est Cluj (Kolozvar), ancienne colonie romaine sur la haute-Szamos. Elle compte 65 000 habitants. Brasso (Brasov) 45 000 habitants, Sibiu (35 000 habitants) commandent les principaux passages des Alpes Transylvaines. Les autres cités : Fejervar ou Belgradou, Maros Vasarhely, Fogaras, etc., servent aux échanges entre les montagnards et les gens des plaines.

LA BUCOVINE. ⌀⌀ Au delà des Carpates, les Habsbourg avaient acquis en 1775 le territoire de la Bucovine, détaché de la Moldavie alors turque. En récupérant la majeure partie de cette province, la Roumanie n'a donc fait que reprendre son bien, un bien auquel elle tenait d'autant plus que la Bucovine (le pays des hêtres), berceau de l'État Moldave, contient encore ses mo-

nastères les plus vénérables et les tombeaux de ses anciens rois.

Adossée aux pentes des Carpates, la Bucovine s'incline au Sud-Est vers les plaines moldaves et bessarabiennes Le Sereth, le Prout la traversent dans leur cours supérieur et le Dniestr lui sert de limite septentrionale.

De vastes forêts où se mêlent chênes, hêtres, conifères, bouleaux recouvrent encore le tiers de la superficie. Le reste est occupé par de bonnes terres à labour et des prairies.

Sur 10000 kilomètres carrés environ vivaient, en 1910, 800 000 habitants, de races extrêmement mélangées. Les Roumains composaient à peu près la moitié du total. Le reste se répartissait entre Ruthènes (300 000), Magyars, Allemands, Polonais, Tchèques, Tziganes, Juifs, etc.

Une seule ville importante, Tchernaoutsi (Czernowitz), la capitale, compte une centaine de milliers d'habitants. Elle a depuis longtemps supplanté Suceava qui fut, jusqu'au milieu du XVIe siècle, la capitale de la Moldavie.

LA MOLDAVIE ET LA VALACHIE. Entre Carpates, Danube et Prout, les grandes provinces de Moldavie et de Valachie composent à elles seules la région à laquelle on réservait jusqu'en 1914 le nom de Roumanie. Ce sont elles qui, les premières, arrachèrent aux Turcs une large autonomie, puis qui s'unirent pour former un État Roumain indépendant. C'est autour d'elles que gravitaient naturellement les espoirs de tous les Roumains irrédimés. Elles sont, du reste, la partie la plus prospère, la plus civilisée du royaume.

Elles débutent, au pied des Carpates, par une bande concentrique de collines qui s'abaissent vers le Sud en pente douce. Les Roumains appellent Podgoria (Piémont) cette zone dont la largeur atteint au maximum 80 kilomètres en Valachie, mais qui couvre sur près de 200 kilomètres la totalité de la Moldavie et de la Bessarabie septentrionales. Des argiles, des marnes, des sables arrachés par les torrents aux monts Carpatiques forment un glacis dont l'altitude passe lentement de 600 à 200 mètres et qui serait tout à fait uniforme si les cours d'eau qui dévalent des Carpates n'y burinaient de longues vallées.

La Podgoria fut autrefois couverte d'immenses forêts. Il n'en reste plus que des lambeaux, à la vérité fort nombreux, dispersés sur les collines qui ondulent entre chaque vallée parallèle. Mais partout les champs de maïs, les vergers se mêlent aux boqueteaux. Les villages se succèdent sur les pentes ensoleillées. C'est la région la plus riante et la plus peuplée des deux provinces.

A mesure que l'on s'éloigne de la montagne, le relief s'abaisse, les vallées s'élargissent, les forêts disparaissent, la végétation s'appauvrit. On arrive ainsi à la seconde des zones naturelles qui se partagent la Moldavie-Valachie : la zone des terrasses diluviales ou des steppes. Elle commence vers Craïova, Ploiesti, Focsani et s'étend jusqu'à la dépression danubienne. Le sol est formé soit de cailloutis charriés par le Danube et les torrents carpatiques, soit d'épaisses couches de loess d'origine éolienne. La composition chimique de ces terres, leur perméabilité, s'unissent à la sécheresse du climat pour proscrire les arbres. On peut cheminer des heures sur les mornes étendues de ces steppes poudreuses sans voir autre chose qu'un maigre bouquet d'acacias. Mais ces mêmes terres, pour peu qu'on les travaille et qu'on les irrigue, se montrent merveilleusement fertiles. C'est sur elles qu'a porté le principal effort du colon roumain venu de la montagne, et le damier des champs de blé s'étend chaque année davantage autour des gros villages, peuplés de 2 000 âmes et plus, groupés autour des puits rares et profonds.

Aux approches du Danube, ces villages se multiplient sur le rebord de la terrasse limoneuse qui domine de quelques mètres la vallée majeure du grand fleuve. Cette vallée, large de 10 à 25 kilomètres et que limitent au Sud les hautes falaises de la rive bulgare, constitue un petit monde à part, une zone spéciale mi-aquatique, mi-terrienne, la " lunca ", que le fleuve inonde à peu près entièrement lors de ses grandes crues printanières. Le Danube y pénètre après s'être arraché à l'étreinte de l'arc Carpato-Balkanique par le défilé fameux des Portes de Fer où ses eaux, gagnant en élévation ce qu'elles perdent en largeur, atteignent jusqu'à 50 mètres de profondeur. A Turnu Severin, le fleuve n'est plus qu'à 36 mètres d'altitude. Il lui reste cependant encore 955 kilomètres à franchir.

Tantôt divisé en bras multiples par des îles plates, tantôt roulant ses eaux limoneuses en une seule nappe large de 900 à 2 000 mètres, profonde de 4 à 25 mètres, il s'accompagne d'une multitude de lacs, de bras morts, de marais, de fourrés de saules et de roseaux géants. Cette zone amphibie qui le borde sur sa rive gauche atteint sa plus grande étendue à partir de Silistrie. C'est la " Balta " entre les collines de la Dobroudja et les steppes de Baragan. Des nuées d'oiseaux aquatiques : cygnes, flamands roses, pélicans, hérons à aigrettes, tourbillonnent au-dessus des eaux que peuplent des quantités prodigieuses de poissons : esturgeons, sterlets, sandres, carpes de taille colossale, etc.

Des Carpates et du Balkan arrivent au fleuve nombre de torrents : Timok, Isker, Yantra sur la rive droite ; Jiu, Oltu, Dimbovitsa, Jalomitza, Seret, Prout sur la rive gauche. Sauf les deux derniers qui sont de vrais fleuves, larges de 200 à 300 mètres, profonds de 4 à 6 mètres, roulant en tout temps des eaux abondantes, ces affluents danubiens, surtout ceux de Roumanie, sont de simples torrents, au régime extrêmement irrégulier. Mais tous, dans leurs crues formidables de printemps, entraînent au Danube des masses d'alluvions qui s'ajoutent au limon venu des Alpes lointaines. Aussi le fleuve a-t-il

édifié aux dépens de la Mer Noire un delta dont l'avance, depuis l'antiquité, n'a pas été moindre d'une centaine de kilomètres !... Il s'y divise en trois branches principales dont la médiane, appelée bouche de Sulina, fut spécialement aménagée pour permettre l'accès des grands navires de mer jusqu'aux ports d'Ismail, de Galatz et de Braila où affluent par wagons et chalands la masse dorée des blés et des maïs roumains.

Ce beau fleuve, magnifique voie d'eau dont le débit moyen n'est pas inférieur à 9000 mètres cubes (cf. la Seine à Paris 300 mètres cubes), se prête toute l'année à la navigation, exception faite pour le cœur de l'hiver où, pendant une cinquantaine de jours, les glaces et la débâcle arrêtent la circulation des bateaux.

L'hiver des plaines roumaines est en effet très rigoureux, avec des moyennes de — 3°,5 en janvier à Bucarest, de — 4°,5 à Iassy et Kichineff, des minima qui peuvent descendre à 35° sous zéro ! On compte chaque année plus de cent jours de gelée à Bucarest, et les vents : Crivetz (vent du Nord-Est venu des steppes russes), Austru (vent d'Ouest), qui balaient sans obstacles les plaines rases, ajoutent à la morsure du froid. Par contre, au cours de l'été, le thermomètre, du 15 juin au 15 août, ne descend guère au-dessous de 25° et s'élève fréquemment à plus de 40°. Sous un ciel presque aussi limpide qu'aux rives méditerranéennes, le soleil flambe et brûle, et le Crivetz, alors torride, est aussi pénible à supporter que le Khamsin d'Egypte ou le Harmattan Saharien. Puis la température décroît très vite au cours d'un bref automne.

" En moins d'un mois, avec les jours plus courts, les feuilles qui tombent en masse, les nuits sereines et glacées, on voit l'aspect de la campagne changer comme par enchantement. La ville aussi se transforme, se replie sur elle-même, vide ses boulevards où les cafés et les étalages cessent d'envahir les trottoirs, et le grand poêle de faïence qui brûlera pendant quatre à cinq mois s'allume dans chaque famille. " (De Martonne.)

Ce caractère nettement continental du climat moldo-valaque se retrouve avec des modalités légèrement différentes d'un bout à l'autre du royaume, dans les hauts bassins transylvains, dans les plaines du Banat, non moins qu'aux rives du Danube et du Prout. Toutefois le régime des pluies varie fortement lorsqu'on passe de la montagne à la plaine. La première reçoit une masse fort copieuse de neige en hiver, de pluies en toutes saisons. La seconde doit se contenter de 583 millimètres d'eau à Bucarest en cent six jours, de moins de 400 millimètres dans les steppes de Baragan. Parfois des mois se passent, en été et en automne, sans une averse, et ces longues sécheresses ne vont pas sans de gros inconvénients pour l'agriculture, source presque unique de richesse en de tels lieux où la terre féconde donne, quand la nature n'y met point d'obstacles, de si magnifiques moissons.

Ni la Moldavie ni la Valachie ne possèdent de villes fortes, de villes citadelles closes de hautes murailles. La topographie ne s'y prêtait point, et de tout temps les incursions ennemies ont pu, sans obstacles, déferler sur l'immensité des steppes. Par contre, de bonne heure des villes-marchés s'établirent soit au débouché des hautes vallées carpatiques, soit au carrefour des routes qui, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, se croisaient entre le Danube et les Carpates.

Ainsi naquirent Targu Jiu, Rammicu-Valcea, Campulung, Piatra, Neamtsu, etc., où se réunissaient, autrefois, les plus célèbres foires (balciu) des terrasses roumaines, puis Craiova (52 000 habitants), Pitesci, Ploiesti (56 000 habitants), Focsani (25 000 habitants), Iassy (75 000 habitants), Botosani (32 000 habitants), Barlad (26 000 habitants), ces dernières plus importantes et plus peuplées parce qu'elles grandirent au point de contact de la Podgoria et des terrasses diluviales, des collines boisées et des vastes steppes.

Bucarest se plaça au centre même de ces steppes. Elle réalise " le type de ces villes de plaines qui naissent sans qu'aucune raison naturelle détermine d'une façon précise leur emplacement, au sein d'un groupe de population assez dense, par la fusion d'un certain nombre de petits villages très rapprochés ".

Elle dut sa fortune particulière à des circonstances plus historiques que géographiques et ne prit avantage sur les autres cités roumaines que du jour où les princes de Mounténie la choisirent comme résidence d'été au XIVe siècle, et surtout du jour où les hospodars phanariotes y installèrent, au XVIIe siècle, le siège permanent du gouvernement de la Valachie. Elle compte aujourd'hui 340 000 habitants, et, tout en conservant dans certains de ses quartiers excentriques le caractère propre aux vieilles cités roumaines (vastes étendues de maisonnettes entourées de jardins alignés sans ordre au long de pistes tortueuses), elle présente partout ailleurs l'aspect et l'animation d'une grande ville d'Occident.

Ce caractère occidental et moderne se retrouve peut-être plus nettement encore dans une seconde série de cités roumaines : les villes-ports, nées sur les rives du Danube, soit comme Calafat, Turnu Magurelé, Zimnicea, Giurgiu, Calarasi, aux rares endroits où le courant fluvial rétréci baigne à la fois la haute falaise bulgare et la berge des terrasses valaques, soit comme Braila (65 000 habitants), Galatz (75 000 habitants), Tulcea, Ismail, au point où la navigation fluviale fait place aux navires de haute mer. Le développement récent pris par ces cités grâce au commerce des grains a transformé leur aspect d'autrefois. " On est étonné, en débarquant à Calarasi, Calafat, Giurgiu, de voir de grandes avenues, régulièrement percées, des places et carrefours spacieux, des jardins bien disposés. On trouve là le cadre plus ou moins complet d'une grande ville moderne. " (De Martonne.) Sur les quais de Braïla des files de lourdes péniches

déchargent les blés et les maïs de l'Olténie, de la Mounténie, de la Bulgarie, de la Dobroudja. Galatz est plus spécialement l'entrepôt des céréales moldaves.

LA DOBROUDJA. ⌀⌀ L'espace compris entre le Danube inférieur et la Mer Noire porte le nom de Dobrodgea ou Dobroudja. Au Nord, des collines ondulées, formées soit de granits déboisés, soit de calcaires vêtus de forêts (Babadagh), donnent une région assez mouvementée et pittoresque d'une altitude moyenne de 400 à 500 mètres. Le centre est occupé par le vaste plateau de Medjidia uniformément couvert d'une épaisse couche de loess, sans arbres, sans eaux courantes, monotone et laid, mais où la steppe primitive a été en grande partie transformée en champs de céréales. Au Sud-Ouest, les collines parfois boisées du Deli Orman annoncent la proximité des Balkans.

La Dobroudja s'ouvre sur la Mer Noire par une côte qui, au Sud, est rectiligne et assez élevée, mais qui, au Nord, s'indente de lagunes peu profondes, les " limans ", que des cordons de sable isolent du flot marin. A la limite des deux zones, les Roumains ont créé de toutes pièces le port de Constantsa (30 000 habitants).

La population, très mélangée, renferme encore une forte proportion de Turcs, Tartares, Bulgares, Tziganes qui rendent ce coin de pays d'un haut intérêt pour l'ethnographe.

Mais la colonisation roumaine, très active, a déjà fixé sur les terres cultivables une proportion élevée de paysans moldo-valaques et transylvains.

LA BESSARABIE. ⌀⌀ Enfin, par delà le Prout, la Grande Guerre a restitué à la Roumanie cette Bessarabie que la Russie détenait indûment depuis 1878. Elle s'étend jusqu'au Dniestr, couvre 44 000 kilomètres carrés et comptait, en 1913, 2 600 000 habitants.

La Bessarabie septentrionale est comprise dans la grande zone du Tchernozom, ce riche humus qui se montre si merveilleusement favorable aux céréales. Au Sud, dans la Bugeac, la sécheresse, plus grande, favorise le maintien des steppes herbeuses où paissent les troupeaux de brebis, de bœufs et de chevaux. Les deux tiers du sol sont mis en cultures et donnent de belles récoltes de blé, seigle, avoine, maïs, auxquelles s'ajoutent des vins et des tabacs de bonne qualité. Des forêts de chênes subsistent sur quelques lambeaux du sol couverts de sable gris, oasis de verdure au milieu des labours.

Les Roumains forment la grosse majorité de la population (2 000 000 environ). Le reste se partage entre les Ukrainiens, les Russes, les Grecs, les Arméniens, les Allemands (descendants de colons établis là dès le XVIIIe siècle), les Bulgares autrefois émigrés de Turquie, les inévitables Tziganes, les Juifs enfin qui, malgré une très forte émigration en Amérique, ne comptent pas moins de 270 000 âmes. L'élément Moldo-Valaque est constitué surtout par des paysans, d'autant plus ignorants et arriérés que les Russes, par politique, les privèrent de tout moyen de s'instruire. Les villes renferment, au contraire, une proportion élevée d'allogènes, surtout Juifs et Russes. La principale, et la seule qui vaille d'être citée, est Kichinew, immense village de 125 000 habitants.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Sur les 17 300 000 habitants qui forment la population totale du royaume, on compte 13 000 000 de Roumains purs et 4 300 000 allogènes.

HISTORIQUE. ⌀⌀ Les Roumains ont comme ancêtres un peuple de montagnards : les Daces, dont la capitale, Sarmizegetusa, se cachait dans les replis des plateaux transylvains. Soumis par Trajan, ces Daces reçurent de nombreuses colonies de vétérans romains qui se mêlèrent étroitement aux indigènes. Plus tard, des Bulgares, des Tatares, des Slaves, des Hongrois occupèrent successivement une partie du territoire des Daco-Roumains. Ceux-ci ou bien demeurèrent dans les plaines moldo-valaques et s'unirent de gré ou de force aux nouveaux venus, ou bien se réfugièrent dans les forêts carpatiques où ils conservèrent plus purement leurs caractères originels. Ce sont ces pâtres de la montagne qui, redescendant plus tard dans les plaines du pourtour, infusèrent à leurs habitants des doses renouvelées de sang daco-romain et parvinrent, en dépit de tous les croisements, à assurer jusqu'à nos jours à la nation roumaine un caractère latin incontestable.

Tandis que les Roumains de Transylvanie et du Banat devaient, à partir du Xe siècle, passer sous la domination hongroise, ceux des plaines valaques et moldaves constituèrent deux principautés qui demeurèrent indépendantes jusqu'au XVe siècle, date à laquelle il leur fallut, comme tous les chrétiens des Balkans, subir la suzeraineté turque. Elles conservaient, il est vrai, une certaine autonomie et l'usage de leurs lois. Mais les hospodars, Grecs phanariotes, désignés par la Sublime-Porte pour gouverner les provinces, mirent le pays en coupe réglée, aidés en cela par le haut clergé également grec, et quelques centaines de grands propriétaires fonciers, les Boïars. Le peuple roumain, misérable, vivait dans une étroite servitude sur des champs qui ne lui appartenaient pas. Le clergé grec et les boïars possédaient la presque totalité de la terre; le commerce était entre les mains des Grecs, des Arméniens, plus tard des Juifs.

Au XVIIe siècle, les livres des philosophes français parvinrent en terre roumaine. Ils éveillèrent dans l'âme de plus d'un boïar, surtout en Transylvanie, la notion de liberté humaine et de patrie. Des Roumains se mirent en grand nombre à apprendre le français qui devint dès lors comme la seconde langue du pays. Aussi le peuple roumain se trouva-t-il prêt, au début du XIXe siècle, à se joindre aux autres chrétiens balkaniques pour échapper à l'emprise des Osmanlis. En 182 , le traité d'Andrinople donna aux principautés de Moldavie et de Valachie le droit d'élire leurs hospodars à vie, sans autres liens avec la Turquie qu'un tribut annuel de vassalité. En 1856, le Congrès de Paris rendit la Bessarabie à la Moldavie. En 1859, les deux principautés s'entendirent pour élire un même hospodar, le prince Çouza, et réaliser ainsi leur union politique complète.



UN VILLAGE DANS LES PLAINES ROUMAINES. [illegible] *la population roumaine vit de l'agriculture* [illegible] *compte-t-on peu de villes, et encore la plupart des agglomérations urbaines revêtent-elles l'aspect de grands villages. Dans la plaine, les maisons se construisent en briques* [illegible] *Elles sont* [illegible] *Roumaine* [illegible] C. P. [illegible]



LES PUITS DE PÉTROLE PRÈS DE CAMPINA. [illegible] *en 1913, 2* [illegible] *de tonnes de pétrole* [illegible] *États-Unis et la Russie, au troisième rang des pays producteurs. Le matériel d'exploitation n'a pas trop souffert de la Grande Guerre, comme en témoigne le paysage très caractéristique que montre la photographie, et que l'on retrouve, presque identique, dans toutes les régions pétrolifères : Galicie, Bakou, États-Unis, etc. Chaque haute cheminée* [illegible]



LES VENDANGES. *La culture de la vigne a fait, en Roumanie, de considérables progrès. Non seulement le pays suffit à ses besoins, mais il peut exporter une partie de sa récolte.* Cl. Chusseau-Flaviens.



PAYSANNE ALLANT AUX CHAMPS *chaussée de sandales, vêtue d'une jupe de couleur sombre, d'un gilet largement ouvert d'une chemise élégamment brodée.*



SCÈNE RURALE *Les hommes rapportent à la maison les guirlandes d'epis de maïs, qui serviront à confectionner l'épaisse bouillie ou " mamaliga ", base de la nourriture du paysan roumain.* Cl. Chusseau-Flaviens



BUCAREST *Née du groupement de plusieurs villages, Bucarest manifeste encore son origine rurale par le vaste espace qu'elle recouvre, l'éparpillement de ses maisons au milieu des jardins et des terrains vagues. Toutefois, elle possède aussi de beaux quartiers neufs semblables à ceux des grandes villes occidentales* Cl. Photoglob.



UN VILLAGE DE LA MONTAGNE. *La nouvelle Roumanie embrasse non seulement les vastes plaines agricoles de la Moldo-Valachie et de la Bessarabie, mais aussi les monts et les plateaux des Carpathes et de la Transylvanie où l'élevage, l'exploitation des forêts sont les ressources essentielles* Cl. Chusseau-Flaviens.



[illegible] *au bord de les plaines de [illegible] ondulations des [illegible] Le buffle, d'aspect quelque peu farouche, mais d'humeur très [illegible]*



MINES DE SEL DE SLANIC. *La Roumanie possède, sur la bordure méridionale des Carpathes de très importantes mines de sel gemme. Elles correspondent aux mines du même genre que l'on exploite, depuis les temps préhistoriques, en Galicie, sur le versant Nord de l'arc carpathique.* Cl. Chusseau-Flaviens

En 1866, le prince Çouza fut remplacé par un Hohenzollern, Charles, devenu depuis 1881 le roi Carol. On sait enfin comment la Roumanie prit, en 1877-1878, une part glorieuse à la guerre russo-turque, fit reconnaître son indépendance complète, acquit la Dobroudja, mais perdit la Bessarabie rétrocédée aux Russes ; comment, en 1913, elle s'unit aux Grecs et aux Serbes contre les Bulgares, ce qui lui valut une avantageuse rectification de la frontière dobroudjienne, quel fut enfin son rôle magnifique et douloureux dans la Grande Guerre et comment elle en fut récompensée par l'obtention de toutes les terres roumaines irrédimées : partie du Banat, Transylvanie, Bucovine et Bessarabie. Dans toute l'histoire de sa rédemption, la Roumanie eut toujours la France comme alliée fidèle, comme soutien efficace. De solides liens spirituels unissent l'un à l'autre les deux pays, liens qui se renforcent chaque année davantage du fait qu'une bonne partie de la jeunesse studieuse roumaine a pris l'habitude de venir achever son éducation dans nos universités.

MŒURS ET COUTUMES. RELIGION.

On ne peut pas dire qu'il existe un type physique roumain bien net. " Enlevez le costume national, l'anthropologue le plus habile ne saura reconnaître le Valaque du Bulgare, du Hongrois ou du Petit-Russe. " Dans les collines, " le type le plus fréquent est de stature plutôt élevée, les épaules larges, les jambes relativement courtes, les cheveux noirs ou foncés, le crâne sphérique, les traits réguliers avec une coupe de figure plutôt ronde qu'ovale, les yeux gris ou bruns, le front bombé, le nez droit et ferme. La démarche est lente et digne, mais le regard très vif, et le geste prompt comme l'éclair lorsqu'il en est besoin. Les enfants, les jeunes femmes et les jeunes hommes ont parfois des visages d'une beauté calme qui attire l'attention. " (De Martonne.)

Ces traits généraux varient du reste extrêmement si l'on passe de la colline à la plaine ou aux montagnes, du village à la ville, des lieux où l'influence grecque se fit fortement sentir à ceux où prédomina l'influence bulgare, ou hongroise, ou slave.

Même métissage, si l'on peut dire, de la langue que parle le Roumain. Elle est incontestablement d'origine et de tournure romaines. Toutefois, on n'y compte guère plus de 40 pour 100 de racines latines. Le reste se partage entre les racines turques, hongroises, grecques et slaves (particulièrement nombreuses dans les termes appliqués à l'agriculture, au monde physique, à la topographie, aux coutumes et croyances populaires).

Hommes et femmes portent encore des costumes pittoresques, surtout en Transylvanie, où se conservent mieux les usages d'autrefois. La *câciula* ou bonnet à poil, le *cojoc*, manteau de laine ; un gilet de peau de mouton sans manches, un pantalon de laine étroit ou flottant serré à la taille par une large ceinture sont les pièces essentielles des vêtements masculins. Les femmes se plaisent, comme toutes les Balkaniques, à orner de broderies en laine ou en soie, de teintes vives, les larges manches de leurs chemises, et le double tablier qui leur sert de jupon.

Dans la montagne et la région des collines, les paysans se groupent en *catuns* ou hameaux comptant de 200 à 300 habitants. Dans le *campu*, c'est-à-dire dans les grandes plaines sèches et sans arbres, la rareté des points d'eau oblige les habitants à se concentrer en gros villages, les *sat*, peuplés de 1 000 à 2 000 âmes, parfois davantage. D'une façon générale, le Roumain, comme l'Italien du Sud, a l'instinct " grégaire " ; l'isolement l'effraie. Aussi rencontre-t-on fort peu d'habitations isolées.

Qu'elles soient construites en bois (Transylvanie-Podgoria) ou en terre battue (Plaines), les maisons paysannes sont presque toujours étroites, mal éclairées et fort malsaines, surtout en hiver où " tout le monde se rassemble autour du poêle dans la *tinda* et où l'on peut voir cinq ou six personnes dormir dans une chambre large de 3 ou 4 mètres, avec les chiens, les porcs, les moutons roulés sous la table et les lits. " (De Martonne.)

Ces misérables demeures abritent, du reste, des gens dont la condition matérielle n'est rien moins que brillante. Certes, à la suite des mesures énergiques prises par le prince Çouza, qui confisqua les grands domaines du clergé grec et les partagea entre les paysans, bon nombre de ceux-ci devinrent propriétaires. Mais leur propriété, très petite, leur donnait à peine de quoi vivre, d'autant plus, que de longs siècles de servitude ont rendu le campagnard roumain prodigieusement routinier, apathique, sans initiative. De plus, la population paysanne a considérablement augmenté depuis le milieu du XIXe siècle, et les nouvelles générations demandaient, elles aussi, des terres. Or, en 1914, une notable partie du sol appartenait encore à un bien petit nombre de Boïars, voire de Juifs (Moldavie). De là l'acuité prise par la question agraire en Roumanie. Déjà, de 1888 à 1907, de sanglantes émeutes avaient contraint le gouvernement à adopter un certain nombre de mesures en faveur de la petite propriété. Depuis 1919, on semble résolu à agir d'une façon beaucoup plus radicale. De même qu'en Tchéco-Slovaquie et en Hongrie, les " Latifundia " sont sérieusement menacés, et une répartition plus juste des terres est d'ores et déjà en voie de réalisation.

Dans sa maison inconfortable, le paysan roumain vit de peu. Presque pas de meubles, point d'autre lit qu'une sorte de banc couvert d'un tapis, et encore le réserve-t-on aux femmes, les hommes couchant tout uniment sur la terre battue. La même famille qui portera, les jours de fête, des vêtements presque somptueux, valant plusieurs centaines de francs, vivra toute l'année de *mamaliga*, grossière bouillie de maïs à l'eau, de piments rouges, d'oignons crus, auxquels on ajoutera de temps à autre un peu de fromage, de poisson sec, et, les jours de très grande liesse, un ragoût de poulet assaisonné de lait caillé. On peut assurer d'une façon générale que le paysan est insuffisamment nourri, et les deux cent deux jours de jeûne imposés par la religion orthodoxe, dont il respecte scrupuleusement les pratiques, ne contri-

buent pas peu à cette incontestable dénutrition. Si la race fait preuve d'une remarquable vitalité, dont témoigne, entre autres, le chiffre très élevé des naissances, les adultes " sont loin d'avoir la vigueur qu'on pourrait attendre d'enfants élevés à la dure ". Ils se fatiguent vite, sont incapables de poursuivre pendant plusieurs jours des travaux un tant soit peu pénibles. Par ailleurs, la proportion des exemptions de service militaire pour défaut de taille, d'infirmités, etc. est plus élevée en Roumanie que dans tous les États voisins.

Si le paysan vit assez mal, il est, de sa nature, sensiblement plus gai, plus insouciant que son voisin Bulgare. Des siècles de misère et d'abjection ont mis, il est vrai, sur sa face comme une marque de méfiance, de tristesse ou d'inquiétude. " Interrogez le *Român* qui guide la charrue, ou la femme qui ramasse les épis de maïs, vous verrez se tourner vers vous un visage défiant et triste ; vous n'obtiendrez qu'une réponse vague comme si l'on craignait de se compromettre. Parlez-lui même des choses qui l'intéressent le plus, de la récolte, du temps, de sa vie, vous n'en tirerez rien qui puisse révéler une tendance quelconque. " (De Martonne.) Mais il n'y a là qu'une apparence. Les jours de fête, lorsque retentit le violon du " lautar " tzigane et que les fioles de *tzuica* (eau-de-vie de prunes) circulent de mains en mains, le paysan " se montre tel qu'il est, gai, insouciant, prodigue, vaniteux et grand parleur, observateur ironique, sensible au ridicule, aussi passionné dans ses haines que dans son amour. " (De Martonne.) Par ailleurs très attaché à tout ce qui vient des ancêtres, plus superstitieux que religieux, généralement illettré, en somme un être assez primitif, et dont un étranger, aura toujours les plus grandes peines à comprendre le caractère vrai.

LES ALLOGÈNES. ⌀⌀ En étudiant les régions naturelles du royaume, nous avons noté au passage les principaux groupements de populations non roumaines : Hongrois ou Szeklers en Transylvanie, Allemands en Transylvanie et Bessarabie, Bulgares en Bessarabie et Dobroudja, Serbes dans le Banat, Ukrainiens et Russes en Bessarabie et Bucovine, Turcs et Tatares en Dobroudja, Tziganes un peu partout, Grecs et Arméniens trafiquant dans les villes, surtout dans les ports danubiens, Juifs enfin, notamment en Bessarabie et en Moldavie, en tout 4 300 000 individus, soit un quart de la population totale. De tous ces étrangers les Juifs se montrent de beaucoup les plus réfractaires à l'assimilation. D'origine galicienne, polonaise, russe et allemande, parlant le *yidish*, ou dialecte hébréo-allemand, conservant jalousement leurs mœurs, leurs traditions, leur foi, leurs superstitions, ils se sont infiltrés, à partir du XIXe siècle, dans tout l'Est de la Roumanie, et ont fini par y pulluler de telle sorte que l'on n'en compte pas moins de 270 000 en Bessarabie et 450 000 en Moldavie. Iassy, la capitale moldave, avait, en 1911, 40 000 habitants juifs contre 38 000 Roumains ! Les richesses qu'ils ont acquises par la pratique de l'usure, le mépris qu'ils témoignent aux chrétiens, la concurrence insoutenable qu'ils leur font dans les villes où ils s'installent, tout cela explique, sans toujours les justifier, les haines dont ils sont l'objet. La " question Juive " en Roumanie apparaît comme aussi difficile à résoudre que la " question Nègre " aux États-Unis.

Si la Roumanie ne renferme pas que des Roumains, bon nombre de Roumains habitent encore hors des frontières du royaume. On en compte plusieurs centaines de mille en Ukraine, dans la section comprise entre les cours moyens du Dniestr et du Dniepr. D'autres se sont fixés sur la rive droite du Danube, soit en Bulgarie, soit dans la Kraina serbe. La partie Yougo-Slave du Banat de Temesvar, la Hongrie orientale ont aussi leur population roumaine. Enfin les ethnologues roumains rattachent volontiers à la patrie roumaine ces Aromounes, Zinzarès, Koutzo-Valaques et autres tribus de pasteurs semi-nomades dont nous signalâmes maintes fois la présence dans le Pinde grec, comme dans les steppes de Macédoine, le Rhodope et les Balkans.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

L'État Roumain est un de ceux que la nature combla de plus de dons. Il possède à la fois les pâturages et les forêts de la montagne, les vergers et les vignobles des collines, les immenses terres à céréales des plaines, des fleuves poissonneux, un sous-sol où abondent pétrole et sel gemme, où ne manquent ni le cuivre, ni le fer, ni même les métaux précieux. Quand toutes ces ressources seront mises pleinement en valeur par des procédés scientifiques, la Roumanie pourra nourrir aisément trois et quatre fois plus d'hommes qu'elle n'en contient aujourd'hui.

L'AGRICULTURE. ⌀⌀ C'est la culture des céréales qui constitue la grande richesse des pays roumains. Déjà la petite Roumanie de 1912 se classait parmi les greniers du monde avec ses 5 000 000 d'hectares de terres labourables produisant 32 000 000 d'hectolitres de maïs (surtout dans la région des collines), 21 000 000 d'hectolitres de blé (terrasses diluviales), 6 000 000 d'hectolitres d'orge (surtout en Dobroudja), 4 000 000 d'hectolitres d'avoine, etc. Ces chiffres ont aujourd'hui plus que doublé par le produit des récoltes que donnent les terres récemment annexées. Des statistiques roumaines estiment en effet à 4 000 000 d'hectares l'étendue des labours dans le Banat, la Transylvanie et la Bucovine (35 pour 100 en blé, 32 pour



100 en maïs, 9 pour 100 en avoine, le reste en seigle, orge et pommes de terre). A cela s'ajoutent les récoltes bessarabiennes (environ 5 000 000 d'hectolitres de blé, 6 000 000 d'hectolitres de seigle, 1 000 000 d'hectolitres d'avoine, etc.).

Parmi les cultures secondaires, la vigne couvre 71 000 hectares en Moldo-Valachie, 30 000 hectares dans les anciennes possessions austro-hongroises (surtout le Banat). La production moyenne atteignait en 1913 une valeur totale de 190 000 000 de francs environ. La même année, la Bessarabie ne donnait pas moins de 1 000 000 d'hectolitres d'un vin qui trouvait en Russie un débouché assuré et fort rémunérateur.

Les vergers où mûrissent pommes, poires, cerises, prunes surtout (pour la fabrication de l'eau-de-vie ou *tzuica*), les champs de tabac, de betteraves (en grands progrès), de lin, de chanvre, de colza, de pommes de terre, complètent la riche série des ressources agricoles de l'État Roumain.

L'ÉLEVAGE. LES FORÊTS. LES PÊCHERIES. L'élevage se pratique un peu partout à cause de la transhumance qui mène, suivant les saisons, les troupeaux et leurs bergers des steppes de la plaine aux frais alpages de la montagne. Toutefois, les bêtes à cornes, les vaches laitières, sont particulièrement nombreuses dans les hautes régions, tandis que les moutons et les chèvres prédominent en Dobroudja, en Bessara-

bie, dans les chaumes de Moldo-Valachie et du Banat. La Roumanie de 1913 nourrissait 5 600 000 brebis, 200 000 chèvres, 2 580 000 bêtes à cornes, 864 000 chevaux, 1 700 000 porcs. La même année, les pays roumains d'Autriche-Hongrie possédaient 2 300 000 bêtes à cornes, 4 000 000 de brebis, 2 000 000 de porcs, 700 000 chevaux, et la Bessarabie : 790 000 bœufs ou buffles, 1 900 000 moutons, 345 000 chevaux, 380 000 porcs.

Autres sources de richesses : les forêts et les pêcheries.

Les forêts couvrent 7 000 000 d'hectares dans l'ensemble du royaume. Le chêne, le hêtre, le sapin sont les essences dominantes. Certaines d'entre elles, sur les flancs reculés des Carpates, ont échappé à la hache du bûcheron et conservent leur magnifique virginité. D'autres, régulièrement exploitées, fournissent la matière de ces longs trains de bois qui descendent les rivières des Carpates. Quant à la pêche, elle se pratique avec intensité tout le long du Danube, et cela depuis la plus haute antiquité. Les plus belles captures se font après les grandes crues, dans les lagunes et bras-morts où s'engagent esturgeons, sterlets, carpes, tanches, sandres, souvent d'une taille monstrueuse. Le poisson frais, fumé ou salé, prend en Roumanie une importance particulièrement grande dans la consommation courante par suite des très nombreux jours de jeûne prescrits par le christianisme orthodoxe.

INDUSTRIE ET MINES. L'industrie ne tient encore qu'une place relativement effacée en de telles régions vouées presque exclusivement à l'agriculture et à l'élevage. Ce que l'on trouve surtout d'un bout à l'autre du royaume, c'est le métier rustique où chaque famille tisse l'étoffe dont elle se vêt, c'est le petit atelier où le forgeron tzigane fabrique marmites, faux, socs de charrues. Toutefois les grandes villes se sont donné peu à peu les établissements industriels : tanneries, brasseries, fabriques de machines agricoles et de meubles, féculeries, forges, papeteries, etc., indispensables aux besoins locaux. D'autre part, l'acquisition du Banat oriental et de la Transylvanie va permettre l'utilisation des mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or que renferment les monts Bihar. Si la houille est assez rare (1 000 000 de tonnes), le lignite (4 000 000 de tonnes) peut dans une certaine mesure y suppléer, et, surtout, les torrents qui dévalent des Carpates représentent une source d'énergie encore à peine utilisée (vallée de la Prahova), presque inépuisable pourtant. Enfin des couches énormes de sel gemme, d'une rare pureté, s'exploitent au pied des Carpates, dans la région même où les puits de pétrole de la Prahova, du Buzeu, de la Dimbovitza, etc., donnèrent, en 1913, près de 2 000 000 de tonnes d'huile minérale (920 000 tonnes, seulement, en 1919).

LE COMMERCE. L'heureuse variété des régions roumaines engendre nécessairement entre elles d'actives relations commerciales. Carpates et Transylvanie fournissent leur bois, leur bétail, leurs produits laitiers aux steppes agricoles de Mounténie, de Bessarabie, du Banat, mais reçoivent en échange blé, pétrole, fruits et sucre. Le réseau ferré nécessaire à ce trafic est dessiné dans ses grands traits. Il se complète par des voies navigables dont le Danube demeure naturellement l'artère essentielle, mais au nombre desquelles il faut faire une place fort honorable au Maros Transylvain, au Prout, au Dniestr surtout, déjà accessible aux vapeurs jusqu'aux rapides de Yampol et dont on pourrait décupler la valeur économique par quelques travaux de correction.

Le commerce extérieur de l'ancienne Roumanie avait atteint, en 1913, 1 260 000 000 de francs. Il dépassait donc le chiffre des échanges faits par la Serbie, la Bulgarie et la Grèce réunies.

Les tableaux qui suivent montrent quelle était à cette date la physionomie du commerce roumain :

COMMERCE DE LA ROUMANIE

Importations en 1913 — 590 000 000 de francs.	Francs.
Métaux et ouvrages en métaux	168 000 000
Cotonnades	64 000 000
Machines	64 000 000
Laine et lainages	33 000 000
Articles en bois	23 000 000
Articles en cuir	21 000 000
Soieries	16 000 000
Exportations — 670 000 000 de francs.	
Céréales et farines	450 000 000
Pétrole	131 000 000
Légumes et fruits	34 000 000
Bois	23 000 000
Beurre et viande	12 000 000

PRINCIPAUX FOURNISSEURS

	Francs.
Allemagne	237 000 000
Autriche-Hongrie	138 000 000
Grande-Bretagne	55 000 000
France	34 000 000
Turquie	25 000 000
Italie	21 000 000
Belgique	16 000 000
Autres pays	40 000 000

PRINCIPAUX ACHETEURS

	Francs.
Belgique	182 000 000
Autriche-Hongrie	95 000 000
Italie	70 000 000
France	63 000 000
Allemagne	52 000 000
Grande-Bretagne	44 000 000
Turquie	36 000 000
Autres pays	125 000 000

Pour la période d'après guerre, nous ne possédons encore que les chiffres de 1919, c'est-à-dire d'une époque



CRACOVIE: LA VISTULE ET LE ZAMECK. *Cracovie fut la capitale de la Pologne jusqu'au début du XVIIe siècle. Devenue ville autrichienne lors du partage de la Pologne, elle fit partie, sous l'Empire, du Grand-Duché de Varsovie, puis, de 1815 à 1848, devint une petite république autonome. Reprise par l'Autriche en 1848, elle est de nouveau polonaise depuis 1919. Très bien située sur la Vistule, elle produit un bel effet, grâce à ses tours, ses [illegible], ses nombreuses églises, son ancien château le Zameck, dont les remparts ont été transformés en promenades ombreuses. C'est à la fois une ville commerçante et un grand centre intellectuel.* Cl. Ro[illegible]



GROUPE DE GALICIENNES. *La Galicie du Nord et de l'Ouest est [illegible] presque uniquement de Polonais. Mais, [illegible] Est, d'autres éléments se mêlent à la population polonaise : ce sont surtout des Ruthènes ou Petits-Russiens, et des Roumains. Les Juifs composent aussi une forte proportion de l'élément urbain. Presque tous paysans, les Galiciens sont, en général, grands, robustes, de tempérament gai, bienveillant et hospitalier. Les femmes ont de beaux traits réguliers ; elles se coiffent d'un mouchoir blanc ou rouge et se vêtent d'étoffes [illegible]*



POZNAN : L'HOTEL DE VILLE. *La Posnanie faisait partie de ces territoires que la Prusse arracha par une criminelle violence à la Pologne démembrée. Le chef-lieu de la province est Poznan (Posen en allemand), l'une des plus anciennes villes historiques de la Pologne et qui, jusqu'en 1296, fut la résidence de ses rois.*



VARSOVIE : ÉGLISE SAINTE-ANNE. *Beaucoup moins ancienne que Poznan ou Cracovie, Varsovie l'emporta sur ses rivales par les avantages de sa situation stratégique et économique au point où se croisent de nombreuses routes terrestres ou fluviales.* Cl. Photoglob.



PAYSAGE POLONAIS



FEMMES POLONAISES



PAYSAGE POLONAIS

LA POLOGNE *est presque tout entière composée de grandes plaines absolument horizontales ou mollement ondulées qui établissent la transition entre les plaines allemandes et l'immense plate-forme russe. D'épaisses forêts, des marécages en couvrent une partie. Le reste du sol, souvent très fertile, surtout dans les terrasses de Galicie, est consacré aux champs de céréales et aux pâturages. Malgré le développement considérable de l'industrie, la majorité de la population est encore formée de paysans, cultivateurs et éleveurs. Toutefois, la proportion des paysans est beaucoup plus faible que dans les régions russes limitrophes.*



[illegible] la plus fertile [illegible] plantes fourragères [illegible] campagne [illegible]



DANZIG. *Gdansk ou Danzig est une très ancienne place de commerce vers laquelle converge tout le trafic des régions drainées par la Vistule et ses affluents. Débouché naturel, et unique, de l'Etat polonais, elle devrait lui appartenir. Toutefois, le traité de 1919 en a fait provisoirement une république autonome.* Soc. N. de Phot. Berlin.

où la Roumanie, à peine délivrée de l'occupation allemande, privée d'une partie de son matériel de chemin de fer, épuisée par d'impitoyables réquisitions, se trouvait dans des conditions tout à fait anormales. D'après les statistiques anglaises, elle dut, cette année-là, acheter des vêtements, des machines, des denrées alimentaires même, pour une valeur totale de 143 000 000 de livres sterling, alors qu'elle ne put vendre qu'une petite quantité de pétrole (44 000 tonnes), de céréales et farines (10 000 tonnes), de bois (22 000 tonnes) et de sel (22 000 tonnes) dont la valeur globale ne dépassa pas 4 000 000 de livres sterling. Le bilan commercial qui, en 1913, s'établissait au profit de la Roumanie, s'est donc soldé en 1919 par un formidable déficit. Et, bien que cette situation se soit fort améliorée depuis, il faudra attendre assez longtemps encore pour qu'un régime normal et stable puisse apparaître.

En tout cas, la physionomie du trafic — malgré l'énorme disproportion, momentanée, entre les ventes et les achats — demeure, dans la nouvelle Roumanie, ce qu'elle était dans l'ancien royaume. Le pays dispose toujours d'un excédent, plus ou moins considérable, de blé, de pétrole, de bois, de sel ; il a, et il aura longtemps encore, besoin de textiles, de machines, bref d'objets manufacturés.

Certes, à la suite des perturbations profondes qui résultent de la Grande Guerre, des changements dans la direction des courants d'échanges sont possibles et même désirables. Si les acheteurs de produits roumains : Belges, Italiens, Français, Egyptiens, etc., demeureront vraisemblablement les mêmes, la France et l'Angleterre, peut-être la Tchéco-Slovaquie, peuvent supplanter l'Allemagne et l'Autriche comme fournisseurs de machines, de fers ouvrés, de confections, etc. Mais " ces changements seront moins le résultat d'une situation nouvelle que celle d'efforts conscients, inspirés par des sympathies ou des liaisons d'intérêt spéciales ". Or " les sympathies ne sont qu'un élément de décision dans les relations commerciales et ne peuvent à la longue prévaloir contre les intérêts " (De Martonne). Tâchons, au moment où la Roumanie, débarrassée de l'emprise germanique, ouvre à ses alliés un magnifique champ d'action, de comprendre et de mettre à profit l'avertissement voilé et le sage conseil que nous donne ainsi l'un des Français qui connaissent le mieux le peuple roumain.

CHAPITRE XX

LA POLOGNE

HISTOIRE

Rameau occidental de la grande famille slave, le peuple polonais naquit et se développa de très bonne heure sur les deux rives de la Vistule dans les vastes plaines ou " polska " auxquelles il doit son nom. Il eut longtemps de glorieux destins et compta parmi les grands États de l'Europe. Encore au milieu du XVIIIe siècle, et malgré certaines amputations déjà faites au profit des Allemands de Prusse, des Turcs et des Cosaques, le Royaume comprenait non seulement la Pologne proprement dite, mais toute la Lithuanie, la Courlande, la Russie Blanche, la Volhynie, la presque totalité de l'Ukraine et la Galicie-Podolie (en tout, près de 800 000 kilomètres carrés). Il s'était illustré par ses combats héroïques contre les Tartares et les Musulmans. De plus, il était le seul de tous les pays slaves qui fût entré en contact étroit avec l'Europe Occidentale, eût joué un rôle actif dans son histoire, eût adopté certaines formes extérieures de sa civilisation. Mais dépourvue de frontières naturelles, d'armées permanentes, d'approvisionnements, de trésor de guerre, fort mal gouvernée par des rois électifs sans autorité, livrée aux caprices d'un nombre relativement considérable de familles nobles qui ne savaient ce qu'est le vrai patriotisme, la Pologne devint, à partir de 1772, la victime de ses puissants voisins : Russie, Prusse et Autriche. " Chacun selon ses dents se partagea la proie ", et trois partages (1772-1793-1795) la firent disparaître de la carte de l'Europe. A deux reprises elle y reparut, considérablement amoindrie, d'abord en 1807 après Tilsitt sous la forme d'un Grand-Duché de Varsovie, puis de 1825 à 1830, sous le nom de Royaume autonome de Pologne, enclavé dans l'État Russe et protégé par le Tsar. En 1830, à la suite d'une révolte, elle perdit cette autonomie et jusqu'à son nom transformé officiellement en " Pays de la Vistule ". Mais, qu'ils fussent soumis aux Russes, aux Prussiens (Posnanie) ou aux Autrichiens (Galicie), et en dépit de toutes les menaces, de toutes les tentatives insidieuses ou brutales faites pour les russifier ou les germaniser, les Polonais demeuraient profondément attachés à leur langue, à leurs traditions, aux glorieux

souvenirs de leur histoire. Comme il arrive souvent, les persécutions ne faisaient qu'aviver leur désir d'être libres. S'ils n'existaient plus en tant qu'État, ils n'en constituaient pas moins une nation cohérente et vivante, comptant en 1913 plus de 15 000 000 d'âmes. Les vainqueurs de la Grande Guerre n'ont eu, en 1919, qu'à proclamer son indépendance, pour qu'elle reprenne incontinent la place qui lui était due parmi les États secondaires de la Nouvelle Europe, trop juste réparation d'un des plus grands crimes que mentionne l'Histoire.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La structure de la Pologne est fort simple. Au Nord et au Centre, un large couloir, ouvert entre les collines baltiques de la Prusse et le glacis septentrional des Carpates, développe les mornes étendues d'une plaine sans limite, prolongement immédiat de l'Allemagne du Nord et vestibule des plaines russes. Le sol, formé de graviers et de sable argileux d'origine morainique, n'est pas d'une fertilité naturelle bien grande. Toutefois, les champs de seigle, de betteraves, de pommes de terre et de lin se multiplient au milieu des marais et des bois. Vers le Sud, le sol se relève. Des collines ondulent à la surface des plateaux de Lublin et de Lodz et, sur la rive gauche de la Vistule, le massif du Lysa Gora ou " Chauve Mont " dépasse 600 mètres. Les roches crétacées, triasiques, carbonifères succèdent aux graviers quaternaires. Elles renferment du fer, du plomb, de l'étain et du charbon. C'est la grande zone industrielle de la Pologne. Puis, au delà de la large vallée que la Vistule supérieure couvrit de ses alluvions, les terrasses de Galicie s'élèvent lentement jusqu'aux Carpates, limite méridionale de l'État Polonais.

LES PARTAGES DE LA POLOGNE AU XVIIIe SIÈCLE

" Entre Lemberg et Cracovie, la triste plaine de Pologne développe, sous un ciel toujours bas, ses prés mouillés, ses mornes étangs, sa boue et ses bois qui s'ennuient. Fragiles acacias, grêles et tremblants bouleaux, sapins dont les branches lassées semblent, même au cœur de l'été, attendre encore la neige... De loin en loin, quelques maisons de chaume badigeonnées de couleurs vives, délavées par la pluie ; une meule de paille entre quatre piquets coiffés d'un toit pourri ; et à tous les carrefours des chemins, au sommet des monticules qui viennent animer parfois l'uniformité de la plaine, une haute croix barbare avec un Christ peint sur la tôle... Ces hautes croix, debout dans le vaste horizon, étendent leur douleur sur cette Galicie. Elles la peuplent, elles la dominent. On dirait que le ciel bas, chargé d'une perpétuelle menace de pluie, s'appuie sur leurs grands bras tendus pour ne pas toucher à la terre. " (J. et J. Tharaud.)

La Pologne possède un climat nettement continental, bien qu'elle subisse encore l'influence atténuée des vents d'Ouest qui modèrent les froidures et les rend à la fois moins longues et moins rudes que dans les pays russes de même latitude. On compte en moyenne quatre à cinq mois de gelée et deux à trois mois de neige. En hiver, les températures les plus basses s'observent naturellement dans les régions les plus éloignées des mers : la Galicie Orientale a des moyennes de janvier qui varient entre 4° et 6° sous zéro (— 4°,6 à Lwow, — 5°,9 à Tarnopol). Cracovie et Varsovie, un peu moins froides, bien que plus septentrionales, ne dépassent pas — 3°,4, Bydzosgez (Bromberg) remonte à — 2°,5 et Poznan (Posen) à — 1°,5. Les étés se maintiennent d'un bout à l'autre du territoire à la température sensiblement uniforme et relativement élevée de 18°. Le caractère continental du climat se marque encore par l'écart que l'on observe entre les températures extrêmes (— 22°, +33° à Varsovie). Quant aux pluies, elles ne donnent pas plus de 50 à 60 centimètres d'eau, sauf en Galicie où le voisinage des Carpates en augmente sensiblement l'abondance. L'hiver a le plus grand nombre de jours pluvieux. Mais c'est pendant l'été que s'abattent les plus copieuses averses, comme dans toute l'Europe Continentale.

Le fleuve national de la Pologne est la Vistule dont elle possède aujourd'hui le cours entier et qui baigne ses deux capitales, Cracovie et Varsovie. Longue de 1 067 kilomètres (un peu plus que la Loire), la Vistule naît sur les pentes Nord des monts Beskides, draine

toutes les eaux des Terrasses de Galicie (Dunajec, San), puis décrit une immense et double courbe avant d'aboutir à la baie de Danzig par deux bras enserrant un riche delta, " le Werder ", que les Chevaliers Teutoniques asséchèrent et mirent les premiers en culture. De l'Est lui arrivent la Wienrz, puis le Boug grossi de la Narew et uni au Dniepr par le Canal Royal. La Pologne occidentale est arrosée soit par la Pilica, affluent de la Vistule, soit par le cours supérieur de la Warthe et de la Netze qui vont grossir l'Oder allemand, mais dont les eaux communiquent avec la Vistule par un double canal. Au Nord, le Niemen (876 kilomètres) se partage entre Pologne, Lithuanie et Prusse orientale.

L'ensemble de ces voies d'eau forme un beau réseau largement utilisable pour la navigation. Si la Vistule est, en effet, prise par les glaces ou encombrée par la débâcle pendant quatre mois de l'année, elle demeure tout le reste du temps accessible aux chalands, aux radeaux, aux barques de toutes sortes. Par ailleurs, des travaux appropriés, surtout dans les territoires qui appartenaient à l'Allemagne, ont approfondi son chenal, et, en le bordant d'une double série de digues, ont rendu à la culture une bonne part des basses terres que les redoutables crues de printemps inondaient autrefois.

GÉOGRAPHIE HUMAINE ET ÉCONOMIQUE

Les qualités et les défauts des Polonais expliquent pour une bonne part les vicissitudes de leur histoire.

De taille élégante et de figure gracieuse, spirituels et gais, parlant avec aisance et aimant à parler, d'un courage qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, ils ont aussi, à l'occasion, toute la nonchalance, toute la séduisante " morbidezza " de la race slave. Mais on peut leur reprocher leur manque de suite, de ténacité dans les desseins, une inconstance qui va jusqu'à l'indifférence. " Ils ont, en général, plus de dons naturels que de qualités profondes acquises par un travail persévérant. Impétueux, violents, habiles à flatter, désireux de plaire, ils plaisent en effet, mais ils n'ont pas toujours souci de mériter l'estime par leur conduite. Chez eux, l'ambition est rarement soutenue par la force d'agir, l'imagination est supérieure à la volonté, le caprice succède au caprice. "

Il faut toutefois se garder de confondre les Polonais d'aujourd'hui avec leurs ancêtres du XVIIIe siècle, grands seigneurs fastueux et égoïstes ou pauvres paysans abêtis par un dur servage. En perdant sa liberté le Polonais a acquis une notion plus vivace et plus forte du patriotisme. Il l'a montré par l'héroïsme qu'il déploya en 1830 dans sa lutte contre les Russes, par la ténacité avec laquelle il résista aux tentatives de germanisation et de russification. Devenus à la fois libres et propriétaires par les décrets de 1863, les paysans ont acquis un bien-être, au moins relatif, qu'ils n'avaient encore jamais connu. De leur côté, la bourgeoisie et la noblesse profitaient de la plus-value acquise par la terre et du développement rapide de l'industrie. Aussi, dès le lendemain de sa délivrance, la Pologne a-t-elle trouvé aisément chez elle, dans toutes les classes de la nation, les hommes d'une large intelligence et d'une haute valeur morale nécessaires pour commander ses troupes, diriger ses relations extérieures, veiller à ses intérêts économiques et présider à l'aurore d'une destinée que l'on voudrait illustre.

Aux Polonais de pure race, tous catholiques, s'ajoutent de nombreux allogènes, Juifs d'abord et surtout, puis Allemands, Ruthènes, Russes et Lithuaniens.

Les Juifs sont accoutumés de longue date à jouer un rôle de premier plan. Dans l'ancienne Pologne ils se chargeaient à peu près seuls du trafic. Ce sont encore les opérations commerciales, la banque et l'usure qui les attirent aujourd'hui. Mais ils n'y trouvent point tous la fortune, ou même l'aisance ! et la misère pousse nombre d'entre eux à émigrer en Europe Occidentale ou aux États-Unis. Ceux qui restent, " aussi pauvres que Job, aussi maigres, aussi agités que l'araignée d'eau sur sa mare, exerçant tous les commerces, toutes les petites industries nécessaires aux paysans chrétiens, polonais ou ruthènes, demeurent soumis, dans leurs ghettos campagnards, à une vie fantastiquement lointaine, si réglée dans ses moindres détails par la plus stricte loi hébraïque, qu'elle peut encore offrir l'image de l'existence que l'on menait, il y a quelque deux mille ans, dans un faubourg de Jérusalem. " (J. et J. Tharaud.)

Comme sa voisine Tchéco-Slovaque, la Pologne a cessé depuis longtemps déjà de s'adonner exclusivement à l'agriculture, à l'élevage, à l'exploitation des forêts, pour se consacrer aussi, avec une remarquable activité, à des industries multiples. Elle dispose donc d'une double source de profits qui explique la densité élevée de sa population (75 habitants au kilomètre carré, un peu plus que la France), le très rapide accroissement de cette population (elle a plus que quadruplé depuis le début du XIXe siècle) et qui justifie les espérances que l'on peut fonder sur l'avenir de la République.

60 pour 100 des Polonais, environ, vivent de la terre (de 80 à 90 pour 100 dans la Russie voisine). Le froment ne se cultive sur de vastes étendues que dans la basse vallée de la Vistule au sol d'alluvions fertiles et dans les plaines de Galicie où l'été est plus chaud. Le seigle, comme dans toute l'Allemagne du Nord et la Russie Centrale, est la céréale la plus répandue, puis viennent l'orge et l'avoine auxquelles s'ajoutent la pomme de terre (qui se plaît dans les terres légères et sablonneuses du " podzol "), la betterave à sucre, le chanvre, le lin, le tabac et les légumes, etc.

Il n'est point douteux que la Pologne puisse un jour non seulement subvenir à ses besoins, mais encore

disposer d'un large excédent qui lui permette une exportation rémunératrice.

Il en est de même des produits de l'élevage et forestiers. Les œufs, le beurre, la volaille, la viande de porc s'expédiaient avant la guerre vers l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Les forêts couvrent encore, malgré les défrichements, plus de 35 pour 100 du sol, surtout dans la Mazourie, la Galicie, sur les flancs des Carpates. Leur bois descend en radeaux immenses le cours de la Vistule et, après un voyage de plusieurs mois, s'amoncelle sur les quais de Danzig où on le transforme en planches, en pâte à papier, etc.

L'industrie dispose des riches gisements houillers et métallifères des bassins de Dombrowa, Cieszyn (Teschen) et des régions de la Haute-Silésie qui ont été attribuées à la Pologne, conformément aux résultats du plébiscite de 1921. Les puits de Galicie (région de Boryslaw) ont donné, en 1912, 1 700000 tonnes de pétrole, et l'on récoltait, surtout à Wieliczka et Bochnia, près de Cracovie, 200000 tonnes de sel.

Aux industries métallurgiques et chimiques, dérivées directement de l'exploitation minière, s'en ajoutent beaucoup d'autres favorisées par la proximité des bassins houillers et surtout par l'abondance et le bon marché de la main-d'œuvre.

C'est d'abord l'industrie textile (districts de Lodz surtout, puis de Tarnow, Cracovie et Varsovie) occupant 250000 ouvriers dans les filatures et tissages de coton, laine et soie. Ce sont ensuite les industries alimentaires : sucre (1000000 de tonnes), alcool de seigle et pommes de terre (2000000 d'hectolitres) qui emploient 150000 ouvriers, soit dans la Posnanie, soit autour de Varsovie et dans l'ancienne Prusse polonaise. Ce sont, enfin, les industries céramiques, les verreries, la tabletterie, les papeteries et autres industries du bois.

Au total, on estimait à près de 5000000000 de francs en 1913 la valeur de la production industrielle dans l'ensemble des pays polonais, soit 2240000000 pour la Pologne russe, 2020000000 pour la Pologne prussienne et 634000000 pour la Galicie.

Dans les exportations polonaises ce sont, du reste, les articles manufacturés qui tiennent de beaucoup le premier rang. On ne saurait encore traduire ce fait économique en chiffres qui vaillent pour l'Etat tout entier. Pour la période d'après-guerre, nous n'avons en effet que des renseignements tout à fait fragmentaires et incomplets donnant — en milliers de kilos et sans indication de valeur — les importations et exportations du 1er novembre 1919 au 1er février 1920, et du 1er avril au 31 juillet 1920, c'est-à-dire dans une époque où la Pologne, manquant de tout et en pleine lutte contre les bolchevistes russes, achetait beaucoup (587 000 000 de kilos) et vendait fort peu (90000000). Mais déjà l'ancienne Pologne russe vendait pour 360 000 000 de francs de tissus et vêtements, 23 000 000 de sucre, 12 000 000 d'alcool, 13 000 000 de fer et d'acier manufacturés, 11 000 000 de zinc. Et ces chiffres vont se grossir de toute la production industrielle des régions prussiennes (Posnanie, Prusse polonaise, Haute-Silésie) et autrichiennes (Galicie) restituées à la République.

Exception faite pour les anciennes provinces prussiennes, les moyens de communication ne sont point encore égaux à ceux dont dispose l'Europe Occidentale. Des voies ferrées peu nombreuses desservent insuffisamment les régions, même les plus actives et les plus peuplées, de la Pologne proprement dite et de la Galicie. De plus, les routes dites carrossables ne sont trop souvent que des pistes défoncées où les charrettes s'enlisent dans la redoutable boue polonaise. Pourtant le relief n'oppose aucun obstacle à la multiplication facile et relativement peu coûteuse des moyens de transport. Ce sera là une des tâches les plus urgentes que l'État Polonais devra se proposer.

On peut énumérer en Pologne une quantité élevée de villes dont la population atteint de 5 000 à 25 000 et 30 000 habitants. Dépourvues de tout pittoresque, elles étalent sur la plaine leurs maisons uniformes et basses groupées autour de l'église ou de la synagogue. La plupart d'entre elles laissent l'impression d'un grand village malpropre.

Bornons-nous à citer : en Galicie, de l'Ouest à l'Est : Cracovie (176 000 habitants), la vieille capitale polonaise célèbre par le nombre de ses églises et le rôle national joué par son Université, l'une des plus anciennes de l'Europe ; Tarnow (40 000 habitants), Przemysl (54000 habitants), qui soutint pendant la Grande Guerre un siège mémorable ; Léopol ou Lwow ou Lemberg (206 000 habitants), chef-lieu de la Galicie, importante cité industrielle et commerciale, au point de croisement de plusieurs voies ferrées ; Tarnopol, Halicz, Koloméa, etc.

En Posnanie et Prusse polonaise : Posen ou Poznan (156 000 habitants), sur la Warthe, important entrepôt de denrées agricoles et centre d'industries dérivées de l'agriculture ; Gnesen ou Gniezno où l'on couronna jusqu'en 1320 les rois de Pologne ; Bromberg ou Bydzosgez (58 000 habitants), fondée par les Chevaliers Teutoniques comme la plupart des villes et forteresses de la Basse-Vistule et de la Prusse ; Thorn ou Torum, Kulm ou Chelmo, Graudenz, échelonnées sur la Vistule. Danzig, la Gdansk polonaise (180 000 habitants), provisoirement détachée de la Pologne, et autonome, mais qui doit inévitablement redevenir un jour partie intégrante de l'État Polonais dont elle est l'unique et naturel débouché maritime.


PAYS RUSSES
Echelle
0 100 200 300 400 500
OCÉAN GLACIAL
MER BLANCHE
Presqu'île de Kola
PETROGRAD
MOSCOU
Kiev
MER NOIRE
MER D'AZOV
MER CASPIENNE
Légende
Altitudes
Profondeurs

En Pologne russe : Varsovie, sur la Vistule, l'une des cités les plus peuplées du monde (980 000 habitants, dont 300 000 Juifs), est à la fois la capitale de la République Polonaise et un centre industriel de premier rang (linge fin, ganterie, articles de luxe).

Lodz, simple village en 1820, renferme aujourd'hui plus de 430 000 habitants grâce à ses florissantes industries textiles. Radom (70 000 h.), Piotrkow, Czestochow (100 000 h.), Kielce, Sosnowiets (120 000 h.), Dombrowa, à l'Ouest de la Vistule, Lublin (55 000 habitants), Brest-Litowsk, Plotsk, Pultusk à l'Est, complètent la série des plus notables agglomérations urbaines.

NOTA ⌀⌀ Les frontières de l'État Polonais ne sont pas encore fixées définitivement. Si, depuis mai 1921, la Pologne s'est entendue sur ce point avec la Russie, et si la question de Haute-Sibérie est tranchée depuis septembre 1921, les négociations qui se poursuivent entre la Pologne et la Lithuanie n'ont pas encore abouti (décembre 1921). Dans tous les cas, sa superficie ne saurait être moindre de 300 000 kilomètres carrés, et sa population dépassera 25 000 000 d'habitants, ce qui la classera, entre l'Italie et l'Espagne, au sixième rang des États européens.

CHAPITRE XXI

LES PAYS RUSSES ET LES ÉTATS BALTES

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Quel que soit le sort que l'avenir réserve à la Russie proprement dite et aux États qui se sont — en théorie ou en fait — détachés d'elle : Finlande, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Ukraine, etc., l'ensemble de ces territoires forme un tout géographique dont il convient d'abord de reconnaître les traits généraux avant de procéder à l'étude de chaque groupement ethnographique ou politique.

Ce qui domine dans la physionomie des terres russes, et malgré les immenses espaces qu'elles recouvrent, c'est l'uniformité. Rien qui ressemble à l'architecture mouvementée, aux ciselures du relief et des côtes, aux nuances infinies du climat, de la végétation, de l'hydrographie qui donnent à l'Europe Occidentale une si séduisante variété. En Russie, la nature ne s'est point mise en frais d'imagination ! et ses rares créations se répètent sans fin comme les articles en série sortis d'une colossale usine américaine. Aussi la description des pays russes peut-elle se résumer en peu de mots.

LE RELIEF. ⌀⌀ La Russie n'a point de relief. Dans son histoire géologique, elle n'a jamais connu, depuis une époque prodigieusement reculée, les soubresauts, les convulsions si fréquents à l'Occident de l'Europe. Plaine elle est aujourd'hui, plaine elle fut de tout temps. Les grands plissements des ères primaire et tertiaire l'effleurèrent sans troubler la magnifique stabilité de ses assises profondes. A l'Est, l'Oural, contemporain des Vosges et des Massifs bohémiens, leur ressemble par sa hauteur médiocre (1 688 mètres au point culminant), ses formes arrondies, la douceur de ses versants, la facilité des passages qui s'abaissent à moins de 500 mètres. A l'Ouest, les Carpates, nées en même temps que les Alpes, s'infléchirent en butant contre la



robuste plate-forme russe. A l'extrême-Sud, les monts de Crimée (1521 mètres), de même âge et de même silhouette,

marquent la jonction entre les Balkans et le Caucase. Partout ailleurs, c'est la plaine infinie, tantôt absolument plate comme la Puzta hongroise, tantôt très largement ondulée en plateaux monotones, en collines insignifiantes dont l'altitude se hausse rarement au-dessus de 300 mètres (plateau du Valdaï : 321 mètres; collines de la Volga : 343 mètres). Le seul élément variable dans ces mornes espaces uniformes est la composition du sol superficiel. Tout le Nord et le Centre du pays jusqu'à Kiew et Kazan s'est recouvert, comme les plaines allemandes et polonaises, de débris morainiques : argiles, graviers, blocs erratiques charriés par les immenses glaciers quaternaires descendus de Scandinavie. C'est le domaine de la forêt, des marais et des lacs. Le Sud, épargné par les glaces, se vêt soit d'un limon merveilleusement fertile, la fameuse terre noire ou " Tchernozom " (mélange de sables, de fines argiles, et d'éléments organiques provenant de la décomposition sur place — pendant des milliers de siècles — des herbes de la steppe), soit de sables purs plus ou moins chargés de particules salines.

Autant que la platitude du relief, la division naturelle du sol russe en trois ou quatre grandes zones : dépôts glaciaires, terres noires, sables des steppes et des déserts, est le fait capital de sa géographie non seulement physique, mais aussi biologique, historique et économique.

CLIMAT ET VÉGÉTATION. Autre fait d'importance presque égale, et qui dérive, du reste, du premier : les caractères du climat et de la végétation.

Par sa masse, son éloignement des grands océans tièdes, l'absence de toute barrière pouvant faire obstacle aux vents glacés ou torrides, la Russie est vouée au climat continental excessif marqué par de considérables écarts de température entre les saisons, et la faiblesse moyenne des précipitations atmosphériques.

Stations	Latitude.	Altitude.	Températures moyennes de l'année.	en janvier.	en juillet.	Écart.	Pluie en millim.	Saison des pluies.
Arkangelsk...	64°33	15 m.	0°3	—13°7	15°8	29°5	400	Toutes saisons.
Pétrograd ...	59°56	10 m.	3°7	— 9°3	17°7	27°	460	Automne.
[illegible]	56°39	10 m.	6°3	— 2°7	16°7	19°4	560	Juillet à novembre
Moscou	55°46	160 m.	3°9	—11°	18°9	29°9	540	
[illegible]	53°11	60 m.	4°2	—12°8	21°3	34°1	400	Mai à septembre.
Orenbourg..	51°46	110 m.	3°3	—15°4	21°6	37°	400	
Astrakhan ..	46°21	20 m.	9°4	— 7°2	25°5	32°7	150	
[illegible]	[illegible]	70 m.	9°8	— 3°7	22°6	26°3	400	
[illegible]	44°30	41 m.	13°4	+ 3°5	24°2	20°7	800	Septembre à déc.

Dans la majeure partie des pays russes, l'hiver commence tôt et finit tard. La neige pèse longuement sur les arbres qui plient sous son poids, sur les terres des steppes où glissent les traîneaux, sur les fleuves et les lacs pris par la gelée de novembre à la mi-avril. Puis, après la soudaine et triomphante explosion du printemps, les jours interminables de l'été connaissent la cuisante brûlure du soleil. Enfin, un bref automne, que rendent fort désagréable les brusques soubresauts du thermomètre, se hâte d'annoncer le retour de l'hiver.

Toutefois, une observation plus attentive laisse distinguer, sous cette esquisse à grands traits, des nuances qu'explique l'ampleur même du domaine russe.

Du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, l'intensité du froid et surtout sa durée varient sensiblement. Aux rives de l'Océan Glacial, on compte six à huit mois de gelée ; on en compte de quatre à six vers Pétrograd et Moscou, de deux à quatre dans les steppes du Sud ; et l'on trouve même, sur les rives méridionales de la presqu'île de Crimée, une vraie Côte d'Azur où les moyennes thermométriques de janvier ne s'abaissent pas au-dessous de 3°. Les pluies diminuent du Nord-Ouest au Sud-Est. Tandis que les provinces baltes reçoivent, surtout en automne, 70 centimètres d'eau, les orages de l'été n'en donnent au Centre russe que 40 à 50 centimètres, et Astrakhan doit se contenter de beaucoup moins encore. La neige, épaisse et durable dans l'Ouest, ne suffit pas toujours dans les provinces méridionales à protéger les semences d'automne contre les effets des gelées profondes. Enfin, tandis que les nuages voilent l'azur du ciel pendant cent quatre-vingts jours en Finlande, et cent soixante jours à Pétrograd, Samara n'est privée de soleil que pendant soixante jours en moyenne chaque année.

Suivant les indications du sol et du climat, la végétation et les cultures se répartissent en quelques grandes zones parallèles se succédant du Sud au Nord dans l'ordre que voici :

D'abord la " Toundra ". Nous la vîmes naître en Scandinavie ; nous la retrouverons en Sibérie et au Canada. Elle borde l'Océan Arctique de ses étendues désolées où la durée et la rigueur de l'hiver, un sol éternellement gelé (en été, la surface seule dégèle jusqu'à 50 centimètres de profondeur), ne permettent pas la croissance des grands arbres. Des mousses, des lichens que broutent les rennes, et, par endroits, des touffes d'arbrisseaux nains (saules de trois centimètres, bouleaux de six), parviennent seuls à vivre.

Puis, sur toute l'étendue que recouvrent les argiles et les graviers morainiques, la forêt : sapins, mélèzes et bouleaux au Nord, charmes, chênes, hêtres, érables, trembles au Sud et à l'Ouest. Encore presque vierges dans les bassins de la Dvina, de la Petchora, de la haute Kama, ces forêts immenses, silencieuses, abritent les derniers animaux à précieuses fourrures, martres, renards échappés au piège du trappeur, et des bandes formidables de loups. Mais, dans les provinces baltes et la région de Moscou, un climat moins rude laisse mûrir le seigle et la pomme de terre, le chanvre et le lin. Aussi la forêt, largement essartée, n'y subsiste plus guère aujourd'hui que sous forme de bosquets épars au milieu des champs.

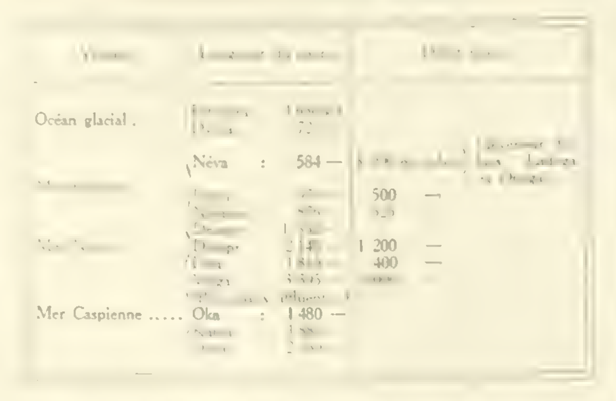
Vers Kiew, Toula et Kazan les derniers lambeaux de forêts disparaissent en même temps que les dernières traces de l'ancienne glaciation. Sur le riche humus du " Tchernozom " la mer ondoyante des épis, mêlée de champs de betteraves, a remplacé les prairies aux herbes hautes, aux fleurs éclatantes, chantées par les poésies populaires. C'est, sur une surface deux fois vaste comme la France, le grenier de la Russie et — en temps normal — l'un des greniers du monde.

Aux approches de la Mer Noire, un sol moins naturellement fécond, une sécheresse qui s'accentue fortement, s'opposent à la culture en grand des céréales. Aux lieux les plus favorisés, la vigne, le maïs, le tabac profitent des fortes chaleurs estivales. Partout ailleurs, la " steppe grise ", parsemée de " Kourganes " ou tumuli, tombeaux de chefs de très anciennes populations nomades, ne se prête qu'à l'élevage du mouton. Enfin, sur les rives de la Caspienne, la " steppe blanche " au sol chargé de sel, impropre à la croissance des plus humbles graminées (l'absinthe exceptée), apparaît comme le vestibule des déserts turkmènes.

HYDROGRAPHIE. A la simplicité de la structure et du climat correspond la simplicité de l'hydrographie.

Le réseau fluvial russe est l'un des plus considérables du monde par le nombre des fleuves, l'ampleur de leur bassin, le volume de leurs eaux, leur longueur, leur rôle économique. Mais ils se ressemblent tous, ont un régime identique, et leurs ondes paresseuses s'écoulent à travers les mêmes paysages. Ils ont rendu de tout temps et ils rendent encore au peuple russe d'inappréciables services.

PRINCIPAUX FLEUVES RUSSES



[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Océan glacial .	[illegible]	[illegible]	
	[illegible]	[illegible]	
	Néva :	584 —	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	500 —
	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	[illegible]	1 200 —
	[illegible]	[illegible]	400 —
	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Mer Caspienne	Oka :	1 480 —	
	[illegible]	[illegible]	
	[illegible]	[illegible]	

Bien que la glace, puis de formidables débâcles accompagnées de larges inondations arrêtent tout trafic pendant une période moyenne de quatre à six mois (deux cents jours pour la Petchora, cent cinquante jours pour la Néva, cent vingt jours pour le Dniepr), bien que les sécheresses prolongées de l'été soient aussi, dans certains cas, une gêne sensible, ils n'offrent pas à la navigation moins de 28 000 kilomètres de voies utilisables que des canaux très courts et très faciles à construire ont unies les unes aux autres. Dans les immenses espaces de la Russie, où l'ennemi le plus difficile à vaincre est la distance, ces fleuves apparaissent, pendant les mois d'été, comme les artères essentielles de ce grand corps mal articulé. Vapeurs à passagers, chalands chargés de pétrole et de blé, train de bois longs d'un kilomètre montent et descendent leurs eaux lentes et profondes. Ils sont le lien indispensable entre la Russie des forêts et la Russie des steppes nourricières, mais ce sont eux aussi qui conduisent en partie à la mer les produits russes destinés aux marchés étrangers. La plupart des villes qui comptent dans l'histoire slave grandirent sur leurs rives monotones et d'inégale hauteur. C'est enfin en suivant leurs vallées que le Christianisme orthodoxe, venu de Constantinople, s'implanta parmi les populations païennes primitives, puis que la colonisation russe s'infiltra parmi les peuples asiatiques qui nomadisaient autrefois sur les deux tiers du territoire.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

HISTORIQUE. Terre moitié asiatique, moitié européenne, la Russie nous apparaît, dès l'aurore des temps historiques, peuplée à la fois de jaunes (Finnois et Turco-Mongols) et de blancs. Les Finnois vivaient de chasse et de pêche dans les forêts du Nord et les Toundras. Ils sont représentés aujourd'hu encore par les Esthoniens, les Finlandais, les Lapons et les Samoyèdes. Les Turco-Mongols, pasteurs nomades, parcouraient les immenses zones découvertes de la Russie du Sud-Est où leurs descendants : Kirghiz, Tatars, Bachkirs sont encore nombreux. Entre les deux, les blancs, Scythes et Sarmates des auteurs gréco-latins, Russes, Polonais, Lithuaniens d'aujourd'hui, tribus d'agriculteurs sédentaires, cultivaient le blé et le seigle dans les steppes sud-occidentales et les clairières de la forêt centrale. Après de longs siècles de luttes continues, ce sont les Slaves Russes qui, servis par une étonnante prolificité et l'avantage de leur situation au centre même de la plaine, aux sources des grands fleuves, ont établi leur prééminence sur tous les autres. En vain, les Turco-Mongols reçurent-ils au Moyen Age le fort appoint de leurs frères d'Asie : les hordes hunniques d'abord, puis bulgares, puis encore les cavaliers terribles des Gengis-Khan et des Tamerlan. En vain, les princes de Moscou durent-ils, pendant deux siècles, payer tribut aux souverains mongols. En vain, les peuples slaves ou finnois riverains de la Baltique furent-ils christianisés et conquis par les Allemands (Chevaliers Teutoniques) et les Suédois. Avec l'irrésistible force d'une lame de fond, le flot des Slaves déferla, à partir du XVIe siècle, hors de son domaine primitif, la région des clairières sise entre Kiew et Moscou. D'Ivan le Terrible à Catherine II on les vit, descendant par étapes le Don et la Volga, atteindre l'Oural, la Caspienne, la Mer Noire, tandis

qu'au Nord ils parvenaient à la Mer Blanche, à l'Ouest s'emparaient des pays baltes et démembraient la Pologne, à l'Est enfin, prenant leur revanche des chevauchées mongoles, ils plaçaient sous le sceptre de leurs tsars l'immense Sibérie.

Au XIXe siècle, l'avance fut moins rapide. Toutefois le Turkestan, la Caucasie s'ajoutèrent au domaine russe. Surtout le nombre des Slaves augmenta formidablement. On comptait 50 000 000 de Russes en 1850 : en 1914, l'ensemble de l'Empire en renfermait 130 000 000 auxquels s'ajoutaient 43 000 000 de non-Russes (Polonais, Juifs, Finnois, Arméniens, Géorgiens, etc.). La plupart des autres Slaves avaient une tendance naturelle et bien compréhensible à se grouper autour de ce puissant organisme, et le slavisme russe, par l'adhésion morale des Tchèques, des Bulgares, etc., cherchait à se transformer en panslavisme. A l'intérieur même de l'Empire, la russification s'exerçait avec l'intensité d'une force naturelle, et par millions les colons de la Petite et de la Grande Russie se déversaient sur les terres à blé de la Sibérie, les terres à coton du Turkestan. A la veille de la Grande Guerre, il y avait là — et il y a toujours — de la Baltique au Pacifique, un prodigieux réservoir d'hommes, de richesses agricoles et minières, une puissance d'une ampleur si colossale que les autres États européens, même les plus grands, paraissaient médiocres en comparaison de ce géant.

Mais des causes de faiblesse subsistaient sous cette apparence trompeuse.

La première est le caractère même du peuple russe. Ce n'est pas en vain que, pendant des siècles, Asiatiques et Slaves demeurèrent en contact étroit. Un métissage inévitable, et qui apparaît nettement dans certains traits de la physionomie (yeux légèrement bridés, pommettes saillantes) a donné aux Moscovites un tempérament, une forme d'esprit, une âme où se mêlent bizarrement la langueur, la finesse, le charme un peu morbide du Slave, et la brutalité, l'entêtement sauvage, les explosions d'aveugle colère propres à l'Oriental.

Paresseux avec délices, fataliste à l'égal d'un musulman, d'une résignation qui touche à l'indifférence, complètement illettré, plus superstitieux que profondément religieux, l'homme du peuple paysan ou ouvrier (95 pour 100 de la population) devient la proie naturelle de tous ceux qui savent le mener à coups de fouet. Après avoir supporté pendant des siècles le rude despotisme, le gouvernement pourri des Tsars, il s'est courbé non moins docilement sous la poigne sanglante d'une bande de terroristes. Cherche-t-il en effet à s' " européaniser ", veut-il échapper à l'étreinte de sa race, de sa religion, de son passé, il bondit d'un seul coup vers les théories les plus extrêmes, parle de faire table rase de tout ce qui existe, et devient nihiliste avec la même facilité qu'il était, la veille, un moujik servile. Il semble qu'il ne puisse connaître d'autre conception politique que le despotisme ou l'anarchie, au reste deux aspects différents de la même mentalité asiatique. Son imagination débordante lui cache sans cesse la réalité. Il n'a que faire de la raison, du moins au sens où nous entendons ce mot en Europe Occidentale. Il se laisse uniquement guider par son instinct, et cet instinct est si différent du nôtre, qu'il ne cesse de nous déconcerter. Placés en face d'une situation déterminée, un Français, un Allemand, un Italien prendront une décision du même ordre et que l'on peut prévoir. Le Russe, ou bien ne se décidera pas, ou bien ira choisir une solution contraire à toutes prévisions. Il nous produit constamment l'effet, malgré sa robustesse physique, ses épaules carrées, sa barbe formidable, d'un être incomplet, mal équilibré. Et cette impression se retrouve même dans les œuvres de ces hommes que l'on voit, de temps à autre, surgir hors de la foule grossière et barbare — comme un flot de lumière éclatante dans les ténèbres d'une longue nuit — : un Gogol, un Tolstoï, un Gorki, un Tchaikowsky, un Borodine, dont les vers, les romans, la musique s'unissent cependant pour parler à l'humanité une langue jusqu'alors inconnue.

Ainsi prodigieusement arriérée et dans le même temps plus avancée que toute autre, enfantine et vieillotte, naïve et sauvage, capable des élans les plus généreux, des sacrifices les plus désintéressés, mais aussi de la plus coupable indifférence, des plus honteux abandons, l'âme russe donne à l'Occidental l'impression d'un chaos plein sans doute de germes féconds, de forces latentes, d'idées curieuses, mais où rien n'est organisé, où l'équilibre manque absolument, où la lumière et l'air ne circulent pas.

Seconde cause de faiblesse : il n'y avait pas en 1914 une Russie, mais des Russies, comme le constatait officiellement le titre même des Tsars : " souverains de toutes les Russies ". Les Blancs-Russes du haut Dniepr, les Petits-Russes de l'Ukraine, les Grands-Russes de Moscou diffèrent les uns des autres beaucoup plus qu'on ne le suppose généralement. Des différences plus profondes encore les séparent des Cosaques, Slaves mâtinés de Caucasiens, qui, après avoir lutté longtemps contre les Moscovites, devinrent leurs meilleures troupes d'avant-garde, leurs gendarmes les plus zélés. Ni les Polonais de la Vistule, ni les Finnois de Finlande et d'Esthonie, ni les Lithuaniens et les Lettons des provinces baltes ne faisaient corps avec la race dominante. Et que dire des millions de Juifs dispersés dans les provinces de l'Ouest, des Tatars de la Volga, des Kalmouks de la Caspienne, des innombrables tribus caucasiennes et sibériennes, des Géorgiens, des Turcs, des Arméniens de la Transcaucasie? Malgré les efforts du Gouvernement, l'unification de tous ces peuples n'était point faite. Certains d'entre eux, tels les Polonais et les Finnois de Finlande, résistaient avec vigueur à toutes les tentatives de russification. D'autres les subissaient avec une impatience mal contenue, et cela d'autant plus que l'administration russe ne se distinguait, en général, ni par son intelligence, ni par son zèle, ni surtout par son honnêteté ! Un autocratisme absurde faisait peser sur les terres russes un régime de



FORÊT ET "HARJU" EN FINLANDE. *La Finlande appartient tout entière à la grande zone forestière arctique qui commence sur les côtes occidentales de Norvège et se poursuit sans interruption à travers la Scandinavie, la Russie et la Sibérie jusqu'aux rives du Pacifique. Sapins, mélèzes et bouleaux* [illegible] *leur ramure, à l'ombre de laquelle ne croît aucun sous-bois. D'autre part, les glaciers scandinaves qui séjournèrent longuement sur son sol y déposèrent des moraines hautes de 10 à 80 mètres et qui se poursuivent sur des centaines de kilomètres. Ces traînées morainiques identiques aux "osar" de Suède s'appellent, en Finlande, des "Harju".*



HELSINGFORS. *C'est la capitale et le port le plus actif de la République Finlandaise, l'un des nouveaux États formés depuis la Révolution de 1917 — en même temps que l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie* [illegible] *l'ancien Empire russe. L'intérieur du pays lui envoie du bois, du lin, de la pâte à papier, les produits manufacturés de Tavastehus et Tammerfors. Tout cela s'expédie à l'étranger* [illegible] *du port. Helsingfors possède aussi une florissante Université qui a joué un rôle important dans l'histoire de la* [illegible] *et de sa langue, lutte pour* [illegible]

Cl. Photoglob.



ARKHANGELSK. *Le plus ancien des ports russes. Mais il donne sur la Mer Blanche dont les glaces interdisent l'accès pendant huit à neuf mois chaque année. Les mois d'été sont activement employés à l'expédition des bois, des résines, des fourrures, du chanvre, destinés surtout à l'Angleterre et à la Hollande.*



LA NEVA EN HIVER. *La rigueur des hivers russes est passée en proverbe. A Pétrograd, la saison froide dure plus de six mois, et la Néva, déversoir des grands lacs Onega et Ladoga, est prise par les glaces cent cinquante jours par an. On y circule en traîneau, on pose même sur la glace les rails des tramways.* Cl. Bulla.



PÉTROGRAD. LA PERSPECTIVE NEWSKY. *C'est la plus célèbre des vastes avenues qui traversent Pétrograd, ville artificielle créée par Pierre le Grand, lorsqu'il voulut donner une capitale nouvelle à la nouvelle Russie, à la Russie européanisée qu'il rêvait.*



KIEW. *La plus ancienne, la plus sainte des villes russes, surnommée la "Mecque orthodoxe". Là vécurent les premiers apôtres des pays slaves : Cyrille et Méthode, venus de Constantinople par la route du Dniepr. Les églises de Kiew, surtout la Lavra, sont visitées chaque année par des centaines de milliers de pèlerins.*



[illegible] *débouché des pays* [illegible] *de l'Empire, n'était, en* [illegible] *énergique initiative d'un* [illegible] Cl. Photoglob.



YALTA. *La côte méridionale de Crimée, protégée contre les vents du Nord par les monts de Tauride, joue pour les Russes le rôle de notre Riviéra. Le climat y est relativement tiède, et les villes de plaisance : Livadia, Yalta, Féodosia, etc., se succèdent sur cette Corniche ensoleillée.*

terreur, de concussion éhontée, de résistance aveugle à toute évolution raisonnable.

Ainsi s'expliquent et la poussée révolutionnaire qui, après avoir ébranlé à diverses reprises le trône des tsars, a fini par l'emporter en 1917 dans une tourmente d'une sauvagerie sans nom, et les mouvements séparatistes qui se sont depuis lors, avec plus ou moins de succès, manifestés dans l'Empire tout entier.

GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

Les Nouvelles Républiques de la Baltique

Sans compter la Pologne, qui a repris sa pleine indépendance, quatre Républiques nouvelles se sont dégagées du bloc russe, sur les rives de la Baltique : la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie.

LA FINLANDE. La Finlande (325 000 kilomètres carrés), surnommée le " pays aux mille lacs ", occupe au Nord-Ouest de la Russie la majeure partie d'une " pénéplaine " granitique usée jusqu'à la racine dès la fin des temps primaires et où les glaciers scandinaves laissèrent des traces particulièrement sensibles : direction des vallées Nord-Ouest-Sud-Est, creusement des lacs, barrages morainiques, traînées de cailloux (" les harjus ") analogues aux " œsars " de Suède, etc. " Des forêts sauvages de bouleaux et de sapins, semées de rochers blancs aux formes arrondies, des marais immenses, des lacs en nombre incalculable, aux ondes pâles et sans rides, et dont les émissaires ruissellent en cascades ; des paysages froids, austères, sans horizon, telle est la Finlande. " (E. Taris : *La Russie et ses richesses.*) Ses habitants (3 300 000 en 1918), bien que métissés de Slaves et surtout de Scandinaves, attestent nettement leurs origines finnoises par leurs faces plates, leurs pommettes saillantes, leurs yeux bridés, leur nez aplati. Ils sont en général graves, froids, entêtés, profondément religieux (luthériens pour la plupart), de tournure peu élégante et de visage plutôt ingrat, mais très travailleurs et relativement très instruits.

Ils cultivent de maigres champs d'avoine, de seigle, d'orge, de pommes de terre, exploitent les bois de leurs forêts immenses, se livrent à la pêche sur les côtes poissonneuses de la Baltique et dans les eaux froides de leurs lacs. Ils élèvent aussi un bétail assez beau et s'adonnent de plus en plus aux industries (scieries, papeteries, filatures de coton) que favorise l'utilisation hydro-électrique des rapides et des cascades.

En 1913, les exportations finlandaises dépassaient 400 000 000 de francs (227 000 000 de bois sous diverses formes, 35 000 000 de beurre, 71 000 000 de papiers, pâte à papiers et cartons, le reste [illegible] ésenté par des cotonnades, un peu de poisson et du cuir) Les achats un peu plus élevés (495 000 000) consistaient surtout en céréales (100 000 000 de francs), café (23 000 000), sucre (20 000 000), machines et objets en fer (63 000 000), coton brut (17 000 000), etc. Principaux clients : Russie et Allemagne d'abord, puis Grande-Bretagne.

En 1920, les importations se montèrent à 3 620 000 000 de marks finlandais (la valeur nominale du mark finlandais est égale à celle du franc), et les exportations à 2 906 000 000. Comme dans la période d'avant-guerre, la Finlande eut surtout besoin de céréales (534 000 000 de marks), de café, thé, sucre et produits coloniaux (522 000 000), de machines et objets en métal (plus d'un milliard de marks). Elle vendit presque uniquement du bois, (1 633 000 000), de la pâte de bois et du papier (1 080 000 000). Les exportations de beurre ont cessé.

Pour ses achats, la Finlande s'adressa surtout à l'Angleterre (676 millions de marks), aux Etats-Unis (638 millions), puis à la Suède (315 milliards), au Danemark (276) et à l'Allemagne (157). Les ventes se firent en Angleterre (375 milliards), en Allemagne (82 , en Suisse (68), en Danemark (47), etc.

La flotte de commerce finlandaise comptait, au 31 décembre 1919, 5 538 navires à vapeur ou à voile, jaugeant 620 000 tonneaux, chiffre plus que suffisant pour les besoins du pays.

La majorité de la population se concentre sur les rivages de la mer bordés d'îlots innombrables. Là aussi se trouvent les principales cités finlandaises : Helsingfors, la capitale, (187 000 habitants), bâtie de granit et de porphyre rose, Abo ou Turku (56 000 habitants), Viipuri ou Viborg (27 000 habitants), Nikolaïstadt, Uléaborg, etc. A l'intérieur, Tampere ou Tammerfors (45 000 habitants) est le type des villes industrielles de la Finlande où l'on a poussé déjà très loin les applications de la houille blanche, Kuopio, Tavastehus, Saint-Michel font de même avec plus ou moins de succès.

Le Grand-Duché de Finlande demeura possession suédoise jusqu'en 1809, date à laquelle il fut cédé à la Russie. Mais, malgré maintes tentatives de russification, il sut conserver obstinément des privilèges et des institutions spéciales qui lui garantissaient une précieuse autonomie. Le Tsar n'était que Grand-Duc en Finlande, et la " Diète ", ou Parlement élu au suffrage universel, votait les lois et les impôts. En proclamant en 1917 sa complète indépendance et en prenant le titre de République Finnoise, la Finlande n'a donc fait que confirmer un état de choses qui existait depuis de longues années.

ESTHONIE, LATVIA, LITHUANIE. Au Sud du golfe de Finlande s'échelonnent l'Esthonie, peuplée de Finnois de même race et de même type que les Finlandais, puis la Latvia ou Lettonie (union de la Livonie et de la Courlande), enfin la Lithuanie qui, après avoir eu longtemps une vie indépendante, s'unit au royaume de Pologne et partagea ses destinées. Lettons et Lithuaniens sont un rameau distinct de la grande

famille indo-européenne, et leurs langues très voisines l'une de l'autre, mais tout à fait différentes des dialectes slaves ou germaniques, se rapprochent curieusement du sanscrit.

Leur pays, parsemé de lacs petits et grands (lac Peipous), de tourbières, de collines morainiques, est triste et pauvre. Des champs de lin, de seigle, de pommes de terre, des chènevières, des prairies assez belles se mêlent aux forêts sous un ciel souvent maussade. Mais les provinces baltiques sont une des rares façades maritimes de la Russie. En temps normal, voies ferrées et fleuves navigables (Duna surtout, puis Niémen) déversent dans leurs ports les bois, les lins, les peaux, le beurre (100 000 000 de francs en une seule année exportés par Riga), les œufs, les fromages provenant de la Russie Centrale ou de la lointaine Sibérie. Aussi conçoit-on difficilement que les Moscovites puissent tenir pour définitive la perte de cette " fenêtre " de la maison russe si largement ouverte sur le monde occidental.

Les " Chevaliers Teutoniques " fondateurs de la Prusse demeurèrent longtemps maîtres de toute la côte entre Danzig et le golfe de Finlande. Partout apparaissent les traces de leur domination : forteresses, murailles, vieilles maisons, églises de style ogival. Après eux vinrent les commerçants, les industriels, les hommes d'affaires, voire les grands propriétaires fonciers d'origine germanique. Ce fut l'extrême avant-garde de cette colonisation allemande en terre slave, origine du Brandebourg, de la Poméranie et de la Prusse. Avant la Guerre, les Allemands abondaient à Libau, Réval, Mittau, Dorpat, à Riga surtout. " Tout est allemand dans Riga : souvenirs historiques, architecture, mœurs, noms des rues, etc. L'allemand est la langue qu'on entend à chaque pas ; l'influence allemande s'y manifeste dans les étalages, les inscriptions, les annonces, les modes, les journaux. " La plupart des transactions commerciales des trois provinces se faisaient par l'intermédiaire des commissionnaires allemands. " Un écran allemand intercepte ainsi dans les pays baltiques toutes relations directes entre les peuples de l'Ouest et les Russes tenus à l'écart et en tutelle par des fournisseurs entreprenants et obstinés. " (Taris.)

On ne saurait dire encore si cette influence allemande se maintiendra, se développera, ou bien, au contraire, ira en s'affaiblissant à mesure que les petites Républiques baltes prendront de l'expérience et se trouveront plus capables de gérer seules leurs affaires.

L'Esthonie, comprise entre les golfes de Finlande et de Riga, couvre une superficie d'environ 60 000 kilomètres carrés. Elle compte 1 750 000 habitants dont 95 p. 100 d'Esthoniens, 2 p. 100 d'Allemands, 3 p. 100 de Lettes, Suédois, Juifs, etc. Les quatre cinquièmes de la population adhèrent au culte luthérien.

La capitale est Tallinn ou Reval (160 000 habitants), excellent port, à l'entrée du golfe de Finlande. Les glaces ne l'encombrent que pendant quelques semaines. Aussi servait-il d'avant-port à Pétrograd. A l'intérieur, Tartu ou Dorpat (60 000 habitants) possède une Université renommée, et Narva (35 000 habitants) où Charles XII vainquit Pierre le Grand, s'occupe d'industries diverses.

La grande majorité des Esthoniens tire ses ressources de l'agriculture, de l'élevage et de l'exploitation de forêts qui couvrent environ 20 p. 100 de la surface totale. Le seigle, l'orge, le lin, les pommes de terre donnent d'intéressantes récoltes. Sur les 125 000 tonnes de marchandises exportées en 1920 on comptait 67 000 tonnes de bois, 25 000 tonnes de pommes de terre, 14 000 tonnes de papier, 3 000 tonnes de lin. Les importations, beaucoup moins élevées (64 000 tonnes), consistaient surtout en sel, charbon, engrais, sucre, café, lainages, etc.

La Latvia ou Lettonie se compose de l'ancienne Courlande et de quelques districts des anciennes provinces russes de Livonie et de Vitebsk. Un peu plus étendue que l'Esthonie (65 000 kilomètres carrés), elle ne comptait, au recensement de juin 1920, que 1 503 000 habitants, soit une densité de 23 habitants au kilomètre carré. La proportion des Allemands — citoyens lettons ou étrangers, — atteignait environ 6 p. 100, celle des Russes 9 p. 100, celle des Juifs 5 p. 100. La religion dominante est le protestantisme.

La capitale, Riga, a passé de 60 000 habitants en 1830 à 570 000 en 1919. Sise à l'embouchure de la Duna, c'est à la fois un des ports importants de l'Europe et une puissante ville industrielle (papeteries, filatures de lin, matériel de chemin de fer). Dvinsk ou Dunabourg, (110 000 habitants), Mitava ou Mittau (47 000 habitants), le port très actif de Libava ou Libau (91 000 habitants), complètent, avec Windau, Wenden et Wolmar, la série des principales cités lettones.

Nous ne possédons encore aucun chiffre concernant les transactions commerciales de la Latvia. Le pays ne peut guère exporter, comme produits locaux, que du bois (brut ou travaillé), de la pâte à papier, du papier et du lin. Mais lorsque la Russie sera revenue à des conditions économiques à peu près normales, les ports lettons redeviendront les grands exportateurs des produits russes ou même sibériens : bois, lins, sucre, beurre, céréales, etc. (lignes directes Riga-Tsaritsyne, et Libau-Moscou).

Les frontières de la Lithuanie ne sont pas encore définitivement fixées. Les Polonais réclament, en effet, certains districts que les Lithuaniens se refusent à leur céder. D'autre part, le territoire de Memel, détaché de la Prusse, et qui est indispensable à l'État lithuanien, puisqu'il constitue son unique débouché maritime, demeure

encore administré par les Puissances Alliées. En gros, on peut admettre d'ores et déjà que la nouvelle République couvre une superficie d'environ 155 000 kilomètres carrés peuplés de 4 800 000 habitants. Les Lithuaniens proprement dits composent 70 p. 100 de la population totale, les Juifs 13 p. 100, les Polonais 8 p. 100, les Russes et les Ukrainiens 7 p. 100.

La capitale est Vilnius (Vilna), sur la grande ligne Varsovie-Pétrograd. Elle comptait 214 000 habitants en 1914. Autres villes notables Kaunas ou Kowno (90 000 habitants), Gardinas ou Grodno (61 000 habitants), Kiaipeda ou Memel (32 000 habitants), Souwalki (31 000 habitants), Siauliai ou Shavli (31 000 habitants).

Comme ses voisines, la Lithuanie tire ses ressources de l'agriculture, de l'élevage et de l'exploitation du bois. Les champs cultivés couvrent 45 p. 100 de la superficie totale ; 24 p. 100 sont occupés par les prairies et les pâturages, 20 p. 100. par les forêts.

Les seuls chiffres que nous possédions pour la période d'après-guerre concernent l'année 1920. La Lithuanie importa pour 420 000 000 de marks (le mark lithuanien avait alors la même valeur que le mark allemand) d'articles manufacturés, d'engrais et de machines agricoles. Elle exporta des grains, du bétail, de la volaille, des œufs, du bois, des peaux, etc., pour une somme de 321 000 000 de marks.

La Russie Septentrionale.

Toundras et forêts couvrent tout le versant russe de la Mer Blanche et de l'Océan Arctique. La rigueur de la température, l'exiguité des ressources font de ces immenses espaces une terre presque inhabitable et dont l'intérêt économique est, jusqu'ici, à peu près nul.

Aux rives de la mer, Lapons et Samoyèdes, pêcheurs, chasseurs, éleveurs de rennes, mènent la dure vie de toutes les tribus boréales. Les Zirianes, sur la haute Petchora et la haute Kama, poursuivent les animaux à fourrures ou coupent les arbres qui descendent ensuite par eau soit vers les steppes de la Russie méridionale, soit vers Arkangelsk (40 000 habitants).

Ce port (gros exportateur de bois et de chanvre), qu'une voie ferrée unit, par Vologda, à la Russie centrale, a le gros désavantage de n'être libre de glaces que pendant trois à quatre mois chaque année. Aussi, pendant la Grande Guerre, a-t-on jeté à travers les lacs, les forêts, les marais qui s'étendent de Pétrograd à la presqu'île de Kola, une ligne nouvelle qui aboutit à Mourmansk, sur une côte où l'influence du Gulf-Stream est encore sensible. Des bateaux brise-glaces suffisent à maintenir, même au cœur de l'hiver un passage libre à travers la mince couche cristalline qui s'accroche au rivage pendant quelques semaines seulement.

La Région des Lacs.

A la fois finlandaise, esthonienne et russe, la région des lacs entoure le fond du golfe de Finlande de ses plaines marécageuses où s'étalent quelques-unes des nappes lacustres les plus vastes du globe : le Ladoga (18000 kilomètres carrés, soit trente-cinq fois l'étendue du Léman), l'Onéga, les lacs Ilmen et Peïpous. Sur la Néva, qui emporte à la Baltique le trop-plein de leurs eaux, Pierre le Grand fonda en 1705 Pétrograd, la capitale de cette Russie nouvelle, européenne, qu'il voulait opposer à la vieille Russie mi-asiatique dont Moscou était le centre.

La ville (2 073 000 habitants en 1913), construite avec difficulté sur un sol mouvant, n'a pas grand intérêt. Ses vastes palais rouges, ses maisons banales peintes en couleurs vives, s'alignent au long de voies régulières et larges dont la plus connue porte le nom de " Perspective Newsky ". Avant la Révolution, Pétrograd se distinguait nettement de Moscou ou de Kiew non seulement par l'absence de monuments anciens et de vieux souvenirs, mais surtout par son caractère de résidence officielle : " Ville de fonctionnaires, ville d'Etat, instrument d'une puissante centralisation administrative, militaire et religieuse, Pétrograd est tout cela, rien que cela, et elle en garde cette raideur et cet abord glacial, sous lequel disparaît en partie la physionomie nationale du peuple russe. " La vie y était fort brillante, pendant toute la saison d'hiver. Le printemps venu, la noblesse regagnait ses châteaux à la campagne, et nombre de gens appartenant aux classes moyennes se dispersaient dans les bicoques de planches, semées aux rives de la Néva, du golfe de Finlande, dans les clairières des forêts voisines. Autour des quartiers " bourgeois " s'étendent des faubourgs très vastes peuplés d'usines métallurgiques, de filatures, de fabriques de toute sorte. Plus loin, dans la " grande banlieue " pétrogradienne, Tsarkoïe-Selo, Poulkovo, Krasnoïé-Sélo, Péterhof servaient de résidence d'été à la famille impériale et s'entouraient de villas fastueuses. La forteresse et le port de guerre de Kronstadt (70 000 habitants) protègent l'estuaire de la Néva.

La Grande-Russie.

La Russie Centrale ou Grande-Russie comprend : au Nord une zone de forêts mêlées de clairières, au Sud une large portion de Terres-noires. C'est là, aux sources des grands fleuves, autour de la sainte Moscou, que la Russie prit vraiment conscience d'elle-même. C'est de là que partit la croisade russe destinée à soumettre aux Moscovites leurs voisins Slaves ou Tatars. Le Russe classique, le moujik petit (en dépit du nom de Grand-Russe), trapu, à la face de Kalmouk envahie par une barbe hirsute, aux longs cheveux graisseux, le moujik ignorant,

superstitieux, sale, paresseux et ivrogne, se trouve là, de Kostroma à Voronej. Il y vit dans de misérables " isbas " en troncs de sapins ou en argile séchée, couvertes de chaume, puantes, abondamment garnies de cancrelats, se nourrit de bouillie ou de galettes de seigle et d'avoine, cultive les terres communales du " mir " et, lorsque l'espace manque, émigre en Sibérie ou se transforme en ouvrier d'usine promptement gagné aux doctrines anarchistes.

Moscou contraste fortement avec Pétrograd. D'abord elle abonde en monuments anciens, églises, palais, couvents, groupés surtout dans le Kremlin, monuments d'un art grossier, maladroit et barbare, mais qui frappent l'imagination par leur entassement, les violentes enluminures qui les revêtent, l'accumulation invraisemblable des objets précieux à l'ombre parfumée des sanctuaires. De plus, " autant Pétrograd est froide et compassée, autant Moscou est vivante, grouillante, pittoresque, éminemment russe et familière". Dans les rues, tortueuses et accidentées, se presse une foule bariolée où se coudoient des spécimens de tous les types, de toutes les races de l'immense Empire. Enfin, si Pétrograd était la ville des fonctionnaires, Moscou est celle des marchands et des industriels, fort bien placée au cœur même de la Russie, au point de concentration des grandes voies ferrées, à proximité du district houiller et ferrifère de Toula. Elle tisse le coton et la soie du Turkestan, le lin des provinces baltiques, la laine des steppes méridionales, tanne le cuir, fabrique de la bière et de l'alcool. Sa population, rapidement accrue, comptait en 1913, 1 800 000 habitants (environ 1 121 000 en 1919).

Au Sud de Moscou, Toula (136 000 habitants), Riazan (49 000 habitants) et Kalouga (56 000 habitants) s'occupent surtout d'industries métallurgiques et textiles, tandis que Orel (97 000 habitants), Tambov (71 000 habitants), Koursk (89 000 habitants), Voronej (94 000 habitants), Penza (80 000 habitants), en pleine Terre-noire, ne sont guère autre chose que des marchés de céréales. Au Nord, Ivanovo (170 000 habitants), Tver (64 000 habitants), Rybinsk (30 000 habitants), Yaroslaw (120 000 habitants), Kostroma (73 000 habitants) ont aussi des filatures de coton et de lin. De plus, elles font, par la Volga, un commerce fort actif de bois, de blé et de pétrole.

Nota. Chiffres et situation économique d'avant-guerre.

La Russie Blanche.

Comprise entre la Pologne, la Lithuanie, la Grande et la Petite-Russie, la région appelée Russie Blanche, insuffisamment drainée par le Dniepr, la Duna, le Niémen et leurs affluents, est une des plus pauvres de l'Empire. Un maigre sol de sables gris (le Podzol), d'immenses marais (les marais de Pinsk ou Podliécé) coupés de forêts vierges opposent aux établissements humains des obstacles dont des travaux d'asséchement entrepris depuis de longues années n'ont point encore complètement triomphé. La voie ferrée de Varsovie à Moscou traverse pendant des centaines de kilomètres la portion septentrionale de ce triste pays où les paysans les plus arriérés, les plus frustes de Russie vivent chichement dans leurs tanières sombres. Quelques villes d'importance ont prospéré cependant sur les fleuves ou bien à la lisière des marais : telles sont Minsk (117 000 habitants), Bobrouisk (60 000 habitants), puis Vitebsk (108 000 habitants) sur la Duna, Smolensk (76000 habitants) et Mohilew (54 000 habitants) sur le haut Dniepr.

Ukraine ou Petite-Russie.

Les bassins du Dniepr, du Boug et du Donetz, affluent du Don, servent de cadre à la Petite-Russie ou Ukraine. Elle comprend, au Nord et au Nord-Est, une large portion de Tchernozom où l'on fait en grand la culture de la betterave et du blé. Au Sud, près des rives de la Mer Noire et de la Mer d'Azow, dans la Crimée septentrionale, les " steppes grises " nourrissent de considérables troupeaux de moutons et de chevaux. Elles se prêtent aussi, par endroits, à la culture du tabac, de la vigne, du maïs, des arbres à fruits, qui donnent leurs meilleurs produits sur les pentes méridionales des monts de Tauride entre Sébastopol et Théodosie. De plus, la région du Donetz renferme le plus important bassin houiller des Terres russes (25 000 000 de tonnes en 1913), tandis que les gisements de Krivoï Rog et [illegible] donnaient, la même année, plus de 7 000 000 de tonnes de minerai de fer. Enfin les ports ukrainiens, héritiers d'antiques comptoirs helléniques, jouent un rôle capital dans la vie économique de la Slavie.

Bien pourvue de ressources abondantes et variées, l'Ukraine pourrait aisément vivre l'existence indépendante qu'elle renvendiqua dès le lendemain de la Révolution de 1917.

Les Ukrainiens diffèrent très nettement des Russes proprement dits et des Polonais. Leur taille élevée, leur visage arrondi, leurs cheveux et leurs yeux généralement bruns les rapprochent plutôt des Serbo-Croates et des Tchèques. Ils parlent un dialecte spécial, ont un caractère plus gai, plus vif, plus ouvert que les Moscovites, et leurs maisons, plus proprement tenues, s'entourent de jardins ou se fleurissent de plantes grimpantes. Ils furent les premiers des Slaves à embrasser le Christianisme ; le Grand-Duché de Kiew, leur ville capitale, précéda de plusieurs siècles l'apparition du



MOSCOU : PANORAMA DU KREMLIN. *Le Kreml ou Kremlin, entouré d'une haute muraille en forme de triangle irrégulier, occupe exactement le centre de Moscou, sur la rive Nord de la Moskova. A la fois forteresse et [illegible], ensemble de cathédrales, de monastères, de palais, de casernes, le Kreml fut le monument par excellence de la nation russe dont il symbolisait le double caractère despotique et religieux. Les Russes devaient se découvrir en pénétrant par la "Porte du Sauveur" dans l'enceinte sacrée, et tous les souvenirs de la vieille Russie se rattachent [illegible] blanches murailles de la "Moskva matouchka". Les autres quartiers de la ville [illegible] autour du Kreml. Ils renferment peu de monuments mais [illegible] capitale industrielle de l'Etat russe.*

[illegible]



PAYSAGE DE L'OURAL. *D'origine très ancienne, et considérablement usé par l'érosion, l'Oural rappelle nos vieilles montagnes de l'Europe occidentale. Il en a les formes émoussées, les larges vallées, les rivières aux eaux sombres, l'épaisse couverture forestière.*



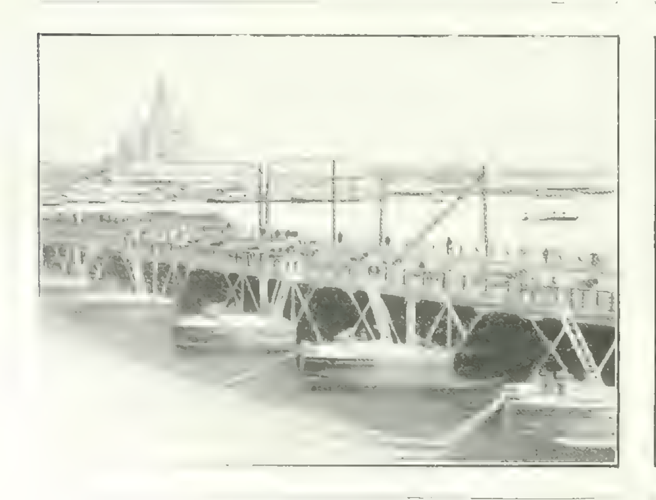
FALAISES DE LA VOLGA. *Au-dessous de Kazan, la rive droite de la Volga est barrée de hautes falaises — les Jégouli — formées de calcaires friables et de marnes dont le fleuve ronge la base. C'est un des rares accidents de terrain qui interrompent l'uniformité des plaines russes.*



UNE ISBA AUX ENVIRONS DE RIAZAN. *Maison de paysans en Russie centrale, dans la zone des forêts-clairières. L'humble logis est construit en troncs d'arbres équarris et couvert de paille de seigle. La grand'mère conte des légendes aux enfants attroupés.*



LA FOIRE DE NIJNI-NOVGOROD. *Placée aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur un grand fleuve navigable, Nijni-Novgorod devint, après Kazan, le siège d'une foire universellement célèbre (thé, cuirs, fourrures, fers, laine), mais aujourd'hui en décadence.*



[illegible]OKA. *A Nijni-Novgorod, la Volga se grossit de l'Oka, longue [illegible]lus que le Rhin). Ses eaux lentes et profondes forment en [illegible] qui mène vers Moscou. Mais on doit, en automne, dé- [illegible] du printemps.* Cl. THEBEAUX.



UN VILLAGE UKRAINIEN. *L'Ukraine, ou Petite-Russie, appartient à la zone des Terres Noires et des steppes. Les maisons, construites en torchis, — car le bois est rare — sont plus propres, plus gaies que les isbas du Nord. Cette gaieté apparaît aussi dans le caractère des habitants.* Cl. VÉRASCOPE RICHARD.



Duché de Moscou. Ils ont leur histoire propre, faite de luttes acharnées contre les Polonais, les Russes, les Tatars et les Turcs, luttes dans lesquelles les Cosaques Zaporogues (Ukrainiens nomades " d'au delà des chutes ") jouèrent un rôle particulièrement brillant. Ils ont donc tout ce qui constitue une nation, et il n'est point de raison pour que la " République Ukrainienne " — si toutefois elle parvient à vivre — ne tienne, parmi les États libres de l'Europe, la large place que lui assurent ses 40 000 000 d'habitants, la richesse de son sol et de son sous-sol, sa situation maritime privilégiée.

La métropole religieuse et politique de l'Ukraine est Kiew (600 000 habitants), sur le Dniepr. Les pèlerins russes y viennent par centaines de mille visiter les églises vénérées et le fameux couvent de la Lavra où vécurent les premiers apôtres du monde slave. Son Université, ses foires, ses diverses industries, le trafic qui se fait soit par le Dniepr, soit par voies ferrées, ajoutent encore à son antique prospérité. A l'Ouest, Jitomir (92 000 habitants), Berditchev (78 000 habitants), Byelaya Tserkov (60 000 habitants), Kamenets Podolsk (50 000 habitants) concentrent les céréales des terrasses limoneuses de Volhynie et Podolie. Krementchoug (100 000 habitants), Yékaterinoslav (220 000 habitants), Alexandrovsk (50 000 habitants) s'échelonnent sur les rives du grand fleuve qui demeure, malgré des rapides gênants, l'artère vitale de l'Ukraine. A l'Est, Poltava (83 000 habitants) rappelle la célèbre victoire de Pierre le Grand sur Charles XII. Kharkov (258 000 habitants) a grandi avec une étonnante rapidité grâce aux mines et aux industries du bassin du Donetz. Enfin, Odessa (631 000 habitants), Nikolaïew (108 000 habitants), Kherson (98 000 habitants) sur la Mer Noire, Taganrog (68 000 habitants), Rostov (204 000 habitants), Novo Tcherkask (55 000 habitants) sur la Mer d'Azov et le Don, exportent les céréales du Tchernozom, les œufs, les volailles, les cuirs, les minerais de fer, et reçoivent en échange des vins, des denrées coloniales, des produits fabriqués venus de l'Europe Occidentale, du pétrole de Batoum, etc. Simféropol (71 000 habitants) est le chef-lieu de la Crimée ; Sébastopol (77 000 habitants), le point d'appui de la flotte de guerre en Mer Noire. Livadia et Yalta, sur les rives méridionales de la presqu'île, servent, en temps normal, de villégiature d'été et d'automne à la haute société russe.

Russie Orientale.

Les régions traversées par le Don au-dessous de Voronej et par la Volga en aval de Kostroma, appartiennent entièrement au domaine de la steppe, et leur proximité de l'Asie leur valut autrefois une population exclusivement mongole et finnoise. L'Oka, affluent de la Volga, marquait la limite entre sédentaires slaves et nomades de race jaune. Une ligne de postes fortifiés, sorte de " Grande Muraille " européenne, accompagnait le cours de la rivière entre Riazan et Nijni-Novgorod. A partir du XVe siècle, les Russes se jetèrent hors de cette frontière, et le flot irrésistible de leurs paysans déferla jusqu'à l'Oural, jusqu'au Caucase. Mais la russification des peuplades asiatiques, bien que fort avancée, n'est pas encore complètement achevée, et une carte ethnographique de la Russie montre, éparpillés dans tout le bassin de la Volga et du fleuve Oural, une quantité de petits groupes de population se rattachant soit à la famille finnoise (Tchouvaches et Mordves dans la boucle de la Volga, Tchérémisses et Votiaks entre Volga et Kama), soit à la famille turco-mongole (Tatars de Kazan et de la Biélaïa, Bachkirs de l'Oural, Kirghiz et Kalmouks nomadisant encore dans les steppes salées de la Caspienne). Au vrai, le nombre total de ces Asiatiques ne dépasse guère 4 000 000 d'individus, et leur fusion définitive dans la masse du peuple russe n'est qu'une question de temps.

Toutes les grandes villes du bassin de la Volga s'échelonnent aux rives du fleuve. Elles furent, au début, de simples forteresses élevées par les souverains moscovites contre les Tatars et les Cosaques, et la date de leur fondation marque les étapes de la conquête russe. Puis elles devinrent — et elles sont demeurées — d'importantes places commerciales où se concentrent les produits agricoles du Tchernozom oriental, où, pendant six mois, une vie intense anime les eaux majestueuses de la " Matouchka " (la " Petite mère ", surnom familier donné à la Volga par les Moujiks russes). La plus ancienne, Nijni-Novgorod (110 000 habitants), au confluent de la Volga et de l'Oka, est universellement connue, depuis de longs siècles, par ses foires où des marchands de toutes races échangeaient les produits asiatiques (thé, tapis, cuirs et peaux, fourrures, etc.) contre les produits européens. Kazan (190 000 habitants) fut longtemps la capitale d'un Khanat tartare ; elle s'est spécialisée dans la fabrication des objets en cuir dit " de Russie ". Simbirsk (66 000 habitants), Samara (145 000 habitants), Syzran (50 000 habitants), Saratof (235 000 habitants), sur les collines qui dominent l'une des rives de la Volga, ne sont que d'immenses entrepôts de blé. A Tsaritsyn (100 000 habitants), ces blés quittent la Volga pour se diriger par voie ferrée vers les ports du Don. Astrakhan (163 000 habitants) s'occupe de pêche fluviale, reçoit et distribue les naphtes de Bakou.

La Russie agricole de l'Est se complète par les domaines forestiers et miniers de l'Oural, avec lesquels la Kama et ses affluents la mettent en relations faciles. Sur les deux flancs de la montagne on exploite la houille, le fer, le cuivre, l'or et le platine, et des villes s'y développent d'autant plus vite qu'elles servent de stations aux grandes voies ferrées unissant l'Europe à l'Asie : Perm (65 000 habitants), Oufa (103 000 habitants), Orenbourg (95 000 habitants) sur le versant russe, Nijni Taguilsk (45 000 habitants), Yékatérinbourg (70 000 habitants), Tchéliabinsk (70 000 habitants) et Zlatooust (35 000 habitants) sur le versant sibérien.

CONCLUSION

Les conditions normales de la vie russe ont été complètement bouleversées d'abord par la guerre, puis surtout par la révolution de 1917 d'où est issu le régime "bolcheviste". Les relations commerciales avec l'étranger ont à peu près cessé, au grand détriment à la fois de la Russie et de l'Europe Occidentale. En 1913, voici comment se répartissaient les ventes et les achats de l'Empire (en millions de roubles : le rouble valait alors 2 fr. 66) :

Importations 1 220 000 000 roubles.	
Matières premières ou demi-ouvrées pour l'industrie	600 906 000
Articles manufacturés	453 000 000
Denrées alimentaires	163 000 000
Exportations 1 420 855 000 roubles.	
Denrées alimentaires (dont 590 000 000 de céréales, 90 000 d'œufs, 71 000 000 de beurre).	806 000 000
Matières premières (dont 63 000 000 de bois, 86 000 000 de lin, 52 000 000 de cuir, 34 000 000 de métaux bruts).	550 000 000
Produits manufacturés	30 000 000
Animaux vivants	32 000 000

Parmi les clients de l'Empire, l'Allemagne tenait de beaucoup le premier rang; elle lui vendait pour 642 000 000 de roubles de produits manufacturés et lui achetait pour 452 000 000 de roubles de denrées alimentaires ou de matières premières. Puis venaient la Grande-Bretagne (170 000 000 et 266 000 000), la France (56 000 000 et 100 000 000), les Pays-Bas, les Etats-Unis, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, etc.

Seule de toutes les nations européennes, la Russie vendait donc sensiblement plus qu'elle n'achetait, et malgré les méfaits d'une administration calamiteuse, malgré l'état encore arriéré des méthodes de culture, la rareté des voies de communication, la nonchalance, le manque d'instruction du paysan, la situation économique n'était pas mauvaise. On signalait un peu partout des progrès sensibles faits, notamment, dans les grands domaines de la région du Tchernozom, par l'emploi de plus en plus étendu des machines agricoles. La question agraire, d'une importance si capitale dans cet Empire peuplé de paysans, se résolvait peu à peu grâce au partage progressif des Domaines communaux ou " Mirs ", grâce surtout à l'émigration qui jetait annuellement plus de 1 000 000 de moujiks sur les terres vierges de Sibérie et du Turkestan, ou les entraînait jusqu'à l'Amérique lointaine. Guidée soit par des Russes éclairés, soit par des étrangers (surtout Allemands qui remplissaient une foule de fonctions de première importance), soutenue par les capitaux que la France, entre autres, lui confiait sans compter, l'immense Russie développait ses industries (tissages, métallurgie, sucre, alcool de grains, etc.), procédait à l'inventaire progressif de ses ressources, se dégageait peu à peu de ce long Moyen Age où elle s'enlisa jusqu'à l'aube du XX[e] siècle.

On ne sait que trop ce que le régime de communisme intégral et d'anarchie sauvage qui l'opprime depuis 1917 a fait de la Russie. On le sait toutefois d'une façon forcément incomplète, puisque les maîtres du peuple russe n'ont guère facilité les enquêtes des étrangers trop curieux.

On constate que la valeur du rouble est tombée à rien, que le paysan réduit ses semailles au strict nécessaire, que les moyens de transport, déjà fort insuffisants avant la guerre, sont complètement désorganisés, que de continuelles tentatives de contre-révolution, cruellement réprimées, éclatent sur tout le territoire sans parvenir à secouer l'inertie de ce grand corps amorphe, que la Russie décimée par une cruelle famine est, présentement, à peu près incapable d'acheter ou de vendre quoi que ce soit, etc. Et les effets de cette situation, si déplorable pour les Russes, ne laissent point d'être fâcheux pour les autres Européens privés du blé, de l'orge, du lin, du bois que l'Empire leur fournissait autrefois en masse et à faible prix. Tout pronostic concernant l'avenir de ce malheureux peuple serait vain, étant donnée, surtout, la façon étrange, incompréhensible pour un cerveau d'Occidental, dont un Slave russe se comporte et agit en face de certains événements. Mais il est à craindre que, même après le rétablissement d'un état de choses normal, la Russie, privée des États Baltes, de la Pologne, de l'Ukraine (?), de la Caucasie, peut-être du Turkestan et de la Sibérie, ne demeure bien longtemps encore si affaiblie et languissante qu'elle ne puisse de sitôt reprendre dans la hiérarchie des peuples le rang éminent qui était le sien.

Nota. Les seuls chiffres exacts concernant le commerce extérieur de la Russie soviétique se rapportent aux transactions faites avec la Grande-Bretagne. L'exportation de produits russes destinés à l'Angleterre se montèrent à £ 6 710 000 en 1918, £ 16 370 000 en 1919, £ 34 103 000 en 1920. — Les importations de Grande-Bretagne en Russie ont passé de £ 298 000 en 1918 à £ 12 000 000 en 1919 et 1920. — Les ventes russes consistèrent surtout en poteaux de mines et traverses de chemins de fer (£ 11 000), tabac (£ 759 000), lin (£ 725 000), pâte à papier (£ 230 000). — Les Anglais vendirent aux Russes des armes et des munitions (£ 1 374 000), des cotonnades (£ 2 000 000), des lainages (£ 2 535 000), du charbon (£ 561 000), des chaussures (£ 470 000), du poisson (£ 370 000). — Ces chiffres paraîtront — à plus d'un titre — fort intéressants pour le lecteur français.

L'ASIE

CHAPITRE XXII

NOTIONS GÉNÉRALES

LA GRANDEUR DE L'ASIE. ⌀⌀ Entre l'Europe, l'Afrique, les Océans Indien, Pacifique et Boréal, l'Asie étale la masse formidable et compacte de ses terres, si vastes que leurs 44 000 000 de kilomètres carrés leur donnent une superficie quatre fois et demie supérieure à celle de la " petite Europe ". 8 500 kilomètres séparent le Bosphore de la Corée, le cap Tchéliouskine du détroit de Malacca. C'est cette ampleur du continent asiatique qui attire d'abord l'attention au premier coup d'œil jeté sur la carte. Notre France y tiendrait quatre-vingts fois ! Aussi devons-nous, pour juger avec exactitude des choses d'Asie, ne jamais perdre de vue ce fait essentiel : leur grandeur. Les distances auxquelles nous sommes habitués n'ont plus en Asie leur valeur normale. Tout y est vaste, tout y est démesuré : les montagnes colossales, les plateaux sans fin, les plaines immenses et les fleuves, et les forêts, et les steppes, et les déserts. Ici, dans l'Inde, en Chine, au Japon, à Java, des sociétés humaines ont trouvé des conditions naturelles si propices à la vie sédentaire qu'elles forment à elles seules plus du tiers de la population totale de notre planète. (" En Europe, disait Bonaparte, on ne règne que sur des taupinières. Seule l'Asie renferme des Empires dignes de ce nom. ") Ailleurs, par contre, sur des millions et des millions de kilomètres carrés, en Mongolie, en Sibérie, au Tibet, au Turkestan, en Perse, en Arabie, le désert, la forêt, la Toundra, ne peuvent nourrir que quelques misérables tribus de pasteurs ou de chasseurs nomades. Peu ou point de ces gradations insensibles, de ces nuances délicates entre petites régions voisines, de ces modalités infinies dans le climat, dans la végétation, dans les formes de la vie humaine que nous offre l'Europe occidentale, mais des conditions identiques se répétant, uniformes, sur des espaces immenses, courbant les hommes sous la nécessité d'une même loi ; et puis, entre ces régions démesurées, de brusques contrastes, de saisissantes oppositions ; en tout, une sorte d'excès qui élimine de la terminologie géographique ces mots : mesuré, modéré, tempéré, qui caractérisent si justement nos pays d'Occident. Les cartes de nos atlas nous dérobent, en quelque sorte, la claire vision de tout cela. Elles nous donnent dans un même cadre l'Europe et l'Asie, la Suisse et l'Inde, la Belgique et la Chine. Les échelles, naturellement, diffèrent, mais il faut, pour se faire une exacte idée de cette différence, de la réflexion, des comparaisons minutieuses, un effort auquel répugne trop souvent l'esprit.

LA RECONNAISSANCE DU CONTINENT ASIATIQUE. ⌀⌀ Cette immensité même de l'Asie fut la raison majeure de l'obscurité qui déroba si longuement aux peuples de l'Europe les trois quarts de son domaine. Et pourtant l'Ouest du Continent asiatique se soude au nôtre d'étroite façon. Les monts Oural, que l'on franchit aisément par des seuils de moins de 400 mètres, ne forment nulle part une barrière. Les steppes de la Russie méridionale se continuent immédiatement par celles du Turkestan. Caspienne, Mer Noire, Mer de Marmara, Mer Égée, Méditerranée, sont asiatiques autant qu'européennes. Et n'est-ce point en Chaldée, en Perse, en Anatolie, en Phénicie que naquirent les premières civilisations ? N'est-ce point chez les Asiates qu'Égyptiens et Grecs puisèrent les premiers éléments de leur culture matérielle, religieuse, artistique, intellectuelle et morale ? Mais si, pendant de longs siècles, l'Asie agit sur les pays d'Occident ; si, après leur avoir donné peut-être, avec les Aryens, les plus anciennes de leurs races, elle y ajouta plus tard ses Arabes, ses Turcs, ses Mongols ; si le christianisme, né en Judée,



OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN GLACIAL
ILES BRITANNIQUES
I. Shetland
Orcades
Spitzberg
Trondhjem
Is Lofoden
NORVÈGE
Mts Kjölen
SUÈDE
FINLANDE
G. de Botnie
M. BALTIQUE
M. DU NORD
LISBONNE
Porto
Bordeaux
PARIS
Lyon
Marseille
Barcelone
MADRID
Valence
Gibraltar
Cadix
Séville
Oran
Alger
Alpes
Naples
Palerme
Sicile
Malte
Tunis
Tripoli
MER MÉDITERRANÉE
Iles Baléares
Sardaigne
Corse
Crète
Chypre
Beirouth
Jérusalem
Alexandrie
le Caire
Port Said
Suez
Sinaï
Assouan
Ouadi Halfa
Berber
Soudan
Khartoum
Kodok
Souakim
Massaoua
Djeddah
la Mecque
Médine
Hail
Koveit
Bassorah
Bagdad
Mossoul
Alep
Damas
Mersina
Smyrne
Angora
Trébizonde
CONSTANTINOPLE
Bosphore
MER NOIRE
Odessa
Sébastopol
Batoum
Caucase
Kazbek
Tiflis
Bakou
Ararat
Tauriz
TÉHÉRAN
Demavend 5465
PERSE
Ispahan
Yezd
Chiraz
Bender Abbas
Djask (A)
Mechhed
Hérat
Kandahar
Kouchk
AFGHANISTAN
Hindou Kouch
Pamir
Kaboul
BELOUTCHISTAN
Kelat
Karachi
Lahore
DELHI
Agra
Désert de Thar
Bombay
Diu
Goa
Mahé
Calicut
Quilon
Is Laquedives (A)
I. Maldives (A)
Mascate
Razel Hadd
G. d'Oman
MER D'OMAN
Socotora
C. Guardafui
Berbera
Djibouti
Aden
G. d'Aden
Pt. de Bab el Mandeb
Cheikh Said
Hadramaout
Hodeidah
Addis Ababa
Harar
Lado
Moukdicha
MER ROUGE
Désert de Nefoud
Désert de Dahna
I. Bahrein
G. Persique
Pt. d'Ormuz
M. CASPIENNE
Krasnovodsk
Merv
Khiva
Bokhara
Samarkand
Tachkent
TURKESTAN RUSSE
Kazalinsk
M. D'ARAL
Oust Ourt
Sempalatinsk
Akmolinsk
Tourgai
STEPPES
Ouralsk
Orenbourg
Astrakhan
Rostov
Saratov
Samara
Kazan
Perm
Zlatooust
Iekaterinbourg
Tcheliabinsk
Omsk
Tobolsk
Tioumen
Viatka
Moscou
Toula
Kharkov
Kiev
Varsovie
Vilna
PETROGRAD
Arkhangelsk
Kola
Mourmansk
M. DE BARENTS
Novaïa Zemlia
M. DE KARA
Toundra
Pic Kaufmann
OCÉAN


ASIE
MER D'OKHOTSK
MER DU JAPON
M. JAUNE
M. DE CHINE ORIENTALE
M. DE CHINE MÉRIDIONALE
OCÉAN PACIFIQUE
EMPIRE DU JAPON
MONGOLIE
MANDCHOURIE
CHINE
INDOCHINE FRANÇ.SE
SIAM
PHILIPPINES
Kamtchatka
Sakhalin
Formose
Luçon
Mindanao
Bornéo
Célèbes
Moluques
Sumatra
PEKING
Tokio
Yokohama
Séoul
Vladivostok
Port-Arthur
Chang Haï
Hong Kong
Canton
Han Keou
Manille
Saïgon
Bangkok
Singapour
Irkoutsk
Iakoutsk
Verkhoiansk
Okhotsk
Ourga
Kalgan
Lhassa
Mandalay
Rangoun
Malacca
Hué
Pnom Penh

trouva chez nous la masse de ses adorateurs, en attendant que l'islam s'installât à son tour sur les deux rives de notre mer intérieure, la seule réaction de l'Europe, jusqu'à la fin du Moyen Age, se borna, après l'éphémère conquête d'Alexandre, à l'occupation de l'Asie Mineure par les Gréco-Romains, puis aux chevauchées épiques des Croisés.

Aussi, lorsque le 20 mai 1498, Vasco de Gama, venu du Portugal par le cap de Bonne-Espérance, aborda à Calicut, ouvrant ainsi l'ère féconde des grandes découvertes, nos connaissances asiatiques étaient-elles extrêmement courtes. Par les géographes anciens et les Arabes nous avions quelques notions des pays de l'Ouest jusqu'aux frontières de l'Inde. Au delà, sur les régions à demi-légendaires d'où nous venaient, après des années de voyage, les épices et la soie, sur les Indes, le Cathay, la Sérique (la Chine), le Zipangou (le Japon), quelques missionnaires et marchands aventureux : les Guillaume de Rubrouk, les Plan Carpin, les Marco Polo, avaient raconté maintes " Merveilles " qui trouvaient autant d'incrédules que d'admirateurs. A partir du XVe siècle, au contraire, le voile se déchire, et l'Asie mystérieuse livre un à un tous ses secrets. Nous ne ferons point l'histoire de cette longue découverte, nous réservant, par ailleurs, de donner pour chaque pays d'Asie un bref aperçu de son passé. Il nous suffit de marquer ici combien dure, combien meurtrière fut, pour les découvreurs, cette sorte de viol.

Attaquée à la fois par le Sud où les Portugais d'abord, puis les Hollandais, les Anglais et les Français s'installent aux Indes, en Indo-Chine, dans l'Insulinde, et par le Nord où s'étale la vague slave, l'Asie intérieure oppose, aux conquérants comme aux explorateurs désintéressés, la hauteur de ses bastions inaccessibles, l'ampleur de ses déserts, la xénophobie de ses habitants. Encore aujourd'hui, les régions complètement et scientifiquement connues, c'est-à-dire celles pour lesquelles nous avons des cartes à grande échelle levées par triangulation, se limitent à l'Inde anglaise, à Java, au Japon, à certaines portions de l'Asie Mineure, de la Cochinchine, de la Caucasie, du Tonkin, du Turkestan et de la Sibérie occidentale. Sur le reste de l'Asie turque, la Perse occidentale, la Chine, le Siam, la Sibérie centrale, il faut nous contenter de notions beaucoup moins précises dues à des voyageurs isolés, à la vérité fort nombreux. Quant à l'Asie centrale, à la Sibérie du Nord et de l'Est, à l'Arabie intérieure, quelques rares itinéraires, fort distants les uns des autres, raient seuls les cartes, où des espaces relativement considérables demeurent même tout à fait inconnus.

LE RELIEF ET LES COTES. L'Asie n'est pas seulement le plus vaste, c'est aussi le plus élevé des continents. On évalue à plus d'un millier de mètres son altitude moyenne (Afrique : 600, Europe 330). Cela tient d'abord à la hauteur de ses puissantes chaînes de montagnes, puis surtout à l'ampleur de ses plateaux.

Les plissements alpins qui, au cours de l'époque tertiaire, donnèrent naissance soit directement, soit par contrecoup, aux montagnes de l'Europe, agirent en Asie avec une particulière intensité. Contre les anciens massifs érodés, transformés en " pénéplaines " (Sibérie, Inde), vinrent se mouler en arc de cercle une série de chaînes dont la longueur, la largeur et l'altitude, laissent bien loin derrière elles tout ce que nous connaissons chez nous.

Les plus jeunes, partant les plus considérables, jaillirent entre l'Inde et la Sibérie : ce sont les Himalayas où le mont Everest porte à 8 840 mètres le culmen du monde ; le Kara Koroum, l'Hindou-Kouch, l'Alaï, les Tian-Chan, le Kouen-Loun, les monts du Tibet oriental, etc. D'autres du même âge, mais moins élevées, sont encore égales, sinon supérieures, à nos Alpes : tels le Caucase les monts de l'Iran, le Taurus. D'autres encore, de formation différente, non plus chaînes de plissements, mais simples rebords surélevés de plateaux : telles les montagnes de la Sibérie, de l'Annam, de l'Arabie, les Ghâtes de l'Inde, etc., rappellent nos Cévennes et les massifs de la Scandinavie. D'autres enfin, jalonnant les grandes lignes de fracture qui accompagnèrent obligatoirement la surrection des plis, doivent leur naissance à la poussée des roches ignées. Ces roches : basaltes, laves, trapps, créèrent presque de toutes pièces la guirlande d'îles volcaniques qui sépare le socle asiatique des abîmes du Pacifique et de l'Océan Indien : Kouriles, Japon, Philippines, Iles de la Sonde. Elles revêtent une partie de l'Inde péninsulaire et, du Kamtchatka à l'Asie Mineure par l'Elbourz, l'Azerbaïdjan, l'Arménie, elles surajoutèrent, au socle de roches plus anciennes, les cônes géométriques du Klioutchen, du Demavend, de l'Ararat.

Mais plus encore que les hautes chaînes, ce sont les hauts plateaux qui caractérisent le relief de l'Asie. Généralement encadrés d'arêtes montagneuses, par cela même abrités des vents pluvieux et voués à la stérilité, ils recouvrent l'Anatolie, l'Arabie, l'Iran, le Tibet, la Mongolie, près des trois cinquièmes du continent. Leur altitude varie de 1000 à 4000 et même à 5000 mètres. Leur compacité, leurs conditions climatiques spéciales, leur aridité en font des obstacles assurément plus redoutables que les chaînes, si hautes soient-elles. Comparé au Tibet, l'Himalaya est d'accès relativement aisé !

Ce sont eux qui forment la vraie barrière entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest du Continent. Les plaines rejetées sur le pourtour en Sibérie occidentale, en Chine, en Indo-Chine, dans l'Inde, en Mésopotamie, ont, quelque grandes soient-elles, une superficie relativement bien moindre que nos plaines d'Europe. De plus, elles ne communiquent point entre elles, et, si l'on excepte le bassin de l'Euphrate, les sociétés humaines qui s'y développèrent demeurèrent isolées à la fois les unes des autres et du monde extérieur : d'où leur stagnation rapide, leur arrêt brusque sur la voie régulière du progrès.

A défaut de faciles communications intérieures, l'Asie

trouvait-elle dans la nature de ses rivages les éléments d'une vie maritime intense ? Évidemment non. Certes, son grand corps n'a pas les contours trapus, massifs et grossiers de la lourde Afrique. La " barre " ne déferle point sur ses côtes avec la redoutable régularité que nous apprendrons plus loin à connaître. Elle a ses péninsules (Anatolie, Arabie, Inde, Chine, Corée, Kamtchatka) ; ses golfes (Persique, d'Oman, du Bengale, du Siam, du Tchéli) ; elle a même, sur sa façade Pacifique, des mers intérieures (Okhotsk, du Japon, de Chine, de Java, etc.) ; des archipels aux îles multiples où pouvaient grandir des peuples de marins ; mais rien de comparable aux riches articulations de notre Europe, à ces étroits couloirs liquides qui vont au cœur des continents apporter ou solliciter la vie. Chez nous, en dehors de la Russie, pas de point qui soit à plus de 400 kilomètres de la mer la plus proche : en Asie, c'est par milliers de kilomètres que l'on mesure cette distance. Même les lieux voisins de l'Océan n'ont jamais subi sa puissante attraction. Au Nord, les glaces emprisonnent les mers arctiques ; à l'Est, le Japon, la Chine du Sud ont bien des côtes découpées à souhait où abondent les havres naturels, mais l'immensité vide du Pacifique interdisait tout vaste effort. Au Sud, — l'Insulinde exceptée qui vit naître le peuple errant des Malais — les péninsules compactes, très pauvres en abris, donnent, elles aussi, sur les espaces sans fin de l'Océan Indien. A l'Ouest seulement, aux bords étroits de la Mer Rouge, sur les rivages dentelés de l'Asie Mineure, Phéniciens, Grecs, Arabes osèrent se confier à des mers dont les bornes n'étaient jamais bien loin. Partout ailleurs, l'Asie se referma sur elle-même. Elle fut exclusivement terrienne. Pendant des dizaines de siècles, Chinois, Japonais, Cambodgiens, Hindous, Persans virent déferler sur leurs rivages la longue caresse de la houle que poussait la mousson, sans être jamais tentés de partir à la recherche de l'inconnu. Et les premiers grands navires qui sillonnèrent leurs océans vinrent, non pas de leurs chantiers inexistants, mais de cet inconnu même, de cette Europe si lointaine où, sur des mers qui savent se faire attirantes, se lancèrent les hommes " forts comme le chêne, à la poitrine bardée d'un triple airain ". *Illi robur et aes triplex...*

LE CLIMAT. Les contrastes si nets que nous relevons entre l'Europe et l'Asie se traduisent aussi fortement par les caractères de son climat qui est lui-même, pour une si grande part, fonction du relief, de l'architecture continentale, des mers qui baignent la masse émergée.

Par la presqu'île de Malacca et l'Insulinde, l'Asie touche à l'Equateur ; par la Sibérie septentrionale, elle déborde largement au delà du cercle polaire, et le cap Tchélicuskine n'est qu'à 12 degrés du pôle. C'est la distance qui sépare le Congo du Spitzberg.

Nous trouverons donc, en Asie comme en Afrique et en Amérique Centrale, des terres soumises aux climats équatorial et tropical humide caractérisés par leurs hautes températures et leurs pluies abondantes. Nous y trouverons aussi, et sur des surfaces combien vastes ! des déserts plus arides encore que le Sahara. Enfin, le climat polaire de la Russie du Nord ou du Canada règne sur l'immense Sibérie. Mais la zone du climat méditerranéen se limite à l'étroit littoral de l'Anatolie, et le climat tempéré de l'Europe occidentale fait totalement défaut. Aux latitudes qui correspondent à celles de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche, s'étendent les déserts tour à tour torrides et glacés du Turkestan et du Gobi. Même sur le littoral du Pacifique, les courants froids venus des mers polaires par le détroit de Béring, et surtout la mousson glacée qui souffle, de septembre à mars, de la terre vers la mer, valent à la Mandchourie, à la Chine du Nord, des hivers aussi rudes que ceux de Laponie, succédant à des étés aussi chauds que les étés du Caire !

Excessive par sa masse, l'Asie l'est donc aussi par son climat. Elle renferme à la fois les lieux les plus arrosés du monde (à Tcherrapoundji, dans l'Assam, il tombe en moyenne plus de 12 mètres d'eau en six mois), et ceux qui reçoivent les chutes de pluies les plus faibles (Arabie intérieure, Iran). Tandis que les étés de Bagdad, de Mascate ou de Lahore se rangent, avec leurs 35° de moyenne, parmi les plus torrides de notre planète, les hivers de Verkoïansk (Sibérie du Nord-Est) font de cette petite ville le pôle de froid du globe (extrême absolu — 76°). Si l'on exempte l'Insulinde, les côtes de l'Inde, de l'Indo-Chine et les côtes méditerranéennes, toutes les moyennes de températures observées en Asie frappent par le chiffre de l'amplitude, c'est-à-dire des écarts entre les saisons. C'est là un fait capital qui a sa répercussion immédiate sur la nature de la végétation et les multiples manifestations de la vie humaine.

Un autre fait d'importance égale est le phénomène des moussons. Il s'explique, lui aussi, par l'énormité de la masse continentale.

En été, à la surface de l'Asie brûlée de soleil, l'air s'échauffe et s'élève dans l'atmosphère, d'où la naissance d'une zone de basses pressions, d'un immense foyer d'appel vers lequel accourent les vents. Soufflant de la mer relativement fraîche vers la terre, ils poussent devant eux les nuées qui se condensent au contact des montagnes et crèvent d'avril à septembre. En octobre, la mousson change de direction ; elle se " renverse ". Pendant tout l'hiver, en effet, l'Asie intérieure est soumise à des températures de plusieurs dizaines de degrés au-dessous du point de glace ; par contre, les Océans qui l'entourent conservent leur température relativement élevée. Le continent cesse d'être un foyer d'appel pour se transformer en centre de dispersion de l'air, en zone de haute pression d'où les vents glacés et secs se précipitent vers l'Est et le Sud.

Cette alternance de la mousson règle toute la vie de



ASIE
ZONES DE VÉGÉTATION

l'Asie méridionale et orientale. C'est elle qui partage l'année en deux saisons nettement tranchées : saison sèche d'hiver, saison humide de l'été. Unique véhicule des nuées, c'est elle seule qui donne l'eau nécessaire, qui rythme le régime des fleuves, qui fait croître la forêt vierge et la savane, le riz et le blé. Aux lieux où elle ne parvient pas, règne le désert. C'est elle enfin qui, au temps de la navigation à voiles, favorisa les rapports réguliers entre les côtes de l'Inde et les rivages orientaux de l'Afrique, et c'est la mousson Sud-Ouest qui porta de Zanzibar à Calicut la caravelle de Vasco de Gama.

LA FLORE ET LA FAUNE. Flore et faune se modèlent sur le climat.

L'Insulinde, l'Indo-Chine, l'Inde, très chaudes et très humides, sont, à l'état vierge, le domaine de la forêt tropicale ou de la "jungle" peuplées de grands fauves, d'oiseaux à l'éclatant plumage. On y cultive le riz et la canne à sucre, l'arbre à thé et le cotonnier, les arbres à épices et à caoutchouc.

Chine et Japon forment une région intermédiaire entre la zone tropicale et la zone polaire. La forêt, aux points où elle subsiste encore, se rapproche quelque peu de nos forêts françaises, mais avec des différences très sensibles qu'explique le caractère déjà fortement continental du climat.

Au riz, au mûrier, au bananier, à l'arbre à thé, se mêlent d'abord, puis succèdent peu à peu, le maïs, le blé, l'orge, nos légumes et nos arbres à fruits.

Tout le reste de l'Asie (si l'on met à part les côtes méditerranéennes, identiques aux rivages de Grèce et d'Italie par leurs maquis, leurs arbres à feuilles persistantes, leurs

oliviers, leurs vignes, leurs figuiers) appartient soit à la steppe et au désert, soit à la forêt polaire.

Steppes et désert couvrent l'Arabie, l'intérieur de l'Anatolie, l'Iran, le Turkestan, la Mongolie, le Tibet, la Mandchourie occidentale. Sauf dans les oasis créées autour des points d'eau, le sol est tout à fait stérile ou ne porte que les rares graminées, les buissons épineux dont se contentent gazelles, antilopes, ânes sauvages ou domestiques, moutons, chevaux et chameaux.

La forêt polaire s'étend de l'Oural au détroit de Béring. Elle continue directement la sylve immense de bouleaux et de conifères que nous vîmes naître en Norvège sur les rives de l'Atlantique, et se prolonge elle-même en Amérique par l'Alaska jusqu'au Labrador. Monotone et triste infiniment, elle abrite le peuple des animaux à précieuse fourrure : renards, martres, zibelines, etc. Mais, tuée par le froid, elle s'amoindrit, s'éclaircit à mesure que l'on se rapproche de l'Océan polaire, et l'extrême-Nord Sibérien ne connaît plus que les mousses, les lichens de la toundra que parcourent les troupeaux de rennes.

L'HYDROGRAPHIE. ⁂ A ces trois zones climatiques correspondent trois sortes de fleuves : fleuves polaires, fleuves de moussons, fleuves de steppes et déserts.

Dans l'immense Sibérie, l'Ob, l'Iénisséi, la Léna, l'Amour, leurs affluents et leurs voisins de moindre importance composent un des réseaux hydrographiques les plus vastes, les mieux articulés du globe. Lents parce qu'ils coulent en plaine, larges et profonds parce qu'ils drainent une surface une fois et demie aussi étendue que l'Europe, ils formeraient un admirable ensemble de voies navigables s'ils n'étaient pris par les glaces de novembre à mai et s'ils ne débouchaient (sauf l'Amour) sur une côte que la banquise polaire rend inaccessible.

L'Asie de l'Est et du Sud-Est voit naître, elle aussi, de puissants cours d'eau : Hohang-Ho, Yang-Tseu, Mékong, Iraouaddy, Brahmapoutra, Gange, etc. La mousson règle leur régime. Les pluies d'été leur valent d'énormes crues, mais, même en hiver, ils conservent des eaux abondantes que nulle glace n'emprisonne. Aussi certains d'entre eux jouent-ils un rôle économique de premier ordre. Le Yang-Tseu, par exemple, est la grande artère de la Chine centrale. Le Ménam au Siam, l'Iraouaddy en Birmanie, même le Brahmapoutra et le Gange peuvent porter bateaux sur des milliers de kilomètres. D'autres : tels le Mékong, le Si-Kiang, le Song-Khoï, coupés de rapides, ne sont accessibles que sur les biefs compris entre deux barres rocheuses, ou dans leurs cours inférieurs. D'autres enfin (le Hohang-Ho, la Salouen, les rivières des Archipels) ont une pente trop forte pour se prêter utilement à la navigation. Mais tous, petits ou grands, ont construit de leurs alluvions les plaines fécondes où se pressent les hommes, et leurs eaux, dérivées par mille canaux, donnent à ces plaines l'humidité indispensable pour supporter les longues sécheresses de la mousson d'hiver.

L'Asie de l'Ouest, celle des steppes et des déserts, possède elle aussi ses fleuves, mais beaucoup moins longs puisqu'elle est moins large, et beaucoup plus irréguliers puisqu'ils s'alimentent avec difficulté. Les uns : Indus, Tigre et Euphrate, cours d'eau d'Asie Mineure, parviennent jusqu'à la mer. D'autres, tels le Tarym, l'Amou et le Syr Daria, l'Ili, l'Hilmend, le Jourdain, etc., se perdent dans des lagunes sablonneuses ou des lacs (Aral, Balkach, Lob-Nor, Mer Morte). Les pluies d'hiver, les fontes des neiges en été, leur valent des crues subites auxquelles succèdent de longues périodes de basses eaux. Ne cessant de s'appauvrir par évaporation à mesure qu'ils s'éloignent des montagnes nourricières, incapables de rendre de réels services comme voies de transport, ils n'en sont pas moins précieux aux riverains qui, plus encore que les Chinois ou les Hindous, ne sauraient vivre sans irrigations.

LES HOMMES. ⁂ L'Asie nourrit 800 000 000 d'habitants, plus de la moitié des hommes qui peuplent la Terre.

Cela ne donne, il est vrai, qu'une densité moyenne de 18 habitants au kilomètre carré, alors que l'Europe en compte 39. De plus, la répartition est si prodigieusement inégale qu'à elles seules, l'Inde, la Chine orientale, Java et le Japon renferment les sept huitièmes du total ! Les trois quarts de l'Asie sont vides (1 habitant par 3, 4, 10 ou 20 kilomètres carrés), mais les plaines alluviales des pays de mousson voient plusieurs centaines d'êtres humains se presser sur chaque kilomètre carré de leur sol âprement disputé.

Ces hommes se répartissent, au point de vue races, en deux groupes principaux qui se subdivisent eux-mêmes en de nombreuses familles distinctes par les caractères physiques, la langue, la religion.

Ce sont des jaunes surtout, au Centre et à l'Est (Chinois, Coréens, Japonais, Annamites, Thaïs, Tibétains, puis Tatares et Turcs d'Asie Mineure), et des blancs au Sud-Ouest et à l'Ouest (Indo-Aryens de l'Inde et de l'Iran, Sémites d'Arabie et de Syrie).

Les peuples hyperboréens de l'extrême Nord, les Dravidiens noirs de l'Inde méridionale, les Malais de l'Insulinde, qui ne peuvent entrer dans les catégories précédentes, complètent la série des Asiatiques.

Les uns emploient des idiomes appartenant aux langues monosyllabiques (Chinois, Annamites, Tibétains), d'autres aux langues agglutinantes (Japonais, Turcs), d'autres aux langues à flexion analogues à celles que parlent les Aryens d'Europe (dialectes hindous, persans, arabes, etc.). Leurs religions essentielles — en dehors du fétichisme ou chamanisme des tribus les plus arriérées — sont le brahmanisme dans l'Inde, le bouddhisme en Indo-Chine, en



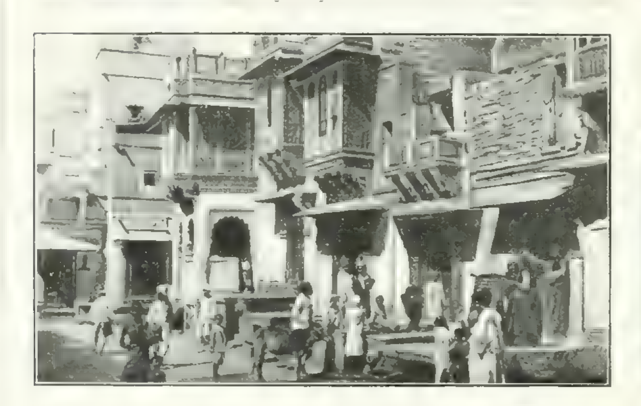
LE MONT SINIOLCHUN. — SIKKIM (HIMALAYA). — *Cette magnifique photographie, prise pendant l'expédition fameuse du Duc des Abruzzes, montre d'une façon saisissante l'aspect que revêtent les hauts sommets himalayens. Sur le ciel d'un bleu presque noir se détachent les aiguilles immaculées. De formidables coulées de neige, striées par les avalanches, se plaquent sur la roche. Des glaciers suspendus se logent entre les replis. On devine l'incroyable difficulté des ascensions en de tels lieux, difficultés singulièrement accrues par la raréfaction de l'air, puisque l'on compte par centaines les sommets qui dépassent 7 000 et même 8 000 mètres.* (Cl. VITTORIO SELLA.)



UNE VILLAGE AU JAPON. *Des paysages de ce genre où le feuillage des grands arbres, les toits des petites maisons blanches se reflètent dans les eaux rapides d'une rivière peu profonde, rappellent à s'y méprendre les " paysages modérés " de l'Europe occidentale.*



LA FÊTE DU DRAGON A OU-TCHÉOU. *La photographie montre à la fois de quelle importance sont pour les Chinois les grands fleuves et leurs affluents navigables, et aussi la survivance de coutumes très anciennes tenant à ces croyances superstitieuses auxquelles les Fils de Han demeurent profondément attachés.*

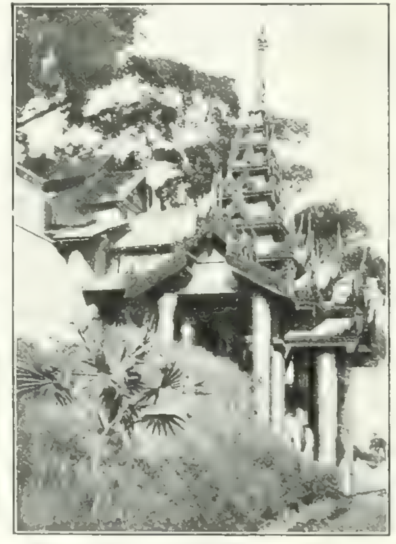


UNE RUE DE DJEIPOURE. *L'Inde (320 000 000 d'habitants) est, avec la Chine, le foyer d'humanité le plus considérable du monde. Elle eut autrefois une très brillante histoire, et se couvrit de villes, de palais et de temples magnifiques. Puis vint un long déclin, une sorte de léthargie d'où elle tend à sortir aujourd'hui.*



UN PAYSAGE AU TIBET. *L'intérieur de l'Asie est couvert de plateaux qui doivent à leur altitude, à leur éloignement des mers, à leurs ceintures de hautes montagnes, un climat extrêmement rude et très sec. Les caravanes qui les traversent utilisent comme animaux de bât, soit les chameaux, soit les yaks.*

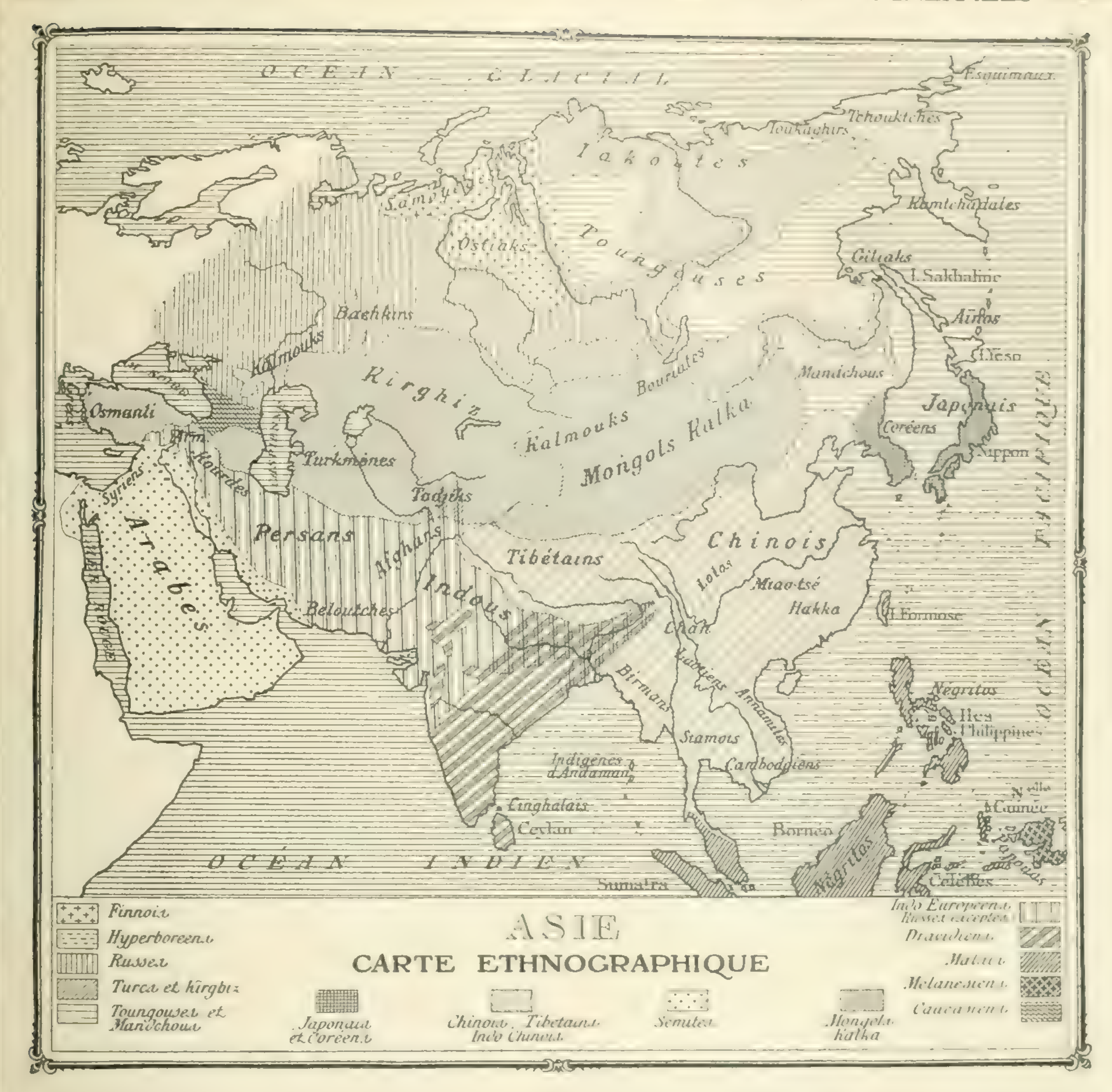




PAGODE A RANGOUN

LA VOIE DOULOUREUSE A JÉRUSALEM

[illegible] *grandes religions auxquelles l'humanité [illegible] d'abord, avant l'Egypte, la Grèce et l'Italie, créa [illegible] de Chaldée ou Ctesiphon [illegible] et le Brahmanisme se formèrent dans l'Inde d'où ils gagnèrent l'Indo-Chine, la Chine et le Japon. Ils comptent aujourd'hui plus de 700 000 000 de sectateurs, soit près de la moitié de l'humanité. Enfin, c'est par les rues étroites de Jérusalem que Jésus gravit la voie douloureuse du Golgotha.* Cl. UNDERWOOD et UNDERWOOD et Cl. FORBIN.



Chine, au Japon, au Tibet, l'islamisme en Arabie, Syrie, Asie Mineure, Perse, Turkestan, avec d'importantes ramifications dans l'Inde anglaise, l'Insulinde, la Chine même. Le christianisme, né en Judée, n'eut aucune prise sur les peuples asiatiques et n'est représenté que par quelques millions d'Arméniens, de Grecs (en Asie Mineure), et de Russes (en Sibérie).

Mais ces distinctions de races, de religions, de langues, quelque importantes qu'elles soient par ailleurs, ont un intérêt géographique moindre que la diversité des conditions d'existence imposées à l'homme par la nature.

Blancs ou jaunes, musulmans ou bouddhistes ont dû s'adapter d'égale façon au cadre dans lequel ils se trouvaient contraints d'évoluer. Les uns sont devenus de très bonne heure des agriculteurs sédentaires, les autres ont mené dans les steppes la vie errante du pasteur.

Les plaines alluviales, les deltas virent naître les premiers foyers d'une civilisation basée sur la culture du sol, la domestication des animaux de ferme, la création de sociétés humaines soumises volontairement à des lois.

Nous trouvons ces sociétés installées dans la basse Chaldée, aux rives de l'Euphrate et du Tigre, 4000 à 5000 ans avant Jésus-Christ. Un peu plus tard (vers le troisième millénaire), des groupes humains du même genre s'établissaient dans les grandes plaines deltaïques du

Hohang-Ho et du Yang-Tseu. Il est probable, sans que nous puissions l'affirmer, que la plaine Indo-Gangétique vit, à la même époque, se fixer ses premiers sédentaires.

Ils trouvaient en Asie, à l'état sauvage, la majeure partie des animaux domesticables et des plantes nourricières que nous utilisons aujourd'hui : blé, riz, millet, orge ; des légumes tels que la lentille, la fève, le pois chiche ; des arbres à fruits : vigne, oliviers, pêchers, pruniers, etc. ; des plantes textiles : lin, chanvre, coton, et la canne à sucre, et les épices et le mûrier. Dans les grandes herbes des savanes vivaient l'âne et le bœuf, la chèvre, le mouton, le cheval, le chameau, le porc, le chien.

La terre, pour peu qu'on l'arrosât, se révélait merveilleusement féconde. Elle ne donnait rien sans efforts, mais tout effort se trouvait magnifiquement récompensé. L'homme fut donc conduit à multiplier ses efforts, à s'ingénier pour accroître son bien-être. Sa puissance cérébrale se développa. Au lieu de se soumettre passivement à la volonté de la nature, il lutta contre elle pour dompter ses caprices ou provoquer ses bienfaits. La seule nécessité d'irriguer ses champs fit de lui un ingénieur et un géomètre, en même temps qu'elle l'obligeait à s'unir à ses voisins pour les grands travaux : creusement de canaux, construction de digues, puis à régler en commun les contestations nées du partage de l'eau et du sol : d'où l'invention des premiers éléments des sciences, la formation des royaumes les plus anciens, l'élaboration des premiers codes de lois.

Mais ces sociétés, dont les progrès allèrent tout d'abord du même pas, eurent dans la suite des destinées différentes. Celles de l'Ouest entrèrent aisément en rapports avec le monde méditerranéen. Les semences créées par les Chaldéo-Assyriens trouvèrent en Égypte en Phénicie, en Asie Mineure, puis en Grèce et en Italie, des terrains de choix. Chaque peuple nouvellement initié aux idées et aux connaissances des Asiates réagit et les perfectionna suivant son tempérament propre et les ressources naturelles de son génie. Nul obstacle ne les séparait les uns des autres. Une découverte faite par l'un d'eux était vite connue et complétée par les voisins. Il y avait ainsi une circulation continue, une fermentation sans arrêts, éminemment favorables au progrès. En fait, ce progrès put subir des éclipses : il ne s'arrêta pas et aboutit aux formes présentes de la civilisation dite Européenne.

Il n'en fut pas ainsi des groupes chinois et hindous. Entourés de montagnes colossales, d'Océans immenses, de déserts plus infranchissables encore, ils ne purent établir avec d'autres groupes humains ces relations étroites qui leur eussent permis de compléter, de renouveler, d'étendre sans cesse leurs connaissances, leur " stock national ". Aussi s'arrêtèrent-ils très tôt et très vite. Les germes qu'ils avaient semés, poussant toujours sur un même sol, d'après des méthodes identiques, ne purent donner naissance à cette merveilleuse variété que le concours de tant d'ingénieux travailleurs fit fleurir en Europe. Ils s'immobilisèrent, se momifièrent en quelque sorte, et, devenus incapables d'invention, ils vécurent jusqu'à nos jours tels que leurs ancêtres avaient vécu.

Dans le même temps, la vie nomade, qui fut, sans doute, celle de tous les hommes primitifs, en quels lieux qu'ils se soient trouvés, se perpétuait forcément dans les vastes espaces occupés par les steppes et les déserts. Tandis que l'Europe, partout suffisamment arrosée pour être cultivable, vit, bien longtemps avant l'ère chrétienne, le nomadisme disparaître et céder la place aux sédentaires, les pasteurs errants demeurèrent les seuls maîtres de l'Arabie, de l'Iran intérieur, du Turkestan, du Tibet, de la Mongolie, de la Mandchourie. Endurcis, aguerris par leur rude existence, ils se rendirent redoutables, malgré leur petit nombre, aux paisibles cultivateurs des plaines dont ils enviaient la richesse et qu'ils razziaient presque impunément.

A toutes les époques de l'histoire de l'Asie, nous retrouvons cette lutte du nomade contre le sédentaire. Les Hyksos, qui envahirent le delta du Nil à la fin de la XII[e] Dynastie, étaient des Bédouins arabes. Les Juifs, en marche vers la Terre Promise, erraient au désert sous la conduite de leurs chefs de tribus, les Patriarches, avant de conquérir les fertiles vallées de Chanaan. Nomades encore les Perses avant leur conquête de la Chaldée, et les Osmanlis lorsqu'ils quittèrent leurs steppes du Turkestan pour marcher vers l'Asie Mineure et l'Europe Orientale. C'est pour se protéger des bergers Mongols ou Mandchous que les Chinois élevèrent leur Grande Muraille, du reste si souvent violée. Enfin, il suffit de quelques chefs énergiques pour grouper momentanément, en une seule masse, les tribus dispersées et les entraîner, au galop de leurs chevaux, vers la conquête du monde. Souvenez-vous des Huns d'Attila, des Arabes successeurs de Mahomet, des Hongrois, les " Ogres " de nos contes de fée, des Turco-Tatares de Gengis-Khan, des Mongols de Tamerlan, des Turcs de Mahomet II. A certaines époques, l'Asie entière plia sous le joug, et l'Europe terrifiée, vit leurs hordes dévastatrices courir d'abord d'une traite jusqu'aux Champs Catalauniques, jusqu'au seuil du Poitou, puis se fixer en Ibérie, dans les steppes du moyen Danube, aux rives du Don et de la Volga, dans les plaines de la péninsule Balkanique.

A peine çà et là, dans les montagnes sauvages du Kourdistan ou de l'Afghanistan, subsiste-t-il encore, comme au Maroc ou au Sahara, quelques tribus pillardes adonnées au brigandage. Mais, malgré leurs méfaits locaux, elles ne sont plus un danger, et si le Kirghiz, le Mongol, le Tibétain, le Turkmène, l'Arabe, vivent encore sous la tente, menant de pâturages en pâturages leurs troupeaux de brebis, de chèvres et de chameaux, ils ne jouent plus en Asie qu'un rôle effacé.

Leur nombre même, qui fut de tout temps très restreint, ne cesse de diminuer car, refoulés aux lieux les plus déshérités du continent, il leur faut ou bien disparaître ou bien se résoudre eux aussi à la vie sédentaire. C'est l'histoire présente des Mandchous, des Kirghiz, des Turkmènes.

Enfin, après avoir agi avec tant de force sur l'Europe, l'Asie se voit à son tour envahie par les idées et la civilisation occidentales. L'Inde, l'Insulinde, la majeure partie de l'Indo-Chine, la Sibérie, le Turkestan sont même devenus de simples annexes politiques des États européens. Et ceux de ses peuples qui parvinrent à conserver leur indépendance (Chine, Japon, Siam, Perse, Arabie, etc.) se modèlent plus ou moins vite, plus ou moins complètement sur les exemples que nous leur donnons. L'Europe refait l'Asie à son image. Sera-ce pour son bien ? et les vieilles nations asiatiques, éveillées à une nouvelle vie, ne sortiront-elles point de leur long engourdissement que pour retourner contre leurs instructeurs les connaissances scientifiques et les méthodes perfectionnées que nous avons nous-mêmes mises entre leurs mains ?

Le " péril jaune " ou, plus largement, le péril asiatique, envisagé non plus sous la forme d'une invasion, mais d'une insurmontable concurrence économique, sera-t-il un jour une réalité ?

Les chapitres consacrés à la Chine, au Japon, à l'Inde permettent d'envisager les données multiples du problème, et fourniront les données nécessaires pour le résoudre.

CHAPITRE XXIII

LA SIBÉRIE

GÉNÉRALITÉS

Toute la partie septentrionale du continent asiatique présente des similitudes frappantes avec le Nord de l'Amérique. Même situation en latitude, même ampleur des plaines ou tout au moins des régions à relief très émoussé, même solidité architecturale qu'aucun mouvement de l'écorce terrestre n'a troublé depuis de très longues époques géologiques (au " bouclier " Canadien s'oppose le " bouclier " Sibérien), même climat de type continental très froid, mêmes fleuves immenses aboutissant en partie à des mers éternellement gelées, même succession des zones végétales (Toundras, Forêts, Steppes), mêmes ressources agricoles et minières, même rareté de populations aborigènes, même colonisation récente par des Européens. Mais, tandis que le Canada est séparé de l'Europe surpeuplée par toute l'étendue de l'Atlantique Nord, la Sibérie est en contact immédiat avec elle. Les immigrants Canadiens appartiennent à des races diverses ; ils ont besoin de s'acclimater à des conditions nouvelles fort différentes, souvent, de celles auxquelles ils étaient habitués chez eux. Le peuplement Sibérien se fait uniquement par des Russes qui ne se dépaysent pas en franchissant l'Oural, et retrouvent, en Asie, un ciel, une terre, des eaux identiques à ce qu'ils laissent au village natal. L'Asie russe est le prolongement naturel, le complément harmonieux de la Russie européenne.

La nature a fixé nettement, au Nord et à l'Est, les frontières de la Sibérie. Elle borde l'Océan Glacial depuis la mer de Kara jusqu'au détroit de Béring, et le Pacifique (mers de Béring, d'Okhotsk, du Japon) jusqu'à Vladivostok. Au Sud, les limites, moins nettement indiquées, coïncident en partie avec le fleuve Amour, puis avec les chaînes montagneuses (monts Kentéï, Saïan, Altaï) de la Mongolie septentrionale. Au Sud-Ouest, de simples démarcations administratives, tracées à travers les steppes Kirghizes, séparent la Sibérie du Turkestan russe. A l'Ouest, enfin, bien que l'Oural ne forme nullement une barrière, puisque les voies ferrées peuvent le franchir par moins de 400 mètres d'altitude, on le considère, très naturellement, comme la borne occidentale du Continent asiatique.

L'espace ainsi délimité n'est pas moindre de 14 600 000 kilomètres carrés, soit plus du tiers de l'Asie, une moitié de plus que l'Europe tout entière.

Au Sud et au Sud-Est, la Sibérie touche au 45e degré et même au 43e degré de latitude Nord (cf. Bordeaux et Marseille). Par contre, le cap Tcheliouskine, à l'extrémité de la presqu'île de Taïmyr, se trouve sous le 77e degré 5, c'est-à-dire qu'il dépasse les latitudes les plus septentrionales de l'Europe et du Continent américain. D'autre part, d'Ouest en Est, on compte plus de 130 degrés de longitude, ce qui, sous le 60e parallèle, donne une longueur de plus de 7 000 kilomètres.

Il ne faut jamais perdre de vue ce fait capital que dissimulent, pour le lecteur peu averti, les cartes à petite échelle de nos atlas.

En Sibérie, tout est vaste, tout échappe aux mesures qui nous sont familières. Telle rivière secondaire qui nous paraît d'importance à peine égale à l'Indre ou au Doubs, se trouve, en réalité, plus longue que la Loire, et telles agglomérations que nous croirions toutes voisines les unes des autres ont entre elles 100 kilomètres de forêts.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Les conditions géographiques de ces espaces démesurés présentent, il est vrai, bien peu de variété. Les mêmes phénomènes se répètent inlassablement. Ni dans les formes du relief, ni dans le climat, ni dans le régime des fleuves et la répartition des zones végétales nous ne trouvons ces différences frappantes ou simplement ces nuances infinies qui diversifient si grandement les aspects de la nature en Europe occidentale, même en des lieux très voisins les uns des autres, et qui ont leur répercussion immédiate sur l'existence humaine.

RUSSIE D'ASIE
LE LAC BAÏKAL

Rien ne ressemble à un paysage sibérien comme un autre paysage sibérien. D'Ouest en Est surtout, la nature et les hommes apparaissent toujours semblables à eux-mêmes, sur des milliers de verstes de distance. Et cette lassante monotonie, cette répétition infinie des mêmes forêts, des mêmes steppes, des mêmes maisons de bois, des mêmes types humains ajoutent encore à l'impression d'écrasement, de fatigue, d'ennui pour tout dire, que l'Occidental éprouve immanquablement dès son premier contact avec la terre sibérienne. Le Russe ne l'éprouve d'aucune façon. Il est fait à cela chez lui, et il n'a peur ni de l'espace ni de la solitude. Les paysages sibériens ne lui paraissent pas plus monotones ou plus tristes que ceux de l'Ukraine ou de la haute Volga, et il s'y attache par cela même qu'ils ressemblent à ceux de sa vieille patrie.

LE RELIEF. La plaine occupe tout l'Ouest du territoire sibérien. Elle s'incline insensiblement du Sud au Nord et atteint son horizontalité la plus grande dans l'espace compris entre l'Oural et l'Iénisséï. Elle débute au Sud-Ouest par les steppes Kirghizes semées de lacs d'eau douce ou salée, se continue d'abord par une zone de terres noires semblables au Tchernozom russe et dotées des mêmes qualités agricoles, puis par d'immenses surfaces marécageuses où, sur un sol de tourbe, croît la forêt sans fin. Elle se termine au Nord par les toundras de la presqu'île Ialmal et celles qui bordent le double estuaire de l'Ob. A l'Est de l'Iénisséï, le sol demeure généralement fort plat. Forêts et toundras le recouvrent presque en entier. Cependant l'horizontalité est moins absolue. C'est moins une plaine qu'un plateau ondulé où de larges zones basses sont encadrées soit par des croupes massives, soit par des cônes dénudés, les " goltsy " (d'un mot russe qui veut dire chauve), soit même par de hautes collines auxquelles l'érosion donna un aspect ruiniforme qui rappelle les sommets des Vosges gréseuses. Cette immense " pénéplaine " aboutit aux rives de l'Océan Glacial par les solitudes désolées de la presqu'île de Taïmyr, les deltas marécageux de la Léna, de la Jana, de l'Indighirka que borde la banquise éternelle.

Le Sud et l'Est Sibériens ont un relief singulièrement plus accidenté. Aux sources de l'Ob et de l'Irtych, le Massif de l'Altaï (la haute forêt), formé de roches cristallines riches en gisements minéraux, culmine par 4 500 mètres au mont Bieloukha. Ses neiges, ses puissants glaciers, les lacs, les vallées boisées qui l'entaillent, lui donnent un attrait égal à ceux de nos beaux paysages alpestres. De l'Altaï au lac Baïkal, les monts Saïan (3 500 mètres au point culminant), analogues à l'Altaï comme composition géologique, décrivent une courbe régulière dont la convexité est tournée vers le Nord. C'est au contraire vers le Sud que s'incurvent, à partir du Baïkal, les arcs des monts de Transbaïkalie, des monts Kentéï, Iablonovoï, Stanovoï dont les derniers chaînons dominent par 2 800 mètres les eaux froides du détroit de Béring. Ces montagnes, flanquées de hauts

plateaux (du Vitim, de l'Aldan, de l'Omekon), présentent à l'explorateur de considérables difficultés moins par leurs altitudes, qui ne dépassent guère 1 000 à 1 500 mètres, que par l'inextricable forêt qui les recouvre, les masses d'éboulis écroulés sur leurs flancs, les dépressions tourbeuses logées entre leurs ramifications. Elles isolent de la Sibérie proprement dite les territoires du Pacifique : presqu'île du Kamtchatka, rivages de la mer d'Okhotsk, province de l'Amour, Province Maritime.

Dans le Kamtchatka, de puissants volcans éteints ou actifs (Itchinsk 5 130 mètres, Klioutchev 4 804 mètres) forment les premiers anneaux de la fameuse " ceinture de feu " du Pacifique. Les côtes de la mer d'Okhotsk, généralement accidentées, bordées de falaises, donnent sur une mer que les glaces immobilisent sept mois de l'an. La province de l'Amour, où des affluents du fleuve ont tracé de larges vallées au milieu de plateaux boisés, et la Province Maritime, sillonnée par les chaînes du Sikhota Aline (1 575 mètres au point culminant), évoquent l'idée de ce que pouvaient être les paysages de l'Allemagne centrale au temps des premiers Germains : marais, tourbières, sombres forêts de conifères mêlés d'arbres à feuilles caduques croissant sur les pentes assez douces de montagnes très usées. C'est aussi l'aspect de Sakhaline, la grande île sibérienne dont les Japonais possèdent la moitié méridionale.

LE CLIMAT. La Sibérie appartient tout entière à la zone de climat continental excessif caractérisé par la rudesse et la longueur des hivers, la température relativement élevée des étés, la faible quantité

		Latitude.	Altitude.	Moyennes de températures				Pluie en millimètres.	Observations.
				de l'année	Mois le plus froid.	Mois le plus chaud.	Écart.		
			m.						
Ouest.	Obdorsk (estuaire de l'Ob) ...	66°	36	— 8°	—27	+14°	41°	340	Max. Août
	Tobolsk ..	58°	50	0°2	—19°	+19°	38°		
	Tomsk ...	56°	70	— 1°	—20°	+19°	39°		
Centre	Barnaoul ...	53°	140	0°4	—19°	+19°	38°		
	Irkoutsk ...	52°	490	0°4	—21°	+18°	39°		
	Kiakhta. ...	50°	770	— 1°	—27°	+19°	46°	270	Max. Juillet.
N.-Est	Iakoutsk ...	62°1	100	—11°1	—42°9	+18°8	61°7		
	Verkoïansk.	67°	110	—17°2	—51°2	+15°	66°		
Amour	Khabarovsk	48°	80	0°5	—25°	+20°	45°	440	Max. Juillet.
Côte Est.	Petropavlosk	53°	10	2°	— 8°	+15°	23°	1 000	Max. Août-septembre.
	Vladivostok	43°	20	4°	—15°	+21°	36°	490	

des précipitations atmosphériques (pluies et neiges). Sans doute la différence des latitudes amène quelques variétés entre les régions. L'hiver commence un peu plus tard et se termine un peu plus tôt au Sud qu'au Centre et au Nord ; mais, comme l'indique le tableau précédent, partout les moyennes hivernales sont extrêmement basses, elles atteignent leur minimum non pas, comme on pourrait le croire, sur les rives de l'Océan Glacial, mais dans le bassin moyen de la Léna. La moyenne de janvier à Iakoutsk est de — 42°,9 ; elle s'abaisse à Verkoïansk à — 51°2, et l'on a observé en ce point l'effrayante température de 76° au-dessous de zéro ! C'est le pôle de froid du monde. A Iakoutsk, les premières gelées apparaissent vers le 17 septembre, les dernières vers la fin de mai. On ne compte donc guère plus de trois à quatre mois relativement chauds.

Les grands froids du plein hiver se supportent, du reste, fort aisément grâce à la transparence, à la sécheresse et surtout à la tranquillité de l'atmosphère. " Si l'on est pourvu de vêtements chauds, on dort parfaitement dans un traîneau découvert, par des nuits où gèle le mercure du thermomètre. Dans les villes sibériennes comme en Russie, l'hiver est la saison joyeuse, l'époque des courses en traîneau, des sports violents, des gaies réunions. De bonnes fourrures, un peu de mouvement, une nourriture suffisante protègent parfaitement l'homme contre les froids les plus rudes. " (J. Hann.) Le commencement et la fin de la saison froide s'accompagnent, au contraire, fréquemment d'ouragans de neige, les " bouranes ", pendant lesquels une température relativement beaucoup moins basse (— 15° à — 20°) apparaît cependant comme extrêmement pénible à supporter.

Le printemps ne dure que trois semaines : on passe de l'hiver à l'été avec une soudaineté, une brusquerie que traduit le subit épanouissement de la végétation. Nos longs printemps européens ne peuvent donner une idée de cette étonnante transformation du paysage. La neige disparaît aux premiers rayons du soleil. Partout l'eau ruisselle sur un sol qui, à une faible profondeur au-dessous de la surface, demeure éternellement gelé. En quelques jours, les bourgeons se forment, se gonflent, éclatent. Les arbres se couvrent de neuve verdure, des fleurs jaillissent du sol. En juin et juillet, le thermomètre marque à l'ombre jusqu'à 35° et des myriades de moustiques bourdonnent au-dessus des marais.

Puis, en septembre, l'automne arrive aussi brusque, aussi court que le printemps (sauf dans la province de l'Amour où il se prolonge davantage). Dès le milieu du mois, il gèle chaque nuit. Les premières chutes de neige se produisent en octobre. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, les fleuves s'immobilisent sous leur carapace de glace. Traîneaux et patins sortent des isbas, et la Sibérie s'endort sous le blanc linceul qui la vêt tout entière.

Linceul fort mince du reste, car le caractère continental du climat se manifeste aussi par la rareté des pluies et des neiges. En bien des points de la Sibérie orientale, la couche neigeuse est à peine assez épaisse pour supporter les traineaux. Si la Province Maritime et le Kamtchatka, exposés aux vents de mousson, reçoivent 1 mètre et plus d'eau de pluie, le reste de la Sibérie

doit se contenter de 38, de 36 et même de 25 centimètres. Ces pluies tombent, heureusement, surtout en été, à l'époque la plus favorable pour la végétation, et la fonte des neiges sur un sol plat assure à la terre arable une humidité généralement suffisante. Cependant les régions de l'Ouest, les plus fertiles et les plus peuplées, souffrent parfois d'une sécheresse qui s'accentue à mesure que l'on s'éloigne vers le Sud, vers les steppes et les déserts du Turkestan.

LES EAUX. ⌀⌀ *L'Ob* ou *Obi*, ampleur du bassin : 3 300 000 kilomètres carrés (le tiers de l'Europe) ; longueur : 5 000 kilomètres (5700 jusqu'aux sources de l'Irtych); profondeur moyenne : 5 à 6 mètres; largeur : 1 à 5 kilomètres; débit moyen : 10 000 mètres cubes ; réseau navigable : 16 000 kilomètres.

L'Iénisséï, ampleur du bassin : 3 000 000 de kilomètres carrés ; longueur : 5 000 kilomètres.

La *Léna*, ampleur du bassin : 2 280 000 kilomètres carrés (plus de quatre fois la France); longueur : 4 900 kilomètres.

L'*Amour*, ampleur du bassin : 2 000 000 de kilomètres carrés ; longueur : 5 000 kilomètres.

La Sibérie contient quelques-uns des fleuves les plus considérables du globe. Malgré le peu d'humidité reçue par le pays, le domaine qu'ils drainent est si vaste, leurs affluents si nombreux, le sol éternellement gelé laisse filtrer si peu d'eau et l'évaporation agit si faiblement, que de formidables masses liquides s'amassent peu à peu dans leur lit. Ils coulent lentement, sauf dans leur partie supérieure ; peuvent porter bateau à faible distance de leurs sources ; aucun rapide n'interrompt leur marche majestueuse. Les affluents qu'ils reçoivent sont souvent eux-mêmes de véritables fleuves larges, profonds, tranquilles, et leurs têtes sont si proches que l'on pourrait aisément les réunir les unes aux autres par une série de canaux. Ils constitueraient donc le plus magnifique réseau navigable qui existe au monde s'ils n'avaient pas de très graves inconvénients.

D'abord, ils sont pris par les glaces d'octobre à mai.

En second lieu, ces glaces ne fondent pas à la fois sur toute la longueur du fleuve. Le cours supérieur est libre le premier. Les eaux se précipitent, entraînent des glaçons, des arbres arrachés aux rives qui s'écroulent. D'où une embâcle colossale, qui se prolonge pendant plusieurs semaines, et des inondations qui s'étalent sur chaque rive à plusieurs dizaines de kilomètres de distance.

Enfin si l'Amour donne sur une mer tout à fait libre pendant les mois d'été, l'Ob, l'Iénisséï, la Léna débouchent sur l'Océan Glacial. Le delta de la Léna est inaccessible en tout temps. Quant à l'Ob et à l'Iénisséï, de nombreuses tentatives ont été faites pour triompher des banquises, des glaces flottantes de la Mer de Kara. Quelques-unes ont réussi ; il apparaît bien cependant que l'on ne saurait songer à établir des communications régulières entre leurs estuaires et les ports européens.

Quoi qu'il en soit, quelques-uns de ces fleuves sibériens rendent déjà de grands services pendant les mois où la navigation est possible. L'Ob, qui porte bateau depuis Barnaoul, et ses affluents ou sous-affluents de gauche : l'Irtych, l'Ichim, le Tobol, l'Iset, la Toura, la Tavda, tous navigables, parcourent les régions les plus productives et les plus peuplées de l'Ouest Sibérien. L'Amour, accessible depuis Strietensk, portait, avant la Guerre, une flotte d'une centaine de vapeurs. Ses affluents Mandchouriens, la Soungari et l'Oussouri, ouvrent d'intéressants débouchés vers le Sud. L'Iénisséï rend moins de services car le fleuve lui-même et ses affluents (les trois Toungouska) traversent des zones en majeure partie inhabitées. A plus forte raison en est-il de même de la Léna et des autres cours d'eau de la Sibérie septentrionale : Khatanga, Iana, Indighirka, Kolyma.

Les lacs nombreux du Sud-Ouest (Tehang, Koulounda, Teniz) appartiennent à la catégorie des nappes de surface, peu profondes, maigrement alimentées par les ouaddys de la steppe. Le Baïkal se classe, au contraire, parmi les grands lacs du monde. Il occupe le fond d'une longue cassure, d'une zone effondrée entre les hautes parois des montagnes surplombantes. Long de 600 kilomètres, large en moyenne de 80, profond au maximum de 1 700 mètres, c'est une véritable mer intérieure dont la faune, très spéciale, présente nombre de caractères de la faune marine. Il est pris par les glaces de décembre à mai. Le plus copieux de ses affluents, la Selenga, lui apporte les eaux de la Mongolie septentrionale. Son seul effluent, l'Angara, échappe à l'étreinte des montagnes par une brèche énorme qu'un géant, dit la légende, ouvrit d'un seul coup. Il passe à Irkoutsk et rejoint l'Iénisséï sous le nom de Toungouska supérieure.

LES ZONES DE VÉGÉTATION. ⌀⌀ Nous retrouvons en Sibérie la même succession de zones végétales que nous observâmes en Russie ; toundras, forêts, steppes s'échelonnent du Nord au Sud, suivant les conditions du climat.

Toute la bordure de l'Océan Glacial est occupée par la toundra. La longueur et la rudesse de la saison froide, l'interminable nuit polaire, le sol constamment gelé, le peu de chaleur des étés ne permettent pas la croissance des arbres.

Tantôt marécageuse et couverte de mousses, tantôt pierreuse et vêtue de lichens de couleur rousse ou d'un blanc sale, la toundra étale ses mornes solitudes silencieuses et vides, de la presqu'île d'Ialmal au détroit de Béring.

A mesure que l'on s'avance vers le Sud, la végétation prend plus de force et plus de variété. D'abord apparaissent, surtout aux rives des cours d'eau, des buissons bas et rampants : genévriers, andromèdes, ledums, des arbustes nains semblables à ceux que l'on trouve dans nos

montagnes européennes, à la limite des alpages et des forêts. Puis les arbres deviennent plus nombreux, plus vigoureux. D'abord dispersés en maigres bouquets, ils se rapprochent peu à peu, finissent par constituer une forêt continue, la plus vaste du monde. C'est la Taïga, dont le sombre manteau couvre la Sibérie entière de l'Oural au Kamtchatka et à l'Amour. Sur 7 000 kilomètres en longitude le voyageur peut ne jamais quitter l'ombre de cette sylve prodigieuse. Pins, sapins, mélèzes, cèdres de Sibérie, telles sont d'abord les seules espèces dominantes. Vers le Sud seulement, quelques arbres à feuilles caduques : bouleaux, trembles, aunes, peupliers, se mêlent aux conifères. Le bassin de l'Amour, grâce à la chaude humidité de la saison estivale, a même des chênes, des noyers, des pommiers sauvages, des érables. En général, les arbres de la Taïga sont médiocres de taille et de diamètre. Cependant, surtout au Sud et à l'Est, il n'est point aisé de se frayer un passage à travers leurs futaies, car les troncs abattus, les buissons, les arbustes enchevêtrés poussant sur un sol spongieux, pénétré d'humidité, opposent à la marche des obstacles sans cesse renouvelés.

Dans les bassins de l'Ob, de l'Irtych et de l'Iénisséï, on voit, entre les 57e et 58e parallèles, la forêt s'espacer, se couper de clairières de plus en plus nombreuses. C'est le début de la zone agricole correspondant à la région de Moscou et au Tchernozom russe. Un riche humus, épais de 50 centimètres à 3 mètres, couvre le sol dans les provinces de Tobolsk, Omsk, Tomsk, dans les vallées de l'Altaï, et, par Irkoutsk, jusqu'en Transbaïkalie. Les conifères disparaissent ; le bouleau, " l'arbre du tsar blanc ", forme seul des bosquets au milieu des prairies aux herbes vigoureuses. Ce parc immense, d'abord assez plaisant à l'œil, puis à la longue fort monotone, est par excellence la région fertile, celle qui reçoit la plus grande masse des immigrants et qu'attend le plus bel avenir. Comme la Russie centrale et le Canada occidental, il se prête aussi bien à l'élevage qu'à la culture en grand des céréales.

Enfin, dans les provinces d'Akmolinsk, de Tourgaï, de Semipalatinsk, les bouleaux eux-mêmes se font plus rares, puis disparaissent. A peine quelques saules, trembles et peupliers se montrent-ils çà et là aux rives des ouaddys qui se perdent dans les sables ou les lagunes salées. Si les hivers demeurent très froids, les étés sont longs, brûlants et desséchés. C'est le domaine de la steppe parcourue par les bergers Kirghiz. La partie septentrionale de ces steppes est encore utilisable, car l'humus n'y manque pas, les herbages ont de la vigueur, de la continuité, et l'irrigation artificielle peut y permettre des cultures rémunératrices. Aussi devient-elle un objet d'âpres contestations entre nomades et paysans russes immigrés. L'extrême Sud, par contre, se confond avec les déserts du Turkestan. Il a les mêmes dunes de sable, les mêmes terres salines où lentement s'évaporent les lacs, les mêmes vastes espaces nus, complètement stériles, la même végétation rare et souffreteuse de buissons épineux, de saksaouls, d'acacias, de graminées rudes croissant en touffes espacées autour desquelles s'amoncellent les sables.

LA FAUNE. Comme le Canada, et pour les mêmes raisons, la Sibérie est par excellence le domaine des animaux à fourrure. Ours, renards, zibelines, hermines, loutres, écureuils, lièvres argentés peuplent la taïga. Le loup, en bandes nombreuses et redoutables, y pourchasse les cerfs, le chevreuil, l'élan.

Les forêts de l'Amour renferment encore des tigres à poils longs et feutrés. Dans la toundra, et à la lisière des forêts septentrionales, le renne et le chien sont, comme en Laponie, la plus précieuse ressource des indigènes. Bœufs, chevaux, moutons, chèvres paissent les herbes touffues des clairières ou les graminées plus maigres de la steppe. Les fleuves regorgent de poissons de toute espèce et de toute taille. Enfin, au printemps, des bandes innombrables d'oiseaux migrateurs s'abattent sur les toundras et reprennent, à l'automne, le chemin du Midi.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE. Des bandes de Cosaques, d'abord établis sur la Volga, franchirent l'Oural en 1580, conduits par un des leurs, l'ataman Iermak. Ils attaquèrent les Tatars de l'Irtych, les vainquirent, s'emparèrent de leur capitale, Sibir (d'où le nom de Sibérie), et offrirent au tsar Yvan IV la domination du pays conquis. Par la suite, leurs successeurs, descendant le cours des grands fleuves jusqu'à l'Océan Glacial, ou remontant leurs affluents, parvinrent en moins d'un siècle à Iénisséï, puis à la Léna, enfin au détroit de Béring, à la mer d'Okhotsk et au Kamtchatka. En 1644, les Russes apparurent aux rives de l'Amour. Cependant la résistance des Mandchous les contraignit à signer le traité de Nertchinsk (1689) par lequel la Russie renonçait provisoirement à la conquête de cette région. Au XIXe siècle seulement, à la suite des échecs subis par la politique russe dans ses efforts pour atteindre Constantinople, le gouvernement des tsars chercha en Extrême-Orient l'accès aux mers libres qu'il ne trouvait pas en Occident. Le traité d'Aïgoun en 1858 (peu après la guerre de Crimée) donna à la Russie toute la province de l'Amour, puis le bassin de l'Oussouri ou Province Maritime. On y fonda Vladivostok, dont le nom " la domination de l'Orient " renfermait tout un programme. On sait comment le programme faillit se réaliser lorsque, à la suite de la guerre sino-japonaise de 1895, la Russie annexa la presqu'île de Liao-Toung avec Dalny et Port-Arthur, acquit le

droit de construire des chemins de fer en Mandchourie, et se prépara à mettre la main sur la Mandchourie et la Corée. Le Japon interrompit brutalement ce beau rêve, et la Sibérie dut se contenter des frontières établies au traité d'Aïgoun. Les 14 000 000 de kilomètres carrés qui constituent son domaine offrent du reste au peuple russe un champ d'activité assez vaste pour rendre inutiles de nouvelles acquisitions.

Grâce aux voyages accomplis dans toute la Sibérie par les Cosaques, les marchands, les chasseurs de fourrures, les explorateurs, grâce aussi aux observations scientifiques poursuivies par les exilés politiques, la reconnaissance générale des terres sibériennes est à peu près terminée. Nous avons même, pour toute la zone agricole de l'Ouest, les rives de l'Amour, les régions du Centre traversées par le Transsibérien, des cartes à grande échelle aussi précises que notre carte d'Etat-Major. Cependant, à mesure que l'on avance vers le Nord, les itinéraires se font plus rares et l'extrémité Nord-Est du Continent apparaît encore en blanc même sur les cartes de nos atlas. Quant à la côte de l'Océan Glacial, elle a été reconnue avec assez de précision soit de l'intérieur, soit pendant le mémorable voyage accompli en 1878 à bord de la *Véga* par Nordenskiöld.

LES INDIGÈNES. La conquête et la colonisation de la Sibérie se firent avec d'autant plus de facilité que les rares habitants aborigènes se trouvaient bien incapables d'opposer quelque résistance, si faible fût-elle, aux envahisseurs. On les répartit en Paléasiatiques (Tchouktches du détroit de Béring, Koriaks et Kamtchadales du Kamtchatka, Youkagirs de l'Indighirka, Guiliaks de Sakhalin), Finnois (Vogouls, Samoyèdes, Ostiaks de l'Ob et de l'Iénisséï), Mongols (Toungouses depuis l'Iénisséï jusqu'à l'Amour et à la mer d'Okhotsk, Bouriates et Kalmouks de l'Altaï et des monts Saïan) et Turcs (Iakoutes de la Léna, Tatars entre Tobolsk et Tomsk, Kirghiz des steppes du Sud-Ouest). De mœurs généralement douces et inoffensives, ils mènent presque tous l'existence pauvre, difficile, imposée par le climat. Ceux de l'extrême Nord et ceux de la Taïga campent, suivant la saison, dans la toundra ou la forêt, se vêtent de peaux de bêtes, élèvent le renne et le chien, passent leur vie entière à chasser et pêcher. Considérés officiellement par les statistiques russes comme chrétiens, ils ont conservé toutes les pratiques du chamanisme ou culte des esprits. Les Bouriates de la province d'Irkoutsk et de la Baïkalie ont atteint un niveau de civilisation plus élevé. La plupart, au contact des Russes, abandonnant la vie nomade, se transforment en sédentaires agriculteurs. Comme leurs voisins de Mongolie, ils ont adopté le bouddhisme lamaïque et entretiennent un nombreux clergé (couvents du lac des Oies, d'Aga, de Trougal, etc.). Les Tatars musulmans s'adonnent au commerce et à l'usure dans les grandes villes de l'Ouest. Enfin les Kirghiz, convertis eux aussi à l'islam, mènent la vie de bergers nomades.

Ils passent l'hiver dans des huttes à demi-creusées en terre, l'été sous la tente ronde (yourte ou kibitka) faite d'un treillis de bois recouvert de feutre. Ils possèdent des troupeaux considérables de chevaux, chameaux et moutons (les fameux moutons Kirghizes dont les queues contiennent des réserves de graisse pesant parfois plusieurs kilogrammes). Chaque tribu a dans le désert des puits qui sont sa propriété. Elle va de l'un à l'autre, campe vingt jours ici, trente jours là, et toutes les caravanes accomplissent chaque année un voyage circulaire, de la maison d'hiver à la maison d'hiver, toujours le même de génération en génération.

On estimait, en 1913, le nombre total des indigènes à moins de 1 000 000 d'âmes. Si les Turco-Tatars (Iakoutes, Tatars et Kirghiz) comptaient encore 476 000 individus et les Mongols (Toungouses, Bouriates, Kalmouks) 358 000, les Finnois (Vogouls, Samoyèdes, Ostiaks) n'étaient plus que 72 000, les Tchouktches 11 000, les Koriaks et les Guiliaks 6 000, les Kamtchadales 4 000 les Youkagirs moins d'un millier. Tous paraissent destinés à subir, à plus ou moins brève échéance, le sort de tous les peuples primitifs mis en contact avec des hommes de civilisation supérieure. Les uns, décimés par l'alcool et les maladies épidémiques, disparaîtront complètement. Les autres se confondent par mariages avec les nouveaux venus et cela d'autant plus aisément que le Russe est, de tous les Européens, celui qui montre le plus de facilité à s'unir avec les étrangères ! Déjà, aux lieux où les immigrants sont nombreux, les unions de ce genre se produisent normalement, et c'est en partie à cela que les Sibériens doivent la mentalité particulière qui fait dire aux Russes fraîchement débarqués : " Ces gens-là ne sont pas des nôtres ".

LA COLONISATION RUSSE. A peine la Sibérie était-elle connue et conquise, que des Russes, fuyant le servage, le recrutement militaire, les persécutions dirigées contre certaines sectes religieuses, vinrent s'y fixer volontairement. En échange de prestations locales, on leur accordait quelques secours en blé et en argent. Ce furent les ancêtres des Sibériens d'aujourd'hui.

Puis, à la colonisation libre s'ajouta, à partir de 1593, la déportation des condamnés politiques et des criminels de droit commun. On ignore leur nombre exact qui paraît avoir été considérable. On les répartissait entre les districts les plus éloignés, ou bien on les employait aux travaux publics, surtout à l'exploitation des mines. Beaucoup d'entre eux succombaient, d'autres rentraient en Russie après l'expiration de leur peine. D'autres enfin se fixaient définitivement dans leur nouvelle patrie et s'ajoutaient aux colons libres.

L'accroissement régulier et considérable de la population paysanne en Russie d'Europe amena, à partir de 1850, une recrudescence du nombre des émigrants attirés par la fertilité des terres, l'ampleur des domaines que l'on mettait à leur disposition, la similitude des conditions



PAYSANS SIBÉRIENS ET LEUR ISBA. [illegible] connue et [illegible], par des Russes [illegible] [illegible] Plus tard, on y déporta des [illegible] de droit commun. [illegible] l'ouverture du [illegible]



LE TRANSSIBÉRIEN. *La voie ferrée qui traverse la Sibérie, de l'Oural au Pacifique, a joue un rôle essentiel dans le développement économique et le peuplement de ces immenses espaces. Partout le même paysage : prairies semées de bosquets de bouleaux, ou forêts de sapins peu élevés, aux troncs minces.*



FORÊT DE L'ALTAI. *Les montagnes qui separent la Siberie des deserts mongols se vêtent elles aussi de forêts de conifères et de mélèzes. Mais un climat moins rude, une humidité plus grande permettent aux arbres d'atteindre des proportions beaucoup plus considérables que dans la " Taïga " du Nord.* Cl. PAUL LABBÉ.



TOBOLSK. *Situé sur le Tobol, affluent de l'Irtych, Tobolsk est un spécimen typique de ville sibérienne, où le bois joue un rôle essentiel pour la construction des maisons, des ponts, le pavage des chaussées, etc. Dans le fond, des églises, toujours nombreuses, et des bâtiments officiels : casernes, prisons, etc.* Cl. PAUL LABBÉ.



VLADISVOSTOK. *Fut créé par les Russes sur la côte du Pacifique, à l'extrémité du Transsibérien. Le port, accessible toute l'année aux navires de tout tonnage, est vaste, profond, bien abrité. D'actives relations l'unissent, en temps normal, au Japon, aux États-Unis et à la Chine.* Cl. PAUL LABBÉ.



SUR L'AMOUR. *Long de 5 000 kilomètres, l'Amour est un des plus grands fleuves du monde. Les glaces l'emprisonnent pendant quatre mois d'hiver, mais il forme, le reste* [illegible] *circulent une centaine de vapeurs, et* [illegible] *l'Amour.* Cl. PAUL LABBÉ.



ÉMIGRANTS RUSSES DANS UNE STATION. *La Sibérie s'est ouverte largement à la colonisation russe, à partir du jour où le Transsibérien fut construit. Avant la guerre, chaque année plusieurs centaines de milliers de paysans étaient acheminés vers les riches terres à blé des steppes méridionales.* Cl. PAUL LABBÉ.

de vie de part et d'autre de l'Oural. Malgré les difficultés d'un voyage qui durait parfois deux et trois ans, c'est par dizaines de milliers qu'ils vinrent chaque année se fixer le long du " trakt ", la route postale qui traversait de l'Est à l'Ouest toute la Sibérie (entre Tioumen et Khabarovsk sur l'Amour). Un moment ralenti par l'abolition du servage en 1861, l'exode reprit et s'amplifia à partir de 1880. En seize ans (de 1880 à 1896), 1 200 000 colons arrivèrent. A cette date, le Transsibérien atteignait déjà l'Ob. Quelques années plus tard, le rail unissait Moscou à Vladivostok, et cette voie ferrée, conçue d'abord dans un intérêt purement stratégique, se révéla dès le début comme l'agent le plus efficace du peuplement de la Sibérie. En peu de jours, pour une somme infime (4 roubles, soit 10 francs, de Moscou à Omsk, 2 900 kilomètres ! le transport des enfants gratuit), une famille d'émigrants se trouvait à pied d'œuvre. Aussi, de 1896 à 1903, le chiffre des arrivées atteignait-il en moyenne 129 000 par an. Interrompue de 1903 à 1905 par la guerre russo-japonaise, l'émigration reprit en 1906, année où l'on compta 218 000 colons. En 1907, ils étaient 572 000. De 1907 à 1911, ils furent 5 000 000.

Cet exode formidable, d'abord simplement toléré par l'Administration russe, fut ensuite encouragé, facilité et réglementé. Un Département de la colonisation, créé en 1906, doté de pouvoirs étendus et d'un budget annuel de 1 000 000 000, étudia les conditions géographiques de la Sibérie, dressa le cadastre des terres arables, les répartit entre les nouveaux venus, aménagea les lots (en moyenne 16 hectares par personne), construisit maisons et églises, avança aux colons l'argent nécessaire comme première mise de fonds, leur vendit à très bas prix instruments agricoles et animaux reproducteurs. Avant de quitter leur village natal, les futurs émigrants purent envoyer en Sibérie des éclaireurs, les " khodoks ", chargés de se mettre en rapport avec l'Administration, d'examiner à loisir les lots assignés et de fournir à leurs concitoyens tous les renseignements nécessaires. Grâce à ces précautions, à la tutelle salutaire exercée sur les colons, à des lois bienfaisantes qui ont donné à l'immigrant, d'abord simple usufruitier, la pleine possession de son domaine, le nombre des retours dus aux découragements, aux déboires causés par quelques mauvaises récoltes, à la nostalgie qui atteint plus particulièrement les femmes, n'a pas dépassé, de 1907 à 1913, 4 et même 3 pour 100 annuellement. C'est là un chiffre insignifiant qui prouve la solidité de l'œuvre accomplie.

La majorité des émigrants provient de la Russie Blanche (Tchernigow, Mohilew, Vitebsk), de la Petite-Russie ou Ukraine (Poltava, Kiev, Kharkow, Ekaterinoslaw), de la Crimée, des Gouvernements de Koursk, Orel et Tambow. La Russie centrale (Petrograd, Moscou, Novgorod, Tver, Iaroslav, Kostroma), le Caucase, l'ancienne Pologne russe, les provinces baltiques n'ont donné qu'un chiffre insignifiant.

La répartition des immigrants ne se fait naturellement pas d'égale façon pour tout le territoire sibérien. Le plus fort contingent se fixe à l'Ouest dans la zone des terres noires appartenant aux Gouvernements de Tomsk et Tobolsk, soit à cause de la fertilité du sol, soit par suite de la proximité de la mère-patrie, soit enfin parce que les paysans ont trouvé dans l'ancien domaine impérial de l'Altaï des conditions particulièrement avantageuses. La Sibérie centrale (Sud des Gouvernements d'Iéniséisk et Irkoutsk) est moins bien partagée, car la bonne terre s'y fait plus rare. La Transbaïkalie n'a reçu que quelques milliers de colons. Toutes les régions du Nord (Taïga et Toundra) sont encore complètement délaissées. Par contre, la province de l'Amour et la Province Maritime, où la Russie avait intérêt à créer un important foyer de civilisation et d'activité slaves, se sont rapidement peuplées de 1906 à 1913. Enfin le Gouvernement des steppes (Tourgaï, Atmolinsk, Semipalatinsk) exerce sur les colons une attraction qui s'est traduite, dans les dernières années d'avant-guerre, par un afflux subit et considérable d'immigrants (province de Tourgaï : 17 000 immigrants en 1907, 49 000 en 1908 ; province d'Akmolinsk : 11 000 en 1905, 62 000 en 1906, 76 000 en 1907, 140 000 en 1908, 108 000 en 1909 ; province de Semipalatinsk : 4 000 en 1906, 10 000 en 1907, 23 000 en 1908, 35 000 en 1909). La construction de nouvelles voies ferrées (voir plus loin), l'aménagement des eaux surtout, enfin le règlement de la question difficile du partage des steppes entre nomades Kirghiz et agriculteurs russes, ne peuvent manquer d'accroître encore fortement ce mouvement de colonisation.

LES VILLAGES ET LES VILLES. Le plus récent recensement de la population sibérienne date de 1897 ! En prenant pour base les chiffres de cette époque, on arrivait en 1913 à 8 700 000 Russes auxquels s'ajoutaient 900 000 indigènes, — bien peu de chose si l'on songe à l'ampleur d'un territoire une fois et demie grand comme l'Europe.

Les neuf dixièmes des colons sont des paysans qui s'adonnent à l'agriculture, à l'élevage, à l'exploitation des forêts. Ils vivent, comme en Russie, agglomérés en villages ou hameaux. Les maisons, faites de troncs d'arbres non équarris, s'alignent en longues files de chaque côté de la route, largement séparées les unes des autres par crainte de l'incendie.

" Sur la teinte sombre et triste des façades, tranchent seulement les boiseries saillantes, le plus souvent peintes en blanc, des petites fenêtres, et parfois le ton frais d'une isba neuve que les intempéries d'une ou deux années ne tarderont pas à rendre semblables à ses voisines. Tout cela a l'air rude, plus rude encore qu'en Russie d'Europe, peut-être à cause de ces maisons en poutres brutes, peut-être à cause de l'aspect sauvage des animaux qui errent sur la route, des chiens à mines de loups, des porcs noirs qui ressemblent à des sangliers. Le paysan sibérien a plus d'aisance que le paysan russe, mais il est encore plus primitif, plus grossier, plus ignorant de toute règle d'hygiène et de propreté. Paresseux, apa-

thique au delà de tout ce qu'on peut imaginer, presque toujours illettré, il limite son travail à ce qui est strictement indispensable, aime mieux se passer de superflu que de peiner pour l'avoir, et ne conçoit que deux plaisirs : dormir ou rêver en fumant sa pipe et boire du vodka, boire non pas pour s'égayer mais pour être ivre-mort. " (P. Leroy-Beaulieu.)

Les villes ressemblent aux villages et se ressemblent toutes entre elles. Mêmes maisons de bois, mêmes longues et larges rues non pavées, pleines de fondrières, bordées de trottoirs en planches disjointes. Pas de canalisation, peu ou pas de service de voirie. Cependant l'accroissement considérable de certains centres urbains, les grosses fortunes amassées par les commerçants, le goût du luxe tapageur et la prodigalité insouciante propres aux Slaves ont provoqué à Omsk, Tomsk, Irkoutsk, Vladivostok, la construction de maisons plus somptueuses que confortables, de magasins aux étalages séduisants, en même temps que se multipliaient les églises peintes de couleurs vives et les édifices publics (casernes et prisons d'abord, puis banques, postes, hôpitaux, écoles), de sorte que les villes sibériennes, comme les cités neuves du Far-West américain ou du Transvaal, présentent le curieux mélange de la simplicité la plus primitive et du luxe ostentatoire qui plaît aux " nouveaux riches ".

Voici la liste des principales agglomérations sibériennes : au pied de l'Oural ; Iekaterinbourg (60 000 habitants), important centre minier, et Tcheliabinsk (70 000 habitants), où sont installés les principaux bureaux d'émigration. Puis, en allant vers l'Est, Irbit où se tiennent les plus grandes foires à fourrures du monde ; Tioumen sur la Toura (33 000 habitants), ville industrielle avec des tanneries, des fabriques de savons et de chandelles, des minoteries ; Tobolsk (20 000 habitants) dans une position très avantageuse, au confluent du Tobol et de l'Irtych, mais à l'écart du Transsibérien et, de ce fait, fort délaissée ; Kourgane (11 000 habitants), grand marché de beurre ; Petropavlosk (43 000 habitants), où se concentrent les produits des steppes kirghizes ; Omsk, énorme village de 130 000 habitants, qui doit au Transsibérien sa croissance rapide. Il communique par l'Irtych avec Pavlovar (17 000 habitants) et Semipalatinsk (35 000 habitants). Dans le Gouvernement de Tomsk, relativement le plus peuplé et le plus productif de tous, la ville de ce nom compte 157 000 habitants.

" Elle donne bien l'impression d'une grande ville avec ses jardins, ses rues pavées, ses belles maisons de pierre, ses vingt-trois églises. Capitale intellectuelle de la Sibérie, siège d'une Université d'où sortirent des travaux remarquables sur la géologie, la flore et la faune de l'Altaï, elle est aussi une cité industrielle et commerçante fort active, bien qu'elle se trouve à 80 kilomètres au Nord du Transsibérien. " (P. Labbé.)

Novo-Nikolaïevsk, au point où la voie ferrée franchit l'Ob, née d'hier, abrite déjà 62 000 âmes. Plus au Sud, Barnaoul (60 000 habitants) et Béisk (20 000 habitants), centres des riches régions agricoles et minières de l'Altaï, n'attendent que l'arrivée du rail pour grandir avec la même rapidité.

Krasnoiarsk (80 000 habitants), chef-lieu de la province d'Iéniseïsk, s'élève sur une colline pittoresque (la montagne de la Sentinelle), au point où la voie ferrée franchit l'Iénisséï. Minousinsk (12 000 habitants) au pied des monts Saïan, Atchinsk (7 000 habitants), Kansk (8 000 habitants), Iéniseïsk (12 000 habitants) près du confluent de l'Angara, sont les principaux marchés des districts du Sud, les seuls où se porte la colonisation.

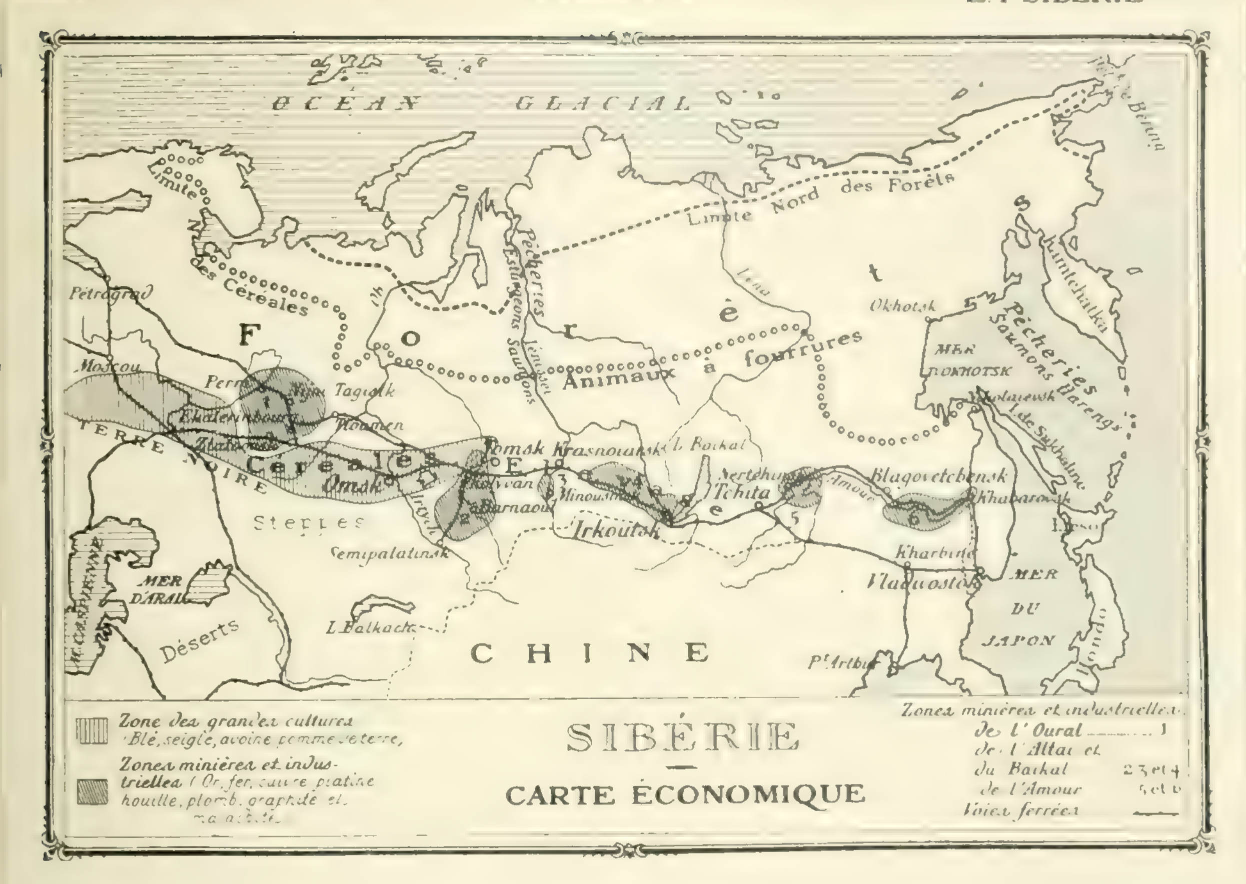
En Sibérie centrale, Irkoutsk (110 000 habitants), chef-lieu de la province de ce nom, se vante d'être la capitale de la Sibérie. Située sur l'Angara à peu de distance du lac Baïkal, la ville renferme bon nombre de maisons en pierre, trente églises, d'importants établissements d'instruction, de nombreuses usines, des magasins vastes et luxueux. Par ailleurs elle est aussi malpropre et mal entretenue que les autres agglomérations sibériennes.

En tirant vers le Nord on pénètre dans l'immense province d'Iakoutsk, presque vide d'hommes. Le chef-lieu, Iakoutsk, sur la Léna, où se donnent annuellement rendez-vous les marchands de fourrures, comptait, en 1913, 10 000 habitants dont 6 000 déportés.

Vers l'Est, par la province de Transbaïkalie, on gagne les provinces de l'Amour et Maritime. Kiakhta, à la frontière Mongole, est le point où aboutissent les caravanes chargées de ballots de thé venant de Chine. Tchita (68 000 habitants), Nertchinsk (5 000 habitants), Striétensk (15 000 habitants) s'alignent dans la vallée de l'Ingoda-Chilka, l'une des deux branches maîtresses du fleuve Amour. Blagovietchensk (70 000 habitants) et Khabarovsk (60 000 habitants) sur l'Amour grandissent vite grâce à l'exploitation des mines, à l'essor de la colonisation, à l'important trafic assuré par les vapeurs de la flottille fluviale.

Sur la section inférieure du fleuve Amour, redressée vers le Nord, à travers une région très humide où les céréales ne réussissent pas, Alexandrovsk et Nikolaïevsk végètent pauvrement. Plus au Nord, dans la province du Kamtchatka, les ports d'Okhotsk, de Petropavlosk, simples bourgades, reçoivent en été la visite des bateaux de pêche américains et japonais. C'est au Sud que se porte la vie. Dans la vallée de l'Oussouri, Nikolsk-Oussourisk compte plus de 40 000 habitants russes, chinois, japonais, et Vladivostok, point terminus du Transsibérien, havre excellent, toujours accessible aux navires, dépasse 100 000 âmes. Une importante colonie étrangère (Américains et Japonais surtout) s'occupe d'opérations commerciales, de banques et vend aux colons russes des machines agricoles, des céréales, du thé.

Enfin Sakhaline (chef-lieu Alexandrovsk) reçoit les



SIBÉRIE — CARTE ÉCONOMIQUE

condamnés de droit commun que l'on a cessé d'expédier en Sibérie.

LA MISE EN VALEUR. Agriculture, élevage, forêts, pêche, chasse, exploitation des mines, telles sont les ressources multiples de la Sibérie. On peut dire que leur mise en valeur est à peine commencée, ce qu'expliquent suffisamment le petit nombre des habitants, l'apathie, les habitudes routinières des immigrants, tous Russes, le fait que la colonisation en grand est de date récente, enfin et surtout la rareté des voies de communication.

L'agriculture et l'élevage ont devant eux un immense avenir. Les terres arables couvrent, au Sud de la Taïga, une superficie que d'aucuns estiment cinq fois, d'autres douze fois aussi étendue que la France ! Blé, seigle, orge, avoine, sarrasin, lin, chanvre, pommes de terre trouvent au Sud du 58e degré en Sibérie occidentale, du 57e degré sur l'Iénisséï, du 55e degré en Transbaïkalie, du 54e degré dans la province de l'Amour, non seulement des terres excellentes, mais surtout la quantité de chaleur et de lumière dont ils ont besoin pour parvenir à maturité. Les Tchernozoms de l'Ouest produisent déjà, en temps normal, beaucoup plus de céréales que leurs habitants n'en consomment. A l'Est seulement, les récoltes, fréquemment déficitaires par suite de la grande humidité de la saison estivale, nécessitent l'importation des blés venant soit de l'Ouest, soit de la Mandchourie. La culture extensive, faite suivant des méthodes très arriérées, sans engrais, donne un faible rendement à l'hectare. De plus, l'inconstance du climat, les gelées tardives ou précoces, les sécheresses, les brouillards d'automne, les sauterelles même compromettent souvent les récoltes.

L'élevage se pratique à la fois dans les régions agricoles et dans les steppes du Sud-Ouest. Les chevaux (6 000 000) sont en tel nombre que l'on en compte 80 et même 90 par 100 habitants dans les Gouvernements de Tomsk, Ieniseisk et Irkoutsk (en France, 7 chevaux par 100 habitants) ; 7 000 000 de moutons et chèvres, 2 000 000 de porcs, 7 000 000 de bêtes à cornes, complètent un cheptel qui prend rang parmi les plus importants du monde. Avant la Grande Guerre, la Sibérie expédiait déjà du bétail vivant jusqu'à Moscou et Pétrograd. Elle vendait aussi des œufs et surtout du beurre depuis la création en 1909 de laiteries coopératives organisées sur le modèle danois. L'Angleterre en acheta en 1912 pour 60 000 000 de francs, l'Allemagne pour 45 000 000, les autres pays pour 65 000 000. Le Danemark même importait des beurres sibériens qu'il préparait plus proprement et revendait comme produit danois. La création d'usines

de conserves et de viandes frigorifiées, l'utilisation complète des laines, des peaux, peuvent augmenter dans de formidables proportions le revenu fourni par le troupeau de Sibérie. Que l'on songe seulement aux profits obtenus par les États-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Argentine !

La pêche fluviale ou maritime (esturgeons, sterlets, saumons, harengs, etc.) joue un rôle important dans l'alimentation des Sibériens, indigènes surtout. Elle n'est pas encore organisée rationnellement pour l'exportation, et les Russes laissent aux Japonais, voire aux Américains, le soin d'exploiter les riches pêcheries de Sakhaline, de la mer d'Okhotsk, du Kamtchatka. Il en est de même de l'utilisation des forêts. La Sibérie renferme de colossales réserves de bois (6000 000 à 7000 000 de kilomètres carrés). Elle en consomme elle-même de grandes quantités pour la construction et le chauffage des maisons, les mines, le ravitaillement des chemins de fer et des bateaux. Mais on ne prend pas encore de précautions suffisantes contre le gaspillage, les incendies dévastateurs qui diminuent fortement les surfaces boisées aux alentours des villages, des routes, des cours d'eau, et rendent l'exploitation plus difficile. De plus, l'insuffisance, la cherté des moyens de transport interdisent sauf dans la province de l'Amour, la vente du bois brut à l'étranger.

L'installation sur place de fabriques de pâtes à papier, de papeteries, d'objets d'ameublement, permettra seule de tirer un parti convenable des forêts sibériennes.

La chasse est une autre source de profits. Elle se pratique surtout dans le bassin de la Léna, pendant l'hiver, où les trappeurs peuvent suivre sur la neige la trace des animaux aux précieuses fourrures. Au début de l'été, les peaux sont rassemblées à Iakoutsk, puis expédiées à Irbit où les marchands européens se donnent rendez-vous.

Enfin, la Sibérie est fort bien dotée en gîtes minéraux de toutes sortes. L'Oural, les steppes Kirghizes, l'Altaï, les monts Saïan, la province d'Irkoutsk, les vallées du Vitim et de l'Aldan (affluents de la Léna), la province de l'Amour (vallées de l'Amour, de la Boureïa, de la Zéïa, de l'Oussouri) renferment de riches gisements d'or, d'argent, de plomb, de cuivre, de graphite, de fer et d'étain. La houille s'exploite dans la steppe kirghize, l'Altaï (mines de Kouznetzka, de Koltchougino), près de Vladivostok et à Sakhaline.

Jusqu'ici les mines d'or ont fait seules l'objet d'une exploitation vraiment profitable, bien que désordonnée, et la Sibérie se classe au quatrième rang des pays producteurs du précieux métal (une centaine de millions de francs annuellement, sans compter tout ce qui échappe au contrôle officiel !). La houille ne donnait encore en 1914 que 800 000 tonnes. Le cuivre a passé de 300 tonnes en 1901 à 3600 tonnes en 1913. Le fer, d'excellente qualité, provient surtout de l'Altaï, où la récente arrivée du rail (1916) développera, dans la région de Barnaoul, Kouznevzk et Minousinsk, les industries métallurgiques que favorise la présence de la houille.

LES VOIES DE COMMUNICATION. L'avenir de la Sibérie repose, pour une grande part, sur la solution du problème des transports. Le paysan, l'industriel, le forestier ne peuvent être incités à mieux faire que s'ils sont assurés d'exporter leurs produits. Or on a vu, même après la construction du Transsibérien, des millions de tonnes de céréales pourrir dans les gares faute de wagons.

Le problème est double. Il faut d'abord rapprocher les unes des autres les diverses parties de l'immense Sibérie qui peuvent dans une certaine mesure se compléter. (Les régions minières et forestières ont besoin des régions agricoles ou pastorales et réciproquement). Il faut ensuite ouvrir à la Sibérie des débouchés sur le monde extérieur, la mettre en relations avec les marchés qui ont besoin de céréales, de beurre, de viande, de bois, de poissons. Ces marchés ne manquent pas et certains d'entre eux se trouvent aux frontières mêmes : tel le Turkestan producteur de coton et de fruits, acheteur de blé et de bois, telle surtout la Chine surpeuplée, déboisée, et qui a tant de peine à nourrir ses 300 000 000 d'habitants. L'Europe occidentale, le Japon, l'Amérique, plus éloignés, ont l'avantage d'être non pas seulement acheteurs de denrées sibériennes, mais aussi vendeurs des produits fabriqués nécessaires à la mise en valeur du pays.

L'arrêt du trafic fluvial d'octobre à mai, et le fait que trois sur quatre des fleuves sibériens débouchent sur une mer pratiquement inaccessible en tout temps, rendaient indispensable la construction de voies ferrées.

Certes, le magnifique réseau navigable de Sibérie rend en été de très grands services. Il en rendra plus encore lorsque des canaux nombreux uniront les uns aux autres les fleuves et les rivières. Mais la vie économique d'un pays ne peut être suspendue pendant huit mois de l'an et la voie de fer doit compléter la voie d'eau. Jusqu'ici un seul canal existe, depuis 1889. Il relie le Kas, affluent de l'Iénisséï à la Ket, affluent de l'Ob. Sa largeur et sa profondeur sont toutefois insuffisantes. Un vaste programme, élaboré en 1911, prévoyait d'abord le balisage et l'amélioration des principaux cours d'eau, notamment de l'Angara entre Baïkal et Iénisséï, puis la transformation du canal Ket-Kas, enfin la construction de canaux unissant l'Amour au Baïkal par la Selenga, le Baïkal à la Léna, et le réseau de l'Ob au réseau de la Russie d'Europe à travers l'Oural.

L'impérieuse nécessité des chemins de fer, et les services qu'ils peuvent rendre, furent pleinement mis en lumière dès la construction du Transsibérien.

Commencé en 1895, à la fois par Vladivostok et par l'Oural, il fut achevé en 1904. Son importance stra-


CHINE
Échelle
0 250 500 750 1000 k
MONGOLIE
Gobi
Monts Khangai
Grand Khingan
Petit Khingan
Altaï Mérid.l
Tsing Ling
Nan Chan
Astyn Tagh
Arka Tagh
Karakoroum
HIMALAYA
THIAN CHAN
Lhassa
Moukden
Kharbin
Ourga
Irkoutsk
LAC BAÏKAL
Port Arthur
CHANG HAI
Fou Tcheou
Canton
Hong Kong
MER JAUNE
MER DE CHINE ORIENTALE
MER DE CHINE MÉRID.le
GOLFE DE BENGALE
SIBÉRIE
SIAM
TONKIN
HAINAN

tégique se révéla incontinent au cours de la guerre russo-japonaise. Elle s'est affirmée mieux encore pendant la Grande Guerre. Quant à son rôle économique, nous n'en voulons d'autres preuves que l'affluence formidable des immigrants russes et la croissance subite du trafic entre la Sibérie et l'étranger. Le beurre, le blé, les œufs, les animaux vivants s'ajoutèrent aux fourrures et au thé, seules marchandises assez chères pour supporter le coût de l'interminable voyage d'autrefois en bateau, en tarantass, en traîneau, à dos de mulets ou de chameaux. Les voyageurs européens à destination de l'Extrême-Orient eurent aussi tout avantage à préférer à la voie de mer la route ferrée, beaucoup moins longue (douze jours de Paris à Vladivostok et Pékin au lieu de trente-cinq) et moins chère (800 francs en première classe, y compris la nourriture, au lieu de 1800 francs, chiffres de 1913).

Depuis 1904, la ligne, d'abord assez sommairement construite et à voie unique, s'est fort améliorée. On a doublé les voies, consolidé la chaussée, renforcé les rails, construit sur les fleuves des ponts gigantesques, contourné le Baïkal que l'on franchissait au début en ferry-boat ou en traîneau. A l'Est, la dernière section du Transsibérien coupait la boucle de l'Amour et traversait la Mandchourie, d'où un embranchement atteignait Port-Arthur, Pékin et la Corée méridionale. Les Russes, écartés de la Mandchourie, ont tenu à ce que leur ligne tout entière passât en territoire sibérien. Ils ont donc, de Tchita à Khabarovsk, sur la rive gauche de l'Amour, construit une section nouvelle achevée en 1916. A l'Ouest, au lieu d'une seule voie d'accès, ils en ont deux depuis 1914, car à la première ligne Moscou-Samara-Oufa-Tchéliabinsk-Omsk, s'ajoute maintenant la ligne Pétrograd-Viatka-Perm-Ekaterinbourg-Tioumen-Omsk. C'est aussi pendant la guerre que furent terminés une série d'embranchements rattachant au Transsibérien les régions minières, industrielles et agricoles de l'Altaï (voie de Novo-Nikolaïevsk à Semipalatinsk par Barnaoul ; voie de Tomsk à Koltchougino et Kouznetska ; voie d'Atchinsk à Minoussinsk). Beaucoup d'autres projets déjà complètement étudiés en 1914 prévoyaient la construction de lignes destinées soit à mettre en valeur les steppes de Tourgaï et d'Akmolinsk (ligne d'Orenbourg à Semipalatinsk par Tourgaï et Akmolinsk, ligne de Tchéliabinsk à Akmolinsk par Troïtsk et Atbasan), soit surtout à unir le Transsibérien au réseau du Turkestan (ligne de Semipalatinsk à Arys, près de Tachkent, par Sergiopol et le bassin de l'Ili).

On songeait aussi à doubler d'une voie ferrée l'ancienne route de caravanes Irkoutsk-Pékin par Kiakhta, Ourga et Kalgan à travers le désert mongol. Enfin, pour tirer un meilleur parti de l'immense réseau navigable de l'Ob, dont l'utilisation est paralysée par les glaces flottantes de la Mer de Kara, il était question d'établir une voie ferrée qui, partant d'Obdorsk (à l'entrée de l'estuaire du fleuve), franchirait aisément l'Oural et aboutirait sur les rivages de la Mer de Barents (au golfe de Khaïpoudyr) à l'Est de l'embouchure de la Petchora), en un point que l'influence, certes très atténuée, encore sensible pourtant, du Gulf-Stream, rend libre de glaces pendant plusieurs mois. Cette ligne est la seule qui permettrait aux marchandises lourdes (bois et céréales) de pouvoir prendre le chemin de l'Europe occidentale.

Tout cela se fera avec le temps. La Sibérie s'ouvrait à peine à la vie lorsque éclata la Grande Guerre. Nous ne pouvons même pas savoir les chiffres exacts qu'atteignaient, à cette date, sa production et ses transactions Aux 170 000 000 de francs de beurre, aux 100 000 000 de francs d'or mentionnés plus haut s'ajoutaient peut-être 80 000 000 de francs de fourrures. Le reste, céréales, lin, peaux et cuirs, bois, poissons, œufs, viande, animaux vivants, minerais, se confond de telle sorte dans les statistiques russes avec les denrées de même espèce provenant de la Russie d'Europe que l'on ne saurait distinguer ce qui revient à l'une et à l'autre. Il en est de même des importations. Ce qu'il faut se rappeler, c'est que la Sibérie, comme le Canada, n'est pas seulement le royaume de la neige et du froid, mais une immense étendue de terres vierges au climat rude mais sain, et dont les richesses agricoles, pastorales, forestières, minières sont une des réserves les plus considérables sur lesquelles l'humanité puisse compter.

CHAPITRE XXIV

LA CHINE

L'ensemble des terres placées sous la domination immédiate ou indirecte du Gouvernement Chinois couvre environ 11 000 000 de kilomètres carrés, soit un million de plus que l'Europe entière. Il comprend :

1° Les Dépendances et États vassaux : Turkestan chinois, Tibet, Mongolie, Mandchourie, 7 000 000 de kilomètres carrés, en grande partie désertiques (la Mandchourie mise à part), à peine peuplés, aux trois quarts inexplorés ;

2° La Chine proprement dite ou Chine des 18 provinces, entre la Mandchourie au Nord, la Mongolie et le Tibet à l'Ouest, la Birmanie et le Tonkin au Sud, à l'Est la mer. Elle s'étend sur 4 000 000 de kilomètres carrés (sept à huit fois la France) entre le 20e degré et le 42e degré de latitude Nord (cf. New York et Cuba, Constantinople et le Sud de l'Egypte). Elle fut le siège d'une des plus anciennes civilisations du monde. Ses ressources sont immenses et ses 300 ou 310 000 000 d'habitants représentent à peu près le cinquième de la population totale de notre planète.

LA CHINE PROPREMENT DITE

GÉNÉRALITÉS

Les Chinois n'emploient pas le nom que les Occidentaux donnent à la Chine et qui provient, sans doute, de l'appellation hindoue de Tchina dérivée de la très ancienne dynastie des Tsin. Ils ignorent aussi l'épithète de " Céleste " et désignent leur patrie sous le nom de Tchoung Kouo, c'est-à-dire le " Royaume du Milieu " ou l' " Empire Central ", sans doute par suite de la croyance, commune à tous les peuples primitifs, que leur pays est vraiment le milieu des terres habitables. Eux-mêmes s'appellent " Hanjin " ou " Hantsé " : hommes ou fils de Han.

Le domaine propre des fils de Han a vers l'Ouest des limites incertaines. La ligne frontière zigzague à travers les hautes chaînes du Tibet oriental, les massifs et les plateaux mongols. C'est au pied de ces bastions formidables que commence la Chine véritable, au point où les fleuves assagis sortent de l'étreinte des rocs. Ils ont construit, de leurs alluvions, une plaine immense d'une fécondité naturelle prodigieuse. A de rudes hivers succèdent des étés très chauds arrosés par les pluies de mousson. L'homme n'y connaît pas l'énervement, les langueurs des climats tropicaux. Il s'y maintient robuste, actif, et son corps se tonifie par les froidures hivernales. La nature, pour lui, ne se montrait pas démesurément prodigue. Il doit faire effort et s'ingénier pour vivre, mais ses efforts sont payés au centuple. Ce sont là des conditions analogues à celles que présentent les bassins de l'Euphrate, du Tigre, du Nil. Aussi la Chine fut-elle de tout temps une zone d'humanité comparable à l'Egypte, à la Chaldée, aux rives méditerranéennes.

De très bonne heure elle vit naître et se développer une civilisation égale, sinon supérieure, à celles qui grandissaient à l'Occident. La boussole, le papier de chiffon, la poudre à canon sont, on le sait, des inventions chinoises qui datent de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Et rien ne lui manqua pour développer harmonieusement ces germes magnifiques qu'un contact plus direct avec les autres peuples. Mais, isolée du monde extérieur par les doubles barrières de l'Océan immense et des déserts sans fin, elle ne connut pas ce qui se passait hors de chez elle ; elle ne put transmettre aux autres ce qu'elle savait, ni profiter de leurs découvertes. Aussi, à l'aube splendide de sa jeunesse succéda un prompt déclin. Elle s'engourdit, se cristallisa, se momifia, pour ainsi dire, ne sut ni tirer des prémices de ses connaissances les conséquences scientifiques qu'elles renfermaient en germe, ni élargir sans cesse le cycle de ses découvertes. La boussole ne fut, pour elle, qu'un jouet dont elle ne songea point à tirer parti pour se lancer à la découverte du monde. Le papier ne lui servit de rien, puisqu'elle ignora l'imprimerie. La poudre à canon n'eut, en Chine, d'autre emploi que la fabrication des fusées et des pièces d'artifice. Et pendant plus de deux mille ans elle vécut, immuable, persuadée qu'elle avait atteint les bornes du savoir, les limites suprêmes de l'humaine sagesse. Les Européens s'efforcèrent, dans la seconde moitié du XIXe siècle, de lui prouver qu'elle se trompait. Elle commence à l'admettre, de fort mauvaise grâce du reste. C'est le début d'une période nouvelle de son histoire, un enfantement douloureux, saccadé, convulsionnaire, dont le dénouement intéresse toute la vie économique du globe, sans que l'on puisse prévoir encore quel il sera.

Abstraction faite de ses rivages, de la vallée du Yang-Tseu et des grandes plaines du Centre-Nord, la Chine est encore peu et mal connue. Les hautes montagnes de l'Ouest, toute la région du Sud du Yang-Tseu ne furent encore parcourues que par un petit nombre d'explorateurs européens. Sur bien des points, les renseignements les meilleurs que nous ayons, encore à l'heure présente, nous viennent des missionnaires, surtout jésuites, qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, dressèrent les premiers itinéraires et les premières cartes. De nos jours, les plus beaux travaux d'ensemble consacrés à l'Empire du Milieu sont dus à l'Allemand Von Richthofen, dont l'ouvrage magistral, publié à partir de 1877, est la base fondamentale de toute étude consacrée à la Chine, — et à la Mission commerciale lyonnaise qui, de 1895 à 1897, se consacra spécialement à l'exploration des provinces méridionales. Chaque jour, quelque lacune se comble. Ingénieurs, missionnaires, consuls, explorateurs, s'efforcent, souvent au péril de leur vie, de déchiffrer un nouveau fragment de " l'énigme chinoise ". Cependant, l'hostilité violente ou déguisée du fils de Han à l'égard des " Barbares étrangers ", les obstacles de tous ordres qu'il dresse devant leurs pas, s'opposent et s'opposeront longtemps peut-être à l'œuvre de reconnaissance complète, méthodique, scientifique des terres chinoises.

LES RÉGIONS NATURELLES DE LA CHINE

[illegible] à la fois de la géographie [illegible] de la géographie humaine permettent de diviser la Chine en trois grandes régions naturelles : Chine du Nord ou bassin du Hohang-Ho, Chine du Centre ou bassin du Yang-Tseu, Chine du Sud ou " Chine coloniale " allant du Yang-Tseu au Tonkin.

La Chine du Nord

LES MONTAGNES ET LES TERRES JAUNES DE L'OUEST. ❧❧ La Chine du Nord correspond à peu près au domaine drainé par le Hohang-Ho ou Fleuve Jaune, et le Peï-Ho, la rivière de Pékin. Elle est séparée de la Chine Centrale par les chaînes granitiques des monts Tsin-Ling (2 000 à 3 000 mètres) que les hauteurs du Houaï prolongent jusqu'aux rives du bas Yang-Tseu.

A l'Ouest, elle se compose de hautes terres, montagnes et plateaux, qui relient les chaînes formidables du Kouen-Lun et du Nan-Chan à l'arc mandchourien du Grand Khingan.

L'altitude moyenne de ces hautes terres est de 1 500 à 2 000 mètres, mais elles s'abaissent vers l'Est en larges gradins qu'escaladent les pistes menant au désert. Elles ne portent point de nom d'ensemble, mais, suivant l'usage chinois, une multitude de désignations locales qui ont maintes fois varié au cours des siècles. Elles couvrent de leurs crêtes dénudées, de leurs vastes et mornes étendues, toute la province du Kan-Sou, la majeure partie des provinces du Chen-Si, du Chan-Si, du Tché-Li. Sur un socle de roches cristallines se sont lentement déposées, au cours des siècles innombrables, les poussières argileuses charriées par les vents du désert. Ces poussières accumulées, mêlées de débris organiques, forment le " lœss " des géologues, la terre jaune des Chinois. Leur épaisseur peut atteindre plusieurs centaines de mètres. Très friables, facilement attaquées par la morsure des torrents, elles se creusent de rides profondes, au fond desquelles, entre de hautes falaises ocreuses, dégringolent les eaux et s'insinuent les routes où grincent les roues des chariots. On circule pendant des heures, pendant des jours, sous l'étreinte de ces murs où l'on étouffe aux brûlants jours d'été, mais qui ont au moins l'avantage d'abriter le voyageur contre l'impalpable, l'insupportable poussière que le souffle de la mousson entraîne avec lui. " Ici tout est jaune : les collines, les routes, les champs, l'eau de la rivière, les arbres maigres et rares, les habitants qui construisent leurs maisons avec cette terre ou s'y creusent des cavernes souterraines comme nos troglodytes des rives du Loir. " (G. Maspero.)

Très fertiles, pour peu que l'eau ne manque point, ces terres jaunes du Kan-Sou et du Chen-Si furent la véritable patrie des fils de Han. C'est là qu'on les trouve au début de leur histoire, à l'époque où, dans nos régions, les premiers Pharaons dressaient leurs pyramides aux confins du désert. C'est de là que, suivant la pente naturelle du terrain et les vallées des fleuves, ils descendirent vers les grandes plaines de l'Est, puis vers le bassin du Yang-Tseu. C'est encore là qu'ils édifièrent plus tard, pour se protéger des razzias mongoles, cette fameuse " Grande Muraille ", ce colossal rempart long de 3 000 kilomètres, dont la puissante courtine sommée de tours crénelées se profile au sommet des monts pierreux jusqu'à l'extrême horizon.

LES GRANDES PLAINES DE L'EST. ❧❧ A l'Est s'étale, sur une surface grande comme la France, la plaine chinoise, construite aux dépens de la



CHINE DU NORD
TERRES JAUNES
ET ALLUVIONS

mer par les alluvions que les fleuves arrachèrent en si prodigieuse quantité et continuent d'arracher aux terres jaunes du pourtour. Elle commence au Nord-Est de Pékin, couvre tout le Tché-li oriental, une partie du Ho-nan, du Ngan-houei, du Kiang-Sou, s'insinue jusqu'au Chen-Si par la large vallée du Wei-Ho, entoure de sa nappe fangeuse le double massif du Chan-Toung, ancienne île rattachée au continent, et se confond au Sud-Est avec le delta du Yang-Tseu.

" Rigoureusement plat, sans limite visible, s'étend de toutes parts, comme une mer, le sol brun-jaune sillonné d'innombrables stries parallèles que traça la charrue et qui fuient vers l'horizon. Pas le plus petit coin inutilisé, pas de fossés, pas de haies. A peine respecte-t-on l'espace nécessaire à d'étroits sentiers. Partout des villages, éloignés à peine de quelques minutes les uns des autres, tous ombragés d'un bouquet de bambous. L'aspect de ces îlots de verdure parsemant la plaine infinie nous rappelait les atolls des mers du Sud et leur ceinture de palmiers qui paraissent surgir du sein des eaux. On sent que depuis des générations innombrables ce paysage est resté le même, et que les gens y ont vécu, sans histoire, dans des conditions patriarcales immuables, répétant éternelle-

…ment les mêmes gestes, au même moment, sur le même sillon." (G. Wegener).

Ces plaines s'achèvent sur le golfe du Tché-li (ou Petchili) et la Mer Jaune par des côtes plates, vaseuses, bordées de lagunes saumâtres, sans cesse accrues par de nouveaux apports fluviaux. On ne trouve quelques bonnes rades que sur les bords escarpés de la presqu'île du Chan-Toung : Tchefou, Weï-haï-Weï, Kiao-Tcheou. Partout ailleurs l'homme fuit des rivages où rien ne l'attire, où la vie maritime n'a jamais pu naître. Aussi le Chinois du Nord fut-il de tout temps un terrien enraciné au sol, sans un regard pour les flots troubles de cette mer limoneuse qui rebute au lieu d'attirer.

CLIMAT, VÉGÉTATION, CULTURE.

Malgré leur latitude, qui est celle de la Sicile et de l'Algérie, la grande plaine, et à plus forte raison les hautes terres de l'Ouest, ont un climat non pas tempéré mais nettement continental. Pékin, qui est exactement sous le même parallèle que Lisbonne, a des hivers aussi froids que Varsovie (moyenne de janvier — 4°,7). Le thermomètre s'abaisse à 15°, 20° au-dessous de zéro. Les fleuves sont pris par les glaces, et le fond même du golfe du Tché-li se couvre d'une petite banquise. Les montagnes, en effet, ne sont point assez hautes pour barrer la route à la terrible mousson d'hiver, aux vents glacés venus de Mongolie et de Sibérie, et qu'attire la dépression du Pacifique. En revanche, à des hivers très froids, très secs, succèdent de brûlants étés. Pékin a la même moyenne de juillet (26°,5) que Hong-Kong, Saïgon et Singapour. Le continent surchauffé attire à son tour l'air humide des régions océaniques, et la mousson du Sud-Est déverse de mai à septembre des ondées qui, sans être aussi copieuses que dans les régions plus méridionales, donnent à la plaine de 60 à 80 centimètres d'eau, à la montagne de 1 à 2 mètres.

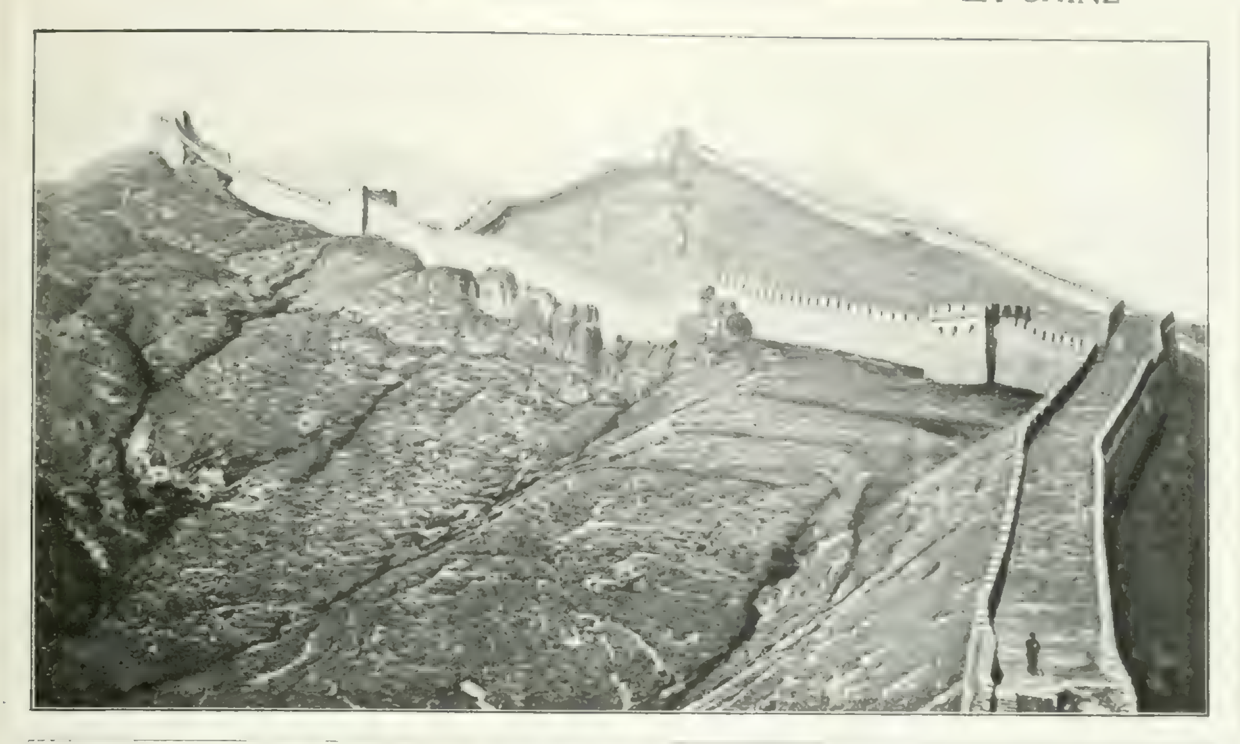
Tel climat, telles cultures. Ne cherchez pas, dans la Chine du Nord, les rizières à perte de vue, les plantations de thé et de mûriers, la canne à sucre, les arbres et les fruits des tropiques. Si la forte chaleur et l'humidité relative de la saison estivale permettent encore, en quelques points, la culture du riz, voire du cotonnier, ce sont surtout les céréales, les légumes, les fruits de l'Europe Centrale qui croissent et mûrissent dans les petits champs soignés avec amour : blé, maïs, orge, différentes espèces de millet, haricots, choux, carottes, poires, pommes, cerises, etc., tels sont les produits essentiels. De forêts il n'en est plus nulle part. La végétation arborescente, dans la plaine aussi bien que dans la montagne, n'est plus guère représentée que par l'éternel bouquet de bambous ombrageant la pagode du bonze, la maisonnette du paysan.

LE PEI-HO ET LE HOHANG-HO.

Cette déforestation intense, poursuivie sans arrêt depuis des siècles, agit de la façon la plus fâcheuse sur le régime des eaux courantes. Déjà le Peï-Ho, qui draine les terrasses du Tché-li, et qui, malgré sa faible longueur (500 kilomètres), sert de déversoir à un domaine vaste comme le quart de la France, transforme chaque été toute la plaine de Pékin à Tien-Tsin en un immense lac d'eau boueuse d'où les villes et les villages, protégés par des levées de terre, émergent comme des îlots. Bien autrement redoutables apparaissent les crues fantaisistes du Hohang-Ho. Ce "fleuve jaune" prend rang parmi les plus grands du monde tant par sa longueur (plus de 4000 kilomètres) que par son aire de drainage (1 000 000 de kilomètres carrés). Tour à tour fleuve de désert, fleuve de montagne et fleuve de plaine, il naît sur les hauts plateaux du Tibet oriental, décrit une courbe immense à travers les dunes sablonneuses du pays des Ordos en Mongolie, puis traverse, par des gorges profondes, les assises de lœss qui couvrent Chen-Si et Chan-Si, reçoit son grand affluent de droite, le Weï-Ho, dont il emprunte la vallée et débouche en plaine en amont de Kaï-fong. Cette plaine, il l'édifia lui-même de ses alluvions. Mais elle est si plate qu'il hésite sans cesse sur la route qu'il doit s'y tracer.

Dix fois depuis le VIe siècle avant notre ère, il changea son lit portant alternativement son embouchure au Nord et au Sud de la presqu'île du Chan-Toung. En vain, des milliers et des milliers de travailleurs s'efforcèrent-ils sans arrêt de fixer ses eaux vagabondes entre des digues formidables. L'apport continu du limon exhaussait le lit du fleuve et une crue plus violente que de coutume ouvrait dans le rempart une large brèche où s'engouffrait la masse du flot. En 1856, le Hohang-Ho coulait au Sud-Est, se mêlait au Houaï et confondait les branches de son delta avec celles du Yang-Tseu. Cette année-là, une rupture des digues de la rive gauche le rejeta vers le Nord, noyant 5 000 000 d'individus. En 1887, nouvelle rupture, cette fois sur la rive droite, et nouveau désastre (3 000 000 de victimes). Depuis lors, la Chine n'a pas connu d'alarmes sérieuses ; le danger fut toujours conjuré à temps.

L'embouchure présente se trouve au Sud du golfe du Tché-li. Elle est barrée de telle sorte par les dépôts de vase que ni les vapeurs ni même les jonques de commerce ne s'y peuvent engager. Aussi les services rendus par ce "fléau des fils de Han" sont-ils moindres que ses méfaits. S'il irrigue de vastes étendues de champs, il les dévaste plus encore qu'il ne les fertilise. Pas une grande ville ne s'élève sur ses rives. La flottille de barques à fond plat, de radeaux, qui empruntent ses eaux et remontent, par le Weï-Ho, jusqu'au Chen-Si, est peu de chose en comparaison de l'intense mouvement que l'on observe sur le Yang-Tseu. Malgré les canaux et les lacs du Kiang-Sou (zone deltaïque du Houaï), la plaine du Nord n'est pas, et ne fut jamais, même au temps où le Canal Impérial la traversait tout entière, de Pékin à Nankin, le domaine de la barque. Les transports s'y font par char-



LA GRANDE MURAILLE *fut construite au IIIe siècle avant notre ère pour mettre les Chinois sédentaires à l'abri des razzias exécutées par les nomades Mongols. Elle fut, depuis lors, maintes fois remaniée et complétée jusqu'au XVIe siècle. Par sa longueur (3 300 kilomètres), la masse de matériaux qu'il fallut y employer, les millions de travailleurs que nécessita sa construction, les difficultés de toute sorte que présentait une telle entreprise (hautes montagnes, précipices, déserts, etc.), la Grande Muraille est certainement le plus considérable de tous les travaux qu'exécutèrent non pas les Chinois seulement mais les hommes.*



LES GORGES DU YANG-TSEU. *De son embouchure jusqu'à I-tchang, le [illegible] Yang-Tseu forme, sur plus de 1 500 kilomètres, une admirable voie navigable où les grands vapeurs circulent aisément. En amont d'I-tchang, le fleuve est resserré entre de hautes parois rocheuses et coupé de rapides qui, jusqu'à Tchoung-king, rendent la navigation [illegible] poussées par la mousson de l'Est, menées à la rame ou tirées à la corde par des légions de coolies, emploient plus d'un mois à franchir ce bief difficile et fort dangereux. Depuis 1910, de petits vapeurs parviennent à couvrir [illegible] en une dizaine de jours.*





HONG-KONG. *Les Anglais sont maîtres, depuis 1841, de la petite île de Hong-Kong qui commande l'entrée du Sikiang. Ils y construisirent le port de Victoria, dont ils firent d'abord la rivale de Canton, puis la première ville de banque, la première place de transit de l'Extrême-Orient et du Pacifique.*

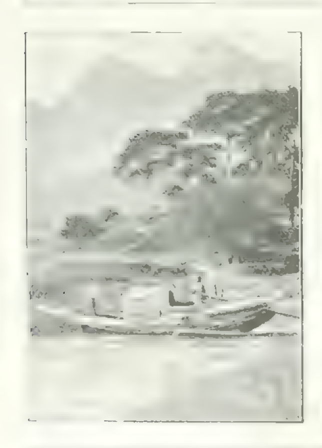
NANKIN. *Sise aux rives du Fleuve Bleu, Nankin fut jadis, bien avant Pékin, la capitale de la Chine entière. Elle souffrit cruellement de la révolte des Taï-pings. Depuis lors, ses industries textiles ont repris leur activité : elle conserve aussi la réputation de "métropole du beau langage et des belles lettres".* Cl. HARLINGUE.





UN MANDARIN A SON TRIBUNAL. *Les Chinois ont toujours eu la passion de s'instruire et le culte du "Lettré". On ne devient mandarin, c'est-à-dire fonctionnaire — simple juge de paix ou puissant gouverneur de province — qu'après avoir subi avec succès des examens nombreux.*

INTÉRIEUR CHINOIS. *Vêtues de soieries somptueuses, leurs petits pieds paraissant à peine sous le large pantalon, ces deux jeunes femmes ont cette finesse de traits, cette naturelle élégance, cette distinction innée, propres aux races de très vieille civilisation.*





TRANSPORT PAR CHARIOT



COOLIE

LES MODES DE TRANSPORTS EN CHINE. *Les trois grandes divisions naturelles que le relief, le climat et l'histoire permettent de reconnaître en Chine se caractérisent [illegible] transport. Dans les plaines du Nord où les pistes carrossables s'établirent aisément, on utilise les chariots à roues pleines, traînés par des bœufs, des chevaux, des ânes. La Chine du Centre, grâce au Yang-Tseu et à l'abondance des rivières navigables, est essentiellement le domaine de la barque. La plus mince rivière voit se glisser jusqu'à sa source même le léger sampang du marchand. Enfin dans la Chine du Sud, couverte de montagnes, c'est à dos d'homme que circulent toutes les marchandises.*

rettes à roues pleines, que tirent des mules, ou qu'entraîne le vent (les fameuses brouettes à voiles, ces lointains ancêtres des véhicules automobiles). Dans les hautes terres, les convois de mules, de chevaux, de chameaux surtout, s'acheminent à petites journées vers les pistes du désert.

La Chine du Centre

La Chine du Centre est constituée par le bassin du Yang-Tseu ou Fleuve Bleu.

MONTS ET PLATEAUX DU SSEU-TCHOUAN. ✿✿ Elle comprend d'abord à l'Ouest les hautes montagnes, fort mal connues, du Sseu-Tchouan occidental, longues chaînes alignées Nord-Sud, séparées les unes des autres par des vallées parallèles extrêmement profondes où se précipitent les eaux de la Salouen, du Mékong, du Yang-Tseu et du Yaloung, son affluent. Les altitudes s'y maintiennent entre 3000 et 5000 mètres (massifs du Nenda, du Jara, montagne sacrée de l'Omi, couverte de temples et d'oratoires bouddhistes) et ce n'est qu'au prix d'extrêmes difficultés, par des pistes à peine tracées au flanc des précipices, que s'établissent les relations entre les terres chinoises d'une part, de l'autre les plateaux tibétains (route du Sseu-Tchouan à Lhassa par Batang).

A de très rudes hivers qui couvrent les sommets de neiges éternelles succèdent des étés relativement chauds ; les nuages charriés par la mousson se condensent sur le flanc oriental des monts en averses copieuses. Aussi sur ces hauts lieux — par ailleurs faiblement peuplés de tribus non chinoises (Lolos et Tibétains) — trouve-t-on encore cette chose si rare dans toute le reste de l'Empire, de vraies forêts : chênes, châtaigniers, ormes, ifs, rhododendrons, et des prairies peuplées d'antilopes, de mouflons, de yaks, de moutons et de bœufs.

A l'Est de la vallée du Min, l'altitude décroît. Toute la région orientale du Sseu-Tchouan se présente sous la forme d'un plateau mouvementé haut de 1000 à 2000 mètres, où de larges bassins au sol d'argiles rouges et de gneiss se creusent entre des collines taillées en terrasses. En hiver, l'écran des montagnes protège le pays contre les vents glacés venus de l'Ouest. En été, la mousson du Sud-Est pénètre librement apportant ses pluies bienfaisantes, et la température est assez élevée (24° en moyenne de mai à septembre) pour que, à côté des légumes, des céréales, des arbres à fruits propres aux régions tempérées (blé, sorgho, maïs, pommes de terre, poiriers, abricotiers, etc.), prospèrent le riz, le mûrier, l'oranger, l'arbre à thé. C'est, sur un sol extrêmement fertile, tout entier mis en valeur par des Chinois qui ont remplacé peu à peu les populations indigènes, un domaine de transition entre la Chine continentale du Nord et la Chine tropicale du Sud ; une de ces régions privilégiées où la variation annuelle des conditions climatiques permet de s'adonner, sur une même surface, à des cultures qui partout ailleurs exigent, entre leurs domaines respectifs, une large zone de démarcation.

DÉPRESSIONS ET PLAINES LACUSTRES DU CENTRE. ✿✿ Les plateaux s'abaissent peu à peu vers l'Orient. Ils font place, dans les provinces du Hou-Nan, du Hou-Pé, du Kiang-Si, du Ngan-Hoeï, à de larges dépressions, anciens bassins lacustres en grande partie comblés par les apports du Yang-Tseu, et qui, sur la zone littorale, se confondent avec l'extrémité méridionale des plaines du Nord. On y retrouve la même platitude, la même terre d'alluvions grasse et féconde que nous apprîmes à connaître dans le bassin du Hohang-Ho.

CLIMAT ET CULTURES DE LA CHINE CENTRALE. ✿✿ Mais le climat s'est modifié. Si l'hiver est encore frais, malgré la latitude méridionale (Chang-Haï, sous la latitude du Caire, n'a que + 2° de moyenne en janvier), on n'y connaît pas les terribles froidures du Nord. Le printemps est plus hâtif, l'été très long, très chaud, très humide (+ 27° en juillet, et 1 m. 10 de pluie à Chang-Haï). Aussi, froment, sorgho disparaissent-ils, remplacés par le riz. De part et d'autre du fleuve, les rizières couvrent de leurs damiers monotones toutes les terres basses, escaladent même les collines découpées en gradins étagés. Sur les pentes douces, sur les levées qui séparent les champs de céréales, croissent l'arbre à thé, le mûrier, le cotonnier. Pas un arbre, sauf l'universel bambou. Pas une prairie : la terre est trop précieuse pour qu'on ne l'utilise pas jusqu'à la moindre parcelle, et des villages entiers aux rives des fleuves n'ont d'autres demeures que des radeaux, de vieilles jonques, ménageant ainsi l'étroit espace que leurs maisonnettes auraient enlevé à la charrue. Cette Chine du Centre est, en effet, la région la plus peuplée de l'Empire (de 400 à 500 habitants au kilomètre carré dans les terres à riz). C'est aussi le domaine propre des fils de Han, le point où leur race est la plus pure. Tandis qu'au Nord ils se mêlaient aux Mongols, aux Mandchous, tandis que dans les montagnes de l'Ouest et du Sud ils se métissèrent avec les aborigènes : Lolos, Miao-Tsé, Yaos, Thaïs, etc., aux rives du bas Yang-Tseu ils conservèrent entiers leurs caractères physiques et leur langue originelle. C'est le cœur de la Chine, le point où l'on sent battre le plus fortement les sourdes pulsations de l'immense Empire, et le Yang-Tseu en est l'artère maîtresse.

LE YANG-TSEU. ❧❧ Le Yang-Tseu (ou Yang-tsé-kiang), qui traverse d'un bout à l'autre la Chine Centrale et donne à ses diverses régions quelque unité, prend rang parmi les plus grands fleuves du monde, tant par sa longueur (5300 kilomètres) que par son aire de drainage (trois à quatre fois la France), son volume moyen, sa profondeur, les services que lui et ses principaux affluents rendent à la navigation.

Né au cœur du Tibet, où il porte le nom de Mour-Oussou (eau sinueuse), il dévale d'abord vers le Sud-Est à travers les chaînes neigeuses du Sseu-Tchouan, et pénètre dans le Yunnan comme s'il voulait gagner directement le golfe du Tonkin. Mais, détourné brusquement vers l'Est, il commence à Li-Kiang la courbe immense qui doit le conduire vers les mers de Chine.

A Soueï-tcheou, il est accessible aux petites barques, et le Min, qui lui arrive du Nord, ouvre la route du Sseu-Tchouan central. Cependant, jusqu'à I-tchang, le fleuve doit encore franchir une série de chaînons orientés du Sud-Ouest au Nord-Est à travers lesquels il s'est ouvert une voie pénible, étroite, encombrée de rapides, succession de gorges, de cañons que les jonques et les canots à vapeur ont peine à remonter. A I-tchang seulement commence la grande navigation. Le fleuve y pénètre dans les dépressions lacustres du Hou-Pé.

Ses rives s'abaissent et s'écartent. Même aux basses eaux, sa profondeur dépasse 6 mètres et atteint par endroits 30 ou 40 mètres. Large de 2 kilomètres et plus, majestueux et lent, il roule des eaux à peine moins limoneuses que celles du Fleuve Jaune, au milieu de campagnes plates que ses crues annuelles inondent largement.

Une série de lacs, de lagunes, de marais l'accompagnent. Emplis par les débordements du fleuve, ils lui restituent à la décrue le trop-plein de leurs eaux et régularisent ainsi son régime. Tels sont, au Sud, les lacs Toung-Ting et Poyang analogues au Tonlé-Sap du Mékong : insignifiants à l'époque des maigres, nappes de vase plutôt que d'eau, à peine profonds de 1 mètre, ils couvrent tous deux, de juillet à octobre, dix fois plus d'espace que le lac de Constance.

A gauche, le Han, long de 2000 kilomètres, navigable sur 1200, est la grande voie commerciale qui mène au Chen-Si. A droite, le Yuan, le Siang, le Kia moins aisément utilisables, ont tous cependant leurs flottilles de barques qui établissent la jonction avec la Chine coloniale. Enfin, en aval de Nankin, bras de mer plutôt que fleuve, le Yang-Tseu, où le flot de marée fait sentir son action jusqu'à 300 kilomètres à l'intérieur des terres, se termine à la fois par un estuaire et un delta.

L'estuaire, malgré les dépôts vaseux qui réduisent considérablement la profondeur de sa bouche, laisse passer des navires de 6 mètres de tirant d'eau. Le delta, ensemble d'îles créées successivement par le fleuve et rattachées les unes après les autres à la terre ferme, semé de lacs, coupé de canaux innombrables, sorte de Néerlande prodigieusement fertile et surabondamment peuplée, étale de Tchen-Kiang à Hang-Tchéou l'étendue monotone de ses rizières que des digues protègent contre le double assaut des eaux du fleuve et des vagues marines.

Si la Chine du Nord est le pays de la route et du char, la Chine du Centre, grâce au Yang-Tseu, à ses affluents navigables, est essentiellement le domaine de la barque. Grosses jonques à l'arrière surélevé, sampans, bateaux de bambous, utilisant les voiles en nattes tissées ou se laissant, à la descente, entraîner par le courant, circulent sans cesse, malgré les rapides, les remous, les écueils du cours supérieur. Des milliers de Chinois vivent de ce trafic : mariniers, pilotes, fabricants de barques, vendeurs de cordages, équipes de coolies qui, au long des rives boueuses ou de la piste glissante taillée au ras des falaises, halent par de longs câbles les jonques lourdes. Malgré la lenteur du trajet, les naufrages fréquents, les portages indispensables aux eaux basses, la barque parvient aussi loin, aussi haut qu'elle peut atteindre, et la plus mince rivière voit se glisser jusqu'à sa source même le léger radeau du marchand obstiné.

De plus, tout ce réseau navigable s'ouvre largement sur l'Océan. Tandis que la Chine du Nord lui tourne le dos et demeure sans rapport avec lui, le Centre de l'Empire semble recevoir, jusqu'à 2000 kilomètres des rivages, le souffle vivifiant venu du large. C'est là que l'étranger s'est installé le plus fortement. Les grands vapeurs sillonnent les eaux profondes du bas-fleuve. Toutes les villes commerciales qui s'accumulent de Chang-Haï à Tchong-Kiang lui sont ouvertes, et c'est là, sur les quais de Hang-Tchéou, de Tchen-Kiang, de Han-Kéou, de Han-Yang, que l'on sent le plus nettement naître l'aube, encore à peine distincte, de la Chine nouvelle.

La Chine du Sud

Des plaines du Yang-Tseu aux frontières du Tonkin et de la Birmanie s'étend la Chine du Sud. Très mal connue, non seulement des Européens mais des Chinois eux-mêmes, cette " Chine Coloniale " fait officiellement partie intégrante de l'Empire du Milieu, mais " n'est en réalité pas plus la Chine que l'Algérie, la Tunisie, le Maroc ne sont la France ".

RELIEF ET RIVAGES. ❧❧ Elle se présente sur une surface deux fois grande comme la France, sous

la forme d'un extraordinaire chaos, un inextricable dédale de montagnes et de collines uniformes séparées par un réseau compliqué de vallées aux angles brusques. A l'extrême Ouest, dans le Yunnan, les chaînes conservent l'orientation Nord-Sud des Alpes du Sseu-Tchouan. Leur altitude atteint jusqu'à 3000 mètres ; de hauts plateaux très mouvementés, dénudés, creusés de gorges profondes, ondulent entre les crêtes déchiquetées des sierras. Mais à partir de la province du Koueï-tcheou, l'orientation se modifie et l'altitude décroît. C'est du Sud-Ouest au Nord-Est que courent les chaînons innombrables, hauts en moyenne de 560 à 900 mètres, des deux Kouang, du Hou-nan, du Kiang-Si, du Fo-kien. L'axe principal — les Nan-Chan ou monts du Sud de Richthofen — sert de ligne de démarcation entre les eaux qui s'écoulent au Nord vers le Yang-Tseu par le Yuan, le Siang, le Kia et celles qui nourrissent le Si-Kiang. Il est franchi au col de Meï-ling par la route mandarine de Han-Kéou à Canton (bientôt doublée d'une voie ferrée), seule grande voie commerciale donnant accès à ces lointaines possessions des fils de Han.

Vers l'Est, les chaînes arrivent en échelons jusqu'à l'Océan. D'où une côte déchiquetée, dentelée par la succession régulière des caps rocheux et des baies profondes que barrent des îlots. Ces rivages riches en bons ports (Ning-Po, Ouen-tcheou, Fou-tcheou, Amoy, Chan-teou, Canton, Hong-Kong, Kouang-tcheou), en abris sûrs, se montrent extrêmement propices à la vie maritime. C'est par eux que la Chine entra en relations avec les Philippines, l'Insulinde, l'Indo-Chine. C'est de là que partent encore la presque totalité des émigrants.

C'est là enfin que les pirates chinois, les fameux "Pavillons Noirs", trouvaient les cachettes presque inaccessibles d'où l'on eut grand'peine à les chasser.

LE BASSIN DU SI-KIANG. ⊘⊘ Dans l'enchevêtrement confus des lignes du relief s'ouvre un seul bassin suffisamment large et de pénétration aisée : celui du Si-Kiang ou Rivière de l'Ouest. Long de 1800 kilomètres, abondamment nourri, au moins en été, par les pluies de mousson, le fleuve, malgré les rapides, les étranglements rocheux, les hauts fonds de vase, est accessible jusqu'au Yunnan pour les barques à fond plat, tandis que son cours inférieur, que la marée remonte jusqu'à Woutchéou, reçoit des vapeurs d'un millier de tonneaux. Ses affluents, le Chou, le Lieou, le Pé, ouvrent des voies de pénétration vers le Koueï-tcheou, et le Kiang-Si. Il y a là un mouvement de navigation qui rappelle, dans un cadre infiniment plus restreint, la région du Yang-Tseu, et dont le terminus naturel est le grand port de Canton.

Toutefois, dans toute la Chine du Sud, ce n'est plus la barque qui est l'élément essentiel de transport ; ce n'est pas non plus le char à bœufs ou à mules, comme dans les plaines infinies du Nord. Les pistes étroites de ces "montagnes russes" n'admettent que le porteur. Ballots de thé, d'opium, cotonnades, plantes médicinales, marchandises européennes, même les minerais de cuivre du Yunnan circulent à dos d'hommes, et l'on voit partout, sur les sentiers zigzagants, les longues files de coolies courbés, haletants, sous la double charge (une charge de 80 kilogrammes parfois) que supporte un rotin de bambou.

CLIMAT, CULTURES DE LA CHINE COLONIALE. ⊘⊘ La ligne du Tropique passe un peu au Nord de Canton. Aussi la Chine du Sud a-t-elle, au moins dans toutes les régions basses, un climat semi-tropical. Toujours par suite des vents continentaux qui soufflent en hiver, la température d'octobre à mars est encore fort inférieure à celle que connaissent, à mêmes époques, Calcutta ou Mascate, sises à même distance de l'Equateur (moyenne de janvier à Canton + 12°,6). Mais les étés ne sont pas moins chauds (28°,2). Les pluies, très copieuses, donnent près de 2 mètres d'eau. Cette chaleur et cette humidité ont un inconvénient : l'insalubrité, surtout dans les vallées étroites où s'accumulent les miasmes. L'Européen, qui vit si aisément dans toute la Chine du Centre et du Nord, a grand'peine à s'acclimater dans maintes régions de la Chine méridionale. Les récits des missionnaires, seuls blancs qui se soient encore fixés en de tels lieux, sont unanimes à ce sujet. Par contre, la végétation s'en accommode à merveille. Les forêts, les prairies, sont toujours absentes, sauf en de rares districts du Koueï-tcheou. Mais, au riz qui tient toujours la place essentielle, à l'arbre à thé, au cotonnier, s'ajoutent la canne à sucre, le bananier, le manguier, à quoi se mêlent encore, sur les hauteurs, la série des légumes, des céréales, des fruits propres aux climats plus tempérés.

LES HABITANTS. ⊘⊘ Dans cette Chine Coloniale, d'accès et de pénétration si malaisés, les fils de Han n'arrivèrent qu'assez tard par lentes infiltrations parties du Yang-Tseu. Ils y trouvèrent établies des peuplades aborigènes qu'ils refoulèrent peu à peu sur les plus hauts lieux, et dont les restes subsistent çà et là en petits groupes sporadiques : Miao-Tsé, Thaïs, Yaos, Mans, etc. Du métissage prolongé entre immigrants chinois et populations autochtones naquit un peuple spécial : le Chinois du Sud, le Cantonnais, l'homme du Fo-Kien, très différent, physiquement et moralement, du Chinois du Nord dont il a peine à comprendre la langue. Ce dualisme ethnique eut des conséquences politiques qui se manifestèrent à maintes reprises dans l'histoire de l'Empire, et que la Révolution

chinoise de 1912, loin de l'atténuer, n'a fait que mettre en pleine lumière.

A l'extrême Sud, la Chine des 18 provinces se termine par la presqu'île de Leï-tcheou et son prolongement naturel, la grande île d'Haïnan, qui ferme le golfe du Tonkin. Comme Formose dont elle a à peu près l'étendue, Haïnan est en partie couverte de montagnes où des tribus sauvages d'origine incertaine, les Saïs (peut-être des Malais ?) ont trouvé jusqu'à nos jours un sûr refuge. Les plaines littorales et les avant-monts ont reçu, depuis une époque fort reculée, de nombreux immigrants chinois.

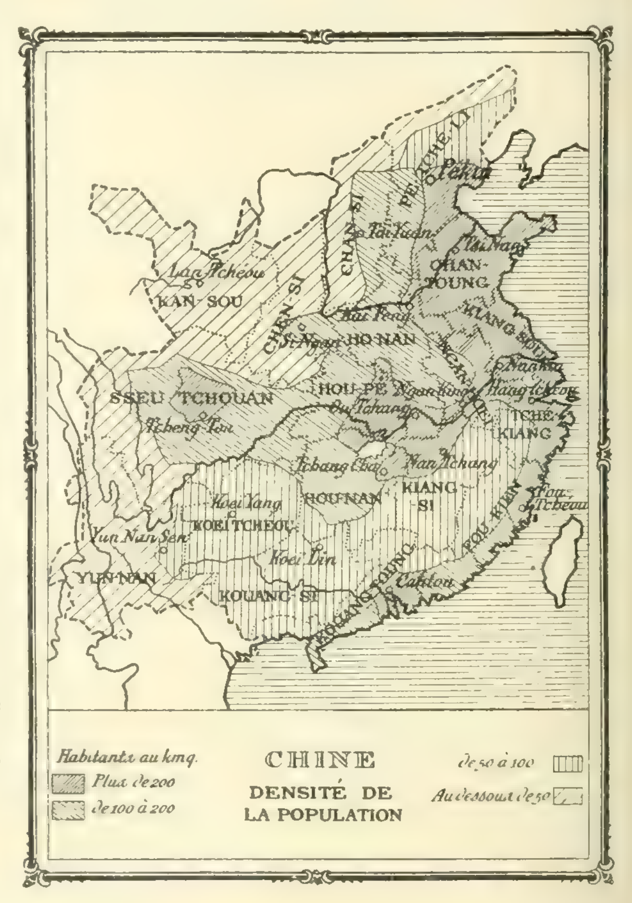
LES POPULATIONS

DENSITÉ, RÉPARTITION, ÉMIGRATION. Il est tout à fait impossible, à l'heure présente, d'évaluer à peu près exactement le chiffre de la population chinoise. Aucune statistique digne de ce nom n'a jamais été dressée. Longtemps on attribua aux 18 provinces de 400 000 000 à 450 000 000 d'âmes. Il semble que ces chiffres aient été fort exagérés. Les étrangers qui les donnèrent, en effet, ne connaissaient guère que les régions les plus fertiles, les plus aisément accessibles et les plus peuplées. Aujourd'hui que l'on peut se faire une idée moins imprécise de la variété des lieux, de leurs ressources et de leur peuplement, on tend à réduire de beaucoup les évaluations anciennes, et l'on ne croit pas que la Chine proprement dite compte plus de 300 000 000 à 310 000 000 d'habitants (d'après les calculs faits en 1911 par le Gouvernement Chinois, et contrôlés par M. Rockhill, une autorité en ces matières).

Du reste, les fluctuations paraissent être considérables dans cette masse d'hommes soumise presque sans défense aux caprices du climat, aux inondations des fleuves, aux ravages des guerres intestines. Nous avons vu les pertes de vies humaines causées par les seules irruptions du Hohang-Ho. L'irrégularité des pluies de mousson, pour être moins grande que dans l'Inde, n'en est pas moins la cause de famines fréquentes entraînant à leur suite l'habituel cortège de maladies épidémiques désastreuses. Les guerres surtout, conduites avec une incroyable cruauté, une soif de meurtre, un appétit de dévastation que rien n'égale, ont à maintes reprises dépeuplé des provinces entières. Les révolutions musulmanes de 1805 à 1808 et de 1856 à 1873 firent disparaître la moitié de la population dans les plus riches districts du Yunnan, du Kan-Sou, du Chan-Si, de la vallée du Weï-Ho. Celle des Taïpings, de 1851 à 1864, eut les mêmes effets dans les plaines du Fleuve Bleu.

Quoi qu'il en soit, la Chine demeure incontestablement, avec l'Inde, la contrée la plus peuplée du monde. Les deltas des grands fleuves, surtout du Yang-Tseu, nourrissent plus de 300 habitants au kilomètre carré. Toutes les plaines du Nord et du centre, les côtes du Sud-Est, les bassins féconds du Sseu-Tchouan en renferment de 150 à 200. Cette densité diminue peu à peu à mesure que l'on s'éloigne vers l'Ouest, que l'on remonte les vallées des fleuves et les pentes des monts. Toute une partie de la Chine Coloniale (Koueï-tcheou. Yunnan), les chaines et les plateaux du Tsin-ling, du Chen-Si, du Kan-Sou, du Chan-Si, du Tché-li ont moins de 30, parfois moins de 10 habitants au kilomètre carré.

L'instinct migrateur qui poussa les Chinois à descendre du Kan-Sou vers les plaines de l'Est, puis à coloniser toute la Chine propre, n'a point disparu. Il se renforce même des nécessités économiques nées de l'excès de population et de la misère qui s'ensuit. Refluant à son tour sur les territoires presque déserts qui l'entourent au Nord et à l'Ouest, le fils de Han gagne de proche en proche le Tibet et la Mongolie. On le voit apparaître dans les plus hautes vallées du Sseu-Tchouan, sur toutes les rives du haut Hohang-Ho, sur la lisière méridionale du Gobi. En Mandchourie, un afflux régulier jette annuellement sur les plaines du Liao, de la Soungari, plus de



CHINE
DENSITÉ DE LA POPULATION

100 000 cultivateurs venus du Chan-Toung et du delta du Hohang-Ho.

A ce peuplement intérieur s'ajoute l'émigration extérieure, plus considérable encore. Par Amoy, Canton, Macao, 200 000 ou 300 000 Chinois du Sud quittent chaque année leur patrie pour chercher fortune en Indo-Chine, au Siam, dans l'Insulinde, la presqu'île Malaise (voir les chapitres consacrés à ces régions). Aux États-Unis, en Australie, même au Cap, ils affluèrent en tel nombre que des lois restrictives durent être prises qui ont presque annihilé leur immigration. Mais l'Amérique du Sud leur est encore ouverte, et des milliers d'entre eux s'emploient aux mines du Pérou, de Bolivie, du Chili. Leur sobriété, leur application, les gains minimes dont ils se contentent, leur incontestable talent commercial en font partout de redoutables concurrents pour la main-d'œuvre blanche. De plus, la grande majorité des émigrants ne part pas sans esprit de retour. Les hommes seuls vont à l'étranger. Ils ne cherchent qu'à thésauriser le plus possible pour revenir chez eux avec le pécule amassé à force de privations. S'ils meurent "en exil", leur cadavre repasse la mer pour reposer sous la terre des ancêtres. On est donc porter à les considérer comme des parasites "indésirables" et non pas comme de vrais colons capables de se fondre peu à peu dans la masse du peuple qui les emploie. De là les mesures à peu près prohibitives prises contre, "l'invasion jaune" en Australie, en Californie, aux Philippines, etc., et la politique d'étroite surveillance suivie à leur égard en Insulinde et dans l'Indo-Chine française.

LES RACES ET LE GOUVERNEMENT. D'après les annales chinoises qui remontent à 2 500 ans avant l'ère chrétienne, il parait certain que l'habitat primitif des fils de Han fut la région des Terres Jaunes (Hohang-tou) que traverse le Hohang-Ho. Ils y furent en relations, par les routes du désert, avec les peuples de l'Occident, et peut-être reçurent-ils des Chaldéens les premiers éléments de leur civilisation (écriture idéographique, usage du métal, culture du blé, science des nombres, notions astronomiques, etc.). Des terres jaunes ils descendirent dans la grande plaine deltaïque qui s'étend jusqu'au Yang-Tseu. Ces plaines devinrent leur domaine essentiel, le centre de leur puissance. C'est là que leur race est la plus pure, parce qu'elle échappa le plus complètement à tout mélange avec l'étranger. Longtemps le Yang-Tseu servit de limite à l'Empire. Puis, par lentes infiltrations, les fils de Han se glissèrent au long des côtes méridionales, remontèrent les affluents du grand fleuve, parvinrent d'une part au bassin du Si-Kiang, de l'autre au Sseu-Tchouan. Ils s'y trouvèrent en contact avec des peuples de races diverses : les uns, dont quelques exemplaires subsistent au Sseu-Tchouan, paraissent se rattacher aux Négroïdes-pygmées que l'on rencontre çà et là en tant d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique. D'autres, les Lolos, encore nombreux au Sseu-Tchouan et au Yunnan seraient, d'après les études du docteur Legendre, de race blanche et feraient partie de l'ensemble des peuples Aryens. D'autres enfin, tels les Miao-Tsé, les Yaos, les Thaïs de la Chine Coloniale sont eux-mêmes des jaunes, proches parents des Tibétains, des Birmans, des Siamois.

Dans le même temps, la Chine du Nord — malgré le rempart insuffisant de la Grande Muraille — se voyait à maintes reprises envahie par les nomades qui erraient sur ses frontières : Huns, Mongols, Toungouses, Mandchous. Ces derniers parvinrent même en 1644 à mettre un des leurs sur le trône impérial et jusqu'à la révolution de 1912 la Chine obéit à des maîtres étrangers.

Les métissages inévitables qui, pendant tant de siècles, se produisirent de gré ou de force entre les fils de Han et les peuples que nous venons de nommer, ont eu pour naturelle conséquence de modifier fortement, au moins à l'Ouest et au Sud, le type primitif du Chinois. La différence des climats, des conditions de vie, la difficulté des communications entre Chine du Nord et Chine du Sud accentuèrent encore ces modifications. Déjà, cinq siècles avant notre ère, Confucius notait les contrastes qu'offraient les traits physiques et les caractères moraux entre les diverses populations de l'Empire. Le Chinois du Nord, surtout dans le Chan-Toung, est en général plus grand que celui du Sud. Ses traits sont plus accentués. Il a plus de calme, plus de douceur, plus de politesse. Le Cantonnais, l'homme du Fo-Kien, du Kouang-Si, de taille plus petite, l'emporte sur les gens du Nord par l'énergie, l'audace, la rudesse. Il est plus turbulent, plus porté aux révolutions, plus xénophobe aussi. Moins purement Chinois que ses frères du Yang-Tseu et du Hohang-Ho, il semble qu'il veuille racheter cette sorte d'infériorité par une manifestation plus violente de son mépris pour le "Barbare" d'Occident. Enfin, la langue primitive a subi de telles transformations que, du Nord au Sud de l'Empire, on voit les patois se multiplier, prendre peu à peu une originalité propre, devenir en un mot de vraies langues, et qu'un Cantonnais ne saurait, sans interprète, comprendre un Pékinois (cf. ce qui s'est passé pour le latin en Italie, en Provence, dans la Gaule du Nord).

Ces contrastes se sont manifestés, dans tout le cours de l'histoire chinoise, par l'esprit de particularisme des diverses régions. Le Chinois n'a jamais eu le sentiment de la patrie. Chaque province se considère comme indépendante des autres. Ce qui se fait hors de chez elle ne l'intéresse aucunement. La vraie cellule sociale, la seule à laquelle le fils de Han soit profondément attaché, c'est la famille. Chaque famille forme un tout qui se suffit à lui-même et s'inquiète fort peu de ce qui advient aux familles voisines. Si des associations se forment entre gens de même

profession (et de telles sociétés sont nombreuses en Chine), elles ont toujours un objet strictement matériel, visant à des fins pratiques, utilitaires, immédiates. La masse du peuple demeure donc profondément indifférente aux changements politiques, et la forme de gouvernement qu'on peut lui imposer est le moindre de ses soucis.

Le gouvernement n'a jamais rien fait du reste pour créer, puis entretenir le sentiment national. Dans l'ancien Empire, l'Empereur était virtuellement le maître absolu de ses sujets innombrables. En fait, il n'intervenait point dans leurs affaires, et les gouverneurs de provinces, ou vice-rois, détenaient chacun dans la limite de son territoire la réalité du pouvoir. Comme ils ne recevaient qu'un traitement infime, ils vivaient forcément, eux et leurs sous-ordres, d'exactions, de concussions que le Chinois acceptait comme un mal nécessaire, mais qui n'étaient point faites pour lui inspirer le respect des agents de l'autorité et lui démontrer la nécessité de leur existence. Aussi évitait-il soigneusement tous rapports avec eux ; au besoin il s'assurait contre leurs caprices par le paiement d'une indemnité annuelle fixée d'un commun accord entre les parties !

De là la facilité avec laquelle les Chinois se plièrent fréquemment au joug étranger, et acceptèrent, par exemple, la suprématie Mandchoue. De là aussi les tentatives si nombreuses, et souvent heureuses, des vice-rois, des généraux, pour échapper à toute ingérence du pouvoir central ; de là les révoltes, les proclamations d'indépendance, les guerres intestines provoquées, non point comme chez nous, en 1789, par la volonté consciente de tout un peuple, mais par quelques ambitieux qui savent mettre à profit le vieil esprit particulariste des provinces et comptent sur l'apathie de la masse. Depuis 1912, l'anarchie règne dans les 18 provinces. Le vieil Empire a fait place à une jeune République dont quelques chefs de bandes se disputent la direction. L'antagonisme du Nord et du Sud facilite leurs compétitions dont l'objet le plus clair paraît être jusqu'ici la mise au pillage des ressources du trésor. Que sortira-t-il de ces troubles ? Verrons-nous la Chine se disloquer, comme l'Autriche-Hongrie, comme la Russie, en Etats indépendants ? Ou bien, à défaut de véritable sentiment national, les fils de Han trouveront-ils, dans la communauté des traditions, de la religion, des mœurs, de la civilisation, un élément d'union assez fort pour maintenir, vaille que vaille, une cohésion durable ? C'est le secret de l'avenir.

L'AME CHINOISE. ✿✿ L'Européen, débarquant en Chine, est d'abord et surtout frappé par des détails extérieurs, des façons d'être et d'agir fort différentes de celles à quoi il est accoutumé chez lui. Il les trouve généralement incompréhensibles, absurdes ou grotesques, et la signification prise en français par le mot " chinoiserie " traduit assez exactement cette impression. Il va de soi que le Chinois porte sur nous des jugements du même ordre. L'usage de la natte (du reste d'introduction récente, puisque les Mandchous ne l'imposèrent à leurs sujets chinois que dans le cours du XVIIe siècle), la mutilation des pieds chez les femmes, les goûts culinaires du fils de Han, sa façon de manger, de se vêtir, de se loger, son écriture qui nous semble — et qui est réellement — si prodigieusement incommode, ses superstitions, les mille détails de sa vie domestique, tout cela lui paraît parfait, et il nous plaint ou nous raille parce que nous ignorons ce qu'il sait, lui, depuis tant de siècles.

En fait, ces détails extérieurs sont bien peu de chose, et peu importent les jugements, du reste fort variables suivant les individus, que l'on émet sur eux. Il en est autrement du caractère chinois, de l'âme chinoise, des qualités et des défauts propres au fils de Han. Il faut les bien connaître pour savoir avec quelque chance de vérité comment il comprend la vie, apprécier ce qu'il a fait dans le passé, deviner ce qu'il fera dans l'avenir.

Ses qualités d'abord : elles sont nombreuses et chacun s'accorde en général à leur rendre hommage : grande ingéniosité plutôt que véritable intelligence, aptitude au commerce, politesse presque excessive, patience étonnante qui fait accepter avec un calme parfait les pires adversités, honnêteté scrupuleuse dans les transactions commerciales conclues avec des étrangers, sobriété, ardeur au travail, résistance à la fatigue et à la douleur, gaieté foncière qui se traduit par l'ardeur avec laquelle il s'adonne à des jeux enfantins (lancement de pétards, cerfs-volants, illuminations) et la faculté d'oublier promptement les misères au moindre sourire de la fortune ; horreur de la violence (dans la grande ville de Han-Kéou, peuplée d'un million d'habitants, des années entières se passent sans qu'un meurtre soit signalé) ; tendre amour pour les enfants, surtout les garçons que l'on ne frappe jamais ; bons traitements donnés aux animaux, etc. Ce sont là de précieuses qualités que le Chinois est souvent bien loin de trouver au même degré chez ceux qui prétendent être ses éducateurs et qui expliquent pour une large part, si elles ne les justifient pas complètement, le dédain ou le mépris dont il fait preuve à l'égard du " Barbare " étranger.

Mais cette belle médaille a son revers et les défauts du Chinois, qui ne sont pas moindres que ses vertus, anihilent, à son dam, leurs effets les plus utiles, gâtent ou paralysent ce qu'il y a de meilleur en lui.

Le plus grave de tous, celui dont découlent tous les autres, est son orgueil. Le fils de Han est dominé par l'admiration sans contrôle, le respect le plus absolu du passé, de son passé. Il a eu de fort bonne heure une civilisation très avancée. Nous savons qu'il connut, bien avant les Européens, le papier et l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole. La morale que lui donna Confucius, 500 ans avant le Christ, ne le cède en rien à la nôtre. Il fut capable, autrefois, de construire des ouvrages prodigieux : Grande Muraille, Grand Canal, routes et ports, digues contre les débordements des fleuves, travaux d'irrigation,

etc., comme aussi de produire des œuvres d'art d'un goût raffiné (bronzes, soieries, laques, porcelaines). Les plus grands de ses Empereurs ont dominé sur plus de la moitié de l'Asie, et la masse des États directs ou vassaux qui relèvent de Pékin couvre 11 000 000 de kilomètres carrés, — plus que l'Europe. Tout cela le Chinois le sait plus ou moins vaguement. Il en tire une incommensurable fierté qui le conduit à prendre en pitié tout ce qu'ont fait les autres hommes. Cet orgueil, ce respect aveugle du passé ont pour naturelle conséquence l'esprit de routine, l'apathie, l'horreur des nouveautés, qui sont les caractéristiques essentielles de sa civilisation présente : " Tenons-nous-en à ce qu'ont fait et connu nos pères, cela seul est bon. " Malgré son ingéniosité et une dose réelle d'intelligence, il s'est arrêté de lui-même dans la marche vers le progrès, et s'est figé, depuis deux mille ans, dans l'exacte répétition des gestes accomplis par les ancêtres. Il n'a jamais cherché à améliorer ses méthodes de culture, à perfectionner son outillage, à se donner une demeure plus confortable, à modifier son vêtement.

Riches et pauvres habitent des demeures, souvent pittoresques, mais où l'on gèle l'hiver parce qu'elles sont ouvertes à tous les vents. Ils s'habillent uniquement de cotonnades et de soieries, taillées sur des modèles immuables, et n'ont point songé à utiliser les laines des nomades leurs voisins ; quand il fait froid, ils se contentent d'accumuler sur eux toute leur garde-robe. Leurs charrues, leurs jonques, leurs brouettes, leurs chars, leurs ustensiles de ménage sont les mêmes qu'au temps des premiers Empereurs. L'orgueil, la routine, entretenus par tous ceux qui en profitent, bonzes et lettrés, ont tué l'esprit d'initiative, supprimé toute imagination créatrice.

Incapable de faire des réserves, de prévoir l'avenir, de prendre des précautions contre ses surprises, le fils de Han vit au jour le jour dans l'indifférence la plus complète pour ce qui n'est pas l'heure présente. Un danger est-il à craindre ? il ne songe même pas à s'en prémunir, à faire le geste le plus simple ; il compte vaguement sur le " dragon ", sur la chance, et si le malheur se produit, il l'oublie vite, n'en tire aucune leçon profitable.

Autres résultats funestes de son respect pour le passé : l'ignorance complète de ce qu'est la science, ignorance qui est bien, en dernière analyse, la cause la plus immédiate de sa longue stagnation. Il manifeste cependant le plus vif désir de s'instruire et l'on sait que le " lettré ", l'homme qui a passé avec succès un grand nombre d'examens, peut, quelle que soit son origine, aspirer aux plus hautes fonctions. Mais son éducation est demeurée exclusivement littéraire, et dans les examens qui en sont la consécration tout est donné à la mémoire, rien au jugement. L'écriture, à elle seule, est d'une telle complication que l'étude de l'alphabet (plus de 40 000 caractères) remplit la vie presque entière d'un lettré ! Il y ajoute la lecture de quelques-unes des œuvres des très anciens poètes et philosophes. Et dans la persuasion où il se trouve qu'on ne saurait faire mieux qu'ils n'ont fait, il ne cherche pas à créer à son tour, mais se contente de commenter à l'infini les textes sacro-saints.

En histoire, en géographie, en médecine, en mathématiques, en sciences physiques et naturelles... en tout, il est resté d'une ignorance qui stupéfie. Il n'a jamais découvert ce qu'étaient l'eau et l'air, ce que recélaient mille choses placées à portée de sa main pour développer son bien-être, accroître sa richesse. Bien plus, ses capacités cérébrales se sont atrophiées peu à peu. Trop de siècles de culture littéraire stériles pèsent sur lui. Il manque d'idées générales, ne sait pas analyser, encore moins synthétiser. Il est incapable même d'une attention un tant soit peu prolongée. Placé en face des inventions européennes, son manque absolu de jugement ne lui permet pas de les comprendre. " L'électricité, la vapeur, dans leurs applications, lui apparaissent comme très éloignées d'une conquête de l'esprit, d'une élaboration cérébrale. Elles ne l'étonnent même pas. Elles tiennent du savoir de l'alchimiste, de l'astrologue, d'un magicien plus roué que le sien, mieux inspiré par les esprits ; c'est le hasard qui nous a favorisés, le dragon bienfaisant ; c'est *une trouvaille*. La genèse de telles acquisitions lui échappe complètement, et l'incrédulité commence quand on lui affirme que l'exécution de pareilles œuvres implique la nécessité absolue d'étudier les livres. " (Dr Legendre.)

Les qualités mêmes que nous lui reconnûmes tout d'abord apparaissent souvent comme plus apparentes que réelles. Sa patience, son égalité d'humeur, sa gaieté ne sont souvent qu'une forme de l'égoïsme. Il ne fait pas un pas, pas un geste pour venir en aide à son voisin en péril, au besoin il s'en égaie et prend le malheur d'autrui comme thème à de joyeux brocards. Il est sobre, il est vrai, et ignore en général les boissons alcooliques, mais il s'adonne avec passion à l'usage de l'opium, dont les effets ne sont pas moins pernicieux. De plus, s'il mange peu et mal, c'est qu'il est pauvre, d'une pauvreté incroyable, insoupçonnée en Europe. Dès qu'il le peut, il dévore comme un goinfre, jusqu'à la congestion. Le repas est la grande affaire pendant laquelle nul ne doit être interrompu : " En vous saluant, le Chinois vous dit : Enrichis-toi et augmente ton ventre ". Si vous êtes son invité, après le repas il vous questionne : " Avez-vous mangé à en être gonflé ? " Si, dans certaines circonstances, il travaille dur sous l'aiguillon de la nécessité, il manifeste, chaque fois qu'il le peut, le goût le plus vif pour le farniente absolu. Tout prétexte lui est bon pour quitter l'ouvrage en train, et l'ouvrier chinois connaît depuis longtemps la journée, non pas même de huit

heures, mais de six ou de cinq ! Bien que naturellement adroit, il est d'une négligence, d'une inattention telle que son travail — infime comparé à celui de l'ouvrier blanc — est par surcroît souvent grossier, rarement achevé. Depuis bien longtemps du reste, la débilité physique, considérée comme la preuve la plus manifeste de la supériorité intellectuelle, est érigée en honneur. Le fils de Han répugne étrangement à tout effort qui n'est pas de nécessité stricte, et, dès qu'il le peut, il cesse presque absolument de se mouvoir. S'il traite ses enfants avec bonté, s'il vénère son père comme un dieu, il n'hésite pas, en cas de disette, à vendre les uns, à laisser l'autre mourir de froid devant sa porte close. Quant à sa femme, il a pour elle infiniment moins d'égards que pour son buffle ou son porc. La violence lui répugne et il tient le métier de soldat pour le plus vil qui soit. Il est capable cependant de révoltes terribles où il se livre aux excès de la cruauté la plus effroyable. Cet homme si doux a fait de la torture un art où nul ne le peut surpasser ! — Prodigieusement économe, usurier-né, il n'hésite pas à perdre en quelques heures de jeu ce que des mois de travail lui auront permis d'amasser. Sa religion, ses traditions magnifient l'œuvre de l'agriculture ; l'Empereur lui-même traçait chaque année quelques sillons. Pourtant à peine un Chinois a-t-il passé quelque examen qu'il affiche le plus absolu mépris pour le travail manuel et laisse croître très longs ses ongles protégés par un étui d'argent !

Et que dire de son impudeur légendaire, de l'effroyable saleté au milieu de laquelle il vit, de la lâcheté dont il fait preuve en tant de circonstances, de son indiscipline, fille à la fois de la pusillanimité et de l'orgueil, des compromissions, des bassesses, des procédés délictueux ou l'entraîne son désir de " sauver la face " à tout prix !

Religieux ? Le Chinois ne l'est guère. Il a cependant trois religions officielles qu'il peut pratiquer à la fois : le confucianisme, le taoïsme (doctrines de Confucius et de Lao-Tsé qui vécurent en Chine au Ve siècle avant l'ère chrétienne) et le bouddhisme venu de l'Inde au IVe siècle de notre ère. Mais les doctrines morales et dogmatiques de ces trois religions n'ont plus de signification pour lui. " Le fils de Han ne croit plus à la divinité : après l'avoir tant invoquée en vain, il a perdu confiance en elle. Il l'a jugée trop capricieuse, trop inconstante, châtiant à tort et à travers, ayant encore moins que lui le sens de la justice. Il s'est donc affranchi de la tyrannie des dieux, les a assimilés à de simples humains qu'il récompense ou châtie selon qu'il est satisfait ou mécontent de leur action. " (Dr Legendre.)

Cependant, son ignorance complète de la science maintient en lui une foule de superstitions. " Il n'a jamais pu s'affranchir de tout le cortège d'étranges explications que ses ancêtres donnèrent aux phénomènes naturels ; et le mandarin aussi bien que le coolie sont en proie aux mêmes terreurs de l'inconnu mystérieux. " De là l'importance du culte des ancêtres — au fond la seule religion du Chinois, — la crainte des vengeances que les morts peuvent tirer des vivants, la croyance aux jours fastes et néfastes, au Dragon, mille précautions puériles ou absurdes prises contre les caprices des " esprits " ; de là aussi l'influence du sorcier, du géomancien, du bonze qui connaissent les formules magiques. L'ensemble de ces croyances, de ces pratiques superstitieuses rappelle étonnamment la religion romaine avec, cependant, un scepticisme plus général et beaucoup moins de gravité dans l'accomplissement des rites !

Il faut mettre à part les Chinois musulmans et chrétiens. L'islam, introduit par les Mongols, compte environ 10000000 de sectateurs, particulièrement nombreux dans les provinces de l'Ouest : Yunnan, Kan-Sou, Tché-Li. Plus hardis, plus fanatiques que leurs frères bouddhistes, ils forment un élément turbulent dont les révoltes ont à maintes reprises ensanglanté l'Empire. Les chrétiens (1700000 catholiques, 500000 protestants), groupés autour des nombreuses missions répandues dans toutes les provinces, pourraient apporter une précieuse collaboration à l'œuvre de modernisation entreprise par les Européens.

LES EUROPÉENS EN CHINE. ⌀⌀ Si le Chinois avait pu continuer à vivre dans le " splendide isolement " où il se complut durant tant de siècles, il n'est point de raison pour que des modifications, même minimes, se soient produites dans un organisme fort imparfait sans doute, mais qui avait le mérite d'exister par ses propres forces, de se suffire à lui-même sans le secours d'aucun élément étranger. Seulement si la Chine n'avait pas besoin des " Barbares ", ceux-ci avaient besoin d'elle ; et c'est à coups de canon qu'ils surent le lui démontrer.

Les Anglais, les premiers, lui firent la guerre pour déverser chez elle l'opium que produisait l'Inde. Plus tard, toutes les grandes puissances obtinrent le droit de commercer librement dans un certain nombre de cités. Puis elles se firent céder dans plusieurs de ces villes (Chang-Haï, Han-Kéou, etc.) des terrains où leurs nationaux s'établirent avec tous les privilèges de l'exterritorialité. Enfin, elles en vinrent à considérer la Chine comme un domaine colonial à partager. La Russie s'installa en Mandchourie et à Port-Arthur ; l'Angleterre à Hong-Kong, puis à Weï-haï-Weï ; l'Allemagne à Kiao-tchéou ; la France à Kouang-Tchéou-Ouan. On délimita des sphères d'influence, on commença la construction des chemins de fer, l'exploitation des mines par des compagnies étrangères, avec des capitaux et des ingénieurs étrangers.

Mais une double résistance, d'abord chinoise puis japonaise, ne tarda pas à se dresser contre cette emprise de l'étranger blanc. Les Chinois s'insurgèrent contre des ambitions qui ne tendaient à rien moins qu'à faire de leur pays une colonie d'exploitation pour le plus grand



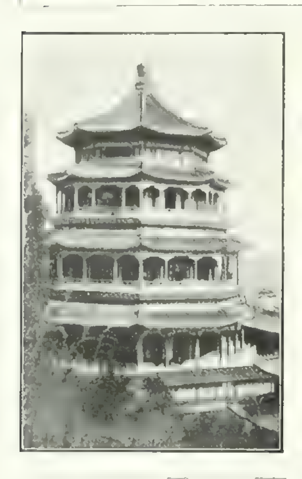
ARC DE TRIOMPHE SUR LA ROUTE DE YUNNAN-SEN A TCHAO-TOUNG-FOU. *De tels monuments sont fort communs en Chine; on les rencontre aussi bien à l'intérieur des villes que dans les campagnes les plus reculées. Les plus beaux datent presque tous d'époques fort anciennes, alors que la Chine dirigée par de puissants Empereurs se livrait [illegible] d'art. Les lignes courbes [illegible] dans toutes les constructions chinoises s'expliquent par la croyance à l'influence [illegible] par les règles du "Feng-Chouei", et qu'il faut se hâter [illegible] des esprits méchants.*



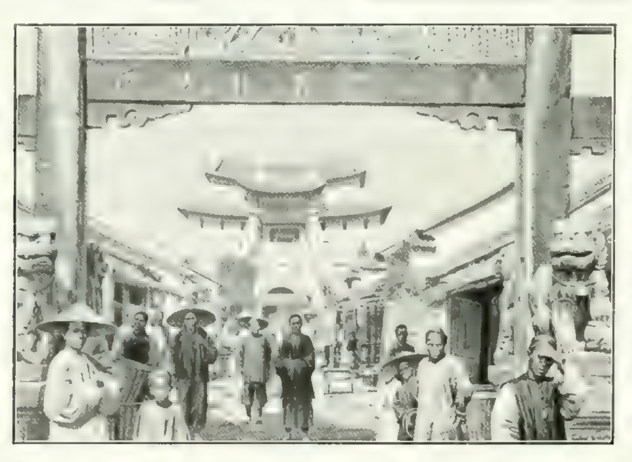
LE SI-KIANG ENTRE SAM SHUI ET WOUTCHÉOU. *Le fleuve arrive près du terme de sa course. Ses eaux profondes et lentes s'ouvrent à la grande navigation qui a pour point de départ Canton et Hong Kong. Sur ses rives, les rizières se mêlent aux bananeraies, aux champs de canne à sucre et de coton.*



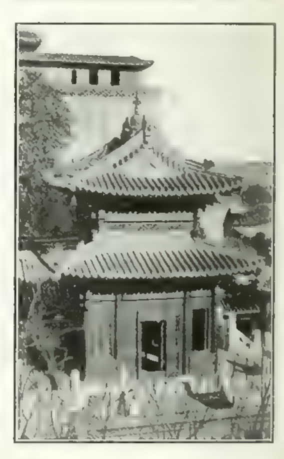
CIRQUE CALCAIRE A LOU-VAN TCHÉOU. *Type de paysage dans les montagnes du Yunnan. Toute la Chine de l'Ouest et du Sud est couverte de chaînes et de massifs, généralement déboisés, hauts de 1 000 à 3000 mètres, et qui contrastent avec les immenses plaines alluviales du Nord et du Centre.*



PAGODE DU PALAIS D'ÉTÉ. *L'un des plus précieux spécimens de l'art chinois, échappé au pillage et à l'incendie de 1860.*



KONG-YANG-FOU : PORTE PRINCIPALE. *La plupart des villes chinoises sont entourées — comme nos cités du Moyen Age — d'épaisses murailles de briques ou de pierres. On y pénètre en franchissant quelques portes monumentales, élégamment surmontées d'un corps de bâtiment couvert d'un double toit recourbé.*



PAGODE DE BRONZE. *Élevée par l'Empereur Kien loung dans le parc de Wan-chou-chen, près de Pékin.*



[illegible] *artificielle est indispensable en Chine,* [illegible] *saison sèche se prolonge pendant six mois* [illegible] *jusqu'au niveau de leurs champs, par* [illegible] *que meut une roue.*



UN VILLAGE DANS LA CHINE DU CENTRE. *Les petites maisons uniformes s'alignent aux bords de la rivière où les barques apparaissent fort nombreuses. Nous sommes, en effet, ici dans le bassin du Yang-Tseu, à peu de distance de Chang-Haï, et le réseau ramifié des cours d'eau facilite les transports par sampangs.*

profit des étrangers. L'insurrection des Boxers (1900), faite avec la complicité du gouvernement, traduisit la haine profonde que le peuple nourrissait contre les " diables d'Occident ". La défaite des Boxers par des troupes interalliées induisit la Chine à changer de méthode ! Beaucoup de Chinois, ayant voyagé en Europe, en Amérique, au Japon, reconnurent la nécessité de moderniser le vieil Empire caduc. Ils apprécièrent l'utilité des inventions scientifiques. Seulement ils énoncèrent nettement leur prétention de se réformer eux-mêmes à leur façon en se passant de toute direction étrangère. Leur programme fut de racheter toutes les concessions déjà consenties, chemins de fer, mines, usines, etc., de supprimer les zones d'exterritorialité et de procéder à la mise en valeur des ressources latentes de leur pays. " La Chine aux Chinois ", tel fut dès lors, tel est présentement leur mot d'ordre.

Malheureusement pour la Chine, elle a, dans le Japon, un voisin qui la surveille de près. Les Nippons collaborèrent d'abord aux entreprises européennes contre les fils de Han. Ils obtinrent pour leur part Formose, les îles Pescadores, la Corée. Puis ils se posèrent en défenseurs des peuples jaunes, écrasèrent les Russes et... recueillirent leur succession à Port-Arthur qui leur appartient, dans la Mandchourie du Sud où ils agissent en maîtres. La Grande Guerre leur permit de s'installer momentanément à la place des Allemands sur les côtes du Chan-Toung. Leurs commerçants affluèrent dans l'Empire (en 1919 on comptait, en Chine, 171 000 Japonais en face de 13 000 Anglais, 6 500 Américains, 4 400 Français, 1 300 Allemands, 4 000 Belges, Portugais, Suisses, Italiens, etc.). Leurs navires à vapeur ont pris dans les ports maritimes et fluviaux une place prépondérante. C'est dans leurs écoles que vont de préférence s'instruire les jeunes Chinois. Ils sont évidemment mieux faits que quiconque pour comprendre l'âme chinoise, connaître ses aspirations. Si la Chine ne peut se transformer seule, comme elle le croit ou feint de le croire, le Japon doit être son guide — et, qui sait ? devenir son maître. Or, il apparaît avec évidence que la Chine est incapable de se moderniser par ses seuls moyens. Modifier l'âme d'un peuple de 300 000 000 d'hommes est une tâche qui dépasse singulièrement les forces des quelques Chinois assez européanisés pour en concevoir la nécessité. Sans doute, parmi les commerçants en contact avec les étrangers, parmi les anciens immigrants, on trouve déjà nombre de fils de Han acquis aux idées nouvelles. Le peuple lui-même utilise volontiers chemins de fer et bateaux à vapeur. Cela veut-il dire qu'il est dès à présent capable de les construire, de les diriger ? A-t-il les capitaux indispensables ? Les habitudes ancestrales de vénalité, l'incapacité des administrations permettent-elles d'avoir confiance en des entreprises montées par des Chinois seuls ? Jusqu'ici tout ce qui est moderne en Chine est l'œuvre des étrangers. S'ils disparaissaient, leur œuvre risque de disparaître avec eux. Cela le Japon le sait. Son double jeu consiste à persuader de cette vérité les chefs de la jeune République, tout en se réservant pour lui seul le riche profit attaché aux fonctions d'éducateur. La Chine aux Chinois, rien de mieux, mais par — et pour — les Nippons.

LES VILLES. La grande majorité de la population vit dispersée dans d'innombrables villages ou gros bourgs semés au milieu des champs. Cependant les villes populeuses ne manquent pas en Chine. On leur accorda même longtemps un chiffre d'habitants très supérieur à ce qu'il paraît être en réalité. Les villes couvrent en effet, presque toutes, une surface considérable ceinte de murailles crénelées. Mais, à l'intérieur de l'enceinte, des espaces vides, des jardins, des champs, des mares boueuses occupent une notable portion de la zone urbaine. Beaucoup d'entre elles renferment de précieux monuments : temples, pagodes, palais, pavillons et ponts de marbre délicatement sculptés, qui demeurent comme le vivant témoignage de leur grandeur passée. Tout cela trop souvent, faute d'entretien, se lézarde, s'effrite, s'écroule. Les rues étroites, pleines de trous fangeux, d'immondices innommables dont nul n'a cure, s'encombrent par surcroît d'une foule d'échoppes, de boutiques en plein vent. Les enseignes en papier, peint de couleurs vives, s'agitent sous le vent de mousson. Boue infecte et puante, épaisse de deux pieds, poussière jaune également nauséabonde alternent suivant les saisons. Seuls font exception les quartiers européens des cités ouvertes aux étrangers.

Tout le jour grouille la foule des petits marchands, des vendeurs de comestibles, des barbiers ambulants, mêlés aux chiens, aux porcs qui se vautrent dans les amas de détritus entassés devant chaque porte. Les mendiants, groupés en corporation, étalent leurs plaies hideuses. Des prestidigitateurs, remarquablement adroits, groupent autour d'eux la foule émerveillée ; plus loin, c'est l'" aède ", le " conteur ", qui charme de ses récits un cercle d'auditeurs attentifs. Coolies aux côtes saillantes, ployant sous d'énormes fardeaux, ânes, mulets, chameaux en longues files se fraient difficilement un passage. De temps à autre, le cortège d'un mandarin hissé majestueusement dans sa chaise laquée, tendue de soie, s'ouvre un chemin, à grands renforts de coups de bâton équitablement distribués sur bêtes et gens. Et de partout s'élève ce " parfum " inoubliable, fait de matières en décomposition, de viandes pourries, de fritures extraordinaires, de tous les résidus humains, animaux, ou végétaux, chauffés par l'ardent soleil, ce parfum auquel les fils de Han sont si parfaitement habitués que les plus riches, les plus lettrés d'entre eux n'y prêtent pas plus d'attention que le dernier des paysans ! Quand vient la nuit, partout s'allument les lanternes multicolores ; les gargotes s'emplissent non moins que les luxueuses maisons de thé ; et dans la griserie des fumées d'opium, dans la trouble atmosphère des maisons de jeu, le fils de Han achève une journée qui fut souvent bien misérable, mais dont il a déjà perdu le souvenir.

Pékin (la résidence du Nord) occupe une situation fort excentrique par rapport à l'ensemble de l'Empire. Des considérations stratégiques la firent cependant choisir de très bonne heure comme capitale. Il fallait faire face aux nomades du désert, sans cesse menaçants, et les Empereurs tenaient à ne pas s'éloigner des frontières. (Des considérations du même ordre ne poussèrent-elles point les derniers Empereurs Romains à prendre comme capitale Milan d'abord, puis Trèves et Constantinople ?) De plus, " Pékin se trouvait à distance respectable des foyers insurrectionnels du Sud, qui perdent leur force en rayonnant vers le Nord et s'éteignent avant d'em-

braser la cité des Fils du Ciel." Elle fut conquise cependant par les Mandchous, et trois villes se succèdent dans sa vaste enceinte (33 kilomètres, à peu près autant que Paris) : la chinoise, la mandchoue ou la tartare, puis la cité interdite où résidait l'Empereur. Malgré la présence des principaux organes du Gouvernement, des légations étrangères, malgré les voies ferrées qui y aboutissent, Pékin est loin d'avoir l'activité de tant d'autres villes chinoises et ses 650 000 (?) habitants remplissent mal l'immense espace circonscrit par ses hautes murailles.

A l'Ouest de Pékin, Kalgan, terminus d'une voie ferrée, est le point de départ des caravanes qui se rendent en Sibérie à travers la Mongolie orientale. Taï-Yuan (200 000 habitants), dans le Chan-Si, se trouve au centre d'un des plus riches bassins houillers de l'Empire. A l'Est, Tien-tsin, reliée au golfe du Tché-li par un bras du Peï-Ho, sert de débouché à tout le bassin du Hohang-Ho. C'est, après Chang-Haï, le plus grand port de la Chine avec huit concessions étrangères, des banques, l'électricité, des tramways, des journaux nombreux, des hôtels confortables, de beaux magasins. On lui attribue de 800 000 à 1 200 000 habitants.

Dans le Chan-Toung, riche province du plus bel avenir, aux enclaves encore étrangères de Kiao-tcheou (japonais) et de Weï-haï-Wei (anglais), s'ajoutent, comme cités importantes, les ports chinois de Tchefou, de Tong-tcheou sur la rive Nord de la péninsule, puis Tsinan, près du Hohang-Ho.

La plaine du Nord, couverte de villages et de petits marchés agricoles, a peu de centres urbains dignes d'être mentionnés. A l'Ouest seulement, sur les routes qui mènent au Tibet par la vallée du Weï-Ho, apparaissent quelques cités d'importance, soigneusement closes dans leurs murailles de briques : Si-ngan et Lan-Tcheou (de 400 000 à 600 000 habitants ?), capitales des provinces du Chen-Si et du Kan-Sou.

Par contre, la vallée du Yang-Tseu se prêtait merveilleusement au développement des grandes agglomérations grâce à la richesse du sol, à la remarquable densité des populations, surtout à l'importance du réseau fluvial. Chang-Haï (1 000 000 habitants), débouché maritime de la vallée, est à la fois le premier port de la Chine (Hong-Kong mis à part), un centre industriel très actif et la cité la plus européanisée, grâce à la vitalité des colonies étrangères. Hang-tcheou (700 000 habitants), décrite avec tant d'enthousiasme par Marco Polo sous le nom de Quing-Say (200 000 habitants), Sou-tcheou (500 000 habitants), Tchang-Kiang (150 000 habitants), Nan-Kin (370 000 habitants), l'ancienne capitale de la Chine du Sud, furent célèbres autrefois par leur luxe, leur élégance. Elles souffrirent énormément de l'insurrection des Taïpings, mais ont repris depuis lors une remarquable activité.

En remontant le Yang-Tseu par Wou-Hou (120 000 habitants) on arrive au Houpéi, le cœur de la Chine, au point de croisement des voies ferrées et des voies d'eau qui y convergent de toutes parts. La triple ville de Han-Kéou, Han-Yang et Wou-tchang compte plus de 1 500 000 d'habitants. Déjà pénétrée d'influences étrangères, accessible aux navires de mer, emporium de tout le bassin du grand fleuve, en relations par voie ferrée avec Pékin et bientôt avec Canton, à proximité de gisements houillers et ferrugineux, Han-Kéou paraît des mieux adaptée pour établir peu à peu la fusion indispensable entre la vieille civilisation chinoise et la culture étrangère. Elle peut et elle doit devenir l'une des places de commerce et d'industrie les plus considérables du monde. Nan-Tchang (300 000 habitants), dans la province du Kiang-Si, Siang-tan (200 000 habitants), et Tchang-tcha (150 000 habitants), dans celle du Hou-Nan, complètent, avec nombre d'autres cités d'importance un peu moindre, la série des entrepôts où se concentrent thé, soie, coton, riz, porcelaines, etc., produits par ces riches régions.

A l'Ouest, la province du Sseu-Tchouen, l'une des plus vastes de l'Empire, est considérée comme la plus peuplée, la plus abondamment fournie de ressources agricoles et minières, l'une des plus saines aussi. Mais elle est encore d'accès peu aisé par la voie unique du haut Yang-Tseu que remontent péniblement jusqu'à Tchong-King et Soui-fou les jonques tirées à la cordelle. L'amélioration des conditions de navigabilité et la construction de voies ferrées unissant Han-Kéou à Tcheng-tou (400 000 habitants), capitale de la province, permettront seules de mettre complètement en valeur cette région demeurée jusqu'ici trop excentrique à la vie chinoise.

Les provinces du Sud, couvertes de montagnes peuplées en partie de tribus barbares, et de densité faible, comptent peu de grandes villes. Les plus notables s'échelonnent sur la côte : Fou-tcheou (1 000 000 ? d'habitants avec sa banlieue), Amoy (130 000 habitants), exportent le thé du Fo-Kien. Swa-toou (Chan-Teou) expédie le sucre du Chan-Toung, Canton (900 000 habitants), débouché de la vallée du Si-Kiang, demeura, jusqu'au milieu du XIXe siècle, le seul port chinois où les étrangers pouvaient commercer. Principal entrepôt des soies du Midi, son activité présente, encore très vive, souffre cependant de la concurrence de Hong-Kong, sa voisine.

Cette petite île devint possession anglaise en 1841. Elle compte aujourd'hui près de 400 000 habitants auxquels s'ajoutent les 500 000 indigènes de la presqu'île de Kow-loon, cédée à l'Angleterre en 1861. Victoria, sa capitale, est non seulement l'un des plus grands ports du monde, une cité industrielle (raffineries de sucre surtout) de premier ordre, mais aussi une ville de banques, de

bourse, où les hommes d'affaires, les directeurs de firmes, fixent le cours des denrées et soutiennent de leurs capitaux des entreprises — européennes ou indigènes — dispersées dans tout l'Extrême-Orient. Macao, possession portugaise depuis le XVI[e] siècle, ne joue plus qu'un rôle effacé. A l'intérieur, Wou-tchéou (70 000 habitants) et Koueï-lin (120 000 habitants) dans le Chan-Toung, Koueï-Yang (100 000 habitants) dans le Koueï-Tcheou, Yunnan (40 000 habitants), capitale de la province du même nom et unie au Tonkin par voie ferrée, terminent une énumération qui pourrait s'allonger considérablement s'il nous fallait citer toutes les villes chinoises qui, soit par le chiffre de leur population, soit par leur histoire, soit par leur rôle comme centres de transactions locales, sont comparables aux cités les plus connues des Etats occidentaux.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Les ressources de la Chine apparaissent à la fois d'une extrême richesse et d'une étonnante variété. Non seulement, grâce à la diversité des conditions climatiques, les produits végétaux de la zone tempérée y réussissent non moins bien que les plantes des Tropiques, mais le sous-sol s'y révèle d'ores et déjà, et malgré l'insuffisance des prospections, comme l'un des mieux dotés qui soient au monde en fer, cuivre, houille, zinc, mercure, sel, etc.

Cependant, les fils de Han n'ont su tirer qu'un parti médiocre ou nul de tant de ressources, par suite de leur esprit routinier, de leur manque absolu de prévoyance, de leur mauvaise administration, de leur incapacité physiologique et cérébrale, surtout de leur ignorance complète de ce qu'est la science. Aussi la masse du peuple végète-t-elle misérablement, sans aucunes réserves, jamais assurée du lendemain. La terrible plainte : — " chao-tche, chao-tchouan " — peu à manger, peu pour se vêtir — des misérables n'est que l'expression d'une stricte vérité, et c'est un contraste étrangement pénible que celui de l'extraordinaire pauvreté d'un peuple vivant avec tant de peine sur une terre que la nature combla de tous ses dons.

AGRICULTURE, ÉLEVAGE, FORÊTS. Les deux tiers des Chinois vivent du travail de la terre. Le Nord, les régions élevées du Centre et du Sud produisent le blé, l'orge, le millet, le maïs, le tabac et tous les légumes, tous les fruits de nos climats. Dans les plaines du Centre, les vallées chaudes du Sud, domine le riz. Sur les pentes douces des collines prospèrent l'arbre à thé, le mûrier, le cotonnier (Sseu-Tchouen, bassins du Yang-Tseu et du Si-Kiang, Fo-Kien). La canne à sucre apparaît au Sud de Fou-tcheou. Le pavot à opium, répandu dans toutes les provinces méridionales, tend à disparaître à la suite des mesures rigoureuses prises par le Gouvernement contre la récolte et la vente de la drogue pernicieuse.

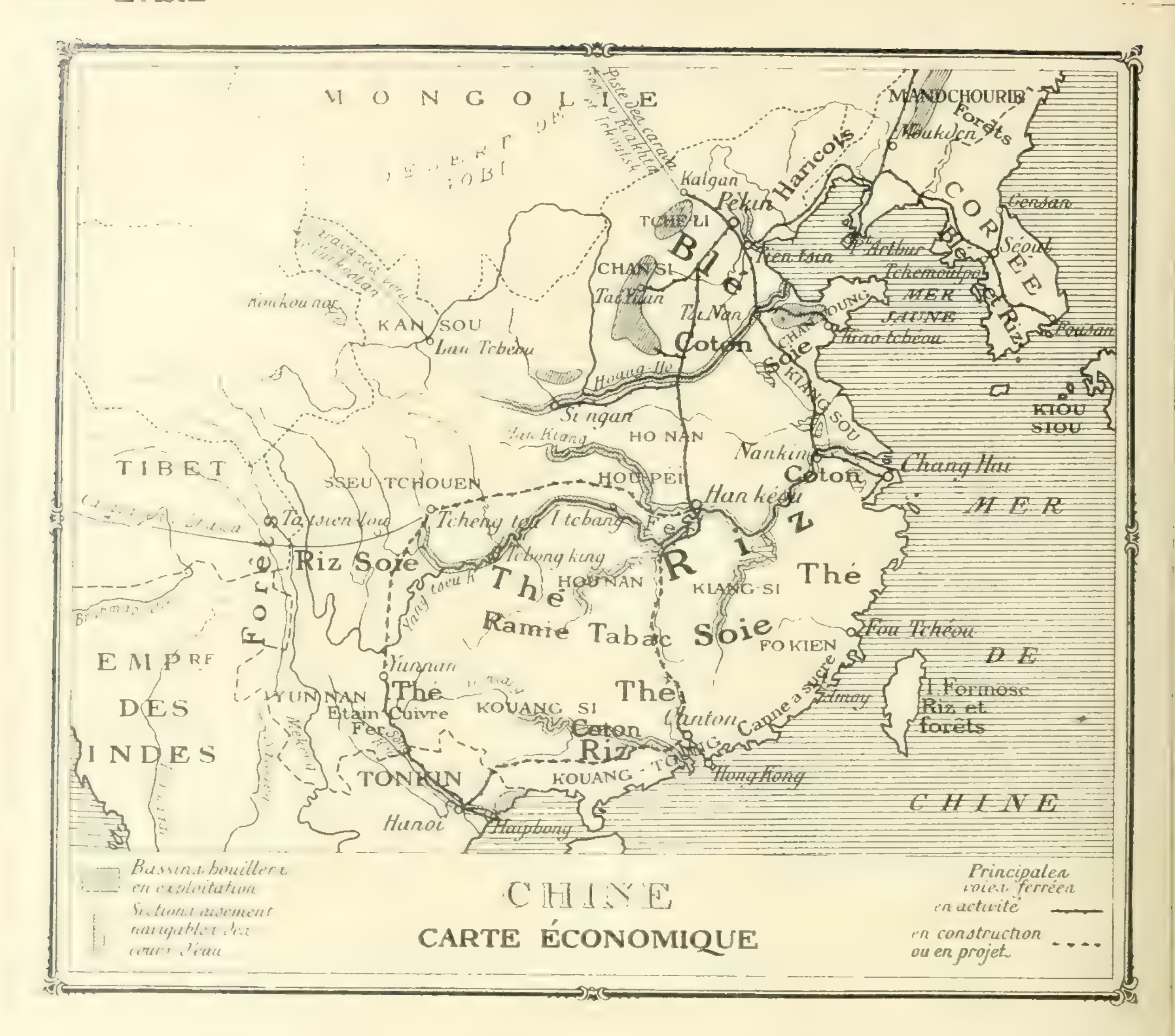
Et il est vrai que le Chinois — presque partout propriétaire de son petit domaine — le cultive avec amour, avec une étonnante minutie, " bien plus en jardinier qu'en agriculteur ". Cependant les résultats obtenus sont médiocres et trop souvent aléatoires, faute d'instruments perfectionnés, d'engrais appropriés (le Chinois ne connaît et n'emploie que l'engrais humain), de savantes sélections, de protection contre le double danger de la sécheresse et de l'inondation. De plus, pour augmenter à tout prix la surface arable, le fils de Han a déboisé sa terre avec une incroyable imprévoyance, traitant l'arbre en ennemi qu'il faut exterminer.

Les funestes résultats de cette déforestation sont multiples. D'abord la Chine souffre du manque de bois de chauffage et de construction. Elle est réduite à utiliser comme combustible — et avec quelle parcimonie ! — les broussailles, les herbes sèches, les tiges de millet et de maïs. De plus, le manque de couvertures arborescentes accentue le régime torrentiel des cours d'eau. Enfin, " avec la disparition de ces grands protecteurs, les couches fécondes de la terre sur les plateaux et les pentes d'immenses régions plus ou moins accidentées ont perdu une grande partie de leur fertilité, quand elles ne sont pas devenues stériles ". Ainsi, bien loin de s'accroître, le domaine agricole a-t-il fort diminué.

Autre erreur non moins grande : l'abandon systématique de tout élevage, en dehors du porc, de la volaille et des animaux indispensables soit au labour, soit au transport. Le Chinois n'admet pas plus la prairie que la forêt, et pour la même raison : nécessité d'économiser la terre arable. Il s'est donc privé de ce gros appoint alimentaire que sont non seulement la chair des animaux, mais le lait, le beurre, le fromage.

Par contre, il faut reconnaître que depuis des millénaires il a élevé la pisciculture à un haut degré de perfection. Fleuves, rivières, canaux continuent d'abonder en poissons de toutes sortes malgré la poursuite acharnée dont ils sont l'objet.

LES MINES ET L'INDUSTRIE. La Chine est depuis longtemps célèbre pour le goût délicat, la perfection de ses industries d'art : porcelaine, cloisonnés, bronzes, bijoux, bois sculptés et laqués, broderies, soieries, etc. Elle en produit toujours, et la région de Kingtetchen, par exemple, dans le Kiang-Si, est une énorme agglomération de petits ateliers familiaux où l'on travaille les porcelaines. Mais on ne crée plus. On se borne à l'imitation indéfinie des modèles anciens. De plus, la nécessité de produire vite et beaucoup pour vendre à bas prix amène, ici comme au Japon, la dispa-



CHINE

CARTE ÉCONOMIQUE

rition presque complète des belles œuvres, résultats d'une longue patience, d'une application soutenue. Aux industries d'art s'ajoute la fabrication d'objets d'usage courant : cotonnades, objets en métal, en bois, en cuir, nattes, feutres, soieries, encre, papier, etc. Tout cela se fait à domicile suivant des procédés archaïques et immuables. Flâneur, paresseux, inattentif, toujours enchanté de lui-même malgré la médiocrité de son travail, le fils de Han arrive à contenter à peu près les besoins très restreints d'une clientèle très pauvre qui se satisfait à peu de frais.

Depuis quelques décades, la grande industrie, introduite par les Européens, a fait son apparition. Elle peut trouver en Chine tout ce qu'il faut en fait de main-d'œuvre et de matière première pour prendre un développement formidable. La main-d'œuvre inépuisable est la meilleur marché qui soit au monde, et cela compense les défauts de l'ouvrier, son faible rendement, son indiscipline, ses " grèves de dignité ". La houille est répandue au point que les seuls filons reconnus dans le Chan-Toung, le Tché-li, le Chan-Si, le Sseu-Tchouen, le Ho-nan, le Yunnan, etc., pourraient suffire à la consommation du monde tout entier pendant plus de mille ans. Le fer, le cuivre, le mercure, le sel gemme, le zinc, l'étain (dans le Yunnan notamment), le pétrole, se rencontrent dans la majeure partie des provinces de l'Ouest et du Sud. Soie, coton, jute, ramie fournissent les matières nécessaires aux industries textiles. Le traitement de la canne à sucre, la fabrication de la farine, des pâtes alimentaires, la décortication du riz, la préparation des huiles, des savons, des bougies, des cigarettes, des mille articles nécessaires à la vie chinoise ou destinés à l'exportation, peuvent être l'objet d'entreprises scientifiquement conduites, largement rémunératrices.

Les résultats présentement acquis, pour intéressants et significatifs qu'ils soient, n'ont encore qu'une importance relativement petite : aciéries d'Han-Yang employant le

charbon de Pinsiang et le fer de Tayé, ateliers de constructions navales de Fou-Tcheou, filatures et tissages de soie et de coton à Chang-Haï et à Canton (45 fabriques, 1 200 000 broches à la fin de 1914), voilà à quoi se réduisent les grandes industries montées à l'européenne. Il y faut ajouter l'extraction de la houille qui, — dans le Chan-Toung, le Chan-Si, le Tché-li surtout, grâce à la construction des voies ferrées et à l'emploi de techniciens étrangers, a passé rapidement de quelques centaines de milliers de tonnes en 1908 à 19 000 000 en 1919 (la même année, la Chine produisit 1 000 000 de tonnes de minerai de fer, 29 000 tonnes d'antimoine, 13 000 tonnes de plomb, 7 000 tonnes d'étain, et 10 000 tonnes de cuivre).

Pour que de pareilles entreprises se multiplient, il faut de toute nécessité des capitaux, des techniciens, des administrateurs compétents et honnêtes. L'Empire du Milieu n'a ni les uns ni les autres. Il prétend cependant se passer des étrangers et dresse devant eux tous les obstacles possibles. Aussi le " péril jaune " conçu sous la forme non pas d'une prépondérance militaire, mais d'une redoutable concurrence faite aux produits européens, n'est-il pas à envisager, au moins dans un avenir rapproché.

LE COMMERCE ET LES VOIES DE COMMUNICATION. De tout temps, et pour des raisons qui se conçoivent aisément, l'intérieur de l'Empire a été le théâtre d'un trafic extrêmement développé. Bien que chaque province, chaque petite région fissent effort pour suffire à leurs propres besoins, elles ne pouvaient se passer absolument des ressources de leurs voisines.

Le fils de Han, du reste, manifeste pour le commerce un goût très vif. La multitude des petits marchands, des trafiquants qui pullulent dans toute ville chinoise étonne l'étranger, non moins que l'insignifiance des affaires qu'ils traitent. Pour les achats en gros et les transports à longue distance nécessitant une mise de fonds assez considérable, les marchands s'associent, car il est assez rare qu'un commerçant ait les capitaux indispensables à de telles entreprises. Les plus aisés des Chinois trouvent par ailleurs dans le prêt usuraire (l'argent rapporte de 2 à 3 pour 100 par mois) un placement exempt de risques qui les dispense de s'exposer aux aléas des opérations commerciales de large envergure. D'autre part, si, dans ses relations avec des étrangers, le commerçant chinois est généralement d'une parfaite loyauté, il n'en va pas de même avec ses compatriotes. L'adultération des produits, la tromperie sur le poids et la qualité (favorisée par le manque de précision des instruments de pesée, la variation des mesures et des poids) sont des pratiques universellement répandues.

Comme dans notre Europe du Moyen Age, on utilise le plus possible les voies d'eau pour le transport des marchandises. Non seulement les grands fleuves et leurs plus longs affluents, mais les petites rivières sont parcourues jusqu'au voisinage de leur source par une flottille innombrable de jonques, sampans, radeaux, barques à fond plat. Seul, il est vrai, le bassin du Yang-Tseu se prête aisément à la navigation fluviale. Dans les plaines du Nord, les montagnes du Sud et de l'Ouest, la barque disparaît remplacée par la charrette, l'animal de bât (mulets, chameaux) ou le portage à dos l'homme. Le Grand Canal, construit par les Empereurs d'autrefois pour unir le Yang-Tseu au Peï-Ho, et faciliter le ravitaillement des provinces septentrionales en riz du Sud, n'est plus utilisable de bout en bout faute d'entretien. Les anciennes routes " impériales ", larges de 12 mètres, soigneusement dallées, pourvues de relais de postes et d'auberges, sont aussi, et pour la même raison, dans un état tel que l'on évite généralement de suivre la chaussée transformée en un dédale de trous fangeux alternant avec d'énormes pierres glissantes.

Dans la plupart des cas le commerce intérieur doit donc se réduire au transport des matières de haute valeur et de peu de poids : opium, soie, nattes de cheveux, thé, produits pharmaceutiques, etc. Les denrées pesantes : houille, minerais, céréales, bois, ne peuvent supporter les frais élevés d'un transport à grande distance. Aussi la Chine, si richement pourvue en mines de charbon et qui en connaît l'usage depuis deux mille ans, n'a-t-elle jamais songé à les exploiter largement. On souffre cruellement du froid à 50 kilomètres d'un gisement d'anthracite, et l'on meurt de faim en cas de mauvaise récolte locale, alors que la province voisine a surabondance de blé ou de riz.

Quant au commerce extérieur il se fit à peu près uniquement, jusqu'au XIXe siècle, par terre avec les régions de l'Ouest : Sibérie, Mongolie, Tibet, Turkestan. Le Chinois, qui excelle à la navigation fluviale, ne fut jamais un marin de haute mer. Ses courses les plus lointaines ne dépassèrent point les Archipels qui bordent son Empire : Japon, Formose, Philippines, Bornéo, et sa flotte se borne aux jonques chargées du cabotage entre les rivages du Sud et ceux du Nord. Par contre, depuis une très haute antiquité, des caravanes parties du Sseu-Tchouen portaient au Tibet du thé, des étoffes, des porcelaines, des objets fabriqués et revenaient avec du musc, de la rhubarbe, des cuirs, de la laine, etc. D'autres, venant du Kan-sou, gagnaient, le Turkestan par le Gobi, le Lob nôr et la vallée du Tarim (voir plus loin). Enfin, de Kalgan à Kiakhta, à travers la Mongolie, les ballots de thé " en briques " s'acheminaient lentement, après deux ans de voyage, au marché russe, à la grande foire de Novgorod.

De ces anciennes routes commerciales à grande distance, si longues, si coûteuses, soumises à tant d'aléas, celle du Tibet est la seule où le trafic ait encore quelque importance, pour des raisons religieuses (pèlerinages à Lhassa) autant qu'économiques. Les deux autres ont cessé d'être fréquentées du jour où les Européens se firent ouvrir les portes de l'Empire.

Depuis cette date, les progrès réalisés ont été grands. Les maisons étrangères établies à Tien-tsin, Chang-Haï, Canton, Hong-Kong, Han-kéou donnent aux opérations commerciales une activité, une ampleur qu'elles ne connaissaient pas. Nombre de Chinois, instruits par leur exemple, secouant la routine qui les paralysait, ont marché sur les traces des " Barbares ". Et de la côte où elle se cantonna tout d'abord, cette renaissance économique se propage à l'intérieur, grace à la navigation à vapeur, aux voies ferrées. Les grands navires calant 6 mètres remontent en trois jours le Yang-Tseu jusqu'à Han-kéou. Des bateaux de tonnage moindre atteignent en quatre jours I-tchang. Au delà, d'I-tchang à Tchong-King, des petits vapeurs franchissent en dix jours (depuis 1910) la distance que les jonques poussées par le vent, la rame, ou tirées à la corde mettaient trente jours et plus à parcourir.

La construction des chemins de fer se heurtait à l'opposition acharnée de la masse du peuple, soit par haine irraisonnée pour tout ce qui vient de l'étranger, soit par calcul, les mandarins redoutant l'emprise des " Barbares " sur les affaires de l'Empire ; les petits commerçants, les porteurs, les bateliers, ces millions d'êtres, qui vivent du portage à dos d'hommes et de la jonque, craignant de voir tarir la source de leurs maigres profits. Cependant, grâce à la complicité des hauts dignitaires, que d'abondants pourboires intéressèrent à de telles entreprises, la Chine a des voies ferrées construites par des sociétés françaises, américaines, belges, allemandes, voire chinoises.

Pékin fut d'abord relié au Transsibérien par Tien-tsin et les lignes de Mandchourie. Puis on songea aux Transchinois qui doit, de Pékin à Canton, traverser le cœur des 18 Provinces. La première partie de la ligne de Pékin à Han-keou ne se heurtait à aucune difficulté technique. Elle fut terminée en 1905 et l'on franchit en vingt-neuf heures les 1 200 kilomètres qui séparent les deux villes. Le tronçon méridional Han-kéou-Canton est encore inachevé. Du Transchinois, des embranchements gagnent à l'Ouest Kalgan, Yi-tchéou, Taï-Yuan, Tso-Tchéou pour desservir les mines d'anthracite du Tché-li et du Chan-Si. De Kaifong une voie longe le Hohang-Ho, atteint Toung-Kouan, au coude du grand fleuve et doit être prolongée jusqu'à Si-Ngan. Dans le Chan-Toung, Kiao-Tchéou est relié à Tsi-Nan. Chang-Haï et Chang-Tchéou communiquent avec Nan-Kin, d'où une voie en construction se dirige à travers les plaines de l'Est vers Tsi-Nan et Tien-tsin. A l'extrême Sud-Ouest, la riche province du Yunnan est, depuis 1910, reliée directement au Tonkin par une voie ferrée française, chef-d'œuvre de hardiesse et d'ingéniosité. Enfin, entre autres voies projetées ou déjà commencées, mentionnons la ligne Han-kéou-Tcheng-tou qui doit arracher le Sseu-Tchouen à son isolement.

Le Chinois a, du reste, vite compris les avantages des transports par vapeur et ses préjugés ont cédé devant les exigences de ses intérêts matériels. Les trains sont assiégés par la foule des voyageurs. Les compagnies de navigation fluviale ne peuvent suffire aux demandes. Tout laisse prévoir que la période d'opposition systématique au progrès a pris fin et que la Chine nouvelle s'engagera de plus en plus résolument sur la voie que lui ont ouverte les " Diables d'Occident ".

Le commerce extérieur est encore peu de chose si l'on songe à la grandeur de l'Empire, à la masse de sa population, à la multiplicité de ses ressources. Cependant il s'est accru avec régularité, passant de 1 000 000 000 de francs en 1895 à 2 500 000 000 en 1906, à 3 700 000 000 en 1913, à 10 000 000 000 en 1919. A l'importation les cotonnades viennent en tête, puis le riz

TABLEAU DU COMMERCE DE LA CHINE

Principales catégories.	Année 1913. (Valeur en H. K. taëls.) (le H. K. taël vaut, au pair, 3 fr. 60).	Année 1919. Valeur en H. K. taëls.
	Importations.	
Cotonnades	194 000 000 de taëls.	209 000 000 de taëls.
Opium	51 000 000 —	246 000 —
Objets en métal	31 000 000 —	56 000 000 —
Riz	20 000 000 —	8 000 000 —
Poisson	14 000 000	11 000 000
Cigarettes	12 000 000	21 000 000
Charbon	10 000 000 —	12 000 000 —
Sucre	8 000 000 —	
etc.		
Totaux	598 000 000 —	1 380 000 000 —
	Exportations.	
Soie grège et soieries	111 000 000 de taëls.	138 000 000 de taëls.
Haricots et tourteaux	55 000 000 —	72 000 000 —
Thé	35 000 000	22 000 000 —
Huiles et graines oléagineuses	24 000 000	21 000 000 —
Coton brut	17 500 000	30 000 000 —
Peaux et cuirs	15 500 000 —	10 000 000 —
Étain	10 000 000 —	8 000 000 —
Nattes	5 500 000	
etc.		
Totaux	423 000 000 —	1 250 000 000 —

PRINCIPAUX CLIENTS

	Année 1913. (Valeur en H. K. taëls.)	Année 1919. (Valeur en H. K. taëls).
Importations venant de :		
Hong-Kong	177 000 000 de taëls.	163 000 000 de taëls.
Japon	125 500 000 —	247 000 000 —
Angleterre	100 000 000 —	64 000 000 —
Inde	50 000 000 —	26 000 000 —
États-Unis	36 000 000 —	110 000 000 —
Russie-Sibérie	22 000 000	5 000 000 —
France	5 000 000 —	4 000 000 —
etc.		
Exportations allant à		
Hong-Kong	119 000 000 de taëls.	131 000 000 de taëls.
Japon	68 000 000 —	195 000 000 —
Russie-Sibérie	45 000 000 —	11 000 000 —
France	42 000 000	34 000 000 —
États-Unis	40 000 000 —	101 000 000 —
Angleterre	15 000 000 —	57 000 000 —
Italie	8 000 000	5 000 000 —
etc.		

Nota. — Il va de soi que Hong-Kong, ville de banquiers, de courtiers, de commissionnaires en marchandises, etc., sert simplement d'intermédiaire entre la Chine d'une part et la France, l'Angleterre, l'Inde, l'Australie, l'Amérique, etc., d'autre part.

(d'Indo-Chine destiné à la Chine du Nord), les objets en métaux, les cigarettes américaines et japonaises, les poissons secs d'Indo-Chine, le charbon bitumineux du Japon, le pétrole d'Amérique, de Bornéo, de Sumatra. L'opium (de l'Inde), qui prenait encore la seconde place sur le tableau des achats en 1913, a disparu presque totalement depuis 1917 à la suite d'une convention conclue en 1911 entre le Gouvernement chinois et la Grande-Bretagne.

Aux exportations, la soie brute ou manufacturée tient de beaucoup le premier rang. Mais déjà la Chine est largement dépassée par le Japon. La vente du thé ne s'accroît plus depuis une quinzaine d'années par suite de la concurrence faite à la Chine par les thés de l'Inde de Ceylan, du Japon, qui plaisent d'avantage au goût des principaux consommateurs : Anglais et Américains. Les haricots " soyas " à l'état naturel, ou en tourteaux connus sous le nom " de fromage de Chine ", le coton brut, les huiles et graines oléagineuses, les peaux et cuirs, l'étain, les nattes, les porcelaines et " chinoiseries " complètent la série des principaux articles exportés.

Parmi les clients de la Chine, l'Angleterre, qui l'emporta longtemps sur tous ses rivaux, est aujourd'hui fortement distancée par le Japon. La marine marchande japonaise a profité de la Grande Guerre pour prendre une place qu'on ne pouvait lui disputer et qu'elle ne perdra plus. En 1919, la part du Japon dans le commerce extérieur de la Chine (importation et exportation réunies) fut de 54 °/o; celle de l'Empire Britannique (y compris l'Inde, les autres colonies anglaises, et Hong-Kong) fut de 24 °/o seulement. Puis venaient les Etats-Unis, en progrès très rapides (18 °/o).et la France (2 °/o).

Nota. — A la Conférence de Washington, qui a pris fin en février 1922, les Japonais se sont mis d'accord avec la Chine pour restituer au Gouvernement de Pékin, les territoires du Chan-Toung, autrefois concédés à l'Allemagne, et que les Nippons occupaient depuis 1914. L'Angleterre a pris de son côté l'engagement de se dessaisir de son enclave de Wei-hai-Wei.

LA MANDCHOURIE

Parmi les dépendances de la Chine, la Mandchourie est la seule qui ait, dès à présent, une réelle, une très grande valeur économique. Tandis que Tibet, Turkestan, Mongolie, par suite, soit de leur altitude, soit de leur situation continentale, se composent à peu près exclusivement de déserts inhabités et inexploitables, la Mandchourie a tout ce qu'il faut pour attirer l'homme. Malgré un climat excessif, tour à tour brûlant et glacé, de plantureuses moissons poussent à merveille dans les plaines fécondes, au sol vierge. L'élevage peut se développer à l'aise dans les steppes immenses aux très hautes herbes. Des forêts denses garnissent encore les pentes des monts. Le sous-sol se révèle comme particulièrement riche en minerais. De plus, trait d'union naturel entre Sibérie, Chine et Corée japonaise, parcourue par les voies ferrées qui conduisent d'Europe à Pékin, à Vladivostok, à Séoul et Fousan, vestibule terrestre des 18 Provinces, la Mandchourie occupe une situation telle que sa possession paraît être également indispensable aux trois grandes puissances extrême-orientales.

La Russie, une fois parvenue aux rives de l'Amour et du Pacifique, devait être fatalement attirée vers les plaines mandchoues. Elle y trouvait des terres pour ses paysans, un champ d'action pour ses hommes d'affaires, un moyen d'accès à des mers toujours libres de glaces, enfin une citadelle d'où elle pourrait surveiller l'Empire du Milieu, lui imposer ses vues politiques et économiques, préparer la mise sous séquestre de cette riche proie. Elle obtint aisément en 1898 la cession de la presqu'île du Kouang-Toung avec les havres de Port-Arthur et de Dalny, puis la cession des voies ferrées transmandchouriennes et des droits de surveillance ou de contrôle qui devaient aboutir assez promptement à l'occupation complète. Mais le Japon, dont les ambitions n'étaient pas moindres, se dressa en face des Slaves. Il les battit sur terre et sur mer (1904-1905), et le traité de Portsmouth, en brisant leur rêve d'hégémonie, attribua leur succession aux sujets du Mikado. Depuis lors, les deux adversaires se sont réconciliés sur le dos de la Chine. Si celle-ci demeure nominalement souveraine des trois provinces : Cheng-King, Ghirin, Héloung-Kiang qui composent le territoire mandchou, les Nippons conservent en toute propriété le Kouang-toung et leur sphère d'influence embrasse tout le Sud du pays.

L'avenir dira si la Chine nouvelle, obligée jusqu'ici d'assister impuissante aux intrigues étrangères, trouvera jamais la force nécessaire pour échapper à l'emprise et secouer ce double joug.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La Mandchourie, appelée par les Chinois Loun-san-tchen (les trois provinces du Nord), couvre environ 940000 kilomètres carrés. Elle forme dans l'ensemble un large couloir orienté du Sud-Ouest au Nord-Est, une sorte de dépression très accentuée entre la chaîne arquée du Grand Khingan à l'Ouest (2500 mètres au point culminant), à l'Est, les arêtes du Chan Aline (2700 mètres environ au Tchang-paï-chan) qui l'isolent à la fois de la Corée et de la province sibérienne de l'Amour. Ce caractère de zone effondrée entre deux massifs de résistance plus grande est bien mis en valeur par l'abondance des phénomènes volcaniques et séïsmologiques. Les roches ignées, très répandues dans le Khingan, couvrent dans le Chan-Aline une surface évaluée à plus de 60000 kilomètres carrés. Cônes, cratères où dorment des lacs, se succèdent comme dans notre Auvergne.

D'autre part, les tremblements de terre ont, à maintes reprises, été la cause de grands désastres que mentionnent les anciennes annales.

Le territoire des trois provinces ne correspond pas exactement aux limites indiquées par la nature. Dans la région septentrionale, la Mandchourie déborde sur le flanc occidental des monts Khingan. Au centre, c'est, au contraire, la Mongolie qui pousse une large pointe jusqu'au voisinage de Kharbin et de Ghirin. Au Sud-Ouest, tout le cours supérieur du Liao-ho est englobé dans la province chinoise du Tché-li.

Très montagneuse au Nord, où le Khingan descend vers l'Amour par gradins étagés, boisés, creusés de profondes gorges et à l'Est, où les contreforts du Chan-Aline se développent en petites chaînes parallèles, la Mandchourie renferme, néanmoins, dans sa partie centrale, des plaines au sol d'alluvion suffisamment étendues pour nourrir une population à forte densité.

Au Sud, ces plaines s'inclinent vers le golfe du Tché-li. C'est le bassin de Liao-ho, "la rivière lointaine", centre de formation et de dispersion de la puissance mandchoue. Le fleuve qui traversa longtemps des steppes à demi-désertiques est irrégulier. Il peut, cependant, en été, dans son cours inférieur, porter des jonques de 2 à 3 mètres de tirant d'eau, et les boues qu'il charrie, construisant un vaste delta, ont rejeté à 50 kilomètres à l'intérieur des terres l'ancien port de Niou-tchouang.

Les plaines du Nord descendent vers l'Amour. Elles sont drainées par le Soungari, long et puissant cours d'eau qui, né dans le Chan-Aline, reçoit à gauche un affluent, la Nonni, venu du Grand-Khingan. Navigables l'un et l'autre sur plus d'un millier de kilomètres, ils constituent une précieuse voie de pénétration et de transit, malheureusement arrêtée par les glaces de novembre à mars.

Sous une latitude qui équivaut à celle de l'Italie et de la France (du 40° au 54° latitude Nord), la Mandchourie a, en effet, un climat continental à forts écarts entre les saisons. L'hiver y est long et très rude. La moyenne de janvier à Moukden (à la même distance de l'Équateur que Naples) est de — 16°, plus basse que celle d'Arkangel ! et les vents violents, qui soufflent de Mongolie ou de Sibérie, accroissent terriblement la rigueur du froid. Le sol gèle à plusieurs pieds de profondeur ; rivières et lacs se couvrent d'une épaisse couche de glace. Mais, après un printemps très court sévit un été brûlant (+ 26° en juillet à Moukden). Les moustiques foisonnent et le vent du Sud-Est soulève d'aveuglants tourbillons de poussière. C'est ce vent, cependant, qui amène aussi la pluie, car la Mandchourie est encore soumise au régime des moussons. Les plaines du Centre reçoivent, de juin à septembre, de 50 à 75 centimètres d'eau. Cela suffit pour entretenir une luxuriante végétation de hautes herbes mêlées d'arbrisseaux, savanes immenses, presque inextricables, qui cèdent peu à peu la place aux champs labourés où croissent froment, millet, maïs, tabac, légumes et arbres fruitiers. Vers l'Ouest, les pluies diminuent, et dans la Mandchourie mongole la savane passe à la steppe semi-désertique. Par contre, sur les flancs du Khingan oriental et sur toutes les chaînes du Chan-Aline, exposés directement aux vents de mer, les averses plus copieuses font croître d'épaisses forêts où se pressent ormes, charmes, chênes, saules, mêlés aux bouleaux et aux conifères. Savanes et forêts abritent quantité d'animaux sauvages : panthères, tigres, loups, sangliers, cerfs, daims, zibelines, renards aux précieuses fourrures. C'est aussi dans les lointaines retraites perdues au milieu des montagnes boisées que se cachent les brigands ou Khoungouses, gens sans aveu, anciens forçats de toutes races, terreur et fléau des paisibles agriculteurs, des caravanes de marchands, voire des troupes de soldats isolés.

GÉOGRAPHIE HUMAINE ET ÉCONOMIQUE

On ignore le chiffre exact de la population. Les estimations varient de 6000000 à 29000000 ! Le chiffre de 20000000 est donné par les plus récentes statistiques comme ayant le plus de chance de se rapprocher de la vérité.

Toungouses, Mongols et Chinois, tels sont les trois groupes les plus importants. Les Toungouses, rameau de la grande famille jaune, se subdivisent en Mandchous, Daouriens, Birars, Solones, etc. Les premiers eurent longtemps la prépondérance : on sait qu'ils furent capables, depuis 1644 jusqu'à la Révolution de 1912, d'imposer aux Chinois leur suprématie militaire et des empereurs de leur race. Mais, refoulés à leur tour par l'invasion pacifique des fils de Han, avec lesquels ils se fondirent peu à peu au point d'oublier leur propre langue, ils ne sont plus guère aujourd'hui que 700000 à 800000. Daouriens, Birars, Solones, Manègres, Goldes, mènent dans les savanes et les montagnes une vie semi-nomade de pêcheurs, éleveurs et chasseurs. Les Mongols ne dépassent pas les steppes de l'Ouest qu'ils parcourent avec leurs troupeaux. L'élément prépondérant est donc le paysan chinois. Voici plus d'un siècle que, du Tché-li, du Chan-Toung, du bassin du Hohang-Ho, chassés par les inondations, la sécheresse, la misère, les fils de Han ont commencé leur exode vers le Nord, gagnant le delta du Liao-ho, puis la vallée de ce fleuve, puis les plaines du Soungari. Chaque année, 100000 émigrants nouveaux vont rejoindre leurs frères. Bien que certains d'entre eux s'installent dans les villes et se livrent au commerce, la plupart défrichent un coin de savane,



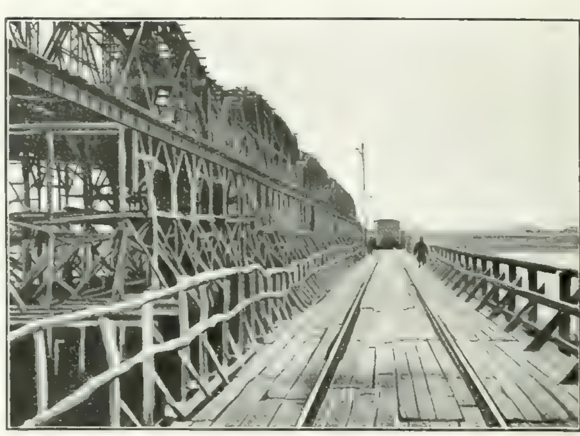
RIZIÈRES DES MIAO-TSÉ. *Le riz est la céréale essentielle de la Chine centrale. Dans les plaines chaudes et facilement irrigables, la moitié du sol cultivable lui est réservée et l'on obtient, en moyenne, deux récoltes annuelles. Mais les montagnes de l'Ouest et* **du** *Sud ont aussi leurs rizières étagées sur les pentes des vallées. L'eau de la rivière, captée dans la partie supérieure, est amenée par des rigoles jusqu'aux champs* ***les plus élevés d'où elle gagne les rizières d'en bas. On ne fait qu'une récolte, et le rendement*** *à l'hectare est bien moindre que dans les plaines. Noter le ravinement intense des monts déboisés qui encadrent la vallée.*



DANS LES EAUX DU YANG-TSÉ. *Cette photographie, prise à Han-Kéou,* ***montre de quelle importance est la navigation fluviale dans la Chine du Centre. Tous*** *les transports se font par voie d'eau. Grandes jonques [illegible] sampans mus à la rame, longues pirogues employées dans les fêtes, radeaux [illegible] tues, canots à hauts bords se pressent aux rives basses du grand fleuve. Des milliers* ***d'individus, commerçants, pêcheurs, marins, fabricants de barques, de cordes, de toile*** *à voiles, ouvriers employés à construire les navires, etc., vivent uniquement de la pêche, du trafic fluvial et des multiples industries annexes.*



PAYSAGE DE MANDCHOURIE. *Si l'on met à part les plaines qui occupent le centre de la dépression mandchoue, tout le reste du pays est couvert de collines ou de montagnes où les roches volcaniques se mêlent aux granits et dont l'aspect rappelle nos paysages familiers du Massif Central.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



UN PONT DE LA LIGNE TRANSMANDCHOURIENNE. *Pour achever le Transsibérien, les Russes obtinrent de la Chine le droit de construire la dernière section de la voie à travers la Mandchourie. C'était un raccourci considérable et un moyen d'établir solidement l'influence russe sur les riches terres de la Mandchourie.*



CORDONNIER CHINOIS. *L'un des innombrables artisans qui, mêlés aux marchands ambulants, aux mendiants diseurs de bonne aventure, etc., exercent leur métier dans la rue.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



FEMMES MONGOLES D'OURGA. *Paisibles descendantes de ces terribles Mongols qui jouèrent un tel rôle dans l'histoire de la Chine et du monde.*



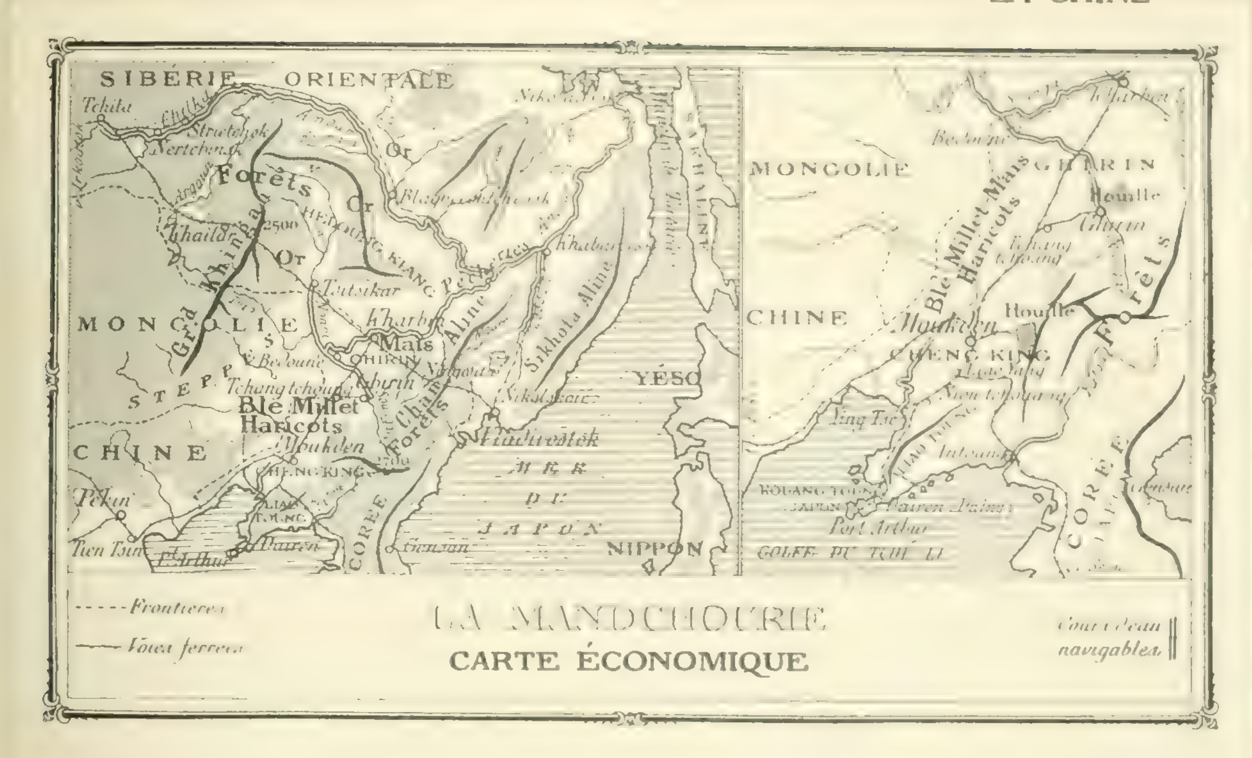
UN ATELIER DE CLOISONNERIES. *La Chine excella de très bonne heure dans l'art délicat de la porcelaine. On connaît la beauté et le prix des chefs-d'œuvre sortis de ses ateliers d'autrefois.* Cl. JACQUES DU TAURAT.



[illegible] *Le climat et le sol de la Chine conviennent* [illegible] *en Chine même une énorme consomma-* [illegible] *et de soieries. Le reste est exporté* [illegible] Cl. Dr P. RICHARD.



LES ACIÉRIES D'HAN-YANG. *La grande industrie à l'européenne se développe en Chine, favorisée par l'abondance du charbon, le bon marché de la main-d'œuvre. Outre les manufactures de soieries et cotonnades à Chang-Haï, Canton, etc., de grandes aciéries ont été créées à Han-Yang près de Han Keou.* Cl. HARLINGUE.



construisent une cabane de roseaux et travaillent la terre féconde.

Grâce à eux, la Mandchourie devient peu à peu le grenier de la Chine du Nord et de la Sibérie orientale, du Japon même. La seule plaine du Soungari produit déjà 40 000 000 d'hectolitres de blé (les deux tiers de la production française). Le haricot " soya ", que l'on consomme au naturel ou que l'on transforme en huile et tourteaux pour le bétail, l'avoine, l'orge, le " gaolian ", espèce de millet à très haute tige qui joua un grand rôle lors de la guerre russo-japonaise, les pommes de terre, les fruits d'Europe, le tabac, réussissent à merveille sur ce sol vierge, où les pluies d'été tombent juste à temps pour hâter la maturation. Le riz lui-même se cultive, au moins dans les districts du Sud. L'élevage (bœufs, moutons, chevaux de race robuste, chameaux à longs poils), pratiqué non par les Chinois, mais par les Toungouses et les Mongols, peut avoir un magnifique avenir, du jour où les troupeaux seront protégés contre les épizooties désastreuses qui les déciment trop fréquemment.

Enfin, malgré une prospection tout à fait insuffisante, il apparaît que les ressources minières ne le cèdent point à celles de la Chine. L'or exploité par le Gouvernement chinois, ou par les bandes de brigands Khoungouses qui se réservent le secret des placers dispersés dans la montagne, se trouve surtout dans les régions du Khingan, du Chan-Aline, aux rives de l'Amour. La houille s'extrait aux environs de Ghirin. Fer, cuivre, manganèse, plomb, soufre, sont signalés un peu partout.

La mise en valeur des ressources de la Mandchourie, déjà facilitée par la longueur du réseau navigable (Amour, Soungari-Nonni, Oussouri), s'est trouvée grandement accélérée à partir de 1909 par la construction d'importantes voies ferrées. Les Russes y firent d'abord passer la dernière section de leur Transsibérien qui, par Khaïlar, Tsitsikar, Kharbin et Ningouta, gagne Vladivostok. De Kharbin, une bifurcation se dirige vers le Sud, passe à Moukden, Kintchéou-fou, pénètre en Chine à Chan-haï-Kouan et aboutit à Pékin. Enfin, de Moukden on peut atteindre, soit Port-Arthur à l'extrémité du Kouang-Toung par Niou-tchouang et Daïren (la Dalny russe), soit la Corée, puis le Japon, par la ligne Liao-Yang, Antoung, Séoul, Fousan. Ainsi, la Mandchourie apparaît comme la " plaque tournante " de l'Extrême-Orient, et, de ce fait, ses progrès économiques ont été relativement beaucoup plus rapides que ceux de la Chine même. Il y faut ajouter, il est vrai, l'influence d'un élément étranger : russe au Nord, japonais au Sud qui, à peu près débarrassé des multiples entraves que les Chinois de Chine opposent aux " Barbares ", agit en maître et donne aux affaires une activité encore inconnue des vrais fils de Han.

Moukden la " florissante ", berceau de la dernière dynastie chinoise, est la cité la plus considérable de Mandchourie. Elle renferme 160 000 habitants environ dans sa vaste enceinte close de murailles de briques, et son aspect ne diffère en rien des villes chinoises précédemment décrites. Liao-Yang (80 000 habitants) et

Antoung, sur la voie qui mène en Corée, Niou-Tchouang (50000 habitants), et son avant-port de Yingtsé (60000 habitants), débouché des plaines du Liao-ho, se développent rapidement grâce aux lignes ferrées qui les desservent. Pour la même raison, Tchang-tchoung, hier encore médiocre petite ville, et Kharbin, simple hameau, ont atteint promptement, l'une 80 000, l'autre 60000 habitants. Kharbin surtout, aux rives du Soungari, au point de croisement des voies ferrées transmandchouriennes, entourée par les plaines les plus fertiles de la Mandchourie, centre du commerce et de l'influence russe, déjà dotée de brasseries, d'huileries, de minoteries, paraît destinée au plus brillant avenir. Ghirin, chef-lieu de province et vieille ville guerrière, tête de ligne de la navigation sur le Soungari, reliée par un embranchement au Transmandchourien, compte 150000 habitants. Tsitsikar (80000 habitants), Bédouné (20000 habitants), Ningouta (50000 habitants), anciens marchés célèbres par leurs foires aux chevaux, aux moutons, aux fourrures, sont à leur tour entraînées dans le mouvement général né de l'apparition du rail.

En 1915, le commerce total de la Mandchourie dépassait 1 000 000 000 de francs (315 000 000 aux importations, 712 000 000 aux exportations). Pour l'année 1919, les chiffres donnés par les statistiques anglaises sont de £ 44 800 000. pour les importations, et £ 40 500 000. pour les exportations. Les blés et les farines destinés à la Sibérie orientale, à la Chine, au Japon, les huiles, les haricots " soyas " et les tourteaux de haricots, les fourrures, les peaux et cuirs, l'or, constituent les principaux articles d'exportation. Les denrées destinées à la Sibérie empruntent naturellement surtout la voie ferrée ou la voie fluviale (Soungari et Amour). Le reste s'expédie par les ports mandchous de Niou-tchouang-Ying-tsé et d'Antoung ou par le port japonais de Daïren (voir le chapitre consacré au Japon.

CHAPITRE XXV

L'ASIE INTÉRIEURE

MONGOLIE, TURKESTAN CHINOIS, TIBET

La Mandchourie nous offrait encore le spectacle d'une terre fertile, déjà pourvue d'une dense population d'agriculteurs sédentaires, dotée de voies ferrées, ouverte à la circulation moderne. Si, nous dirigeant vers l'Ouest, nous franchissons la barrière du Grand Khingan, un monde nouveau s'ouvre devant nos yeux. C'est l'Asie intérieure, couverte de steppes, de déserts, de montagnes formidables, de plateaux sans fin, domaine longtemps inviolé du nomade, sombre royaume de la soif, des tempêtes et de la mort.

De multiples explorations se sont efforcées d'en pénétrer le secret. A peine cependant commençons-nous à déchiffrer les caractères les plus saillants de sa structure, à connaître avec quelques détails la nature, les mœurs, la vie, la race de ses habitants, à entrevoir le passé de ces immensités mystérieuses d'où, par une inexplicable anomalie, tant de conquérants sortirent : Huns, Turcs, Tatars, Mongols, pour se ruer à la conquête du monde, et, du Danube au Décan, de la Volga au Pacifique, plier sous leur joug les populations paisibles des plaines riches en grain. L'aridité du sol, la rudesse du climat, la difficulté et la longueur interminable des pistes que peuvent suivre les caravanes, l'hostilité des hommes enfin, tout s'oppose à la reconnaissance complète de ces vastes espaces jetés comme une barrière colossale entre les foyers d'humanité, les zones d'attraction, de vie intense que constituent la Chine, l'Inde, l'Europe. Terres d'élection pour les explorateurs aventureux, leur importance économique est nulle, et rien ne fait prévoir qu'elles pourront jamais en acquérir. Même les caravanes qui, aux temps très anciens, animaient leurs solitudes, — lorsque la Route de la Soie à travers les déserts mongols était la seule voie unissant la Sérique à la Bactriane, le pays de Cathay à Trébizonde — ont à peu près disparu depuis que les courants commerciaux atteignent la Chine par la mer et le Transsibérien. Plus rien ne vient troubler le " silence éternel de ces espaces infinis ". Aussi bien leur description sera-t-elle brève.

LA MONGOLIE

La Mongolie, comprise entre la Sibérie, le Turkestan chinois, le Tibet, la Chine et la Mandchourie, a des limites fort imprécises qui, nulle part, ne correspondent exactement à ce que l'on appelle des frontières naturelles. Au Nord, elle renferme les bassins supérieurs de l'Irtych, de l'Iénisséi, de l'Amour, fleuves sibériens. A l'Est, elle déborde par delà le Grand Khingan jusqu'au cœur de la dépression mandchoue. Au Sud-Est, la ligne frontière sino-mongole coupe à deux reprises la grande boucle du Fleuve Jaune. A l'Ouest, le couloir de Dzoungarie, qui mène au Turkestan russe, est partagé politiquement entre Mongolie et Kansou-Sinkiang (nouvelle dénomination officielle du Turkestan chinois). On estime à 3 500 000 kilomètres carrés la surface ainsi délimitée.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La Mongolie du Nord ou Mongolie extérieure est accidentée par de nombreux et puissants massifs : l'Altaï qui porte à 4500 mètres ses pointes suprêmes (monts Biéloucka, Tarbyn-Bogdo-Ola), vêtues de neiges éternelles et de glaciers aussi considérables que ceux du mont Blanc ; les monts Saïan, Tannou-Oula (3000 mètres), Khangaï (3600 mètres), Kenteï (2500 mètres), etc. Des pluies suffisantes entretiennent au flanc des monts d'épaisses forêts de conifères mêlés de bouleaux auxquelles succèdent, dans les vallées, des steppes propres à l'élevage et même à la culture. Elles nourrissent aussi tout un réseau de rivières rapides dont les unes se perdent dans la dépression lacustre de Kobdo (lacs Khara, Dourga, Oubsa), tandis que les autres : Irtych, Iénisséi, Selenga, s'ouvrent un chemin vers les plaines sibériennes et le lac Baïkal. C'est la partie vitale de la Mongolie, celle qui fut le centre de la puissance des grands Khans (les ruines de leur capitale : Karakoroum, où résida Marco Polo, subsistent aux rives de l'Orkhon, affluent de la Sélenga). Ses relations naturelles s'établirent bien plutôt avec la Sibérie qu'avec la Chine et ceci explique les efforts faits par les Russes pour y supplanter la domination chinoise.

Le reste de la Mongolie se présente sous la forme d'un immense plateau, haut d'un millier de mètres en moyenne, et légèrement incurvé vers le centre. Les Chinois le nomment Han-haï (la mer desséchée) et il est possible, en effet, qu'une mer intérieure, analogue à la Caspienne, en ait recouvert la majeure partie. Parfois, sur des centaines de kilomètres, le sol fait de sable et de cailloutis, amalgamés par des lits d'argile, s'étale sans une ride jusqu'à l'extrême horizon. Ailleurs, surtout à l'Ouest, des crêtes dentelées, déchiquetées par l'érosion, prolongements extrêmes de l'Altaï mongol, accidentent ces mornes étendues, tour à tour soumises aux froids terribles d'un long hiver (—26° de moyenne en janvier à Ourga) et aux ardeurs d'un été où la transparence, la sécheresse de l'air rendent plus vive la brûlure du soleil.

La pluie n'est pas tout à fait absente, et les averses orageuses de l'été déversent même, au moins sur les régions du pourtour, de 25 à 35 centimètres d'eau. Aussi ce "Sahel" mongol a-t-il quelques ouaddys qui se perdent sous les sables, et des steppes aux courtes herbes où nomadisent les troupeaux. Mais le centre est à peu près dépourvu de pluie. C'est le Gobi des Mongols, le Chamo des Chinois, dernier anneau de cette large chaîne de déserts, qui, de l'Atlantique au Pacifique, traverse tout l'Ancien Monde, par le Sahara, l'Arabie, l'Iran, les Turkestans russe et chinois. De rares puits, creusés à grandes distances les uns des autres au fond des couloirs de sable, marquent les étapes des caravanes. Quelques graminées dures : le dyrissoun, un arbuste : le saxaoul, dépourvu de feuilles, aux branches revêtues d'écailles, apparaissent çà et là aux revers des dunes, seules plantes qui, par une sorte de miracle perpétuel, parviennent à vivre dans une telle aridité.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Les habitants ? On estime leur nombre à 2000000 ou 3000000, chiffre insignifiant pour un pays sept fois grand comme notre France. Le fond de la population se compose de Mongols : Kalmoucks à l'Ouest, Khalkas à l'Est, Bouriates au Nord. Ces descendants dégénérés des compagnons d'Attila, de Gengis-Khan, de Tamerlan, sont des hommes de stature moyenne, aux yeux légèrement bridés, aux pommettes saillantes, aux rudes cheveux noirs, à la peau brune ou jaune pâle. Ils vivent en nomades, déplaçant de pâturages en pâturages leurs yourtes, tentes rondes formées d'un clayonnage de roseaux couvert de feutre ou de peaux de bêtes. Ils se nourrissent naturellement du lait et de la chair de leurs troupeaux ; moutons, bœufs, chameaux à longs poils, yacks, chevaux, leur unique ressource et leur seul objet d'échange. Ils ont complètement perdu les mœurs guerrières, le goût d'aventure de leurs ancêtres. Du reste, le bouddhisme lamaïque, dont ils sont de fidèles sectateurs, a multiplié chez eux les prêtres en nombre tel qu'un tiers de la population mâle se compose de lamas fainéants, vivant oisifs dans leurs couvents fortifiés sous la direction du "Koutoukta" ou Grand Lama d'Ourga. Les autres ne seraient plus, suivant le commandant de Bouillanne de Lacoste, "qu'un sordide ramassis d'ignorants, de brutes, de lâches et de paresseux, sans curiosité d'esprit, démunis des connaissances les plus élémentaires, et condamnés à disparaître sous l'afflux des Chinois".

Les seules petites agglomérations urbaines sont des marchés alignés au Nord et au Sud du Gobi. Au Nord, Ourga (20000 habitants), "la ville des millionnaires du thé" et le principal centre religieux des Mongols, dut une réelle prospérité aux caravanes qui, parties de Kalgan, portaient en Sibérie les ballots de thé en briques. Ce transit est devenu insignifiant depuis que les thés de Chine empruntent le Transsibérien. Ouliasoutaï et Kobdo, à l'Ouest d'Ourga, jalonnent une autre piste également désertée par où l'on gagnait la Sibérie occidentale. Au Sud, les oasis de Lian-Tchéou, Kan-Tchéou, Sou-Tchéou, Ngan-Si, Khami, conduisent au Kan-Sou chinois ou Turkestan.

Après avoir longtemps fait trembler la Chine sous la menace d'invasions que la Grande Muraille fut trop souvent incapable d'arrêter, la Mongolie, déchue, dut à son tour se plier à la suprématie des fils de Han. Elle devint une " colonie " chinoise, et les chefs des tribus mongoles prêtèrent hommage à l'Empereur qui se fit représenter par des " ambans " ou résidents. Au XIXe siècle, cette dépendance, d'abord plus théorique qu'effective, tendit à devenir plus étroite. Les colons chinois, en effet, arrivèrent en grand nombre sur le pourtour méridional de la " mer des herbes ". A force d'ingéniosité, ils y créèrent une série de petites oasis où ils cultivèrent l'orge et le blé. D'autres, franchissant le Gobi, s'installèrent dans les vallées du Nord, entre Ourga et la frontière sibérienne. Cette " invasion pacifique ", soutenue par le Gouvernement de Pékin, inquiéta la Russie qui n'eût pas été fâchée de trouver en Mongolie des compensations à ses déboires de Mandchourie. Elle agit avec vigueur auprès des chefs Mongols du Nord, auprès du Grand Lama d'Ourga, créa peu à peu un courant favorable à ses desseins. Aussi, en 1912, la Mongolie extérieure profita de la Révolution Chinoise pour se déclarer pleinement autonome, et, en 1915, un traité conclu entre la Chine et la Russie consacra cette autonomie.

Politiquement la Mongolie se trouvait divisée en deux tronçons correspondant, du reste, à d'incontestables réalités géographiques. La Mongolie méridionale au Sud du Gobi, peuplée d'une majorité de Chinois agriculteurs, en relations naturelles et constantes avec les provinces du Kan-Sou, du Chan-Si, du Tché-Li, demeurait soumise à l'autorité de Pékin. Le Nord, la région des montagnes boisées, des rivières qui descendent vers la Sibérie, devenait une République Mongole ne conservant plus avec la République Chinoise que de très vagues liens de vassalité. La Chine renonçait au droit de la coloniser, d'y entretenir des forces militaires, etc. Par contre, la Russie obtenait des avantages économiques, politiques et commerciaux qui devaient, dans un avenir rapproché, transformer la nouvelle République en une simple dépendance de la Sibérie. Depuis lors les événements de Russie ont modifié la situation. En novembre 1914, la Chine déclara nuls et non avenus les traités précédemment conclus aussi bien entre le gouvernement chinois et le gouvernement russe qu'entre la Russie et la Mongolie. Elle replaça donc — théoriquement tout au moins — la Mongolie extérieure sous sa suzeraineté. Toutefois le 1er février 1921, les Mongols se sont donnés comme roi le Grand Lama d'Ourga et ont proclamé à nouveau l'indépendance de leur pays. Les choses en sont là présentement (décembre 1921).

DZOUNGARIE ET TURKESTAN CHINOIS

A l'Ouest, la Mongolie s'ouvre sur les plaines de l'Asie Occidentale par une série de dépressions comprises entre les chaînes de l'Altaï et du Tian-Chan. C'est la porte de Dzoungarie, d'altitude inférieure au plateau mongol, mais de climat et de nature à peu près semblables. Son importance historique fut considérable : par cette trouée naturelle se déversèrent autrefois les grandes migrations hunniques et mongoles. De nos jours, les Dounganes musulmans, métis de Khirgiz, de Turcs, de Mongols, nomadisent dans les steppes semées de lacs saumâtres où se perdent quelques torrents descendus des monts voisins. Assez nombreux pour constituer aux XVIIe et XVIIIe siècles un État puissant, ils furent soumis par la Chine, puis en grande partie exterminés à la suite d'une révolte provoquée par les exactions des fonctionnaires chinois.

Les principaux marchés où s'arrêtent les caravanes se situent, soit au pied du Tian-Chan et des monts Tarbagataï (Ouroumtsi, Manas, Dourbouldjin), soit surtout dans la haute vallée de l'Ili (Kouldja, Souidoum), qui, plus chaude, mieux arrosée, a reçu un bon nombre d'émigrants chinois.

Au Sud-Ouest, le couloir du Peï-chan, dominé par la double muraille du Tian-chan et du Nan-chan, conduit au Turkestan oriental qui porte aujourd'hui le nom officiel de Kansou-Sinkiang. C'est un immense bassin d'effondrement d'une altitude moyenne d'un millier de mètres (1 300 à Kachgar, 780 au Lob-Nor), ceinturé de montagnes qui prennent rang parmi les plus considérables du monde. Au Nord, le Tian-chan culmine par 7 350 mètres au Khan Tengri. A l'Ouest, le rebord oriental des Pamirs atteint 7 850 mètres au Mouz-Tagh-Ata, le " père des Monts de Glace ", montagne sacrée des indigènes. Au Sud, le Kouen-Lun et ses diramations, Altyn Tagh, Astyn-Tagh, Oustoun Tagh, renferment, eux aussi, nombre de sommets qui approchent ou dépassent l'altitude de 7 000 mètres, et les cols qui, vers le Sud, mènent aux plateaux tibétains, ne sont jamais inférieurs à 5 000 mètres.

Le centre de la dépression est occupé en entier par les sables du Takla-Makan, l'un des déserts les plus absolus, les plus effroyables du monde.

Le grand explorateur Suédois, Sven Hédin, qui tenta de le traverser dans la partie la plus étroite, y perdit les deux tiers de sa caravane et faillit y périr lui-même de faim et de soif.

LES RÉGIONS HABITÉES. Les seules régions habitables se trouvent dans la zone sise entre la base des montagnes et les premières dunes. Les torrents nourris par les neiges et les glaciers, captés, à leur débouché des gorges, par des canaux d'irrigation, portent la vie dans une série d'oasis. Les caravanes qui viennent du désert ou des montagnes sauvages saluent avec des transports de joie l'éclatante verdure des grands arbres où se nichent les petites maisons blanches et d'où jaillissent les minarets des mosquées. Si l'hiver est encore fort rude (de 6° à 10° au-dessous de zéro en moyenne), l'été très chaud (de 26° à 28° à Yarkand) permet la culture de toutes les céréales, des arbres à fruits (abricotiers, noyers), du mûrier, du cotonnier même. Les torrents du Sud perdent promptement dans les sables le peu d'eau que les champs n'ont pas bu. Ceux de l'Ouest et du Nord-Ouest, beaucoup plus abondants et soutenus par les glaciers du Kara-Koroum, des Pamirs, du Tian-chan s'unissent en un seul collecteur, le Tarim.



TIBETAINS. *Les immense[illegible] du Tib[illegible] [illegible] en partie nom[illegible]des, appartenant à l'un [illegible] [illegible]. cis par la rudesse du climat et la pénible existence qu'ils sont contraints de mener les Tibetains sont robustes, très résistants à la [illegible] [illegible]. ils ont un caractère hospitalier, aimable, et les explorateurs sont unanimes à louer leur douceur, leur humanité, leur patience. Ils se vêtent d'étoffes de feutre, de peaux d'animaux et, suivant les brusques changements de la température, ils découvrent ou [illegible]*



SUR LES HAUTS PLATEAUX DU TIBET. *La vue est prise par plus de 4.000 mètres d'altitude dans un de ces larges couloirs, au sol de cailloutis, souvent spongieux, parsemé de lacs généralement salés, qui s'allongent entre des arêtes neigeuses. Le Tibet n'est pas, en effet, une surface uniforme, soulevée ou affaissée en bloc, mais une succession de chaînes parallèles qui furent longuement attaquées par l'érosion et dont les débris, demeurés sur place, ont fini par combler en partie les anciennes vallées. Aucune trace de végétation sauf quelques mousses et graminées sèches qui suffisent à la nourriture des yaks.* Cl. Brockhaus.



LE BODALA A LHASSA *Le Bodala est un gigantesque couvent, qui sert de résidence au Dalaï Lama, vivante incarnation de Bouddha, à la fois pape de tous les Bouddhistes et roi du Tibet. Les monastères de ce genre abondent dans tout le Tibet où un tiers de la population totale mène la vie conventuelle.*



UNE RUE A YARKAND. *La plus peuplée et la plus productive des oasis du Turkestan chinois est celle de Yarkand. De l'époque gréco-romaine jusqu'au XVII[e] siècle, elle eut, comme marché de transit entre les produits d'Extrême-Orient et ceux de l'Occident, une très grande importance économique.*



MOINES DU COUVENT DE



YAKS PORTEURS. *Le yak est un bovidé accoutumé aux très hautes altitudes. Il est très robuste, a le pied aussi sûr qu'un mulet et se contente d'une nourriture fort médiocre. Il rend donc les plus précieux services aux indigènes du Tibet, et les explorateurs l'utilisent comme animal de bât.*



PÈLERINES AU TIBET. *Pendant de longs jours, elles cheminent ainsi dans les solitudes glacées, en route pour le sanctuaire vénéré.*

Long de 1800 kilomètres, la fonte des neiges lui donne, en juin, des crues formidables ; l'hiver, ses eaux, très réduites, sont prises par les glaces de novembre à mars. A mesure qu'il avance vers l'Est, l'évaporation, très active dans une atmosphère extrêmement sèche, l'amaigrit de telle sorte qu'il n'est pas capable de nourrir un vrai lac. Le Lob-Nor, où il se termine, apparaît, en effet, comme une sorte de " chott " sans profondeur, de limites indécises et changeantes, envahi par le sable et les roseaux, et sur lequel les indigènes trouvent à peine assez d'eau pour faire flotter leurs canots. Sans doute n'en fut-il pas toujours ainsi. Les annales chinoises parlent du Lob-Nor comme d'une sorte de petite mer intérieure. Marco Polo nous le dépeint de la même façon, et les ruines de nombreux villages envahis par les sables témoignent qu'une vie assez active put se développer sur ses bords.

LES RACES. Les habitants (1000000 ?) appartiennent à toutes les races de l'Asie : Mongols, Turcs, Sartes ou Tarantchis, Kalmouks, Kirghizes, Afghans, Hindous, Chinois se rencontrent, depuis des millénaires, dans ce carrefour naturel de l'Asie Centrale. A l'époque gréco-romaine, les marchands grecs, franchissant les Pamirs, venaient à Issedon Serica (Khotan) prendre la soie, les produits pharmaceutiques, les pierres précieuses, etc., amenés par les négociants chinois. Durant tout le Moyen Age, la " Kachgarie " conserva la même valeur économique comme lieu d'échange entre l'Occident et l'Extrême-Orient. De nos jours, l'importance du trafic international a considérablement décru. Cependant, des relations assez actives continuent entre les deux Turkestans, le russe et le chinois, par la passe de Terek-Davan. Dans la montagne et sur les rives du Tarim, régulièrement inondées, de bons pâturages sont parcourus par les bergers Kirghiz et les Kalmouks. Les oasis du " Piedmont " renferment une population d'agriculteurs et de commerçants. La langue courante ne diffère pas du dialecte turco-tartare parlé au Turkestan russe, et la religion dominante est l'islam qui supplanta peu à peu le bouddhisme à partir du IXe siècle de notre ère.

Yarkand, avec 100000 habitants, est aujourd'hui la plus importante des oasis. Après elle, viennent Kachgar (50000 habitants), Khotan (5000 habitants), Nia, Kéria, Tcherchen au pied du Kouen-lun, Maralbachi, Aksou, Koutchar, etc., à la base du Tian-Chan. Au milieu des plateaux qui terminent, à l'Est, les monts Tian-Chan, la curieuse dépression de Tourfan se creuse à 50 mètres au-dessous du niveau des mers.

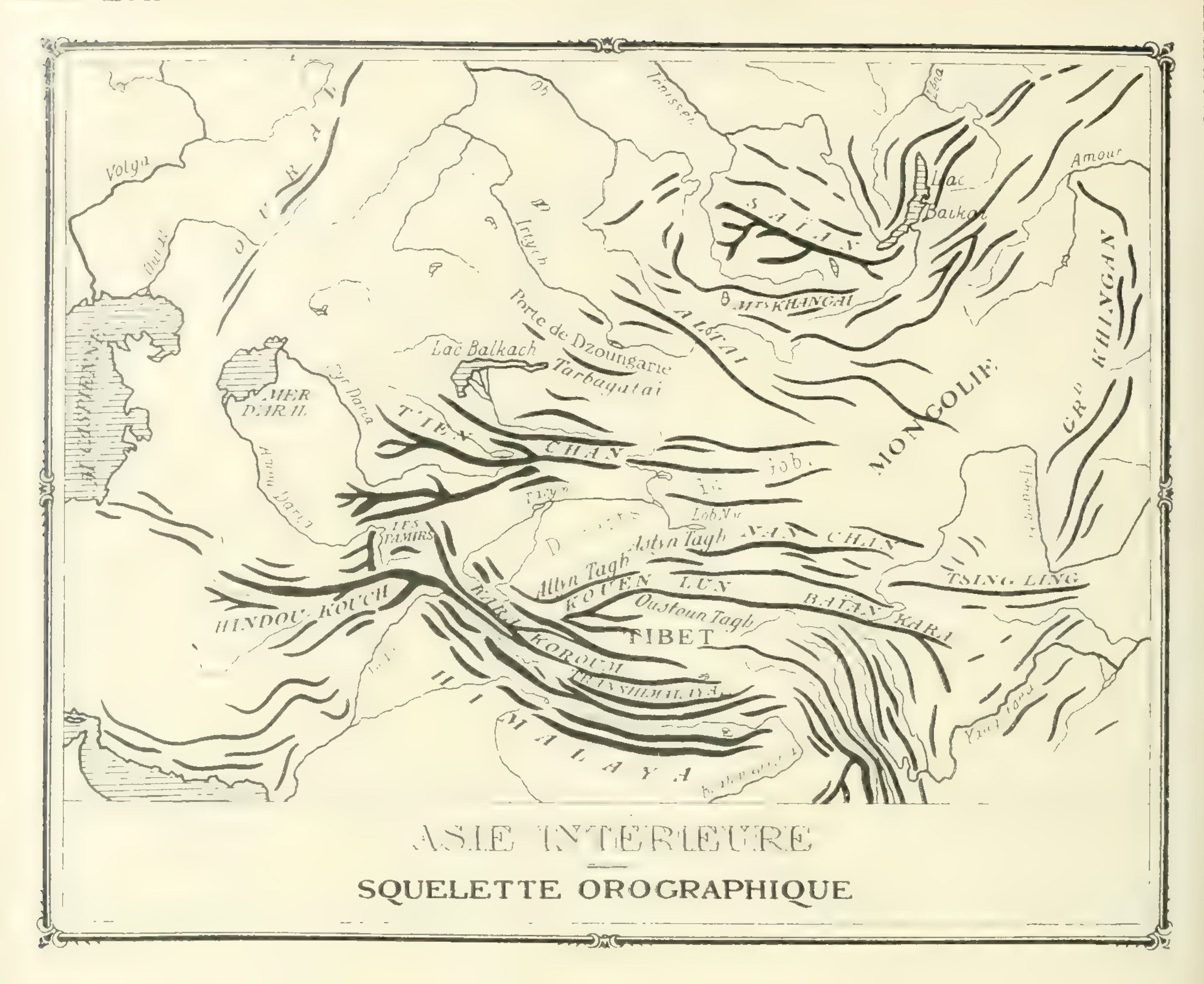
Des archéologues français et anglais (MM. Pelliot, Aurel Stein) ont fait dans tout le Turkestan des fouilles d'un considérable intérêt. Sous les sables qui les recouvrent ils ont mis au jour des temples, des maisons particulières, qui, grâce à l'extrême sécheresse de l'air et du sol, conservaient intacts des documents de toutes sortes (manuscrits par milliers, soieries, bronzes, bois travaillés, statuettes, broderies, fresques murales, etc.). L'étude de ces documents commence à projeter quelque clarté sur l'histoire obscure de ces régions : tracé exact des anciennes routes commerciales, influence de l'art grec ou gréco-bouddhique, expansion du bouddhisme avant l'intrusion de l'islam, déplacements des anciennes populations nomades, etc. Des recherches de cette sorte permettront peut-être aussi de résoudre le problème fort controversé du desséchement progressif de l'Asie Centrale pendant la durée des temps historiques.

LE TIBET

" Quel est donc le charme redoutable de ce pays où toujours sont retournés ceux qui l'avaient une fois entrevu? Pour retrouver ses montagnes et ses hommes, on repasse la mer, on traverse des royaumes entiers au pas lent des chevaux et des mules. On arrive alors dans des déserts glacés, si hauts qu'ils ne semblent plus appartenir à la terre, on escalade des montagnes affreuses, chaos d'abîmes noirs et de sommets blancs qui baignent dans le froid absolu du ciel. On y voit des maisons pareilles à des donjons massifs, toutes bourdonnantes de prières, et qui sentent le beurre rance et l'encens. Ce pays est le Tibet, pays de pasteurs et de moines, interdit aux étrangers, isolé du monde et si voisin du ciel que l'occupation naturelle de ses habitants est la prière. " (J. Bacot.)

Pays étrange : c'est incontestable. Pays charmeur : c'est une autre affaire !

Les premiers renseignements que nous eûmes sur le Tibet provenant du missionnaire franciscain Oderic de Pordenone qui tenta de l'évangéliser au XIVe siècle. Du XVIIe au milieu du XIXe siècle, d'autres missionnaires (Antonio de Andrade, d'Orville, della Penna, les pères Huc et Gabet) traversèrent les régions orientales, séjournèrent à Lhassa, la capitale, et donnèrent de leurs voyages de précieuses relations encore fort utiles à consulter. Puis le Tibet se ferma aux étrangers. L'accès de Lhassa fut surtout jalousement interdit. Cependant une pléiade d'explorateurs européens : les Russes Prjevalsky, Kozloff, Groum-Grjimaïlo, les Français Bonvalot, Prince Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins, Grenard, Bonin, Bacot, les Anglais Caray, Dalgleish, le Suédois Sven Hédin, etc., purent, en surmontant d'incroyables difficultés, rayer de leurs itinéraires les espaces inconnus du " Toit du Monde ". Des Hindous, les " pandits ", dressés à la tâche d'explorateurs par le service topographique et désignés, pour éviter les soupçons, par des lettres ou des numéros (A, K, N° 7, etc.), se joignirent aux caravanes de marchands ou de pèlerins, entrèrent dans les villes saintes, complétèrent de la sorte les résultats obtenus par les Européens. Même une expédition militaire anglaise pénétra à Lhassa en 1904. Certes, de vastes " blancs " subsistent encore sur les cartes à grande échelle ; les neuf dixièmes du pays demeurent en fait inexplorés. Néanmoins, les principaux problèmes géographiques (réseaux hydrographiques, grandes chaînes de montagnes, etc.) se résolvent peu à peu, et nous pouvons nous faire une idée générale suffisamment exacte de ce qu'est le Tibet.



ASIE INTÉRIEURE

SQUELETTE OROGRAPHIQUE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

PLATEAUX ET MONTAGNES. ⌀⌀ Du Pamir, nœud orographique du Continent asiatique, partent vers l'Orient deux puissants systèmes montagneux : le Kouen-lun au Nord, la Karakoroum et l'Himalaya au Sud. D'abord confondus dans un formidable chaos de chaînes très rapprochées que domine la pyramide du Dapsang (8 620 mètres), ces deux systèmes s'écartent peu à peu l'un de l'autre, décrivant deux gigantesques arcs de cercle en forme de pince de crustacé. Ils délimitent ainsi un losange long de 2 600 kilomètres, large de 450 à 1 800, dont l'aire totale ne couvre pas moins de 8 000 000 de kilomètres carrés. Tandis que, à l'extérieur de ces remparts colossaux, s'affaissent les dépressions du Turkestan, de l'Inde, des plaines chinoises, l'intérieur se maintient à une altitude moyenne de 4 000 à 5 000 mètres. Ainsi se justifie l'appellation de Toit ou Terrasse du Monde donnée au Tibet par les Orientaux.

Le Tibet n'est pas, à proprement parler, un plateau, c'est-à-dire une surface à peu près uniforme, soulevée ou affaissée en bloc entre deux plissements. Il apparaît bien plutôt comme une succession de chaînes parallèles qui furent à l'origine isolées les unes des autres par des vals profonds. Mais l'érosion les attaqua et leurs débris s'accumulèrent à leur pied. La sécheresse du climat, au moins dans le Centre et le Nord, ne permit pas la formation de cours d'eau capables d'entraîner vers la mer ces produits de la désagrégation des roches. Ils demeurèrent sur place et comblèrent en partie les vallées dont le niveau se haussa tandis que les chaînes s'abaissaient. Ainsi la surface du Tibet central, primitivement semblable à quelque colossal Jura, se transforma en une " pénéplaine ", une masse formidable de débris d'où émergent les arêtes des monts. Si l'on suit de l'Ouest à l'Est le tracé des vallées d'autrefois, on peut cheminer pendant de longs jours, sur de larges couloirs, très évasés, au sol meuble, souvent spongieux, parsemé de

lacs innombrables généralement salés, qui dorment entre 4000 et 5000 mètres d'altitude sous le ciel glacé. Mais, si l'on veut traverser le Tibet du Nord au Sud, c'est par dizaines que se dressent successivement devant les explorateurs les arêtes aux rocs noirs poudrés de neige, où les caravanes, épuisées par le froid, la faim, la raréfaction de l'air, doivent se frayer un passage hasardeux. Ces arêtes atteignent en moyenne 6000 mètres et plus. Cependant elles ne dépassent guère que de 1 000 à 1 500 mètres le niveau moyen des couloirs logés entre leurs flancs, et leurs crêtes émoussées sont traversées de cluses nombreuses.

A l'Ouest et au Midi, ces conditions se modifient. Les vents de mousson apportent des averses suffisantes pour provoquer la formation de grands cours d'eau : Indus-Sutledge, Tsanpo ou Brahmapoutra supérieur, Salouen, Mékong, Yang-Tseu. Poussant leurs têtes toujours plus avant, captant les lacs, entraînant les débris que l'éclatement des roches, sous la double action du soleil et du gel, entasse au pied des crêtes, ils ont non seulement déblayé, mais approfondi les vallées primitives. Aussi retrouve-t-on, aux confins de la Chine et de l'Inde, ce caractère très net de " vagues de plissement " que le Tibet central dissimule sous l'amoncellement de ses propres ruines. Les routes qui, partant du Sseu-Tchouen, se dirigent vers la Birmanie, l'Assam, ou Lhassa, doivent tour à tour escalader des arêtes hautes de 6000 mètres et plus, puis descendre de 2000 à 3000 mètres dans les gorges étroites où les fleuves et leurs affluents roulent leurs eaux tumultueuses. Les mêmes difficultés attendent celui qui veut gagner le Tibet central et la Kachgarie en prenant la plaine indo-gangétique comme point de départ.

Ainsi le tiers environ du Tibet envoie aux mers lointaines le surplus des eaux qui parviennent jusqu'à lui. Le reste appartient à cette zone de bassins fermés, sans écoulement vers la mer, dans laquelle se rangent la Mongolie centrale, le Turkestan, l'Iran, etc. C'est d'abord, au Nord-Est, la région du Koukou-nor, large zone déprimée entre le Nan-chan et les monts Marco-Polo. Les marais du Tsaidam en occupent le centre. Le lac de Koukou-nor se logea dans un cirque montagneux à la base du Nan-chan. C'est aussi et surtout le Tibet central que limitent l'Oustoun-Tagh et les monts Sven-Hédin. Les arêtes qui le traversent portent sur nos cartes les noms des explorateurs qui les découvrirent au passage : monts Welby, Dutreuil de Rhins, Bonvalot, Henri d'Orléans, etc. On ne les connaît point toutes, et celles-là mêmes qui figurent dans nos atlas n'ont été franchies qu'en de rares points très distants les uns des autres. Quant aux lacs alimentés par la fonte des neiges, il en existe un tel nombre que bien des années s'écouleront encore avant que leur liste soit complète. Les plus grands : Tengri-Nor, Selling-Tso, Kiaring-Tso, s'alignent à la base septentrionale des monts Sven-Hédin.

CLIMAT ET VÉGÉTATION. L'altitude considérable du Tibet, les montagnes qui le ceignent, son éloignement de toute mer déterminent les conditions de son climat. La température y est naturellement fort basse. Même au cœur de l'été, le thermomètre s'abaisse, la nuit, à plusieurs degrés sous zéro. En hiver, il peut descendre à 20, 25 et même 35 degrés (sous une latitude semblable à celle de l'Algérie). La sécheresse de l'air, la faible densité de l'atmosphère accroissent, par contre, l'intensité de l'insolation, et la brûlure du soleil est plus pénible encore que celle du froid. Le vent souffle avec une violence, un acharnement tels que les voyageurs sont unanimes à le considérer comme le pire des fléaux. La nuit seule amène un peu de calme qu'interrompt le lever du jour. " Ses sifflements lugubres emplissent sans trêve l'oreille comme la voix désespérée, harcelante, hallucinante de ces déserts sans fin. On a peine à se tenir à cheval : hommes et animaux, également aveuglés par la mitraille de sable que chasse l'ouragan, marchent la tête basse, à longues enjambées. La figure se crevasse de gerçures profondes en dépit des couches de graisse et de noir de fumée dont on s'enduit, et, malgré les fourrures, le vent glacé s'insinue, pénètre jusqu'à la peau, donne la sensation de pointes d'aiguilles qui s'enfoncent dans la chair. " Pendant les soixante-dix jours que la mission Bonvalot consacra à la traversée du Tibet central pas une seule fois la tempête de vent et de sable ne cessa de hurler !

Pluies et neiges ne tombent qu'en très petites quantités : la barrière de l'Himalaya arrête en effet les vents de mousson. Au Tibet central, la couche de neige dépasse rarement quelques centimètres. Elle fond du reste vite, sous l'action directe des rayons solaires (entre deux points placés l'un à l'ombre, l'autre au soleil, la différence de température peut atteindre une vingtaine de degrés), s'infiltre dans le sol spongieux, ou se perd dans les lacs. L'évaporation, accélérée par le vent, donne à l'atmosphère une telle sécheresse que les cadavres abandonnés sur la piste ne s'altèrent pas mais prennent la dureté et la consistance du parchemin.

Ces caractères climatiques ne se modifient que dans les vallées orientales, plus basses (de 2800 à 3800 mètres), partant plus chaudes et surtout beaucoup plus humides, car la mousson du Sud-Est les remonte de juin à septembre et les arrose d'averses assez copieuses.

La flore des régions les plus élevées ne se compose que de mousses, de lichens, de petites herbes fines, dures, si sèches qu'elles se brisent sous le pied et se réduisent en poussière. Elle suffit cependant à la nourriture des animaux sauvages qui parcourent en bandes

nombreuses ces espaces déshérités, où l'homme ne les pourchasse pas : yaks, bœufs, antilopes, ânes sauvages, mouflons, chevrotins porte-musc, etc. Les indigènes ont domestiqué le yak, le buffle, le chameau, la chèvre et le mouton. Ils utilisent suivant le cas leur chair, leur lait, leur poil, leur laine, ou les emploient comme animaux porteurs. De plus, la crotte de yak, " l'argol ", est le seul combustible en usage dans la majeure partie du Tibet.

A l'Est et au Sud, les vallées mieux abritées, plus humides, plus tièdes ont déjà, dans leur section supérieure, quelques saules, quelques peupliers rabougris, des prairies au gazon fin et tendre. L'orge mûrit parfois jusqu'à 4000 mètres. A mesure que l'on descend, la végétation devient plus riche, plus luxuriante. Les champs se multiplient, et sur les flancs des couloirs du Yang-Tseu, du Mékong, de la Salouen, croissent avec vigueur de belles forêts où les camélias, les azalées, les rhododendrons se mêlent aux houx, aux cyprès, aux chênes, aux cèdres majestueux.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Les Tibétains appartiennent au rameau Mongol de la race jaune. De petite taille, mais larges de poitrine et d'épaules, bien musclés, endurcis par la rudesse du climat, ils se montrent d'une extraordinaire résistance à la fatigue, aux intempéries, supportent avec une admirable constance le froid, la faim, la douleur, la mort même. Presque tous les voyageurs qui les ont connus s'accordent à louer leur douceur, leur humanité, la franchise de leur parole et de leur conduite, leur hospitalité, leur patience, leur dignité sans ostentation chez les puissants, sans effort chez les gens du peuple.

La majeure partie d'entre eux mènent la vie nomade. On les trouve par petits groupes épars dans les solitudes des hautes terres, paissant leurs troupeaux de yaks, de moutons et de chèvres, se nourrissant presque exclusivement de viande, de lait et de beurre. Les rares caravanes qui traversent leur pays leur cèdent du thé, de l'orge, du tabac, en échange du beurre, du cuir, de la laine que produisent leurs animaux, des fourrures et du musc obtenus par la chasse, de la rhubarbe et autres plantes pharmaceutiques cueillies dans la montagne. Ils se vêtent de peaux de bêtes ou d'étoffes de laine grossières, mais solides, campent sous des abris de pierre et de boue, n'ont d'autre distraction que la danse, le chant, quelques pèlerinages accomplis de loin en loin aux lamasaries les plus réputées.

Les sédentaires des vallées orientales cultivent l'orge, le sarrasin, le millet. Ils se groupent en villages aux petites maisons cubiques à toits plats, tassées le long de rues étroites souvent dominées par le " dzong ", sorte de château fort aux grands murs de pierre brute qui revêtent la forme des pylônes égyptiens.

Le dzong est à la fois la demeure des hauts fonctionnaires, une forteresse et un temple. Dans de vastes salles parfumées d'encens, soutenues par des colonnes de bois sculpté, aux murs peints de fresques, il recèle les statues innombrables des dieux, les livres sacrés, les multiples objets d'un culte auquel le Tibétain est passionnément attaché.

Le bouddhisme, qui s'introduisit au Tibet vers le Ve siècle de notre ère, trouva en effet, chez ce peuple naïf et crédule, le terrain le plus propre à son complet développement. Dans une nature si peu clémente où tout est sujet d'angoisses, où la vie terrestre apparaît comme une longue suite de souffrances sans compensations immédiates, la doctrine du renoncement total, de l'anéantissement dans le nirvana devait être accueillie avec une particulière ferveur. C'était pour l'homme le seul moyen d'échapper à l'étreinte des forces naturelles qui l'oppressent, de planer très au-dessus des misères du monde, d'entrer vivant dans l'immortalité.

Aussi la vie monastique fleurit-elle, au Tibet, plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Le pays tout entier n'est qu'une immense Thébaïde, où, dans la majesté sauvage du désert, les couvents colossaux s'érigent aux flancs des monts comme des ruches d'abeilles collées au roc nu, et où, sur 6000000 d'habitants, on ne compte pas moins de 2000000 de moines !

Certes, la pure doctrine du bouddhisme s'est avec le temps singulièrement altérée. Pour le peuple, elle se réduit aux formalités minutieuses d'un culte qui rappelle étrangement les rites de l'Église romaine, et la grande majorité des " lamas " ne voient dans l'existence recluse des religieux que le moyen de vivre oisifs aux dépens des croyants laïques chargés de leur entretien. Ils distribuent des formules magiques destinées à se concilier " les mauvais esprits " et laissent aux " moulins à prières " le soin de porter au Dieu suprême le tribut de leur adoration. Mais il existe aussi des religieux convaincus, des âmes très hautes, très nobles, qui s'entraînent par une perpétuelle méditation aux spéculations mystiques les plus élevées. Ils pratiquent strictement le célibat, le jeûne, s'infligent des macérations cruelles, font de longs pèlerinages et méritent, par la parfaite sincérité de leurs convictions, l'action bienfaisante qu'ils exercent sur les fidèles, la noblesse, l'extrême pureté de leurs pensées, d'être comparés aux saints les plus vénérés des religions occidentales.

Le chef d'un tel peuple ne pouvait être qu'un Dieu. Et tel est bien le caractère du Dalaï Lama, vivante incarnation de Bouddha, à la fois pape et roi du Tibet. Il réside à Lhassa (20000 habitants), la Rome bouddhique, sise à 3566 mètres d'altitude dans une vallée


JAPON
Echelle
MER DU JAPON
NIPPON
OCÉAN PACIFIQUE
MER JAUNE
MER DE CHINE OR.
MER D'OKHOTSK
OCÉAN PACIFIQUE
PROV. MARITIME
RUSSIE
Mt Verbloud
1183
Vladivostok
Nikolskoïe
Ningouta
GIRIN
Chan Aline
2500
SEOUL
Tchemoulpo
Port Arthur
Presq. de Noto
Pen d'Osima
Hakodate
TOKIO
YOKOHAMA
KIOTO
KOBÉ
OSAKA
NAGOYA
Hiroshima
Okayama
SIKOK
KIOU-SIOU
Nagasaki
Kumamoto
Aso Yama
Kagosima
Niigata
Sendai
Morioka
Akita
Oki Sima
Sado Sima
Kanazawa
Sakata
2129
Fousi Yama
Soutsou

cultivée qu'arrose un tributaire du Tsan-Po. Son palais, le " Potala ", ensemble de fortifications, de temples, de monastères, abritant plusieurs milliers de lamas et de serviteurs est, depuis le VII[e] siècle de notre ère, le lieu le plus vénéré de l'Asie Orientale. 100 000 pèlerins y affluent chaque année, et si l'accès de la cité est interdit sévèrement aux explorateurs ou missionnaires européens, les marchands hindous, chinois, mongols y viennent commercer librement.

En dehors de Lhassa, les seuls lieux notables par l'importance de leurs foires annuelles ou le nombre et la célébrité de leurs lamaseries sont Chigatsé (13 000 habitants), résidence d'un autre Bouddha vivant : le Tachi Lama, et importante étape de la route menant au Bengale par Gyantsé et Dardjiling ; Gantok, sur le haut Indus, station de la voie qui mène au Ladak et au Kachmire, Ghianda, Tsiamdo, sur la piste ordinairement suivie par les caravanes chinoises parties du Sseu-Tchouen.

Le Dalaï Lama, maître absolu de ses sujets, délègue ses pouvoirs politiques et administratifs à un vice-roi assisté de quatre ministres et de seize mandarins qui choisissent parmi les lamas les fonctionnaires d'ordre inférieur. Mais, depuis le XVI[e] siècle, le Tibet est placé sous la suzeraineté de la Chine que représentent deux résidents ou " Ambans " appuyés sur des petites garnisons. De 1905 à 1910, le Tibet parut vouloir se libérer de ce joug. Des révoltes éclatèrent dans cette région de hautes montagnes si mal connues, véritable " marche " tibéto-chinoise placée aux confins du Sseu-Tchouen et du Tibet et dont Tatsienlou, Batang, Litang, Atentsé sont les plus notables agglomérations. Après une série d'expéditions confuses, terminées de part et d'autre par d'horribles massacres, une colonne chinoise envahit le Tibet, entra à Lhassa : le Dalaï Lama n'eut que le temps de s'enfuir aux Indes. Depuis lors, la paix s'est faite et la Chine conserve au Tibet ses anciens droits, beaucoup plus théoriques, du reste, que réels. De son côté, l'Angleterre a signé soit avec le Gouvernement Tibétain, soit avec Pékin, des conventions qui assurent aux caravanes parties de l'Inde le droit de commercer librement au Tibet.

Il est impossible d'apprécier la valeur des échanges annuels entre le Tibet et les pays voisins. Les seuls chiffres exacts donnés par les statistiques anglaises ne concernent que les marchandises venues dans l'Inde ou parties de ce pays : 15 000 000 de francs environ aux importations (laine brute, cuirs, fourrures), 3 000 000 aux exportations (cotonnades surtout). Le commerce avec la Chine doit avoir une importance beaucoup plus considérable. On estime en effet à 25 000 000 ou 30 000 000 de francs la valeur seule du thé vendu aux Tibétains. Le tabac, les armes, les porcelaines, les ustensiles de métal, les soieries, l'encens, les objets du culte forment, avec le thé, la charge ordinaire des caravanes qui gagnent Lhassa par diverses routes parties soit du Sseu-Tchouen, soit du Kansou. Au retour, les commerçants chinois rapportent du musc, de la rhubarbe, des fourrures, un peu de laine et de cuir, des plantes médicinales et de la poudre d'or.

CHAPITRE XXVI

LE JAPON

Le socle continental de l'Asie ne s'arrête pas aux côtes sibériennes, chinoises et indo-chinoises. Il se prolonge vers l'Est, sur un millier de kilomètres en moyenne, jusqu'aux grandes fosses abyssales du Pacifique. L'espace intermédiaire est occupé d'abord par des mers littorales, généralement de faible profondeur : Mer d'Okhotsk, Mer du Japon, Mer de Chine, puis par une série continue d'îles et d'îlots : Kouriles, Japon, Formose, Philippines qui, partant de la pointe du Kamtchatka, forment une longue guirlande atteignant à son extrémité méridionale les terres de l'Insulinde. (Cf. la prolongation du socle de l'Europe Occidentale jusqu'au large des Iles Britanniques.)

Le groupe central, le plus compact et le plus considérable de ces terres insulaires, comprend 4 grandes îles ; Yeso, Nippon, Sikok, Kiou-Siou, prolongées au Nord par le mince collier des Kouriles, au Sud par la rangée des Riou-Kiou. C'est le lieu d'origine de la race japonaise, la partie essentielle de l'Empire du Soleil Levant. Mais cet Empire s'est accru, depuis un demi-siècle, grâce aux victoires remportées par le Japon moderne sur la Chine et la Russie. La Russie a dû céder à ses vainqueurs de 1904 la moitié Sud de Sakhaline et la presqu'île du Kouang-Toung, à l'entrée du Golfe de Petchili. La Chine a perdu la Corée, la grande île de Formose, l'archipel des Pescadores. Enfin la guerre de 1914 permit aux Japonais de remplacer provisoirement les Allemands dans la baie de Kiao-Tchéou (péninsule chinoise du Chan-Toung).

SUPERFICIE

Japon proprement dit, y compris les Kouriles et les Riou-Kiou.	387 140 kmq
Corée	221 000 —
Formose	36 400 —
Pescadores	122 —
Sakhaline	33 800 —
Kouang-Toung	3 250 —
Total	681 712 kmq

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

STRUCTURE. Le relief du Japon est extraordinairement mouvementé. Les plaines n'occupent que la huitième partie de la superficie totale. Tout le reste est couvert de collines et de montagnes formées de terrains très variés, mais où les roches éruptives anciennes et modernes occupent une place prépondérante.

Les grandes fractures qui ont affecté à diverses époques l'Asie Orientale, déterminant cette structure en paliers affaissés séparés par des chaînes en arc qui caractérise la Chine, la Corée, la Mongolie, ont agi avec une particulière intensité sur le rebord extérieur du socle continental. Tandis que se creusait jusqu'à plus de 8 000 mètres les fosses du Pacifique (fosse des Kouriles prolongée jusqu'au large de Hondo), des plissements énergiques, accompagnés d'effondrements, bouleversaient la bordure externe du " bouclier Sibérien ". Des guirlandes de chaînes montagneuses s'alignèrent au bord de l'Océan, et, par les fissures du sol, jaillirent les laves, les basaltes, qui s'épandirent en " planèzes " ou se dressèrent en cônes réguliers.

De là l'extrême variété du relief et du paysage japonais. Sans doute n'y trouve-t-on point les rochers abrupts, les pics, les aiguilles, les vallées étroites et profondes de nos montagnes alpestres. Les sommets des vieux massifs, usés par une longue érosion, ont en général les formes arrondies, les pentes douces, les vallées largement ouvertes des Vosges ou de la Forêt-Noire. Leur charme tient moins à leur dessin architectural qu'à la splendeur de la végétation qui les recouvre, aux eaux qui bruissent sous les ombrages de leurs grands arbres ou dorment dans les vasques ouvertes à leur pied. Une longue série de volcans éteints, ou toujours actifs, s'aligne des Kouriles à Formose (seule Sakhaline n'en contient pas) et les formes géométriques de leurs cônes, striés de neige pendant de longs mois, s'érigent au-dessus des collines moutonnées, se reflètent dans l'eau bleue des lacs. Les Kouriles ne sont autre chose que des volcans émergés. On n'y trouve ni roches anciennes ni terrains sédimentaires, mais 38 cratères dont 18 en activité. Yéso, Hondo, Sikok, Kiou-Siou, les Riou-Kiou et Formose ont toutes leurs bouches ignées (140 au total) dont la plus célèbre, le Fouzi-Yama (3 776 mètres), apparaît comme fond de décor sur tant de " Kakémonos " et de céramiques japonaises.

Les éruptions volcaniques sont d'autant plus désastreuses que, pour la majeure partie des volcans, les périodes de paroxysme, généralement très courtes, sont suivies de longues périodes de repos complet pendant lesquelles cultures et villages s'installent à nouveau sur les pentes refroidies (Cf. l'histoire du Vésuve). Les explosions du Fouzi-Yama en 1707, du Bandaï San en 1888, du Kirisima Yama en 1896 eurent ainsi pour résultat l'anéantissement de dizaines de villages et la perte d'un grand nombre de vies humaines.

Pour les mêmes raisons (fractures du sol, activité des feux souterrains, faiblesse relative de l'écorce terrestre sur le rebord des abîmes du Pacifique), les tremblements de terre ont, au Japon, une fréquence qui n'est atteinte, à pareil degré, en aucun lieu du monde. Depuis l'installation en 1883 d'un service séismologique, on a constaté que le sol de Hondo est secoué en moyenne vingt fois par mois ! La majeure partie de ces secousses n'est du reste perceptible que par les instruments de précision. Cependant, le nombre des séismes dont la population peut s'apercevoir est assez considérable pour que les Japonais aient été amenés à prendre depuis longtemps des précautions contre leurs dangers (petites maisons de bois à un étage) et aient fini par ne plus prêter aux tremblements ordinaires plus d'attention qu'on ne le fait chez nous aux orages d'été. Enfin certaines secousses particulièrement violentes ont, de temps à autre, des effets désastreux, soit par elles-mêmes, soit par les raz de marée qui les accompagnent. En octobre 1891, au Sud-Ouest du Fouzi-Yama, quelques secondes suffirent à anéantir 200 000 maisons, à tuer ou blesser 40 000 personnes. En 1896, sur la côte Nord-Est de Hondo, 22 000 personnes disparurent en un seul raz de marée, etc.

LES EAUX. L'étroitesse du Japon et la complexité de son relief n'ont point permis la constitution de bassins hydrographiques importants. Le plus long des fleuves japonais : le Schinoné Gawa, sur le versant occidental de Hondo, n'a que 450 kilomètres, moins que la Marne. Sur le versant oriental, le Toné Gawa a une longueur moindre encore, mais une importance économique un peu plus grande, car il arrose la plaine de Tokio, la plus vaste des plaines japonaises. Les eaux qui dévalent sur les pentes des monts se distribuent en une multitude de petits fleuves torrentueux au débit inégal, au cours pittoresque, utilisés pour l'irrigation des rizières, mais souvent redoutables par leurs brusques inondations. Au fond des dépressions, dans un cadre admirable fait de rochers, de monts verdoyants, de collines fleuries, de beaux arbres dont la ramure se mire dans les eaux, des lacs reposent, tel le lac Biwa (la guitare) au pied du Fouzi-Yama, et leurs rives prennent place parmi les plus célèbres, les plus visités des paysages japonais.

LES RIVAGES. A la variété du relief correspond la dentelure des côtes. Même les cartes à petite échelle de nos atlas en donnent une idée que précise et complète l'étude des cartes de détail. Entre les



JAPON
LA MER INTÉRIEURE

pointes recourbées des caps rocheux se creusent des baies articulées où partout les navires trouvent un sûr abri (baie d'Hakodaté dans Yeso ; de Tokio, de Nagoya, d'Osaka dans Hondo ; de Nagasaki et Kagosima dans Kiou-Siou, etc.).

L'extrême morcellement des rivages se manifeste surtout dans la Méditerranée japonaise, étroite mer intérieure longue de 400 kilomètres, sise entre Hondo, Kiou-Siou et Sikok. Cette mer peu profonde, qui s'ouvre sur le détroit de Corée par la passe de Shimonoseki, et sur le Pacifique par les détroits de Bourgo et de Linschoten, est semblable à un beau lac aux eaux transparentes. Des îles sans nombre que décore sobrement le feuillage incliné des arbres, les villages de pêcheurs nichés à l'ombre des hauts rochers, les jonques qui glissent sous la pure lumière voilée d'un ciel aux fins nuages, délicate symphonie de couleurs et de formes, intime union de la triple splendeur des eaux, des terres et du ciel, tout cela compose un ensemble unique où les grands artistes nippons puisèrent le plus clair de leur génie.

CLIMAT. Entre le Nord des Kouriles, sous le 51e degré de latitude Nord, et le Sud de Formose que traverse le Tropique, la distance est la même qu'entre le Nord de la France et le Sud du Sahara. Ce seul fait suffirait à expliquer les différences climatiques considérables que l'on observe suivant les lieux ; mais il faut encore, pour comprendre le climat japonais, tenir compte : 1° du fait même que le Japon, étant un archipel, se trouve par conséquent soumis directement aux influences océaniques qui tempèrent les chaleurs de l'été non moins que les froidures hivernales et assurent au Japon des pluies abondantes. A latitude égale, les îles japonaises ont des étés moins brûlants, des hivers moins rigoureux que le continent asiatique voisin. Elles reçoivent partout une couche d'eau supérieure à 1 mètre et qui dépasse même 2 mètres dans les hautes régions ou les latitudes méridionales ; 2° du rôle joué par les vents de mousson : mousson froide qui souffle pendant l'hiver du continent glacé vers les mers plus tièdes, mousson d'été qui souffle en sens inverse ; 3° de l'action exercée par les courants marins. Le Kouro-Sivo, analogue au Gulf-Stream, est un large fleuve d'eaux chaudes qui, venu des mers tropicales, baigne Sikok, Kiou-Siou et les rivages orientaux de Hondo avant de se recourber vers les côtes lointaines de l'Amérique. L'Oya Sivo, qui descend du détroit de Behring, enveloppe au contraire de ses eaux froides toute l'île de Yeso.

CLIMAT DU JAPON

Stations	Latitude Nord	Altitude	Températures moyennes de l'année	Mois le plus froid	Mois le plus chaud	Écart	Pluie en millimètres	Observations
[illegible]	[illegible]	5 m.	8 3	[illegible]	[illegible]	24 1	[illegible]	
[illegible]	35 41	20 m.	[illegible]	2 4	[illegible]	[illegible]	1 160	Maximum : juin et septembre.
Osaka	34 41	15 m.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1 250	
Nagasaki	32 44	[illegible]	[illegible]	[illegible]	26 7	21 7	[illegible]	
Formose	[illegible]	37 m.	23 7	19 8	27 1	7 3	2 200	Maximum : juillet-août.

Sous la double influence de l'Oya Sivo et des moussons venues de Sibérie, Yeso, Sakhaline et les Kouriles ont des hivers très froids et longs. La neige y couvre le sol pendant des mois. Par contre, les étés y sont aussi chauds qu'à Bordeaux ou Toulon. D'épais brouillards dus à la rencontre des deux courants : Kouro et Oya Sivo, embrument presque constamment l'atmosphère (cf. les brouillards de Terre-Neuve). C'est un climat mi-océanique, mi-continental fort peu plaisant. Dans Hondo, à mesure que l'on descend vers le Sud, l'hiver devient moins rigoureux. Cependant Tokio, sous la même latitude que Tanger, a une moyenne de janvier analogue à celle de Londres. Nagasaki, à la même distance de l'équateur qu'Alexandrie, est moins chaude d'octobre à mars que Nice ou Menton. Même dans les plaines côtières, les chutes de neige sont fréquentes. Dans la montagne, et notamment sur les versants occidentaux battus par la froide mousson du Nord-Ouest, elles atteignent une épaisseur d'un mètre et plus. On a très froid dans les petites maisons japonaises aux minces parois de bois ou de papier et l'on se serre frileusement près du brasero, unique moyen de chauffage usité dans l'Archipel.

A ces hivers froids succèdent des étés très chauds et très humides (+ 25° en moyenne dans les trois îles). La mousson d'été s'établit à la fin d'avril déversant de copieuses averses qui donnent en cent ou cent trente jours une couche d'eau de plus d'un mètre dans les plaines, de 2 à 3 mètres dans les montagnes. C'est la grande période des travaux agricoles, mais ce n'est ni la plus saine ni la plus agréable, et nombre de Japonais vont chercher dans les hauts lieux une atmosphère plus respirable que l'air moite saturé de vapeurs qui s'exhale des rizières inondées. En automne, la mousson continentale s'établit : les nuages disparaissent, l'air devient limpide et frais. C'est, avec le début de l'hiver, la période de l'année la plus belle et la plus agréable, au Sud et à l'Est. Les versants occidentaux, en effet, reçoivent alors de nouvelles averses de pluies et de neige charriées par la mousson du Nord-Ouest, qui s'est chargée d'humidité en traversant la Mer du Japon.

Enfin, les Riou-Kiou et Formose ne connaissent plus l'hiver. Les moyennes du mois le plus frais y varient de 16° à 20° ; celles du mois le plus chaud atteignent de 27° à 28°. Ce sont les seules régions japonaises qui aient un climat entièrement tropical.

VEGETATION. Les pluies copieuses et le nombre élevé des jours pluvieux s'unissant aux hautes températures de l'été valent au Japon une végétation également merveilleuse par sa grande abondance et par son extraordinaire variété.

De toute part, et quelle que soit la saison, l'observateur ne voit qu'un splendide décor de verdure fraîche ; même aux alentours des villes, il se trouve en pleine nature, et plus il voyage plus il lui semble qu'il se promène éternellement dans un jardin ". De plus, " cette végétation luxuriante n'a rien d'excessif, elle n'est pas envahissante comme dans ces contrées tropicales où la forêt semble une menace constante pour la civilisation humaine. " (Revon.) Elle est sobre, fine et s'harmonise avec le caractère modéré du relief. Enfin, non seulement le Japon renferme à lui seul deux fois plus d'espèces d'arbres que l'Europe entière (168 espèces comprenant 66 genres contre 85 espèces divisées en 33 genres), mais, sauf dans les froides îles du Nord où ne croissent que les bouleaux, les sapins et les mélèzes, la flore présente sur un étroit espace un surprenant mélange d'essences européennes propres aux climats tempérés et d'essences de caractère déjà tropical. Le chêne, le hêtre, l'érable, le bouleau, l'orme, le noyer, le platane, le frêne, s'y mêlent aux magnolias, aux aralias, aux cerisiers japonais, au santal, au camphrier, aux cyprès, aux pins noirs et rouges, aux cèdres immenses, " orgueil des grandes routes nationales, des avenues triomphales qui conduisent aux temples, des bois sacrés abritant les tombeaux des Shogouns ". Des lianes s'enlacent aux troncs des grands arbres et suspendent à leur ombre leurs magnifiques guirlandes de fleurs.

" Dans la partie moyenne, en un endroit quelconque, vous avez devant vous, autour d'une plaine où la rizière de l'Inde côtoie le champ de blé français, des collines où l'arbre à thé, l'oranger, le mûrier croissent non loin des pommiers, des cerisiers, des pruniers ; où les sombres pins du Nord voisinent harmonieusement avec les bambous lustrés des tropiques. Il semble qu'on ait mis dans un paysage européen des plantes de serre apportées des quatre coins du monde, et cette flore étrange vous suit partout, sans relâche, sur tous les chemins de l'Archipel. " (Revon.)

Au-dessous ou au milieu des forêts, sur les pentes doucement inclinées des collines et des avant-monts, se développe la " hara ", la prairie japonaise, sorte de pré-bois où des arbrisseaux et des touffes de plantes se détachent çà et là sur un tapis de graminées légères. C'est par excellence le domaine des fleurs : violettes, gentianes, orchidées, azalées, chrysanthèmes, lis aux immenses corolles blanches, roses, jaunes, bleues, gardénias, pivoines, iris, patrinias " aux épanouissements d'or ". Même les sols les plus secs ont leur frêle et précieux tapis de roses sauvages, d'anémones, de légers bois de pins.

" Lorsque les insectes bourdonnent sur toutes ces fleurs, tandis que sous les branches de pins les joyeuses cigales unissent leur infatigable tapage, cette nature, qui à première vue semblait plutôt indigente, vous enveloppe bientôt de son enchantement. " (Revon.)



LE FOUZI-YAMA *est le plus [illegible] et le plus [illegible] des [illegible] qui hérissent la surface du Japon. Il dresse jusqu'à 3 77[illegible] mètres [illegible], [illegible] mois de l'année, d'une calotte de neige [illegible] [illegible]. Il est [illegible] au repos, [illegible] dernière éruption remonte à 17[illegible]. Les [illegible] le tiennent pour une m[illegible] [illegible]. Des milliers de pèlerins vont chaque année visiter la série des sanctuaires édifiés sur ses flancs, et les artistes ne se lassent point de graver ou de dessiner son profil sur les kakémonos, les livres, les éventails, les poteries, les étoffes, les meubles, les multiples objets sortis des ateliers nippons*



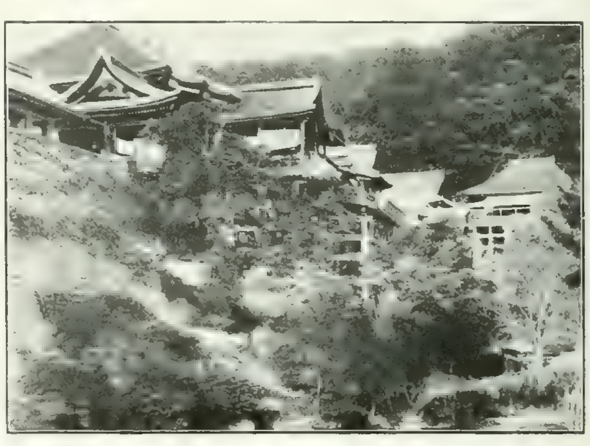
LA FÊTE DES CERISIERS AU PARC D'UNEO. *L'âme japonaise est merveilleusement sensible aux beautés de la nature ; aussi des fêtes se célèbrent, des pèlerinages s'organisent pour goûter en commun la joie délicate qu'inspire la contemplation des cerisiers en fleurs, des azalées et des glycines, des lotus et des chrysanthèmes*



LA CUEILLETTE DU THÉ. *Le sol et le climat du Japon central et méridional conviennent parfaitement à la culture de l'arbre à thé. Les plantations s'étagent sur les pentes douces des collines. La majeure partie de la cueillette se consomme dans le pays ; le reste s'exporte, presque exclusivement aux Etats-Unis.*



LE DAIBUTAN DE KAMAKOURA. *Kamakoura est une ancienne capitale ruinée. Elle conserve de son antique splendeur de nombreux restes de temples, des palais, des tombeaux et la célèbre statue du « Grand Bouddah » à laquelle les fondeurs japonais ont su donner une admirable expression de douceur sereine et de majesté.*



TEMPLE DE KIYOMIDZA. *Les Japonais excellent à donner à leurs temples et autres lieux de prière un cadre harmonieux fait de grands arbres touffus, de collines fleuries, d'eaux bruissantes. Ils ne séparent point les hommages que l'on doit aux dieux de ceux que méritent les seules beautés de la nature.*



ONOMICHI ET UNE BAIE DE LA MER INTÉRIEURE. *L'extrême morcellement et la beauté des rivages nippons se manifestent surtout dans la « Méditerranée » japonaise. Cette baie dentelée, ces collines couvertes d'arbres et de champs, ces montagnes ciselées forment comme une synthèse du Japon tout entier.*



LE MONT MORRISON *ou Niitaka Yama (3352 mètres) est un des massifs les plus élevés de la grande île de Formose, couverte de montagnes qui tombent en pentes brusques vers l'est, tandis qu'à l'ouest elles s'abaissent doucement vers les plaines littorales mises en valeur par des immigrants chinois et hindous.*

L'abondance et la variété de la flore indigène, [illegible] essences utilisables, des fruits, des légumes, des [illegible] beauté, non seulement des fleurs, mais des arbres eux-mêmes, ont eu une influence décisive sur toute la vie économique des Japonais, voire sur leur tempérament physique et leur psychologie. C'est d'elles que dérivent le mode d'alimentation presque exclusivement végétal, puis les matériaux et le mode de construction des maisons (bois et papier), des temples, toute l'architecture sacrée, publique ou privée. C'est d'elles encore que procèdent le vêtement (chanvre, coton ou soie, à l'exclusion de la laine et du [illegible] de paille, chapeaux de paille, parasol de papier huilé. Ce sont elles enfin qui, en éveillant dans l'âme japonaise un sentiment profond de la nature, un amour extraordinaire pour les fleurs, ont développé des goûts artistiques déjà très fins et produisirent d'abord un merveilleux épanouissement de la sculpture et de la gravure sur bois, de la peinture à l'aide de couleurs végétales délicates et solides, puis ces deux arts que les Japonais n'hésitent pas à mettre sur le même rang que les beaux-arts ordinaires : l'harmonieuse composition d'un jardin, la création éphémère d'un bouquet. (D'après M. Revon.)

GÉOGRAPHIE HUMAINE

LE PASSÉ DU JAPON. SON GOUVERNEMENT. ⁂ Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le Japon demeura complètement fermé aux Européens. Le premier, Marco Polo entendit parler du royaume de Zipangu et raconta, sur sa merveilleuse richesse, force belles histoires qui ne furent pas étrangères à la fameuse entreprise de Christophe Colomb. Au XVIe siècle, les Portugais, puis les Hollandais firent dans ses ports quelque trafic. Des missionnaires jésuites, guidés par saint François Xavier, commencèrent l'évangélisation des indigènes. Mais ces premiers essais de pénétration s'arrêtèrent vite. Les missionnaires furent expulsés ou massacrés, et nul " barbare d'Occident " ne fut autorisé à fouler du pied le sol nippon. L'Archipel, qui avait reçu de Chine, à une époque fort reculée, tous les éléments de sa civilisation, se développait dans une indépendance et un isolement complets. Les arts plastiques y atteignaient une perfection égale aux œuvres les plus belles de la Renaissance européenne. La société s'y raffinait à l'égal de la société chinoise ; l'âme japonaise développait les dons précieux qui font aujourd'hui la force de l'Empire et justifient la supériorité qu'il a su prendre sur tous les autres peuples de l'Extrême-Orient. Mais le Japon ignorait tout des découvertes et des progrès matériels faits en Occident. Il vivait en 1850 exactement comme ses ancêtres avaient vécu huit siècles plus tôt. C'était un État féodal fort semblable à la France des derniers Carolingiens. Le chef nominal, le Mikado ou Empereur, réduit au rôle de roi fainéant, confiné dans son palais de Kioto, n'était qu'un " mannequin décoratif ". Le pouvoir réel appartenait à une sorte de Maire du palais, le Shogoun, et aux grands propriétaires terriens : les Daïmios, soutenus par leurs chevaliers ou Samouraïs.

En 1853, les Etats-Unis obligèrent à coups de canon les Japonais à ouvrir quelques-uns de leurs ports aux navires étrangers. Les grandes puissances européennes suivirent cet exemple. Le Japon eut immédiatement l'intuition très nette, que s'il ne se rénovait pas de lui-même, s'il ne devenait point l'égal des étrangers dont il reconnaissait brusquement la supériorité matérielle, il était condamné à perdre son indépendance, sa personnalité, à subir le sort misérable de tant d'autres peuples jaunes, rouges ou noirs tenus en étroite tutelle par des Européens qui les exploitent. Il se mit à l'œuvre avec une soudaineté, un acharnement, un sens des réalités et un succès uniques dans l'histoire du monde. La révolution de 1868 balaya tout l'ancien régime, supprima le Shogounat, la féodalité des Daïmios, les privilèges des Samouraïs. Le Mikado redevint souverain de fait et, pour bien marquer qu'une ère nouvelle commençait, il quitta Kioto pour s'établir à Yedo qui prit le nom de Tokio. D'abord Empereur absolu, il accorda à ses sujets, en 1889, une constitution, les autorisa à se faire représenter par une Chambre des Députés chargée du pouvoir législatif et du contrôle des finances, mais se reserva le droit exclusif de choisir les ministres, et tout l'essentiel du pouvoir.

Ces brusques réformes politiques s'accompagnaient de réformes plus considérables encore dans l'administration du pays, sa vie matérielle, intellectuelle, économique surtout. Curieux de s'instruire, ayant à un très haut degré le sens de l'assimilation, de l'adaptation, soutenu par un patriotisme qui est la plus profonde de ses vertus et qui le rendait impatient de faire de son pays l'égal des plus forts, le Japonais appela chez lui des instructeurs européens, envoya à l'étranger les plus intelligents de ses fils. Il adopta en bloc tous les progrès réalisés chez nous, spécialement dans le domaine scientifique : chemins de fer, navires à vapeur, industries métallurgiques et textiles, électricité, téléphones, etc. Sa marine de guerre, son armée devinrent en peu de temps comparables, par l'instruction et l'armement, aux meilleures unités européennes, et une série de guerres victorieuses (guerre sino-japonaise de 1895, expédition de Chine en 1900, guerre russo-japonaise en 1904-1905, guerre de 1914) affirmèrent, aux yeux du monde, l'incontestable réalité de sa neuve puissance. Devenu l'allié des principaux Etats européens et américains, agrandi de Formose, de la Corée, d'une moitié de Sakhaline, de la presqu'île de Liao-Toung, des Mariannes, des Carolines, considérablement enrichi par la Grande Guerre, débarrassé de la

concurrence allemande, le Japon non seulement n'a plus, depuis longtemps, à redouter la mainmise étrangère, mais il traite d'égal à égal avec les premiers peuples du monde et, devant lui, s'ouvre toute grande la perspective d'un magnifique avenir.

LE PEUPLE JAPONAIS. Le Japon fut habité depuis la plus haute antiquité, comme en témoignent les découvertes d'objets préhistoriques faites dans les cavernes et les tumuli. Les descendants directs de ces aborigènes paraissent être les Aïnos, peuplades de mœurs très primitives, chasseurs et pêcheurs, remarquables par le développement de leur système pileux, que l'on trouve encore en petit nombre dans le Nord de Yeso, à Sakhaline et dans les Kouriles méridionales. Ils sont voués à une extinction totale par métissage avec les Japonais.

Formose, qui appartint longtemps à la Chine, possède sur ses rivages une population d'émigrants chinois. Les montagnes de l'intérieur sont encore habitées par des tribus sauvages, de race malaise : les Ataryals, qui modifient peu à peu leurs coutumes barbares au contact des étrangers.

Tout le reste de l'Archipel est peuplé uniquement de Japonais ou Nippons, peut-être venus du continent asiatique à une époque indéterminée. Petite taille, peau plutôt olivâtre que jaune, jambes grêles et courtes, buste long, yeux obliques et noirs, cheveux épais, lisses, très noirs, tels sont les caractères physiques de la race. Ce type, du reste, n'est point uniforme, et l'on a noté depuis longtemps les différences très sensibles qui existent entre les Japonais de sang noble (taille plus élevée, face allongée, nez fin, yeux droits chez l'homme, à peine obliques chez les femmes) et la masse du peuple (corps trapu, face large, nez aplati, bouche largement fendue, yeux très obliques).

Il est difficile, pour un Européen, de porter sur le Japonais un jugement exact. La mentalité des Asiatiques est si différente de la nôtre, leur réserve à l'égard des étrangers, leur froideur apparente, leur dissimulation même s'opposent si fortement aux investigations que l'on risque de tomber dans un excès de louanges ou de se laisser aller à des critiques injustifiées. De plus, la transformation récente du Japon a modifié sur bien des points les caractères anciens de la civilisation et elle a fait, pour ainsi dire, du Japonais un être double : mi-Européen, mi-Asiatique.

A l'Europe le Japon emprunta tout ce qui fait les États Occidentaux forts et indépendants : armée, marine, administration, commerce, industrie, enseignement, mais il a conservé avec soin toutes ses traditions sociales et morales, tout l'essentiel de la vie matérielle et d'une culture très ancienne qu'il tient pour supérieure à la nôtre. Le Japonais continue d'habiter des maisons de bois et de papier, n'ayant qu'un rez-de-chaussée ou, au maximum, un étage. Les chambres, d'une élégante simplicité, d'une propreté méticuleuse, n'ont point de meubles encombrants, mais quelques nattes, des coussins. Aux murs, des Kakémonos, que l'on change suivant les saisons, les heures du jour... la couleur des pensées. Dans le fond de la pièce, sur une estrade basse, un beau vase, un brûle-parfum, un plateau de laque d'or, une statuette d'ivoire, un porte-bouquet garni de quelques branches fleuries " de courbure différente et de hauteur inégale, disposées suivant les règles d'une esthétique minutieuse formulées dès le XVI[e] siècle ". Ses repas, où la viande (poulet, porc) n'apparaît que rarement, se composent de riz, de poissons, d'œufs, de légumes ; comme boisson habituelle, le thé et le saké ou eau-de-vie de riz. Il demeure fidèle à l'antique costume national : kimono, ceinture et manteau de soie, sandales de paille et galoches ou socques de bois. Le vêtement européen lui paraît laid, incommode ; on ne l'utilise que dans le monde officiel et les bureaux. Tous les usages de la vie domestique : cérémonies de la naissance, du mariage, des funérailles, éducation des enfants, se conservent intégralement. Les différents cultes nationaux : schintoïsme, bouddhisme, confucianisme, qui sont moins une religion qu'une morale très pure, très haute, fondée sur le respect des traditions et le profond amour de la patrie, ne se sont jamais laissé entamer par les religions occidentales. L'art japonais, auquel sont dus tant de chefs-d'œuvre, connaît présentement une décadence certaine, mais ne s'européanise pas. La nation tout entière, depuis le simple paysan jusqu'au descendant des Daïmios, reste fidèle à l'antique façon de comprendre la peinture, la gravure, le théâtre. En revanche, " notre littérature les laisse indifférents ; notre musique leur semble inutilement bruyante ; notre façon de chanter leur paraît si ridicule qu'elle les fait éclater de rire ".

Enfin, rien n'a disparu des traditionnelles vertus japonaises : propreté, politesse souriante, respect pour les vieillards, intimité de la famille, domination de soi-même, gaieté faite de bienveillance, d'intelligence et d'humour, amour exquis de la nature. Le Japonais, riche ou pauvre, prend chaque jour au moins un bain — parfois trois ou quatre — d'eau très chaude, et la foule japonaise est sans doute la plus agréable, la moins malodorante qu'il y ait au monde. Sa politesse, " qui contraste d'une façon si surprenante avec la rudesse autoritaire de nos sociétés démocratiques ", lui fait éviter toutes scènes de dispute, toute violence, transforme même les échanges commerciaux en un assaut d'amabilité courtoise. Ignorant l'alcoolisme, la chasse, la vie mondaine, il aime passionnément le théâtre, les assauts de lutte ; s'il

est riche, il se plaît aux grands dîners animés par les chants et les danses des guéchas. Surtout il aime les fêtes populaires et la promenade à la campagne. On organise des pèlerinages aux lieux consacrés par la double beauté des édifices et du paysage. On va en troupes joyeuses, dès le mois de février, admirer les fleurs des pruniers et en respirer l'odeur célébrée par d'antiques chansons ; on va voir fleurir les cerisiers au début d'avril, les azalées et les glycines au début de mai, les lotus au mois d'août, les feuilles rouges des érables en automne, en novembre les chrysanthèmes.

Ainsi s'est opéré, suivant une formule dictée par l'esprit même de la race, un mélange, en proportions définies, de vieille civilisation orientale et de moderne civilisation européenne. Les Japonais ne se sont transformés sur certains points que pour pouvoir conserver leurs chères habitudes. L'européanisation du Japon est un hommage rendu à l'excellence de la vie japonaise : le Japon s'est européanisé contre l'Europe pour mieux rester Japonais. (D'après F. Challaye.)

LA RÉPARTITION DE LA POPULATION. LES VILLES. ⌀⌀ Le Japon comptait, au recensement de 1920, 56 000 000 d'habitants (non compris la Corée, les indigènes de Formose et les Pescadores). Cela donne une densité moyenne de 144 habitants au kilomètre carré, un peu inférieure à celle de la Grande-Bretagne. L'importance de ce chiffre apparaît d'autant plus frappante si l'on songe d'abord que le relief très accidenté du Japon ne permet la culture vivrière que sur des espaces restreints et range l'Archipel parmi les pays du monde où le sol cultivé tient le moins de place (15 pour 100 contre 58 pour 100 en France), si l'on réfléchit ensuite que la grande industrie, principale cause des fourmilières européennes, est de création très récente au Japon et n'influe encore que fort peu sur la concentration des hommes en certains points favorisés. Cette densité de la population s'explique d'abord par la fécondité de la famille japonaise, puis par l'abondance du poisson qui donne une nourriture peu coûteuse, enfin par le degré de perfection de l'agriculture qui tire le maximum de rendement du peu de terres disponibles.

Du reste, quelle que soit l'habileté du Japonais à utiliser les ressources de sa terre, elle ne suffit plus à le faire vivre. Chaque année les naissances dépassent les décès de 600 000 à 700 000 âmes et l'émigration devient une nécessité. Cette émigration se dirigea d'abord vers l'Est : Iles Hawaï, Californie, Colombie britannique. Depuis les mesures prises par les Etats-Unis contre l'émigration jaune et les annexions territoriales de l'Empire, les courants humains se portent plutôt vers Formose, la Chine, la Malaisie, les îles océaniennes, surtout vers la Mandchourie et la Corée qui peuvent suffire, pendant de longues années, à absorber le trop-plein de la population japonaise.

Ajoutons que l'Amérique latine, où le préjugé de couleur n'existe pas et qui a besoin de main-d'œuvre, reçoit volontiers les Nippons. Dès avant la Grande Guerre, le Chili et le Brésil hospitalisaient de petites mais florissantes colonies japonaises. La disparition momentanée de l'immigration européenne a eu comme contre-coup l'accroissement rapide des Jaunes. On en trouve 25 000 au Brésil, plusieurs milliers au Chili, au Pérou, en Bolivie, au Mexique. C'est, pour les Etats américains, un précieux outil de colonisation. Pour le Japon, c'est surtout le moyen le plus efficace d'augmenter le mouvement d'échanges qui se dessine nettement entre les deux rives du Pacifique.

Dans les îles mêmes de l'Archipel, la densité est fort inégale suivant les lieux. Sakhaline et les Kouriles n'ont qu'un très petit nombre d'habitants. Yeso, trop froide pour la culture du riz, compte à peine 17 personnes au kilomètre carré, bien que l'on note depuis quelques années un intéressant afflux d'émigrants venus du Sud (le chiffre des habitants y a triplé en dix-sept ans : 610 000 en 1898, 1 800 000 en 1915). Dans Hondo, Kiou-Siou et Sikok les régions montagneuses ne peuvent nourrir qu'un petit nombre de familles. En revanche, les rivages poissonneux, les petites plaines côtières et les collines arrondies qui les encadrent sont de véritables fourmilières d'hommes. De Nagasaki à la baie de Tokio, sur l'une et l'autre rive de la mer Intérieure, la densité atteint et dépasse par endroits 400 habitants au kilomètre carré !

C'est aussi dans cette zone médiane que se trouvent les plus grandes villes japonaises.

Ces villes ont toutes des caractères communs. Elles couvrent d'abord une énorme superficie, puisqu'elles se composent de petites maisons sans étages isolées les unes des autres par des jardins, et que les parcs, les terrains vagues, les enclos sacrés qui entourent les temples y occupent de vastes espaces. Tokio, par exemple, moins peuplée que Paris, s'étend sur une aire trois fois plus grande. Parfois elles conservent, comme Nagoya, Kioto, etc., d'intéressants spécimens de la vieille architecture japonaise : forteresses féodales dressées sur des murs en pierres énormes qu'entourent des fossés profonds, temples réputés, etc. Ailleurs, les vieux quartiers se doublent de faubourgs industriels tout neufs que surmontent les hautes cheminées des usines. L'aspect général est d'ordinaire propre et gai. Les incendies, extrêmement fréquents, obligent à rebâtir sans cesse les demeures, du reste si peu coûteuses. La foule, peu bruyante mais aimable, souriante, vêtue d'étoffes aux vives couleurs, se presse tout le jour dans les rues étroites où courent les djinrikksas, ces voiturettes à deux roues que traînent à toute vitesse d'alertes coureurs. Le soir, des lanternes multicolores, auxquelles se mêlent de plus en plus les lampes électriques, éclairent joliment les quartiers de plaisir, les maisons de thé, où l'on se rend en famille. Les villages, surtout dans la montagne ou dans les petites criques marines, s'harmonisent à merveille avec la splendeur de la

végétation et des paysages qui les encadrent. Partout des temples, des chapelles, à demi cachées sous l'épaisse frondaison des grands arbres, invitent sinon au recueillement, qui est à peu près absent de la religion nipponne, du moins au plaisir raffiné d'émotions esthétiques que goûte profondément ce peuple d'artistes.

La moderne capitale Tokio comptait, en 1920, 2 173 000 habitants. C'est la résidence habituelle de l'Empereur, le siège des principales administrations, des ministères, etc. Elle se trouve au fond d'une baie, spacieuse et sûre, débouché naturel de la plus vaste des plaines japonaises. Non loin d'elle, Yokohama (422 000 habitants), petit village de pêcheurs en 1850, est devenu le premier port de l'Empire; son chiffre d'affaires n'est dépassé en Extrême-Orient que par Hong-Kong et Chang-Haï. Nagoya (429 000 habitants), Osaka (1 250 000 habitants), Kioto (591 000 habitants), l'ancienne capitale, Kobé (608 000 habitants), Sakaï, etc., doivent leur importance présente au développement de la grande industrie (filature, métallurgie, etc.). Elles forment sur un étroit espace un groupement comparable aux " pays noirs " du Lancashire ou de Westphalie.

Par Okayama (95 000 habitants), Hiroshima (162 000 habitants), Kuré (154 000 habitants), Shimonoseki, port d'embarquement pour la Corée, on gagne l'île de Kiou-Siou où la merveilleuse rade de Nagasaki (176 000 habitants), entourée d'une ceinture de volcans, à proximité de mines de houille, est le premier port charbonnier du Pacifique. Sasebo (123 000 habitants), Kumamoto (73 000 habitants), Kagoshima (92 000 habitants) au Sud de Kiou-Siou, Tokushima (73 000 habitants) dans Sikok, terminent la série des grandes villes japonaises du Sud.

En remontant vers le Nord, il faut encore citer Kanazawa (158 000 habitants) et Niigata (97 000 habitants) sur la côte occidentale de Hondo, en relations directes avec Vladivostok, Sendaï (122 000 habitants) sur la côte orientale, enfin Hakodaté (133 000 habitants), où se concentrent les produits des riches pêcheries de Yeso.

Sakhaline, dont les Japonais commencent à peine à utiliser les forêts, n'a que de misérables villages peuplés de Toungouses et d'Aïnos. A l'extrême Sud, Kéloung et Tamssouï sont les deux agglomérations les plus notables de Formose.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Comme la Chine et l'Inde, le Japon est surtout un pays d'agriculture : 60 pour 100 de la population vivent des produits du sol. Mais cette proportion était encore singulièrement plus forte il y a cinquante ans. Depuis l'européanisation du Japon, la grande industrie est née, s'est développée avec une extrême rapidité, et les usines attirent chaque année un contingent plus élevé d'ouvriers.

LES CULTURES. Comme dans les plaines chinoises et pour les mêmes raisons, la propriété est extrêmement morcelée. L'étendue moyenne des terres possédées par chaque famille ne dépasse pas un hectare! C'est donc à force de soins minutieux, et en multipliant les récoltes successives ou parallèles sur un même terrain que l'agriculteur japonais parvient à vivre. Dans les plaines, pas un pouce du sol n'est perdu; sur les pentes des collines s'étagent les petits champs en terrasses. Des fumures abondantes (déchets de poissons, engrais humain) complètent les effets d'une savante irrigation.

Partout où le climat le permet, la culture vivrière essentielle est celle du riz (3 000 000 d'hectares sur 5 500 000). Le froment, l'orge, le seigle (de 400 000 à 500 000 hectares pour chaque sorte) se substituent au riz dans les régions montagneuses et à Yeso. Le haricot rouge, le " daïkon ", sorte de navet géant, les patates douces tiennent aussi une place importante dans l'alimentation.

L'arbre à thé, dont la zone d'élection se situe sur les collines qui entourent la Méditerranée japonaise, atteint, grâce à la douceur et à l'humidité du climat, une latitude beaucoup plus septentrionale qu'en Chine : le 36e degré et même exceptionnellement le 39e degré sur la côte Est de Hondo. Il fournit aux Japonais leur boisson nationale et s'exporte en quantités croissantes vers les États-Unis.

Le tabac, qui permet aux Japonais de vendre leurs cigarettes dans tout l'Extrême-Orient, gagne du terrain. Les champs de coton sont encore très loin de suffire aux besoins locaux. Par contre, partout les mûriers bordent les champs de riz, s'intercalent dans les cultures sèches. En certaines régions de la montagne (pentes Nord du Fouzi-Yama), les plantations de mûriers sont la grande et presque l'unique ressource des colons. Nous verrons plus loin quelle importance la sériciculture a prise dans l'économie nationale du Japon.

L'ÉLEVAGE ET LA PÊCHE. L'absence de grasses prairies naturelles qui prendraient la place indispensable aux cultures, le climat trop humide, enfin les prescriptions religieuses du bouddhisme qui interdit l'usage de la viande, telles sont les principales raisons qui expliquent la rareté des animaux domestiques, le peu d'importance de l'élevage. En 1918, on ne comptait au Japon que 4 000 moutons, 100 000 chèvres, 38 000 porcs, chiffres tout à fait insignifiants. Les bêtes à cornes (1 400 000), de taille petite et chétive,



LES JARDINS DE LA MER. *La " Méditerranée " japonaise qui sépare Hondo des deux grandes îles méridionales Sikok et Kiou Siou, est la merveille du Japon et l'un des plus beaux lieux du monde. Des îles sans nombre que décore sobrement le feuillage aérien des arbres, les pirogues qui glissent sous la lumière voilée d'un ciel aux fins nuages, les temples, les villages nichés au creux des roches, tout cela compose un ensemble unique où s'unit, dans une prodigieuse symphonie, la triple splendeur des eaux, des terres et du ciel.* [illegible]



TOKIO. LA RUE DES THÉATRES. *La rue* [illegible] *les constructions à l'européenne* [illegible] *fort jolie chose. La foule, peu bruyante, mais animée,* [illegible] *d'étoffes aux mille couleurs se presse tout le jour* [illegible] *papier, admirant les étalages ingénieux, les mille produits de l'industrie locale, les* [illegible] *Le soir, des lanternes multicolores, auxquelles se mêlent de plus en plus les lampes électriques, éclairent joliment les quartiers* [illegible]



VIEUX COUPLE AÏNO. *Derniers représentants de la race aborigène qui peupla avant l'arrivée des Nippons toutes les îles de l'Archipel japonais.*



LE TORI DE MIYA JIMA. *Comme les Chinois, les Japonais se plaisent à ériger dans les rues des villes, à l'ombre des arbres, aux rives des lacs, ces légers arcs de triomphe d'une élégante et sobre harmonie.*



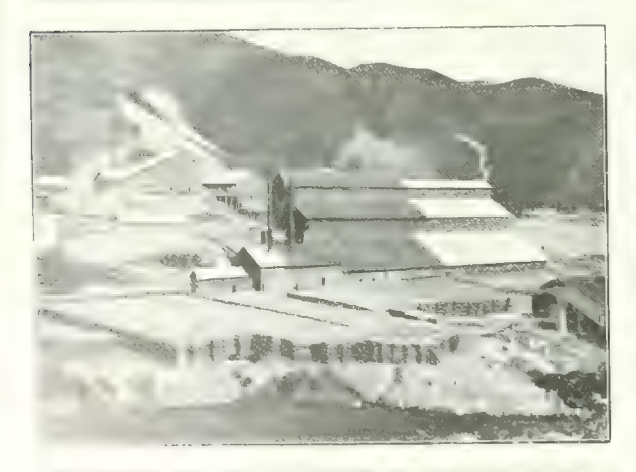
DÉFILÉ DE GEISHAS. *Jeunes Japonaises, savantes en l'art de la danse, du chant, de la musique que l'on convie dans les fêtes publiques ou privées.*



SÉOUL. *Comme toutes les agglomérations urbaines de la Corée, Séoul, la capitale, n'est guère qu'un immense village formé d'une multitude de maisonnettes de bois et de briques couvertes de chaume. Elle prend quelque activité depuis la construction des voies ferrées qui l'unissent à la mer et à la Mandchourie.*



FOUSAN. *A l'extrême Sud de la presqu'île de Corée, le port de Fousan est le terminus de la voie ferrée qui vient de Chine et de Sibérie. Des services directs l'unissent au port japonais de Shimonoseki. Aussi son trafic est-il déjà considérable et semble destiné au plus brillant avenir.*



[illegible] EN CORÉE. *Devenus complètement [illegible] avec ardeur la mise en valeur des [illegible] de la presqu'île. Le fer, le cuivre et l'or [illegible] à une exploitation rémunératrice.*



FORMOSE : UNE USINE ÉLECTRIQUE. *La grande île de Formose ou Taï-Ouan, enlevée à la Chine en 1895, constitue pour le Japon surpeuplé une magnifique colonie. L'intérieur est encore couvert de forêts vierges, mais les côtes portent de belles cultures de cannes à sucre, d'arbres à thé, de cotonniers.*

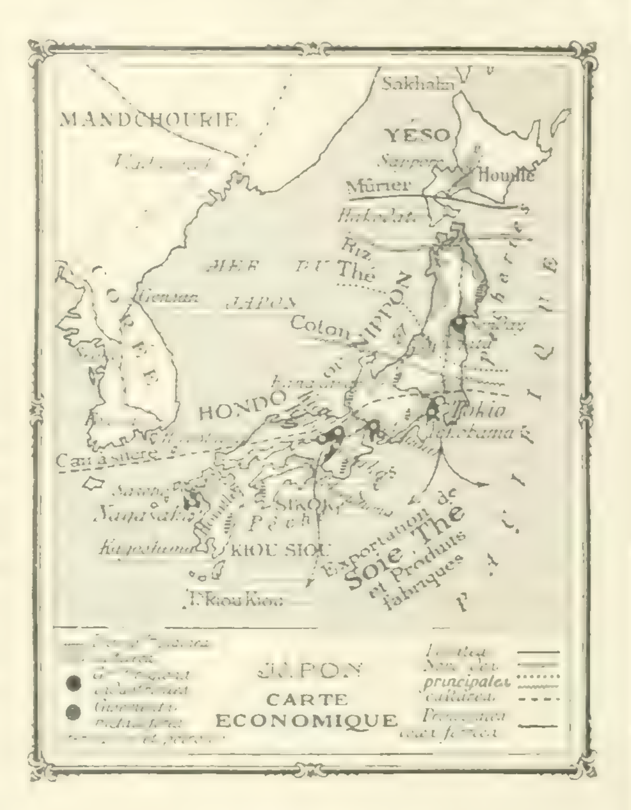
servent exclusivement au transport et à la culture ; “ elles sont si clairsemées qu'il est possible de faire douze heures de chemin de fer dans le Nord de Hondo sans voir un seul bœuf ”. Les chevaux (1 580 000) servent rarement à tirer des voitures ou à porter des cavaliers, sauf à l'armée. Ils sont laids et peu résistants. Les essais tentés pour acclimater des races étrangères, surtout chinoises, n'ont pas abouti.

Ce sont les pêcheries qui donnent aux Japonais le complément de nourriture dont ils ont un absolu besoin. Les mers de l'Archipel, surtout au point de contact des courants froids et chauds de l'Oya et du Kouro-Sivo (côtes de Sakhaline, de Yeso, du Hondo septentrional), renferment une quantité prodigieuse de poissons, de mollusques, de crustacés. On les consomme sous diverses formes, et l'on emploie le surplus à la fabrication d'engrais précieux.

L'INDUSTRIE ET LES MINES. ⊘⊘ L'industrie est de date fort ancienne au Japon. Mais, jusqu'à la Révolution de 1868, les ateliers japonais se bornèrent à la fabrication, par des procédés archaïques, d'un petit nombre d'objets : étoffes de soie, bronzes, meubles laqués, ivoires, céramiques, dont un goût affiné, une extrême habileté de main faisaient de précieuses œuvres d'art. Au contact de l'Europe, la grande industrie est née. Des étrangers installèrent les premières usines, dont plus tard les Japonais purent assumer seuls la direction. Une main-d'œuvre très abondante et peu coûteuse, la présence dans le sous-sol de ressources minérales suffisantes, le développement des moyens de transport par terre ou par mer, la facilité de se procurer sur place ou à proximité les matières premières (soie grège, coton, soufre, kaolin, ciment, bois, etc.) et les qualités d'assimilation, d'habileté manuelle de la race nipponne, tels furent les facteurs qui facilitèrent le développement moderne de l'industrie et qui expliquent ses remarquables progrès.

Il faut y ajouter les effets de la Grande Guerre, qui, bien loin de nuire au développement économique du Japon, lui a donné un nouvel et magnifique essor. A partir de 1914, le Japon a dû, en effet, d'abord parer au déficit des importations locales en fabriquant nombre de produits qu'il tirait auparavant de l'étranger, puis combler le déficit des ventes européennes sur les marchés d'Extrême-Orient et du Pacifique. “ Les entreprises industrielles, comme en une poussée de génération spontanée, se multiplièrent ; elles absorbèrent d'énormes capitaux. Toute la nation se tendit pour consolider cette fortune nouvelle ; l'État assura et au besoin imposa son appui à cette évolution. ” Sans doute, “ tout ce qui se créa ne durera pas ; beaucoup d'ouvriers manquent d'éducation professionnelle, les ateliers n'ont pas toujours une direction experte, il leur faudra s'éprouver dans la lutte internationale et résister à la concurrence universelle ; il faudra calmer, régulariser, organiser la fièvre d'un moment afin d'établir un régime stable. Mais ce sont là des désavantages que le temps et l'étude amoindriront ” et il n'en reste pas moins qu'en précipitant le passage du stade agricole au stade industriel les cinq années de guerre ont plus fait pour la prospérité nipponne que vingt années de paix. (D'après A. Demangeon.)

Le sous-sol fournit d'abord de la houille : 19 000 000 de tonnes en 1912, 31 000 000 en 1919 (Yeso, Hondo, surtout Kiou-Siou aux environs de Nagasaki), de qualité médiocre il est vrai, mais qui suffit aux besoins locaux et sert même au ravitaillement de nombreux navires



étrangers. La production du cuivre (29 000 tonnes valant 110 000 000 de francs en 1913, — 36 600 tonnes valant 68 000 000 de yen en 1919) est supérieure à celle de tous les autres pays du monde, les États-Unis exceptés.

Le fer (64 000 tonnes), le manganèse, l'antimoine, l'étain, le plomb ont une importance moindre. Le soufre, très abondant, comme il est naturel dans un pays si riche en volcans, s'exploite activement pour la fabrication des allumettes et de l'acide sulfurique. Le pétrole ne fait point défaut. Enfin, le grand nombre des torrents facilite la multiplication des usines hydro-électriques et donne à bon compte une force motrice presque inépuisable.

Parmi les industries de nouvelle création, les cotonnades et les soieries tiennent de beaucoup le premier rang. En 1918, on ne comptait pas moins de 200 000 ouvriers des deux sexes employés dans les seules

usines de tissage et filature de coton (région d'Osaka-Kobé-Tokio), utilisant une matière première venue de Chine, des États-Unis et surtout des Indes anglaises. La production de la soie a pris un tel essor que le Japon se classe depuis 1908 à la tête des Etats producteurs : 12 000 000 de kilogrammes de soie grège sont en moyenne disponibles pour l'exportation seule, sans compter la consommation locale (la Chine ne peut en vendre que 8 000 000). " La sériciculture est l'occupation subsidiaire la plus profitable que le paysan japonais puisse exercer. Sans elle, les petits exploitants, et notamment les métayers, ne parviendraient pas à vivre, tant est restreinte leur marge de gain. Partout, dans les maisons, on voit femmes et enfants occupés au maniement et à l'assortiment des cocons, tandis que, sur le pas de chaque porte, une femme assise s'applique à dévider avec un dévidoir à main, avec un pot d'eau bouillante sur le " hibachi " devant elle, où sautillent les cocons. " La majeure partie de la soie s'exporte à l'état brut ; cependant les tissages de soieries (à Kioto et Sekaï) livrent chaque année à la consommation des étoffes d'excellente qualité qui s'achètent dans le pays même ou s'exportent dans tout l'Extrême-Orient.

L'industrie métallurgique, faute de minerais, ne suffit pas encore à tous les besoins locaux. Elle a fait néanmoins de considérables progrès. Si le Japon doit acheter à l'étranger de l'acier, du fer ouvré et des machines, il cherche à s'affranchir de cette sujétion en acquérant des mines chinoises et coréennes. Aussi peut-il chaque année diminuer le chiffre de ses commandes, et le jour n'est pas loin où les chantiers de construction navale, les fonderies, les soieries, les fabriques de locomotives, etc., seront en nombre tel, qu'elles permettront de se passer de tout appoint extérieur.

Enfin, les fabriques d'allumettes, de cigarettes, de nattes, de jouets, de ciment, de celluloïd, de faïences et porcelaines, les papeteries (plus de 100 000 000 de francs en 1914), les raffineries, les brosseries sont en plein essor et alimentent un commerce d'exportation dont nous verrons plus loin l'importance.

Sans doute, cette transformation industrielle du Japon ne va pas sans quelques inconvénients. Non seulement elle a modifié, là comme ailleurs, les anciennes conditions sociales, et a créé un prolétariat ouvrier qui manifeste des exigences autrefois inconnues, mais surtout elle a porté un coup funeste aux vieilles industries d'art. Le temps n'est plus où l'on mettait vingt ou trente ans à finir une belle pièce de soie, de laque ou de porcelaine, où des ateliers familiaux ne sortaient qu'un petit nombre d'œuvres, très chères, mais qui toutes étaient des chefs-d'œuvre. Plus de travail familial, plus de secrets de corporations. On veut produire en très grande quantité, très vite et à très bon marché. Peut-être cette décadence artistique n'aura-t-elle qu'un temps et il n'est pas interdit d'espérer qu'après la période présente, où le Japon veut à tout prix suffire à ses propres besoins et s'assurer des marchés rémunérateurs, une période nouvelle viendra où, assagis, enrichis, certains de l'avenir, les Japonais, dont les goûts personnels n'ont du reste point changé, retrouveront les loisirs nécessaires à la création d'œuvres parfaites.

LE COMMERCE. Les chiffres du commerce traduisent éloquemment les progrès accomplis par le Japon depuis la Révolution de 1868. Ils ont passé de 68 000 000 de francs en 1868, à 335 000 000 en 1888,

COMMERCE DU JAPON

(Valeurs en yen ; au pair, le yen = 2 fr. 56).

Principales catégories	Année 1913	Année 1920.
	Importations	
Coton brut	223 000 000 de yen.	721 000 000 de yen.
Riz	25 000 000 —	118 000 000 —
Graines oleagineuses	47 000 000 —	150 000 000 —
Sucre	36 000 000	60 000 000 —
Laine et lainages	14 000 000 —	153 000 000 —
Machines	24 000 000 —	210 000 000 —
Fer en barre et ouvré	25 000 000	201 000 000 —
Blé et farine	9 000 000 —	
etc		
Totaux	716 000 000 de yen.	2 284 000 000 de yen.
	Exportations.	
Soie grège	161 000 000 de yen.	383 000 000 de yen.
Fils de soie et soieries	34 000 000 —	185 000 000 —
Cotonnades et filés de coton	113 000 000 —	487 000 000 —
Cuivre	27 000 000 —	12 000 000 —
Charbon	23 000 000	45 000 000
Sucre raffiné	13 000 000 —	30 000 000 —
Allumettes	11 000 000	28 000 000 —
Thé	12 000 000 —	17 000 000 —
Poterie et céramique	6 000 000	31 000 000 —
Verreries		23 000 000 —
Jouets	2 000 000	21 000 000 —
Machines		17 000 000 —
etc		
Totaux	620 000 000 de yen.	1 909 000 000 de yen.

PRINCIPAUX CLIENTS DU JAPON

	Année 1913. (Valeur en yen)	Année 1920. (Valeur en yen).
Importations venant de :		
Inde anglaise	173 000 000 de yen.	395 000 000 de yen.
Angleterre	122 000 000 —	232 000 000 —
États-Unis	122 000 000 —	873 000 000 —
Chine	61 000 000 —	218 000 000 —
Allemagne	60 000 000 —	15 000 000 —
Indes néerlandaises	37 000 000 —	68 000 000 —
Indo-Chine française	24 000 000 —	120 000 000 —
Australie	15 000 000 —	62 000 000 —
France	6 000 000 —	14 000 000 —
Iles Philippines	8 000 000 —	16 000 000 —
Siam	6 000 000 —	25 000 000 —
Chili		25 000 000 —
Straits Settlements, etc	5 000 000 —	17 000 000 —
Exportations allant à :		
États-Unis	450 000 000 de yen.	565 000 000 de yen.
Chine	385 000 000 —	410 000 000 —
France	150 000 000	71 000 000 —
Grande-Bretagne	80 000 000 —	98 000 000
Inde anglaise	75 000 000 —	192 000 000 —
Italie	70 000 000	6 000 000 —
Australie	20 000 000	58 000 000 —
Indes néerlandaises	13 000 000	107 000 000 —
Iles Philippines	15 000 000 —	34 000 000 —
Straits Settlements	10 000 000 —	36 000 000 —
Hong-Kong	33 000 000 —	74 000 000 —
Asie russe	3 000 000	23 000 000
Canada	5 000 000 —	21 000 000 —

1 250 000 000 en 1900, 1 800 000 000 en 1904, 3 405 000 000 en 1913 et ont atteint, en 1920, 4 193 000 000 de yen, ce qui au taux moyen du yen, cette année-là, représentait plus de 25 milliards de francs !

Les chiffres des tableaux précédents ne concernent ni Formose ni la Corée qui font cependant partie intégrante de l'Empire. Nous consacrons plus loin un chapitre spécial à la Corée. Pour Formose, bornons-nous à dire qu'en 1919 elle vendit — surtout au Japon, puis à la Chine et aux États-Unis — du thé, du sucre, du charbon, du camphre, etc., pour un total de 140 000 000 de yen. Elle acheta, au Japon et à la Chine, de l'opium, du riz, des haricots soyas, etc. pour 90 000 000 de yen.

La comparaison des chiffres relatifs aux deux années envisagées est intéressante à plus d'un titre.

D'abord si l'on considère le tableau des importations, on voit aussitôt le progrès considérable fait par les achats de matières premières : coton, fer, laine, graines oléagineuses, destinées à être transformées par les usines et les manufactures nippones. Cela confirme ce que nous disons plus haut sur le développement croissant de la grande industrie.

Aux exportations, le même fait apparaît plus clairement encore. Les ventes de jouets ont décuplé ; celles de soieries, de poterie et céramique, ont plus que quintuplé ; celles des cotonnades ont quadruplé. Les verreries, les machines, qui n'apparaissent pas sur le tableau de 1913 comptent respectivement, en 1920, pour 21 000 000 et 17 000 000 de yen.

Les Etats-Unis sont présentement le principal fournisseur du Japon et son plus gros acheteur. Le Canada, le Chili commencent à donner quelques chiffres intéressants ; et cela marque l'attraction de plus en plus vive qui se produit d'une rive à l'autre du Pacifique.

Toutefois, l'Asie reste, et restera toujours, le champ d'action le plus favorable aux Nippons. Près de la moitié de leur commerce se fait avec les pays de la zone des moussons. Profitant de la carence momentanée des Européens, ils ont consolidé la situation déjà prépondérante qu'ils avaient en Chine (traités de commerce particulièrement avantageux, création de banques, d'agences d'information, de sociétés de bienfaisance, achats de concessions minières, de voies ferrées, navigation sur le Yang-Tseu, etc). La Chine, dont ils sont devenus les principaux banquiers, doit leur fournir avant tout le fer brut ou demi ouvré dont ils manquent presque totalement, puis le coton brut, le riz. En échange, elle est le marché le plus naturel qui s'ouvre aux produits de leurs usines.

En Mandchourie, ils se conduisent en maîtres et sont en train de " coréaniser " ce qu'ils considèrent comme une annexe naturelle de la Corée. Au Chan-Toung, où ils prirent provisoirement la place des Allemands, ils ont quadruplé en quelques années les échanges du port de Tsing-tao. Dans la Sibérie orientale, ils se sont assuré, à Vladivostok et sur l'Amour, les gages territoriaux nécessaires pour garantir la dette que la Russie a contractée envers eux. Dans l'Inde Anglaise, l'influence japonaise " s'avance à pas de géants ". Non seulement de 1914 à 1920 les exportations ont passé de 26 000 000 de yen à 192 000 000, les importations de 160 000 000 à 395 000 000, non seulement les jouets japonais, la bière, les machines, les allumettes japonaises remplacent les articles similaires allemands, et les cotonnades japonaises font reculer les tissus britanniques, mais 90 pour 100 de ces transactions se font par navires japonais, par l'intermédiaire de banques et de maisons de commerce japonaises installées à Bombay, Ceylan, Madras, etc. A Singapour, centre de commerce pour le caoutchouc et l'étain, " le nombre des Japonais avait tellement augmenté en 1919 qu'on ne pouvait plus s'y loger. " Au Siam, aux Philippines, le commerce nippon a doublé en quatre ans. Il a décuplé à Java.

Notons, enfin, les progrès réalisés par le trafic avec l'Australie où les soieries, les cotonnades, les porcelaines, les chapeaux, les jouets japonais font concurrence aux articles similaires anglais et américains. L'Afrique même n'a pas échappé à l'emprise des Nippons. Leur commerce avec le Transvaal a décuplé en quatre ans ; en Ethiopie, en Egypte, on a vu apparaître leurs produits.

Ainsi les Japonais ont eu l'art de ne participer au grand conflit mondial que dans la mesure où ils pouvaient en tirer le maximum de profits, avec le minimum de risques et de frais. Aussi la situation financière de leur pays, qui n'était pas brillante au lendemain de la guerre russo-japonaise (accroissement considérable des charges fiscales, emprunts onéreux à l'étranger, etc.), s'est améliorée de façon telle que le Japon prend place aujourd'hui parmi les plus riches nations du globe. L'excédent considérable des exportations sur les importations, les bénéfices colossaux qu'il tire de sa flotte marchande ont fait passer sa réserve d'or de 370 000 000 de yen en 1913 à 1 600 000 000 en 1918 (près de 5 000 000 000 de francs au cours présent du change). Il a pu rembourser une certaine portion de sa dette extérieure et est même devenu le prêteur de ses anciens créanciers : Anglais et Français. Et le signe le plus apparent de cette richesse nouvelle, acquise au détriment de l'Europe, n'est pas seulement le formidable accroissement de ses entreprises industrielles et commerciales, de ses dépôts en banque, des dividendes payés aux actionnaires, c'est encore le changement frappant que l'on observe aujourd'hui dans la vie matérielle des Nippons, surtout des " narikins " ou nouveaux riches. " Tokio rappelle maintenant, par l'intensité de son mouvement, la fièvre des cités de l'Occident ; les boutiques de luxe, les maisons de style américain se multiplient ; dans les rues, les automobiles se pressent... Les femmes déploient de magnifiques vêtements, des soieries de couleurs gaies, des ceintures rutilantes d'or, et l'on voit à leurs doigts des bagues qu'elles n'avaient jamais connues jusqu'ici ". (Bulletin *Asie française* de 1918).

La prospérité présente et future du Japon repose en grande partie sur le développement de sa marine de commerce. Déjà, dans les années qui précédèrent la guerre, sa flotte commerciale à vapeur avait passé de 1 390 navires jaugeant 932 000 tonneaux en 1905, à 2072 navires jaugeant 1 514 000 tonneaux en 1913, ce qui le plaçait au troisième rang des grands Etats du monde après l'Angleterre (11 000 000 de tonneaux) et l'Allemagne (2 600 000 tonneaux), bien avant les Etats-Unis (1 108 000), la Norvège (1 085 000), la France (838 000). Ses grandes compagnies subventionnées (Nippon-Yusen-Kaïsha : 94 vapeurs jaugeant 450 000 tonneaux ; Osaka Chôsen K., etc.) assuraient les services directs avec tous les ports du Pacifique et envoyaient leurs bateaux dans les fleuves chinois, dans

l'Inde, jusqu'en Europe. D'autres vapeurs affrétés au "trafic vagabond" ("Tramps", "Outsider-Steamers") enlevaient peu à peu aux Anglais, aux Danois, aux Norvégiens le commerce que ces pavillons avaient jusqu'alors monopolisé dans toutes les mers de l'Extrême-Orient.

Cette situation florissante s'est encore fort améliorée depuis 1914. Débarrassée de la concurrence allemande par la prise de Kiao-Tchéou et la disparition du pavillon allemand, devenue le principal fournisseur de l'Empire russe par Vladivostok et Dalny, ne trouvant plus en face d'elle qu'un nombre fort réduit de bateaux neutres, la marine japonaise a connu une prospérité inouïe dont témoignent à la fois les dividendes payés aux actionnaires (jusqu'à 600 pour 100 en 1915) et les 2838 vapeurs jaugeant 2 700 000 tonneaux (plus 1 200 000 tonneaux de voiliers) qui composaient la flotte nipponne en 1920.

Même entre les divers districts de chacune des îles de l'Archipel Japonais, les transactions se font surtout par voie de mer (nombreux voiliers ou petits vapeurs de cabotage), comme il est naturel dans un pays étroit, aux ports multiples, où la population se concentre surtout près des rivages. Cela n'a point empêché les Japonais de construire un réseau ferré de plus de 10 000 kilomètres, qui dessert d'une façon très suffisante les régions de l'intérieur et assure les relations terrestres entre l'Est et l'Ouest, le Sud et le Nord des grandes îles. Seul le réseau routier est médiocre et mal entretenu, ce qu'explique suffisamment le peu d'emploi que l'on fait des transports par voitures.

LA CORÉE

Dès que le Japon se fut donné une marine de guerre et une armée organisées à la moderne, il utilisa l'une et l'autre pour placer sous sa domination la Péninsule de Corée. Elle lui était indispensable non seulement au point de vue stratégique, mais surtout comme terre d'exploitation et de peuplement.

Le traité de Shimonoséki, en 1895, enleva l'Empire Coréen à la suzeraineté chinoise et le plaça sous l'influence japonaise tout en lui laissant une large autonomie. Neuf ans plus tard, la Russie ayant manifesté clairement l'intention d'annexer la Corée sous une forme ou une autre, le Japon n'hésita pas à déclarer la guerre à l'Empire des Tsars. Ses victoires lui permirent d'abord de réduire à néant les projets russes, puis de transformer l'autonomie en protectorat (traité de Portsmouth 1905). Depuis lors, de nouvelles conventions signées en 1907 et en 1909 accrurent les droits du Japon qui, en août 1910, supprima le protectorat et annexa purement et simplement le territoire coréen. La Corée fait donc aujourd'hui partie intégrante de l'Empire du Soleil Levant, au même titre que Yeso ou Hondo.

Jusqu'à 1878, la Corée demeura aussi jalousement fermée aux étrangers que l'était le Japon en 1850. Aussi n'avait-on sur ce pays que des renseignements fragmentaires et très vagues dus aux missionnaires. Les côtes mêmes étaient fort mal connues. Depuis lors, grâce à l'occupation japonaise, à la construction des voies ferrées, aux travaux des géographes, des géologues, des ingénieurs, des agronomes nippons, nos connaissances se sont fort accrues et nous permettent de nous faire une idée exacte de la géographie coréenne, des habitants et des ressources du pays.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La Corée (que les Orientaux nomment Tchosen ou Pays du matin calme) est une grande presqu'île d'environ 220 000 kilomètres carrés, sise entre la Mer Jaune à l'Ouest, la Mer du Japon à l'Est, les détroits de Broughton et de Krusenstern qui, au Sud, la séparent du Japon. Elle se rattache au continent asiatique par un large pédoncule montagneux orienté Sud-Ouest-Nord-Est : la chaîne du Tchang-paï-chan ou du Chan Aline (près de 3000 mètres au point culminant) qui l'isole des plaines de Mandchourie. De cette chaîne se détache transversalement une longue arête orientée Nord-Ouest-Sud-Est qui, longeant de près les côtes orientales, s'unissait autrefois aux montagnes japonaises, comme en témoignent les faibles profondeurs du détroit de Corée et le grand nombre d'îles et d'îlots (île Quelpaert, île de Tsou-shima, archipel Coréen) jetés comme les piliers d'un pont naturel entre l'extrémité méridionale de la péninsule et les îles japonaises qui lui font face. Cette arête montagneuse d'altitude médiocre (1500 à 1700 mètres au point le plus élevé) a son versant le plus raide tourné vers l'Est où s'ouvrent, à peu de distance du rivage, les fosses profondes de la Mer du Japon. A l'Ouest, la pente est beaucoup plus allongée, partant plus douce. Une série de contreforts, de mamelons boisés, ondulent en s'abaissant peu à peu vers les plaines littorales qui s'ouvrent sur les hauts fonds de la Mer Jaune (75 mètres au point le plus bas). Dans l'ensemble, le pays est fort accidenté ; cependant les plaines cultivables y occupent une étendue relativement supérieure à celle du Japon. De plus, la médiocrité de l'altitude moyenne permet d'utiliser la majeure partie des collines jusqu'à 1000 mètres de hauteur et rend aisée la création de voies de communication.

La latitude de la Corée est la même que celle de Hondo. Mais les influences continentales agissent avec une force singulièrement plus grande. A des hivers très froids succèdent des étés extrêmement chauds (la moyenne de janvier est, à Séoul, de $-4°$, celle de juillet s'élève à $+27°$). Seules les régions du Sud ont un climat plus doux. Les vents de mousson alternent comme dans toute l'Asie de l'Est et du Sud, tour à tour glacés ou tièdes. D'abondantes

chutes de neige se produisent de novembre à mai, et sur le versant occidental les cours d'eau gèlent pendant trois mois. En été, les averses sont aussi fréquentes qu'au Japon.

La végétation se compose d'essences arbustives et florales qui forment une zone intermédiaire entre la Chine et la Mandchourie d'une part, et d'autre part l'Archipel japonais. Des forêts, où s'abritent les fauves (tigres surtout, ours, loups), couvrent une partie des montagnes. Les conifères s'y mêlent aux arbres à feuilles caduques, aux camélias arborescents, aux arbres à cire végétale et à vernis. Les pentes inférieures sont revêtues de fourrés très épais. Dans le Nord-Est, des steppes aux hautes herbes annoncent déjà les steppes mandchoues.

Fleurs et fruits abondent. " Pendant la saison, les champs sont émaillés de primevères de Chine, de lis, de pivoines et d'autres espèces inconnues en Europe. Mais, à part l'églantine et le muguet, toutes ces fleurs sont inodores ou d'un parfum désagréable. Quant aux fruits, si l'on excepte la pastèque et le kaki, ils sont insipides et aqueux. Les raisins ont un suc désagréable; les fraises, très belles à la vue, ne sont pas mangeables; les pêches ne sont que des avortons véreux "

Le littoral de l'Est, presque rectiligne et dominé par de hautes falaises, contraste avec les rivages du Sud et de l'Ouest, dentelés, déchiquetés, percés de baies profondes, bordés d'îles très nombreuses, tout à fait semblables aux côtes de la Méditerranée japonaise. Là se trouvent les meilleures rades de la Péninsule : Masampo et Fousan, fort bien placées pour assurer des relations rapides et faciles avec l'Archipel Japonais.

Quant aux fleuves, ils ne sont, en général, que des torrents régulièrement grossis par la fonte des neiges et les pluies d'été. Les plus longs : le Yalou au Nord qui sert de limite à la Corée, et le Nak-tong-Kang au Sud, qui débouche à Masampo, peuvent cependant donner accès à des navires de faible tirant d'eau. Les autres, ou bien n'ont aucune utilité, ou bien servent à l'irrigation des rizières.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

On ne sait à peu près rien sur l'origine des Coréens et leur histoire. Ils paraissent provenir d'un mélange d'éléments toungouses, chinois et nippons fondus depuis très longtemps en une même race. De taille un peu plus élevée que les Chinois et les Japonais, ils présentent une grande variété de types, allant du Mongol (tête large, yeux obliques, pommettes saillantes, petit nez perdu dans la double rondeur des joues, lèvres épaisses, barbe rare, teint cuivré) au Malais (figure ovale, nez proéminent, barbe assez fournie, peau fine au teint mat). Ils passent généralement pour être robustes, bons travailleurs, de caractère doux et apathique, dépourvus d'initiative et de volonté, ce qui explique la résignation avec laquelle ils acceptèrent alternativement la suprématie chinoise ou japonaise. Leur langue, à la fois polysyllabique et agglutinante, diffère essentiellement des dialectes de leurs voisins. Mais l'usage du chinois est fort répandu, surtout parmi les castes supérieures, et le japonais fait de considérables progrès. Le confucianisme et le bouddhisme sont les religions officielles : il est vrai qu'ils se mêlent de nombreuses pratiques superstitieuses, et que, d'autre part, il existe peu de gens au monde qui soient aussi indifférents que les Coréens en matière de croyances. Les bonzes sont rangés parmi les castes de la dernière catégorie, et le mépris que l'on a pour eux s'étend à la religion qu'ils représentent. Les institutions sociales des Coréens, leur civilisation matérielle, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs costumes, leurs habitations, diffèrent peu de ce que nous avons vu en Chine.

Le chiffre de la population n'est connu que depuis le recensement de 1914. Il atteignait à cette date 15 500 000 habitants, soit une densité de 74 habitants au kilomètre carré, exactement égale à celle de la France. Le recensement de 1920 a donné 17 284 000 habitants, soit 78 au kilomètre carré. Les plaines, les collines fertiles de l'Ouest et du Sud attirent et fixent la majeure partie des Coréens. Grâce aux produits des pêcheries, les côtes ont aussi une population très dense. Par contre, les régions montagneuses du Nord ne nourrissent qu'un petit nombre d'habitants.

L'agriculture est naturellement la principale ressource. Le riz tient la tête, grâce à la grande chaleur des étés et à la facilité de l'irrigation. Le blé, l'orge, le millet, les haricots, les pois se classent ensuite. Les Coréens récoltent aussi du tabac de bonne qualité, du chanvre, des plantes oléagineuses comme le ricin et le sésame, une racine, le ginseng, très appréciée des Chinois pour ses qualités toniques. Le cotonnier, encore peu répandu, paraît devoir réussir fort bien.

Enfin les animaux domestiques ont en Corée beaucoup plus d'importance et d'avenir qu'au Japon. Bœufs et chevaux, petits mais rustiques et résistants, s'accommodent du climat continental beaucoup mieux qu'ils ne le font de l'humidité de l'Archipel.

La mainmise du Japon sur la péninsule Coréenne est de date trop récente pour qu'elle ait donné jusqu'ici de grands résultats. Cependant les Nippons se sont mis résolument à l'œuvre. Ils avaient déjà depuis longtemps, dans tous les grands centres, des colonies qui détenaient

la majeure partie des transactions. Ces colonies s'accroissent aujourd'hui d'autant plus vite que la Corée se prête, mieux que tout autre pays, au peuplement japonais.

De vastes espaces encore en friche peuvent nourrir des millions d'agriculteurs nouveaux, et même les régions déjà cultivées par des Coréens sont capables de tripler leur production sous la direction d'hommes compétents. Déjà apparaissent en Corée des écoles d'agriculture, des stations d'études forestières, des fermes modèles. On perfectionne peu à peu les méthodes très arriérées de sériciculture ; on étudie les moyens d'accroître dans de fortes proportions le troupeau bovin. Les capitalistes japonais achètent de grands domaines où des colons nippons servent de guides aux paysans coréens. Les richesses minières, qui paraissent abondantes (or, cuivre, etc.), commencent d'être exploitées. Des industries locales de vieille réputation sont encouragées : fabrication de papiers, préparation des cuirs, tressage de nattes. Enfin une grande voie ferrée, jetée suivant l'axe de la Péninsule, de Fousan au Yalou par Séoul, se raccorde à Liao-Yang avec le Transmandchourien d'où l'on gagne le Transsibérien par Moukden et Kharbin. Cette artère centrale donne une vie nouvelle à toutes les régions du versant occidental. Elle doit servir de base à d'autres lignes transversales se dirigeant d'une part sur Mokpo, d'autre part sur Gensan et Vladivostok. Elle se complète par l'établissement d'un réseau routier, — ou tout au moins de bonnes pistes accessibles aux animaux de bât, — dont la longueur dépasse déjà 3 000 kilomètres.

Les progrès très rapides de la mise en valeur du pays coréen se manifestent par le chiffre des transactions.

Dans les quatre années qui précédèrent la Grande Guerre, les importations passèrent de 39 000 000 de yen (le yen valant 2 fr. 56) à 72 000 000, les exportations de 20 000 000 à 30 000 000. Ces chiffres se sont fort accrus depuis ; ils atteignaient, en 1919, 280 000 000 de yen pour les achats et 220 000 000 pour les ventes. La Corée demande à l'étranger des cotonnades (70 000 000 de yen en 1919), du charbon (14 000 000), des machines (9 000 000), de l'huile, du papier, des cigarettes, etc. Elle exporte du riz surtout (110 000 000 de yen), puis des pois, haricots et autres légumes (23 000 000), du bétail, des cuirs, un peu d'or.

Le Japon est, naturellement, le principal fournisseur de la Corée (185 000 000 de yen, sur 280 000 000) et surtout son meilleur client (200 000 000 sur 220 000 000).

Parmi les principales agglomérations coréennes, grands villages aux petites maisons d'argile couvertes de chaume, on ne peut guère citer que les ports : Gensan, Fousan, Masampo, Mokpo, Tchemoulpo et la capitale Séoul peuplée de 302 000 habitants dont 50 000 Japonais.

LA PRESQU'ILE DE KOUANG-TOUNG

Depuis 1906, les Japonais ont pris la place des Russes dans la presqu'île de Kouang-Toung, extrémité méridionale de la Péninsule de Liao-Toung, qui s'enfonce comme un coin entre le golfe de Petchili et la baie de Corée au Sud de la Mandchourie. Ils ont là, non en toute propriété mais à bail, un territoire de 3 400 kilomètres carrés, peuplé de 517 000 habitants. Un seul coup d'œil sur la carte montre le très grand intérêt stratégique et économique d'une pareille possession. Elle commande la route de Tientsin et de Pékin, et est le débouché naturel des immenses plaines mandchoues où les Japonais se portent en nombre croissant (on en comptait plus de 150 000 en 1920).

Entre les mains des Nippons, Port-Arthur est devenue une imprenable forteresse, Daïren (l'ancienne Dalny) un port franc, doté d'un outillage parfait et dont les eaux profondes, toujours libres de glace, sont fréquentées par un nombre grandissant de navires. En 1913, le commerce de la petite presqu'île dépassait en valeur celui de la Corée : 137 000 000 de francs aux importations, 165 000 000 de francs aux exportations. Les chiffres pour 1919 sont : aux importations, 108 000 000 de taëls haïkwan (le taël valant, au pair, 3 fr. 60, et presque le triple en 1919), aux exportations 103 000 000 de yen, soit 500 000 000 de francs, environ.

Les 50 000 Japonais (non compris les troupes d'occupation) fixés à Port-Arthur et à Daïren se chargent de la majeure partie des transactions.

CONCLUSION

Le Japon possède désormais tout ce qui fait la force d'un grand peuple : une population surabondante, la puissance navale et militaire, une industrie florissante, un commerce qui ne cesse de s'accroître, des capitaux, des colonies de peuplement et d'exploitation placées à sa porte, une vive intelligence, un sens aigu des réalités, de rares facultés d'assimilation et d'adaptation. Il a mis la main sur la Corée ; il domine nettement en Mandchourie dont il prépare l'annexion ; il vient d'acquérir une partie des colonies allemandes du Pacifique. Par les Pescadores et Port-Arthur il commande toutes les routes de mer qui mènent à la Chine. Il la considère du reste comme une dépendance naturelle de son Empire et est admirablement placé pour recueillir, de gré ou de force, le meilleur profit d'une évolution dont il surveille et dirige les lents progrès. Il n'a plus rien à craindre des ambitions russes. Ce sont au contraire les étrangers, ses anciens éducateurs, qui commencent à redouter l'excès de sa puissance économique et la grandeur de ses desseins. Le " péril jaune " ne réside point dans la possibilité de

conflits armés qui mettraient aux prises l'Extrême-Orient et le reste du monde : il réside simplement dans l'insoutenable concurrence que Japonais et Chinois réunis, disposant d'une masse énorme de matières premières, d'une main-d'œuvre inépuisable et à bon marché, peuvent faire aux produits de l'Amérique et de l'Europe. L'avenir nous dira si ces prévisions, que les Japonais ne craignent pas de considérer comme inéluctables, au moins en ce qui concerne le monde Asiatique et Pacifique, se réaliseront jamais.

CHAPITRE XXVII

L'INDO-CHINE

GÉNÉRALITÉS

L'Indo-Chine, autrefois désignée sous le nom d'Inde Transgangétique, est une vaste presqu'île sise entre le golfe du Bengale, le détroit de Malacca, la Mer de Chine et l'Empire Chinois. Elle occupe une position géographique très avantageuse, au point de contact de deux régions qui renferment les plus fortes agglomérations humaines de notre planète, en face de l'Insulinde et de l'Australie. Elle commande la grande route de mer qui mène d'Occident en Extrême-Orient, et sa double façade maritime, le développement de ses côtes, le nombre relativement élevé de ses ports naturels lui permettent d'utiliser largement les profits d'une pareille situation. De plus, tout en ayant un climat analogue à celui de l'Inde, l'Indo-Chine ne connaît pas les sécheresses absolues ou même les dangereuses irrégularités d'une mousson capricieuse. Plus étroite que sa voisine, plus articulée, mieux orientée, elle reçoit à peu près partout en quantité suffisante l'eau nécessaire aux récoltes. Enfin, la majeure partie de ses terres : deltas et plaines alluviales du Tonkin, du Cambodge, du Siam, de la Birmanie, plateaux du Laos, se prête aussi bien et parfois mieux que le sol de l'Inde à toutes les cultures de la zone tropicale.

Cependant jamais l'Indo-Chine ne joua un rôle historique, économique et social comparable à celui de ses voisines indienne et chinoise. La densité moyenne de la population est quatre fois inférieure à celle de l'Inde. Une assez forte proportion de ses habitants doit être classée parmi les sauvages, et le territoire qu'ils occupent dépasse de beaucoup en superficie celui des civilisés du littoral. Les raisons de cette anomalie sont multiples et encore assez mal expliquées.

La plus importante peut-être est la disposition Nord-Sud des arêtes montagneuses et par conséquent des bassins fluviaux. Divisée en compartiments que séparaient des chaînes élevées couvertes de forêts vierges, l'Indo-Chine ne put jamais constituer une grande unité nationale, capable de progrès rapides, ayant une force considérable d'expansion. Elle subit à l'Ouest l'influence de l'Inde, à l'Est celle de la Chine, au Sud celle des peuples Malais, sans parvenir jamais à réagir. L'Empire des Khmers, fondé dans les riches plaines du Cambodge, n'eut qu'une importance étroitement localisée et une durée éphémère. Il faut aussi tenir compte dans une très large mesure des guerres dévastatrices qui, dans le pays des Chams, au Laos, au Tonkin, au Cambodge, se prolongèrent jusqu'au milieu du XIXe siècle et dépeuplèrent presque totalement des régions dont les habitants se chiffraient autrefois par dizaines de millions. Ces guerres eurent pour l'Indo-Chine des conséquences semblables aux ravages causés par la chasse aux esclaves dans l'Afrique Soudanaise.

Aujourd'hui, l'Indo-Chine connaît enfin un régime de paix, de sécurité, qui est le facteur essentiel de son développement. Anglais et Français complètent peu à peu l'exploration de ses territoires, dressent le tableau de ses ressources et commencent à les mettre en valeur. Routes, voies ferrées, navigation à vapeur pénètrent chaque année plus avant. Le chiffre de ses habitants s'accroît vite ; les "sauvages" s'humanisent et sont gagnés lentement à la civilisation. Les foyers de vie intense, jusqu'alors circonscrits dans quelques régions côtières particulièrement favorisées, rayonnent à l'intérieur. L'Indo-Chine peut devenir une seconde Inde. Il ne faut pour cela que du temps, de la volonté, d'intelligentes initiatives, la parfaite connaissance des indigènes, surtout la continuité méthodique des efforts.

En mettant à part la Birmanie, rattachée administrativement à l'Empire des Indes, et que nous étudierons plus loin, la presqu'île Indo-Chinoise couvre 1 400 000 kilomètres carrés, peuplés de 25 000 000 à 27 000 000 d'habitants. Elle comprend :

1° Le royaume indépendant du Siam : 550 000 kilomètres carrés (6 000 000 à 7 000 000 d'habitants) ;

2° Les possessions et protectorats anglais de la Péninsule Malaise : 136000 kilomètres carrés (2500000 habitants) ;

3° L'Indo-Chine française, qui couvre environ 720000 kilomètres carrés et nourrit 16000000 à 17000000 d'habitants.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Le relief

NOTIONS GÉOLOGIQUES. ⸙⸙ L'Indo-Chine, comme la Péninsule du Décan, est une région très anciennement émergée. Fortement plissée aux temps primaires, puis soumise aux effets ordinaires de l'érosion qui réduisit considérablement son niveau moyen, elle subit, aux temps tertiaires, le contre-coup des grands mouvements de l'écorce terrestre qui, à cette époque, donnaient naissance à l'Himalaya, aux chaînes Tibétaines, etc. Cependant, seule la périphérie de l'ancien massif fut affectée par ces mouvements : le relief primitif rajeuni reparut sous forme de chaînes divergentes qui, partant du Tibet oriental, parcoururent la Birmanie et la Péninsule Malaise, le Haut-Tonkin, l'Annam, et se prolongèrent dans l'Insulinde par les montagnes de Sumatra. Le centre ne bougea pas et conserve, dans tout le Laos, les faibles altitudes, le relief émoussé propres aux vieilles régions très usées.

On ne trouve donc dans l'Indo-Chine que des terrains fort anciens ou tout à fait récents. Les premiers sont représentés soit par des roches cristallines (granit, gneiss), soit par des roches sédimentaires, plus ou moins métamorphosées appartenant aux divers étages de l'ère primaire : grès, calcaires, marbres, poudingues, schistes, pépôts houillers, etc., auxquels se mêlent parfois des basaltes et des laves de même époque. Aux seconds appartiennent les plaines alluviales bâties par les apports des fleuves aux dépens de golfes marins peu profonds : plaines deltaïques du Siam, du Cambodge, de la Cochinchine, du Tonkin.

La " latérite ", argile rouge provenant de la décomposition superficielle des roches cristallines ou volcaniques, n'est point absente de l'Indo-Chine. On la trouve notamment dans le Sud de l'Annam et en Cochinchine où elle est connue sous le nom de pierre de Bienhoa. Mais elle paraît occuper une aire relativement beaucoup moins étendue que dans nombre d'autres contrées tropicales (Ceylan, Décan, Madagascar, Afrique Centrale, etc.).

LES MASSIFS DU HAUT-TONKIN ET DU HAUT-LAOS. ⸙⸙ Le Nord de l'Indo-Chine est couvert, sur 200000 kilomètres carrés environ, d'une multitude de chaînons, de massifs, de hauts plateaux orientés tantôt du Nord-Ouest au Sud-Est (Tonkin), tantôt du Nord-Est au Sud-Ouest (Laos), et qui se rattachent immédiatement aux régions similaires de Birmanie, du Yunnan, du Kouang-Si. C'est une sorte de " houle pétrifiée ", un ensemble extrêmement tourmenté et confus qui couvre tout le Haut-Tonkin, le Haut-Laos, les régions septentrionales du Siam.

L'exploration est loin d'en être terminée, notamment en ce qui concerne les hauteurs du Sip-Song et les plateaux du Tran-Ninh, cette " Transylvanie Laotienne " qui s'étale largement entre les vallées tonkinoises et le cours du Mé-Kong. La hauteur moyenne des massifs se maintient entre 1500 et 2500 mètres (point culminant : l'Aiguille du Ta-Yang-ping, 3145 mètres, près de Lao-Kay, aux frontières du Yunnan), et leur structure, leur aspect varient considérablement suivant la nature des roches, l'intensité de l'érosion, la végétation qui les recouvre. Des dômes, des ballons aux pentes douces, vêtus d'épaisses forêts, rappelant nos montagnes des Vosges ou d'Auvergne, voisinent de très près avec des escarpements calcaires très abrupts, des cirques grandioses aux parois verticales, des pics, des aiguilles déchiquetées et nues. Les cours d'eau serpentent au fond de gorges étroites, dominées par des falaises hautes de plusieurs centaines de mètres, et les phénomènes ordinaires aux régions de calcaires perméables y apparaissent avec une remarquable ampleur : grottes, gouffres et crevasses, pertes de rivières, sources vauclusiennes, etc.

LES CORDILLÈRES MALAISE ET ANNAMITIQUE. ⸙⸙ De cet ensemble de hautes terres se détachent, à l'Ouest et à l'Est, deux longues chaînes que l'on peut désigner sous le nom de Cordillère Malaise et de Cordillère Annamitique.

La Cordillère Malaise sépare d'abord le bassin du Ménam du bassin de la Salouen, le Siam de la Birmanie. Puis elle forme l'ossature du long et bizarre pédoncule que l'Indo-Chine projette, sous le nom de presqu'île Malaise, jusqu'au détroit de Malacca. D'abord élevée (1200 à 1500 mètres) et difficile à franchir dans la région du Tenasserim, la chaîne s'abaisse rapidement pour ne laisser dans l'isthme de Kra qu'un seuil de quelques dizaines de mètres seulement. Au delà de cet isthme, que l'on pensa couper d'un canal maritime, l'altitude s'accroît à nouveau en même temps que la péninsule s'élargit. Le mont Robinson, dans l'État de Kérak, atteint 2445 mètres, et le mont Ophir, dont les dernières ondulations viennent mourir aux environs de Singapour, s'élève encore à près de 1300 mètres.

La Cordillère Annamitique s'étend du Delta du Song-Koï au Delta du Mékong " comme un bâton de bambou portant deux sacs de riz ". C'est moins une chaîne continue qu'une succession de massifs et de hauts plateaux séparés les uns des autres par des dépressions : massifs de Pou-Luang et de Pou-Hac au Nord ; massifs de Pou-Atouat, de Pou-Dong, plateau des Boloven au Centre ; plateau de Lang-Bian au Sud. La hauteur moyenne est de 1500 mètres, et nombre de pics y dépassent


INDOCHINE
Echelle
GOLFE DE SIAM
MER DE CHINE
OCÉAN INDIEN
GOLFE DU TONKIN
GOLFE DE MARTABAN
Archipel de Mergui
BANGKOK
HANOÏ
SAÏGON
MANDALAY
RANGOUN
Moulmein
Louang Prabang
Plateaux de Tran Ninh
Plateau de Lang-bian
Pl des Boloven
Isthme de Kra
Georgetown
Samalanga
Abong Abong
Sinamboeng
Medan
HAINAN
Hue
Tourane
Phan Thiet
Phnom Penh
Kampot
Battambang
Korat
Pou Atouat
Mts Dang Rek
Cardamomes
Péninsule de Camau
Xieng Mai

2 000 mètres. La largeur du système montagneux, son altitude moyenne relativement forte, les forêts malsaines qui le couvrent, en rendent l'exploration fort difficile. Les passages y sont rares et malaisés. Le plus important est le col de Aï-Lao (360 mètres d'altitude) qu'emprunte — en attendant une voie ferrée — la piste de Hué à Kemmarat. A l'Est, la pente est raide vers les rivages de la Mer de Chine, et les montagnes détachent une série de contreforts terminés par de hauts promontoires, isolant des petites plaines marécageuses, des baies profondes accessibles aux grands navires. A l'Ouest, c'est par de lentes ondulations que les plateaux descendent vers la vallée du Mékong.

LES PLATEAUX DU LAOS. L'espace compris entre les chaînes de l'Annam et de la Malaisie forme comme une immense cuvette dont la partie centrale est occupée par les plateaux gréseux du Laos (250 mètres d'altitude moyenne). C'est une " pénéplaine ", une plate-forme soumise depuis le début des temps secondaires aux effets d'une intense érosion. Elle rappelle l'Afrique Occidentale, les régions du Niger et du Tchad, par sa structure, la nature de ses paysages, les cuvettes largement évasées qui s'y creusèrent, les " buttes-témoins ", les saillies rocheuses qui en interrompent çà et là l'uniformité : monts Dang-rek (300 à 500 mètres), entre le bassin du Sémoun et la dépression du Tonlé-Sap, monts des Cardamomes (1606 mètres au point culminant), en bordure du Golfe de Siam, etc. Couverts de forêts claires, de savanes, de steppes aux courtes herbes qu'interrompent des lagunes temporaires, des marais plus ou moins salés, ces plateaux, mal connus et faiblement peuplés, contrastent avec les riches plaines qui les encadrent : à l'Ouest plaine du Ménam, à l'Est plaine du Mékong, l'une et l'autre anciens golfes marins lentement colmatés par les alluvions.

LES CÔTES. Le littoral Indo-Chinois débute sur le Golfe du Bengale par les rivages accidentés du Tenasserim que dominent immédiatement des monts couverts de forêts vierges et que bordent les îles nombreuses de l'Archipel des Mergoui. Au delà de l'isthme de Kra, l'extrémité élargie de la Péninsule Malaise s'allonge entre le détroit de Malacca et les faibles profondeurs de la Mer de Chine. Les montagnes s'écartent de la côte qui demeure cependant assez accidentée, mais où les petits fleuves malais ont construit des plaines alluviales larges de plusieurs dizaines de kilomètres. Les meilleurs ports se trouvent dans les îles de Poulo-Pinang (Georgetown) et de Singapour.

A l'Est de la presqu'île Malaise se creuse le golfe de Siam, serré de près par les hauteurs du Tenasserim et les monts des Cardamomes. Bangkok y est le débouché naturel des plaines du Ménam.

Après le large delta du Mékong qui s'étale sur un front de 600 kilomètres entre la Pointe de Camau et le Cap Saint-Jacques (port fluvial de Saïgon), commence la côte d'Annam. Elle est d'abord très articulée, découpée par des caps rocheux (caps de Padaram et Varella) qui ceignent des baies profondes et de sûrs abris (baies de Cam-Ranh, de Qui-nhon, de Tourane). Puis les montagnes s'enfoncent dans l'intérieur, et le littoral, formé de dunes basses, s'allonge rectiligne et sablonneux jusqu'au delta du Tonkin. Battue par la houle du Nord-Est et les cyclones de la Mer de Chine, cette côte, redoutée des pêcheurs annamites, a reçu le nom de Côte-de-fer.

Les rivages Tonkinois débutent d'abord par les plates et monotones étendues des terres alluviales que charrièrent le Song-Ca, le Song-Ma et le Song-Koï. Le port fluvial d'Haïphong y lutte péniblement contre l'envasement. Mais au delà de Quang-Yen et jusqu'à la frontière de Chine s'ouvrent une multitude de baies très sûres (baie d'Along) abritées derrière une poussière d'îles et d'ilots : îles Cao-ba, de la Table, Kebao, etc. Ces îles, formées de roches calcaires aux falaises raides, percées de grottes, d'arches naturelles, " surgissant de la mer comme un bataillon de gigantesques menhirs ", servaient autrefois de repaires aux fameux " Pavillons-Noirs ". Elles sont une des curiosités naturelles les plus remarquables du Continent Asiatique.

Le Climat

Le climat de l'Indo-Chine présente de grandes analogies avec celui de l'Inde située aux mêmes latitudes. Il se caractérise en général par l'élévation et la constance de la température, la prédominance des vents de mousson, l'abondance des pluies, l'humidité de l'atmosphère.

Nulle part, dans les régions basses, la moyenne des températures annuelles n'est inférieure à 23°, mais, suivant la latitude et la situation maritime ou continentale des lieux envisagés, on observe des différences sensibles entre les diverses régions. L'extrême Sud a le régime équatorial normal, avec des écarts annuels qui ne dépassent pas 1° à 2° (Singapour). Bangkok et Saïgon, plus éloignées de l'Equateur, connaissent des amplitudes déjà un peu plus fortes. Les maxima et minima moyens d'hiver et d'été sont compris entre 35° et 20°. L'amplitude augmente encore en Annam et surtout au Tonkin. A Hanoï, il existe une véritable saison fraîche, un hiver — au moins relatif — où la température moyenne (16°) peut s'abaisser exceptionnellement à 10° et même à 8°. Le début de cette période fraîche (novembre,

décembre et janvier) qui succède à la grande saison pluvieuse, est sec et agréable. Février et mars se signalent fréquemment, au contraire, par une petite pluie froide, fine, pénétrante, le " crachin ", parfaitement déplaisant. Il va de soi que ces conditions se modifient grandement dans les régions élevées comme en témoignent les chiffres fournis par Cao-Bang et Xieng-Khouang.

CLIMAT DE L'INDO-CHINE

Stations.	Latitude Nord	Altitude en mètres	Températures moyennes de l'année.	Mois le plus chaud.	Mois le plus froid.	Écart.	Pluie en millimètres	Observations
Singapour	1°15		26°8	mai 27°7	25°8	1°9	2 340	Pluies toute l'année.
Saïgon...	10°47		27°5	avril 30°2	déc. 25°2	5°	1 870	Mai-octobre.
Bangkok.	13°38		26°7	avril 28°5	déc. 23°8	4°7	1 480	—
Hué.....	16°33		25°8	juin 30°2	fév. 19°7	11°	2 590	Sept. janvier.
Hanoi ...	21°2	30	24°1	juil. 29°7	fév. 16°1	13°6	1 600	Mai-septembre
Vien-Tian (Laos) .	18°2	100	26°	avril 28°2	déc 20°9	8°7	1 750	Avril-sept.
Cao-Bang H^t Tonkin	22°40	500	21°5	mai 27°9	déc. 13°6	14°3	1 150	Avril-août
Xieng-Khouang (plateau de Tranninh)	19°	1 100	18°3	juin 23°	déc. 13°7	9°3	2 500	Avril-oct.

Les grandes pluies sont amenées en été d'avril à octobre par la mousson du Sud-Ouest. Seules la presqu'île Malaise et la côte d'Annam reçoivent leurs plus copieuses averses d'octobre à janvier, car la mousson du Nord-Est, avant de les atteindre, s'est chargée d'humidité sur la Mer de Chine et le Golfe de Siam. Les chaînes Malaises, la côte des Cardamomes, les montagnes de l'Annam, du Haut-Laos et du Haut-Tonkin sont les régions les plus arrosées. Elles reçoivent partout plus de 2 mètres d'eau, et parfois 5 à 6 mètres. Les bas plateaux du Laos, entourés de montagnes qui arrêtent ou ralentissent les nuées, ont par contre des pluies moins abondantes et plus irrégulières (de 0 m. 50 à 1 mètre).

La mousson s'accompagne parfois de typhons extrêmement violents. Ils naissent au large des Philippines, traversent d'Est en Ouest la Mer de Chine, et s'abattent sur les côtes d'Annam et du Tonkin, jetant sur le rivage des vagues énormes, détruisant les villages, les plantations. Le typhon de 1903, qui passa sur Hanoï, fit près de 3 000 victimes dans les villages de la côte. Sa force était telle sur certains points que l'on vit des poteaux télégraphiques en fer tordus à angle droit, d'autres comme transformés en vis. En 1904, un millier d'indigènes périrent près de Hué, etc. On peut heureusement aujourd'hui, grâce aux télégrammes de T. S. F. lancés par les observatoires de Manille et d'Hanoï, prévenir les navires assez à temps pour qu'ils puissent soit se mettre à l'abri, soit tout au moins éviter la trajectoire suivie par le cyclone.

Le climat indo-chinois a les inconvénients habituels des climats chauds et humides. Les mois d'été, d'août à octobre, sont particulièrement difficiles à supporter, au Tonkin plus encore qu'en Cochinchine. " Tout l'été l'exercice physique est impossible, le travail intellectuel difficile. On est assoupi, accablé par la chaleur humide, inondé d'une sueur que nulle évaporation ne diminue. " Le " panka ", sorte d'immense éventail mis en mouvement par un boy, est nécessaire ; on ne goûte quelque repos qu'à l'aide des ablutions froides souvent répétées. Il ne faut pas sortir si ce n'est de 5 heures à 7 heures du soir ou dans les premières heures de la matinée. Dysenteries, fièvres pernicieuses, affections du foie, anémie palustre ne peuvent être évitées qu'au prix de multiples précautions et par une hygiène très stricte. Les régions les plus malsaines ne sont pas, du reste, les deltas, tout entiers mis en culture, mais plutôt les montagnes boisées, jusqu'à 1 000 ou 1 200 mètres d'altitude. L'accumulation des débris végétaux, la persistance des brouillards, les mares stagnantes où l'anophèle pond ses larves, y sont autant de causes d'insalubrité, et " la fièvre des bois " sévit durement dans les hautes régions de l'Annam, du Laos, du Tonkin, de la Malaisie. Seules certaines régions côtières, balayées et vivifiées par la brise marine, ou bien encore quelques régions très élevées, quelques sommets dénudés et bien exposés, sont relativement salubres. Les plateaux de Lang-bian pour la Cochinchine, ceux du Tran-Ninh pour le Tonkin, le Massif du Robinson en Malaisie se prêteront particulièrement bien à la construction de sanatoria lorsque l'on pourra y accéder aisément.

L'Hydrographie

Les copieuses averses qui s'abattent sur l'Indo-Chine alimentent un grand nombre de cours d'eau qui présentent plusieurs caractères communs.

Soumis à l'action des moussons, ils ont, sauf dans le Centre et le Sud de l'Annam, leurs basses eaux en hiver et leurs hautes eaux en été. Les crues, très régulières, prennent une ampleur considérable. Elles inondent sur de larges espaces les vallées voisines, les forêts, les jungles qui les recouvrent, déplacent les bancs de sable, suppriment les îles anciennes, en créent de nouvelles. Parfois, dans les deltas cultivés, la violence du courant rompt les digues riveraines, digues naturelles nées des dépôts limoneux accumulés par les fleuves ou digues artificielles qui protègent les rivières. Lors du retrait des eaux, des chapelets de mares, de lagunes, de bras morts subsistent de chaque côté du lit principal. Ce sont là phénomènes ordinaires à tous les grands fleuves de la zone tropicale.

D'autre part, comme les fleuves indo-chinois traversent sur une partie de leur cours des régions montagneuses ou des barres rocheuses, ils sont fréquemment coupés de cascades, de rapides qui opposent un obstacle considérable à leur utilisation.

Enfin la plupart d'entre eux roulent des masses énormes d'alluvions et débouchent sur des mers sans profondeur. Aussi ont-ils pu édifier des deltas qui ne cessent de s'accroître avec une grande rapidité. Au VIIe siècle de l'ère chrétienne, par exemple, Hanoï était placée sur le rivage même de la mer : elle en est aujourd'hui à plus de 100 kilomètres. Ces deltas, au sol merveilleusement fécond et d'une irrigation très aisée, nourrissent les huit dixièmes de la population totale.

De tous les fleuves Indo-Chinois, le Mékong est de beaucoup le plus considérable. On évalue sa longueur à plus de 4200 kilomètres, son bassin à 1 000 000 de kilomètres carrés. Son débit varie de 9000 à 50 000 mètres cubes à la seconde. Né sur les plateaux tibétains, à 3 000 mètres d'altitude, il suit d'abord un couloir encaissé entre des montagnes très élevées et fort mal connues qui le séparent à l'Ouest de la Salouen, à l'Est du haut Yang-Tseu. Il traverse les provinces chinoises du Sseu-Tchouen, du Yunnan, pénètre dans le Laos et subit une série de déviations qui le rejettent à deux reprises vers l'Est. Puis, en aval de Vien-Tiane, il se dirige franchement vers le Sud entre les plateaux Laotiens et les dernières pentes des monts annamitiques dont il lui faut, à maintes reprises, franchir les éperons (rapides de Kemmarat, chutes de Khône, rapides de Préapatang). Il pénètre enfin dans l'ancien golfe marin qu'il combla de ses alluvions, et dont le grand lac ou Tonlé-Sap est le dernier témoin. A Pnom-Penh, il détache vers ce lac un de ses bras, tour à tour émissaire du fleuve ou déversoir du lac, dont la superficie varie du simple au quintuple selon les saisons. Puis il pénètre dans son delta proprement dit, s'y ramifie en plusieurs branches principales qu'unissent les unes aux autres des arroyos, des marais immenses, et où il est rejoint par un petit fleuve côtier, le Donnaï, grossi de la rivière de Saïgon. Le front du delta ne couvre pas moins de 600 kilomètres. Il a déjà rattaché à la terre ferme quelques îlots dont les pointements tranchent seuls sur l'uniformité des basses terres. Un jour viendra où la petite île de Poulo Condor subira le même sort.

Le Mékong n'est en tout temps accessible aux vapeurs que jusqu'à Kratié. En amont de cette ville, par suite du grand nombre de ses rapides et de l'irrégularité de son régime, on ne peut l'utiliser que sur certaines sections, et pendant la saison des hautes eaux (bief de Bassac, en amont des chutes de Khône, bief de Savannaket à Vientiane en amont des rapides de Kemmarat). Ses affluents, Nam-hou, Bé-kong sur la rive gauche, Sémoun et Namsi sur la rive droite, ne portent que des pirogues indigènes, mais leurs vallées ouvrent des voies de communication naturelles soit vers le Tonkin et les côtes annamites, soit vers le Siam à travers les plateaux laotiens.

Le Song-Koï ou Fleuve Rouge (1300 kilomètres) naît au Yunnan par 2500 mètres d'altitude. Il dévale très vite au fond d'une vallée creuse où des rochers encombrent son lit. A Lao-Kay, il pénètre sur le territoire du Haut-Tonkin et commence à porter des barques. Grossi de la Rivière-Noire et de la Rivière-Claire dont les vallées sont à peu près parallèles à la sienne, il entre à Vietri dans le vaste delta qu'édifièrent ses alluvions aidées des apports des petits fleuves côtiers voisins : Song-Ca, Song-Ma, Thaï-binh.

Le Song-koï n'est alimenté que par les pluies de mousson. Il n'a pas, comme le Mékong, le puissant soutien des neiges tibétaines. De plus, les montagnes du Yunnan chinois ont perdu leur revêtement de forêts. Aussi les crues du fleuve et celles de ses affluents ont-elles une ampleur, une soudaineté, une violence qui les rendent particulièrement dangereuses (jusqu'à 24 000 mètres cubes d'eau à la seconde). Elles nécessitent l'édification d'un triple système de digues puissantes que l'exhaussement continu du lit sous l'accumulation des limons oblige à surhausser constamment. (Cf. le régime et les digues du Pô.) Enfin, les bouches du Delta sont d'accès difficile par suite des vases qui les encombrent et de la barre qui les défend.

Tandis que Mékong et Song-koï naissent hors de la Péninsule, le Ménam, le fleuve du Siam, est exclusivement indo-chinois. Il contraste aussi avec les deux autres par la régularité de sa pente, l'absence des rapides, la faible quantité de ses alluvions et le peu d'étendue de son delta. Venu du Haut-Laos, il entre très vite en plaine, y reçoit le Mé-Ping, le Nam-Sak, traverse Bangkok et se termine à Pak-Nam. Long de 1200 kilomètres, son débit moyen n'est que de 200 mètres cubes à la seconde et ses hautes eaux ne dépassent pas 2 500 à 3500 mètres. Mais si la barre oblige les grands navires à mouiller au large de Pak-Nam, les canots à vapeur remorquant des sampangs remontent aisément le fleuve jusqu'à Ontaradit.

En dehors de ces trois grands fleuves, la Péninsule Indo-Chinoise ne renferme que des torrents côtiers descendus de la Péninsule Malaise (Pahang) et de la Cordillère Annamitique (rivière de Hué, rivière de Tourane). Ils roulent, les premiers surtout, une masse d'eau très considérable, mais leur forte pente les rend inutilisables, sauf parfois dans les derniers kilomètres de leur cours, à travers les petites plaines alluviales qu'ils édifièrent au pied des monts.

La Végétation et la Faune

La forme végétale qui caractérise l'Indo-Chine est la forêt, comme il est naturel dans une région constamment chaude et généralement très arrosée. Mais il convient de distinguer, suivant les lieux, plusieurs types de forêts.

Les montagnes et les plaines qui reçoivent des pluies particulièrement copieuses, et où l'homme est rare, sont encore recouvertes de forêts vierges très denses semblables aux sylves immenses de l'Insulinde, de l'Annam, de Ceylan. C'est le cas de la Péninsule Malaise, du Haut-Siam, d'une partie de la Cordillère Annamitique, du Cambodge occidental, de certaines vallées tonkinoises basses et humides. Les arbres, d'essences très variées, y atteignent une taille considérable et se pressent les uns contre les autres, unis entre eux par les lianes, les plantes parasites qui s'accrochent à leurs troncs.

Dans les districts forestiers habités par des populations d'indigènes très primitifs, la pratique du " ray ", c'est-à-dire de l'écobuage (incendies annuels destinés à défricher sommairement un coin de forêt pour y semer un peu de riz ou de maïs), a modifié le caractère de la sylve primitive. Quand l'homme abandonne la clairière temporaire créée par le feu, la forêt s'en empare à nouveau. Mais les essences arbustives y manifestent une vigueur moins grande, leur taille décroît, leur tronc s'amincit, les broussailles, les bambous, les fougères, les hautes graminées prennent la place des colosses abattus. De là un second type de forêt, de traversée aussi difficile, mais d'aspect moins imposant, que l'on trouve un peu partout en Annam comme au Tonkin, au Cambodge non moins qu'au Siam ou en Malaisie.

La quantité des pluies diminue-t-elle ou bien le sol, gréseux et très perméable, se montre-t-il peu capable de conserver près de la surface une partie de l'eau déversée par la mousson d'été, la forêt s'éclaircit, les essences deviennent beaucoup moins nombreuses, les arbres se rabougrissent et perdent leurs feuilles pendant la saison sèche. Ils s'écartent les uns des autres, et, sur le sol infertile, croissent de hautes herbes dures, jaunâtres, coupantes. C'est la " forêt clairière " de la Mission Pavie, le " Park " des géographes allemands, la " savane " ou la " brousse " des Français. Elle couvre de vastes espaces sur les plateaux du Laos, dans la vallée du Ménam, dans le Cambodge oriental.

Il existe enfin des régions totalement déboisées soit par la pratique intense du " ray ", soit par une exploitation désordonnée de la forêt. Au Tonkin notamment, la plupart des sommets et beaucoup de versants sont absolument nus. Leurs croupes chauves font déjà prévoir l'aspect des montagnes chinoises, leurs voisines, que de longs siècles de déforestation sans frein ont privées de leur antique parure verte. Cette nudité n'est pas sans avoir de redoutables conséquences pour le régime des rivières tonkinoises gonflées en quelques heures par les averses que ne tamise plus la ramure des arbres. Ailleurs, lorsque la pente n'est pas très forte, ou sur les surfaces planes des plateaux, le sol ne se dénude point complètement et conserve des prairies formées de petites fougères, de graminées sèches, de roseaux surtout (*trank, la lang*). Ces prairies qui, dans les savanes du Laos, se mêlent aux bouquets d'arbres, prennent une particulière extension dans les massifs du Tonkin et de l'Annam et sur tous les plateaux du versant laotien de la Cordillère Annamitique (Tran-ninh, Boloven, Lang-bian). Les espèces dont elles se composent sont malheureusement peu favorables à l'élevage du gros bétail.

Parmi les arbres des forêts indo-chinoises, un très grand nombre présentent un intérêt économique considérable. Bornons-nous à citer le teck, très abondant dans les forêts du Siam, des cupulifères, analogues à nos chênes et à nos lauriers, que les indigènes utilisent comme bois d'ébénisterie, des conifères (" bois de cercueil " ou thuyas, pins et cèdres du Tonkin), des bois de fer (sen, tan, etc.) des arbres à huile (abrasin), à gomme, à laque, à gutta-percha, à parfum (benjoin et camphrier), à épices (cannelier, cardamome, badianier ou anis étoilé), bois d'aloès, bois d'aigle, lianes à caoutchouc, etc., auxquels s'ajoutent les innombrables variétés des palmiers (le cocotier surtout dans les régions littorales, puis l'aréquier), des rotins, des arbres fruitiers (manguiers, pamplemousses, bananiers, orangers, goyaviers), des palétuviers, à la lisière des deltas, des bambous enfin, qui tiennent dans la vie de l'indigène une place si grande que l'on a pu dire avec quelque raison que " sans le bambou cette vie serait impossible ". Il n'est pas de chose que l'indigène ne fasse avec lui : des mâts de jonques et des cure-dents, des maisons et des marmites, des seaux, des bouteilles, des verres, des tasses, des pipes, des piquets et des cordes, des gaines de couteaux, des torches, de la salade, etc.

La faune est aussi variée, aussi riche que la flore et comprend à peu près les mêmes espèces animales que nous rencontrâmes dans l'Inde. L'éléphant, qui devient de plus en plus rare, se capture encore au Siam, au Laos, au Cambodge. On l'emploie, une fois domestiqué, sur les chantiers d'abatage des bois de teck. Le rhinocéros, plus rare encore, n'apparaît qu'en quelques districts de la Malaisie et du Sud-Annam. On lui fait une chasse acharnée, car la corne de rhinocéros, à laquelle la superstition indigène attache toutes sortes de vertus, est très recherchée par la pharmacopée annamite et chinoise. Parmi les grands carnassiers, la panthère, le léopard, le tigre surtout, sont encore trop nombreux. " Monsieur le Tigre ", comme l'appellent les Annamites, inspire aux indigènes une telle terreur superstitieuse qu'ils ne manquent jamais de le désigner d'une périphrase sacramentelle qui dissimule — et traduit — leur effroi sous l'enveloppe



LA FAÇADE PRINCIPALE DU TEMPLE [illegible] [illegible] de motifs de statu[illegible] [illegible] qu'on y rencontre [illegible] de l'Indo-Chine ancienne.



MINES D'ETAIN A PERAK. *La presqu'île de Malacca et les îles voisines de Banka et Billiton renferment les plus riches gisements d'étain du monde. Les mines s'exploitent souvent à ciel ouvert au milieu des forêts vierges. La main-d'œuvre est fournie par des coolies chinois ou hindous.*



PAYSAGE AU LAOS SIAMOIS. *Les plateaux intérieurs de la presqu'île indochinoise, trop peu arrosés pour se couvrir de forêts, portent de vastes savanes aux grandes herbes. Les éléphants capturés dans les forêts du haut pays s'emploient communément soit pour les gros travaux, soit pour le service des gens de distinction.*



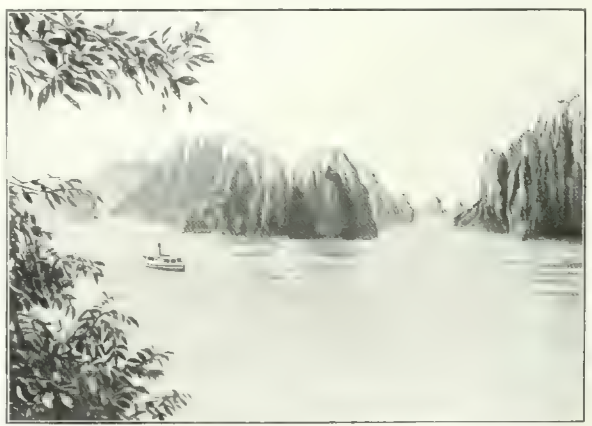
PIROGUES DE COURSES A LOUANG-PRABANG. *Louang-Prabang est la capitale d'un petit État du Laos placé sous le protectorat français. Le Mékong y atteint déjà par endroits une belle largeur, et les indigènes sont fort habiles à naviguer sur le fleuve, à bord de leurs longues pirogues creusées dans un tronc d'arbre.*



LE CHEMIN DE FER DU YUNNAN. *L'une des œuvres maîtresses accomplies par les Français en Indo-Chine. Il a fallu, en effet, triompher d'énormes difficultés techniques pour construire, en pays hérissé de montagnes, cette voie ferrée qui fait du Tonkin le débouché naturel de la riche province du Yunnan.*



[illegible] *Mékong serait pour notre Indo-Chine [illegible] au Yang-Tsé chinois, s'il n'était [illegible] qui sont tout à fait in-[illegible] la période des très hautes eaux.*



LA BAIE D'ALONG. *Au Nord des rives marécageuses du delta du Song-Koï, la côte tonkinoise devient fort accidentée, et les montagnes de l'intérieur se prolongent en mer par un archipel d'îles et d'îlots aux formes fantastiques, aux flancs abrupts, percés de grottes, anciens repaires des pirates appelés "Pavillons Noirs".*

flatteuse de la formule adoratrice. Bœufs sauvages, sangliers, cerfs, chevreuils, ours parcourent les savanes. Dans les arbres gambadent macaques et gibbons, se perchent des myriades de perroquets, perruches, petits oiseaux aux couleurs éclatantes, tandis que les oiseaux aquatiques : marabouts, aigrettes, bécassines, pélicans, pluviers s'abattent en masse sur les marais. Les eaux des rivières et des lacs, d'où le crocodile n'a point disparu (Tonlé-Sap, Mékong, Ménam) sont d'une extraordinaire richesse en poissons de toutes sortes. " On en trouve même dans les rizières et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux offerts au voyageur que celui des pêcheurs à la ligne installés aux bords des routes ou au milieu des champs. " Il est presque inutile d'ajouter que l'on aurait une idée fort incomplète de la faune indo-chinoise si l'on n'ajoutait à la liste precédente celle des animaux inférieurs : rats, chenilles, fourmis, scorpions, cancrelats mille-pattes, moustiques, etc., ennemis implacables des plantations, des boiseries, des étoffes, et souvent aussi des hommes.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Les Habitants

L'HISTOIRE. L'ethnographie et l'histoire indo-chinoises ont été et continuent d'être l'objet de travaux d'un haut intérêt, poursuivis surtout par les explorateurs, les résidents, les officiers français et les spécialistes groupés dans notre Ecole archéologique d'Hanoï, analogue aux Écoles françaises d'Athènes, de Rome et du Caire. Les études anthropologiques et linguistiques, la lecture des manuscrits chinois, des inscriptions cambodgiennes augmentent chaque jour l'étendue et la précision de nos connaissances ; et, sans considérer encore comme tout à fait définitifs les résultats obtenus, voici ce que l'on tient à l'heure présente pour le plus près de la vérité.

La position géographique de l'Indo-Chine en fit un carrefour où se rencontrèrent et se croisèrent à des degrés divers les races principales de l'Extrême-Orient.

Il est probable que l'Indo-Chine fut habitée d'abord tout entière par des Négritos apparentés aux Pygmées des Philippines, de l'Insulinde, des îles Andaman. Ces primitifs se mélangèrent très anciennement avec les premiers immigrants venus de Chine, de l'Inde, de la Malaisie. Ainsi se formèrent des tribus d'aborigènes qui, fixées d'abord dans les parties les plus fertiles de la Péninsule (côtes, deltas, vallées des fleuves), furent peu à peu refoulées à l'intérieur par les grandes invasions des Malais, des Hindous, des Thaïs et des Annamites. Telle serait l'origine des Orang-Sakaïs et Orang-Semang de la presqu'île Malaise, des Khas, des Moïs, des Pnengs (tous ces mots veulent dire : sauvage), dispersés à travers les forêts de la Cordillère Annamitique et du Haut-Laos.

Les Malais, peuple de marins originaires peut être des iles de la Sonde (?), s'établirent de très bonne heure sur les rivages de l'Indo-Chine, depuis l'isthme de Kra jusqu'au golfe du Tonkin. Puis des immigrants hindous, franchissant la Cordillère Malaise, apparurent dans les plaines du Ménam et du Mé-kong. Mêlés aux aborigènes et aux Malais, ils fondèrent deux royaumes puissants : le royaume Khmer ou Cambodgien dont le centre fut le bassin du Tonlé-Sap, et le royaume Cham (prononcer : Tsiam) qui s'étendit de la Cochinchine à la porte d'Annam.



Cambodgiens et Chams eurent, du IXe au XIIe siècle de notre ère, une civilisation brillante. " De toutes parts s'élèvent d'élégants sanctuaires de briques dont les portes s'encadrent de monolithes finement sculptés ; une foule de stèles célèbrent en vers sanscrits les louanges des rois ou formulent en langue vulgaire le détail de leurs bonnes œuvres ; une pléiade d'artistes s'applique avec ardeur à la recherche de formes neuves et plus belles. Deux ou trois siècles passent, et cet effort, toujours accru, se réalise enfin dans les monuments d'Angkor avec leur forêt de tours, leurs immenses cloîtres sculptés de bas-reliefs, leurs majestueuses avenues, leurs nobles escaliers, tout ce magnifique ensemble où l'originalité du plan s'allie à la pureté des lignes et à la grâce du décor. " (L. Finot, cité par H. Brenier.)

Cette civilisation fut étouffée, à partir du XIIIe siècle, par l'arrivée des Thaïs et des Annamites.

Originaires sans doute des confins du Tibet et de la Chine méridionale, ces deux peuples pénétrèrent en Indo-Chine par deux voies différentes. Les Thaïs, qui forment encore la majorité de la population dans le Kouang-Si et le Yunnan chinois, s'étendirent lentement sur les monts du Haut-Tonkin, du Haut-Laos, puis descendirent les vallées du Mékong et du Ménam. Ils asservirent les Khmers, dont les temples, les palais disparurent sous la forêt envahissante, et se divisèrent en trois groupes : Thos du Tonkin, Laotiens du Mékong, Siamois du Ménam. Les Annamites apparuren. d'abord dans le delta du Song-Koï, ou Bas-Tonkint Après des luttes acharnées, ils refoulèrent, détruisirent ou absorbèrent les Chams, puis, longeant les rivages de la Mer de Chine, ils atteignirent le delta du Mékong (la Cochinchine). Longtemps asservis au joug des Empereurs chinois, ils parvinrent, au XVIe siècle, à secouer ce joug et formèrent un Empire indépendant.

Ces multiples invasions et les conflits qui en résultèrent expliquent pour une large part la faible densité de la population indo-chinoise. Non seulement les guerres continuelles, et les dévastations qui les accompagnaient, décimaient vainqueurs et vaincus, mais ces derniers, obligés de fuir de la plaine à la montagne et réciproquement, ne pouvaient s'accommoder immédiatement à des conditions climatiques nouvelles et perdaient, avant d'être acclimatés, les huit dixièmes de leur contingent.

Enfin, des colons chinois s'établirent à diverses époques en Indo-Chine. Les plus anciens : Muongs, Yaos, Méos, Lolos se rencontrent dans le Haut-Tonkin où on les confond souvent avec les " Sauvages " aborigènes dont ils partagent la vie. D'autres obtinrent, en 1680, le droit de s'installer en Cochinchine, à Mytho et Bien-Hoa. Ce fut l'origine d'une immigration régulière qui se dirigea à la fois vers la Cochinchine, le Siam et la presqu'île Malaise et s'accentua fortement après l'arrivée des Européens.

Ces derniers furent d'abord représentés par les Portugais qui fondèrent quelques comptoirs dans la presqu'île de Malacca. Ils y furent supplantés d'abord par les Hollandais, puis à partir de 1786 par les Anglais dont les possessions comprennent aujourd'hui, sous diverses formes, la presque totalité de la Péninsule Malaise. Les Français qui, déjà sous le règne de Louis XVI, avaient envoyé en Annam des officiers, des ingénieurs et des missionnaires, furent amenés, à partir de 1859, à intervenir directement dans les affaires indochinoises. De 1859 à 1867 ils occupèrent la Cochinchine enlevée à l'Empereur d'Annam. Le Cambodge, considérablement réduit et menacé d'une subversion totale par l'ambition des rois de Siam, se plaça sous leur protection. Enfin, de 1873 à 1885, le Tonkin et l'Annam devinrent possessions françaises. Le Laos se partagea entre le royaume de Siam et les territoires français. Seul le Siam a conservé jusqu'à nos jours son indépendance. Et encore les Français et les Anglais se sont-ils réservé deux zones d'influence qui rendent illusoire l'autorité des souverains siamois sur les confins occidentaux et orientaux de leur royaume.

On distingue donc aujourd'hui en Indo-Chine, sans compter les Européens, neuf groupes ethniques principaux : les Annamites, les Thaïs subdivisés en Thos, Laotiens, Siamois, les Cambodgiens, les Chams, les Malais, les aborigènes ou " Sauvages ", les Chinois.

LES ANNAMITES. ⊘⊘ Les Annamites forment la race la plus nombreuse (12 000 000 environ) et la plus homogène de l'Indo-Chine. On les trouve à peu près exclusivement sur les côtes de l'Annam et dans les deltas du Tonkin et de la Cochinchine. " Les hautes régions les effraient, car l'eau, disent-ils, y est mauvaise et donne la fièvre ; ils y vont toujours à contre-cœur et n'y restent jamais bien longtemps. "

Taille petite, mais corps robuste et fortement musclé, peau jaunâtre, allant de la couleur du vieil ivoire au blanc mat, pommettes très saillantes, front large et bombé, nez épaté, yeux noirs très expressifs, chevelure noire abondante et rude, barbe rare, dents belles mais noircies par un laquage artificiel et souvent gâtées par la mastication du bétel, démarche souple, presque féline, petits pieds et petites mains, figure ouverte, malicieuse, tels sont les caractères physiques des Annamites. Au moral, on se plaît à reconnaître leur activité, leur intelligence, non dénuée parfois de fourberie. Ils ont la passion des courses, du théâtre, et malheureusement aussi du jeu.

Peu portés au commerce qu'ils laissent aux Chinois, ils réussissent beaucoup mieux dans les travaux industriels et fournissent aux mines françaises une main-d'œuvre appréciée. Mais l'agriculture demeure leur occupation préférée. Leur genre de vie est simple. Sauf dans les villes où l'on trouve des maisons de briques, ils habitent de simples cases en feuilles de palmiers, élevées sur pilotis ou posées directement sur

le sol. Ils se nourrissent de riz et de poisson, boivent de l'eau chaude ou du thé léger. Hommes et femmes ont à peu près le même costume composé d'un large pantalon et d'une robe étriquée en cotonnade noire (le blanc est la couleur du deuil). Ils portent les cheveux longs et les ramènent sur la tête en les entourant d'un turban noir.

Par suite de leur longue soumission aux Empereurs de Chine, les Annamites reçurent de leurs puissants voisins la plupart de leurs institutions, de leurs coutumes, de leurs mœurs. Leur religion (mélange de traditions bouddhiques et de confucianisme, culte des ancêtres) est la même que celle des Chinois et ils ont, autant que les fils de Han, le respect de la science, le goût immodéré des emplois publics, le vif désir d'acquérir le degré d'instruction qui en ouvre l'accès.

LES THAIS. ❧❧ Les Thaïs constituent, après les Annamites, le groupement le plus important (8 000 000 d'individus). Ils sont représentés par les Thos et les Thaïs du Haut-Tonkin, les Laotiens et les Siamois. Les uns et les autres se sont fortement mélangés avec les diverses populations de l'Indo-Chine : aborigènes, Malais, Khmers, Chinois, Annamites ; aussi ne forment-ils point une race homogène. Le Thaïs du Yunnan ressemble au Chinois, celui du Tonkin à l'Annamite, celui du Laos et du Siam au Cambodgien. Les uns pratiquent le bouddhisme cinghalais, d'autres le culte des ancêtres ; les uns brûlent leurs morts, les autres les enterrent. Langues, coutumes, écriture ont été modifiées par l'intrusion d'éléments étrangers.

Il est difficile de décrire en quelques mots le type physique d'un Tho, d'un Siamois ou d'un Laotien, et de dire en quoi il diffère de l'Annamite. On les dépeint en général comme plus grands, de taille plus élégante, de teint plus foncé. Mais ces différences corporelles sont souvent peu marquées. Ce sont plutôt les détails de la coiffure (cheveux courts), du costume (Laotiens et Siamois aiment les teintes vives, brillantes), qui les diversifient. Doux, enjoués, insouciants, portés aux jeux et aux divertissements, ils ont le même genre de vie, la même nourriture, les mêmes habitations très simples que leurs voisins du Tonkin ou de la Cochinchine. Entre Siamois et Laotien le seul contraste que l'on puisse noter est que le premier manifeste pour les travaux agricoles les mêmes goûts et les mêmes aptitudes que l'Annamite. Le second, au contraire, nonchalant et paresseux, abandonne à des mercenaires, des esclaves, ou aux femmes, le soin des cultures, et ne manifeste quelque talent que pour le commerce et la navigation. Monté sur sa longue et étroite pirogue faite d'un tronc d'arbre ouvert au feu, il va, à de longues distances, trafiquer de toutes sortes de marchandises. Intermédiaire naturel entre le montagnard et l'agriculteur des plaines, le métier de colporteur qu'il aime, et qui le fait vivre assez largement, ne l'occupe que quelques mois de l'année. Après quoi, il retourne à son long farniente qui est pour lui la plus douce des voluptés.

LES CAMBODGIENS, CHAMS ET MALAIS. ❧❧ Les Cambodgiens, descendants des Khmers, ont été probablement sauvés d'une disparition complète par l'arrivée des Français qui les protégèrent contre les entreprises des Annamites et des Siamois. Ils sont au nombre d'environ 2 700 000 répartis entre le Royaume du Cambodge, le Siam et la Cochinchine. Au physique, ils présentent deux types assez tranchés qui semblent marquer une double origine : l'un grand et svelte au nez droit, l'autre massif et courtaud au nez un peu écrasé. Leur teint est intermédiaire entre celui des races jaunes et celui des races colorées de l'Inde. Lents, patients, durs à la fatigue, très orgueilleux de leur antique origine, moins dociles et serviles que l'Annamite, mais aussi véridiques et plus francs, ils sont d'excellents agriculteurs et pêchent le poisson qui foisonne, après le retrait des hautes eaux, dans les lagunes, les marigots, la cuvette vaseuse du Tonlé-Sap. Leur religion est le bouddhisme.

Les Chams, qui reçurent eux aussi leur civilisation de l'Inde, et eurent un brillant mais court passé, ne sont plus représentés que par quelques milliers d'individus fixés dans deux vallées du Sud Annam et condamnés à disparaître dans un délai plus ou moins bref.

Les Malais, parents des Chams, peuplent encore la Péninsule de Malacca. On en compte environ 1 800 000, presque tous musulmans. Très semblables physiquement à leurs frères de Java, ils ne manifestent point la même ardeur au travail, et laissent aux immigrants hindous ou chinois le soin de travailler dans les plantations. " Trop fainéants même pour faire des policemen ", telle est la formule lapidaire dont les qualifie plaisamment un écrivain colonial anglais.

LES " SAUVAGES ". ❧❧ Parmi les aborigènes ou " Sauvages " qui représentent le groupe ethnique le plus ancien de l'Indo-Chine, les plus primitifs paraissent être les Sakai, Semang, Pangan, etc., de la presqu'île de Malacca.

Certains d'entre eux ont encore tous les caractères physiques des Négritos ou Pygmées : taille très courte, cheveux laineux, peau noire, etc. Ils vivent nus, ne savent ni construire une hutte, ni cultiver le sol : leur langage est des plus pauvre, et ils ne pratiquent aucun culte.

Les " Sauvages " de l'Indo-Chine française : Mois de l'Annam, Khas du Laos, sont relativement plus civilisés. Ils savent défricher des coins de forêts, où ils sèment du riz de montagne, du maïs, des légumes, du tabac. Ils élèvent buffles et chevaux, porcs et volailles, forgent le fer pour fabriquer leurs coupe-coupes et leurs pointes de lances. Leurs habitations sur pilotis, faites de bambous et de chaumes, sont sur le type des maisons communes dont deux ou trois suffisent quelquefois à loger le village entier. Autrefois très belliqueux et constamment

en guerre avec les tribus voisines, ils perdent peu à peu ces mœurs guerrières, trafiquent avec les commerçants Laotiens ou Chinois, acceptent même de travailler sur les plantations européennes. Ils sont peu nombreux (600 000 environ dont 300 000 en Annam et 210 000 au Laos), mais robustes, musclés, réfractaires à la fièvre des bois, ils pourront rendre de précieux services comme défricheurs, bûcherons, constructeurs de routes en pays forestiers, etc.

LES CHINOIS. Au groupe Chinois et Tibétain appartiennent d'abord les Bolos, Méos, Man ou Yaos et Muong qui, au nombre d'une centaine de mille, habitent le Haut-Tonkin où ils cultivent le riz et le maïs, et n'ont pas plus d'importance que les Khas ou les Thos leurs voisins. Tout autre est le rôle joué dans le reste de l'Indo-Chine par les immigrants de Canton, du Fo-Kien, de Haïnan, du Hak-Ka qui forment, surtout dans les villes, un élément ethnique d'une considérable importance. On en compte environ 6 000 en Annam, 40 000 au Tonkin, 115 000 au Cambodge, 141 000 en Cochinchine. Le Siam en a reçu de 400 000 à 500 000 et la presqu'île Malaise en héberge près de 1 000 000. Si le dixième d'entre eux s'adonnent à l'agriculture, travaillent comme coolies aux plantations de caoutchouc, ou s'emploient aux travaux des mines, tous les autres sont avant tout des industriels et des commerçants.

En Cochinchine, comme à Singapour et à Bangkok, la majeure partie des grands établissements et tout le commerce de détail se trouvent entre leurs mains. Gros exportateur de thé, de riz, de soie, d'épices, de caoutchouc, entrepreneur de maçonnerie, marchand de meubles, tailleur, cordonnier, épicier, brocanteur, colporteur, commis de magasin, ouvrier d'usine, photographe, débardeur, le Chinois est apte à tout. On le trouve partout, depuis la maison somptueuse du millionnaire jusqu'au fond de la brousse où il promène sur son dos un ballot de pacotille, couchant à la belle étoile, vivant d'une pincée de riz, d'une chique de bétel, en attendant que ses premières économies lui permettent d'ouvrir boutique et de se hausser à la dignité de notable commerçant. Ses qualités indiscutables : sobriété, honnêteté, intelligence, acharnement au labeur, connaissance parfaite des mœurs et de l'âme indigène, en font un collaborateur presque indispensable des Européens. Cependant l'Indo-Chine a moins besoin de commerçants que d'agriculteurs, et sans prohiber leur immigration (comme l'ont fait les Américains aux Philippines), sans même restreindre les facilités qui leur sont accordées (ce qui est le cas des Hollandais à Java), les administrations anglaises et françaises cherchent présentement un mode d'utilisation de la main-d'œuvre chinoise plus conforme aux véritables intérêts de leurs possessions.

GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

Les Possessions Anglaises dans la Presqu'île Malaise

Les Anglais possèdent dans la presqu'île Malaise :

1° Les Straits Settlements ou Etablissements des Détroits, colonie de la Couronne comprenant les îles de Singapour, Penong ou Poulo Pinang, les territoires de Wellesley, Dinding et Malacca, en tout 2 600 kilomètres carrés peuplés de 820 000 habitants en 1918 dont 274 000 Malais, 432 000 Chinois, 94 000 Hindous, 8 000 Européens ;

2° Les Etats Malais fédérés comprenant les sultanats de Perak, Selangor, Negri Sembilan et Pahang placés sous le protectorat anglais : en tout 70 000 kilomètres carrés peuplés en 1914 de 1 000 000 d'individus : 420 000 Malais, 433 000 Chinois, 172 000 Hindous, 3 200 Européens ;

3° Les Etats Malais contrôlés par l'Angleterre : sultanats de Kelantan, Trengganou, Kedah, Perlis et Djohor : 45 000 kilomètres carrés, 720 000 habitants.

Ces territoires, malgré leur faible étendue relative, leur climat pénible, les forêts vierges qui couvrent une bonne partie du sol, ont cependant une importance économique considérable. D'abord ils sont admirablement placés sur les routes directes menant de l'Europe et de l'Inde à l'Extrême-Orient. De plus, ils se classent à la tête de tous les pays du monde pour la production de l'étain et du caoutchouc. En 1913, 200 000 ouvriers, presque tous Chinois, extrayaient annuellement 50 000 tonnes de minerai valant £ 23 000 000 (production mondiale : 90 000 tonnes). En 1919, la production stannifère ne fut que de 38 000 tonnes valant £ 25 000 000. Les plantations d'arbres à caoutchouc n'occupaient en 1905 que 13 000 hectares : elles en couvraient 105 000 en 1912, près de 200 000 en 1918. Les capitaux engagés sur ces plantations atteignaient 800 000 000 de francs et les ventes de caoutchouc ont passé de £ 10 000 000 en 1913 à plus de £ 40 000 000, soit 2 milliards de francs, en 1919. Le cocotier (100 000 hectares), dont la noix donne le coprah, les épices (poivre et cannelle), le manioc, le café, la canne à sucre, les ananas, complètent la riche série des produits malais.

La capitale, Singapour, n'était en 1820 qu'un campement de pêcheurs malais. Non seulement tous les navires qui vont de l'Inde et de l'Europe en Extrême-Orient y font nécessairement escale, mais encore elle concentre dans ses docks une bonne part des marchandises européennes destinées à l'Indo-Chine, à l'Archipel Malais et une portion non moins grande des produits en provenance de ces mêmes régions. Chaque année 11 000



HAUT-TONKIN : GROUPE DE MEOS. [illegible] ... petits groupes de population [illegible] ... les Muongs ou Meos du [illegible] ... parlent un dialecte [illegible] ... pratiquent le culte des [illegible] ... des porcs et des volailles, savent même [illegible]



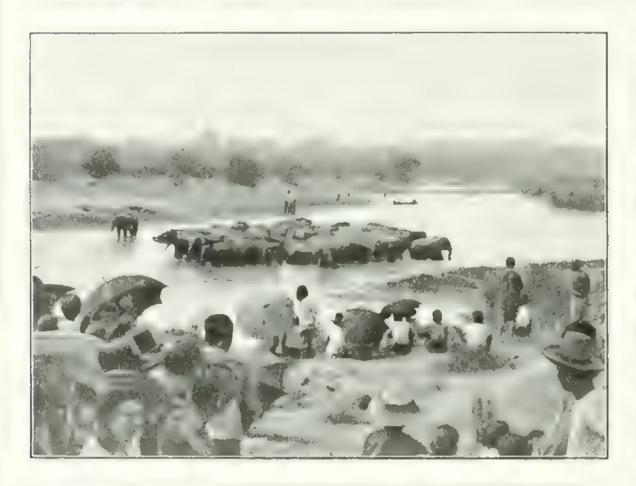
SUR LES CONFINS DE LA FORÊT *Les montagnes de l'Annam, le haut Tonkin, une partie du Cambodge et du Laos sont couvertes de forêts où des tribus de " sauvages " [illegible] des huttes de branchages perchées sur pilotis*



HOMME ET FEMME MOI. *Types des aborigènes les plus anciennement établis sur les terres indo-chinoises.*



VILLAGE CAMBODGIEN. *Des petites maisons, toutes semblables aux huttes de la forêt, s'alignent le long de la rivière. Les gens y vivent surtout du produit de la pêche qui est une des principales ressources du Cambodge.*



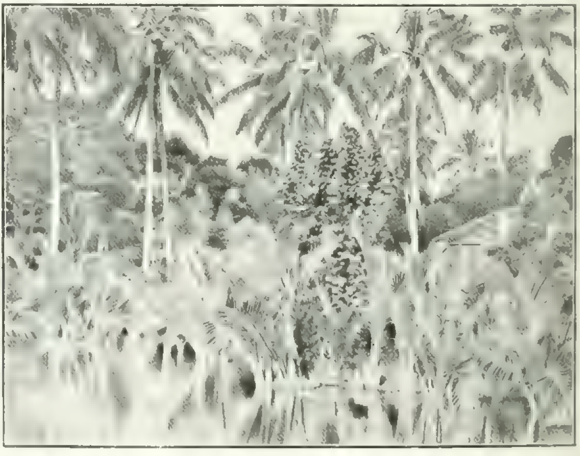
AU KRAAL D'AYOUTHIA. *L'éléphant sauvage peuple encore les forêts vierges du haut Siam et du haut Laos. Capturé et domestiqué, on l'emploie comme dans l'Inde, soit pour le portage, soit pour les travaux qui exigent de la force et de l'adresse, notamment sur les chantiers de bois de teck.*



DÉCORTICATION DU PADDY. *On désigne couramment sous le nom de "paddy" le riz encore vêtu de sa gaine. Il existe aujourd'hui, tant au Siam qu'en Birmanie et en Cochinchine, de grandes décortiqueries à vapeur où l'on traite surtout le riz destiné à l'exportation. Mais les indigènes usent de procedés beaucoup plus primitifs.*



[illegible] *Charmant paysage qui donne une [illegible] l'une des petites capitales [illegible] sur les berges le niveau [illegible]*



PAYSAGE DANS LA PRESQU'ILE DE MALACCA. *Sise aux abords immédiats de l'Equateur, constamment chaude et extrêmement arrosée, la presqu'ile Malaise se couvre naturellement d'une végétation luxuriante et touffue, véritable " jungle " que dominent les troncs sveltes des cocotiers*

à 12000 navires jaugeant de 15000000 à 17000000 de tonneaux jettent l'ancre devant ses quais spacieux, parfaitement aménagés, où grouille la foule la plus cosmopolite du monde asiatique. Malacca, qui fut longtemps le principal entrepôt du détroit, mais qui paraissait vouée à une décadence irrémédiable, a repris depuis une dizaine d'années quelque activité, grâce au commerce du caoutchouc. Georgetown dans l'île de Poulo Pinang, et Wellesley sur la côte opposée, exportent directement l'étain et le coprah des Etats fédérés.

La main-d'œuvre nécessaire aux plantations se recrutait autrefois à peu près exclusivement en Chine. De là le nombre considérable de Chinois établis à demeure dans la Péninsule (près de 1000000). Cette immigration est toujours fort importante, mais elle est balancée aujourd'hui par un afflux de coolies hindous qui fournit en moyenne 1 110000 travailleurs aux colons européens.

[illegible] tement doublé : 2 525 000 000 de francs.

[illegible]

[illegible] en 1919) [illegible] riz et céréales diverses, cotonnades, sucres, poissons, cigarettes, [illegible].

Aux exportations (£ 121 000 000), le caoutchouc se classe en tête (£ 40 000 000), puis viennent l'étain (£ 19 000 000), les épices (£ 2 600 000), le coprah (£ 1 900 000), le tapioca, etc.

Quelques voies ferrées et des routes carrossables déjà nombreuses traversent les plaines côtières de l'Ouest pour le service des plantations et des mines. Depuis 1917, une ligne de chemin de fer unit directement Singapour à Bangkok, capitale du Royaume Siamois.

Le Royaume de Siam

Seul Etat indépendant de la presqu'île Indo-Chinoise, le Siam a vu ses limites définitives fixées par les Conventions de 1904, 1907 et 1909 qu'il signa avec la France et l'Angleterre. Il couvre à peu près 550 000 kilomètres carrés, entre la Birmanie anglaise, les Straits Settlements, l'Indo-Chine française et la mer. On évalue à 9000000 le chiffre de ses habitants que le manque de statistiques précises ne permet pas de connaître exactement. Ils appartiennent aux deux groupes principaux de la famille Thaï : les Siamois et les Laotiens. Leur religion est le bouddhisme, et les bonzes, très nombreux, ont conservé une influence considérable. Aussi, malgré les efforts des missionnaires, bien rares sont les Siamois qui adoptent la doctrine chrétienne. Les Siamois se groupent surtout dans la vallée du Ménam et constituent l'élément ethnique prépondérant.

Les Laotiens peuplent les savanes et les forêts claires que traverse le Sémoun (formé du Namsi et du Nam-Moun), affluent du Mékong, et qui sont comprises dans la zone d'influence française. La zone d'influence anglaise embrasse les districts siamois de la presqu'île de Malacca.

Grâce aux conseils et aux efforts de spécialistes étrangers (surtout anglais) placés à la tête des principaux services, le Siam a fait depuis 1905 de grands progrès. Des voies ferrées partant de Bangkok atteignent Korat sur le Nam-Moun (prolongement futur jusqu'à Vientiane et Kemmarat), Outaradit sur le Haut-Ménam, Raheng sur le Mé-Ping, affluent du Ménam, Singapour à l'extrémité de la Péninsule Malaise. Des canots à vapeur remorquent sur le Ménam toute une flottille de sampans.

Des écoles se sont créées et l'Université de Bangkok forme des ingénieurs, des commerçants, des agriculteurs, des médecins.

La production essentielle est celle du riz, décortiqué ou non (ce dernier porte le nom de " paddy "). Les rizières du Ménam, grandement accrues grâce aux travaux d'une compagnie anglaise d'irrigation, suffisent non seulement à la consommation indigène mais ont permis de vendre, en 1919-1920, 441 000 tonnes de riz valant £ 10911000, soit les neuf dixièmes du total des exportations. Le reste consiste en bois de teck (£ 1189000), en étain, en caoutchouc et coprah. La majeure partie des opérations commerciales se fait par l'intermédiaire de maisons ou de compagnies étrangères, surtout anglaises et chinoises.

Bangkok, la capitale, est sise sur le Ménam à 25 milles de l'embouchure. Les très grands navires ne peuvent franchir la barre de boue (moins de 3 mètres de fond en basse mer) qui obstrue l'entrée de l'estuaire, et jettent l'ancre au large de Paknam, avant-port de Bangkok.

Mais la ville est directement accessible aux cargos de tonnage moyen. Vers elle convergent par voie d'eau et voie ferrée toutes les richesses du royaume : jonques chargées de riz et de peaux, grands radeaux formés de billes de teck. Des usines à décortiquer le riz, des scieries à vapeur lui forment toute une banlieue industrielle.

Aussi son activité est-elle fort remarquable et ses 660000 habitants (dont 280000 Chinois) en font une des cités les plus populeuses de l'Asie.

En 1913, le Siam vendait pour £ 8858000 et achetait pour £ 6962000 de marchandises diverses. En 1919-1920, ces chiffres ont à peu près doublé : £ 16000000 aux exportations (riz, teck), £ 12000000 aux importations (cotonnades, denrées alimentaires, objets en métal, sucre, tabac, etc.).

L'Indo-Chine Française

ORGANISATION, ADMINISTRATION ET VILLES PRINCIPALES

L'Indo-Chine française couvre environ 720 000 kilomètres carrés et sa population, en 1920, était estimée à 18 000 000 d'habitants dont 23 000 Européens, presque tous Français. Elle comprend cinq États : Annam, Cambodge, Cochinchine, Tonkin et Laos.

La Cochinchine est une colonie administrée par un Lieutenant-Gouverneur. Les quatre autres territoires, considérés comme pays de Protectorat, ont à leur tête des Résidents Supérieurs. L'ensemble forme, depuis 1887, le Gouvernement de l'Indo-Chine Française placé sous l'autorité suprême d'un Gouverneur Général qui dépend directement du Ministre des Colonies et se fait aider par un grand nombre de collaborateurs militaires ou civils. Chaque année, " le Conseil Supérieur de l'Indo-Chine " se réunit à Saïgon, Hanoï, Hué ou Pnom-Penh. Il comprend tous les hauts fonctionnaires, les représentants des assemblées élues (Conseil Colonial, Chambre de Commerce et d'Agriculture) et de l'Administration indigène. Il donne son avis sur les questions générales et discute le budget commun alimenté par les recettes de la douane, des régies, des impôts indirects (80 000 000 de francs en 1913, 157 000 000 de piastres en 1920). Chaque colonie ou protectorat a, d'autre part, son budget spécial provenant des impôts directs. Recettes et dépenses s'équilibrent, mais l'entretien des forces militaires (10 000 Français, 14 000 indigènes en 1920) est à la charge du budget de la Métropole.

COCHINCHINE. Superficie : 57 000 de kilomètres carrés. Population en 1919 : 3 500 000 habitants, dont 11 000 Français.

La plus ancienne des possessions françaises, la colonie de la Cochinchine comprend la majeure partie du delta du Mékong. Des forêts sèches ou inondées, des plaines marécageuses (plaine des joncs, plaine de Camau) occupent les trois cinquièmes de sa superficie. Le reste est couvert de rizières (35 pour 100) et de cultures diverses : maïs, cocotiers, aréquiers, etc.

Sur 3 500 000 habitants, 2 600 000 sont des Annamites, groupés dans les provinces du Centre et de l'Est Les Cambodgiens, autrefois maîtres du pays, ne comptent plus que 200 000 individus (provinces de l'Ouest). Le reste se compose de Chinois, de Minh-Huong ou métis de Chinois et d'Annamites (145 000) de Moïs (25 000), de Chams et de Malais.

La colonie, représentée à la Chambre française par un député, est divisée en 18 provinces dont chacune est placée sous l'autorité d'un administrateur français. Chaque province comprend un certain nombre de cantons subdivisés en communes. Cantons et communes sont dirigés par des notables et des fonctionnaires indigènes.

Le Lieutenant-Gouverneur, assisté de plusieurs assemblées (Conseil privé, Conseil du Contentieux, Conseil Colonial) et des hauts fonctionnaires, chefs de services, réside à Saïgon. Sise à 55 kilomètres de la mer, sur le large estuaire appelé rivière de Saïgon, la capitale Cochinchinoise compte 72 000 habitants. Pourvue de larges rues, de quais animés, de boulevards magnifiquement ombragés, de beaux jardins, sans oublier les monuments officiels, les casernes, les statues, les cafés luxueux, elle parvient à " conserver une physionomie bien française dans un décor asiatique ". Tout près d'elle, Cholon (190 000 habitants) est, au contraire, une ville toute chinoise, mais relativement plus propre et mieux tenue que ne le sont à l'ordinaire les cités des Fils de Han. En dehors de Saïgon et de Cholon, les chefs-lieux des provinces forment de gros villages parfois d'aspect très coquet : Bienhoa au Nord-Est de Saïgon, Mytho, Winhlong, Cantho sur les diverses branches du Mékong, etc.

CAMBODGE. Superficie : 150 000 kilomètres carrés. Population en 1919 : 2 000 000 d'habitants environ, dont 1 710 000 Cambodgiens, 140 000 Chinois, 108 000 Annamites, 40 000 Malais.

Presque trois fois plus étendu que la Cochinchine, mais deux fois moins peuplé, le Cambodge comprend tout le bassin du Tonlé-Sap et la partie supérieure du delta du Mékong. Des forêts et des marais en recouvrent encore la majeure partie. Pays de protectorat, il conserve son Roi, ses ministres, ses fonctionnaires indigènes. Mais l'autorité réelle appartient au Résident Supérieur assisté de fonctionnaires français.

La capitale Pnom-Penh compte 85 000 habitants. Fort bien située au carrefour des quatre bras du Mékong, elle est appelée à un bel avenir lorsque la navigation du fleuve sera améliorée et que les ressources de l'intérieur, encore à peine exploitées, seront mises à profit. Les autres agglomérations cambodgiennes : Kompong-Cham et Kratié sur le Mékong, Pursat, Battambang à l'extrémité occidentale de la zone inondée par le Tonlé-Sap, n'ont encore qu'un médiocre intérêt.

La civilisation Khmer a laissé un peu partout, nous le savons, de ruines nombreuses et importantes. Les plus célèbres sont celles d'Angkor Tom et Angkor Vat, au Nord du Grand Lac, près de Siem-Réap, dans une des provinces rétrocédées en 1906 au Cambodge par le Siam. L'immense sanctuaire d'Angkor Vat, construit vraisemblablement au XII[e] siècle de notre ère, offre un spécimen de l'art brahmanique plus parfait peut-être qu'aucun de ceux qui subsistent encore dans l'Inde même.

ANNAM. ⁂ Superficie : 180000 kilomètres carrés. Population : 4900000 habitants (?), dont 90 pour 100 d'Annamites et 10 pour 100 de " Sauvages " plus 2200 Européens.

L'Empire d'Annam, privé de ses anciennes annexes : Cochinchine au Sud, Tonkin au Nord, s'allonge entre ces deux provinces, la Mer de Chine et les pentes occidentales de la Cordillère Annamitique. Nulle part ses frontières politiques ne correspondent exactement avec ses limites naturelles. Cependant la prépondérance très marquée de l'élément annamite donne au pays une réelle unité.

Les neuf dixièmes de la population se pressent dans l'étroite zone littorale morcelée en petites plaines alluviales. Les montagnes, très boisées, d'accès difficile, redoutées de l'Annamite, abritent quelques tribus dispersées de " Sauvages " (Moïs divisés en Stieng, Radé Djaria, Boloven, etc.).

Pays de Protectorat comme le Cambodge, l'Annam conserve son Empereur, son administration, ses fonctionnaires indigènes. Mais le Résident Général français et le personnel français placé sous ses ordres ont la haute main sur toutes les affaires du pays.

Hué, la capitale, compte environ 60 000 habitants. L'ancienne citadelle et, à peu de distance de la ville, les tombeaux impériaux où reposent les princes de la famille Nguyen, présentent un réel intérêt.

Tourane, aux rives d'une baie sûre, profonde, magnifique point de relâche pour des navires de guerre, est depuis 1888 une concession française peuplée de 28000 habitants. Vinh et Quang-Binh au Nord, Qui-Nhon, Nha-Trang, Phan-Tiet au Sud, petits ports de cabotage, ne prendront d'importance qu'après l'achèvement de la voie ferrée Hanoï-Saïgon et l'ouverture de bonnes routes menant à la zone forestière.

LE TONKIN. ⁂ Superficie : 103 000 kilomètres carrés. Population en 1919 : environ 6400000 habitants, dont 5800000 Annamites, 500000 montagnards (Thos, Muongs, Yaos, Lolos, etc.), 9 000 Européens.

Le Tonkin se divise en deux régions naturelles d'importance fort inégale : le Bas-Tonkin ou région deltaïque, ancien golfe marin comblé par les alluvions du Song-Koï, du Thaï-Bin, du Song-Ma, — et le Haut-Tonkin couvert de collines et de montagnes. Les deltas, surpeuplés, comptent au kilomètre carré plus de 300 habitants, tous Annamites. La zone montagneuse est le domaine des " Sauvages ", Thos, Muongs, Yaos, etc., de race thaï, chinoise ou tibétaine. La densité y est partout inférieure à 10 habitants au kilomètre carré, sauf dans les vallées et sur les versants inférieurs des monts.

Administrativement, le Tonkin est encore considéré comme une dépendance politique de l'Empire d'Annam et, comme tel, soumis au régime du Protectorat. En fait, l'autorité du souverain annamite y est nulle. L'emploi de Kinh-Cuoc, vice-roi indigène du Tonkin, fut supprimé en 1897 et le Résident Supérieur dirige seul les affaires du pays avec l'aide de fonctionnaires français. Deux territoires militaires (Ha-Giang et Cao-bang) subsistent, pour des raisons stratégiques, le long de la frontière de Chine. Les deux villes principales : Hanoï et Haïphong, constituent, comme Tourane, des concessions françaises détachées du Protectorat.

Les Annamites participent dans une certaine mesure à l'administration. Ils nomment des conseillers municipaux, envoient au chef-lieu de chaque province des commissions de notables élus, sont représentés dans le Conseil du Protectorat. Enfin, une Chambre Consultative indigène donne son avis sur les questions que lui soumet le Gouvernement. Hanoï (136000 habitants en 1919), capitale du Tonkin, l'est aussi de l'Indo-Chine entière depuis 1902. A 130 kilomètres de la mer, sur les bords du Fleuve Rouge, elle se compose de deux agglomérations juxtaposées autour du lac de l'Epée : la ville indigène au Nord conserve son aspect extrême-oriental, la ville française au Sud ressemble aux cités de la Métropole.

" Malgré sa situation au croisement de deux grandes voies ferrées, Hanoï n'est pas un carrefour comparable à Saïgon. Sa position à l'intérieur des terres l'isole davantage. On n'y passe pas, il faut y venir. D'autre part on y a, moins qu'en Cochinchine, l'impression d'un contact lointain avec l'Europe ; on s'y sent davantage en province. Et comme à cet isolement naturel se joint la venue périodique de l'hiver qui rend nécessaire les vitres aux fenêtres et les cheminées aux maisons, ce qu'on ne trouve pas à Saïgon, on s'explique l'aspect plus occidental et plus intime, plus " home-like " de Hanoï. " (H. Brenier.)

Haïphong (30000 habitants), débouché maritime du Tonkin, est malheureusement menacé sans cesse d'un envasement contre lequel on lutte avec difficulté. Nam-Dinh (40 000 habitants), Ninh Binh, Haï Duong, Bac Ninh, Sontay sont les principales agglomérations du delta. Tuyen-Quang marque la limite de la navigation à vapeur sur la Rivière Claire. Langson au Nord-Est, Laokay au Nord-Ouest, gardent les deux principales entrées du Tonkin sur la frontière chinoise.

LE LAOS. ⁂ Superficie : 230000 kilomètres carrés. Population : 700000 habitants (?).

Le Laos Français ne comprend guère que le tiers des pays Laotiens. Il s'étend presque tout entier sur la rive gauche du Mékong entre le Tonkin et le Yunnan au Nord, l'Annam à l'Est, le Cambodge au Sud, le Siam et la Birmanie à l'Ouest.

Habité par une multitude de groupements Thaïs ou

Khas sans cesse en guerre les uns avec les autres, le Laos se voyait menacé d'une complète annexion par le Siam, lorsque le Gouvernement Français le prit sous son protectorat en 1893.

Il conserve plusieurs souverains indigènes : rois de Louang-Prabang, de Bassac, de Muong Sing, etc. L'administration des provinces est encore confiée à des mandarins ; villages et cantons ont aussi leurs chefs locaux.

La France est représentée par un Résident Supérieur, douze commissaires chefs de provinces et une quarantaine de fonctionnaires.

Son éloignement de la mer, la difficulté des communications, les montagnes boisées qui le couvrent en partie, enfin le petit nombre de ses habitants, leur indolence, leur apathie naturelle, expliquent le peu d'importance économique du Laos Français.

Les principales agglomérations s'échelonnent sur le Mékong, seule voie d'accès relativement facile. Le Résident Supérieur et les chefs des services administratifs se sont fixés à Vientiane. Louang-Prabang est la capitale de l'État indigène le plus important. Savannaket, Kemmarat, Bassac jalonnent vers le Sud les rives du grand fleuve.

LA MISE EN VALEUR

AGRICULTURE ET PRODUITS FORESTIERS. L'Indo-Chine est avant tout un pays agricole. Les produits de ses champs, de ses forêts constituent de beaucoup les plus importantes de ses ressources présentes. C'est sur leur développement progressif que repose son avenir.

La culture essentielle est celle du riz, base de l'alimentation indigène et principal article d'exportation. En Cochinchine et au Tonkin, où les terres grasses, facilement irrigables, des deltas se prêtent à merveille à la croissance de la plante, les rizières occupent les trois quarts ou les quatre cinquièmes des surfaces cultivées. Et l'on estime à des centaines de milliers d'hectares, surtout dans les régions inondées du Mékong, les terrains encore vierges qui pourraient être facilement utilisés. La quantité et la valeur de la récolte varient beaucoup suivant les années. De plus, le rendement à l'hectare est relativement faible. Enfin, la qualité des riz indo-chinois pourrait être fort améliorée. Tout en prenant les précautions nécessaires contre les excès de la monoculture, le Gouvernement s'efforce d'accroître l'étendue des rizières, de régulariser leur production par l'extension des canaux d'irrigation ou de drainage. Il encourage aussi les paysans annamites et les colons européens à choisir leurs semences avec plus de soin, de façon à lutter efficacement sur les marchés de l'Europe contre la concurrence des riz de Birmanie, plus appréciés.

En dehors du riz, les cultures vivrières comprennent : le maïs en progression constante, le manioc, diverses sortes de légumes, tous les fruits des contrées tropicales : bananes, mangues, ananas, oranges, goyaves, etc. La canne à sucre réussit un peu partout, surtout en Annam ; le poivrier donne au Cambodge et en Cochinchine ses gousses les plus renommées. L'arbre à thé trouve sur les collines de l'Annam et du Tonkin un terrain de choix. Le caféier réussit fort bien au Tonkin dans les provinces de Ninh-Binh et de Hannam. Le bétel, la noix d'arec, indispensables à l'indigène, le tabac peuvent encore se rattacher aux cultures alimentaires, ainsi que les cardamomes du Cambodge, la cannelle des forêts annamitiques, la badiane ou anis étoilé du Haut-Tonkin, etc.

Parmi les cultures industrielles, toutes les plantes textiles : coton, ramie, jute, kapok qui donne la ouate végétale, joncs à nattes, etc., réussissent en Indo-Chine aussi bien que dans les pays voisins : Chine et Inde. Le coton du Cambodge, notamment, est considéré comme l'un des meilleurs du monde, et les terres alluviales surélevées qui bordent le Mékong valent les plus riches terres noires de la Louisiane. Le mûrier, très commun dans le delta Tonkinois et le Centre-Annam, nourrit une race de vers à soie très robustes dont les cocons sont petits, mais donnent une soie d'un bel éclat.

Enfin, la riche série des plantes oléagineuses, des essences forestières utilisables, complète la nomenclature des ressources végétales : cocotier dont le fruit donne l'huile de coprah, sésame, ricin, arachides, arbres à laque et à gomme, arbre à benjoin, plantes résineuses et aromatiques (vétivert, ylang-ylang), lianes à caoutchouc, essences médicinales pour la pharmacopée chinoise, bois de construction et d'ameublement, rotins, bambous qui se transforment en une excellente pâte à papier, etc.

Ces produits divers ne donnent encore lieu qu'à une exploitation restreinte. Tous apparaissent sur les statistiques douanières, mais pour des sommes souvent infimes. (Voir plus loin : tableaux du commerce.) Cependant, l'avenir de notre colonie repose en grande partie sur leur mise en valeur. Même à ne considérer que le marché de la Métropole, la France pourrait trouver en Indo-Chine la presque totalité de certaines denrées dont l'achat à l'étranger lui coûte présentement des centaines de millions de francs : coton, jute, coprah, graines oléagineuses, pâte à papier, soie, thé, sucre de canne, café, etc.

Déjà l'Indo-Chine nous envoie les quatre cinquièmes du riz, le quart du thé et du maïs, la presque totalité du poivre dont nous avons besoin. Les plantations d'arbres à caoutchouc couvrent 17 000 hectares et donnent présentement 4 000 tonnes de gomme d'excellente qualité. C'est là le début d'une polyculture qui, s'ajoutant peu à peu aux ressources de la culture maîtresse, celle du riz,

a croîtra dans de considérables [illegible]
de notre colonie et les services qu'elle [illegible] rendre [illegible]

ÉLEVAGE, CHASSE ET PÊCHE. L'élevage n'a qu'une importance restreinte. D'abord l'indigène ne mange qu'une très petite quantité de viande (poulets, canards, parfois du porc) ; de plus, le climat humide et chaud des deltas ne convient pas, ou convient mal à la plupart des animaux domestiques européens, fort mal soignés par les paysans, et que décime de trop fréquentes épizooties. L'animal le plus répandu est le buffle, vigoureux, peu délicat, docile, et qui, demi-aquatique, convient à merveille au labour des terres inondées. Les bœufs, les zébu servent soit au travail des champs, soit au transport des marchandises. Au Cambodge, il existe même une race spéciale de bœufs trotteurs (les bœufs "stieng") renommés pour leur vélocité.

Si le mouton paraît ne devoir jamais s'acclimater aisément, il est certain que le gros bétail trouverait sur les hauts plateaux herbeux et frais de l'intérieur (Boloven, Lang-Bian, Tra-Ninh, etc.) des conditions très favorables à sa multiplication. Dès maintenant le Service Zootechnique s'efforce de lutter contre les épizooties, d'acclimater des espèces nouvelles, d'améliorer par croisements les espèces locales, d'enseigner aux indigènes comment on soigne un troupeau. Mais on ne s'improvise pas éleveur, et bien des années s'écouleront encore sans doute, même avec le progrès des voies de communication, avant que l'Indo-Chine devienne le grand parc à bétail qu'elle pourrait être.

L'abondance de la faune terrestre et aquatique rend la chasse et la pêche aisément fructueuses. Les "sauvages" de l'intérieur demandent à la chasse une partie de leur alimentation carnée (gazelles, antilopes, sangliers, singes, sans compter perdrix, cailles, bécassines, etc.). Quant à la pêche, elle est dans l'Indo-Chine entière une des principales ressources de l'indigène. Le poisson sous toutes ses formes : frais, séché, fumé, pourri (le fameux "nuoc-mam", régal des Annamites), forme avec le riz la base de l'alimentation. Les pêcheries de mer sont particulièrement nombreuses sur les côtes du Cambodge (Kampot, île de Phu-Quoc) et du Sud-Annam (Baclien, Phantiet, Phanri, etc.). Les pêcheries fluviales ou lacustres, simple accessoire au Tonkin, occupent une foule d'indigènes dans les régions inondables du Mékong et surtout dans le vaste bassin sans profondeur du Tonlé-Sap. Chaque année, en dehors de la consommation locale, 25 000 à 30 000 tonnes de poissons s'exportent sur Singapour (nourriture des coolies hindous et chinois de la presqu'île Malaise) et sur Hong-Kong.

MINES ET INDUSTRIES. L'inventaire des ressources minérales est à peine commencé. Ce que l'on connaît, surtout au Tonkin, suffit cependant pour faire bien augurer de l'avenir.

D'abord l'Indo-Chine possède de la houille. On l'exploite activement dans les îles de la baie d'Along et sur la côte voisine (région de Hongay). La production a passé de 288000 tonnes en 1908, à 556000 en 1913 et à 630000 en 1918. Le zinc, très abondant au Ton-



kin (région de Tuyen-Quang, Lang-Son, Taï-Nguyen) a fourni 14000 tonnes de minerai en 1909, 33000 en 1913, 45000 en 1916. L'étain, associé au wolfram, s'exploite dans la région de Cao-bang. Des gisements de fer, de cuivre, de plomb ont été reconnus sur de nombreux points du Tonkin, du Cambodge et de l'Annam.

La présence de ces minerais, de la houille surtout, jointe à la quantité des produits agricoles ou forestiers que l'on peut utiliser sur place, permet d'entrevoir de belles perspectives pour l'industrie indo-chinoise :

D'abord les vieilles industries d'art : broderies, sculptures, incrustations, ciselures, orfèvrerie, travaux d'écaille, etc., dans lesquelles excelle l'artisan annamite, méritent d'être conservées et perfectionnées ; c'est à quoi

s'efforcent les écoles d'art industriel créées par l'administration française, notamment en Cochinchine.

En second lieu, la grande industrie a fait des débuts très encourageants. La Cochinchine se spécialise dans la préparation du riz : les dix grandes rizeries de Cholon traitent chaque jour plusieurs milliers de tonnes de cette céréale. Au Tonkin, grâce à la houille et à l'abondance de la main-d'œuvre, on a pu créer des filatures de coton (Hanoï, Haïphong, Nam-dinh), des distilleries, des fabriques d'allumettes, des usines à glaces, des briqueteries, de très importantes usines de ciment (Haïphong), des fabriques de pongés, de cellulose, de nattes en jonc, des scieries, etc. L'industrie métallurgique n'existe pas encore, mais on ne peut passer sous silence les ateliers de construction mécanique ou maritime (ateliers et arsenaux de Saïgon et d'Haïphong, ateliers des chemins de fer, etc.).

Sur les 640 000 tonnes de charbon produites par le Tonkin en 1919, 290 000 tonnes furent exportées. Il y a donc excédent d'un combustible que l'Indo-Chine pourrait conserver pour ses besoins propres. Les filatures et tissages de coton et de soie, les industries du bois devraient être les premières à en profiter. Notre colonie cesserait ainsi de payer à l'étranger un tribut fort lourd pour les cotonnades, les soieries dont se vêtent les indigènes. Elle trouverait, dans l'immense Empire Chinois totalement déboisé, un marché inépuisable pour les bois de construction et d'ameublement. L'Annamite, adroit et intelligent, devient aisément un bon ouvrier d'usine, supérieur au Chinois et à l'Hindou, égal au Japonais. Pendant la Grande Guerre, l'Indo-Chine a fourni à la France plus de 30 000 ouvriers spécialistes. La question de la main-d'œuvre, capitale en pareille matière, ne se pose donc pas. Il suffit désormais de déterminer les capitalistes français à s'intéresser aux entreprises indo-chinoises, d'attirer le personnel d'ingénieurs et de techniciens indispensable, de poursuivre sans arrêt l'extension du réseau ferré et fluvial, pour donner à l'industrie indo-chinoise, complément nécessaire de sa prospérité agricole, l'activité à laquelle elle peut et doit prétendre.

LES VOIES DE COMMUNICATION ET LE COMMERCE. ØØ Avant l'arrivée des Français, les moyens de communication se réduisaient à quelques mauvaises pistes presque inutilisables en saison pluvieuse, et à la navigation par sampan.

Aujourd'hui, le réseau des routes indo-chinoises couvre 20 000 kilomètres, dont 5 000 empierrés. Particulièrement nombreuses dans les deltas très peuplés du Tonkin et de la Cochinchine, elles ne correspondent point toutes, évidemment, à ce que nous avons coutume de considérer en France comme une " bonne " route. Les terres meubles, souvent inondées, sur lesquelles il faut les bâtir, la violence des averses d'été mettent à haut prix leur construction et leur entretien. Telles quelles cependant, elles n'en rendent pas moins d'inappréciables services, et le développement des transports par voitures automobiles — surtout en saison sèche — accroît leur rendement dans de fortes proportions. L'Annam, le Haut-Tonkin, le Cambodge, le Laos, sont naturellement beaucoup moins bien pourvus. La circulation ne s'y fait guère que par des pistes étroites accessibles seulement aux chaises à porteurs, aux cavaliers, ou même aux éléphants.

Les transports par voie d'eau jouent un rôle prépondérant dans les deltas. Une nombreuse flottille de sampans indigènes et les chaloupes à vapeur de la Compagnie des Messageries fluviales parcourent les bras des fleuves, les canaux qui les unissent. Vers l'intérieur, les fleuves indochinois ouvrent des voies de pénétration qui sont cependant d'une improtance moindre que la vue de la carte ne pourrait le faire supposer. Au Tonkin, le haut Song-Koï, les Rivières Claire et Noire ont une pente trop forte, un lit trop encombré, de trop grands écarts de régime pour se prêter à la navigation à vapeur en amont de Viétri, de Tuyen-Quang et de Hoa-binh. Le Mékong, plus profond, plus régulier, reçoit jusqu'en aval des rapides de Khong des navires d'un fort tirant d'eau qui desservent Cochinchine et Cambodge. Au delà, après transbordement par la petite voie ferrée qui traverse l'île de Khône, un nouveau bief, coupé en deux tronçons par les rapides de Kemmarat, s'ouvre jusqu'à Vientiane. Aux hautes eaux, les chaloupes des Messageries fluviales remontent le fleuve sans transbordement de Khong à Vientiane en neuf jours. Aux basses eaux, on alterne, suivant les lieux, chaloupes à vapeur et pirogues à rames.

Des voies ferrées complètent — mais en nombre encore fort insuffisant — le réseau des routes et des cours d'eau (2 056 kilomètres exploités au 1er janvier 1919). En Cochinchine, une seule ligne unit Saïgon à Mytho sur le Mékong et à Khanh-Hoa (baie de Nha-trang) dans le Sud-Annam. L'Annam ne possède qu'un tronçon de ligne allant de Tourane à Quang-tri par Hué. Au Tonkin, deux voies se croisent à Hanoï : l'une, partant d'Haïphong, remonte la vallée du Song-Koï et atteint Yunnan-fou, chef-lieu de la riche province chinoise du Yunnan. L'autre part de Langson, sur la frontière du Kouang-Si, et s'arrête à Vinh dans le Nord de l'Annam. On travaille à la prolonger le long du littoral de façon à unir par voie ferrée le Tonkin et la Cochinchine. Sur cette ligne future s'embrancheront d'autres tronçons (notamment une voie allant de Quang-tri à Savannaket par le col d'Aïlao) pour desservir les monts annamites et attirer vers la côte les produits du Laos.

Le développement des voies de communication, l'extension des surfaces cultivées, la mise en valeur des mines, le bien-être croissant des indigènes, les efforts tenaces de nos colons ont leur naturelle répercussion dans le chiffre sans cesse croissant du mouvement commercial.

Le commerce général de l'Indo-Chine était en 1891 de 136 000 000 de francs. Il passa à 340 000 000 en 1900, à 453 000 000 en 1906, a 748 000 000 en 1913.

TABLEAUX DU COMMERCE DE L'INDO-CHINE FRANÇAISE.

Importations

Principales catégories.	Année 1913 (Val. en francs).	Année 1920. (Val. en francs).
Tissus (soie, coton, laine)...	50 000 000	140 000 000
Fils................	20 000 000	27 000 000
Ouvrages en métaux	19 000 000	54 000 000
Métaux non ouvrés .	15 000 000	112 000 000 (dont 92 000 000 en transit)
Pétrole ..	12 000 000	23 000 000
Papier	9 000 000	34 000 000
Machines et mécaniques...	7 000 000	17 000 000
Boissons	8 000 000	32 000 000
Sacs de jute ...	7 000 000	39 000 000
Farine	5 000 000	25 000 000
etc		
Total .	235 000 000	1 094 956 000

Exportations.

Principales catégories	Année 1913. (Val. en francs).	Année 1920. (Val. en francs).
Riz	130 000 000	1 227 000 000
Matières fabricuées (nattes, peaux ouvrées, fils de coton, etc)	15 000 000	52 000 000
Poissons secs...	12 000 000	25 000 000
Maïs	9 000 000	9 000 000
Charbon	8 000 000	27 000 000
Zinc	6 000 000	19 000 000
Ciment	4 000 000	12 000 000
Coprah	4 000 000	3 000 000
Poivre	4 000 000	3 000 000
Huile et sucs végétaux (caoutchouc, laque, benjoin)...............	3 000 000	39 000 000 (dont 25 000 000 de caoutchouc).
Coton et ramie .	3 000 000	8 000 000
Sucre	2 000 000	10 000 000
Cannelle	2 000 000	15 000 000
Étain du Tonkin	1 000 000	1 000 000
Étain en transit venant du Yunnan. . etc.	31 000 000	92 000 000
Total... .	285 000 000	1 811 000 000

En 1920, bien que le tonnage des marchandises importées ou exportées soit demeuré sensiblement égal à ce qu'il était en 1913, l'augmentation des prix et la hausse de la piastre indo-chinoise ont accru considérablement la valeur des achats et des ventes.

Les premiers ont atteint 1 094 956 000 francs, les secondes 1 811 000 000, soit un total de près de trois milliards de francs.

Suivant les régions ce commerce se décompose ainsi :

	Importations	Exportations.
Cochinchine ...	212 000 000 en 1913. 655 000 000 en 1920.	161 000 000 en 1913. 734 000 000 en 1920
Tonkin .	62 000 000 en 1913. 411 000 000 en 1920.	62 000 000 en 1913. 407 000 000 en 1920.
Annam	6 800 000 en 1913. 16 000 000 en 1920.	10 800 000 en 1913. 30 000 000 en 1920.
Cambodge ..	4 000 000 en 1913. 11 000 000 en 1920.	2 000 000 en 1913. 8 000 000 en 1920.

Le commerce, du reste très faible, du Laos se fait par la Cochinchine, ou par le port Siamois de Bangkok.

La France et les Colonies françaises prennent encore une part trop faible au mouvement commercial Indo-Chinois. En 1920, les puissances étrangères vendirent à l'Indo-Chine pour 850 000 000 de francs de marchandises diverses, alors que notre part se montait à 230 000 000 (à peine un cinquième du total) et celle de nos colonies à 14 000 000. La proportion de nos achats fut plus faible encore : 163 000 000 pour nous, 14 pour nos colonies, contre 1 634 000 000 pour l'étranger.

CONCLUSION

En dépit des attaques dont furent l'objet ceux qui nous donnèrent l'Indo-Chine et de l'indifférence avec laquelle on considéra trop longtemps en France les choses indo-chinoises, notre colonie a su grandir et prospérer. Elle apparaît aujourd'hui, après l'Afrique du Nord, comme la partie la plus importante — et de beaucoup — de notre domaine colonial, celle qui peut nous rendre le plus de services et qu'attend le plus magnifique avenir.

Nous pouvons trouver chez elle la majeure partie des denrées coloniales dont nous avons besoin et nous soustraire ainsi au lourd tribut que nous payons encore à l'Inde, à la Chine, à l'Insulinde, au Japon, à l'Amérique. Il ne tient qu'à nous d'en faire notre grande pourvoyeuse de soie, de coton, de caoutchouc, de jute, d'épices, d'huiles végétales, etc. Au marché français ou européen s'ajoute l'immense marché chinois, soit par terre grâce aux voies ferrées, présentes et futures, qui convergent vers le Tonkin, soit par cabotage. La main-d'œuvre ne manque pas, elle ne peut que s'accroître vite grâce à la cessation des guerres, aux mesures d'hygiène, à l'augmentation du bien-être des indigènes.

La situation financière est excellente. L'Indo-Chine n'a besoin, pour mettre complètement en valeur les ressources si multiples dont elle dispose, que de capitaux, d'indigènes plus instruits, de cadres européens plus complets.

Les capitaux, nous pouvons les lui fournir : c'est, mieux que notre devoir, notre intérêt, et les quelque 200 000 000 de francs engagés dans les entreprises agricoles et industrielles représentent pour les bailleurs d'argent, un placement autrement sûr que de vagues mines sud-américaines ou telles autres " affaires " étrangères du même ordre ! L'instruc-

tion des indigènes est commencée. Les Annamites, surtout, nous donnent des collaborateurs très appréciés aussi bien sur les plantations que dans les mines et les diverses industries. Quant aux cadres européens, ils existent déjà mais en trop petit nombre. Sur les 18 000 Français (sans compter les troupes) fixés en Indo-Chine, les fonctionnaires de tous ordres comptent pour près de la moitié ! et si l'on trouve dans les grandes villes une quantité déjà respectable de maisons de commerce, d'usines, d'établissements français, les concessions de terrains réellement exploitées par nos colons sont encore peu de chose : 102 000 hectares en Cochinchine (dont 76 pour 100 de rizières, 23 pour 100 de caoutchouc, 1 pour 100 de poivriers) ; 53 000 hectares au Tonkin (95 pour 100 en rizières), 8 000 hectares en Annam (jute, caoutchouc, thé), 5000 au Cambodge. Il y a cependant encore, sans compter les plus-values que de meilleures méthodes peuvent donner aux espaces déjà cultivés, des millions d'hectares encore vierges. C'est là un champ magnifique qui s'ouvre à toutes les initiatives, à toutes les activités, à tous les hommes de corps robuste, de tempérament audacieux. De tels hommes ne manquent pas en France. Ce sont eux qu'il faut attirer en Indo-Chine. L'avenir de notre colonie est à ce prix.

CHAPITRE XXVIII

L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES

SITUATION. SUPERFICIE. ⌀⌀ La guirlande des îles Asiatiques, que nous suivîmes des Kouriles à Formose, se continue au Sud des Tropiques par l'Archipel des Philippines. Il s'allonge du 20e au 5e degré de latitude Nord entre le Pacifique et la Mer de Chine, et comprend des îles innombrables (plus de 3 000) dont la superficie totale couvre environ 300 000 kilomètres carrés. Les principales sont : Luçon (106 000 kilomètres carrés), Mindanao (93 000), Samar (13 000), Leyte (7 000), Cébou (4 500), Bahol (3 700) et Masbate (3 200). (On désigne sous le nom d'Iles Visayas le groupe central : Panay, Masbate, Samar, Leyte, Negros, Cebou, Bahol, placé entre Luçon au Nord et Mindanao au Sud.)

Des seuils sous-marins de très faible profondeur, et qui se manifestent à la surface des eaux par des rangées d'îles et d'îlots, relient directement les Philippines soit à Formose, soit à l'Insulinde : îles Batanes et Babouyanes entre Formose et Luçon ; île Paragua, archipel de Jolo ou Soulou, entre Bornéo d'une part, Luçon et Mindanao d'autre part ; archipel de Bangi entre la pointe Sud de Mindanao et la corne Nord de Célèbes. Ces seuils, et les hautes montagnes qui couvrent l'Archipel, contrastent avec les grandes fosses marines qui s'ouvrent immédiatement à leur pied : Mer de Chine, 4000 mètres ; Mer de Jolo, 4 000 mètres ; Mer de Célèbes, 5 000 mètres ; fosse du Challenger dans le Pacifique, 9 000 mètres. Comme le Japon et la majeure partie de l'Insulinde, les Philippines bordent une ligne de fracture de l'écorce terrestre : elles correspondent à une zone de faible épaisseur et de résistance moindre. Aussi devrons-nous y retrouver la plupart des phénomènes physiques que nous fit connaître l'étude du Japon : abondance des volcans et des roches d'origine interne, fréquence des tremblements de terre, relief chaotique et convulsé.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

RELIEF. ⌀⌀ On considère généralement les Philippines non pas comme une vieille terre bouleversée par des effondrements, mais plutôt comme un archipel de récente formation qui émergea peu à peu du sein des eaux à partir de la seconde moitié des temps tertiaires. Cette émersion, qui porta à 2 000 pieds d'altitude des formations coralligènes autrefois sous-marines, fut accompagnée d'épanchements éruptifs continus.

" A côté de roches volcaniques anciennes : diorites, gabbros, [illegible], mêlées à des granits, à des gneiss, à des schistes cristallins, apparaissent des basaltes, des andésites, des trachytes, des laves, [illegible] en " planèzes ", s'arrondissent en dômes, se dressent en cônes isolés aux formes géométriques. Le peu que l'on sait encore sur le relief des îles ne permet pas de distinguer les lignes directrices des principaux mouvements de terrain. Dans la portion vraiment insulaire de l'Archipel chaque île est essentiellement constituée par un massif d'origine volcanique dont le grand axe détermine la grande dimension de l'île et qui est bordé par une bande relativement étroite de rivages faits surtout de sédiments volcaniques et de coraux. " (F. Maurette.)

A Luçon, une série de massifs orientés Nord-Sud : Cordillère orientale et centrale, Ilocos, Zambales, sont coupés par des dépressions profondes, couvertes de sédiments volcaniques et d'alluvions, sillonnées de rivières



UN CANAL A BANGKOK. *[illegible] kilomètres de la mer, au milieu du fertile delta construit par le fleuve. Si les très grands navires [illegible] tonnage remontent aisément jusqu'à Bangkok. D'autre part, une nombreuse flottille de [illegible] atteint aujourd'hui plus de 650 000 individus, sur lesquels on ne compte pas moins [illegible]*



DES FEMMES ANNAMITES AU PUITS DU VILLAGE. *[illegible] forment le groupe le plus important de nos sujets indo-chinois. Originaires de la Chine du Sud, ils se sont établis dans toutes les basses terres du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine [illegible] avec prédilection aux travaux agricoles. Hommes et femmes se vêtent, se coiffent de la même façon. Remarquez le grand rôle joué en Annam comme en tant d'autres pays [illegible]*



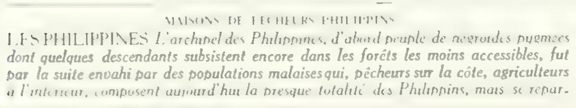
LA PAGODE DE PNOM PENH. *Pnom Penh est la ville principale du Cambodge et la résidence du roi. Fort bien placée, au point de croisement de plusieurs voies fluviales, elle est destinée à un bel avenir, lorsque la navigabilité du Mekong sera améliorée et lorsque l'arrière-pays sera mis en valeur.*



HANOI : LE MARCHÉ. *Depuis 1902, Hanoï a remplacé Saïgon comme capitale de l'Indo-Chine française. Elle est peuplée de 110 000 habitants et se divise en deux quartiers : l'un, très animé, réservé aux indigènes ; l'autre plus calme, où les Européens vivent dans des demeures confortables et coquettes.*



MAISONS DE PÊCHEURS PHILIPPINS.





ENFANTS MOROS.

LES PHILIPPINES. *L'archipel des Philippines, d'abord peuplé de négroïdes pygmées dont quelques descendants subsistent encore dans les forêts les moins accessibles, fut par la suite envahi par des populations malaises qui, pêcheurs sur la côte, agriculteurs à l'intérieur, composent aujourd'hui la presque totalité des Philippins, mais se répartissent suivant leur degré de culture en sauvages (1 000 000 environ) et civilisés (7 000 000). Parmi les "sauvages" prennent place les Moros, Malais musulmans qui, pendant des siècles, dévastèrent et rançonnèrent tous les rivages des îles. Depuis l'occupation américaine, leurs mœurs se sont fort adoucies.* Cl. ENGINAS.



[illegible] PHILIPPINES). *L'un des nombreux volcans qui s'ali- [illegible] comme au Japon et à Java. Le climat tropical [illegible] la végétation naturelle ainsi que les cultures de riz, de tabac, de canne à sucre, de cocotier, d'abaca, etc.*



UN COIN DE MANILLE. *Fondée par les Espagnols au Sud-Ouest de l'île de Luçon, la capitale des Philippines se développe sur les rives du Pasig, au fond d'une rade immense et profonde. C'est le port le plus actif et la seule cité vraiment industrielle de l'Archipel. Sa population s'élève à plus de 300 000 âmes.*

lentes. Ces dépressions, très fertiles, devaient attirer et fixer les hommes : elles sont un des éléments géographiques les plus importants de l'Archipel. Mindanao a, elle aussi, des alignements et des dépressions Nord-Sud, mais l'île, couverte de forêts vierges, habitée par des indigènes sauvages, est encore trop mal connue pour que l'on puisse donner sur son relief des détails plus précis.

Dans l'ensemble, il faut donc se représenter l'Archipel comme un groupe de terres montagneuses, au relief très confus, très déchiqueté, profondément ravinées par l'érosion. Les vraies plaines y sont fort rares et de petite étendue. Çà et là pointent des volcans (le plus élevé, l'Apo, dans Mindanao, atteint 3 143 mètres) dont une vingtaine en activité. De beaux lacs dorment au cœur d'anciens cratères. Pas de fleuve digne de ce nom : le plus long, le Cagayan, n'a que 350 kilomètres ; mais de nombreux torrents aux eaux chargées d'alluvions qui colmatent peu à peu le fond des baies. Les côtes, prodigieusement découpées, bordées de hautes falaises, d'écueils et de coraux, ont tous les caractères des rivages japonais. Enfin, les tremblements de terre se produisent avec une fréquence égale à celle qui nous frappa dans l'Empire du Soleil Levant. Beaucoup, il est vrai, ne sont sensibles qu'aux appareils spéciaux installés à l'Observatoire de Manille. D'autres, qu'accompagnent parfois des raz de marée, seraient la cause de catastrophes trop fréquentes si l'on ne prenait contre eux les mêmes précautions qu'au Japon : maisons basses et légères, construites en clayonnage de bambous reposant sur des pilotis ou sur un socle de maçonnerie épaisse et peu élevée.

CLIMAT DES PHILIPPINES

Stations	Latitude	Températures moyennes de l'année	Températures moyennes — Mois le moins chaud	Températures moyennes — Mois le plus chaud	Écart	Pluie en millimètres	Observations
Manille	14°35	26°4	24°5	28°2	3°7	1 916	20 p. 100 de novembre à mai 80 p. 100 de juin à octobre.
Albay	13°9	25°4	23°4	27°6	4°2	2 960	59 p. 100 de novembre à mai. 41 p. 100 de mai à octobre.
Ilo Ilo	10°42	26°6	25°1	28°0	2°9	1 723	29 p. 100 de novembre à mai. 71 p. 100 de mai à octobre.

Situé tout entier entre le Tropique et l'Equateur, l'Archipel Philippin a partout un climat très chaud et très humide. Si l'on met à part les sommets des plus hautes montagnes, les températures moyennes annuelles ne s'abaissent pas au-dessous de 25° quelle que soit la latitude. En mai, qui est généralement le mois le plus chaud, on note à Manille 28°,2, à Ilo-Ilo 28°, à Albay 27°,6. En décembre ou janvier, le thermomètre, dans ces trois stations, marque encore 24°,5, 25°,1, et 23°,4. Partout la hauteur de l'eau amenée par les moussons du Sud-Ouest et du Nord-Est dépasse 1 m. 70. Elle atteint même de 2 m. 50 à 4 mètres sur les versants du Pacifique qui sont arrosés en toute saison, tandis que les côtes occidentales connaissent, de novembre à mai, une véritable saison sèche (comparez, dans les observations du tableau précédent, le pourcentage des pluies suivant les saisons, à Albay sur la côte du Pacifique et à Manille ou Ilo-Ilo sur le versant opposé).

Des cyclones ou " baguios " se déchaînent trop souvent sur l'Archipel. Les uns, les moins importants, " sont le résultat de dépressions locales qui se produisent, de décembre à mars, sur le Sud des Visayas et sur Mindanao ". Les autres, plus redoutables, éclatent de juin à septembre ; ils ont pour origine le Pacifique et se déplacent vers la Mer de Chine et le continent asiatique en traversant Luçon. En vingt ans, on ne compta pas moins de 397 " baguios " dont 245 passèrent dans la région de Manille. Navires jetés à la côte, plantations dévastées, villages détruits, tels sont les effets ordinaires des plus violents de ces typhons.

L'humidité et la chaleur constante du climat, jointes à l'extrême fertilité naturelle des terrains volcaniques, favorisent l'exubérance de la vie végétale. Sauf dans les régions défrichées par l'homme, la forêt, de type tropical, couvre l'Archipel tout entier, des sommets à la mer. Bambous, palmiers, cocotiers, fougères arborescentes se mêlent aux arbres de haute futaie, unis par l'inextricable lacis des lianes. Sur les hauts lieux, au-dessus de 1 800 mètres, apparaissent les conifères et quelques plantes alpines.

On peut noter d'abord que nulle part il n'est possible de distinguer les forêts à feuillage persistant des forêts à feuillage caduc, car elles coexistent partout étroitement ; en second lieu, que les formes végétales diffèrent sensiblement de celles des archipels voisins, ce qui prouve un isolement déjà ancien de l'Archipel. Cet isolement est confirmé par les études relatives à la faune philippine : absence presque totale des grands mammifères, relativement nombreux dans le reste de la Malaisie, et spécialité de la faune de chaque île : sur 286 espèces vivant à Luçon, 51 lui appartiennent en propre et ne se retrouvent point ailleurs.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Du XVIe siècle à la fin du XIXe, les Philippines demeurèrent aux mains des Espagnols. Elles appartiennent depuis 1898 aux États-Unis, et, au recensement de 1918, leur population se montait à 10 350 000 habitants.

LES RACES. A l'origine, les Iles ne durent être peuplées que de négroïdes-pygmées à la peau noire, au nez large et plat, aux cheveux crépus, aux membres très grêles. Ces " Négritos ", appelés Aetas, proches parents des négrilles d'Andaman et de Nouvelle-Guinée, se trouvent encore en petit nombre (20000 au plus) dans les régions les moins accessibles de Luçon, de Négros, de Mindanao surtout. Répartis en tribus minuscules ou même en familles isolées, ils ignorent culture et commerce, vivent en chasseurs nomades et fuient le civilisé.

A une époque indéterminée se produisirent des séries d'invasions Malaises qui anéantirent les Négritos ou les refoulèrent à l'intérieur. Ces Malais composent aujourd'hui la presque totalité des Philippins.

Les statistiques américaines les répartissent en sauvages et civilisés.

Les " sauvages " (les Espagnols disaient : " Infieles ", c'est-à-dire païens), au nombre de 1 000 000, se groupent dans les régions économiquement déshéritées : montagnes et forêts de l'intérieur, côtes du Pacifique et de la Mer de Célèbes. Ilongos de Luçon, Mangyan de Visoro, Bukidnon, Manobo, Mandaya, Bragobo de Mindanao, vivent, comme les Négritos, de chasse et de pêche, ou bien ont déjà franchi ce stade primitif et connaissent les éléments d'une culture rudimentaire qui leur donne une existence mi-sédentaire, mi-nomade. (Cf., dans le chapitre consacré à l'Afrique Equatoriale, la vie des Fangs dans les forêts congolaises.) Beaucoup d'entre eux sont encore de féroces coupeurs de têtes, et la guerre est permanente de clairière à clairière, de tribu à tribu.

Le Sud de Mindanao et l'Archipel de Soulou sont occupés par des Malais musulmans : les Moros, qui terrorisèrent, dévastèrent et rançonnèrent pendant des siècles tous les rivages de l'Archipel. Déjà contenus par les Espagnols, l'occupation américaine les a réduits à l'impuissance.

Les civilisés (appelés " Indios " par les Espagnols) de beaucoup les plus nombreux (plus de 9000000) peuplent toutes les régions économiquement favorisées : dépressions fertiles de Luçon, côtes intérieures où les échanges sont fréquents et faciles, côtes Nord-Occidentales, " qui regardent la Chine, foyer de commerce et de civilisation ". Leurs groupes principaux portent le nom de Tagal, Vicol et Visayas. Convertis au catholicisme, beaucoup d'entre eux ont adopté le costume européen, parlent l'espagnol ou l'anglais, lisent des journaux écrits dans ces langues ou en dialecte indigène. Ils habitent des villages aux maisons propres et gaies, perchées sur des pilotis, enfouies sous la verdure des grands arbres. Chaque famille possède son petit champ qui lui assure de quoi subsister sans grande peine.

Aux indigènes s'ajoutent un petit nombre d'étrangers : 20 000 Américains et Européens (y compris les troupes) et 50 000 Chinois. Depuis 1902, l'arrivée de nouveaux immigrants Chinois est interdite aux Philippines comme aux Etats-Unis. Les Jaunes, en effet, ruinaient les indigènes par la pratique des prêts usuraires et tendaient à monopoliser tout le commerce.

LA MISE EN VALEUR. L'occupation espagnole n'avait pas été très favorable à l'Archipel. On ne cherchait qu'à exploiter par tous les moyens une population tenue dans un demi-esclavage. Rien n'était fait pour explorer le pays, utiliser ses ressources multiples, créer des voies de communication, développer les relations commerciales avec l'Amérique et l'Europe. Aussi les Philippins accueillirent-ils les Américains comme des libérateurs.

Cependant les progrès réalisés depuis 1902, quoique notables, ne sont point tels qu'on aurait pu le supposer. La cause en est d'abord au tempérament même des habitants : souvent intelligents, prompts à s'assimiler les arts et les métiers des blancs, ils doivent au climat, à la facilité de la vie matérielle, une indolence, une paresse dont on triomphe malaisément. De plus, et surtout, la situation politique des Philippines n'est pas encore nettement définie.

On ne sait si l'Archipel demeurera possession américaine ou s'il deviendra un Etat libre comme le demandent nombre de Philippins et conformément aux promesses formelles, faites, dès le début, par les Etats-Unis. Cette indécision empêcha jusqu'ici les financiers et les hommes d'affaires américains de s'intéresser fortement à la mise en valeur d'un archipel en grande partie peuplé de demi-sauvages chez qui l'indépendance complète serait sans doute synonyme d'anarchie. Les Américains n'ont donc pu introduire aux Philippines leurs capitaux comme ils l'ont fait à Cuba, à Porto-Rico ou aux Iles Hawaï ; ils n'ont pas monté d'importantes usines, ils n'ont pas donné aux Iles l'outillage nécessaire à l'exploitation intérieure de leurs richesses naturelles. Les progrès réalisés sont dus à peu près exclusivement aux efforts et aux subsides du Gouvernement Philippin (gouvernement auquel participent directement les indigènes) et non pas à l'initiative des étrangers.

Aussi les Philippines qui, grâce à la fécondité de leur sol, pourraient devenir " un autre Japon ", ne jouent-elles qu'un rôle restreint dans la vie économique du monde. Les terrains défrichés ne couvrent encore que 10 pour 100 de la superficie totale (surtout dans les Visayas centrales et certaines régions de Luçon : Mindanao n'a que 2 pour 100 de sa superficie mise en culture, et Paragua 0, 02 pour 100). Les méthodes demeurent fort arriérées malgré la multiplication des écoles et le caractère pratique donné à l'enseignement. Les animaux de ferme font presque entièrement défaut.

L'agriculture est naturellement la ressource essentielle des Philippines. Le riz, qui forme la base de la nourriture et qui s'exportait autrefois en Chine, ne suffit pas à la consommation : on doit en importer de grandes quantités provenant de Chine et de l'Indo-Chine. Par contre, les plantations d' " abaca " ou de chanvre de Manille (provenant d'une espèce de bananier) et de cocotier dont le fruit donne le coprah, ont été fort encouragées et gagnent chaque année du terrain. Il en est de même du tabac, de

qualité presque aussi réputée que les tabacs cubains. Le sucre de canne, principal article d'exportation jusqu'en 1887, avait perdu de son importance par suite de la concurrence des sucres de betteraves. Il n'en tenait pas moins en 1913 la seconde place sur le tableau des denrées vendues par l'Archipel, et la période de la Grande Guerre a fort accru, temporairement sans doute, la surface des plantations. Le cotonnier qui réussirait à merveille, le cacaoyer, le caféier ne comptent pas.

Ni les gisements métallifères, ni les forêts ne donnent encore lieu à une exploitation de quelque importance et l'industrie, concentrée surtout à Manille, ne comprend qu'un nombre restreint d'établissements où l'on fabrique du sucre, des cigares, des cordages, et des chapeaux de paille.

En 1913, on comptait dans Luçon 772 kilomètres de chemins de fer à voie étroite, 135 à Panay, 105 à Cébou. Il faut y ajouter 2 500 kilomètres de routes empierrées.

Avant la Grande Guerre, la valeur des transactions commerciales avait grandi lentement mais régulièrement, passant des 65 000 000 de dollars en 1902, à 77 000 000 en 1910 et 109 000 000 en 1913, partagés à peu près également entre les importations (56) et les exportations (51). La période de la Guerre a été pour les Philippines l'occasion et la source d'une prospérité inespérée. La valeur — sinon le volume — des produits qu'elles exportent s'est trouvée, en effet, considérablement accrue; d'où un afflux de numéraire qui a singulièrement augmenté le bien-être des indigènes et leurs facultés d'achat.

Aussi, en 1920, les exportations se sont-elles élevées jusqu'à 151 000 000 de dollars, et les importations à 150 000 000. Cela donne par tête d'habitants et par an une moyenne de 30 dollars, à peine moins forte que la moyenne du Japon.

Aux exportations, le chanvre de Manille, qui tenait la tête en 1913 (42 p. 100 du total) passe au second rang en 1920 (24 p. 100) fortement distancé par le sucre (20 p. 100 en 1913, 33 p. 100 en 1920). Puis viennent les produits du coprah (18 p. 100), le tabac (15 p. 100), les fibres de sisal et quelques objets sortis des ateliers indigènes : broderies, chapeaux de paille, etc.

Les importations portent toujours, comme avant-guerre, sur les cotonnades (23 p. 100), certaines denrées alimentaires (riz surtout, farine, poissons 14 p. 100 en tout), les objets en fer et en acier, et les combustibles.

Les Etats-Unis font, naturellement, la plus grosse part du commerce philippin. Ils achètent 70 p. 100 des produits exportés, et fournissent 62 p. 100 des importations. A leur suite — et très loin derrière — se classent le Japon (10 p. 100), le Royaume-Uni (6 p. 100), la Chine (4 p. 100), l'Indo-Chine française, etc.

La capitale de l'Archipel, Manille, fondée par les Espagnols au Sud-Ouest de Luçon, se développe au fond d'une rade immense et profonde sur les rives du Pasig, petit fleuve qui sert de déversoir au beau lac de Bay. Elle comptait, en 1918, 283 000 habitants. La vieille cité espagnole, aux rues étroites et sombres bordées de couvents, contraste avec les nouveaux quartiers habités par les Blancs, les Chinois et les indigènes. Manille est non seulement le centre du Gouvernement, mais aussi le port le plus actif et la seule ville vraiment industrielle des Philippines. En été, la plupart des résidents étrangers se transportent au sanatorium de Baguio, dans les montagnes de l'intérieur. Laoag (46 000 habitants), Albay (43 000), Nueva Caceres (40 000), Vigan (38 000), sont les localités les plus importantes de Luçon. Mais les ports de Ilo-Ilo dans l'île de Panay, et de Cébou dans l'île du même nom), ont une population plus grande (60 000 habitants chacun), et se rangent immédiatement après Manille sur la liste des places commerçantes.

CHAPITRE XXIX

L'INSULINDE

On donne le nom d'Insulinde ou d'Indonésie (ou encore d'Indes Orientales et d'Archipel Malais) à l'ensemble d'îles grandes et petites comprises entre la presqu'île de Malacca d'une part, les Philippines, la Nouvelle-Guinée, l'Australie d'autre part. Elles couvrent plus de 2 000 000 de kilomètres carrés et appartiennent tout entières à la Hollande, sauf le Nord de Bornéo et la moitié orientale de Timor. On peut les répartir en quatre groupes principaux : 1° les îles de la Sonde subdivisées elles-mêmes en grandes Iles (Sumatra, 435 000 kilomètres carrés), Java (135 000), et petites îles (Bali, Lombok, Soumbava, Soumba, Florès, Timor) ; 2° Bornéo, (746 000 kilomètres carrés) ; 3° Célèbes (189 000 kilomètres carrés) ; 4° l'Archipel des Moluques (55 000 kilomètres carrés). Elles occupent une situation symétrique à celle de l'Amérique Centrale et des Antilles sur une zone de dislocation, au point de croisement des grandes lignes de fracture orientées Nord-Sud et Est-Ouest, au point de contact de deux vastes océans et de deux masses continentales. Comme le Centre-Amérique, elles se caractérisent par l'abondance des volcans, la fréquence des tremblements de terre, la chaleur constante et l'humidité du climat, l'exubérance de la végétation, la fécondité naturelle du sol. Mais elles l'emportent par l'ampleur des terres utilisables, la densité de la population, surtout

par le fait qu'elles ne forment point une barrière entre deux océans également vides, mais qu'elles commandent l'une des routes commerciales les plus importantes du monde, celle qui de l'Europe et de l'Inde mène à la Chine et au Japon par le détroit de Malacca. Pour l'instant, Java est la seule des terres indonésiennes que l'on connaisse parfaitement et qui soit tout entière mise en valeur. Elle nourrit, du reste, à elle seule les quatre cinquièmes de la population totale (34 000 000 sur 47 000 000). Sur Bornéo, Célèbes et Sumatra, qui sauf quelques districts du littoral, sont recouvertes par d'immenses forêts vierges, nous n'avons encore que des notions fragmentaires analogues à celles que l'on possède sur maints territoires du Centre Africain. Lorsque sera achevée l'exploration de l'Insulinde, lorsque les ressources innombrables de toutes les îles seront reconnues et exploitées comme elles le sont à Java, l'Archipel Malais pourra prendre rang à côté de la Chine, de l'Inde, du Japon, parmi les foyers d'humanité les plus peuplés, les plus productifs de l'univers.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LE RELIEF. L'Insulinde n'est qu'un fragment détaché de l'Asie, comme la Grande-Bretagne l'est de l'Europe. Au Sud de l'Indo-Chine, en effet, le continent asiatique se prolonge jusqu'à Sumatra, Java et Bornéo, par une large plate-forme sous-marine recouverte de quelques dizaines de mètres d'eau seulement, (cf. la Mer du Nord et la Manche). Sur le rebord extérieur de ce socle continental sont venues se mouler, aux temps tertiaires, deux séries de plissements contemporains des grands plissements alpins : au Sud, l'Arc Malais, orienté Nord-Ouest-Sud-Est, prolongement des chaînes de Birmanie et de la presqu'île de Malacca, — à l'Est, l'Arc des Moluques, qui se relie aux Philippines et à Formose. Ces plissements s'accompagnèrent d'effondrements, de cassures qui disloquèrent les chaînes, les brisèrent en fragments, donnèrent aux Moluques et à Célèbes leurs formes bizarres, creusèrent les profonds abîmes circulaires de la mer de Célèbes (— 5 024 mètres) de la mer de Banda (— 4 000 mètres), de l'Océan Indien où la sonde descend à 7 000 mètres dans le voisinage immédiat de Java. En même temps, par les fissures du sol, se firent jour les roches en fusion. Elles édifièrent sur les flancs des montagnes une série de volcans sans égale au monde. Sumatra en compte 90, d'une hauteur moyenne de 3 000 mètres (Sinoboeng, 3 700 mètres, mont Ophir, Merapi, etc.). Java n'en a pas moins de 140 (Salak, Gedi, Papandayang à l'Ouest, Slamat, Sindore au Centre, Sameroe, 3670 mètres, Tengger à l'Est). Beaucoup d'autres se dressèrent au-dessus des petites îles de la Sonde et des Moluques. Cette ampleur des phénomènes volcaniques récents est le trait le plus caractéristique des îles extérieures. Tous les paysages de Java ont comme fond de tableau un ou plusieurs cônes majestueux vêtus de forêts sombres d'où émerge leur cime dénudée. L'activité du foyer intérieur ne cesse de se manifester dans nombre de cratères par des solfatares, des fumerolles, des jets de vapeur et, de temps à autre, de violentes éruptions dont la plus fameuse, aux temps contemporains, fut, en 1882, celle du Krakataou (petite île volcanique sise entre Sumatra et Java). Les tremblements de terre ont une fréquence égale à celle que l'on observe en Amérique Centrale, et pour les mêmes raisons. Enfin la décomposition superficielle des laves donne un sol merveilleusement fécond qui est un des éléments essentiels de la richesse agricole de l'Insulinde. (Cf. par exemple, les alentours du Vésuve et de l'Etna.)

Les deux grandes îles du Centre, Célèbes et Bornéo, se distinguent des autres par l'absence à peu près complète de volcans récents (on n'en a, jusqu'ici, signalé qu'un seul à l'extrémité Nord-Est de Célèbes). Plus éloignées des principales lignes de fracture et constituées (autant du moins qu'on peut le savoir dans l'état rudimentaire de nos connaissances) par des massifs compacts de roches cristallines depuis très longtemps émergés, elles jouèrent le rôle de butoir sur quoi vinrent s'écraser les plissements du pourtour. Le contre-coup de ces mouvements eut sans doute pour effet de redresser les couches de terrains anciens, de donner au relief une jeunesse nouvelle. (Cf. l'exhaussement de notre Massif Central sous le choc des plissements alpins.) Ils se traduisirent aussi, à cette époque lointaine, par des brèches, des fissures qui livrèrent accès aux roches ignées : on trouve en effet, à Célèbes et à Bornéo, de vieux volcans analogues à nos volcans du Cantal et du Velay, de grandes surfaces couvertes d'antiques coulées de basaltes, de diorites, d'andésites ; mais ces manifestations de l'activité intérieure ont depuis longtemps cessé.

Aux divers phénomènes qui donnèrent naissance à l'Insulinde, il faut ajouter les effets de l'érosion. C'est elle qui, pour ainsi parler, revêtit de chair le squelette des hautes montagnes. Toute la partie orientale de Sumatra, les basses régions de Java et de Bornéo sont constituées par des plaines alluviales que créèrent de toutes pièces les torrents et les fleuves et qui ne cessent de s'étendre peu à peu aux dépens du domaine marin. L'édification de ces plaines fut d'autant plus aisée que les nuages déversent sur l'Insulinde des averses formidables, que les roches volcaniques offrent peu de résistance à la morsure des eaux, et que les mers riveraines comprises entre Sumatra, Java, Bornéo et l'Indo-Chine n'avaient qu'une épaisseur d'eau insignifiante. Le colmatage ne fut impossible que là où se creusaient des fosses trop profondes : ainsi, Célèbes dut



conserver ses formes bizarrement articulées où des presqu'îles montagneuses, limitées par de hautes falaises, s'allongent comme des pattes de crabe entre les golfes très creux de Tomini, de Tolo, de Boni, tandis qu'à Bornéo, dont la structure primitive était identique à celle de Célèbes, les golfes qui séparaient autrefois les chaînes de montagnes se remplirent de dépôts alluviaux et donnèrent à l'île sa forme massive, ses rivages incertains.

LE CLIMAT. Les terres de l'Insulinde sont situées, de part et d'autre de l'Equateur, entre le 7e degré de latitude Nord et le 11e degré de latitude Sud. Aussi présentent-elles tous les caractères du climat équatorial normal. Partout (sauf bien entendu sur les hautes montagnes) les températures moyennes de l'année dépassent 25° et les écarts entre les saisons sont insignifiants. Cette constance uniforme de la chaleur est rendue particulièrement pénible par l'extrême humidité de l'atmosphère. Il pleut, en effet, avec une remarquable abondance, et, dans la majeure partie des îles, les averses se répartissent à peu près également entre tous les mois de l'année. A peine note-t-on une légère recrudescence des pluies pendant les mois où prédomine soit la mousson d'hiver (Sumatra, Java, Bornéo), soit la mousson d'été (les Moluques). Seules les îles du Sud-Est : Florès, Timor, plus proches de l'Australie qui leur envoie des vents desséchants, ont des précipitations moindres et connaissent, de juin à octobre, une véritable saison sèche.

[illegible] que sur une surface aussi vaste (la moitié de l'Europe en y comprenant les mers intérieures), de relief aussi tourmenté, d'exposition, de latitude et de longitude si différentes, on observe bien des variations climatiques en des lieux souvent fort rapprochés les uns des autres. Par exemple, à Java, une différence d'altitude de 280 mètres seulement vaut à Buitenzorg des pluies trois fois plus abondantes qu'à Batavia sa voisine. En général, les précipitations atmosphériques sont particulièrement fortes et nombreuses sur le flanc des montagnes entre 200 et 2 000 mètres ; il semble qu'au-dessus de 2 000 les vents de mousson n'aient plus

CLIMAT DE L'INSULINDE

Stations.	Latitude	Altitude en mètres	Températures moyennes			Écart.	Pluie en millimètres	Observations
			de l'année	Mois le plus chaud	Mois le moins chaud			
Palembang (Sumatra)...	2°50		27°	mai 27°4	janv. 26°6	0°8	2 745	Toute l'année max. en déc.
Bandjermassing (Bornéo)....	3°34		27°1	mai 27°7	déc. 26°7	1°0	2 487	Toute l'année max. en dec
Batavia (Java) .	6°11		25°9	mai oct. 26°4	janv. 25°3	1°1	1 836	Max. en janv. Sensible diminution de juil. à sept.
Buitenzorg (Java)	6°37	280	25°0	sept. 25°5	fév. 24°5	1°0	4 427	Toute l'année : max. en mars et octobre.
Amboine (Moluques)	3°41		26°3	fév. 27°2	juil. 25°2	2°0	3 707	Toute l'année : max. en juin et juillet.
Soumbava	8°27		26°	mai 27°	janv. 25°	2°0	1 201	Pluies de nov. à avril. Secheresse le reste de l'ann.

d'effet et que le sommet des volcans soit maigrement arrosé. Dans les plaines basses de Java, lorsque la mousson d'hiver est nettement établie (à partir de janvier), " tout le ciel devient uniformément gris et les nuages déversent sur le sol des trombes d'eau pendant vingt-quatre heures sans interruption, parfois des semaines entières. A l'intérieur des maisons, le fracas de la pluie couvre la voix des habitants ; ruisseaux et fleuves sortent de leurs lits ; les grenouilles coassent jour et nuit, les reptiles quittent leurs trous et se réfugient dans les lieux abrités ; durant toute la nuit retentit le bruissement de millions d'insectes, de moustiques, et il devient difficile de trouver, dans la maison entière, un endroit à peu près sec ". En été, du moins à Java, la mousson disparaît et elle est remplacée par des brises alternantes de terre et de mer. Les chutes de pluie cessent d'être continues. Elles se produisent sous forme d'orages violents qui éclatent en général dans l'après-midi. A Buitenzorg et sur les flancs des montagnes, ces orages sont si réguliers que l'on s'étonne lorsqu'une journée se passe sans que l'on ait entendu le grondement de la foudre. " (D'après Junghuhn cité par J. Hann.)

LA VÉGÉTATION ET LA FAUNE.

Comme aux Philippines, et pour les mêmes raisons : constance de la chaleur, humidité surabondante, fécondité naturelle du sol volcanique, la végétation de l'Insulinde se caractérise par son exubérance, sa variété, sa vigueur magnifique. Partout où l'homme ne défriche pas, l'arbre est roi. Bornéo est vêtue tout entière de forêts vierges ; Sumatra, Célèbes, les Moluques le sont encore en grande partie ; Java conserve un peu partout d'admirables restes de sa couverture forestière. Dans les terres humides et fécondes du littoral, et sur les pentes bien arrosées, le sol n'offre plus assez d'espace pour toutes les plantes qui s'y pressent ; palmiers de 50 espèces différentes, bananiers, banians, tecks, fougères arborescentes, bambous colossaux. Chaque tronc d'arbre se recouvre d'épiphytes, les lianes lient les branches les unes aux autres et, s'échappant par les dômes de feuillages, s'élèvent les hampes des palmiers, " deuxième forêt se dressant au-dessus de la première ".

Aux forêts se mêlent par endroits soit des jungles, impénétrables fourrés propres aux régions marécageuses des plaines basses (Sumatra et Bornéo), soit des savanes couvertes de très hautes herbes. Les îles les plus sèches du Sud-Est : Soumbava, Florès, Timor, voient même apparaître les espèces et les formes végétales de l'Australie : maigres taillis d'acacias, d'eucalyptus, d'euphorbes. Leurs versants méridionaux, notamment, sont fort arides et rappellent plus au voyageur le paysage d'Aden que la végétation luxuriante des Iles aux Épices.

Ce contraste qui existe entre la végétation des îles de l'Est et de l'Ouest se retrouve, plus nettement encore, dans la faune indonésienne. Sumatra, Java, Bornéo ont les mêmes espèces animales que l'Indo-Chine. On y rencontre la plupart des grands mammifères asiatiques : éléphants, rhinocéros, tapirs, tigres, léopards, taureaux sauvages. Les singes abondent ; parmi eux l'orang-outang, le plus voisin de l'homme, est spécial à Sumatra et à Bornéo. A l'Est des détroits de Lombock et de Macassar au contraire, à Célèbes, dans les Moluques et les petites îles de la Sonde, la faune s'appauvrit brusquement et change de caractère. Célèbes n'a que 21 espèces de mammifères terrestres, les Moluques 10, Timor 7, au lieu de 170 que l'on dénombre à Bornéo et à Sumatra. De plus, tandis que disparaissent les grands pachydermes et les carnivores, on y voit apparaître les espèces australiennes : sarigues, kangourous, ornithorhynques. Mais partout abondent les oiseaux et les insectes. Les Moluques, par exemple, possèdent à elles seules plus d'espèces d'oiseaux que l'Europe entière, et la plupart comptent parmi les plus belles de la zone tropicale en élégance de forme et en splendeur de plumage. Les papillons sont répandus en telle multitude " qu'ils en sont devenus, dit A. Wallace, un des traits caractéristiques du paysage. " Les crocodiles infestent les estuaires des fleuves, et les forêts cachent des reptiles parmi lesquels on note le python pour sa taille gigantesque, le serpent à lunettes pour la mortelle gravité de sa morsure.

L'HYDROGRAPHIE.

Nourris surabondamment par les averses diluviennes, un bon nombre

de forts cours d'eau dégringolent sur les pentes des monts et traversent, avant de se perdre dans l'Océan, les plaines littorales qu'ils édifièrent de leurs alluvions. Célèbes, les Moluques, les petites îles de la Sonde sont trop étroites, et leur relief est trop élevé pour contenir de vrais fleuves que les navires puissent utiliser. Java n'offre pas non plus les vastes bassins aptes à entretenir un important réseau hydrographique. Cependant, la plus longue des rivières javanaises, le Kali-Solo (500 kilomètres), présente déjà des profondeurs suffisantes pour les barques d'un fort tirant d'eau. Sumatra et Bornéo, plus massives, sont pourvues au contraire de fleuves larges et profonds ; le Siak, l'Indraghiri, le Dyambi, le Mousi à Sumatra, le Rejang, le Kapouas, le Kahadjan, le Barito, le Mahakkam à Bornéo. Tous présentent des caractères communs : après avoir échappé à l'étreinte des montagnes où ils prennent leurs sources, ils zigzaguent paresseusement à travers les plaines alluviales, marécageuses, couvertes de jungles inextricables que leurs crues inondent sur d'immenses espaces, puis se divisent en bras nombreux et changeants, et poussent chaque année plus loin la pointe terminale de leurs deltas. Ils reproduisent ainsi, sur un modèle réduit, la vie des grands fleuves asiatiques : Gange, Ménam, Mékong.

Leur utilité est, toutefois, déjà fort appréciable, car ils présentent les seules voies d'accès facile qui mènent des côtes à l'intérieur. (Bornéo contient plus de 4000 kilomètres de rivières navigables, Sumatra en a plus de 3000). Mais, comme la plupart des fleuves à deltas, leur entrée est fréquemment obstruée par des bancs de vase que les navires de mer franchissent malaisément.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

LES RACES INDIGÈNES. Si l'on met à part les immigrants chinois, arabes et européens, l'Insulinde est peuplée tout entière d'indigènes répartis en deux groupes principaux : les Indonésiens (ou insulaires proprement dits) et les Malais.

Les Indonésiens représentent l'élément indigène le plus ancien. Ils occupèrent sans doute, autrefois, toute la surface des terres habitables où ils exterminèrent les Négritos ; mais ils furent plus tard eux-mêmes refoulés ou assimilés par de nouveaux venus, les Malais. Dans les îles petites, étroites, d'accès facile, les Malais, d'abord campés sur le littoral, remontèrent les cours d'eau, prirent possession des plaines fertiles, et absorbèrent ou anéantirent les Indonésiens. Java, les petites îles de la Sonde, les presqu'îles méridionales de Célèbes, les deux tiers de Sumatra n'ont pas d'autres habitants que les Malais, subdivisés eux-mêmes, d'après leurs positions géographiques, leurs dialectes, leur genre de vie, le degré et la nature de leur civilisation, en Malais proprement dits, Soundanais, Javanais, Boughis, etc. Les tribus indonésiennes se sont maintenues dans les montagnes du Nord-Ouest de Sumatra (les Battaks), au Nord de Célèbes (les Alfourous), et dans tout l'intérieur de Bornéo (les Dayaks).

Les Indonésiens de race pure ont en général le teint plus blanc que les Malais ; ils sont de taille plus haute, ont le nez plus saillant, le front plus élevé, la barbe et les cheveux plus fournis. Ils ne sont pas convertis à l'islam et conservent leurs superstitions primitives. Ils diffèrent, du reste, beaucoup entre eux par leur genre de vie et leur degré de culture. Les Battaks de Sumatra qui furent, depuis une époque fort reculée, en relations avec l'Inde, savent cultiver avec soin le riz et le maïs, possèdent de grands troupeaux de chevaux, de buffles, de porcs. Renommés pour leur habileté comme forgerons, armuriers, bijoutiers, ils habitent des demeures souvent élégantes, savent lire et écrire, et administrent avec équité leurs affaires communes. Il en est de même des Minahassans de Célèbes, au teint souvent aussi blanc que celui des Européens, travailleurs, laborieux, pacifiques et déjà fort civilisés. Par contre, les Alfourous de cette même Célèbes, une partie des Dayaks qui peuplent les districts les plus reculés de Bornéo, certaines tribus des hautes montagnes de Sumatra, comptent parmi les fractions les plus arriérées, les plus sauvages de l'espèce humaine. Vivant à peu près nus dans des huttes de branchages ou dans le creux des troncs d'arbres, ignorant la culture même la plus rudimentaire, ils se nourrissent de fruits, de racines, de serpents, évitent soigneusement tout contact avec l'étranger, se perdent à la moindre alerte sous le dôme insondable des forêts, et, armés d'une sarbacane qui lance des flèches empoisonnées, ils se livrent à leur sport de prédilection : la chasse aux têtes.

Les Malais se distinguent des Indonésiens par certains caractères physiques : taille plus petite et plus trapue, teint plus foncé variant du jaune noirâtre au brun-rouge.

Du reste, le passage du Malais pur à l'Indonésien pur se fait par une série de types intermédiaires qui témoignent de l'importance et de l'extension des métissages entre les aborigènes et les nouveaux venus. En fait, à Java par exemple, on ne trouve de purs Malais que dans la région qui entoure Batavia. Les autres habitants de l'île, ceux qui constituent la plus grosse partie de la population ; les Soundanais à l'Ouest, les Javanais au Centre, les Madourais à l'Est, ne sont autre chose que des métis de Malais et d'Indonésiens.

On ne sait à peu près rien sur l'habitat primitif de ces Malais et les dates des migrations qui les conduisirent aux Iles. On sait seulement qu'ils étaient d'excellent marins, et qu'ils le devinrent plus encore par suite de la configuration géographique des lieux où ils se fixèrent. Etablis d'abord sur les côtes, ils allaient d'île en île sur leurs grands " praos ", vivant d'échanges pacifiques et plus encore de piraterie. Le goût des aventures, les tempêtes, le mouvement alternatif des moussons les entraînèrent vers l'Ouest jusqu'à Madagascar, vers l'Est, jusqu'au cœur du Pacifique où ils peuplèrent les Iles Océaniennes et la Nouvelle-Zélande (les Maoris). La langue malaise est une de celles qui s'étendent sur le domaine le plus vaste; et encore aujourd'hui, plus ou moins corrompue, elle est l'idiome international que l'on parle dans tous les ports, de Colombo à Manille, de Singapour à Tahiti.

Les relations des Malais avec l'Inde développèrent chez eux le goût de la culture perfectionnèrent leur civilisation. L'influence hindoue se manifeste core par l'abondance des mots sanscrits passés dans les dialectes malais, par la survivance de traditions bouddhiques et brahmaniques, par des ruines souvent imposantes de sanctuaires dédiés aux dieux de l'Inde (tel le temple de Boro Boedoer à Java). Plus tard, des négociants arabes, que les vents de mousson poussèrent jusqu'à eux, les convertirent à l'islam. C'est aujourd'hui la religion dominante de l'Insulinde. On la pratique en général sans aucun fanatisme, mais, comme elle est le signe d'une civilisation que l'on tient pour supérieure, tout Indonésien païen qui adopte les croyances musulmanes se qualifie aussitôt de Malais.

Les Malais d'aujourd'hui — au moins à Java et en quelques régions de Célèbes, des Moluques et de Sumatra — façonnés par de longs siècles d'obéissance soit aux princes indigènes, soit aux fonctionnaires hollandais, ont abandonné leurs coutumes guerrières. Le " Kris ", ce fameux poignard à manche courbe qu'ils ne quittent jamais, n'est plus qu'un ornement ou un instrument de travail. Certains d'entre eux, notamment les Boughis de Célèbes, ont conservé leurs aptitudes nautiques et s'adonnent au commerce. Tous les autres vivent exclusivement de l'agriculture et de l'élevage. Vêtus de cotonnades légères (kaïn, sarong) aux couleurs éclatantes, ils habitent des maisons de bois souvent juchées sur des pilotis, enfouies sous la verdure des grands arbres. Ils travaillent avec soin et avec science leurs rizières, leurs champs de canne à sucre et de café. Doux, pacifiques, d'une politesse raffinée et qui touche à l'obséquiosité, ils ont à un haut degré l'amour de la vie familiale. Indifférents en matière de morale et de religion, dépensiers et toujours prêts à jouir du présent sans songer au lendemain, grugés et dupés par les usuriers chinois ou arabes, ils se laissent docilement conduire par les chefs indigènes ou les fonctionnaires européens. Les classes supérieures témoignent même d'un goût enfantin pour les distinctions honorifiques et recherchent avec ardeur les places de bureaucrates : " Nul n'est satisfait s'il n'a sa part du gouvernement du pays ou plutôt son rang dans la hiérarchie officielle. Car c'est, à l'ordinaire, la vanité qui le pousse, non pas le souci du bien public, non pas même l'ambition. Il tient au pouvoir moins qu'à l'apparence du pouvoir ; il ne prétend que rester ou monter à la place qu'occupait son père, et ne pas déchoir devant ses égaux. Et tout un peuple pense comme lui. " (J. Chailley-Bert.)

LES CHINOIS ET LES ARABES. ⌀⌀ De tout temps les Chinois ont été en rapports étroits avec l'Insulinde. La domination hollandaise, en introduisant l'ordre et la paix, en développant l'exploitation des ressources locales et la richesse publique, leur fut très favorable. On en compte aujourd'hui près de 600 000 dont la moitié à Java, et leur importance est d'autant plus grande qu'au lieu d'être, comme en Amérique par exemple, des hôtes de passage qui regagnent leur patrie après fortune faite, ils se fixent à demeure, épousent des Javanaises ou des Chinoises, deviennent acquéreurs de domaines fonciers, bref constituent une fraction intégrante de la population stable. Grâce à leurs qualités natives (ou à leurs défauts) : sobriété, intelligence, application au travail, connaissance parfaite des langues et de la mentalité indigènes, âpreté au gain, absence de scrupules, etc., ils sont les meilleurs collaborateurs des fonctionnaires et des commerçants hollandais, qui ne trouvent pas encore parmi les Malais indolents l'aide efficace dont ils ont besoin. Ils sont aussi indispensables à l'indigène qui, toujours court d'argent, s'accommode de l'usure chinoise comme d'un mal nécessaire.

Aussi presque tous réussissent-ils fort bien, et nombre d'entre eux, débarqués à Batavia sans une sapèque en poche, réalisent-ils de grosses fortunes. " Banquier, prêteur, commerçant, industriel, agriculteur, fermier des jeux, des tabacs, des monts-de-piété, etc., rien ne rebute le Chinois, rien ne lui paraît au-dessous de lui ; il court les grosses affaires et il ne dédaigne pas les petites; l'Européen s'arrête dans la poursuite de la richesse, lui ne s'arrête jamais. A ce métier, il entasse et il amasse. Dans les villes, les belles maisons lui appartiennent ; la sienne est une demeure d'apparence parfois modeste, mais souvent d'intérieur princier; et si, dans la rue, vous voyez filer à grand train un équipage irréprochable, ce sera, à Batavia, celui d'un haut fonctionnaire ou d'un Chinois; à Sourabaya, d'un Chinois toujours. " (Chailley-Bert.)

La colonie arabe est constituée par des musulmans venus de l'Hadramaout (Sud de la presqu'île arabique). Ils sont peu nombreux (29 000) mais jouissent d'un grand prestige religieux. Ils savent en user — et en abuser — pour gruger indigènes ou européens dans les opérations commerciales (fondées sur le prêt usuraire et la vente à crédit) qui sont leur unique occupation.

On compte enfin 25 000 Orientaux de toute race : Indo-Chinois, Malais de Malacca, Hindous, Japonais, etc. Le nombre des Japonais s'est accru de façon sensible, et le Gouvernement Hollandais ne considère pas sans inquiétude l'ampleur des ambitions nipponnes pour qui l'Insulinde serait une proie si tentante, de conquête si aisée.



JAVA · LE TEMPLE DE BOELALANG. *L'Insulinde, d'abord peuplée d'Indonésiens, fut ensuite occupée par des Malais. Ces Malais, excellents marins, entretinrent d'actives relations commerciales avec tous les pays asiatiques, et furent les intermédiaires naturels entre la Chine, l'Indo-Chine et l'Inde. L'influence de l'Inde fut surtout considérable. Elle n'enseigna pas seulement aux Malais les méthodes d'une agriculture avancée, mais introduisit chez eux l'usage du sanscrit et les croyances religieuses nées aux rives du Gange. Encore aujourd'hui Java conserve les ruines, souvent imposantes, de sanctuaires dédiés aux dieux Hindous.*



PIROGUE MALAISE. *Les Malais qui peuplent l'Insulinde et la presqu'île de Malacca se sont toujours distingués par leurs remarquables qualités nautiques. Montés sur leurs grandes pirogues ou "praos", ils s'aventurèrent d'île en île à travers tout le Pacifique et parvinrent, à l'Ouest, jusqu'aux rivages de Madagascar.*



VILLAGE A BORNÉO. *L'intérieur de la grande île de Borneo, couvert de massifs montagneux vêtus de forêts vierges, est encore mal connu, inexploité et peuplé d'aborigènes sauvages. Les plaines côtières au sol fertile, traversées par des fleuves navigables et où se fixèrent Malais et Chinois, commencent d'être mises en valeur.*



Plantation de thé a Java.

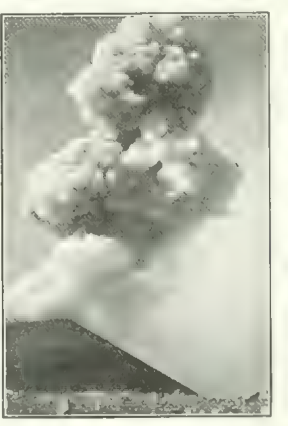


Plantation de bananiers a Java

JAVA. *La grande richesse de Java reposait autrefois sur les épices, l'indigo, le café et le sucre. Aujourd'hui, si le sucre se classe encore au premier rang des exportations, café, épices et indigo ou bien ne comptent plus, ou bien ne jouent plus qu'un rôle effacé. Par contre, les colons ont très habilement multiplié les plantations de tabac, de cocotiers, d'arbres à caoutchouc, à quinquina, à thé, de cacaoyers, etc. La récolte du thé a passé de 2 millions de kilogrammes en 1917 à 40 millions en 1919.*



[illegible] BORNÉO. *Derniers représentants, avec les [illegible] Célèbes, des [illegible] l'Insulinde avant [illegible]*



LE VOLCAN SEMEROE *est l'un des nombreux cônes éruptifs de l'Insulinde.*
Cl. Chusseau-Flaviens.

FEMMES MALAISES A SUMATRA. *Autrefois redoutables pirates, les Malais ont abandonné leurs coutumes guerrières et forment une population douce, pacifique, docile, vivant de la culture et de l'élevage*

LES BLANCS. ⌀⌀ L'élément blanc [illegible]senté en 1919 par 138 000 Européens environ, dont 125 000 Hollandais, fonctionnaires (très nombreux), commerçants, industriels, propriétaires de grands domaines fonciers. Ils se sont parfaitement adaptés à des conditions climatiques pourtant difficiles et si un grand nombre d'entre eux reviennent à leur patrie après un séjour plus ou moins long, beaucoup se fixent à demeure, préférant la vie libre, facile, l'existence très large de Java aux conditions plus mesquines, à l'atmosphère plus sévère — physiquement et moralement — que leur réserve la métropole. Sur 125 000 Hollandais résidant en Insulinde on en compte 110 000 nés dans le pays.

Malgré la disproportion qui existe entre la petite Hollande et ses vastes colonies, elle est parvenue à réaliser une œuvre qui mérite, à bien des égards, l'admiration. Très sagement, les Hollandais ont évité, autant que faire se pouvait, les difficultés du gouvernement direct et adopté le principe du protectorat, habilement nuancé suivant les lieux et les circonstances. Ils ont laissé subsister les chefs indigènes, ont respecté toutes les coutumes locales, ne se sont point immiscés dans les questions de morale ou de religion. Leur administration eut un caractère essentiellement pratique et positif, se guidant non point d'après des théories, mais d'après l'expérience des faits. Ils n'ont même pas cherché, et ils ne le pouvaient pas, à mettre en valeur l'étendue considérable de leur domaine colonial. Ils ont concentré tous leurs efforts sur les lieux où la pénétration était la plus aisée, le sol plus fertile, les indigènes plus soumis : Java d'abord et surtout, puis une petite partie de Célèbes, des Moluques, de Sumatra. Ils eurent du reste la chance d'avoir affaire dans ces régions à des peuples habitués à l'obéissance : car ils eussent été incapables de vaincre la résistance de gens déterminés à demeurer libres. La guerre si longue, si difficile et si coûteuse, qu'ils durent soutenir contre les Atchinois (tribus malaises fortement arabisées du Nord de Sumatra), en est une preuve suffisante. C'est pour la même raison qu'encore aujourd'hui la presque totalité de Bornéo, une notable partie de Célèbes et de Sumatra échappent, en fait, complètement à l'autorité hollandaise, et même demeurent géographiquement très mal connues.

Mais là où ils s'installèrent solidement, ils ont obtenu des résultats qui peuvent servir d'exemple à toutes les nations colonisatrices. Leur corps de fonctionnaires est un des plus instruits, des plus travailleurs, des plus habiles qui existent au monde. Leurs commerçants, leurs agriculteurs, témoignent d'une expérience et d'une activité égales. Leurs savants nous ont donné une masse considérable d'études de la plus haute importance dans tous les domaines qui s'offrent à leur investigation : anthropologie, géographie, histoire, géologie, botanique, zoologie, etc. Le fameux jardin botanique de Buitenzorg, avec les laboratoires de toutes sortes qui y sont annexés, est l'exemple le plus typique des services que peut rendre l'intime union des recherches désintéressées et de leur utilisation pratique pour des fins économiques légitimes.

[illegible] Java [illegible] l'Inde Anglaise, de l'Afrique Française, dans la plupart des colonies d'exploitation où un petit nombre de blancs se trouvent en face d'une masse indigène considérable. Non pas que les Javanais manifestent des vélléités d'indépendance : du plus grand au plus petit ils sont faits à la domination étrangère et n'ont nul désir de s'en débarrasser. Mais les plus intelligents d'entre eux soit dans l'ancienne noblesse, soit dans les classes inférieures voudraient un élargissement, une conception moins étroite du protectorat, une tutelle moins tâtillonne, une part plus active à l'administration. Il n'y a pas, semble-t-il, de raisons pour rejeter systématiquement une requête qui serait profitable à tous, même aux fonctionnaires blancs accablés sous le poids d'une besogne écrasante, même aux colons que gênent souvent des réglements un peu abusifs. Mais une pareille réforme exige une transformation profonde de la mentalité indigène, l'européanisation sinon de tout le peuple, du moins d'une élite. Cette transformation est commencée, grâce à l'école. L'avenir dira à quoi elle aboutira.

RÉPARTITION DE LA POPULATION. LES VILLES. ⌀⌀ Sur les 47 000 000 d'indigènes qui, en 1918, peuplaient approximativement l'Insulinde Hollandaise, Java en nourrissait à elle seule 34 000 000. La densité kilométrique moyenne y dépasse 270 habitants au kilomètre carré et s'élève à 400 en certains districts de plaines particulièrement fertiles. C'est un des lieux du monde où les hommes sont le plus pressés et où leur nombre augmente le plus vite, puisque le chiffre de la population a plus que quadruplé en un siècle (8 000 000 en 1813, 19 000 000 en 1881). Cependant le point de saturation est loin d'être atteint. L'indigène est si sobre, a si peu de besoins, et si féconde est la terre, que l'on peut envisager sans crainte un accroissement aussi hâtif.

Quatre villes javanaises atteignaient ou dépassaient 100 000 habitants en 1918 : Batavia (234 000 habitants), Sourabaya (160 000), Sourakarta (137 000), Samarang (106 000). Sauf en quelques vieux quartiers commerçants, les maisons ne se serrent point les unes contre les autres. Faites pour rendre aussi supportable que possible un climat constamment très chaud et très humide, elles sont basses, très aérées, couvertes d'un grand toit qui déborde au delà des murs, entourées de jardins ombreux. " Une ville javanaise est un parc avec des avenues, des espaces libres, pelouses ou bosquets, et çà et là, suivant un alignement que dissimule une végétation extravagante, des maisons, jardin devant et jardin derrière, soustraites au regard des passants, et partout des arbres. " En général, les résidences officielles, les services publics, les grands hôtels se groupent autour

d'une vaste pelouse carrée, "la plaine du Roi". Ailleurs, le " Kraton ", ou palais des princes indigènes, forme un quartier spécial, une petite ville dans la grande comme les kasbahs des vieilles cités musulmanes. Dans la campagne, parmi les rizières, les champs de canne à sucre et de café, les plantations de bananiers, de quinquinas, interrompues çà et là par des fragments de forêts vierges, les villages se succèdent à peu de distance les uns des autres. Leurs petites maisons disparaissent sous les palmiers. On voit les paysans penchés sur la boue des rizières ou poussant devant eux leurs lourds attelages de buffles. Sur la route, animée par le continuel va-et-vient des gens allant au marché ou en revenant, passent tour à tour un colporteur chinois promenant sa marchandise au bout d'un bâton, un commerçant arabe, rival du chinois, des métisses aux grands yeux langoureux, le correct attelage d'un riche planteur hollandais se rendant à l'usine dont on distingue à travers les arbres la haute et blanche cheminée. Rien de charmant comme un paysage javanais, ruisselant d'eaux vives, tout rempli de fleurs éclatantes, de papillons, de scarabées plus beaux encore, et si splendidement encadré par les cônes majestueux des volcans.

En dehors des quatre villes précitées, les principales agglomérations de Java et de Madoura, son annexe immédiate, sont Modjokarta (98 000 habitants) dans Madoura, Djokdjokarta, sur la rive Sud de Java, Kodiri, Malang, Magélang, Chéribon, etc., qui ont toutes de 25 000 à 40 000 âmes. Buitenzorg, à peu de distance de Batavia, est la résidence habituelle du Gouvernement général.

Les " possessions extérieures " (c'est le terme administratif dont on désigne les colonies autres que Java et Madoura), sont infiniment moins peuplées que Java. Sumatra (et ses dépendances) n'a que 5 000 000 d'habitants pour 435 000 kilomètres carrés. Célèbes, avec Soumba, Soumbava et Florès n'en a pas 3 000 000. La portion néerlandaise de Bornéo compte 1 200 000 habitants, pour 550 000 kilomètres carrés. Les Moluques atteignent 560 000 habitants; Bali et Lombok 1 300 000 habitants, l'archipel de Timor 1 100 000 habitants. Les résidents européens y sont, naturellement, en assez petit nombre, et l'on ne peut y citer que peu de villes dignes de ce nom : Padang (91 000 habitants) et Palembang (61 000 habitants) à Sumatra, Pontianak (21 000 habitants) et Bandjermassing (17 000 habitants) à Bornéo, Macassar (26 000 habitants) à Célèbes, Ternate (6 000 habitants) et Amboine (9 000 habitants) dans les Moluques.

Le Nord-Ouest de Bornéo est possession anglaise. On estime la population à 700 000 ou 800 000 individus (pour 120 000 kilomètres carrés), dont 300 à 400 Européens. Principaux centres: Sandakan (7 000 habitants) et Kuching.

Les Portugais ont conservé la moitié orientale de l'île de Timor : 300 000 à 400 000 habitants; chef-lieu Dillé.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

L'ANCIEN SYSTÈME D'EXPLOITATION. Les Hollandais s'installèrent en Insulinde au début du XVIIe siècle. La Compagnie des Indes Orientales, fondée en 1602, exploita seule, jusqu'en 1798, les ressources des Iles. A cette date, le Gouvernement des Provinces Unies supprima la Compagnie et administra directement ses colonies. Il le fit d'abord avec une extrême âpreté, sans se soucier d'améliorer le sort des indigènes auxquels on demandait de livrer gratuitement, ou pour une somme dérisoire, les produits du sol : café, riz, indigo, épices, sucre, que l'on revendait avec d'énormes bénéfices. En 1832, le gouverneur général Van Den Bosch inaugura un nouveau système qui contraignait simplement les indigènes à donner, sous forme d'impôt en nature ou de corvées, le cinquième des produits agricoles et le cinquième des journées de travail. Ce régime, qui valait mieux que le précédent, pesait encore très lourdement sur la masse des travailleurs ruraux. De plus, les profits considérables qu'en retirait le Gouvernement (plus de 2 000 000 000 de francs en douze ans) servaient non pas à améliorer la situation de l'Insulinde, mais à combler les déficits budgétaires de la mère-patrie. Il souleva des protestations telles qu'on le supprima en 1870. Le Gouvernement s'est encore réservé certains monopoles (sel, opium) ; il possède en propre des forêts, de vastes domaines plantés de caféiers, quinquinas, arbres à caoutchouc, et des mines qu'il exploite directement. Mais les revenus de ces monopoles, de ces domaines et de ces mines sont exclusivement consacrés à couvrir les dépenses de la colonie. Les corvées, du reste réduites et dont on peut se racheter à des taux modérés, ne s'appliquent qu'à des travaux d'utilité publique. La propriété indigène est consolidée, et l'exploitation du sol est accessible à tous. Le nombre des planteurs européens s'est considérablement accru, et près de 900 Compagnies à bail ont loué des propriétés — particulièrement vastes à Sumatra — où l'on s'occupe surtout de cultures délicates (exigeant de gros capitaux, la construction d'usines, de laboratoires, etc.), telles que le thé, le café, la canne à sucre, le quinquina, le caoutchouc.

L'AGRICULTURE ET LES FORÊTS. C'est sur les produits de l'agriculture que repose essentiellement la prospérité de l'Insulinde. Dans la

seule Java, en 1919, 5 000 000 d'hectares étaient cultivés par les indigènes, 1 500 000 appartenaient à des Européens et à des Chinois, et bien des terrains donnent deux récoltes annuelles.

C'est le riz qui couvre de beaucoup les plus vastes espaces : rizières sèches sur les pentes fortes des montagnes, rizières humides dans les bas lieux. Puis viennent les cultures vivrières nécessaires aux indigènes : maïs, arachides, bananiers, légumes, arbres à fruits. Mais les produits destinés à l'exportation ont une importance économique beaucoup plus grande.

Autrefois, l'Insulinde fournissait surtout des épices : poivre, muscade, cannelle, girofle, de l'indigo, du sucre et du café. L'indigo, ruiné par la concurrence des couleurs d'origine chimique, ne compte plus. Les épices, qui viennent des Moluques, ont beaucoup perdu de leur valeur. Les plantations de caféier se sont fortement restreintes, car il est difficile de lutter contre les bas prix des cafés américains (Brésil, Salvador, Venezuela, Haïti, Guatemala). La canne à sucre tient bon et le sucre se classe au premier rang des exportations (seule Cuba en vend davantage). Les expériences poursuivies à Buitenzorg ont permis, en effet, de choisir les espèces de cannes les mieux faites pour s'accommoder au terrain et au climat. D'autre part, la création de grandes usines munies d'un outillage parfait réduit les frais généraux et donne des produits de choix.

Les colons atteints par la crise du café, de l'indigo, des épices et, à un degré déjà moindre, par celle du sucre, ont su pallier le mal en s'adonnant aussitôt à des cultures nouvelles et notamment à celles qui exigent des avances d'argent dont il faut attendre plusieurs années la rémunération. Les plantations de cocotiers, dont la noix donne l'huile de coprah, ont pris une considérable extension. L'arbre à quinquina, introduit du Pérou en 1854, et qui fut à Buitenzorg l'objet de savantes études, s'est multiplié si vite que l'on récolta, en 1912, 12000000 de kilogrammes d'écorces (8 000 000 en 1919) ce qui assure aux Indes Néerlandaises une sorte de monopole de ce produit. Les arbres à caoutchouc, habilement choisis après une savante sélection, se cultivent sur de vastes espaces à Java et à Sumatra, comme dans les Etats Malais Malacca, à Ceylan et en Indo-Chine. Aussi, aujourd'hui, la production totale de la Malaisie est devenue d'une importance telle, qu'elle a eu pour corollaire immédiat la prompte décadence des gommes de qualité inférieure que vendait l'Afrique Occidentale (voir les chapitres consacrés à l'Afrique Occidentale Française et au Congo Belge). L'arbre à thé, d'introduction très récente, couvre à Java les pentes des collines entre 600 et 1 000 mètres; la récolte annuelle a passé de 2 000 000 de kilogrammes en 1907 à 40 000 000 en 1919. Le cacao oscille entre 1 000 000 et 1 500 000 kilogrammes. Le tabac, qui est l'objet de manipulations aussi minutieuses qu'à Cuba, donne un produit excellent (50 000 000 de kilogrammes en moyenne, tant à Java qu'à Sumatra). Enfin, diverses plantes à huile, à parfum, à fécule (le manioc surtout), des textiles (coton, kapok), des fruits (ananas, bananes) complètent la riche série des productions végétales de l'Insulinde.

Il faut y joindre les ressources provenant de l'exploitation des forêts. Elles sont immenses, puisque certaines îles comme Bornéo, Sumatra, Célèbes ont conservé intactes leurs sylves aux essences précieuses : bois de teck, arbres à teintures, à vernis, à épices, palmiers, bambous, etc. Les tribus sauvages tirent de la forêt la majeure partie de ce qui est indispensable à leurs besoins, notamment la sève farineuse du sagoutier. Les Européens lui demandent surtout des bois de construction et des lianes connues dans le monde entier sous le nom de rotin.

LE SOUS-SOL ET L'INDUSTRIE. La Malaisie vient en tête de toutes les régions du monde pour la production de l'étain. Nous avons vu la valeur des minerais stannifères que donnent les mines de Perak et Selangor dans la presqu'île de Malacca. Les gisements se continuent dans les îles hollandaises de Riou, Banka et Billiton, d'où l'on extrait en moyenne 20 000 tonnes de minerai valant avant guerre 70 000 000 de francs.

On trouve du charbon et du pétrole à Java, Bornéo, Sumatra. Le nombre de tonnes de houille extraites en 1919 (947 000 tonnes), pour faible qu'il soit, a permis déjà de restreindre fortement l'importation des charbons étrangers. Quant au pétrole (1 800 000 tonnes, autant que la Roumanie et la Galicie), il prend rang parmi les principaux articles d'exportation.

Les établissements industriels se bornent à traiter les produits locaux : raffineries de sucre, décorticage du riz, préparation du tabac, de l'huile de coprah, fonte de l'étain, etc. L'Insulinde, comme tous les pays tropicaux fournisseurs de matières premières et de denrées alimentaires, est tributaire de l'étranger pour la plupart des objets fabriqués : fer et acier, machines, cotonnades, lainages, verrerie, etc.

LE COMMERCE. La prospérité des Indes Néerlandaises se traduit éloquemment par les chiffres qu'atteignent leurs transactions commerciales, la rapidité et la régularité de leur croissance : 456 000 000 de florins en 1900 (le florin vaut, au pair, 2 fr. 09), 733 000 000 en 1909, 1 177 000 000 en 1913, 2 960 000 000 en 1919, dont 793 000 000 aux importations et 2 167 000 000 aux exportations. Les achats portent surtout sur les coton-

nades, les machines, la quincaillerie, la verrerie, le papier, le charbon, la parfumerie, les meubles, et en général sur tous les produits fabriqués. Les ventes ont pour objet le sucre, le coprah, le riz, le caoutchouc, le tabac, l'étain, le pétrole, le café, le thé, le poivre, les rotins, le quinquina, etc. Java, qui seule est entièrement et rationnellement exploitée, possède 3 000 kilomètres de voies ferrées et un réseau complet de bonnes routes. Sumatra, quatre fois plus vaste, n'a encore que 400 kilomètres de chemins de fer.

CONCLUSION

En 1913, si l'on met à part le riz dont une moitié se dirigeait vers la Chine, les quatre cinquièmes des productions de l'Insulinde gagnaient directement les ports hollandais d'où ils se dispersaient dans toute l'Europe Occidentale, soit directement, soit après diverses manipulations qui en augmentaient la valeur. C'est aussi par l'intermédiaire de la Néerlande que l'Insulinde recevait les articles manufacturés qui lui manquaient.

Ces conditions furent considérablement modifiées pendant la Grande Guerre, au détriment de la métropole, au profit du Japon et des États-Unis. De 1913 à 1917, les importations de la Hollande à Java tombèrent de 162 500 000 florins à 37 000 000, celles des États-Unis montèrent de 6 000 000 à 47 000 000, celles du Japon de 5 500 000 à 49 000 000. Dans le même temps, les ventes faites par l'Insulinde aux États-Unis passaient de 4 000 000 de dollars à 80 000 000, représentant plus du quart de l'exportation totale, tandis que les exportations destinées à la Hollande s'abaissaient de 52 800 000 florins à moins de 5 000 000. C'est une autre confirmation d'un grand fait géographique nouveau : l'opposition du domaine Pacifique au domaine Atlantique, la naissance de courants commerciaux qui échappent à la direction de l'Europe ; c'est une autre preuve, ajoutée à tant d'autres, de la brèche formidable creusée par la Guerre dans la suprématie économique de notre continent (Voir les chapitres consacrés à l'Europe, au Japon, aux États-Unis, à l'Australie).

Sans doute, la fin des hostilités a permis à la Néerlande d'entrer vigoureusement en lutte contre ces concurrents de la dernière heure. Dès 1919 elle vendait à l'Insulinde pour 163 000 000 de florins de marchandises diverses et lui achetait pour 328 000 000. Elle ne saurait admettre de gaieté de cœur que des "frelons" étrangers viennent butiner le miel qu'amassèrent le labeur, les sacrifices de ses enfants. Cependant il est douteux qu'elle puisse reprendre la place tout à fait prépondérante qu'elle avait autrefois. Il lui faudra, bon gré, mal gré, faire place aux commerçants, aux banquiers, aux planteurs du Nippon ou d'Amérique. Elle ne peut, du reste, à elle seule, mettre en valeur les territoires immenses de Sumatra, de Bornéo, de Célèbes, de la Nouvelle-Guinée occidentale. Java suffit à absorber la presque totalité de ses fonctionnaires et de ses colons. Force lui sera donc, dans son intérêt même, d'admettre la participation des étrangers.

Les possessions anglaises de Bornéo (Colonie de North-Borneo. Protectorats de Brunéi et Sarawak) ont fait en 1913 un commerce total de 6 858 000 livres sterling, dont 3 790 000 aux exportations : caoutchouc tabac, poivre, rotins, sagou, coprah, etc.

La petite colonie portugaise de Timor vendit, la même année, pour 2 500 000 francs de café, de bois de santal, de coprah, etc.

CHAPITRE XXX

L'INDE ANGLAISE

Les possessions anglaises de l'Asie Méridionale comprennent ; 1° l'Inde proprement dite; 2° la colonie de Ceylan; 3° les territoires annexes : Béloutchistan et Birmanie ; 4° les Etablissements des Détroits (Straits Settlements). Nous étudierons dans ce chapitre l'Inde, la Birmanie et Ceylan qui forment un tout géographique indissoluble. Le Béloutchistan a sa place naturellement indiquée dans le chapitre de l'Iran et nous étudiâmes déjà les Straits Settlements qui ne peuvent être disjoints de l'Indo-Chine.

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'INDE

LIMITE ÉTENDUE. ⌀⌀ L'Inde a des limites géographiques très nettes. Baignée au Sud-Ouest et au Sud-Est par la Mer d'Oman et le Golfe du Bengale, elle est dominée au Nord-Ouest par les hauts gradins du plateau


INDES
Echelle
0 200 400 600 800 k
GOLFE DU BENGALE
MER D'OMAN
OCÉAN INDIEN
CEYLAN
BOMBAY
MADRAS
DELHI
Lhassa
Bénarès
Lucknow
Allahabad
Patna
Mandalay
Pegou
Arrakan Yoma
Colombo
Kandy
Karakoroum
Ghates Occidentales
Ghates Orientales
Iles Andaman
Iles Laquedives
Iles Nicobar
Pondichéry F.
Karikal F.
Chandernagor F.
Yanaon F.
HANOÏ
BANGKOK
Pnom Penh
Georgetown
Golfe de Siam
Arka Tagh
KOUEN LUN
Lan Tchéou
Yun Nan
Srinagar
Amritsar
Lahore
Quetta
Karatchi
Mts Souleiman
Mts Satpoura
Mts Vindhya
Mts Aravali
Mangalore
Madoura
Masulipatam
Vizagapatam
Balasor
Gaya
Darjiling
Dacca
HINDOU KOUCH
KABOUL
AFGHANISTAN
BALOUTCHISTAN
Kélat
Aling Gangri
Mts Dupleix
Mts Bonvalot
Mts Dutreuil de Rhins
Vn Elisée Reclus
Mts Prjevalsky
Mt Everest
Gaourisankar
Davalaghiri
BHOUTAN
Tsiamdo
Batang
Tengri Nor
Mergui
Archipel de Mergui
Kelantan
Akyab
Bassein
Nellore
Salem
Cochin
Tuticorin
Jaffna
Pte de Galle
Bangalore
Haiderabad
Golconde
Poona
Sholapur
Surate
Nagpour
Kamthi
Jabalpur
Bhopal
Indore
Baroda
Ahmedabad
Djeypour
Adjmir
Bikanir
Agra
Mattra
Bareilly
Simla
Peshawer
Attok
Rawal Pindi
Sialkot
Gilgit
Kandahar
Gwalior
Cawnpore
Mirzapur
Bhagalpur
Shillong
Manipur
Katha
Bhamo
Sadyia
Amarapoura
Sagaing
Prome
Rangoun
Moulmein
Hué
Luang Prabang
Korat
Saïgon
Sou Tchéou

iranien, au Nord par la formidable barrière de l'Himalaya. Au Nord-Est, une série de plissements, orientés Nord-Sud à travers la Birmanie, la séparent du bloc indo-chinois. Partout la mer, les monts infranchissables, les vastes espaces désertiques semblent confirmer et protéger son isolement. Cependant, cet isolement est plus apparent que réel. D'abord la double façade maritime de la Péninsule lui donne vue sur l'Indo-Chine et l'Insulinde en même temps que sur la Perse, l'Arabie, la Mer Rouge, les côtes africaines ; et le mouvement alternatif des moussons favorise des échanges qui remontent à la plus haute antiquité. De plus, si rares apparaissent les passages terrestres qui mènent à l'Inde ou permettent d'en sortir, ils existent cependant et leur rareté même leur donne une importance dont témoigne toute l'histoire de la Péninsule. A l'Est, par les côtes et les vallées birmanes, on gagne le monde jaune : Siam, Annam, Yunnan chinois. Ce fut une des voies du bouddhisme qui, né dans l'Inde, ne parvint qu'en Chine à sa complète floraison. Au Nord, les cols de l'Himalaya, pour difficiles qu'ils soient, donnèrent accès aux bergers Tibétains. A l'Ouest, surtout, la grande voie historique de Kaboul, les passes de Kaïber, de Bholan furent de tout temps suivies par les hordes d'envahisseurs, les armées des conquérants. Par là, des Aryens blancs vinrent se mêler aux populations noires primitives; par là descendirent les soldats d'Alexandre et d'Antiochus ; par là, du XIe au XIIIe siècle, Arabes et Mongols introduisirent l'islam. Là faillit se produire, dans le dernier quart du XIXe siècle, le choc de l' "ours russe" et de la "baleine britannique". Là enfin passeront un jour les grandes voies ferrées qui, à travers les monts Afghans, les déserts persans et turkmènes, doivent jeter le pont nécessaire entre 400 000 000 d'Européens et 300 000 000 d'Hindous.

Dans ces limites, l'Inde couvre 3 885 000 kilomètres carrés (4 687 000 si l'on ajoute Ceylan : 65 000 kilomètres carrés, la Birmanie : 595 000 kilomètres carrés, le Béloutchistan : 207 000 kilomètres carrés). C'est plus de sept fois la France, plus du tiers de l'Europe. Comme la Chine, les États-Unis, le Brésil, l'Inde ne peut être comparée aux petits États Européens. Elle forme à elle seule un monde. Les 3 300 kilomètres qu'il faut franchir pour se rendre du haut Kachmir à la pointe Sud de Ceylan équivalent à la distance de Pétrograd au Caire, et l'on ne compte pas moins de 3 000 kilomètres entre ses limites d'Est en Ouest, soit l'espace de terrain qui sépare Paris d'Astrakhan. Il ne faut jamais perdre de vue ce facteur essentiel : la distance, lorsqu'on parle des choses de l'Inde.

Le relief

LE RELIEF. ⁂ Trois régions distinctes constituent l'Inde : la plate-forme péninsulaire du Sud, la dépression indo-gangétique, l'Himalaya.

LA PLATE-FORME PÉNINSULAIRE. ⁂ L'Inde péninsulaire est un morceau de continent très anciennement émergé, usé par une longue érosion, une "pénéplaine", comme disent les géologues. Peut-être se rattachait-elle autrefois à Madagascar et à l'Australie alors qu'un large bras de mer l'isolait au contraire de la masse asiatique? Les terrains qui forment son ossature sont à peu près exclusivement cristallins : granits, gnëiss, schistes, grès ; mais d'immenses épanchements de roches volcaniques ont recouvert la portion occidentale du socle primitif.

Décomposés chimiquement par l'eau des pluies, granits, basaltes et trapps se sont transformés suivant les lieux, les premiers en une terre rougeâtre ou jaune brun, fort semblable à la "latérite" que nous rencontrerons à Madagascar et en Afrique, les autres en un fertile terrain noir, le "regur", particulièrement favorable au cotonnier.

"Dans les régions occupées par les trapps volcaniques, le sol, très perméable, se prête fort mal à la croissance des arbres et se couvre de hautes herbes. De juin à novembre, pendant la saison des pluies, la verdure de ces steppes, semblable aux "prairies" du Far-West américain, est douce à l'œil et contraste agréablement avec les roches noires qui pointent çà et là; mais de novembre à mars, à l'exception des espaces mis en culture, le pays apparaît comme une mer de paille jaunie, desséchée, et de mai à juin, après l'incendie habituel des herbes, la terre noire, les rochers noirs, les rares troncs d'arbres noircis par le feu revêtent un étrange, un douloureux aspect de désolation." (R. D. Oldham.)

Le grand triangle, dans lequel s'inscrit l'Inde péninsulaire, débute, au Nord, par les plateaux de Malva et du Gondvana. Le premier, haut de 600 à 1000 mètres, et qui s'incline vers la double dépression de l'Indus et du Gange, est faiblement dominé par quelques rides montagneuses : monts Aravalli, monts Vindhya (2000 mètres). Les terres noires du "regur" en occupent une partie. Le reste se compose de grès rouges qui donnent à l'ensemble du paysage sa couleur caractéristique et fournirent les solides matériaux que les Empereurs Mogols et leurs prédécesseurs utilisèrent pour la construction de leurs monuments. Le second descend en s'élargissant peu à peu des hauteurs boisées du Tchota-Nagpour et du Mahadéo, vers les côtes deltaïques des Circars et d'Orissa. Cette inclinaison Nord-Ouest-Sud-Est est aussi celle des deux derniers plateaux : le Décan entre Godavery et Krichna, le Mysore ou Maïsour de la

Krichna au Cap Comorin. Le Décan (400 à 500 mètres d'altitude moyenne) développe au pays de Golconde ses longues ondulations dont rien ne rompt la lassante uniformité. Le Mysore, plus élevé (800 à 1000 mètres), doit une variété beaucoup plus grande aux rocs isolés : les " dongs ", aux masses tubulaires que respecta l'érosion et sur lesquelles les chefs Hindous dressèrent leurs temples, leurs forteresses inaccessibles.

C'est à l'Ouest que la plate-forme péninsulaire atteint sa plus grande hauteur. Tandis qu'elle s'abaisse par larges plans d'inclinaison insensible vers le Golfe du Bengale, elle domine de très près les rivages du Golfe d'Oman, et la pente est si brusque que ce versant de plateau fait figure de vraie montagne. On lui donne le nom de Ghâtes, ce qui veut dire : rampe, escalier. Haut d'un millier de mètres en moyenne, long de 1500 kilomètres, il a ses points culminants au Sud dans le double massif des Nilghiri (2760 mètres) et de Travancore (2680 mètres) ; mais les passages y sont aisés et des brèches donnent accès aux voies ferrées parties de Surate, Bombay, Goa et Calicut.

A ces Ghâtes occidentales correspondent les Ghâtes orientales. Elles aussi ne sont autre chose que le bourrelet externe des plateaux intérieurs, mais un bourrelet discontinu, de hauteur fort médiocre (400 à 500 mètres), divisé en mamelons isolés par le travail de déblaiement qu'accomplirent les fleuves. Au lieu de border de très près le rivage, elles en sont séparées par une large bande de plaines alluviales qui portent le nom de côtes du Coromandel et des Circars.

LA PLAINE INDO-GANGÉTIQUE. ❧❧ Entre la Péninsule indienne, l'Himalaya et les plateaux de l'Iran se creuse une dépression qui, d'abord occupée par les eaux marines puis lentement émergée, fut peu à peu recouverte sous la masse des argiles, des sables arrachés aux montagnes du pourtour. (Cf. la plaine du Pô.) Un seuil insignifiant (280 mètres à l'Ouest de Delhi) répartit les eaux pluviales entre deux bassins hydrographiques qui s'opposent par leurs sommets. A l'Ouest, le bassin de l'Indus descend du Nord-Est au Sud-Ouest, de l'Himalaya occidental au fond du Golfe d'Oman. Aux argiles du Pendjab succèdent les dunes sablonneuses du désert de Thar, puis les vastes marécages salins du Rann de Koutch. La plaine du Gange décrit parallèlement à l'Himalaya une courbe orientée Ouest-Est large de 250 à 500 kilomètres ; elle déploie à perte de vue, dans les provinces d'Agra, d'Aoud et du Bengale, ses étendues plates et monotones de terres grasses où se pressent 160 000 000 d'hommes. A l'Est, le couloir de l'Assam, qu'emprunte le Brahmapoutra, entre l'Himalaya au Nord, les hauteurs de Garo, de Kasi et de Patkoï au Sud, la prolonge sur un millier de kilomètres. Elle débouche sur le Golfe du Bengale par le colossal delta qu'édifièrent les vases réunies des deux grands fleuves.

L'HIMALAYA. ❧❧ La dépression indo-gangétique est dominée par la muraille formidable de l'Himalaya. Cette chaîne de montagnes, la plus élevée du monde, et par cela même très incomplètement explorée, s'est plissée, en même temps que les Alpes, sur le bord méridional des plateaux Tibétains. Elle décrit, comme tous les grands plissements asiatiques, un arc de cercle convexe vers le Sud, auquel on peut assigner comme limites la double fracture où se logèrent à l'Ouest les eaux de l'Indus, à l'Est celles du Tsan-Po, cours supérieur du Brahmapoutra.

Des plaines du Gange, il semble que l'Himalaya surplombe immédiatement la dépression qui s'étale à son pied. En fait, avant d'atteindre le cœur du massif, dont les sommets démesurés, resplendissant de neige étincelante, se détachent sur le ciel bleu, il faut franchir une zone d'avant-monts qui est comme le vestibule de la montagne sacrée ; jungles marécageuses et malsaines du Teraï peuplées de bêtes fauves, collines boisées des Sivalik (1000 à 1300 mètres), vallées longitudinales des Douns où prospèrent les plantations de thé, rides du Bas-Himalaya (1800-2400 mètres), vêtues de forêts sombres, refuge de la société anglaise pendant les chaleurs écrasantes de l'été indien (Simla, Dardjiling), telles sont les marches successives du perron qui conduit aux cimes maîtresses. Ces cimes s'érigent au milieu d'un chaos formidable de monts convulsés, de gorges sans fond, de parois rocheuses défiant toute escalade, d'amoncellements fantastiques de neige immaculée. On ne les connaît point toutes, surtout dans l'Himalaya oriental, et l'altitude de celles que l'on connaît ne peut être mesurée que de loin. Cependant, on sait que des milliers de pics atteignent 7000 mètres, et les géants du groupe dépassent 8000 mètres : Nanga-Parbal (8120), Davalaghiri (8180), Kintchindjinga (8580), Mont Everest (8840). A l'Ouest, par delà les gorges de l'Indus, les monts du Karakoroum relient l'Himalaya et le soudent au nœud du Pamir, ce " Toit du Monde " des Orientaux. Sa pointe suprême, le Dapsang (8615 mètres), est à peine inférieure en altitude au Mont Everest. Au Nord, après l'immense brèche où coulent, en sens inverse, l'Indus et le Tsampo, une nouvelle série de plissements (Transhimalaya ou monts Sven Hedin) continuent le Karakoroum et barrent l'accès du Tibet central. A l'Est, les plis himalayens rejoignent les chaînes du Tibet oriental et se courbent brusquement vers le Sud. C'est l'origine des hauteurs qui s'alignent à travers la Birmanie : Patkoï, Arakan-yoma, Pegou-yoma, Poun-Loung, etc. Leur altitude maxima ne dépasse pas 2500 mètres. De

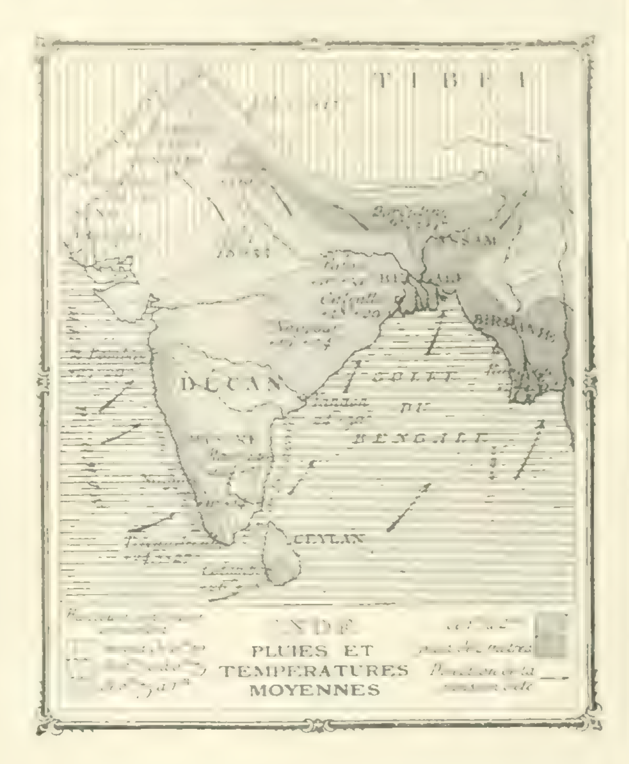
larges couloirs, où se logèrent l'Iraouaddy et ses affluents, les séparent les uns des autres, voies de pénétration naturelle, lieux d'élection pour les établissements humains.

Exposé de plein fouet aux vents de mousson chargés d'humidité, l'Himalaya reçoit, au moins sur ses versants méridionaux, une masse considérable de pluie et de neige. Au-dessus de 4500 mètres, la neige persiste toute l'année. Aussi les glaciers y atteignent-ils une magnifique ampleur (surtout dans le Karakoroum), malgré la raideur des pentes et la proximité du Tropique. L'Himalaya est un énorme château d'eau où les fleuves indiens trouvent les réserves inépuisables qui leur permettent de soutenir leur débit pendant les longues sécheresses de l'hiver.

Il va de soi qu'une muraille aussi haute, aussi continue, oppose aux communications entre Nord et Sud un obstacle dont on triomphe malaisément. De routes carrossables il ne saurait être question. Des sentiers, accrochés au flanc des gorges au fond desquelles grondent les torrents, mènent par d'interminables lacets à un très petit nombre de cols dont le plus bas, le Bara Latcha (où passe la piste de Leh), dépasse encore l'altitude du Mont Blanc (4928 mètres). Ces cols ne sont eux-mêmes accessibles aux piétons ou aux convois de yaks que de mai à octobre. En hiver, l'amoncellement des neiges les obstrue complètement.

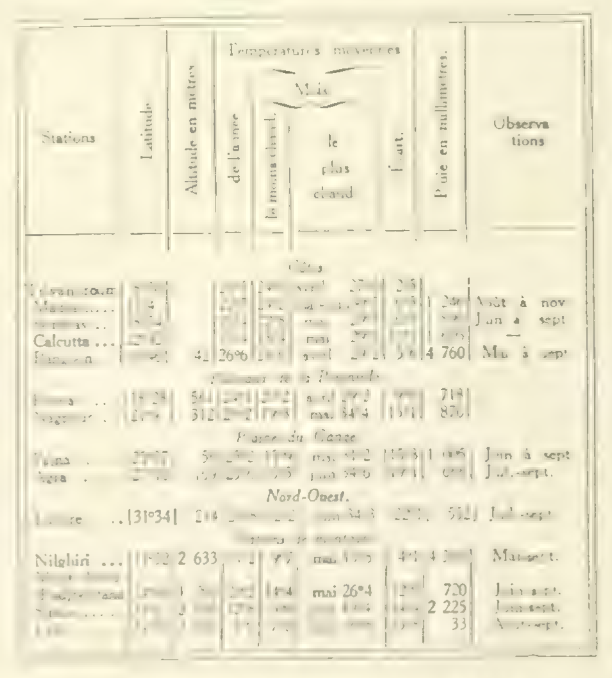
Comme les Alpes, l'Himalaya constitue un monde à part qui a ses populations spéciales et sa vie propre. Tibétains, Mongols, Aryens, les uns descendus par les passes de la crête, les autres montant de la plaine par lentes infiltrations, s'y mêlèrent à doses inégales. Ils forment des tribus de montagnards robustes qui s'adonnent à l'élevage ou étagent leurs petits champs sur les pentes accessibles aux cultures. Des relations séculaires s'établirent entre les vallées parallèles ou affrontées, et sur les sentiers vertigineux, au sommet des cols où la neige s'entasse sur une épaisseur qui, même au cœur de l'été, dépasse parfois 40 mètres, on rencontre les troupeaux de moutons porteurs, de poneys et de yaks conduits par des bergers taciturnes. Ils n'ont que peu de rapports avec les gens des plaines, et les méprisent. Du reste, ils s'accommodent mal du climat étouffant qui pèse sur les bas-pays ; les jungles malsaines du Téraï forment la limite extrême de leur domaine. A l'Ouest, dans la haute vallée du Djélam, le pays de Kachmir occupe un ancien bassin lacustre, haut de 1 500 à 1 800 mètres seulement, ceint de tous côtés d'un amphithéâtre de monts neigeux. Cette " oasis de montagnes ", au climat exquis, à la merveilleuse végétation célébrée par les poètes hindous et persans, est le type le plus caractéristique des " pays " himalayens analogues à ce que sont, en Europe, l'Engadine et le Tyrol. Au Centre, deux Etats indigènes, le Bhoutan et le Népal, ont su maintenir jusqu'à nous leur complète indépendance.

TEMPÉRATURE. Traversée par le Tropique du Cancer, l'Inde, abstraction faite des hautes montagnes, est une des régions les plus chaudes du globe. Toutes les stations du tableau ci-contre, sauf les dernières, ont une moyenne annuelle supérieure à 23°. Mais les différences de latitude, de situation (continentale ou maritime) sont la cause de variations importantes. Sur les côtes, l'amplitude est faible : elle s'accroît



cependant peu à peu à mesure que l'on s'éloigne de l'Équateur (Comparez Trivandroum et Calcutta). Les plateaux du Décan, les plaines du Gange et de l'Indus

CLIMAT DE L'INDE



Stations	Latitude	Altitude en mètres	Températures moyennes : de l'année	Mois : le moins chaud	Mois : le plus chaud	Écart	Pluie en millimètres	Observations
Côtes								
Trivandroum	[illegible]		[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]		
[illegible]	[illegible]		[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Août à nov
[illegible]	[illegible]		[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Juin à sept
Calcutta	[illegible]		[illegible]	[illegible]	mai [illegible]	[illegible]	[illegible]	—
[illegible]	[illegible]	41	26°6	[illegible]	[illegible]	[illegible]	4 760	Mai à sept
[illegible]								
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	718	
[illegible]	[illegible]	312	[illegible]	[illegible]	mai 34°4	[illegible]	870	
Plaine du Gange								
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Juin à sept
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Juil.-sept.
Nord-Ouest.								
[illegible]	31°34	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]								
Nilghiri	[illegible]	2 633	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	mai 26°4	[illegible]	720	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	2 225	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	33	[illegible]

présentent au contraire de grands écarts entre les moyennes des mois les plus frais et des mois les plus chauds. Ces écarts atteignent leur maximum dans les régions sèches du Pendjab, du Sindh, du désert de Thar qui ont un véritable hiver avec des nuits froides pendant lesquelles le thermomètre s'abaisse au voisinage du point de glace, et des été torrides : les moyennes atteintes à Agra, à Lahore, à Moultan, à Jacohabad (de 34°,5 à 36°) n'ont de comparables que les chiffres fournis par les stations les plus chaudes du Sahara, de l'Arabie, de la Mésopotamie (les moyennes de Lahore sont exactement les mêmes que celles de Bagdad).

Il faut noter que les maxima ne se produisent pas en juillet-août, mais d'avril à juin, c'est-à-dire avant le début de la période des pluies. Dans la majeure partie de l'Inde, l'année se partage en effet en trois saisons : la saison fraîche d'octobre à mars, la plus agréable et la plus saine ; la saison chaude d'avril à juin, caractérisée par une rapide élévation de la température, un air étouffant, chargé d'électricité, des tourbillons de poussière rouge ou noire ; la saison des pluies de juin à septembre, qui amène un abaissement appréciable de la chaleur, mais est aussi pénible que la précédente par suite de l'extrême humidité de l'atmosphère.

La nébulosité varie naturellement suivant les saisons et suivant les lieux. Dans les provinces du Sud, sur les côtes Birmanes, les nuages couvrent le ciel pendant une moitié au moins de l'année. Cette moyenne s'abaisse à 45, 30, 25, 14 pour 100 à mesure que l'on pénètre dans les régions continentales où la période des pluies est de moindre durée. " L'éclat aveuglant, l'intense lumière qui rayonnent de partout, et spécialement du sol, mettent le nouveau venu à aussi dure épreuve que la chaleur qui les accompagnent ; mais, si ensoleillé que soit le ciel de l'Inde, on ne peut cependant parler de son azur. En saison sèche, le ciel est la plupart du temps voilé de vapeurs et de poussière ténue. De Simla (2000 mètres d'altitude), on ne distingue même pas les chaînes de montagnes qui s'élèvent à 6 ou 8 kilomètres. Ce n'est guère que dans les courtes heures qui suivent immédiatement les averses, ou bien en septembre et octobre, que l'on aperçoit vraiment le ciel bleu. Dans les plaines, l'atmosphère est presque constamment " poussiéreuse ", dans le Sud un peu moins que dans le Nord. " (J. Hann.)

MOUSSONS ET PLUIES. L'Inde est soumise, comme toute l'Asie Méridionale et Orientale, au régime des moussons (voir " Notions générales sur l'Asie "). La mousson d'hiver souffle du continent glacé vers les mers tièdes. C'est une mousson sèche qui ne donne un peu de pluie qu'au Sud-Est de l'Inde péninsulaire et à la côte orientale de Ceylan. La mousson d'été commence en mai dans le Sud de l'Inde et les côtes de Birmanie. Elle atteint sa plénitude en juin, et cesse en octobre. On l'attend avec une extrême impatience, car c'est elle qui apporte l'eau bienfaisante ; c'est d'elle que dépend la vie de centaines de millions d'hommes. La terre brûlée, fendillée par de longs mois de sécheresse, les arbres privés de leurs feuilles, les herbes jaunies, les mares presque à sec, les rivières appauvries charriant leurs eaux boueuses dans un large lit de sables dorés, les animaux amaigris par le manque de nourriture, les paysans dont les provisions s'épuisent et qui ont un urgent besoin de la récolte nouvelle, toute l'Inde enfin aspire aux averses libératrices. Un jour, célébré par la joie universelle, apparaissent au fond de l'horizon les premiers cumulus, avant-garde de l'armée des nuages. Le ciel se couvre peu à peu tout entier, l'atmosphère devient plus étouffante encore, des éclairs innombrables irradient les ténèbres, et, parmi des éclatements de foudre, l'ondée torrentielle s'abat.

Toutes les régions, il est vrai, ne sont pas également favorisées. Les plus arrosées sont naturellement les rivages frappés directement par les vents du Sud-Ouest et du Sud : Ghâtes occidentales, Bengale, Chota-Nagpour, pentes de l'Himalaya, Assam, et les rivages de Birmanie. Partout la chute annuelle y dépasse 1 m. 50. Elle atteint 3 mètres sur les côtes de Kankan et Malabar, 4 mètres en Birmanie. Mahabalechar, au Sud-Est de Bombay, voit tomber 8 m. 15 de pluie, et Tcherrapoundji, dans l'Assam, 12 m. 40. C'est le lieu le plus arrosé du monde avec les îles Hawaï.

Les zones les plus sèches se trouvent au Nord-Ouest, dans la vallée de l'Indus et le Radjpoutana. Le Pendjab ne peut compter que sur une trentaine de jours pluvieux donnant de 40 à 50 centimètres d'eau. Le Sindh en a moins encore, et l'absence presque complète des averses transforme tout le Radjpoutana occidental en un vaste désert : le désert de Thar.

(Noter aussi la faible quantité d'eau reçue par Leh malgré son altitude considérable. La ville, en effet, se trouve sur le haut Indus derrière les chaînes himalayennes, qui forment un écran arrêtant les nuages venus du Sud. C'est déjà le régime tibétain).

Entre ces deux extrêmes se trouvent la majeure partie de l'Inde péninsulaire intérieure et la haute plaine du Gange. Ce sont elles qui souffrent le plus de la grande variabilité des moussons. En année normale, la pluie suffit à peu près aux besoins (de 70 centimètres à 1 mètre), mais, si la mousson est en retard, ou s'arrête trop tôt, la récolte manque, soit en partie soit en totalité, et la famine menace. De là l'importance primordiale des travaux d'irrigation (voir plus loin).

Dans l'ensemble, le climat de l'Inde présente les avantages et les inconvénients habituels des pays tropicaux. Les avantages se manifestent surtout par l'abondance, la richesse et la variété de la végétation, partout au moins où l'eau ne manque pas. Les inconvénients se traduisent par l'irrégularité des pluies, cause de famines redoutables, par les effets déprimants d'une température très élevée, très humide, qui pèse lourdement même sur les indigènes et leur donne cette indolence, ce peu de ressort physique et moral propres à toutes les races vivant entre le Tropique et l'Équateur



BÉNARÈS : LES RIVES DU GANGE *Bénarès ou Kasi, après avoir été pendant huit siècles le lieu sacré des bouddhistes, est devenue la métropole des religions brahmaniques. Plus de 1 700 temples, sans compter les autels, les reposoirs des places et des rues, s'élèvent dans la ville, mais apparaissent en nombre particulièrement grand sur les rives du Gange. Des Ghats, ou larges escaliers, descendent vers la berge. Ils sont constamment envahis par la foule : les prêtres, des marchands d'objets de piété qu'abritent de larges parasols, par la foule des pèlerins surtout et des fidèles qui vont se purifier en s'inondant des eaux sacrées du fleuve.* Cl. Dr Le Play.



TYPES HINDOUS. *Près d'une mignonne petite fille un fakir est accroupi.*
Cl. G. COURTELLEMONT.



TYPES HINDOUS — CHARMEURS DE SERPENTS. *La photographie montre des jongleurs faisant danser au son d'une sorte de flageolet des cobras ou serpents à lunettes (ainsi nommés des deux taches sombres qui apparaissent sur leurs têtes élargies) rendus inoffensifs par l'extraction des crochets à venin.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



TYPES HINDOUS. *Deux jeunes femmes de la côte du Malabar, métisses d'Aryens et de Dravidiens.*



DARDJILING *est avec Simla le plus célèbre des sanatoria où les résidents anglais refont leurs forces anémiées par la chaleur humide des bas-pays. Les villas se dispersent entre 2 000 et 2 500 mètres d'altitude au milieu des arbres; dans le fond apparaissent les grands massifs himalayens.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



LA PORTE DU KACHMIR ET LA SORTIE DU DJILAM. *La vue est prise au village de Baramoula, c'est-à-dire au point où le Djilam, l'une des cinq rivières du Pendjab, échappe à l'étreinte des monts himalayens, devient navigable, et va servir à l'irrigation des champs.* Cl. KISSEN A DEHLI.



[illegible] CORTÈGE D'ÉLÉPHANTS. *Spectacle familier [illegible] ...es hindoues soumises au régime du Protec- [illegible] ...des troupes d'éléphants magnifiques [illegible] ...pour la chasse au tigre.*



GOWARDAM : VOITURES HINDOUES. *Si l'on met à part les provinces du Nord-Ouest, très sèches et où le chameau est d'usage courant, le seul animal employé communément pour les transports est le bœuf, attelé à des voitures assez primitives qu'une bâche protège contre le soleil et la poussière.*

Les Européens souffrent à la fois de [illegible] de la poussière, de l'intensité de la lumière. Cependant, ils [illegible] s'accommoder d'un climat si peu favorable [illegible]

L'Hydrographie

Les fleuves de l'Inde présentent un certain nombre de caractères communs :

1° Ils ont chaque été, comme tous les fleuves tropicaux, des crues régulières dues aux pluies de mousson ;

2° Ils se terminent à peu près tous par des deltas ;

3° Ceux-là même qui sont inutilisables pour la navigation ont une importance économique considérable, car ils donnent l'eau nécessaire aux canaux d'irrigation.

L'HYDROGRAPHIE

Principaux fleuves.	Longueur	Superficie du bassin.	Volume en mètres cubes. Minimum.	Maximum	Moyenne.	Période des crues.
	Km.	Km²				
Indus	3 180	960 000	[illegible]	12 600	4 500	mai-octobre.
Gange.....	3 000	1 060 000	2 000	[illegible]	[illegible] à 16 000	—
Brahmapoutra .	2 900	?	?	40 000	[illegible] à [illegible]	[illegible]
Iraouaddy	?	600 000	2 000	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Godavery	1 445	300 000	60	[illegible]	?	[illegible]
Kistna	1 280	240 000	32	30 000	[illegible]	[illegible]
Cavery....	760	?	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Mahanaddy..	836	[illegible]	[illegible]	35 000	[illegible]	[illegible]
Nerboudda ..	1 290	[illegible]	[illegible]	30 000	[illegible]	[illegible]
Tapti	700	[illegible]	[illegible]	25 000	[illegible]	[illegible]

De l'Himalaya descendent l'Indus, le Brahmapoutra, le Gange et leurs principaux affluents. Ils naissent tous les trois sur le revers septentrional des grandes chaînes, mais tandis que le Gange se fraye aussitôt un passage vers le Sud, les deux autres coulent longtemps au fond d'une immense fracture comprise entre l'Himalaya et les plateaux Tibétains. Ils ne s'en échappent qu'aux deux extrémités de l'axe montagneux qu'ils franchissent par des brèches formidables.

L'Indus, une fois en plaine, s'écarte du grand réservoir de neige, de pluie, de glace qu'est le massif Himalayen et pénètre dans la région la plus sèche de l'Inde. A l'Ouest, le revers oriental des plateaux iraniens ne lui envoie que des torrents insignifiants : le plus notable est le Kaboul, non par le volume de ses eaux, mais parce que sa vallée ouvre la grande voie historique qui mène aux pays turkmènes et persans. A l'Est, il est déjà très appauvri par sa course à travers le Pendjab lorsqu'il se renforce heureusement du tribut des cinq rivières : Djelam, Chinab, Ravi, Satledj grossie du Bias, venues elles aussi de l'Himalaya. Mais il a encore plus d'un millier de kilomètres à franchir sous un ciel de feu où l'évaporation est intense. Aussi, semblable en cela à l'Amou Daria, à l'Euphrate, au Nil, voit-il son volume diminuer à mesure qu'il approche de la mer. Il se traîne sur un sol plat, dans un lit démesuré qui ne se remplit complètement qu'au moment où la fonte des neiges himalayennes s'ajoute à l'effet des pluies de mousson. A 250 kilomètres du Golfe d'Oman commence son delta. Il s'y divise en bras nombreux et changeants, encombrés de bancs de vases, inaccessibles aux navires. Sur chaque rive, une zone verdoyante de rizières, de champs de maïs et de blé ombragés par les fûts élégants des palmiers-dattiers, accompagne le fleuve aussi loin que s'étendent les rigoles d'arrosage. Au delà, le désert apparaît.

Gange et Brahmapoutra ne s'éloignent pas de l'Himalaya. Le premier, qui entre en plaine à Hardar, se courbe vers l'Est, passe à Cawnpore, puis à Allahabad où la Djemma lui apporte des eaux empruntées à la fois aux pentes himalayennes et au plateau de Malva. Par Bénarès et Patna il roule majestueusement ses ondes troubles dans un lit profond de 5 à 6 mètres, large de 1500 mètres à 2 kilomètres, où la Sône, le Goumti, la Gogra, le Gandak, le Kosi viennent de droite et de gauche verser leur tribut. Ni lui, ni ses affluents himalayens ne connaissent les maigres de l'Indus, et si, dans ses crues périodiques de mai à octobre, son débit monte à 33000 mètres cubes, il se maintient entre 12 000 et 16 000 mètres cubes pendant la majeure partie de l'année.

Le Brahmapoutra, plus abondant encore, est, pendant la saison des pluies, une véritable mer d'eau douce encombrée d'îles, qui, soutenue par les averses formidables de l'Assam, étend ses eaux sur plus de 40 kilomètres de largeur.

Gange et Brahmapoutra entraînent une masse d'alluvions telle, qu'ils ont construit l'un des plus vastes deltas du globe : 82 000 kilomètres carrés, soit quatre fois plus que le delta du Nil. L'intérieur du delta est de sol assez ferme pour se prêter aux cultures. L'extrémité n'a encore que des vases tremblantes, des boues mal fixées par la racine des manguiers. C'est le district des " Sounderbans ", inextricable fouillis de roseaux, de plantes aquatiques, de lianes et d'arbres spéciaux où les bêtes fauves trouvent des retraites inviolées.

En Birmanie, les deux larges sillons creusés entre les chaînes parallèles de l'Arakan-Yoma, du Pégou-Yoma et du Pou-Loung sont empruntés par l'Iraouaddy, son grand affluent le Kyen-Douen et le Sittang. Ils drainent un bassin aussi copieusement arrosé que les régions du

Brahmapoutra, et le seul Iraouaddy verse à la mer, par les branches multiples de son delta, plus de 50 000 mètres cubes d'eau au fort de la saison pluvieuse.

La Salouen, qui limite à peu près vers l'Est les terres birmanes, est un des plus longs fleuves de l'Asie puisqu'elle naît, comme le Mékong et le Yang-Tseu, sur les plateaux tibétains. Mais son cours supérieur, caché dans la profondeur de gorges inaccessibles, est encore fort mal connu, et son cours inférieur, toujours serré de près par les parois élevées des montagnes, semé de rapides, obstrué de barrages rocheux, n'est d'aucune utilité.

L'Inde péninsulaire, faiblement, très irrégulièrement arrosée, n'a point de fleuves comparables aux précédents. Nerboudda et Tapti sur le versant occidental, Mahanaddy, Godavery, Kistna ou Krichna, Cavery sur le versant du Golfe du Bengale, se caractérisent presque tous par leur régime torrentiel, la rapidité de leurs pentes, les variations formidables de leur débit. Les deux premiers, trop encaissés dans d'étroites vallées, ne peuvent même pas être utilisés pour l'irrigation. Il n'en est heureusement pas de même pour les autres, dont les eaux, contenues par des barrages ou " anicuts ", donnent la vie et la fécondité aux deltas qu'ils édifièrent sur les côtes des Circars et de Coromandel.

Les Côtes

L'Inde proprement dite possède plus de 5 000 kilomètres de côtes auxquels s'ajoutent les 1 500 kilomètres des rivages birmans. Cette longue façade maritime est malheureusement très uniforme et fort mal pourvue, sinon même tout à fait privée, de rades naturelles.

A l'Ouest, sur le Golfe d'Oman, les plaines de l'Indus se terminent par le delta du Sindh, la dépression du Rann de Katch ou Koutch, " une Camargue marécageuse, saline et pestilentielle ", puis la presqu'île de Kathiavar. Point d'autre port sur ces rivages de sable et de boue que Karatchi, havre artificiel construit à grands frais pour servir de débouché au Pendjab et toujours menacé d'envasement. Du Golfe de Cambaye au Cap Comorin, entre la mer et le pied des Ghâtes, une bande de plaines lagunaires, large de 50 kilomètres en moyenne, toujours semblable à elle-même sur plus de 1 600 kilomètres (côtes de Kankan, Kanara, Malabar), n'offre aux navires qu'un seul abri sûr : la rade de Bombay. Ni Goa, ni Mangalore, ni Mahé, Beypoure ou Cochin n'ont aujourd'hui d'importance. Au large, des groupes d'îles coralliennes, Laquedives et Maldives, dépassent à peine la surface des flots.

Du Cap Comorin aux bouches du Gange, la côte (côtes de Coromandel, des Circars, d'Orissa) est caractérisée par la série des deltas qui accroissent la largeur de la plaine sise entre la mer et les dernières pentes des Ghâtes orientales. Là encore, point de golfes, d'indentations favorables à la vie maritime, mais des rivages plats bordés d'une mer peu profonde où les navires doivent se tenir au large et qui, en temps de mousson, devient fort dangereuse. Parmi les ports pourtant nombreux, mais de trafic insignifiant (Karikal, Pondichéry, Mazoulipatam, Yanaon, Kalingapatam, False point, Tchittagong), seule la rade ouverte de Madras, et Calcutta sur l'Hougly, ont été l'objet de travaux considérables qui assurent aux vaisseaux un accès et un abri relativement sûrs.

En Birmanie, les rivages sont mieux découpés. Des archipels bordent les côtes élevées d'Arakan (ports d'Akyab et Ramri) et de Tenasserim (port de Moulmeïn). Le grand centre commercial, Rangoun, se trouve cependant encore au débouché d'un delta, celui de l'Iraouaddy, et il faut lutter sans cesse contre l'envahissement des alluvions. Un chapelet d'îles rocheuses (archipels des Andaman et de Nicobar) prolonge le plissement des Monts Arakan à travers le Golfe du Bengale jusqu'aux parages de Sumatra.

La Vie végétale

La végétation de l'Inde doit à la variété des conditions climatiques et du relief une richesse plus grande, peut-être, qu'aucune autre contrée du monde, d'étendue égale. Mais elle est aussi remarquablement pauvre en espèces qui lui soient propres, " elle apparaît comme une simple combinaison, un mélange à doses inégales des flores de la Malaisie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Arabie, de la Chine et du Japon ".

L'extension des cultures a profondément modifié le caractère primitif de la végétation dans les plaines, les deltas des fleuves et une bonne partie des plateaux péninsulaires. En dehors de ces zones où les champs couvrent la majeure partie du sol, on trouve dans l'Inde tous les types de la couverture végétale naturelle, depuis les maigres arbrisseaux du désert jusqu'à la forêt équatoriale la plus touffue, depuis les herbes de la steppe tropicale jusqu'aux conifères des hauts monts.

Les régions, qui reçoivent annuellement une quantité d'eau égale ou supérieure à 2 mètres ont des forêts vierges composées surtout d'arbres à feuilles toujours vertes Elles atteignent leur plus grande extension en Birmanie, dans l'Assam, sur les pentes des Ghâtes occidentales et

du Bas-Himalaya, dans les districts marécageux du Teraï. Elles se caractérisent, là comme partout, par la haute taille des arbres, la multiplicité des espèces, l'abondance des lianes, des plantes parasites, l'obscurité et le silence qui règnent sous leurs épaisses ramures. Les forêts de type alpin débutent vers 2 000 mètres par des chênes verts ou à feuilles caduques, des magnolias, des lauriers ; plus haut, dominent les pins, les sapins, les mélèzes, les érables, les cèdres qui, vers 4 000 mètres, cèdent la place aux prairies semblables à celles de nos Alpes.

Dans la Péninsule, plus sèche, la majeure partie des arbres perdent leurs feuilles pendant les fortes chaleurs du printemps. Leur taille est moins élevée. Les buissons épineux, les ronces, les graminées dures et coupantes, les palmiers nains, les bambous forment des fourrés analogues aux maquis de la Corse. De là un nouveau type de forêt auxquelles s'applique spécialement le nom de jungle et que l'on rencontre notamment dans les régions accidentées du Chota Nagpour, du Bérar, des Monts Windhya, sur les Ghâtes orientales. A ces jungles se mêlent des savanes dont les hautes herbes croissent avec vigueur, après les pluies d'été, sur les terres noires d'origine volcanique (province de Bombay, plateau de Malva) et les granits décomposés (Djaïpour, Maïssour). Au Nord-Ouest, les savanes même disparaissent. Les quelques centimètres d'eau qui tombent sur le Pendjab, le Sindh, une partie du Radjpoutana, ne peuvent nourrir que les maigres touffes d'herbe de la steppe, des buissons clairsemés, des plantes grasses, des arbustes épineux tels que l'acacia et le mimosa. Ce sont des paysages qui rappellent en tous points ceux des régions sud désertiques de l'Arabie et du Sahara ; et, pour compléter la ressemblance, le palmier-dattier atteint aux rives de l'Indus la limite extrême de son domaine oriental.

Le désert de Thar, enfin, déroule, sur 100 000 kilomètres carrés, les plis monotones de ses dunes, complètement privées de végétation.

Forêts et jungles couvrent à peu près le quart de la superficie totale de l'Inde. Le rôle qu'elles jouent dans la vie économique du pays est immense et peut être envisagé à un triple point de vue. D'abord elles renferment nombre d'essences précieuses et rares qui s'exportent à l'étranger : le bois de teck, sans rival pour les constructions navales, le bois de rose, l'ébène, l'acajou, le bois de santal, etc. De plus, elles apparaissent comme le régulateur le plus efficace de la réserve d'eau pluviale dans un pays où l'on peut compter en gros six mois de pluie et six mois de saison sèche. Enfin, et surtout, elles donnent à l'Inde une masse de produits utiles consommés sur place et dont la valeur est impossible à déterminer. Les grands travaux publics : ponts, chemins de fer, canaux, mines, absorbent chaque année une quantité croissante de bois d'œuvre. Les paysans se trouvent dans une dépendance étroite de la production forestière pour tout ce qui touche à leur existence domestique et aux besoins de l'agriculture. Leurs maisons, leurs outils, leurs instruments agricoles, leurs moulins à riz, à huile, à sucre sont uniquement en bois. La jungle leur donne, en temps de famine, des fruits sauvages, des racines comestibles. Ils n'emploient guère d'autre fumure que des feuilles pourries, la cendre des herbes et des écorces brûlées annuellement. Leurs troupeaux ne se nourrissent que de ce qu'ils trouvent dans la forêt et la savane (14 000 000 de têtes de gros bétail paissent dans les seules forêts de l'Etat, sans compter ceux qui vivent dans les forêts des territoires indigènes). Du reste, il y a une telle connexion entre l'industrie agricole et forestière, que les revenus des forêts s'accroissent ou diminuent selon que la saison pluvieuse fut favorable ou non. Les années prospères amènent, en effet, une demande beaucoup plus considérable de produits nouveaux, plus solides et plus durables. (D'après S. Tardley-Wilmot.)

La Faune

Aussi riche, aussi variée que les essences végétales, et pour les mêmes raisons (différences climatiques), la faune de l'Inde renferme plus d'espèces animales que l'Europe, sur une aire pourtant beaucoup moins vaste. Dans les hautes régions himalayennes vivent les yaks, les chevrotins porte-musc, les chamois, les ours blancs ou noirs, les marmottes et nombre d'autres animaux analogues à ceux du Tibet ou de nos montagnes européennes. Les forêts sèches ou humides, les fourrés impénétrables de la jungle, les herbes de la savane, les eaux des marais et des fleuves abritent la multitude des carnassiers, des ruminants, des fructivores, des reptiles, des oiseaux, des insectes dont Rudyard Kipling dépeignit de si pittoresque façon les caractères et les mœurs.

Qui ne se souvient de Shere Khan, le tigre mangeur d'hommes, de Bagheera la panthère, de Baloo le grand ours brun, vieux et grave, de Chil le vautour, de Kaa l'énorme python des rochers, de Hathi, l'éléphant, aussi malin qu'il est fort, des Bandar Logs " le peuple des singes ", de Tabaqui le chacal, de Rikki-Tikki la petite mangouste, qui tua, dans une lutte épique, Nag le gros cobra noir, le plus redoutable de la gent venimeuse ? Et la meute des chiens rouges, si ardents à la chasse qu'ils triomphent même du tigre, et le peuple des loups et le peuple des abeilles, et Mugger le crocodile, et " l'Adjudant ", espèce de grue qui fait les fonctions de croquemort et d'agent de voirie ?

Sans doute, le progrès des cultures, le développement des voies ferrées et la chasse acharnée que mènent contre eux princes indigènes et fonctionnaires européens restreignent chaque jour le domaine des grands animaux sauvages. Le lion a disparu, l'éléphant ne se rencontre plus en troupes nombreuses que dans les forêts les plus reculées de l'Assam et de la Birmanie. Il se laisse domestiquer aisément ; on l'emploie aux travaux de force, ou bien il joue un rôle de parade à la cour des princes hindous. Le tigre royal, encore répandu dans l'Inde en-

tière, est en voie de diminution sensible et l'on peut prévoir le jour où il ne subsistera plus que dans les réserves forestières des rajahs. Mais les savanes et les forêts claires sont encore parcourues par des bandes nombreuses de daims, de chevreuils, d'antilopes, de sangliers : certains ruminants sauvages : gaours, gayals, buffles, offrent au chasseur une proie dont la poursuite est aussi périlleuse que celle des fauves. Panthères, chacals, léopards, hyènes prélèvent un tribut régulier sur les troupeaux des villageois. Dans les arbres gambadent des multitudes de singes : macaques, langours, gibbons, "dont le chasseur ne saurait oublier les hurlements mélancoliques qui résonnent dans le silence des grands bois ". Le crocodile peuple les fleuves, mais il peut aussi franchir la nuit de grandes distances sur terre, pour changer de région de chasse. Les oiseaux de toute taille et de tout plumage emplissent l'air de leurs cris aux heures fraîches de l'aube et du crépuscule ; ils se taisent dans la torpeur accablante des midis. Enfin, les reptiles venimeux plus dangereux que les fauves, et dont les victimes sont infiniment plus nombreuses, se trouvent partout, dans les forêts, les jardins, les champs, à l'intérieur même des habitations.

On peut s'expliquer la multiplication de la gent animale et sa familiarité avec l'homme si l'on songe que la religion de l'Inde, qui admet la métempsycose, non seulement interdit de manger de la chair, mais proscrit la mise à mort de tout être vivant, ne fût-ce qu'une mouche ou une fourmi. Le singe, tenu pour un Dieu, se voit élever des temples, le crocodile est " le bon génie du village ", et le cobra, le tigre même ont leurs adorateurs !

Le seul mot : Inde, éveille en général, dans l'esprit de tout homme cultivé, " une idée de beauté mystérieuse et de paysages uniformément somptueux ". La réalité est tout autre, et le trop bref aperçu que nous donnâmes de la géographie physique suffit à nous le démontrer. Si l'on met à part les paysages de montagnes, qui ne forment qu'une bien petite partie de l'Inde (Nilghiri, certaines vallées himalayennes), tout le reste se compose de plaines tout à fait plates ou de plateaux très largement ondulés, au sol noir ou rouge, extrêmement monotones et sans pittoresque. Il y a dans l'Inde des villes fort anciennes, des temples, des palais splendides, mais ils constituent de rares et minuscules oasis de beauté lumineuse perdues dans l'immensité uniforme d'un paysage toujours semblable à lui-même sur des centaines de lieues. De plus, l'Hindou n'a pas au même degré que les Chinois ou les Japonais le sens du pittoresque, il ne sait pas, comme eux, rechercher pour ses temples et ses pèlerinages les endroits où la nature et l'art se complètent harmonieusement. Aussi voyageurs et résidents européens sont-ils assez promptement blasés et déçus sur la somme de jouissances esthétiques que procure un séjour en terre indienne. Platitude, uniformité, lassitude de la terre, du climat, des hommes même, tels sont les termes qui résument, en définitive, l'impression de tous ceux qui demeurèrent dans l'Inde assez longuement pour voir s'émousser leurs curiosités premières et se révéler, sous un voile ténu d'exotisme, l'Inde véritable, immense, monotone, et si triste.

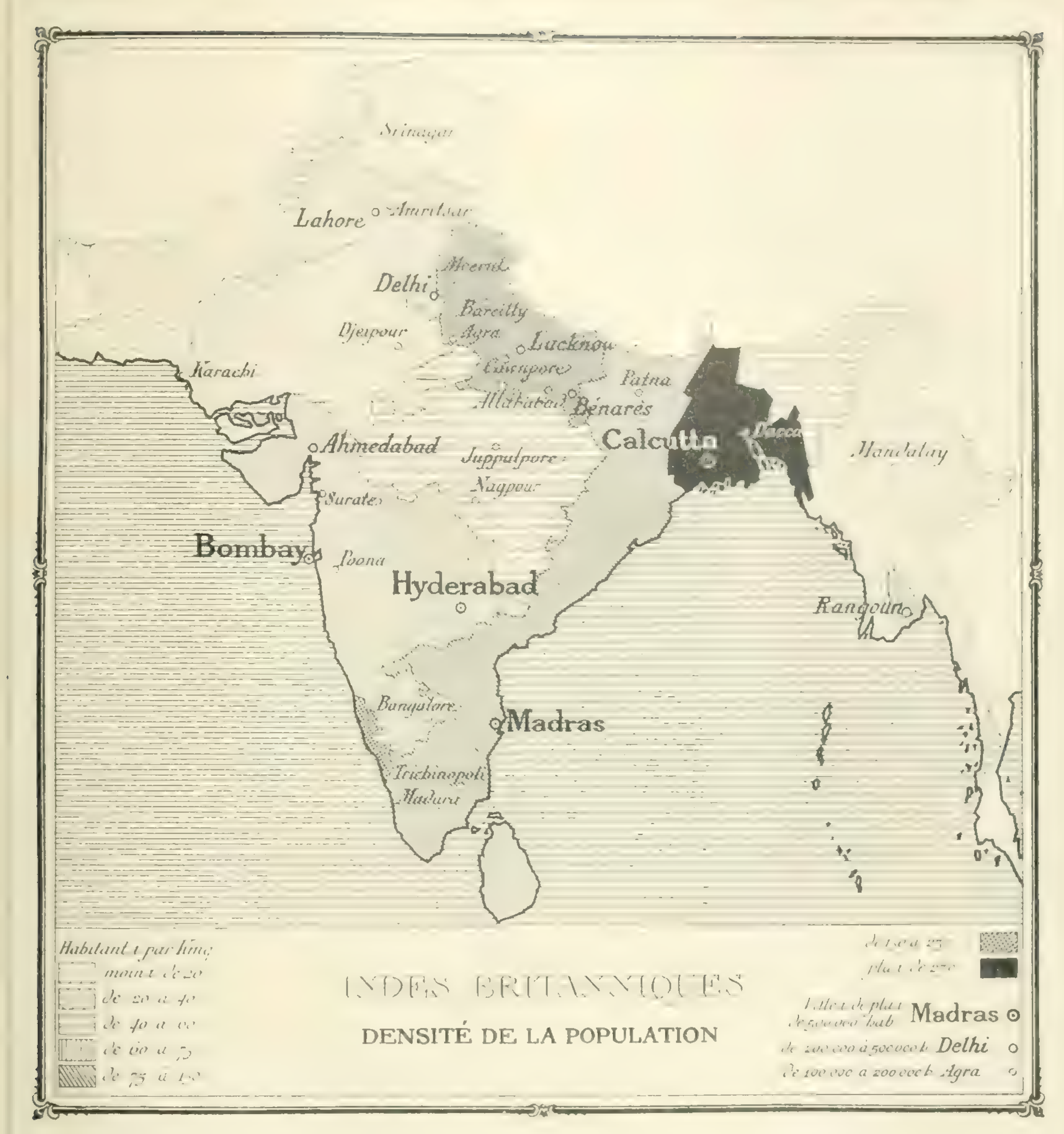
GÉOGRAPHIE HUMAINE

DENSITÉ ET RÉPARTITION DE LA POPULATION. Un vice-roi de l'Inde a pu dire : " L'Empereur de Chine et moi, nous gouvernons la moitié de l'humanité. " Au recensement de 1921, l'Inde — sans le Béloutchistan et Ceylan, mais en y comprenant la Birmanie, — comptait en effet en chiffres ronds 319 000 000 d'habitants, dont 246 000 000 dans les territoires directement administrés par l'Angleterre, et 73 000 000 dans les États indigènes. C'est plus du tiers de la population de l'Asie, et le cinquième de celle du monde.

La répartition de ces multitudes est très inégale. Leur existence est, en effet, subordonnée à la quantité d'eau qui tombe dans les diverses régions de l'Inde, plus encore qu'à la fécondité naturelle du sol. Le maximum est atteint dans le Bengale oriental : plus de 230 habitants au kilomètre carré. Le reste de la vallée du Gange, les côtes deltaïques du Golfe du Bengale, le mince ruban de plaines qui s'allonge au pied des Ghâtes occidentales ont aussi une densité très forte (de 80 à 230). " Sur de grandes étendues, les cabanes forment, parmi les arbres, les canaux et les rizières, comme un village immense et continu où fourmillent les hommes. Le voyageur y trouve le sentiment et parfois l'obsession de la foule comme dans une ville ; pas un instant d'isolement, pas une solitude. " (A Métin.)

L'intérieur de la Péninsule, les zones irriguées du Pendjab, les plaines Birmanes nourrissent de 40 à 80 personnes au kilomètre carré. Enfin, les steppes et les déserts du Pendjab méridional, du pays de Thar, du Sindh, les hautes montagnes himalayennes, les forêts vierges de l'Assam et de la Birmanie ne contiennent qu'un nombre d'hommes insignifiant.

L'augmentation de la population est relativement moins rapide qu'on ne serait tenté de l'admettre quand on songe à la masse formidable des Indiens, à l'ardent désir que possède tout chef de famille de perpétuer sa race, à la malédiction qui frappe toute femme stérile, enfin à la prolificité habituelle aux peuples de civilisation peu développée. Par décade, l'accroissement moyen n'est que de 5 pour 100. Le pourcentage de la natalité (39 pour 1000) est cependant plus élevé qu'en Allemagne ou en Angleterre, et il est le double de la natalité française. Mais la mortalité atteint le chiffre énorme de 38 pour 1000, et la durée moyenne de la vie demeure inférieure à 25 ans (48 en France, 52 au Danemark). De plus, le mariage précoce, l'interdiction au moins morale du remariage des veuves ajoutent leurs effets aux ravages



produits par une alimentation defectueuse, une hygiène déplorable, les famines périodiques, les maladies épidémiques, peste et choléra, qui en sont la naturelle conséquence.

Au recensement de 1911, sur les enfants du sexe féminin ayant moins de cinq ans, 302 000 étaient mariées, et 17 700 déjà veuves; sur les fillettes de cinq à dix ans, 2 500 000 étaient mariées et 22 000 veuves. Quant aux pertes causées par la famine et les maladies épidémiques, les chiffres suivants en attestent l'effroyable grandeur.

De 1895 à 1900, 19 000 000 de personnes sont mortes de faim; les Provinces Centrales perdirent 8 pour 100 de leur population, la Résidence de Bombay 5 pour 100. Dans le même laps de temps, la peste tua 5 000 000 de personnes, et le choléra plus de 1 000 000.

Pierre Loti, qui visita l'Inde à l'époque où sévissait la grande famine de 1900-1901, a décrit, dans son beau livre *L'Inde sans les Anglais*, le poignant, l'affreux tableau de ce qu'est un peuple succombant lentement à la torture de la faim.

Aussi ne saurait-on envisager, de longtemps encore, le danger de la surpopulation. D'abord les terres présentement occupées peuvent, avec des procédés de culture

moins rudimentaires, décupler leur production. De plus, il reste, sans parler des forêts vierges et des jungles marécageuses qui se défricheront peu à peu, plus de 30 000 000 d'hectares (autant que la Grande-Bretagne tout entière) de savanes et de steppes cultivables, qui n'attendent, pour être mises en valeur, que les travaux d'irrigation indispensables.

L'Hindou se déplace peu, les règles de sa caste s'opposant à ce qu'il aille vivre hors de chez lui, en contact direct avec des étrangers. Toutefois, les 12 000 ou 13 000 " coolies " qui, jusqu'à la Grande Guerre, se rendaient chaque année dans certaines colonies anglaises, ont fini par y constituer des groupements importants. A l'île Maurice, on comptait, en 1911, 258 000 Hindous sur un total de 377 000 habitants. Aux Antilles, la Trinité en renferme 140 000 (sur un total de 380 000 habitants), la Jamaïque 20 000. La Guyane Anglaise en a reçu une trentaine de mille, et la Guyane Hollandaise, 20 000 environ Les îles Fidji nourrissent 40 000 Hindous; les Straits Settlements, 95 000. Enfin, le Natal en contient 160 000, et plusieurs milliers de " banyas " hindous s'occupent avec succès d'opérations commerciales dans les ports de l'Afrique orientale (Dar es Salam, Zanzibar, Mombaz, etc.).

Il faut mettre à part les 500 000 coolies Tamouls, venus de la région de Madras, que l'on emploie sur les plantations de Ceylan. Les Tamouls ne sortent pas du domaine hindou et retrouvent à Ceylan leurs compatriotes depuis longtemps fixés dans l'île (Voir plus loin). Il en est de même des 800 000 à 900 000 travailleurs pris dans toute les régions de l'Inde, qui sont engagés sur les plantations de thé de l'Assam.

N. B Depuis 1918, l'émigration des simples manœuvres est interdite. On étudie présentement la création, d'un organisme administratif qui s'occuperait spécialement des questions d'émigration.

LES RACES. Trois faits géographiques ont dominé le cours de l'histoire de l'Inde jusqu'à la fin du xve siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition des premiers Européens : 1° l'isolement du pays entouré de tous côtés par la mer et de hautes montagnes ; 2° la division de l'Inde en deux régions distinctes : le Sud tropical et insulaire, le Nord continental et subtropical, séparées l'une de l'autre par une large ceinture de hauteurs boisées difficiles à franchir, Monts Windhya, Satpoura et Chota Nagpour ; 3° la possibilité d'accéder aux riches plaines alluviales du Nord par la vallée du Kaboul, fenêtre étroite mais accessible en toutes saisons, ouverte sur le monde occidental (A. Smith). C'est l'isolement de l'Inde qui a permis le développement, dans un cadre fermé, d'une civilisation spéciale, d'un type particulier d'humanité, profondément différents de ce que l'on trouve en toute autre région de l'Asie. C'est la division naturelle de l'Inde en deux régions géographiques qui explique la répartition présente des races et des langues. C'est, enfin, surtout par la porte de Kaboul que sont entrés successivement les envahisseurs blancs ou jaunes qui ont si profondément modifié les caractères primitifs des aborigènes.

Que l'Inde ait été habitée depuis la plus lointaine antiquité, c'est ce dont témoignent avec évidence les objets, outils et armes en silex éclaté recueillis sous certaines couches de basaltes du Décan, dont le dépôt remonte au début de l'époque quaternaire et peut-être à la fin des temps tertiaires. Il est non moins vrai que quelques-uns des peuples indiens s'élevèrent de très bonne heure à un niveau de civilisation comparable à celui des Chinois ou des Occidentaux. Bien des siècles avant l'ère chrétienne ils connurent l'emploi du métal, surent domestiquer les animaux, cultiver le riz, tisser des étoffes, eurent une littérature (en langue sanscrite ou tamoule), des doctrines religieuses, des conceptions artistiques et sociales, aussi remarquables par leur originalité que par la variété de leurs manifestations. Mais nous connaissons fort mal le passé de l'Inde, et sur la plupart des questions relatives à l'ethnographie, à l'origine des peuples multiples qui se fixèrent tour à tour dans la Péninsule et s'y mêlèrent à doses inégales, nous sommes le plus souvent réduits aux conjectures.

On admet généralement que l'Inde fut habitée d'abord par des peuples de race noire, les uns de petite taille, à cheveux crépus et à grosses lèvres, les autres de teinte moins foncée, de stature plus élevée, à cheveux lisses ou bouclés. Les premiers seraient encore représentés par les Négritos des îles Andaman (fort semblables aux Négrilles des Philippines ou de Bornéo), les Kotahs et Iroulas des Nilghiris ; les seconds auraient comme descendants directs les Todas des Nilghiris et les Veddas de Ceylan (?).

Les premiers envahisseurs vinrent peut-être de l'Ouest par le Béloutchistan. On leur donne le nom de Dravidiens sans préjuger en rien de leur origine, de leur habitat primitif et de leur race que d'aucuns rattachent aux peuples Mèdes ou Scythes (? ?). Ils se répandirent, dans l'Inde entière, depuis la vallée du Gange jusqu'à Ceylan, et se mélangèrent étroitement aux populations noires. Puis se présentèrent, arrivant du Nord-Ouest, des Aryens blancs, une des branches de la grande famille Indo-Européenne. Ils se fixèrent en nombre dans la région de l'Indus (Pendjab et Radjpoutana) où ils ont conservé leur type le plus pur. Mais, par lentes infiltrations, ils gagnèrent la vallée du Gange, absorbèrent les Dravidiens ou les refoulèrent sur les plateaux du Décan. Enfin, de l'Est et du Nord affluèrent des jaunes : Birmans, Tibétains, Mongols. Ils peuplèrent la Birma-

nie, l'Himalaya central et occidental. Dans le Bas-Bengale, ils se sont métissés avec les Dravidiens et l'on retrouve leur trace dans toute l'Inde orientale par suite d'anciennes relations maritimes entre les rivages opposés du Golfe du Bengale. Si l'on ajoute que l'Inde reçut aussi des Malais, des Arabes, des Afghans, si l'on songe que l'ampleur des plaines, l'uniformité des conditions climatiques, l'isolement même de l'Inde rendaient particulièrement facile, avant l'établissement des castes, l'étroite et réciproque pénétration des divers éléments ethniques, on ne s'étonne plus qu'il n'y ait pas une race indienne, mais un complexe extraordinaire, un prodigieux mélange où tous les types humains sont représentés, parfois dans le cadre restreint d'une même tribu, et où une infinie gradation de teintes, de caractères physiques (taille, forme du nez et des yeux, cheveux, lèvres, etc.) permettent de passer du négrille des îles Andaman au Siamois de Birmanie, du Dravidien du Mysore à l'Aryen du Pendjab, proche parent des Européens.

LES LANGUES. A la diversité des origines correspond la multiplicité des langues. Des peuples de races différentes ont adopté souvent une langue commune, et " vice-versa ". Sans entrer sur ce point dans des détails inutiles, voici les principaux groupes de langues et dialectes usités dans l'Empire :

1° Langages qui n'ont aucune corrélation avec d'autres types linguistiques connus : le Bouroubashi, parlé dans quelques vallées du Karakoroum ; les douze dialectes des îles Andaman ; le Mawken, usité dans l'archipel de Mergui sur la côte Birmane.

2° Langues dravidiennes spéciales à l'Inde : ce sont elles qui dominent dans la Péninsule. Leurs principaux groupes sont le Telougou, parlé de Madras au Bengale par 24 000 000 d'hommes ; le Tamil ou Tamoul (18 000 000 d'hommes de Madras au Cap Comorin) ; le Kanarèse (11 000 000 dans le Mysore) ; le Malayalam (7 000 000, côte de Malabar) ; le Gondi (dans le Gondwana) ; le Toulou, le Kourouk, etc. Les quatre premières sont des langues riches, souples, harmonieuses, qui ont eu une littérature extrêmement développée et fort ancienne.

3° Langues appartenant à des familles linguistiques représentées à la fois dans l'Inde et hors de l'Inde. On les subdivise en trois groupes :

a) Le groupe Austro-Asiatique comprenant les dialectes Mounda (Bengale occidental et Chota Nagpour), le Khasi (montagnes de l'Assam), les dialectes des îles Nicobar, les langues Mon-Khmer (Birmanie orientale) ;

b) Le groupe Indo-Chinois : Tibéto-Birman, parlé par 8 000 000 d'hommes en Birmanie occidentale et centrale ; Siamois-Chinois (plateau et montagnes des Shans, à l'Est de la Salouen ; Tibétain des vallées himalayennes, etc.) ;

c) Le groupe Indo-Aryen, le plus important de tous. Il a comme origine commune le sanscrit dont on connaît l'importance linguistique et littéraire, et l'étroite parenté avec la plupart des langues anciennes ou modernes parlées en Europe. Il est représenté par l'Hindi ou l'Hindoustani que parlent 82 000 000 d'hommes, le Bengali (48 000 000), le Mahratti (20 000 000), le Pandjabi (15 000 000), le Radjastani (14 000 000), le Gondjerati

[illegible] et le Sindhi (4 000 000). Le domaine indo-aryen comprend toute la dépression indo-gangétique et s'étend au Nord-Ouest de la Péninsule, sur la majeure partie de la province de Bombay.

LES RELIGIONS. Si les races et les langues présentent dans l'Inde une infinie diversité, les religions ne sont pas moins variées.

Les formes les plus primitives des croyances surnaturelles : animisme, fétichisme, totémisme, subsistent chez les tribus arriérées du Décan (groupe Mounda), de la Birmanie occidentale, des îles Andaman et Nicobar. Les statistiques anglaises comptent environ 10 000 000 d'animistes.

De l'animisme se dégagea peu à peu, à une époque indéterminée, l'ensemble de conceptions religieuses, morales et sociales qui porte le nom de Brahmanisme ou Hindouïsme. C'est la religion la plus répandue puisqu'elle compte 218 000 000 d'adeptes. Fondée, à l'origine tout au moins, sur la croyance en un Dieu suprême, âme universelle de toutes choses, l'idée de l'immortalité de l'âme, de la métempsycose, le respect formel de la vie animale, la sainteté de la vache, la nécessité du renoncement total pour aboutir au Nirvana, elle n'est vraiment comprise et pratiquée dans sa pureté première que par un très petit nombre de gens cultivés appartenant à la caste des Brahmanes. Les autres, divisés en une multitude de sectes, ont conservé leurs superstitions enfantines ou grossières, leur croyance aveugle au pouvoir des devins et des sorciers.

Vers le VIe siècle de notre ère, le Bouddhisme se détacha du Brahmanisme. Il n'eut dans l'Inde même qu'une durée éphémère. Mais en Birmanie, à Ceylan et dans l'Himalaya, il compte encore 12 000 000 d'adeptes.

L'Islamisme, introduit d'abord par les Arabes puis, à partir du XIIIe siècle, par les conquérants Mogols, est la religion qui domine dans le Nord-Ouest (Pendjab, Aoudh, Sindh, Radjpoutana, Kachmir). Très répandu dans le Bengale, il a des sectateurs dispersés dans l'Inde entière, notamment le Berar, l'Orissa, la province de Bombay, l'État d'Haïderabad, etc. On compte dans l'Inde environ 67 000 000 de musulmans.

Les autres cultes n'ont qu'une très minime importance : 3 000 000 de Sikhs (Pendjab), 1 500 000 Djains (Radjpoutana) ont des croyances assez spéciales mais qui apparaissent, en définitive, comme de simples modalités du brahmanisme. A Bombay, 100 000 Parsis venus de l'Iran ont conservé le culte du feu. Quant au christianisme, il n'a à peu près aucune prise sur les indigènes, et les 3 000 000 de chrétiens, recensés en 1911, ne comprennent guère que les Européens et leurs métis (notamment dans l'enclave portugaise de Goa).

Quelle que soit la secte à laquelle il appartient, l'Hindou demeure le plus religieux de tous les hommes. Chez lui, comme

...z les Anciens et les gens du Moyen Age, la religion a sa part dans tous les actes de l'individu et de la société. Les cérémonies du culte, les pèlerinages, les préoccupations surnaturelles dominent son existence. Partout s'élèvent des sanctuaires, grands ou petits; à chaque pas, une statue sous un arbre, une pierre grossièrement taillée auprès d'une source ou contre un rocher, rappellent que les Dieux sont en tous lieux invisibles et présents et que l'objet en apparence le plus insignifiant peut être possédé de leur esprit. Mais pour le plus grand nombre des fidèles, cette religion n'a plus rien de commun avec les hautes conceptions philosophiques du Brahmanisme primitif. Envahie par les vieilles croyances fétichistes, étouffée sous la complexité des rites et des formules magiques, elle n'apparaît plus guère que comme un paganisme grossier, un amas de superstitions désordonnées, de rites discordants. " Les pratiques, écrit M. A. Métin, sont en tel nombre et si minutieuses qu'elles ont fini par étouffer tout le reste et que la foi leur donne plus d'importance qu'aux Dieux mêmes. " De là l'importance des Brahmanes ou prêtres qui connaissent les formules (mantras) par lesquelles on agit sur les Dieux. De là aussi le rôle considérable des sorciers et exorciseurs, la croyance au miracle, au mauvais œil, aux présages, à l'astrologie, aux jours fastes et néfastes, les ablutions rituelles journalières (l'eau du Gange étant spécialement efficace), le soin que met l'Hindou à se garder de toute souillure, et les nombreuses méthodes de purification dont les Brahmanes conservent le secret. L'Inde n'est pas un pays laïcisé comme les Etats Occidentaux ou même comme la Chine. Elle se trouve encore dans une situation semblable à celle de l'Egypte ou de la Chaldée dix siècles avant l'ère chrétienne : le Brahmane, comme autrefois le prêtre égyptien ou le mage chaldéen, est le vrai roi : " Les Dieux sont nos maîtres, dit un dicton populaire, les Mantras sont maîtres des Dieux, les Brahmanes sont les maîtres des Mantras, donc les Brahmanes sont les maîtres du monde. " Il faut sans cesse avoir présent à l'esprit ce fait capital, si l'on veut essayer de comprendre la mentalité hindoue.

LA VIE SOCIALE. Déjà divisée en compartiments multiples par l'origine diverse de ses habitants, la langue qu'ils parlent, la religion qu'ils professent, l'Inde l'est bien plus encore par l'institution de la caste. C'est elle qui en dernière analyse domine et règle l'existence entière de l'Hindou.

L'origine des castes remonte, dit-on, aux lois de Manou (deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne) qui partageaient la société en quatre classes : les Brahmanes, les guerriers, les marchands et les artisans. Mais chacune de ces classes primitives se fragmenta peu à peu. Aujourd'hui la caste des Brahmanes — la seule qui ait gardé quelque cohésion et conserve son nom initial — comprend, plus de 1 800 subdivisions. On peut, d'après ce chiffre, imaginer ce que doit être, pour l'ensemble de l'Inde, le total des groupements de ce genre !

La caste est une petite société fermée et héréditaire qui a sa morale, ses traditions propres. Les membres de la caste ne peuvent manger que des aliments préparés d'une certaine manière, ne peuvent s'associer aux repas des étrangers à la caste, ne peuvent enfin se marier hors de la caste. Si, volontairement ou non, l'Hindou désobéit aux prescriptions traditionnelles, le conseil de discipline prononce son exclusion. Il devient alors un homme sans caste, ce qui est la pire des infortunes. Il peut, il est vrai, réintégrer sa caste s'il paye une amende proportionnelle à sa fortune et s'il se soumet à des purifications dont la plus efficace consiste à absorber les liquides sortis de la vache : lait, bave, urine et bouse !

Une caste ne se préoccupe jamais des usages de sa voisine. Quand les Radjpoutes tuaient leurs filles nouveau-nées, les autres Hindous ne les approuvaient ni ne les blâmaient; ils disaient simplement : " C'est la tradition de leur caste. " La charité est un devoir à l'intérieur de la caste, mais elle ne saurait être pratiquée en dehors d'elle. Du reste, le malade aime mieux mourir que d'être soigné par un étranger, et l'on a vu, sur les champs de bataille, des Hindous blessés endurer toutes les tortures de la soif plutôt que de boire à la gourde d'un homme qui n'était pas de leur caste.

Il y a naturellement une hiérarchie des castes. La plus élevée, celle dont tout le monde reconnaît la supériorité, est la caste des Brahmanes où se recrutent exclusivement les prêtres. Tous les Brahmanes, du reste, ne sont pas prêtres. Les plus pauvres se louent comme domestiques chez les autres, car un Brahmane ne peut pas être servi par des gens de castes inférieures. Ni la misère, ni certains travaux manuels ne déclassent un homme : ces hautes castes admettent toutes les professions, sauf celles qui font déchoir, qui exposent à certaines souillures mystiques : par exemple le métier de blanchisseur, de barbier, etc. Ces professions, ainsi que toutes les besognes impures, sont abandonnées soit à des castes spéciales, soit aux individus sans caste. Il en est de même du service des Européens, car l'Européen est carnivore, et l'Hindou ressent pour lui la même horreur que nous inspirent les anthropophages.

L'existence des castes et la tyrannie de l'esprit de clan furent désastreuses pour l'Inde. Déjà la religion, même raffinée, n'assignait à l'homme aucun devoir social, n'avait d'autre idéal que le renoncement et considérait le mépris de l'action comme la vertu suprême. Cette conception si contraire au progrès se renforça par l'exclusivisme de la caste, par la division de l'Inde en une multitude de petits groupes qui se méprisent ou s'ignorent. Il n'y eut jamais de nation, de patrie indiennes. L'Hindou n'a pas d'autre patrie que sa caste ; il y entre par la naissance, son plus cher désir est de mourir sans la quitter. Aussi, en dépit du courage individuel et des capacités intellectuelles de ses habitants, l'Inde subit-elle toujours passivement les conquêtes étrangères. Jamais en aucun pays la fameuse maxime romaine, "diviser pour régner", ne fut d'application aussi aisée. Au temps de Dupleix, quelques centaines de Français commandaient 50 000 000 d'Hindous. Jusqu'à nos jours, quelques milliers d'Anglais sont demeurés les maîtres absolus de 315 000 000 d'âmes.



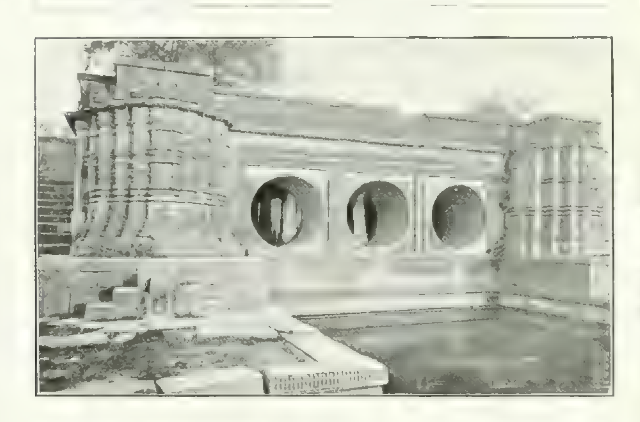
OUDEYPORE : SUR LES TERRASSES DU PALAIS. [illegible] *poutana est une des regions de l'Inde où subsistent, [illegible] les merveilles élevées par les princes d'autrefois. Oudeypore (la Cité de l'Aurore) ne date que du XVIe siècle, elle possède cependant, [illegible] blanc, [illegible] de la Péninsule [illegible] spécimen de l'architecture radjpoute qui sait unir la simplicité des grandes lignes à l'élégance et au fini des détails. Non loin d'Oudeypore, les temples du Mont-Abou [illegible]*



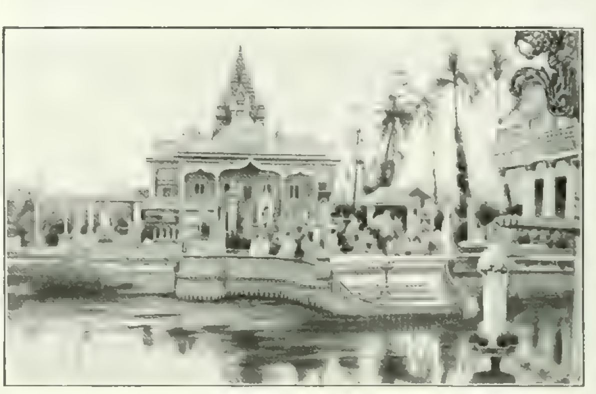
LE PALAIS DE LEH. *Situé à 3 500 mètres d'altitude, dans la haute vallée de l'Indus, Leh capitale de l'Etat du Ladak, est le centre du commerce qui se fait entre le Kachmir et le Tibet occidental. Elle a l'aspect d'une ville tibétaine et son palais-forteresse ressemble aux grands temples de Lhassa.*



LA PLATE-FORME DU GIRNAR. *Le massif du Girnar se trouve dans la presqu'île de Kattyavar. Il porte sur une terrasse voisine du sommet une ville de temples djaïn extrêmement célèbres, et les archéologues y déchiffrèrent d'intéressantes inscriptions gravées sur le roc depuis plus de 2 000 années.*



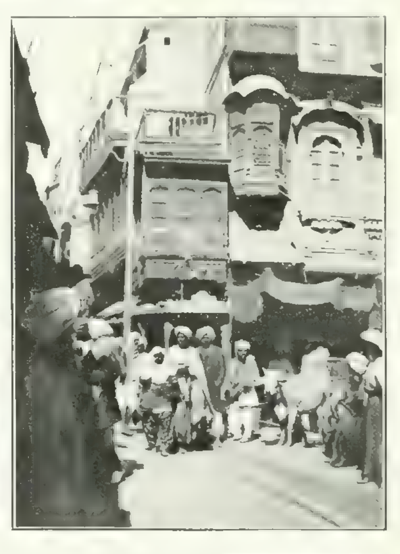
LAC ET BARRAGE DE KANKANJA. *La construction de barrages et de réservoirs destinés à l'irrigation s'est faite de tout temps dans les régions de l'Ind. irrégulièrement arrosées. La photographie montre que les Hindous d'autrefois savaient donner même aux travaux simplement utiles la beauté d'une œuvre d'art.*



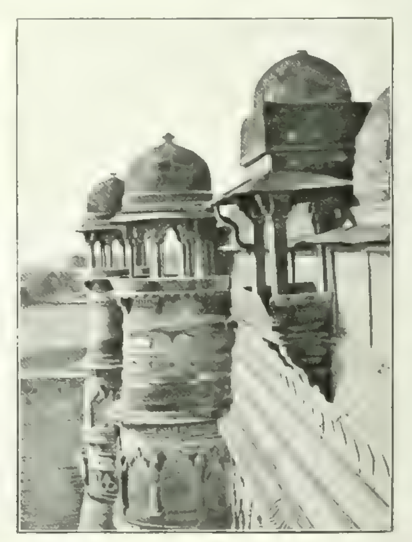
CALCUTTA : UN TEMPLE DJAIN. *Calcutta n'était encore à la fin du XVIIIe siècle qu'un village fort insalubre, où les Anglais établirent un comptoir commercial. Elle rachète sa pauvreté artistique par l'activité de son port et le développement de ses industries au nombre desquelles les filatures de jute tiennent le premier rang.*



[illegible] SRINGHAM [illegible] *XVIII*[illegible] *de Tri-* [illegible] *ments,* [illegible]



LE BAZAR DE LAHORE. *Lahore fut un des lieux de séjour favoris des Empereurs mongols. Ses monuments publics ou privés offrent un harmonieux mélange de traditions persanes et hindoues.*



GWALIOR. *Ce magnifique palais-forteresse couronnant un rocher de grès haut de 100 mètres est la merveille du Radjpoutana où abondent les monuments de ce genre.*

LE GOUVERNEMENT DE L'INDE. La période la plus brillante de l'ancienne histoire de l'Inde fut l'époque mongole entre le XIIIe et la fin du XVIIe siècle. Établis dans la plaine indo-gangétique, autour de Delhi et d'Agra, les Grands Mogols asservirent aussi la majeure partie de la Péninsule. Leur autorité fut longtemps respectée et les temples, les palais qu'ils firent construire en grand nombre sont les témoignages magnifiques de leur richesse, de leur goût, de leur haute civilisation. Après la mort d'Aureng Zeb, le dernier des Grands Empereurs Mogols, rajahs et princes reprirent leur indépendance, mais ce fut pour tomber peu à peu sous le joug des Européens. Nous ne referons point ici l'histoire de la conquête. On sait comment la France dut, au néfaste traité de Paris (1763), renoncer définitivement à toute tentative d'expansion, et comment les Anglais, reprenant à leur compte les procédés de Dupleix, parvinrent entre 1757 et 1860 à mettre la main sur le plus riche domaine colonial qui existe au monde. Ils ont eu soin depuis lors d'en garantir l'intégrité, d'en fortifier les abords en occupant à l'Est la Birmanie, à l'Ouest le Béloutchistan.

L'Inde est sous les ordres d'un Gouverneur ou Vice-Roi. Ses actes sont contrôlés en Angleterre par un " Office de l'Inde " comprenant 15 membres et présidé par un secrétaire d'État. Il a à ses côtés un Conseil de 6 membres, sorte de Cabinet ministériel auquel est adjoint le Général en chef de l'armée ang'o-indienne. Toute une hiérarchie de fonctionnaires civils européens, assistés d'aides indigènes, dirige les multiples services de l'Administration. On leur assure des traitements et des retraites très élevés, mais on les choisit avec grand soin, on exige d'eux un vaste savoir (notamment la connaissance parfaite de la mentalité, des conditions sociales et des dialectes spéciaux à la région qu'ils seront chargés de diriger et où ils s'élèveront de grade en grade *sur place*), beaucoup d'énergie et d'initiative, une somme considérable de travail. Aussi leur nombre peut-il être extrêmement réduit : relativement à son étendue, l'Empire des Indes occupe sept fois moins d'administrateurs civils européens que la colonie française la plus favorisée.

L'Inde est soumise en partie au système d'administration directe, en partie au régime du protectorat. Les " Possessions immédiates " n'ont d'autres chefs que les fonctionnaires anglais. Elles sont réparties en 14 gouvernements : Présidence de Bombay, Présidence de Madras, Bengale, Provinces Unies d'Agra et Aoudh, Pendjab, Birmanie, Bihar et Orissa, Provinces Centrales et Bérar, Assam, Provinces Frontières du Nord-Ouest, Ajmire, Courg, Delhi, Andaman et Nicobar, et comptent environ 249 000 000 d'habitants. Les États Indigènes, tributaires ou protégés, au nombre de 160 (en laissant de côté les plus petits qui ne sont que des seigneuries de villages), sont peuplés de 73 000 000 d'âmes. Le plus important est l'État d'Haïderabad dans le Decan avec 13 500 000 habitants. Le Mysore ou Maïssour en a 6 000 000. Le Radjpoutana (10 500 000 habitants), l'Inde Centrale (10 000 000) sont des groupements de principautés qui varient considérablement d'étendue et de population. Grands ou petits les Etats Indigènes ont leurs souverains ou rajahs auxquels l'Angleterre laisse toutes les apparences du pouvoir, des honneurs pompeux, de l'argent pour leur luxe, mais qu'elle fait surveiller, conseiller et contrôler par des Résidents européens. Loin de trouver en eux des adversaires, elle a su se faire des souverains indigènes des auxiliaires précieux et les meilleurs de ses collaborateurs.

Dans l'Himalaya, les Etats de Népal et de Bhoutan ont conservé leur indépendance à peu près entière.

Depuis la Révolte des Cipayes (1858) jusqu'aux premières années du XXe siècle, la tranquillité la plus absolue régna dans l'Inde. Si quelques troubles éclataient çà et là, ils étaient forcément très localisés, et, par suite de l'institution des castes, des haines religieuses, etc., ils n'affectaient qu'une minime partie de la population. Aussi, la force armée était-elle relativement très peu considérable : 72 000 Européens, 161 000 indigènes. Encore destinait-on ces troupes moins à réprimer des mouvements insurrectionnels qu'à protéger l'Inde contre les ennemis de l'extérieur ou même à participer à des opérations militaires poursuivies hors du territoire de l'Empire.

Toutefois, depuis que bon nombre d'Hindous se sont instruits soit dans l'Inde même, soit dans les Universités anglaises, on a vu naître peu à peu chez cette minorité d'intellectuels des idées nouvelles dont la Grande-Bretagne a su tenir compte. Dès 1905, les " Nationalistes " indiens commencèrent à réclamer d'être " associés au Gouvernement de leur pays afin d'en gérer eux-mêmes les affaires et d'en défendre les intérêts ". Ils s'appuyaient sur les traditions fondamentales du peuple anglais lui-même, et sur l'exemple fourni par les colonies britanniques de " Self-government ". Ils créèrent ainsi une agitation qui, en dépit d'une répression sévère, gagna du terrain et finit par s'étendre, non plus seulement aux Brahmanistes, mais même aux musulmans jusqu'ici considérés comme le plus ferme soutien du Gouvernement anglais.

Au cours de la guerre, le mouvement nationaliste devint d'autant plus intense que la Grande-Bretagne se trouvait à la fois paralysée par les événements d'Europe et contrainte de faire un large appel aux contingents indiens qui se battirent pour elle soit en France et en Macédoine, soit surtout en Syrie et en Mésopotamie. Elle fut donc amenée à prendre en considération les réclamations de

plus en plus pressantes de ses sujets, et n'hésita pas à instaurer, en décembre 1919, un régime nouveau qui doit graduellement faire de l'Inde l'égale des Dominions britanniques. " La Réforme ne touche pas au Gouvernement central qui demeure toujours dans les mains du Vice-Roi et du Parlement Impérial. Mais elle résout dans le sens d'une véritable autonomie le gouvernement des neuf provinces qui possèdent des Assemblées. Un certain nombre de questions demeurent soustraites aux Assemblées provinciales tant qu'elles n'auront pas acquis une pleine expérience des affaires. Mais on leur réserve certains départements où leur compétence et leur contrôle pourront s'exercer. Si l'expérience réussit pour ces attributions limitées, on pourra aboutir au Self-government complet. Ainsi mûrit et s'élabore la solution d'une Inde autonome. " (D'après A. Demangeon.)

LES VILLAGES ET LES VILLES. La grande majorité de la population vit à la campagne dans des villages faits de petites maisons basses, malpropres, aux murs de boue ou de bois, aux toits de feuilles et d'écorce, au mobilier plus que rudimentaire. Même dans les villes, ce type de maison est fort répandu. Il contraste avec la splendeur des monuments anciens : palais entourés de magnifiques jardins, temples, tombeaux. De même, la vie somptueuse des rajahs, leurs cortèges de chevaux de luxe et d'éléphants s'opposent crûment à la misère générale d'un peuple pauvre, insuffisamment nourri. " Vêtements de coton même par le froid, rareté des meubles, grossièreté des ustensiles frapperont n'importe quel touriste. Un habit de rechange, une pièce de toile, un vase de cuivre pour puiser l'eau et faire bouillir le riz ne sont pas à la portée de tous... même en temps ordinaire, l'Indien pauvre ne mange pas toujours à sa faim. L'aspect misérable et souffreteux de la foule donne une impression pénible qu'augmente encore son attitude tantôt morne, tantôt geignarde. Tout inviterait à la tristesse si les regards n'étaient amusés par les nuances multiples des visages, les innombrables variétés des costumes, le crépi clair et les peintures des maisons. L'âme indienne est sombre ; l'Inde brille de toutes les couleurs. " (A. Métin.)

Les Anglais ne se mêlent à la vie indigène que lorsqu'ils y sont contraints par leurs devoirs d'administrateurs. Ils n'habitent jamais dans la cité indigène, mais résident à l'écart, parfois à plusieurs kilomètres, dans des villas confortables, peuplées d'un nombreux personnel domestique, où, leur travail terminé, ils mènent exactement l'existence qu'ils mèneraient en Angleterre. Non seulement la société hindoue ne les intéresse pas, mais ils ne comprennent pas que l'on puisse y prendre quelque intérêt ; des femmes de fonctionnaires, installées dans le pays depuis plusieurs années, se vantent de n'avoir jamais pénétré dans les quartiers indiens ! Aucun indigène, sauf de rarissimes exceptions faites en faveur de quelques maharajahs, n'est admis dans les cercles, les " clubs ", le " monde anglais ".

L'union légitime, ou même le concubinage avec des femmes indigènes, de quelque condition qu'elles soient, est considéré comme une chose si honteuse, qu'un fonctionnaire qui se trouverait dans ce cas serait obligé de donner sa démission. Aussi, le nombre des métis Anglo-Indiens est-il insignifiant. Seuls les Français et les Portugais ont cette spécialité. On sait, du reste, que ce mépris du Britannique pour les " gens de couleur " n'est pas spécial à l'Anglais de l'Inde, mais se retrouve dans toutes les parties du monde peuplées d'Anglo-Saxons. Peut-être d'ailleurs cette façon d'agir a-t-elle sa raison d'être et son bon côté. Dans un pays où 100 000 Anglais (72 000 officiers et hommes de troupe, 28 000 fonctionnaires, planteurs, commerçants et industriels) vivent perdus au milieu de 300 000 000 d'indigènes, il est nécessaire que celui qui commande non seulement évite toute familiarité, mais même n'apparaisse jamais à ses subordonnés que sous la figure d'un maître très distant, un être infiniment supérieur, dont l'isolement même assure le prestige et accroît l'autorité.

Si l'on entre dans les plaines du Nord par la voie historique de Kaboul, on se heurte d'abord aux deux grandes forteresses, pourvues d'importantes garnisons, qui surveillent cette porte de l'Inde : Pechawer (97 000 habitants) et Rawalpindi (86 000 habitants). Dans les hautes vallées himalayennes se cache Srinagar (126 000 habitants), la fraîche et charmante capitale du rajah de Kachmir. Au centre du Pendjab, Amritsar (152 000 habitants) est la métropole et la ville sainte des Sicks ; Lahore (228 000 habitants), où domine l'Islam, rappelle les belles cités arabes par ses balcons de bois sculptés, ses maisons à moucharabiés. Dans les collines des Sivaliks, Murree et surtout Simla, à 2000 mètres d'altitude, comptent parmi les stations sanitaires les plus fréquentées de l'Inde. Simla est même, en été, la résidence officielle du Vice-Roi.

Descend-on la vallée de l'Indus, la steppe apparaît, puis le désert de Thar où, sur les pistes sablonneuses, s'allongent les convois de chameaux. Plus de villes sauf le grand port moderne de Karatchi (151 000 habitants) où se concentrent les blés du Pendjab. Vers l'Est, on gagne d'abord le Radjpoutana, région de sanctuaires, de montagnes, de jungles et de déserts, réduit des plus anciennes dynasties hindoues, pays d'exploits chevaleresques, de batailles, de sièges, d'événements héroïques ou terribles. En nul endroit de l'Inde n'apparaissent en tel nombre les forteresses de grès rouge perchées sur les rocs escarpés, " Crécys et Pierrefonds que les guides ne prennent même pas la peine de mentionner ", les palais abandonnés, les pavillons de marbre semés dans la campagne, les pagodes envahies par la jungle. Bikanir (55 000 habitants), oasis menacée par les sables du désert, Djodhpour, Djaïpour (137 000 habitants), la " belle ville de camaïeu rose " chantée par Pierre Loti, Adjmir

(86 000 habitants), Goualior (89 000 habitants), Oudaï-pour conduisent au Sud-Ouest vers les cités du fertile Goudjerate : Ahmédabad (218 000 habitants), Baroda (100 000 habitants), Surate (114 000 habitants), tandis qu'au Nord-Est on pénètre dans la région vitale de l'Inde, celle qu'arrosent le Gange et ses affluents. Delhi (232 000 habitants), ancienne capitale des Grands Mogols et nouvelle capitale de l'Empire, Agra (185 000 habitants) "la perle de l'Hindoustan" l'emportent encore sur les villes Radjpoutes par la splendeur de leurs monuments. Mirat ou Merut (116 000 habitants), Bareilly (129 000 habitants), Lakno ou Lucknow (259 000 habitants), Kahnpour ou Cawnpore (178 000 habitants), Allahabad (171 000 habitants), ont moins de charme, mais une activité égale. Bénarès (203 000 habitants), la ville sainte des Hindous est justement célèbre par la multitude de ses temples, le spectacle pittoresque de ses " Ghats ", larges escaliers de pierre où se pressent les fidèles occupés aux ablutions rituelles. A Patna (136 000 habitants) commence le Bengale dont Calcutta est la capitale. La ville tire son origine d'un comptoir fondé par la Compagnie Anglaise des Indes Orientales aux rives de l'Hougly, branche occidentale du delta du Gange. Débouché naturel des territoires les plus productifs et les plus peuplés, le comptoir se développa vite lorsqu'il n'eut plus à craindre la concurrence de sa voisine Chandernagor qu'annihila le traité de Paris de 1763. Calcutta comptait 100 000 habitants en 1800, elle en a aujourd'hui 1 222 000 en y comprenant son faubourg d'Hovrah. Le climat en est pénible, et les résidents anglais passent la saison chaude au sanatorium de Dardjiling. Mais le port, bien que d'accès difficile, est profond et sûr ; l'industrie du jute s'est considérablement développée, et si, depuis 1912, Delhi a remplacé Calcutta comme capitale de l'Empire, la prospérité et l'avenir de la ville ne paraissent pas devoir en souffrir.

Dans la Péninsule, Madras (518 000 habitants) est le plus ancien des comptoirs anglais et le seul grand port de la côte orientale. Tutticorin est en relations actives avec Ceylan. A l'Ouest, Trivandroum (63 000 habitants), Cochin, Calicut (78 000 habitants), Mangalore s'échelonnent sur la côte de Malabar, mais ne gardent plus que le souvenir de leur ancienne importance maritime. C'est Bombay (979 000 habitants), en plein essor, qui absorbe tout le trafic de l'Ouest. Bâtie dans une petite île au port vaste et parfaitement abrité, Bombay est non seulement le débouché de la " terre à coton ", mais aussi de toute l'Inde Centrale. Elle a le gros avantage d'être beaucoup plus proche de l'Europe que Madras ou Calcutta. Enfin, les Parsis qui l'habitent au nombre d'une centaine de mille diffèrent grandement des Hindous par leur culture, leur sens des affaires, leur goût du progrès. Pouna (158 000 habitants), dans les Ghâtes, sert de résidence d'été aux planteurs de coton, aux bourgeois, aux commerçants de Bombay. A l'intérieur des plateaux, Djabalpour ou Jubbulpore (100 000 habitants), Nagpour (101 000 habitants), Haiderabad (500 000 habitants), Bangalore (189 000 habitants), Maïssour ou Mysore (71 000 habitants), Trichinopoly (123 000 habitants) et Madoura (134 000 habitants) sont les agglomérations les plus notables.

En Birmanie, Rangoun (203 000 habitants) a fait de tels progrès qu'elle se classe aujourd'hui au quatrième rang des ports indiens après Calcutta, Bombay et Karatchi. Moulmeïn (57 000 habitants) est, comme Rangoun, grand exportateur de riz. A l'intérieur se succèdent, dans la vallée de l'Iraouaddy, Bassein, Prome et les anciennes capitales, Pagan, Ava, Amarapoura, Mandalay, etc., si riches en sanctuaires d'autrefois que, dans la seule Pagan, on en compte plus d'un millier. A l'extrême-Nord, Bhamo est le terminus de la navigation de l'Iraouaddy et le point de départ d'une route de caravanes, longue et difficile, mais très anciennement suivie qui mène à la Chine du Sud.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

L'Agriculture

L'Inde est un pays essentiellement agricole. En 1920, 224 000 000 d'Indiens vivaient exclusivement d'occupations agricoles et pastorales. Le reste se partageait entre les diverses professions industrielles (35 000 000) et commerciales (17 000 000), les transports (5 000 000), les arts libéraux, religion, médecine, instruction (5 600 000), le service domestique (4 500 000), etc. La population urbaine elle-même comprend nombre d'agriculteurs ou de maraîchers. A côté des quartiers des bazars agglomérés en ruelles étroites, les plus grandes villes de l'Inde et Calcutta même comprennent des champ, de vergers, des mares, des jardins avec un assez nombreux bétail. La limite est généralement indécise entre la ville et la campagne.

Le régime agricole est partout celui de la petite culture. Ne font guère exception que les grandes plantations dirigées par des Européens. La moyenne des fermes n'est que de 5 acres, soit environ 2 hectares, et la majeure partie des Indiens sont propriétaires de leur terre.

L'IRRIGATION. ⁂ Le mode de culture est généralement très primitif. L'Hindou a très peu d'outils agricoles ; sa charrue est en bois; les fumures manquent, car on utilise la bouse de vache comme combustible. Aussi le rendement moyen des terres apparaît-il comme fort médiocre.

De plus, et surtout, la valeur et l'abondance de la récolte dépendent directement de la quantité d'eau dont on peut disposer. Or les pluies sont uniquement apportées par les vents de mousson qui partagent l'année en deux saisons, l'une humide, l'autre absolument sèche. Dans les régions où la mousson donne, pendant la saison pluvieuse, plus de 1 m. 50 d'eau, cela suffit pour assurer, sans arrosage artificiel, l'humidité du sol, la pérennité des sources et des puits durant l'année entière, et même la possibilité d'une double récolte : récolte d'automne ou "kharif", récolte de printemps ou "rabi". C'est le cas du Bengale, de l'Assam, de la Birmanie, des Ghâtes occidentales.

Mais, dans le reste de l'Inde, ou bien il pleut trop peu pour qu'une seule récolte même soit possible sans arrosage artificiel (Pendjab, Sindh, une partie du Radpoutana) ou bien il pleut juste assez pour assurer cette unique récolte, *à condition que la mousson soit normale*. Les chutes de pluie commencent-elles trop tard, ou cessent-elles trop tôt, les averses donnent-elles quelques centimètres d'eau de moins qu'on ne l'attendait, voici la récolte compromise ou même totalement perdue. Une pareille déficience se produit-elle deux ou trois ans de suite, c'est la famine et ses affreuses conséquences.

De là l'importance primordiale de travaux d'irrigation. Il s'agit de se procurer d'une façon ou d'une autre les réserves d'eau capables de suppléer au manque complet des pluies ou à leur pernicieuse irrégularité. Trois système sont usités : canaux dérivés des rivières, puits, réservoirs naturels ou artificiels appelés "tanks". Leur emploi simultané remonte aux plus anciennes périodes de l'histoire de l'Inde, mais leur développement systématique et leur multiplication sont l'œuvre propre du Gouvernement anglais.

On compte aujourd'hui 22 000 000 d'hectares de terres irriguées (ce qui équivaut aux quatre cinquièmes de la surface totale de la Grande-Bretagne) ; 39 pour 100 le sont au moyen de canaux de dérivation branchés sur le Gange, l'Indus et leurs affluents, ainsi qu'aux points où le Cavery, la Krichna, le Godavery et le Mahanaddy débouchent sur leurs deltas. On peut se faire une idée de leur importance en songeant qu'à eux seuls les deux réseaux du Pendjab atteignent 14500 kilomètres de longueur et desservent 2 500 000 hectares, soit 37 pour 100 de la surface mise en culture dans cette province. Dans le Sindh, 88 pour 100 des terres se travaillent grâce à l'irrigation. Dans la région du Gange moyen et de la Djoumna, 2 000 000 d'hectares, qui souffrirent autrefois d'épouvantables famines, se trouvent désormais à l'abri du fléau.

Les puits, souvent très profonds, atteignent les nappes aquifères cachées sous les sédiments perméables de la superficie. On les utilise pour irriguer près de 8 000 000 d'hectares, soit dans la vallée moyenne du Gange, soit sur les plateaux du Décan.

Enfin, les "tanks" (5 000 000 d'hectares) ne sont guère employés que sur les plateaux de la Péninsule.

Le Gouvernement de l'Inde ne cesse d'augmenter les travaux de ce genre, qui, du reste, sont non seulement indispensables comme mesure de protection contre la famine, mais encore donnent au Trésor d'appréciables profits par les droits d'usage ou la vente des terres irriguées. Un vaste programme élaboré en 1914, qui prévoyait une dépense totale de 800 000 000 de francs, est en voie de réalisation. Il comporte notamment l'extension des terres irriguées du Pendjab et du Sindh où l'on fixe peu à peu des familles de paysans venues des régions surpeuplées, et la création de puissants barrages sur le haut Cavery et la haute Krichna.

LES PRINCIPALES RÉCOLTES. ⁂ Les cultures alimentaires tiennent naturellement la première place.

Le riz d'abord ne couvre pas moins de 30 700 000 hectares. On ne le cultive pas partout, mais là où il réussit, il est à peu près la seule céréale récoltée. Son domaine préféré est le Bengale, la Birmanie, les deltas de la côte orientale. La récolte moyenne dépasse 30 000 000 de tonnes.

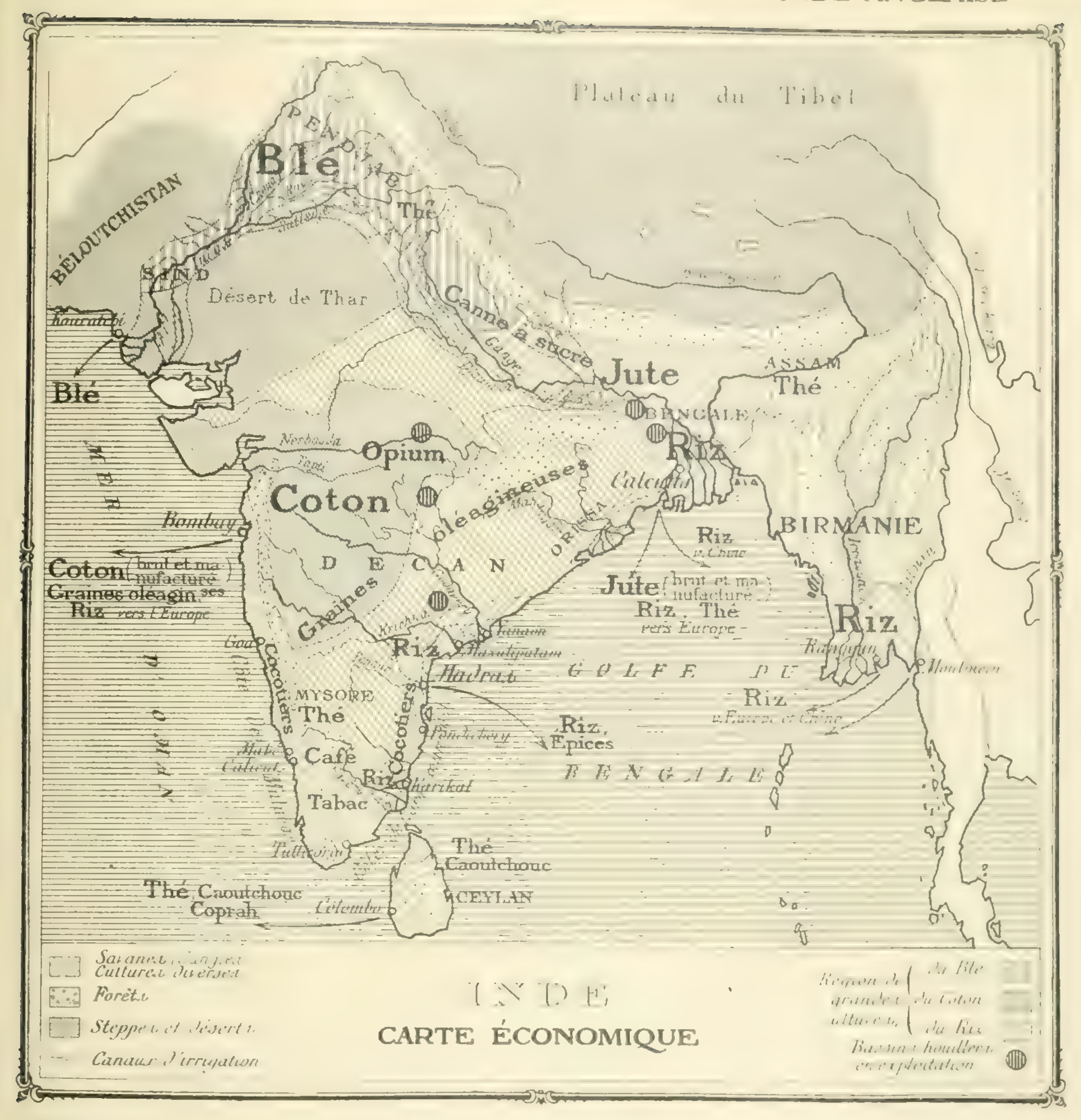
Le blé (12 000 000 d'hectares, 10 000 000 de tonnes), presque inconnu dans le Sud et les deltas trop humides, réussit à merveille dans certaines régions des Provinces Centrales et de la Terre-Noire, mais surtout dans les "Doabs" (zones comprises entre deux rivières) irriguées du Pendjab et des Provinces Unies.

Le millet (16 000 000 d'hectares) est la principale nourriture des gens du peuple trop pauvres pour acheter du riz, denrée relativement chère. On le cultive un peu partout ainsi que l'orge et le maïs.

Les graines et les plantes oléagineuses : graines de lin, sésame, moutarde, arachides, ricin, etc., sont aussi très répandues (6 000 000 d'hectares). Les indigènes font une énorme consommation d'huile et l'exportation de ces graines se classe par ordre d'importance aussitôt après celle du riz.

Les légumes : pois chiches, lentilles, haricots, etc., complètent le maigre menu de l'Hindou, strictement végétarien.

La canne à sucre (1 120 000 hectares) est localisée à peu près exclusivement dans les Provinces Unies d'Agra et d'Aoudh, puis dans le Bengale et le Pendjab. On estime que la production de l'Inde représente à elle seule le tiers de la récolte mondiale ; mais la canne



est traitée d'une façon très primitive et la demande de sucre est si grande qu'il faut en importer de grosses quantités (surtout de Java).

L'arbre à thé croît à l'état sauvage dans les forêts de l'Assam. Sa culture (266 000 hectares) a fait de considérables progrès soit en Assam, soit dans les collines et les vallées subhimalayennes. Elle se développe aussi dans les Ghâtes méridionales.

Les plantations de café, d'indigo, d'épices, qui firent autrefois la fortune de la Compagnie des Indes, n'ont plus qu'une assez petite valeur. On les trouve dans tout le Sud et le Sud-Ouest (Mysore, Travancore, Nilghiri). Le pavot à opium a considérablement perdu lui aussi de son importance ancienne, depuis que la Chine, unique client de l'Inde, interdit l'importation de la funeste drogue. Il est appelé à disparaître à peu près complètement.

Par contre, deux plantes textiles, le coton et le jute, jouent un rôle de plus en plus grand dans la vie économique de l'Inde.

Le cotonnier (5 000 000 d'hectares en 1900, 9600000 en 1919) trouve un terrain de choix dans le " régur ", ces basaltes et ces trapps décomposés qui couvrent de leurs noires étendues tout le Nord-Ouest de

la Péninsule : Bérar, province de Bombay, Goudjerate, presqu'île de Kathiavar, plateau de Malva. Il se substitue peu à peu aux champs de pavots. Le jute, à peu près inconnu il y a soixante ans, se cultive sur 1300000 hectares dans la province du Bengale. Nous verrons plus loin la place que tiennent coton et jute dans l'industrie et le commerce du pays.

Il faut ajouter à cette énumération le tabac cultivé surtout dans le Bengale du Nord, la Birmanie, la province de Madras; le mûrier dans l'Assam et le Bengale, le cocotier abondant sur tout le littoral, l'aréquier dont la noix, entourée de feuilles de bétel et trempée de chaux vive, est mastiquée par des millions d'indigènes ; un grand nombre de légumes et de racines, appoint apprécié quand la récolte est déficitaire, et tous les fruits des tropiques, notamment les bananes, les mangues et les oranges.

L'élevage est loin de présenter l'importance qu'il pourrait avoir. La majeure partie des Hindous et beaucoup de musulmans s'abstiennent strictement de viande. Ils n'utilisent les bêtes à cornes, buffles, bœufs, vaches que comme animaux de trait ou bien pour leur lait et leur beurre dont on fait grand usage. De plus, on n'apporte aucun soin à la reproduction, à l'entretien, à la nourriture du bétail qui est généralement maigre, chétif, souffreteux.

Si l'on ne tient compte cependant que du nombre de têtes, l'Inde se classe, avec 118 000 000 de bœufs et 28500000 buffles (en 1920), de beaucoup au premier rang de tous les pays du monde.

On dénombrait enfin, en 1920, 22 000 000 de moutons, 24 000 000 de chèvres, 1 700 000 chevaux et poneys, autant d'ânes ou mulets, et 445 000 chameaux (régions sèches du Nord-Ouest).

L'Industrie

L'industrie indigène, de date fort ancienne, est exercée par les artisans qui ont leur place à la base des castes hindoues. Elle va du travailleur isolé et du métier familial jusqu'à la manufacture où la production à la main se fait en grand sous la direction de patrons appartenant aux castes marchandes. Elle comprend d'abord la fabrication des objets d'usage courant indispensables à l'indigène : étoffes de coton, de laine, de soie, bracelets, colliers, bijoux grossiers, poteries communes, outils, instruments, ustensiles en bois, en cuivre, en fer, nattes, tapis, corbeilles, moulins pour l'huile, le blé, le riz, etc. Disséminée dans l'Inde entière, cette forme d'industrie occupe les neuf dixièmes des 35 000 000 d'individus classés par les statistiques sous la rubrique : " ouvriers industriels. "

Les industries d'art se groupent, au contraire, généralement dans les villes qui ont chacune leur spécialité. Leurs produits eurent autrefois une célébrité justifiée : cuivres ciselés de Bénarès, broderies d'or et d'argent sur soie à Delhi, Agra, Patna; soie sur mousseline à Dacca, or sur velours à Aurengabad, poteries de Bikanir, sculptures sur bois du Kachmir et d'Ahmédabad, incrustations de nacre et d'ivoire à Bombay, cotonnades fines (calicots tirant leur nom de la ville de Calicut, indiennes, madras), châles du Kachmir et d'Amritsar, bijouterie en filigrane des capitales mongoles, etc.

[illegible] vieilles industries sont en pleine décadence. Les ouvriers, souvent très habiles, n'ont aucune initiative, peu d'imagination; ils reproduisent éternellement le même modèle suivant des traditions héréditaires que nul ne songe à modifier. De plus, les artisans, même les plus ingénieux, sont tenus en mépris par les castes supérieures. On ne trouve au-dessous d'eux que les gens sans caste qui font les métiers les plus discrédités : coolies, portefaix, domestiques des Européens. Enfin, les Anglais n'aiment pas l'art indigène et ne font rien pour l'encourager. Ils se logent, se meublent à l'anglaise, n'admettant dans leurs " bungalows " que des objets anglais. A leur exemple, les Indiens riches, les rajahs et les notables, commencent à se fournir en Europe et privent ainsi les industries d'art de leur meilleure clientèle. Si certains industriels mettent à profit l'extrême bon marché de la main-d'œuvre indigène, sa docilité et son habileté manuelle, c'est presque uniquement pour lui faire reproduire des modèles européens : services de table, broderies, bijoux, tapis, tombes gothiques et autels romans !

Mais une nouvelle forme d'industrie a fait son apparition et se développe vite : c'est l'usine à vapeur outillée et organisée à l'européenne. Elle ne pouvait pas ne pas naître dans un pays où la main-d'œuvre surabonde, où le travailleur manuel se contente de salaires infimes, où la matière première se trouve sur place en énorme quantité, où la houille même ne manque pas, puisque les mines du Bengale occidental, du Pendjab, des Provinces Centrales et de l'Assam ont donné, en 1918, 20 000 000 de tonnes de charbon. Usines et fabriques s'élèvent peu à peu dans les grands centres; les hautes cheminées s'érigent à côté de pagodes vénérables, et leurs fumées deviennent incommodes au point que Calcutta dut édicter à leur sujet un règlement spécial : " The Smoke Nuisance Act."

Les filatures et les tissages de coton et de jute tiennent de beaucoup le premier rang.

Bombay, débouché des régions de régur ou " terre à coton ", compte à elle seule 83 usines où l'on traite le coton ; la Présidence de Bombay en a 162, c'est-à-dire 75 pour 100 de l'Inde entière. Le reste se trouve à Madras, à Delhi et au Bengale. Les 235 usines qui marchaient en 1919 employaient 267 000 ouvriers.

Le tissage du jute est la spécialité du Bengale. Soixante-seize usines (surtout à Calcutta) employaient 275 000 ouvriers fabriquant des toiles solides pour sacs et étoffes d'ameublement. Papeteries, décortiqueries, moulins à farine, distilleries, indigoteries, brasseries, raffineries de sucre et de pétrole, fabriques de glaces, filatures et tissages de laine (Pendjab), de soie (Bengale), font peu à peu leur apparition.

Le minerai de fer, très abondant et d'excellente qualité, permit autrefois aux forgerons et armuriers Hindous de fabriquer des aciers égaux en valeur aux plus beaux produits de l'industrie moderne. Longtemps négligée, à dessein sans doute, par les Anglais, peu soucieux de créer une concurrence dangereuse aux produits de la métropole, cette industrie renaît, notamment à Bombay. Elle est favorisée par la présence du manganèse dont on a extrait, en 1918, 518 000 tonnes valant £ 1 500 000. Pendant la guerre, une partie des munitions consommées en Mésopotamie et en Palestine étaient de provenance hindoue, et le Japon, l'Australie même font appel déjà aux aciers de l'Inde.

Enfin, les sables ou quartz aurifères du Mysore donnent annuellement pour 55 000 000 à 60 000 000 de francs du précieux métal ; le pétrole de Birmanie et de l'Assam, en progression rapide, a passé de 330 000 tonnes en 1903 à 1 100 000 en 1918 valant £ 1 000 000. La Birmanie fournit un peu de cuivre, du plomb, de l'étain, du zinc. Les carrières de mica emploient 16 000 personnes dans le Bihar et la province de Madras. Quant aux pierres précieuses : rubis, saphirs, grenats, émeraudes, diamants, autrefois si célèbres, elles n'ont plus qu'une très minime importance dans le total de la production indienne.

Certes, l'Inde demeure encore tributaire de l'étranger pour la majeure partie des objets fabriqués dont elle a besoin (voir plus loin le tableau des importations). Mais, comme tant d'autres pays neufs, elle cherche à se soustraire à une telle servitude. Déjà ses filatures de jute ont permis de vendre en 1920 des toiles et des sacs pour une valeur de 500 000 000 de roupies (la roupie vaut au pair, 2 fr. 40), rude concurrence pour les usines similaires d'Aberdeen et de Dundee. Les tissages de coton, soit à main, soit à vapeur absorbent la moitié de la matière première locale. L'Inde achète encore, il est vrai, pour 590 000 000 de roupies de cotonnades étrangères, mais elle vend pour 274 000 000 de filés et il n'est pas impossible que la multiplication des usines et du personnel technique indigène ne lui permette un jour de réduire dans de considérables proportions le lourd tribut payé aux manufacturiers anglais. Elle pourra de la même façon diminuer ou supprimer ses achats de sucre raffiné, de lainages, de soieries, de savons, de fers et d'aciers, etc. Les riches indigènes, les souverains hindous ou musulmans, longtemps réfractaires aux innovations étrangères, s'intéressent aux entreprises industrielles. Ils favorisent leur création et consacrent à leur mise en train une partie des capitaux énormes qui dormaient dans leurs coffres. Les Parsis détiennent aujourd'hui la plus grande partie des usines et le commerce du coton dans la Présidence de Bombay. Dans le Pendjab, dans les provinces du Nord-Ouest, des " banyas " (caste de commerçants) montent des moulins à vapeur, des raffineries de sucre, prennent de grosses parts dans les nouvelles manufactures de Delhi et de Lahore. C'est l'aurore d'une transformation économique qui fera passer l'Inde du stade purement agricole au stade industriel, et cette transformation n'est pas sans inquiéter sérieusement les " lords du coton " et autres industriels de Grande-Bretagne menacés de voir se fermer, dans un délai plus ou moins bref, le marché assuré qu'ils avaient dans l'Inde.

Le Commerce et les Voies de communication.

L'Inde ne compte pas moins de 55 000 kilomètres de chemins de fer. C'est le réseau le plus étendu et relativement le plus dense du monde après celui des États-Unis et des pays européens.

Il est à peu près achevé dans ses grandes lignes et dessert toutes les villes principales. Il ne reste qu'à multiplier les voies secondaires et à raccorder le système indien avec les réseaux étrangers : ligne Calcutta-Rangoun-Singapour ; ligne de Bhamo (Birmanie) au Yunnan chinois ; ligne Pechawer-Kaboul-Turkestan russe ; ligne Chikarpour-Kandahar-Téhéran ; ligne Karatchi-Bagdad par le Sud de la Perse.

1 000 000 de kilomètres de routes empierrées, 250 000 kilomètres de routes " surveillées ", sans compter la multitude des pistes poussiéreuses accessibles aux chariots indigènes, s'ajoutent aux voies ferrées. La navigation à vapeur utilise l'Iraouaddy sur 1 300 kilomètres et le Brahmapoutra sur 800. Enfin, le Gange, l'Indus, leurs affluents, les canaux qui en dérivent portent une nombreuse flottille de barques et de radeaux. Plus encore qu'en toute autre région, le problème des voies de communication est une question vitale pour l'Inde. Le moyen le plus efficace de pallier, dans la mesure du possible, aux ravages de famines toujours localisées, n'est-il pas en effet de multiplier et d'accélérer les relations entre les diverses régions ? Ainsi les plus favorisées viennent en aide à celles qui souffrent, et l'on a pu déjà, à maintes reprises, préserver de la misère, de la faim, de la mort, des millions d'individus.

Au commerce intérieur, si multiple qu'il est impossible d'en apprécier l'exacte valeur, se juxtapose le commerce extérieur.

Il atteignait, en 1903, 2 210 000 000 de roupies (la roupie vaut, au pair, 2 fr. 40) ; en 1907, 3 618 000 000 : en 1913-14, 4 907 000 000 (soit 11 776 000 000 de francs), classant ainsi l'Inde après l'Angleterre, les États-Unis l'Allemagne, la France et la Hollande, au sixième rang des nations commerçantes du monde. Pendant la Guerre, ce progrès s'est encore accentué, et, de juin 1919 à juin 1920, l'Inde acheta pour 2 079 000 000 de roupies, vendit

TABLEAU DU COMMERCE DE L'INDE

Principales marchandises	Année 1913-1914	Année 1919-1920
	Valeur en roupies. (1 roupie = 2 fr. 40, au pair)	
Importations		
Cotonnades	662 000 000	591 000 000
Objets en métal	261 000 000	270 000 000
Sucre raffiné	149 000 000	229 000 000
Matériel de chemins de fer	100 000 000	45 000 000
Machines	77 000 000	90 000 000
Huiles et pétroles	44 000 000	94 000 000
Soieries...	43 000 000	77 000 000
Lainages	38 000 000	16 000 000
Charbon		
Verrerie		
Produits chimiques		
etc.		
Total	1 832 000 000 roup. (4 492 000 000 fr.)	2 079 000 000
Exportations		
Coton brut	410 000 000	586 000 000
Cotonnades et filés de coton	1 200 000	274 000 000
Jute brut	308 000 000	246 000 000
Jute manufacturé	283 000 000	500 000 000
Riz	266 000 000	104 000 000
Graines oléagineuses	256 000 000	262 000 000
Peaux et cuirs	159 000 000	359 000 000
Thé	149 000 000	206 000 000
Blé et farine	143 000 000	17 000 000
Opium	34 000 000	19 000 000
Laine brute	25 000 000	49 000 000
Laque	20 000 000	73 000 000
Café	15 000 000	17 000 000
Bois	11 000 000	15 000 000
Épices	9 000 000	16 000 000
etc.		
Total	2 442 000 000 roup. (5 875 000 000 fr.)	3 090 000 000

pour 3 090 000 000 — au total 5 169 000 000 de roupies qui, au cours moyen du change cette année-là, valaient beaucoup plus de 20 000 000 000 de francs.

Nota. Il importe de remarquer :

1° Que les exportations continuent d'être très supérieures aux importations ;

PRINCIPAUX CLIENTS DE L'INDE

	Année 1913-1914 roupies.	Année 1919-1920 roupies.
Importations venant de		
Grande-Bretagne	1 175 000 000	1 949 000 000
Allemagne	126 000 000	432 000
Java	107 000 000	215 000 000
États-Unis	48 000 000	252 000 000
Japon	47 000 000	191 000 000
Autriche-Hongrie	43 000 000	1 200 000
Belgique	42 000 000	7 000 000
France	27 000 000	18 000 000
Chine	26 000 000	65 000 000
etc.		
Exportations allant à		
Grande-Bretagne	573 000 000	992 000 000
Allemagne	263 000 000	13 000 000
Japon	226 000 000	462 000 000
États-Unis	217 000 000	486 000 000
France	177 000 000	157 000 000
Chine	133 000 000	195 000 000
Autriche-Hongrie	99 000 000	3 000 000
Italie	78 000 000	77 000 000
Amérique du Sud	47 000 000	86 000 000
Australie	41 000 000	34 000 000
etc.		

2° Que les achats de l'Inde, entre 1913 et 1920, ont augmenté proportionnellement beaucoup moins que les ventes ;

3° Que la vente des cotonnades et filés de coton sortis des manufactures indiennes a passé du chiffre insignifiant de 1 200 000 roupies, au chiffre considérable de 274 000 000 de roupies. Dans le même temps, la valeur des objets en jute manufacturé a presque doublé. Par contre, les exportations de coton brut n'ont augmenté que d'un cinquième ; celle de jute brut ont diminué de près d'un tiers. Tout cela confirme pleinement ce que nous disons plus haut sur le progrès de la grande industrie indienne ;

4° Parmi les clients de l'Inde, l'Angleterre tient toujours le premier rang. Cependant, si ses ventes dans l'Inde ont presque doublé entre 1913 et 1920, ses achats ont légèrement diminué. Par contre, les Etats-Unis, le Japon ont sextuplé ou quintuplé le chiffre de leurs exportations, et doublé le chiffre de leurs achats. Java, la Chine, l'Amérique du Sud même ont fait de grands progrès. Ainsi l'Inde paraît de plus en plus attirée dans l'orbite des puissances extrêmes-orientales et voisines du Pacifique, autre confirmation de ces déplacements de courants économiques que nous indiquâmes déjà comme l'un des résultats les plus frappants de la Grande Guerre.

CONCLUSION

La domination anglaise fut pour l'Inde un incontestable bienfait. A défaut d'unité morale, les Britanniques ont donné aux peuples de leur Empire l'unité politique que ces peuples n'avaient jamais eue. Ils ont multiplié les travaux utiles (canaux d'irrigation, voies ferrées, routes), paré, dans la mesure du possible, aux ravages des famines et des maladies épidémiques, créé toute une série de services spéciaux destinés à améliorer le rendement des terres, à fertiliser les sols en friche, à perfectionner les procédés de culture. Les plantations de thé et de café sont exclusivement leur œuvre ; il en est de même de la grande industrie et des exploitations minières. Certes, ce faisant ils songent d'abord et surtout à leur intérêt propre, ce qui est fort naturel. L'Inde est à la fois l'un des principaux fournisseurs et l'un des meilleurs clients de la Grande-Bretagne. Les capitaux anglais engagés dans les entreprises indiennes ne rapportent pas seulement aux actionnaires des dividendes élevés, mais font retour à la métropole sous forme d'achats de produits fabriqués. La prospérité de l'Inde apparaît donc comme l'un des facteurs essentiels de la prospérité même de l'Angleterre. Mais, en travaillant pour eux, ils ont aussi travaillé pour le mieux-être de leurs sujets.

Par la création de nombreuses écoles et d'universités



LE TADJ-MAHAL *est le plus célèbre et [illegible] dans l'Inde, au temps des Grands Mogols. C'est un [illegible] élever pour sa femme aux portes de la ville d'Agra. Il n'a rien qui puisse rappeler les conceptions architecturales propres à l'art [illegible] dans un rectangle [illegible] Entièrement construit de grès rose et de marbre blanc, le Tadj Mahal resplendit d'au-[illegible]* Cl. G. Courtellemont



LES RUINES D'AMARAPOURA. *Nombreuses furent les capitales successives que les Birmans créèrent ou abandonnèrent tour à tour suivant les caprices de leurs rois. Ainsi, au grand coude que décrit l'Iraouaddy près de son confluent avec le Kyendouen s'élevèrent quatre cités : Ava, Sagain, Amarapoura et Mandalay. Les trois premières ne sont plus que ruines. Les maisons ont disparu. Seuls subsistent les restes fort nombreux des temples et édicules religieux. La population se concentre aujourd'hui à Mandalay, fondée en 1857, lorsque Amarapoura fut abandonnée après soixante-quinze ans d'existence.*



LE JARDIN DE PERADENYA A KANDY. *Ce jardin botanique n'est pas seulement célèbre par la splendeur de sa végétation et de ses paysages, mais aussi par les recherches extrêmement utiles que l'on y poursuit sur les plantes cultivées en pays tropicaux : thé, café, caoutchouc, canne à sucre, etc.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.



SRINAGAR *est la charmante capitale de l'Etat de Kachmir, merveilleuse oasis de montagne, nichée au cœur de l'Himalaya. Elle a grandi sur les deux rives du Djilham que franchissent de curieux ponts de bois. Temples et palais y sont fort nombreux et l'on y tisse toujours des châles précieux.* Cl. JADU KISSEN.



LA CUEILLETTE DU THÉ. *L'arbre à thé est peut-être originaire de la vallée [illegible] ... sur les collines du bas Himalaya dans [illegible] ... des feuilles qui se prolonge pendant plusieurs [illegible] ... et peu coûteuse.*



PREPARATION DES ARBRES A CAOUTCHOUC. *Les Anglais ont multiplié, surtout à Ceylan, les arbres à caoutchouc. Aussi le caoutchouc de plantation fait-il aujourd'hui une concurrence insoutenable au caoutchouc de cueillette récolté dans les forêts soudanaises ou américaines.* Cl. CHUSSEAU-FLAVIENS.

ils se sont même efforcés de les instruire ; ils envoient les plus intelligents d'entre eux s'initier, en Angleterre, à la civilisation européenne ; surtout ils prêchent d'exemple, et les hautes qualités de leurs représentants peuvent servir de modèle aux "natifs". La mentalité hindoue est encore évidemment bien trop éloignée de la nôtre pour qu'on puisse seulement entrevoir sa complète transformation. On ne compte pas plus de 1 500 000 indigènes sachant l'anglais peu ou prou, et ceux-là même qui ont reçu une instruction complète, qui deviennent de bons fonctionnaires, des ingénieurs habiles, des médecins, des officiers de valeur, ne "dépouillent point le vieil homme". Ils demeurent, dans l'intérieur de leur conscience, dans les multiples pratiques de la vie quotidienne, passionnément, instinctivement attachés aux conceptions ancestrales. Cependant, une lente évolution apparaît çà et là. Bien que les Anglais n'aient point touché à l'organisation des castes, les relations entre Hindous et Anglais, de même que les relations entre individus de castes différentes sont devenues forcément plus fréquentes par suite de la collaboration des indigènes aux services publics, du développement des voies de communication et du commerce. " La rigueur des anciennes prescriptions s'est relâchée, du moins pour ceux qui veulent s'enrichir ou avancer dans l'administration ; un brahmane négociant ou fonctionnaire ne peut pas maintenir dans les endroits publics la distance que l'ancienne règle exige entre sa personne et celle d'un artisan. "

La réforme présente du Gouvernement de l'Inde dont nous parlons plus haut ne peut que précipiter cette évolution. C'est l'aube d'une période nouvelle où l'Inde cessera d'être un champ d'exploitation par et pour les Européens, apprendra peu à peu à diriger elle-même ses propres affaires, et, tout en gardant sa précieuse originalité, " parviendra à prendre sa place de nation libre dans le Commonwealth britannique ". Il n'y aura plus tutelle étroite et méprisante exercée par les blancs sur les gens de couleur, mais fructueuse collaboration entre deux associés également intéressés à la bonne marche des services publics. Les meilleurs des Hindous européanisés ne demandent pas autre chose.

POSSESSIONS FRANÇAISES

Depuis le traité de Paris de 1763, confirmé par les traités de Vienne, la France conserve dans l'Inde cinq villes où il lui est interdit d'élever des fortifications et d'entretenir une force armée : Chandernagor près de Calcutta, Yanaon dans le delta de la Godavery, Mahé sur la côte de Malabar, Karikal et Pondichéry sur la côte du Coromandel. Ces deux dernières comprennent, outre les villes principales, un territoire fragmenté de telle sorte que de nombreuses enclaves britanniques sont découpées dans les districts français. Au total : 50 800 hectares peuplés de 280 000 habitants ainsi répartis :

Territoire de Pondichéry	174 000 habitants dont	47 000 au chef-lieu
— de Karikal...	60 000 —	20 000 —
Chandernagor	28 000 habitants.	
Mahé	10 000	
Yanaon	5 000	

Les principales cultures sont : le riz, l'arachide et le cocotier. Cinq tissages de coton, employant à Pondichéry 7 000 ouvriers, fabriquent des étoffes qui s'exportent sur la côte orientale d'Afrique. Chandernagor a une filature de jute.

En 1919, nos possessions achetèrent pour 22 000 000 de francs de marchandises diverses et vendirent pour 27 000 000 d'arachides et autres graines oléagineuses, de coprah, de cotonnades, etc.

POSSESSIONS PORTUGAISES

Plus étendue (416 kilomètres) et plus peuplée (528 000 habitants) que les possessions françaises, l'Inde Portugaise comprend le territoire de Goa sur la côte de Kankan, les enclaves de Damao au Nord de Bombay et de Diu au Sud de la presqu'île de Kathiavar. La valeur totale des produits importés ou exportés (presque uniquement en transit) ne dépassait pas, en 1919, 30 000 000 de francs dont 7 000 000 aux exportations (noix de coco, poisson, épices, sel) et 23 000 000 aux importations.

CEYLAN

Au Sud-Est de l'Inde, et séparée de la Péninsule par un détroit semé d'îles, si peu profond que les grands navires ne peuvent y passer, l'Ile de Ceylan constitue, depuis 1798, une colonie de la Couronne qui ne dépend pas de l' "India Office", mais est rattachée directement au ministère des Colonies.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

De forme ovoïde et régulière, Ceylan s'étend sur 65 000 kilomètres carrés (deux fois la Bretagne). Au Nord s'étalent des plaines formées d'alluvions argileuses, de sables, de débris coralliens. Au Sud se dresse un massif de roches cristallines, granits, gneiss, mêlés de basaltes dont les points culminants atteignent 2 524 mètres au Pédrotallagalla, et 2 208 mètres au Pic d'Adam. La décomposition superficielle des roches cristallines donne naissance, ici comme sur les plateaux du Décan, à une argile rouge, la " latérite ", dont la couleur contraste vivement avec l'intense verdure des grands arbres.

Le climat, analogue à celui de l'Inde du Sud, est de type équatorial très net, remarquable par l'égalité d'une température qui varie à peine, au cours de l'année, d'un peu plus de 2 degrés (Colombo : 25°, 5 en décembre ; 27°, 8 en mai). Les pluies, réparties par les moussons du Sud-Ouest et du Nord-Est, sont particulièrement copieuses sur le revers occidental des montagnes, où l'on note parfois plus de 6 mètres d'eau annuellement. Par contre, les plaines du Nord, qu'abrite le Cap Comorin, n'en reçoivent guère plus d'un mètre. De là une différence sensible dans la nature et la répartition des zones végétales. Les régions très arrosées de l'Ouest sont le domaine de la forêt vierge dont les essences varient avec l'altitude, mais qui drape les pentes des monts jusqu'à leurs sommets. Les zones plus sèches n'ont guère que des jungles, des " forêts ouvertes ", une brousse épaisse de bambous, de hautes herbes dures, de buissons épineux.

Pénible et anémiant — sinon malsain — sur les côtes trop constamment chaudes, le climat de Ceylan est salubre et charmant dans les hauts lieux où la température s'abaisse très vite (Newera Elya, à 1 902 mètres d'altitude, n'a que 13°, 5 en janvier et 15°, 5 en mai) et où les Européens trouvent aisément dans le plus beau cadre du monde les sanatoria indispensables.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

La position géographique de Ceylan lui valut une population très mélangée. Les aborigènes paraissent être représentés par quelques milliers de Veddahs, tribus sauvages et inoffensives de petits êtres au teint foncé, au nez épaté, au buste court qui vivent dans les districts forestiers du Nord-Est. Puis vinrent, au VIe siècle avant l'ère chrétienne, des Cinghalais, peut-être de souche aryenne (?), qui s'unirent aux Veddahs et peuplèrent l'île entière.

Ils apportèrent dans l'île, avec le bouddhisme, la culture du riz et du cocotier, la pratique de l'irrigation, et les ruines de leurs capitales anciennes (Anouradhapoura, Palounarouwa, etc.), aujourd'hui enfouies sous la jungle, témoignent du haut degré de leur civilisation.

A partir du VIIIe siècle se produisirent une série d'invasions Tamoules parties de la côte de Malabar. Ces nouveaux venus, brahmanistes, refoulèrent peu à peu les Cinghalais, détruisirent leurs temples et s'installèrent dans les plaines du Nord, tandis que les Cinghalais se concentraient dans les massifs méridionaux où ils sont encore.

Les Arabes apparurent sur les côtes de l'Ouest vers le VIIIe ou le IXe siècle, et le port de Galle, au Sud de Colombo, devint le principal entrepôt des marchandises qu'ils achetaient aux Malais, puis transportaient en Méditerranée. Au XVIe siècle, les Portugais placèrent l'île sous leur domination, les Hollandais les remplacèrent au XVIIe siècle, et les Anglais en demeurèrent seuls maîtres à partir du traité d'Amiens (1802)

En 1919, la population totale atteignait 4 800 000 habitants se décomposant ainsi :

Cinghalais	2 990 000	
Tamouls	1 424 000	(dont 500 000 coolies temporaires sur les plantations)
Maures	276 000	
Eurasiens	29 000	
Malais	14 000	
Veddahs	5 300	
Européens	7 300	

Il est presque impossible à Ceylan, comme dans l'Inde, de décrire les traits caractéristiques des races, tant est grande la variété des types engendrés par de longs métissages. Les Cinghalais sont en général de taille moyenne, minces, élancés, de formes élégantes et de belle allure. Leur peau est plus claire et plus jaunâtre que celle des Tamouls dravidiens. Hommes et femmes ont souvent une grâce alanguie, de beaux traits réguliers, de grands yeux noirs caressants, et certains chefs Kandyens peuvent compter parmi les plus parfaits exemplaires de l'humanité. Contrairement à la masse des Indiens, les Cinghalais sont demeurés fidèles au bouddhisme.

Les Tamouls se partagent à peu près également en deux catégories : Tamouls insulaires, nés dans l'île de familles fixées au sol depuis de longues générations, et Tamouls continentaux originaires de la province de

Madras, qui viennent passer quelques années sur les plantations de Ceylan, puis retournent chez eux avec un petit pécule. Ils sont de religion hindoue (brahmanistes), bons agriculteurs, plus robustes et plus dociles que les Cinghalais. Sans eux, la mise en valeur de Ceylan serait impossible.

Les Maures proviennent de croisements répétés entre négociants Arabes et femmes Tamoules ou Cinghalaises. Ils ont adopté les dialectes locaux et ne se distinguent plus guère des autres indigènes que par la pratique fort altérée de l'Islam, la réclusion des femmes, leurs aptitudes spéciales pour le négoce et l'usure.

Les Eurasiens (ou Burghers, c'est-à-dire bourgeois), métis de Hollandais ou de Portugais et de femmes indigènes, ont une influence beaucoup plus considérable que leur petit nombre ne semblerait l'indiquer. Ils remplissent la plupart des fonctions administratives réservées aux gens de couleur, sont hommes de loi, médecins, fournissent la majeure partie des employés de bureaux.

Enfin, les Européens, Anglais presque exclusivement, occupent naturellement tous les postes supérieurs du Gouvernement ; mais, de plus, ils dirigent les grandes entreprises commerciales, industrielles et surtout agricoles. C'est à l'intelligence et à l'initiative des planteurs britanniques que Ceylan doit sa très remarquable prospérité.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Ceylan vit à peu près exclusivement des produits de l'agriculture. Les mines, sauf celles de graphite, n'ont encore aucune importance. Les pierres précieuses (saphirs, grenats, opales), les perles, tiennent fort peu de place dans le total des exportations.

Grâce à la variété de ses zones climatiques, à la fertilité de son sol et à la facilité de la main-d'œuvre, l'île se prête à toutes les cultures des régions tropicales. On lui demanda d'abord de la cannelle et des épices. Puis les plantations de café tinrent la première place jusqu'au jour où les ravages causés par l'*hemileia vastatrix* et la baisse de prix consécutive au développement des caféteraies brésiliennes obligèrent les colons à arracher leurs caféiers pour leur substituer des arbres à quinquina. La surproduction des "cinchonas" dans les Indes Néerlandaises ayant considérablement déprécié leur valeur, ces arbres disparurent à leur tour et l'arbre à thé prit leur place. C'est encore aujourd'hui le produit le plus important, et l'on sait la faveur dont jouit le thé de Ceylan dans le monde britannique. Mais, pour éviter les dangers de la monoculture, les planteurs s'adonnent à d'autres cultures aussi rémunératrices. Le caoutchouc d'abord, introduit dans l'île récemment, a fait de tels progrès que Ceylan se classe, avec les États Malais, en tête des pays producteurs. Les plantations de cocotiers couvrent une surface plus considérable que les champs de thé. Le cacaoyer, la cannelle, le cardamome, le tabac, l'aréquier se rangent ensuite par ordre d'importance.

Les rizières, savamment irriguées, ne suffisent pas à la consommation locale, et les importations de riz tiennent le premier rang dans la colonne des achats.

Il reste encore de très vastes espaces en friche, notamment dans les plaines plus sèches du Nord et du Centre où, depuis l'invasion Tamoule, la jungle a repris la place qu'occupaient autrefois les champs des Cinghalais. L'initiative privée, bien secondée par le Gouvernement britannique, par ses divers services (agriculture, forêts, irrigation), et les études poursuivies au Jardin botanique de Peradenya, s'efforce de réduire le domaine de la brousse qui recule à nouveau peu à peu devant les rizières, les plantations de thé, d'heveas (arbre à caoutchouc) et de cocotiers.

La valeur des transactions commerciales a suivi, depuis l'ouverture du Canal de Suez, une marche ascendante régulière qui s'est accélérée dans la dernière décade d'avant-guerre. De £ 8400000 en 1871, elle passa en 1901 à £ 13000000, à £ 29000000 en 1913 à £ 53000000 en 1919.

TABLEAU DU COMMERCE DE CEYLAN

Principales categories	Année 19[illegible] liv. sterl.	Année 1919 liv. sterl.
	[illegible]	
Riz ...	[illegible]	[illegible]
Machines, objets en fer et acier, appareils électriques	1 91[illegible] 000	567 000
Charbon ...	1 000 000	3 000 000
Cotonnades .	900 000	1 5[illegible] 000
Engrais ...	500 000	880 000
Sucre ...	370 000	880 000
etc.		
Total	[illegible] dont 3 [illegible] venant de Grande-Bretagne	[illegible] dont 2 947 000 venant de Grande-Bretagne.
	[illegible]	
Thé ...	5 852 000	1[illegible] 130 000
Caoutchouc.	4 452 000	1[illegible] 000
Produits du cocotier	2 826 000	7 502 000
Graphite.	603 000	15[illegible] 000
Cacao...	201 000	271 000
Noix d'arec	201 000	266 000
Cannelle	1[illegible] 000	321 000
etc		
Total	15 657 000 dont 7 000 000 à destination de la Grande-Bretagne	32 000 000 dont 13 447 000 à destination de la Grande-Bretagne.

La presque totalité du trafic se fait par Colombo (211 000 habitants), qui a pris la place de Galle ou Pointe de Galle. Escale obligatoire des mers de l'Inde, l'un des carrefours du monde, Colombo a été doté d'un magnifique port artificiel, où jettent l'ancre des navires appartenant à 32 Compagnies de navigation. Galle compte encore 40 000 habitants, mais n'est plus fréquenté que par des bateaux de cabotage. Il en est de même de Trincomali sur la côte orientale, l'un des plus beaux havres naturels qui existent en Extrême-Orient, mais hors des grandes routes maritimes. Jaffna, à l'extrême Nord, a 40 000 habitants. Kandy (30 000 habitants), sise à 517 mètres d'altitude dans un merveilleux paysage de forêts tropicales, est l'ancienne capitale des princes Cinghalais. Newera Elya, à 1902 mètres, le Simla de Ceylan, sert de résidence d'été au Gouvernement.

CHAPITRE XXX

LES PAYS DE L'IRAN

PERSE — AFGHANISTAN — BÉLOUTCHISTAN

Le mot "Iran" vient du mot perse "Airyana" qui signifie Pays des Aryens. Il s'est appliqué dès l'antiquité au vaste plateau ceinturé de montagnes qui domine comme un gigantesque bastion les dépressions effondrées à son pied : bassin Aralo-Caspien, Mésopotamie, plaine de l'Indus. Il s'oppose au mot "Touran" qui désigne les régions habitées par les peuples mongoloïdes du Turkestan et de l'Asie Centrale. Le Royaume de Perse occupe présentement la majeure partie des terres iraniennes. Le reste se partage entre l'Afghanistan et le Béloutchistan. On estime leur superficie à 2 500 000 kilomètres carrés, soit à peu près cinq fois l'étendue de la France.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LES MONTAGNES DU POURTOUR. De quelque côté que l'on aborde l'Iran, il se présente sous la forme de montagnes aux flancs raides étageant à des altitudes de plus en plus grandes leurs chaînes parallèles que séparent des vals ou " tengs " profondément encaissés.

Les montagnes, autant que l'on peut le supposer dans l'état encore fragmentaire de nos connaissances (les plus beaux travaux sont dus aux missions dirigées par un Français, M. de Morgan), se plissèrent à la même époque que les Alpes. Elles forment la liaison naturelle entre le Caucase et le Taurus d'une part, de l'autre les chaînes puissantes de l'Asie Centrale. Dans le temps même où elles surgissaient, le sol s'affaissait à leur pied. Non seulement les grands bassins d'effondrement qui les entourent, mais les dépressions que l'on observe à l'intérieur même du plateau iranien n'ont pas d'autre origine. Aussi n'est-il point surprenant que, sur le rebord de ces zones de fracture, se soient fait jour, par les fissures du sol, les roches ignées cachées sous la mince pellicule de l'écorce terrestre. Les volcans de l'Azerbaïdjan, de l'Elbourz, du Mekran, les nappes de basaltes, de laves, de trapps que l'on observe en tant de régions, démontrent ce caractère de moindre résistance du sol iranien. Des tremblements de terre fréquents, souvent désastreux, sont la confirmation trop éloquente du même fait.

A l'Ouest, les chaînes iraniennes parties de l'Ararat (5157 mètres) bordent d'abord le bassin du lac d'Ourmiah, puis, dans le Kourdistan, le Louristan, l'Arabistan, elles surplombent de très haut les plaines alluviales de l'Euphrate et du Tigre. Leur plus grande largeur n'est pas moindre de 300 kilomètres et, tandis que leur altitude moyenne ne s'abaisse jamais au-dessous de 2 500 mètres, nombre de sommets atteignent ou dépassent 4 000 pour culminer à 5 150 dans le Kouhi Dena. De là l'importance historique des rares cluses ouvertes par les affluents du Tigre à travers la succession des plis parallèles " alignés comme des colonnes de bataillon " auxquels les anciens donnaient le nom de Zagros.

Assyriens, Chaldéens, Mèdes, Perses les franchirent les premiers. Darius raconta, sur les rochers de Bisoutoun, les plus fameuses de ses victoires. Après lui, Grecs, Arabes, Mongols, Turcs, les uns montant à la conquête de l'Orient, les autres s'élançant vers les plaines attirantes de l'Ouest, y passèrent tour à tour. Aujourd'hui, les caravanes de marchands en route pour Bagdad ou Hamadan, la foule des pèlerins se rendant aux lieux saints de Kerbéla, les automobiles anglaises, enfin (précédant la voie ferrée), défilent au fond de ces mêmes gorges sauvages où les ruines de sanctuaires, les tombes rupestres, les murs croulants d'antiques forteresses demeurent comme les vivants témoins d'un passé chargé d'histoire.

Au delà de l'Arabistan, les plis jusqu'alors orientés Nord-Ouest-Sud-Est, se recourbent vers l'Est aux rives du Golfe Persique et de la Mer d'Oman. Leur altitude diminue quelque peu. Ils forment cependant encore dans le Farsistan, le Louristan, le Mekran, le Béloutchistan, une



barrière que franchissent malaisément les routes, très rares, menant de la côte à l'intérieur. La plus fréquentée part du port de Bender-Bouchir et aboutit à Chiraz, près des ruines de Pasargade, de Persépolis, capitales disparues des rois Achéménides. Pierre Loti, dans son beau livre *Vers Ispahan*, a décrit la difficulté et la splendeur de cette voie illustre.

Parvenues au delta de l'Indus, les chaînes iraniennes se redressent brusquement vers le Nord. Sous le nom de Monts de Brahouï, de Monts Souléïman, de Sefid-Koh, elles constituent sur la rive droite du fleuve une guirlande de monts étagés dont la hauteur, croissant à mesure que l'on s'élève en latitude, passe de 3 000 mètres à 3 600 mètres, puis à 4 500 au point culminant du Sefid-Koh. Complètement nus, usés par la double érosion des eaux et du vent, ces massifs, aux flancs abrupts vers les plaines hindoues, s'inclinent plus doucement vers les hauts plateaux iraniens. Fort rares encore apparaissent les cols utilisables. Au Sud, les défilés successifs de Bolan et de Khodjak mènent de Chikarpour sur l'Indus à Quetta, puis à Kandahar. Au Nord, la vallée du Kaboul, petit affluent de l'Indus, et le pas de Khaïber ouvrent l'unique porte que puissent emprunter caravanes paisibles ou armées conquérantes entre l'Iran et le Pendjab.

Alexandre y passa dans sa marche aventureuse vers les pays ignorés de l'Inde lointaine. Les Perses héllénisés d'Antiochus introduisirent par cette voie les traditions et les conceptions artistiques des Grecs dont l'influence se manifeste nettement dans les très anciens monuments bouddhiques. Plus tard, les Perses Sassanides, les Arabes, les Turcs, les Mongols y défilèrent tour à tour. De nos jours, les Anglais, maîtres de l'Inde, surveillent étroitement cette clé de leur Empire que garde le camp retranché de Pechawer.

Les monts du Kohistan, qui prolongent vers le Nord le massif du Sefid-Koh, viennent buter contre la base méridionale des Pamirs. Il y a là un amoncellement prodigieux de montagnes formidables qui, d'abord soudées en un chaos de chaînes sans orientation bien définie, s'écartent peu à peu les unes des autres de part et d'autre de la passe de Baroghil (piste menant, par 3 800 mètres d'altitude, de la haute vallée de l'Amou-Daria à la haute vallée de l'Indus). A l'Est, l'Himalaya, le Karakoroum s'incurvent sur les flancs des plateaux tibétains. A l'Ouest, l'Hindou-Kouch et ses diramations couvrent la majeure partie de l'Afghanistan. L'Hindou-Kouch prend rang parmi les montagnes les plus élevées de l'Asie et du monde. Le Tiritchmiz, considéré présentement comme son point culminant, atteint 7340 mètres. Beaucoup d'autres sommets parviennent à 6 000 mètres et plus. Les cols empruntés par les bergers du Kafiristan et du Badakchan ne s'abaissent guère au-dessous de 4 500 mètres. A mesure que l'on s'éloigne vers l'Occident, l'altitude décroît peu à peu. Si le Kohi Baba, le " Père des Monts ", culmine encore par 5 480 mètres, le Séfid-Koh (deuxième du nom) n'est plus qu'à 4 000 mètres. Les monts Paropamisades au Nord de Hérat, les monts du Khorassan qui dominent les déserts Turkmènes, ont des altitudes moindres encore (2 500 mètres en moyenne). De plus, ils se fragmentent en chaînons, et les routes menant de la Perse au Turkestan s'insinuent sans grandes difficultés dans les couloirs naturels qui les séparent (défilé de Zoulfikar, route de Mechhed à Askhabad).

Au Nord de Téhéran, le massif allongé de l'Elbourz borde sur un millier de kilomètres la Mer Caspienne. Les plis multiples qui le composent atteignent de 3 000 à 4 000 mètres et le Demavend, volcan non pas éteint mais assoupi, érige à 5 465 mètres son cône vêtu de neiges éternelles.

A l'extrême Ouest, enfin, les massifs, en grande partie volcaniques, de l'Ak-Dagh (4 100 mètres), du Sehend (3 600 mètres), du Savalan (4 810 mètres), et la longue arête du Karadja-Dagh, unissent l'Elbourz à l'Ararat.

LES RÉGIONS INTÉRIEURES. ❦❦ L'espace circonscrit par les montagnes que nous venons d'énumérer apparaît sous des aspects très variés. On le désigne sous le nom d'ensemble de Plateau Iranien. Cependant, les plateaux proprement dits n'en occupent qu'une partie, la plus considérable il est vrai. Leur altitude moyenne varie de 1 000 à 2 000 mètres et ils atteignent leur ampleur la plus grande à l'Ouest et au Centre de la Perse. Mais d'abord ces plateaux sont sillonnés de chaînes plissées (parallèles aux monts du pourtour) qui les découpent en compartiments allongés du Nord-Ouest au Sud-Est. Et ces chaînes ne le cèdent en rien aux arêtes bordières, puisque certaines d'entre elles — le Kouh Roud, par exemple, qui s'étend de Yezd à Kirman — ont des sommets de 3 000, voire de 4 000 mètres. De plus, et surtout, une série de dépressions, de bassins fermés se creusent au cœur du plateau. Au Nord, le Decht i Kévir (600 à 700 mètres d'altitude) commence aux portes de Téhéran et couvre la majeure partie du Khorassan. Au Centre, le Decht i Lout, à l'Est le Séistan, au Sud le Djaz Morian, le Hamoun Machkel, etc., s'abaissent à 450, à 300, à 180 mètres, Ces dépressions renfermèrent autrefois des lacs étendus et profonds, comme en témoignent encore les anciennes terrasses lacustres étagées sur leur pourtour. Aujourd'hui, la plupart d'entre elles sont tout à fait desséchées. A peine, dans leurs parties les plus creuses, les rares averses hivernales amènent-elles une mince couche d'eau. Mais l'évaporation, prodigieusement active, absorbe promptement ce faible tribut d'un ciel et d'un sol également avares et, comme les Chotts algériens, les " Kéfirs " persans apparaissent sous la forme de nappes d'argile fendillées par le soleil, où brillent les facettes innombrables des cristaux de sel.

LE CLIMAT. ❦❦ La majeure partie des plateaux iraniens est soumise au climat désertique subtropical.

La température, d'une extrême irrégularité, varie considérablement d'une saison à l'autre (seules font exception les côtes de la Mer d'Oman et les rivages caspiens). L'hiver est si froid que même au Séistan, par 400 mètres d'altitude seulement, le lac Hamoun et les bras au fort courant de la rivière Hilmend gèlent entièrement. Dans toute la Perse, les températures de 10°, 15°, 20° au-dessous du point de glace s'observent de novembre à février

CLIMAT DE L'IRAN

	Latitude.	Altitude en mètres	Températures moyennes de l'année.	Mois le plus froid.	Mois le plus chaud.	Écart.	Pluie en millimètres.	Observations
Téhéran	35°41	1 130	15°7	2°	26°3	24°3	284 mm.	Hiver : 140 mm.
Ispahan.	32°38	1 530	15°2	0°2	27°8	28°		Printemps : 93 mm.
Chiraz .	29°39	1 650	16°7	5°2	28°3	23°1		
Kaboul.	34°30	2 070	10°9	0°9	23°9	24°8		
Quetta .	30°6	1 680	14°2	4°4	25°	20°6		
Kelat ..	[illegible]54	2 180	12°6	2°6	22°9	20°3	252 mm.	Hiver : 99 mm. Printemps : 107 mm

et la violence des vents accroît encore la morsure du froid. Par contre, après un printemps très court, l'été sévit avec une implacable rigueur. Dans les dépressions, il dure sept mois, sept mois monotones de ciel sans nuages et de chaleur torride avec des maxima journaliers de 43° à 49° C. Sur les hauts plateaux (à Téhéran, Ispahan), dans les vallées sises entre 1 500 et 2 000 mètres d'altitude (Chiraz, Tabriz, Kelat, Kaboul), ces maxima sont un peu moins élevés et la fraîcheur des nuits repose de la brûlante chaleur du jour. Les habitants, du reste, ne sortent que de grand matin ou tard dans la soirée, et le trafic des caravanes s'arrête à peu près complètement au cœur de l'été.

Plus encore que la température, la répartition et la quantité des pluies et des neiges apparaissent comme le facteur essentiel du climat.

La seule région abondamment arrosée est le versant septentrional de l'Elbourz. Dans le Ghilan et le Mazandéran, de lourds nuages venus de la Caspienne déversent sur le flanc des hauts monts et les plaines côtières une masse de pluie ou de neige que l'on peut évaluer à 1 ou 2 mètres annuellement.

L'hiver et le début du printemps apportent aussi aux montagnes du pourtour leur contingent de pluie, de neige surtout. Toutefois ni le Golfe Persique, ni la Mer d'Oman, par suite de la prédominance des vents continentaux, ne peuvent nourrir d'averses fort copieuses. Aussi l'Azerbaïdjan, le Kourdistan, le Louristan, le Farsistan, les massifs afghans doivent-ils se contenter d'un tribut annuel qui ne dépasse guère 50 à 60 centimètres.

Encore est-ce là un fait exceptionnel et qui se limite étroitement à la bordure des plateaux. Ces plateaux eux-mêmes comptent parmi les régions les plus sèches de la terre. Les vents qui les balaient avec une force et une continuité redoutables (tel le " vent des cent vingt jours " observé au Séistan par la mission Mac-Mahon), viennent de l'Arabie ou des déserts Turkmènes et, bien loin d'apporter quelque humidité, ils contribuent puissamment à activer l'évaporation. Téhéran, au pied Sud de l'Elbourz, et Kelat, au Béloutchistan, seules villes iraniennes pour lesquelles nous ayons des statistiques précises, ne reçoivent que 28 et 25 centimètres de pluies ou de neiges. Les régions intérieures doivent se contenter de bien moins encore. Au Séistan, par exemple, la moyenne annuelle ne paraît pas dépasser 7 centimètres !

L'air qui repose sur les plateaux iraniens est d'une telle siccité que, même dans la Perse occidentale, des objets en métal, abandonnés sur les terrasses au froid de la nuit, restent brillants pendant des mois entiers. Durant les marches nocturnes, on voit parfois les chevaux faire jaillir des gerbes d'étincelles en agitant leurs queues, et les nuits, dans cette atmosphère dépourvue de vapeur d'eau, ont une si surprenante clarté que la seule lueur des étoiles donne une ombre légère aux grains de sable placés sur une feuille de papier blanc.

Cette rareté des pluies, leur répartition très inégale (l'hiver et le printemps sont les seules saisons humides), l'intensité de l'évaporation transforment l'Iran intérieur en un immense désert. Les dépressions du Khorassan, du Lout comptent parmi les régions du monde les plus redoutables au voyageur par leur aridité absolue, le manque total de points d'eau. En dehors même de ces régions particulièrement désolées, les hautes plaines, les plateaux développent à perte de vue leurs solitudes sauvages, brûlées par l'ardent soleil, où, sur un sol dénudé, le vent soulève d'épais tourbillons de poussière, pousse devant lui les dunes sablonneuses, sculpte et modèle les flancs rocheux des monts.

Tour à tour très chaud ou très froid, mais toujours très sec, le climat du plateau iranien apparaît, malgré ces inconvénients, comme fort salubre. La chaleur même se supporte aisément. Tandis que l'on suffoque par 30° C. dans l'humide 'dans l'étouffante et malsaine atmosphère de Bender Bouchir ou des rivages caspiens, on circule sans difficulté et sans gêne, à 1 200 ou 1 500 mètres d'altitude, par 35° et 40° C. " La plus belle époque de l'année s'étend de la fin de mars au milieu de mai. Les steppes ont alors quelque verdure et une agréable fraîcheur. Les jardins se garnissent de roses (roses fameuses de Chiraz et d'Ispahan), se peuplent de rossignols ; les cerisiers fleurissent et les amandes vertes abondent. D'autres préfèrent l'automne : septembre et octobre sont, au Nord, des mois charmants. La température, très supportable au milieu du jour, est presque froide la nuit. Rien ne ternit la splendeur du ciel ; l'atmosphère est d'une transparence, d'une limpidité étonnantes, et l'œil perçoit à de considérables distances le moindre détail des montagnes lointaines dont le sommet traîne comme une écharpe de longues et légères nuées vaporeuses. " (J. Hann.)

HYDROGRAPHIE. ⊘⊘ La faible quantité des pluies qui s'abattent sur l'Iran n'a point permis la constitution de bassins hydrographiques importants. Les monts du pourtour, seuls à recevoir chaque hiver un tribut assez notable de pluies et neiges, nourrissent cependant quelques torrents d'une extrême irrégularité. Les uns dévalent sur les versants extérieurs, les autres se perdent dans les bassins sans écoulement qui constituent près des deux tiers de la superficie totale. Tous sont cependant précieux car leurs eaux, soigneusement captées, entretiennent les oasis échelonnées à la base des montagnes. Des conduits — souterrains pour éviter l'évaporation — les " Kanots ", longs de 50, 80, 100 kilomètres, zigzaguent à travers la steppe désertique et l'on voit partout, comme des taupinières, les petits murs circulaires de terre battue qui entourent les " regards " destinés à l'aération et au nettoyage.

Au Nord, le Mourghab, le Héri-Roud, descendus des monts Hindou-Kouch, incapables d'atteindre l'Amou-Daria, disparaissent dans les sables des déserts turkmènes. L'Atrek, venu du Khorassan, se traîne péniblement jusqu'à la Caspienne. Le Kyzyl-Ouzen (la Rivière Rouge), née sur le versant oriental des chaînes

du Kourdistan, zigzague à travers l'Azerbaïdjan, coupe, par des gorges profondes, la barrière de l'Elbourz occidental et se termine dans la Caspienne par un delta couvert d'une jungle marécageuse.

A l'Ouest, les chaînes iraniennes envoient au Tigre des torrents impétueux : les deux Zab, le Dyala, le Seïd Méré, le Karoun, qui traversent tous les plis du Zagros par des cluses semblables à celles de nos rivières jurassiennes. Le Karoun est le seul dont les eaux aient assez de profondeur pour porter bateau de Chouster à Mohammerah.

Les torrents côtiers, presque toujours à sec, qui aboutissent au golfe Persique, au détroit d'Ormuz, au golfe d'Oman, n'ont d'autre utilité que d'ouvrir à travers les montagnes quelques couloirs empruntés par les caravanes. Il en est à peu près de même des " ouaddys " qui tâchent de gagner l'Indus sur le revers oriental des monts Brahouï et Souleïman. Bien peu y parviennent. Le Kaboul lui-même, fort gros à la fonte des neiges, n'a, le reste du temps, que quelques centimètres d'eau, mais sa vallée, nous le savons, est le corridor naturel menant de l'Iran aux plaines de l'Inde,

L'intérieur des plateaux, privé d'écoulement vers la mer, ne possède guère que des lits de rivières constamment asséchées. Le peu d'eau qu'elles recueillent dans les hautes montagnes où elles naissent se tarit promptement, soit par les captures faites au profit des canaux d'irrigation, soit par évaporation. A peine, de temps à autre, une averse d'orage vient-elle pour quelques heures emplir leur lit d'un flot d'eau bourbeuse. L'Hilmend seul fait exception à la règle commune. Il draine la majeure partie des monts Afghans et, même aux plus basses eaux, son débit d'étiage (60 mètres cubes) suffit à entretenir dans la dépression du Séistan un lac permanent frangé de grands roseaux, le Hamoun. Ses crues d'été, dues à la fonte des neiges, peuvent centupler trois fois le volume de ses eaux. Alors le lac Hamoun déborde très loin au delà de ses rivages habituels ; la dépression tout entière devient un lac immense, et les voyageurs doivent choisir avec soin des campements placés à l'abri de ses crues aussi soudaines que formidables.

En dehors du lac Hamoun, on ne peut citer comme réservoirs permanents que les lacs d'Ourmiah et de Miris. Le premier s'étale par 1330 mètres d'altitude dans une cuvette de l'Azerbaïdjan. Huit fois plus étendu que le lac de Genève, il n'a qu'une profondeur fort médiocre (5 mètres en moyenne); ses limites ont varié considérablement au cours des âges, et ses eaux ont un degré de salinité plus élevé encore que celui de la Mer Morte. Le lac Miris dans le Farsistan, non loin des ruines de Persépolis, n'existait probablement pas aux temps antiques. C'est une lagune plutôt qu'un lac, aux eaux extrêmement salées, zone d'épandage d'un torrent intermittent, le Kous, descendu du massif de Kouh i Boul.

LA FLORE. Les seules régions de l'Iran où la végétation soit luxuriante et touffue se trouvent aux rives de la Caspienne, sur les pentes très arrosées de l'Elbourz. Les provinces de Ghilan et de Mazandéran ont conservé de véritables forêts vierges dont les grands arbres chargés de lianes se pressent au-dessus d'une jungle épaisse, coupée de clairières gazonnées sillonnée par les mille torrents qui dévalent de la montagne. Certaines hautes vallées de l'Hindou-Kouch oriental, qui reçoivent encore quelques pluies de mousson, voient aussi croître sur leurs flancs les grands conifères de l'Himalaya.

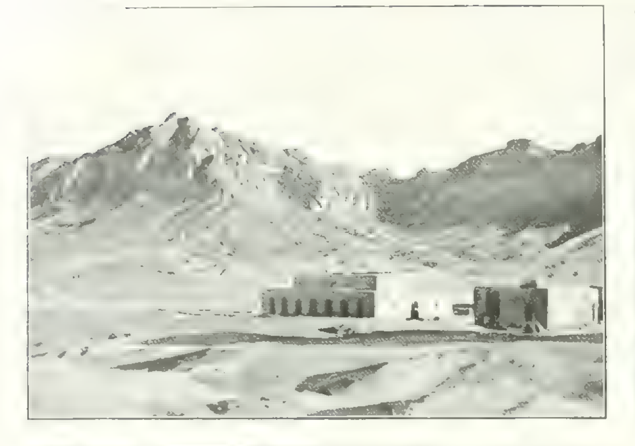
Partout ailleurs le sol apparait entièrement déboisé. Et il en fut probablement ainsi dès la plus haute antiquité. On ne saurait donc ici, comme en tant de régions méditerranéennes, reprocher à l'homme une déforestation aveugle. C'est à son industrie, au contraire, que l'Iran doit les vergers de ses oasis, seules taches de verdure sur le manteau fauve du désert. Dans les hautes vallées des monts occidentaux, l'irrigation, favorisée surtout par la lente fusion des neiges hivernales, permet la multiplication de ces oasis. Là se trouvent dans l'Azerbaïdjan (lieu d'origine des Mèdes), le Kourdistan, le Fars (centre de la puissance perse), les vallées les plus riantes, les prairies les plus durables, les cultures les plus étendues : vignes, cotonniers, mûriers, tabac, arbres fruitiers, champs de maïs, d'orge et de blé. Au printemps, les pentes des monts se vêtent de fleurs multicolores où le bleu pâle des iris, le rose des glaïeuls se mêlent à la pourpre des tulipes sauvages. L'Afghanistan, soumis aux mêmes conditions météorologiques, a lui aussi des vallées relativement verdoyantes où des peupliers, des saules, des platanes croissent avec vigueur.

Mais ce sont là des lieux privilégiés, et l'aspect le plus ordinaire de l'Iran, tel qu'il apparaît aux portes mêmes des villes capitales, ne diffère en rien des paysages les plus arides qui soient au monde. Steppes aux herbes souffreteuses poussant comme à regret sur un sol chargé de particules salines, maigres broussailles aux troncs charnus, aux longues épines, mouchetant de leurs taches grises les " ergs " aux dunes mouvantes, les " hamadas " au sol de roche noire et nue, telles sont les seules manifestations de la vie végétale sur les plateaux qui reçoivent de 15 à 20 centimètres de pluie annuellement. Les dépressions, plus déshéritées encore, sont presque toutes d'effroyables déserts sans un brin d'herbe, sans un point d'eau, où l'on circule pendant des jours et des nuits entre le double vide de la terre et du ciel.

Telle est la magie des rythmes, et si tenace l'illusion créée par le verbe charmeur des poètes que les seuls mots de Perse, d'Ispahan, de Chiraz, d'Ecbatane évoquent irrésistiblement à l'esprit l'image d'un pays enchanté, d'un Paradis des *Mille et une Nuits*, tout rempli de jardins délicieux, d'eaux fraîches murmurant à l'ombre des grands arbres, embaumé du parfum des roses. En fait



LA PORTE DES TEINTURIERS A NICHAPOUR *La très [illegible] de Nichapour — un des endroits mystérieux où la légende [illegible] — s'élève au Nord-Est de la Perse sur les [illegible] du Kh[illegible]. [illegible] XIV[illegible] le un des centres urbains les plus [illegible] [illegible] malgré la [illegible] [illegible] Nichapour n'est plus qu'un [illegible] des [illegible] iraniennes, un [illegible] constructions de brique et terre battue.*



LE CARAVANSÉRAIL DE SAINDAK *se trouve aux confins de la Perse et du Beloutchistan, sur la route suivie par les caravanes qui se rendent dans l'Inde ou en reviennent. Des montagnes absolument nues encadrent la dépression sablonneuse où s'élèvent les constructions massives qui servent d'abri à bêtes et gens.*



VUE GÉNÉRALE DE KÉLAT. *Sur une colline isolée se dressent les hautes murailles de Kélat, l'une des rares agglomérations urbaines du pays Beloutche. Le nom de Kélat veut dire : le" château". C'était, en effet, une puissante forteresse commandant les routes qui mènent à l'Inde, à l'Afghanistan et en Perse.*



UNE HUTTE BELOUTCHE



UN TROUPEAU BELOUTCHE.

LES BELOUTCHES. *La presque totalité des Beloutches mène la vie pastorale nomade, comme, du reste, la plupart des populations dispersées sur les hauts plateaux steppiques ou désertiques de l'Iran. Aux lieux où l'on ne trouve d'autre végétation que les maigres graminées dont se contentent les moutons, les pasteurs vivent sous la tente. Ailleurs, avec quelques branches et des broussailles, ils construisent des huttes sommaires qui leur suffisent. Notez l'aridité de la steppe et des montagnes. Notez aussi la caractère primitif du métier à tisser avec lequel les femmes confectionnent des étoffes pour leurs vêtements, leurs sacs, etc.*



VILLAGE SEISTANI. *Le Seistan, partagé inégalement entre la Perse et l'Afgha- ... les eaux limitées du Hilmend entretiennent ... et des vergers. Ce fut, de tout temps, ... de l'Iran.*



LE DÉSERT DU LOUT. *Ce mot, qui veut dire peut-être" solitude", s'applique au plus vaste des déserts de l'Iran. Fait de sables et de roches nues, il conserve, dans les régions les moins arides, quelques touffes de buissons. Mais, ailleurs, il s'étend à perte de vue, complètement nu, semblable à une masse de métal incandescent.*

ces paradis existent. Mais Hafiz ou S[illegible] tant d'enthousiasme que parce qu'ils étaient d'une extrême rareté. Dans toutes les zones de climat [illegible] platanes ombrageant un puits paraissent une merveille plus magnifique que toutes les forêts de l'Occident! Imaginez donc [illegible] étendue monotone de sables et de cailloux, avec çà et là quelques oasis semées chichement sur un sol avare. Les fruits n'y valent [illegible]

GÉOGRAPHIE HUMAINE

LES RACES. L'isthme iranien, lieu de passage obligé entre l'Asie Mineure et l'Asie Centrale, fut de tout temps un carrefour où se rencontrèrent, se heurtèrent et se mêlèrent des peuples venus des quatre coins du Vieux Monde. Aux Mèdes, aux Perses, aux Bactriens, aux Gédrosiens, aux Arachosiens, que nous firent connaître les historiens anciens, s'ajoutèrent des Grecs venus à la suite d'Alexandre, des Sémites de Chaldée, d'Assyrie, d'Arabie; des jaunes : Turcs, Turkmènes, Mongols, descendus des steppes du Turkestan, des Arméniens, des Juifs. Il y a donc eu forcément métissage, au physique et au moral. Cependant, les habitants du plateau se répartissent présentement en groupes ethniques assez distincts.

Aux Iraniens appartiennent les Persans, les Kourdes, les Afghans, les Béloutches et leurs subdivisions. Les Sémites sont représentés par un petit nombre de Juifs et par les Arabes de l'ancienne Susiane, l'Arabistan d'aujourd'hui. Turcs et Turcomans forment la majorité dans les provinces du Nord.

Les Persans (Irani) peuplent le Centre et le Sud du plateau, de Recht à Kirman, et de Hamadan à Hérat. Ils ont comme lointains ancêtres les fiers compagnons de Cyrus et de Cambyse, ce peuple brave, robuste et noble qui apprenait à ses enfants " à monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité ".

Malgré les mélanges inévitables avec tant d'autres races, ils ont conservé certains de leurs caractères physiques, et les Géorgiennes ou Circassiennes qui, pendant tant de siècles, peuplèrent les harems, n'ont pas peu contribué à maintenir chez les Persans une beauté qui séduisait déjà les compagnons d'Alexandre et arrachait au jeune Conquérant ce cri admiratif : " Les femmes Perses, ce tourment des yeux! " Des traits réguliers, d'un ovale très pur, des yeux admirables ombragés de longs cils, un nez légèrement aquilin surmontant une bouche aux lèvres charnues, de longs cheveux noirs et bouclés, une taille souple, élégante, un noble port de tête, des pieds et des mains d'une remarquable petitesse, tels sont les caractères les plus généraux d'un type physique qui comporte naturellement une fort grande variété.

Au moral, les Persans se distinguent par la vivacité de leur intelligence, la finesse et le tour poétique de leurs idées, la puissance de leur mémoire. Mais on leur reproche le manque de persévérance dans les conceptions, de fixité dans l'esprit. Ils comprennent vite, puis s'en tiennent là et ne se préoccupent point d'approfondir. De plus, le peuple, privé de liberté, obligé de se plier aux caprices de maîtres souvent étrangers, a pris l'habitude du mensonge, de l'esprit d'intrigue, de la fourberie, ces armes naturelles des faibles. Enfin, le courage du Persan n'est point à la hauteur de son intelligence, et ses voisins n'eurent jamais grand'peine soit à le braver, soit à le soumettre. Encore aujourd'hui, le royaume — comme ce fut le cas en Chine — est gouverné par un souverain d'origine étrangère, successeur d'autres dynasties conquérantes.

Les montagnes de l'Ouest sont occupées par diverses tribus qui se rattachent directement à la famille aryenne, mais avec des caractères physiques et moraux particuliers. Ce sont les Kourdes, les Louris et les Backtyaris.

Nous connaîtrons bientôt les Kourdes. Les Louris et les Backtyaris leur ressemblent comme des frères. Trapus, robustes, l'œil ombragé d'épais sourcils, le nez gros et aquilin s'abaissant sur les lèvres, le menton carré, les pommettes saillantes, ils rappellent étonnamment, eux aussi, les anciens Assyriens tels qu'ils apparaissent sur les bas-reliefs de Khorsabad et de Koyoundjick. Aussi redoutés autrefois que les Kourdes, dont ils ont les habitudes et les goûts, ils paraissent aujourd'hui un peu plus traitables, et les caravanes peuvent traverser sans crainte les montagnes où ils nomadisent avec leurs troupeaux.

A l'Est du Plateau, les Afghans (ils se nomment eux-mêmes Pachtanas) constituent un groupe spécial dont le type physique rappelle celui des Kourdes et des Louris. Vigoureux, bien découplés, ils ont en général la tête allongée, un nez en forte saillie, d'épais sourcils, la barbe et les cheveux très fournis. La teinte de leur peau varie du blanc au brun olivâtre. Leurs nombreuses tribus diffèrent, du reste, considérablement les unes des autres, comme il est naturel dans un pays de hautes montagnes qui servit de refuge à des peuples d'origines diverses. Ils ont en commun la passion de la liberté, un goût prononcé pour la vie guerrière, le pillage, le vol à main armée. En cela ils ressemblent non seulement aux Kourdes, mais aux Albanais, aux Marocains du Rif et du Haut-Atlas. La rude vie qu'ils doivent mener dans leurs montagnes endurcit leurs corps, développe leurs instincts violents et ils ne mettent une trêve à leurs querelles intestines que pour s'unir contre leurs voisins paisibles du bas pays.

Au Sud des Afghans, les Béloutches ou Baloutches Aryens métissés de sang arabe, kirghiz, dravidien, se

rapprochent, par leur type physique, des Bédouins qui errent au désert de Syrie.

En dehors des Iraniens, le groupement le plus notable est formé par les Turcs et les Turcomans ou Turkmènes. Les premiers, établis en Perse depuis fort longtemps, constituent la majorité de la population dans la province d'Azerbaïdjan. Les autres, venus plus tard, se sont établis peu à peu dans les régions de l'Atrek, d'Asterabad et de Mechhed. La famille qui gouverne la Perse depuis 1794 appartient à l'une des fractions de la tribu turcomane d'Ag Tépé, celle des Kadjars. Chez les Turcs, le type mongol primitif s'est considérablement altéré par croisements avec les Persans, et on les distingue moins aux traits de leur visage qu'à la lourdeur, à la gaucherie de leurs grands corps robustes. Les Turkmènes de la Perse ne diffèrent pas de leurs frères demeurés au Turkestan Russe.

Les Arabes, particulièrement nombreux dans la province d'Arabistan et la région du Bas-Karoun (l'ancienne Susiane), se rencontrent un peu partout par petites fractions isolées, soit dans les steppes des plateaux où ils nomadisent, soit dans les grandes villes où ils s'établissent comme commerçants, prêtres, derviches.

Quelques Tziganes, Juifs, Arméniens et Chaldéens complètent la série des peuples fixés sur les plateaux iraniens.

LANGUES ET RELIGIONS. ⌀⌀ La langue dominante est le persan, dérivé du zend (la langue de l'Avesta) par l'intermédiaire du pehlvi, et fortement mélangé de mots arabes et turcs. Le persan se subdivise lui-même en nombre de dialectes et patois : kourde, loure, béloutche, afghan ou poukhtoun, etc. Le turc est la langue la plus usitée dans l'Azerbaïdjan ; il fait des progrès sur les rives de la Caspienne. L'arabe enfin, un arabe plus ou moins corrompu, est parlé par les gens de cette origine, ou qui se l'attribuent.

Quant à la religion, c'est l'Islam qui prédomine d'une façon à peu près absolue. Chrétiens arméniens ou nestoriens, Juifs, Guèbres ou Parsis (adorateurs du feu) n'atteignent pas, en tout, 100 000 âmes.

Les musulmans iraniens se subdivisent en deux grandes sectes : les Chiites et les Sunnites. Les Sunnites (Afghans, Béloutches, Turcs de l'Azerbaïdjan, quelques tribus Kourdes) reconnaissent l'autorité du Cheik-ul-Islam de Constantinople. Leur religion est identique à celle de Stamboul ou de Brousse. Les Chiites, au contraire, ne sont point soumis spirituellement au Commandeur des croyants. Ils rejettent la tradition écrite appelée " Sunna ", tiennent Ali, fils adoptif et gendre de Mahomet, pour prophète au même titre que le fondateur de l'Islam et vénèrent tout particulièrement Hussein et Hassan fils d'Ali. Chiites et Sunnites se détestent entre eux avec la même vigueur, pour le moins, qu'ils méprisent les Chrétiens. Si les tribus ignorantes et sauvages du Kourdistan et de l'Afghanistan manifestent peu de zèle religieux et mêlent à leurs pratiques nombre de superstitions païennes, les Chiites Persans ont en général une foi très vive qui se traduit par le prestige de leurs prêtres : ulémas, mollahs, moudjtahids, le grand nombre, la richesse des sanctuaires, l'affluence des pèlerins aux mosquées vénérées de Mechhed, Roum et Kerbéla.

Deux sectes hétérodoxes, le bâbisme et le souffisme, ont pris, ces dernières années, une importance qu'accentue la transformation politique de la Perse. L'une et l'autre s'élèvent contre le fanatisme et répudient une bonne partie des pratiques en usage chez les purs musulmans : polygamie, abstention du vin, du porc, etc. Les Souffis notamment, qui se recrutent surtout parmi les jeunes Persans revenus des Universités européennes, représentent l'élément " moderniste ", intellectuel, voire libre-penseur et se posent en champions de la rénovation de la Perse par l'introduction de plus en plus large des idées et des conceptions occidentales.

LE ROYAUME DE PERSE

GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

Tout le Centre et l'Ouest des Plateaux Iraniens appartiennent au Royaume de Perse dont les limites débordent même au Sud-Ouest, hors des frontières naturelles formées par les monts du pourtour, et comprennent une partie des plaines alluviales de la Mésopotamie (province de l'Arabistan). On estime sa superficie à 1 600 000 kilomètres carrés, et à 9 500 000 le nombre de ses habitants, soit un peu plus de 5 au kilomètre carré.

GOUVERNEMENT. ⌀⌀ Depuis 1906, la Perse traverse une période d'évolution très confuse dont il est impossible de prévoir à quoi elle aboutira.

Jusqu'à cette date, le Chah, ou Roi des Rois, détenait en théorie le pouvoir absolu. On le considérait comme le lieutenant du Prophète, maître de la vie et des biens de ses sujets. En fait, il avait à compter avec l'influence religieuse d'un clergé riche, très puissant. De plus, nombre de chefs de tribus, surtout dans les districts montagnards ou éloignés de la capitale, conservaient une indépendance à peu près complète. Les forces militaires se réduisaient à 2 000 hommes de troupe dressés par les Russes. Le produit des impôts disparaissait entre les mains avides des fonctionnaires de tous ordres et des parasites qui gravitaient autour d'eux. Point d'administration régulière, point d'autres travaux publics que les deux ou trois routes construites par des étrangers. La Perse entière était livrée au bon plaisir de quelques milliers de privilégiés apparentés à la famille régnante ou descendant d'anciennes maisons féodales.

Cependant, depuis quelques décades, l'influence

occidentale commençait à pénétrer sinon dans la masse du peuple, du moins dans quelques petits groupes d'hommes qui rêvaient de moderniser la Perse et de mettre fin au régime d'arbitraire dont elle souffrait. Les riches commerçants des grandes villes, les jeunes gens instruits dans les Universités européennes s'entendirent avec certains chefs religieux affiliés à la secte des Souffis. En 1906, ils imposèrent au Chah un embryon de Constitution et la convocation d'un Conseil national ou Medjiliss chargé de collaborer au Gouvernement et de préparer les réformes indispensables. Mais ce mouvement révolutionnaire ne s'appuyait pas sur l'ensemble de la nation, bien trop ignorante pour en comprendre l'intérêt. Il avait contre lui tous ceux qui profitaient de l'ancien régime. Aussi le Medjiliss n'eut-il jamais la moindre autorité, et, après une longue période d'anarchie, il a cessé d'exister en 1915, en tant que corps législatif et administratif. Présentement, le pouvoir appartient exclusivement au Chah et à ses ministres représentés dans les provinces par des Gouverneurs Généraux.

La décadence et l'anarchie persanes n'avaient point été sans provoquer des interventions étrangères. La Russie, maîtresse du Caucase et du Turkestan, l'Angleterre, qui voulait faire du Golfe Persique un lac indien, luttaient depuis longtemps pour l'hégémonie. Elles finirent par se mettre d'accord en 1907 et divisèrent la Perse en trois zones : sphère d'influence anglaise, au Sud et au Sud-Est (Séistan, Mékran); sphère d'influence russe, au Nord (Azerbaidjan, Téhéran, Khorassan, etc.); entre les deux, une zone neutre. Mais la Grande Guerre, et surtout la Révolution russe, ont modifié profondément cette situation. De lui-même le Gouvernement bolchevick a renoncé formellement, dès 1918, aux avantages que lui conférait la convention de 1907. L'Angleterre en profita pour conclure en 1919 de nouveaux accords avec la Perse et, malgré la dénonciation de cet accord, en février 1921, par le Gouvernement persan, l'influence économique de la Grande-Bretagne est encore prépondérante. Toutefois les relations de la Perse avec la Russie sont si bien imposées, en quelque sorte, par les conditions géographiques des deux pays, qu'elles ne peuvent manquer de reprendre, un jour, leur ancienne activité. D'autre part, les Français ne doivent pas oublier qu'un large champ d'action s'ouvre pour leurs ingénieurs et leurs hommes d'affaires dans ce royaume où notre civilisation est le modèle que l'on cherche à imiter, et où notre langue est parlée de telle sorte que non seulement tout homme cultivé rougirait de ne point l'entendre, mais encore que tous les actes officiels sont écrits en persan et en français.

LES HABITANTS ET LES VILLES.

Sur les 9 500 000 habitants qui forment — très approximativement — la population du Royaume de Perse, 260 000 Arabes, 720 000 Turcs et Turcomans, 675 000 Kourdes, 20 000 Beloutches, autant de Tziganes, 235 000 Louris mènent la vie nomade ou demi-nomade, déplaçant, suivant les saisons, leurs tentes de feutre noir, et menant leurs troupeaux des alpages de la montagne aux steppes des hauts plateaux. Les autres sont tous des cultivateurs sédentaires fixés dans les oasis, dans les vallées irriguées, ou bien des citadins s'occupant d'opérations commerciales ou composant le nombreux personnel administratif et religieux.

Villages et grandes villes, vus de loin, ont souvent une apparence séduisante. Les jardins qui les entourent font un contraste agréable avec la nudité des steppes pierreuses. La blancheur de leurs maisons cubiques à toits plats, les flèches des minarets, les teintes vives des dômes, des arches couronnant les sanctuaires, composent un ensemble plein de pittoresque. L'intérieur est moins attrayant. Aucun service de voirie, aucun souci d'hygiène. Les maisons, construites en boue séchée au soleil, se lézardent et s'écroulent vite. Même les beaux monuments d'autrefois sont trop souvent dans un état de décrépitude pénible et leurs magnifiques revêtements en faience émaillée ont en parti disparu. La Perse est, par excellence, la terre des ruines. Elles s'y accumulent depuis tant de siècles qu'elles font partie intégrante du paysage. Une construction neuve, en matériaux solides, en bon état d'entretien, paraît une sorte de gageure. Et, comme la seule matière à bâtir, utilisée de tout temps, est la glaise ou la brique, l'accumulation des ruines ne donne point cette impression de grandeur majestueuse que laissent à l'esprit les restes des villes égyptiennes ou gréco-romaines. Seuls, les escaliers monumentaux, les colonnes géantes, les portiques de Persépolis, ainsi que les façades grandioses des Tombeaux des Rois, doivent à la solidité de la pierre leur bon état de conservation et leur émouvante beauté.

La moderne capitale du royaume, Téhéran, compte 280 000 habitants. Elle a grandi par 1 124 mètres d'altitude, au pied Sud de l'Elbourz, dans une plaine aride, insalubre, semée de ruines de diverses époques (Rhaï ou Rhagès, Véramin, etc.). L'hiver y est froid, neigeux, le printemps et l'automne fort agréables. Mais les chaleurs torrides de l'été obligent le monde diplomatique, la Cour et bon nombre de Persans aisés à chercher un refuge sur les pentes du Demavend. Pas de monuments intéressants, mais de très beaux jardins et des bazars fort animés où affluent les caravanes venues des quatre coins de l'Iran.

Au Nord de Téhéran, les provinces de Ghilan et de Mazandéran, en bordure de la Caspienne, ont comme villes principales les ports de Barfourouch (50 000 habitants), Recht (40 000 habitants), Enzeli, Astara, par lesquels se fait une bonne part du commerce extérieur de la Perse.

Dans la province d'Azerbaidjan, au Nord-Ouest, Tauris ou Tabriz est la cité la plus populeuse du Royaume (300 000 habitants environ), grâce à la fertilité des vallées bien arrosées, et surtout à la facilité des transactions par routes et voies ferrées avec la région

de Tiflis-Batoum. Ourmiah, près du lac du même nom, compte 30000 habitants et Kazvin, sur la route de Tabriz à Téhéran, en a à peu près autant.

A l'Ouest, Hamadan, l'ancienne Ecbatane (35000 habitants) et Kermanchah (80000) s'échelonnent sur la route historique menant vers le bassin du Tigre, vers Bagdad et Kerbéla, la ville sainte des Musulmans Chiites. Koum (40000 habitants), où les pèlerins visitent le tombeau de Fathma, Kachan (30000 habitants), " amas de débris immenses et lugubres ", conduisent à Ispahan (80000 habitants). Nulle ville perse ne fut plus célèbre et, bien que fort déchue, bien que la moitié seulement de sa trop vaste enceinte soit encore habitée, elle est digne d'une longue et fervente visite par la majesté de sa fameuse place, le Méïdan, par la beauté de ses " Médressehs ", de ses palais, de ses mosquées, de ses jardins, l'animation pittoresque de ses bazars. Chiraz (50000 habitants), non loin de Persépolis, entrepose et distribue les marchandises sur la route qui mène au port de Bender-Bouchir. Dizfoul, près des ruines de Suse, et Chouster, dans l'Arabistan, ne prendront d'importance qu'après la réfection des canaux qui fertilisaient toute l'antique Susiane. Yezd (50000 habitants), Kirman (60000 habitants) s'alignent au pied du Kouh Round où s'alimentent leur oasis. Mechhed (60000 habitants) et Asterabad, principales villes du Khorassan, ont des relations commerciales avec le Turkestan russe. Bender-Bouchir et Bender-Abbas, deux mauvais havres du Golfe Persique, fréquentés par quelques bateaux anglais, n'ont pour l'instant qu'une assez petite importance.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Pays de steppes et de déserts coupés d'oasis, sans routes, sans voies ferrées, sans autre mode de transport que les animaux de bât ; de plus, mal administrée, engourdie depuis trop longtemps dans l'inertie et la paresse, la Perse ne peut évidemment avoir une situation économique florissante. Certes, partout où l'eau ne manque pas (rives de la Caspienne, vallées de l'Azerbaïdjan, du Kourdistan, etc.), les grandes chaleurs de l'été favorisent la croissance d'une végétation très variée où le riz, le coton, le mûrier, l'oranger, se mêlent au froment, à la vigne, au tabac, au lin, à tous les arbres fruitiers de nos pays. Mais que sont ces trop rares édens auprès des immenses espaces arides où les animaux les plus sobres ont peine à trouver quelques brins d'herbe desséchée ! Le problème de l'eau prime tous les autres. De sa solution, de la multiplication des barrages en montagnes et des canaux d'irrigation, de l'utilisation méthodique de la moindre goutte de pluie ou de neige versée par un ciel terriblement avare, dépend l'avenir du pays.

Il dépend aussi — dans une mesure moindre sans doute, mais cependant fort appréciable — de l'accélération des transports. Ils se font exclusivement à dos de cheval et de mule. Les entrepreneurs de caravanes ou " Tcharvadars " forme une des corporations les plus importantes de l'Iran. Des caravansérails établis au terme de chaque étape abritent, le jour, hommes et animaux qui ne voyagent guère que de nuit. On peut confier en toute sécurité aux muletiers les objets les plus précieux. Mais leur honnêteté, justement proverbiale, ne les protège point contre les attaques des détrousseurs de grand chemin. De plus, il faut quarante jours pour aller de Téhéran à Bouchir, deux mois pour se rendre à Trébizonde par Erzeroum, trois mois pour gagner l'Inde. Seuls des objets de peu de poids et de grande valeur tels que les tapis, l'opium, le tabac, les tissus de soie, le thé, le sucre peuvent supporter des frais de voyage aussi dispendieux. Les autres denrées ou bien ne s'exportent pas, ou bien ne sortent du pays que si elles proviennent des zones frontières sises à peu de distance de la mer ou des voies ferrées transcapiennes.

Avant la Grande Guerre, de nombreux projets furent élaborés pour doter la Perse d'un réseau ferré qui desservît les cités principales et les mît en relation avec l'intérieur. Les jalousies anglo-russes, à défaut d'autres raisons, s'opposèrent à leur réalisation. Les Russes, qui dominaient incontestablement à Téhéran, étaient les maîtres de la navigation sur la Caspienne et voulaient accélérer les progrès du transit entre la Perse septentrionale d'une part, de l'autre leurs possessions du Caucase et du Turkestan, construisirent cependant quelques routes carrossables (Mechhed-Askhabad, Téhéran-Recht par Kazvin, Hamadan-Recht), puis entreprirent une courte voie ferrée entre Djoulfa (frontière de la Transcaucasie) et Tauris. Cette ligne, achevée en pleine guerre (1915) est, présentement, la seule que possède la Perse.

Par contre, les circonstances ont rendu à l'Angleterre, depuis 1917, la prépondérance que détenaient les Russes. Elle en a profité sans tarder, non seulement pour rétablir l'ordre intérieur troublé par les ravages des Kourdes, pour ravitailler le pays, mais aussi pour améliorer les routes anciennes, puis en construire d'autres accessibles aux automobiles et dirigées non plus vers le Nord, mais vers l'Ouest et le Sud, c'est-à-dire vers les régions de la Mésopotamie et du golfe Persique, par où se présentent les marchandises anglo-indiennes. L'une de ces routes conduit de Bagdad à Kazvin et Téhéran par Kermanchah (tracé identique à l'ancienne route royale de Darius). L'autre, partant de Kazvin, atteint Chiraz par Koum, Kachan, Ispahan, et sera à très bref délai prolongée jusqu'à Bouchir. Il semble que l'automobile ait un bel avenir en Perse. " Avec sa surprenante succession de barrières montagneuses s'élevant et s'abaissant tour à tour par rangées parallèles, la Perse se prête aussi peu que possible à l'établissement des chemins de fer. " En revanche, les routes, sur ce sol sec et dur, se construisent aisément.

Le Persan vit de ce que lui donnent ses champs, ses vergers et ses troupeaux. Le " pilaf " fait avec le riz du Ghilan, des galettes et des bouillies de froment ou de maïs, un très grand nombre de légumes et de fruits consommés sous diverses formes, le lait et la viande des



LE DOUBLE CARAVANSERAIL DE [illegible] *[illegible] dentale. [illegible] transports [illegible] avec soin, et les entrepreneurs [illegible] rations les plus importantes de l'Iran. [illegible]*



SUR LES TOITS DE BIRDJEND. *[illegible] Perse orientale, [illegible] par 1 400 mètres [illegible] au Nord du désert de Lout sur la route [illegible] C'est un intéressant spécimen de [illegible] ouvertures très rares pour se préserver à la fois des neiges et des froidures de l'hiver. [illegible] symbolise l'influence prépondérante que la Russie exerçait sur la Perse septentrionale.*



VUE DE MADAN I FIROUZA. *Perché comme un nid d'aigle sur le sommet d'une falaise aux tons d'améthyste, le village fortifié de Madan doit sa renommée aux riches mines de turquoises que l'on exploite depuis le Moyen Age dans les montagnes voisines.*



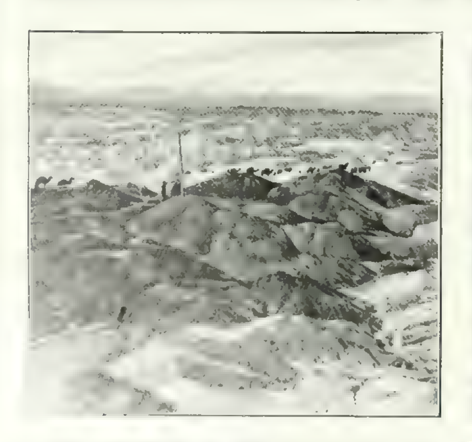
ENZELI. *Le port d'Enzeli, sur les rives plates et lagunaires de la Caspienne, dans la province persane du Ghilan, est un havre fort médiocre, mais qui doit une importance assez grande au trafic qu'il fait avec Bakou et Astrakhan. Une route carrossable l'unit à Téhéran par Recht et Kazvin.* Cl. G. Courtellemont.



KAZEROUN. *Principal lieu d'étape sur la piste de caravanes qui unit Chiraz au port de Bouchir, Kazeroun fut jadis une grande cité, célèbre par son industrie et son commerce. Ce n'est plus qu'une petite ville, n'ayant d'importance que par ses champs de tabac et ses marchés de chevaux.* Cl. G Courtellemont.



UNE RUE DE CHIRAZ. *Héritière de la puissante Persépolis, rivale d'Ispahan, Chiraz fut longtemps célèbre par la splendeur de ses jardins, l'excellence de ses vignobles, le génie de ses poètes. Elle ressemble présentement à un grand village et n'a guère d'autres édifices curieux que ses mosquées.* Cl. G. Courtellemont.



... DU MEKRAN. *La région de ... du Mekran, partagée entre la Perse et le Beloutchistan, est couverte de monticules dont beaucoup furent de*



FABRIQUE DE TAPIS. *Les merveilleux tapis qui sortent des nombreux ateliers persans sont l'œuvre de jeunes ouvrières.* Cl. G. Courtellemont.



PALAIS DU SCHAH A TÉHÉRAN. *La capitale du Royaume persan est une ville moderne, dont le principal attrait réside dans les magnifiques jardins qui entourent les maisons des particuliers et le palais du Souverain.*

brebis, le beurre, le fromage composent les menus. On y ajoute confitures, pâtisseries et bonbons dont les Persans, comme tous les Orientaux, se montrent friands. A l'étranger, la Perse demande surtout du sucre, du thé, du pétrole et des objets manufacturés (cotonnades, mercerie, objets en métal). En échange, elle exporte des fruits secs (raisins, abricots), du coton brut, de l'opium, de la laine, des cuirs, du poisson et du caviar provenant des pêcheries de la Caspienne, des cocons et des soies grèges (vers Lyon notamment), et ces tapis si célèbres que l'on fabrique à Tauris, Kirman, Sultanabad, Chiraz, etc. Les ressources minérales paraissent abondantes, mais on ne les exploite point encore, sauf des mines de turquoises près de Mechhed et quelques sources de pétrole en Arabistan.

A la veille de la Grande Guerre, la valeur du commerce atteignait environ 500 000 000 de francs. Aux importations (292 000 000 de francs), les cotonnades (90 000 000) tenaient le premier rang, avant le sucre (63 000 000), les objets manufacturés en métal (20 000 000), le thé (18 000 000), la farine (7 000 000), etc. Les exportations (205 000 000 de francs) consistaient en coton brut (40 000), fruits secs (28 000 000), tapis (27 000 000), riz (16 000 000), peaux et cuirs (12 000 000), opium (10 000 000), cocons et soies grège (9 000 000), poisson (4 000 000), laine (4 000 000), etc.

En 1918-1919, seule année récente pour laquelle nous ayons de source anglaise quelques renseignements précis, les importations s'élevèrent à 17 000 000 de livres sterling, les exportations à 9 551 000. La nature et la valeur relative des objets achetés ou vendus n'ont subi que peu de modification. La seule qui vaille d'être notée est la brusque prépondérance prise par le pétrole. Il ne figurait pas au tableau des exportations en 1913. En 1918-1919, il se classe en tête, et de beaucoup (5 500 000 livres sterling).

Parmi les clients de la Perse, la Russie se taillait, en 1913, la part du lion. Elle vendait pour 160 000 000 de francs et achetait pour 150 000 000. La Grande-Bretagne se classait loin derrière avec 27 000 000 d'achats et 75 000 000 de ventes. En 1918-1919, la Russie ne compte plus au tableau que pour 3 000 000 de livres sterling partagés à peu près également entre ventes et achats. Par contre, la Grande-Bretagne fournit à la Perse les trois quarts de ce dont elle a besoin (13 700 000 livres sterling sur 17 000 000) et elle lui achète presque la moitié de sa production (4 200 000 livres sterling sur 9 500 000). Le reste se partage entre l'Egypte, la Turquie, la France et ses colonies (20 000 livres sterling), etc.

L'ÉMIRAT D'AFGHANISTAN

Grâce au relief très accidenté de leur pays, non moins qu'à leurs qualités guerrières, les montagnards Afghans ont su préserver leur indépendance contre les appétits de leurs voisins : Persans, Russes et Anglais. Ils constituent une sorte d'État féodal, extrêmement mal connu, couvrant une superficie approximative de 550 000 kilomètres carrés et peuplé de 5 000 000 à 6 000 000 d'habitants. Les limites politiques, tracées par diverses commissions anglaises, russes et persanes, atteignent au Nord le cours de l'Amou-Daria, au Sud-Ouest, la dépression du Séistan. Au Nord-Est, une mince bande de territoire sert de zone neutre entre les Pamirs russes et le bassin anglo-indien de l'Indus.

Divisé jusqu'au milieu du XIXe siècle en plusieurs grandes tribus indépendantes et rivales, sans cesse en guerre les unes avec les autres, l'Afghanistan a fini par s'unir — au moins théoriquement — sous l'autorité politique du Khan de Kaboul qui a pris le titre d'Emir (Cf. le groupement des princes éthiopiens sous la suzeraineté du Négus Ménélik). Des gouverneurs administrent les quatre provinces : Kaboul, Hérat, Kandahar, Turkestan, entre lesquelles se répartit la majeure partie du territoire. Le reste appartient à des tribus, à des clans plus ou moins vassaux de l'Émir, mais d'une soumission souvent douteuse.

Les habitants, métis d'Iraniens, de Mongols et de Sémites, mènent, comme leurs voisins de Perse, une vie mi-pastorale, mi-agricole. Leurs vallées, faciles à irriguer, produisent des céréales, des fruits délicieux, de beaux légumes. Sur les flancs des montagnes, moutons, chèvres, mules, chevaux trouvent des pâturages suffisants.

Comme les Albanais et les Marocains de l'Atlas, les Afghans pourvoient à peu près à tous leurs besoins (lainages grossiers tissés par les femmes, feutres d'excellente qualité, outils rudimentaires, armes blanches, poteries). Des caravanes leur apportent — de l'Inde surtout et un peu du Turkestan — le sucre, le thé, les cotonnades, auxquels s'ajoutent, mais en contrebande, les armes de guerre. Ils expédient en échange des fruits secs, du beurre fondu, de la laine, des étoffes de feutre et des chevaux.

Les seules agglomérations de quelque importance, toutes fort anciennes et d'aspect à peu près semblable aux villes persanes, sont Hérat (50 000 habitants), en relations avec Mechhed et Merv, Kandahar (45 000 habitants), point terminus d'une voie ferrée venue de l'Inde, Kaboul (60 000 habitants), résidence de l'Émir.

De 1839 à 1842, les Anglais, qui craignaient de voir l'Afghanistan passer aux mains des Russes, essayèrent de s'y installer par la force. L'expédition aboutit à un désastre où disparurent les 16 000 hommes de la colonne d'occupation. Depuis lors, ils ont renoncé à leurs desseins de conquête et se sont contentés d'employer cette fameuse " cavalerie de Saint-Georges" à quoi sont dus tant de leurs succès politiques. L'Émir devint, pendant de

longues années, le pensionné de la Grande-Bretagne qui lui versait annuellement une rente de 1 850 000 roupies (environ 4 500 000 fr.). Des conventions fixaient les obligations réciproques des deux gouvernements. Cet état de choses a cessé depuis 1915. L'Émir a repris sa pleine indépendance. Aussi le gouvernement de l'Inde doit-il surveiller avec la plus grande attention — surtout depuis les progrès de la propagande soviétiste — les faits et gestes de ces belliqueux voisins. Les plus fortes garnisons de l'Inde, groupées à Pechawer et à Rawalpindi, se tiennent constamment prêtes à parer à toute surprise " indésirable ".

LE BÉLOUTCHISTAN

Quant à l'extrême pointe sud-orientale des Plateaux Iraniens, elle constitue, sous le nom de Béloutchistan, une simple annexe de l'Inde. Depuis 1876, en effet, les Anglais ont acquis directement la moitié des 340 000 kilomètres carrés que couvre le territoire béloutche et pris à leur solde, comme princes vassaux, les Khans ou chefs de tribus vivant sur l'autre moitié.

On estime à 900 000 le total des indigènes : Béloutches proprement dits (proches parents des Persans), Afghans, Brahouis (apparentés aux Dravidiens de l'Inde Méridionale).

Le pays, couvert de déserts et de steppes fort maigres, est à peu près dénué de ressources, et les nomades qui l'habitent ont peine à vivre du produit de leurs troupeaux. Mais il offre, pour les Britanniques, le grand avantage de tourner par le Sud la forteresse Afghane et de commander l'une des principales voies d'accès aux Indes, celle qui emprunte la passe de Bolan.

Les villes de Kélat et de Quettah sont les seules agglomérations notables. Une voie ferrée se détache à Chikarpour (sur l'Indus) du réseau indien, passe à Quettah et parvient aux portes de Kandahar. Il est depuis longtemps question de la prolonger d'une part au Nord-Ouest vers Hérat et le Turkestan russe, de l'autre vers Téhéran par le Séistan.

CONCLUSION

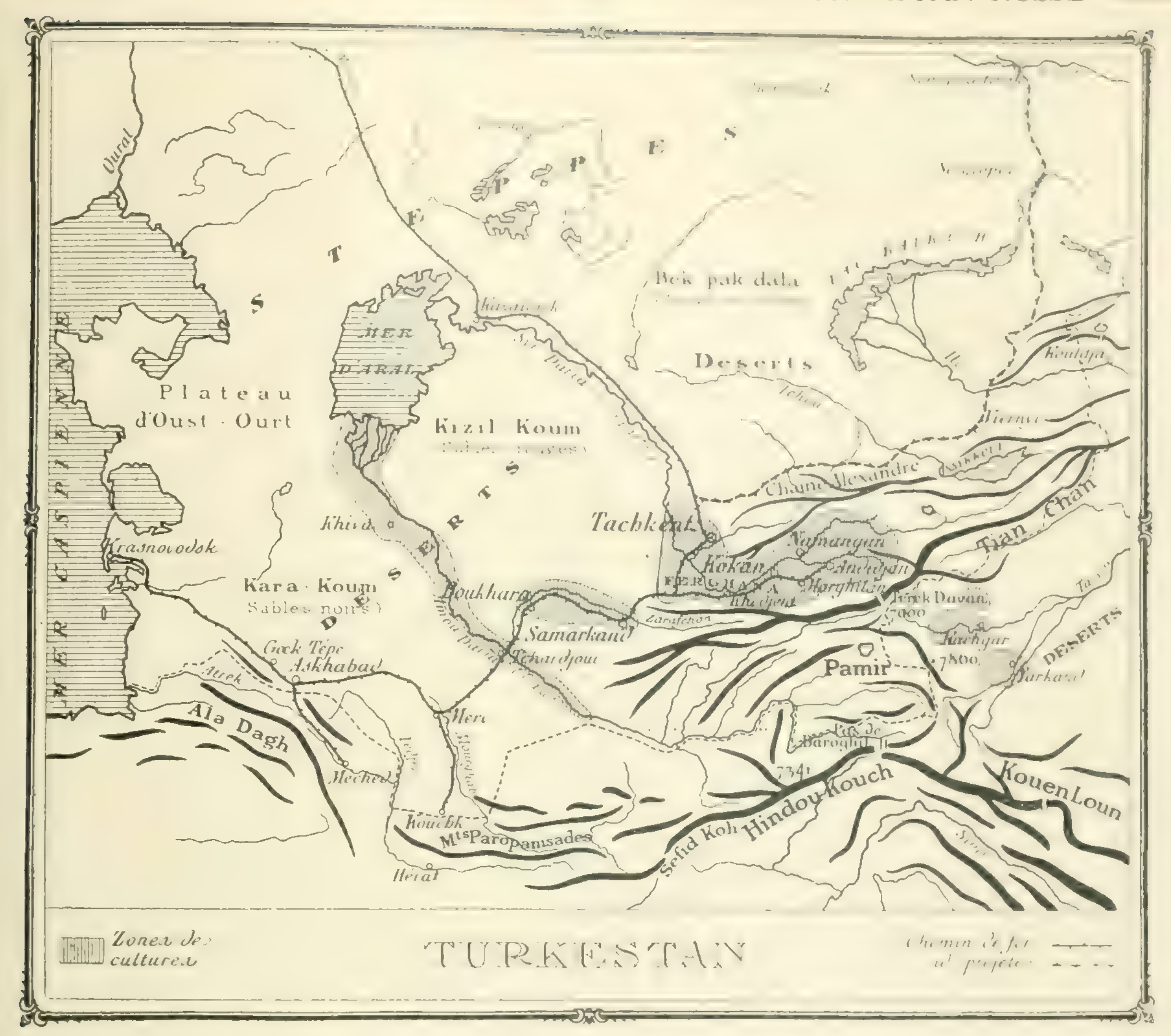
Après avoir été, pendant de longs siècles, l'une des régions les plus florissantes, les plus civilisées et le lieu de passage terrestre le plus fréquenté de l'Ancien Monde, l'Iran, délaissé par les hommes, entra dans une ongue période d'anarchie, de décadence dont il n'est pas encore sorti. Les grandes voies commerciales se détournèrent de " l'Isthme médique ". Elles le contournèrent au Nord par le Turkestan et la Sibérie, au Sud par la mer. Cet isolement arrêta net ses progrès. De nos jours, il s'est montré incapable de réagir par ses propres forces, de corriger seul les vices dont il souffrait. Mais il trouvait à ses portes des voisins fort empressés à l'aider. Russes et Anglais également intéressés à l'avenir des pays Iraniens, se disputèrent l'honneur — et le profit — de régénérer la Perse. La Russie l'emporta tout d'abord. Depuis la Guerre, la Grande-Bretagne a repris une prédominance incontestable. Maîtresse du Béloutchistan, du Golfe Persique, de la Mésopotamie, ayant à sa dévotion l'Émir d'Afghanistan, elle exerce à Téhéran, malgré la récente dénonciation du traité de 1919, une influence sans partage et s'empresse d'en profiter pour ses desseins économiques ou politiques. Il n'est point impossible — et il est souhaitable — que l'Angleterre, en travaillant pour elle sur ce beau chantier tout neuf, travaille aussi pour le mieux-être des peuples iraniens.

CHAPITRE XXXII

LE TURKESTAN RUSSE

GÉNÉRALITÉS

L'espace compris entre la bordure Nord des Plateaux Iraniens, la Caspienne, la Sibérie, les hauteurs formidables du Tian-Chan et des Pamirs, porte le nom de Turkestan Russe. Il couvre une superficie approximative de 2 000 000 de kilomètres carrés. A l'Ouest, d'immenses plaines sont comme le vestibule des plaines sibériennes. A l'Est, montagnes et vallées forment le glacis occidental de l'Asie Centrale. Les eaux qui en dévalent se perdent dans le sable ou se terminent dans des lacs : Aral et Balkach. Un climat continental tour à tour glacé ou torride, l'absence presque complète de pluies font des plaines occidentales de vastes déserts sablonneux cou-



pés de steppes où les pasteurs de race turque, Kirghiz et Turkmènes, mènent la vie nomade. Les vallées de l'Est, un peu plus arrosées, mieux abritées, se prêtent à la vie sédentaire grâce à l'irrigation. Sartes et Tadjiks, de race aryenne, y cultivent le coton, les céréales, les arbres fruitiers.

Devenu possession des tsars dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, pacifié et mis en valeur, le Turkestan fut relié par voie ferrée d'abord à la Caspienne, puis directement au réseau russe. Il reçut peu d'immigrants slaves, mais n'en est pas moins pour la Russie une sorte de colonie subtropicale de très grande importance d'où l'Empire tira en 1913 plus de la moitié du coton nécessaire à ses filatures.

En 1913, la majeure partie du pays était administrée directement par le gouvernement de Petrograd. Le reste, dans la vallée de l'Amou-Daria, constituait les Khanats autonomes de Khiva et Boukhara soumis au régime du protectorat.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LES MONTAGNES. ⌀⌀ Les régions montagneuses couvrent environ le quart de la superficie totale. Elles se composent d'une succession de chaînes à peu près parallèles, orientées de l'Est à l'Ouest, plissées dans le même temps que le Caucase et l'Himalaya. Au Nord, les monts Tarbagataï et Ala Taou ne dépassent guère 2000 mètres. Ils encadrent un large couloir : la porte de Dzoungarie par quoi les steppes Khirghizes communiquent directement avec les déserts Mongols.

Puis, en deçà de l'Ili, le système du Tian-Chan s'étale largement depuis la vallée de cette rivière jusqu'au cours supérieur du Syr-Daria. Il compte six ou

sept chaînes bordant des lacs (Issyk Koul, Sou-Koul), de hauts plateaux et des couloirs herbeux où les bergers kirghiz passent l'été. Il culmine par 7 315 mètres au Khan Tengri. Du Tian-Chan aux Pamirs, l'Alaï et le Trans-Alaï comprennent eux aussi une série de chaînes : monts du Turkestan, monts Hissar, monts Pierre-le-Grand, etc., toutes très élevées (moyenne de 5 000 à 6 000 mètres) et dont la pointe suprême, le pic Kaufmann, atteint 7 800 mètres. La vallée du Kizil-Sou ou Sourkhab, affluent de l'Amou-Daria, se creuse au cœur des massifs. Elle porte elle-même le nom d'Alaï, et ses pâturages savoureux lui valurent le surnom de " Paradis des Kirghiz ".

Le Pamir couvre l'espace compris entre le Transalaï et l'Hindou-Kouch. Les récentes explorations nous le dépeignent non pas comme un plateau uniforme, tel qu'on se l'imaginait autrefois, mais comme une succession de larges vallées à pentes douces, hautes de 3 000 à 4 000 mètres, séparées par des chaînes s'élevant généralement de 900 à 2 400 mètres au-dessus des vallées (A Woeïkof). D'où le terme de région des Pamirs qui tend à remplacer l'ancienne appellation. Le rebord oriental, sis en territoire chinois, dresse à 7 860 mètres la pyramide colossale du Mouz Tagh Ata.

L'Hindou-Kouch, le Sefid Koh, les monts Paropamisades, le Kopet-Dagh et les monts du Khorassan imitent au Sud le Turkestan. Nous les connaissons déjà. Ils n'appartiennent, du reste, que pour une très faible part à la région qui nous intéresse présentement.

Toutes les hautes montagnes de l'Est ont des caractères communs.

Leur altitude considérable et continue, l'enchevêtrement de leurs plis, l'extrême rareté des brèches y rendent les passages fort malaisés.

Le plus célèbre, le col de Terek-Davan, qui unit le Ferghana à Kachgar, se trouve à plus de 4 000 mètres. C'est l'ancienne Route de la Soie, empruntée de toute antiquité par les caravanes. Dans le Trans-Alaï, le col de Kizil-Art, qui mène aux pâturages des Pamirs et même à l'Inde (la piste franchit l'Hindou-Kouch au pas de Baroghil), atteint 4 612 mètres, presque l'altitude du Mont Blanc.

Le climat est tel qu'on peut l'attendre de régions très élevées, assez proches du Tropique, mais éloignées des Océans.

A Pamirski Post (3 693 mètres d'altitude), la moyenne des températures annuelles est inférieure à 0° (— 1°,2). Elle s'abaisse en janvier à — 18°,1, mais s'élève en juillet à + 14°,2, soit un écart moyen de 32°,3, beaucoup plus grand que les amplitudes observées en Suisse à égale hauteur.

La sécheresse de l'air accentue à la fois l'insolation et le rayonnement. Aussi non seulement note-t-on des différences considérables entre les saisons, entre le jour et la nuit, mais même entre deux points exposés, l'un à l'ombre (plusieurs degrés au-dessous du point de glace), l'autre au soleil (30° au-dessus de zéro). Des bourrasques continuelles, des vents d'une incroyable violence balaient l'atmosphère. Les voyageurs ont peine à se tenir à cheval et les animaux doivent se réfugier à l'abri des roches protectrices.

Peu de précipitations atmosphériques malgré l'altitude. Les grands réservoirs d'humidité sont trop loin et les montagnes ne peuvent compter que sur l'évaporation de l'Aral, de la Caspienne, des plaines irriguées. Pamirski-Post ne reçoit que 61 millimètres d'eau. Mais cette eau tombe — surtout à l'automne et au printemps — sous forme de neige dont la lente fusion assure au sol assez d'humidité pour porter sinon des forêts, comme dans nos Alpes, du moins des prairies. Certaines hautes vallées, comme l'Alaï, sont célèbres par la qualité de leurs alpages où le bétail engraisse vite. La flore arbustive n'est représentée (jusqu'à 2 000 mètres environ) que par quelques pieds isolés de genévriers, de sapins et des bouquets de noyers sauvages.

Sur les flancs des plus hautes montagnes directement exposés aux vents d'Ouest, la neige s'accumule en névés et en glaciers qui s'accroissent même en été, et par ciel très clair, grâce à la simple condensation de la vapeur d'eau tenue en suspension dans l'atmosphère. Ces glaciers sont, pour le Turkestan tout entier, la vraie et presque l'unique source de vie. Sans eux le désert s'étendrait sans solution de continuité des rives de la Caspienne jusqu'à la Mandchourie. Grâce à eux, l'Ili, le Zarafchan, le Syr et l'Amou-Daria sont assurés d'une alimentation régulière. Ils peuvent ainsi braver l'intense évaporation, la sécheresse des vallées et des plaines où ils débouchent, et assurer l'irrigation des riches oasis où de tout temps se fixèrent les hommes.

LES VALLÉES ET LES OASIS DU "PIEDMONT". ❧❧ Entre les "deux pôles répulsifs" que sont la haute montagne et le désert, une ceinture d'oasis constitue, en effet, le " pôle attractif ", la zone d'humanité du Turkestan.

Elle débute au Nord, dans la province du Semirietchensk, par les petites vallées de l'Ala-Taou (de Sergiopol à Kopal), et par la vallée moyenne de l'Ili (entre Kouldja et Viernyi), se continue au Centre par la dépression du Ferghana que traverse le Syr Daria, par les vallées du Zarafchan et de l'Amou Daria ; s'achève au Sud par les oasis de Merv, Tedjen, Askhabad, semées au pied du Kopet-Dagh.

Le climat y est encore tour à tour très chaud, très froid, et toujours très sec, comme en témoigne le tableau suivant :



SAMARCANDE. — MOSQUÉE DU SCHAH-ZINDEH. *La ville de Samarcande est le chef-lieu d'une des plus riches provinces du Turkestan russe, après avoir été jadis l'antique capitale de la Sogdiane, puis au Moyen-Âge la capitale des Sassanides et de Tamerlan. Elle se trouve en effet dans la vallée du Zérafchan dont les eaux irriguent un sol extrêmement fertile. De plus, elle servit pendant des siècles, de lieu d'échange entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Grand* [illegible]



BOUKHARA : LA MEDRESSE. *Boukhara, capitale du Khanat de ce nom, fut, du IXe au XIVe siècle, une des grandes cités intellectuelles de l'Islam. On n'y compte pas moins de 360 mosquées ; et une centaine de Medressés ou Écoles érigent encore, au-dessus des petites maisons d'argile, leurs portes monumentales.*



NOUVEAU MERV : UNE ÉCOLE. *Ancienne ville hellénique fondée par Antiochus Soter au milieu d'une oasis renommée pour sa fécondité, Merv fut, au Moyen Age, presque aussi célèbre que Boukhara comme centre d'études musulmanes. Plusieurs fois dévastée, elle ne joue plus qu'un rôle insignifiant.*



UN AOUL AU TURKESTAN. *Les villages, au Turkestan russe, sont faits de maisonnettes en briques crues ou en terre battue, avec un petit nombre d'ouvertures et des murs très épais pour se préserver également de la rigueur du froid et de la torride chaleur des étés. Les femmes s'occupent à laver les étoffes de feutre.*



CAMPEMENT DE KIRGHIZ. *Les Kirghiz, ou Turco-tatares, mènent la vie nomade dans toute la vaste région qui va des steppes de la Caspienne et de la Sibérie méridionale aux alpages des montagnes du Turkestan. Ils habitent des tentes rondes, assez confortables, faites de pièces de feutre tendues sur un bâti de lattes de bois.*



[illegible] KARA-KOUL. *La vue est prise dans les Monts [illegible] formidable ensemble des hautes terres qui [illegible] Turkestan russe. Le Kara-koul ou Lac [illegible] mètres d'altitude.*



UN MARCHÉ AU COTON. *Le climat et le sol du Turkestan russe conviennent parfaitement à la culture du cotonnier. Aussi, les surfaces consacrées à cet arbuste se sont-elles accrues avec une remarquable rapidité, notamment dans le Ferghanah, ou haute vallée du Syr-Daria.*

Stations	Latitude	Altitude en mètres	Températures moyennes de l'année	Mois le plus froid	Mois le plus chaud	Écart	Pluie en millimètres	[illegible]
Samarcande	39°6	727	13°1	−0°7	25°5	26°2	345	Hiver [illegible] mm. Printemps 176 mm.
Andidjan ..	40°7	503	12°8	−3°0	26°0	29°	242	Hiver 77 mm. Printemps 94 mm.
Baïram Ali (oasis de Merv)	37°7	239	15°9	0°1	30°2	30°1	128	Hiver 49 mm. Printemps [illegible] mm.
Tachkent...	41°3	478	13°4	[illegible]	27°0	29	355	Hiver [illegible] mm. Printemps [illegible] mm.

Nulle part la quantité de pluies n'est suffisante pour que la culture soit possible sans irrigation.

Mais l'irrigation est assurée grâce aux réserves de neiges et de pluies où puisent les torrents.

Parmi ces torrents, les plus faibles ne dépassent pas le pied des montagnes. La petite quantité de leurs eaux qui échappe aux rigoles d'arrosage se perd dans les sables. Tels sont le Tedjen, le Mourghab (oasis de Tedjen et de Merv), le Zarafchan (oasis de Samarcande et Boukhara), le Talas, le Tchou, etc.

D'autres s'unissent pour former de vrais fleuves : Amou-Daria, Syr Daria, Ili.

L'Amou (l'ancien Oxus) réunit les eaux des Pamirs et de l'Hindou-Kouch. Long de 2512 kilomètres, abondant, large et rapide dans son cours supérieur, il s'appauvrit à mesure qu'il s'éloigne des montagnes. Cependant, en dépit de l'évaporation et des saignées faites par les rivières, il apporte encore à l'Aral une moyenne de 1 250 mètres cubes d'eau à la seconde.

Le Syr Daria (l'ancien Yaxarte), un peu plus long (2873 kilomètres), a un débit beaucoup moins considérable (500 à 600 mètres cubes à la seconde).

L'Ili (1050 kilomètres) jette au lac Balkach 400 mètres cubes en moyenne à la seconde.

L'eau ne manque donc pas, les bonnes terres non plus, car le sol des vallées, formé soit d'alluvions fluviales, soit de " loess " provenant des poussières accumulées par le vent du désert, se montre, pour peu qu'on l'arrose, d'une très remarquable fécondité.

Enfin, la chaleur des longs étés, la clarté du ciel, le calme de l'atmosphère dû à l'écran protecteur des montagnes favorisent encore la croissance des plantes. Les steppes de loess se couvrent de graminées vigoureuses (les Badkhys), hautes d'un mètre et plus. Peupliers, saules, tamaris, platanes accompagnent rivières et ruisseaux.

Surtout l'homme sut créer, par l'utilisation judicieuse des eaux, une multitude d'oasis, tantôt isolées les unes des autres, tantôt réunies en un immense jardin.

[illegible] des fûts élégants, des grandes palmes du dattier. Elles doivent se contenter d'arbres moins sensibles aux rudesses de l'hiver, et ce sont des saules, des ormes, des peupliers surtout qui peuplent les jardins, les boqueteaux irrigués. Mais à côté d'eux tous nos arbres fruitiers, tous nos légumes, nos céréales croissent admirablement. Les moissons de la Sogdiane (la région de Samarcande) étaient déjà célèbres aux temps antiques. Aujourd'hui le riz, le sorgho, le maïs, la luzerne, le mûrier s'ajoutent au blé, à l'orge, à la vigne, à l'abricotier, au noyer, au sésame, au lin, et le cotonnier a fait de tels progrès qu'il tend, comme en Égypte, à supplanter les autres cultures de moindre rapport.

LES STEPPES ET LES DÉSERTS DE L'OUEST. Au point où s'arrêtent les rigoles commence le désert. Il couvre environ 1 000 000 de kilomètres carrés sous les noms de Kara Koum ou Sable noir (entre les monts Kopet Dagh et l'Amou-Daria), de Kizil Koum ou Sable rouge (de l'Amou-Daria au Syr-Daria), de Bed-pak-dala ou Steppe de la Faim entre le Syr-Daria et le lac Balkach, de plateau d'Oust-Ourt entre le lac d'Aral et la Caspienne. Il se continue dans la Sibérie méridionale par les steppes des Kirghiz (Gouvernements de Tourgaï, Akmolensk et Sémipalatinsk).

Les Koum sont des déserts de sable recouverts de dunes mouvantes en fer à cheval, les " barkanes ", hautes de 5 à 12 mètres, que séparent les " takyrs ", dépressions argileuses et stériles semées d'efflorescences salines.

Le plateau d'Oust-Ourt rappelle plutôt les Hamadas sahariennes. Point de dunes, mais de vastes surfaces de roches lisses, de cailloux et d'argiles que bordent des escarpements : les " tchink ", analogues aux " gours " du Tademayt. Toujours des hivers très rudes et de brûlants étés. Kazalinsk, près de l'embouchure du Syr-Daria, a — 11°5, comme moyenne de janvier (l'hiver de la Laponie sous la latitude de Bordeaux) et + 25°, 1 comme moyenne de juillet. Khiva, un peu plus au Sud, passe de — 4°, 7 à + 28°, 3. Des vents, que rien n'arrête, soufflent de l'Est en hiver, de l'Ouest en été, tour à tour glacés ou suffocants, soulevant de tels tourbillons de poussière " qu'ils empêchent de voir les montagnes quelquefois pendant des semaines entières, et cela à une distance souvent inférieure à 10 kilomètres ".

Les pluies, déjà si faibles dans les montagnes et les vallées, diminuent encore dans les plaines. Même aux rives de la Caspienne, Krasnovodsk ne reçoit que 11 centimètres d'eau ; Kazalinsk et Perovsk 12 ; Khiva 9.

Aussi toute culture est-elle impossible en dehors de la zone irriguée par l'Amour et le Syr-Daria qui, semblables au Nil, créent de la montagne au lac d'Aral une longue et mince ligne d'oasis étroitement limitées par les sables.

Ces sables ne sont point, du reste, complètement privés de végétaux. Les averses du printemps, si faibles

soient-elles, disparaissent sous le sol meuble et suffisent à nourrir quelques plantes peu exigeantes accommodées à l'extrême sécheresse : plantes bulbeuses, graminées à carapace cimentée par du calcaire (le Sélin), arbustes épineux tels que l'acacia des sables, le Kandym, le Tcherkez, le Saksaoul, surtout, au bois très lourd, très dur, difficile à scier, mais qui se casse facilement et donne un bois de chauffage excellent. Les plantations artificielles destinées à préserver les voies ferrées de l'envahissement des sables ont prouvé que cette végétation, en général extrêmement clairsemée, pouvait se développer considérablement. L'évolution naturelle des semis aboutit même, au bout d'une période relativement courte (une vingtaine d'années), non seulement à fixer complètement les " barkanes ", mais à transformer le désert aride en une steppe où dominent les plantes herbacées et où les troupeaux des nomades trouvent une nourriture assurée.

Seuls les déserts de roches et d'argiles dures, à la surface desquels l'eau de pluie s'évapore en quelques heures, ne pourront échapper à l'éternelle stérilité.

Les régions les plus basses des plaines occidentales sont occupées par deux lacs : le Balkach et l'Aral. Le premier, nourri par l'Ili, couvre 18 000 kilomètres carrés (autant que le lac Ladoga en Russie d'Europe). Le second, qu'alimentent le Syr et l'Amou-Daria, se classe avec ses 67 000 kilomètres carrés, immédiatement après les Lacs Supérieur et Victoria Nyanza. Il est possible que l'Aral, dont le niveau est légèrement supérieur à celui de la Caspienne, ait communiqué autrefois avec cette mer par les dépressions de Sarry-Kamych et de l'Ouzboï. Mais il paraît démontré que — au moins depuis la période historique — il n'y a pas eu dans toute cette région dessèchement progressif et continu, comme on l'a supposé longtemps. On relève simplement, dans le niveau de tous les lacs de l'Asie Centrale et Occidentale, des oscillations périodiques, tenant à des variations temporaires du climat : maximum un peu après 1840, minimum en 1854; crue de 1854 à 1860, baisse des eaux après 1870; minimum vers 1885, crue depuis cette date, etc. (D'après A. Woeikof.)

GÉOGRAPHIE HUMAINE ET ÉCONOMIQUE

L'HISTOIRE. Depuis l'aurore des temps historiques nous trouvons le Turkestan occupé par des sédentaires et des nomades. Les premiers, fixés dans les oasis du " Piedmont ", appartenaient au groupe des peuples iraniens, de race blanche. Les seconds étaient des Touraniens, de race mongole. Leur pays, connu dans l'Antiquité sous les noms de Bactriane et de Sogdiane, fut conquis par Alexandre ; mais l'influence hellénique, toute passagère, n'a laissé que des traces insignifiantes. Islamisé à partir du VIIIe siècle, et incorporé dans les différents Empires (Gengis-Khan, Tamerlan) qui se succédèrent en Asie Centrale, le Turkestan joua un certain rôle comme lieu de rencontre entre les commerçants de l'Occident et ceux de l'Extrême-Orient. C'était une des étapes de la " Route de la Soie " et Samarcande comptait, au Moyen Age, au rang des principaux entrepôts commerciaux du monde. Plus tard, des chefs locaux, les Khans, devinrent indépendants jusqu'au jour où les Russes apparurent. Aucune barrière ne s'interposait entre les pays de la Volga et ceux de l'Aral. Les populations mêmes, Tatares, Kirghiz, étaient de même race et de religion identique. Aussi la croisade orthodoxe contre le Croissant se dirigea-t-elle vers les steppes Turkmènes dans le même temps qu'elle prenait Constantinople comme objet suprême de ses efforts. Pierre le Grand y songea ; Catherine II essaya d'entreprendre une conquête qui échoua, mais que, quatre-vingts ans plus tard, les razzias des nomades, faites aux dépens des premiers colons russes fixés dans la Sibérie du Sud-Ouest, rendirent indispensable. Commencée en 1845, l'occupation s'acheva en 1892 après une série de rudes campagnes où les Turkmènes, notamment, résistèrent vaillamment aux assauts des envahisseurs. L'Angleterre, un moment fort inquiète de cette poussée slave qui semblait menacer l'Inde, finit par s'entendre à l'amiable avec le gouvernement des Tsars, et l'on fixa d'un commun accord les frontières anglo-russo-afghanes dans la région des Pamirs. De son côté, la Russie laissa un semblant d'autorité à deux souverains indigènes : les Khans de Khiva et de Boukhara. Elle se chargea d'administrer le reste du pays qui fut uni directement à l'Empire.

LES HABITANTS. En prenant comme base le dernier recensement officiel (il date de 1897 !) et en tenant compte de l'accroissement normal de la population, on estimait, en 1912-1913, le nombre total des habitants à 13 162 000 ainsi répartis :

Province de Ferghana..........	2 116 000	habitants
— de Samarcande.......	1 194 000	—
— de Syr-Daria.........	1 989 000	—
— de Semirietchensk.....	1 256 000	—
— de Transcaspienne.....	507 000	—
Khanat de Boukhara...........	2 500 000	—
Khanat de Khiva..............	550 000	—

La densité est naturellement extrêmement variable. Tandis que les déserts et les steppes de l'Ouest, les hautes montagnes de l'Est, ne comptent qu'un nombre d'hommes insignifiant, les riches oasis du Ferghana, de Samarcande, de Khiva nourrissent la majeure partie des 13000000 d'habitants fixés au Turkestan.

Ces habitants comprennent d'abord des Tadjiks (9 pour 100 du total) qui sont de purs Aryens, proches parents des Persans, et représentent l'élément le plus ancien des sédentaires de race blanche : figure ovale, che-

veux noirs, bruns foncés, quelquefois même châtains ou blonds, yeux bruns ou noirs, beaucoup de barbe. Les uns habitent les villes de la plaine et des basses vallées : excellents agriculteurs, ouvriers et marchands habiles, ils jouent le premier rôle parmi les indigènes. Les autres, surnommés Galtchas, mènent dans la montagne une vie rustique et fort misérable.

Aux Tadjiks s'opposent les Kirghiz, turco-tatares à peu près purs et demeurés en grande majorité fort attachés à leurs habitudes nomades. Robustes, endurants, hospitaliers, très curieux de nouvelles, ils mènent leurs troupeaux soit dans les steppes des plaines septentrionales, soit dans les alpages du Tian-Chan, de l'Altaï, des Pamirs.

Mais la masse de la population provient du métissage à doses inégales entre blancs et jaunes, nomades et sédentaires, Turco-Tatares et Iraniens. On leur donne le nom de Sartes, Uzbegs, Turkmènes. Les premiers, Sartes et Uzbegs, tous sédentaires, peuplent les campagnes irriguées et les villes du Ferghana, de Samarcande, Khiva, Boukhara. Depuis longtemps habitués à supporter sans se plaindre les razzias, les exigences des nomades, ils ont pris peu à peu ces habitudes de cautèle, de dissimulation, d'hypocrisie, et cette naturelle lâcheté que nous remarquâmes déjà chez certains peuples de l'Iran. " Le peu de résistance opposée par eux à la conquête russe, la fuite de leurs armées nombreuses devant de petits détachements leur ont fait une fâcheuse réputation " que rachètent dans une certaine mesure leur aptitude au commerce et à l'agriculture.

Il en est tout autrement des Turcomans presque tous concentrés dans la province de Transcaspienne et la province persane du Khorassan. Ceux-ci, jusqu'à l'arrivée des Russes, n'avaient jamais connu de maîtres. S'ils se mélangèrent aux Iraniens, ce fut à la suite de leurs razzias où les femmes blanches formaient le butin le plus recherché. D'où la création d'une race vigoureuse et belle, éprise d'indépendance, et qui opposa aux Russes une résistance désespérée.

Vaincus, mais traités avec les égards dus à leur courage, ils se sont soumis sans arrière-pensée, ont complètement renoncé à leurs habitudes de brigandage, et commencent même à délaisser la vie nomade pour se transformer en cultivateurs sédentaires.

Sédentaires et nomades ont adopté depuis des siècles l'Islam. Les premiers, Sunnites ou Chiites, pratiquent très strictement leur religion et font même preuve à l'occasion d'un véritable fanatisme. Nombreux sont ceux qui vont chercher à Kerbela ou à la Mecque le titre de " Hodja ". Les nomades, surtout Kirghiz, ont plus de tiédeur religieuse et mêlent à la pure doctrine musulmane beaucoup d'anciennes croyances païennes. Ils ne se conforment généralement pas aux rites du Coran pour le Carême, les prières, etc., et leurs femmes, auxquelles ils laissent une grande liberté, ne se voilent jamais.

Aux indigènes s'ajoutent des Russes, mais en petit nombre, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, à la base des monts, les chaleurs torrides de l'été, bien qu'assez aisément supportables par suite de la sécheresse de l'air, sont peu faites pour leur convenir. La montagne, beaucoup plus salubre, ne leur plait pas : le Russe est un homme de plaine qui n'aime pas à grimper.

De plus, et surtout, les " Kichlats " ou oasis, seules régions productives, renferment déjà une population indigène très dense, qui s'entend fort bien — et suffit — à les mettre en valeur.

Aussi ne comptait-on en 1912 (en dehors des fonctionnaires et des garnisons) que 73500 Russes répartis en 171 villages dans les quatre provinces de Syr-Daria, Samarcande, Ferghana et Transcaspienne.

Il semble que la province de Semirietchensk ait plus d'avenir. Sa situation septentrionale lui vaut un climat plus rude qui ne permet pas la culture du cotonnier (à laquelle le Russe n'entend rien), mais est favorable aux céréales et à l'élevage. La population, très clairsemée (Kara-Kirghiz nomades), laisse disponibles de vastes étendues de terre. Aussi, depuis 1890, et surtout depuis 1905, un courant très intéressant d'émigration se dessinait-il vers ces lointaines régions, malgré la longueur et la difficulté du voyage. On compta 2 000 émigrants en 1907, 7 600 en 1908, 5 800 en 1909. La construction de la ligne Tachkent-Arys — Viernyi-Sergiopol — Sémipalatinsk-Transsibérien (voir plus loin), le développement des travaux d'irrigation pourraient élargir très fortement ce début de colonisation.

LES RESSOURCES. ❧❧ Élevage, agriculture, elles sont les sources presque uniques de la production locale.

L'élevage se pratique dans la steppe et la montagne. Moutons (notamment de race " Kourdiouk ", à lourde queue graisseuse), vaches, chevaux, dromadaires, chameaux, yaks même, au-dessus de 3 000 mètres, sont la richesse du nomade. Il se nourrit de leur lait et de leur chair, fait du fromage et du beurre, vend aux sédentaires de la laine, du cuir et des animaux sur pied, en échange des céréales. Le nomadisme décline, du reste, et le cheptel tend plutôt à diminuer. Le chameau, notamment, a beaucoup perdu de son importance depuis la construction des chemins de fer. Par contre, l'élevage des porcs, inconnu des indigènes musulmans, a été introduit par les immigrants russes.

L'agriculture n'est possible qu'en terrain irrigué. Même à proximité des grandes villes, un hectare de terre placé hors de la zone accessible aux rigoles se vend de 8 à 10 francs, tandis que la même surface, facile à arroser, atteint 4000 et 5 000 francs. Aussi tout l'avenir du

pays repose-t-il sur l'extension des canaux, la construction de barrages et de réservoirs. Déjà le Turkestan possède plus de 2 500 000 hectares de terrains irrigués, ce qui le classe immédiatement après l'Inde et les États-Unis. Mais on peut faire bien plus encore. Les millions de mètres cubes d'eau que le Syr et l'Amou-Daria apportent à l'Aral, et l'Ili au Balkach, sont perdus pour la culture. D'où de nombreux projets de dérivation de ces fleuves et de quelques-uns de leurs affluents, projets qui, d'après les calculs des ingénieurs russes, permettraient de mettre en valeur 2 200 000 hectares par les eaux de l'Amou, 700 000 par les eaux du Syr, 400 000 à 500 000 par celles de l'Ili et de quelques torrents voisins. Les travaux considérables exécutés par les Anglais en Égypte, dans l'Inde, en Mésopotamie, et par les Américains au Colorado, dans l'Arizona, la Californie, etc., permettent de croire que, si ces projets se réalisent, ils ne décevront pas les espérances que l'on fonde sur eux.

Les céréales viennent en tête des plantes cultivées : froment, orge, millet d'abord, puis riz, avoine et maïs. Tous les légumes et les arbres à fruits d'Europe donnent d'excellents produits (melons, raisins, abricots, prunes, pêches, noix, poires, etc.) qui s'exportent en grande quantité vers la Russie d'Europe et la Sibérie, soit à l'état frais, soit séchés au soleil. Une exploitation plus judicieuse et plus scientifique, le développement des vignobles, les expéditions de primeurs, peuvent accroître dans de très fortes proportions la valeur des vergers et des jardins.

Les plantes oléagineuses (ricin, sésame, lin) et fourragères (la luzerne notamment), le mûrier sont aussi de bon rapport.

Mais c'est le cotonnier qui attire surtout l'attention. Avant la conquête russe, on ne cultivait qu'une espèce médiocre, d'origine indienne, donnant une fibre courte et grossière. Des essais, poursuivis de 1865 à 1880, ont amené l'acclimatation de variétés très supérieures venues d'Amérique. De plus, la construction des chemins de fer Transcaspiens (Tachkent-Krasnovodsk et Tachkent-Orenbourg) permit aux producteurs d'exporter aisément leurs fibres sur les marchés russes. Enfin, le développement rapide de l'industrie cotonnière en Russie (Yaroslaw, Moscou, etc.) assura aux cultivateurs une vente facile et rémunératrice, l'offre demeurant constamment inférieure aux demandes.

Aussi le nombre d'hectares consacrés au cotonnier s'accrut-il extrêmement vite, passant de 330 en 1884 à 13 000 en 1886, à 64 000 en 1890, à 227 000 en 1902, et à 420 000 en 1912. A cette date, sur les 360 000 tonnes métriques de coton égrené mis en œuvre par les fabriques russes, près de la moitié venait du Turkestan.

Des diverses régions irriguées, le Ferghana se prête le mieux à la bonne venue de la plante que l'écran des monts protège contre les gelées précoces ou tardives. Le cotonnier occupe partout plus du tiers et, dans certaines contrées, les deux tiers des terres cultivées. Céréales, luzernes, vergers même ont reculé devant l'envahissement des champs de coton. Après le Ferghana se classent les oasis de Samarcande, Boukhara, Khiva et Merv.

On connaît mal encore les ressources possibles du sous-sol, et le Turkestan n'a point de mines en exploitation. Mais, aux vieilles industries locales (tapis, feutres, bijoux, ustensiles en cuivre repoussé, de très minime importance, du reste), s'ajoutent maintenant des usines et des fabriques parfois considérables, où l'on traite les produits agricoles : " gins ", ou usines à nettoyer le coton, huileries et fabriques de tourteaux (avec la graine du cotonnier qui remplace peu à peu le sésame et la graine de lin), conserves de fruits, minoteries, entreprises vinicoles (50 000 hectolitres), etc.

LES VILLES. ⌀⌀ La richesse des oasis et le groupement naturel des habitants aux points où l'eau coulait avec abondance, expliquent le nombre relativement grand et l'ancienneté des agglomérations urbaines. Certaines d'entre elles existaient déjà lors de la conquête d'Alexandre, au IVe siècle avant notre ère. D'autres apparurent après lui aux temps des Sassanides et des dynasties mongoles. D'autres, enfin, ne doivent leur naissance qu'au récent développement économique de la contrée et à la construction des chemins de fer.

La plupart d'entre elles comprennent deux parties dissemblables : la ville indigène aux petites maisons de pisé, à toits plats, se pressant au long d'étroites rues tortueuses, et la ville russe, d'aspect européen. Des arbres nombreux croissent dans les cours intérieures. Autour de la cité, des jardins ceints de murs en terre, que surmontent les cimes des peupliers, se remplissent de carrés de légumes et d'arbres fruitiers qui portent des guirlandes de vignes suspendues à leurs branches. Les hauts portiques des médressés (ou écoles), les coupoles des mosquées qui s'érigent par-dessus les chétives demeures des indigènes, contrastent avec les usines, les théâtres, les casernes, toute l'ordinaire série des bâtiments officiels construits par les nouveaux maîtres. Par ailleurs, la nonchalance slave s'associe fort bien à l'indolence orientale. Au " C'était écrit " du musulman répond le " Nitchevo " du Russe. Le souci de l'hygiène publique, les soins de la voirie, les laissent également indifférents. Si à certaines époques de l'année (récolte et vente du coton notamment) tout le monde fait preuve d'une certaine activité, le reste des jours coule sans grand souci : le Slave fait la sieste, le Tadjik ou le Sarte fait le " kief " et leurs rêves, s'ils portent sur des objets différents, remplissent également le plus clair de leur temps.

La province de Semirietchensk a pour chef-lieu Viernyi (40 000 habitants) dans la vallée moyenne de l'Ili, mais au pied du Tianchan. Djarkent, Kopal, Lepsinsk (8 000 habitants), Sergiopol s'échelonnent à la base de l'Ala-Taou. Prjévalsky, où mourut le célèbre explorateur dont la cité prit le nom (15 000 habitants), grandit près du lac Issyk-Koul. Toutes ces villes sont peuplées surtout d'immigrants russes.

Dans la province du Syr-Daria, Tachkent (272 000

habitants), capitale administrative du Turkestan, renferme une forte colonie russe (57 000 personnes), des sociétés savantes (Société de Géographie, d'Economie rurale, technique, etc.), un observatoire, de riches bibliothèques, des banques actives, des usines, etc. Ville ancienne, mais souvent conquise et détruite, elle n'a aucun monument remarquable. Tchimkent, " la ville verte ", Turkestan (l'ancienne Yasi, 17 000 habitants), Aoulié-Ata, ont aussi plusieurs siècles d'existence. Perovsk et Kazalinsk (16000 habitants) ne doivent, au contraire, leur naissance qu'à la voie ferrée Tachkent-Orenbourg, dont elles sont les principales stations.

La vallée moyenne du Syr-Daria constitue le cœur de la province du Ferghana, " perle de l'Asie Centrale ". La densité de la population atteint 17 habitants au kilomètre carré pour l'ensemble de la province, et si l'on ne tient compte que des surfaces irriguées, cette densité est de plus de 150 habitants au kilomètre carré. Aussi y compte-t-on six villes importantes : Kokand (114000 habitants), fondée au XVIIIe siècle seulement, mais centre du commerce du coton, où l'on gagne beaucoup, où l'on dépense largement, et où les sociétés russes et in igènes se mêlent plus étroitement qu'ailleurs ; Skobeleff (16000 habitants), chef-lieu de la province ; Vieux-Marghilan (41 000 habitants), Namangan (73000 habitants), Andidjan (47 000 habitants), Och (51 000 habitants), qui, sans passé, ont rapidement grandi grâce au coton et à la voie ferrée.

La province de Samarcande doit aux eaux du Zarafchan ou Sogd (d'où le nom de Sogdiane) sa prospérité et son antique renommée. Le chef-lieu, Samarcande, s'élève près de la Marahanda d'Alexandre. Elle fut la capitale des Sassanides et de Tamerlan. De splendides mosquées (le Chah Zindeh, le Gour-Emir, aux murs revêtus de faïences polychromes) rappellent cet illustre passé. La ville réduite à 7 000 ou 8000 habitants au milieu du XIXe siècle, en a maintenant 90000 et se livre surtout au trafic des fruits secs. Khodjent (40000 habitants), bâtie, disent les indigènes, " par une fille d'Adam", Djirah (12000 habitants), font de même.

En aval de Samarcande, le Zarafchan pénètre dans le Khanat de Boukhara et irrigue, avant de se perdre dans les sables, la cité de ce nom, capitale du Khanat. Ce fut, du IXe au XIVe siècle, un des grands foyers d'études de l'Islam. Trois cent soixante mosquées, plus de cent médressés, érigent encore leurs tours et leurs coupoles au-dessus des maisons basses. Elle compte une centaine de milliers d'habitants, et Karchi (sur l'Amou) en aurait 70000.

En aval de Karchi, Tchardjouï (15 000 habitants) s'élève au point où le Transcaspien franchit l'Amou-Daria. Khiva (20000 habitants), dans le delta du fleuve, est la capitale du Khanat de ce nom.

Enfin, au pied des monts Paropamisades et du Kopet-Dagh, s'alignent les oasis de Merv (16000 habitants), Tedjen, Askhabad (40 000 habitants), centre de commerce avec la Perse Nord-orientale (une route carrossable unit Askhabad à Mechhed, chef-lieu du Khorassan). Aux rives de la Caspienne, le port de Krasnovodsk (20000 habitants) est la tête de ligne du Transcaspien.

LES VOIES DE COMMUNICATION. Jusqu'à la conquête russe, les diverses régions du Turkestan ne communiquaient entre elles ou avec l'intérieur que par caravanes. Leurs relations naturelles s'établissaient non pas avec la Russie, trop lointaine, mais avec leurs voisins immédiats : Perse, Afghanistan, Turkestan Chinois. Encore aujourd'hui, de longues files d'animaux porteurs, conduits par un " Karavan bachi ", font le va-et-vient entre le Ferghana et la Kachgarie, par le col de Terek-Davan, ou, franchissant les montagnes du Sud, gagnent Kaboul, Hérat et Mechhed.

Mais la construction des voies ferrées a modifié profondément les anciennes conditions du trafic. Dès 1880, avant même que la pacification fût achevée, les Russes jetaient à travers les déserts du Sud une ligne de 1 800 kilomètres qui, partant de Krasnovodsk sur la Caspienne, passait à Askhabad, Merv, Tchardjoui, Boukhara, Samarcande et atteignait Tachkent. Un embranchement de Merv à Kouchk (frontière afghane) devait être l'amorce d'une ligne gagnant le réseau indien par Hérat, Kandahar, Quettah, Chikarpour.

Le " Transcaspien ", entrepris d'abord (comme, plus tard, le Transsibérien) pour un objet surtout stratégique, prit très vite une considérable importance commerciale. Les marchandises affluèrent à Krasnovodsk, d'où la flotte de la Caspienne les conduisait à Bakou et Astrakan. Il révéla aux Russes eux-mêmes la valeur économique de leur conquête. Aussi le prolongea-t-on d'abord jusqu'au fond du Ferghana (par Kokand, Skobeleff, Andidjan et Och). Puis, pour éviter le long détour et le double transbordement que nécessitait la voie du Transcaspien, on construisit, de 1902 à 1905, une ligne directe (1 952 kilomètres), unissant Tachkent au réseau russe par Orenbourg. Des tarifs très réduits facilitèrent le transit des denrées et des voyageurs (en 1913, pour franchir les 3709 kilomètres qui séparent Moscou d'Andidjan, on payait 140 francs en première classe, 84 en deuxième et 56 en troisième !)

Également profitables au Turkestan et à la Russie, ces voies ferrées ont accru, dans de considérables proportions, la valeur et la quantité de la production locale. En même temps, elles détournaient vers l'Europe la majeure partie du commerce. Tandis que, en 1912, le chiffre des transactions par caravanes avec la Perse,

l'Afghanistan et la Kachgarie, se réduisait à quelques dizaines de millions de francs (37 000 000 pour la Kachgarie, 30 000 000 pour la Perse, 16 000 000 pour l'Afghanistan), on estimait (en l'absence de toute statistique précise), à 600 000 000 ou 700 000 000 de francs la valeur des marchandises transportées par les deux grandes voies ferrées.

Le Turkestan expédiait d'abord et surtout du coton brut, puis des fruits, des légumes, du vin, des cocons, de l'huile, des graines, de la luzerne, de la laine, des cuirs, des tapis. Il recevait des objets fabriqués (cotonnades, ustensiles en métal), du pétrole, du sucre, du thé, de la farine, du bois de construction, etc.

Des deux grands fleuves, Syr-Daria et Amou-Daria, le premier, que longe du reste la voie ferrée Orenbourg à Tachkent, est inutilisé. Le second porte une petite flottille de vapeurs de très minime importance, qui assurent un service lent, irrégulier et incertain entre Tchardjouï, l'oasis de Khiva, Aralskoë-more (sur les rives septentrionales du lac d'Aral), à la fois port lacustre et station de la voie ferrée. Ces barques plates, les " Kimés ", remontent l'Amou jusqu'à Saraï à 500 kilomètres en amont de Tchardjouï.

Il reste à compléter le réseau turkestanais par la construction de voies d'intérêt local, l'établissement de bonnes routes carrossables (en dehors des points desservis par le chemin de fer, les transports se font presque exclusivement à dos d'animal), surtout par la jonction du Turkestan à la Sibérie, au moyen d'une ligne directe qui, partant d'Arys ou de Kaboul-Say (station de la ligne Tachkent-Orenbourg), desservirait le Semirietchensk et aboutirait à Semipalatinsk. Cette ligne, dont la construction allait commencer en 1914, serait d'une importance vitale pour le Turkestan. Non seulement elle faciliterait l'afflux des immigrants russes dans une région qui leur convient à tous égards, mais aussi elle ouvrirait à la fois à la Sibérie et au Turkestan des marchés qui leur sont, à l'un et à l'autre, indispensables.

Le Turkestan trouverait en Sibérie le bois, le beurre, la viande congelée, les céréales dont il a besoin. Il donnerait en échange ses fruits, ses légumes, ses huiles et ses vins.

CONCLUSION

Le Turkestan doit à l'occupation russe sa pacification et sa prospérité. Il peut donner beaucoup plus encore lorsque l'utilisation complète des eaux fluviales permettra de mettre en valeur des millions d'hectares de steppes jusqu'ici condamnées à la stérilité. " Avec l'eau de ses montagnes et son climat chaud, sous son ciel où il ne pleut presque pas dans la saison de la végétation, où le soleil est rarement obscurci par les nuages, quelles étendues de culture offre le Turkestan, quelle immense perspective il ouvre aux sciences et aux arts usuels à base de science, quelle magnifique récolte il prépare, sur des terrains intelligemment exploités et dans un temps qui n'est relativement plus éloigné ! " (A. Woeikof.)

Nota. La Révolution russe a eu, naturellement, sur la situation politique et économique du Turkestan, des répercussions au sujet desquelles tout renseignement précis nous fait présentement défaut.



TABLE DES CARTES EN COULEURS

L'EUROPE

L'ASIE



TABLE DES CARTES EN NOIR

L'EUROPE

L'ASIE



TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'EUROPE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

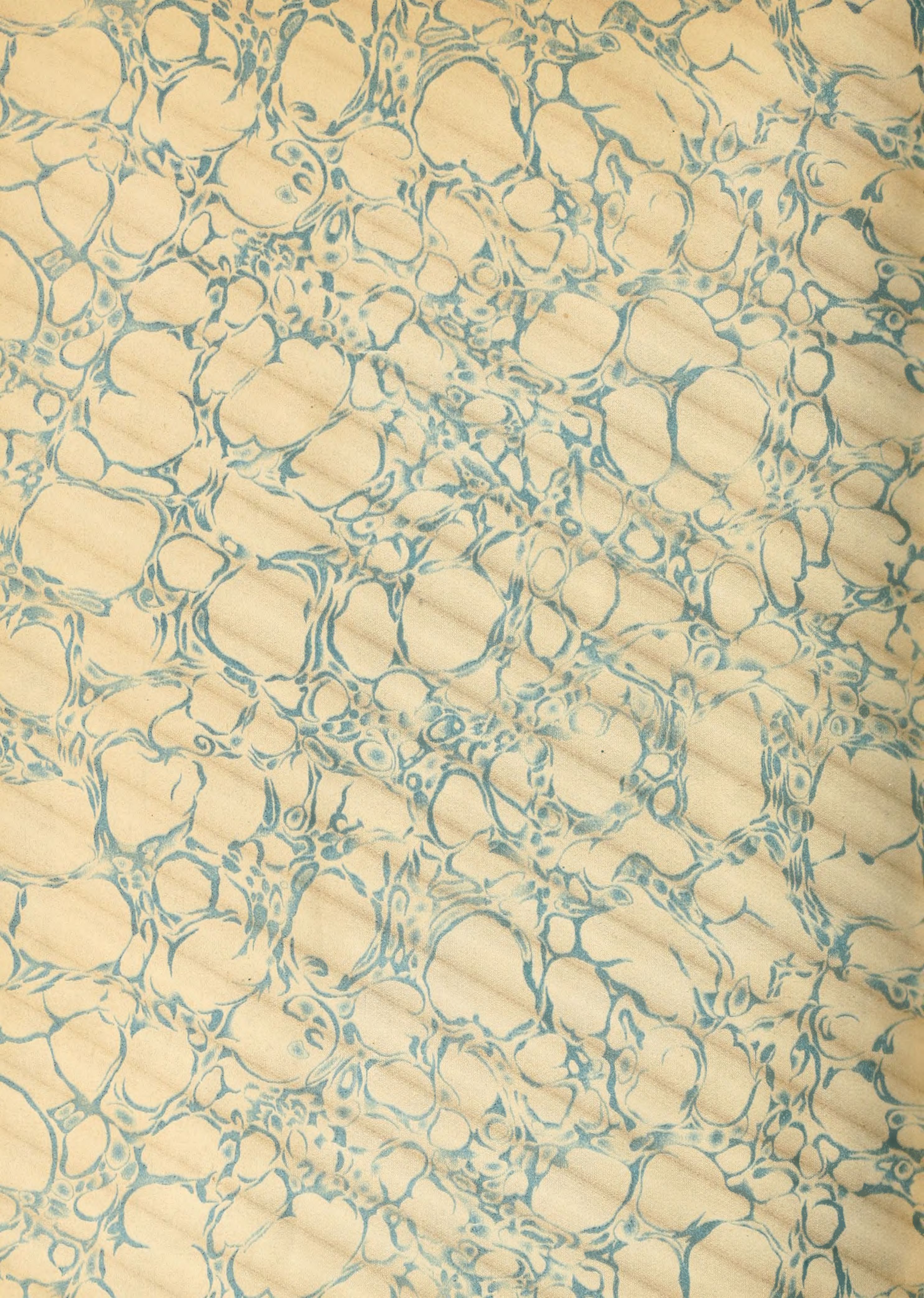
L'ASIE

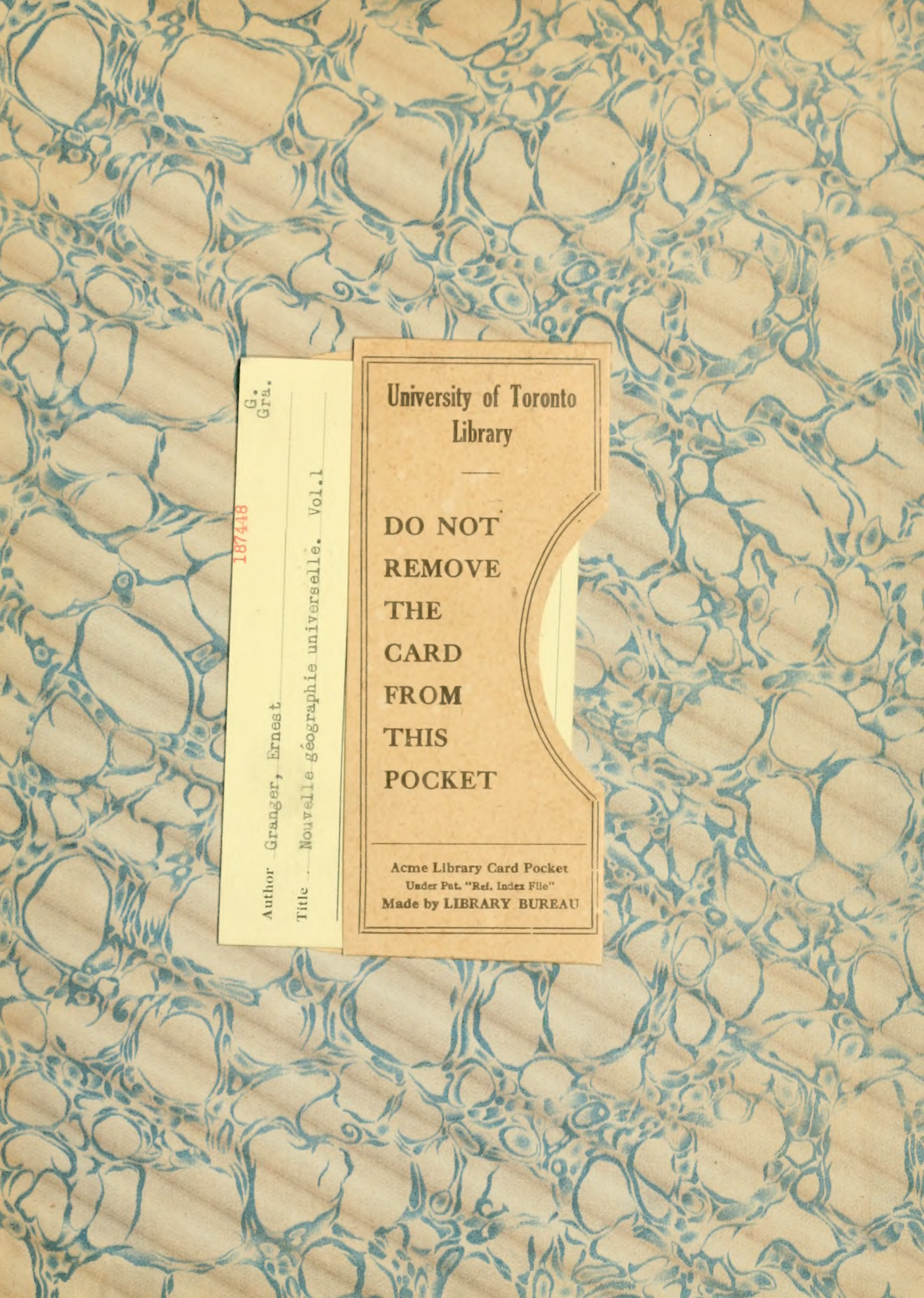


TABLE DES MATIÈRES

L'ASIE

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)




G.
Grã.
187448
Author Granger, Ernest
Title Nouvelle géographie universelle. Vol.1
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

